



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

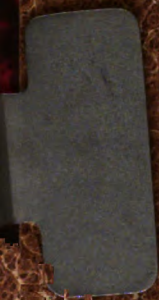
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEK



900000184556

Digitized by Google

14801

REVUE
GERMANIQUE.

TOME DIX-SEPTIÈME.



**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.**



REVUE GERMANIQUE

FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

41, RUE DE TRÉVISE

—
1861

LA QUESTION DANOISE
AU POINT DE VUE SCANDINAVE
ET
AU POINT DE VUE FRANÇAIS.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET SOLUTION.

About the Slesvig-Holstein row my notions are not clear.

ALBERT SMITH.

I.

Pourquoi la question danoise est-elle généralement si peu comprise par l'opinion publique en France ?

C'est qu'il y a une certaine incompatibilité entre les éléments mêmes de cette question et le point de vue actuel de l'opinion. Le public français qui, depuis 1789, a rompu complètement avec la tradition historique, n'éprouve naturellement qu'un médiocre attrait pour ces questions dont le moyen âge et l'ancien régime font tous les frais et qui passionnent les professeurs danois et les diplomates d'outre-Rhin.

Il lui importe fort peu de savoir si, comme l'allègue le parti national en Danemark, le duché de Slesvig¹ a toujours appartenu à la couronne danoise, depuis les temps reculés où sur la vieille porte de Rendsburg, au pied de laquelle coule l'Eider, fut gravée l'inscription :

¹ La population du duché est d'un peu plus de 400,000 âmes. Suivant les données officielles du gouvernement danois, récusées d'ailleurs par l'Allemagne, 135,000 parlent danois; 177,000, allemand, et 82,000 forment une population mixte entre les deux autres.

Terminus imperii romani; si l'élément allemand ne s'y est introduit que peu à peu et dans une proportion si faible que la moitié de ses habitants parlent encore la langue danoise; si enfin l'intégrité de la monarchie, y compris le duché, a été solennellement reconnue par les puissances en 1721. Son indifférence n'est pas moins grande quand il s'agit de remonter avec les Allemands jusqu'à la charte du roi Christian I^{er} (de 1460), qui promet de maintenir l'union inviolable du Slesvig avec le duché de Holstein¹; ou de vérifier les assertions des historiens germanais, affirmant que le Jutland lui-même a été allemand; ou d'analyser avec eux, en suivant le cours des siècles, les documents législatifs et diplomatiques qui ont servi de point d'arrêt ou de point de départ dans la lutte séculaire engagée entre le Danemark et l'Allemagne. Il n'a pas lu et ne lira pas les « Fragments anti-slesvig-holsteinois » de MM. Krieger, Grimur Thomsen, etc., et tout le bric-à-brac du moyen âge exhumé par leurs adversaires, qui n'ont réussi qu'à faire de cette question une énigme proverbiale.

Depuis 1789, la France ne vit que sur deux idées qui lui servent de criterium, et en dehors desquelles elle ne saisit que difficilement les questions étrangères. Ces idées sont l'idée de liberté et l'idée de nationalité. Or, dans la question danoise, le principe de la nationalité reste plus ou moins équivoque, quoiqu'il semble pencher du côté de l'Allemagne, si l'on veut faire de la langue l'élément national par excellence. Quant aux intérêts de la liberté, ils ne paraissent pas sérieusement engagés dans la lutte. On peut dire cependant que le progrès libéral-démocratique est du côté des Danois.

C'a été un malheur pour ces derniers que le parti doctrinaire, qui les a gouvernés presque sans interruption depuis 1848, ait uniquement posé la question devant l'Europe sur le terrain du droit historique et des vieux traités. Depuis l'insurrection des duchés en 1848, ce parti a essayé de conquérir l'opinion publique en faisant exhumer par ses bureaucrates les vieux titres de la monarchie, et en secouant sur l'Allemagne la poussière de ses chancelleries. La France ainsi n'a connu la question danoise que par les lambeaux de cette érudition politique; elle s'est trouvée vite fatiguée et a fini par renoncer à la comprendre.

Nous n'avons pas la prétention d'élucider tous les points obscurs d'une question aussi ardue. Nous nous bornerons à dégager les éléments principaux, qui doivent guider le public français dans son ap-

¹ La population du Holstein est de 523,000 habitants, celle de Lauenbourg, de 49,000; ces deux duchés, quoique danois, font partie de la Confédération germanique. Tous les habitants y parlent allemand.

préciation. Nous voulons exposer brièvement les faits et indiquer une solution qui nous paraît servir particulièrement la cause de la liberté, de la nationalité et de l'équilibre européen dans le Nord. La France, d'ailleurs, a sur les bords de la Baltique des intérêts généralement méconnus, et qu'une sage politique commande de ne pas perdre de vue.

II.

Il peut paraître étonnant qu'une antipathie nationale aussi prononcée se soit établie entre deux peuples unis par les mêmes liens de religion, de civilisation et surtout de race, si l'on ne savait que les sympathies de la race cèdent toujours devant les grands intérêts nationaux. — Or l'individualité nationale du peuple danois remonte incontestablement à une haute antiquité; de bonne heure, par la nature même de sa situation géographique, le Danemark s'est constitué comme une barrière contre les tentatives et les progrès de l'empire germanique dans le Nord. Du neuvième au treizième siècle, les Danois, quoique peu nombreux, débordent hors de leur pays avec une puissance d'expansion extraordinaire. Ils partagent avec les Normands l'empire des mers et envahissent l'Angleterre sous Canut le Grand. Au treizième siècle, sous les Valdemar, ils dominent toute la côte allemande de la Baltique et font une croisade en Esthonie, qui reste pendant longtemps une de leurs dépendances. — Enfin l'union de Calmar sous Marguerite, fille de Valdemar, semble leur donner définitivement la prépondérance dans le Nord. Mais la politique inhabile des successeurs de Marguerite provoqua entre la Suède et le Danemark des luttes qui durèrent pendant quatre siècles. Leur résultat fut d'affaiblir les deux adversaires au profit de la Russie et de l'Allemagne.

Avec les souverains allemands qui furent élus ¹ après Marguerite, le Danemark s'affaissa peu à peu sous l'influence étrangère. Depuis cette époque jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, il a subi toutes les phases de la civilisation germanique. Il a reçu successivement de l'Allemagne la féodalité, le servage, la réforme, l'absolutisme bureaucratique et des règlements à la chinoise, tels que le « Rangforordning » avec ses neuf classes de mandarins civils, militaires et religieux, dont la bourgeoisie lettrée et gouvernante du Danemark actuel a religieusement conservé les cadres. L'ancienne aristocratie, fière, puissante et natio-

¹ La monarchie danoise fut élective de temps immémorial jusqu'en 1660.

nale malgré tous ses défauts, vit peu à peu son influence disparaître, et disparut bientôt elle-même à son tour. L'absolutisme triompha en 1660. Cinq ans après, Frédéric III promulgua la *Lex regia*, qui ne fut abolie qu'en 1848. Suivant l'article II : « Les rois doivent être regardés par » leurs sujets comme les seuls chefs suprêmes qu'ils aient sur la terre. » Les rois sont au-dessus de toutes les lois humaines, et ne reconnaissent dans les affaires ecclésiastiques et civiles d'autres supérieurs que Dieu seul. » — Suivant l'article III : « Il n'y a que le roi qui » jouisse du droit suprême de faire et d'interpréter les lois, de les » abroger, d'y ajouter ou d'y déroger. » — Des aventuriers allemands venaient en foule chercher des places en Danemark; ils envahirent la cour et s'emparèrent des hauts grades militaires. La langue danoise elle-même fléchit sous la pression de l'idiome étranger, et ne se maintint que dans les classes inférieures. Elle s'éloigna plus que le suédois et le norvégien, ses deux sœurs, de la pureté primitive de l'ancienne langue scandinave (islandaise), en sorte que la langue danoise actuelle est comparativement très-jeune, et ne date que de deux siècles tout au plus.

Au dix-huitième siècle, un grand mouvement de renaissance littéraire, joint aux efforts persévérants des antiquaires du Nord, vint ranimer l'étude des origines nationales. Les Danois avaient perdu leurs titres, les antiquaires les leur rendirent. Sous les inspirations des vieilles libertés se produisit le grand mouvement national qui est venu aboutir à la liberté politique en 1848, et qui s'épanouit tous les jours en une quantité de productions scientifiques et littéraires fort remarquables. L'influence allemande a disparu complètement du Danemark proprement dit, c'est-à-dire des îles et du Jutland. Mais elle n'a pu être déracinée dans le duché de Slesvig, encore moins dans le Holstein-Lauenburg, et c'est sur ce terrain que se livre actuellement le combat.

III.

Pendant que s'accomplissait dans le Nord cette restauration nationale, le grand principe de l'unité germanique se formulait en Allemagne sous des influences littéraires analogues. Le soulèvement de 1813 ne s'évanouit pas avec l'affranchissement de la patrie allemande; il continua à vibrer non-seulement en ligne directe contre la France, mais en rayonnant sur tous les points de la circonférence. Aux aspirations encore mal définies vers l'unité intérieure se mêlait l'impétueux

désir de reconquérir les vieilles limites de la patrie allemande. Les chants des poètes furent secondés par les théories économiques, et le « Zollverein » fut le premier pas dans la voie ouverte par le cri de Moritz Arndt. A l'union commerciale allemande il fallait des ports. Lubeck, dominé par la Russie, et Hambourg, par l'Angleterre, refusèrent d'entrer dans la ligue du régime protecteur. De là, nécessité pour l'Allemagne d'obtenir non-seulement dans le Holstein Kiel sur la Baltique et Gluckstadt sur la mer du Nord, mais encore Flensburg et Tønning dans le Slesvig. Il fallait en outre à la nouvelle nation une marine militaire à la hauteur de ses espérances. Tous les intérêts se réunissaient donc pour pousser l'Allemagne vers ces rives auxquelles la nature a lié indissolublement son avenir, et vers ces duchés, d'une nationalité douteuse, destinés fatalement à devenir le champ clos des combattants.

Ce qui favorisait singulièrement les prétentions de l'Allemagne, c'est que le Holstein et le Lauenburg, qui parlent exclusivement allemand, appartiennent déjà à la Confédération germanique, à ce point que le gouvernement danois a presque perdu tout espoir de les relier définitivement au reste de la monarchie.

Le Slesvig lui-même, quoique possédé en pleine souveraineté par la couronne danoise, ne l'a été depuis le commencement de son histoire qu'à titre de fief, et n'a jamais pu être complètement identifié avec les autres provinces. La moitié du peuple y parle bien danois, mais la noblesse et les classes éclairées y parlent allemand, et ont toujours uni leurs intérêts à ceux du Holstein.

Jusqu'en 1848, les tendances séparatistes de la noblesse furent secondées par le clergé, par les princes d'Augustenburg, — exilés depuis des duchés pour avoir dirigé l'insurrection de 1848, — et surtout par l'université de Kiel, située au milieu des duchés, et qui propage parmi les étudiants les idées allemandes et l'amour de la patrie germanique.

Peu après l'institution des conseils provinciaux dans les différentes parties de la monarchie, faite en 1834 par Frédéric VI, l'agitation allemande commença, par l'organe des professeurs de Kiel, tels que Dahlmann, Falk, etc., à mettre en avant le principe de l'unité indissoluble des deux duchés. On en formait l'État slesvig-holsteinois avec le duc d'Augustenburg¹ pour chef. Les aspirations des professeurs de Kiel

¹ Le duc d'Augustenburg s'est retiré en Silésie, où il a acheté d'immenses propriétés. En 1852, par le protocole de Londres, il a renoncé à ses droits de succession à la couronne danoise. Mais son fils a protesté contre cette renonciation et maintenu ses droits éventuels.

coïncidaient si bien avec l'état des esprits dans le Slesvig, qu'un député y soulevait dans la Diète une véritable tempête d'indignation en osant parler danois. La lutte éclata tout à fait en 1848. Les tendances unitaires de l'Allemagne triomphèrent complètement et entraînèrent le Holstein, le Lauenburg et le Slesvig tout entier dans l'insurrection. On refusa tout compromis, et le parlement de Francfort incorpora formellement les trois duchés dans l'empire allemand.

Le gouvernement danois, convaincu qu'il s'agissait de l'existence même de la monarchie, trouva dans le patriotisme des citoyens la force de résister à l'insurrection, quoiqu'elle fût soutenue par toute l'Allemagne et surtout par la Prusse. Les discordes civiles qui éclatèrent en Allemagne à cette époque entravèrent d'ailleurs l'action allemande dans les duchés, et l'armée danoise écrasa complètement l'insurrection dans la bataille d'Idsled (1850). L'intégrité du Danemark fut sauvée. Mais la haine des deux partis s'accrut, et l'union rétablie par la force ne gagna point les cœurs.

Pendant la guerre, l'assemblée constituante du Danemark avait voté la constitution du 5 juin 1849, en vue de donner satisfaction autant que possible aux intérêts légitimes des différentes parties de la monarchie. Cette constitution ne s'appliquait qu'aux îles et au Jutland; on se réservait de régler plus tard les rapports du Slesvig avec le royaume, tout en se promettant bien de le faire participer le plus possible à la nouvelle organisation. Quant aux duchés de Holstein et de Lauenburg, qui font partie de la Confédération germanique, la cause restait entre le roi et la représentation de ces duchés. Aussi l'armée danoise, après avoir défait les insurgés, s'arrêta-t-elle à l'Eider; elle pacifia le Slesvig et laissa aux troupes allemandes le soin de pacifier le Holstein.

Ce régime compliqué, qui faisait de Frédéric VII un roi constitutionnel pour le Danemark, un roi absolu pour les duchés, ne pouvait pas durer. Aussi pourrait-on voir se former, à la fin de la crise dont le Danemark sortait vainqueur, une opinion nouvelle qui proposait d'écarter tout embarras en réunissant sous le joug d'une représentation unique et commune les différentes parties de la monarchie. C'est le système du « Heelstat » (unité totale de l'État).

Le triomphe de la réaction en Europe, après 1851, et le discrédit où était tombée l'opinion révolutionnaire en Allemagne, semblaient favoriser cette tendance. C'était reprendre au profit du Danemark la politique essayée alors en Autriche par le prince de Schwarzenberg. Des hommes d'État influents à Copenhague poussèrent à cette espèce de centralisation unitaire, espérant échapper par là à la dislocation

imminente néanmoins aujourd'hui en Danemark comme en Autriche. Le projet du « Heelstat », quoique radicalement contraire, en apparence, aux aspirations germaniques, fut cependant accueilli avec une faveur machiavélique par les hommes d'État de la Prusse. Ne pouvant, après la défaite de 1848, reprendre les griefs imaginés par les duchés, ni le thème séparatiste et révolutionnaire qui leur servait de complément, ils adhèrent à cette union qui devait bientôt rouvrir la question de nationalité, et leur ménager de sûrs prétextes pour s'immiscer plus tard, à une heure plus propice, dans les affaires intérieures du Danemark.

Ce fut sous l'empire de ces mêmes tendances unitaires que fut signé, en 1852, par la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse et la Suède, le protocole de Londres, qui réglait la succession au trône de Danemark. Depuis longtemps la succession danoise était l'objet des plus vifs débats entre les habitants des duchés et ceux du Danemark. Le roi actuel, Frédéric VII, âgé de cinquante-trois ans, mourra sans enfants. A sa mort, la couronne peut passer aux femmes, d'après la *Lex regia* de 1665; mais les duchés se refusaient à subir une pareille éventualité, prétendant être régis par la loi salique. De là un nouvel élément de discorde habilement exploité par les Allemands. Le protocole de Londres a terminé ces difficultés en transférant le droit de succéder à la couronne, pour toute la monarchie, au prince Christian de Glücksburg et à sa descendance mâle. Pour faciliter cette transaction, les différents membres de la famille royale ont renoncé à leurs droits éventuels de succession.

Le protocole de Londres semblait ainsi donner toutes les garanties nécessaires à l'unité et à l'indissolubilité de la monarchie danoise. On pouvait croire que les deux nationalités réunies feraient des efforts sincères pour arriver à une organisation intérieure définitive, par le moyen de la constitution commune que le gouvernement tenta de donner à la monarchie.

Il n'en fut rien.

Avant même que la question d'Italie eût réveillé les anciennes aspirations nationales en Allemagne et dans les duchés, la noblesse féodale de ces derniers refusait de s'associer au développement des libertés communes, démocratiques, dont l'impulsion partait de Copenhague, et faisait tous ses efforts pour empêcher ce mouvement de pénétrer dans le Slesvig et le Holstein, ce à quoi elle a réussi jusqu'à ce jour. Le seul maintien du *statu quo*, c'est-à-dire d'une administration séparée, favorise le mouvement vers l'Allemagne, en ce qu'il neutralise

l'influence de Copenhague, et en ce que l'analogie entre la situation politique des deux duchés fortifie la communauté séculaire d'intérêts sociaux qui les unit et les pousse vers leurs frères du Midi. — La Prusse, au nom de la Confédération, n'a jamais cessé d'appuyer les réclamations des duchés, en vertu d'un droit positif pour le Holstein, membre de la Confédération, et en vertu d'un droit d'honneur pour le Slesvig. Le principe des nationalités, soulevé par la guerre d'Italie, est venu donner une force irrésistible aux revendications germaniques.

IV.

On arrive ainsi à constater l'impossibilité manifeste de maintenir l'intégrité de la monarchie danoise. Tous les remèdes ont été impuissants. Depuis 1852 jusqu'à présent, on s'est épuisé en efforts pour créer une organisation, ou du moins une représentation commune. On a convoqué dans une espèce de parlement supérieur des représentants du Danemark et des duchés; mais les représentants du Holstein ont refusé d'en faire partie. Après avoir pris le contre-pied de toutes les propositions du gouvernement, jusqu'à lui opposer les projets les plus extravagants, ils ont fini par demander, d'accord avec la Confédération germanique, une constitution holsteinoise qui leur conférât la libre administration du duché, et en outre, un vote indépendant et délibératif dans les affaires de la monarchie elle-même. Tous les efforts du parti allemand tendent à retirer les députés du Slesvig de la représentation commune. En outre, la Diète provinciale du Slesvig se distingue par un esprit d'opposition constante et systématique; la presse allemande s'associe à son hostilité par des doléances perpétuelles sur la violation des droits de la nationalité allemande dans le Slesvig, et ne cesse de rappeler au gouvernement la promesse qu'il avait faite de ne pas incorporer ce duché, et les engagements d'honneur qu'il a pris en faveur des droits des Allemands qui l'habitent.

Nous n'examinerons pas ici la valeur de ces réclamations, auxquelles, du reste, le gouvernement a fait droit en partie, en permettant notamment l'établissement d'écoles privées allemandes¹ dans le Slesvig.

Nous ne croyons pas davantage à l'efficacité d'une solution proposée

¹ L'instruction primaire est obligatoire en Danemark.

dès 1848 par un parti assez nombreux et influent à Copenhague, qui voulait ne garder qu'une union purement personnelle et dynastique entre le Holstein et le Danemark, mais en revanche incorporer définitivement le Slesvig au reste du royaume. La Confédération germanique n'acceptera jamais un arrangement qui fermerait l'avenir à ses secrètes espérances sur la Baltique et les ports du Nord. Nous avons montré plus haut que l'agitation allemande se propose autre chose que le simple redressement de griefs exagérés. La patrie germanique ne sera satisfaite que lorsqu'elle aura reconquis ses limites primitives et nationales, telles que les a retrouvées et chantées son vieux poète. « Où furent jadis nos frontières? » s'écrie Moritz Arndt. « Où sont-elles maintenant? Il y a trois cents ans, toute la mer du Nord était à nous, et on l'appelait la mer allemande. Alors aussi nous avions tout le sud de la Baltique, depuis Kiel jusqu'à Narva. Devenus maintenant des étrangers, les Belges, les Hollandais, les Anglais, règnent sur notre mer du Nord. Si l'on nous enlève aujourd'hui le Holstein et qu'on resserre nos côtes entre l'Oder et la Vistule, nous perdons de ce coup-là tout espoir de recouvrer la Baltique, notre propriété. »

Les hommes d'État allemands se gardent bien d'avouer ces plans unitaires. Le précédent ministre des affaires étrangères de Prusse, M. de Schleinitz, a même positivement déclaré au cabinet anglais que la Confédération germanique n'avait ni le droit ni l'intention d'intervenir au delà du Holstein; encore faudrait-il savoir jusqu'où ira l'intervention dans ce duché. Mais le courant de l'opinion publique est assez fort en Allemagne pour dégager la politique d'une nation de la parole de son gouvernement. On connaît les sentiments autrichiens du même M. de Schleinitz dans la question d'Italie; n'ont-ils pas été refoulés dans le néant par le vote de l'amendement de M. de Vincke?

On le voit donc, à tous les points de vue il est impossible au Danemark de sortir de l'impasse où sa politique est enfermée. Le retour pur et simple à l'ancien absolutisme détruirait peut-être les susceptibilités et les tiraillements qu'a produits, entre les populations des deux nationalités mises en contact, le régime issu des constitutions libérales récemment octroyées. Les hobereaux des duchés accepteraient en effet de meilleur cœur le sceptre absolu que le gouvernement des libéraux danois. Ces derniers une fois écrasés, ils verraient renaître, sans contredit, les beaux jours où ils régnaient à Copenhague. A ce point de vue, on pourrait dire que la lutte engagée sur les bords de l'Eider est un combat pour la suprématie, entre les libéraux danois et les absolutistes féodaux des duchés.

Les premiers s'étaient flattés un moment que le progrès matériel et le développement démocratique où ils ont engagé le Danemark entraîneraient le peuple et les classes moyennes des duchés à s'associer à eux contre la noblesse du Slesvig et du Holstein. Mais si une telle disposition existe, comme on l'affirme à Copenhague, il faut bien avouer qu'elle ne s'est pas encore produite au jour jusqu'à présent. Il paraît au contraire que cette supposition, juste peut-être avant 1848, ne l'est plus. Non-seulement la guerre civile de 1848 et l'humiliation de la défaite ont réuni dans le même ressentiment toutes les classes ~~slesvig-holsteinoises~~, mais le gouvernement des professeurs et la presse danoise n'ont rien fait, depuis cette époque, pour amener une réconciliation sérieuse. Les employés de l'administration se sont bien gardés d'user de modération envers les vaincus.

Des deux côtés on a fait appel aux passions populaires les plus violentes. On s'est complu à revenir sur tous les torts et sur tous les affronts soufferts de part et d'autre. Pendant que M. Olshausen, à Kiel, qualifiait les Danois de peuple indolent et stupide, un des orateurs du parti national en Danemark (M. Lehmann), ministre en 1848, s'écriait, dans une assemblée populaire à Copenhague, qu'il fallait « écrire en traits sanglants, sur le dos des habitants du Slesvig, qu'ils sont danois¹ », expression charitable que les Allemands du duché n'ont pas oubliée. Les hobereaux et les professeurs teutomanes ont habilement exploité ces amers souvenirs; aussi voit-on les agitateurs anti-danois se recruter aujourd'hui dans toutes les classes de la population des duchés, parmi les nobles et parmi les bourgeois, chez les paysans et chez les pasteurs luthériens.

Tout ce que nous avons dit démontre que, sous des prétextes plus ou moins sérieux, s'agitent deux causes, ennemies irréconciliables. Si la question danoise se réduisait à ces griefs intérieurs, qui servent de thème aux récriminations diplomatiques, ce ne serait qu'une tempête dans un verre d'eau, facilement calmée. On aurait raison de la laisser dormir dans l'indifférence de l'opinion publique en France.

¹ M. Arndt dépasse encore la violence de ce langage. « Le Danois, dit-il, pénètre au milieu des Allemands comme une dangereuse graine. Il s'attribue la force et la puissance, et prétend réussir avec le temps à faire disparaître la race allemande, pour la faire entrer de force dans sa petite nationalité. Le cœur se soulève devant les violences hypocrites de ces Danois, qui ne s'abstiennent pas même du crime. En sera-t-il longtemps ainsi? Non, répondent les cœurs généreux. Le jour des représailles approche; il sème une haine qui retombera sur sa tête, ce petit peuple, le plus vain et le plus rempli de fiel sur la terre, qui ose ainsi opprimer et piller les belles péninsules et les belles îles de la Baltique.... Nous espérons en Dieu, dans le Dieu allemand. »

On pourrait conseiller, pour trancher ce nœud gordien, l'emploi d'un moyen inventé par le dix-neuvième siècle, réalisé déjà avec succès, et destiné, nous le croyons, dans certaines conditions, à prévenir bien des guerres : l'appel au suffrage universel dans les duchés. Mais à le supposer favorable au Danemark, il serait fort douteux qu'il arrêtât les empiétements calculés de l'Allemagne. A le supposer favorable à l'Allemagne, il entraînera dans son orbite jusqu'au Slesvig en totalité, car les habitants de ce duché tiennent trop à la conservation de leur nationalité provinciale pour accepter le partage du duché par moitié. De même que la Savoie a voulu passer tout entière à la France, de même les habitants du Slesvig n'accepteront la question que *posée* en ces termes : Danois ou Allemands.

Une telle éventualité attaquerait l'existence *même* de la monarchie danoise. Ce serait jouer dans les duchés le *jeu* menaçant qui se joue actuellement en Hongrie, avec cette *différence*, que l'Autriche est appuyée dans sa lutte par *ses* confédérés, tandis qu'au dehors ce seraient les duchés qu'appuieraient la presse allemande, la Diète de Francfort et les armées du roi de Prusse.

En présence d'une monarchie amputée, réduite à ses îles et au Jutland, pied-à-terre continental mal assuré, l'abstention des cabinets ne serait *plus* possible. L'équilibre européen ébranlé réclamerait au Nord des garanties capables de remplacer celles qui auraient disparu avec la monarchie danoise.

Un des chefs de l'insurrection de 1848 dans les duchés, M. Beseler, s'écriait en 1856 du fond de son exil : « Citoyens des duchés, nous n'adressons qu'une prière aux puissances de l'Allemagne ; ce sont elles qui nous ont fait tomber les armes des mains il y a six ans, pour conclure des armistices et des traités de paix ; nous détestons ces traités... Qu'elle nous rende nos armes, nous saurons bien nous affranchir et nous venger nous-mêmes. » En présence de pareils chants de guerre répétés depuis dix ans sans cesse, on conçoit combien toute réconciliation est devenue impossible entre le Danemark et l'Allemagne, et combien les propres victoires des Danois en 1848 ont compromis leur cause.

V.

Telles sont dans le Nord les tendances par lesquelles se manifeste au profit de l'Allemagne le principe sorti vainqueur des batailles de Magenta et de Solferino, et sanctionné depuis par la tacite et complète

adhésion des cours européennes. Il serait assurément fort difficile à la France, qui a jeté au monde le principe de la politique nouvelle, et qui en a profité, de s'opposer à son développement à l'étranger le jour où il semblerait menacer sa prépondérance; ce qui n'exclut pas pour elle le droit de chercher des garanties contre les dangers du droit nouveau, si elle peut les obtenir en respectant et surtout en favorisant sur d'autres points son légitime développement. Tel est le point du débat engagé sur les bords de la Baltique. Le Danemark peut succomber, quoiqu'il ait pour lui le droit historique, les traités et l'intérêt libéral. Il peut mourir, parce que l'Allemagne arrive poussée par une force irrésistible devant laquelle s'inclineront, en France comme ailleurs, s'ils ne veulent pas manquer à la logique, les organes de l'opinion publique.

A l'unité germanique, la France ne peut opposer que l'idée du scandinavisme, c'est-à-dire l'union politique des trois royaumes du Nord sous la même dynastie.

L'idée du scandinavisme n'est pas nouvelle en France, encore moins dans le Nord, où elle a ses organes plus ou moins avoués dans la presse des trois royaumes. Napoléon I^{er} l'avait lui-même formulée dans la réponse qu'il fit faire par son chargé d'affaires aux envoyés suédois qui étaient venus lui demander un roi : « Une telle réunion, leur disait-il, délivrera votre patrie de l'influence russe et votre commerce de l'influence anglaise. Faites taire les préjugés; formez un seul État dans lequel disparaîtront ces dénominations diverses qui entretiennent parmi vous la discorde et la haine; formez une grande puissance composée de trois peuples unis par les mêmes intérêts. » Ces paroles ont été prononcées en 1810, trois ans avant que le mouvement de 1813 eût amené en ligne une influence encore plus puissante que les deux autres, et qui rend plus indispensable que jamais la réunion en un seul faisceau des membres épars de la nationalité scandinave.

La Norvège, séparée du Danemark en 1814, a déjà été rattachée à la Suède. La mort de Frédéric VII, roi actuel de Danemark, qui ne laissera pas d'enfants, fournit une occasion éminemment propice pour réaliser la pensée de Napoléon I^{er}. Le protocole de Londres a été la dernière tentative essayée pour régler en dehors du scandinavisme la succession danoise, et assurer le maintien de la monarchie. Avant même que l'heure de son règne ait sonné, le prince de Glücksburg a vu s'évanouir cette intégrité du Danemark qu'on avait cru sceller de son nom, et les voisins du Midi se disputer les tronçons de sa cou-

ronne. C'est que le protocole de Londres n'était qu'une tentative impuissante pour renouer la chaîne du vieux droit historique, brisée par le mouvement de 1848 et les décisions du parlement national de Francfort.

Depuis 1859, le droit des nationalités a réapparu à l'horizon; il est venu rendre inutiles les vieux dossiers de bien des chancelleries, et rompre les banderoles dont les diplomates avaient essayé d'enchaîner les peuples. Un droit nouveau a envahi l'Europe. M. de Carné a formulé, il y a plusieurs années, le travail qui s'opère dans les deux mondes, en le définissant d'une manière très-juste en ces termes : « La violente » transition d'un état de choses, basé sur les combinaisons arbitraires » de la diplomatie des trois derniers siècles, à une situation plus natu- » relle qui reposera sur les agglomérations sympathiques, les circon- » scriptions par race et les assimilations libres et volontaires. » La monarchie de juillet avait déjà été le représentant trop pacifique de ce système dans l'ordre des idées, et son propagateur par la puissance libre de l'opinion publique. L'opinion catholique l'avait acclamé au nom de la Pologne et de l'Irlande. Si l'Europe avait moins souffert de la révolution en 1848, elle aurait pu faire alors un grand pas dans cette reconstitution d'elle-même sur des bases libérales et rationnelles.

On a pu croire un moment la liberté des peuples perdue sans retour par la réaction absolutiste qui suivit les fautes de 1848. Dix années de silence l'ont au contraire affirmée dans l'opinion publique. Affirmée bien ou mal dans les plaines de la Lombardie, elle s'est de nouveau emparée de la presse, et dirige le mouvement de réorganisation politique en Europe. Nous n'avons garde de dire qu'il se soit partout réalisé en respectant la morale et la justice. On a pu avoir des doutes sur les voies et moyens employés; sur le principe, point. Qu'on ne s'y méprenne pas; quand nous soutenons dans le Nord le scandinavisme, nous ne soutenons point un débordement révolutionnaire, dont les éléments mêmes ne se trouvent pas dans les trois royaumes. Nous préconisons une idée conservatrice, non pas dans la mauvaise acception du mot, mais en ce sens qu'elle conservera le progrès de la liberté dans le Nord, et y formera une barrière légitime aux envahissements de la Russie et aux exagérations dangereuses que l'Allemagne veut tirer du principe des nationalités.

A entendre une certaine école, l'équilibre européen ne serait possible que par le respect superstitieux des traités qui ont constitué l'Europe. C'est là une grande erreur. Le monde n'appartient pas aux diplomates, et les peuples ne sont plus des troupeaux confiés à la

direction des maisons royales. Il est parfaitement inutile, dans l'époque critique que traverse l'Europe, de vouloir chercher un principe organique dans le chaos de lois historiques manifestement incompatibles avec les idées nouvelles. Il n'a guère servi, nous l'avons dit en commençant, aux professeurs qui tiennent les portefeuilles à Copenhague, de n'avoir su opposer à leurs adversaires que des parchemins arrachés à la poussière des bibliothèques. Le monde est un ensemble de forces libres, gouverné par des idées et fixé par des intérêts qui passent et se transforment. Les centres se déplacent, les conférences s'étendent et se resserrent, la vitalité augmente ou diminue, les civilisations se succèdent, les peuples se remplacent, l'immortel flambeau de la vérité passe de main en main sans jamais s'éteindre, et le progrès marche toujours à travers les mécomptes, les défailances et les ruines. Les forces libres ont pour règle la justice, et la justice ne doit pas seulement éclairer le but, mais aussi la route. Il appartient à la diplomatie de suivre dans la sphère de ses attributions ces transformations de l'humanité, de les constater et de les inscrire dans cette constitution perpétuellement mobile du droit public international, où elles restent comme la règle des peuples, jusqu'à ce que de nouvelles idées aient produit de nouveaux intérêts¹. Dans le monde antique, la guerre décidait de tout, et les conquérants présidaient aux transformations brutales de la société. L'opinion publique est la reine pacifique du monde moderne, où la guerre n'apparaît plus que comme une suprême et inévitable exception. Le progrès, on l'a dit, vit de paix et de liberté.

On ne peut se dissimuler que le principe des nationalités ne marque une transformation nouvelle de l'Europe, et qu'il ne soit destiné à donner aux intérêts nouveaux et légitimes une base plus sûre que les traités de 1815. Mais quelle que soit l'impétuosité du mouvement issu de 1789 et de 1813, on peut dire qu'il gravitera fatalement dans l'orbite d'un principe supérieur, qui depuis trois siècles est la clef de voûte de la politique internationale : nous voulons parler de l'équilibre européen. Que ceux qui prédisent sa chute n'en fassent pas encore leur deuil ; ils ne le verront pas mourir. Il n'y a en cette matière que deux systèmes possibles : ou la sujétion de toutes les puissances à une autorité morale, telle que la papauté au moyen âge, ou à une dictature, comme l'entendent quelques adeptes de la révolution démocratique et sociale ; ou bien l'équilibre politique, c'est-à-dire telle répar-

¹ Note de Rossi.

titution des forces parmi les différents États de l'Europe, qu'il en existe toujours un certain nombre capables de se contre-balancer, de manière à sauvegarder la liberté générale, comme la division des pouvoirs dans le droit constitutionnel protège la liberté des citoyens. Depuis les traités de Westphalie, et même avant cette première charte de l'équilibre européen, l'Europe a vécu sur cette base. Toutes les guerres se sont faites au nom de cette idée; la balance n'a jamais penché en faveur d'un cabinet, sans qu'ausaitôt les autres aient rétabli le niveau par une victorieuse coalition. C'est ainsi que l'Europe a successivement combattu pour sa liberté contre François I^{er}, contre Charles-Quint, contre Louis XIV, contre Napoléon I^{er} et contre Nicolas. La guerre d'Italie a paru un moment affecter ce principe; mais l'empereur Napoléon ayant repoussé toute idée de conquête, les puissances sont restées spectatrices silencieuses et armées. Un moment l'annexion inattendue de la Savoie à la France a paru soulever des craintes; un souffle de coalition y a répondu, jusqu'à ce que l'Italie unifiée se soit produite, et ait été acceptée par l'Angleterre et l'Allemagne comme la meilleure manière de sauvegarder l'équilibre. L'Italie une, loin de briser l'équilibre, le fortifie. Elle y entre comme y entreront toutes les nationalités futures, comme y sont entrées toutes les nationalités ressuscitées depuis la Grèce et la Belgique.

VI.

Ce que l'Angleterre a voulu faire de l'Italie contre la France, le scandinavisme doit le réaliser au Nord contre l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre.

En présence du mouvement allemand, il a été souvent question des moyens qu'avait la France d'empêcher qu'il ne blessât ses légitimes intérêts. La constitution de l'union scandinave nous paraît le plus naturel et le plus rationnel.

Des penseurs ont trouvé dans les frontières du Rhin, comme récemment dans la frontière des Alpes, la meilleure compensation. La Belgique serait pour eux la rançon de l'unité nationale allemande. L'invasion de la Belgique, pour nous servir d'un mot célèbre, serait plus qu'un crime, ce serait une faute. Pour la tenter, il faudrait avoir l'audace de jouer une couronne. La neutralité indépendante de la Belgique a été le chef-d'œuvre de la politique française. On l'a justement définie : « la clef de voûte de l'équilibre européen. » L'occupation de

la Belgique armerait l'Europe, et serait un grand malheur pour la liberté. La constitution belge a consacré tous les principes de 1789, et non-seulement ils sont écrits dans la charte, mais ils sont pratiqués et ont pénétré dans la vie du peuple. « Gardez vos théories, dirait tout paysan flamand, et laissez-moi mes libertés. Je jouis des quatorze droits publics, garantis aux Belges par la constitution. Mes libertés n'ont d'autres limites que la loi, faite par les chambres libres et interprétée par des juges indépendants dont le pouvoir exécutif ne fait qu'exécuter les arrêts, le tout sous le contrôle des corps électoraux, de la presse et du pays. » « Pour faire le tour du monde, ajouterait-il en empruntant les paroles d'un grand patriote, les idées de la révolution française n'ont pas besoin de passer par la Belgique. Les principes d'égalité et de liberté sont inscrits dans la constitution et gravés dans tous les cœurs. »

Ce n'est donc pas en Belgique que la France doit chercher des compensations. C'est dans le Nord que sa politique doit travailler à reconstituer le faisceau trop tôt rompu de l'union de Calmar et à relier le Danemark à la Suède, de manière à donner à celle-ci un pied-à-terre sur le continent. Il ne faut pas oublier que de tout temps la politique du Nord scandinave a été favorable à la France. Trop éloignée de nous pour avoir à nous craindre, trop rapprochée pour ne pas avoir intérêt à notre alliance, la Suède a été de tout temps l'amie de la France.

Tout l'attire vers nous : son histoire, sa position géographique, les traditions de sa politique, et ses mœurs. Gustave-Adolphe a été le plus vigoureux champion de Richelieu, Charles XI n'a pas dédaigné l'alliance de Louis XIV, et Napoléon I^{er} a eu pour dernier et plus fidèle allié le Danemark. Depuis la guerre de trente ans jusqu'à la fin du dernier siècle, la politique suédoise a généralement suivi le courant de la politique française. L'amour de la France alla si loin, que Gustave III essaya d'implanter chez lui le goût de la littérature française et les usages de Versailles; aussi a-t-on nommé les Suédois « les Français du Nord ». C'est encore en France que la Suède est venue au commencement de ce siècle chercher un roi, Bernadotte, enfant de 1789, dont la descendance a conservé un vif amour pour la première patrie et pour la dynastie impériale, avec laquelle elle paraît vouloir renouer étroitement ses anciens liens.

Ce n'est pas seulement vis-à-vis de l'Allemagne que nous proposons le scandinavisme. Il se rattache d'une manière non moins directe aux intérêts français vis-à-vis de la Russie. Nous faisons, on le devine, bon

marché des projets d'alliance entré la France et la Russie. Nous ne partageons pas les visées des songe-creux politiques qui voient l'avenir de la France et du monde dans une nouvelle entrevue de Tilsitt ; 1789 ligué avec l'autocrate du Nord serait un curieux spectacle pour le dix-neuvième siècle : moins curieux peut-être que de voir la France, qui a versé le sang de cent mille hommes pour le principe des nationalités, tendre la main au czar par-dessus le tombeau de la Pologne, et oublier dans un embrassement le traité de Paris et la démolition des forts de Sébastopol. « L'alliance avec la Russie, a très-bien dit un diplomate étranger, c'est l'alliance avec l'inconnu. » Et, en effet, que représente la Russie en présence de l'immense transformation qu'elle va subir, et quelle idée « se recueille » sur les bords de la Neva ? Qui donc voudrait donner pour but suprême à la politique française la recherche de l'inconnu ? Il n'a pas été profitable à la branche aînée de la tenter en 1829, pas plus qu'il n'a réussi à la branche cadette de rééditer en 1847 ce mot célèbre : « Il n'y a plus de Pyrénées. » La France ne doit avoir aujourd'hui ni politique d'envahissement territorial, ni politique de prépondérance dynastique ; elle ne doit lutter que pour le triomphe de deux idées, qui sont sa substance même en acte ou en puissance : la liberté des peuples et la liberté des âmes.

Or, la politique française est antirusse à ce double point de vue. Nous avons arrêté la Russie en Orient. La neutralisation de la mer Noire et la démolition des forts de Sébastopol ont sauvé l'équilibre européen. Nous voilà aujourd'hui à Pékin, face à face avec cette même politique de Pierre le Grand, qui désormais nous rencontrera partout sur sa route, et derrière nous l'Europe. Nous la rencontrons encore dans le Nord, et nous lui répondons sur la Baltique par le scandinavisme.

Les intérêts et les progrès de la Russie dans le Nord ne sont ni moins certains ni moins dangereux qu'au Midi. Elle a successivement conquis sur la Suède, par la guerre ou les traités, la Livonie, l'Esthland (Esthonie), l'Ingermanland, la Carélie et les îles depuis Viborg jusqu'à la Courlande. Elle a, par des empiétements habiles et multipliés, reculé les frontières du Finmark norvégien (Laponie) depuis la mer Blanche jusqu'à Vardöhuus. En 1809, la Finlande est entrée sous sa domination, et l'annexion de la Norvège à la Suède en 1814 n'a point réparé ce grand désastre. L'empereur de Russie a des droits de succession sur la couronne de Danemark, comme chef de la famille de Holstein-Gottorp, droits qui s'ouvriront à l'extinction de la descendance mâle du prince Christian de Glücksburg, et que la Russie s'est formellement réservés au protocole de Londres. C'est en prévision d'une telle

éventualité qu'elle soutient, plus fidèlement que personne, l'intégrité de la monarchie danoise, et son union indissoluble avec le duché de Holstein. L'Europe, trop préoccupée des projets russes en Orient, ne suit pas d'un œil assez vigilant les progrès dans le Nord de cette famille des Romanow, qui prend encore le titre d'héritière de la Norvège, et dont Pierre le Grand pressentait l'avenir quand il abandonnait la vieille capitale moscovite pour planter ses aigles aux bords de la Néva. La pensée du fondateur de la Russie n'est pas morte avec lui; la politique de ses successeurs n'a cessé de s'inspirer de cette idée, déposée dans son testament : « Prendre le plus possible à la Suède, se faire attaquer par elle pour » avoir le prétexte de la subjuguier. Pour cela l'isoler du Danemark et » le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leur rivalité. » Apocryphe ou non, ce plan se réalise depuis deux siècles. La Russie a réussi à épuiser la Suède en la poussant à des attaques inutiles. La prise de la Finlande a dégagé Saint-Petersbourg et Cronstadt de sa surveillance armée. Le don de la Norvège lui-même, au début du règne de Bernadotte, enchaîna sa politique à celle de la Russie. La restauration de la légitimité en France vint rendre encore plus difficile toute alliance entre ce soldat républicain, élu roi par le suffrage populaire, et le droit historique restauré en vertu de son propre principe. Mais depuis la mort de Bernadotte, la politique suédoise a tendu à se rapprocher de son allié naturel. Le joug russe, déjà ébranlé malgré les colères de l'empereur Nicolas par la déclaration de neutralité que firent au début de la guerre d'Orient les trois royaumes du Nord, fut définitivement rompu par l'accession de la Suède à l'alliance anglo-française en 1855. A l'intégrité de la monarchie suédoise, reconnue par ce traité, le traité de Paris est venu ajouter en sa faveur la non-fortification des îles russes d'Aland, et la défense faite à la Russie d'y fonder un établissement militaire ou naval.

Mais qui ne voit l'insuffisance de ces stipulations diplomatiques? A la puissance russe maintenue dans le Nord et appuyée sur les canons de Cronstadt, à la puissance allemande non prévue lors du traité de Paris et qui cherche son Sébastopol sur la Baltique, il faut opposer une force vivante et plus durable que les protocoles diplomatiques. C'est pourquoi une opinion puissante dans le Nord voulait, lors du traité de Paris, un développement plus étendu des conventions en faveur de l'idée scandinave. Elle demandait, non pas la non-fortification des îles d'Aland, mais la restitution de la Finlande, l'union scandinave et le rétablissement de la Pologne.

De ces trois idées, la première nous paraît difficilement réalisable

aujourd'hui, surtout par voie diplomatique. Avec le scandinavisme, elle devient moins chimérique, quoiqu'il soit douteux que le suffrage populaire en Finlande se prononce pour la Suède. La seconde est celle que nous développons. Quant à la troisième, on aperçoit facilement quelle connexité intime la relie à la question scandinave. Ces deux questions sont sœurs : il n'est aucun de nos arguments qui ne combatte en faveur de la Pologne. Depuis longtemps le Nord désire le réveil de la nation polonaise. Il sent qu'elle représente la même cause que lui. Aussi, en favorisant le scandinavisme, la France fait avancer d'un grand pas la cause de la Pologne et lui crée un ami fidèle. Ce serait sortir des limites que nous impose ce travail que de nous étendre sur ce point malheureusement trop peu étudié; nous nous contentons de le signaler et de le recommander aux amis de la Pologne.

Il nous resterait à dire un mot sur le scandinavisme dans ses rapports avec les intérêts britanniques. Si nous étions de ceux qui pensent que la lutte contre l'Angleterre est le dernier mot de la politique française, nous aurions beau jeu à montrer quel poids le scandinavisme jetterait dans la balance en faveur de la France.

Puissante sur les mers, l'Angleterre a besoin d'un allié continental. L'Autriche, la plupart du temps, a été son soldat; aujourd'hui encore l'Angleterre, si habile à attiser partout les feux de la révolution, observe en Autriche, vis-à-vis des Habsbourg, des ménagements intéressés. Au milieu des récentes commotions politiques qui ont affaibli l'Autriche au profit de l'Italie et de l'Allemagne, l'Angleterre, sans tout à fait abandonner sa vieille alliée, a montré quelques velléités de se rapprocher de la Prusse et de l'Allemagne. Sa jonction avec l'Allemagne, ne pouvant s'opérer par la Belgique neutre, s'opérera incontestablement par la mer du Nord et par la Baltique. On conçoit quel intérêt la France aurait à posséder sur les deux mers un auxiliaire capable de lui prêter main forte. Espérer que le Danemark puisse suffire à une pareille tâche est une illusion. Le bombardement de Copenhague en 1807 et la capture de la flotte danoise par les Anglais sont la preuve évidente que l'intérêt français dans le Nord exige des garanties plus efficaces que la monarchie danoise. — Avec le scandinavisme, la Baltique appartient à l'État du Nord. La politique française est dégagée des résultats menaçants de l'alliance anglo-allemande, et la flotte anglaise se trouve surveillée et menacée par les deux flottes de Cherbourg et de la Baltique¹.

¹ Le tonnage de la marine marchande des trois royaumes du Nord réunis dépasse celui de la France. Ils ont aussi toutes les conditions nécessaires pour former une marine de guerre puissante : ports, matelots, bois, fer.

Si l'Angleterre accepte loyalement l'amitié de la France, elle peut voir sans défiance le scandinavisme se développer au Nord; elle y trouvera le développement de ses intérêts commerciaux et des garanties sûres contre la Russie, son ennemie suprême. Ce que nous soutenons avant tout dans le scandinavisme, c'est une idée de paix, d'équilibre européen.

Il y a encore autre chose à voir dans cette idée. Le scandinavisme n'est pas seulement favorable à la liberté des peuples, il intéresse non moins directement la liberté des citoyens et les progrès intérieurs dans le Nord.

VII.

L'organisation politique de la Suède est pétrifiée dans des cadres qui arrêtent à tous les points de l'ordre social le développement des forces personnelles et des libertés modernes.

La représentation de la Suède avec ses quatre ordres de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans, ne correspond plus d'aucune manière aux besoins actuels du pays. La noblesse appauvrie voit chaque année ses biens-fonds considérables passer de ses mains entre celles de la bourgeoisie. La tyrannie du clergé est une anomalie monstrueuse dans un pays qui a inscrit la liberté de conscience sur son drapeau. Le clergé s'obstine à repousser toute innovation, et nous ne serions peut-être pas loin de la vérité en affirmant que ce n'est pas chez lui que les chemins de fer projetés ont trouvé leurs plus ardents défenseurs. Tant que le clergé restera un ordre représenté dans l'État, on ne dépassera pas la loi tout à fait illusoire de tolérance religieuse votée récemment, et la Suède restera, sous le rapport religieux, sur le même niveau que les États du Grand Turc. Ce qui empêche principalement l'union intime de la Norvège avec la Suède, ce qui justifie les répulsions de la Norvège contre toute union autre que purement dynastique, c'est précisément cet état social de la Suède, qui repose sur les combinaisons artificielles de la loi antique, et qui ne représente plus que la prépondérance d'intérêts factices. Le moment est venu pour la Suède d'entrer franchement dans la voie du progrès, et d'étendre les cadres politiques de manière à y laisser prendre par les intérêts nouveaux la place qui leur est due. Avec ses institutions démocratiques, la Norvège a fait depuis cinquante ans des progrès comparativement plus rapides que la Suède. Le Danemark, entrant dans le nouvel État du Nord, y rattacherait fortement la Norvège, son

ancienne sœur, en lui apportant le secours décisif de ses idées libérales. Depuis 1848, le Danemark est entré hardiment dans une voie progressive. L'instruction populaire, répandue à tous les degrés de la population, lui a permis d'adopter le suffrage universel; sur cette base s'est élevé et se maintient le gouvernement parlementaire du pays par le pays. Le parti des professeurs n'a pas peu contribué à favoriser l'extension légitime des libertés publiques. Autant son gouvernement a été impuissant à l'extérieur dans la question des duchés, autant il a été utile à la consolidation des institutions nouvelles à l'intérieur. Soutenir le scandinavisme, c'est donc plaider la cause de la liberté dans le Nord. Il est difficile de concevoir pour la France une meilleure politique ni une meilleure influence que celles qui consistent à faire triompher les principes de 1789 dans le Nord, en greffant sur le tronc vigoureux et un peu desséché de la vieille liberté suédoise les éléments progressifs et l'esprit libéral de la Norvège et du Danemark.

VIII.

Reste une dernière question, la plus importante sans contredit et qui a dû plus d'une fois dans le cours de cet écrit obséder l'esprit du lecteur. Si le scandinavisme n'avait qu'une valeur purement générale, s'il ne représentait pas les aspirations mêmes des populations du Nord, nous ferions bon marché de toutes les raisons européennes qui militent en sa faveur. Quand on parle de nationalités à rétablir ou à sauvegarder, il ne faut pas oublier que le premier élément à faire entrer en ligne de compte, c'est la libre volonté des populations dont il s'agit. Quelle que soit notre confiance dans la solution que nous proposons pour trancher la question danoise, nous avouons sans peine qu'il nous répugnerait profondément de la faire triompher par la violence et contre le gré du sentiment populaire.

Il nous reste donc une dernière tâche à remplir vis-à-vis de nos lecteurs. C'est de répondre à la question qui se pose naturellement à leur esprit, comme le dernier mot de cette étude et qui peut se formuler ainsi : Le scandinavisme est-il accepté par les populations des trois royaumes ?

Le scandinavisme, nous l'avons dit, n'est pas une idée nouvelle. De tout temps, il a plus ou moins impressionné la politique des cours du Nord. Depuis le commencement des temps modernes, l'idée scandinave s'est développée parallèlement avec la grandeur politique des pays du

Nord, et leur affaiblissement a presque toujours correspondu à l'affaiblissement de cette idée.

L'union de Calmar a été le point culminant de la politique scandinave. Nous avons dit quels désastres a subis le Danemark après sa rupture. La Suède, malgré une résistance plus vigoureuse, n'a pu échapper au contre-coup de cette catastrophe. Charles X de Suède, par un grand instinct politique, essaya de la rétablir par la conquête violente du Danemark, de manière à reconstituer un grand empire sur la Baltique. En 1744, le roi de Danemark reprenait cette idée scandinave à son profit, et les habitants du nord de la Suède accouraient à Stockholm pour soutenir sa candidature; la même tentative se renouvelait en 1810, et nous avons vu Napoléon I^{er} lui-même conseiller aux Suédois l'élection de Frédéric VI, roi de Danemark.

C'est à la renaissance littéraire qui a affranchi le Danemark de l'influence allemande qu'on doit la résurrection du scandinavisme. De la politique malhabile des cabinets, le scandinavisme a passé dans les aspirations populaires.

Depuis cinquante ans, la littérature du Nord ne vit que sur cette idée. Pendant que les antiquaires et les historiens des trois royaumes retrouvaient les origines primitives de la nationalité scandinave, les poètes chantaient les exploits des héros leurs aïeux communs. Oehlenschläger et Grundtvig en Danemark, Tegner et Geijer en Suède, Munch et Keyser en Norvège, étaient à la tête du mouvement. De même qu'en Allemagne, toutes les littératures des différents États se sont fondues dans une seule et grande littérature allemande, de même on peut dire qu'il n'y a plus de littérature suédoise, danoise et norvégienne; il n'y a plus qu'une littérature scandinave, exprimant les mêmes sentiments et faisant vibrer tous les cœurs à l'unisson. Depuis le jour où, dans la vieille cathédrale de Lund, Oehlenschläger fut proclamé le poète national du Nord, et reçut au milieu d'un public ému les embrassements du poète suédois Tegner, l'idée du scandinavisme n'a fait que grandir. Du théâtre elle a passé dans la jeunesse des universités, et y a produit les manifestations les plus significatives. Des réunions multipliées entre les étudiants des trois royaumes ont cimenté de plus en plus les liens de la commune patrie. En 1848, de nombreux volontaires accoururent de la Suède et de la Norvège sous les drapeaux du Danemark et scellèrent de leur sang l'union désormais indissoluble des trois branches de la grande famille scandinave.

En 1856, les quatre universités de Copenhague, Lund, Christiania et Upsal se réunirent dans cette dernière ville. Un banquet fut offert

à cette occasion par le roi Oscar aux étudiants des trois royaumes, et la véritable signification de la fête s'accusa dans ces paroles, que le roi prononça au milieu d'applaudissements unanimes : « Tout » sincère ami de la patrie contemple avec joie la jeunesse scandinave rassemblée ici dans une fraternelle union. Jeunesse et avenir, » objets d'une pensée commune, s'éclairent aujourd'hui du soleil » levant de la fraternité. Son éclat illumine les montagnes de la vieille » Scandinavie, ses forêts épaisses, ses lacs d'eau vive, ses champs par- » semés de fleurs. La discorde s'est enfuie, la haine a disparu. Nos » poètes chantent la gloire commune; pour la défense commune, nos » épées sont prêtes.... A partir de ce jour, plus de guerre possible » entre les trois peuples frères! C'est l'inébranlable volonté inscrite » aux cœurs des deux rois, aux cœurs des trois peuples du Nord. »

De telles paroles et une telle manifestation constataient le pas immense qu'avait fait le scandinavisme. Du domaine littéraire il était entré dans le domaine politique, à ce point qu'un ministre danois, qui a succombé naguère sous le poids de l'impopularité publique, en dénonçait amèrement aux cours étrangères les rapides progrès. Dès 1848, au milieu des complications menaçantes qui enveloppèrent le Danemark, un grand parti s'était formé à Copenhague, qui ne voyait de salut que dans le triomphe pratique et immédiat de cette idée. Un des plus grands organes de la presse danoise, le *Fædrelandet*, lui servait d'interprète. Son directeur, M. Ploug, a le mérite d'avoir nettement formulé les aspirations définitives du scandinavisme en demandant l'union politique sous l'unité dynastique. « Le temps est venu, disait-il en 1856, de saisir le côté extérieur et pratique de l'idée scandinave et de savoir nettement ce qu'on veut et comment on le veut. Si elle nous préserve de l'horreur des guerres fraternelles, notre mutuelle amitié nous assure-t-elle contre les complications politiques, capables non-seulement de blesser nos affections réciproques, mais bien plus encore de nous diviser et de briser toute notre alliance? Non sans doute.... Pour réaliser l'alliance intime, profonde et sûre que conseille et réclame l'idée qui nous anime, ce n'est pas assez d'un simple rapprochement intellectuel et moral; il faut, n'en doutez pas, des liens politiques.... Cette union est indispensable aux trois royaumes pour protéger au dedans leur liberté, au dehors leur indépendance, pour donner aux nations du Nord la place qu'elles méritent d'occuper dans l'histoire, et elle ne sera une vérité qu'après qu'elle aura été sanctionnée par une étroite alliance politique ¹. »

¹ V. dans la *Revue des Deux-Mondes* divers articles de M. Geffroy sur le Nord scandinave.

IX.

Tels sont les vœux suprêmes formulés par les littérateurs, la jeunesse des universités et les publicistes les plus distingués. Assurément ce sera l'organisation intérieure du nouvel État qui présentera les difficultés les plus grandes. Ce serait sortir des limites que nous impose cette étude que de nous étendre sur un sujet aussi épineux. Ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est que la Suède trouverait difficilement son compte à assister d'une manière purement gratuite le Danemark dans sa lutte contre l'Allemagne, et à s'épuiser par amour fraternel au profit de cette monarchie. L'union dynastique, qui respecterait l'autonomie des institutions danoises, telle que la propose M. Ploug, serait-elle acceptée par la Suède comme une compensation suffisante? C'est là une question qu'il ne nous appartient pas de résoudre. Nous ajouterons seulement, pour rester fidèle à l'impartialité qui nous guide, que plusieurs organes de la presse suédoise semblent faire d'une union plus intime la condition *sine qua non* de l'adhésion de la Suède. Quoi qu'il en soit de ces difficultés intérieures qu'il appartient aux intéressés seuls d'aplanir, elles ne sauraient ébranler la confiance de la France ni celle de l'opinion libérale dans une solution si favorable aux intérêts modernes. C'est à la faire prévaloir de concert que consiste leur mission à toutes deux. Révocation du protocole de Londres, cession à l'Allemagne des duchés de Holstein et Lauenbourg, appel au suffrage universel dans le Slesvig, et entrée du reste de la monarchie danoise dans l'État scandinave à la mort de Frédéric VII, tels sont les derniers termes d'une question qui fatigue depuis trop longtemps les cours et la presse européennes.

Vouloir temporiser ne fera que donner du temps à l'Allemagne, et lui permettre d'arriver jusqu'à la possession du Jutland. Le scandinavisme se fera alors, mais avec les îles seulement, et il sera trop tard pour chercher des garanties qui se seront évanouies par l'incorporation totale dans l'Allemagne de la péninsule danoise.

T. H. DUBOIS.

LE THÉÂTRE A NAPLES

ET

DANS LE NORD DE L'ITALIE.

M. CUCINIELLO, M. PAUL FERRARI

ET LEURS OUVRAGES.

PREMIER ARTICLE.

L'an dernier, quand Garibaldi fit la conquête du royaume des Deux-Siciles, les pages qu'on va lire étaient sur le point de paraître. Quoique la dynastie qui succombait n'y fût qu'indirectement attaquée, par égard pour une infortune méritée, il est vrai, mais terrible, je les condamnai à ne point voir le jour. Si je reviens aujourd'hui sur cette décision, c'est que le fils de ce Ferdinand II que ses sujets appelaient *le roi Bomba* semble s'attacher, jusque dans l'exil, à se rendre indigne de toute pitié. N'ayant point su défendre ni conserver son royaume, qu'attaquait une poignée d'hommes, il soudoie maintenant, pour le reconquérir, le meurtre, le viol, le pillage et l'incendie. Il n'est donc pas inopportun de montrer ce qu'était, jusque dans les choses les plus étrangères à la politique, ce gouvernement que l'Angleterre et la France avaient mis au ban de l'Europe. On va voir, à propos du théâtre, comment les Bourbons de Naples favorisaient les progrès de l'intelligence publique. J'exposerai les vicissitudes de la vie d'un auteur

dramatique à Naples avant la révolution dernière, et je choisirai un des plus favorisés de la fortune; j'étudierai rapidement ses ouvrages pour mieux montrer les effets d'un régime déplorable; je rapprocherai enfin des drames et des comédies de M. Michel Cuciniello quelques-unes des pièces qui ont été représentées vers le même temps dans le nord de l'Italie, afin de voir quelles modifications peut apporter dans l'art dramatique une autre forme du despotisme, celle qui pèse encore sur les provinces vénitiennes, et quels progrès la liberté qui régnait déjà dans le petit royaume du Piémont lui a fait faire.

I.

Notre époque a un goût sensible pour les monographies et pour tous ces travaux partiels d'investigation approfondie qui nous font faire nos plus sûrs progrès dans les voies de la vérité. J'aime cette tendance; je voudrais seulement qu'il ne fût pas besoin d'être déjà de l'autre monde pour avoir droit à un portrait en pied, et que l'usage permît aux vivants de se peindre eux-mêmes, sans encourir la peine du ridicule. En d'autres termes, nous sommes injustes pour ceux qui écrivent leurs mémoires; nous devrions des encouragements — peu désintéressés, je l'avoue, — à cette branche de la production littéraire.

De même que le seul moyen d'avoir un jour une bonne bibliographie serait que chaque auteur inscrivît à la première page de ses livres tous ceux qu'il a composés auparavant, avec les indications nécessaires pour en rendre la recherche facile, de quel avantage ne serait-il pas d'avoir les éléments d'une bonne *andrographie* dans les détails plaisants et complaisants que chacun donnerait sur soi-même? Je ferais bon marché, s'il faut le dire, de l'inconvénient qu'il y aurait à ne voir des gens que ce qu'ils veulent montrer, à ne les jamais surprendre en déshabillé, car en posant pour la postérité, l'autobiographe s'entourerait infailliblement de repoussoirs, ferait de nombreuses victimes, et le croisement des vanités, l'éclat des antipathies, l'acharnement des récriminations réciproques renverseraient plus d'un piédestal ou les réduiraient tous à de justes proportions. Le droit de se célébrer soi-même n'appartenant, au contraire, par la force de l'usage, qu'à ceux qui sont réputés grands hommes de leur vivant, nous avons tous les inconvénients des mémoires devenus une arme aristocratique, sans avoir les avantages qu'on en pourrait tirer. Au lieu de voir le monde sous toutes ses faces dans des écrits que rien ne nous forcerait, si nous

n'en étions curieux, à exhumers de la poussière, nous ne le voyons, dans quelques autobiographies trop rares et trop longues, que tel qu'il est apparu à quelques importants, enivrés d'eux-mêmes, qui ont cru être ou la critique vivante ou la plus parfaite incarnation de la société.

Je ne crains pas de dire qu'on trouverait dans ces souvenirs personnels une foule d'indications précieuses, de points de vue originaux, de détails dignes de mention, que l'histoire est forcée de passer sous silence. J'en ai, qu'il me soit permis de le dire, une preuve toute particulière. Un jeune auteur dramatique du royaume de Naples, M. Michel Cuciniello, a eu l'heureuse idée de mettre par écrit les principales circonstances de sa vie, non certes pour les livrer à l'impression, mais pour consulter au besoin ces notes et pour constater, à travers le cours des années, les modifications plus ou moins profondes que l'expérience et la perte de ses illusions pourraient introduire dans son esprit. Le hasard a mis entre mes mains ces simples *appunti*, comme on les nomme assez incorrectement en Italie, et ils m'ont plus appris sur le monde au milieu duquel a vécu M. Cuciniello, sur les obstacles qui s'opposaient naguère encore, dans l'Italie du Midi, à l'épanouissement de tout talent dramatique, sur les efforts du gouvernement pour entraver ce qu'il devrait le plus encourager, que je n'ai vu dans toute autre publication, même spéciale, sur la matière. C'est à cela, il faut le dire, que se bornent les renseignements que contiennent ces notes; mais qu'y chercher de plus? Malgré les apparences, malgré des sentiments patriotiques qu'on ne saurait méconnaître, malgré les douleurs d'un exil qui n'a cessé que le jour où Garibaldi est entré à Naples, M. Cuciniello n'est point un homme politique; il a assisté, les bras croisés, aux douloureuses agitations de 1848, et il ne s'est pas cru obligé d'y prendre part. Il a hérité de sa famille une fortune qui lui permettait de ne se point ranger parmi ceux « qui risquent de tout gagner parce qu'ils n'ont rien à perdre »; il n'a jamais été qu'architecte et dramaturge, ce qui ne l'a point empêché, nous le montrons tout à l'heure, de voir sa double carrière traversée de mille vexations.

Qu'il serait à désirer que des écrivains dramatiques non moins connus en Italie eussent fait comme M. Cuciniello! Et que de choses curieuses nous verrions dans les notes de MM. Ferrari (de Modène), Martini, Fortis, Pepoli, Gherardi del Testa, Dall' Ongaro et de tant d'autres! J'ai eu sous les yeux quelques lettres que ces auteurs s'écrivaient entre eux, et à travers le laisser-aller d'une causerie intime,

malgré la brièveté ou le bavardage amical de ces épanchements sans intérêt pour le public, j'ai surpris la préoccupation constante de ces infortunés écrivains qui consacrent de longues et nombreuses veilles à composer des comédies, des drames, des tragédies même, hélas! quoique la contagion en soit moindre aujourd'hui; et en vue de quel succès, je le demande? La grande affaire, c'est d'être joué deux fois, car si le public n'est pas bien disposé, si les acteurs ne sont pas en verve, la première représentation sera aussi la dernière, et cet échec, mérité ou non, tiendra en garde tous les *capi-comici* de la péninsule contre les propositions insidieuses du malheureux auteur. *Fu replicata, fu replicata*, la pièce a eu une seconde représentation, voilà ce qu'ils s'écrivent d'un bout de l'Italie à l'autre, avec l'accent du triomphe et comme le plus grand compliment qu'on puisse faire à un ami. Il n'est pas rare alors qu'on aille jusqu'à la troisième ou à la quatrième. Plus loin, on le sait, c'est impossible, de par la police, et malgré l'apparence, il y a de bons motifs de cette intervention : elle est nécessaire pour que les abonnés soient satisfaits; mais en leur sacrifiant ainsi les directeurs, la police a du même coup sacrifié l'art. L'auteur, en définitive, est la victime sur qui tout retombe : donnât-il son œuvre pour rien, il lui voit souvent préférer de détestables traductions du français, payées cinq francs, qui ont l'avantage de ne pas exposer le *capo-comico* à subir les exigences de l'auteur pour la mise en scène, les répétitions et mille autres détails.

Je trouve encore dans cette correspondance que la critique, en Italie, est livrée aux bêtes; mais c'est propos d'auteur maltraité ou dont l'épiderme est trop sensible, quoique, à quelques exceptions près, ce jugement soit plutôt exagéré que faux. Je trouve qu'on se plaint du public, qui arrive au théâtre avec des préventions, avec des idées préconçues, digne public qui a des idées! des directeurs, qui sont en tout de composition difficile, qui font les renchéris et prennent des airs protecteurs; de la censure, qui taille à tort et à travers; de l'incurie de l'autorité; enfin, de la commission dramatique récemment instituée à Turin, et qui ne couronne pas les plus dignes, au dire de ceux qu'elle n'a pas couronnés.

Mais on ne voit en tout cela que des esquisses vagues, des indications sommaires, d'obscures allusions, peu de récits complets, peu de ces renseignements précis qui sont la lumière de la petite histoire comme de la grande. La correspondance des auteurs dramatiques ne saurait donc avoir le même prix que les *appunti*, les *memorie* qu'ils pourraient faire et surtout communiquer, imprimés ou manuscrits.

Malheureusement les Italiens sont parfois déflants et trop peu expansifs. Il est un auteur dramatique, je ne le nommerai pas ici, ne pouvant approuver sa conduite, qui répondait naguère aux sollicitations provoquées d'un critique bienveillant, en refusant de lui envoyer, je ne dis pas seulement quelques détails biographiques, ce qui pourrait n'être que de la modestie, mais même une copie de ses pièces manuscrites et jusqu'à un exemplaire de celles qu'il a fait imprimer.

Il faut dire que le succès d'un ouvrage, en Italie, ne dépend aucunement des comptes rendus qu'on en fait. La société seule juge, tandis que les critiques de profession, de leur côté, s'abandonnent aux fantaisies rarement élevées de leurs sympathies ou de leurs colères. De là peut-être l'éloignement des écrivains pour la critique étrangère. Comment la rechercheraient-ils, quand ils ont pris l'habitude de dédaigner si profondément celle de leur pays, qui ne laisse pas de leur donner parfois des conseils qu'ils feraient bien d'écouter ? M. Gherardi del Testa est un de ces contempteurs exagérés de la critique des publicistes ses compatriotes.

Brave combattant en 1848 pendant la campagne de Lombardie, M. Gherardi del Testa fut fait prisonnier par les Autrichiens et conduit jusqu'en Bohême. Rendu, depuis ce temps, à la liberté et à sa patrie, il a pris l'habitude d'y vivre dans la plus profonde retraite. S'il a continué d'écrire pour le théâtre, il a, je ne sais trop pourquoi, commencé de regarder les critiques comme des barbares ; il se bouche les oreilles, il ferme les yeux, et laisse crier, sans soupçonner qu'il puisse recevoir d'utiles avis, sans s'inquiéter même peut-être de l'effet produit sur le public par ses nouveaux ouvrages, ni des progrès ou des modifications dont sa manière serait susceptible. Il reste ainsi un spirituel arrangeur de scènes, quand il pourrait, par son talent facile, se placer au premier rang des auteurs comiques de son temps et de son pays.

Ce qui excuse dans une certaine mesure la misanthropie de M. Gherardi del Testa, c'est que les Italiens ont en ce moment peu de curiosité littéraire, et laissent trop leurs auteurs en proie à cette critique dont ils parlent si dédaigneusement. Les livres qu'on imprime se lisent peu, et les pièces de théâtre les plus favorablement accueillies ne peuvent être imprimées, pour l'ordinaire, parce qu'on sait bien qu'elles ne trouveraient pas de lecteurs. Cela est d'autant plus extraordinaire que la loi des quatre représentations ne permet pas au plus grand nombre d'assister à la représentation des ouvrages qui méritent d'être entendus. Comment ceux qui ne peuvent trouver leur place au parterre n'ont-ils pas le désir de lire ce que d'autres ont applaudi ? Or, rien

n'est plus avéré que ce fait regrettable : la plupart des œuvres dramatiques qui ont réussi en Italie durant ces dernières années sont encore inédites. Les Italiens, cette fois, ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. On imprime en Italie quelques bons livres. Comment se fait-il que si peu de personnes les lisent, et que l'indifférence du plus grand nombre décourage les auteurs de se mettre en frais ? On compte dans la Péninsule à peu près le même nombre d'habitants qu'en Angleterre. Or, en Angleterre, des ouvrages même médiocres obtiennent vingt et trente éditions. Je suis loin d'en demander autant pour les meilleurs écrits qui se publient au midi des Alpes, puisque la France elle-même est loin d'avoir l'esprit en si bon appétit ; mais est-ce trop de vouloir que la première édition au moins soit possible, sans ruiner l'auteur ou l'éditeur ?

Ainsi, là même où règne un gouvernement libre, d'anciennes habitudes sont un sérieux obstacle aux développements, aux progrès de l'art dramatique, et cet obstacle est, à mon avis, plus grave que tous ceux qu'un gouvernement peut susciter, parce qu'on ne déracine pas les mœurs avec la même facilité que les gouvernements. Mais quand il faut lutter à la fois contre les unes et contre les autres, que d'inexprimables embarras ! Il est facile de comprendre ce que peut être le théâtre dans les contrées de l'Italie, heureusement fort restreintes aujourd'hui, où fleurit la servitude. Dans les États romains, le théâtre n'est pas plus possible que rien de ce qui a vie ; l'est-il davantage sur la terre d'Autriche ? J'ai nommé plus haut un écrivain qui vit aujourd'hui sous le libre ciel de Florence, et qui, avant de partir pour l'exil, avait défendu avec Manin Venise régénérée, porté, dit-on, quelque temps l'habit ecclésiastique, et fait représenter des ouvrages dramatiques à Trieste. Pour faire choix d'un pareil lieu, il fallait que M. Dall'Ongaro fût attaché par des liens bien puissants à cette ville amphibie, à cette capitale maritime de l'Autriche, qui n'a guère conservé d'à peu près italien que son patois, la physionomie et le patriotisme de quelques-uns de ses habitants. Ce qui excuse encore M. Dall'Ongaro, c'est qu'à l'époque où il faisait représenter ses drames, il n'y avait pas un pouce de terrain qui fût libre dans la malheureuse Italie. En Toscane seulement, la pensée semblait jouir d'une tolérance plus grande ; mais le règne de la maison de Lorraine, c'était encore celui de l'Autriche, et par conséquent ce n'était guère la peine de quitter Trieste pour Florence. Dans l'une comme dans l'autre, il fallait, pour arriver au théâtre, consentir aux plus étranges compromis. Ainsi c'est par l'Autriche que souffrait la Vénétie depuis bien des années ; c'est sur les épaules

de la France que M. Dall'Ongaro entreprend de battre les *Tedeschi* dans son drame intitulé *les Dalmates*. Il y trouvait doublement son compte, car il est ou était soupçonné de gallophobie; mais il vit bien, et je ne saurais l'en plaindre, qu'en pactisant avec le despotisme, fût-ce pour le combattre par-dessous main, on n'est point assuré de n'avoir pas maille à partir avec lui. Non-seulement ce malencontreux sujet n'a inspiré qu'un ouvrage qui échappe par sa faiblesse à la critique, mais il se trouva dans la ville de Trieste des Français, — ce n'étaient pas des libéraux sans doute, et M. Dall'Ongaro a bien raison de les poursuivre de son indignation, — qui sollicitèrent l'autorité d'interdire la pièce, parce qu'un marin français y tenait un rôle odieux. Les magistrats de Trieste, confus qu'on eût pris les devants sur eux dans une voie qui est la leur, s'empressèrent de lancer l'interdit, et sauvèrent ainsi l'ouvrage de l'indifférence du public.

Franchissons maintenant, et sans nous arrêter, de vastes espaces : à Naples, nous ne trouverons pas des choses moins singulières. La littérature napolitaine n'est guère connue que du petit nombre de personnes qui ont pu faire un long séjour sur ces brillants rivages dont la nature a fait un paradis terrestre et la folie humaine un enfer. On ferait facilement le compte des livres imprimés à Naples, à Palerme, à Messine, qui parviennent, je ne dis pas jusqu'à Paris, — une telle prétention n'aurait rien de raisonnable, — mais seulement jusqu'à Florence, Milan ou Turin, et ce sont, comme il est naturel, ceux qui ne tentent point la curiosité. Si à Naples du moins on eût laissé quelque liberté aux œuvres de l'esprit ! Mais la douane, en ce pays-là, n'était pas seulement aux frontières, elle poursuivait sur tout le territoire comme objet prohibé ce qui peut faire penser, fût-ce un pur produit du génie national. Pour en revenir au théâtre, un auteur dramatique en renom, le baron Cosenza, que sa grande fortune recommandait aux faveurs du pouvoir; qui n'avait, par ses opinions, porté de sa vie ombrage à personne, pas même au plus ombrageux des gouvernements; qui pouvait donner ses drames au lieu de les vendre, et avait par là quelque espoir de les faire représenter, fut pourtant réduit, de guerre lasse, à faire dresser un théâtre dans son propre palais, et à y faire jouer à huis clos les ternes et pacifiques produits de sa muse inoffensive.

Heureusement la police napolitaine avait imaginé un moyen de propager la littérature nationale : c'était d'expédier les meilleurs écrivains du pays pour l'exil. Ainsi M. Cuciniello avait débuté dans la vie par être architecte, comme son père : suivre la carrière paternelle n'est

nulle part une conduite plus sage[•] que dans un État où l'expérience du passé est la meilleure et presque la seule garantie de l'avenir. S'il fût toujours resté à Naples, M. Cuciniello n'eût peut-être jamais tracé sur le papier que des plans et des devis : pour que l'instinct dramatique s'éveillât en lui, il fallut que, dans un premier voyage à Paris, — cette fois il n'était pas encore exilé, — il entendît ces drames du boulevard du Crime, ces œuvres à grand fracas et à complications surprenantes, qui marquaient la décadence du romantisme en l'an de grâce 1840. Il goûta vivement cette littérature, si bien qu'en revenant dans son pays il avait dans son portefeuille un premier drame, *le Masque noir*, tout prêt pour la représentation.

La censure ne le permit point. Voulait-elle, par charité chrétienne, décourager ce nouveau dramaturge et le renvoyer à ses moellons ? On serait tenté, en vérité, de le croire, car il n'y avait rien dans le *Masque noir* qui fournît un prétexte à cette rigueur : c'était une première et sombre explosion de passion fougueuse et juvénile ; il n'y était question ni de religion ni de politique, mais seulement d'amour ; or l'amour a toujours été encouragé à Naples comme un utile dérivatif. C'est donc par un autre ouvrage, intitulé *Chatterton*, que M. Cuciniello fit connaissance avec le public du théâtre dit des *Florentins*. Cette scène, on ne l'ignore pas, est la seule affectée à Naples à la représentation des ouvrages en prose d'un genre sérieux.

Ce début fut un succès, et dès le second acte le jeune écrivain dut s'avancer jusqu'au trou du souffleur, suivant un usage qui tourne à l'abus et presque au ridicule, pour recevoir les applaudissements des loges et du parterre. Mais la fête devait avoir un triste lendemain. En dire quelques mots, ce sera faire connaissance avec les mœurs littéraires dans le royaume des Deux-Siciles.

Le ministre Santangelo avait proposé un prix pour le meilleur ouvrage qui serait représenté sur le théâtre des *Florentins*, et ceux qui prétendaient à cette récompense virent avec peine le nombre des concurrents s'augmenter d'une unité si bien accueillie par le public. Ils saisirent avec empressement l'arme dangereuse que M. Cuciniello avait mise entre leurs mains en traitant le même sujet que M. Alfred de Vigny, et commencèrent contre lui une véritable croisade. En tout autre pays, ce débat peu sincère aurait fait moins de bruit ; mais à Naples, où il n'est permis de tout dire qu'à la condition de ne parler de rien, les journaux, réduits à n'être que littéraires, ne pouvaient manquer une si belle occasion de s'exprimer dans le vide. Les uns accusèrent M. Cuciniello de plagiat, les autres prirent à tâche de le

défendre : bons arguments ou vaines sottises, tout fut dit et redit vingt fois. Au fond, pourtant, la discussion pouvait être tranchée en peu de mots : le tort le plus grave du jeune écrivain était d'avoir ignoré que M. de Vigny eût fait un *Chatterton*, car on est tenu, avant de traiter un sujet, de connaître tout ce qui s'y rapporte, et surtout ceux qui s'y sont antérieurement exercés. Mais une fois cet aveu fait, il ne manquait pas de raisons péremptoires pour prouver que M. Cuciniello n'était pas coupable d'un plagiat. Les deux drames étant tirés de la même nouvelle (*Stello*), il n'était pas étonnant qu'ils eussent entre eux des ressemblances, et l'honneur était sauf, puisque l'affiche avait informé le public que le drame italien était pris dans le roman français. D'autre part, il n'y avait qu'à comparer les deux drames pour en saisir les différences essentielles. Le *Chatterton* de M. Cuciniello, au contraire de l'autre, est un chrétien résigné ; il souffre la pauvreté avec patience, il aime une jeune artiste, et, s'il se donne la mort, c'est qu'il voit l'objet de son amour aux bras d'un rival devenu l'heureux époux ; c'est que tous les chemins qu'il a tenté de s'ouvrir se ferment tour à tour devant lui ; c'est que ses poésies lui sont contestées, et qu'en l'accusant de plagiat on rapporte tout l'honneur de son talent à un autre ; c'est qu'enfin sa vieille mère est morte de misère et de faim sous ses yeux. Ce n'est donc pas le désespoir d'un romantique incompris qui se produit sur la scène, mais un désespoir légitime, suivi d'un prompt retour ; car à peine le *Chatterton* italien a-t-il pris le poison, qu'il se repent de sa faiblesse. C'est trop tard pour qu'il se reprenne à la vie, c'est assez tôt pour donner à l'œuvre une portée morale.

Par là, M. Cuciniello se trouve protégé contre un reproche odieux à tous les gens délicats, mais c'est aux dépens de son drame. Son héros, en effet, n'est qu'un de ces hommes dont le nombre est si grand, qui ont succombé à la peine sans se pouvoir faire au soleil une place digne de leur ambition. M. de Vigny, au contraire, met sous nos yeux la vive peinture d'une maladie morale qui a fait son temps, mais dont notre génération même a vu la dernière période. Il se peut, du reste, que les scènes de M. Cuciniello soient mieux conduites : ce qui semble même le prouver, c'est que les compagnies dramatiques qui jouaient une traduction du *Chatterton* français y renoncèrent dès que parut le *Chatterton* italien. Il se peut encore que ce dernier soit le plus semblable à celui de la nouvelle ; mais, en ce cas, M. de Vigny ne mériterait que plus d'éloges pour avoir su transformer sa conception première, car des deux poètes incompris qu'il a peints, c'est assurément celui du drame que l'on connaît le mieux.

Voilà ce que la presse napolitaine aurait dû dire; malheureusement, dans de pareilles occasions, la défense est toujours inférieure à l'attaque : il aurait fallu que le drame italien pût rester longtemps sur l'affiche, ou du moins que les critiques lussent attentivement les deux ouvrages qui faisaient l'objet du débat; c'est une peine qu'ils ne prirent pas. M. Cuciniello perdit le prix Santangelo, resta en butte longtemps aux attaques de ses adversaires, et n'eut plus d'autre ressource que de marcher pour prouver le mouvement, je veux dire de mettre d'autres ouvrages à la scène, pour prouver qu'il en savait tirer de son propre fonds.

Comme il n'en avait, en ce moment-là, aucun de prêt, et qu'il avait hâte de repousser cette accusation d'impuissance, il souleva ciel et terre pour obtenir la levée de l'interdit dont le *Masque noir* était frappé. La censure consentit sans plus de raisons qu'elle n'en avait eu pour refuser auparavant; mais le bruit des bravos parut l'inquiéter, car elle supprima presque aussitôt l'ouvrage, et refusa de donner à ce sujet la moindre explication.

Je n'entrerai point ici dans le détail des pièces nombreuses que M. Cuciniello donna successivement au théâtre, et dont l'énumération se trouve dans ses notes; presque toutes obtinrent du succès au théâtre, grâce à leur mérite ou au talent des acteurs distingués qui les représentaient : Domeniconi, Aliprandi entre autres, et Monti, mort depuis de folie. Quelques-uns de ces drames, *Elnava*, par exemple, allèrent aux étoiles, comme on dit en Italie, et franchirent la frontière du royaume. Sur le sujet de *Elnava*, on composa même des ballets, des opéras, et les marionnettes, qui prennent leur bien où elles le trouvent, laissèrent un moment *il signor Pulcinella*, pour célébrer avec les *fantoccini* l'épopée de la liberté flamande. S'il faut parler des conditions pécuniaires, il est clair qu'en tout autre pays une pièce jouée dans tant de villes et sous tant de formes aurait fait la fortune du poète; en Italie, il n'était pas d'un carlin plus riche qu'auparavant. Les compagnies dramatiques, qui ne payaient aucun droit d'auteur, étaient-elles répréhensibles de vivre ainsi aux frais d'autrui? Elles l'auraient été sans doute si leur situation eût paru moins déplorable; mais s'il est vrai qu'allant de ville en ville elles pouvaient retrouver dans les unes un succès épuisé dans les autres, ou plutôt devenu impossible par la loi des quatre représentations, cet avantage était plus que compensé par les frais de déplacement, d'installation et de location, car, on le sait, la location des salles de spectacle figure au budget des municipa-

lités comme un de leurs revenus, tant elles sont loin de donner, à notre exemple, de larges subventions¹.

Il est curieux de remarquer que toutes les sources de la fortune ou même d'un modeste et légitime revenu se tarissaient, soit d'elles-mêmes, soit qu'on les y aidât, pour les infortunés auteurs napolitains. Ne pouvant tirer une pièce de monnaie ni un remerciement des compagnies dramatiques, M. Cuciniello avait profité de l'éclatant succès d'*Elnava* pour entreprendre la publication des ouvrages qu'il avait fait représenter. Son éditeur s'était mis en règle avec la censure; il lui avait communiqué les pièces qu'il se proposait d'imprimer, et avait obtenu un permis dans les formes. *Elnava* eut la priorité : c'était justice. Quand vint le tour du *Masque noir*, la censure, qui avait permis la mise en vente, attendit, pour retirer son autorisation, que tous les frais de publication fussent faits. Réclamations, prières, tout fut inutile. L'éditeur, ayant demandé les motifs de ce revirement subit, fut jeté pour quelques jours en prison. Naturellement il perdit toute confiance, et refusa, pour cause de force majeure, de poursuivre la publication entreprise.

Que si l'on demande pourquoi la police napolitaine laissait imprimer et vendre *Elnava*, tandis qu'elle frappait le *Masque noir* d'interdiction, il n'y aurait qu'une réponse, c'est que le contraire eût été plus naturel et plus raisonnable. Il y avait un motif de supprimer *Elnava* : c'est que cet ouvrage faisait du bruit et respirait certains sentiments quasi politiques. Contre le *Masque noir*, il n'y avait rien; au contraire, que ce qu'on appelle à Rome, en langage peu chrétien, *censura in odium auctoris... et editoris*. L'éditeur, M. Joseph del Re, était particulièrement suspect à la police, et non sans raison, car il fut, si je ne me trompe, au nombre des députés libéraux dans le parlement napolitain de 1848, honneur qu'il paya bientôt après d'une condamnation formelle au bannissement.

Un amusant chapitre de l'histoire des tracasseries policières dans le royaume des Deux-Siciles fut la première représentation de *Marianne ou la Fille du peuple*, nouveau drame de M. Cuciniello, donné en 1844 au théâtre Carolino, à Palerme. Durant les deux premiers actes, le public témoignait sa satisfaction par ses applaudissements, mais on aurait pu voir, sur un point de la salle, se former l'orage. Dans une

¹ Il est juste de reconnaître que dans ces derniers temps, et malgré des circonstances extraordinaires, la municipalité de Turin a renoncé à cette source de revenus, et même résolu d'accorder une subvention annuelle de quarante mille francs au principal théâtre de cette ville.

loge fort en évidence se faisait remarquer un prince sicilien, surintendant des théâtres, et qui témoignait par ses gestes d'un vif mécontentement. Au second entr'acte, à peine le rideau était-il baissé, que ledit prince produit dans les coulisses sa maigre personne, son gros nez, son bredouillement comique. Il était flanqué d'un certain nombre d'employés et de sbires. Furieux, il demande l'auteur. M. Cuciniello se présente : « Qui vous a donné le droit, s'écrie Son Excellence, d'écrire de pareilles *chosses*¹ et d'outrager ainsi la noblesse ? » Le jeune auteur répond que ces *chosses* ne peuvent offenser aucun noble honorable ; qu'on ne peut prendre fait et cause pour ceux qu'il attaque qu'à la condition de se déclarer solidaire de leurs travers et de leurs vices ; qu'au surplus le censeur des théâtres avait lu et autorisé ces *chosses*, et M. Cuciniello exhibe, à l'appui de son dire, le permis de la censure. Mais l'illustrissime ayant, s'il faut en croire les notes que je résume, laissé son calme au fond d'un verre, s'obstinait à ne point permettre qu'on jouât le troisième acte. Il courait ça et là, dans une exaspération impossible à décrire, tandis que le public, pour qui l'entr'acte durait trop, commençait à piétiner, à crier et à siffler. Enfin le *capo-comico* Domeniconi, qui était en même temps le premier acteur de la compagnie, fatigué de se pendre inutilement aux basques d'habit de l'Excellence et de lui parler le langage de la raison, prit un parti héroïque, il ordonna au souffleur de descendre dans son trou, aux manœuvres de lever le rideau, aux comédiens de poursuivre la pièce. Le prince pensa être surpris sur la scène, et n'eut que le temps de s'échapper avec un redoublement comique de fureur. Par ce coup hardi se trouvaient prévenus les ordres qu'il allait donner, et la représentation ne pouvait plus être entravée, puisque le troisième acte restait seul à jouer. Le talent de madame Santoni, qui avait, vers la fin, une scène fort pathétique, acheva d'enlever tous les suffrages, et le surintendant se vit forcé de se taire et même d'écouter.

Mais tout n'était pas fini, car il voulait une vengeance. Le lendemain, il envoya demander le manuscrit de l'ouvrage, disant qu'il voulait le lire avec attention. L'affiche annonçait pour le soir même, à la demande générale, la seconde représentation de *Marianne*. Cependant l'heure approchait et le manuscrit n'avait pas reparu. Or, c'était le manuscrit approuvé par la censure, et faute duquel on n'aurait pu jouer sans s'exposer à une répression sévère. On envoya donc l'un après l'autre tous les employés du théâtre à la recherche du prince : il

¹ Le prince prononçait *robba*, au lieu de *roba*, mot qui signifie chose, biens, marchandise, etc.

n'était nulle part. Au dernier moment, quand déjà le public remplissait la salle, il fallut, sous un prétexte ridicule et qui ne trompa personne, changer le spectacle. Mais voyez l'esprit d'opposition ! On offrait une bonne pièce de l'ancien répertoire, *la Jalousie de Lindor*, œuvre de Goldoni : les spectateurs sifflèrent à outrance et s'en donnèrent à cœur-joie, demandant *Marianne* sur tous les tons. Comme il n'y avait pas moyen de les apaiser, le prince jugea enfin à propos de paraître dans sa loge, tel qu'un *deus ex machina*, pour trancher la difficulté. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre les sifflets redoubler, et dans une direction qui ne pouvait être douteuse ! Tout le monde était tourné vers sa loge. L'illustrissime perdit la tête et finit par céder à l'orage : il ne vit d'autre moyen de l'apaiser que de donner l'ordre d'annoncer et d'afficher la représentation de *Marianne* pour le lendemain. Les Palermitains consentirent alors à écouter et à applaudir Goldoni.

A partir de ce moment, chacun des drames que M. Cuciniello présente à la censure est frappé d'interdiction : *Enguerrand de Marigny*, qui devait plaire, puisqu'on y voyait un ministre pendu pour avoir trop aimé la justice et l'égalité devant la loi, est éloigné du théâtre, parce qu'un astrologue y enfonce une épingle d'or, à la place du cœur, dans une petite statuette qui représente Louis le Hutin : la pendaïson du ministre était assurément d'un bon exemple ; mais l'épingle d'or au cœur d'un roi parut une invitation au régicide. *Maria-Petrowna* fut interdite, parce que Catherine II de Russie y est représentée comme coupable de faiblesse, et qu'apparemment l'inviolabilité des têtes couronnées doit s'étendre au passé. Si l'histoire n'existait pas, ce n'est pas à Naples qu'on l'aurait inventée.

La suppression d'*Un Capitaine au quinzième siècle* nous présente ces susceptibilités de la police sous une forme plus naïve et plus étrange encore. Il est vrai qu'un prince italien fait dans la pièce un personnage odieux ; mais ce prince est un Visconti, et il n'y avait pas d'apparence que la dynastie des Bourbons pût se regarder comme solidaire d'un scélérat si fameux. Le censeur ne voulait s'expliquer qu'à demi-mot, et M. Cuciniello était bien décidé à ne rien comprendre. « Enfin, disait l'un, vous avez fait de Visconti un dévot, un hypocrite.... — Eh bien ? répondait l'autre. — C'est qu'on pourrait voir des allusions.... — A quoi ? — Bah ! vous m'entendez bien. — Non, je vous le jure. — Là, là, vous savez bien que le roi, lui aussi, passe pour dévot. — Oh ! fi ! s'écria M. Cuciniello. Un fonctionnaire du gouvernement royal avoir de pareilles idées ! » Mais l'idée tint bon. *Un Capitaine au quinzième siècle* ne put être représenté que dix ans plus tard, et à Turin encore !

Il arrivait quelquefois aux auteurs dramatiques d'être arrêtés en chemin avant même d'être parvenus jusqu'à la censure. C'est, par exemple, lorsqu'il s'agissait de pièces à grand spectacle. En Italie, un drame à spectacle est tout simplement impossible. Le drame lyrique, c'est-à-dire l'opéra, et le ballet ont seuls le privilège de la magnificence des décors. Un public assidu et exigeant, des œuvres laborieusement montées et représentées un grand nombre de fois, commandent et rendent possibles à un entrepreneur de représentations lyriques des mises en scène souvent merveilleuses; mais l'infortuné *capo-comico* a d'assez nombreuses chances de ruine, sans se mettre en frais pour deux ou trois représentations peut-être; il a donc des costumes et des décors à toutes fins; il n'a qu'un palais et qu'une place publique pour les temps modernes, l'antiquité et le moyen âge; c'est à l'imagination du spectateur de compléter le tableau. Et telle est la part que les directeurs de troupes dramatiques font à l'idéal. M. Cuciniello commit donc une grave imprudence le jour où il composa *Bianca-Maria, duchesse d'Amalfi*; il faut dire à sa décharge qu'il s'en aperçut à temps, et retira son drame du théâtre plutôt que de courir à un échec. Je n'aurais point fait mention de cet ouvrage, si je ne trouvais dans l'histoire de ses destinées un nouveau trait de mœurs napolitaines. Le duc de Caraffa-Noia, ayant lu *Bianca-Maria* en manuscrit, y trouva du plaisir et voulut qu'elle fût représentée dans son propre palais. La princesse de Santelia, fille de ce grand seigneur, joua elle-même le principal rôle avec un talent que l'auteur, par reconnaissance, porte aux nues. Cette entreprise réussit et obtint des applaudissements qui sont, en pareil cas, le premier devoir de la politesse. Encouragé, le duc de Caraffa-Noia fit jouer encore plusieurs ouvrages, soit de M. Cuciniello, soit d'autres auteurs. Un soir, la famille royale elle-même avait assisté avec beaucoup de plaisir, du moins en apparence, à la représentation des *Contes de la reine de Navarre*, une des dernières œuvres de M. Scribe. Le lendemain, la princesse de Santelia se voyait interdire l'exercice d'un art auquel elle prenait goût; elle courut même, dit-on, le risque d'autres rigueurs plus déplacées encore, sinon plus ridicules. Ainsi, les plus illustres personnages n'étaient point les maîtres de faire chez eux selon leur volonté, et la censure, escortée au besoin de la police, les poursuivait jusque dans l'intérieur de leur palais. Les théâtres domestiques perdaient donc à Naples leur meilleure raison d'être, puisqu'ils n'y pouvaient devenir l'asile de la liberté. Triste ressource, après tout, que celle de ces représentations à huis clos qui ne sont propres qu'à donner le désir ou le regret d'une publicité plus étendue.

et plus sérieuse, et pour lesquelles il faut compter, outre les caprices de la censure, sur ceux des Mécènes !

Ces persécutions constantes, que rien ne décourage à Naples, ont, il faut l'avouer, leur raison d'être quand il s'agit du drame qui pénètre profondément dans l'histoire et censure nécessairement le présent en peignant le passé. On comprendrait donc qu'un dramaturge qui s'obstinerait à écrire pour les théâtres napolitains se tournât résolument vers la comédie, qui, du moins, à la bien entendre, prend à partie les caractères généraux de l'humanité, et en même temps touche moins aux péripéties de la vie publique. Mais le plus souvent, après avoir résisté aux grandes raisons, on cède aux petites : M. Cuciniello nous avoue que, malgré les conseils de ses amis, il se refusait à entrer dans une voie nouvelle et inconnue en se faisant auteur comique : pour le décider, il fallut la mort du célèbre acteur Monti. Dès ce moment, la première place sur la scène des *Florentins* appartenait à M. Taddai, non moins célèbre, quoique dans un autre genre. M. Taddai était ce qu'on appelle en Italie un *caratterista*, c'est-à-dire qu'il jouait les rôles de caractère, où le comique résulte d'une étude sérieuse et approfondie des caractères plutôt que de l'éclat de l'action. On sait l'indifférence qu'apportent en général les *capi-comici* aux rôles secondaires : tout auteur doit donc écrire pour le principal comédien, pour celui-là seul qui peut assurer par son talent le succès de l'ouvrage. Après la censure, il faut compter avec le *capo-comico*, et après celui-ci avec le protagoniste, sans parler du public, dont les goûts et les caprices sont également dignes de considérations. C'est dans ces circonstances que furent écrites les deux comédies que nous avons de M. Cuciniello, *Rembrandt en famille* et *Une impudente mauvaise langue*. Sur ces entre-faites, — c'était en 1855, — M. Cuciniello apprit qu'il était porté sur la liste des *attendibili politici*, c'est-à-dire des suspects, qui était toujours ouverte à Naples et qui ne contenait guère moins de vingt mille noms... dans les temps ordinaires. M. Cuciniello s'assura par un exil volontaire contre les dangers d'une accusation qui ne s'avouait pas. Il semble donc qu'il fût libre de rentrer, quand il le voudrait, dans son pays ; toutefois, lorsqu'il crut devoir le faire pour protéger sa réputation et ses œuvres contre les entreprises de *capi-comici* négligents et peu délicats, il dut solliciter l'autorisation du ministre de la police Bianchini. Après l'attentat d'Augustin Milano et les arrestations arbitraires qui en furent la suite, la peur reprit M. Cuciniello, et il partit pour la seconde fois. La sentence d'exil vint le frapper à Turin, et le motif mérite d'être dit : c'est qu'il faisait représenter dans cette dernière

ville un de ses drames, interdit à Naples, *Un Capitaine au quinzième siècle*.

Ainsi la sentence d'exil était venue, peut-être à force de la fuir et de la craindre. Mais je ne crois pas, en vérité, qu'il y eût lieu de s'en trop affliger. A part le regret qu'inspire toujours le sol natal où reposent nos pères, où vivent nos amis, pourquoi M. Cuciniello aurait-il tourné ses regards vers Naples ? Il y était dans cette condition privilégiée que recommande Rousseau pour se livrer aux lettres, je veux dire que l'exercice d'un art lucratif et l'héritage paternel assuraient son existence ; de plus, il n'avait pas l'esprit porté aux choses de la politique : cependant il avait dû lutter contre le gouvernement et contre ses frères d'armes, et finalement se déclarer vaincu. La presse lui avait été moins favorable que le public, soit qu'aux qualités dramatiques dont celui-ci se contente elle en préférât d'autres qui ne se trouvaient dans le théâtre de M. Cuciniello qu'à un moindre degré, soit que, ne voyant pas dans ce jeune écrivain un bohème, elle affectât de ne le considérer que comme un architecte, un faux frère, un intrus. Quant au gouvernement napolitain, puisqu'il faisait de la vie littéraire une suite non interrompue de déboires, même pour ceux qui étaient armés de toutes pièces et en garde contre les dangers, comment aurait-elle été abordable aux talents qu'un caprice de la nature a fait naître dans les rangs inférieurs et qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes, je ne dis pas pour arriver à la gloire, mais seulement pour se faire leur place au soleil ? Ne sortons pas du cercle où il convient d'enfermer cette étude, et ne parlons que des poètes dramatiques. Assurément la liberté absolue du théâtre existe en bien peu de pays, et s'il faut voir dans le théâtre une école de mœurs ou même un tableau fidèle des sociétés, elle n'est guère désirable : la censure théâtrale a des titres de noblesse, puisqu'elle remonte en pratique à Ménandre et en théorie à Platon ; mais où a-t-on vu jamais des censeurs, comme à Naples, proscrivant à tort et à travers, sans motifs ni prétextes, et pour le seul plaisir d'user de leur pouvoir, c'est-à-dire d'en abuser ; refusant d'expliquer leurs caprices, aussi variables que les saisons ; n'ayant de responsabilité auprès de personne, et maîtres dans leur domaine, comme le capitaine sur son navire ; coupant, enfin, allongeant, corrigeant à leur gré, sans prendre avis de l'auteur, et le forçant à dire Quinault quand la raison dit Virgile ? Où a-t-on vu plus qu'à Naples des compagnies dramatiques obligées de bien penser en politique, et libres, à ce prix, de jouer, d'*estro-pier* des chefs-d'œuvre ou des œuvres nouvelles sans études, sans personnel suffisant, sans décors, sans costumes, sans la permission

de l'auteur? Où les abonnés, ces tyrans dont tout *capo-comico* est l'humble esclave, font-ils paraître plus d'exigences? où la règle absurde, et faite uniquement pour les abonnés, d'un maximum de quatre représentations était-elle observée avec plus de rigueur? où les poètes, privés de tout avantage pécuniaire, avaient-ils plus de chances de voir supprimer une pièce déjà permise, montée, jouée, d'encourir la prison et l'exil pour les moindres hardiesses de leur plume, et quelles hardiesses! et de voir leur renommée s'arrêter, comme devant un cordon sanitaire, aux frontières du royaume? Où trouver, enfin, comme à Naples, une presse vaine, vide, crierde, injurieuse, sans considération ni crédit, à la recherche des moindres faits pour les transformer en scandales et des plus petites souris pour en faire de grosses montagnes? Avez-vous entendu dans les rues de Florence et de Naples ces marchands ambulants qui assourdissent le passant et lui proposent pour *cinque paoli* ou *quattro grani* des brimborions qui n'en valent pas deux? Ainsi criait cette presse sans dignité, parce qu'elle était sans liberté et sans influence pour le bien, quoiqu'elle pût tout pour le mal. Dans ces conditions déplorables, n'est-ce pas merveille qu'il pût éclore des œuvres où le talent ne manquait que d'une atmosphère plus saine et plus pure pour paraître dans son meilleur jour? Tel est le spectacle, consolant à tout prendre, que nous offre le théâtre de M. Cuciniello.

F. T. PERRENS.

DES JOURNAUX CHEZ LES ROMAINS.

Ueber die Zeitungen der alten Roemer (des journaux des anciens Romains), extraits des *Ferienschriften* de KARL ZELL. Nouvelle suite. 1^{re} vol. — Heidelberg, librairie de Karl Winter, 1857.

Des journaux chez les Romains, recherches précédées d'un Mémoire sur les annales des Pontifes, suivies de fragments des journaux de l'ancienne Rome, par J. VICTOR LE CLERC, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris. — Paris, Firmin Didot, 1838.

Parmi les découvertes les plus piquantes de l'érudition moderne, il faut placer celle des journaux de l'ancienne Rome. A qui faut-il en reporter l'honneur? Est-ce à l'Allemagne ou à la France? A ne consulter que la date des premiers mémoires, la question aurait été indiquée d'abord par des Allemands. Nous trouvons en effet dans les archives d'histoire et de littérature de Fr. Christophe Schlosser et de Bercht, publiées à Francfort, un Mémoire du premier qui a paru en 1830, et qui a pour titre : « *Des sources où ont puisé les anciens historiens latins, surtout des journaux, des annonces officielles, des archives, et de leur emploi.* » Un autre Mémoire, lu à l'Académie de Fribourg par le docteur Karl Zell, et imprimé en 1834, avait pour titre : *Des journaux des anciens Romains*. Ce ne fut qu'en 1835 que les deux ouvrages de M. V. le Clerc, « *Des annales des Pontifes* », et « *Des journaux chez les Romains* », furent lus en entier à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par extraits dans les séances publiques de l'Institut. Cependant, si l'on considère l'importance de ce dernier travail, les citations neuves et les discussions savantes qu'il renferme, on est immédiatement obligé de reconnaître un livre tout à fait original, où la question se trouve pour la première fois vraiment traitée, qui ne relève pas des

apérçus incomplets qui l'avaient précédé, mais duquel relèvent nécessairement tous les travaux qui ont suivi. — Les publications relatives au même sujet et postérieures au bel ouvrage du savant doyen de la faculté des lettres de Paris ne font en effet qu'en reproduire ou en combattre les idées. Il suffit pour s'en convaincre de lire entre autres le commentaire de Ferdinand Lieberkuhn : *De diurnis Romanorum actis* (Weimar, 1840); celui d'Adolphe Schmidt : *Das Staatszeitungswesen der Römer*, Berlin, 1844; enfin la discussion critique de Hüllemann : *Disputatio critica de Annalibus maximis*, Amsterdam, 1855. Ce dernier écrit semble même n'avoir d'autre objet que de renverser les conclusions de M. le Clerc.

En reprenant en 1857 son Mémoire de 1834 pour le refaire et le développer, M. Zell s'est surtout proposé de rendre compte de l'état actuel de la question et de résumer les débats. La forme même qu'il a adoptée, savante sans appareil d'érudition, rapproche son travail de l'ouvrage français. Ce sont souvent les mêmes faits rapportés dans le même ordre, les mêmes arguments, les mêmes jugements. Ça et là il s'y mêle des remarques nouvelles et intéressantes sur la société et les mœurs romaines. La partie la plus développée et où se trouvent le plus de recherches ingénieuses et de vues originales est celle qui traite des fragments de Dodwell. — Ces fragments de onze numéros du journal de Rome, dont l'authenticité a pu être admise au seizième siècle, lors de leur apparition, mais que l'érudition moderne rejette depuis longtemps comme apocryphes, n'ont pu fournir à M. Zell aucune révélation dont il dût tenir compte dans son travail sur les journaux des Romains. Il n'a reproduit ces fragments qu'à titre de curiosité historique et comme objet précieux de critique, tous les détails pouvant en être discutés et cette discussion donner lieu à de nombreux aperçus sur l'histoire et sur les mœurs de l'ancienne Rome. L'analyse critique des fragments et l'étude sur les journaux des Romains demeurent donc tout à fait distinctes dans l'ouvrage de M. Zell comme dans celui de M. le Clerc.

I.

Avant de discuter la question de l'origine des journaux à Rome, il faut se demander quel était leur nom et leur caractère. Les écrivains de l'antiquité, surtout les historiens qui en font mention, les désignent le plus ordinairement par l'appellation vague et générale d'*Acta*. Mais

il y avait des actes de différents genres qu'il ne faudrait pas confondre avec les journaux : les actes de l'état civil, les actes judiciaires, les actes militaires, les actes du sénat, les actes des collèges ou confréries, enfin les actes privés. C'étaient des registres ou journaux, en ce sens qu'ils étaient rédigés d'une manière périodique et successive; ce n'étaient pas les journaux proprement dits, annonce régulière de tous les événements de nature à intéresser le public. Les actes qui s'adressaient à Rome entière et en même temps à tout l'empire, les actes qui se publiaient tous les jours portaient indifféremment les noms d'*acta urbis* ou *urbana*, d'*Acta populi Romani* ou d'*Acta diurna*. Peut-être l'appellation la plus ordinaire et complète était-elle : *Acta populi Romani diurna*. Il est nécessaire de se rappeler cette distinction entre les différentes espèces de journaux ou d'*Acta*, pour ne pas se méprendre sur le sens des passages d'écrivains latins où il en est fait mention. Nous n'en citerons qu'un exemple : Suétone rapporte qu'Auguste, pour maintenir une discipline sévère dans sa famille, avait commandé à ses filles de s'abstenir de toute parole et de toute action qu'elles craindraient de voir figurer dans les *Diurni commentarii*. Faut-il croire, avec M. Schmidt, qu'il s'agit ici du journal officiel et public? Faut-il en conclure avec lui qu'Auguste avait imposé à sa cour une étiquette sévère, et que tous les faits et gestes de la famille impériale étaient rapportés dès cette époque dans la *Gazette* pour l'édification de l'empire, comme peuvent l'être aujourd'hui dans les feuilles publiques les nouvelles de la cour? Évidemment cette conclusion et cette interprétation s'accordent mal avec l'histoire. Aussi faut-il admettre avec M. le Clerc et avec M. Zell qu'il s'agit d'éphémérides privées, d'une sorte de confession quotidienne qu'Auguste avait engagé ses enfants à se faire à eux-mêmes par écrit, ou d'un journal destiné à ne pas sortir du cercle de la famille et à en demeurer comme les archives.

Il ne suffit pas de ne point se laisser tromper par l'emploi du mot latin *acta*, et de savoir reconnaître les cas où il s'agit bien des *Acta diurna*, il faut encore se tenir en garde contre la traduction même que l'on est obligé de donner de ce mot, et par l'expression de journaux que l'on emploie à défaut d'autres. L'idée de journal est inséparable pour nous aujourd'hui d'un très-grand nombre d'idées. Qui dit journal semble dire libre discussion, expression des vœux publics, contrôle des actes du pouvoir, rôle politique, et exercice indépendant de tous les droits et de tous les devoirs que représente chez les nations modernes la liberté de la presse. — Mais à Rome le journal pouvait-il être une puissance isolée et libre? Pouvait-il être autre chose qu'un

organe officiel apprenant à la ville et aux provinces les faits accomplis, grands et petits? L'existence à Rome d'un journal analogue à ce que nos journaux ont été, à ce que sont les journaux anglais, eût été absolument contradictoire avec le génie romain. A tous les moments de l'histoire de Rome, que ce soit le sénat ou l'empereur qui gouverne, l'administration est toujours toute-puissante; même quand le peuple a sa part de pouvoir, il ne l'exerce que dans ses comices; l'opinion n'a pas le droit de se faire entendre ailleurs. L'autorité, revêtue d'un caractère à la fois civil et religieux, s'impose mais ne se discute pas. Elle peut être amoindrie, elle ne peut être renversée par des révolutions; mais, malgré toutes les concessions qui lui sont arrachées, malgré tous les changements qu'elle subit, elle demeure jusqu'à la fin fidèle à son principe :

Parcere subjectis et debellare superbos.

Ainsi, à proprement parler, il n'y a jamais eu, il n'y a jamais pu avoir de journaux à Rome. Les publications quotidiennes auxquelles on a donné ce nom n'étaient que des annonces officielles renfermant l'histoire du jour écrite par le gouvernement. Leur origine le prouve. Les *Acta diurna* ne sont en effet que la continuation des grandes Annales, espèces de tables chronologiques rédigées pendant près de trois siècles au moins par les grands pontifes, et contenant les événements publics les plus mémorables. Ces chroniques sacerdotales, gravées sur le bois, puis sur la pierre ou sur le bronze, ne pouvaient contenir qu'un petit nombre de faits et n'offraient qu'un aliment bien insuffisant à la curiosité publique. Probablement elles subsistèrent, par l'empire de la coutume et à cause de leur caractère religieux, longtemps après qu'elles avaient cessé de répondre aux nouveaux besoins de l'époque. Il y avait sans doute bien des années qu'elles avaient perdu leur intérêt quand cessa, sous le pontificat de P. Mucius, la rédaction des Annales par les grands pontifes. L'institution tomba sans doute d'elle-même sans qu'un décret exprès ait été nécessaire pour y mettre un terme. Les rédacteurs des *Acta diurna* héritèrent de l'œuvre des pontifes avec l'obligation d'une publicité quotidienne et plus étendue, qui fit une part plus considérable aux intérêts civils et privés. Suivant M. Zell, l'héritage aurait été partagé. Les événements politiques seraient devenus le domaine des historiens et auraient été en quelque sorte, en naissant, propriété littéraire. L'inscription du nom des magistrats aurait été réservée aux Fastes capitolins. Les nouvelles du jour proprement dites auraient seules été consignées dans les *Acta diurna*. Que

L'histoire ait commencé à être écrite à Rome par des laïques, à l'époque où les Annales religieuses tombaient dans le discrédit, c'est fort vraisemblable; que les historiens se soient alors chargés de jouer vis-à-vis de la postérité le rôle réservé d'abord aux pontifes, c'est très-admissible; mais ne faut-il pas en même temps reconnaître que les événements de tous genres furent consignés dans les *Acta diurna* comme ils l'avaient été dans les *Annales maximi*? Sans cela à quoi aurait servi la démonstration par laquelle on rattache l'origine des journaux à l'époque même où les Annales cessent de paraître? Il y a, il est vrai, un passage de Tacite qui semble établir que l'histoire n'était pas du domaine des rédacteurs des *Acta diurna*. Tacite parle du second consulat de Néron, « qui vit peu d'événements mémorables, à moins qu'on ne veuille remplir des volumes à louer les fondements et la charpente d'un vaste amphithéâtre qu'il fit élever au Champ de Mars »; et il ajoute : « La dignité du peuple romain commande de réserver les événements illustres pour nos annales, et d'abandonner de tels détails aux journaux de la ville. » Mais cette distinction entre l'historien et le chroniqueur ne prouve point que le journal se réduisait à Rome à la chronique. Ce que nous nommerions aujourd'hui « faits divers » y tenait sa place, sans former tout le contenu du journal. En effet nous trouvons jusqu'à la fin de l'empire le mot d'*Annales* employé souvent comme synonyme d'*Acta populi* ou *urbis*. Les historiens, parmi les sources auxquelles ils ont puisé, indiquent les *Acta diurna*. Les citations de ces actes sont d'autant plus nombreuses que l'histoire devient d'une sécheresse plus grande et tend davantage à n'être qu'une simple compilation. C'est dans les écrivains de l'histoire Auguste que les fragments les plus considérables nous ont été conservés. Ces monuments irrécusables attestent que le journal renfermait tout aussi bien les événements les plus dignes de mémoire que ceux qui auraient dû mériter à peine d'occuper un moment l'attention.

Bien que l'on s'accorde à voir dans les *Acta diurna* une sorte de continuation des Annales, on ne saurait dire si cette continuation a été immédiate, si les Actes ont existé plus ou moins d'années simultanément avec les Annales, ou bien s'ils ne les ont remplacées qu'après une longue interruption. — Les conjectures les plus probables semblent être que les Annales n'ayant cessé d'exister que parce qu'elles ne répondaient plus à la curiosité publique, l'organe de publicité qui s'est substitué à elles n'a pu que paraître immédiatement. La logique et les faits l'établissent, et MM. Le Clerc et Lieberkuhn, pour l'avoir admis, n'auraient pas dû être accusés par M. Hüllemann d'ignorance et d'hal-

lucination. Le texte de Suétone dont on s'appuie pour prouver qu'il s'est écoulé au moins soixante-dix ans entre l'époque où ont cessé les Annales et celle où ont commencé à paraître les journaux, n'a pas le sens qu'on lui prête. En invoquant la lettre du texte, on ne s'aperçoit point qu'on ne la comprend pas et qu'on la traduit par un contre-sens. Voici le passage : « *Initio honore primus omnium instituit (Cæsar), ut tam senatus quam populi diurna acta confierent et publicarentur.* » « Cæsar, en entrant en charge, établit le premier que le compte rendu des séances du sénat serait publié dans les journaux aussi bien que celui des assemblées du peuple. » L'innovation est tout entière dans la publicité donnée aux actes du sénat, assimilés désormais à ceux des comices populaires. Mais ces derniers étaient portés déjà à la connaissance de la ville par les journaux. C'est de même que le compte rendu des séances du Corps législatif paraissait depuis longtemps dans le *Moniteur*, quand on vit le journal officiel publier pour la première fois les discours des sénateurs. Si un de nos journalistes avait eu la fantaisie de rendre compte de cette mesure en latin, n'aurait-il pas dû se servir des termes mêmes de Suétone ? Cette phrase, loin de prouver que les journaux n'existaient pas avant Cæsar, semble donc être la meilleure preuve de leur antériorité d'existence. D'accord sur cette conclusion, M. V. Le Clerc et M. Ad. Schmidt se trouvent d'avis opposés sur les motifs de la conduite de Cæsar. M. Le Clerc pense que le décret fut une mesure d'un caractère tout démocratique, et que Cæsar ne songea qu'à diminuer la puissance du sénat en supprimant le secret de ses délibérations. M. Ad. Schmidt croit au contraire que le sénat, n'ayant point d'organe de publicité, se trouvait par cela même, vis-à-vis du peuple, dans une condition d'infériorité, et que Cæsar, en l'autorisant à faire connaître ses actes, lui donna une arme contre la démocratie. M. Zell, rapporteur des deux opinions, ajoute avec une impartialité par trop grande qu'elles peuvent se défendre l'une et l'autre. Nous ne saurions le croire. Quel intérêt pouvait-il y avoir pour le sénat à ce que ses actes fussent livrés à la critique d'une multitude où dominaient les soldats et les affranchis ? Lui enlever le secret de ses délibérations, n'était-ce pas le livrer aux fantaisies de l'opinion populaire ? n'était-ce pas surtout révéler qu'il ne gouvernait plus ? Cæsar se réserve le droit d'agir sans contrôle, tandis qu'il fait dire et décréter au sénat tout ce qu'il veut. — Quand l'empire succède à la république, Auguste et Tibère jugent plus prudent de retirer toute publicité aux séances du sénat, et de soustraire à la curiosité publique la servilité des uns et l'opposition des autres. Quand le sénat fut devenu un simple

instrument du nouveau régime, le compte rendu de ses actes put reparaitre dans le journal de la ville. C'est ce qui eut lieu sous Néron.

Si le passage de Suétone a pu faire croire que les journaux n'avaient daté à Rome que du consulat de César, c'est qu'on ne trouve dans les historiens aucune allusion positive à une publication de ce genre antérieure à cette époque. M. Le Clerc a bien recueilli quelques textes qui semblent établir cette antériorité. Mais est-il suffisamment établi que les *Acta* dont parlent les textes soient les *Acta diurna*? M. Schmidt cite à l'appui de la même opinion un autre texte emprunté à Pline l'Ancien, mais que M. Zell ne croit pas plus décisif. Pline, entre autres exemples de mort soudaine, raconte qu'aux funérailles d'un conducteur de char de la faction des rouges, nommé Félix, un de ses partisans enthousiastes se précipita brusquement sur son bûcher. Ce fait, dit-il, se trouve dans les Actes, *invenitur in Actis*. Mais ici encore est-il bien question d'un journal public de la ville, ou des registres d'une sorte de corporation formée par les conducteurs de char de telle couleur? La critique peut être embarrassée pour résoudre cette question; il n'en est pas moins d'une extrême vraisemblance, même en l'absence de tout document, que les journaux à Rome furent bien antérieurs au consulat de César.

A partir de cette époque, les témoignages se multiplient et deviennent plus explicites. Pour les années 695 à 701 (59 à 53 avant Jésus-Christ), nous avons de véritables extraits de quelques numéros du *Journal de Rome*. Nous les devons à un grammairien du premier siècle après Jésus-Christ, au savant commentateur des discours de Cicéron. Asconius Pedianus, pour les besoins de son travail, a étudié les journaux de l'époque et en a pris des extraits. Il s'en est surtout servi pour la *Milonienne*, afin de mieux représenter les débats sanglants entre Milon et Clodius. C'était surtout pour l'instruction de ses fils qu'il avait rédigé son commentaire. Il s'exprime ainsi lui-même dans un passage : « Afin de répondre mieux à ce qu'exigent les études de votre âge, j'ai lu d'un bout à l'autre les journaux de toute cette période. J'y ai vu que le 28 février 701 un sénatus-consulte avait déclaré que le meurtre de P. Clodius, l'incendie de la curie, l'attaque de la maison de M. Lepidus étaient des attentats contre la république. Les actes de ce jour ne contenaient rien de plus. Le lendemain, 1^{er} mars, Munatius avait rendu compte au peuple de ce que le sénat avait décrété la veille; dans ce discours, il avait dit en propres termes : « G. Hortensius, en proposant une information extraordinaire devant le questeur, pour avoir goûté un peu de douce vengeance, s'est préparé, je crois, beau-

coup d'amertume à dévorer. Contre un homme d'esprit, nous n'avons point manqué d'esprit; nous avons trouvé Fufius pour dire : Je demande la division. Et au second article, nous avons opposé notre intercession, Salluste et moi. »

Indépendamment des textes conservés par Asconius, nous trouvons dans la correspondance de Cicéron des lettres qui lui avaient été adressées de Rome en Asie par Célius Rufus, et qui sont comme le complément des nouvelles contenues dans les *Acta*. Ces lettres, au nombre de dix-sept, parlent un peu de tout, des aventures vraies ou fausses, des histoires de gladiateurs, des causes célèbres et des anecdotes de théâtre. Cicéron se plaint quelquefois que les détails ne sont pas assez intéressants, mais pris dans « la compilation de Chrestus »; quelquefois il trouve les renseignements trop insuffisants. « D'Ocella vous ne m'avez dit que deux mots, et les *Acta* n'en parlent pas. » Servilius Ocella avait été surpris deux fois en trois jours en adultère, sans que ses mœurs eussent jusqu'alors rien fait prévoir de semblable. Célius n'avait fait qu'une allusion au fait sur lequel se taisait le journal. Sa curiosité excitée, Cicéron aurait voulu une chronique scandaleuse plus complète. Sans nous rien donner qui fût tiré des *Acta*, puisque Cicéron les recevait et que ça eût fait double emploi, les lettres de Célius nous permettent de nous représenter l'extrême variété des sujets que les *Acta* pouvaient renfermer, et dont elles sont comme le commentaire enjoué et spirituel.

Le gouvernement impérial nous a laissé un plus grand nombre de fragments des journaux de Rome. Les plus considérables se trouvent dans Lampride. Ce sont aussi les plus curieux. Ils renferment les acclamations du sénat en l'honneur de l'empereur ou ses imprécations contre le prince. La même formule est répétée presque sans aucune variante un très-grand nombre de fois. Les anathèmes des conciles ou les litanies peuvent seuls donner une idée de ces répétitions monotones et sans fin. Mais avant de citer ces monuments de la servilité révoltée ou soumise, rappelons ce beau mot rapporté par Tacite et qu'il met dans la bouche de Capiton accusant Thræsea devant Néron : « On s'empresse de lire les journaux du peuple romain dans les provinces, dans les armées, pour y voir ce que Thræsea n'a point fait. » Si plus tard on lut les journaux pour y trouver les faits mémorables d'un Trajan, d'un Antonin et d'un Marc-Aurèle, et les acclamations nobles et modérées du sénat en l'honneur de leurs vertus, de leurs services et de leur clémence, quel changement ne s'accomplit point sous Commode ! L'usage de ce prince était de publier dans les actes de la ville tout ce

qu'il faisait de plus honteux, toutes ses débauches, toutes ses cruautés, tous ses exploits de gladiateur et d'homme infâme. — Aussi, comment s'étonner des fureurs et des violences de Rome qui ne peut se lasser de saluer sa délivrance et d'insulter au monstre abattu! Aucune page d'histoire ne saurait valoir cette feuille du journal de l'époque :

« Pour l'ennemi de la patrie point de funérailles; pour le parricide point de tombeau; que le parricide soit traîné; que l'ennemi de la patrie, le parricide, le gladiateur soit mis en pièces dans le spoliaire. Ennemi des dieux, bourreau du sénat; ennemi des dieux, parricide du sénat; ennemi des dieux et du sénat, le gladiateur au spoliaire! Au spoliaire le meurtrier du sénat! Au croc le meurtrier du sénat! au croc le meurtrier des innocents! Pour l'ennemi, pour le parricide, point de pitié! Que celui qui n'a pas épargné son propre sang soit traîné au croc des gémonies; aux gémonies celui qui t'aurait fait mourir, ô Pertinax! Tu as partagé nos terreurs, nos périls. Pour que nous soyons sauvés, bon et grand Jupiter, conserve-nous Pertinax. Vive la fidélité des prétoriens! vivent les cohortes prétoriennes! vivent les armées romaines! vive la piété du sénat! Que le parricide soit traîné, nous t'en prions, Auguste, que le parricide soit traîné; nous te le demandons, que le parricide soit traîné. Exauce-nous, César : les délateurs au lion! Exauce-nous, César : les délateurs au lion! Honneur à la victoire du peuple romain! honneur à la fidélité des soldats! honneur à la fidélité des prétoriens! honneur aux cohortes prétoriennes! A bas les statues de l'ennemi, les statues du parricide, les statues du gladiateur, du gladiateur et du parricide! Que l'assassin des citoyens soit traîné; que le parricide des citoyens soit traîné; plus de statues au gladiateur.... Que la mémoire du gladiateur parricide soit abolie; que les statues du gladiateur soient renversées. Abolissons la mémoire de l'impur gladiateur; le gladiateur au spoliaire! Exauce-nous, César : que le bourreau soit traîné; que le bourreau du sénat, selon l'usage, soit traîné au croc! Plus cruel que Domitien, plus impur que Néron, qu'il lui soit fait comme il a fait!... Au croc le cadavre du parricide, au croc le cadavre du gladiateur; le cadavre du gladiateur au spoliaire! Prends les voix, prends les voix! nous opinons tous pour qu'il soit traîné au croc. Au croc le meurtrier de tous; au croc celui qui n'a épargné ni le sexe ni l'âge; au croc l'assassin de tous les siens; au croc le déprédateur des temples, le violateur des testaments, le ravisseur de toutes les fortunes; qu'il soit traîné. Nous avons été esclaves des esclaves. Que celui qui faisait acheter le droit de vivre soit traîné; que celui qui faisait acheter le droit de vivre et ne tenait point sa

parole soit traîné; que celui qui a vendu le sénat soit traîné; que celui qui a vendu aux fils leur héritage soit traîné! Hors du sénat les espions; hors du sénat les délateurs; hors du sénat les suborneurs d'esclaves! Et toi qui as partagé nos craintes... fais le rapport, prends les voix sur le parricide; nous demandons ta présence. Les innocents n'ont pas reçu la sépulture : que le cadavre du parricide soit traîné! Le parricide a exhumé les morts : que le cadavre du parricide soit traîné! »

Ces cris forcenés, ces litanies d'injures, cet emportement effréné, cet acharnement contre un cadavre, n'est-ce pas la peinture vivante de cette société avilie, aussi incapable de s'affranchir que de se conduire, livrée au hasard des événements et au caprice d'un homme? S'il n'y a pas assez d'invectives contre le maître abattu dont on n'a plus rien à craindre, il n'y a pas assez d'acclamations, d'adulation et de titres pompeux pour le maître triomphant dont on veut tout attendre. Comme contre-partie du passage que nous venons de citer, il faut lire dans la biographie d'Alexandre Sévère, par Lampride, le récit des honneurs rendus par le sénat à ce prince pour saluer son avènement. Cet extrait des actes de la ville du 6 mars 222 remplit six à sept pages in-octavo. Plus tard, les formules d'acclamations se répètent uniformément un si grand nombre de fois que les journaux n'enregistrent plus que le chiffre de la répétition. Ce chiffre varie de quarante à quatre-vingts fois. « Auguste Claude (il s'agit de Claude II, fait empereur à Milan le 20 mars 268 après Jésus-Christ), que les dieux te conservent (répété soixante fois)! Claude-Auguste, c'est toi, c'est un homme tel que toi que nous avons toujours désiré pour prince (quarante fois). Claude-Auguste, la République te demandait (quarante fois). Claude-Auguste, tu es pour nous un père, un ami, un père, excellent sénateur, vraiment prince (quatre-vingts fois).... »

Ces fragments, que nous trouvons également cités dans l'appendice de l'ouvrage de M. Le Clerc et dans le mémoire de M. Zell, ne peuvent nous donner qu'une idée assez imparfaite de ce qu'étaient les journaux à Rome. Le savant doyen de la faculté des lettres de Paris s'est surtout attaché à démontrer, par un raisonnement ingénieux, que les premiers journaux publiés à Rome devaient être antérieurs au consulat de César. C'est l'objet principal de la première partie de son ouvrage. Il n'y a introduit qu'incidemment quelques conjectures fines et prudentes sur la nature des matières qui pouvaient remplir le journal. La curiosité allemande a voulu aller plus loin, et l'ancien professeur de l'université de Fribourg se pose plusieurs questions assez difficiles à

résoudre en l'absence de documents positifs. A quelle époque, se demande-t-il, ont cessé de paraître les journaux à Rome ? Il croit trouver dans un texte d'Ammien Marcellin la preuve qu'ils existaient encore dans la seconde moitié du quatrième siècle. Sous l'empereur Julien, en 361, le consul Taurus avait été sans motif bien fondé cité en justice comme un criminel, et l'historien s'exprime ainsi : « Et acta super eo gesta non sine magno horrore legebantur, cum id voluminis publici continent exordium.... » M. Zell pense que les *acta* dont il est question ne sont pas les pièces judiciaires, non plus que le *volumen publicum* n'est le registre du tribunal ; mais qu'il s'agit d'un mode de publicité analogue au nôtre pour ce qui se passe en justice, et que c'est dans les journaux que le public a lu cet exorde terrible de l'instruction : « Sous le consulat de Taurus et de Florentinus, Taurus a été amené en justice par les agents du tribunal. » Quelle que soit la valeur de cette opinion, le fait même ne saurait fixer l'époque à laquelle les journaux ont cessé de paraître à Rome.

M. Zell voudrait aussi savoir tout ce qui peut se rapporter à la rédaction et à l'expédition des journaux : « Quelle était leur forme, leur économie intérieure, la distribution des matières, le style ? puis par qui ils étaient rédigés et comment ils se répandaient dans le public ? » Sur la plupart de ces questions nous ne pouvons émettre que des conjectures. M. Adolphe Schmidt n'en indique pas moins de la manière la plus positive, dans un mémoire sur le journal officiel de Rome, l'ordre dans lequel les matières étaient distribuées, et qui serait le suivant : Nouvelles de la cour ; actes du sénat ; actes du peuple ; actes judiciaires ; nouvelles diverses, et comme subdivisions sous cette dernière rubrique, funérailles des grands personnages, constructions, phénomènes naturels et prodiges, événements extraordinaires et anecdotes, exécutions. Enfin, comme dernière rubrique principale : Événements d'intérêt privé comprenant les naissances et les décès, les mariages et les divorces. Il est très-possible que le journal de Rome ait été ainsi composé, à peu près comme le sont les nôtres ; rien n'est même plus vraisemblable, mais les preuves nous manquent, puisque nous n'avons que des fragments isolés. La pièce la plus importante que l'on pourrait citer, mais qui n'est qu'une parodie et qui ne touche qu'à certains détails, c'est la page célèbre du Satiricon de Pétrone, où on lit à Trimalcion le compte rendu de ce qui s'est passé dans ses domaines, rédigé comme les actes de la ville : « Le 26 juillet, dans la terre de Cumès, propriété de Trimalcion, il est né trente garçons et quarante filles ; on a porté de l'aire au grenier cinq cent mille boisseaux de blé ;

on a dompté cinq cents bœufs. Le même jour, l'esclave Mithridate a été mis en croix pour avoir mal parlé du génie de notre Calus. Le même jour, encaissement de ce qui n'a pu être placé, cent mille sesterces. Le même jour, incendie dans les jardins de Pompéi; le feu a commencé par la demeure du fermier Nasta.... On lit ensuite les ordonnances des édiles, les testaments où les gardes champêtres disent pourquoi ils n'ont rien légué à Trimalcion, les dettes des fermiers, l'aventure d'une affranchie surprise chez le baigneur et répudiée par le surveillant, la rélévation du valet de chambre à Baies, la mise en accusation de l'économe et son jugement par les gens de la maison. » Ce passage peut être considéré comme une sorte de complément agréable des fragments qui nous ont été conservés par les historiens, mais il ne nous apprend rien d'exact sur l'ensemble et sur l'ordonnance des journaux à Rome.

II.

Si on a cru pendant quelque temps posséder plusieurs numéros authentiques des anciens *Actes diurnaux* des Romains, grâce auxquels on pourrait résoudre sinon toutes les questions soulevées par M. Zell et qui s'appliquent surtout à l'époque impériale, au moins celle de l'origine des journaux à Rome et de leur première forme, la critique aujourd'hui a presque établi que ces prétendus journaux sont apocryphes et ne datent que du seizième siècle. On sait qu'ils sont au nombre de onze; que les sept premiers, imprimés pour la première fois dans les Annales de Pighius, sur l'autorité de L. Vivès, étaient rapportés à l'année 585 de Rome, et que les quatre derniers, publiés par Dodwell en 1692, étaient censés rendre compte de trois jours de l'an de Rome 691 et d'un jour de l'an 698. Cette docte fiction, comme l'appelle M. Le Clerc, qui a séduit beaucoup d'hommes habiles et en a fait hésiter quelques autres, n'est qu'un ingénieux assemblage de réminiscences et un pastiche d'après l'antique. La démonstration en est piquante et instructive, et elle peut passer pour un des modèles de l'érudition et de la critique modernes. M. Zell n'a pu que suivre l'exemple de M. Le Clerc et reprendre ou discuter ses arguments sans y changer ni y ajouter beaucoup. C'est cette nouvelle partie des deux ouvrages que nous avons maintenant sous les yeux que nous allons essayer de résumer.

Les preuves extérieures de l'authenticité manquent pour les sept premiers journaux comme pour les quatre derniers. Ceux-là sont écrits en lignes inégales, qui semblent indiquer l'inscription sur la pierre ou

le bronze; ceux-ci, au contraire, en lignes continues; mais les uns et les autres ne rappellent en rien par le style et l'orthographe l'époque à laquelle on les attribue, et dont nous avons des monuments incontestés dans le sénatus-consulte contre les bacchanales et dans les épitaphes des Scipions. Si l'on remonte aux sources, on trouve d'un côté une copie prétendue d'une très-ancienne table faite par un savant originaire d'Espagne, le pays des inscriptions apocryphes et des monuments suspects, et de l'autre les papiers de Paul Petau, grand-oncle du célèbre jésuite, et qui a prouvé par ses catalogues de médailles et d'inscriptions qu'il manquait entièrement de critique.

Les preuves internes sont toutes négatives. Les faits, les termes sont pris et copiés textuellement dans Tite-Live. Les anachronismes abondent au point que, pour les expliquer en les conciliant avec l'érudition d'ailleurs très-étendue et très-exacte de l'auteur des pièces apocryphes, on serait tenté de dire avec Lieberkuhn que ces pièces sont des fragments d'un recueil d'anciens journaux dans lequel on aurait joint au texte primitif des additions ou corrections. Le ton est quelquefois trop spirituel et trop plaisant pour la gravité romaine et pour des actes publics et presque officiels. Les lacunes mêmes ne manquent point pour ajouter à l'air d'antiquité et d'exactitude.

Voici dans leur ordre ces fragments avec la discussion critique à laquelle ils ont donné lieu :

1^o Le 3 des calendes d'avril. — Les faisceaux à Emilius. — De grand matin il a sacrifié au temple d'Apollon; couronné de laurier, il a immolé une brebis. — A la huitième heure, le sénat a été réuni dans la curie Hostilia : sénatus-consulte qui ordonne aux préteurs de rendre la justice d'après leurs édits perpétuels. — G. Minucius Scapula, accusé de violence par P. Lentulus devant Cn. Bebius, préteur de la ville, et défendu par C. Sulpicius, a été condamné par quinze voix, renvoyé à un plus ample informé par trente voix.

On s'est d'abord demandé s'il était bien exact que les consuls se transmissent ainsi chaque jour les faisceaux comme l'autorité. M. Zell remarque que si Denys d'Halicarnasse indique d'une manière positive cette alternance comme mensuelle, ce n'est pas une preuve qu'il en ait été toujours ainsi dès le commencement de la république. Polybe, en parlant de la seconde guerre punique, antérieure de trente à quarante ans à l'époque qui nous occupe, dit expressément que tel jour le commandement appartenait à l'un des deux consuls, puisque, suivant la coutume établie, ils se succédaient chaque jour l'un à l'autre dans l'exercice du commandement. — La huitième heure ou deux heures après midi n'était pas l'heure ordinaire des réunions du sénat. Peut-

être est-ce à cause de ce que l'heure a d'extraordinaire que la mention même en aurait pu paraître plus naturelle. — Au sénatus-consulte ordonnant aux préteurs de se conformer à leur édit, on objecte une loi rendue un siècle plus tard sur la proposition du tribun Cornelius, et ayant le même objet. Cette objection n'est pas très-sérieuse. Déjà au siècle dernier un savant juriste, Heineccius, dans un *Mémoire sur les édits des préteurs*, démontrait que la prescription était assez importante et généralement assez peu observée pour avoir pu être confirmée par une nouvelle mesure législative. — Le dernier fait rapporté donne seulement lieu à une remarque, c'est que le mot *ampliatus* (renvoyé à un plus ample informé) est spécialement propre à la langue de Tite-Live.

2° Le 4 des calendes d'avril. — Les faisceaux à Licinius. — Il a éclaté, il a tonné, et un chêne a été frappé au haut du Velia, un peu après midi. — Rixe dans une taverna au bas de la rue de Janus; le cabaretier de l'*Ours casqué* a été grièvement blessé. — C. Titinius, édile plébéien, a mis à l'amende des bouchers pour avoir vendu au peuple de la viande non inspectée. Avec l'argent de la vente, un sanctuaire a été construit à Laverne, près du temple de Tellus.

Le premier fait se trouve relaté dans les mêmes termes par Tite-Live : *Quercus tacta in summa Velia*. L'expression *in summa Velia* est familière à l'historien. — L'Ours casqué a été l'objet de bien des commentaires. Est-ce le nom du quartier ou de la rue qu'habitait le cabaretier? Est-ce son enseigne, et les cabarets de Rome en possédaient-ils d'analogues aux nôtres? Cette dernière opinion est la plus probable, elle est d'ailleurs justifiée par des exemples et par des monuments anciens. L'idée même de la rixe a pu être prise dans les scolies d'Asconius, pleines de récits de querelles. — Quant à la condamnation prononcée par les édiles, elle n'a rien que de très-admissible. Ce qui est plus difficile à admettre, c'est que le jour même où elle fut prononcée un temple ait pu être construit avec le produit de l'amende. N'est-il parlé de l'érection du monument que pour indiquer la destination de l'argent de l'amende imposée? Ou bien est-ce une addition faite par quelque copiste dans un recueil des anciens actes bien postérieur à leur publication? La difficulté même semble ingénieusement imaginée pour dérouter la critique. — Il peut être fort spirituel de faire servir l'argent payé par des voleurs au culte de Laverna, la déesse même des voleurs; mais, comme le remarque M. Le Clerc, « cette plaisanterie convient peu à un édile romain, et il est difficile de croire que chez un tel peuple, au siècle de Paul-Émile, on gravât des plaisanteries sur le marbre ».

3^e Le 3 des calendes d'avril. — Les faisceaux à Émilius. — Pluie de pierres dans le territoire de Veies. — Postumius, tribun du peuple, a envoyé un messager public au consul, parce que celui-ci n'avait point voulu pendant cette journée assembler le sénat. L'intercession du tribun du peuple P. Decimus a levé la difficulté. — Q. Aufidius, banquier au Bouclier cimbre, a disparu du Forum avec beaucoup d'argent appartenant à autrui. Arrêté en route et accusé devant le préteur P. Fonteius Balbus, comme on a eu la preuve que toutes les sommes avaient été retrouvées intactes, il en a été quitte pour les rendre, sans retenue, aux différents propriétaires.

Tite-Live parle de la pluie de pierres tombée dans le territoire de Veies. Seulement, au lieu de la placer dans le mois de mars de l'année 585, il la rapporte à la fin de l'année précédente. — Pour l'envoi du viator portant au consul la sommation du tribun, l'histoire de Rome en offre plusieurs exemples. Il serait seulement difficile de dire pourquoi le consul n'avait pas voulu convoquer ce jour-là le sénat, et comment la difficulté soulevée par un tribun avait été aplanie par l'intercession d'un autre. M. Zell rapporte, d'après Heineccius, une longue explication, qui rattacherait cet épisode au sénatus-consulte contre les préteurs dont fait mention le premier fragment. Mais l'hypothèse n'a pas de fondement et est entièrement inutile. L'enseigne du banquier, *ad scutum Cimbricum*, semble n'avoir point pu exister à Rome cinquante ans avant l'époque où le nom des Cimbres fut connu des Romains. Mais on sait par Cicéron, par Pline, par Quintilien, que le bouclier cimbre était populaire, c'était celui de Marius, aux boutiques neuves, sur lequel était une figure grotesque de Gaulois tirant la langue. — Le préteur Fonteius, devant qui comparait l'accusé, ne devait pas être dans la ville à l'époque indiquée, puisqu'il était chargé du gouvernement de l'Espagne. On pourrait cependant dire que peut-être il n'était point encore parti au mois de mars et qu'il remplissait momentanément les fonctions de son collègue de la ville.

4^e La veille des calendes d'avril. — Les faisceaux à Licinius. — Célébration des fêtes latines; sacrifice sur le mont Albain; distribution de la chair des victimes. — Incendie au Celiolus, qui a détruit de fond en comble deux îlots de maisons et cinq temples (?) quatre ont été endommagés par les flammes. Le chef des pirates, Demophon, pris par Cn. Licinius Nerva, lieutenant du peuple romain, a été mis en croix. — Le drapeau rouge a été placé sur la citadelle, et les consuls ont fait prêter un nouveau serment à l'armée dans le champ de Mars.

Les fêtes latines avaient lieu ordinairement au printemps. Tite-Live marque qu'elles ont eu lieu cette année le 31 mars. C'est la date du fragment. Le mot *visceratio* se trouve aussi dans l'historien; c'est d'ail-

leurs le terme consacré. — L'idée de l'incendie peut avoir été également prise dans Tite-Live. Le terme d'*insula*, traduit par flot de maisons, peut avoir diverses significations. Il signifie d'ordinaire un grand bâtiment isolé, ayant plusieurs étages et loué à plusieurs locataires. Le mot *aedes*, que M. Le Clerc traduit par temples, serait peut-être plus exactement rendu par maisons particulières. C'est l'opinion de Lieberkuhn et de M. Zell. Il est en effet peu probable qu'un incendie qui a détruit deux flots de maisons ait pu détruire cinq temples et en endommager quatre autres. — L'exécution du chef des pirates n'a pu avoir lieu à Rome le jour des fêtes latines. C'est l'annonce d'un fait qui s'est passé au dehors. Tite-Live parle d'un lieutenant, Licinius Nerva, envoyé en Macédoine cette année pour inspecter l'armée et la flotte romaines. Il a été facile de le supposer vainqueur d'un des chefs de pirates si nombreux sur les côtes. — M. Zell donne ici assez peu à propos la formule du serment militaire du soldat romain citée d'après Végèce. M. Le Clerc se pose une question plus opportune : Quel est ce drapeau rouge placé sur la citadelle ? Le drapeau qu'on arborait sur le Janicule en cas d'attaque soudaine de l'ennemi était rouge. Le rédacteur du faux journal, pense-t-il, aura lu dans Tite-Live : *Vexillo in arce posito*, et sachant quelle était la couleur du drapeau du Janicule, il aura écrit : *Vexillum rubrum in arce positum*.

5^e Calendes d'avril. — Consuls L. Emilius Paullus pour la seconde fois, et C. Licinius Crassus. — Le consul Paullus et le préteur Cn. Octavius, partis en habit de guerre pour la province de Macédoine, ont été, à leur sortie de Rome, environnés et suivis d'une multitude extraordinaire de peuple. — Dans toute la voie sacrée, depuis les temples... jusqu'aux carènes et à la chapelle de Strenia, au grand effroi de tout le voisinage. — Funérailles de Marcia, fille de Sextius, autour de laquelle on a porté plus d'images qu'il n'y avait de gens à son convoi. — Le pontife Sempronius a annoncé les fêtes de la grande déesse.

Les deux consuls sont nommés à la fois sans mention des faisceaux. Il n'en sera plus parlé dans les deux fragments suivants. La raison en est simple. Un consul partant pour se mettre à la tête de l'armée, l'autre restant seul dans la ville, chacun avait ses faisceaux. — Le départ de Paul-Émile doit être avancé de trois jours, car les fêtes latines en dureraient quatre, et il est peu probable que le consul ait quitté Rome avant l'entière célébration des fêtes. M. Zell objecte à cette critique de M. Le Clerc que le passage de Dion Cassius sur lequel il s'appuie pour prouver qu'on augurait mal d'une armée partant avant la célébration des fêtes latines, s'applique à un cas où les deux consuls étaient partis avant le commencement des solennités, sans qu'aucun

restât pour les ouvrir par le sacrifice d'usage. Mais, ajoute-t-il, aucun historien ancien ne dit que l'un des consuls ne pouvait point partir avant l'achèvement de ces fêtes. — Ce détail que Paul-Émile partit *maiore quam solita frequentia prosequentium* appartient à Tite-Live. Cette coïncidence pourtant ne prouve pas que Tite-Live ait dû être nécessairement copié. Elle peut provenir aussi bien de ce que l'historien aurait pris ces expressions dans d'anciens documents, tels que les journaux, que de ce qu'un faussaire les aurait empruntées à l'historien. Cette remarque, que nous aurions déjà été tenté de faire plus d'une fois, ne tomberait, que s'il était prouvé que les termes et les mots même n'appartenaient point à la langue du temps de Caton et de Paul-Émile. — La lacune nous laisse ignorer ce qui avait causé un si grand trouble. Y avait-il eu un nouvel incendie? Ou bien, comme le croit Lieberkahn, n'était-ce que l'empressement de la foule vers la voie Sacrée pour assister au départ du consul qui avait causé quelques désastres? — Marcia nous est inconnue comme son père Sextius, et les savantes recherches de M. Zell semblent établir qu'elle était entrée par mariage dans la famille Cecilia et que l'un de ses fils, Quintus Metellus, fut depuis le Macédonique. M. Le Clerc avait vu un ton de plaisanterie peu convenable dans ce contraste entre le grand nombre d'images portées au convoi et le petit nombre de gens qui le suivaient. M. Zell, au lieu d'une épigramme, ne voit là que la constatation d'un fait très-simple et très-naturel, puisque tout le monde était occupé à voir partir le consul. — Le dernier article ne se trouvait pas sur le manuscrit primitif; il n'est que dans un texte des papiers de Vivès. On sait par Tite-Live le nom du pontife Sempronius, et les fêtes de Cybèle se célébraient effectivement en avril.

6. Le 4 des nones d'avril. — Printemps sacré, voué par le préteur Debilius, de l'avis des pontifes. — On a donné aux députés italiens une indemnité de vingt mille aesterces par tête, et la moitié à leur suite. — M. Ebutius est parti pour sa province de Sicile. — Le festin funèbre a été donné au peuple par les fils Q. et L. Metellus, et des jeux scéniques ont été célébrés. — La flotte carthaginoise est entrée à Ostie avec le tribut.

Ni Tite-Live ni aucun historien ne font mention du vœu d'un printemps sacré qui aurait eu lieu en 585. Cependant ce vœu était en usage à une époque bien antérieure, et l'histoire en rapporte deux, l'un en 536, l'autre en 553. — L'usage des indemnités en argent (*lautia*) données aux envoyés des nations étrangères est connu. — On lit dans Tite-Live qu'Ebutius Elva avait été nommé préteur de Sicile à la fin de l'année précédente; il est naturel qu'il parte trois mois après. — Les festins et

les jeux donnés au peuple par L. et Q. Metellus en l'honneur de leur mère rendent assez étrange qu'il y ait eu la veille si peu de monde à ses funérailles. Ne faut-il pas admettre l'explication que nous donnions d'après M. Zell? — Le tribut était payé par Carthage depuis trente ans. On peut voir dans Tite-Live les détails sur cet envoi annuel.

7^o Le 3 des nones d'avril. — C. Popillius Lenas, C. Decimus, C. Hostilius, lieutenants, sont envoyés vers les rois de Syrie et d'Égypte pour faire cesser la guerre entre eux. — Les lieutenants, de grand matin, avec la foule de leurs clients et de leurs proches, ont sacrifié devant le temple de Castor aux dieux pénates du peuple romain; ils ont immolé un taureau et obtenu d'heureux présages. — Le grand pontife... dans le temple de Vesta... l. l. v. v.

Les détails sur l'envoi des députés à Ptolémée et à Antiochus sont dans Tite-Live comme dans notre fragment. Il y a seulement quelque différence pour la date et pour le sacrifice. Ici nous trouvons dans le savant français et dans le savant allemand une appréciation tout opposée, caractéristique de l'esprit des deux peuples. « Il faut avouer, dit le premier, que le copiste aurait montré quelque maladresse à suivre toujours pas à pas son guide : il devait s'en écarter, c'est un des secrets de l'art. » — « Il est à penser, dit le second, qu'un faussaire, pour mieux atteindre son but, se serait mis d'accord avec Tite-Live, plutôt que de s'écarter de lui. » L'esprit allemand, même en admettant le mensonge, pense qu'on doit compter sur la simplicité et la bonne foi. L'esprit français, au contraire, pense qu'il faut se tenir en garde contre les méfiances toujours éveillées du public et dérouter la critique à force de mobilité et de finesse.

8^o D. Junius Silanus, L. Murena, consuls. — Le 3 des ides de Sextilis. Les faiseeaux à Murena. — De grand matin, au temple de Castor, il a offert un sacrifice aux dieux pénates publics, et il a réuni ensuite le sénat dans la curie de Pompée. — Silanus, avec ses appariteurs, a plaidé devant Q. Cornificius pour Sext. Ruscus, de la ville municipale de Larinum, accusé de violence privée. L'accusateur était L. Torquatus, le fils; l'accusé a été absous par quarante voix, condamné par vingt. — Tumulte dans la voie Sacrée entre les mercenaires de Clodius Pulcher et les esclaves de T. Annius. — Rixe entre des habitués de taverne et Q.... — Sénatus-consulte pour que l'amende des *ararii* ne passe pas à leurs héritiers. — Tonnerre et éclairs vers midi; un chêne a été frappé au haut du quartier d'Argileté.

Cette nouvelle série de fragments semble de la même main que la précédente, au moins l'auteur des seconds a eu sous les yeux les premiers. C'est le même mode d'orthographe et les mêmes anachronismes. Nous sommes transportés au 11 août de l'an de Rome 691. C'est l'année qui suit le consulat de Cicéron et la répression de la conjuration de

Catilina. Le sacrifice fait par le consul, l'orage et le chêne frappé au haut d'Argilète, rappellent les détails semblables du premier fragment. — Comment le sénat a-t-il pu se réunir dans la curie de Pompée, si, comme tout tend à le prouver, cette curie n'existait pas encore? Faut-il admettre que le mot *Pompeia* est une erreur de copiste? — Les procès, les querelles de la rue, le combat de la voie Sacrée entre les esclaves de Milon et la troupe de Clodius, sont imités ou copiés textuellement de Cicéron et de son scoliaste Asconius. Le nom du préteur Cornificius a soulevé une grave objection. L'histoire dit qu'il avait exercé la préture deux ans auparavant. Comment pouvait-il être revêtu de la même charge après un si court intervalle? M. Zell, qui semble souvent défendre l'authenticité, tant il trouve d'ingénieuses raisons pour tout expliquer, suppose que Cornificius ne présidait dans ce procès *de vi privata* qu'à titre de *judex questionis* ou de commissaire extraordinaire.

9^e Le 3 des calendes de septembre. — M. Tullius a parlé pour Corn. Sylla devant les juges au sujet de la conjuration. L'accusateur était Torquatus le fils. L'accusé l'a emporté de cinq suffrages; les tribuns du trésor ont condamné. — Les faisceaux à Silanus. — Les tribuns du peuple se sont opposés au sénatus-consulte qui obligeait Laodicée à donner des garanties pour le tribut. — Comme le préteur de la ville mariait aujourd'hui sa fille, il a prévenu par un édit qu'il ne rendrait pas la justice, et a remis toutes les assignations au cinquième jour. — Le testament de Mélion, apporté de Mycènes, a été cassé par le préteur des étrangers, attendu qu'il avait été arraché par la torture. — C. César, à l'issue de sa préture, part pour l'Espagne ultérieure, après avoir été longtemps retardé par ses créanciers. — G. Tertinius, préteur, rendait la justice, quand on est venu lui dire que son fils était mort, fausse nouvelle imaginée par les amis de Coponius, accusé d'empoisonnement, pour que le préteur remît l'audience. Il se retirait tout troublé; mais, détrompé bientôt, il continua de présider. — C. Attius a accusé Coponius d'empoisonnement, accusation qui lui a été disputée par Cepasius le jeune; mais Attius l'a emporté, parce que la femme de Cepasius était la sœur de la bru de Coponius. — Rixe près de l'arc de Fabius et meurtre de deux gladiateurs de la troupe de Curion.

Entre ce fragment et le précédent il manque seize jours, du 12 au 27 août. Le journal du 28 août renferme encore des procès criminels, des faits politiques et des luttes sanglantes sur la voie publique. Les détails sur le plaidoyer de Cicéron pour Sylla et sur l'issue du procès semblent à M. Le Clerc une copie mal déguisée des renseignements recueillis dans les Actes par Asconius sur le jugement de Milon. M. Zell croit avoir fait une découverte qui plaiderait pour l'authenticité de ce fragment rapproché du huitième. Dans les scolies du discours de Cicéron pour Sylla, par un savant commentateur inconnu, découvertes

par le cardinal Angelo Mai, il y a un passage qui semble une allusion au procès de Sext. Roscius de Larinum, dans lequel l'accusateur était également le fils de L. Torquatus. Cicéron se plaint en effet qu'en usant du droit de récuser un certain nombre de juges, l'accusateur ait cherché à composer le tribunal le plus défavorable possible à Sylla. Voici maintenant l'explication du scoliaste : « Comme il y avait à la même époque un autre accusé qui avait à se défendre contre la loi Plautia, sur les actes de violence (*de vi*), L. Torquatus avait tâché d'obtenir d'avance une récusation de juges, dans la pensée que si les juges les plus indulgents avaient été d'abord choisis pour le premier procès, il ne restât que les plus impitoyables pour juger P. Sylla, cité à peu d'intervalle pour répondre à la même accusation. » Si Roscius de Larinum n'est pas nommé, n'en est-il pas moins vraisemblable que le premier procès est le sien, puisque l'accusateur est le même ainsi que le chef d'accusation ? Le *judex quæstionis* et les *judices de conjuratione* peuvent représenter un même tribunal appelé à juger un procès *de vi* ou de la même *quæstio perpetua*. Le président est nommé la première fois ; son nom est inutile ensuite à répéter, et l'on ne désigne que le tribunal d'une manière générale. L'explication de M. Zell est neuve et ingénieuse, mais elle ne saurait avoir la valeur d'une démonstration. Elle manque d'ailleurs de base, il l'avoue lui-même, puisqu'on comprend mal que la récusation de certains juges pouvait s'étendre d'un procès à un autre. — L'intercession des tribuns du peuple contre le sénatus-consulte sur le tribut de Laodicée, fournit à M. Zell l'occasion d'une étude sur les finances de Rome. M. Le Clerc ne voit dans ce passage qu'une réminiscence des actes du sénat transcrits dans une lettre de Celius. — L'article sur le testament de Méliion conduit à cette objection que la ville de Mycènes, dont on le fait originaire, était détruite depuis des siècles. Lieberkuhn explique avec bonhomie que le nom pouvait s'être conservé à l'endroit et à quelques habitations élevées sur l'emplacement des ruines. — La date indiquée ici du départ de César pour la province d'Espagne a paru à Wesseling le principal argument contre l'authenticité, puisque loin d'être parti le 28 août 691, César ne l'était pas même au commencement de l'année suivante, où il comparait comme témoin dans le procès de Clodius ; mais ne pourrait-on pas admettre que César eût quitté Rome au mois d'août 691 avec un certain empressement, pour se soustraire à des difficultés politiques, abandonnant sa préture et allant prendre prématurément possession de sa province, puis que l'année suivante il serait revenu dès avant le mois de mai pour surveiller les intérêts de sa candidature au

consulat? Le procès de Clodius, on le sait, n'eut lieu qu'à cette époque. — On a remarqué que l'idée du préteur, à qui l'on fait apporter la fausse nouvelle de la mort de son fils, se trouvait dans le récit de Plutarque et de Tite-Live sur la dédicace du temple de Jupiter Capitolin par le consul Horatius, mais cette coïncidence ne peut rien faire conclure sur l'authenticité ou la non-authenticité du fragment.

10° Le 4 des calendes de septembre. — Funérailles de Metella Pia, vierge vestale, portée au tombeau de ses ancêtres sur la voie Aurelia. — Les censeurs ont mis en entreprise la réparation du toit d'Aius Loquens pour 25,000 sesterces. — Q. Hortensius, vers le soir, a parlé au peuple de la censure et de la guerre des Allobroges. — Les restes des complices de Catilina s'agitent en Etrurie. — Un cabaretier de Trois-Tavernes est tué sur la voie publique.

On s'étonne de voir placé au nord de la ville, sur la voie Aurelia, le tombeau d'une Metella, quand on sait par tous les témoignages que les tombeaux des Metellus étaient au sud sur la voie Appienne, où l'on voit encore les ruines d'un grand monument portant le nom de Cecilia Metella, femme de Crassus. Mais une famille si nombreuse et si puissante pouvait avoir des tombeaux en plus d'un endroit. — Il est inutile de rapporter l'origine du culte d'Aius Loquens; mais parce qu'elle est rapportée par Tite-Live et par Cicéron, est-ce une preuve que le temple élevé à Rome à cette divinité n'a pu être connu que par leurs écrits? — Les deux discours du grand orateur Hortensius, mentionnés ici, sont entièrement inconnus. Il n'en est parlé nulle part ailleurs. — Cicéron, dans une lettre à Atticus, de février 692, parle des restes de la conjuration de Catilina (*de immortalis reliquiis conjurationis*) qu'il aurait foudroyés dans un discours prononcé au sénat. — La nouvelle rixe sur la voie publique a lieu près des Trois Tavernes. On a beaucoup discuté sur la situation de cet endroit souvent cité dans les lettres à Atticus; les uns le placent à vingt milles de Rome, les autres dans la ville même.

11° Pompée et Crassus consuls pour la seconde fois. — Calendes de mai. — Les consuls vont joindre dans la Gaule C. César.

Ce dernier fragment nous transporte sept ans plus tard, en 698, à l'année du triumvirat entre Pompée, Crassus et César. On sait qu'une réunion avait eu lieu pendant l'hiver à Lucques, mais il est peu vraisemblable, comme le fait observer M. Le Clerc, que les deux consuls vinssent ensemble à un second rendez-vous si loin de Rome. De plus, le témoignage même de César, dans ses Commentaires, fait voir qu'il ne pouvait pas se trouver au mois de mai au lieu où l'on prétend que les consuls seraient venus le joindre.

Ici se termine l'analyse comparative des deux critiques de MM. Victor Le Clerc et Zell. Le premier est entièrement convaincu de la non-authenticité des fragments. Tout lui sert à la démontrer : que ces fragments s'accordent avec les anciens textes, c'est qu'ils ont été copiés, qu'ils diffèrent, c'est qu'ils sont faux. M. Zell fait ressortir le parti pris de cette argumentation et n'ose donner une solution définitive. Il reconnaît que ces fragments sont d'une origine très-douteuse et qu'ils renferment plusieurs passages de nature à faire douter de leur authenticité. Mais ces passages mêmes peuvent s'expliquer dans un sens favorable. Sa conclusion est que la question n'est ni assez éclairée ni assez susceptible de l'être pour permettre un jugement définitif.

Quelque parti que l'on adopte, et même en se rangeant avec les partisans de la non-authenticité, l'on ne peut nier que ces fragments n'offrent un vif intérêt. Sans pouvoir être cités comme des monuments historiques et des documents positifs, ils témoignent d'une très-grande connaissance de l'antiquité romaine; et s'ils ne sont pas des journaux des temps auxquels on les rapporte, ils aident à se faire une idée de ce que devaient être les journaux au temps de Caton et de Cicéron.

E. DE SÜCKAU.

LE STABAT.

I.

Quand on quitte l'active et industrielle cité de Nevers et que l'on remonte le cours de la Loire, on arrive bientôt à la petite ville de Decise, située dans une île rocheuse dont les alentours pittoresques invitent aux excursions. On monte d'abord au vieux château, qui appartenait jadis aux ducs de Nevers, et qui maintenant n'est plus guère qu'une ruine dont le pied est battu par les eaux claires de l'Avon, tandis que du haut de ses tours l'œil embrasse le plus vaste et le plus magnifique horizon. C'est d'abord la belle vallée de la Loire, si vivante, puis Decise avec son labyrinthe de maisons, et plus loin, à l'ouest, les clochers de Nevers. L'activité commerciale du pays se trahit par les innombrables voiles blanches que l'on voit poindre à chaque détour du fleuve, et d'autre part, les colonnes de fumée bleuâtre qui zèbrent le ciel en mille endroits, attestent que l'industrie a établi son séjour de prédilection dans ces plaines riantes.

Maintenant détournons nos regards de cette vivante vallée de la Loire, et suivons le cours de l'Avon. À une distance assez rapprochée, les montagnes se resserrent, et ne laissent plus qu'un passage étroit et profondément encaissé à la petite rivière dont les eaux écument et se précipitent d'un nouvel élan vers le fleuve. Là s'élève un bâtiment énorme et irrégulier, ou plutôt une masse de bâtiments divers, formant un vaste ensemble dont l'aspect extérieur ne laisse aucun doute sur sa destination. A la fumée qui s'échappe des hautes cheminées en noirs tourbillons, aux coups sourds des marteaux dont le bruit arrive jusqu'à nos oreilles, nous reconnaissons un atelier de Vulcain; mais d'autres signes aussi nous avertissent que ces mêmes lieux furent autrefois consacrés à de tout autres divinités. Et, en effet, les forges de

Verneuil sont installées dans l'antique château héréditaire des comtes de ce nom, qui en ont été dépossédés par le temps et par la puissance toujours croissante de l'industrie et du capital. Si le lecteur y consent, nous remonterons à soixante-dix ans en arrière, et du château des ducs de Nevers, encore bien conservé à cette époque, nous jetterons un coup d'œil sur celui des comtes de Verneuil. Le sommet de la colline sur laquelle se dresse aujourd'hui une usine désagréable à l'œil et noircie par la fumée, comme la masse des bâtiments qui l'entourent, et où sont établis les fourneaux et les forges, portait pour couronne, en 1786, un magnifique château. Quoique construit dans ce style de mauvais goût qui exagéra en France, à cette époque, la manière du Bernin avec une affectation toute particulière, et se complut de préférence aux formes anguleuses et aux ornements baroques, malgré cela et pour cela même peut-être, ce château conservait un aspect souverainement pittoresque, que relevait encore l'immense parc dont il était entouré, et dont les hauts arbres à l'épais ombrage descendaient en interminables rangées jusqu'au fond de la vallée pierreuse de l'Avon.

Nous nous contenterons de cette vue superficielle du château et de ses alentours, et, avec la liberté que l'on accorde aux conteurs, nous entrerons sans plus de préambule dans une des nombreuses pièces de ce vieux manoir. Cette pièce n'est pas grande, mais haute et tout égayée d'un clair de soleil; à voir l'ensemble de l'ameublement, on reconnaît le goût délicat d'une femme; il n'y a pas à en douter, en effet, c'est bien une femme qui est l'habitante de céans, ou plutôt une jeune fille de quinze ans, que nous voyons assise à son clavecin et occupée à déchiffrer, sous la direction de son maître de musique, un morceau difficile qu'écoute attentivement un vieillard.

Ce vieillard est le comte de Verneuil, et la jeune personne est sa fille Marguerite. Le comte, entre cinquante et soixante, de taille petite, mais droite et ferme encore, aux traits vifs et mobiles, offre l'image parfaite d'un aristocrate français de cette époque, avec tous ses défauts et toutes ses qualités. Après une jeunesse assez folle passée à la cour de Louis XV, le comte, si invraisemblable que puisse paraître la chose, s'était sérieusement épris d'amour à quarante ans, et laissant là ses amis et ses compagnons de plaisir, s'était retiré avec sa jeune femme à Verneuil, où, rassasié des jouissances de la cour et de la capitale, il avait résolu de cacher sa vie dans une calme retraite. La naissance d'un fils, héritier de son nom et de son titre, vint ajouter encore à son bonheur, sans pouvoir toutefois l'enchaîner bien longtemps dans son manoir solitaire; l'habitude et les récits de ses amis

l'eurent bientôt ramené à son ancienne existence. Il laissa donc sa femme à Verneuil, la négligea complètement, et ce ne fut qu'après avoir senti de nouveau s'éteindre en lui les dernières flammes de ses passions mondaines, qu'il songea à venir redemander la paix à son manoir, le bonheur à sa compagne délaissée. Celle-ci, qui comme tant d'autres femmes avait livré son cœur en sacrifice à un éphémère bonheur d'amour, avait trouvé dans sa tendresse de mère un dédommagement de ses rêves de jeunesse évanouis, et l'éducation de son fils était devenue l'unique objet, la seule préoccupation de sa vie. Un an après le retour de son mari, elle mit au monde une fille, et mourut au bout de quelques jours. Malgré les amères déceptions dont elle avait eu une si large part, elle ne quitta pas cette terre sans un vif regret, sans une poignante inquiétude. A ce coup, le comte resta morne, en proie à des remords sincères et douloureux, tandis que son jeune fils, qui avait à peine jusque-là connu son père, et qui n'avait guère aimé personne au monde que sa mère, pleurait et sanglotait avec l'expression naïve de ses dix ans.

Ce jeune fils était maintenant capitaine dans la garde du roi, et l'enfant dont la naissance avait coûté la vie à sa mère était devenue la jeune fille que le comte écoutait jouer en ce moment sur son clavecin.

« Je suis content de toi, Marguerite, dit-il quand elle eut fini, tu as fait de remarquables progrès, bien que cette musique sérieuse ne soit guère de mon goût. Tu annonces un vrai talent, et tu devrais le faire valoir en exécutant des morceaux difficiles, mais plus agréables à l'oreille. — Pourquoi ne choisissez-vous pas d'autres morceaux, monsieur Arnaud? Une telle musique vous paraît-elle convenable pour une jeune fille? »

A cette question, qui lui était adressée directement, le professeur, jeune homme de vingt-cinq ans environ, se leva et regarda le comte un instant avant de répondre.

« Cette musique ne conviendrait pas pour toutes les jeunes dames, répliqua-t-il alors, mais pour mademoiselle votre fille, c'est différent.

— Et pourquoi cela, s'il vous plait?

— Parce que mademoiselle votre fille a un talent musical trop distingué pour le gaspiller en jouant une musique légère et sans portée.

— Je vous remercie du compliment au nom de ma fille, bien que votre réponse ne soit rien moins que flatteuse en ce qui me touche! »

Le jeune homme garda son attitude sérieuse et réservée, sans rien répondre à la remarque du comte et sans chercher un seul mot pour s'excuser.

« Eh bien ! ma chère virtuose, reprit le comte en s'adressant à sa fille, que dis-tu de cela ? N'as-tu en effet aucun goût pour cette musique légère et sans portée dont parle monsieur ?

— Non, cher petit père, répondit Marguerite en renversant gracieusement sa jolie tête et en attachant sur le comte ses grands yeux noirs ; la musique sérieuse a plus d'attraits pour moi, et ce serait, selon moi, profaner l'art que de le faire servir à un vain et frivole plaisir.

— Tu es une folle, Marguerite, dit le comte en puisant dans sa tabatière d'or une large prise de tabac d'Espagne ; et à t'entendre parler ainsi, on te prendrait pour une vieille femme, ou du moins pour une de ces femmes qui ont laissé derrière elles leurs meilleures années, tandis que tu as encore devant toi toute la vie avec tous ses charmes et toutes ses jouissances, ajouta-t-il en soupirant.

— Est-ce que mon jeu ne vous a point plu, cher père ? demanda Marguerite en se levant et en s'approchant du fauteuil sur lequel le comte, avec roideur, était couché plutôt qu'assis. Croyez-vous réellement que j'aie quelque disposition pour la musique ?

— Ma foi, tu m'en demandes trop, petite folle, dit le comte avec un sourire, tandis qu'il considérait avec un visible plaisir la taille élancée et la figure gracieuse de sa fille ; sur ce point-là, c'est à monsieur Arnaud de te répondre. Mais pourquoi cette question ?

— J'ai une prière à vous adresser, cher petit père ; oh ! une bien grande prière, mais j'ai peur que vous ne vous fâchiez.

— Si tu me regardes avec cette tendresse, Marguerite, je ne me fâcherai pas contre toi, mais je t'aimerai toujours, mon enfant. Voyons, est-ce donc si grave ce que tu veux me demander ?

— Non, père, répliqua-t-elle en baissant les yeux et en tortillant d'un air embarrassé avec ses jolies petites mains les glands de sa ceinture ; non, assurément non ; je voulais seulement vous prier de me permettre de toucher de l'orgue.

— Au fait, après ces préliminaires solennels, je m'étais attendu à quelque chose d'extraordinaire, dit le comte en souriant ; mais je n'avais pas cru qu'il ne s'agit que d'une folie de cette sorte. Toucher de l'orgue ! Une jeune fille de quinze ans, une enfant, comme tu viens de montrer que tu l'es encore ; s'escrimer des mains et des pieds pour.... Non, non, Marguerite, bannis ces folles idées de ta cervelle. »

A cette réponse de son père, la jeune fille resta debout devant lui ; sans rien répliquer, mais la douleur d'une espérance déçue se peignit sur son gracieux visage, et une larme trembla au bout des longs cils, qui voilaient ses yeux tristement baissés.

« Comment peux-tu être folle à ce point, mon enfant? reprit le comte; comment une idée si extravagante a-t-elle pu te venir à l'esprit? J'espère bien, monsieur Arnaud, que ce n'est pas vous qui la lui avez suggérée?

— Je me suis efforcé de faire comprendre à mademoiselle votre fille les difficultés qui s'opposent à la réalisation de son désir, répondit le jeune professeur, mais mes efforts ont été inutiles.

— Avez-vous déjà entendu monsieur Arnaud toucher de l'orgue, cher papa? demanda Marguerite en faisant un effort pour comprimer son inquiétude; avez-vous déjà éprouvé la merveilleuse puissance de ce divin instrument, qui réunit à lui seul tout ce qui peut s'exprimer en musique : la plénitude de l'harmonie, le chant des voix humaines, toute l'échelle des sons, depuis le *piano* le plus faible jusqu'au *fortissimo* le plus vibrant? Ah! je vous en supplie, je ne vous ai jamais jusqu'ici adressé une sérieuse prière, ne me refusez point celle-ci; vous me feriez bien de la peine, bien de la peine. »

En entendant sa fille lui tenir un langage si inaccoutumé, le comte avait éprouvé un sentiment de surprise et de joie tout ensemble. Pour la première fois, elle ne lui parlait pas comme un enfant, elle lui apparaissait tout à coup avec le charme indicible des vives ardeurs de la première jeunesse, et semblait subir à son insu une influence dont il avait peine à se rendre compte comme père.

« Mais vous, monsieur, que vous semble de cette singulière idée de ma fille? dit-il en s'adressant au jeune professeur.

— L'orgue, monsieur le comte, répondit le jeune homme, est un instrument sérieux et sublime, mal fait pour servir à la satisfaction d'un goût éphémère. L'orgue seul peut donner un corps musical aux sentiments les plus intimes d'une âme véritablement pieuse, partant il ne se prête guère à être touché par de pieuses dames, fussent-elles douées d'un talent rare et distingué, comme mademoiselle votre fille.

— Entends-tu cela, Marguerite? dit le comte en jetant un regard d'approbation au jeune professeur; l'orgue ne te convient pas, — ainsi parlons d'autre chose.

— Vous ne voudrez pourtant pas rejeter ma prière, mon bon père chéri, insista de nouveau Marguerite en passant ses deux bras autour du cou du comte. Est-ce donc une chose si inouïe, après tout, qu'une jeune fille touche de l'orgue, si cela lui plaît, surtout quand tout concourt, comme ici, à faciliter la réalisation de son désir? Il y a dans la chapelle un orgue magnifique. M. Arnaud sera assez bon pour me diriger, et si je trouve que je ne réussis point, nous reviendrons tout

naturellement au clavecin. Laissez-moi seulement essayer, papa, je ne vous demande qu'un peu de temps, peut-être reviendrai-je bientôt de moi-même à mes études habituelles. »

Le comte, en père expérimenté, se dit que le plus prudent était toujours de céder en pareil cas. « Les femmes, pensa-t-il, et notamment toutes les jeunes filles dénuées d'expérience, attachent je ne sais quel prix infini à un désir inaccompli, si extravagant qu'il puisse être, tandis que tout désir satisfait est bientôt rejeté par elles comme un gant hors d'usage. Puis qu'importe en définitive que cette innocente enfant se démène pendant quelque temps des pieds et des mains à jouer de l'orgue ! elle en sera bientôt lasse et fera dès lors bon marché de ses folles idées. » Ces réflexions et d'autres semblables décidèrent finalement le comte à se rendre au vœu de sa fille et à lui accorder, bien qu'avec une secrète répugnance, l'autorisation qu'elle lui demandait avec de si vives instances.

II.

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots du maître de musique de Marguerite de Verneuil, ce jeune maître étant un des personnages principaux du petit drame intime dont nous allons suivre le développement.

Charles Arnaud était fils d'un marchand de Nevers, qui, après avoir joui longtemps d'une très-honnête aisance, avait fini par tomber en faillite. Élevé d'abord au sein de l'abondance, puis jeté soudain par la faillite et la mort de son père, qui se succédèrent pour ainsi dire coup sur coup, dans les dures nécessités d'un état voisin de la misère, son caractère, dès sa première jeunesse, s'était tourné en une amère résignation. Cette disposition d'esprit avait pourtant pour correctif deux sentiments portés chez lui jusqu'à l'exaltation, — je veux parler de son amour pour sa mère et de sa passion pour la musique. La veuve Arnaud avait exclusivement consacré le peu de ressources qui lui étaient restées à l'instruction de son unique enfant ; mais le jeune Arnaud n'eut pas plutôt, au sortir de ses années d'enfance, commencé à penser et à raisonner que non-seulement il refusa tout nouveau sacrifice de sa mère, mais encore il sut, par des prodiges d'énergie, se mettre en état de gagner assez pour la soutenir lui-même tout en poursuivant et en complétant ses études.

Charles avait un talent musical peu commun. En dehors de la

musique, il semblait n'aimer que sa mère et rester pour tout le reste froid et indifférent. Mais, pour qui le connaissait plus à fond, c'était un cœur passionné, un esprit ferme et que nul obstacle ne pouvait détourner d'une résolution une fois prise. Les nouvelles idées de liberté et d'égalité, la haine des privilèges de la noblesse et du clergé, privilèges que ces deux grands corps de l'État avaient exercés jusque-là avec une si outrageuse arrogance; toutes ces idées qui quelques années plus tard produisirent la révolution française, et qui dès ce temps-là étaient celles de la majeure et de la meilleure partie du peuple français, le jeune Arnaud se les était appropriées avec enthousiasme, et les nourrissait en lui avec cette ardeur passionnée qui faisait le fond de son caractère. La triste position de sa mère avait pu seule le déterminer à accepter le poste de maître de musique au château de Verneuil, bien qu'il détestât du fond du cœur la noblesse, et qu'il fût pour-peu éloigné le moment où elle aurait à expier tous les maux que, dans son opinion, lui devait depuis des siècles le peuple de France.

La première fois que nous l'avons vu, au commencement de ce récit, il occupait déjà depuis un an cette place odieuse et agréable à la fois, qui, en dehors de ses heures de leçons, lui laissait des loisirs très-suffisants pour le perfectionnement de ses propres études. Et bien que depuis l'entretien que nous venons de rapporter entre le comte et sa fille, il se fût encore écoulé une année entière, Arnaud n'en avait pas moins gardé son poste au château, si bien que, faute de le connaître intimement, on devait croire qu'il avait sacrifié ses idées politiques aux charmes d'un présent heureux et exempt de tout souci. Dans mainte occasion il avait évité de manifester son opinion, laissant passer même les critiques les plus fondées à propos des abus de pouvoir de la noblesse et de ses excès de tyrannie, sans y mêler un seul mot d'assentiment ou de contradiction. Sa mère se réjouissait intérieurement d'un tel changement, car elle aimait son fils avec toute la tendresse dont une mère est capable, et ce n'était pas sans une inquiète appréhension qu'elle avait remarqué jusque-là l'exaltation de plus en plus ardente des sentiments de son fils en matière politique. Maintenant cette fièvre semblait s'être calmée, et elle le voyait avec une secrète joie tourner le dos à tous les fanatiques et à tous les exaltés de l'époque, et se tenir complètement à l'écart de leur compagnie.

Depuis le jour où Marguerite avait obtenu de son père la permission de toucher de l'orgue, une année, avons-nous dit, s'était écoulée, et pendant toute cette année la jeune comtesse s'était livrée à l'étude de

ce bel et difficile instrument avec une ardeur infatigable et une passion toujours croissante. L'idée que le comte avait eue de céder à son désir pour la faire par là renoncer d'elle-même à ce qu'il traitait d'extravagance ne s'était donc pas réalisée, et pour cette fois sa vieille expérience avait été mise en défaut. Durant l'hiver, vu le froid de la chapelle, il fallut bien laisser l'orgue en repos; mais à peine les premières brises du printemps eurent-elles commencé à souffler dans la riante vallée de la Loire, — ce qui a lieu d'ordinaire au mois de février, — que mademoiselle de Verneuil et son jeune maître se remirent à l'œuvre de plus belle; ils passaient plusieurs heures, chaque matin, assis à l'orgue de la chapelle, et maintes fois les passants s'arrêtaient, étonnés et ravis, en entendant à des heures inaccoutumées cette musique sacrée qui résonnait à leurs oreilles comme celle d'un autre monde.

Le comte passa presque tout l'été de l'année 1787 à Paris, se souciant fort peu des études musicales de sa fille, qui pendant ce temps-là suivaient tranquillement leur cours. La situation de la France à cette époque, la haine toujours croissante du peuple contre la noblesse et le clergé, la disette générale et la crise des finances, aussi bien que les exigences de plus en plus impérieuses des classes inférieures, réclamaient toute l'activité du comte de Verneuil et de ceux de son ordre.

Cependant, par une belle matinée d'août, le jeune Arnaud se trouvait engagé dans un entretien animé avec un homme de haute taille et de large carrure, sur le penchant d'une colline dans le voisinage du château. Le soleil versait sa chaude lumière sur la riante vallée de l'Avon, tandis que la transparence de l'air et les champs de chaume dont on apercevait les fauves reflets à travers les sombres profondeurs des bois faisaient pressentir les premières approches de l'automne.

« Ne me parlez pas de ces choses-là, dit l'interlocuteur d'Arnaud avec un accent passionné; ce que vous alléguiez n'est rien qu'un vain prétexte pour colorer votre faiblesse. Pendant que le peuple soupire et se débat sous l'oppression de ses tyrans, pendant que nous travaillons sans relâche pour hâter l'heure de la délivrance, l'heure où nous leur demanderons compte de la honte et de l'humiliation qu'ils font peser sur nous depuis des siècles, — vous vous louez à un de ces gentillâtres, vous vendez votre liberté, vous, devant qui cent chemins sont ouverts qui vous peuvent assurer une existence indépendante et libre !

— Vous êtes trop passionné, Danton, répondit Arnaud d'une voix mal assurée; j'ai à pourvoir au sort de ma mère. Vous devriez songer à cela, vous devriez penser que de tels devoirs sont plus sacrés que ces

idées chimériques de bonheur du peuple et de bien-être universel que vous ne parviendrez jamais à réaliser, quoi que vous puissiez faire.

— Vous croyez ? riposta Danton avec un sourire ironique ; vous croyez, Arnaud ? Comme je romps [cette branche dont je disperse à mes pieds les fragments, ainsi briserons-nous ces institutions qui sont notre honte, cette noblesse et ce clergé, pour mettre le peuple à leur place ! Notre temps est proche ! Et malheur à eux, quand il sera venu ! Regardez l'Amérique ; déjà sur ses plages lointaines s'est levée l'aurore de la liberté ; encore un peu de temps, bien peu de temps, et elle éclairera notre France relevée de son humiliation, délivrée de ses chaînes ! Beaucoup viendront alors à nous en disant : Nous sommes des vôtres ; ce que vous voulez, c'est le droit, c'est le bien, c'est la nécessité, c'est la réparation ; nous voulons dès maintenant participer à votre renommée, à votre puissance, nous voici ! Mais ces loups patelins, nous les repousserons : Arrière, leur dirons-nous, arrière ! vous n'avez pas eu le courage de travailler avec nous aux jours de la nécessité et du danger. — Alors, quand il n'y aura plus de comtes à qui vous puissiez louer vos services, avec les filles desquels vous puissiez nouer des intrigues sentimentales sous prétexte de leçons de musique, alors, vous aussi, Arnaud, vous viendrez, mais ce sera trop tard — trop tard ! Nous vous repousserons, vous et tous ces cœurs pusillanimes qui attendent toujours le succès avant de se décider à agir !

— Attendez du moins que je vienne, dit Arnaud blessé au vif, attendez ; alors, mais alors seulement, il sera temps pour vous de me repousser.

— Ainsi vous ne voulez pas me suivre, Arnaud, vous, un homme de votre capacité et de vos principes, vous préférez rester au service d'un comte de Verneuil, qui vous chassera un beau matin, quand il lui sera arrivé de mal dormir à la suite d'une indigestion ? Je suis devenu avocat à Paris, je m'occuperai de vous, de vos intérêts, je vous procurerai une position plus riche que celle que vous trouvez ici dans le misérable servage où vous végétez ! Votre mère sera à l'abri du besoin, fiez-vous-en à moi, et ce que vous lui donnerez désormais vaudra mieux que les rogatons de la cuisine d'un gentilâtre débauché.

— Je reste ici, Danton, répliqua froidement Arnaud ; je me trouve bien dans ma condition actuelle, et je n'ai aucun motif d'y renoncer. »

Danton se tut, mais son regard de feu s'attacha sur la figure de son compagnon, qui se tenait devant lui avec une indifférence apparente.

« Restez donc, reprit Danton d'un air railleur ; je ne sais ce qui vous

pousse à agir contre vos meilleurs sentiments, contre votre conviction véritable; mais le temps viendra où vous vous en repentirez, le jour approche où vous mépriserez et maudirez ce comte, comme je le fais dès à présent; alors le suppliant ce ne sera pas Danton, mais bien vous! — Souvenez-vous alors de cette heure. »

A ces mots, il lui tourna le dos et descendit rapidement la colline, sans adoucir seulement par un regard d'adieu l'amertume de ses dernières paroles. Arnaud le vit s'éloigner et peu à peu disparaître dans les sinuosités du chemin, et resta quelque temps encore à la même place immobile et pensif. Tout à coup les faibles sons de l'orgue de la chapelle voisine arrivèrent à son oreille et l'éveillèrent de sa rêverie. Les traits animés, les yeux brillants, longtemps il écouta avec un sourire de bonheur cette suave harmonie, puis il se dirigea d'un pas précipité vers la chapelle.

Marguerite venait d'avoir seize ans; fleur à demi éclosée, elle apparaissait avec tout le charme et toutes les séductions de la première jeunesse, ce plus bel âge de la vie. Elle était assise dans le chœur étroit de la petite chapelle, dont les vitraux peints adoucissaient l'éclat d'un brûlant soleil d'été. Ses mains mignonnes attaquaient de temps en temps les touches de l'orgue, tandis que ses petits pieds, chaussés de fine soie, en tiraient par moments un son fondamental pour compléter un accord. Quand ces accords eurent jeté leurs dernières vibrations, il se fit dans toute la chapelle un profond et religieux silence. Devant la jeune comtesse, sur le pupitre de l'orgue, était posé le cahier de musique, — le *Stabat* de Palestrina, mais elle ne jouait pas ce morceau; ses yeux, fixes comme dans un rêve, s'attachaient sur un seul point, et si par moments elle agitait les touches de l'orgue du bout de ses doigts effilés, c'était comme si elle eût voulu par ces sons à peine perceptibles accompagner ses propres pensées. A ce moment, elle entend au-dessous d'elle un pas d'homme; elle ne regarde pas de ce côté, mais un léger tremblement fait tressaillir tout son corps; elle sait, elle sent que cet homme est Arnaud. Alors, par un violent effort, elle recueille ses pensées et se met à jouer le morceau qu'elle a devant les yeux.

« Bonjour, mademoiselle Marguerite, dit Arnaud, tandis que son regard s'attachait sur elle avec une expression de tendre mélancolie; je vous ai entendue jouer, et je suis venu, pensant que vous pouviez peut-être avoir besoin de moi.

— J'ai besoin de vous en effet, répondit-elle en le regardant doucement avec ses grands yeux noirs; quand vous êtes loin de moi, il me

manque quelque chose, — et ici, continua-t-elle en hésitant d'un air embarrassé, ici vous m'êtes doublement nécessaire, car ce passage est difficile, et quand vous n'êtes pas près de moi, je suis beaucoup trop distraite pour le pouvoir jouer correctement. »

Le cœur de la jeune et naïve comtesse était depuis longtemps déjà comme un livre ouvert devant les yeux d'Arnaud, qui, jeune lui-même et plein de passions ardentes, soutenait depuis plusieurs mois des combats incessants contre ce charme toujours renaissant. Voilà pourquoi il avait refusé de suivre son ami Danton, bien que sa raison le lui eût cent fois conseillé, le lui eût même commandé. « Fuis, lui avait-elle dit, quitte Verneuil en toute hâte, autrement tu succomberas; cette naïve enfant qui s'abandonne à toi avec une si entière confiance, qui t'aime avec l'inexpérience de son cœur, en dépit de toutes les exigences de son rang, cette innocente créature, que tu aimes toi-même avec tant de passion, tu la rendras malheureuse, malheureuse à en mourir — et tu te perdras avec elle! Fuis donc, fuis vite, sans perdre un instant, maintenant qu'il en est temps encore! — Et pourquoi? répondait-il alors; pourquoi quitterais-je cet ange, dont mon image remplit déjà les rêves enfantins? Pourquoi renoncerais-je à cette fleur, quand elle commence à s'ouvrir, après l'avoir entourée de tant de soins et avoir tant attendu son éclosion, lorsqu'elle était encore invisible et sans attraits? Pourquoi arracherais-je de mon cœur un amour qui a pénétré jusque dans ses fibres les plus intimes? Si Marguerite m'aime, — et elle m'aime, — pourquoi ne ferais-je pas mon bien de cet amour qui s'éveille en elle, qui croît d'heure en heure et que tout trahit à mes yeux? Pourquoi repousserais-je cette coupe écumante que m'offre mon bon génie? Je veux la mériter, la conquérir! Si elle m'aime encore, après qu'elle se sera rendu compte de ses sentiments, si elle me reste fidèle, il faudra bien alors qu'elle soit à moi, en dépit de tous les préjugés vermoulus de ce vieux monde, préjugés qui tomberont en poussière au premier coup de vent d'ouest venant à souffler de la jeune et libre Amérique! »

Et Marguerite, que pensait-elle? Elle ne pensait pas, à vrai dire, elle sentait seulement, sans bien comprendre la nature de son sentiment. Une seule chose était claire pour elle, c'est qu'elle ne pouvait vivre sans Arnaud. Il lui était nécessaire comme l'air pour respirer, comme la lumière pour voir; mais pourquoi en était-il ainsi, et qu'en adviendrait-il, elle n'y avait jamais songé.

« Et quel est ce passage si difficile? reprit Arnaud en s'asseyant tout à côté de la jeune comtesse sur le banc étroit devant l'orgue. Voulez-

vous me montrer dans le *Stabat* de Palestrina ce que vous ne pouvez exécuter ?

— Je vais reprendre tout le morceau; vous trouverez vous-même aisément le passage en question »

Les phrases simples et sublimes de cette œuvre magistrale retentirent alors, et leurs vibrations sonores remplirent la petite chapelle, dont l'étroite enceinte, impuissante à les contenir, les répercutait avec un léger frémissement. Arnaud prêtait une oreille attentive, mais ce n'était pas cette musique qu'il écoutait; ses yeux, avec une expression enthousiaste, s'attachaient, sans pouvoir s'en détourner, sur les petites mains de la comtesse, dont les doigts effilés se promenaient sur les touches de l'orgue, et, de temps en temps seulement, cherchaient pendant quelques secondes les yeux de sa jeune élève.

Sous l'influence de ces regards, elle se prit à trembler, et les notes tracées sur le papier de musique semblèrent se confondre devant ses yeux. Il vit qu'elle était sur le point de battre un accord à faux, et posa sa main sur celle de Marguerite, — avec l'intention peut-être d'empêcher cette faute, mais sa main resta posée sur celle de la jeune comtesse, — les sons de l'orgue cessèrent de vibrer au milieu d'un accord; une seule note grave, qu'elle fit résonner sans le savoir par un mouvement de son pied, retentit encore comme une plainte dans la chapelle. La main d'Arnaud pesa plus fortement alors sur celle de la jeune fille, elle sentit une légère pression, son corps svelte tressaillit soudain, comme le bouton d'une rose au souffle du vent du soir, ses yeux se fermèrent et se remplirent de larmes, et elle ne put se défendre d'appuyer doucement sa tête sur la poitrine d'Arnaud. Mais dans cette poitrine battait violemment un cœur qui ne se souciait plus de rester vainqueur dans ce combat qu'il soutenait depuis si longtemps entre l'amour et le devoir, mais qui au contraire savoura avec une ineffable joie le bonheur de sa défaite.

« M'aimes-tu, Marguerite ? murmura-t-il en passant son bras autour de la fine taille de la comtesse, qui était toute tremblante, et en la pressant contre son cœur; m'aimes-tu réellement, réellement comme je t'aime, avec toute la puissance de ton âme, et non pas seulement avec l'éphémère caprice d'un enfant dont les sens s'éveillent ?

— Je n'en sais rien, Arnaud, dit-elle quand elle eut retrouvé la force de parler, en attachant sur lui ses grands yeux où brillaient encore les larmes; mais il faut bien que cela soit comme tu dis, car, ajouta-t-elle en baissant la voix, sans toi je ne pourrais plus vivre, avec toi je mourrais heureuse en ce moment.

— Douce Marguerite adorée, dit-il en imprimant sur son front un tendre baiser, as-tu bien réfléchi à ce qui adviendra de tout ceci ? T'es-tu représenté les souffrances, les combats qui nous attendent ? Il en est temps encore, laisse-moi partir, oublie-moi maintenant, il en est temps encore.

— Je n'ai pensé à rien. A quoi aurais-je dû penser ? Tout ce que je sais, c'est que je serais condamnée à un malheur sans nom, si je devais jamais éprouver un autre sentiment que celui que j'éprouve à cette heure.

— Ainsi tu veux me garder ton amour et ta foi depuis cette heure jusqu'à la mort, comme je te le promets pour ma part à la face de Dieu ? Auras-tu ce courage, Marguerite ? Examine-toi bien, réfléchis sérieusement avant de me répondre. »

Elle levait les yeux, et ses lèvres doucement fermées s'entr'ouvraient, — quand soudain, avec un grand cri, elle s'arracha des bras d'Arnaud. Le comte était debout devant eux. Il promena un regard sarcastique sur le couple tremblant.

« Voilà donc ces études d'orgue, dit-il avec un sourire amer, ces études que ma fille désirait avec tant de passion ! Je crois qu'elles n'ont pas été en effet sans charmes, surtout pour un maître oublieux de ses devoirs, que j'ai, par une aveugle confiance, admis à mon service et nourri avec toute sa parenté ! Mais, Dieu merci ! j'arrive encore à temps pour mettre fin à ces indignes enfantillages. Si je ne voulais éviter un éclat, continua-t-il d'un ton plus animé, je vous montrerais comment on châtie des drôles tels que vous. Je me contente de vous dire ceci : Faites votre paquet, misérable ! Dépêchez-vous de déguerpir, sinon.... » Il n'acheva pas, sentant qu'il ne pourrait bientôt plus maîtriser sa colère.

Cependant Arnaud s'était peu à peu remis de son trouble et se tenait fièrement devant le comte.

« Écoutez-moi, monsieur le comte, dit-il, avant de m'accabler et d'accumuler sur ma tête de si graves reproches. En ce moment, mais seulement en ce moment, j'ai succombé, je l'avoue, à la lutte que je soutiens depuis longtemps contre l'amour que m'a inspiré votre fille. J'ai été faible là où j'aurais dû peut-être me montrer fort, — mais ce qui est fait est fait et ne saurait se défaire. Nous nous sommes dit l'un à l'autre que nous nous aimions, et je ne puis, pour ma part, revenir sur cet aveu, je ne le rétracterai point. Ces paroles peuvent sonner à votre oreille comme arrogantes, peut-être même insensées, mais sachez que j'ai la ferme volonté d'achever la conquête d'un bonheur dont la

meilleure part m'est déjà échue en partage. Songez, monsieur le comte, que les temps sont proches où le mariage de la fille d'un comte avec un honorable membre de la bourgeoisie ne sera plus qualifié de folle extravagance. Je saurai me faire dans le monde, à défaut de noblesse, une position qui devra suffire à toutes vos exigences. Alors seulement je vous prierai de m'accorder la main de votre fille, c'est-à-dire la plus noble bien auquel je puisse aspirer ici-bas. — Cela, je vous le promets! — Jusque-là soyez bon et indulgent, vous n'aurez pas honoré de votre bienveillance un ingrat. »

Pendant ce discours d'Arnaud, la colère avait peu à peu fait monter le rouge au visage pâle et flétri du comte; il se contentait pourtant, et d'un ton froid et tranchant, malgré la haine de parti qui bouillonnait en lui :

« Jusqu'ici, lui dit-il, je n'avais vu en vous qu'un de ces faibles cerveaux, comme il y en a par milliers parmi les gens de votre espèce, un de ces drôles qui ne rougissent pas de chercher en tout et partout leur avantage, sans se soucier jamais du devoir; mais je reconnais de plus à cette heure que vous êtes un homme dangereux, que vous appartenez à cette clique qui veut porter une main sacrilège sur les droits de notre auguste monarque et sur les nôtres, et cela pour s'établir ensuite commodément au milieu des ruines qu'elle aura faites! Prenez garde! Je pourrais, à la satisfaction d'infliger un châtiment exemplaire à un drôle tel que vous, sacrifier toute considération de famille et vous faire mettre à la porte du château à coups de fouet par mes gens! M'avez-vous compris? — Hâtez-vous donc de partir, sans vous inquiéter du sentiment qui prévaut en moi et me détermine à en user ainsi avec vous.

— Vous êtes le père de Marguerite, répliqua le jeune homme, et je ne serais pas digne d'elle, si je ne savais supporter d'être offensé par vous. Aussi n'ai-je point d'autre réponse à vous faire qu'à vous dire adieu. — Oublie tout ce qui s'est passé entre nous, chère Marguerite, je te dispense de répondre à ma question! — Et vous, monsieur le comte, puissiez-vous ne vous repentir jamais de m'avoir si outrageusement congédié! »

Là-dessus, comme il tournait les talons pour sortir, Marguerite, qui était restée jusque-là sans mouvement, lui saisit vivement la main; ses yeux étincelaient, et d'une voix ferme elle dit :

« Écoute maintenant ma réponse, cher Arnaud, écoute ce que m'a seule empêchée de te dire tout à l'heure la brusque arrivée de mon père! Je jure, et je prends Dieu dans son temple à témoin de mon serment,

je jure de te rester fidèle jusqu'à la mort, et de n'être jamais la femme d'un autre, en dépit de toutes les puissances de la terre !

— Merci, Marguerite, merci de tout mon cœur ! Tu as ma promesse pour la vie !

— Hors d'ici, hors d'ici, fille perverse, enfant dénaturée, tonna le comte, je prendrai soin de bannir de ta cervelle ces extravagantes idées. »

III.

Quelques heures après la scène que nous venons de décrire, Arnaud, sans plus revoir Marguerite, avait quitté le château de Verneuil et était retourné à Nevers. Il entra chez un avocat pour se former lui-même à l'exercice de cette profession. Il donnait en outre des leçons de musique et touchait l'orgue dans une des églises de la ville, ce qui le mit à même de vivre et de faire vivre sa mère. Bien qu'il fût de l'opinion de ceux qui tenaient pour nécessaire un changement, même par les moyens violents, dans l'organisation de la France, il était pourtant resté entièrement étranger à toute espèce d'association, se tenant même à l'écart de tous ses amis politiques, si bien que ceux-ci le regardaient comme un faux frère et un apostat. L'exaltation toujours croissante des esprits et la haine qui allait s'envenimant contre les classes privilégiées semblaient ne le toucher en rien. Que dis-je ? son caractère d'amère résignation s'était même notablement adouci, bien que les procédés outrageux du comte à son égard eussent été plutôt faits pour l'aigrir encore davantage. Son amour pour Marguerite, cet amour qui remplissait tout son cœur, avait été sinon augmenté par l'absence, ce qui était à peine possible, du moins fortifié encore et raffermi ; il était devenu l'unique objet de toutes ses pensées, le but constant de tous ses efforts.

A Verneuil d'autre part, depuis l'éloignement d'Arnaud, on s'était efforcé de considérer le goût extravagant de la jeune comtesse pour un homme si bas placé et si peu digne d'estime comme le caprice d'une enfant qui n'a pas encore bien conscience d'elle-même, et par suite on n'avait changé en rien la manière d'agir avec elle. Le comte et son fils, qui était venu passer quelques semaines au château, traitèrent Marguerite tout comme auparavant ; ils s'appliquèrent même plus que jamais l'un et l'autre à la gagner par des prévenances et des distractions de toute sorte. D'Arnaud et de tout le passé, on n'en souffla mot une seule fois. Vers la fin de l'automne, le comte résolut de partir

pour Paris, afin d'y passer l'hiver, et d'emmener sa fille pour la produire dans le monde. Ce projet n'était guère du goût de Marguerite, mais comme elle n'avait à y faire aucune objection plausible, elle se résigna et se vit bientôt transplantée dans un monde tout à fait nouveau et étranger pour elle.

Cet éclat, ce luxe, cette variété infinie de plaisirs, au milieu desquels elle avait alors à se mouvoir, la laissèrent froide et insensible, et n'offrirent aucun attrait à son imagination. Sa sensibilité était blessée par cette frivolité qui perçait partout à ses yeux, même sous les formes les plus roides, et sans l'amour qu'elle gardait et nourrissait au fond de son cœur, elle eût désiré retourner dans sa solitude de Verneuil, où elle avait grandi et à laquelle l'attachaient tous ses souvenirs d'enfance. Mais parmi ces souvenirs il en était un qu'elle n'eût pas sacrifié pour toutes les joies de la terre, qui, de jour en jour, croissait en force et en puissance, qui communiquait à ses heures de solitude, — heures trop rares, hélas! — un charme qu'elle n'avait jamais soupçonné, et faisait voltiger dans ses rêves les plus douces et les plus séduisantes images.

Le comte, qui avait voulu à dessein laisser agir sur sa fille l'influence de ces nouvelles relations de société, se vit donc complètement déçu dans son attente. L'indifférence de Marguerite, que dis-je? son éloignement marqué en mainte occasion pour les plaisirs de la capitale, son air réservé, presque dédaigneux, dans le monde où il la conduisait le plus souvent possible, n'avaient pas manqué de provoquer partout une impression désagréable. On se prit bientôt à la négliger, en dépit de sa beauté; ce n'est pas assez dire: les gens qui, dans ces hautes régions de la société polie, sont toujours à l'affût de quelque sujet de raillerie, commencèrent à porter sur la jeune comtesse des jugements qui devaient faire craindre pis encore. Ce pis-là, c'était le ridicule. Si l'on eût attaqué sa vertu, qu'on l'eût accusée de quelques petites intrigues galantes, elle n'en eût été pour cela que plus intéressante et plus recherchée; mais qu'elle fût exposée aux traits de la raillerie et de ce méchant esprit cynique qui régnait alors, autant valait pour elle être enterrée vive. C'est ce que sentit le comte, et il fut encore confirmé dans ses craintes par son propre fils, qui, ayant toujours vécu loin de sa sœur, n'avait jamais eu grande affection pour elle, et qui, depuis l'aventure avec le maître de musique, éprouvait pour elle un sentiment mi-parti de compassion et de mépris.

Le résultat du conseil que le comte et son fils tinrent ensemble fut que le mieux était de marier Marguerite. Ils s'étaient dit qu'il n'y avait

rien de tel qu'un mariage pour neutraliser les idées romantiques d'une petite fille qui avait grandi dans une solitude de campagne; que dût-elle, une fois mariée, continuer secrètement cette intrigue amoureuse, cela, loin de lui nuire, ne servirait qu'à la rendre plus intéressante; que ce serait, en tout cas, le soin et le devoir du mari de surveiller la conduite et les actes de sa femme. La fortune du comte devait échoir à son fils par voie de transmission héréditaire, mais ses biens allodiaux produisaient un revenu de vingt mille livres, avec lequel la jeune et belle comtesse ne pouvait manquer d'être un parti fort désirable.

On soumit tous les prétendants que l'on avait en vue à un minutieux examen, et l'on trouva finalement dans le vicomte de Lécurière un sujet tout à fait convenable pour sortir au plus tôt d'embarras. Le vicomte avait quarante ans et, après une jeunesse passablement orageuse qui avait fait une forte brèche à sa fortune, se trouvait encore assez riche pour mener, grâce à la rente de Marguerite, un train de vie en rapport avec son rang. On savait de plus que le vicomte était sérieusement résolu à se marier, qu'il était de vieille noblesse, et en lui laissant entrevoir qu'il ne lui serait pas impossible, vu les circonstances difficiles où l'on vivait, d'hériter un jour ou l'autre du frère de Marguerite, exposé à mille dangers, et d'ailleurs souffrant de la poitrine, et par suite, d'entrer, lui et ses enfants, en jouissance des biens immenses du comte, on espérait mener à bonne fin la négociation en question. Sur le point essentiel de l'affaire, on était parti d'ailleurs de conjectures parfaitement fondées; le vicomte, en effet, se sentit honoré de la proposition qui lui fut faite officieusement à ce sujet; la beauté et la jeunesse de la petite comtesse étaient tout à fait de son goût, seulement il trouva les rentes dont elle pouvait disposer un peu insuffisantes, et sut si bien faire valoir cette unique objection, qu'enfin, après de longs pourparlers, on convint d'un commun accord d'élever ladite rente à trente mille livres. L'affaire fut donc conclue à la satisfaction des deux parties, et il ne resta plus qu'à en faire part à la jeune comtesse et à faire dresser le contrat de mariage.

Le comte s'acquitta lui-même du premier de ces soins, employant tour à tour la forme d'un conseil affectueux et le ton de l'autorité paternelle. Mais aucun de ces deux moyens ne produisit l'effet désiré. Marguerite déclara avec une fermeté inébranlable qu'elle avait engagé sa foi à Charles Arnaud, et que nulle puissance au monde ne pourrait la contraindre à prendre un autre époux. Des prières le comte passa aux menaces, et ces menaces furent exécutées autant qu'on le pouvait faire sans éveiller l'attention. Marguerite, tout en opposant une rési-

gnation calme et silencieuse à tous les moyens que l'on jugca nécessaire d'employer à son égard, n'en persista pas moins dans son premier refus, et l'on ne put se dispenser de faire savoir au vicomte de Lécourrière que l'état de souffrance momentané de sa fiancée rendait un délai nécessaire avant de procéder au mariage. Le vicomte crut qu'il était de son devoir de faire une visite à la jeune comtesse; il la trouva seule et reçut de sa propre bouche, non sans grande surprise, un refus net et décidé, dont il était loin de se douter. Avec son esprit et son expérience il n'eut pas de peine à pénétrer les motifs d'un tel éloignement, car à peine l'eut-il priée, avec une compassion hypocrite, de vouloir bien l'honorer d'une confidence plus explicite, que la naïve enfant, qui, d'ailleurs, était fière de son amour, se mit à lui conter de point en point tout ce qu'il tenait à savoir.

Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à écrire au comte de Verneuil une lettre de rétractation, où il lui exprimait entre autres choses, avec une certaine teinte d'ironie, combien il regrettait de n'avoir pas été instruit plus tôt des relations amoureuses qui existaient depuis des années entre la jeune comtesse et son maître de musique, relations qui étaient allées jusqu'à un échange de serments entre les deux amants, parce qu'il se serait empressé de déclarer tout d'abord à monsieur le comte que ses principes et sa prud'homie ne lui permettaient pas d'aller, en ce qui le concernait, à l'encontre des vœux si vivement manifestés par mademoiselle sa fille.

Ainsi, le mal qu'on avait mis tant de soins à empêcher s'était produit, et cela avec des conséquences bien autres que celles qu'on avait soupçonnées. Le vicomte avait fait part à ses amis des causes de sa rupture avec la jeune comtesse de Verneuil, et cette histoire, comme d'ordinaire exagérée et défigurée, défraya bientôt toutes les conversations. Après s'être oubliée au point d'entretenir, avant son mariage, une intrigue galante avec un organiste, un maître de musique, un homme de bas lieu, de lui engager secrètement sa foi, de persister encore à cette heure dans un si déplorable égarement et de refuser, par cette unique raison, son consentement à un mariage en rapport avec son rang, mademoiselle de Verneuil ne pouvait plus se montrer dans les cercles de la cour et de la noblesse, et cette honte de la jeune fille rejaillissait nécessairement sur son père, sur son frère lui-même, bien qu'il n'y eût d'ailleurs rien à reprocher ni à l'un ni à l'autre sous aucun rapport. — Dès lors, le père et le fils, ne gardant plus aucun ménagement, s'abandonnèrent à tous les transports de la plus violente colère.

« Tu n'aurais jamais dû amener à Paris une telle folle, mon père,

s'écria le jeune comte hors de lui ; au temps où nous sommes, quand chacun est en quête d'une occasion pour nuire à la noblesse, quand la canaille nous harcèle partout comme une meute en furie, guettant le moment de nous mordre à belles dents, nous avons autre chose à faire vraiment qu'à nous rendre ridicules par les extravagances sans nom d'une maudite petite fille ! On finira par croire que ce qui arrive est la faute de l'éducation qu'elle a reçue, on nous mettra au nombre des gens dont la fidélité est devenue douteuse, on pensera que toute cette conduite de ta fille, de ma sœur, n'est pas autre chose que le résultat des idées qu'elle s'est faites dans la société de son père et de son frère. As-tu remarqué, père, l'air moqueur dont on nous regarde ? as-tu vu comme on s'écarte de nous, et quel froid accueil j'ai reçu de la cour même et de Sa Majesté la reine ?

— Mon fils, tu vois les choses trop en noir, répondit le comte en humant une large prise de tabac, je n'ai rien vu de tout cela. Ce que tu dis n'est qu'un effet de ta vive imagination, malheureux héritage que ma femme semble avoir légué à ses enfants. Quant à moi, je ne redoute nullement les suites de cet incident. Je crois avoir vieilli avec honneur, et je ne souffrirai pas qu'on imprime la moindre tache à l'antique nom de Verneuil. Aussi bien doit-il y avoir un moyen de remettre les choses dans la bonne voie.

— C'est facile à dire, difficile à exécuter. Nous avons suffisamment appris à connaître la fermeté de volonté de cette petite fille à peine sortie de l'enfance. Jamais elle ne consentira à un mariage, sans compter qu'il pourrait devenir fort difficile de lui trouver à présent un parti convenable. Si elle était morte — nous mettrions des habits de deuil, mais, du moins, ce seraient nos armes seulement qui seraient couvertes d'un crêpe, et non pas notre honneur !

— Elle n'est pas morte, mon fils, et nous ne pouvons la tuer, certes, mais nous pouvons la mettre dans un lieu où elle sera morte pour le monde et où elle aura tout loisir de méditer sur ses extravagances, — c'est-à-dire au couvent.

— Au couvent ? Oui, père, c'est un moyen, le bon et vrai moyen ! Mais ira-t-elle ?

— Elle ira, de gré ou de force, tranquillise-toi sur ce point, mon fils. J'userai en cette occasion du plein pouvoir que me donne mon titre de père. »

Là-dessus le jeune comte se calma tout à fait, son humeur même redevint toute riante à l'idée que sa sœur allait être avec ses folies ensevelie pour toujours derrière les murs d'un couvent.

Quant au comte, il ne perdit pas un instant pour l'exécution de son dessein. Nous ne voulons pas retracer en détail la scène qui se passa à cette occasion entre lui et sa fille, et où l'on vit un vieillard déjà près de la tombe pousser l'égarement jusqu'à sacrifier la jeunesse et le bonheur de sa fille à des préjugés de caste que le triomphe des idées nouvelles allait réduire à néant d'un jour à l'autre. Il lui laissa le choix d'entrer au couvent, avec sa bénédiction, si elle le faisait librement, ou avec sa malédiction, s'il fallait l'y contraindre, et après avoir bien réfléchi et versé beaucoup de larmes, la pauvre fille se décida pour le premier parti. Le combat qui se livra en elle entre son amour pour Arnaud et ses devoirs envers son père se calma par cette idée chimérique qu'elle satisferait à l'un et à l'autre en devenant la fiancée du ciel. Elle garderait par là son serment sans faillir à l'obéissance filiale. La solitude d'un couvent, la cohabitation constante avec Dieu, la pratique assidue de la bienfaisance et de la charité, tout cela lui offrait une perspective si séduisante de calme, de sérénité et de paix après les orages qui avaient assailli son âme dans ces derniers temps, qu'elle envisagea avec résignation, qu'elle appela même d'un ardent désir le moment où elle quitterait Paris et entrerait au port de salut de sa future patrie.

Il n'entrerait nullement, on le pense bien, dans les desseins du comte de laisser en aucune façon se refroidir dans le cœur de sa fille une disposition si favorable. Les mesures nécessaires furent prises au plus vite. L'abbesse du couvent de Saint-Léger à Autun, parente éloignée du comte, parut la personne la plus convenable pour diriger la conscience et surveiller la conduite de la jeune comtesse. Restait à se procurer auprès de l'archevêque une dispense de noviciat. Cela fait, le comte amena lui-même sa fille à Saint-Léger, et il y séjourna jusqu'à ce qu'elle eut pris le voile, après quoi, parfaitement rassuré et le cœur content, il s'en revint à Paris pour y reprendre sa place ordinaire dans la société de ses pairs.

IV.

Cependant Arnaud vivait sans bruit à Nevers. Tous ses efforts ne tendaient qu'à atteindre l'unique but de sa vie, c'est-à-dire à obtenir pour femme Marguerite. Il se livrait donc à ses études de droit avec une ardeur incessante, et quand, le soir, à bout de force, la tête brisée par le travail, il venait s'asseoir dans sa petite chambre solitaire, il se

représentait l'avenir sous les plus sombres couleurs. Il comptait beaucoup aussi sur l'exaltation politique des esprits qui allait croissant de jour en jour, et chaque victoire des idées nouvelles l'enhardissait dans ses espérances. Un soir, le messenger de la poste lui apporta une lettre, et il eut bientôt reconnu sur l'adresse l'écriture de sa chère écolière. Longtemps il tint la lettre dans ses mains tremblantes d'émotion avant d'oser en rompre le cachet. Il l'ouvrit enfin et lut les lignes suivantes :

« Ne t'irrite pas contre moi, cher Arnaud, si je t'écris; cette lettre est la première et — hélas! aussi la dernière que tu recevras de moi. Quand tes yeux s'attacheront sur ces lignes, que je t'écris, le cœur déchiré par la souffrance, et que je mouille de mes larmes, — alors nous serons déjà irrévocablement séparés pour toute la durée de cette vie terrestre. Je ne suis plus ta fiancée, mais la fiancée du ciel, car j'ai déjà prononcé mes vœux au couvent de Saint-Léger. Oh! ne t'irrite pas contre moi, mon cher Arnaud — je puis bien encore t'appeler ainsi! — Je n'ai pas rompu mon serment, j'ai fermement refusé mon consentement au mariage qui devait m'unir à un autre que toi; mais avais-je le droit de m'opposer à la volonté de mon père, qui tient pour nécessaire à l'honneur de sa famille que j'entre au couvent, et qui me menace de sa malédiction, si je m'y refuse? Laisse-moi la consolation, l'unique consolation de penser que j'ai bien agi, et que, malgré tout le chagrin que je te cause, tu approuves ma résolution. Je veux prier Dieu et notre divin Sauveur, je veux demander humblement à la sainte Mère des Douleurs de permettre que je garde au fond de mon cœur mon amour pour toi, cet amour qui ne saurait plus désormais être coupable. Adieu donc, mon Arnaud, adieu, jusqu'à ce que ce court pèlerinage soit fini! Nous nous reverrons alors. Dieu, dans sa miséricorde, nous accordera là-haut ce qu'il nous a refusé ici-bas dans sa sagesse. Jusque-là reçois les adieux de ta Marguerite. »

Comme un coup de tonnerre qui éclate par un ciel serein, cette lettre mit soudain à néant toutes les espérances d'Arnaud; sa vie était désormais sans but, et il s'abandonna à un inconsolable désespoir. Longtemps il resta la tête appuyée sur ses mains, et les sanglots convulsifs qui s'échappaient coup sur coup de sa poitrine oppressée, avec des larmes amères, interrompaient seuls le morne silence de sa petite chambre solitaire, où il n'avait d'autre compagne que l'ombre du soir. Sa première douleur enfin apaisée, il forma les plans les plus aventureux pour délivrer Marguerite et s'enfuir avec elle dans une contrée étrangère et lointaine. Il résolut de ne pas perdre un moment pour

étudier la situation du couvent et prendre ensuite toutes les mesures nécessaires.

Il se mit donc en campagne et marcha toute la nuit. C'était une nuit calme et silencieuse d'automne, les étoiles répandaient une vive et claire lueur sur la terre endormie, le vent se jouait doucement dans les feuilles tombées des arbres. Peu à peu son cœur palpitant d'angoisse se calma, et cédant sans le vouloir à je ne sais quelle exaltation enthousiaste, il trouva une consolation à penser que Marguerite, après tout, lui appartiendrait et n'appartiendrait qu'à lui seul, dût-il ne la posséder jamais. Pourtant un doute grave lui vint à l'esprit : voudrait-elle quitter le couvent ? — Et tout en réfléchissant ainsi, il s'avancait toujours en accélérant sa marche, — car il voulait avant tout voir le cloître où elle était retenue prisonnière. Quand le soleil se leva à l'horizon avec cette blanche clarté particulière à cette saison de l'année, il se trouva sur une colline, non loin de l'Avon, qu'il devait franchir, et il aperçut dans le lointain les tours du château de Verneuil. Oh ! comme à cette vue s'éveillèrent en lui tout à coup tous ses anciens souvenirs ! Comme il se représenta ces jours de joie innocente qu'il avait passés là en compagnie de sa chère Marguerite ! Tout, jusqu'aux moindres incidents, lui apparut alors comme un événement important ; il la revoyait en idée, d'abord naïve enfant joueuse, puis gracieuse et belle jeune fille, rayonnant de jour en jour d'un attrait nouveau et attirée peu à peu vers lui par un secret penchant de son cœur ; il s'oubliait à contempler ces lieux, où il avait soutenu intérieurement tant de combats contre cet enchantement sans cesse renaissant, auquel il avait fini par succomber. La fenêtre de la petite chapelle, que le soleil faisait resplendir maintenant à ses yeux, lui rappelait le plus beau et aussi le plus terrible moment de sa vie ! Dans le frémissement du vent matinal il croyait saisir les sons de l'orgue ; il entendait distinctement les solennels accords du *Stabat* de Palestrina, si soudainement interrompus naguère, lorsque le comte....

Bref, il ne put supporter plus longtemps ce jeu de son imagination et se hâta de descendre la pente de la colline. Après une courte halte, il atteignit vers le soir les hauteurs du Beuvron et découvrit de là, tout au fond d'une vallée boisée, le couvent de Saint-Léger. Debout, immobile comme une statue, sur la cime aride de la montagne, couverte de maigres touffes de bruyère, il contempla longtemps le pieux édifice et les croix dorées de ses tours, qui se détachaient en pleine lumière au milieu de cette calme et silencieuse solitude. Les lignes onduleuses des montagnes, avec leurs tons crus et tranchés d'ombre et de lumière,

ressemblaient aux vagues orageuses qui bouleversaient son propre cœur, et de même que dans tout ce paysage cet asile de paix était le seul point qui attirât et reposât les regards, ainsi la pensée que celle qu'il aimait de toutes les forces de son âme, et qui devait être à jamais perdue pour lui, vivait retirée derrière ces murs, que peut-être elle pensait à lui en ce moment dans le secret de ses prières et demandait à Dieu de ne pas lui imputer à péché son amour pour lui, — cette pensée, dis-je, était la seule et unique consolation qui pût adoucir les blessures saignantes de son cœur.

La nuit vint, enveloppant de ses ombres épaisses d'abord les vallées, puis la cime de la montagne où il se tenait toujours, immobile et pensif. Il descendit dans la vallée et s'assit à proximité du couvent, sous le feuillage touffu d'un grand tilleul. Aux premières lueurs du matin, un chant pieux arriva jusqu'à lui; l'oreille tendue, la poitrine haletante, il écouta et crut distinguer la voix de Marguerite. Alors tout redevenant calme et silencieux dans la chapelle, les battements de son propre cœur se ralentirent. Non, murmura-t-il tout bas, non, elle ne viendra pas avec moi!... Dois-je encore une fois troubler la paix dont elle jouit, encore une fois porter une main sans pitié sur sa vie? Non; de ce combat du moins je veux sortir vainqueur, et il ne sera pas dit que je t'aurai réduite encore à une lutte plus difficile que la première, ma chère Marguerite adorée! — Plusieurs jours encore il se tint près du couvent, assis durant la nuit entière sous le tilleul. Il ne voulait que revoir une dernière fois la jeune comtesse, sans qu'elle se doutât de sa présence. Mais la fortune lui refusa même cette simple faveur; Marguerite était rigoureusement surveillée, et il finit par reprendre le chemin de Nevers avec la triste résignation d'un homme qui n'a plus de but dans sa vie, plus de désir, plus d'espérance vivifiante.

De retour à Nevers, il s'occupa exclusivement de ses études de droit, de musique, et des souvenirs de Marguerite.

Cependant les nuages s'amoncelaient de plus en plus; le roi se vit forcé, l'année suivante, de convoquer les notables et finalement, l'année d'après, en 1789, les états généraux, qui devinrent bientôt l'Assemblée constituante. On connaît les grands travaux de cette fameuse assemblée aussi bien que les événements qui se pressèrent dans cette courte période de deux ans. La prise de la Bastille, la transformation de la royauté absolue en royauté constitutionnelle, l'avortement de la fuite du roi, l'abolition de la dîme, la confiscation des biens du clergé, la suppression des titres de noblesse, en un mot tous ces grands changements de l'ancienne France furent

légalement sanctionnés par une assemblée qui avait su à la fois faire plier le pouvoir et contenir la révolution. La constitution avait été solennellement jurée par le roi et par la nation; la révolution semblait finie. Mais combien cette apparence était trompeuse, c'est ce que nous apprend la suite de l'histoire de cette remarquable époque. Personne au fond ne se sentait satisfait; ceux qui s'étaient vus dépouillés d'une partie de leurs droits, de leurs revenus ou de leurs dignités, la noblesse, le clergé, les officiers de l'armée, étaient généralement mécontents et cherchaient par tous les moyens possibles à recouvrer ce qu'ils avaient perdu. La masse du peuple, au contraire, qui recueillait les avantages de ces mesures, ne se contentait plus de ces faciles conquêtes et en voulait d'autres plus importantes. L'exaltation des esprits, l'aigreur des partis allaient de jour en jour s'envenimant, et la lutte n'était déjà plus entre les aristocrates et les constitutionnels, mais bien entre les constitutionnels et les républicains.

Durant tout ce temps, Arnaud avait continué de vivre à Nevers dans une indifférence apparente, jusqu'au moment où le décret sur la confiscation des biens ecclésiastiques vint le tirer tout à coup de sa torpeur. Dès que les revenus des couvents étaient supprimés, les couvents eux-mêmes ne pouvaient plus subsister, et sans prononcer leur suppression, on laissait tout moine et toute religieuse libres de quitter le cloître et de se considérer comme déliés de leurs vœux. Les commissaires chargés de l'exécution de ces mesures parcoururent à cet effet toutes les provinces, et Arnaud put conjecturer que le moment était proche où le couvent de Saint-Léger recevrait leur visite.

Deux ans s'étaient écoulés déjà depuis la claustration de Marguerite de Verneuil; pendant tout ce temps, Arnaud n'avait rien appris d'elle, sinon de temps à autre, par l'intermédiaire d'un ami qu'il avait à Autun, que la sœur Agathe (c'était son nom de religion) jouissait d'une bonne santé. Le comte vivait au château de Verneuil dans une retraite complète, tandis que son fils, toujours à Paris, faisait partie de l'entourage intime du roi, et s'était vu exposé maintes fois à de graves dangers comme ayant pris part au fameux banquet des gardes du corps à Versailles.

Ce fut par une matinée de novembre froide et pluvieuse de l'année 1790 que le commissaire du gouvernement arriva à Saint-Léger. Ceint d'une large écharpe tricolore, accompagné d'une suite peu nombreuse, mais suivi d'une foule de peuple, il se présenta devant la porte du couvent. On ne fit aucune difficulté de la lui ouvrir, et il s'avança jusque dans le réfectoire de la communauté. Il y trouva l'abbesse avec les

religieuses dans l'habit de leur ordre. On leur lut le décret; on leur fit savoir que tous les revenus du couvent, sans exception, appartenaient, à dater de ce jour, à la nation, et devaient comme tels être versés dans les caisses de l'État; qu'en conséquence les religieuses pouvaient quitter la sainte maison et se considérer comme dégagées de leurs vœux. Suivirent quelques pourparlers assez courts, dont le résultat fut que cinq religieuses refusaient de s'éloigner, tandis que toutes les autres promettaient de vider les lieux dès le lendemain en compagnie de l'abbesse.

Tout cela, du reste, s'était fait sans aucune solennité. Les religieuses paraissaient se plier sans trop de peine à l'inévitable nécessité, et d'autre part les couvents étaient depuis trop longtemps déjà pour le peuple un objet de haine et d'envie pour qu'une telle mesure excitât dans la ville d'Autun le moindre sentiment de pitié, au milieu de l'effervescence politique qui régnait alors et qui primait tout autre intérêt.

Le soir venu, tout se passa dans le couvent avec un abandon enjoué; le commissaire et sa suite s'y établirent pour la nuit; quant aux religieuses, du moins la plupart de celles qui voulaient partir, et à leur tête la rigide abbesse, se considérant déjà comme libres de toute contrainte ecclésiastique, elles se livrèrent sans scrupule au plaisir de converser avec des hommes, plaisir dont elles étaient sevrées depuis longtemps. Arnaud faisait partie de la suite du commissaire, mais ce fut en vain qu'il chercha Marguerite. Il apprit qu'elle était des cinq qui avaient préféré rester, et qu'elle se trouvait comme d'habitude dans sa cellule. Le lendemain, assez tard dans la matinée, lorsqu'on reprit le cours des opérations officielles, le commissaire crut de son devoir de déclarer aux cinq religieuses récalcitrantes qu'on ne tolérerait leur séjour au couvent que jusqu'à ce qu'il eût été vendu pour une destination nationale, que ce jour, du reste, était proche, et conséquemment qu'elles feraient bien de s'éloigner sans plus attendre avec le reste de leurs compagnes. Elles n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, et ordre fut donné au gardien préposé à la surveillance des bâtiments du couvent de n'ouvrir à ces dames que leurs cellules et le réfectoire, mais de tenir rigoureusement closes toutes les autres salles, y compris la chapelle. Quelques heures après, tout le monde partit, commissaire et nonnes, tout bruit cessa, et un profond silence recommença à régner dans ces lieux, qui n'avaient retenti jusque-là que de la voix discrète des religieuses ou de leurs chants pieux.

Marguerite s'appuyait toute pensive contre un des bas piliers de

pierre du cloître, lorsque Arnaud parut devant elle. Malgré l'ingrat et sévère costume dont elle était enveloppée, il en vit assez tout d'abord pour se convaincre que les deux années écoulées avaient encore rehaussé sa beauté. La fleur qu'il avait connue demi-éclosée était maintenant tout à fait épanouie. Son pâle visage se colora d'un vif incarnat lorsqu'elle baissa sous le regard d'Arnaud ses grands yeux noirs, ses genoux tremblèrent, et elle serait tombée si elle ne se fût retenue au pilier.

« Marguerite, Marguerite, lui dit-il d'une voix tremblante, ma chère, ma bien-aimée Marguerite, nous nous revoyons donc enfin ! Tu ne réponds pas, tu ne te réjouis pas ? continua-t-il en essayant de lui prendre la main. Tu t'éveilles à une vie nouvelle, Marguerite ! Les liens qui t'enchaînaient, la contrainte qu'on t'avait fait subir, tout cela est détruit, brisé ! Tu es libre ! Comprends-le donc, Marguerite ; libre, tu es libre ! avec moi, avec le fiancé de ton choix ! Les obstacles que l'on nous opposait sont maintenant emportés dans l'orage d'une ère nouvelle ! Viens, viens, que tardes-tu encore ? Jette loin de toi ces habits d'une foi menteuse, ces marques d'un dégradant esclavage, qui déparent ta beauté, tes grâces de jeune fille, et viens, viens ! Je t'emmène hors d'ici, loin de ces murs, où d'ailleurs tu ne saurais prolonger ton séjour ! Ne te souvient-il plus de cette heure de la chapelle, ne te souvient-il plus de ton serment, ma douce fiancée ? »

Il s'écoula quelque temps avant que Marguerite trouvât rien à répondre à cet appel passionné, et le combat qui se livrait en elle put se lire sur ses beaux traits, quand, relevant les yeux sur son amant, elle dit :

« Tes paroles me font de la peine, Arnaud ; pourquoi me parles-tu ainsi, lorsque tu sais que j'ai promis à Dieu de lui appartenir pour toute la durée de cette vie terrestre ? Pourquoi rouvrir ainsi les plaies saignantes de mon cœur ? Mon serment, je te l'ai fidèlement tenu, tu le sais. Es-tu donc venu pour me faire manquer à celui qui m'engage envers Dieu ? envers Dieu, qui est partout, qui entend tes paroles, qui permet dans sa haute sagesse toutes les folies de cette multitude fanatique, à cette seule fin peut-être d'éprouver les âmes qui ont juré de n'aimer et de ne servir que lui seul ? Pourrais-tu désormais croire à mes paroles, à mes serments, si je rompais aujourd'hui le saint vœu qui me lie au Très-Haut ? »

— Marguerite, s'écria Arnaud avec l'accent de la passion, se peut-il que tu veuilles rester l'esclave de ces préjugés qui n'ont d'autre source que l'égoïsme et l'ambition des prêtres, de ces préjugés que les pre-

mières clartés du temps nouveau rejettent à jamais dans le néant? Peux-tu croire de bonne foi être agréable à Dieu en passant tristement ta vie dans un cloître, parce qu'il a plu à un père dénaturé et à un frère sans cœur de t'y jeter par des motifs égoïstes? Ton cœur, ta raison même ne doivent-ils pas te dire que la destinée de la femme est autre, qu'elle est d'aimer, d'aimer son mari, ses enfants, et que cet amour est indépendant de l'amour de Dieu? Dieu ne te demande pas le sacrifice de ta vie terrestre! Il demande, il veut que tu remplisses ta destinée; voilà la seule chose qui lui soit agréable, voilà pourquoi il t'a faite telle que tu es, avec tous les désirs et toutes les aspirations de ton cœur! Il serait un odieux tyran s'il exigeait de toi autre chose.

— Mon cœur me dit, cher Arnaud, répondit Marguerite d'une voix ferme, en relevant vers lui ses beaux yeux; mon cœur me dit que c'est une faute grave, une honte ineffaçable de fausser un serment. Dieu a entendu et reçu mon serment. Jamais, non, jamais je n'y faillirai! Sa grâce infinie m'a permis de t'aimer encore tout en l'aimant, car il a fait descendre la paix et la sérénité dans mon cœur, bien qu'il sache que je t'y ai conservé une place. Oh! n'essaye pas de me faire chanceler dans ma foi! Ton dessein me trouble. Ton image, cher Arnaud, serait gravée dans mon âme en traits moins purs. Contente-toi d'être assuré que mon amour pour toi est resté et restera toujours inaltéré, mais n'exige pas davantage; n'essaye pas de me rendre parjure envers Dieu, tu ne ferais par là que me préparer un avenir de chagrins et de larmes, et nous rendre malheureux l'un et l'autre. »

Arnaud, qui connaissait la fermeté de Marguerite, désespéra du succès de son dessein. Encore une fois c'en fut fait de toutes ses espérances. Il tenait toujours la main qu'elle lui avait abandonnée; et ils demeurèrent ainsi quelque temps, sans trahir par une seule parole le combat qui se livrait en eux.

« Je le savais bien, dit enfin Marguerite à demi-voix, en attachant sur lui un regard plein d'amour; je le savais bien, que tu m'avais gardé toujours la même tendresse, et qu'un court moment d'égarement avait seul pu te pousser à me demander une chose qui me rendrait indigne de toi. Je remercie Dieu de m'avoir laissé du moins cette dernière consolation, ce dernier bonheur!

— Marguerite, Marguerite! s'écria Arnaud avec un redoublement de passion, est-ce bien là ta dernière résolution, ta volonté irrévocable?

— Séparons-nous, mon ami, répondit-elle d'une voix douce et suppliante; je t'en conjure, Arnaud, arme-toi de courage, rien n'est changé entre nous! Nous sommes restés l'un pour l'autre ce que nous

étions il y a quelques années. Si tu m'aimes comme je t'aime, tu seras heureux.

— Et toi, que deviendras-tu, Marguerite ? demanda-t-il après une pause, avec un profond soupir.

— Je resterai ici jusqu'à ce que l'on me chasse.

— Et après ?

— Après ? Je retournerai à Verneuil.

— Et si l'on t'en chasse ?

— De Verneuil ?

— Eh bien ! soit, séparons-nous, dit-il alors avec un accent de soudaine espérance ; si tu as besoin de moi, j'accourrai, et peut-être alors tes idées auront-elles changé. »

V.

Le séjour de Marguerite dans le couvent de Saint-Léger ne fut que de quelques semaines, après lesquelles on jugea nécessaire de faire déguerpir les cinq religieuses qui s'étaient obstinées à rester. Marguerite revit donc bientôt le château de Verneuil, où elle avait passé les années de son enfance. Son père arrivait de Paris en ce moment. Malgré la haine violente que lui inspirait la révolution, il ne put cependant prendre aucune part aux luttes passionnées des partis ; sa lassitude, ses appréhensions et ses angoisses étaient plus fortes que tout. Aussi s'efforça-t-il de déterminer sa fille à déposer l'habit de son ordre, qui pouvait d'un instant à l'autre les compromettre tous deux. Mais, sur ce point encore, Marguerite resta inébranlable, et quand le vieux comte voulut user à son égard de son autorité paternelle, elle lui opposa l'autorité divine avec une exaltation de piété singulière et une volonté que rien ne put faire fléchir. Elle déclara d'un ton décidé qu'elle resterait à Verneuil en qualité de religieuse, sinon qu'elle partirait, et le comte, finalement, se résigna au premier parti, non par amour pour sa fille, mais par crainte de se trouver tout à fait seul et délaissé dans un moment si critique.

Cependant la roue des événements politiques tournait avec une rapidité furieuse. L'Assemblée législative se sépara pour faire place à la Convention, et bientôt tout prit un autre aspect. La République est proclamée et la royauté abolie. La Montagne, en lutte ouverte avec la Gironde, ne tarde pas à prendre le dessus. Elle demande alors et obtient la mise en accusation et l'incarcération du roi, dont la tête

tombe quelques mois après sous la hache. La Terreur règne sur la France haletante et inondée de sang. Le jeune comte de Verneuil, émigré dès l'année précédente, errait de nouveau à cette heure sur la terre étrangère, après avoir pris part, sous le comte d'Artois, à la malheureuse expédition de Champagne. En même temps les départements devenaient le théâtre de toute sorte d'horreurs. Des bandes de fanatiques sans pitié parcouraient le pays dans tous les sens, immolant ceux qu'on appelait les suspects, pillant et renversant les châteaux de la noblesse.

Arnaud vivait toujours à Nevers. Il avait réussi, non sans de grandes difficultés, à se soustraire à la levée en masse, qui appelait sous les drapeaux tous les citoyens en état de porter les armes, après que l'on eut déclaré la patrie en danger. Il ne voulait pas s'éloigner de Verneuil, bien que ses idées politiques le poussassent aux armées. La crainte que Verneuil ne devînt aussi le théâtre de quelques scènes sanglantes l'avait même déterminé, en dernier lieu, à aller s'établir à Decize. Là, de sa fenêtre, il pouvait voir le château de Verneuil, et, le cœur palpitant de crainte et d'angoisse, il le regardait à chaque instant de la journée, comme pour s'assurer qu'il subsistait encore.

Une nuit, il fut réveillé en sursaut par les sons plaintifs de la cloche d'alarme, et ses premiers regards tombèrent sur la vive lueur d'un incendie. C'était Verneuil qui brûlait. Quand il arriva, haletant, sur le lieu du sinistre, l'œuvre de destruction était pleinement consommée. Il ne trouva que des décombres fumants, des parties d'édifices embrasés et croulants, et une foule sauvage et hurlante qui, dans le délire d'une double ivresse, déchaînait sa fureur aveugle jusque sur ces objets inanimés. Il apprit bientôt que le comte et sa fille s'étaient enfuis, car on les cherchait encore en vain, et cette circonstance ne contribua pas peu à rendre la destruction du château plus complète.

Son unique but, alors, fut de rejoindre les fugitifs, afin de les aider à passer la frontière. Il parcourut tous les environs, mais nulle part il ne trouva de trace de leur fuite, nulle part il n'osa demander des renseignements, de crainte de se trahir lui-même avec ceux qu'il cherchait, jusqu'à ce qu'enfin une indication vague le conduisit dans le voisinage d'Auxerre. Là il apprit qu'un homme et une jeune fille, évidemment deux aristocrates fugitifs, avaient été arrêtés quelques jours auparavant et dirigés sur Paris. Au péril de sa vie, il parvint enfin à s'assurer que les deux personnes en question étaient bien réellement le comte de Verneuil et sa fille Marguerite, et le lendemain même, de grand matin, il arrivait à Paris. La Terreur était alors pour ainsi dire

à son apogée. On venait de décréter le culte de la Raison, et les dantonistes, après avoir immolé la Gironde, s'occupaient de renverser la dictature révolutionnaire. Robespierre et Danton s'observaient en ennemis, comme deux duellistes en champ clos, et il devait se décider en peu de jours qui des deux resterait vainqueur.

Arnaud courut chez Danton. C'était une matinée froide et brumeuse d'avril de l'année 1794. Danton était encore au lit.

« Je te le disais bien, citoyen Arnaud, dit-il de sa voix puissante, sans seulement relever la tête, après avoir écouté son ancien ami dans une demi-somnolence, je te le disais bien que tu viendrais, et que tu viendrais en suppliant. Tu te souviens sans doute aussi de ce que j'ajoutai lors de notre entrevue d'il y a cinq ou six ans ?

— Tu me dis alors, citoyen Danton, que j'eusse à me souvenir de cette heure, et je m'en suis souvenu. Voilà pourquoi je suis ici. Mets en liberté ces malheureux dont l'unique faute est leur naissance. Ils n'ont pris part ni l'un ni l'autre à aucun mouvement politique, à quoi bon les tuer ? Quel avantage peut-il y avoir à immoler un vieillard et une faible femme ? N'y a-t-il donc pas eu assez de sang versé dans notre malheureuse patrie ?

— Parle bas, dit Danton en modérant lui-même le ton de sa voix ; parle bas, mon ami, si tu ne veux pas aller tenir compagnie à ceux pour lesquels tu m'implores. Toute ma puissance ne suffirait pas à te préserver de ce danger. Puis ne parle pas de choses auxquelles tu n'entends rien. Il est besoin encore de plus d'une forte saignée pour guérir le corps malade de la France. Il faut la purger de toutes ces humeurs viciées, alors seulement elle pourra entrer en convalescence.

— Et c'est avec de telles phrases que vous tuez de faibles vieillards et d'innocentes jeunes filles ?

— Innocentes ? répliqua Danton avec un amer sourire. Ces vieillards sont des aristocrates incorrigibles, et ces jeunes filles donneront un jour naissance à des enfants qui rajeuniront leur race et leurs principes.... Elle est sans doute bien belle, cette jeune aristocrate à laquelle tu portes un si vif intérêt ? ajouta-t-il avec un regard narquois, en se soulevant à demi sur son lit ; elle était ton écolière autrefois, et maintenant....

— Elle était religieuse au couvent de Saint-Léger, interrompit Arnaud.

— Eh bien ! nous avons levé tous ces obstacles. Veux-tu épouser la jolie aristocrate, citoyen Arnaud ? Elle deviendra ta femme et te don-

nera des enfants dont tu feras de bons républicains, n'est-il pas vrai ? Cela, mais cela seul change la thèse.

— Je promets de l'épouser, répondit Arnaud, à condition qu'elle y consente.

— Y a-t-il à en douter ? T'aime-t-elle ?

— Elle m'en a fait l'aveu bien souvent.

— Ainsi c'est une affaire réglée.... Tiens, voici l'arrêté, continuait-il en écrivant quelques mots sur un morceau de papier, elle doit être à Sainte-Pélagie. Dis-lui à qui elle doit la vie après toi, et plus tard, — quand nous aurons recouvré un peu de tranquillité, — alors j'irai vous voir, Arnaud. Si je ne viens pas, tu m'excuseras, car tu sauras que la chose ne m'a pas été possible. »

Arnaud voulut mettre à profit cet accès de sensibilité de son ami — Danton en avait parfois de pareils — pour obtenir un second arrêté semblable en faveur du vieux comte de Verneuil, mais Danton, sur ce point, fut inexorable.

« Va, lui cria-t-il, tu n'as pas besoin d'un beau-père ! Il ne serait pour toi qu'un embarras. D'ailleurs j'ai fait plus que je n'eusse dû faire, peut-être, dans l'intérêt de ma sûreté. Va, te dis-je, je ne veux pas ! Pendant que tu perds ici ton temps sans profit, peut-être emmène-t-on déjà ta fiancée à l'échafaud. Tu n'as pas un moment à perdre, cours vite ! »

Arnaud arriva tout haletant à Sainte-Pélagie. Devant la porte ouverte de cette fameuse prison, qui envoyait alors journellement une partie de ses hôtes à la guillotine, pour les remplacer par d'autres qu'elle ne gardait que peu de temps, se pressait une multitude fanatique, accourue là pour voir partir les victimes destinées à l'échafaud et les couvrir au passage de ses sauvages huées. Il ne parvint qu'à grand'peine à se faire admettre, grâce au décret de Danton, au milieu de la confusion de ce moment suprême. Après avoir fouillé d'un regard inquiet plusieurs salles spacieuses et toutes remplies de prisonniers, il trouva enfin Marguerite de Verneuil, qui fut aussitôt mise en liberté. La noble enfant n'avait qu'une pensée : son père. En vain Arnaud s'efforça-t-il de la tranquilliser, de lui donner le change ; elle se refusa obstinément à quitter la prison avant d'avoir parlé à son père. Ils arrivèrent ainsi dans la cour, d'où partaient en ce moment les charrettes sur lesquelles étaient assises en rangs serrés les malheureuses victimes.

Comme elle levait les yeux de ce côté, Marguerite aperçut son père parmi elles ; de ses deux mains enchaînées, ses yeux ternes fixement

baissés sur le sol, il s'appuyait contre le rebord de la charrette, tandis que ses cheveux blancs clairsemés flottaient au vent en désordre.

« Mon père, mon père ! » cria Marguerite au moment où les charrettes s'ébranlaient. Mais le peuple se précipita en poussant des hurlements sauvages, et Marguerite tomba sans connaissance dans les bras de son guide. Cet évanouissement la sauva, car elle eût été infailliblement perdue si l'on eût reconnu en elle la fille d'un aristocrate condamné à mort. Arnaud se hâta de l'emporter, et lorsque, trois jours après, il était assis auprès d'elle, alitée et gravement malade, on conduisait à l'échafaud Danton et ses partisans.

VI.

Des mois s'écoulèrent avant que Marguerite fût rétablie. Ils n'eurent rien de plus pressé, l'un et l'autre, que de quitter Paris, où la Terreur avait atteint son paroxysme, et ils n'arrivèrent pas sans péril à Nevers. Là, Arnaud installa Marguerite chez une vieille dame de sa connaissance et reprit, quant à lui, possession de son ancien logement. Il put dès lors voir son amie tous les jours, mais il respecta sa douleur et n'insista pas auprès d'elle pour l'accomplissement de son plus ardent désir. Enfin, après une année, année de bonheur pour tous deux, l'état de la France, d'autre part, commençant à s'améliorer un peu, il ne put se taire plus longtemps et supplia Marguerite de lui accorder sa main, sans lui cacher qu'il n'avait pu lui sauver la vie qu'en promettant de l'épouser.

« Tu vois, ma chère Marguerite, continua-t-il, que Dieu lui-même a voulu notre union ; s'il t'a tirée du péril de mort, c'est pour que tu sois à moi. Te voilà maintenant tout à fait seule, sans appui, sans parents. Tu n'aurais qu'un motif plausible pour me refuser ta main à cette heure, ce serait d'avoir cessé de m'aimer.

— Je croyais, répondit-elle de sa voix douce et gracieuse, j'ai toujours cru que tu m'aurais compris, cher Arnaud. Tu ne saurais imaginer combien je souffre en reconnaissant ton erreur. Peut-être ai-je eu tort de vivre si longtemps avec toi dans un commerce d'amitié si intime. Certes, mon plus grand bonheur serait de t'appartenir entièrement, comme tu le désires, — car mon amour pour toi est resté toujours le même ; il se serait même encore accru, si c'eût été possible. — Mais je ne romprai jamais mes vœux ! Oublie-moi, Arnaud, — je saurai supporter cette douleur après toutes les autres, bien que je ne

puisse cesser de t'aimer, — mais ne me demande pas ce qui est tout à fait, absolument impossible. Aussi longtemps que je vivrai, j'appartiens à Celui à qui j'ai engagé ma foi jusqu'à la mort et qui m'a permis de te laisser dans mon cœur une place à côté de lui-même. Je ne puis pas te donner plus. Que cela soit bien entendu une fois pour toutes entre nous, et la lutte deviendra plus facile ; cessons ces relations auxquelles je me suis laissée aller, quoique je sente à présent que j'ai eu tort, et qu'elles étaient une faute. — Nous ne nous parlerons plus désormais, mon Arnaud, je n'entendrai plus ta voix, je renoncerai au bien le plus cher que j'aie au monde, mais du moins je resterai fidèle à Dieu et à toi, comme je l'ai juré, — et la paix, la paix de Dieu habitera dans nos cœurs. »

Toutes les représentations que put ajouter Arnaud furent inutiles, il avait épuisé toutes ses raisons, et comme il aimait Marguerite de toute la puissance de son âme, non-seulement il se plia à sa volonté, mais il finit par trouver jusque dans le renoncement douloureux à son vœu le plus ardent une sorte de sublime félicité, soutenu qu'il était par la conscience d'être aimé de Marguerite et aussi par je ne sais quelle exaltation de son cœur épuré.

Pendant quelque temps encore les deux amants vécurent à Nevers sans échanger une parole ; mais un tel état de choses devint à la longue intolérable pour Arnaud, et il résolut de partir pour l'armée. L'étoile de Bonaparte commençait à briller à l'horizon de la France. Arnaud s'enrôla pour l'armée d'Italie, prit congé de Marguerite par une lettre, et posant sur son cœur, comme un divin talisman, la réponse qu'il reçut d'elle, fit cette merveilleuse campagne qui mit en quinze jours toute la haute Italie sous les lois de la France. A Lodi, il reçut un coup de feu dans la poitrine et tomba en murmurant le nom de Marguerite. Quand il eut repris connaissance, il se trouva dans une petite chambre hospitalière d'une maison de paysan, et vit Marguerite assise auprès de son lit.

D'abord il crut rêver ou être mort déjà, mais lorsqu'il distingua le doux accent de cette voix si connue et si chère, il se rendit compte de sa vraie situation et bénit en silence la balle qui l'avait frappé.

« Ne parle pas, mon ami, lui dit-elle, ne me questionne pas, je te conterai tout. J'ai suivi tes pas, je savais d'avance, — une voix secrète me le disait, — que tu aurais besoin de moi. Après t'avoir trouvé parmi les morts sur le champ de bataille, je te fis porter ici, et Dieu, qui est si bon pour moi, a exaucé ma prière — tu ne mourras point ; tu guériras, mon ami, le médecin me l'a promis, pourvu que tu té

tiennes bien tranquille et que tu évites toute excitation. Maintenant il dépend de toi que je reste encore ici pour te soigner. Sois entièrement docile, à cette seule condition je ne partirai pas. »

Est-il besoin de dire qu'il fit tout ce qu'on exigeait de lui pour conserver un bonheur que lui avait envoyé le ciel si inespérément et qu'il savait ne devoir durer que si peu. Ce furent de bien beaux jours que ceux qu'ils passèrent ainsi tous deux ensemble, elle empressée et attentive à hâter une guérison qui lui tenait tant au cœur, lui se laissant prodiguer ces mille petits soins délicats dont l'amour seul est capable. Mais ce temps aussi eut une fin.

Dès qu'il fut en état, bien que faible encore, de descendre dans le petit jardin de la maison, et qu'il n'y eut plus à douter de son prochain rétablissement, Marguerite prit congé de lui. Séparation mêlée de douleur et de joie, qu'il ne chercha pas à retarder par une vaine insistance, mais qui fut adoucie pour tous deux par la conscience d'un devoir accompli.

Marguerite était retournée à Nevers; quelques mois après, Arnaud l'y suivit, sa blessure ne lui permettant pas de supporter plus longtemps les fatigues de la vie militaire. Marguerite donna des leçons de musique et se consacra en général à l'éducation de quelques jeunes filles, ce qui la mit à même de suffire à ses modestes besoins. Arnaud, dont la mère était morte, trouva une place d'organiste à la cathédrale et vécut dans une profonde retraite, s'occupant d'études littéraires à ses heures de liberté. Toutefois, sœur Agathe et le taciturne organiste furent bientôt généralement connus et estimés de toute la ville.

Chaque dimanche, quand Arnaud jouait de l'orgue pendant le service divin, et que la foule recueillie prêtait une oreille avide à cette sublime et religieuse musique, il lui était donné de voir Marguerite, qui avait sa place marquée parmi les fidèles. Alors ses regards se reposaient avec une douloureuse tendresse sur cette figure si chère, les sons qu'il tirait de l'orgue lui traduisaient les sentiments de son cœur, et elle, en les écoutant, semblait entendre la voix de son ami.

Une fois seulement dans l'année, Arnaud jouait le *Stabat* de Palestrina, c'était le jour anniversaire de celui où elle lui avait fait l'aveu de son amour. Arrivé à ce passage, à ce passage si bien connu de tous deux, où l'orgue de la chapelle de Verneuil s'était si soudainement tu, il faisait une pause, comme s'il voulait cesser de jouer, puis reprenant alors, il finissait par un chant faible et plaintif. Longtemps d'avance ils aspiraient tous deux à ce jour et à ce moment, où ils trouvaient l'ineffable jouissance d'un souvenir plein de tristesse, il est vrai,

mais qui faisait descendre dans leur cœur une paix sereine et sans remords.

Ainsi vécurent-ils plusieurs années, non plus dans la tristesse du renoncement, mais dans la paix de deux cœurs où l'amour est resté inaltéré et a même retrouvé l'espérance. De temps en temps, Arnaud était malade, car la balle qui l'avait atteint à Lodi en pleine poitrine lui avait gravement lésé les poumons, et cette lésion, bien que guérie, exigeait encore de grands ménagements et des précautions continuelles.

Une fois encore le jour approchait où il devait jouer le *Stabat*, ce jour tant désiré de lui et de Marguerite. Il se sentit pris la veille au soir d'une violente inflammation pulmonaire et reconnut bientôt, à son grand dépit, qu'il ne pourrait jouer le lendemain. Le mal fit de rapides progrès pendant la nuit, et il crut le lendemain matin avoir la certitude de sa mort prochaine. Il écrivit à Marguerite, il ne le put faire que d'une main tremblante. « Joue pour moi aujourd'hui le *Stabat*, ma chère Marguerite, lui disait-il, je ne saurais jouer moi-même, car je suis très-malade. Joue pour moi, je t'entendrai, quoique absent. Remplis ce vœu, qui est peut-être le dernier, de ton fidèle Arnaud. »

Ce fut avec un sentiment mêlé de douleur et de joie que Marguerite lut ces lignes de son ami. Elle s'habilla avec plus de soin que d'habitude, cacha dans son sein le petit papier et se rendit à l'église. Le service divin commença avec l'accompagnement habituel des accords de l'orgue, vint ensuite le *Stabat*. Marguerite avait déployé tout son talent dans l'exécution de ce morceau magistral, et les hautes voûtes de l'église retentissaient de sa puissante harmonie.

Tout à coup ces notes cessèrent de vibrer, et un son unique, faible et étouffé, comme le souffle d'une âme qui s'en va, courut sur la tête des fidèles agenouillés. Il se fit dans tout le chœur un mouvement inusité, plusieurs personnes allaient et venaient rapidement, mais l'orgue restait muet, et le service divin s'acheva silencieusement, sans l'accompagnement ordinaire de la musique sacrée.

Le prêtre entra haletant dans la sacristie.

« Savez-vous, mon révérend ! s'écria d'une voix émue le sacristain qui le suivait. C'est la sœur Agathe qui a touché l'orgue aujourd'hui, et elle est morte au milieu du *Stabat*. »

— Et moi j'arrive de chez notre organiste, dit un autre ecclésiastique qui entra en ce moment, je viens de lui administrer l'extrême-onction. Chose étrange, il doit être mort au même instant que la sœur Agathe. Il resta longtemps couché sur son lit comme quelqu'un qui

fait effort pour écouter des sons lointains, mais il n'y avait absolument rien à entendre. Tout à coup une céleste sérénité illumina ses traits pâlis et défigurés par la maladie : « Maintenant, maintenant elle joue, murmura-t-il tout bas ; oh ! je t'entends, Marguerite, voilà l'accord ! — Merci... nous voici maintenant réunis pour jamais ! » Là-dessus, un doux sourire se dessina sur ses lèvres — son âme s'était envolée.

— La chose est étrange assurément, observa l'autre prêtre tout en déposant ses vêtements sacrés, d'autant plus que tous deux, si ce qu'on dit est vrai, s'aimaient l'un l'autre depuis bien des années d'un amour idéal. »

Tous deux étaient morts en effet au même instant.

GUSTAVE DE STRUENSÉE.

(Traduit par M. A. MATERNE.)

NOTICE

SUR LE PEINTRE ALLEMAND

ALFRED RETHEL.

(*Blätter der Erinnerung*, Souvenirs, par W. MÜLLER DE KÖNIGSWARTER.)

Il n'est pas de spectacle plus navrant que celui d'un homme de talent, artiste ou poète, tout à coup arraché à ses travaux et à ses succès et plongé tout vivant dans la tombe silencieuse de la démence. A la tristesse que la folie nous inspire toujours, en nous rappelant la fragilité de notre raison, vient s'ajouter le regret de voir tant de nobles facultés s'éteindre avant le terme marqué par la mort. Nous comparons l'état présent de l'infortuné avec celui de la veille, et nous éprouvons un douloureux serrement de cœur en mesurant l'abîme profond qui les sépare et que toute notre pitié ne saurait combler. Les regards qui brillaient autrefois avec l'éclat de l'aurore et renfermaient dans leurs mystérieuses profondeurs tout un monde de poésie et d'amour, sont aujourd'hui ternes, froids et déserts; sa bouche, d'où jaillissaient par moments des torrents d'éloquence, ne laisse plus échapper que des sons confus et des paroles sans suite; ses bras pendent inertes à ses côtés, et sa tête, alourdie par le voile de plomb qui pèse sur elle, repose tristement sur sa poitrine. Quel est celui d'entre nous qui pourrait contempler d'un œil sec cette ruine vivante et désolée? La foule elle-même, si indifférente d'ordinaire aux malheurs du génie, s'arrête et se découvre tout émue devant cette grande infortune.

Une des plus sympathiques et des plus récentes victimes de cette triste maladie en Allemagne a été Alfred Rethel. Cet artiste, qui, dès ses premiers pas dans la carrière, avait atteint les Cornélius et les Overbeck, les Schnorr et les Kaulbach, épuisé par le travail, attristé par le spectacle des misères humaines et blessé au cœur par l'injustice de ses ennemis, fut subitement atteint de démence dans toute la force de l'âge et du talent. Il languit plusieurs années dans cet état, abandonné de quelques-uns des siens et oublié déjà par la plupart de ses contemporains. Enfin la mort vint mettre un terme à cette longue et douloureuse agonie, qui aurait pu être épargnée, ce semble, à celui qui joignait aux plus beaux dons de l'esprit les plus précieuses qualités du cœur.

Alfred Rethel naquit en 1816 à Aix-la-Chapelle. Son père, qui était d'origine française, était venu se fixer dans cette ville, sous le Consulat, comme conseiller de préfecture; mais après y avoir épousé la fille d'un négociant, il s'était démis de ses fonctions et avait fondé une fabrique de produits chimiques. C'était un petit homme vif, aimable, entreprenant, et qui sut conserver au milieu des difficultés d'une vie de labeurs un grand fonds de bonne humeur et de philosophie pratique. Son fils hérita de sa vivacité et de sa gaieté toutes françaises. Aimant le jeu et les exercices violents, il s'y livrait avec une telle ardeur qu'il faillit plus-d'une fois y perdre la vie. Un jour il tomba de cheval et se cassa le bras; une autre fois il glissa sous les roues d'une voiture qui lui passa sur le corps et lui fit une profonde blessure à la tête. La fréquence et la gravité de ces accidents effrayèrent ses parents, qui n'osèrent presque plus le laisser sortir pour aller jouer avec ses petits camarades. C'est dans l'inaction et la retraite forcées où ils le retinrent que se développèrent en lui les premiers germes de son talent. Assis pendant de longues heures aux pieds de sa mère, il s'amusait à dessiner sur une ardoise ou sur une feuille de papier. Des scènes de guerre représentant des Turcs aux prises avec les Grecs étaient ses sujets de prédilection. Sa mère, heureuse et fière de cette disposition, l'encourageait et la dirigeait; elle y voyait pour le moment une agréable distraction, et pour l'avenir peut-être un moyen certain d'arriver à la gloire et à la fortune. C'était une femme distinguée, cachant sous une apparente simplicité une imagination brillante et un esprit cultivé. Sérieuse sans tristesse, pieuse sans austérité et bonne sans faiblesse, elle exerça la plus douce et la plus heureuse influence sur le développement moral et artistique de son enfant. Elle nourrit son cœur de la lecture de la Bible et du récit des vieilles ballades allemandes; elle forma son goût par des critiques délicates et stimula son talent par des éloges habiles et mesurés. Plus tard, elle put dire avec un juste sentiment d'orgueil maternel qu'elle avait donné deux fois la vie à son enfant. Quant à lui, il n'oublia jamais ce qu'il devait à cette excellente mère : le premier argent qu'il gagna, c'est à elle qu'il s'empressa de l'envoyer pour qu'elle pût soigner sa santé et faire un petit voyage; c'est à elle encore qu'il fit part, comme à sa plus intime confidente, de ses impressions, de ses projets et de ses succès d'artiste.

Un philosophe allemand a dit que, dans la génération, c'est le père qui communique à l'enfant sa volonté, et la mère son intelligence¹. Il aurait pu ajouter, comme corollaire de cette vérité, que dans l'éducation chacun des parents est chargé de surveiller la faculté qui est son legs immédiat. Lorsque cette surveillance est égale de part et d'autre, ce qui a rarement lieu, celui qui en est l'objet deviendra plus tard ce qu'on appelle un homme accompli; sans avoir une spécialité marquée, il sera propre à tous les emplois et à tous les genres de vie et pourra faire un écrivain agréable, un habile diplomate ou un excellent administrateur. Si, au contraire, l'action et l'influence des parents sont inégales, le développement intellectuel de l'enfant manquera d'harmonie et de plénitude; avec la prépondérance du père, la volonté, qui fait l'homme d'action, prendra une extension marquée, tandis qu'avec la prépondérance de la mère, l'intelligence², qui constitue les natures d'artistes, aura le pas sur le caractère.

¹ Voir l'article de Schopenhauer sur l'amour, dans la livraison de la *Revue* du 31 janvier 1861.

² Il faut comprendre dans l'intelligence non-seulement l'entendement, mais aussi la sensibilité.

Voilà pourquoi sans doute, en Allemagne, où les mères, qui possèdent généralement une instruction suffisante, sont exclusivement chargées de l'éducation de leurs enfants, les dispositions artistiques sont bien plus communes que partout ailleurs. On y trouve des musiciens et des poètes dans tous les rangs de la société, et il n'est pas rare d'entendre un simple paysan chanter en s'accompagnant du piano, ou de voir un ouvrier célébrer en vers naïfs les joies si clairsemées de sa vie de labeurs.

Cependant l'éducation maternelle, sans cesse troublée par d'autres devoirs, ne suffisait plus au jeune Rethel, et il fut envoyé dans une école primaire du voisinage, dirigée par un certain M. Hackländer, dont le fils, qui était de l'âge d'Alfred, s'est fait un nom en Allemagne comme journaliste et romancier. Il ne s'y distingua ni par une grande application, ni par des facultés brillantes; mais comme il continuait à se livrer à sa passion pour le dessin et qu'il acquérait de jour en jour plus d'habileté dans cet exercice, ses parents se décidèrent à ne pas contrarier ses goûts et à lui laisser suivre la carrière des beaux-arts. Ils envoyèrent donc une demande d'admission avec quelques-uns de ses meilleurs dessins à l'académie de Düsseldorf, où l'on s'empressa de le recevoir. C'était en 1829, et il avait treize ans.

La direction de l'académie, que Cornélius avait abandonnée deux ans auparavant pour aller à Munich, était alors entre les mains de Schadow. Cet artiste, dont on a pendant quelque temps surfait la réputation, était bien inférieur à son prédécesseur. Il ne savait pas, comme lui, enflammer les imaginations de ses élèves et diriger leur essor dans les hautes régions de la peinture monumentale; il était plutôt disposé à étouffer toute ardeur un peu trop vive et à ramener sans cesse l'attention vers l'étude sobre et précise de la nature. Mais si la sécheresse et l'austérité de son enseignement devenaient dangereuses pour les artistes déjà avancés, elles étaient singulièrement convenables et bienfaisantes pour les nouveaux venus, en les forçant à la plus scrupuleuse correction dans leur dessin. Sous cette direction, le jeune Rethel, qui joignait l'application, à l'intelligence, fit des progrès rapides et étonnants. Ses camarades s'inclinèrent sans murmurer devant sa supériorité, et l'on ne parla bientôt plus dans la ville que du talent merveilleux du jeune artiste. Lors d'une visite que le prince royal de Prusse fit à l'académie, le jeune Rethel réussit à fixer son attention et celle des hommes distingués qui l'accompagnaient. Ce petit succès lui fut très-sensible, et il s'empressa de le raconter à ses parents. « Tous les écoliers, leur écrivit-il, qui avaient quelque chose d'achevé ou sur le chantier durent se tenir en frac dans leurs chambres. J'étais aussi du nombre et je me trouvais dans une chambre avec quatre de mes camarades. Le prince parut bientôt, accompagné d'une suite nombreuse dans laquelle se trouvaient six généraux. Lorsqu'il vit mon dessin, il s'informa auprès du directeur qui l'avait fait et où en était l'auteur. Le directeur me fit signe de m'approcher, et m'emparant vivement du chapeau de mon voisin, car je n'en avais pas, je me rendis aussitôt devant Son Altesse. Elle me fit plusieurs questions bienveillantes auxquelles je répondis brièvement, en ayant bien soin d'ajouter à chaque réponse Votre Altesse. Ensuite je m'entretins encore longtemps avec les généraux de Vorstell et de Müffling, et je dus promettre à ce dernier qu'aussitôt que mon tableau serait achevé, je l'enverrais à l'Exposition de Munster. Amen. »

Il avait à peine seize ans lorsqu'il exposa son premier tableau. En France, les

peintres débutent presque toujours par des sujets mythologiques, où ils étaient avec complaisance tout ce que leur mémoire a retenu de l'enseignement de leurs maîtres. Leur tableau est pour eux ce que la composition latine est pour le jeune bachelier; c'est un exercice mnémotique où le cœur et l'imagination ont peu de part. En Allemagne, les artistes ont plus de liberté, et ils en profitent rarement pour copier d'après d'anciennes études les malheurs de Calypso, le jugement de Paris, la mort de Patrocle ou toute autre antiquité de ce genre. Ce procédé peut offrir des inconvénients qui n'apparaissent pas au premier abord; mais du moins il permet de juger du caractère et de l'aptitude de l'artiste dès sa première production. A l'apparition de celle de Rethel, la critique s'empressa de proclamer un peintre de plus en Allemagne, et la suite a prouvé qu'elle ne s'était pas trompée. Le tableau du jeune artiste représentait saint Boniface plantant son bâton de pèlerin, surmonté de la croix, dans le tronc du chêne de Wodan, qu'il venait de faire tomber sous sa hache. Par l'extrême simplicité de la mise en scène, qui n'offrait qu'un seul personnage, cette composition se ressentait un peu de l'influence du directeur de l'académie, qui ne permettait pas à ses élèves de déployer plus d'imagination que lui n'avait l'habitude d'en mettre dans ses tableaux; mais par le choix et l'exécution même du sujet, elle révélait chez l'artiste une originalité et une indépendance auxquelles on n'était pas encore habitué à Düsseldorf. Il est vrai que Lessing exposa cette même année sa *Prédication des Hussites*, qui devait ouvrir une nouvelle ère dans l'académie des bords du Rhin; mais cette audacieuse tentative était isolée, et les professeurs préconisaient toujours les sujets symboliques et les formes grêles et élancées du moyen âge. Le même Lessing n'avait-il pas encore sacrifié au culte du symbole deux ans auparavant en exécutant son *Roi* et sa *Reine en deuil*? Le jeune Rethel fit donc preuve d'un courage qui décelait déjà le génie, en secouant les traditions de l'enseignement académique et en remontant aux sources vives du christianisme et de la patrie pour y abreuver son talent naissant. Il en rapporta non une froide allégorie ni une pâle et timide imitation de la nature, mais une idée vivante et animée qu'il revêtit ensuite de formes énergiques et vigoureuses.

Ce sujet de saint Boniface convertissant les Germains avait charmé son imagination; il le compléta les années suivantes par deux autres tableaux conçus dans le même esprit et exécutés d'après les mêmes principes. L'un cependant offrait une composition un peu plus savante et plus compliquée: au centre, Boniface se tenait debout auprès d'un chêne renversé; à gauche les disciples, à droite les auditeurs, et dans le fond un prêtre germain s'éloignant d'un air soucieux. Dans l'autre, l'apôtre se trouvait de nouveau seul et élevait une chapelle chrétienne avec les débris du chêne de Wodan. Tout cela sans doute se ressentait encore de l'inexpérience et de l'ardeur de la jeunesse: les lignes en étaient un peu heurtées, les contours saillants, les tons austères; mais malgré ces défauts, qui étaient plutôt l'effet de l'âge que de l'impuissance, la critique avait raison de proclamer l'avènement d'un nouveau talent.

Le succès que Rethel venait d'obtenir n'était pas un effet du hasard; le jeune artiste l'avait préparé et mérité par de sérieuses et fortes études. Doué d'une nature passionnée, il se livrait alors au travail avec la même ardeur qu'autrefois aux jeux de l'enfance. Ses seules distractions étaient la promenade le soir dans la belle allée des marronniers de Düsseldorf, ou des réunions intimes avec quel-

ques amis dans lesquelles on faisait de la musique ou l'on discutait des questions d'art. Une application aussi soutenue faillit lui coûter la vie; il fit une grave maladie dont il ne se rétablit que grâce à la vigueur de sa constitution et aux soins de deux de ses camarades avec lesquels il demeurait et qui eurent pour lui le dévouement d'une mère. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il s'abandonnât à une tristesse et à une mélancolie précoces; il était, au contraire, d'une gaieté et d'une vivacité qui rappelaient évidemment son origine française. Il aurait même pu aspirer à de brillants succès dans le monde par les avantages extérieurs de sa personne et les charmes de son esprit, car lorsqu'il se laissait entraîner par quelques-uns de ses amis dans le sein de leurs familles, il y devenait aussitôt le centre de l'attention et l'ordonnateur de la fête improvisée. Mais il se permettait rarement ces douces distractions, afin de ne pas ravir un temps précieux à ses graves études. Le récit d'un voyage qu'il fit en 1833 sur les bords du Rhin permit de jeter un regard dans son âme candide, ouverte à toutes les beautés de la nature et à toutes les joies innocentes de la vie. Il est écrit sous forme de lettre adressée à ses parents, et l'on y trouve, à défaut de style et d'événements romanesques, le reflet d'une imagination naïve et d'un cœur aimant :

« Düsseldorf, 21 octobre 1833.

» MES CHERS PARENTS,

» Je suis revenu jeudi soir de mon voyage de quatre semaines, après être resté huit jours de plus que je n'avais pensé. Voilà donc encore une jouissance de moins! Ah! quel magnifique automne j'ai eu! Laissez-moi essayer de vous en faire la description.

» Je partis d'ici à une heure du matin par le train express. J'avais avec moi Lazinsky, qui s'était tout à coup décidé à faire ce voyage, et trois autres peintres. Nous arrivâmes à Cologne à six heures du matin et nous nous rendîmes aussitôt au bateau à vapeur. A sept heures du soir, nous étions à Coblenz. C'était un beau spectacle que la ville de Coblenz avec ses magnifiques fortifications éclairées par les rayons du soleil couchant! L'Ehrenbreitstein faisait surtout un bel effet : formant le point culminant de la contrée, il resplendissait aux reflets empourprés du soleil, tandis que la ville et les autres forts étaient déjà plongés dans les ombres de la nuit, interrompues seulement par quelques bandes de nuages bleu-clair qui s'élevaient des vallées du Rhin et de la Moselle. Les hauteurs seules des montagnes du Rhin brillaient encore aux rayons du soleil; ajoutez à cela le bruit sourd et monotone de la machine à vapeur, et vous comprendrez que tout s'unissait pour former un spectacle ravissant. Nous eûmes bientôt abordé, et nous nous hâtâmes, Lazinsky et moi, de nous rendre chez ses parents, qui m'accueillirent avec la cordialité de l'ancien temps. Je passai quelques jours dans cette excellente maison, et je continuai mon voyage à pied, accompagné de deux jeunes gens de Düsseldorf que je connaissais et qui étaient arrivés la veille à Coblenz. Quant à Lazinsky, il resta chez ses parents. Nous rencontrâmes en route trois étudiants d'Aix-la-Chapelle, parmi lesquels je reconnus le jeune Vossen, ce qui me fit un plaisir extraordinaire. Mes deux compagnons de Düsseldorf étaient musiciens, et le hasard voulut que deux des étudiants le fussent aussi. Voilà donc le quatuor au complet. Quand nous fûmes arrivés sur le rocher de Loreley, nous chantâmes le beau lied :

Wie ist doch die Erde so schön, so schön, etc.

Ah ! que le monde est beau, que le monde est beau !

Et chaque fois l'écho répétait le dernier vers :

Ah ! que le monde est beau, que le monde est beau !

C'était vraiment un beau spectacle : la nature était grandiose et la soirée magnifique. La vallée du Rhin est très-étroite à cette place ; les rochers s'élèvent presque à pic, et le fleuve coule avec une molle et silencieuse lenteur. Cependant la surface tranquille des eaux est de temps en temps troublée par une espèce de bouillonnement qui s'apaise et disparaît bientôt, et qui prouve que le Rhin est très-profond en cet endroit. Un calme et un silence extraordinaires régnaient dans le reste de la vallée ; on n'entendait murmurer le vent que sur le sommet des montagnes, et dans le fond le silence n'était interrompu que par le chant monotone de quelque pêcheur assis dans sa barque immobile sur la surface tranquille des eaux. Nous aussi nous devîmes peu à peu silencieux et nous n'ouvrîmes plus la bouche pendant tout le temps que nous restâmes en cet endroit. Chacun de nous voulait s'isoler avec ses pensées. Moi, je pensais à vous, chers parents ; comme j'aurais voulu que vous fussiez à ma place ! Cependant partout il y a des joies et des peines. C'est aussi le cas ici, car en descendant à Bacharach, nous vîmes les tristes ravages d'un incendie qui, quelques mois auparavant, avait détruit seize maisons. Le sort de ces pauvres gens n'est certainement pas à envier.

» Le lendemain matin, nous nous remîmes en route de bonne heure, et après avoir visité le château princier de Rheinstein, nous arrivâmes vers midi à Bingen. Nous nous trouvions alors dans la Hesse, et les trois étudiants ainsi que l'un des jeunes gens de Düsseldorf nous quittèrent. Le musicien et moi nous continuâmes notre voyage à travers le Rheingau. Le ciel était couvert et nébuleux, et nous vîmes très-peu de chose de la belle contrée que nous traversions. Après une marche de trois heures, nous atteignîmes Niederingelheim et nous nous trouvâmes en face de quelques colonnes, antiques débris du palais de Charlemagne. Mais là on peut dire avec Uhland ¹ :

Une haute colonne témoigne encore d'une magnificence disparue ;

Mais elle aussi, déjà crevassée, peut s'écrouler pendant la nuit.

» Mon ami avait à Oberingelheim un oncle qu'il allait voir, et il m'invita à le suivre. Cela ne me souriait pas trop, car je craignais de gêner ces gens ; mais il m'assura du contraire, et je le suivis. On nous reçut avec une hospitalité et une cordialité tout allemandes, et je fus bientôt tout à fait à mon aise. Après les premiers compliments, on nous annonça d'un air triomphal que le lendemain on célébrerait dans le village la dédicace de l'église. Je m'étais bien aperçu en entrant qu'il se préparait quelque chose, car on nous avait reçus les mains enfarinées, et j'avais failli m'asseoir sur une tourte aux pommes. Bientôt après nous nous mîmes à table pour souper, et comme j'étais étranger, je me trouvai placé entre le maître et la maîtresse de la maison, avec lesquels je fis plus ample connaissance. Le mari est un petit homme épais, plein de feu et de vie ; il est un peu gêné par son obésité et un bégayement assez prononcé, mais c'est

¹ L'artiste s'est trompé ; ces deux vers sont de Kugler.

l'honnêteté et la bonté mêmes. Il est docteur et s'appelle Glesswein¹, nom qui répond parfaitement à la magnificence de sa cave. La femme est un peu plus grosse que lui; elle réunit toutes les vertus qui me semblent devoir être l'apanage d'une bonne maîtresse de maison. L'excellente et digne femme! Ils n'ont qu'un fils, qui est dans toute l'acceptation du mot l'unique trésor. Il est de mon âge; c'est un joli garçon, aimable et bien élevé, et le soir même, suivant l'ancienne coutume allemande, nous avons fraternisé le verre en main. Il y avait ensuite la sœur de mon ami; ce n'est pas précisément une beauté, mais c'est une jeune personne très-aimable. Nous nous couchâmes de bonne heure, afin de prendre des forces pour la fête du lendemain. Le matin, nous fûmes éveillés par le roulement des chars qui passaient au-dessous de nous. Je mis la tête à la fenêtre, et je vis que la moitié de la maison où nous étions formait la porte de la ville, où se pressaient en foule des voitures qui arrivaient de Mayence et des environs. Des visages curieux et souriants apparaissaient à toutes les fenêtres, à toutes les ouvertures de la rue. Nous fîmes une rapide toilette et nous nous hâtâmes de descendre. La chambre était déjà remplie d'étrangers. On nous fit faire connaissance, et au bout d'une heure il me semblait que je les connaissais tous depuis un an déjà. Je fis entre autres deux connaissances intéressantes dans la personne de deux jolies demoiselles, dont l'une était de Neustadt-sur-le-Hardt et a fait partie des trente-huit dames qui ont comparu devant le tribunal pour affaire politique. L'autre était la sœur du jeune Metternich qui, en présence d'une foule immense, a planté le drapeau allemand sur le Niederwald, près de Bingen. Que n'avez-vous entendu ces deux jeunes filles s'exprimer avec circonspection, mais avec énergie, sur l'état actuel de l'Allemagne! La première me raconta dans tous ses détails la triste affaire de Neustadt. Pendant toute la matinée, il arriva des étrangers, si bien qu'à midi nous étions une trentaine de personnes. On se disposa alors à dîner, et chacun des messieurs prit une dame à ses côtés. Mais avant de nous asseoir, M. le docteur appela et réunit tous les messieurs, il nous fit mettre en rang, et se plaçant à notre tête, un balai à la main, il nous conduisit dans sa cave, où nous prîmes chacun une bouteille de vin rouge et une de vin blanc d'Ingelheim, que nous vîmes ensuite présenter à nos dames. J'eus à table la jeune dame de Neustadt placée à côté de moi. Nous nous entretenîmes tout le temps sur un ton très-libéral; du reste, tous les invités étaient montés à ce diapason, et ils le firent éclater en accueillant avec un hurra général le toast qui fut porté à Wirth, à Siebenpfeiffer et à Hochdörfer. Le dîner dura jusqu'à six heures du soir; nous nous rendîmes ensuite, bras dessus, bras dessous, sur le marché et dans le village, et après nous être ainsi un peu remis, nous allâmes au bal, où nous dansâmes jusqu'à minuit. C'était très-gai. Je fus mis à l'encan dans un cercle de jolies dames appartenant à la famille d'un professeur du gymnase de Mayence, et adjudé à l'une des plus belles pour la somme de vingt-quatre kreutzers, à peu près sept gros; je devins ainsi sa propriété et me mis tout à fait à ses ordres. Je dansai plusieurs fois avec elle et j'eus plus tard le plaisir de la reconduire chez elle. Ainsi, ce jour-là, la joie fut complète et générale. Le lendemain, je voulais déjà me remettre en route, mais il ne fallut pas y songer, et je restai encore quatre jours qui ne le cédèrent

¹ Ce mot est formé de *wein*, vin, et *giessen*, verser. Pour rendre le jeu de mots en français, il faudrait peut-être se servir d'un équivalent et dire M. Potdevin ou M. Versaboire.

en rien au premier, particulièrement le dernier. Ce jour-là, nous fîmes une partie au Johannisberg au nombre de quarante-cinq personnes environ. Le Johannisberg est situé de l'autre côté du Rhin, juste en face d'Ingelheim, et se trouve dans le duché de Nassau. Arrivés sur le Rhin, nous nommâmes un caissier, et chacun des messieurs dut donner à peu près vingt gros; les dames, naturellement, ne donnèrent rien. Nous nous embarquâmes dans une grande nacelle et nous eûmes bientôt gagné l'autre rive; une demi-heure après, nous étions sur le Johannisberg. Nous visitâmes le château, qui est vraiment une magnifique construction. Lorsque nous en eûmes examiné l'intérieur, on nous conduisit sur une plate-forme qui servait de couronnement à ce merveilleux ensemble. Non, de ma vie je n'ai joui d'une telle vue! Droit en face de nous et derrière les montagnes du Rhin, qui, sans être très-hautes en cet endroit, sont cependant d'un aspect ravissant, s'élevait, à une distance d'environ dix lieues, l'imposant Donnersberg, où l'on voyait déjà çà et là des couches de neige; un peu plus à droite, se déroulait la charnante vallée de Nah, où nous distinguons parfaitement le château de Franz de Sickingen, et droit en face, le Rheingrafenstein et le Rothenfels. Ce dernier est un rocher de cinq cents pieds de haut qui ressemble à une boule, lorgnant la contrée à travers le brouillard d'azur qui l'enveloppe. Encore un peu plus à droite, s'ouvrait près de Bingen la belle gorge du Rhin où les montagnes se resserrent et deviennent singulièrement hautes. Au milieu de la brume de la vallée du Rhin, s'élevait la tour de Mäuse, et sur la rive du fleuve, la tour de Bingen. Au-dessus de tout cela on voyait se dérouler la vaste plaine du Hunsrück. Tout à fait à droite se dressait le Niederwald, au pied duquel est assis Rüdesheim avec son château du Bromser. Devant nous, nous avions le Rheingau et le Rhin, qui ressemble plutôt, en cet endroit, à un lac qu'à un fleuve, et dont la surface est entrecoupée de maints jolis îlots. Sur les deux rives s'élevaient de nombreux villages, pressés les uns contre les autres et entourés de vignes et de ravissants vergers. Un peu plus à gauche, on voyait apparaître derrière la montagne le dôme de Mayence et quelques autres clochers de cette ville; puis tout dans le fond s'étendait la Wetterau, bornée par la Bergstrasse, les monts du Neckar et les Vosges. Enfin, tout à fait à gauche s'élevait le magnifique Taunus, au pied duquel on distinguait Wiesbaden, Ellfeld, Hochheim, etc. Tout cela était éclairé par la lumière d'un beau soleil d'après-midi. Tandis que j'étais plongé dans l'admiration de ces beautés, quelqu'un me frappa sur l'épaule; c'était l'intendant du château, qui me demanda si je voulais rester là jusqu'au jugement dernier, et m'apprit que toute la société était déjà partie depuis longtemps. Ce dérangement me fut très-désagréable, et le fripon jetait des regards furtifs du côté de ma poche, comme si la belle nature du bon Dieu n'était à voir que pour de l'argent. J'eus bientôt rejoint la compagnie, qui entra alors dans le village de Johannisberg, où, en peu de temps, nous nous trouvâmes tous réunis dans une jolie salle. Après avoir bravement mangé et bu, une gaieté extraordinaire s'empara de chacun de nous; on fit disparaître tables et chaises, plusieurs musiciens entrèrent, et l'on se mit à danser et à chanter à cœur joie. Ce divertissement se prolongea jusqu'à dix heures; mais alors on crut prudent de partir, car les fumées du johannisberg avaient un peu échauffé les têtes, et le retour devait s'effectuer à travers les montagnes, les vallées et le Rhin. On organisa donc la retraite, les dames au milieu, les musiciens en tête, et l'on se mit en route. De l'abondance du cœur,

la bouche parle, dit-on; ce fut aussi le cas pour nous. Peu de temps après notre départ, plusieurs voix crièrent aux musiciens de jouer la *Marseillaise*, et comme ce vœu était général, les musiciens s'y rendirent. Ce fut comme une étincelle électrique; les habitants des villages que nous traversions se joignirent à nous, et nous nous vîmes bientôt au nombre de deux cent cinquante personnes. Arrivés sur le bord du Rhin, nous entonnâmes le chant : « Allons, princes, décampons, voici le banquet des peuples, » etc. Lorsqu'on en vint au dernier vers : « A présent, il y a place dans nos campagnes pour y planter l'arbre de la liberté », tout le monde, hommes et femmes, paysans et bourgeois, peintres et étudiants, l'exécuta en chœur, et vous pouvez facilement vous imaginer quel retentissement produisirent dans la nuit silencieuse les paroles chantées par deux cent cinquante voix et accompagnées par les instruments de cuivre. Nous traversâmes ensuite le Rhin et nous eûmes bientôt regagné nos pénates.

» Le lendemain matin, mon ami et moi nous fîmes notre paquet. Je pris congé de mes hôtes avec la même cordialité qu'ils m'avaient témoignée à mon arrivée, et nous partîmes pour Mayence, où nous arrivâmes après une marche de trois heures. Nous nous rendîmes chez le professeur du gymnase dont nous avions fait la connaissance le premier jour de notre arrivée à Ingelheim, et à qui nous avions promis de nous arrêter chez lui en passant à Mayence. Il avait encore un frère et une sœur; tous trois étaient jeunes, et la dernière en particulier était d'une beauté remarquable et d'une gaieté extraordinaire. Après dîner, notre hôte nous fit voir la ville, que j'appris ainsi à connaître et dont je pus admirer la beauté, d'un lieu de plaisance voisin où nous prîmes le café. Mais la vue d'un aqueduc romain qui s'avance dans la campagne pendant l'espace d'une lieue à peu près m'intéressa encore plus que la ville de Mayence. Cette ruine ressemblait à celle d'un pont; les piles sont encore debout, mais il ne reste plus que deux ou trois voûtes. On nous montra aussi plusieurs tombeaux romains. Après nous être arrêtés dans cet examen jusqu'à quatre heures et demie à peu près, nous nous hâtâmes de rentrer en ville, et à six heures nous étions tous les cinq assis au théâtre. Cet édifice est tout à fait nouveau; il avait été achevé huit jours auparavant et on n'y avait encore joué que quatre fois. On donnait ce soir-là l'opéra de *Titus*; la pièce était parfaitement montée, et nous passâmes une charmante soirée.

» Le lendemain matin, nous prîmes congé de nos hôtes et nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur qui devait nous transporter à Francfort. Ce fut encore une journée magnifique. D'abord, les rives du Mein sont ravissantes, particulièrement celle de gauche, où le Taunus ne cessa pas un instant de s'offrir à nous; ensuite, la société qui se trouvait sur le bateau était très-intéressante. On joua, on chanta, et rien que des chants de liberté encore. C'était un officier hessois qui donnait le ton. Nous abordâmes à Francfort vers les quatre heures. Ah! la superbe ville! Quelles immenses richesses, quelles belles rues, et cette quantité de palais et d'églises avec la magnifique cathédrale qui les domine tous! Et puis l'agitation et la vie qui y règnent! C'étaient précisément les derniers jours de la foire, et une foule immense remplissait les rues. Le long du Mein s'élevaient des centaines de boutiques, et quelles boutiques encore! La plupart avaient des cheminées de briques et un étage où demeure le marchand avec sa famille. Et à côté de cette vie et de cette agitation joyeuse des habitants, à côté de la richesse et de la beauté de la ville, les sombres et hautes

prisons remplies de malheureux étudiants à qui on a ravi la lumière du jour par de grandes caisses de bois fermant les fenêtres, formaient un bien triste contraste. Après être débarqués et avoir présenté nos passe-ports dans un corps de garde autrichien, nous nous enfonçâmes au milieu de la foule; nous fûmes bientôt dans la rue de Sackbecher, où je pensais loger chez un peintre dont j'ai fait la connaissance cet été à Düsseldorf et qui m'a beaucoup plu. Mais il était parti depuis huit jours pour son pays. C'était un fâcheux contre-temps : je lui avais si positivement promis d'aller *kneiper* chez lui ! Nous demandâmes à sa propriétaire si elle ne pourrait pas nous indiquer une bonne auberge, et elle nous offrit aussitôt la chambre de mon ami. Nous acceptâmes avec joie et fûmes bientôt assis, au milieu d'un nuage de fumée, devant une table où s'étalait une grande cruche de vieux cidre avec des citrons et du sucre. Après avoir fait un peu de toilette, autant du moins que notre petite garde-robe nous le permettait, nous allâmes voir notre marchand d'estampes, M. Vogel, que nous trouvâmes dans son magasin et qui nous fit un cordial accueil. Le même soir, il nous conduisit dans un restaurant du faubourg d'où nous pûmes en même temps observer une des jolies parties de la ville. Il nous régala d'un magnifique souper et d'une couple de bouteilles de vin de Nierstein. Tandis que nous nous restaurions et que nous bavardions, je remarquai que la grande salle se remplissait peu à peu de monde; j'en fis l'observation à M. Vogel, qui nous dit que c'était la société de chant de Francfort qui allait se réunir. En même temps il se leva et s'approcha du directeur pour lui demander si nous pouvions assister à la répétition, ce qu'il obtint facilement. Cette faveur était tout particulièrement agréable à mon ami. Nous n'entendîmes toute la soirée que des chants de liberté, entre autres celui-ci : « Qu'est-ce que la patrie allemande ? »

» A dix heures, nous rentrâmes nous coucher. Le lendemain matin, un peintre dont nous avons fait la connaissance chez M. Vogel nous conduisit à l'académie. Ah ! quelles jolies choses j'y vis ! C'est la première belle galerie que j'aie vue de ma vie ! Dans la première salle, qui renferme d'anciens tableaux allemands, je remarquai plusieurs Albrecht Dürer, des Lucas Cranach, des Holbein, des Lucas de Leyde, des Riedinger, etc. J'admirai dans la salle consacrée aux Flamands une couple de Rubens, de Rembrandt, de Van Dyck, de Teniers, etc.; dans celle des Italiens, un Raphaël, des Titien, des Poussin, et quelques beaux tableaux de maîtres inconnus; puis, parmi les modernes, un carton du directeur Veit, un autre d'Hermann, qui est devenu fou depuis quelque temps à Munich, ainsi que de beaux cartons de Schnorr et d'autres jolies choses. Lorsque nous eûmes tout examiné, on nous conduisit dans une maison particulière où je vis plusieurs choses magnifiques. D'abord un ravissant carton d'Overbeck représentant *Joseph rendu par ses frères*. Je n'ai jamais rien vu de plus beau; il mérite vraiment d'être étudié. Ensuite un magnifique carton de Cornélius; mais il ne m'a pas plu autant que le précédent; il représente *Joseph expliquant les songes de Pharaon*. Enfin, la *Résurrection de Lazare* par Overbeck. C'est un petit tableau peint avec un amour et une profondeur extraordinaires. Il y avait encore plusieurs dessins du célèbre Fohr, qui s'est noyé dans le Tibre, à Rome. Pendant ce temps, midi était venu, et nous allâmes dîner, mon ami et moi, dans une gargote où ce que l'on nous servit était excellent et d'un bon marché fabuleux. Notre peintre vint ensuite nous chercher avec plusieurs amis et nous conduisit au cimetière, où je vis dans un caveau un magnifique bas-relief de Thor-

waldsen, ainsi que le tombeau d'un Polonais mort en traversant Francfort. Ce dernier a été élevé par la société des libéraux ; il est exécuté dans un style gothique pur ; c'est incontestablement le plus beau monument funèbre du cimetière. Au-dessus du nom du défunt se trouve l'aigle polonaise en marbre blanc, et un peu plus haut sont gravés ces mots : « Il ressuscitera ! » Puisse cette espérance se réaliser aussi pour cette ville !

» Le soir, M. Vogel nous conduisit au Casino des libéraux, qui est public. Je remarquai, en entrant dans l'antichambre, que l'hôtesse et ses filles de service portaient des tabliers à raies noires, rouges et jaunes, et que les garçons de salle avaient aussi des écharpes tricolores. Un d'eux nous conduisit dans une grande salle où il y avait à peu près deux cents personnes réunies. Les tables, mises les unes au bout des autres, n'en formaient qu'une seule, qui occupait toute la longueur de la salle. Le démagogue Funk ¹, de Francfort, y était assis ; c'est un jeune homme d'une physionomie intéressante, aux cheveux et à la barbe longs et noirs. C'est lui qui, dans la fête de Hambach, offrit à Werth, comme député de Francfort, l'épée allemande. Une cinquantaine de bourgeois de la ville, presque tous à cheveux blancs, étaient assis à l'un des bouts de cette longue table, qu'ils occupaient jusqu'au milieu. A l'un des côtés était assis le démagogue Sauerwein, et en face de lui son confrère Freieisen. Il vint encore cinquante ou soixante Francfortois, et parmi eux le fougueux Hérold. C'était une jolie société, où chacun était d'accord avec son voisin sur les points les plus délicats de la politique. Les quatre démagogues que je viens de nommer avaient devant eux leurs écrits, et l'on se mit à délibérer. Comme peintre, je compris très-peu de choses, car la discussion était savante et roulait sur les plus hautes questions d'État. Parmi les personnes présentes, il y avait les premiers marchands de la ville, plusieurs officiers de Nassau et d'Autriche, ainsi que des juifs. Je passai là une belle soirée.

» Je séjournerai encore quelque temps à Francfort, ayant tous les jours quelque chose d'intéressant à voir. La veille de mon départ, en particulier, j'eus un bien beau, mais bien triste spectacle. A mon arrivée à Francfort, j'avais entendu dire qu'un des pauvres étudiants devait être jugé dans quelques jours ; je voulus donc voir le malheureux, et, accompagné de mes nouvelles connaissances, dont le nombre n'était pas mince, je me rendis le jour désigné vers le corps de garde où une partie des étudiants étaient renfermés. J'avais cru n'y rencontrer que quelques curieux, mais toute la rue était remplie par la foule qui se pressait en s'étouffant vers le corps de garde. On avait rangé sur l'un des côtés tout un bataillon d'Autrichiens, preuve qu'on connaissait la manière de penser des Francfortois. Peu de temps après, la foule s'écarta, et le malheureux parut. Dix soldats de la ville marchaient devant lui, vingt le suivaient, et tous avaient leurs fusils chargés. Le pauvre garçon, pâle comme un mort, les lèvres violettes, sans casquette, les cheveux en désordre, la barbe longue, était la véritable image de la misère et de la souffrance. Il portait une redingote à brandebourgs et un vieux pantalon ; enfin, pour achever le tout, il avait les mains attachées avec de petites chaînes derrière le dos. Il s'avancait ainsi en chancelant, mais d'un air très-résolu. ■ le voyant passer, tout le monde se découvrait, et j'ai vu couler plus d'une larme ; les dames les plus élégantes même le

¹ Démagogue est pris ici au sens étymologique de « guide du peuple ».

saluaient. Cela parut lui faire plaisir, car son visage se couvrit d'une légère rougeur; il s'inclina pour répondre aux saluts qui lui étaient adressés, et il s'avança d'un pas plus ferme et plus décidé. Le malheureux! il sera probablement fusillé avec trois autres étudiants. Il était noble et d'une des premières familles de Würsbourg.

» Le lendemain, je pris congé de mes nouvelles connaissances et de M. Vogel, et après avoir payé mon écot, qui se montait à quarante et un kreutzers pour cinq jours, je dis adieu à Francfort, et je m'embarquai avec un autre peintre qui voulait voir le Rhin de Mayence à Cologne. C'était un joyeux compagnon. En route, nous croisâmes le bateau à vapeur qui se rendait à Francfort, et j'y aperçus sur le pont Lasinsky. Vous pouvez vous imaginer notre dépit à tous deux, lui arrivant au moment où je pars. Nous échangeâmes quelques éris, et le bateau qui le portait eut bientôt disparu à mes yeux. Nous arrivâmes l'après-midi de bonne heure à Mayence, et nous continuâmes le même jour notre route à pied. Dieu merci, nous suivions la route du pays qui traversait de plus jolies contrées, de plus belles villes et de plus beaux villages encore que ceux que j'avais parcourus dans mon voyage. C'est ce qui fait qu'au bout de seize pages j'arrive à la fin de mon récit. Je m'arrêtai encore quelques jours à Drochtingen, situé au-dessus de Bingen, et afin sans doute que la transition ne fût pas trop brusque entre les plaisirs et les délices dont je venais de jouir et les peines, les soucis et les tourments qui m'attendent au travail, je fis une petite maladie. Je m'étais refroidi en dessinant un rocher, et je ne me suis rétabli qu'à Coblenze, chez les Lasinsky, en faisant une cure d'eau froide. Pendant ce temps, Gustave était aussi revenu, et, partant de Coblenze l'après-midi par le bateau à vapeur, nous arrivâmes le soir à Düsseldorf. »

Cette lettre, dont la naïveté et l'abandon font oublier la longueur, révèle dans celui qui l'a écrite une nature vraiment d'élite. Elle le montre demandant de nobles émotions à tout ce qui l'entoure, à la nature, à l'art, à l'amitié, et même à la politique, et prenant un égal plaisir à les communiquer sans façon à ses parents. Deux sentiments paraissent alors le dominer, celui du beau et celui de la patrie. Pour le moment, ils sont encore un peu distincts l'un de l'autre; mais on devine qu'ils cherchent à se rapprocher, et qu'ils ne tarderont pas à se confondre pour produire un talent original et vigoureux. En attendant, Rethel les fortifie l'un et l'autre par tous les incidents et toutes les émotions de son voyage, aujourd'hui s'oubliant dans la contemplation du paysage du Rhin, ou gagnant un refroidissement en faisant un croquis, et demain chantant la *Marseillaise* ou assistant au club des démagogues de Francfort.

Deux ans après, Rethel fit un second voyage qui n'eut pas moins d'influence sur son talent et sur sa vie. Il se rendit alors à Munich, où il passa deux mois. Comme il était loin d'être un partisan déclaré des principes de Düsseldorf et qu'il n'apportait avec lui aucun préjugé contre l'école de Cornélius, il se mit à étudier avec amour tous les trésors que renfermait déjà la capitale de la Bavière. Il visita les musées de la ville et les galeries particulières, ainsi que les ateliers des peintres en renom. Il admira le *Jugement dernier* de Cornélius, la *Maison des aliénés* de Kaulbach, et tant d'autres chefs-d'œuvre « qu'on ne peut vraiment pas décrire », dit-il dans une lettre à ses parents. Il n'éprouva même aucun scrupule à rechercher la société de tous les artistes, qui, suivant encore l'une

de ses expressions, « trouveraient une grande opposition à Düsseldorf », et se fit présenter par quelques amis aux Kaulbach, aux Schnorr, aux Cornélius, etc. En entendant leurs discours et en étudiant leurs chefs-d'œuvre, il découvrit de nouveaux points de vue et de nouveaux procédés dans la manière de concevoir et de traiter la peinture. Son talent, déjà peu disposé à suivre aveuglément l'enseignement de ses maîtres, s'y fortifia encore dans la tendance qui le portait à l'originalité et à l'indépendance. Cependant les chefs-d'œuvre de l'art ne pouvaient captiver son attention au point de lui faire oublier la nature, et sur les deux mois qu'il resta à Munich, il consacra quinze jours à parcourir les Alpes de la Bavière, en compagnie de deux autres artistes. Le récit de cette excursion, dont la nature seule fait tous les frais, est bien plus animé et plus coloré que celui de son séjour à Munich et de ses visites dans les nombreux et riches musées de la ville. Déjà en se rendant en Bavière, le nom seul des Alpes lui avait fait battre le cœur. Voici comment il raconte cet incident dans un passage de quelques lignes qui semble arraché à une page de Jean-Jacques : « Nous passâmes la nuit à Ingolstadt, et le lendemain nous traversâmes le Danube, que je m'étais figuré plus large. A midi, après avoir dîné dans une petite ville, nous nous mîmes à gravir une montagne passablement escarpée. Les voyageurs étaient descendus pour alléger la charge des chevaux, et au moment où nous allions remonter en voiture, le postillon nous dit d'un ton flegmatique, tout en arrangeant les harnais de ses chevaux : « Là-bas, derrière vous, vous pouvez voir les montagnes. » A ces mots, j'éprouvai comme un frisson; mon cœur battit à se briser, et nous vîmes en effet, bien que faiblement, toute la chaîne des Alpes. » Cet amour profond de la nature, qui le fait tressaillir en présence de l'une de ses merveilles, paraît donc l'avoir emporté à cette époque sur celui de l'art; il préfère le murmure d'un ruisseau, la cime majestueuse des Alpes ou le costume pittoresque d'un Tyrolien aux tableaux et aux fresques les plus parfaits et les plus suaves. Une telle préférence, à l'âge où se trouvait Rethel, est la marque certaine du génie, car il n'y a qu'un esprit médiocre et froid qui puisse mettre la vie idéale et tout intellectuelle de l'art au-dessus de la vie réelle et sensible de la nature. Mais à mesure que le talent de l'artiste s'épure et se dépouille de son enveloppe terrestre (ce qui ne peut avoir lieu, même pour les mieux doués, qu'à un âge auquel le jeune voyageur n'était pas encore parvenu), l'idéal reprend ses droits et son empire dans ses affections, et l'emporte sur la réalité la plus vivante et la plus parfaite. Aussi, quand Rethel se trouvera à Rome quelques années plus tard, il admirera bien moins les beautés de la campagne romaine que les chefs-d'œuvre des Raphaël et des Michel-Ange, et sa visite au Vatican tiendra plus de place dans sa lettre à sa mère que ses excursions dans les beaux environs de la ville éternelle.

A son retour à Düsseldorf, il se remit au travail avec une nouvelle énergie. Outre les deux tableaux qui faisaient suite à l'*Arrivée de saint Boniface dans les forêts de la Germanie*, il exécuta alors un grand nombre de dessins dont les sujets étaient empruntés pour la plupart à la Bible ou à l'histoire d'Allemagne. Les uns parurent sous forme d'illustrations dans un ouvrage sur les traditions populaires des bords du Rhin, et les autres restèrent dans ses cartons à titre de simples études. Ses rapports avec les chefs de l'école de Düsseldorf devenaient de jour en jour moins intimes : repoussé de Schadow et de ses amis par la froideur et la sécheresse de leur symbolisme catholique, et n'éprouvant aucune

sympathie pour l'austérité du naturalisme protestant de Lessing et de la nouvelle école, il se trouva bientôt isolé au milieu d'une foule d'artistes qu'il aimait et respectait, mais dont il ne pouvait adopter la manière de voir. Son ambition, à lui, eût été d'unir la vérité de conception des uns à la noblesse de style des autres, et comme il ne pouvait pas la réaliser au milieu d'eux, il prit en 1837 la résolution de quitter Düsseldorf et d'aller se fixer à Francfort, pour s'y placer sous la direction de Philippe Veit. Aucun artiste d'Allemagne n'était plus capable de le diriger dans la voie qu'il désirait suivre, que l'auteur des fresques de la villa Massimi et du musée de Städel. Philippe Veit, ayant longtemps vécu à Rome, où il avait exécuté des travaux qui rivalisaient avec ceux de Cornélius et des Overbeck, en avait rapporté une connaissance approfondie du style des grands maîtres italiens. Son dessin était pur, correct, élevé, et son coloris avait un charme, une douceur, une limpidité qu'on aurait en vain cherchés sur les toiles des autres peintres allemands. Toutes ces qualités cependant n'avaient pas beaucoup servi à sa réputation, et tandis qu'il voyait ses égaux et même ses inférieurs occuper l'opinion publique du bruit de leurs ouvrages, lui vivait obscur et méconnu dans la ville de Francfort, où il avait été nommé directeur de l'Académie à son retour de Rome. Sa perspicacité lui eut bientôt fait découvrir le talent sérieux et plein d'avenir de son nouvel élève, et il mit un soin tout paternel à le dépouiller des entraves, des préjugés ou de l'inexpérience qui en arrêtaient encore le plein essor. Ses efforts furent couronnés de succès, et il eut la joie de voir Rethel achever en un an sous ses yeux un tableau qui produisit une grande sensation dès qu'il fut exposé. Il représentait Daniel dans la fosse aux lions. Ce sujet exigeait une simplicité de composition à laquelle le peintre était déjà tout naturellement disposé. Il avait rejeté dans le fond le roi entouré de sa suite, et n'avait placé au premier plan que la personne du jeune prophète; mais il avait traité cette dernière figure avec une habileté et un bonheur remarquables; la pureté des lignes, la noblesse des formes, le charme du coloris, tout en cette œuvre attestait la maturité et la perfection du talent. L'expression seule de la figure du prophète manquait peut-être du cachet de la vérité historique et morale; l'artiste, obéissant à l'énergie et au patriotisme qui l'animaient, avait plutôt peint la tête d'un héros que celle d'un prophète, et celle d'un Allemand que celle d'un Israélite. Cependant ce défaut, dont on tiendrait compte aujourd'hui, fut considéré alors comme une qualité, et la critique fut unanime à proclamer ce tableau comme un chef-d'œuvre. Rethel s'empressa de faire part de son succès à ses parents dans une lettre qui est un curieux mélange de naïf orgueil et de sincère pitié :

« Francfort, 13 avril 1838.

« C'est avec joie que je prends la plume, mes chers parents, pour vous faire part d'une bonne nouvelle; jamais je n'ai été plus content et plus heureux, jamais mes efforts artistiques n'ont été couronnés de plus de succès et d'éclat que depuis l'achèvement et l'exposition de mon dernier tableau. D'abord, mon *Daniel*, je puis le dire hardiment, est le meilleur tableau que j'aie fait; je le considère avec une satisfaction et une joie intérieures, je dirai même avec une espèce de respect et de recueillement, car sans l'aide divine je ne l'aurais jamais mené à fin. J'en rends grâce aussi à Veit; c'est le guide terrestre qui m'a mon-

tré le droit chemin si longtemps cherché. Dorénavant, j'aurai toute confiance en lui, et je bénis le moment où j'ai quitté Düsseldorf pour obéir à une voix secrète et venir me placer sous l'humble drapeau de Philippe Veit, ce grand homme inconnu.

» On admire généralement mon tableau, et je crois pouvoir dire que dans notre époque prosaïque, une composition historique a été rarement aussi bien appréciée que la mienne. Je vous envoie, à titre de preuve, la critique ci-incluse qui a paru huit jours après l'exposition de mon tableau. De qui elle est, je n'en sais rien, mais je crois que le jugement qu'elle renferme sur mon œuvre et sur moi est juste et vrai. Il en paraîtra encore une autre ces jours-ci, que j'attends avec une certaine inquiétude, car elle émane du célèbre critique Passavant, dont le jugement sera le plus important de tous. J'ai à vous annoncer ensuite l'heureuse nouvelle que mon tableau a été acheté par l'Institut de Städel, et payé deux mille florins, entendez-vous, deux mille florins!

» Trois jours après l'avoir exposé, je reçus par l'entremise de M. Veit un procès-verbal flatteur de l'administration de l'Institut, qui me faisait part de sa joie et de sa satisfaction, et concluait en me demandant le prix de mon tableau. Huit jours après, on m'offrit la somme que je viens de vous indiquer. Mon Daniel ne pouvait pas recevoir une plus noble et plus honorable destination; il prendra place dans la galerie publique, au milieu de la compagnie artistique la plus belle et la plus brillante.

» J'ai, en outre, à vous faire part d'une nouvelle qui n'est pas moins importante, quoique jusqu'ici elle ne soit pas encore bien certaine. L'ambassadeur français, M. le baron Ally de Ciprey, s'intéresse énormément à mon tableau, et veut l'envoyer à tout prix à l'Exposition de Paris, et cela surtout parce qu'un autre *Daniel dans la fosse aux lions*¹ joue là-bas en ce moment un rôle important. J'ai fait en frac ma visite à M. le baron; j'ai causé longuement de cette affaire avec lui, et j'ai aussi reçu de ces messieurs de l'Institut l'autorisation de faire cet envoi. Mais il fallait d'abord écrire, et c'est ce qu'a fait l'ambassadeur. Il a demandé combien de temps l'exposition durera encore, attendu qu'elle est ouverte depuis le commencement du mois passé; si mon tableau obtiendra une bonne place, et ce qu'il en serait des frais de transport, car cinq cents livres de poids d'ici à Paris, aller et retour, seraient une coûteuse affaire pour moi s'ils restaient à ma charge. On attend tous les jours une réponse. Vous pensez bien que l'admission de mon tableau à l'Exposition de là-bas serait le comble du succès et aurait pour moi la plus grande importance. Si cela a lieu, vous en serez aussitôt avertis. Que pourrais-je désirer de plus? Avouez-le, ne suis-je pas le plus heureux des hommes?

» Mon *Gustave-Adolphe* va bien; les études difficiles, les cartons et les esquisses coloriées sont achevés, et après Pâques je commencerai le tableau, qui, Dieu aidant, sera bientôt achevé. J'ai fini, chers parents, de célébrer ma victoire sur cette feuille; mais mon cœur continue et continuera toujours de louer Dieu comme l'auteur et le dispensateur de mon bonheur. »

Ce tableau de *Gustave-Adolphe*, auquel il dit qu'il travaillait, ne justifia pas ses espérances. Il offrait au premier plan le cadavre du roi de Suède, que ses

¹ C'était sans doute le tableau de Ziegler.

soldats venaient de découvrir pendant la nuit au milieu des blessés et des morts qui couvraient le champ de bataille. Le roi recevait en plein visage la lumière des flambeaux, tandis que ceux qui l'entouraient restaient dans l'ombre. Cette sorte de peinture flamande, qui met les jeux de la lumière et des ombres au-dessus de la précision du dessin et de la fermeté des chairs, ne convenait pas au talent de Rethel; elle exigeait un calme de pensée, une sûreté de main qu'il ne possédait pas. Il mettait trop de fougue dans sa composition et s'identifiait trop intimement avec elle pour faire exécuter à son pinceau des tours de force et d'habileté. C'est comme si Bossuet eût essayé de composer un drame profane. Rethel eut bientôt réparé cette erreur. La ville de Francfort lui avait commandé quelques portraits destinés à orner la salle des Empereurs du Römer, et il fit ceux de Philippe de Souabe, de Maximilien I^{er}, de Charles V et de Maximilien II. Ils doivent être comptés au nombre de ses meilleurs ouvrages; conçus dans la manière d'Albrecht Dürer, ils portent l'empreinte du caractère et du rôle que l'histoire a assignés aux héros qu'ils représentent; jamais portraits, faits à quelques siècles de distance, n'ont été plus vivants et plus ressemblants. Deux ans après, c'est-à-dire en 1840, Rethel reçut une commande plus importante, qui devait mettre le sceau à sa réputation, et malheureusement aussi devenir la cause de son infortune. La ville d'Aix-la-Chapelle voulant restaurer son hôtel de ville et orner la salle principale de fresques empruntées à l'histoire de Charlemagne, invita les peintres allemands à traiter ce grand sujet et à envoyer leurs esquisses dans le plus bref délai. Plusieurs artistes concoururent, mais ce fut Rethel qui remporta le prix. Il avait composé huit cartons dignes de figurer à côté de ceux de Veit, de Cornélius et de Kaulbach. Le premier représentait la chute des Irminsuls. L'empereur est debout au milieu d'une antique forêt de chênes, devant la grossière statue du dieu saxon que les soldats ont renversée de son piédestal et tirent de côté avec des cordes qu'ils lui ont passées autour du cou. L'archevêque Turpin, les mains jointes, les regards levés vers le ciel, rend grâce à Dieu de cette victoire. Des prêtres et des soldats considèrent cette scène d'un air joyeux, tandis que les Germains, qui ont en vain attendu la vengeance de leur dieu impuissant, se courbent en frémissant sous le regard victorieux du héros franc. La seconde page de cette épopée carlovingienne fait assister le spectateur à la *Bataille de Cordoue*. Les chrétiens ont bandé les yeux de leurs chevaux, afin qu'ils ne s'effrayent pas des masques hideux que les Sarrasins ont revêtus pour porter le trouble et le désordre dans les rangs de leurs ennemis. La mêlée est engagée, et Charlemagne, brandissant son épée du haut de son cheval, s'élance pour s'emparer du drapeau musulman élevé sur un chariot que traient quatre taureaux blancs. C'est en vain que le conducteur sarrasin essaye de retenir les animaux effarouchés; ils s'emportent dans une course sauvage, tandis que l'empereur foule l'enseigne musulmane sous les pieds de son cheval. L'archevêque Turpin accompagne le roi des Francs et élève au-dessus de la mêlée la croix qui doit donner la victoire aux chrétiens. Le troisième carton avait pour sujet l'*Entrée de Charlemagne à Paris*. Une partie de la ville est en feu; les uns cherchent à éteindre l'incendie, les autres emportent les morts, que les femmes entourent en poussant des gémissements. L'empereur à cheval s'avance d'un air calme au milieu de cette scène de désolation; sa tête est couronnée des lauriers de la victoire, et il porte dans sa main la couronne de fer de la Lombardie. L'archevêque Turpin, le roi Didier et son épouse en

pleurs forment son cortège. Le quatrième dessin ramène le spectateur au nord, et le fait assister au *Baptême de Wittikind*. Le roi saxon est à genoux devant l'évêque et cache sa figure dans ses mains. Le roi des Francs est à genoux aussi, mais dans une attitude hautaine et fière; sa droite presse son sceptre, et sa gauche repose sur son épée. Autour de ces trois personnages placés sur une éminence sont distribués des groupes de moines, de soldats et de Saxons qui vont suivre l'exemple de leur chef et se faire baptiser. Le cinquième carton, qui est le moins dramatique de tous, représente le *Couronnement de Charlemagne* dans l'église de Saint-Pierre à Rome. L'empereur, à genoux, est tout surpris, dans son humilité, de voir le pape s'approcher de lui pour lui poser sur la tête la couronne de l'empire romain. Le vainqueur des Saxons avait moins d'ambition et d'orgueil que celui de ses successeurs qui arracha brusquement la couronne impériale des mains de Pie VII, afin de la placer lui-même sur son front et de ne rien devoir à l'Église. Dans le sixième, Charlemagne fait élever la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. L'empereur, entouré des membres de sa famille, de son épouse, de son fils Louis et de sa fille Emma, est occupé à mesurer des blocs de pierre qui doivent servir à la construction du saint édifice; sur ces entrefaites, il voit arriver à cheval le légat du pape qui lui apporte en présent des colonnes de marbre de Ravenne. Charles reçoit l'ambassade avec une dignité royale; son fils s'incline respectueusement devant le légat, tandis que sa fille Emma profite du moment pour jeter un regard furtif à Eginhard. Ce carton est un charmant tableau de famille. L'épopée du héros carlovingien s'arrête là, et les deux cartons suivants représentent, l'un le *Couronnement de Louis le Débonnaire*, et l'autre la *Descente d'Othon III dans le caveau de Charlemagne*.

Le conseil municipal d'Aix-la-Chapelle, qui, après avoir couronné ces dessins, aurait dû s'empresser de les faire exécuter, sembla vouloir revenir sur son premier projet. Quelques-uns de ses membres, préférant les ogives à des fresques, prétendaient qu'il fallait abattre la paroi sur laquelle ces peintures devaient être exécutées, et y ouvrir à la place des fenêtres dans le style gothique; les autres membres défendaient au contraire la première résolution, et se faisaient bravement les champions de la peinture contre l'architecture. Leur opposition dura six ans, et livra le pauvre artiste à tous les tourments du doute et de l'inquiétude. Espérant toujours recevoir la nouvelle d'une décision conforme aux vœux et aux espérances qu'on lui avait fait concevoir un moment, il n'osait pas détourner son attention du sujet de Charlemagne et la porter sur quelque autre grand ouvrage. L'irrésolution de ces sots bourgeois porta la première atteinte à son humeur et à son caractère. Il perdit sa gaieté et sa confiance, et commença à devenir triste, inquiet et soupçonneux. Pour se distraire et perfectionner son talent dans l'étude des chefs-d'œuvre des anciens maîtres, il fit deux voyages, l'un à Dresde et l'autre à Rome. Il a raconté le premier dans une lettre adressée à son frère, qui se destinait aussi à la carrière des beaux-arts, et son récit, empreint d'une grande sérénité d'âme et d'un vif amour du beau, se ressent à peine de l'injustice des derniers événements.

« Francfort-sur-le-Mein, le 16 mai 1842.

» MON CHER OTTO,

» Conformément à la promesse que je t'ai faite, je t'envoie la description de mon intéressant voyage, d'où je suis revenu depuis trois jours, dans la suppo-

sition que son caractère purement artistique sera d'un intérêt tout particulier pour toi. Cependant, avant de commencer, je vous embrasse tous, toi, ma mère et Emma, et j'espère que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé, après les jolies fêtes qui viennent de s'écouler.

» Le 27 avril, à neuf heures et demie du soir, je sortis par la porte orientale de la ville, et roulai au milieu d'un paysage nocturne éclairé par la lune. J'étais assis dans le coupé entre deux voyageurs qui m'étaient encore inconnus. Après quelques tentatives infructueuses pour nouer l'entretien, je m'endormis tant bien que mal au bout d'une demi-heure. J'entrevis à demi Hanau et Gelnhausen avec son palais impérial de Frédéric Barberousse. Vers le matin, il faisait un froid terrible; mais, enveloppé comme je l'étais dans mon paletot, je ne le sentis vivement qu'aux jambes. Le matin, nous déjeunerâmes dans l'antique et pieuse Fulda; cette ville est joliment située au milieu de montagnes qui l'entourent de toutes parts, et sur lesquelles s'élèvent quatre ou cinq couvents. La nature était fort en retard en cet endroit, et c'est à peine si l'on s'apercevait de l'approche du printemps. Bientôt les arbres à feuilles cessèrent d'apparaître, et la présence des sapins nous annonça que nous entrions dans la forêt de Thuringe. Les montagnes s'élevaient toujours plus hautes devant nous, et après avoir dîné dans je ne sais plus quel endroit, nous vîmes s'asseoir sur notre siège le premier postillon jaune-serin du duché de Saxe-Weimar. Nous avions alors furieusement à souffrir de la poussière; mais malgré cet inconvénient, rien n'échappait à mes regards curieux. Comme artiste, ce qui m'intéressait le plus c'était le costume singulièrement pittoresque des paysans. C'était un dimanche, et par conséquent toutes les toilettes étaient dans le meilleur état. Plus d'une me rappela d'une manière frappante le costume du moyen âge, et me parut très-riche et très-précieuse. Celle d'une femme surtout était très-originale : tout l'habillement, y compris la coiffure, était noir, seulement le bord de la robe était orné d'un large galon vert; puis par-dessus était jeté un petit manteau d'une blancheur éblouissante et surmonté d'un capuchon blanc qui ne couvrait que la moitié du visage.

» Vers quatre heures de l'après-midi, nous gravîmes lentement une montagne couverte d'une épaisse forêt de sapins; il faisait une chaleur étouffante, et nous pouvions à peine respirer. Arrivé au sommet, je plongeai tout à coup au détour de la route dans l'intérieur de la forêt de Thuringe; j'avais devant moi l'aimable Eisenach, et sur une colline singulièrement pittoresque, l'antique et mémorable Wartbourg, avec les souvenirs de la réformation; c'était un tableau magnifique et tout à fait allemand. Il me semblait avoir déjà vu un semblable arrière-plan sur quelque bon vieux tableau de notre pays. J'oubliai complètement qu'il y avait au monde une grande France qui cherche à infiltrer un poison lent dans les cœurs et à étouffer tout vrai sentiment national¹. Malheureusement, je ne pus m'approcher du château pour l'examiner de près. D'Eisenach, nous poussâmes encore le même soir jusqu'à la charmante Gotha; nous y soupâmes, et je me préparai à passer une seconde nuit blanche. Vers minuit, nous traversâmes le pont de l'antique et considérable Erfurt; je me retrouvai dans ma bonne Prusse; on visa nos passe-ports, et on nous invita à monter dans une autre

¹ Si l'artiste vivait encore, il tiendrait aujourd'hui un autre langage, en voyant la France tendre la main à l'Italie et la rétablir dans ses droits de nationalité.

voiture, sur laquelle on chargea aussi nos bagages. C'est avec plaisir que j'entendis le postillon sonner de la trompette prussienne, au lieu du cor saxon dont on s'était servi jusque-là, et j'attendis avec une certaine curiosité et une certaine impatience ce que la suite de notre voyage nous réservait encore. Je vis aussi Weimar, mais l'obscurité ne me permit pas d'y distinguer grand'chose. Au lever du soleil, nous saluâmes les jolies contrées de la Saal, avec leurs souvenirs historiques, comme le champ de bataille de Saalfeld, par exemple, où tomba le duc de Brunswick. Les maisons situées près de l'église pourraient montrer dans leurs murailles beaucoup de boulets français. Je vis sur la Saal l'ancienne Schulpforta, Raumbourg et d'autres villes encore. A mesure que nous avançons, la contrée devenait de plus en plus plate, et nous allions fouler le champ de bataille de l'Europe entière. Nous fûmes bientôt à Lutzen; en sortant de la ville par l'autre porte, nous vîmes tout près de la route l'endroit et la pierre où tomba Gustave-Adolphe. On l'a ornée d'un monument en fonte, et elle éveille certainement les idées les plus étranges. A deux heures après midi, nous entrâmes à Leipsick, en passant tout près de l'endroit où le malheureux Poniatowski se noya dans l'Elster bourbeuse. Le propriétaire du jardin ne lui a pas fait élever moins de trois monuments. De la poste, je me fis aussitôt conduire à la gare avec mes deux sacs de nuit; je pris une place de seconde classe pour Dresde dans le train de cinq heures, puis je me mis à parcourir la ville. Je visitai la classique cave d'Auerbach, je pensai à Faust et à Méphisto, j'entrai dans quelques églises, et dans la dernière j'entendis par hasard un candidat en théologie prêcher sur la Fuite, ce que j'exécutai aussitôt, et à cinq heures, j'étais assis dans le wagon à côté d'un véritable Leipsickois. Le chemin de fer traverse tout droit le « champ de bataille des nations ¹ », et mon vieux bavard de compagnon me raconta d'une mémoire fidèle tout ce qu'il savait de ces quatre journées; il me montra l'endroit où se tenait Napoléon et ceux où les Saxons passèrent à nous, où les Russes, les Autrichiens et les Prussiens avaient établi leurs batteries, et où la boucherie fut la plus effroyable. Nous avançions rapidement, mais très-désagréablement, car on est secoué sur ce chemin d'une manière insupportable. Nous traversâmes un magnifique viaduc construit sur l'Elbe; aussitôt nous vîmes s'élever dans le crépuscule l'antique Meissen avec sa cathédrale. Un grand nombre de vignes et de maisons de campagne nous annoncèrent ensuite que nous approchions d'une grande ville. Les rives de l'Elbe sont jolies, très-jolies. Je distinguai bientôt les clochers baroques de Dresde, puis le coup de sifflet se fit entendre, et nous étions arrivés. Un de mes compagnons de voyage qui connaissait Dresde eut la bonté de me conduire dans le centre de la ville, en me faisant passer sur le beau pont de l'Elbe, et je fus bientôt rendu dans mon hôtel. Vous pouvez vous imaginer comme je dormis. Le lendemain matin, après m'être débarbouillé et avoir enlevé la poussière qui m'avéuglait, je me mis à la recherche de mes camarades de Düsseldorf. Après avoir parcouru quelques rues de traverse, je les trouvai dans un magnifique atelier situé sur la terrasse de Brühl. Le professeur Hübner et Erhart m'accueillirent le plus cordialement du monde. Plus tard, je trouvai aussi d'Oer et Nerenz, dont l'affabilité ne le céda en rien à celle des premiers. Cet accueil vraiment fraternel m'a fait une grande joie, une très-grande joie. Erhart, en particulier,

¹ C'est ainsi que les Allemands appellent la bataille de Leipsick.

a été mon fidèle guide; il m'a procuré des jouissances artistiques que je n'oublierai jamais.

» A présent, à la divine galerie! Mais auparavant, permets-moi de rafraîchir ma plume et ma mémoire. Je ne veux pas te décrire ce monde de l'art en suivant l'ordre dans lequel il se déroula à mes yeux au milieu des grandes salles du musée; je veux passer aussitôt au joyau de cette collection, à la Madone sixtine de Raphaël. Mon cher Otto, je suppose que tu portes en toi le sentiment du caractère divin de l'art, et que tu vois autre chose sous ces efforts que la reproduction fidèle d'un hareng ou d'un oignon; c'est pourquoi je vais essayer par les chétifs moyens qui sont à ma disposition de te dépeindre l'impression que ce tableau a faite sur moi. Tu le connais déjà par la gravure; mais, bon Dieu! comment le connais-tu! Ce serait un véritable crime que la multiplication de cette œuvre d'art, si la bonté de l'intention n'excusait pas en quelque sorte l'imperfection du fait. Sache donc que c'est à peine si tu as vu l'ombre, et encore une ombre très-mauvaise de ce beau chef-d'œuvre. Figure-toi un tableau de grandeur naturelle, peint d'un ton profondément sérieux et émouvant. A gauche et à droite sont suspendus les plus beaux tableaux du Corrège, de Jules Romain, etc., etc.¹; mais ils semblent n'être là que pour former la cour brillante de ce chef-d'œuvre; ils font ressortir par leurs vives et poétiques couleurs la simplicité divine et saisissante, la conception énergique et profonde de cette œuvre sacrée du génie. L'expression de la tête du Christ enfant est telle qu'on ne peut la supporter pendant un quart d'heure; tout un monde est renfermé dans ce regard. Il est en même temps la victime expiatoire s'offrant pour le salut des hommes et le juge siégeant au jugement dernier. Son œil étincelle et devient toujours de plus en plus grand; ses lèvres semblent remuer, et ce qu'il y a de plus saisissant dans cette expression animée est le calme extérieur de ces formes enfantines. Point de mouvement des bras ni des jambes, et les formes les plus enfantines modelées avec un talent merveilleux. Comme l'extérieur est compris! Chaque fois que j'ai vu ce tableau (et je l'ai observé pendant six jours consécutifs), il me semblait que le rideau venait d'être tiré et que la mère et l'enfant apparaissaient avec la légèreté d'une plume, avec la délicatesse de la pensée; en ce moment, ils sont là devant vous, mais ils menacent déjà de disparaître l'instant suivant. La Vierge est plus qu'une mère aimante, c'est une reine du ciel. Et le vieux pape Sixte, à genoux, étendant la main gauche vers la Vierge, ramenant la droite sur son sein, le regard assuré, ferme, énergique, foudroyant même, dirigé vers la céleste apparition et implorant la grâce divine pour ceux qui entourent le tableau, comme il est peint avec son manteau doré, son habit blanc, le visage brun, la barbe et les cheveux gris! Comme les masses d'ombre et de lumière sont observées et rendent de près comme de loin les mouvements, le modelé et l'expression d'une élarté saisissante! Quant aux deux anges placés au-dessous, il est impossible de comprendre l'art avec lequel ils sont peints. On ne le remarque pas tout d'abord, car ils sont si transparents, qu'on voit les nuages qui se trouvent derrière eux; mais quel ton ferme et vaporeux l'artiste a su donner à ces derniers, et comme ces têtes d'enfants sont

¹ Aujourd'hui, la galerie de Dresde est disposée autrement, et le chef-d'œuvre de Raphaël se trouve dans une salle à part, comme dans un sanctuaire. Il en est à peu près de même de la Madone d'Holbein.

expressives! Nous serions heureux, nous autres, de pouvoir donner au Christ une telle expression! et cependant ils sont bien inférieurs à celui du tableau, et le spectateur, en les considérant, se dit qu'il a cette fois sous les yeux une œuvre véritablement humaine. Illustre maître! Oui, il a dû avoir une espèce de vision, car tout est brûlant du feu de son âme, et rien ne se ressent de froides études; cette peinture a été faite dans un oubli complet du monde extérieur, et l'artiste lui-même n'aura sans doute pas compris ce miracle. Ce doit être son chef-d'œuvre. Quel trésor pour l'Allemagne! Je suis comme dans l'ivresse; je n'échangerais pas contre un empire le bonheur que j'ai éprouvé devant ce tableau; j'ai reconnu avec une vive et profonde gratitude, en l'examinant, le don du ciel qui m'a été départi et m'a permis de saisir avec tant de vérité un tel chef-d'œuvre. En même temps, cet examen m'a tranquilisé, et m'a confirmé dans l'heureux sentiment que la route que Veit m'a indiquée est bien la bonne.

» Outre le tableau de Raphaël, il y en a quatre ou cinq du Corrège, parmi lesquels la célèbre *Nuit* et la *Madeleine repentante* m'ont le moins plu. Ce maître n'est pas resté fidèle à son individualité; j'y ai visiblement reconnu la mauvaise influence de ces bavards de critiques sans vocation et sottement instruits. On remarque que sa manière originale de penser et de sentir dans les arts, qui attire si puissamment dans l'un de ces tableaux, appartenant évidemment à l'époque de sa jeunesse, risque, en étant forcée de l'épaisseur d'un cheveu, de tomber dans un froid et triste genre maniéré où il n'y a plus de place pour le sentiment. C'est malheureusement ce qu'on peut observer aussi dans les trois autres tableaux, qu'il a composés à un âge plus avancé, et je crois que c'est à une telle influence qu'il faut l'attribuer. Mais la vue des tableaux vénitiens a été pour moi une véritable joie. C'est une magnificence de couleurs incroyable; mais ces maîtres entendaient également la composition et le dessin. J'aurais voulu avoir ces artistes larmoyants, pieux et patients qui pensent que des regards dirigés vers le ciel et un maigre profil sont l'expression d'un véritable sentiment chrétien; j'aurais voulu les avoir, dis-je, pour les conduire devant l'*Adoration des trois Mages* de Paul Véronèse; et si, en présence de ce chef-d'œuvre, ils ne reconnaissaient pas l'union de la poésie et du sentiment religieux, si ce triomphe de la couleur ne ramenait pas le sang dans leurs doigts glacés, il ne resterait plus qu'à les envoyer dans un couvent de dominicains, comme des harengs secs et sans cervelle. C'étaient des peintres, ces Vénitiens, mon cher Otto! Outre ce chef-d'œuvre, il y a encore du même maître un magnifique tableau représentant une famille patricienne, et dont il est impossible de donner une description; puis une *Noce de Cana*, un *Calvaire* et un *Moïse sauvé des eaux*. — De l'admirable Titien, il y a d'abord un grand tableau représentant une Madone entourée de saints et de saintes, parmi lesquels le regard s'arrête de préférence sur une Madeleine qui est évidemment un portrait. La hardiesse dans l'emploi et la distribution des couleurs est vraiment incroyable; leur effet, ainsi que celui de la lumière et des ombres, est frappant et irrésistible; cependant les figures sont modelées avec une grande sévérité plastique; sans que l'artiste en ait eu conscience, chacun des coups de son pinceau est dirigé exclusivement vers la forme. On sent qu'il n'aurait pu faire autrement, et que s'il eût été sculpteur, l'argile eût pris sous ses doigts la même tournure. Il y avait déjà en lui une intelligence extraordinaire et un sentiment irréfléchi de la

forme. Toute l'exécution de son tableau ne révèle rien moins qu'un système; c'est partout un laisser-aller charmant, mais partout aussi on sent un désir brûlant de fixer sur la toile l'image qui flottait dans son âme. Ce n'est qu'après y avoir réussi qu'il voulait s'adresser avec son œuvre à ses contemporains. Mais tout d'abord il était indépendant de toute vanité, et il ne se demandait pas si son tableau serait de l'effet et s'il plairait au public. Cette originalité et cette individualité me semblent rendre ses œuvres historiques très-dangereuses pour un artiste qui n'est pas indépendant; le comprendre et l'admirer me paraît être aussi une tâche difficile, mais féconde. Surtout il ne faut pas se laisser égarer par le léger plaisir d'admirer une exécution qui, je ne le cache pas, exerce un charme extraordinaire et ne permet pas la plus légère critique en sa présence. Il faut retourner à la Madone sixtine pour y recouvrer son indépendance et y reconnaître en même temps la parenté des deux maîtres. Le célèbre tableau du *Christ à la monnaie* du Titien est remarquable; cependant il me semble démentir un peu le talent de ce maître. Je me suis arrêté aussi avec la plus grande joie et le plus grand enthousiasme devant d'autres tableaux du Titien, en particulier devant quatre ou cinq magnifiques portraits. J'ai vu encore pour la première fois des tableaux de Palma, qui révèlent un esprit singulièrement original et remarquable; tout d'abord ils firent sur moi un effet un peu étrange; mais après une connaissance intime avec eux, ils me parurent toujours plus charmants. Cet artiste était à la fois un grand coloriste et un grand adorateur de l'antiquité; c'est ce qu'atteste une Vénus endormie de grandeur naturelle. Cette union des deux éléments (la ligne et la couleur) est certainement la base de ce qu'il y a de plus noble dans l'art. Parmi les œuvres des anciens maîtres italiens, j'ai vu un magnifique *Christ* de Jean Bellin; j'ai vu encore du même le portrait d'un doge, qui est le plus grand tableau de caractère que j'aie rencontré dans ma vie; puis un magnifique tableau de Francia, le *Baptême du Christ*, qui est très-instructif par la profondeur de la conception, la beauté des lignes et le charme des formes. Parmi les œuvres des anciens maîtres allemands, je me suis arrêté devant la magnifique Madone d'Holbein. C'est avec orgueil et avec joie qu'on voit cette œuvre nationale tenir dignement sa place et son rang auprès des meilleurs tableaux étrangers. Tu la connais déjà par les gravures imparfaites qu'on en a faites. A gauche et à droite de la Madone sont agenouillés les membres d'une famille; un sentiment religieux anime le tout et vous attire; c'est un service divin en langue allemande. A part plusieurs portraits, la collection des œuvres allemandes est médiocre; par contre, il y a des tableaux magnifiques des maîtres hollandais, parmi lesquels on distingue les trois enfants de Charles I^{er} d'Angleterre et Charles I^{er} lui-même. Les Rubens que j'y ai trouvés ne m'ont pas fait un grand effet; cependant je n'oublierai pas sa *Chasse aux lions*, sa *Chasse aux sangliers*, et un tableau connu sous le nom de *Jardin d'amour*: tous trois sont dignes de la réputation de ce grand diplomate de l'art. Quant à la foule des autres, permets-moi de n'en rien dire, non pas qu'ils soient mauvais, mais simplement parce que je ne les ai pas vus. Oui, Otto, il faut que, toi aussi, tu viennes un jour ici. »

Avant de partir pour Rome et aussitôt après son retour de Dresde, Rethel entreprit un travail d'une grande originalité. Il ne s'agissait de rien moins que de représenter dans des dessins à l'aquarelle le passage des Alpes par Annibal.

Les difficultés d'une telle entreprise eussent effrayé plus d'un esprit courageux ; elles n'arrêtèrent pas Rethel, qui, à l'exemple de son héros, se mit bravement à l'œuvre sans douter un seul instant du succès. Il fut aidé dans sa tâche par un de ses amis de Francfort très-versé dans l'étude de l'histoire, et qui lui avait déjà donné plus d'un bon conseil pour la composition des cartons de *Charlemagne*. C'était le docteur Hechtel, dont le nom mérite d'être cité à côté de celui de Philippe Veit parmi les amis, les conseillers et les protecteurs de Rethel. Dirigé par cet homme de goût et d'érudition, soutenu par son courage et son talent, l'auteur de *Daniel* exécuta six aquarelles qui sont au nombre de ses meilleurs ouvrages. Il est à regretter seulement que plus tard, alors que la maladie avait troublé sa raison, il y ait fait des corrections et des retouches malheureuses qui ont altéré la limpide énergie du premier dessin. S'il les eût laissées dans leur état primitif, on pourrait les considérer comme les chefs-d'œuvre du genre. La première, de dimension un peu plus petite que les autres, sert pour ainsi dire de prologue à cette étrange épopée. Des bergers conduisant leurs troupeaux viennent de découvrir sur les hautes régions des Alpes des débris d'ornements de chevaux et d'éléphants que le soleil d'été a dépouillés du linceul de neige qui les recouvrait. Ce sont les traces du passage des Carthaginois, et un vieux chevrier à barbe blanche raconte à ses compagnons étonnés cette audacieuse expédition. Dans la seconde feuille, qui est proprement la première de ce récit au crayon, les Carthaginois arrivent sur les bords de la Durance et sont frappés d'étonnement à la vue des Alpes. Les différentes nationalités qui composent cette nombreuse armée sont représentées et caractérisées avec une fidélité de costumes, d'armes et de physionomies à laquelle l'érudition la plus sévère ne trouve rien à dire. L'avant-garde traverse le fleuve, les uns à la nage, les autres sur des troncs d'arbres. Les bergers qui leur ont montré le chemin, debout sur la rive et appuyés sur leurs bâtons, considèrent avec des regards remplis de haine les audacieux étrangers. Dans le fond, une mère s'enfuit avec son enfant dans ses bras, tandis qu'une vieille femme, semblable à une sibylle, fixe hardiment les envahisseurs et les menace de sa malédiction. La troisième feuille représente les Carthaginois gravissant les hauteurs et luttant contre les difficultés du chemin et les attaques des habitants de ces contrées. Ces derniers roulent sur les étrangers des troncs d'arbres, des blocs de rocher, et lancent sur eux leurs chiens sauvages et vigoureux. En même temps, ils évitent les javelots de leurs ennemis en franchissant les précipices et en se réfugiant sur les hauteurs. La quatrième aquarelle offre le fond et les parois d'un précipice dans lequel sont étendus pêle-mêle des cadavres d'hommes, de chevaux et d'éléphants. Les malheureux, en roulant dans l'abîme, ont à moitié brisé un arbre qui y croissait, et l'un d'eux est resté suspendu à une des branches. La vue de cette scène de désolation, animée seulement par des oiseaux de proie, donne le frisson. Dans la cinquième, les Carthaginois se trouvent dans la région des neiges; les bergers, accompagnés de leurs chiens, ouvrent la marche; ils sont suivis des officiers et des soldats portant les morts et les blessés. Puis vient la foule s'avancant péniblement et luttant contre le froid et la neige. L'accablement, l'incertitude et l'effroi règnent dans tous les cœurs. Enfin, la sixième et dernière nous représente les Carthaginois atteignant le terme de leurs souffrances. Leur chef, Annibal, debout sur un rocher, contemple du haut des Alpes les riches plaines de l'Italie. Deux Nubiens, soufflant

dans de longues cornes recourbées, proclament la victoire, que deux aigles aux ailes déployées semblent devoir annoncer à l'avenir.

Ce fut après avoir achevé cette remarquable composition que Rethel se rendit en Italie par le Rhin, Strasbourg et la Suisse. Mais le séjour qu'il fit à Rome ne lui procura pas les jouissances qu'il avait espéré y trouver. La société des artistes ne lui plut que médiocrement; les uns lui parurent de vulgaires barbouilleurs, les autres de graves pédants, et il ne se lia intimement avec personne. Il consacra tout son temps à l'étude des chefs-d'œuvre de l'art; il ne se lassa pas d'admirer les fresques de Raphaël, les ruines et les environs de la ville. L'art était devenu pour lui son dieu, sa vie, son bonheur. Quelques fragments d'une lettre qu'il écrivit alors à sa mère renferment des détails intéressants sur son voyage et son séjour à Rome.

« Rome, 31 septembre 1844.

» MA CHÈRE MÈRE,

» Je t'envoie mille baisers à toi et aux autres; ils partent d'ici tout brûlants, et la neige éternelle des glaciers ne les refroidira pas. Ah! que n'ai-je pas vu de grand et d'admirable pendant les quinze jours qu'a duré mon voyage! J'ai joué pour ainsi dire avec les œuvres les plus puissantes de la création. . . .

» A huit heures du matin nous étions à Civita-Vecchia; ceux qui se rendaient à Rome furent soumis à la visite de la douane papale, qui en agit avec politesse, et après avoir passé par plusieurs bureaux et fait plomber nos malles et nos caisses, nous nous trouvâmes tous heureusement et commodément établis dans deux grandes malles-poste. Nous partîmes de Civita-Vecchia à midi, et nous nous élançâmes au grand galop de nos chevaux à travers la grande porte de la ville, pour nous diriger sur Rome en longeant la mer. Le paysage avait déjà un caractère très-sérieux, plein de style et singulièrement pittoresque. Pendant près de deux relais nous longeâmes le bord de la mer, qui, par la chaleur étouffante qu'il faisait, nous envoyait un vent frais bien agréable. Toutes les collines et toutes les vallées sont couvertes de verdure; les plantes les plus ordinaires sont le myrte et le cyprès, puis viennent le sempervirens et le liège, contre lesquels grimpe la vigne sauvage. Les montagnes sont nues et brûlées par le soleil; c'est sur ce fond sombre que se détachent les grands bœufs romains, au pelage d'un gris d'argent, aux cornes de trois pieds de long, conduits au nombre de trois à quatre cents par un seul conducteur (*campagnola*) à cheval, vêtu d'une jaquette, d'un chapeau pointu, de grandes guêtres de cuir qui lui montent à mi-jambes, et armé d'une espèce de javalot. Digne compagnon, ma foi, de ces bêtes sauvages! Près d'un cloître situé sur le bord de la mer, je vis le premier palmier croître en plein air. A présent, j'arrive à un moment de mon voyage qui fut très-sérieux. Notre train se composait de deux lourdes malles-poste chargées de beaucoup de bagages; mon camarade et moi nous nous trouvions en très-bonne disposition d'esprit dans le coupé de la seconde voiture. Arrivés sur une hauteur, notre postillon fit halte, et se rendit derrière la voiture. Nous pensions que c'était pour enrayer; mais nos chevaux, qui éprouvaient peu de plaisir à rester en place, se mirent en marche au moment où la première voiture disparaissait dans la profondeur. Nous espérions voir le postillon s'élancer aux rênes des chevaux, mais il ne parut pas, et la

voiture roulait trop vite pour que nous pussions nous élancer dehors et les saisir nous-mêmes. Mon compagnon voulait à toute force sauter par la portière, mais je ne le lui permis pas, et nous nous mîmes à lutter dans le coupé. Pendant ce temps, la lourde voiture descendait sans conducteur la montagne escarpée, et je vous assure que les chevaux allaient bon train; moi, je retenais mon ami de toutes mes forces et j'entendais dans l'intérieur les cris des autres voyageurs. Cependant, grâce au ciel, la voiture s'arrêta au milieu de la route; le postillon de la voiture qui nous précédait, s'étant retourné par hasard, nous avait aperçus; aussitôt il avait donné l'alarme, et, aidé du bras puissant du conducteur et d'un étranger, ils étaient parvenus à arrêter les chevaux, et nous étions sauvés. Je pensais que tout le monde était resté dans la voiture; mais deux prêtres français placés dans l'intérieur avaient eu l'imprudence de s'élancer dehors. C'était un triste spectacle que de voir ces pauvres gens couverts de sang et de poussière; le plus âgé surtout, qui avait l'air d'un digne homme, faisait pitié: de grands lambeaux de chair pendaient de ses joues déchirées. Quand notre voiture fut arrêtée, un Anglais n'eut rien de plus pressé à faire que de s'élancer dehors et d'aller appliquer un furieux soufflet à notre postillon. C'était jeter de l'huile sur le feu. Aussitôt les postillons de la voiture précédente, prenant parti pour leur camarade, firent siffler leurs fouets, et il s'engagea une mêlée générale dans laquelle on se rossa vigoureusement; mais la victoire resta aux passagers, qui avaient le nombre pour eux, et les postillons retournèrent l'oreille basse à leurs chevaux. Nous pansâmes ensuite les deux pauvres blessés; mais, Dieu merci, ils avaient encore tous leurs os, et à part l'effroi qu'on avait eu, tout se termina assez bien. Vous pensez bien que cette histoire me gâta un peu mon voyage, et mes pensées ne prirent une nouvelle direction qu'à la vue du colossal Saint-Pierre brillant dans le lointain.

» Rome, avec ses environs et ses chefs-d'œuvre de l'art, est quelque chose d'extraordinaire. A chaque pas que l'on fait, on est récompensé de sa peine par la découverte de quelque nouveauté; mais le peuple ne convient pas à la magnificence du paysage. Jusqu'ici je ne l'ai vu que sous son côté misérable; sous ce rapport, l'Allemagne est bien au-dessus de l'Italie. Cependant j'ai passé de belles heures depuis que j'ai trouvé un logement convenable et un atelier. Tout est préparé pour le travail, et j'ai déjà fait quelques études, car les impressions artistiques qu'on reçoit ici vous stimulent et vous éperonnent. L'examen des œuvres des anciens maîtres m'a confirmé aussi dans le sentiment que je suis sur la bonne voie. C'est à Veit que je le dois; grâces lui en soient rendues.

» Quant au monde artistique d'ici, il ne me plait pas, et j'éprouve un ardent désir de me retrouver dans mon cercle accoutumé de Francfort. Il y a ici cinq cents artistes, sans compter dans le nombre aucun dilettante, qui produisent peut-être autant que toutes les nations civilisées du monde. La plupart s'inclinent devant l'art moderne et en spéculent avantageusement avec les étrangers; de telles manœuvres sont indignes et méprisables, et malheureusement c'est une pitié de voir les Allemands à la tête de ces gens-là. Ils barbouillent comme ils peuvent; ils raisonnent, ils gâchent, ils raillent, ils critiquent, si bien qu'en leur présence on croit être dans la tour de Babel. Tout à l'opposé de ceux-ci sont ceux qui feignent de se livrer à l'art vrai, religieux ou historique; mais ils

ne valent pas mieux que les autres; ils se haussent sur le cothurne de la morale, poussent jusqu'à l'odieux ce qu'ils nomment conséquence, et sont vains et emportés dans leurs manières jusqu'au ridicule. Enfin il y en a un petit nombre qui, ne se livrant qu'avec modération à la culture de l'art, ne voient dans le séjour de Rome qu'une joyeuse partie de plaisir, et se procurent tous les amusements que leur bourse leur permet. Dès qu'ils ont quitté leur cheval, il est impossible de parler sérieusement avec eux. Cependant leur société me plaît plus que celle des autres, et c'est avec eux que je suis le plus souvent. »

Il avait commencé à Rome un tableau représentant la *Résurrection du Christ*; il l'acheva à Francfort, où il exécuta encore un grand nombre de travaux qui n'ajoutèrent rien à sa réputation ni à sa gloire. Mais la cruelle indécision dans laquelle il était plongé depuis six ans allait bientôt cesser. En 1846, il se rendit à Berlin pour y chercher de puissants protecteurs en faveur de l'œuvre qu'il désirait si vivement exécuter à Aix-la-Chapelle. Il reçut un bienveillant et sympathique accueil dans la capitale de la Prusse; artistes, écrivains, gens de cour, tout le monde se disputait l'honneur de lui accorder l'hospitalité. En sortant d'un salon où l'on avait admiré ses dessins et où on l'avait fêté avec un peu plus de vivacité encore que d'habitude, il écrivait naïvement à sa mère : « J'ai été le lion de la soirée. » Ses nouveaux amis, à la tête desquels était M. d'Olfers, directeur général des musées de la ville, lui procurèrent une audience du roi qui lui fut très-favorable. « Lundi matin, écrit-il aussitôt à sa mère, je reçus un billet du directeur général qui m'invitait à me rendre avec mon carton à une heure et demie dans l'antichambre du roi. Je me mis aussitôt à ma toilette, et à une heure une voiture m'emportait au château en grande tenue, avec un valet glanonné par devant et un autre par derrière. Je me trouvai bientôt dans l'antichambre royale, où je fus reçu par l'aide de camp de service, dans lequel j'appris à connaître un homme distingué. Quelques minutes après, mon directeur général, qui devait me présenter au roi, arriva aussi. J'eus le temps de me reconnaître et de me préparer à l'entrevue. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit; nous formâmes la haie, et nous vîmes paraître la bonne reine, qui se disposait à sortir pour faire un tour de promenade, accompagnée d'une dame de la cour. En traversant le salon, elle m'aperçut et demanda qui j'étais; je lui fus alors présenté, et après m'avoir adressé quelques questions bienveillantes sur mon affaire d'Aix-la-Chapelle, auxquelles je répondis convenablement, elle me laissa tout enchanté d'elle. Il me sembla qu'elle était inquiète et souffrante. Peu de temps après, un valet de chambre en habit noir entra par une autre porte, et nous annonça que le roi était prêt à nous recevoir. Nous entrâmes, et me voilà debout auprès de S. M. Frédéric-Guillaume II, à qui je montrai et expliquai mes travaux. Ce moment forme le point brillant de mon séjour à Berlin, non-seulement pour l'honneur d'avoir obtenu une audience royale, mais à cause des circonstances favorables qui l'entouraient. Dehors, le plus beau temps du monde, et le roi d'une humeur et d'une attention charmantes. Il prit son temps, car l'audience dura près d'une demi-heure. Il examina mes compositions avec le plus vif intérêt, manifesta à différentes reprises une approbation marquée, sourit et fit de l'esprit. Il laissa échapper certains signes de la plus grande importance pour mon avenir artistique, et après avoir vu toutes mes compositions, qui n'étaient pas de simples ébauches, il me quitta en me disant :

« J'ai été très-heureux de vous voir ici. » Mon directeur général ne parut pas moins content de cette visite; il me fit remarquer que le roi m'avait sacrifié une demi-heure de sa promenade habituelle; il me rappela encore que, tandis que je montrais mes dessins à Sa Majesté, on lui avait annoncé sa voiture, ce qui, contrairement à ses habitudes, ne l'avait pas dérangé de son examen. Il fut naturellement question dans l'entretien des fresques d'Aix-la-Chapelle, et l'on en parla comme d'une chose conclue et décidée. Je sortis du château heureux et un peu fier. » On se tromperait étrangement si l'on attribuait le soin avec lequel Rethel relève toutes ces petites faveurs royales aux mouvements d'une puérile vanité. Ceux qui l'ont connu savent au contraire qu'il était d'une modestie extrêmement rare chez un artiste de sa valeur. Mais, torturé et méconnu pendant six ans, il éprouvait le besoin de se constater à lui-même les moindres signes d'approbation des autres, afin de se bien persuader qu'il avait encore du talent. Cette défiance de soi-même est sans doute la plus dure épreuve qui puisse être infligée à l'artiste. Les heureux résultats de l'audience royale ne se firent pas longtemps attendre; le conseil municipal d'Aix-la-Chapelle reçut de Berlin l'ordre de faire exécuter les fresques couronnées, et l'artiste joyeux alla aussitôt se mettre à l'œuvre. Sa joie, cependant, fut de courte durée. Au lieu de la sympathie et du respect auxquels il croyait avoir droit dans sa ville natale, il ne rencontra qu'une froide indifférence et une ridicule opposition. Les uns lui reprochaient gravement d'être protestant et de souiller de son pinceau des murs catholiques; les autres, qui auraient préféré des ogives à des fresques, et qui n'avaient cédé qu'aux ordres de Berlin, condamnaient d'avance son travail; tous enfin méconnaissaient son talent. Ces ridicules personnages ne pouvaient concevoir qu'un homme de leur pays eût pu avoir un peu d'esprit et encore moins du génie. Ils poursuivaient donc l'artiste de leurs quolibets et de leurs saillies jusque dans la salle où il travaillait, et qui était ouverte à tout venant du matin au soir. Les étrangers, toujours nombreux à Aix-la-Chapelle à cause des bains d'eaux minérales qui s'y trouvent, venaient aussi mêler leurs voix criardes à ce charivari perpétuel au milieu duquel un peintre doué de la patience de tous les saints n'aurait pu conserver son calme et son sang-froid. Un jour, cependant, un étranger s'arrêta longtemps à considérer l'ouvrage de l'artiste, sans faire entendre une seule parole d'éloge ou de blâme, et le soir, quand Rethel apprit que cet observateur silencieux était Paul Delaroche, il fut bien plus blessé de son silence que des sottes remarques des autres. L'artiste français apprenant la fâcheuse impression que sa visite avait faite sur son confrère, s'empressa d'aller la réparer en lui faisant les plus sincères éloges sur son travail et en excusant sa conduite par son état maladif, qui l'obligeait au silence et à la retraite.

Tous ces ennuis, qu'augmentait encore l'indifférence de ses amis, dont pas un ne venait le visiter pour s'informer de l'état de ses travaux, portèrent le découragement et le désespoir dans son âme. Il devint d'une susceptibilité et d'une irritabilité excessives; un rien suffisait à lui causer les plus vives émotions. Les sons mélancoliques d'une musique lointaine arrêtaient son pinceau dans sa main tremblante et lui arrachaient des soupirs et des torrents de larmes. « Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'injustices? » s'écriait-il parfois devant son aide. N'ai-je pas toujours été bon et humain avec mes semblables, tendre et dévoué avec ma mère, mon frère et ma sœur? Je ne travaille plus que pour

gagner ma vie, continuait-il, tout le reste s'est évanoui. » Enfin un jour, après avoir achevé *l'Entrée de Charlemagne à Pavie*, il dit à son aide : « Mes forces sont éteintes; je ne puis plus rien; je vais vous remettre l'achèvement de mon travail. »

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il composa une série de dessins consacrés au sujet de la mort. Quelques-uns, au nombre de six, lui furent inspirés par les sombres événements politiques d'alors. Ils portent pour titre : *Une Danse des morts en 1848*, et sont accompagnés de légendes en vers servant à expliquer le texte et composées par un ami de Rethel¹. L'explication, du reste, n'était pas précisément de rigueur, et le crayon du peintre suffisait à montrer sous un jour effroyablement pittoresque les passions et les horreurs de la révolution. Cette composition a valu à l'auteur d'être compté en Prusse au nombre des partisans du système féodal. C'est un honneur qu'il ne méritait certainement pas, car il était sincèrement et franchement libéral. Mais il n'aimait pas la révolution, qui, en troublant l'ordre général, faisait de nombreuses victimes et amenait au pouvoir la vile populace. Deux autres dessins de cette époque, dont le sujet appartient exclusivement au domaine de l'art, éveillèrent une admiration plus complète et plus franche. Le premier avait pour titre : *la Mort assassin* (*Der Tod als Erwürger*) et représentait la première apparition du choléra en 1831 dans un bal masqué de Paris. Au milieu apparaît la Mort se livrant à d'affreux ricanements et jouant du violon avec deux os décharnés; autour d'elle sont étendus les cadavres des danseurs qu'elle a surpris dans leur ivresse, et qui gisent sur le sol revêtus de leur costume grotesque; dans le fond, on voit l'orchestre s'enfuir effrayé, et à droite le choléra, le fouet à la main, assister d'un air impassible à cette scène de désolation. Ce dessin, d'un effet saisissant, est déjà très-connu en France; l'autre mériterait de l'être un peu plus; il a pour titre : *la Mort amie*, et semble avoir été inspiré à Rethel par ces beaux vers de la Fontaine :

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Un vieillard est assis dans un fauteuil; il vient de rendre le dernier soupir, et une expression de doux contentement est répandue sur sa figure. Qu'avait-il à craindre ou à regretter en ce moment? Tous les siens l'ont déjà précédé dans la tombe et lui tendent les bras; sa vie a été un long mais calme pèlerinage; renfermé dans sa tour solitaire, d'où il veillait sur ses concitoyens, il a vécu au-dessus des folles et des passions humaines. La mort est donc la bienvenue pour lui; il l'accueille en souriant, et elle-même semble avoir déposé son affreux ricanement pour prendre une expression plus douce et plus bienveillante. Un oiseau, qui renferme peut-être l'âme de la fille du noble vieillard,

¹ Une partie de ces dessins a été reproduite en France dans le *Magasin pittoresque*.

chante sur le bord de la fenêtre, et dans le fond le regard plonge sur un charmant paysage éclairé par les derniers rayons du soleil couchant :

. C'est le soir d'un beau jour!

Jusque-là, Rethel n'avait jamais songé sérieusement au mariage; la tendresse de sa mère et de sa sœur avait suffi à ses affections terrestres, et l'amour de l'art achevait de remplir son cœur. « L'art, écrivait-il à un de ses amis, est le capital que le ciel m'a confié, et je dois un jour rendre compte à Dieu et aux hommes de la manière dont je l'aurai administré. Mes tableaux sont mes enfants. Je les mets au monde avec de grands soins et de grandes douleurs, et lorsqu'ils sont arrivés à terme et que je dois me séparer d'eux, je sens vivement qu'ils faisaient partie de moi-même. » Cependant, en 1831, il devenait infidèle à ses affections toutes platoniques, et épousa une jeune et jolie personne de Dresde. Ce mariage, conclu sous les plus favorables auspices, semblait devoir être le port où il ferait aborder heureusement sa barque battue et ballottée par la tempête. Tous ses amis se réjouissaient déjà à la pensée du bonheur qui l'attendait et qui allait donner un nouvel essor à son génie. Mais il en fut tout autrement; sa jeune femme tomba gravement malade quelques jours à peine après leur union, et l'infortuné, trop affaibli déjà par ses précédentes épreuves, ne put supporter celle-ci avec la sérénité du sage. Au lieu de chercher à réprimer sa douleur, il s'y livra avec un amer plaisir; son humeur devenait de jour en jour plus inquiète et plus irritable, et l'on commença à remarquer en lui de fréquentes absences d'esprit. Cependant sa femme recouvra la santé, et la paix rentrant dans son âme agitée, il célébra cette heureuse guérison par un dessin d'une pureté et d'une délicatesse touchantes. Il a pour titre : *la Convalescence*, et représente une jeune femme revenant à la vie après une longue et douloureuse maladie. Elle est assise dans un fauteuil et repose sa tête languissante, qu'éclaire un doux sourire, sur le sein d'une amie personnifiant la Guérison. La Piété, les mains jointes et le regard dirigé vers le ciel, est debout derrière son fauteuil; en face d'elle se tient la Médecine, qui, le pied posé sur un gros in-folio consacré à l'homéopathie, considère avec un sérieux contentement l'heureux succès de ses efforts; enfin, en regardant à travers la fenêtre, on voit planer la Santé entre un rayon de soleil et la verdure de la prairie, tandis que la Maladie, la tête ceinte d'une couronne de pavots, et portant une faucille à la main, disparaît par la porte entr'ouverte. En général, l'allégorie est peu favorable aux arts du dessin; elle donne aux compositions un air froid et étudié qui nuit beaucoup à l'effet esthétique qu'elles doivent produire; mais ici elle est traitée avec une telle vigueur et une telle plénitude, qu'elle se confond avec la plus charmante réalité. Toutes ces belles jeunes filles, aux formes si arrondies, aux mouvements si gracieux, ne sont pas de pâles et froids symboles; ce sont des sœurs pleines de vie et de bonheur qui viennent visiter leur amie convalescente par une belle et douce journée de printemps. Rethel avait exécuté ses autres dessins représentant la *Danse de la mort* dans le vieux style allemand, appuyant fortement sur le trait principal et négligeant les ombres et la perspective. Il donna à ce dernier l'allure et l'empreinte du style classique des grands maîtres italiens.

Ce fut là sa dernière composition régulière. Ses forces l'abandonnèrent peu à peu, son regard s'éteignit, sa main vacilla, et le voile de la démence vint

s'étendre sur ses nobles facultés et les envelopper comme d'un lourd et froid linceul. Il voulut encore se rendre à Rome, dans l'espoir d'y recouvrer la santé sous son beau ciel et au milieu de ses antiques chefs-d'œuvre. Mais on l'en ramena bientôt plus faible et plus abattu qu'avant son départ. Il n'avait plus qu'un vague souvenir du passé et était déjà absent du présent. S'il reconnaissait parfois ceux qui l'entouraient, c'était pour se livrer à une douleur déchirante et retomber aussitôt après dans son état habituel de somnolence et d'apathie. Sa famille le plaça quelque temps dans une maison de santé; mais comme son état empirait au lieu de s'améliorer, sa mère et sa sœur le prirent avec elles et se dévouèrent entièrement à lui. Il passa ainsi huit ans, sans reconnaître les deux anges qui le soignaient, sans demander à voir son enfant, sans s'informer de sa gloire. Rien de plus navrant que le récit d'une visite que l'auteur des *Souvenirs* lui fit à cette époque : « Mademoiselle Rethel, dit-il, me conduisit auprès de son frère malade. Lorsque j'entrai, il était assis auprès de la fenêtre. Il jeta sur moi un long et singulier regard, dans lequel il semblait chercher à démêler un lointain souvenir. Il avait reconnu quelquefois Köhler, Steifensand et sa femme, car, en les rencontrant à la promenade, il s'était arrêté, les avait montrés du doigt, et avait murmuré des sons indistincts. Pourquoi donc mon apparition le surprit-elle, si toutefois je puis me servir ici d'une telle expression? Du reste, son étonnement ne dura qu'un instant, puis il retomba dans son état d'absence d'esprit. Et quel triste état! Ses traits nobles et caractéristiques étaient émoussés et effacés; sa bouche ne laissait échapper que des sons inarticulés; ses bras s'agitaient sans être mus par sa volonté. Et comme son occupation était puérile et triste! Il feuilletait dans un vieux *Pfennig-Magazin* orné de mauvaises gravures sur bois; tantôt il prenait le livre sur ses genoux et tantôt il le replaçait sur la chaise qui se trouvait en face de lui, sans jamais jeter les yeux sur ses feuilles. Horrible destinée! ce corps cependant avait été autrefois animé par un esprit qui savait traduire les plus riches créations d'un art magnifique, et qui maintenant s'amusait comme un enfant avec des images insignifiantes. Il prenait autrefois le vol de l'aigle, à présent il rampait comme un ver de terre. Quel effrayant contraste! Qu'y a-t-il d'étonnant si je n'ai pu retenir mes larmes en présence de la destruction de ce noble chef-d'œuvre de la nature? Il ne s'aperçut pas de mon émotion et continua de feuilleter. J'ai rarement éprouvé une impression plus douloureuse que pendant cette triste visite. »

Enfin la mort vint mettre fin à ses muettes souffrances le 1^{er} décembre 1859.

Les pages qui précèdent feront peut-être désirer à ceux qui les liront de posséder une biographie sérieuse et complète de l'infortuné Rethel pour y étudier les ouvrages d'un des plus beaux talents de l'Allemagne, et y suivre de près la marche et le développement d'une des plus terribles maladies de l'humanité. Malheureusement un tel livre n'existe pas, et le petit volume qui a fourni la matière principale de cet article ne peut avoir la prétention d'en tenir lieu. C'est une sèche nomenclature de toutes les œuvres du peintre et un froid abrégé de sa vie. L'auteur, qui a eu dans les mains tous les matériaux d'une excellente biographie, n'a pas su en profiter; il a manqué de discernement dans le choix et d'habileté dans la mise en œuvre. Il n'a étudié et saisi le caractère de son héros ni en artiste ni en philosophe, et cependant ces deux points de vue étaient riches en observations et en aperçus de tout genre. Il y avait à dépeindre

en traits saisissants cette grande infortune, ou à analyser minutieusement les causes physiques et morales qui l'ont provoquée; il y avait enfin à raconter une vie simple mais singulièrement active, et à expliquer des tableaux ou des cartons qui ne le cèdent en rien à ceux des plus grands maîtres modernes de l'Allemagne. M. Müller ne s'est pas douté de la mine précieuse que renfermait son sujet. Pour avoir tracé quelques points d'interrogation et aligné quelques chiffres, il a cru avoir épuisé la matière. Parfois, il est vrai, il essaye de pénétrer un peu plus avant et de soulever le voile qui enveloppait l'âme de l'artiste; mais il voit trouble, et le résultat de ces profondes observations est toujours à côté de la vérité. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple de cette maladresse, voici la réflexion que lui suggère le mariage de Rethel : « L'artiste était au comble du bonheur, car il voyait se dérouler devant lui un avenir indépendant et joyeux; la famille Grahl (dans laquelle Rethel avait pris sa femme) jouissait d'une complète aisance, et il n'avait en perspective aucun de ces soucis de la vie matérielle qui écrasent ordinairement tant d'artistes des plus distingués. » Ce qui veut dire en langage ordinaire, suivant l'expression favorite d'un vieux professeur d'algèbre, que Rethel était enchanté d'avoir fait un excellent mariage d'argent. Ceux qui ont connu la délicatesse et la générosité de l'artiste pardonneront difficilement cette insinuation à l'auteur des *Souvenirs*. Mais ce qui est plus impardonnable encore, c'est l'affectation de M. Müller à mêler sa petite personnalité à celle du grand artiste. Pour n'en citer encore qu'un exemple, il nous apprend vers la fin de son livre qu'au moment où il l'a commencé il n'avait pas encore vu les fresques de Rethel, parce que ses occupations ne le lui avaient pas permis; mais un jour, lisant dans les journaux que madame Ristori doit jouer à Aix-la-Chapelle, il part aussitôt pour assister à la représentation et aller jeter un coup d'œil sur le chef-d'œuvre de Rethel. Voilà un singulier moyen de relever aux yeux du lecteur la grandeur de son héros. Quant au style, la page dans laquelle il raconte son entrevue avec Rethel peut en donner une idée; on aura remarqué sans doute ces phrases tourmentées, haletantes, qui se tordent et se roulent sur le précipice du point d'exclamation. Que d'efforts, que de contorsions, que de râlements pour dire les choses les plus simples du monde! Avec cette manière d'écrire, on compose des ouvrages pour les jeunes filles, mais on ne touche pas à la vie d'un héros.

La biographie de Rethel reste donc encore à faire, et la sévère critique des *Souvenirs* atteindrait son but si elle décidait un écrivain de goût à l'entreprendre.

A. MAILLARD.

POÉSIE.

A LA MORTE.

(*Imité de l'allemand de Karl Heinzen.*)¹.

Quatre ans sont écoulés depuis que tu mourus,
Et le saule pleureur a grandi sur ta tombe :
Je le plantai moi-même, et voilà qu'il retombe
Sur le tertre de fleurs en longs festons touffus.

¹ Le poème que nous avons essayé de rendre en vers français, du moins quant à ses données principales, nous a paru remarquable à plus d'un titre, mais principalement comme une proclamation hardie des principes de l'école matérialiste allemande, dont M. Heinzen est un des plus fervents apôtres. Tout en rejetant la doctrine de l'immortalité individuelle, ce rude pamphlétaire a trouvé des accents touchants pour pleurer la mort prématurée d'une personne aimée; et ceux qui n'ont étudié ses véhéments écrits qu'à la surface ne l'auraient jamais cru capable d'éprouver un sentiment aussi vrai et aussi profond.

L'idée prédominante du poète, celle qui le console et le soutient au milieu du vide que l'absence de foi dans une existence future fait autour de lui, est la pensée que le mort vit dans le souvenir de ceux qui lui furent chers. C'est l'idée qui a récemment inspiré à M. Michelet des paroles bien éloquentes dans son beau livre sur *l'Amour*; c'est l'idée qui se trouve développée avec tant de grâce et de vigueur dans le merveilleux roman de Dickens, *Old Curiosity Shop*.

Karl Heinzen est peut-être le révolutionnaire le plus effréné de l'Allemagne; à coup sûr, il est celui qui connaît le moins les réserves et les ménagements. Entre ses mains, la plume est devenue sinon une épée, du moins un poignard, et il manie son dangereux instrument avec une dextérité et une décision extraordinaires. Étant encore assis sur les bancs de l'université, il se sentit poussé par un désir irrésistible de courir le monde; pour le satisfaire, il s'engagea dans les troupes coloniales de la Hollande, et partit avec le grade de sous-officier pour Batavia. Il en revint bientôt, radicalement dégoûté de la

C'est comme un mauvais rêve, — et même dans ta bière
 Je te vois jeune et belle et telle que tu fus !
 Mais quatre ans sont passés depuis que tu mourus,
 Et déjà ta dépouille est réduite en poussière.

J'aimerais à penser que, pareille à mon cœur,
 La terre a ménagé par quelque grâce occulte
 Tes traits charmants et purs que dans mon fervent culte
 J'ai préservés intacts comme un dernier bonheur.

vie militaire et de la zone torride. Pour épouser la femme dont la perte lui arracha, même quatre ans après son trépas, des plaintes si déchirantes, il accepta sans vergogne une petite place de surnuméraire dans l'administration des contributions indirectes du royaume de Prusse; mais la mort lui enleva sa fiancée avant qu'il eût pu réaliser son projet de mariage, et il jeta bien vite la sonde de l'employé. Dès lors, il se lança dans la politique avec une activité fiévreuse; une brochure virulente sur ou plutôt contre la *bureaucratie prussienne* le mit dans l'obligation de s'exiler de sa patrie et de chercher un asile, d'abord en Suisse, et plus tard en Amérique. Même à l'étranger, il continua sa guerre de pamphlets, jusqu'au moment où les événements de 1848 le rappelèrent en Allemagne; il prit part à l'insurrection badoise, sans toutefois y jouer un rôle marquant. Proscrit de nouveau, il erra pendant quelque temps en Europe, comme tant d'autres compagnons d'infortune, et repassa pour la seconde fois l'Atlantique. Il a successivement rédigé plusieurs journaux, entre autres, la *Schnellpost* et le *Janus*. En ce moment, il fait paraître à Boston le *Pionnier*, sans contredit la plus radicale, la plus violente et la plus libre parmi les cent trente-cinq feuilles allemandes qui sont publiées dans les États-Unis. Jamais on n'attaqua les hommes et les choses avec plus d'impétuosité et de persévérance, et M. Heinzen pousse certainement la liberté permise à la presse jusqu'à ses limites extrêmes.

Depuis deux ans, il s'est fait lui-même l'éditeur de ses œuvres complètes, dont deux volumes ont déjà paru; le premier contient des poésies, le second des comédies. Le recueil poétique fourmille d'épigrammes mordantes et de sarcasmes pénétrants; en vers comme en prose, l'auteur flagelle impitoyablement toutes les hypocrisies et toutes les présomptions, sans reculer devant les réputations les mieux établies, sans être arrêté par le souvenir des services éminents rendus à la cause dont lui-même est un des plus zélés partisans. Il va sans dire que le nombre de ses ennemis est prodigieux, et qu'il se voit assailli de tous côtés avec une fureur implacable. Quelques-uns de ses adversaires affectent le dédain, et essayent de s'abriter contre ses flèches aiguisées et empoisonnées en organisant autour de lui la conspiration du silence; mais, après tout, on pourrait dire de lui ce qu'un homme d'esprit disait un jour de Satan : « Un être dont tout le monde s'occupe avec tant d'ardeur doit infailliblement avoir du mérite. »

Du reste, son livre contient aussi des poésies pathétiques et charmantes qui, partant du cœur, vont droit au cœur et arrachent des larmes d'attendrissement. Tous ceux qui ne connaissaient en Heinzen que le fougueux libelliste, le journaliste agressif, ont dû lire avec surprise les trois morceaux placés en tête de la collection et dédiés à *Louise*, la jeune femme morte en 1835. Nous osons espérer que les lecteurs de la *Revue germanique* ne liront pas sans intérêt une imitation du plus important de ces poèmes.

Hélas ! que n'ai-je aussi la foi simple et naïve,
La foi qui nous fait croire au réveil dans le ciel !
Au seuil de ce pays de l'amour immortel
Tu m'attendrais alors, debout sur l'autre rive.

Ce serait pour mon âme un consolant espoir
De songer que tu vis, ange parmi les anges,
Que nos cœurs sont unis dans d'éternels échanges,
Et qu'au jour de ma mort nous dussions nous revoir.

Mais pourquoi tant sonder ce lugubre mystère ?
L'homme adopte aisément ce qui le rend heureux,
Sans pouvoir altérer selon ses propres vœux
Une immuable loi qui gouverne la terre.

Je ne le sais que trop : nous ne nous verrons pas !
Mais ma fidélité n'en est que plus profonde ;
Et puisque mon amour s'exclut d'un autre monde,
Je veux te le garder dans le monde ici-bas.

Celui qui fait le bien se survit à lui-même ;
Rien n'est annihilé : tout a servi, tout sert.
L'homme aussi contribue au superbe concert,
Et récolte les fruits des principes qu'il sème.

La fleur tombe de l'arbre et renaît au printemps :
Est-ce la même fleur, par l'automne jaunie,
La fleur que l'aquilon de son souffle a ternie ? —
Non ! ce qui fut créé retourne aux éléments.

Jamais, petite ou grande, une œuvre n'est perdue,
Car la vie est partout, jusque dans les débris ;
Et les champs où naguère on coupait les épis
Sont déjà de nouveau creusés par la charrue.

* * *

Oh ! lorsque tu mourus, je croyais dans mon deuil
Que ta mort causerait la mort de la nature,
Que le ciel pâlirait ainsi que ta figure,
Qu'on mettrait les oiseaux, les fleurs, dans ton cercueil.

Mais le globe roulait toujours dans son orbite;
 Ton trépas ne fit point faner la moindre fleur. —
 Qu'importe à l'infini ma poignante douleur?
 Qu'importe à l'univers un homme qui palpite?

Tout resta calme et froid, comme dans les beaux jours.
 Lorsque la nuit sur moi vint étendre ses voiles,
 Je vis au firmament scintiller les étoiles:
 Nul astre, pour nos pleurs, ne suspendit son cours.

Soit! — L'instrument se tait, et la corde est brisée;
 Dans le sein du grand Tout chacun s'anéantit.
 La vague t'emporta, l'océan t'engloutit;
 La trace de tes pieds s'est bien vite effacée.

* * *

Moi, j'ai monté la garde auprès de ton tombeau;
 Et m'absorbant en toi, fidèle sentinelle,
 J'ai pu m'approprier ta divine étincelle:
 De toi j'ai recueilli ce qui fut noble et beau.

Voilà l'éternité! plus de mort! plus d'absence!
 C'est ma félicité, mon espoir et ma foi,
 Et tant que je vivrai tu vivras avec moi:
 Tu planeras sur moi durant mon existence.

A jamais j'entendrai l'accent mélodieux
 Du chant qui me ravit dans les sphères célestes;
 Et je verrai tes yeux expressifs et modestes
 Dans lesquels se peignait ton esprit radieux.

Lorsque ta voix sonore, émue et sympathique,
 Disait des mots charmants, des mots d'amour profond,
 Le doux feu de ton âme illuminait ton front,
 Et tout mon cœur vibrait à ce son pathétique.

Malgré ta fermeté, ton vol audacieux,
 Malgré tout ton éclat et tes discours de flamme,
 Mélange attendrissant, tu savais rester femme:
 Tu n'étais qu'un enfant, enfant pur et joyeux.

Tu savais déployer ta vigueur, ta sagesse,
 Tout en m'étourdissant par tes folâtres jeux.
 Est-il rien de plus grand que tes touchants adieux?
 Tu vécus saintement, tu mourus sans faiblesse.

« Ami ! l'heure a sonné : je l'entends sans effroi.
 » L'horloge est arrêtée, et le ressort se brise.
 » L'homme aspire et projette — et soudain vient la crise :
 » La vie est ainsi faite — et je pars. Pense à moi ! »

Puis le cœur ne bat plus dans sa calme poitrine,
 Et tout se tait. — Plus rien ! — C'est son dernier effort !
 C'est l'éternel sommeil ! — Plus rien, rien que la mort !
 Rien que le corps roidi de la pâle héroïne !

* * *

Oh ! tout un peuple en deuil eût suivi ton convoi,
 Si ton front eût porté le brillant diadème !
 Sois reine néanmoins, reine de mon poème :
 Cette simple couronne est plus digne de toi.

Reste donc pour ma vie un rayonnant emblème,
 Sois contre les écueils mon guide et mon fanal.
 Je t'aimerai toujours comme mon idéal
 De douceur et de grâce et de beauté suprême.

THÉODORE KARCHER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOGOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Mo'djem el-Bouldan de Yakout, et complété à l'aide de documents arabes et persans, pour la plupart inédits. par C. BARNIER DE MEYNARD, ancien attaché à la légation de France en Perse. — Paris, imprimerie impériale, 1861, 1 vol. gr. in-8° de xxi-640 pages (Benjamin Duprat).

Le Périples de la mer Noire. par Arrien. Traduction, étude historique et géographique. par H. CHOTARD. — Paris, 1860, in-8° de viii-240 pages, avec une carte.

Journal de la campagne de Chine, 1859, 1860, 1861, par CH. DE MUTRECY, précédé d'une préface de J. Noriac. — Paris, 1861, 2 vol. in-8° de iii-387, 412 pages (Librairie-Nouvelle).

I.

Obeïd Allah Yakout, surnommé Chéhab-eddin, ou le Foyer de la religion, naquit à Hamath, en Syrie, dans la seconde moitié du sixième siècle de l'hégire, vers 574 (1178). Il était chrétien d'origine et Grec de nation; mais tout jeune encore il fut pris par un parti d'Arabes qui le vendirent à un marchand de Bagdad; ce fut là qu'il reçut le nom de Yakout (la Perle), que quelques-uns cependant ont cru n'être que la transcription arabe du nom grec de Hyacinthe. Naturellement, il fut élevé dans la religion musulmane, et son maître, qui l'avait pris en affection, lui fit donner une éducation très-développée. Il l'affranchit plus tard et l'associa à son commerce, qui avait principalement les livres pour objet. Yakout alors eut à faire de longs voyages, et ces voyages, joints à ses études antérieures, développèrent en lui le goût des recherches géographiques. La géographie, après les rapides conquêtes des Arabes et l'établissement de leur vaste empire, fut de bonne heure encouragée par les khalifes; elle avait été surtout en grand honneur au temps du sultan al-Mamoun, dans la première moitié du neuvième siècle. L'ouvrage de Ptolémée fut traduit en arabe, et resta le fondement principal de la doctrine géographique des musulmans. Des ouvrages importants avaient été publiés non-seulement au centre même du khalifat, mais aussi dans les provinces éloignées, notamment en Espagne, les uns basés sur les observations personnelles de leurs auteurs recueillies pendant de longs voyages, les autres embrassant l'ensemble de l'empire ou quelques-unes de ses

parties, sous une forme plus particulièrement descriptive. Les noms d'Ibn-Khordabdh, d'Albaténi, d'Abou-Yakout¹, de Maçoudi, d'Ibn-Haukal, d'al-Isthakri, d'al-Birouni, d'el-Békri, d'el-Edrisi, et bien d'autres encore, avaient acquis par des ouvrages de ce genre une grande renommée, qui, pour la plupart d'entre eux, s'est propagée jusqu'à nous. Versé dans la connaissance de ces ouvrages, Yakout y avait cependant été frappé d'un inconvénient qui est commun à toute composition étendue, historique ou descriptive, à laquelle n'est pas jointe une table alphabétique (et les tables alphabétiques sont une innovation de nos littératures modernes), c'est la difficulté d'y trouver sur un fait particulier les renseignements dont on peut avoir besoin à un moment donné. C'est de là que lui vint la pensée de son propre ouvrage.

Cet ouvrage ne devait être rien moins que le dépouillement par ordre alphabétique de tout ce que renfermaient les relations ou les géographies arabes sur les provinces du khalifat et sur les contrées étrangères; c'était, en un mot, un dictionnaire géographique, mais un dictionnaire sur un large plan, où la bibliographie, l'histoire et la littérature entraient pour une part considérable, une véritable encyclopédie. Ce plan, malgré son étendue, Yakout le remplit jusqu'au bout. « J'ai disposé mon livre, dit-il dans son introduction, d'après l'ordre alphabétique, en suivant la méthode des meilleurs dictionnaires, et en ayant soin d'épeler chaque nom et de déterminer la voyelle qui appartient à chaque lettre, de manière à ne laisser aucun doute sur la prononciation. Puis je recherche l'origine de ce nom, s'il est étranger ou arabe, et, dans ce dernier cas, j'indique le sens adopté par les meilleurs lexicographes. Je donne ensuite la définition de chaque contrée, l'horoscope de toute ville importante et l'histoire de sa fondation; le nom et la distance des localités voisines, les monuments ou particularités curieuses qu'elle renferme, et, en dernier lieu, la liste des personnages célèbres auxquels elle a donné naissance ou dont on visite le tombeau. Si je cite parfois quelques vers inspirés à un poète par l'amour du sol natal, c'est parce que je les considère comme utiles pour fixer une orthographe douteuse. Enfin, je raconte rapidement les premières conquêtes des Arabes, les conditions dans lesquelles tel ou tel pays fut soumis, et je nomme le chef qui le possède aujourd'hui.... »

Ce grand travail remplit plusieurs volumes; l'auteur l'intitula : *Dictionnaire des Pays, Modjem el-Boldan*. Aussi, comme tous les ouvrages volumineux en Orient, il est devenu extrêmement rare, et il est bien difficile aujourd'hui d'en réunir un exemplaire entier. Il n'en existe qu'un seul en Europe que l'on regarde comme complet : c'est celui que sir Rawlinson a rapporté de Bagdad. Heureusement, ce que les copistes ont omis comme moins recherché est aussi ce qui aurait maintenant pour nous le moins d'importance, je veux dire les contrées étrangères à l'islamisme, telles que l'Inde, la Chine, l'Europe occidentale, etc., contrées sur lesquelles les relations arabes n'auraient que bien peu de choses à nous apprendre qui pût profiter à la science. Ce qui a pour nous une utilité réelle et une importance considérable, ce sont les descriptions des provinces de l'empire musulman, et en particulier des provinces orientales; et c'est à ces contrées précisément que se rapportent les parties généralement conservées du

¹ Celui-là même dont M. le docteur Gørje vient de publier un important spécimen. Voir ci-après à la Bibliographie allemande.

grand Dictionnaire de Yakout. Ce qui d'ailleurs a dû contribuer à rendre encore plus rares les copies complètes de cette œuvre volumineuse, c'est que l'auteur lui-même en fit un abrégé sous le titre de *Méragid el-ittild* (Champs de l'observation), abrégé qui devint bientôt populaire, et qui est resté en Orient le manuel le plus répandu. Yakout composa en outre, ou plutôt tira du *Modjem* un traité des homonymies géographiques sous le titre *Moschtarek*. On a de bonnes éditions récentes du *Méragid el-ittild* et du *Moschtarek*, la première par M. Juyneholl, la seconde par M. Wüstenfeld; mais le *Modjem* attend encore un éditeur et une traduction complète.

Notre littérature géographique en possède toutefois des parties notables. Fou M. Fræhn, de Saint-Petersbourg, ce savant laborieux qui a rendu de si nombreux services aux lettres orientales, en tira le premier, en 1823, un curieux morceau sur les Bulgares du Volga (*Ibn-Foulan's und Anderer Araber Berichte über Russen, etc.*). M. Amari l'a consulté avec fruit pour sa *Bibliotheca Arabo-Sicula*, et M. Dorn en a extrait plusieurs morceaux sur le Ghilan et le Mazandéran, dans ses *Muhammedanische Quellen zur Geschichte der südlichen Küstländer des Kaspischen Meeres*. Mais aucun de ces extraits n'est comparable, pour l'étendue et l'importance, à celui que nous donne maintenant M. Barbier de Meynard.

Celui-ci embrasse tout l'Iran dans ses limites naturelles, entre le Sindh et le Tigre, l'Oxus et la mer d'Oman. C'était le cœur du khalifat. C'était aussi la partie la mieux connue des contrées musulmanes, et par conséquent celle où les auteurs orientaux nous peuvent apporter les lumières à la fois les plus sûres et les plus utiles.

M. Meynard était d'ailleurs bien préparé à sa tâche, c'est lui-même qui nous l'apprend, « par un séjour de deux années en Perse et par l'étude assidue de sa langue et de ses monuments littéraires. » Le traducteur avait à sa disposition un manuscrit du *Modjem* en six volumes in-4^o, copié à Constantinople et donné à la Bibliothèque impériale par M. Schefer, et il a pu en suppléer quelques lacunes par la comparaison du manuscrit de la Bibliothèque bodléienne et celui du British Museum. Il s'est d'ailleurs aidé des autres documents persans et arabes, publiés ou inédits, que nous possédons en Europe, notamment de la géographie de Hamd Allah Mustôfi Kazvini, plus connu sous la dénomination de *géographe persan*. C'est un ouvrage du milieu du quatorzième siècle, riche en détails sur l'Iran, et M. Meynard en a tiré une bonne partie de ses notes complémentaires ou explicatives. Il n'a pas négligé non plus les renseignements que l'on peut demander aux voyageurs européens, quoiqu'à cet égard il soit bien loin d'avoir épuisé la matière.

Mais cette étude comparative des documents d'époques diverses est une tâche laborieuse, souvent difficile, qui exige en beaucoup de cas une critique approfondie; c'est l'œuvre du géographe, et elle commence là où finit celle de l'orientaliste. Il est rare que la même main les puisse accomplir l'une et l'autre; il suffit qu'elles s'aident et se complètent.

Il nous manque encore aujourd'hui une carte de l'Asie musulmane au temps des khalifes. Une telle carte ne serait pas seulement d'un grand intérêt pour l'histoire orientale, elle serait aussi une base nécessaire pour la restitution de la géographie classique, en même temps que pour l'établissement d'une bonne carte actuelle. Ou plutôt, à vrai dire, les documents de l'antiquité, ceux de la période du khalifat et les documents modernes, partant d'un fonds commun,

quoique différents de nature et d'origine, doivent se combiner, s'éclairer et se fortifier mutuellement pour la restitution de chacune des trois périodes. Les explorateurs modernes nous fournissent la base astronomique et géodésique, en même temps que de nombreux itinéraires; les auteurs orientaux, entre autres indications spéciales, nous donnent une nomenclature correcte, bien nécessaire pour corriger et fixer l'orthographe fautive et flottante de la plupart des voyageurs, et enfin, sur le canevas ainsi établi, viennent se fixer les données de la géographie grecque et romaine.

Et ce n'est pas sans intention que nous rattachons la complète restitution de la géographie de l'Irân à un travail cartographique; c'est qu'en effet cette route est la seule qui puisse conduire au but. L'étude seule des textes, modernes ou anciens, est loin de suffire, si on ne la rapporte pas constamment au terrain, c'est-à-dire aux documents géodésiques. Voilà pourquoi il ne suffit pas d'être un habile orientaliste pour résoudre des questions de synonymie et de géographie critique; il faut manier le compas, il faut étudier les conditions physiques en même temps que les données historiques, il faut être un géographe *pratique*. Ce mot renferme tout. Autrement, on s'expose à placer l'*Alexandria ad Caucasum* à Ramiân, comme le fait M. Meynard (p. 616), à confondre Kandahar et le Gandara (p. 632), à placer *Embolima*, une localité des bords de l'Indus, avec un Enbar du territoire de Balkh (p. 621), et à signaler ces identifications « comme ayant déjà pour elles la consécration du temps et de la science » (Préface, p. xx.)

Peut-être pourrait-on désirer qu'en dehors de cette tâche délicate et toute spéciale des identifications géographiques, M. Meynard se fût attaché davantage à compléter dans ses notes les éclaircissements purement historiques. Aux articles *Behistoun* et *Schobdia*, par exemple, il n'eût peut-être pas été inutile de rappeler expressément la grande inscription de Darius copiée par sir Rawlinson, un des monuments les plus curieux et les plus importants pour l'histoire et pour l'épigraphie cunéiforme. Le renvoi pur et simple à *quelques-uns* des voyageurs et des travaux modernes ne semble pas suffisant. L'article *Isthakhr* est un exemple frappant tout à la fois de ce qu'on peut attendre des auteurs orientaux pour compléter les données antiques, et de la nécessité de les compléter eux-mêmes par les rapports de nos voyageurs. Yakout, ou plutôt al-Isthakhri, qui est ici son guide, ne dit pas un mot de la dévastation de la ville par Alexandre (on sait qu'Isthakhr est la *Persepolis* des Grecs); mais, d'un autre côté, le géographe persan, cité par M. Meynard, nous apprend que la ruine complète de la ville eut lieu au temps de Samsan ed-Doolah, ce qui nous porte à la fin du dixième siècle de notre ère.

Que le savant traducteur veuille bien prendre pour ce qu'elles sont nos réserves et nos remarques de détail; elles n'enlèvent rien à la valeur très-grande de sa belle publication. Il a rendu à la science un des plus grands services qu'elle pût attendre aujourd'hui du labeur des orientalistes.

II.

Le Périples de la mer Noire, d'Arrien de Nicomédie, traduit et commenté par M. Henry Chotard, n'est qu'une thèse soutenue pour le doctorat, ce que le titre aurait dû peut-être indiquer; l'inexpérience de l'auteur en fait de critique et de discussions géographiques suffirait du reste pour révéler cette origine. Nous

avons vu et nous voyons encore se produire de temps à autre des morceaux véritablement remarquables composés à l'occasion de cette épreuve solennelle; néanmoins on comprend sans peine que la valeur de ces premiers travaux doive être fort inégale, et l'on ne saurait attendre d'un aspirant la force d'un athlète éprouvé. Le choix de pareils sujets n'en témoigne pas moins d'une bonne direction, à laquelle on ne peut qu'applaudir.

Après quelques remarques préliminaires sur Arrien et sur son *Périple du Pont-Euxin*, M. Chotard donne une traduction française du document; puis il se propose de l'éclaircir par un long commentaire. La méthode qu'il suit à cet effet est de comparer Arrien aux textes parallèles du *Périple* anonyme et de Marcien, et aussi, par occasion, avec les données des autres géographes. Ce serait étrangement abuser l'auteur que de lui laisser croire que ce qu'il appelle son commentaire a en effet éclairci quelque chose; sa marche est confuse et n'aboutit pas; pour être lente elle n'en est pas plus assurée. Il lui manque, au surplus, un élément essentiel, qui peut seul contrôler et fixer les données anciennes : c'est l'élément moderne. Ni pour les rivières, ni pour les localités de détail, ni pour les peuples et les tribus, il n'essaye jamais de rapporter les anciennes indications aux faits actuels; aussi manifeste-t-il parfois des hésitations qu'il n'aurait pas eues s'il eût embrassé son sujet dans un ensemble nécessaire.

III.

Deux mots encore de l'*Histoire de la campagne de Chine*, de M. de Mutrécy.

Bien des gens qui sont, autant que moi, étrangers aux arcanes de la haute politique, se sont demandé sans doute, dans la simplicité de leur cœur, quel intérêt souverain nous avions à aller porter en Chine nos canons et nos millions, pour une cause qui, au fond, était exclusivement anglaise, et dont l'origine première, pour le dire entre nous, n'est pas absolument honorable; car on sait que toute la brouille est venue de la question de l'opium, dans laquelle, Dieu merci, nous n'avons rien à démêler. Nous n'avons, nous autres, aucun commerce avec le Céleste Empire, ou si peu qu'il n'y a vraiment pas à le mettre en compte. Les intérêts de la religion, ou, pour mieux dire, de la propagande religieuse, sont sacrés sans doute; mais la chose n'était peut-être pas assez urgente pour justifier, en ce qui nous touche, une aussi grosse guerre et une aussi grosse dépense, dans un temps où l'on a tant de peine à aligner les budgets. Enfin, puisque l'expédition a eu lieu, il faut croire qu'elle était nécessaire, et mes doutes, comme les vôtres, ne prouvent qu'une chose, c'est que ni vous ni moi n'entendons rien, encore une fois, à la grande politique.

Donc l'expédition s'est faite, et là, comme toujours, le drapeau français a porté avec lui le respect de notre nom et de notre force. Cette gloire-là, la gloire du drapeau, remue toujours chez nous la fibre patriotique; c'est dommage que cela coûte si cher. Cher ou non, en définitive, c'est une page de plus, et une page honorable pour nos armes, dans le livre de nos fastes militaires qui en compte déjà tant d'autres; et on ne peut que savoir gré à M. Charles de Mutrécy d'avoir consigné dans ses deux volumes, d'une lecture facile, les détails qui sont arrivés de diverses sources pendant la campagne sur les incidents qui en ont marqué les diverses phases. Ce sont des documents qu'il est toujours utile de recueillir, en attendant que l'histoire les mette en œuvre.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Journal asiatique. — Avril-Mai.

Notice biographique et littéraire sur Mir Ali-Chlr-Nevâli, suivie d'extraits tirés des œuvres du même auteur, par M. *Belin*, secrétaire-interprète de l'ambassade de France à Constantinople (2^e article). — Notices sur les Iles de l'Asie orientale; extraites d'ouvrages chinois et japonais, et traduites pour la première fois sur les textes originaux, par *Léon de Rosny*. Ces notices sont consacrées aux trois groupes d'Iles qui forment l'archipel de l'extrême Asie : le Japon proprement dit, ou Nippon, Yéso, et Lieou-Tchou. — Étude sur l'organisation politique, religieuse et administrative du royaume de la Petite Arménie, par M. *Édouard Dulaurier*. — Extraits de la chronique persane d'Hérat, traduits et annotés par M. *Barbier de Meynard* (suite).

Revue archéologique. — Septembre.

Egger. Observations historiques sur l'institution qui correspondait chez les Athéniens à notre état civil, et explication de l'inscription inédite d'une plaque en bronze provenant d'Athènes. — *Alfr. Jacobs*. Note sur le commerce en Gaule au temps de Dagobert, d'après les diplômes mérovingiens. — *De Rougé*. Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III, découverts à Thèbes par M. Mariette (avec une planche). Le monument dont s'occupe ici le savant conservateur du musée égyptien du Louvre, est une stèle de granit de hauteur d'homme à peu près, sur laquelle le roi Toutmès était figuré debout devant le dieu Ammon. Une inscription de vingt-cinq lignes en beaux hiéroglyphes est presque intégralement conservée. Dans une communication lue à l'Académie des Inscriptions, au mois d'août 1859, par M. Mariette, cette inscription est désignée comme contenant un discours du dieu, s'adressant à Toutmès dans un langage plein de grandeur et de poésie, et glorifiant les victoires du roi. La traduction de M. de Rougé justifie complètement cet aperçu. Par sa forme et ses coupes régulières, le discours mis dans la bouche du dieu rappelle tout à fait les chants lyriques de la plus ancienne poésie du peuple hébreu, auxquels l'hymne pharaonique est fort antérieur. « Je suis venu, dit le dieu en s'adressant au roi, je t'ai accordé de frapper les princes du Tahi. Je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs contrées. Je leur ai fait voir ta majesté tel qu'un seigneur de lumière, éclairant leurs faces, comme mon image. » Et le chant continue ainsi pendant dix stances, toutes commençant par la même formule, « Je suis venu, » et passant successivement en revue les contrées ou les nations que le prince a vaincues avec le secours du dieu. A sa traduction, M. de Rougé a joint un commentaire étendu, philologique et géographique. — Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. Août. — Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au nom de la commission des antiquités de la France, par M. *Alfr. Maury*, lu dans la séance publique annuelle du 9 août 1861.

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

THÉOLOGIE.

JOURNAL DE THÉOLOGIE SCIENTIFIQUE (*Zeitschrift für wissenschaftliche theologie*), publié par A. HILGENFELD, t. IV, troisième cahier : C. Holsten, *La vision de Paul et la genèse de l'évangile paulinien*; — A. Hilgenfeld, *Le quartodécimanisme de l'Asie Mineure et les évangiles canoniques*; — Zeller, *Les dernières paroles d'Ewald sur Baur*; — L. Kunze, *L'état de la lune le jour de la mort de Polycarpe*; — W. Böhmer, *A la mémoire du docteur Heinrich Middeldorpf*.

Ce nouveau cahier du *Journal de théologie scientifique* offre un vif intérêt. Dans le premier article, M. Holsten s'efforce de porter la lumière sur la conversion de Paul au christianisme, et de percer le mystère qui l'environne. Son travail se divise en plusieurs points. Il commence par établir que le fait même de la vision qui détermina l'Apôtre des Gentils à renoncer au judaïsme est trop bien attesté par les Épîtres pauliniennes pour pouvoir être mis en doute. Il cherche à marquer ensuite, à l'aide des notions christologiques de Paul, la nature de cette vision, et il arrive à conclure que Jésus y apparut, non sous la figure ordinaire de l'homme, mais revêtu d'un corps spirituel (σῶμα πνευματικόν) composé et entouré de lumière (δόξα). Après avoir fixé alors les conditions physiques et morales qu'une vision de ce genre implique, il montre que l'Apôtre les réunissait toutes au plus haut degré en sa personne. Cette dernière analyse est particulièrement satisfaisante; nous y signalerons surtout les remarques relatives au tempérament particulier de Paul (p. 249 sqq.), et aux dispositions psychologiques qui le rendaient apte à être si brusquement frappé de l'insuffisance de formes religieuses pour lesquelles il manifestait tant de zèle un instant auparavant (p. 262 sqq.). L'auteur termine enfin par un exposé des circonstances historiques qui préparèrent, accompagnèrent et suivirent cette vision décisive. — Comme nous l'avons dit, l'étude de M. Holsten est fort remarquable, et prouve très-bien qu'une explication naturelle de la conversion de Paul, ainsi que des phénomènes qui s'y présentent, n'est rien moins qu'impossible. Nous ne voudrions pas, toutefois, pour notre part, qu'on attachât une importance exagérée à des démonstrations de ce genre, qu'on les exigeât d'une façon absolue de la critique historique, et moins encore qu'on prétendit y apporter plus de précision et de rigueur qu'elles n'en comportent. Lorsqu'il s'agit de cette catégorie de faits mystérieux qui ont spécialement leur siège dans l'imagination et qui se produisent presque fatalement à toutes les époques d'exaltation religieuse, on ne saurait faire une part trop large à l'imprévu. L'expérience apprend que, sur ce terrain, le possible n'a point de limite assignable et déroute tous les calculs; elle apprend par conséquent aussi que rien n'y dépasse les forces spontanées de l'homme, et cela peut suffire. — Si nous devons entrer maintenant davantage dans les détails de l'article de M. Holsten, deux points particuliers pourraient nous donner lieu à faire quelques réserves. L'auteur pense que Jésus, avant de succomber à Jérusalem, n'avait jamais parlé

à ses disciples de la possibilité de sa mort et d'un triomphe posthume quelconque (p. 269 sq.). Mais si les considérations exégétiques qu'on apporte à l'appui de cette opinion étaient décisives, on ne verrait plus ce qui aurait conduit les apôtres à songer à une résurrection glorieuse de leur maître. Entre le renversement de toutes leurs espérances et le retour définitif à la foi, il ne se trouverait point dès lors de transition saisissable. Paul, pour être amené à croire et à contempler Jésus ressuscité, avait, comme l'observe fort bien notre auteur, l'affirmation des premiers disciples; mais ceux-ci, comment y seraient-ils arrivés? L'assertion de M. Holsten ne ferait donc que reculer le problème qu'il a pris à tâche de résoudre. Pour ce qui nous concerne, nous sommes porté à penser que les textes *Matthieu*, x, 23, xvi, 21-28, xix, 28, xx, 18, 19, xxiv, 27 sq., etc., ont dû avoir quelque fondement réel dans les discours bien ou mal interprétés du Christ. — En second lieu, M. Holsten paraît supposer la transformation de Paul plus lente que ne l'indiquent les données que nous possédons à cet égard. Il est d'avis, il est vrai, que l'excursion en Arabie dont nous parle l'Épître aux Galates ne fut qu'une sorte de retraite, pendant laquelle l'Apôtre travailla à l'entier affermisssement de ses convictions récentes et à l'élaboration de sa doctrine. (*Inhalt und gedankengang des Briefes an die Galater*, p. 17 sq.). Mais nous ne saurions partager cette manière de voir. Ces paroles : « Lorsqu'il plut à Dieu de me faire connaître son Fils, pour que je l'annonçasse parmi les Gentils, aussitôt... je m'en allai en Arabie » (*Gal.*, I, 16 sq.), nous semblent exprimer assez nettement et la rapidité de la révolution intellectuelle qui se produisit et le but du voyage.

M. Hilgenfeld a publié en 1860 un ouvrage sur *La controverse pascalle dans l'Église ancienne*, que nous avons déjà annoncé ici même (t. XII, p. 578 sq.), en en indiquant brièvement le sujet. Dans une des parties qui ont été jugées les mieux réussies de ce volume, l'auteur démontre, par des considérations tirées des Actes du martyre de Polycarpe, qui placent la mort de ce saint au jour du grand sabbat (σαββάτω μεγάλῳ) ou, en d'autres termes, au grand jour des azymes (μεγάλῃ ἡμέρᾳ τῶν ἀζύμων), il démontre, disons-nous, que la principale des Églises quartodécimanes, celle de Smyrne, devait avoir, dans la seconde moitié du deuxième siècle, les mêmes idées sur la chronologie de la Passion que les synoptiques, et regarder le 14 nizan comme le jour auquel Jésus avait célébré la pâque avec ses disciples. M. Steitz, qui ne veut pas qu'une Église de l'Asie Mineure ait pu différer d'opinion à ce sujet avec le quatrième Évangile, a vivement contesté ces résultats. (*Jahrbücher für deutsche theologie*, t. VI, p. 102 sqq.) Dans le deuxième article de la présente livraison de son journal, M. Hilgenfeld passe en revue toutes les objections présentées par Steitz, et arrive à pouvoir constater que celles-ci n'ont eu pour effet que de lui permettre de préciser davantage son opinion, de la rectifier dans quelques détails et d'en montrer la solidité. L'article finit par quelques remarques sur le pronom ἐγείνους (*Jean*, xix, 35) par lequel, d'après Hilgenfeld, l'auteur apocryphe du quatrième Évangile se serait trahi lui-même, et sur certaines contradictions internes des synoptiques, qui, tout en plaçant positivement la mort du Christ au 15 nizan, relatent quelques circonstances (*Matth.*, xxvii, 1, 20 sqq.; *Marc*, xv, 21; *Luc*, xxiii, 56, etc.) qui, selon Steitz et autres, seraient incompatibles avec la solennité de ce jour, et donneraient ainsi indirectement raison à l'évangile johannique. Relativement à cette dernière difficulté, Hilgenfeld observe que ceux

d'entre ces détails qui peuvent seuls paraître singuliers ne se trouvent pas dans la relation la plus ancienne, dans celle de Matthieu, et qu'ils ne doivent donc pas embarrasser sérieusement.

Dans le troisième article de notre *Zeitschrift*, M. Zeller répond aux assertions et aux appréciations inqualifiables qu'Ewald ne pouvait manquer de venir déposer sur la tombe de Baur. Cette réponse, qui part d'un sentiment profondément honorable, est tout ce qu'elle devait être. Maintenant que Zeller a trouvé le chemin du *Journal de théologie scientifique*, nous espérons bien qu'il s'y montrera plus d'une fois encore.

A. STAP.

GÉOGRAPHIE.

Specimen e literis orientalibus, exhibens Descriptionem al-Magribi, sumtam e libro Regionum al-Iaqubii, quod edidit, vertit et commentario instruxit M. J. DE GOEJE.
— Lugduni Batavorum, 1860, in-8° de 170 et 29 pages.

Notre position actuelle vis-à-vis des tribus aborigènes de l'Atlas donne un intérêt particulier aux ouvrages originaux qui se rapportent à cette grande région et à ses populations, un intérêt pratique et actuel, en même temps qu'un intérêt purement historique. A cet égard, nos acquisitions depuis dix ans sont fort importantes. M. de Slane, en faisant passer dans notre langue le grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun, nous a mis en possession d'un document extrêmement précieux pour l'histoire du nord-ouest de l'Afrique durant les sept premiers siècles de l'hégire. Pour la première fois, nous avons pu puiser à une source originale les traditions nationales des Berbers, et rapprocher ces traditions légendaires de celles que Salluste, quatorze cents ans auparavant, avait consignées au début de son Histoire de Jugurtha; pour la première fois aussi, nous avons pu suivre dans ses ramifications infinies l'arbre généalogique des tribus berbères, c'est-à-dire leur filiation traditionnelle, en même temps que l'indication historique de leurs déplacements, connaissance d'une valeur inestimable pour l'éclaircissement des auteurs anciens, historiens ou géographes. Tout récemment nous signalions dans cette *Revue* même¹ la publication d'un ouvrage analogue, bien que plus restreint dans son sujet et ses proportions, le *Kartas* ou Histoire du Maroc de l'imam Abd-el-Kalim, traduit de l'arabe par M. Beaumier. Pour la géographie, nous avons été dotés, par le traducteur même d'Ibn-Khaldoun, de la *Description de l'Afrique septentrionale* d'El-Békri², un des meilleurs ouvrages de la littérature géographique des Arabes, qu'une traduction partielle de M. Étienne Quatremère, faite malheureusement sur un manuscrit très-défectueux, nous avait déjà livré en partie³, et que maintenant nous possédons dans sa parfaite intégrité.

La publication du docteur Goeje est digne à tous égards de prendre place à

¹ Livraison du 15 mai dernier, p. 131.

² *Description de l'Afrique septentrionale*, par El-Békri, traduite par Mac-Guckin de Slane. — Paris, 1859; 1 vol. in-8° de 432 pages.

³ La traduction de M. Quatremère est imprimée au tome XII des *Extraits et Notices des Manuscrits*. 1821.

côté d'El-Békri. Elle est doublement recommandable par son sujet et par sa date. Son sujet est la description de toute la zone maritime de l'Afrique du nord, depuis la frontière de la basse Égypte jusqu'à l'Océan; sa date est la fin du neuvième siècle. C'est le plus ancien document arabe que nous ayons sur la géographie de l'Afrique. El-Békri n'est que de la seconde moitié du onzième siècle, Ibn-Khaldoun de la fin du quatorzième, Léon l'Africain du commencement du seizième. C'est donc un réel et signalé service que le docteur de Goerje a rendu à la géographie ainsi qu'à l'histoire africaine, d'extraire du traité général de l'auteur et de publier à part, avec une traduction latine et un très-copieux commentaire, cette partie spécialement consacrée à ce que les Arabes appelaient le Maghreb, c'est-à-dire le Couchant, par une expression tout à fait corrélatrice à celle que nous employons quand nous désignons sous le nom de Levant l'ensemble des pays situés au fond de la Méditerranée.

Ahmed Ibn-Abou-Yakoub (Ahmed, fils d'Abou-Yakoub) est un Arabe né, selon toute apparence, dans la province de Bagdad. Lui-même nous apprend, dans les prolégomènes de son ouvrage, qu'ayant fait tout jeune encore de nombreux et longs voyages, il lui en était resté un goût très-vif pour tout ce qui avait trait à l'histoire et à la géographie. Il ne rencontrait jamais un étranger sans le questionner avidement sur le pays ou la province dont il était originaire, et sur tout ce qui regardait les habitants, aussi bien que les contrées limitrophes et sur les routes qui y conduisaient. Si ceux qu'il avait ainsi interrogés lui paraissaient exacts, instruits et dignes de foi, il avait soin de mettre par écrit ce qu'il avait appris d'eux. Il recueillit de cette façon une masse considérable d'informations sur les contrées de l'orient et du couchant, du nord et du midi, ainsi que sur les événements de son époque. Il commença de bonne heure à mettre en ordre cette quantité d'observations et de faits qui s'augmentait chaque jour.

Telle fut l'origine de l'ouvrage qu'il se décida à mettre au jour, et auquel il donna le titre de *Livre des Pays* (Kitâb el-Boldân.) « J'y ai mentionné, dit l'auteur, les noms des villes importantes, des colonies militaires et des pays; j'ai indiqué quelles villes, quelles contrées et quels cantons sont compris sous la juridiction des grandes cités, quels sont leurs habitants, à quels princes ou à quels gouverneurs elles obéissent, Arabes ou barbares. J'ai noté aussi à quelles distances sont les unes des autres les contrées et les grandes villes, dans quel temps et par qui elles furent conquises, et la quotité de leurs tributs. Enfin j'ai joint à ces indications diverses des observations sur la nature unie ou montueuse du sol, sur les continents et les mers, sur le climat chaud ou froid, et sur les eaux dont les habitants font usage. » L'auteur lui-même nous apprend que le livre fut terminé dans la 278^e année de l'hégire, ce qui répond à l'an 891 de l'ère chrétienne.

L'ouvrage débute par une description circonstanciée de Bagdad et de Samara, deux villes qui méritaient, dit-il, d'être mentionnées avant toutes les autres, comme étant ou ayant été le siège royal des successeurs du Prophète. Une seconde raison, c'est que dans l'opinion des musulmans du Khalifat, Bagdad était le centre, l'ombilic du monde habité. L'ordre suivi par Ibn-Yakoub dans sa description des Pays diffère absolument de celui qu'adoptèrent plus tard la plupart des géographes arabes et persans. Il ne procède pas selon les zones du monde, comme a fait l'Édrisi notamment; il ne s'astreint pas non plus,

comme le fit Abou'lféda, à la méthode purement mathématique de Ptolémée : il partage la terre en quatre régions, l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi, en prenant pour centre l'Irak et les deux cités des khalifes, et il procède à la description successive de chacune des quatre régions du monde.

Les géographes postérieurs ont parlé avec grande estime de l'ouvrage d'Ibn-Yakoub, et lui ont fait de fréquents emprunts. Le seul manuscrit que l'on en connaisse jusqu'à présent est celui que M. Mouklinski rapporta de Perse à Saint-Pétersbourg il y a une trentaine d'années, et que feu le professeur Fraehn signala dans une notice imprimée au *Bulletin* de l'Académie (a. 1838, t. IV, p. 131). Ce manuscrit n'est pas complet; mais on y trouve ce qui a pour nous le plus d'intérêt, la description des contrées principales du Khalifat. Sauf la notice de M. Fraehn, Ibn-Yakoub n'avait du reste été l'objet d'aucun travail particulier, d'aucune traduction partielle. C'est à une circonstance toute fortuite que nous devons la publication actuelle. Le docteur Goeje, qui prépare depuis longtemps une édition d'Ibn-Haukal, était en quête, auprès des orientalistes de l'Europe, des matériaux qui peuvent aider à la restitution du texte trop souvent défectueux du manuscrit de Leyde. C'est ainsi qu'il a été amené à songer à l'ouvrage d'Ibn-Yakoub, dont Ibn-Haukal, selon la coutume des Orientaux, a pu reproduire des parties plus ou moins étendues. M. Mouklinski s'est empressé de mettre son manuscrit à la disposition du savant hollandais. Celui-ci a reconnu immédiatement que les éloges donnés à Ibn-Yakoub étaient pleinement mérités, et la pensée lui est venue d'en faire connaître au monde savant quelque chapitre important, dont il donnerait le texte original avec une traduction et les éclaircissements nécessaires. Nous devons nous féliciter, dans l'intérêt de nos études africaines, que le choix de l'éditeur soit tombé sur le Maghreb.

Ce n'est pas seulement au point de vue de la géographie, c'est surtout au point de vue de l'histoire que les informations consignées dans cette partie de l'ouvrage d'Ibn-Yakoub nous sont précieuses. Il nous montre l'état politique du Maghreb immédiatement avant l'avènement de la dynastie fatimite, qui enleva l'Afrique au sceptre des Abassides dans les premières années du dixième siècle. La domination arabe s'était affermie dans l'ancienne Cyrénaïque, dans la région tripolitaine, dans l'Afrique propre (la régence de Tunis) et dans la Numidie (l'Algérie actuelle). La lagune salée qu'on nomme aujourd'hui Sebkh al-Hosna, formait à l'ouest la limite extrême des États arabes. Dans le reste de la région de l'Atlas, c'est-à-dire dans les deux Mauritanies (ce qui forme aujourd'hui l'empire du Maroc), les indigènes avaient ressaisi leur autonomie, quoique gouvernés par des chefs d'origine persane ou arabe que les invasions musulmanes avaient conduits dans ces quartiers. Parmi ces États berbères de l'extrême Occident, les principaux étaient le royaume de Tahart, le royaume de Nâkour et le royaume des Édrisides.

Un autre intérêt considérable de la description du Maghreb dans Ibn-Yakoub, c'est de nous apporter des indications précises sur la situation et l'emplacement de quelques-unes des grandes divisions de la race berbère à la fin du neuvième siècle. On sait quelle perturbation la double invasion arabe dans l'ouest de l'Afrique, celle du septième siècle, qui fut seulement une conquête et un établissement politique, et celle du onzième siècle, qui fut une véritable irruption et une prise de possession du sol par de nouveaux occupants, on sait,

dis-je, quelle perturbation ces deux invasions, la seconde principalement, apportèrent dans l'état des populations aborigènes¹. Tout ce qui peut nous renseigner sur l'état du pays dans les temps intermédiaires est donc d'un grand intérêt historique. Cet intérêt se trouve à un haut degré dans nombre de passages du Maghreb d'Ibn-Yakoub.

Ainsi, nous voyons que les Berbers de la race de Lowata², qui de temps immémorial possédaient la Marmarique, entre la basse Égypte et les Syrtes, y dominaient encore au temps d'Ibn-Yakoub. Depuis lors ils en ont entièrement disparu, refoulés sans aucun doute vers l'ouest ou dans les déserts du sud par l'irruption arabe de 1046. De même nous voyons les Targa (qui sont nos Touâreg actuels) confinés encore à cette époque dans le pays de Sous et dans les extrémités occidentales du Sahara, là où Békri nous les montre également vers la seconde moitié du onzième siècle. C'est cependant à cette dernière époque, par suite des refoulements causés par l'invasion des Arabes d'Égypte, que dut se faire le grand déplacement qui éleva la puissante communauté targhi dans les parties centrales du Grand Désert, entre le Fezzan et le Touât, là où nous la montre Ibn-Khaldoun. On sait que Touâreg est la forme plurielle du singulier Targa. C'est sûrement par une simple faute de copiste que le texte d'Ibn-Yakoub (ainsi que la transcription latine de M. de Goeje) donne Tardja au lieu de Targa. Dans l'écriture arabe, où les altérations des noms sont si faciles, la même lettre, seulement différenciée par un point, a la double valeur du *g* et du *dj*. La même faute existe dans quelques manuscrits d'El-Békri.

Je ne saurais trop louer, en finissant, le savoir déployé par l'éditeur dans le commentaire très-développé dont il fait suivre chaque paragraphe de sa traduction. Au total, je le répète, cette publication est une acquisition précieuse pour les études historiques relatives à notre Algérie.

¹ On peut voir à ce sujet la *Revue* du 30 septembre 1860, p. 663.

² Dans la transcription de ce nom et de quelques autres d'une forme analogue, le *w* anglais, qui tient à la fois de la consonne et de la voyelle, rend mieux le son indigène que notre voyelle *v* ou la diphthongue *ou*.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, le 1^{er} septembre 1861.

Après une absence de plusieurs mois, notre célèbre tragédienne, madame Bayer-Burke, vient de reparaitre sur la scène au grand contentement de ses nombreux admirateurs. C'est le 21 qu'elle a fait sa rentrée, dans une comédie en trois actes de Benedix intitulée *Die Stiefmutter*, « la Belle-Mère. » Cette pièce, l'une des plus faibles de l'auteur, a paru très-mal choisie pour une circonstance où l'on eût voulu pouvoir applaudir sans réserve le beau et sympathique talent de madame Bayer-Burke, et où l'on était sans cesse retenu par des scrupules littéraires et esthétiques. L'héroïne, madame Éléonore de Sternfelds, est une de ces prétendues victimes du devoir qui n'ont pas même la dignité de la vertu, et dont l'air hautain et les orgueilleux discours font le désespoir de ceux qui sont forcés de vivre avec elles ou de les écouter au théâtre. Fiancée à un jeune homme qu'elle aime, elle épouse en son absence un vieux banquier, riche, veuf et père de deux enfants, qu'elle n'aime pas du tout et qu'elle n'aimera jamais. C'est du moins ce qu'elle lui déclare avant leur mariage et ce qu'elle se plaît à lui répéter, pour la grande édification des auditeurs, en lui rappelant les motifs qui l'ont décidée à accepter sa main. « Avez-vous oublié, lui dit cette épouse vertueuse, comment je suis devenue votre femme, comment vous m'avez achetée? Dois-je vous rappeler comment mon père, frappé par une malheureuse crise, était sur le point de perdre toute sa fortune? Vous pouviez le sauver avec une simple signature, mais vous désiriez ma main en récompense de ce service. Vous la désiriez et vous l'avez obtenue. — C'est parce que je t'aimais! lui répond son brave homme de mari. — Ne profanez pas ce mot, reprend la tendre Éléonore. Vous n'avez jamais su ce qu'était l'amour. Toute votre ambition était d'être l'homme le plus important et d'avoir la première maison de la ville; vous n'avez jamais connu d'autre passion, d'autre sentiment. Il y avait à peine un an que votre première femme était morte, et vous en aviez déjà besoin d'une seconde pour tenir votre maison, donner des fêtes et recevoir vos hôtes. Et comme votre ambition était de posséder la plus belle maison et les plus beaux chevaux, vous vouliez aussi avoir la plus belle femme. Malheureusement je passais alors pour telle; c'est pourquoi vos regards tombèrent sur moi. Mon père me suppliait de le sauver. Je me rendis auprès de vous, je vous conjurai de renoncer au désir de me posséder; là-dessus vous vous mîtes à plaisanter et vous me fîtes entrevoir quel honneur il y avait pour moi à devenir votre femme. Je vous dis que je

ne pourrais jamais vous aimer; vous pensâtes, vous, que rien ne s'y opposerait. Je vous avouai enfin en rougissant que j'étais déjà fiancée à un autre, que je l'aimais de toutes les forces de mon âme, et que je l'aimerais toujours. Vous traitâtes ce sentiment de rêverie de jeune fille et vous me dîtes en riant qu'il se calmerait. Je ne pouvais pas laisser ruiner mon père, et je vous suivis devant l'autel. Vous ne fîtes pas attention à la pâleur de mes joues, à mes yeux gonflés par les larmes qu'ils avaient versées les nuits précédentes; vous aviez là l'occasion de donner de brillantes fêtes dont la ville parlerait pendant huit jours, et cela vous suffisait. Ainsi, monsieur, vous m'avez achetée; entendez-vous? vous m'avez achetée. Vous n'avez à présent aucun droit de vous plaindre de ce trafic; je ne vous ai pas trompé, car je vous ai dit franchement que vous achèteriez ma main, mais non mon cœur, ma personne, mais non mon amour, qui appartient à un autre. » Cette récrimination conjugale, adressée à un malheureux dont le seul tort est de vouloir posséder de beaux chevaux et une belle femme, nous apprend donc qu'Éléonore, la tendre et vertueuse Éléonore, n'a trompé son fiancé et épousé M. de Sternfelds que pour sauver son père du déshonneur et de la misère. L'amour filial est sans doute le plus noble des sentiments, car c'est le plus désintéressé, mais encore les sacrifices auxquels il se porte à l'occasion doivent-ils être purement personnels et ne pas entraîner dans la même ruine ceux qui n'y sont pas directement intéressés. En épousant M. de Sternfelds pour venir en aide à son père, Éléonore commet un acte beaucoup plus préjudiciable qu'utile, beaucoup plus immoral que vertueux. Après avoir fait le sacrifice de son bonheur, elle plonge son fiancé dans le désespoir, devient le tourment de son mari et de ceux qui l'entourent, et prononce ces paroles redoutables, qu'on croit entendre sortir de la voix enrouée du vice, et qui sont la négation même de la sainteté du mariage : Vous avez acheté ma main, mais non mon cœur, ma personne, mais non mon amour, qui appartient à un autre! Eh! madame, il ne fallait rien vendre du tout; vous n'avez pas le droit d'aliéner une partie de vous-même, il ne vous est pas même permis de disposer de votre ombre; il vous fallait courageusement renoncer à la fortune, vous faire modeste ou gouvernante, consacrer les produits de votre travail à soigner votre vieux père, et, nouvelle Antigone, vous nous auriez arraché plus de larmes que vos froides déclamations ne nous causent d'ennui!

La suite et le dénouement de la pièce ne sont ni plus vrais ni plus intéressants que le caractère de l'héroïne. Froidement accueillie par les deux enfants de son mari et par leurs vieux domestiques, madame de Sternfelds se renferme dans la froide dignité du devoir accompli et passe bientôt aux yeux des siens pour une marâtre insensible et égoïste. Elle reste trois ans dans cet isolement, sans essayer de fondre par sa bonté et son affection le mur de glace qui s'élève autour d'elle. Mais un jour son beau-fils, dont elle vient de surprendre involontairement l'amour pour une jeune fille du voisinage, lui donne, dans un moment d'effusion, le doux nom de mère; à ce mot, qu'elle entend pour la première fois, son cœur éclate et découvre tout à coup un trésor d'amour que personne n'avait encore soupçonné. Elle apprend en même temps que sa belle-fille, qui arrive de chez une tante où elle a passé ces trois ans, s'y est fiancée avec un jeune architecte de talent. Aussitôt sa résolution est prise; elle tiendra lieu à ses enfants de véritable mère, et défendra leurs innocentes amours contre les projets ambitieux de leur père, qui leur a déjà choisi de riches partis. Elle

intéresse même à ses desseins son fiancé, qui arrive d'un voyage autour du monde, et qui, après lui avoir fait une scène ridicule dans son salon, reconnaît son innocence et la proclame la perle des femmes. Le bonhomme de banquier ne peut résister à de tels adversaires, et il consent à tout, pourvu que son rival s'éloigne.

Il a fallu tout le talent de madame Bayer-Burke pour dissimuler les défauts les plus saillants de cette comédie, qui n'a de comique que le titre, et dont la chute aurait été certaine avec une actrice ordinaire.

A quelques jours de là, une autre actrice, madame Bulyovzsky, nous faisait ses adieux dans *Déborah* de M. Mosenthal. Il y a deux ans qu'elle nous était arrivée, précédée d'une réputation d'esprit, de grâce et de beauté qui ne pouvait guère lui être favorable auprès d'un public sérieux comme l'est celui de Dresde. Alexandre Dumas l'avait prise sous son patronage; il lui avait accordé une place dans un de ses romans, où on lisait son nom en toutes lettres, et l'avait recommandée à quelques-uns de ses amis d'Allemagne, entre autres à M. Oettinger. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller contre elle d'injustes préventions. On allait déjà chuchotant tout bas de petites historiettes dont elle était l'héroïne, et qui faisaient frémir nos vieilles demoiselles. L'accueil qu'on lui fit fut donc très-réservé et même très-froid. Cependant les préventions du public ne tardèrent pas à disparaître lorsqu'on la vit apporter dans sa conduite autant de réserve et de dignité que notre vénérable duègne; et sa beauté achevant de lui gagner les cœurs, on eut bientôt pour elle autant de respect qu'on avait d'abord semblé avoir de dédain. On mit plus de temps à reconnaître son talent : son accent étranger (elle est d'origine hongroise et ne savait pas un mot d'allemand il y a cinq ou six ans), le pathos de sa déclamation, l'apprêt et le calcul de son jeu, tous ces défauts étaient relevés sévèrement par le public d'élite. Ce n'est qu'après un voyage qu'elle a fait cet été dans l'Allemagne du Sud, où elle a excité le plus vif enthousiasme, qu'elle est parvenue à gagner ses juges et à prendre place parmi les meilleurs sujets de notre théâtre. Sa dernière représentation a été un véritable triomphe, et depuis que je suis à Dresde je n'ai jamais vu tomber autant de couronnes aux pieds d'une actrice; la scène en était littéralement jonchée. Cependant il est permis d'augurer qu'elle sera vite oubliée; son talent n'avait pas de ces saillies et de ces éclairs qui illuminent un rôle et le gravent dans votre mémoire avec les traits et l'attitude de la personne qui le représente. Ceux qui ont vu, par exemple, mademoiselle Jouauschek dans la *Médée* de Grillparzer, ou madame Bayer-Burke dans *Ophélie* d'*Hamlet* et dans *Adélaïde* de Gatz, ne pourront jamais séparer ces belles créations de la poésie, de celles qui savent si bien les interpréter. Si l'accent et les mouvements de la passion sont refusés à madame Bulyovzsky, elle possède en revanche des manières élégantes et distinguées qui la rendent très-apte à jouer les rôles de femmes du monde; personne ici ne sait se mettre avec plus de goût, ni faire les honneurs d'un salon avec plus d'aisance et de dignité. Sous ce rapport (mais sous ce rapport seulement), notre théâtre fait en elle une perte qui sera vivement sentie par tous les gens de goût. La pièce dans laquelle nous l'avons vue pour la dernière fois, est un drame en quatre actes qui renferme de fort belles scènes, mais dont l'intrigue est aussi mal nouée que celle de la *Belle-mère*. L'héroïne, *Déborah*, est une juive, bêtement et lâchement abandonnée par son amant. Celui-ci, fils du juge de paix d'un village du Tyrol, a montré de très-

bonne heure une grande liberté d'esprit et une grande indépendance de caractère. Le maître d'école de l'endroit, qui a passé en secret du judaïsme au catholicisme et n'en est pas plus libéral pour cela, voit avec un saint effroi les tendances de son élève, et lui prédit qu'il tournera mal. Mais, malgré ses admonestations, le jeune Joseph n'en continue pas moins à penser librement, et en particulier à considérer tous les hommes comme frères. Il a bientôt l'occasion d'appliquer sa philosophie; il fait la connaissance d'une jeune et belle juive, Déborah, qu'il aime aussitôt avec toute l'ardeur de ses vingt ans et qu'il prend la résolution d'épouser. Il déclare sa passion et son dessein à son vieux père, qui, bien loin de l'approuver, le repousse et le maudit. Joseph, tout désespéré qu'il est d'avoir attiré sur sa tête la malédiction paternelle, n'en persiste pas moins dans son projet d'épouser la jeune juive. Cependant, pour l'en dissuader, ses parents et ses amis tentent un dernier effort; ils lui assurent que s'il envoie une certaine somme à Déborah, elle se contentera de ce dédommagement pécuniaire et lui rendra avec empressement sa promesse. Joseph accepte l'épreuve et consent à oublier son indigne amante si elle se laisse tenter par la cupidité. La somme est portée dans la retraite qu'habite Déborah; elle est absente, mais deux vieux juifs auxquels elle s'est dévouée la reçoivent en son nom avec un empressement bien naturel. Les messagers du juge de paix retournent au village pour annoncer le succès de leur mission. A cette nouvelle, Joseph jure de chasser de son cœur l'image d'une femme indigne de lui, et prend aussitôt la résolution d'épouser la nièce du curé, dont il a jusque-là refusé la main. Déborah arrive, et, instruite des injustes soupçons de son amant, elle veut se justifier; mais il la repousse brutalement et ne veut pas l'écouter. Cette scène, qui forme le nœud de la pièce, est d'une composition maladroite et forcée, et d'un effet pénible et désagréable. Le héros y apparaît en même temps sous un jour ridicule et odieux; il emploie la force pour repousser une femme aux pieds de laquelle il se jetterait à l'instant s'il voulait prêter l'oreille pendant une minute seulement à ses paroles déchirantes. A partir de ce moment, l'intérêt s'affaiblit et se disperse : Joseph, après avoir épousé Anna, se rend auprès de Joseph II pour intercéder en faveur des juifs, que le souvenir de Déborah lui rend toujours chers; quant à celle-ci, elle pardonne à son amant et se rend en Amérique.

Ce drame est écrit avec élégance et offre quelques scènes d'un effet pittoresque et dramatique. Madame Bulyovszky, dans le rôle de Déborah, était très-bien secondée par M. Winger, qui était chargé de celui du père, par M. Dettmer, qui représentait Joseph, et par mademoiselle Guinaud, qui jouait Anna. Cette dernière est une ingénue qui possède virtuellement, comme on dit en philosophie, toutes les qualités de l'emploi; elle est jolie, gracieuse et naïve; elle a certains gestes et certains accents de voix, qui font passer devant vos regards émus et troublés l'image de votre premier amour. Hier elle a donné Léonie de Villegon-thier, dans la *Bataille de Dames*, et je défie une actrice française de rendre ce rôle avec plus de naïveté et d'abandon. Cependant son style manque encore de cette égalité, de cette ampleur et de cette expression qui constituent le talent véritablement original, et donnaient tant de charmes à celui de mademoiselle Goosmann, aujourd'hui madame la baronne de Prokesch-Osten.

Entre la comédie si peu comique de M. Benedix, et le drame hébraïque de M. Mosenthal, nous avons eu une petite nouveauté en un acte, signée Moser, et

intitulée *Moritz Schnörche*, ou un *Amour défendu*, d'après une idée française. Je ne sais pas à qui M. Moser a emprunté cette idée, mais ce que je sais c'est que personne n'en réclamera la découverte. Un petit bourgeois, gonflé d'ambition et accablé d'embonpoint, veut se faire élire bourgmestre de sa ville. Mais pour lutter avantageusement avec son compétiteur, il lui faut une femme et des enfants; la sienne, avec laquelle il a divorcé, se trouve en Amérique et ne peut lui être d'aucune utilité. Il imagine alors de faire passer sa nièce, qui arrive de pension, pour madame Grosskopf, née Kopf, son épouse. La jeune fille, à qui il promet un châle ou un chapeau, je ne sais plus lequel, y consent volontiers. Jusque-là tout va bien; mais survient un nouveau personnage qui, ignorant la convention passée entre l'oncle et la nièce, détermine les quiproquos et les situations comiques de la pièce. Il a accompagné la jeune pensionnaire en chemin de fer, et est devenu amoureux d'elle; mais la retrouvant tout à coup au bras de M. Grosskopf et la croyant son épouse, il ne veut pas poursuivre plus loin un amour défendu. La jeune fille, qui l'aime aussi, essaye de le retenir en lui disant que cet état ne durera pas longtemps, vingt-quatre heures tout au plus. Là-dessus, l'honnête garçon, croyant avoir affaire à une Lafarge, n'en est que plus disposé à s'éloigner, après avoir averti M. Grosskopf du malheur qui plane sur lui. Enfin tout s'éclaircit et tout s'arrange : l'oncle divorcé est nommé bourgmestre, grâce à son affidé Hitschel, et le candide Schnörche épousera la belle Anna. Le rôle du bourgmestre est très-bien joué par M. Ræder, qui est un acteur d'un grand talent, mais un peu gâté par le public et plus enclin à la bouffonnerie qu'à la fine comédie.

Enfin, on vient d'exécuter à l'Opéra le *Faust* de Gounod. On a été un peu dérouteré à la première représentation par le sans-façon du libretto, et un peu désappointé relativement à la musique. On attendait de cette dernière un caractère plus dramatique; cependant l'impression générale a été assez bonne. La direction n'a rien négligé pour amener le succès de cette œuvre; les décors et la mise en scène sont de toute beauté. S'il n'était déjà publié à Paris, je vous aurais envoyé la traduction du compte rendu qui en a été fait par M. Banke et qui a paru dans le *Journal de Dresde*; c'est une belle page de critique consciencieuse et savante.

A. M.

CHRONIQUE DE QUINZAINE.

Au milieu de rumeurs plus contradictoires que jamais, il semble pourtant que la question romaine s'achemine enfin vers son dénouement naturel. Rien en apparence n'est changé. Notre garnison se renouvelle, et M. le général de Goyon, qui n'est pas, comme on l'avait annoncé, venu présider en France son conseil général, semble plus ferme à son poste que jamais. Et cependant le pressentiment d'une fin prochaine s'impose au public. La presse cléricale a baissé le ton, elle est visiblement découragée; et s'il est permis de démêler quelque chose de plausible de l'enchevêtrement des contradictions dont les journaux prétendus officiels donnent depuis quelques jours l'étonnant spectacle, c'est que le pouvoir temporel est abandonné, et que notre occupation n'a plus d'autre motif que la sécurité du saint-père. Or, le gouvernement italien n'en veut ni à la religion, ni à son chef, ni à ses ministres. Il a fait à ce sujet et il est prêt sans doute à renouveler les déclarations les plus formelles et les plus rassurantes. Il connaît trop son intérêt, il a trop souci de son honneur pour laisser subsister la moindre appréhension, pour ne pas rassurer les consciences les plus craintives. Il est donc permis de croire et de dire que la question a fait un grand pas. Quelques-uns assurent que, pour rappeler ses troupes et pour abandonner à l'Italie sa capitale naturelle, le gouvernement français n'attend plus que le rétablissement de l'ordre dans le midi de la péninsule. Et cette condition, qui naguère encore semblait si ardue, est aujourd'hui, dit-on, bien près d'être remplie, grâce à l'énergie du général Cialdini, à la saison qui va rendre les montagnes moins hospitalières au brigandage, et enfin à la rigoureuse surveillance exercée par les troupes françaises sur les frontières pontificales, et qui va sans doute rendre impossible le passage des bandes d'un territoire à l'autre.

Il est vrai qu'une opinion nouvelle vient de se produire, qui, si elle recevait une sanction officielle, tendrait à présenter l'occupation de Rome sous un jour tout nouveau. D'après cette opinion, nous ne gardons plus à Rome ni le pouvoir temporel, ni même la personne du saint-père, mais nous gardons Rome comme un gage, et nous ne devons livrer ce gage qu'en échange de compensations ou de garanties profitables à nous-mêmes. La France, dit-on, n'a pas renoncé aux droits de sa légitime influence, et elle ne peut sacrifier les intérêts de sa propre grandeur. « Si donc de nouveaux et plus grands changements devaient » se produire, changements pour lesquels la force matérielle serait impuissante, » la France, en dehors des intérêts qu'elle protège à Rome, avant de retirer sa » main et son épée des affaires italiennes, a le droit d'attendre de l'initiative » même des Italiens des garanties efficaces pour l'avenir. Il ne convient ni à la

» dignité de la France, ni à la liberté de l'Italie, que leur alliance leur impose
» de perpétuelles transactions. Leurs rapports seront, à nos yeux, d'autant plus
» dignes, que leurs intérêts seront mieux sauvegardés, leurs droits mieux
» garantis par des stipulations définitives.... La concession spontanée de garan-
» ties n'humilierait pas la liberté italienne, elle la fonderait; elle ne serait pas
» pour la France la satisfaction d'une défiance ombrageuse, mais une sûreté
» nécessaire. En déterminer la nature et l'étendue, c'est là une œuvre qui appar-
» tient à la diplomatie; l'Italie seule pourrait la devancer par une inspiration
» spontanée de loyauté et de reconnaissance. »

Ce langage de l'un des journaux qui affectent quelquefois des attitudes initiées est curieux et remarquable à plus d'un titre, et en premier lieu par le bon marché qu'il fait des intérêts de la papauté. Ces intérêts sont tout à fait relégués à l'arrière-plan, et obtiennent à peine la mention la plus sommaire et la plus insignifiante. L'intérêt français prend leur place, mais quelle satisfaction doit-il recevoir? On eût pu sur ce point désirer un peu plus de clarté. Les démentis si péremptoires donnés aux rumeurs concernant l'île de Sardaigne, ne permettent en aucune manière de penser qu'il s'agisse d'une cession de territoire. Et cependant quelle autre satisfaction peut intéresser notre grandeur? S'agit-il d'une alliance perpétuelle, offensive et défensive? On sait ~~ce~~ que ces traités valent communément, et d'ailleurs une alliance donne de la sécurité, de la force, plutôt que de la grandeur. L'alliance entre la France et l'Angleterre est une force mise au service de la civilisation générale, mais elle ne grandit ni l'une ni l'autre nation. Nous le répétons, ces vues nouvelles auraient eu besoin d'être précisées; elles le seront sans doute. Mais en attendant que nous sachions ce que l'Italie doit nous offrir, nous pouvons toujours nous demander si l'évacuation de Rome nous constituera réellement ses créanciers. Nous ne voudrions pas l'affirmer. L'Italie nous a sans doute de véritables et grandes obligations, mais personne ne soutiendra que la protection beaucoup trop prolongée par nous accordée au pouvoir temporel puisse figurer parmi les services que nous lui avons rendus. Ce n'est pas du tout pour gagner des titres à sa reconnaissance que nous avons fait l'expédition de Rome, et c'est par des considérations qui lui sont absolument étrangères que nous détenons encore la capitale qui lui appartient légitimement. Entre particuliers; une possession de ce genre ne créerait aucun titre, tant s'en faut.

Un conflit de très-médiocre importance en lui-même vient de s'élever entre la France et la Suisse. En dépit de son nom, Ville-la-Grand n'est qu'un bourg savoisien situé à l'extrême frontière de la Suisse, et tellement voisin de cette frontière, que l'une de ses auberges touche même au territoire helvétique, et qu'il s'y trouve un point dont la nationalité semble douteuse. C'est justement ce point douteux qu'une famille de colporteurs choisit pour y établir son étalage. Cet étalage était soumis à un droit d'un franc qui fut perçu par les autorités suisses. Quelques jeunes gens protestèrent contre la perception, comme ayant été opérée indûment sur le territoire français. De là échange de propos, rixe et arrestation de deux Français par les deux gendarmes suisses, attaque par la foule de l'auberge où étaient réfugiés les gendarmes, coups de fusil tirés par ceux-ci, blessures occasionnées par les coups de fusil, et finalement délivrance des gendarmes par des forces nouvelles mandées de Genève et des environs. Le gouvernement français demande une réparation morale et une

indemnité pour ses nationaux indûment arrêtés; le conseil fédéral s'adresse au gouvernement de Genève, et celui-ci lui envoie un long rapport qui conteste la version française des faits, et suggère l'idée d'une réclamation reconventionnelle de la Suisse à la France.

Quoique les rapports entre la Suisse et la France paraissent assez tendus en ce moment, il serait déraisonnable de craindre que ce conflit pût avoir des conséquences sérieuses. Il s'agit uniquement de se mettre d'accord sur les faits. Nous voudrions cependant dire à cette occasion que les susceptibilités nationales attachent volontiers trop de gravité à de tels faits, purement accidentels. Un dommage a été causé, et il est juste qu'il soit réparé par le gouvernement auquel ressortissent les délinquants, sauf à ce gouvernement à exercer son recours contre eux. Mais sans parler des gouvernements respectifs, qui sont certainement étrangers à l'affaire, peut-on croire que ceux mêmes qui, des deux côtés, ont pris part à la rixe, ont, dans les nationaux opposés, voulu insulter la nation? Personne ne le croira. Il nous paraît donc excessif d'attacher aux indemnités exigibles en pareil cas l'idée toujours humiliante d'une réparation d'honneur. Une rixe fortuite ne saurait être assimilée à une insulte faite à un ambassadeur, et n'implique au fond qu'une question de dommages-intérêts qu'il n'y a nul déshonneur à payer.

Le mouvement unitaire suit son cours en Allemagne, et les résolutions votées par la dernière assemblée du National-Verein ne sont pas tombées à terre. Partout on souscrit pour la création d'une flotte allemande. Mais à une marine il faut avant tout des ports, comme le font observer les journaux anglais, qui se moquent assez peu charitablement de ces efforts de leurs cousins allemands. Pour que cet entraînement puisse aboutir à des résultats sérieux, il faut que les villes anséatiques y entrent pleinement, et que la question des duchés reçoive une solution qui mette le port de Kiel à la disposition de l'Allemagne. Il n'y a qu'une seule solution de ce genre, celle même dont les conditions sont exposées dans la présente livraison de la *Revue Germanique*, et qui a le rare avantage de ne faire tort à personne, et de combler au contraire toutes les parties intéressées.

En Autriche, la situation ne change pas. Le gouvernement manifeste en toute circonstance la résolution de maintenir sa politique. La dissolution des assemblées de comitats a suivi de près celle de la diète de Pesth. La Hongrie paraît se résigner, et l'on assure que, de propos délibéré, elle se résignera jusqu'au printemps, à moins que la question d'Orient ne lui fournisse une occasion plus prompte. La crise de l'empire ottoman suit son cours naturel, et jamais peut-être la situation n'a paru plus grave qu'en ce moment. Le nouveau règne a donné un démenti à toutes les promesses illusoires de ses débuts. Le désordre et le gaspillage se montrent de nouveau après une bien courte éclipse. Les nationalités s'agitent, et la campagne d'Omer-Pacha contre le Montenegro peut fort bien n'être que le prélude d'événements plus importants. La Porte est en délicatesse avec les principautés danubiennes et avec la Serbie. Aux termes du hatti-schérif de 1830, les musulmans ne peuvent pas habiter hors des forteresses, et c'est l'exécution de ce hatti-schérif que réclame aujourd'hui le gouvernement serbe. Les ambassadeurs de France, de Russie et de Prusse se sont, dit-on, hautement prononcés en sa faveur; l'ambassadeur d'Angleterre lui-même conseille à la Porte de faire des concessions; seule l'internonciature d'Autriche combat de toute son influence les démarches de l'agent serbe.

Les nouvelles des États-Unis sont de plus en plus désastreuses pour le Nord. Pas un arrivage qui n'apporte la mention de quelque échec, et les dernières dépêches parlent d'une prochaine attaque contre la ville de Washington. D'insuccès en insuccès, le Nord sera infailliblement acculé à la nécessité devant laquelle il a reculé au début, celle de proclamer l'affranchissement des nègres. Les conséquences seront probablement terribles, mais alors cette guerre aura au moins un sens et un but; et ce qu'elle peut coûter aux belligérants et à l'Europe sera compensé par le résultat final.

A. N.

ERRATUM dans la livraison du 15 juillet 1861 :

Page 21, seconde ligne, lisez amendement, au lieu d'assainissement.



CHARLES DOLLFUS.

PARIS TYPOGRAPHIE DE HENRI FLOK, 8, RUE GARANCIÈRE.

LE THÉÂTRE A NAPLES

ET

DANS LE NORD DE L'ITALIE.

M. GUCINIELLO, M. PAUL FERRARI
ET LEURS OUVRAGES.

SECOND ARTICLE ¹.

II.

Ce n'est pas une tentative sans hardiesse que de s'exercer tour à tour dans le drame et dans la comédie, et de chercher les ressources que l'histoire ou la vie domestique peut fournir pour l'un et l'autre genre; mais c'est en s'essayant ainsi qu'un auteur découvre la véritable voie de son talent. J'imagine qu'à cet égard, après tant d'ouvrages donnés au théâtre, M. Cuciniello n'a plus d'incertitudes. Quand il a échoué devant le public, ce qui ne lui est arrivé que bien rarement, il traitait des sujets de la vie domestique, et ceux-là mêmes qui ont commencé ou affermi sa réputation semblent inférieurs à ses ouvrages historiques. C'est que ce jeune écrivain n'a que dans une faible mesure l'imagination créatrice : il a besoin d'être soutenu par son sujet. Quand il lui faut trouver non-seulement les idées accessoires, mais encore l'idée mère, multiplier les combinaisons et les incidents autour d'une

¹ Voir la livraison du 15 septembre 1861.

fiction qui n'a d'existence que dans son esprit, il se sent mal à l'aise : pour se tromper lui-même, il multiplie les moyens, les expédients, les rencontres, les aventures, et cette richesse parasite n'est qu'une nouvelle marque de stérilité. Mais donnez à cet esprit éminemment positif un événement de l'histoire vraiment tragique et d'une réalité saisissante, vous le verrez se mouvoir avec une remarquable aisance autour de ce pivot; il lui suffit d'avoir un fil conducteur pour se reconnaître au milieu des autres et les croiser avec dextérité; la situation lui étant fournie, il se met à la place des personnages, il vit de leur vie, sent leurs passions avec une faculté d'assimilation singulière; il déduit enfin, avec une grande force de logique, les actions et les paroles qui découlent de ses sentiments. Cette simplicité dans l'action, cette lucidité dans la mêlée des incidents qui manque à ses drames domestiques, est une des qualités de ses drames historiques : il y a besoin de moins d'efforts, il y est plus naturel et plus vrai.

Je n'ose dire, cependant, qu'il ne laisse plus rien à désirer; car il a le tort dans l'un et l'autre genre d'être plus occupé des situations, des combinaisons de l'intrigue et des coups de théâtre, que des caractères. Quand il rencontre des caractères sur son passage, il les saisit avec autant d'intelligence que de plaisir, il les rend avec bonheur : je n'en veux pour exemple que celui de Visconti dans son *Capitaine au quinzième siècle*; mais il est sensible qu'il ne les cherche point, et que ce qui le frappe, ce qui l'arrête dans les annales des peuples, ce ne sont pas des personnages d'une physionomie saisissante, tels que César Borgia, Louis XI, Philippe II, le grand Frédéric, mais des accidents tragiques qui donnent lieu à d'ingénieux et pathétiques développements. Quand ses héros sont debout devant lui, il se contente d'en tracer la silhouette, une silhouette finement dessinée, mais qui ne laisse aucune impression durable, et cette observation est fondée autant pour les physionomies qu'il trouve déjà esquissées dans l'histoire que pour celles qu'il y ajoute.

Toutefois, il ne mérite point d'être confondu avec ces auteurs qu'on appelle des charpentiers dramatiques : il n'en a ni le talent ni les défauts. Ses plans sont plus simples, moins savants et moins forts que les leurs; mais, en revanche, ils sont plus littéraires. Son langage ne revêt jamais ces formes déclamatoires et fausses qui réussissent sur le boulevard du Crime; il est, comme l'arrangement des situations, naturel, vrai, animé, quoique, pour tout dire, il manque de relief et de style. J'aurais peut-être quelque peine à expliquer plus clairement ma pensée sur ce point, mais j'en ai pour excuse la définition si insuffi-

fisante de Buffon, qui n'a eu tant de succès que par l'impuissance où nous sommes d'en trouver une meilleure; je serai compris du moins si je dis que M. Cuciniello écrit en italien comme M. Scribe en français. L'insuffisance du style, la rareté des caractères, et un certain mépris des lois de la vraisemblance sur lequel nous aurons à revenir, telles sont les plus sérieuses critiques qu'on puisse adresser aux drames de l'auteur napolitain. L'intérêt, le mouvement dramatique, l'éloquence des passions, la vivacité et le naturel du dialogue en sont les principales qualités.

Je passerai, sans m'y arrêter, sur les drames domestiques de M. Cuciniello : *Chatterton* lui est contesté; *Le Masque noir* est une œuvre de jeunesse; *l'Honneur d'une femme* a été retiré du théâtre; *Clara de Saint-Renan*, dont je n'ai point encore parlé, n'est qu'une tentative renouvelée du baron de Cosenza, et mieux réussie, pour réduire en une pièce de théâtre un long roman en quatre volumes de Walter Scott. Reste *Marianne, ou la Fille du peuple*, ouvrage relativement supérieur. La passion y parle un langage émouvant, et les scènes pathétiques y sont très-habilement mêlées à des scènes de ce comique tempéré qui convient au drame; mais la vraisemblance et la simplicité y sont tenues pour trop peu de chose. On s'imaginerait difficilement ce qu'il faut de hasards et de rencontres extraordinaires pour que l'action, telle que M. Cuciniello l'a conçue, soit possible. Le spectateur, peut-être, n'y prend pas garde; mais le critique s'arrête, et pour approuver il voudrait qu'on demandât l'émotion à d'autres moyens. Dans le drame intime ou domestique, le cœur doit, le plus souvent, prendre la première place; les combinaisons, l'agencement sont chose secondaire, précisément parce qu'il est trop facile d'y mettre de la variété.

Il n'en est pas tout à fait de même dans le drame historique, où l'élément réel ne peut être mêlé à la fiction dans une mesure convenable qu'avec beaucoup d'efforts et d'attention. C'est là une des plus grandes difficultés de ce genre, et malheureusement, quand on l'a vaincue, il en reste d'autres qu'on ne saurait surmonter. Il n'y a pas d'argument qu'on puisse alléguer contre l'histoire introduite dans le roman qui ne soit plus fondé encore quand il s'agit du drame. Dans le roman toutes les descriptions du monde, toute la précision de l'écrivain n'empêchent pas qu'il n'y ait encore une part fort large pour l'imagination du lecteur, car il reste toujours beaucoup à faire pour se représenter les choses ou les hommes, et chacun les voit selon l'idée qu'il s'est faite des temps. Dans le drame, au contraire, l'imagination n'a

point sa place ; tout est réalité, et par conséquent il n'y a rien qui ne soit un écueil. A tout instant, sauf quand l'auteur ou l'acteur est doué d'un génie extraordinaire, l'on choque, dans l'assistance, le sentiment de l'idéal qui est toujours très-supérieur à tout ce qu'on lui met sous les yeux. Quel danger n'y a-t-il pas de faire parler les hommes illustres ou de les représenter sous les traits d'un comédien petit quand ils étaient grands, gras quand ils étaient maigres, commun quand ils étaient distingués ; de mettre la toge de César ou l'armure de saint Louis sur les épaules d'un grossier athlète, dont la vulgarité ou du moins les allures modernes chassent bien loin de nous toute idée de l'antiquité ou du moyen âge et nous rappellent sans cesse le travestissement ! C'est là, il faut bien le dire, une des raisons qui nuisent même aux chefs-d'œuvre. Qui peut représenter Néron et Hamlet, sinon Talma ? Hermione et les reines modernes, sinon Rachel ? Et quand l'ouvrage n'est pas un chef-d'œuvre, n'oubliez jamais que les spectateurs en font un dans leur tête, du moins par la fidélité historique, qu'ils conçoivent mieux qu'on ne saurait l'observer.

Ce n'est donc pas un faible mérite que de réussir, même à moitié, dans un genre si ingrat et si difficile. Il sera permis d'ajouter que ces difficultés ne sont pour personne plus grandes que pour les auteurs italiens. Ce qu'ils savent le mieux, en effet, c'est leur histoire d'Italie ; or, à l'époque où M. Cuciniello écrivait pour le théâtre, il n'y avait pas un coin de la Péninsule où il fût permis de représenter avec quelque liberté le passé national : on ne pouvait parler des républiques sans donner aux souverains la chair de poule et se faire accuser de n'avoir peint le passé qu'en vue de l'avenir ; on ne pouvait parler des princes et des tyranneaux du moyen âge sans que le souvenir donné à leurs crimes et à leurs fautes parût une allusion à leurs successeurs, nos contemporains. Ni l'Autriche, ni le pape, ni le roi de Naples, ni les ducs de Toscane, de Parme ou de Modène, ni Charles-Albert lui-même, qui était encore entre le poignard des carbonari et le chocolat des jésuites, n'auraient rien permis de ce que leur police ombrageuse regardait comme une attaque, fût-elle la plus indirecte du monde, à leurs droits et à leur autorité. De tous les drames de M. Cuciniello, il n'y en a qu'un, le *Capitaine au quinzième siècle*, dont la scène soit en Italie, et un autre, *Maria Petrovna*, dont un acte, le prologue, se passe dans le même pays. Eh bien, le premier, je l'ai déjà dit, n'a pu être représenté qu'à Turin, en 1857, et le second ne l'a encore été nulle part.

Il fallait donc se faire petit pour n'offenser personne, et rien n'était

plus difficile, dans ces conditions, que de mettre de la variété dans le choix de ses sujets. C'est pourtant une des qualités de M. Cuciniello d'avoir su se retourner au milieu de tant d'entraves, et d'avoir mis dans ses drames historiques de la variété et de l'intérêt. Ce mérite est d'autant plus singulier que les caractères, par lesquels se marquent surtout les différences, sont, en général, assez effacés dans son théâtre, et que c'est par la combinaison des incidents qu'il fait paraître ce qu'il y a de fécondité dans son esprit. Cependant, même à cet égard, il ne sait pas s'affranchir d'une certaine monotonie, et il y a un de ses moyens qui est presque partout le même, je veux dire qu'il n'a pas une horreur suffisante des traîtres subalternes qui sont l'ornement du mélodrame. Chez lui, c'est par leur perfidie que tous les malheurs arrivent. M. Cuciniello n'a pas pensé sans doute qu'il soutenait ainsi la thèse des grands effets provenant de petites causes. Ce n'est pas plus la haine ignoble d'un certain Jacques de Moellan qui conduisit Enguerrand de Marigny au gibet, que ce n'est le verre d'eau de la duchesse de Marlborough qui ramena les tories au pouvoir, sous la reine Anne, et mit fin à la guerre avec la France. L'auteur napolitain ne s'est affranchi de ces moyens usés que dans *Elnava* et *Un Capitaine au quinzième siècle*, et c'est peut-être une des raisons qui font mettre ces deux drames au nombre de ses meilleurs ouvrages. Mais il faut avouer que s'il a un faible pour les traîtres, il met bien des cordes à leur arc, et que ceux qu'il représente ont toujours quelque chose qui les distingue de ceux dont il avait précédemment composé le personnage. L'un agit basement et par vengeance, l'autre avec cynisme et une certaine originalité d'esprit, un troisième n'est qu'un faux traître, et ce masque, qui ne le couvre qu'à moitié, fait l'intérêt de son rôle.

M. Cuciniello s'est fait une poétique qui devient presque originale par la fidélité systématique qu'il met à l'observer. Les trois unités d'Aristote sont trop peu défendues en théorie, et trop peu respectées dans la pratique, pour qu'il soit raisonnable d'exiger qu'un auteur qui écrit en prose s'y conforme rigoureusement. Mais en faisant précéder d'un prologue les trois ou quatre actes dont se composent ses drames, il observe des unités tout ce qu'il est possible d'en conserver aujourd'hui. Le prologue a précisément cet avantage qu'on y peut poser les prémisses de l'action, et arriver, en franchissant les machinations intermédiaires, aux péripéties décisives qui préparent et annoncent la fin. Il y a, en effet, bien peu de grands événements qui puissent, dans un temps très-court, naître, se développer, avoir toutes leurs conséquences. Pour se retourner sans trop d'embarras dans des limites

si étroites, il est permis de recourir à des expédients dont le génie seul peut se passer. Un prologue a l'avantage d'exposer, sous une forme dramatique, les origines de l'action, au lieu d'en faire, comme dans les ouvrages classiques, l'objet d'un froid et interminable récit. Une fois ces origines connues, l'esprit se transporte plus facilement à des temps postérieurs, et le poète peut, sans se mettre à la torture, respecter à peu près les unités de temps et de lieu.

M. Cuciniello excelle à présenter ainsi le sujet de ses pièces. Il fait grâce au spectateur d'un début long et traînant, de ces explications fastidieuses qui rappellent celles des romanciers anglais, et qui sont bien moins excusables au théâtre que dans le roman. Il faut savoir gré à cet écrivain de nous mettre immédiatement, sinon *in medias res*, puisque c'est l'affaire du drame, du moins dans une scène qui nous y prépare et qui a, par elle-même, tout l'intérêt d'un petit drame. Prenons pour exemple sa pièce de *Maria Petrowna*. On sait le sort malheureux de cette fille mystérieuse d'Élisabeth de Russie. L'impératrice, sa mère, l'avait cachée en Italie sous le nom de Laura Bianchi, et la jeune fille vivait obscure sous ce beau ciel, résignée à son sort, n'en désirant point d'autre. Mais même en cet état, elle troublait les nuits de l'altière Catherine, et Alexis Orloff, frère du premier ministre, qui avait l'honneur d'être en même temps l'ami en exercice, était parti pour la découvrir et la ramener à son ennemie. Alexis rencontre Laura Bianchi, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il la cherchait; mais il l'aime sous son nom d'emprunt, avant de la connaître sous son nom véritable. Il va l'épouser, renonçant à sa mission et aux honneurs qui l'attendent : un de ses fidèles, vendu à l'impératrice, a reçu d'elle mission de surveiller ses moindres démarches. De là une scène, encore inédite, même au théâtre, et que je vais traduire :

L'ERMITE *qui va bénir le mariage des deux amants*. — Allons, toutes les formalités ont été remplies, et personne ne peut plus s'opposer à votre union.

IVAN (*c'est l'agent de Catherine*). — Je m'y oppose.

LAURA. — Quoi !

L'ERMITE. — Quel est cet étranger ?

IVAN *saluant avec ironie*. — Une des personnes invitées par l'honorable époux.

ALEXIS *à part*. — Ciel ! je frémis.

IVAN *à l'Ermitte*. — Vieillard, ce jeune homme est sujet de Catherine II, impératrice de toutes les Russes, et sans le consentement de sa souveraine il ne peut contracter une alliance légitime.

ALEXIS. — Tu te trompes, Ivan. Qui renonce à sa patrie n'a pas besoin de ce consentement, et je renonce à la mienne.

IVAN. — Renonces-tu aussi à tes biens qui sont en Russie ?

ALEXIS. — Oui, j'y renonce. Mes terres de Pologne me suffiront.

LAURA *atterrée s'approchant d'Alexis.* — Grand Dieu ! quel est cet homme, Alexis ?

ALEXIS. — Ne crains rien, Laura ; cet homme est le dernier anneau de la chaîne qui m'attachait à mon passé, et je le brise en ce moment.

L'ERMITE à Ivan. — Tu n'as plus de motif de t'opposer?...

IVAN. — L'union de ce gentilhomme avec madame ne peut être bénie. Il est né dans une autre religion.

ALEXIS. — J'ai abjuré l'erreur.

IVAN. — Quoi ! tu as osé ?

ALEXIS. — Tu ne sais pas, Ivan, que pour ne pas me séparer de cette femme dans l'éternité je donnerais mille vies, si je les avais ! Allons, Laura, allons, mon père, je suis libre ; elle et moi nous professons désormais la même croyance.

IVAN. — Arrêtez ! (*Il s'oppose à la marche des deux fiancés.*) C'est donc à cette femme que je parlerai maintenant. Sait-elle qui elle va épouser ?

LAURA. — Quoi ! ne s'appelle-t-il pas Alexis Dufortzel ?

IVAN. — Non, il ment.

LAURA *stupéfaite et regardant Alexis.* — Qu'entends-je ?

ALEXIS *se remettant avec effort de son trouble.* — Cet homme a raison, Laura. Inconnu ici à tout le monde et à vous-même, j'ai voulu pénétrer votre cœur avant de vous offrir une condition brillante ; j'ai voulu être aimé pour moi seul ; mais puisque j'y suis forcé, je vous dirai maintenant ce que je n'aurais pas tardé à vous apprendre. Je ne m'appelle point Alexis Dufortzel ; non, Laura, je suis Alexis Orloff.

LAURA. — Alexis Orloff ? Et vous me l'aviez caché !

ALEXIS *lui tendant la main.* — Ma chère Laura, m'aimeriez-vous moins pour cela ?

LAURA. — Ah ! je comprends. Vous avez voulu que j'ignorasse le sacrifice que vous me faisiez. Merci, Alexis, vous êtes noble et généreux. (*Elle lui rend son étrenne.*)

IVAN. — Oui, il est noble et généreux ; mais en ce moment, il est aveuglé, entraîné, il est sous le charme. Quant à vous, madame, il n'en est pas ainsi, et vous lui enlevez en un instant ce que ne lui ravirait pas la fureur de son plus cruel ennemi.... Famille, gloire, noblesse, il perd tout à cause de vous.

ALEXIS. — Assez, Ivan.

IVAN. — Mais si vous ne redoutez pas, madame, l'abandon qui suivra bientôt le caprice satisfait, ne craignez-vous pas au moins de forcer les vrais amis d'Orloff à user de violence ? (*Il porte la main sur le pommeau de son épée.*)

ALEXIS *l'imitant.* — Téméraire, tu oses...

LAURA. — Alexis !

L'ERMITE à Alexis. — Seigneur !

IVAN. — Oui, qu'Alexis meure avant de se déshonorer ainsi !

LAURA. — Quelles paroles ! et de quel droit...

IVAN. — Et de quel droit toi-même, femme, souilles-tu l'éclat d'une si noble maison ? Comment oseras-tu signer ton nom à côté de celui d'un Orloff ? Qui es-tu ? Qui sont tes parents ? Où sont tes titres ? Qui sait si ta naissance est seulement légitime ?

ALEXIS. — Pas un mot de plus, misérable esclave, vil serf de la glèbe ! (*Il s'élance sur lui l'épée à la main.*)

IVAN *parant le coup.* — Arrière ! insensé.

LAURA *se jetant entre eux.* — Alexis, Ivan, arrêtez ! (*A Ivan d'une voix calme et pleine de dignité.*) Qui je suis ? Oh ! j'aurais voulu l'oublier moi-même. Un père mourant me l'avait ordonné ; mais je préfère le péril à l'humiliation, et Dieu m'est témoin que c'est seulement pour Alexis que je l'affronte. Ne craignez rien, Alexis Orloff, Laura Bianchi peut entrer dans votre famille sans déshonorer votre écusson. A genoux, Ivan,

à genoux ! prosterne ton front dans la poussière que foulent mes pieds. Je suis Marie, je suis la fille d'Élisabeth Petrowna, morte impératrice de toutes les Russies.

ALEXIS *tremblant et cherchant un appui*. — Juste ciel ! Marie ! Et moi....

IVAN *avec une surprise mêlée de joie*. — Qu'entends-je !

MARIE à Ivan. — Et maintenant, ferez-vous encore opposition à ce mariage ?

IVAN *s'inclinant avec humilité*. — Non, madame.

MARIE. — Venez, Alexis. Vous me tendiez votre main pour m'élever jusqu'à vous ; c'est à moi maintenant de vous tendre la mienne. Allons, mon père ; il n'y a que les noms de changés, vous pouvez nous bénir à l'autel.

Il y a peu de drames, on l'avouera, qui commencent d'une façon aussi dramatique. La suite n'en est pas moins remarquable. Si j'y insiste, c'est à dessein, d'abord parce que *Maria Petrowna* a encore tout le prix de la nouveauté, étant jusqu'à ce jour inédite dans la presse comme au théâtre ; ensuite parce que ce drame est, à mon avis, l'un des plus simples et des plus littéraires, pour le fond comme pour la forme, qu'ait écrits M. Cuciniello. L'auteur s'est surtout proposé de mettre sous les yeux du spectateur la cour de l'impératrice Catherine, et s'il a trouvé des effets dramatiques, c'est moins qu'il les cherchât que parce que ces rencontres coûtent peu à son talent. Je passerai donc sur ce qu'il y a d'incomplet dans ce tableau de la cour moscovite, car je crois qu'une étude attentive des monuments eût permis de creuser à une plus grande profondeur et de s'arrêter aux traits vraiment caractéristiques. Mais si les Russes de M. Cuciniello ne diffèrent pas très-sensiblement des personnages de nation différente qu'il met sous nos yeux dans ses autres drames, on ne peut du moins nier qu'ils ne soient hommes, et que dans les complications historiques qui lui ont servi de thème, il n'ait su mettre en jeu les passions qui sont, à tout prendre, les vrais agents dramatiques. Alexis Orloff a donc épousé Maria Petrowna, et, pour n'en être point séparé, il a consenti à cacher cette union et à servir de geôlier, dans la prison de Canzoff, à la femme qu'il adore. Grâce à ce stratagème, il a pu jouir quelque temps sans trop de trouble de son bonheur conjugal ; mais la fin de ces beaux jours vient de la faveur même qui le poursuit. Son frère Grégoire, premier ministre et amant de l'altière Catherine, a préparé le mariage d'Alexis avec la princesse Sophie. Les délais toujours nouveaux qu'apporte à cette union le jeune imprudent, étonnent l'impératrice, inquiètent le ministre. Il faut à celui-ci une explication, il l'aura. Au lieu de suivre sa maîtresse à une cérémonie publique, il surprend au passage Alexis.

GRÉGOIRE. — Arrête, Alexis.

ALEXIS. — Que veux-tu ?

GRÉGOIRE. — Je veux te parler.

ALEXIS. — C'est mal choisir le moment.

GRÉGOIRE. — Je ne le choisis pas, je le saisis, puisque tu cherches toujours à m'éviter.

ALEXIS. — Toi, le premier ministre, tu ne suivras donc pas Catherine à la cérémonie?

GRÉGOIRE. — Je lui obéis en t'arrêtant ici. Au retour de la cérémonie, elle veut avoir ta réponse.

ALEXIS. — Et sur quel sujet?

GRÉGOIRE. — Tu le sais bien. Il faut mettre fin à tous ces retards et fixer le jour de ton union avec la princesse Sophie. Tu n'as déjà que trop hésité, et je ne puis plus trouver d'excuse auprès de Catherine.

ALEXIS. — Et pourquoi l'avoir trompée jusqu'à présent? Fais-lui connaître une bonne fois mes sentiments. Tu les connais bien, toi, peut-être.... Je refuse l'honneur de cette alliance impériale.

GRÉGOIRE. — Quoi! Alexis, mon frère, est-ce ainsi que tu réponds à mon affection? Est-ce là le prix dont tu payes les soins qui ont entouré ton enfance? La main de la princesse ne te paraîtrait-elle pas....

ALEXIS. — Je n'ignore pas ton affection, Grégoire, et je t'en remercie; ton choix est excellent; mais je ne puis aimer Sophie.

GRÉGOIRE. — Comment! tu sais les honneurs qui t'attendent, et tu les refuses? Je te conduis par la main jusqu'aux marches du trône, et tu tournes le dos à la fortune? Est-ce là ta reconnaissance, et ces grandeurs ne parlent-elles plus à l'âme d'un Orloff? Où mets-tu donc ta félicité?

ALEXIS. — Je ne la mets pas dans les mêmes objets que toi, Grégoire. L'édifice de la tienne pèse sur les victimes de ton ambition et s'annonce au bruit des ruines que tu accumules autour de toi. Quant à la mienne, elle s'élève bien plus haut encore; mais, semblable à l'échelle mystique de la Bible, elle repose par une extrémité sur la terre, tandis que l'autre disparaît dans un ciel de justice et d'amour.

GRÉGOIRE. — Quels rêves et quel langage! Ah! quelle faute ai-je commise en confiant à un enfant sans expérience une si grave mission. Depuis ton retour d'Italie, je ne te reconnais plus, Alexis.

ALEXIS. — Je renonce à Sophie.

GRÉGOIRE *frémissant*. — Mais pourquoi, au nom du ciel?

ALEXIS. — Parce que j'aime une autre femme, et qu'il n'y a pas de force sur la terre qui puisse me séparer d'elle.

GRÉGOIRE. — Ah! tu parles, à la fin. Mes soupçons ne me trompaient pas. (*A voix basse.*) Malheureux! tu oses aimer Maria Petrowna, la rivale de Catherine, la prisonnière qu'elle a confiée à ton honneur!

ALEXIS. — Eh bien?

GRÉGOIRE *avec effroi*. — Et tu t'en vantes, et tu l'avoues?

ALEXIS. — Parles-tu à ton frère, Grégoire, ou au sujet de Catherine?

GRÉGOIRE *se contenant*. — A mon frère; et je lui dis que s'il n'aime pas le chef de sa famille, il lui doit au moins obéissance. Je lui dis que, n'ayant point eu d'enfants de mes deux épouses, je ne vois d'autre héritier que lui du nom et de la puissance des Orloff; qu'il ne peut refuser une union qui le place aux côtés de l'impératrice; je lui dis que ses dédains peuvent attirer sur lui un terrible courroux, lui enlever, en un mot, ses honneurs et ses biens.

ALEXIS. — Et au sujet, que diras-tu?

GRÉGOIRE. — Pourquoi cette question, Alexis? n'ai-je pas répondu à mon frère?

ALEXIS. — Au sujet, que diras-tu?

GRÉGOIRE. — Eh bien, puisque tu le veux, je dirai au sujet qu'en Russie il y a assez de glaces pour calmer les fièvres chaudes et guérir les terribles accès de fétie, des cachots, enfin, pour réduire les esprits capricieux. Frère et sujet, qu'as-tu à répondre?

ALEXIS. — Que ni les fumées de l'ambition ni la crainte des prisons ou de la Sibérie ne me feront consentir à une union que je déteste.

GRÉGOIRE. — Obstiné!

ALEXIS. — Et c'est en vain qu'on espérerait m'y contraindre.

GRÉGOIRE. — Catherine saura bien te soumettre à sa volonté.

ALEXIS. — Je l'en défie, malgré sa puissance.

GRÉGOIRE. — On te séparera de cette femme. Une autre prison, d'autres geôliers, rompront les serments d'un amour insensé.

ALEXIS. — Même si Dieu les avait entendus, même si nous les avions échangés au pied des autels?

GRÉGOIRE *stupéfait le saisit par le bras*. — Insensé, tu mens! oh! dis-moi que tu mens!...

ALEXIS. — Non, je dis la vérité. Sache donc, oui, il faut que tu le saches, je suis l'époux de Marie; j'ai renoncé en secret à ma religion, et un saint vieillard aux environs de Rome nous a bénis tous deux.

GRÉGOIRE. — Tais-toi, tais-toi! Qu'as-tu fait, malheureux! tu t'es perdu, et tu m'entraînes avec toi dans un abîme effroyable. (*Il embrasse Alexis; puis, après un instant, il s'éloigne brusquement.*) Mais que dis-je? Non, non, il manque à cette union mon consentement, celui de Catherine; il manque une renonciation formelle et publique à notre rite. Ton mariage est nul; tu es libre.

ALEXIS. — Et Dieu qui nous a entendus, et la foi que j'ai jurée à Marie, et mon amour ardent qu'enflamment encore les obstacles à mesure qu'ils se présentent sur ma route?

GRÉGOIRE. — Qu'est-ce que tout cela au prix du courroux de Catherine?

ALEXIS. — Et le cœur de cette infortunée qu'il faudra briser?...

GRÉGOIRE. — Si tu le veux, le bruit des fêtes nuptiales n'arrivera pas jusqu'à sa prison.

ALEXIS. — Et le cœur d'Alexis, que tu briserais du même coup?

GRÉGOIRE. — Mieux vaut Alexis mort que rebelle aux volontés de Catherine.

ALEXIS. — Va, monstre! je vois que te parler d'honneur, d'amour, de Dieu même, c'est peine inutile. Mais ne crains-tu pas que les hommes, que tu foules aux pieds pour t'élever, ne te méprisent quand ils sauront que tu as passé sur le cadavre de ton frère? (*On entend un coup de canon.*)

GRÉGOIRE. — Entends-tu?

ALEXIS. — Eh bien?

GRÉGOIRE. — Ce canon annonce que les voiles qui couvraient la statue de Pierre le Grand sont tombés. A cette heure, Saint-Petersbourg tout entier a les yeux fixés sur cette noble figure et applaudit au seul souvenir de ce grand homme. Crois-tu que personne, dans cette multitude, songe encore à un autre Alexis, à ce fils indigne que Pierre immola justement à ses desseins immortels?

ALEXIS *après une pause*. — Tu crois régner, et tu as vendu, tu as livré en esclavage ton âme et ton corps au démon de l'ambition. Eh bien, écoute-moi. Tu trahis ton frère, ton sang, pour t'élever : tu mourras dans ton orgueil; tu mourras seul, désespéré, maudit!

GRÉGOIRE. — Et toi, écoute à ton tour. Ou tu épouseras Sophie, et Maria Petrowna continuera de vivre, ou Catherine saura bien faire disparaître ce qui fait obstacle au mariage qu'elle a résolu.

ALEXIS *avec menace*. — Grégoire... écoute-moi encore. (*Avec effort.*) Oui, écoute-moi....

GRÉGOIRE. — Parle.

ALEXIS. — Je ne te demande que deux jours, et je prendrai mon parti. Deux jours seulement....

GRÉGOIRE. — Deux jours? Soit. J'obtiendrai de Catherine cette dernière faveur; mais après?

ALEXIS. — Tu auras ma réponse.

GRÉGOIRE. — Pense à mes menaces.

ALEXIS. — N'oublie pas ma prédiction. (*Grégoire sort.*) Je vous préviendrai, cruels! Merci, ministre d'une usurpatrice, merci, frère dénaturé! tu me pousses toi-même à presser la conjuration; elle éclatera, je te le jure. (*Il regarde au dehors.*) Voici les conjurés.

Après cette scène, où l'on voit dans le cœur de Grégoire l'amour fraternel lutter avec l'ambition, quoique à armes égales, il est curieux de suivre ce ministre puissant jusqu'aux pieds de sa souveraine, dont le despotisme va le contraindre à se prononcer. Catherine a écouté les révélations d'Ivan, et dès lors elle en sait plus long que Grégoire sur les projets des conjurés. Elle les lui fait connaître, elle lui apprend qu'Alexis est leur chef.

GRÉGOIRE. — Ah! que Votre Majesté ne l'appelle plus mon frère!

CATHERINE; *elle appuie une main sur l'épaule de Grégoire*. — Vous frémissiez! vous avez raison. Montrez donc alors qu'un abîme vous sépare de ce frère dégénéré.... Allons, courez, emparez-vous de lui, traînez-le à mes pieds, dans la poussière! Vengez votre souveraine, lavez la souillure dont ce malheureux a taché votre nom....

GRÉGOIRE. — Juste ciel! Quoi! je devrais... moi! Je ne me soutiens plus.

CATHERINE. — Vous hésitez? Qui êtes-vous, vous qui osez en ce moment vous présenter à mes yeux? le frère d'un rebelle, ou l'instrument de ma vengeance, l'épée qui doit faire tomber la tête du coupable?

GRÉGOIRE. — Le serviteur, le fidèle serviteur de Votre Majesté.

CATHERINE. — Eh bien?

GRÉGOIRE. — Mais... lui....

CATHERINE. — Quoi?

GRÉGOIRE. — Ah! pitié, Catherine, pitié! je vous la demande le désespoir dans l'âme. Et je devrais... Ah! les larmes coulent malgré moi de mes yeux. L'infortuné, il n'a jamais connu son père!... Sa mère, en mourant, le déposa dans mes bras, et je n'étais moi-même qu'un enfant. Nous avons partagé tous les deux les douleurs et les joies de l'âge d'innocence. Il me semble encore le voir dormir sur mon cœur, et mon amour pour lui n'a fait que croître avec les années. J'espérais voir ses fils autour de moi faire le bonheur de ma vieillesse. Ah! quel avenir je rêvais pour lui! et il.... (*Il tombe aux pieds de Catherine.*) Ah! pitié pour lui! Peut-être Alexis n'a-t-il pas eu raison, peut-être est-il sous le charme de quelque sirène. Grâce, ô ma souveraine, grâce pour lui!

CATHERINE. — Mon ministre ose me demander grâce pour un rebelle?

GRÉGOIRE. — Non, ce n'est pas le ministre; non, ce n'est pas l'impératrice que je supplie; c'est un frère, c'est Grégoire tout en larmes qui implore Catherine au nom de

sa fidélité, en souvenir de ces heures durant lesquelles deux bras divins daignèrent lui faire connaître sur la terre, à lui mortel, les voluptés des cieux.

CATHERINE *froidement*. — Puisque la seule voix qui s'élève ici ose, en rappelant des faveurs, réclamer encore une récompense, un salaire; puisque la voix du devoir et de la reconnaissance s'obstine à se taire, je ne la forcerai point à parler. Vous me demandez la vie du rebelle, je vous l'accorde.

GRÉGOIRE. — Oh! ma souveraine!

CATHERINE. — Ne vous hâtez pas de vous réjouir, et écoutez-moi. Sauvez cet homme si vous voulez; je vous donne toute la journée de demain. Qu'il fuie, qu'il emporte même avec lui le secret de ses complices : Catherine avertie défie le péril et saura le combattre. Mais vous partirez avec votre frère, et durant toute votre vie, ne vous flattez pas de rentrer dans mon empire. Oubliez Catherine, renoncez à la Russie et à tous les biens que vous y possédez. Adieu. (*Elle s'éloigne.*)

GRÉGOIRE. — Arrêtez! Ai-je bien compris? Quoi! je devrais renoncer tout à la fois à l'impératrice et à la maîtresse de mon cœur?

CATHERINE. — N'avez-vous pas fait votre choix entre Catherine et Alexis?

GRÉGOIRE *hors de lui*. — Ma raison s'égare. Je devrais donc pour toujours dire adieu à ma patrie?

CATHERINE. — Pour toujours.

GRÉGOIRE. — Et mes services passés?

CATHERINE. — C'est un rêve qu'a dissipé la foudre.

GRÉGOIRE. — Tant d'inquiétudes, tant de fatigues....

CATHERINE. — Un rêve.

GRÉGOIRE. — Mes joies, mes craintes, mes succès....

CATHERINE. — Un rêve.

GRÉGOIRE. — Quoi! je m'en irais seul sur la terre, exilé, proscrit, mendiant.... Moi, moi! non, jamais! c'est un avenir auquel ne peut s'arrêter ma pensée.

CATHERINE *à part*. — Il cède. (*Haut.*) Vous pouvez être, comme par le passé, le soutien de Catherine. Aidez-la à se venger de ses ennemis, frappez ceux qu'elle vous désigne, et la Russie est à vous, et personne désormais ne sera votre égal en puissance. Vous serez récompensé de votre sacrifice.

GRÉGOIRE *à part*. — Terrible alternative!

CATHERINE. — Choisissez : frère ou ministre. Mais, songez-y, vous ne pouvez être les deux à la fois, vous dévouer à moi en public et sauver le coupable en secret. Tu me connais, Grégoire: toi-même tu m'as dit souvent que dans les monstres de nos forêts, dans les mugissements de la mer, tu voyais l'image de ma fureur. Allons, prononce, mais n'oublie pas que cette parole, une fois sortie de ta bouche, doit être irrévocable comme l'arrêt du destin.

GRÉGOIRE. — Que faire?

CATHERINE. — Voyons, le temps s'écoule; ton choix est-il fait?

GRÉGOIRE. — Catherine....

CATHERINE. — Ton choix est-il fait?

GRÉGOIRE. — Mon Dieu!

CATHERINE. — Eh bien, ton choix est-il fait?

GRÉGOIRE *hors de lui*. — Il faut en finir. Oui, mon choix est fait.

CATHERINE. — Qui ai-je devant les yeux, le frère ou le ministre?

GRÉGOIRE *fait effort pour dompter son émotion. Après un silence et avec dignité.*
— Le ministre. Il demande pardon à Votre Majesté d'avoir pu hésiter un instant à la voix du devoir.

CATHERINE. — C'est bien. (*Elle tend sa main à Grégoire, qui la baise.*)

GRÉGOIRE *à part.* — La voix du devoir ou celle de l'ambition? J'ai un voile sur les yeux, et tous mes membres tremblent....

CATHERINE. — Grégoire Orloff, prince de Servie....

GRÉGOIRE *s'agenouillant.* — Oh! Majesté!

CATHERINE. — Y a-t-il moyen d'introduire demain quelqu'un en secret au château de Carloff?

GRÉGOIRE. — J'y ai commandé autrefois; j'en connais tous les secrets détours, et moi-même.... (*A part.*) Quelle espérance! (*Haut.*) Si Votre Majesté le veut, moi-même, demain....

CATHERINE *le regarde fixement.* — Vous? soit, mais avec moi. Nous investirons demain cet odieux repaire et nous écraserons la tête aux serpents.

Ces derniers mots font pressentir le troisième acte et le dénouement. Grégoire veut encore sauver Alexis en s'adressant à la générosité de Maria Petrowna, et il ne réussit qu'à les perdre tous les deux. Il y a encore une fort belle scène entre Catherine et sa rivale sans le vouloir et jusque-là sans le savoir. Si je n'en rapporte rien, c'est d'abord qu'il faut se borner, et ensuite que cette lutte suprême entre l'impératrice de fait et l'impératrice de droit rappelle un peu la dernière querelle d'Élisabeth et de Marie Stuart dans Schiller. Cette comparaison inévitable nuit au drame italien, et c'est le tort de M. Cuciniello de forcer le lecteur à chercher par quoi diffèrent les situations.

S'il faut parler des caractères, celui de Grégoire Orloff est assurément le mieux conçu et le mieux soutenu. Alexis reste bien au-dessous. Cet amoureux, ce conspirateur est le plus naïf et le plus crédule des hommes : entouré de dangers, il voit tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, jusqu'au moment où la foudre éclate sur sa tête. Catherine est peut-être insuffisante. Si elle a le ton du commandement, on ne voit rien dans sa personne, on n'entend aucune parole sortir de sa bouche, qui permette de la distinguer des autres femmes altières dont la main a porté le sceptre. Ce n'est qu'à la condition de faire un portrait fidèle, que l'usage et la prudence permettent de mettre sur la scène *les têtes couronnées*. Le danger qu'il y a de faire parler ces grands personnages est diminué par les détails sans nombre que nous avons sur leur compte et surtout par la pompe dont il est permis et même nécessaire de les entourer. Mais il est loin d'en être de même au sujet des hommes qui ont régné sur leur temps par la puissance et l'activité de leur esprit ou par la magie du style. Quelle apparence y a-t-il de faire parler ceux que nous cherchons en vain à imiter et qui désespèrent tous nos efforts? C'est pourquoi je ne saurais assez blâmer M. Cuciniello d'avoir fait de Diderot un comparse de son

drame. C'était un bon dessein sans doute que de faire un tableau de la cour moscovite; mais comme on n'y pouvait faire entrer tous ceux qui entouraient Catherine, quel besoin, parmi tant de Childebrands, d'aller choisir un héros? Diderot, cet homme emporté, extrême, je le veux, **mais honnête, généreux, excellent, employé, dans une scène ou deux, à donner la réplique!** Il n'y a que M. Fortis qui ait fait quelque chose de plus impardonnable dans ce genre, **en mettant au théâtre**¹, outre le malin Frédéric de Prusse, Voltaire lui-même, oui, Voltaire, le plus inimitable, le plus insaisissable des écrivains et des hommes! C'est une sorte de maladie endémique, en Italie, parmi les auteurs dramatiques: M. Paul Ferrari fait deux comédies, le principal personnage dans l'une est Goldoni, et dans l'autre Parini. Du moins Goldoni et Parini n'étaient que des hommes de talent; le premier surtout a parlé une langue qu'il n'est difficile ni d'égaliser ni de reproduire; mais Voltaire, mais Diderot, c'est-à-dire les hommes en qui s'est incarné l'esprit du dix-huitième siècle! Il est, sans doute, regrettable qu'ils aient fait la cour aux souverains du Nord; est-ce leur faute, cependant, si « du Nord venait alors la lumière »? est-ce leur faute si les persécutions dont ils étaient victimes à cause de leur libre pensée, si la frivolité de la cour de France et l'indifférence qu'on y marquait pour les choses de l'esprit, les poussaient presque involontairement vers les pays où il n'y avait pour eux qu'honneurs et récompenses? Au surplus, quand ils étaient à Berlin ou à Saint-Petersbourg, ils n'y adulaient pas plate-ment les souverains, ils savaient donner un tour piquant et presque indépendant à la louange, ils restaient ce qu'ils étaient, Diderot et Voltaire, aussi peu semblables que possible aux mannequins qu'on produit sous leur nom.

Ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas permis de mettre au théâtre des personnages historiques; mais il faut les choisir, soit parmi ceux qui ne tinrent qu'un rang secondaire, soit dans un temps dont les annales sont trop incomplètes pour que nous en puissions pénétrer tous les détails. Ainsi, Enguerrand de Marigny me paraît, à cet égard, très-propre à devenir le sujet et le héros d'un drame. Ce n'est point sa vie que M. Cuciniello a entrepris de nous raconter et de mettre en dialogue, mais l'histoire de sa captivité et des efforts qui sont faits d'une part pour le perdre, de l'autre pour le sauver. Le prologue seul le montre au sein de sa famille, dans un charmant tableau d'intérieur, où les scènes de félicité domestique, de jalousie, de politique même,

¹ Dans *Cuore ed Arte*, drame en cinq actes.

sont très-habilement réunies; où l'on voit les inimitiés privées qui ouvrirent sous les pas d'Enguerrand un abîme de maux; où l'on apprend à aimer en lui le défenseur des faibles et des opprimés, le champion de la justice et de l'égalité devant la loi. Peut-être y a-t-il dans tout cela un peu trop de traltres; peut-être le ministre de Philippe le Bel est-il flatté. Outre qu'on n'aime pas à l'entendre appeler ce prince « le meilleur des rois », s'il était en grande faveur auprès de son maître, c'est, sans doute, qu'il s'était rendu digne de sa bienveillance, et l'on a peine à croire que ce fût toujours par d'honnêtes moyens.

Il est juste toutefois de reconnaître que M. Cuciniello avait parfaitement le droit de faire son héros tout d'une pièce; c'est une de ces licences sans lesquelles il semble que l'art dramatique serait impossible. Ce qui me paraît plus difficile à défendre, c'est l'idée qu'a eue l'auteur napolitain de modifier le dénoûment historique en sauvant la vie à Marigny. Ses motifs me touchent peu, et je ne crois pas qu'il soit à propos, en racontant une catastrophe aussi connue, « de faire ce qu'aurait dû faire la Providence, et d'ôter aux spectateurs le désagrément d'attendre la vie future pour voir le crime puni et la vertu récompensée ». L'imagination, dans le drame historique, n'a le droit de se donner carrière que pour les détails, pour les incidents, et non pour le coup de théâtre qui dénoue l'action. Le but n'est point de nous montrer toujours la vertu triomphante; c'est aussi un des enseignements de la scène de frapper les esprits par le spectacle du succès du mal et des méchants heureux. Que si l'on voulait voir les choses seulement au point de vue dramatique, il faudrait encore préférer la mort de Marigny, si naturelle après tant de perfidies, aux mille invraisemblances qui sont nécessaires pour le sauver.

Le détail en serait long si j'y voulais entrer : je me bornerai à dire, sur ce point, qu'en fait de vengeances politiques, nos rudes aïeux ne se croyaient point tenus à d'hypocrites semblants de justice : c'est un anachronisme que de leur prêter le souci de l'opinion publique. S'ils en subissaient déjà le pouvoir, c'était sans en avoir conscience, et il ne leur serait point venu à la pensée de réprimer leurs passions pour mériter l'assentiment général. Du reste, tout le second acte d'*Enguerrand de Marigny*, qui donne lieu à cette observation, est à la fois nouveau, hardi, intéressant et dramatique; le laboratoire de l'astrologue et les scènes qui s'y accomplissent sont très-habilement inspirées de l'histoire. Il faut louer aussi M. Cuciniello de n'avoir introduit dans son drame d'autre amour que l'amour conjugal, et enfin, par un tardif

scrupule, d'avoir fait un second dénouement plus conforme à l'histoire, infiniment préférable au premier, et par lequel il permet à Marigny de monter au gibet.

Le plus grave défaut de ce drame est, à mon sens, que l'auteur l'a traité sans être profondément ému de son sujet, ou, pour mieux dire, qu'il n'avait aucune raison sérieuse de le traiter. Il avoue lui-même l'avoir pris dans un volume des *Causes célèbres*, traduit du français et publié à Florence. Assurément on peut dire, sans connaître ce livre, que ce n'est point là qu'il convenait d'étudier le règne si complexe de Philippe le Bel. *Elnava* a du moins cet avantage que, si les personnages y sont flamands ou espagnols, la situation est éminemment italienne, je veux dire qu'il s'agit de la lutte héroïque d'un peuple opprimé qui veut conquérir ou défendre son indépendance. Le succès de ce drame était donc assuré, eût-il été détestable, absolument comme celui du *Chant de Parga*, où Berchet célébrait les exploits des Grecs régénérés. Mais il serait injuste de parler si dédaigneusement d'un ouvrage auquel M. Cuciniello a dû le plus éclatant de ses succès et dont le mérite est considérable. Non-seulement il n'y a pas une scène languissante, mais, cette fois, l'histoire est traitée comme elle doit l'être, et non réduite aux mesquines proportions de la biographie ou de l'anecdote. Malgré l'amour ardent que les deux personnages ressentent l'un pour l'autre, on voit dans toute leur force les passions politiques et militaires : ici, les habitants de Leyde se préparant dans l'ombre à s'affranchir du joug espagnol qu'ont déjà secoué d'autres villes flamandes, puis souffrant toutes les horreurs d'un siège de cinq mois et d'une famine qui ont déjà fait périr dix mille de ces braves ; là, les soldats de Sa Majesté Catholique demandant l'assaut à leur général. Les belles scènes, les situations fortes se succèdent presque sans interruption. *Elnava*, la protagoniste, comme on dit en Italie, n'est pas un caractère, au sens que reçoit ordinairement ce mot en matière d'art dramatique, mais c'est une hardie et poétique figure, dont la conception ne fait pas moins d'honneur à M. Cuciniello que l'exécution. C'est cependant sur cette jeune héroïne qu'ont porté toutes les critiques en Italie. On n'y a pas admis facilement un personnage qui ôte l'honneur à son amant pour sauver sa patrie, et dont l'odieuse trahison répugne. Ce personnage peut cependant être défendu au double point de vue de l'histoire et de la raison. Il est certain qu'une femme nommée Kennerea, — M. Cuciniello dit *Elnava* par égard pour les oreilles italiennes, — eut une grande part à la délivrance de Leyde ; le jésuite Strada nous apprend même que, pour parvenir à ses fins, elle séduisit le général

espagnol. Ce fut, paraît-il, une séduction grossière, comme le soudard à qui elle s'adressait; mais il n'était pas défendu au poète dramatique de mettre la poésie d'un amour honnête dans le cœur d'une femme patriote et même dans celui d'un officier. Cet amour exclut-il la trahison? Oui, d'une âme faible et délicate, non, d'une âme ardente et forte que les circonstances tournent vers d'autres pensées. C'est à ces natures, en temps de guerre et de révolution, qu'appartient la première place. La question n'est pas de savoir si ceux qui lisent paisiblement au coin de leur feu ou qui assistent au spectacle, commodément assis dans un fauteuil, s'associent aux véhémentes passions d'Elnava; elle est de savoir si, dans un moment de désespoir et de péril extrêmes, le courageux sacrifice de cette jeune fille ou, si l'on veut, sa lâche perfidie est possible. Or, la réponse se trouve dans les annales mêmes de Naples. En 1799, avec Pagano, Caraffa, Cirillo, conspirait une femme, Eleonora Fonseca, qui trahit, pour sa patrie, Baccher, son amant, quoiqu'elle sût que cette trahison devait le conduire à la mort. Baccher, en effet, fut tué dans les fossés de Castelnuovo. M. Cuciniello était donc dans son droit, et il a fallu chez les Napolitains une singulière inconscience pour condamner Elnava, quand ils honorent Eleonora Fonseca. Que s'il convenait de mêler les anciens à une querelle si moderne, ne pourrait-on pas rappeler que, suivant Cicéron, l'amour de la patrie, quand il se trouve en lutte avec d'autres sentiments, doit l'emporter même sur les plus impérieux?

Elnava est le mieux construit de tous les drames de M. Cuciniello, comme *Maria Petrowna* en est le mieux écrit, le plus simple et le plus littéraire; mais si l'on demandait quel est celui qui se distingue par la force des caractères, il faudrait hardiment répondre : *Un Capitaine au quinzième siècle*. Tel est le principal mérite de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, nous ramène enfin aux annales de l'Italie, c'est-à-dire à ce que les Italiens connaissent le mieux. Là, point d'autre traître que le personnage principal, Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. C'est un curieux spectacle, et d'autant plus triste qu'il est fidèlement tiré de l'histoire, que d'assister aux profondes et ténébreuses menées de ce seigneur pour pousser sa vertueuse femme à l'adultère, afin de la mettre à mort sans se perdre de réputation aux yeux des souverains de l'Europe, et surtout de la reine de Naples qu'il voudrait épouser. Isoler dans son palais l'infortunée Béatrice, lui ménager des tête-à-tête avec un charmant écuyer, suivre les progrès d'une passion qui d'abord s'ignore elle-même et, ensuite, veut se cacher à l'objet aimé, révéler ces deux cœurs épris l'un à l'autre, ce sont jeux de prince : la tâche

d'un Visconti est plus compliquée. Vaincu par la vertu de la duchesse, Philippe-Marie, à défaut du déshonneur qu'il souhaitait, en saura trouver les apparences, et sa victime, convaincue devant témoins, quoique innocente, ne lui échappera pas. Dans ce caractère, tracé avec un art infini, rien n'est difficile comme de démêler ce qui appartient à l'histoire de ce qu'y a ajouté M. Cuciniello; c'est là, je crois, le meilleur éloge qu'on en puisse faire. S'il n'y avait point de complications inutiles, ce drame mériterait la préférence sur tous les autres du même auteur. Malheureusement, il y a toute une moitié de l'ouvrage, intéressante en elle-même à la scène, qui est entièrement parasite et nuit à la majestueuse simplicité de l'action. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette moitié semble la plus importante aux yeux de M. Cuciniello, puisqu'elle donne son nom au drame même. Je veux parler d'un capitaine d'aventure, issu d'une famille princière, dépouillé par les Visconti, et qui, pour se venger, veut sauver Béatrice. La pièce se compose donc d'une double trame, l'une en sens inverse de l'autre, et qui aboutissent au triomphe final du duc de Milan. Ce dualisme malencontreux est le grand défaut de l'ouvrage, et toute l'habileté de M. Cuciniello n'a pu que le dissimuler.

Il est temps de quitter le drame pour la comédie, puisque, dans ces dernières années, l'auteur napolitain semble avoir abandonné la muse de M. Bouchardy pour celle de M. Scribe. Ai-je besoin de dire que M. Cuciniello, moins adroit et plus littéraire que M. Bouchardy, cherche la comédie à des sources plus pures que celles où puise l'ingénieux inventeur de tant d'imbroglis amusants qui ont fait de lui, à l'étranger, le plus populaire représentant de la scène française au dix-neuvième siècle? Il y a cela de remarquable dans le théâtre de M. Cuciniello, que, s'il sacrifie, dans le drame, les caractères aux incidents et à ce qu'on appelle vulgairement l'intrigue, il ne paraît occupé, dans la comédie, que de la recherche des caractères. Sans doute, il ne paraît pas sûr de sa méthode, car il les demande tantôt à l'histoire, tantôt à l'observation personnelle; mais l'intention est si louable qu'il faut la noter tout d'abord, dût-on faire plus tard des réserves sur les résultats.

Par droit de naissance, pour ne rien préjuger du reste, c'est *Rombrandt en famille* qui attire en premier lieu notre attention. Comment M. Cuciniello a-t-il été conduit à composer cet ouvrage? Suivant son habitude, il feuilletait l'histoire, les mémoires, les chroniques, les biographies, peut-être pour y chercher un sujet de drame; il a, par

hasard, rencontré le vieux peintre; il a été frappé de ce caractère étrange, de tant d'avarice avec tant de génie, il a pensé que la peinture de l'intérieur de Rembrandt prêtait aux effets dramatiques, et il l'a mis sur la scène. Ainsi, aucune étude d'un ordre nouveau, aucune observation particulière ne l'a conduit à passer du drame à la comédie : il a cédé d'une part à des sollicitations extérieures, de l'autre il a trouvé dans l'histoire privée d'un grand peintre une foule de traits comiques, et il les a mis en dialogue pour le théâtre.

Je ne juge pas encore l'ouvrage en lui-même; je voudrais apprécier la tentative, et je me demande ce qu'est la comédie ainsi conçue, ce qu'il faut en penser. A vrai dire, l'histoire ne peut fournir que le drame. Tout personnage qui a laissé son nom à la postérité par la grandeur de son caractère ou la beauté de ses œuvres, échappe au ridicule, eût-il été, durant sa vie, sujet à mille travers. C'est la justice des siècles d'oublier les misères des hommes qui ont marqué leur place dans le passé, et de ne se souvenir que de ce qu'ils ont fait de bien ou de beau. Prendre un personnage historique pour sujet d'une comédie, c'est donc défaire l'œuvre pieuse de la postérité qui met sur un piédestal, suivant leurs vertus ou leur génie, tous ceux qui ont bien mérité d'elle; c'est mettre le bien dans l'ombre pour ne montrer que le mal. Si, du moins, par cette entreprise, mauvaise en elle-même, on s'assurait les applaudissements des spectateurs! Mais le succès est bien douteux, car, au lieu de les égayer, on les attriste, on les fait souffrir, et quand on leur met sous les yeux les petites choses, ils ne cessent de penser aux grandes. Rembrandt a été avare! Que nous importe? Il n'est pour nous que le peintre immortel de *la Leçon d'anatomie* et de *la Ronde de nuit*. En mettant ses travers sur la scène, vous nous rappelez ce dicton si vrai, qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Cela est fort heureux quand il s'agit d'un faux grand homme, car les valets de chambre écrivent quelquefois des mémoires; mais tourner en ridicule le génie parce qu'il a eu dans la vie privée les faiblesses d'un simple mortel, c'est se rendre coupable à son égard d'une grande injustice et nous ôter des illusions volontaires qui sont une des récompenses qui attendent les grands hommes après leur mort.

Je ne nie pas que nous n'ayons un vif plaisir à pénétrer l'intérieur des personnages illustres qui, à des titres divers, ont marqué dans l'histoire; mais ce plaisir, nous ne le ressentons qu'à la lecture des mémoires qui ont été écrits à leur sujet, et parce que la réalité a toujours, même pour les imaginations poétiques, un certain attrait. Au théâtre, pour frapper l'esprit et les yeux, vous êtes obligé de dépasser le but,

d'accuser plus énergiquement les lignes, les contours, les couleurs, en un mot, d'abandonner le portrait pour la caricature. Ce procédé de composition est naturel, nécessaire, sans inconvénients, quand il s'agit de Georges Dandin, d'Harpagon, de Tartufe, c'est-à-dire d'un personnage sans nom, représentation d'un caractère répandu dans la société et vivement saisi par le poète; mais pour un homme célèbre à qui l'on ne peut reprocher que des travers, que des manies, et qui n'a mérité par aucun crime l'exécration des siècles, j'ose dire que c'est un manque de respect et presque une impiété.

Peut-être y aurait-il lieu de demander encore, en prenant la question à un autre point de vue, s'il était opportun de recommencer le portrait de l'avare après Plaute, Molière et Goldoni. Qu'y peut-on ajouter que des traits de détail qui ne modifient pas d'une manière sensible le caractère général du personnage? Ce n'est pas un médiocre inconvénient que de provoquer des comparaisons si dangereuses. M. Cuciniello n'y pourrait échapper qu'en répondant que son avare n'est pas le premier venu; mais il rencontrerait alors les objections que je viens de lui soumettre. En résumé, il n'a pas fait une comédie de caractère, car tout est particulier dans son œuvre; il s'est borné à peindre un caractère, ce qui est très-différent, et il a mis en dialogue la biographie de son héros.

C'est à cela que se borne sa tentative¹, et je ne pense pas qu'elle mérite d'être encouragée; mais une fois ces réserves faites pour ne point laisser en oubli les vrais principes de l'art dramatique, il y aurait injustice à ne pas reconnaître que *Rembrandt en famille* est une pièce bien travaillée, composée avec art, et où le dialogue a du mordant et du relief. On y trouve du naturel, si l'on ne pense qu'à l'avare; de la vérité, si l'on songe à Rembrandt; du vrai comique dans les deux cas. Si ce comique est tout entier dans le personnage du *protagoniste*, c'est l'inconvénient du genre; il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que M. Cuciniello a placé à côté du peintre un valet qui contribue, pour sa part, à la gaieté de la pièce.

Mais à quoi bon s'arrêter à d'autres, puisque tout est dans Rembrandt lui-même? Il n'y a pas un mot dit à son sujet ou mis dans sa bouche

¹ Je ne veux pas tenir compte du but un peu banal que M. Cuciniello avoue s'être proposé, de prouver que les qualités de l'esprit ne doivent pas être séparées de celles du cœur, car la démonstration me paraît manquer son effet. Dans l'espèce, où est la sanction de cette maxime? Pour avoir manqué de cœur, Rembrandt en est-il moins illustre? Il aurait fallu montrer un homme que ses défauts rendent malheureux, et non un homme qui rend les autres malheureux par ses défauts.

qui ne soit un trait de caractère. Il a épousé sa servante pour ne plus la payer, il a recueilli sa nièce pour en accaparer la dot, qui est considérable; il ne veut donner cette jeune fille en mariage qu'à la condition que le futur non-seulement renoncera à la dot, mais encore s'engagera à le nourrir, lui Rembrandt, ainsi que sa femme, leur vie durant, car Samuel, le vieil apothicaire du coin, est prêt à épouser la belle Constance à ces fabuleuses conditions. Il achète quelques objets nécessaires pour peindre à un marchand qu'il appelle juif, parce que ce marchand a refusé de les apporter lui-même, et il s'en charge, à succomber sous le faix, plutôt que de prendre un commissionnaire. S'agit-il de payer le marchand, c'est bien une autre affaire! Il dispute sur le prix déjà convenu, il ne délie sa bourse qu'à son corps défendant et n'en tire que des pièces d'argent usées, rognées, tout ce qu'il a pu trouver de plus mauvais. Il vend un tableau magnifique, dont Van Dyck lui avait fait présent; et comme il ne veut point passer pour avare, plutôt que d'avouer cet acte sans délicatesse, il en rejette la honte sur son domestique Lazare, et le laisse, sans sourciller, sous une accusation d'abus de confiance et de vol. En réalité, c'est sur son fils que Rembrandt fit peser sans pudeur la responsabilité de sa faute; mais M. Cuciniello a sagement fait d'atténuer, par cette substitution de personne, l'odieux d'une telle lâcheté. Lazare est le souffre-douleur de son maître; révolté de cette dernière injustice, il veut s'en aller et demande ses gages : il ne lui est pas dû moins de deux ans d'arriéré. Aussitôt, Rembrandt se radoucit; pour ne rien payer, il oubliera tous ses griefs; Lazare insistant, il lui offre, en paiement, ses vieux habits. Quoique M. Cuciniello nous affirme qu'il n'a rien prêté de son cru à Rembrandt, j'ai peine à croire que ce dernier trait soit historique, et j'y vois une réminiscence de Molière; mais quelle différence entre les deux avarés! Harpagon ne propose ou plutôt n'impose ses friperies que parce qu'il est le maître de la situation et sait bien que les jeunes débauchés auxquels il prête à gros denier veulent de l'argent à tout prix, au lieu que Rembrandt est, en quelque sorte, sous la dépendance de son valet, puisqu'il y a entre eux le rapport de débiteur et de créancier. Lazare pourrait forcer son maître à le payer en bel et bon argent, et c'est pure bonté d'âme de ce serviteur grognon s'il n'en fait rien.

J'aurais pu citer toutes ces scènes qui sont très-vivement, très-habilement présentées; mais il y aura peut-être plus d'intérêt encore à observer Rembrandt occupé à peindre dans cet atelier dont il a fait en même temps sa cuisine pour n'avoir qu'un loyer moindre, qu'une lumière et qu'un feu.

REMBRANDT. — Oh étiez-vous, eh?

MARTHE, *sa femme*. — A balayer la maison et à la mettre en ordre.

REMBRANDT. — Bien. Et Lazare, est-il de retour?

MARTHE. — Pas encore.

REMBRANDT. — Quand il viendra, il aura affaire à moi.

MARTHE. — Vous savez qu'on a eu toutes les peines du monde à le calmer; s'il vous plante là, sauf votre respect, comme une carotte, vous ne trouverez pas un autre meurt-de-faim pour vous servir au même prix que lui.

REMBRANDT. — On sonne... on sonne... va ouvrir.

CONSTANCE *à la fenêtre*. — C'est Lazare.

REMBRANDT. — C'est bien heureux!

LAZARE *avec un grand panier au bras et un fais de bois sur les épaules*. — Me voici!

REMBRANDT. — A la fin, tu arrives, grand paresseux, fainéant, mousard!

LAZARE. — Et la promesse de madame Marthe que je serais traité dorénavant comme l'enfant de la maison, elle est oubliée, à ce qu'il paraît? Croyez-vous que c'est pour mon plaisir que j'ai couru deux heures par les rues avec tout ce bois sur mon dos?

REMBRANDT. — Et pourquoi deux heures?

LAZARE. — Parce que pour avoir de quoi manger au prix que vous voulez y mettre, il faut le temps.

REMBRANDT. — Imbécile!

LAZARE. — Et puis on ne pouvait mettre un pied devant l'autre sur la grande place et dans la rue des Étoiles, où demeure maître Rubens. La foule....

REMBRANDT. — Rubens, encore Rubens!

LAZARE. — Si vous aviez vu quel spectacle! Des draperies aux fenêtres, des fleurs, des drapeaux, des gardes sous les armes, des cavaliers, des pages, des carrosses, et dedans les dames de l'archiduchesse!

MARTHE. — Dieu! que ce devait être beau! Mais nous, ici, nous sommes comme si nous n'étions pas de ce monde.

REMBRANDT. — Voyez le beau malheur! madame *Sauf votre respect* manquait à la fête! Mais enfin pourquoi cette foule et ce bruit, le sais-tu?

LAZARE. — Si je le sais! *per Bacco!* si je le sais! je l'ai entendu dire de mes deux oreilles par deux assassins du col tiré....

REMBRANDT. — Que diable dis-tu là?

LAZARE. — Comment! vous ne comprenez pas? Ces beaux messieurs vêtus de rouge qui habitent au palais vieux.

REMBRANDT. — Ah! les assesseurs du collatéral, tu veux dire, rhinocéros!

LAZARE. — Oui, précisément.

REMBRANDT. — Eh bien, que disaient-ils?

LAZARE. — Que c'était maître Rubens qui revenait de chez l'archiduchesse, à qui il avait été rendre compte du... du traitement conclu avec le roi d'Espagne.

REMBRANDT. — Du traité, animal!

LAZARE. — Oui, du traité animal, conclu avec le roi d'Espagne. Si vous saviez les présents qu'il a reçus des deux côtés! L'archiduchesse l'a fait rien moins que *galant-homme*.

REMBRANDT. — Gentilhomme, tu veux dire?

LAZARE. — Galant, gentil, c'est la même chose. Le roi lui a donné sa propre épée, il l'a créé noble et chevalier. Si vous aviez vu comme il jetait l'argent de sa voiture aux pauvres, vous vous seriez précipité, vous aussi, sous les roues.

REMBRANDT. — Ane !

LAZARE. — Et dire qu'il sait faire tant de choses ! peintre, ministre, ambassadeur !

MARTHE *en admiration*. — Tant de choses !

REMBRANDT. — Eh oui, sans doute, il en fait beaucoup ; il sait même faire parler les bêtes ! Abandonner l'art divin pour faire le courtisan, jeter de l'or à pleines mains pour faire le gentilhomme ! Ne sait-il pas que l'art abandonne qui le néglige, qu'alors on dégringole, et que la noblesse sans argent est....

LAZARE. — L'habit sans la doublure.... Vous l'avez dit assez souvent, Dieu merci !

REMBRANDT. — Non, âne, c'est la doublure sans l'habit. Mais je perds mon temps à m'occuper de cet homme, et mon temps est précieux. Allons, au travail. Broie les couleurs et prépare-moi une toile... et toi (*à Marthe*), fais-nous la cuisine. (*Il s'assied et travaille.*) Voyons un peu ce que Lazare a dépensé. (*Marthe s'approche et lui montre un à un les objets achetés.*)

MARTHE. — Des haricots.

REMBRANDT. — Combien la mesure ?

LAZARE. — Six deniers.

REMBRANDT. — Voleur ! Et à qui les as-tu achetés ? On les vend cinq deniers partout. Qu'est-ce que ceci ?

MARTHE. — Des châtaignes.

REMBRANDT. — Les as-tu achetées chez ce marchand qui est auprès de la synagogue ? Le bois de châtaigniers lui appartient, et il en donne davantage à meilleur marché.

LAZARE. — Oui, monsieur. (*A part.*) Voyez s'il ne pense pas à tout !

REMBRANDT *à Marthe et à Constance*. — On bavarde beaucoup là-bas ! De grands secrets sans doute ! Je serai donc toujours dérangé quand je peins ?

MARTHE. — Faut pas tant faire le difficile. Pourquoi avez-vous fait de la même pièce votre cuisine et votre atelier ? Devrons-nous nous coudre la bouche à présent ?

REMBRANDT. — Baissez la coiffe, madame *Sauf votre respect*, baissez la coiffe !... Et qu'est-ce encore que ceci ?

MARTHE. — Du céleri.

REMBRANDT. — Tout ce paquet ? Mets-en la moitié à part pour demain.

LAZARE *à part*. — Il faut mourir phthisique, avec cet homme-là !

REMBRANDT. — Et qu'y a-t-il encore là-dedans ?

MARTHE *bas*. — Oh ! quel ennui ! (*Haut.*) Des œufs.

REMBRANDT. — Des œufs ? Comment, des œufs ? et pourquoi des œufs ? Est-ce que c'est fête aujourd'hui ? N'y avait-il pas assez des haricots ?

LAZARE *à part*. — Vive l'abondance !

REMBRANDT. — Je ne suis pas ambassadeur, moi, pour me permettre des repas si somptueux.

MARTHE. — N'ayez pas peur ; *sauf votre respect*, vous n'en crèverez pas d'indigestion.

REMBRANDT *toujours peignant*. — Où sont-ils, ces œufs ? Les as-tu mesurés, au moins ? Fais voir un peu. (*A Lazare.*) Viens ici, toi. Te rappelles-tu que je t'ai dit mille fois comment on mesure les œufs ? Il faut joindre le ponce et le médium par leurs extrémités et former un cercle. Si l'œuf passe dedans, tu es volé. Tiens voici le cercle ; voyons un peu. Celui-ci passe... celui-ci de même... celui-ci encore, et jusqu'au dernier ; tous les quatre, enfin. Ils passent tous les quatre, brute ! tu l'avais donc oublié, mon cercle ?

MARTHE. — Allons, laissez-le donc un peu tranquille ! N'avez-vous pas de honte ? Il faudra bientôt que les poules aussi, *sauf votre respect*, aient votre cercle pour faire les œufs de même grandeur.

REMBRANDT. — Tais-toi, langue de diable, et pèle tes châtaignes. Et toi, grand prodigue, continue de broyer les couleurs. Constance, viens ici; je peins ma Sarah, il faut que tu me serves de modèle.

CONSTANCE. — Je viens. (*Elle dit un mot bas à Lazare.*)

REMBRANDT. — Eh bien, viens-tu ou ne viens-tu pas?

CONSTANCE. — Me voici.

REMBRANDT. — Assieds-toi là... Bien! un peu plus de côté... regarde le ciel... sois donc un peu souriante! Tu as les yeux rouges; tu pleures pour ce beau muguet? Fi! n'as-tu pas honte? S'il était vraiment amoureux de toi, il aurait trouvé à cette heure des trésors pour te racheter.

MARTHE. — Sauf votre respect, elle est donc en Barbarie?

REMBRANDT. — C'est une manière de parler.

LAZARE *à part en broyant les couleurs*. — Si je pouvais savoir où tu tiens ton or, vilain usurier, je prendrais bien mes deux années de gages, avec un peu d'intérêts, pour me racheter, moi aussi.

REMBRANDT. — Eh bien, Constance, tu ne fais rien?

CONSTANCE. — Ne m'avez-vous pas dit de vous servir de modèle?

REMBRANDT. — Pour la tête, oui, pour la tête, mais non pas pour les mains.

CONSTANCE. — Mais si je regarde au ciel, comment pourrai-je faire aller mes aiguilles?

REMBRANDT. — Est-ce qu'on a besoin des yeux pour faire aller le dévidoir? (*A Marthe.*) Apporte ici ce dévidoir.

MARTHE *à part*. — Bon, en voilà une autre!

REMBRANDT. — Allons, essaye. Il me semble que tu peux très-bien travailler en regardant le ciel, n'est-ce pas?

CONSTANCE. — Oui, mon oncle.

Rembrandt n'avait jamais vu Rubens et ne se souciait point de faire sa connaissance; Rubens, au contraire, brûlait de voir de près cet original dont on lui avait tant parlé. Mais sachant que son confrère est très-jaloux de ses procédés de peinture, qu'il ne les communique à personne et qu'il s'enferme soigneusement pour travailler, il imagine de cacher son nom, de se faire passer pour le duc Wurm, et, afin de vaincre Rembrandt par un argument qui lui aille au cœur, de lui offrir une tabatière en or, garnie de diamants. Rembrandt hésite encore, mais la tabatière le tente, et il réfléchit qu'après tout, le duc Wurm n'étant qu'un *bourgeois*, au sens irrespectueux que les artistes donnent à ce mot, pourra tout voir sans rien comprendre. Le carrosse de Rubens s'arrête devant la porte, on sonne une fois, deux fois; il n'y a pas de temps à perdre : les haricots restent sur le feu, et Rembrandt confine les femmes dans un coin en leur donnant leur tâche, qui est de mouiller le fil; seulement, comme cette opération ne peut durer une éternité et qu'il se reprocherait le temps qu'elles resteraient les bras croisés, il les rappelle et leur donne leur rouet, leur dévidoir, tandis qu'on continue de frapper à la porte. Enfin il fait ouvrir, et Lazare annonce :

LAZARE. — M. le duc Wurm.

REMBRANDT. — Veuillez entrer, monsieur. (*A part.*) Quels beaux habits, quel luxe! (*Haut.*) Je vous offre mes très-humbles respects.

RUBENS. — C'est moi qui dois m'incliner humblement devant un homme tel que maître Rembrandt.

REMBRANDT. — Daignez vous asseoir, monsieur le duc. (*A Lazare.*) Où êtes-vous? Allez en bas tenir compagnie aux gens de M. le duc. (*Bas.*) Aie les yeux sur eux, tu m'entends?

LAZARE *bas*. — Mais que voulez-vous qu'ils volent, les murailles?

REMBRANDT *bas*. — Je sais ce que je dis.

LAZARE *bas*. — Dois-je leur offrir des rafraîchissements?

REMBRANDT *bas*. — Sans doute; on ne refuse de l'eau à personne.

LAZARE *à part*. — Ladre, va! (*Il sort.*)

REMBRANDT. — Je suis fâché de ne pas recevoir monsieur le duc dans un appartement plus convenable....

RUBENS. — En vérité, maître Rembrandt, vous excuserez ma franchise, mais vous ne me paraîsez pas fort bien logé. Un palais ne serait pas trop beau pour produire des œuvres si belles.

REMBRANDT. — Hélas! c'est la misère. Il faut mesurer le pain avec le compas.

RUBENS. — Que me dites-vous là? Je croyais, comme tout le monde, que vous étiez assez riche pour....

REMBRANDT. — Le monde ne sait pas ce qu'il dit. Mais vous m'excuserez, le temps passe....

RUBENS. — C'est juste. Pardonnez-moi ma curiosité, qui n'a d'autre cause que mon admiration, et si vous voulez, mettez-vous au travail.

REMBRANDT. — Je suis prêt, mais... vous....

RUBENS. — Parlez.

REMBRANDT. — Mais vous.... (*A part.*) S'il ne lâche pas d'abord la tabatière, il peut s'aller promener.

RUBENS. — Ne suis-je pas bien ici pour vous voir peindre?

REMBRANDT. — Non, non... mais.. je ne sais... monsieur le duc n'a-t-il pas autre chose à me dire?

RUBENS. — Moi?

REMBRANDT. — Monsieur le duc ne prend-il pas de tabac?

RUBENS. — Ah! c'est juste; pardon, je l'avais oublié.

REMBRANDT *à part*. — Je m'en souvenais, moi!

REMBRANDT. — Voulez-vous accepter.... (*Il lui offre du tabac et la tabatière.*)

REMBRANDT *à part*. — C'est peut-être du faux. (*Haut.*) Monsieur le duc....

RUBENS. — Parlez.

REMBRANDT. — Cette tabatière a été faite en pays étranger, n'est-ce pas?

RUBENS *souriant*. — Oui, mais c'est de l'or en barres, et les diamants sont de l'eau la plus pure.

REMBRANDT *ouvrant la tabatière et l'examinant*. — C'est un beau travail.... Ce n'est pas creux dans l'épaisseur, n'est-ce pas?

RUBENS. — Non, non. Doubteriez-vous de l'honnêteté de l'ouvrier qui a fait cette boîte?

REMBRANDT. — Comment donc! je ne doute de rien au sujet des gens qui ont l'honneur de servir monsieur le duc. (*A part.*) C'est de l'or, bien sûr, et les diamants sont beaux... d'ailleurs, celui-ci a l'air d'un honnête homme.

RUBENS *à part*. — Il est plus avare encore qu'on ne le dit.

REMBRANDT. — Monsieur le duc est généreux ! Je suis prêt à faire ce qu'il désire. S'il veut le permettre, je continuerai de peindre un tableau déjà commencé.... L'ange qui a conduit Tobie à ses vieux parents prend son vol vers l'empyrée. (*Il découvre le tableau qui est sur le chevalet.*) Voici.

RUBENS. — C'est très-beau ! c'est surprenant ! Quel charme ! Ah ! Rembrandt, vous êtes le maître de l'art. Que de difficultés vaincues sans effort dans cet ange ! et là, quel respect lui marquent les vieux parents de Tobie ! que d'ingénuité dans Sarah, que de sentiment dans le jeune homme ! Mais c'est l'œuvre d'un magicien. Rembrandt, en vérité, c'est admirable.

REMBRANDT. — C'est trop de bonté, monsieur le duc. Si vous le permettez.... (*Il se prépare à peindre.*)

RUBENS. — Je suis curieux de voir comment vous vous y prenez pour que le pinceau dépose avec tant d'art ces couleurs.

REMBRANDT. — Rien n'est plus facile. Voici. (*Il peint.*)

RUBENS. — Ah ! oui, je comprends maintenant. La méthode est bien simple. (*Il sourit.*) Voyez un peu comme on s'émerveille des choses les plus naturelles quand on n'en possède pas le secret. Chaque coup de pinceau fait circuler le sang dans les veines de vos personnages. Vraiment, je resterais toujours à vous regarder faire.

REMBRANDT *à part*. — Donne-moi une autre tabatière ou quelque chose de semblable, et tu passeras si tu veux ta vie sous le chevalet.

De fil en aiguille, comme on dit, le duc Wurm en vient à demander à Rembrandt ce qu'il pense de Rubens. — C'est un grand ambassadeur, répond Rembrandt. Ils parlent peinture, et Rubens en parle en maître ; il s'oublie même jusqu'à ébaucher en deux ou trois coups de pinceau une belle figure. Rembrandt, qui vient de contester le talent de son rival, se récrie devant cette ébauche : « Un chef-d'œuvre, dit-il, en deux minutes ? Qui êtes-vous donc ! C'est une indigne surprise ! » Un ami, le comte Hermann, arrive : « Que vois-je ? Rubens ici ? »

REMBRANDT. — Rubens ! je suis trompé, volé, assassiné !

LE COMTE HERMANN. — Qu'y a-t-il donc ?

REMBRANDT. — Il y a que le grand Rubens feint d'être un amateur de peinture, et pour me voir au travail, il m'offre... il m'offre... comme qui dirait... une prise de tabac... il s'introduit frauduleusement chez moi pour critiquer mes tableaux et me voler ma manière.

RUBENS. — Calmez-vous, Rembrandt ; vous ne me connaissez pas personnellement, et j'ai voulu vous faire une surprise.

REMBRANDT. — Je ne serais pas allé surprendre Rubens dans son atelier, moi ! l'excuse est digne d'un diplomate qui a oublié son honneur d'artiste...

LE COMTE HERMANN. — Fi ! maître Rembrandt !

RUBENS. — Je vous pardonne vos paroles, car vous êtes hors de vous.

REMBRANDT. — Vous avez forcé ma porte, vous m'avez trompé.

RUBENS. — Non, je ne vous ai pas trompé, puisque vous avez accepté une boîte de la valeur de mille écus.

LAZARE *à part*. — Il appelle ça une prise de tabac !

REMBRANDT. — J'ai accepté ce présent du duc Wurm, non de Rubens... de Rubens, je n'accepterais pas même les gâteaux d'Espagne.

RUBENS. — Si le personnage est changé, les conventions restent les mêmes. Que cette chaîne d'or, présent d'un roi, que je joins à la tabatière, soit un lien de paix et d'amitié entre Rembrandt et Rubens. (*Il lui jette au cou sa chaîne.*)

REMBRANDT, *partagé entre sa dignité d'artiste et sa cupidité, voudrait rendre la chaîne; il la prend par le médaillon et la tire, mais de manière qu'elle reste toujours suspendue à son cou.* — Mais c'est une offense, une nouvelle offense! Sortez d'ici! ne m'irritez pas davantage.

RUBENS. — C'est donc votre dernier mot, Rembrandt?

REMBRANDT. — Oui.

LE COMTE HERMANN. — Sortons, Rubens; sa susceptibilité est blessée, et peut-être n'a-t-il pas tous les torts.

RUBENS. — Eh bien, donnez-moi la main, ami, et pardonnez-moi.

REMBRANDT. — Jamais! sortez de chez moi, sortez!

RUBENS *éclatant*. — Fi! Rembrandt, rougis de toi-même! Crois-tu que Rubens ait besoin de tes leçons pour apprendre son art! Je jure ici devant tout ce monde de ne jamais peindre dans ta manière.... Et toi, tiens, prends (*il lui met entre les mains la toile qu'il a peinte un moment auparavant*), étudie ma manière, imite-moi si tu veux, Rubens ne craint pas que personne, même Rembrandt, le détrône jamais. Allons, conte, quand il sera plus calme, il me jugera mieux. (*Il sort.*)

LE COMTE HERMANN *à Rembrandt*. — Mon ami, vous avez été en vérité trop impoli. (*Il sort.*)

REMBRANDT. — Vive Dieu! et je supporterais de tels outrages!

LAZARE. — Vous avez oublié de lui rendre.... Donnez, je le rattraperai.

MARTHE. — Vite, vite, avant qu'il s'éloigne.

REMBRANDT. — Quoi? que dites-vous?

LAZARE. — La chaîne....

MARTHE. — La tabatière....

REMBRANDT. — Quelle chaîne? quelle tabatière?

MARTHE. — Comment! ne dites-vous pas que vous avez été offensé, trahi?

REMBRANDT. — Imbéciles! et vous voudriez que, par un scrupule absurde, par une générosité ridicule, je me fisse trahir doublement dans mon art et dans mes intérêts! Imbéciles, imbéciles!

Lazare se charge de tirer la morale de cette curieuse scène, et il le fait par une exclamation plus italienne que française : « Madame Marthe, votre mari est un cochon, sauf votre respect. » Puisque la langue italienne a conservé cette liberté d'expressions qui manque à la nôtre, je n'y ai pas d'objection; mais où j'en vois une sérieuse, c'est à l'idée qu'a eue M. Cuciniello de ménager une nouvelle entrevue entre les deux peintres. Fût-ce pour assurer le bonheur de Constance et de son amant, Rubens ne peut reparaitre chez Rembrandt après l'accueil qu'il a reçu du vieil avaré; aussi cette seconde scène est-elle beaucoup plus faible que la première. La comédie ne se relève qu'au troisième acte, où M. Cuciniello met en action le stratagème qu'imagina Rembrandt de se faire passer pour mort, afin de mieux vendre ses tableaux. Caché dans son atelier, Rembrandt, que sa famille même croit trépassé,

entend tout ce qu'on dit de lui. S'il est un peu ému aux larmes de Marthe et de Constance, s'il s'étonne lui-même d'être tant aimé de ces deux créatures, il se sent pris d'une indignation vraiment comique en entendant les libertés que Lazare se permet à son sujet. Le dernier trait est charmant. Rembrandt est bien aise qu'on le pleure; mais il ne lui vient pas seulement à l'esprit de se montrer pour sécher ces pieuses larmes. Survient le comte Hermann; il marque sa douleur de la mort de son vieil ami, il le regrette d'autant plus, qu'il avait résolu de l'instituer légataire universel de son immense fortune. A ces mots, Rembrandt fait paraître sa tête du haut de son observatoire : « Au nom de Dieu ! s'écrie-t-il, parlez-vous sérieusement, monsieur le comte ? Mais je suis vivant, me voici ! » Il sort de l'armoire et se jette dans les bras... du comte, bien entendu; les autres n'ont pas d'héritage à lui laisser. Après ce trait si bien trouvé et si bien rendu, j'aime moins que M. Cuciniello mette dans la bouche de l'avare une promesse de s'amender. Je sais bien qu'au même instant Rembrandt souffle deux ou trois chandelles allumées par luxe depuis qu'on le croyait mort, et qu'il montre ainsi la vanité de ses promesses; mais on n'est véritablement avare qu'à la condition de se croire exempt de ce défaut, et par conséquent on ne peut promettre de s'en corriger.

Il serait à souhaiter que cette comédie, travaillée avec tant de conscience et qui n'a guère d'autres défauts que ceux du genre, pût être représentée en France. Il n'y aurait qu'à oublier que Rembrandt est un des plus glorieux maîtres de l'art de peindre, et l'on pourrait ajouter au répertoire de l'une de nos bonnes scènes un ouvrage dont le succès, malgré toutes mes réserves, ne me paraîtrait pas douteux. Il n'y a, en effet, rien de particulièrement italien dans *Rembrandt en famille*, si ce n'est quelques expressions un peu crues ou qui sentent le terroir et qu'il serait facile de faire disparaître.

Il le serait moins de faire accepter d'un public français *Une impudente mauvaise langue*, comédie dont la complexité et l'imbroglio dérouteraient toutes nos habitudes. Je n'accuserai pas M. Cuciniello d'avoir imité Goldoni, parce qu'il a placé, comme son modèle, la principale scène de sa pièce dans un café, ni parce que don Gabriel et don Marzio, héros des deux ouvrages, ont entre eux une parenté très-évidente : ces ressemblances étaient forcées; c'eût été manquer à la donnée même que de ne les point chercher. Les rapports qu'on remarque entre la *Bottega del caffè* et *Une impudente mauvaise langue* ne proviennent point d'une imitation servile, il n'y faut voir qu'un parallélisme légitime.

L'erreur capitale de M. Cuciniello et de M. Taddei, son inspirateur pour cette pièce, a été de croire que don Marzio, le personnage créé par Goldoni, n'était pas une mauvaise langue, mais seulement un étourdi. Don Marzio est, au contraire, le véritable modèle de la mauvaise langue, je veux dire un homme qui parle à tort et à travers et fait le mal sans le vouloir. Don Gabriel est bien autrement complexe. Il sait ce qu'il fait, car il raille le Philinte de la pièce, « qui dirait du bien même du bourreau ». C'est un don Marzio doublé d'un Alceste. Il ne médisait pas des gens par derrière, ce qui est le propre de la mauvaise langue, mais par-devant, comme font les hommes qui ont cette haine vigoureuse du mal que recommande Molière. Il dit leur fait aux usuriers, aux poètes, aux journalistes; il avertit les maris et les pères des désordres vrais ou supposés de leurs femmes et de leurs filles. Si son caractère est original par quelque endroit, c'est par la disposition où il est toujours de ne voir que du mal dans les petites choses comme dans les grandes. Les balayeurs des rues salissent tout et l'éclaboussent lui-même, probablement à dessein. La ville est mal bâtie, mal tenue, mal administrée. Au théâtre, les poètes, les compositeurs, les comédiens sont loin de valoir ceux de l'ancien temps, lesquels déjà ne valaient pas le diable. Il ne croit aux bons sentiments de personne. Apprend-il qu'un vol a été commis, il suppose que le voleur et le volé ne font qu'un, et qu'il ne s'agissait, dans cette affaire, que de cacher une banqueroute. Un malheureux employé abandonne-t-il la place qui le fait vivre, parce que don Gabriel lui a persuadé faussement que le patron est l'amant de sa femme, ce même Gabriel mettrait sa main au feu que le pauvre garçon n'a fait ainsi que parce qu'il a trouvé un protecteur plus généreux. Voilà sans doute un méchant homme; mais pourquoi avoir confondu dans ce caractère l'esprit de discorde, de malveillance, de dénigrement, qui est condamnable, odieux et funeste, avec l'esprit de critique et d'opposition, excellent en soi, et dont il ne faut pas trop médire de peur de le décourager?

Il est sensible que cette complexité inutile du personnage qui remplit la pièce a fort embarrassé M. Cuciniello quand il a voulu faire choix d'un titre. *La Mauvaise langue* ne disait pas assez; *Une impudente mauvaise langue* n'est pas beaucoup plus clair. Il faudrait plutôt dire *le Méchant*, si ce mot n'avait pas été pris par Gresset, ou *le Génie de la discorde*, ou encore *la Malveillance punie par elle-même*. L'erreur a passé du titre dans la comédie, ou, si l'on aime mieux, de la comédie dans le titre, sans qu'on sache au juste à qui en est la faute. Il est clair que M. Cuciniello n'a pas très-bien compris la pensée de M. Taddei; mais

M. Taddei se comprenait-il bien lui-même ? Pour ma part, j'en doute fort. S'il avait dit simplement : Je veux opposer don Marzio, qui fait le mal sans le vouloir et par imprudence, à un homme qui le fait, le voulant bien et par méchanceté, M. Cuciniello, avec le talent qu'on lui connaît, et sa facilité à s'approprier la pensée d'autrui, aurait composé un caractère plus franc, plus net, plus décidé et plus plaisant.

Il semble qu'un composé de don Marzio et d'Alceste, deux personnages si comiques, doive l'être beaucoup lui-même ; mais comme certains poisons, pris à trop forte dose, au lieu de donner la mort, servent d'antidote, de même, par trop d'efforts pour atteindre au comique, on dépasse et l'on manque le but. Don Gabriel est odieux, plutôt qu'amusant ou gai : il indigne plutôt qu'il ne fait rire. Ce qui, en outre, en fait presque un héros de mélodrame plutôt que de comédie, c'est l'idée qu'a eue M. Cuciniello de nous montrer sa malignité retombant sur lui-même, et causant à la fin la perte de son fils. C'est sans doute un dessein fort ingénieux que d'avoir montré cet homme si sévère pour tout le monde, donnant les marques d'une indulgence aveugle, comme père, pour le plus débauché et le plus corrompu des fils. Mais M. Cuciniello a oublié qu'un père qui pleure sur le malheur de son fils n'est jamais ridicule, fût-il vingt fois la cause de la catastrophe : la noblesse de ces sentiments, qui sont au fond de toutes les âmes, fait oublier les fautes précédentes ; le spectateur s'attendrit presque, il trouve que don Gabriel paye bien cher sa malignité naturelle, et rien ne lui paraît comique dans un dénouement qui appellerait plutôt les larmes dans ses yeux que le rire sur ses lèvres. Ce n'est pas le moindre défaut de cette comédie de reposer sur une idée grosse d'un mélodrame.

Cependant, si le personnage de don Gabriel n'est pas comique, comme il aurait pu l'être, on ne peut nier qu'il ne soit composé avec beaucoup d'attention. Il ne dit pas un mot insignifiant ni qui ne serve à mieux marquer son caractère, et je comprends qu'un comédien de mérite se plaise à jouer un rôle aussi important. Le danger d'une comédie de ce genre était que tous les autres fussent sans intérêt et sans originalité : M. Cuciniello a su éviter cet écueil. Il n'a pas peint ses personnages secondaires, mais il les a esquissés avec beaucoup de finesse : ici une vieille fille, une Bélise, moins les prétentions à la science ; là un journaliste comme on n'en voit que dans les pays où la presse n'a ni liberté ni sentiment de sa dignité et de sa mission, qui prie ceux qui lui donnent des coups de bâton de modérer leurs expressions ; ailleurs, un auteur dramatique qui sue sang et eau pour composer un drame original, et qui invente.... le sujet rebattu d'Anna

Bolena. Toutes ces figures et d'autres encore égayent l'ouvrage, surtout dans l'acte du café, où M. Cuciniello a su mettre un mouvement extraordinaire, sans nuire à la clarté ni trop rappeler Goldoni. Les personnages qui se croisent, les conversations qui se mêlent, les commérages, les *pettegolezze*, comme disent les Italiens, qui font leur chemin tantôt à pleines voiles, tantôt contre vent et marée, les querelles particulières s'aidant les unes des autres, et, au milieu de tout cela, don Gabriel soufflant le feu de la discorde, se prenant lui-même dans ses propres filets, mais, après un moment de réflexion et de regret, recommençant de plus belle, par la force de l'habitude, le cours de ses médisances et de ses calomnies, voilà un tableau animé, amusant, et dont il est impossible de rien détacher.

Si l'on demandait laquelle de ces deux comédies, *Rembrandt en famille*, *Une impudente mauvaise langue*, témoigne de plus de talent, je serais fort embarrassé de le dire, car elles font paraître les mêmes qualités d'un esprit singulièrement habile à multiplier les incidents et les combinaisons, à imaginer les détails, quand une fois le sujet est donné. Mais s'il fallait dire quel est le meilleur de ces deux ouvrages, le choix ne serait pas douteux. Quoiqu'il y ait plus d'invention dans *Une mauvaise langue*, *Rembrandt en famille* se distingue par plus d'unité et de netteté. D'ailleurs les défauts de l'une tiennent à la conception à la fois trop complexe et trop insuffisante de l'auteur, tandis que les défauts de l'autre sont ceux du genre même. Il n'y a ni gaieté ni comique dans *Une mauvaise langue*, il y en a beaucoup, et du meilleur aloi, dans *Rembrandt*. M. Cuciniello a su rajeunir un sujet déjà vieux, non-seulement en trouvant de nouveaux traits d'avarice, mais encore en montrant dans le même homme la lutte des instincts de l'avare avec la dignité de l'artiste, et, entre deux grands peintres, la supériorité de celui qui rehausse son talent par la noblesse de son caractère sur celui qui fait oublier par l'abjection du sien qu'il n'a point de maître dans son art. Il manque peu de chose pour faire de *Rembrandt* une œuvre excellente : si l'auteur avait pris pour développer sa donnée un grand peintre anonyme, ou mieux un grand artiste dans un autre genre, en lui donnant un nom de fantaisie, il aurait échappé aux objections qu'un nom connu soulève, et il mériterait à tous égards les applaudissements du public français comme ceux du public italien. C'est même avec cette modification, si j'avais un conseil à donner à M. Cuciniello, que je l'engagerais à tenter chez nous l'aventure.

Est-ce à dire et peut-on conclure, dès à présent, que cet habile et laborieux écrivain possède la *vis comica*, sans laquelle il n'y a point de

véritable poète dans l'art de Molière ? Il serait peut-être, quant à présent, téméraire de se prononcer sur ce point. Nous avons vu qu'*Une mauvaise langue* tourne au drame et mérite à peine le nom de comédie ; d'ailleurs, les traits de caractère de don Gabriel, s'ils appartiennent à M. Cuciniello, avaient pourtant un modèle dans le don Marzio de Goldoni ; de même, l'avare Rembrandt avait ses aïeux dans les personnages immortels des deux plus grands auteurs comiques que les hommes aient encore applaudis. Pour nous convaincre que, dans la comédie comme dans le drame, il sait voler de ses propres ailes et tout tirer de son fonds, il faut que M. Cuciniello demande des sujets non à l'histoire ni à des acteurs même distingués, mais à ses observations personnelles, qui sont le seul fondement solide. Il devra surtout oublier, en cherchant à provoquer le rire, qu'il est habile à tirer des pleurs. S'il parvient à s'abstraire de son passé, à n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour les originaux qui se succèdent sur la vaste scène du monde, il trouvera dans la société où il lui est donné de vivre, soit en France, soit en Italie, bien des sujets encore neufs et dignes d'être portés au théâtre. Jusque-là, les présomptions sont qu'il réussirait bien dans la comédie, mais sur un seul ouvrage vraiment digne de ce nom et d'un genre si particulier, si exceptionnel, il n'est pas permis de l'affirmer.

III.

On a vu les entraves que rencontraient à chaque pas, dans le royaume de Naples, les hommes de lettres et singulièrement les auteurs dramatiques : le lecteur a pu constater les effets de cette inquisition mesquine, tracassière, de tous les instants, sur un écrivain heureusement doué de la nature, plus favorisé de la fortune que ne sont la plupart de ses confrères, enfin prédisposé par son caractère, mal fait pour la lutte, à tourner les difficultés ou même à leur céder, plutôt qu'à les aborder de front. On l'a vu, sous ce funeste régime, prendre forcément l'habitude de s'interdire les hardiesses de pensée et de style qui donnent du relief aux œuvres de l'esprit. Dans les autres pays, la mode imprime une certaine uniformité aux costumes et aux physionomies ; mais ce sont les tailleurs et les perruquiers qui font et qui changent les modes ; à Naples, c'est le gouvernement qui remplit cette fonction comme toutes les autres. Prenez telle profession que vous voudrez, et, par exemple, celle qui nous occupe, si c'en est une : tous les auteurs dramatiques du royaume, aussi loin qu'on remonte dans le passé, ont

entre eux une ressemblance qui permet de les désigner, comme on fait les hommes au régiment, par un numéro. L'abbé Genoino, le baron Cosenza, le duc de Ventignano, M. Nicolas Sole, M. Thomas Arabia, M. Cuciniello lui-même, autant d'épreuves du même portrait.

Pour échapper à cette vaste machine pneumatique et respirer l'air à pleins poumons, il faudrait avoir le courage de renoncer à son pays ; or, on ne s'aperçoit des dangers de cette atmosphère raréfiée et de ses effets délétères que lorsqu'il est trop tard pour y porter remède. Il en était naguère des écrivains à Naples comme des malades qui s'aperçoivent de leurs erreurs de régime lorsqu'il n'est plus temps d'y renoncer.

Nous savons de science certaine que les gouvernements sous lesquels ont gémi, jusque dans ces derniers temps, les divers peuples de l'Italie, ne le cédaient guère à celui des Deux-Siciles, si même ils ne lui étaient inférieurs ; mais il n'est pas sans intérêt de rechercher dans quelle mesure leur influence a pu être contrariée par des rapports plus fréquents avec le centre et le nord de l'Europe, ou même par un climat moins énervant. De Rome, nous n'aurons rien à dire. Le gouvernement pontifical est comme un de ces arbres funestes à l'ombre desquels rien ne peut croître. Il faut aller jusqu'à Bologne pour trouver dans M. Pepoli un poète dramatique de quelque valeur. Il est tard aujourd'hui pour parler de M. Pepoli à ce titre, car il ne se livrait au théâtre que faute d'une occupation plus conforme à ses goûts et à ses aptitudes véritables. Les Romagnes affranchies l'ont mis à sa place en lui confiant le portefeuille des finances, d'abord sous le gouvernement particulier de ces provinces, ensuite sous la direction de M. Farini, enfin en l'appelant au parlement national, où sa position grandit chaque jour. Il est permis d'espérer que M. Pepoli continuera désormais de rendre à son pays les services qu'on peut attendre de son dévouement et de ses lumières. Si de nouveaux loisirs le rendaient aux lettres, on pourrait croire du moins que, débarrassé de ses entraves, il pourrait s'élever plus haut que par le passé. A Bologne, en effet, il se trouvait dans la position de Figaro, autorisé à tout dire, à la condition de ne parler de rien : il lui fallait soumettre ses comédies et ses drames au double visa de l'inquisiteur du saint-office et du censeur ecclésiastique. Pourquoi, dira-t-on, M. Pepoli n'écrivait-il pas plus librement, dût-il n'être représenté qu'à Turin ? La raison en est simple. On n'écrit d'ordinaire que pour gagner de l'argent ou se faire un nom. Dans les deux cas, ne penser qu'à Turin, c'eût été manquer le but, puisque, après quatre représentations, il n'aurait pas fallu songer à faire jouer ou

publier ailleurs l'ouvrage. De là cette cruelle nécessité, pour les hommes de talent, de se rapetisser ou de renoncer au théâtre. M. Pepoli a mieux aimé parler faiblement que de se taire : de là ses comédies, œuvres sans comique et même sans gaieté, dont on peut dire qu'elles ne sont que des drames qui finissent bien, où sont analysés les sentiments du cœur et de la vie privée, avec une sensibilité vraie dont l'auteur n'a donné nulle part des marques plus touchantes que dans son drame d'*Elisabetta Sirani*.

Le régime autrichien n'est guère plus propre que le régime pontifical à l'éclosion et aux progrès du talent. Je n'en veux qu'un exemple, mais caractéristique, celui de M. Dall' Ongaro. Nous devons à cet écrivain une belle traduction de la *Phèdre* de Racine, qu'a récitée, il y a deux ans, madame Ristori. M. Dall' Ongaro écrivait à Trieste. Je ne sais si je l'affligerai beaucoup en lui déniaut tout génie dramatique; mais, en vérité, je ne saurais dire autre chose, quoique je reconnaisse les qualités distinguées du littérateur et du poète. Il met autant d'inexpérience et de maladresse dans l'invention et l'arrangement d'un drame, que M. Cuciniello d'habileté. Les mérites du style, quoique réels, ne sauraient racheter le manque d'action, de plan, d'intérêt et de clarté. Qu'on lise son *Fornaretto*, qui est le plus considérable de ses drames, et l'on y trouvera tous les défauts que je signale. M. Dall' Ongaro s'attaque au passé, au conseil des Dix, qui n'est plus qu'un souvenir, quand son pays s'agite dans l'esclavage, quand le présent, c'est-à-dire l'Autriche, semble appeler les colères du poète. Il reproduit avec beaucoup d'exactitude les mœurs, le langage des anciens Vénitiens, mais il fait par là une étude historique et archéologique plutôt qu'un drame. J'ai déjà montré, dans la première partie de cette étude, que *les Dalmates*, du même auteur, soulèvent la même objection.

En général, M. Dall' Ongaro ne me paraît pas considérer les événements avec cette largeur de vues qui est nécessaire pour faire d'une pièce de théâtre autre chose que le vain amusement d'une heure. On en pourra juger par un dernier exemple. Cet estimable écrivain, voulant faire ce que les Italiens appellent une farce, et qu'il appelle, lui, je ne sais trop pourquoi, une parodie, imagine de nous montrer le monde tel qu'il sera *dans cent ans*. Ces trois derniers mots sont le titre même de cette bluette; je n'exagère donc point la portée de l'idée première, et l'on ne saurait méconnaître tout ce qu'elle peut suggérer d'effets comiques à l'auteur assez habile pour deviner et surprendre les conséquences lointaines de nos travers d'aujourd'hui. Malheureu-

sement, M. Dall' Ongaro regarde par le petit bout de la lunette, et n'est frappé ou ne veut être frappé, ce qui pour le résultat est même chose, que de la tendance des femmes vers une ère d'émancipation. Il les montre donc gouvernant l'État, allant au café, fumant pipe et cigare, faisant la cour aux hommes, tandis que ceux-ci, habillés ou plutôt déshabillés comme aujourd'hui les femmes, exercent les professions de modiste, de bouquetière, ont des caprices et des attaques de nerfs. La donnée est assurément plaisante autant que fantastique, mais il fallait l'étendre si l'on n'aimait mieux restreindre le titre, et surtout répondre à la conception par l'exécution.

Je ne m'arrêterai point aux comédies de M. Pullè, plus connu sous le pseudonyme de Castelvechio, faute de les avoir sous les yeux au moment où j'écris. M. Pullè est un homme d'esprit et de ressources, à qui il a nui sans doute auprès du public italien d'être employé de l'administration autrichienne à Milan. Toutefois, par une impartialité qui mérite d'être signalée, la commission des théâtres, instituée à Turin, a décerné un prix à la *Cameriera astuta* de cet auteur. Depuis, M. Pullè a donné deux autres comédies, *la Donna romantica* et *la Donna bigota*, qui sont la continuation l'une de l'autre, et où l'on remarque un bon dialogue, ainsi que des situations comiques, déparées par des faiblesses nombreuses, des invraisemblances, des réminiscences et une action presque nulle, qui ne marche pas.

Chose remarquable ! c'est à Turin qu'un auteur qui dépendait de l'administration autrichienne faisait de préférence jouer ses pièces ; mais il ne faudrait pas croire que Milan fût délaissée par les écrivains dramatiques. Dans la première de ces deux villes, on allait chercher la liberté ; dans la seconde, un public plus nombreux et, disait-on, plus littéraire. Ainsi faisait M. Léon Fortis avant la réunion de la Lombardie au Piémont. M. Fortis a une prédilection marquée pour la forme du drame, et je le regrette, car l'aisance avec laquelle il se joue dans le dialogue permet de croire qu'il eût réussi dans la comédie. Ses deux qualités principales, plus rares peut-être en Italie que partout ailleurs, sont d'exciter l'intérêt et de ne point mettre d'ordinaire dans la bouche de ses personnages ces banalités pitoyables qui témoignent d'une grande pauvreté d'esprit ou d'un grand mépris de l'art. Je ne dis pas que, dans le drame de M. Fortis, le dialogue soit toujours naturel, ni même que l'esprit y paraisse du meilleur aloi, mais il serait injuste de juger un Italien d'après les règles du goût français, et il ne faut pas oublier que si les auteurs dramatiques de la Péninsule faisaient effort dans le

même sens que M. Fortis, nous échapperions peut-être à l'ennui que distille le plus souvent le théâtre italien. *Poeta e Ministro* n'est qu'un drame bien fait, ni inférieur ni supérieur à ceux qu'on joue sur nos boulevards, mais fort au-dessus de la plupart de ceux qu'on applaudit au delà des Alpes. Le cadre est connu : on y voit l'espion obligatoire, le roi frivole, le ministre qui conspire, comme s'il lui restait quelque chose à acquérir, les rencontres les plus imprévues, les coups de théâtre les plus extraordinaires; mais les sentiments sont généreux et les combinaisons émouvantes. Le poète dont il s'agit, c'est Camoens, car il paraît qu'un grand homme est nécessaire à toute pièce italienne.

Passe encore pour Camoens, qui est assez loin de nous et assez peu connu pour qu'on puisse le faire parler et même mal parler, au besoin, sans trop d'in vraisemblance sensible ou de scandale; mais comme cet abus des grands hommes devient plus grave dans l'œuvre la plus considérable de M. Fortis, *Cuore ed Arte!* Ici, c'est Frédéric II, c'est Voltaire, qui paraissent sur la scène et suscitent au poète mille difficultés dont il ne peut sortir avec honneur. Parlerai-je des autres défauts de ce drame, qu'on lit pourtant avec le plus vif intérêt? Il a sept actes; et a paru si long que quelques *capi-comici* ont cru devoir le jouer en deux soirées, absolument comme feu *Monte-Cristo*; d'autres en supprimer un ou deux actes entiers, ce qui a pu se faire sans qu'il y parût. Il est plein d'in vraisemblances : une princesse qui passe pour la favorite du roi de Prusse peut feindre d'être morte et faire célébrer ses funérailles, sans que personne soupçonne la vérité parmi ceux qui l'ignorent, ou la trahisse parmi ceux qui, forcément, doivent la savoir. A six ans de distance, tous les personnages qu'on a vus à Berlin se trouvent réunis à Paris, et la princesse devenue actrice meurt d'amour dans la coulisse, après avoir mené une vie galante, sans qu'on sache si l'auteur a voulu prouver que l'art console des peines de cœur ou qu'il n'en console pas. Pour venger M. Fortis de ces critiques qui sont justes et qu'il trouvera sévères, il faudrait traduire quelques-unes des scènes où il a mis un esprit très-réel, mais le sien, hélas! dans la bouche de Voltaire et de Frédéric II, et je me reprocherais d'avoir fait parler ces grands hommes, fût-ce à titre de traducteur. C'est la pièce entière qu'il faudrait traduire, car si l'intérêt gagne lentement le lecteur, il finit par l'enlacer, et toute scène qu'on détacherait du drame laisserait froid quiconque n'aurait pas été gagné par les précédentes.

J'attache peut-être plus d'importance à un autre ouvrage moins réussi du même auteur, mais qui n'a point de prétentions historiques,

et qui aborde l'étude des mœurs et des idées modernes. *Industria e Speculazione* n'a obtenu, pour employer un mot poli, qu'un demi-succès, et, si je m'y arrête, c'est surtout pour indiquer la voie où il faudrait pousser un plus grand nombre d'écrivains. M. Fortis a voulu, dit-il lui-même, raconter la lutte homérique de l'industrie et de la spéculation, opposer l'amour du travail à l'amour du gain, montrer que l'association est une grande force, et que l'activité désintéressée triomphe de l'argent. Ces vues sont excellentes; mais qui ne sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions? La question est maintenant de savoir si M. Fortis a réalisé les siennes. Or, je m'assure que nos spéculateurs ouvriraient de grands yeux en voyant un confrère quitter, pour courir après des opérations brillantes, et Paris et le temple de la Bourse, s'enfouir dans une vallée profonde de la Suisse, y fonder une usine porte à porte avec une autre usine depuis longtemps achalandée, et gagner moins en travaillant comme un chercheur d'or, qu'il n'eût fait à Paris en se croisant les bras. Le philosophe pourrait demander, à son tour, si la thèse soutenue par M. Émile Souvestre, dans son roman *l'Homme et l'Argent*, n'est pas plus vraie que celle de M. Fortis, qui donne le triomphe aux bras et le refuse au capital. Viendrait ensuite le critique, jaloux de faire observer que M. Fortis a montré l'association naissante et non triomphante, en d'autres termes, qu'à la dernière page de son drame il a très-bien posé sa thèse, laissant à d'autres le soin de la démontrer.

Malgré ces observations, M. Fortis occuperait peut-être le premier rang parmi les auteurs dramatiques de l'Italie contemporaine militante, si l'on pouvait oublier M. Martini, de Florence, dont il a été déjà question ici même, et M. Paul Ferrari, de Modène. Moins remarquables tous les deux par le relief — je ne dis pas par la vivacité — du dialogue, M. Martini et M. Ferrari regagnent l'avantage sur le terrain de l'entente et de l'agencement scéniques. Je parlerai seulement de ce dernier, qui est encore peu connu des lecteurs de la *Revue*, et même je passerai sans m'y arrêter sur la plupart de ses ouvrages, notamment sur les premiers (*la Poltrona storica*, *la Scuola degli innamorati*), et sur un gros drame dont Dante est le principal personnage. J'arrive de suite à la comédie qui a fondé la réputation de M. Ferrari parmi ses compatriotes. *Goldoni e le sue sedici commedie*, tel est le titre de cette pièce, qui passe pour la meilleure qu'on ait représentée depuis vingt ans en Italie. Ce succès est-il mérité? C'est un peu une question de latitude. Si je traduais ici les principales scènes, on ne trouverait

sans doute rien de bien nouveau ni peut-être de très-fort dans cette étude sur les mœurs d'une compagnie dramatique au dix-huitième siècle, et l'Italie, qui a été plus indulgente que nous ne le serions assurément, avait des raisons de l'être moins, puisque cette veine a été déjà exploitée par Goldoni. Ce qui fait que personne n'a été choqué de cette reproduction de mœurs et de scènes connues, ce qui l'a même rendue agréable au public italien, c'est une idée ingénieuse. Partant de ce principe, auquel il allait pourtant se montrer infidèle, qu'on trouve autour de soi les vraies sources de la comédie, M. Ferrari en a conclu que Goldoni avait dû avoir sous les yeux le modèle de tous les personnages qu'il a mis au théâtre, et il a formé le projet de représenter cet auteur au milieu des originaux dont Goldoni nous a donné le portrait et qui ont traversé sa vie de tant d'embarras, de tant d'ennuis. Grâce aux mémoires du Molière italien, comme on dit en Italie, M. Ferrari a pu nous montrer ce laborieux écrivain aux prises avec les amours-propres, les jalousies des comédiens, la rapacité sordide du *capo-comico*, car on trouverait difficilement une mine plus féconde d'anecdotes bizarres, d'aventures curieuses, de détails véridiques sur les mœurs étranges d'une société exceptionnelle. Sous la pression de ces mille petites tyrannies, Goldoni se laisse arracher, à son corps défendant, une mauvaise pièce qui doit échouer et qui échoue : c'est alors, pour relever le moral abattu de tous ses comédiens, qu'il leur promet de leur livrer seize comédies en un an. Ce mot seul est sa condamnation, sans aucun doute; mais enfin il s'agit presque d'une entreprise commerciale : où le poète prendra-t-il ses sujets? Où? Tout autour de lui. Il promène ses regards sur ceux qui attendent leur salut de sa fécondité : sa femme lui fournira le sujet et le titre de *la Moglie prudente*; don Marzio, la mauvaise langue, celui de *la Bottega del caffè*; le flatteur Sigismondo posera pour *l'Adulatore*; le noble vénitien Grimani pour *Il Cavaliere di buon gusto*; l'Espagnol don Pedro et son fils pour *Padre e Figlio*; enfin, tous les comédiens de la troupe seront esquissés dans *Il teatro comico*.

Pour comprendre combien cette revue rétrospective a dû plaire aux Italiens, il faut se représenter le plaisir que nous aurait fait à nous-mêmes cette idée ingénieuse, si un auteur français l'eût appliquée à Molière. A part le danger qu'il y a de mettre un si grand génie à la scène, danger devant lequel notre goût recule sagement, nous eussions aimé à voir notre immortel comique entouré des originaux qui ont posé pour Alceste, Tartufe, Vadius, Trissotin, Philaminte et tant d'autres. Toutefois, il faut reconnaître qu'un ouvrage ainsi conçu ne

saurait être qu'un pastiche, et qu'il dénote par conséquent chez le poète ou une abnégation excessive, ou une grande paresse d'imagination. Telle est la première objection que je ferai à l'œuvre de M. Ferrari : elle ne pouvait être qu'une peinture de seconde main et comme une bonne copie d'un bon tableau. Parlerai-je de ce qu'on appelle vulgairement l'intrigue, c'est-à-dire du sujet dramatique autour duquel se groupent les observations de mœurs ? L'invention est nulle et l'arrangement faible : chaque acte est une pièce à part, sans aucun lien réel avec l'acte qui précède et avec celui qui suit. Il faut prendre chaque acte à part, ou plutôt chaque scène ; mais une fois cette nécessité reconnue, on ne peut qu'applaudir au sentiment comique qui éclate dans cette suite de situations sans suite, à la vivacité du dialogue, et au mouvement scénique qui ne permet pas tout d'abord au spectateur de s'apercevoir des graves défauts de la conception première et même de l'exécution. Je ne sais si je parviendrai à rendre intelligible une scène curieuse que je voudrais traduire en l'abrégeant. Toute la société des comédiens et des amis de Goldoni est assise au café, en temps de carnaval. Les usages de l'époque et du lieu permettent d'y venir sous le domino et le masque. Goldoni et son éternel rival Zigo (lisez Gozzi) en profitent pour se nuire l'un à l'autre sans être reconnus. Par une malice de Goldoni, ils portent un travestissement semblable ; Zigo se fait passer pour Goldoni, Goldoni pour Zigo. Voilà qui est déjà bien compliqué. Qu'on place cette scène au milieu d'un va-et-vient continu de consommateurs, on aura une scène assurément peu nouvelle, — car après Goldoni, M. Gattinelli, M. Cuciniello, M. Dall' Ongaro et bien d'autres l'ont traitée, — mais assurément très-propre à amuser le spectateur et à commander l'attention.

ZIGO. — Tenez-vous pour averti que Goldoni et moi sommes comme une seule et même personne.

GOLDONI. — Eh bien, quand je parlerais au seigneur Goldoni en personne, je lui dirais : « Vous n'avez voulu rien faire de plus qu'une comédie amusante », et maintenant, étonné vous-même des allusions qu'on y peut trouver, vous voudriez faire entendre.... Ah ! ah ! seigneur masque, vous croyez donc être au pays des aveugles ? Nous avons pris plus de malice à l'école de Zeno et de Métastase !

ZIGO. — Zeno est mort et Métastase est à Vienne....

GOLDONI *avec un élan simulé*. — Mais Zigo est vivant, et il est à Venise....

ZIGO — Zigo....

GOLDONI. — Est une bête, voulez-vous dire !

¹ Un instant auparavant, Zigo, pour lui porter tort, lui avait dit en plein café que sa pièce *la Vedova scaltra*, qui venait d'être représentée avec succès, était surtout remarquable par une conception et des allusions politiques.

Zigo sur le point de se trahir. — Signor....

GOLDONI. — Quoi! cela vous offense?

Zigo se remettant. — Non; je voulais vous dorer un peu la pilule en modifiant l'expression. (*A part.*) Maintenant, j'ai compris. C'est Goldoni en personne.

GOLDONI *à part*. — Il a failli se trahir; mais il y viendra. (*Haut.*) Que Zigo soit une bête tant qu'on voudra, qui pourrait hésiter entre lui et Goldoni? (*A Sigismondo.*) Dites, vous, signor, qui êtes l'ami de Goldoni?...

SIGISMONDO *embarrassé*. — Moi? je suis l'ami de tout le monde, je ne sais pourquoi vous me prenez pour juge.... Je n'entends rien à la littérature.

GOLDONI. — Eh bien, le public prononcera au théâtre. Venez ce soir à San-Samuele (le théâtre de Zigo), et vous verrez comme on y arrange les comédies de Goldoni. Vous verrez une pièce qui a pour titre : *la Scuola delle Vedove*, et qui n'est au fond qu'une parodie de *la Vedova scaltra* de Goldoni. Vous devez savoir que Zigo a magnifiquement trompé le pauvre Goldoni; il s'est déguisé en valet, il est allé chez le *capo-comico*, et, profitant de sa naïveté, il s'est fait passer pour un serviteur de Goldoni, et a obtenu qu'on lui remit le manuscrit de *la Vedova scaltra*.

Zigo. — Vraiment?

GOLDONI. — Je puis vous l'assurer. Tenez-vous pour averti que Zigo et moi nous sommes comme une seule et même personne.

Zigo. — Oh! je le crois. Je voulais dire que c'est vraiment une mauvaise action.

GOLDONI. — Doucement. Vous êtes un juge suspect; remettons-nous-en à un juge impartial. Qu'en dites-vous, signor Sigismondo?

SIGISMONDO. — Toujours moi! je n'entends rien aux manuscrits.

GOLDONI. — Eh bien oui, je veux être de bon compte, ç'a été une mauvaise action.

MAZZIO *bas à Zigo, qu'il prend pour Goldoni*. — En impudence, Zigo ne le cède à personne.

GOLDONI. — Appelez-la même un vol si vous voulez; les applaudissements et les éclats de rire qui retentiront ce soir au théâtre San-Samuele seront pour moi... c'est-à-dire pour Zigo, une compensation suffisante de ces scrupules.

Zigo. — Oh! il faut en finir....

GOLDONI. — Avec qui?

Zigo se ravisant. — Avec cette affectation à tourner Goldoni en ridicule.

GOLDONI. — Sans doute il serait temps, mais comment résister à la tentation?... Mais, à vrai dire, signor intime ami de Goldoni, je m'étonne que vous restiez là tranquille, au lieu de vous indigner à de semblables traits.

Ici la scène devient intraduisible. Non certes qu'elle manque aux lois de la décence, mais Goldoni, sous le masque de Zigo, donne à tous ceux qui l'entourent des leçons que comprendraient ceux-là seuls qui auraient assisté à l'imbroglio varié et plusieurs fois interrompu des scènes précédentes. Quand il consent à se démasquer, Zigo est si embarrassé entre l'odieux et le ridicule, car Goldoni ne lui laisse point d'autre choix, qu'il refuse d'en faire autant. Alors son rival reprend :

GOLDONI. — Ainsi, vous n'êtes pas Zigo?

Zigo. — Non.

GOLDONI. — Je vous crois; car autrement, il faudrait tenir pour le dernier des lâches un homme qui, après avoir renié la morale, renie, par honte de lui-même, jusqu'à son propre nom.

ZIGO. — Signor....

GOLDONI. — Mais vous n'êtes point Zigo, et par conséquent mes paroles ne vous touchent point. Je ne veux attaquer que Zigo, vous m'entendez bien. Si vous le connaissez par hasard, dites-lui ce que je pense à son sujet, ce que je serai toujours prêt à lui répéter, en appuyant au besoin mon dire de mon épée.

Cette pièce, d'un intérêt et d'un comique réels à la scène, est de celles qui perdent beaucoup, sinon à la traduction, du moins à la lecture. Il en est à peu près de même des autres ouvrages de M. Ferrari, plus remarquables, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, par la vivacité que par le relief du dialogue, et par le mouvement que par l'originalité de la situation.

Goldoni e le sue sedici commedie a été suivi d'une pièce dont le titre, presque semblable, indique assez que M. Ferrari a cru devoir encore demander l'inspiration aux mêmes sources, je veux dire à l'histoire littéraire. *Parini e la satira* présentait plus de difficultés à l'auteur, car cette fois il n'était plus soutenu ni par les mémoires ni par le théâtre du poète de qui il faisait son principal personnage. De Parini ce qu'on connaît, c'est le satirique et non l'homme; la société de frivoles patriciens et de tristes littérateurs qu'il a peinte sous les couleurs les plus ridicules n'était guère propre à fournir les éléments d'une fable dramatique de quelque intérêt. Cependant Parini avait créé des caractères, il avait flagellé les vices et les travers des originaux dont il était entouré; on pouvait donc évoquer et produire à la scène le bourru bienfaisant, le glorieux, l'adulateur rampant et vil; on pouvait réveiller le souvenir des bizarreries de l'un, des bavardages de l'autre. Que ces personnages, observés dans un miroir et non dans la nature même, aient quelque faiblesse et semblent un peu trop dépourvus de vie, c'est ce dont il ne faut pas s'étonner; que les peintures du poète satirique aient moins heureusement inspiré l'imitateur que celles du poète comique, on devait s'y attendre, et c'est sans doute pour cette raison que les Italiens ont été unanimes à proclamer l'infériorité du *Parini* sur le *Goldoni*, quoique les mêmes qualités se fassent remarquer dans ces deux ouvrages.

M. Ferrari a-t-il compris qu'il faisait fausse route? On serait tenté de le croire, à en juger par les intentions que révèle sa plus récente comédie, *la Prosa*. Cette fois, il ne s'agit plus d'une œuvre d'érudition et, si l'on peut dire, de nécromancie, mais d'une comédie sociale, vivante, puisée à la source féconde, inépuisable, des mœurs contemporaines. Toutefois, le titre est ce qu'il y a de plus original dans cette nouvelle étude, et il a donné lieu à de singulières méprises. M. Ferrari

oppose la poésie à la prose dans la vie, et l'on a cru, surtout à l'étranger, que ces deux mots avaient chez lui leur signification vulgaire, que la poésie c'était le désordre, et la prose la régularité. Or, c'est justement le contraire : avec une délicatesse réelle de sentiment, M. Ferrari voit la poésie dans les douces et paisibles joies du foyer domestique; au dehors, dans la vie aventureuse, il ne voit que vile prose. Soutenir cette thèse au moyen de vives peintures de la vie contemporaine, c'est là sans doute un louable dessein, mais la donnée n'est pas neuve : qui ne voit qu'elle est précisément celle de la *Dalila* de M. Octave Feuillet? M. Ferrari, il est vrai, finit par réintégrer le mari chercheur de poésie au domicile conjugal, tandis que M. Octave Feuillet fait mourir à la peine son célibataire prodigue; mais qu'importe? et pourquoi faut-il qu'avec tant de mérite M. Ferrari n'ait pas su poser sa thèse? Il fallait nous montrer un véritable poète, se trompant sur les conditions réelles de la poésie, la cherchant dans un amour dont les séductions lui cachent ou lui font oublier les désordres, et, entraîné loin du foyer domestique, dans mille malheurs. Or, son prétendu poète n'est qu'un homme d'un cœur et d'un esprit dépravés; il est, de plus, si terriblement frappé par l'infortune, qu'il n'a aucun mérite à venir à résipiscence et qu'on ne peut compter sur la stabilité de sa conversion. Voilà ce qu'il est permis d'appeler un vice rédhibitoire. Ajoutons que M. Ferrari se jone avec trop d'aisance dans le dialogue et sait trop bien par là faire accepter des situations, des combinaisons insuffisantes, pour se corriger d'un défaut si grave, que la critique seule relève dans ses ouvrages et qui n'empêche pas les applaudissements au théâtre. On ne saurait trop redire cependant que procéder par voie d'incidents secondaires, minutieux, oiseux même et sans lien entre eux, c'est compromettre, sinon le succès du moment, au moins une réputation légitime et qui n'a besoin, pour s'établir définitivement, que d'une base plus solide. Il se peut que la *Prosa* soit inférieure par l'exécution aux deux grandes comédies de M. Ferrari, mais les défauts que nous avons signalés dans celles-ci ne sont guère plus marqués dans celle-là, et il y a tant d'avantages à traiter un sujet pris dans le vif de la société contemporaine, qu'on ne saurait trop encourager M. Ferrari à marcher résolument dans la voie où il vient d'entrer d'un pas timide, et à laisser la comédie historique pour la comédie sociale et d'observation.

Essayons de résumer maintenant les réflexions que provoque cette rapide étude. On ne saurait le nier, et les Italiens l'avouent eux-

mêmes, le théâtre est loin d'être, en Italie, dans un état florissant. Les raisons abondent de ce fait regrettable, et je les ai en partie indiquées ailleurs. Je ne veux donc insister en ce moment que sur un caractère de l'esprit italien peu favorable aux développements du théâtre. Du nord au midi de l'Italie, les auteurs dramatiques sont visiblement dépourvus d'imagination. Ce n'est point, si je ne me trompe, un fait accidentel. J'étonnerai peut-être beaucoup de personnes en exprimant cette vérité, qui me paraît pourtant incontestable, que l'imagination est le don le plus rare dans le midi de l'Europe civilisée, chez les peuples que le soleil chauffe de tous ses feux. C'est que l'on confond trop facilement la vivacité des impressions et la promptitude des méridionaux à les faire paraître, avec l'imagination, faculté créatrice, qui se développe surtout aux lieux où les rigueurs du climat forcent l'esprit à se ramener en soi, à se nourrir de sa propre substance, à creuser davantage le sillon de la pensée, faute de pouvoir l'étendre à la surface, dans toutes les directions. Voulez-vous l'imagination dans le drame, lisez Schiller, Goëthe et surtout Shakspeare, chez qui l'on trouve toute chose; en Italie, le grand tragique Alfieri imite Corneille, un orateur, et les Grecs, dont la sobriété nous étonne. Son génie est un composé de force et de sécheresse, résultat naturel du soin qu'il donnait à la recherche des justes proportions que les Italiens préfèrent à tout, dans les lettres comme dans les arts. Pour ne pas remonter aux grands siècles, on trouverait dans les poètes contemporains la preuve de cette vérité : Manzoni, chef des romantiques, est un esprit rangé, méthodique; Giusti est un classique; Leopardi ne frappe d'admiration que les esprits réfléchis. Ainsi, Saint-Pierre de Rome, Sainte-Marie de la Fleur, à Florence, trompent le voyageur superficiel sur leur grandeur réelle par la justesse des proportions. Il y a plus de perfection, mais assurément moins d'imagination, dans ces splendides monuments que dans nos cathédrales gothiques. Rien de plus précieux que ce don de l'harmonie quand il se rencontre dans un génie supérieur; mais il nuit à la renommée des esprits médiocres ou simplement de second ordre, car le meilleur moyen de se distinguer, pour quiconque ne peut atteindre au premier rang, c'est d'exceller par quelque endroit, dût-on racheter ce mérite au prix de grands défauts.

C'est parce que les Italiens manquent de l'imagination créatrice qu'ils n'ont au théâtre qu'une école historique. Cette défiance d'eux-mêmes, qu'ils ont longtemps portée dans la politique, se retrouve aussi dans les lettres et aggrave encore le mal que je signale. On ne le voit pas moindre dans le roman : le roman historique fleurit depuis

trente ans en Italie, et le roman intime ne peut s'y acclimater. Il ne sert de rien de changer de latitude : à Naples, avec toutes les servitudes de la pensée; à Milan, où le régime autrichien était comparativement plus tolérable; à Turin, où régnait exclusivement alors la liberté, les défauts et les qualités étaient et sont les mêmes, et l'on ne voit pas que les encouragements donnés par le gouvernement sarde à l'art dramatique aient produit des chefs-d'œuvre ¹. Le mal, quoique réel encore, serait moindre si l'école historique donnait tout ce qu'elle peut donner; mais, par la faute des gouvernements, l'histoire n'a été longtemps possible au théâtre qu'à la condition de sortir d'Italie. On l'a vu, dès que M. Cuciniello, par exemple, a voulu toucher à l'histoire nationale, il a été en butte à mille persécutions, dont la moindre, assez sensible pourtant, était que ses drames nationaux ne pouvaient être ni imprimés ni représentés. Pour parler d'indépendance et de liberté, il a dû fouiller les annales de la Flandre; encore la police autrichienne n'a-t-elle point désarmé devant ce compromis. Nous avons dit aussi à quels misérables subterfuges M. Dall' Ongaro avait dû recourir pour dire la moitié ou seulement le quart de sa pensée.

Il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent donner. Faire appel à l'imagination créatrice des Italiens serait former un vœu inutile et, par surcroît, contraire à cette loi naturelle que j'indiquais tout à l'heure; mais on peut du moins lever les obstacles qui viennent des gouvernements. Je ne dis pas que les gouvernements soient corrigibles et perfectibles; il y a dans l'histoire peu d'exemples de ce phénomène; mais il paraît moins difficile de les changer que de les rendre meilleurs. Notre siècle s'entend assez à cette besogne; l'Italie a eu recours à cet expédient, et elle n'a pas jusqu'à présent à s'en plaindre. Déjà elle appartient presque en entier aux Italiens. Le théâtre, dégagé de ses chaînes, ne saura-t-il pas se relever, se montrer digne de la liberté?

Il y a lieu de croire que, lorsque s'apaisera la fièvre politique, on verra se réveiller le goût des lettres. Déjà rien n'empêche plus les auteurs d'écrire ce qu'ils veulent; bientôt ils trouveront des lecteurs,

¹ Sera-t-il permis de dire que la répartition de ces récompenses étonne quelquefois : En 1859, trois prix ont été décernés : le premier à M. Giacometti, pour sa tragédie de *Giuditta*, que nous avons vue au Théâtre-Italien de Paris; c'est sans doute un reste de respect traditionnel, et qu'on a cru de bon exemple, pour le plus noble des genres; le second à un gros mélodrame de M. Montignani, *Un Mariage sous la république*, et, par une dérogation à la hiérarchie des genres, le troisième, seulement le troisième, à la *Prose* de M. Ferrari.

des auditeurs prêts à les lire, à les entendre, et même un grand gouvernement prêt à les encourager. Ils peuvent donc dès à présent revenir en eux-mêmes, parler de ce qu'ils savent, je veux dire de leurs annales, au lieu de puiser toujours dans celles des étrangers.

Je ne saurais assez dire l'importance de cette transformation du théâtre. Je comprends qu'on fasse un livre d'histoire sur un pays où l'on n'est pas né; en ce genre nous avons vu des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'agit que de rechercher et d'élucider les faits, et qu'il y suffit de la lecture des documents et d'un grand esprit de critique; mais pour le drame, il ne faut pas seulement connaître, il faut sentir, il faut pénétrer les mœurs jusque dans les détails caractéristiques et faire revivre les caractères, ce qui ne se peut, du moins à un degré dramatique, qu'à la condition de les retrouver pour une part en soi. Sans doute, il ne faudrait pas interdire absolument à un auteur de génie de porter ses méditations sur un sujet non national : Schiller a fait *Jeanne d'Arc*, *Marie Stuart*, *Fiesque*; Shakspeare, *Coriolan*, *Jules César*, *Othello*, *Roméo et Juliette*; mais il faudrait que ce qui est aujourd'hui la règle devînt l'exception, une exception rare, et c'est à quoi peut servir la renaissance de la liberté en Italie. Je vois l'abaissement du théâtre, mais je l'attribue aux préoccupations plus pressantes de la politique, et je ne puis me figurer qu'il y ait des causes incurables à ce mal. Les Italiens ont eu Goldoni et Alfieri; ces modèles sont suffisants, et ils ne sont pas d'un ordre assez élevé pour qu'il soit téméraire de les imiter et impossible de renouveler leur gloire.

Quant à la décadence dont parlent sans cesse les ennemis de l'Italie, comment y croire après le réveil de 1848 et les merveilles de 1859, de 1860? Souvent déjà l'Italie a paru descendre, sa gloire a souffert des éclipses, mais chaque fois elle s'est relevée, chaque fois elle a reparu radieuse aux yeux du monde étonné. Qui de nous, dans une crise aussi grave que la dernière, aurait cru les Italiens capables de tant de modération, de sagesse, de patriotisme, d'abnégation, de dévouement? Rien n'est perdu avec de pareils hommes, et, s'il est permis de le dire, le théâtre moins que toute autre chose. N'ont-ils pas eu de tout temps les plus brillants succès dans le drame musical? Cimarosa, Rossini, Donizetti et bien d'autres nous ont donné d'immortels modèles de la comédie, de la tragédie, du drame lyrique; le tendre Bellini nous a fait connaître et admirer l'élégie, Verdi a inauguré dans la Péninsule le règne du mélodrame réussi. Il est incontestable que les Italiens, quand ils parlent la merveilleuse langue de la musique, ont au plus haut degré le génie dramatique; comment en seraient-ils si dépourvus,

quand ils modulent cette autre musique harmonieuse qui est la langue italienne? Il ne s'agit vraiment que de vouloir et d'accomplir une tâche clairement indiquée par les circonstances. Que les poètes dramatiques sachent seulement ne subir que dans une juste mesure l'influence littéraire de la France ou de l'Allemagne, qu'ils tiennent leur pays en garde contre les dangers de l'imitation étrangère, qui est, dans tous les genres et en tout ordre de choses, le principal obstacle au développement du génie national. Ainsi, l'indépendance et la liberté contribueront puissamment à la renaissance littéraire de l'Italie, surtout si, une fois l'œuvre de salut politique accomplie, les Italiens donnent tous leurs soins à cette noble culture de l'esprit sans laquelle la liberté même ne saurait être féconde.

F. T. PERRENS.

ÉTUDES

SUR

L'ÉCONOMIE RURALE

DE L'ALLEMAGNE.

TROISIÈME ARTICLE.¹

III.

LE WURTEMBERG (*suite*).

La quatrième région agricole du Wurtemberg, celle du Nord-Est qui correspond aux bassins de la Rems, du Kocher et de la Jaxt, affluents du Neckar, et de la Tauber, confluent du Main, repose sur les mêmes formations géologiques que la région centrale. On y retrouve la même série de terrains; mais les grès des marnes irisées et les terres sablonneuses qui en dérivent, couvrent des étendues plus grandes. Ces sables, peu favorables à la culture, conviennent très-bien aux forêts. L'abondance des ombrages réagit sur le climat, en augmentant l'humidité. La latitude est plus septentrionale que sur les bords du Neckar; les rayons du soleil, plus obliques, ont plus d'eau à évaporer avant de pouvoir se condenser dans les végétaux pour y développer la vie organique. La végétation commence plus tard et finit plus tôt; entre ces deux limites, la somme des degrés de chaleur qu'elle reçoit est plus faible. Il faut donc renoncer à la culture des plantes du Sud; il faut fixer le carbone de l'atmosphère, l'azote et les matières miné-

¹ Voir la livraison du 15 juillet 1861.

rales du sol, par des machines végétales qui fonctionnent avec une moyenne de chaleur moins élevée. La vigne a essayé de remonter les vallées; elle s'arrête, quand les produits ne valent plus les frais. La bière est la boisson commune; le pain de seigle remplace celui d'épeautre, et l'on dirait que le caractère du peuple change avec celui du climat. Au lieu de la vivacité des populations rhénanes, il prend le calme flegmatique des Bavaois. Dans cet air humide, les graminées font plus de feuilles que de fruits, circonstance favorable aux pâturages et aux prés. Sur les terres sablonneuses du Welzheimerwald, les assolements, quoique variant dans leurs détails, ont tous le caractère commun de laisser subsister les pâturages pendant cinq ou six ans. Dans leur forme rudimentaire, ces assolements sont la culture triennale suivie de pâturage : jachère fumée la première année, puis céréale d'hiver (seigle ou épeautre), puis céréale de printemps (avoine ou seigle), et enfin le pâturage. Avec les progrès du travail, la période de culture s'allonge; on intercale du lin et des plantes sarclées entre les céréales; dans la dernière, on sème du trèfle que l'on fauche les premières années et que l'on pâture ensuite. On a ainsi un assolement alterne suivi de pâturage; cela ressemble au système du Holstein et du Mecklembourg. Cette intervention régulière du pâturage va bien aux sols légers. Les débris de matières végétales qui s'y décomposent pendant les années de culture, leur servent d'amendement et les rendent plus productifs. Souvent on y ajoute des cendres, lessivées ou non; du fumier toujours. Ces assolements demi-pastoraux cessent avec les grès des marnes irisées; sur le lias et le muschelkalk, avec des terres plus consistantes et plus calcaires, l'assolement triennal reparait, aidé par le voisinage de prés permanents.

Cette région est moins peuplée que celle du Neckar. Elle est plus éloignée de la capitale, des grandes routes commerciales et des chemins de fer. Aussi la culture y est-elle moins intensive et la terre moins chère. On y élève beaucoup de chevaux, beaucoup de porcs (la race de Hall est célèbre) et surtout des bêtes à cornes. L'abondance des fourrages pouvant s'obtenir avec moins de frais qu'ailleurs, par le seul effet du climat, les animaux, mieux nourris en hiver, se sont améliorés depuis longtemps. Il est probable qu'il y eut autrefois un mélange de sang suisse avec les races originales du pays. Maintenant leurs qualités sont assez constantes et assez bien adaptées aux besoins locaux pour que l'on tienne à les conserver pures. On distingue deux variétés, celle de Hall et celle de Limpurg. Elles ne diffèrent que par la couleur. Elles sont toutes deux de moyenne taille, assez fines, bien faites,

bonnes laitières; elles fournissent des bœufs robustes qui sont employés aux charriages des bois.

Il nous reste à parler de la cinquième région, celle de la Forêt-Noire, qui ressemble à la partie montagneuse du grand-duché de Bade. Elle reproduit le fait remarquable que nous avons signalé tout à l'heure dans le Nord-Est. L'assolement triennal est cantonné dans le muschelkalk; les terres sablonneuses du grès bigarré et du grès des Vosges qui le surmonte suivent l'assolement demi-pastoral. Les terres demandent cet engazonnement. Le climat le permet et le facilite, étant rendu humide par l'élévation au-dessus du niveau de la mer et le voisinage des forêts. Généralement on brûle le gazon, après l'avoir rompu, et l'on mélange les cendres au sol que l'on laboure. Telle est l'ancienne méthode, la méthode extensive, qui emploie peu de travail et de capital. Après cet écobuage, elle épuise le sol par des récoltes successives de seigle et d'avoine, ou bien elle commence par les choux, qui jouent un grand rôle, et continue par la série des céréales, en y intercalant une récolte de lin que les femmes des cultivateurs filent en hiver. Quand l'accroissement des débouchés ou de la population élève le prix des terres et demande une culture plus intensive, la succession des récoltes se perfectionne; la pomme de terre, les vesces, les pois, y interviennent. Au lieu de laisser le sol s'engazonner naturellement, on sème du trèfle. On tient plus de bétail, on fait plus de fumier; et, à la place de l'écobuage, on ouvre l'assolement par une forte fumure qui décompose lentement les matières végétales enfouies et les transforme sans déperdition en nourriture pour les nouvelles productions.

Sur quelques montagnes peu élevées, nous trouvons une autre forme de la culture extensive, où la nature travaille plus que l'homme : c'est l'alternance de la culture arable avec les taillis de bois dont les débris forment une fumure naturelle que le cultivateur rend assimilable par un écobuage. Quand les taillis sont exploités et que le bois marchand a été emmené, on dispose les menues branches et les gazons en traînées perpendiculaires à la base des coteaux. On les allume par le bas les uns après les autres, et le feu se propage sur toute la surface. Ensuite on répand les cendres refroidies, on laboure grossièrement et l'on sème du sarrasin avec du seigle multicaule qui donne une coupe de fourrage en automne et du grain l'année suivante. Après quelques autres récoltes de seigle et d'avoine, on laisse le terrain se boiser de nouveau par les rejets des vieilles souches; quelquefois on aide le rétablissement du taillis par des semis. Dans la saison des brûlis, on voit de tous côtés la fumée s'élever sur les hauteurs; la

montagne brûle. A l'époque où fleurit le sarrasin, les nappes blanches des cultures font un effet bizarre au milieu de la verdure des bois. Cette culture se borne aux coteaux. La plus grande partie de la Forêt-Noire est couverte de futaies, non de hêtres, comme sur les parois calcaires de l'Alp, mais de conifères. Elle mérite bien son nom. Les troncs centenaires, pressés les uns contre les autres sur les grès et les granits qui forment les escarpements de la montagne, s'élancent vers la lumière qui leur imprime les lignes rigides de ses rayons. Ces voûtes de verdure, ces temples grandioses de la nature où le vent fait entendre quelquefois les sons harmonieux de la harpe éolienne, ont dû inspirer Erwin de Steinbach quand il tailla dans ces mêmes grès les cathédrales gothiques de Strasbourg et de Fribourg. Mais ce que nous devons y voir, nous autres hommes des bois et des champs, c'est la valeur économique, le cubage. Memminger estime la production moyenne du bois à un demi-stère par hectare et par an. Sur les six cent mille hectares de forêts que possède le Wurtemberg, cela fait trois cent mille stères par an qui représentent un revenu de quinze à dix-huit millions de francs. On n'exporte guère que du bois de construction. Un tiers des forêts appartient à l'État, un autre tiers aux communes, le reste aux particuliers. Les feuilles mortes, la mousse, les herbes qui y poussent et se dessèchent sur pied, fournissent une litière que l'agriculteur emploie souvent, surtout dans le centre et le nord du Wurtemberg. Cet enlèvement des matières végétales est certainement nuisible à la croissance du bois. Des observations précises l'ont prouvé. Mais la question physiologique est subordonnée à la question économique; il s'agit de savoir si le bien fait aux champs et aux vignes qui profitent de ces engrais, vaut plus que le mal fait aux bois auxquels ils sont enlevés. La solution dépend de la nature du sol et des besoins des localités. Les forestiers sont juges d'un côté; les cultivateurs qui achètent, de l'autre; la balance de l'offre et de la demande décide le prix. Près de Stuttgart, les forêts de l'État qui ne doivent pas, en vertu d'une ancienne servitude, leurs dépouilles de l'automne aux communes du voisinage, leur vendent le droit de les recueillir; le prix est de 5 à 8 francs par hectare, suivant ce qu'il y a de disponible. Elles pourraient vendre à 50 % de plus, mais l'administration a la sagesse de réduire sa demande pour diminuer la tentation aux délits. Elle défend l'emploi de la faucille et ne permet que le râteau.

Dans la Forêt-Noire, les fermes sont rarement groupées par villages. Elles sont restées, comme les habitations des anciens Germains, dispersées dans la campagne, *ut fons, ut nemus placuit*, disait Tacite.

Il ne peut guère en être autrement au milieu des montagnes; les terres propres à la culture ne se trouvent que dans les vallées étroites ou sur quelques plateaux abrités; les chemins sont mauvais; il faut donc que les bâtiments soient près des terres; les champs sont plus fertiles, quand ils entendent chanter le coq de la ferme. Le style des constructions est en harmonie avec l'ensemble de la contrée. Elles sont en bois, semblables aux chalets de la Suisse. Des fontaines remplies d'une eau de cristal qui se renouvelle sans interruption, ajoutent aux charmes de ces jolis séjours. Après avoir alimenté les habitants, bêtes et gens, après avoir arrosé le jardin et les prés, ces eaux vont se joindre aux eaux qui arrivent en cascades des forêts voisines; réunies en ruisseaux, elles flottent des bois, font tourner les roues des scieries, et plus loin, ces chemins qui marchent portent les produits de la montagne dans tout le Wurtemberg. Par le Neckar, ils communiquent avec le Rhin.

Sur le Kniebis et sur les dômes qui élèvent leur tête arrondie jusqu'à mille mètres de hauteur, dans la région des nuages qui les baignent de leur humidité et du froid qui les rend inhabitables en hiver, nous retrouvons les pâturages permanents. Les bêtes à cornes, hivernées dans les vallées, y montent en été. On fait des élèves, et le surplus du lait est converti en fromage.

En résumé, dans le Wurtemberg, les systèmes de culture, formules sommaires par lesquelles on exprime l'ensemble complexe des exploitations rurales, le rapport entre les agents du travail et les forces naturelles sur lesquelles ils opèrent, varient principalement d'une région à l'autre avec l'élévation au-dessus du niveau de la mer. Dans les parties les plus hautes, pâturages permanents pour les bêtes à cornes; plus bas, sur l'Allgau, sur l'Alp, dans la Forêt-Noire et dans quelques districts du Nord-Est, culture céréale alternant avec les pâturages, c'est-à-dire, système demi-pastoral; ailleurs assolement triennal, alterne ou libre; enfin, dans la vallée du Neckar, la vigne. L'influence du sol est subordonnée à celle du climat. Cependant elle se montre nettement dans plusieurs régions. Les terres sablonneuses du Welzheimerwald et de la Forêt-Noire pratiquent l'assolement demi-pastoral sous le même climat et à côté des terres calcaires du lias et du muschelkalk, qui suivent l'assolement triennal. Dans la haute Souabe, la mauvaise qualité des fourrages exclut l'élevage du mouton, tandis que sur l'Alp les propriétés opposées du sol arable, le calcaire et la sécheresse, lui sont favorables.

Après l'action directe des agents naturels, nous avons à examiner celle de l'homme. Elle dépend elle-même des causes physiques. Pour

commander à la nature, le cultivateur est obligé de se soumettre à ses lois. On trouve quelquefois les populations qui vivent à la surface du sol, leurs méthodes agricoles, leur industrie, leurs mœurs, aussi régulièrement groupées par formations géologiques que les fossiles qui ont servi à les classer; et elles subissent l'influence du climat, comme les plantes qui se distribuent par zones géographiques. Le travail seul efface peu à peu cet asservissement; guidé par la science, il émancipe l'homme et accroît la sphère de sa liberté. Voyons ce qu'il a fait dans le Wurtemberg.

La population est presque tout entière agricole. Memminger, dans sa description du Wurtemberg, compte seulement 45 % de familles agricoles, et 48 % de familles qui s'occupent d'autres métiers (*gewerbtreibende*); 3, 5 % d'employés du gouvernement, militaires et ecclésiastiques; 3, 5 % de rentiers et assistés. Cette division pourrait donner une très-fausse idée du pays. On y a compté sans doute comme artisans un grand nombre de petits propriétaires qui sont meuniers, boulangers, brasseurs, bouchers, maréchaux, charpentiers, maçons ou même tisserands, tout en cultivant leurs champs. La preuve en est que le même auteur indique un quart de la population comme habitant les villes. Dans quelques-unes de ces villes demi-rurales, on entend plus souvent le bruit du fléau que celui des machines industrielles, et les passants que l'on rencontre sont fréquemment de bons cultivateurs qui vont à leurs travaux, et des vaches que l'on mène à l'abreuvoir. Si l'on pouvait estimer le nombre des journées de travail employées à l'agriculture, on trouverait au moins 80 %. Avant son entrée dans le Zollverein, le Wurtemberg exportait pour vingt et un millions de francs et importait pour cinq millions de produits agricoles. D'un autre côté, il importait pour treize millions de produits manufacturés ou coloniaux, et n'en exportait que pour quatre millions; et encore ces articles d'exportation se composaient-ils surtout d'articles de laine, de lin, de cuirs, dont les matières premières avaient été achetées à l'agriculture. Ces proportions n'ont guère changé depuis 1840. Que ferait-il donc de 48 % d'artisans? Le Wurtemberg n'a pas les éléments naturels de la grande industrie manufacturière. Il ne possède ni houilles, ni fers. Les matériaux qu'il peut exploiter à meilleur marché que les autres contrées du centre de l'Europe, et dont il peut tirer des articles d'exportation, sont les couches calcaires de l'Alp qui nourrissent ses moutons, et les grès de la Forêt-Noire où s'élèvent ses forêts. Il ne dispose d'aucune autre voie commerciale facile, que le Neckar et le Rhin qui emmènent des bois en Hollande, et le lac de Constance qui porte ses grains en

Suisse. Les moutons vont par terre. Les habitants n'ont pas le génie industriel des Suisses et des Alsaciens; ils ont encore moins l'esprit aventureux du commerce. Le peu d'industrie qu'ils pratiquent est destiné, soit à habiller et à outiller les cultivateurs, soit à mettre les produits du sol sous une forme plus marchande, et elle lutte avec la concurrence étrangère par des procédés très-différents de la division du travail. Les métiers à tisser se sont installés à côté de la charrue dans les fermes et les villages. Le paysan est laboureur en été, tisserand en hiver. Sa femme file le lin, en veillant à la soupe. Le travail n'est pas cher, parce que les salaires ne sont pas élevés; les salaires ne sont pas élevés, parce que les moyens de vivre sont sur place, souvent parce que les ouvriers ne sauraient que faire de leurs journées perdues. En accumulant les populations sur certains points, la petite propriété tend à faire baisser le prix relatif du travail, comme elle tend à faire hausser le prix du sol. Introduire l'industrie dans ces pays est donc un moyen de modérer les achats de terre, d'arrêter l'émigration en affaiblissant ses causes; c'est un bienfait. Par son système douanier, le gouvernement du Wurtemberg a voulu la développer. Il avait un but louable, mais le moyen est-il réellement efficace? Le Zollverein protège les manufactures et les vins du sud de l'Allemagne et des provinces rhénanes, au détriment des pays du nord qui sont forcés de les payer plus cher et qui vendent d'autant moins bien leur grain et leur bétail à l'Angleterre. La fabrication du drap augmente dans le Wurtemberg; mais jusqu'à quel point ce résultat est-il dû aux lois protectrices? Il est permis de se le demander, en voyant l'industrie suisse lutter avec des armes analogues, mais sans bouclier artificiel, contre les Anglais et les Français. Dans tous les cas, l'agriculture perd plus qu'elle ne gagne par le Zollverein. Il est très-heureux pour elle que la Suisse et la France ouvrent une libre entrée à ses grains et à son bétail. Cette liberté commerciale, qui existe depuis longtemps aux frontières de la Suisse et qui devient de plus en plus complète sur celles de la France, a réagi sur tout l'ensemble de la production agricole du Wurtemberg. Les chemins de fer ont agi dans le même sens. Ils rapprochent en quelque sorte les consommateurs étrangers des producteurs souabes; l'économie qui est réalisée sur les frais de transport se partage entre eux. La suppression d'un droit d'entrée produit exactement le même effet que la construction d'une bonne route, d'un canal ou d'un chemin de fer. Si vous aimez le régime des protections et la logique, détruisez les locomotives; revenez aux diligences et au roulage.

Cette double influence s'est fait sentir au Wurtemberg depuis une

dizaine d'années, en élevant, dans une forte proportion, le prix des produits de ses pâturages et de ses cultures. L'augmentation a été plus forte sur le bétail, parce que les pays qui l'achètent ne peuvent pas le faire venir aussi facilement que les céréales d'Amérique et de Russie. Mais, comme cet accroissement des prix du bétail pousse à celui des troupeaux, par suite à celui des fourrages, la masse des engrais se trouve augmentée et les céréales rapportent également plus de produit net, quand même elles ne se vendent pas plus cher qu'autrefois. Voilà pourquoi les cultivateurs wurtembergeois peuvent et doivent aujourd'hui modifier leurs assolements suivant les nouveaux débouchés, et faire les améliorations foncières qui sont nécessaires à l'adoption de ces assolements. Ils le peuvent, car les prix des produits le permettent. Ils le doivent, car, sous l'influence de ces prix, les terres et les salaires renchérissent également. L'accroissement de la production suit l'accroissement des débouchés, comme l'eau suit l'eau dans le cours d'une rivière. Le courant qui emmène les produits emmène tout à sa suite. La demande des moyens de production s'élève, et la valeur de chacun d'eux augmente d'autant plus que son offre est plus limitée, plus pour le sol que pour les salaires et les capitaux. Il est évident que le cultivateur doit alors employer relativement plus de travail et moins de terre; cela veut dire que son agriculture doit devenir plus intensive. Mais parmi ces deux formes du travail, le salaire et le capital, auquel aura-t-il recours? encore à celui qui reste proportionnellement le meilleur marché. Or, l'émigration des Wurtembergeois a été considérable de 1849 à 1856. Tandis que le prix des subsistances haussait, la population diminuait. Aussi la main-d'œuvre est-elle plus chère qu'en 1850. Par contre, les capitaux sont toujours au même taux; ils sont même devenus plus accessibles aux propriétaires ruraux par suite de quelques institutions financières bien combinées. Ainsi, la marche à suivre par l'agriculture est bien nettement tracée : économiser le sol en l'employant d'une manière plus active par les défoncements, les labours profonds, le drainage des terrains humides, l'irrigation des prés, les amendements et les engrais; aider et remplacer autant que possible les ouvriers par des machines; dans la combinaison des assolements, faire prédominer de plus en plus les cultures fourragères et nourrir plus de bétail.

Un économiste allemand très-distingué, M. de Thünen, a étudié l'influence que la distance des marchés exerce sur les systèmes de culture. (Son livre, intitulé *l'État isolé*, a été traduit en français.) Par un procédé analogue à celui que l'on suit en algèbre, l'auteur

a supposé que toutes les autres influences sont égales à zéro. Il n'admet dans cet État, isolé lui-même de toute influence extérieure, qu'une seule grande ville; autour d'elle se groupent des fermes toutes semblables par le climat, le sol, la quantité d'ouvriers et de capitaux dont elles disposent, et les autres circonstances dont l'expression devrait entrer dans la formule complète des systèmes de culture. Il suppose même que la fertilité du sol, la réserve d'engrais qui y est maintenue, reste constante. M. de Thünen a trouvé ainsi que les divers systèmes de culture, groupés en zones concentriques autour de sa ville idéale, doivent se suivre dans cet ordre : la culture libre, les forêts, les assolements alternes, les assolements demi-pastoraux, l'assolement triennal avec jachère, et, dans les parties les plus éloignées, le pâturage permanent avec élevage du bétail. Si les moyens de transport étaient plus faciles suivant un rayon de cet État circulaire que suivant les autres, si l'on venait à y construire une route, un canal ou un chemin de fer, les zones s'étendraient de ce côté, feraient tache d'huile. Si l'on avait en un point quelconque une autre ville plus petite, les systèmes de culture se grouperaient autour d'elle en zones semblables aux premières, mais en zones d'autant plus étroites que cette ville serait plus petite. En certains points, les nouvelles zones seraient superposées aux autres, et les cultivateurs pourraient suivre à volonté l'un ou l'autre des deux systèmes indiqués sur ces portions communes. Si l'on appliquait au Wurtemberg un procédé par élimination du même genre, on trouverait qu'il n'est rien moins qu'un État isolé. Ses marchés intérieurs apparaissent relativement aux marchés extérieurs, comme la petite ville de M. de Thünen relativement à la grande. Le marché de Poissy y règle le prix du mouton, le marché suisse de Rorschach détermine celui des céréales. L'attraction des grandes masses, même à des distances considérables, est plus forte que celle des petites villes du Wurtemberg. Du moins il en est ainsi pour les produits qui voyagent facilement et qui occupent aussi la place la plus importante dans les systèmes de culture.

Les prix des denrées volumineuses et altérables présentent dans le Wurtemberg même des variations plus étendues d'une localité à l'autre et modifient quelquefois les détails de l'organisation rurale. Ainsi, dans le voisinage de Stuttgart, la culture des légumes, la vente des pommes de terre, de la paille et du foin, les achats de fumiers et de résidus de brasserie sont fréquents. On élève peu d'animaux; on tire mieux parti de la proximité des villes en nourrissant des vaches laitières et en engraisant des bœufs que l'on a fait travailler pendant quelque temps.

Le Strohgau achète des poulains de deux ans, les emploie à la culture, les forme et les revend à quatre ou cinq ans.

L'action économique exercée par les chemins de fer est plus sensible sur les points les plus rapprochés de leur parcours. La ligne principale suit la vallée du Neckar, qui d'ailleurs était déjà très-bien dotée en voies de communication. Puis elle entre dans une vallée latérale et s'élève par une forte rampe sur le plateau de l'Alp. Elle en redescend à Ulm, traverse la Souabe supérieure et aboutit au lac de Constance, près de Friedrichshafen, en face de Rorschach. Un embranchement qui part de Stuttgart la relie au chemin badois; un autre joint Ulm avec Augsbourg et les lignes bavaroises. Actuellement, le Wurtemberg a environ trois cents kilomètres de chemins de fer (c'est à peu près la même étendue qu'à notre Lorraine française). Les chambres ont voté en 1858 de nouveaux embranchements, dont l'un se dirigera vers le sud par Tübingue, et les autres vers le nord. Le reste du pays a d'excellentes routes, dont le réseau fut commencé à la fin du siècle dernier, sous le duc Charles, et complété sous le roi actuel.

Cependant l'influence du climat domine. L'économie qu'il apporte dans telle production ou telle autre, suivant qu'il est ou plus chaud ou plus humide, surpasse celle que l'on peut réaliser sur les frais de transport, suivant qu'ils sont plus ou moins considérables. Les systèmes de culture varient avec les facteurs qui varient le plus, et les circonstances physiques, que M. de Thünen a supposées égales dans toute la surface de son État isolé, sont, au contraire, très-diverses dans l'intérieur du Wurtemberg.

EUGÈNE RISLER.

(La suite prochainement.)

OLYMPE.

Il s'appelait Joseph, elle Olympe. C'était un loyal garçon, doux, modeste, impressionnable à l'excès; il savait aimer, il savait s'indigner, il ne savait point haïr. Tout ce qui était bas, injuste, l'affligeait et le froissait; quand même cela ne touchait que les autres, il en concevait du chagrin et le dévorait en silence. Un *bon* procédé, une *bonne* parole vous l'attachaient pour la vie; il y voyait l'indice sincère du cœur; mais comme il s'était trompé quelquefois, il devenait plus méfiant, et préférait l'isolement aux relations superficielles; il évitait ainsi les froissements et les déceptions. Sol d'élite, où le bien qu'on y semait portait des fleurs et des fruits, où le mal était étouffé dans son germe et ne venait jamais à la surface. Son père avait été militaire; jeune et au début d'une carrière qui promettait d'être brillante, le capitaine Borel était mort sur la brèche de Constantine. Joseph vivait avec sa mère, une sainte et excellente femme, qui conserva pieusement toute sa vie le deuil de son mari. Elle était sa digne mère et lui son digne fils. Comme lui, elle avait un de ces cœurs simples et sublimes dans leur simplicité qui ne croient qu'au bien, se dilatent dans la confiance et dans l'ignorance de ce monde, et que le contact des réalités brise du premier coup; une de ces natures droites et dévouées faisant de grandes choses sans s'en douter et s'étonnant qu'on les admire. Depuis le malheur qui l'avait rendue veuve, elle s'était retirée dans la petite ville de Saulières, où elle était née. C'est là qu'elle éleva Joseph avec toute la sollicitude d'une mère qui doit répondre un jour devant son mari du bonheur de son enfant.

A côté de la maison où elle demeurait à Saulières habitait une autre veuve, la mère d'Olympe, madame Berthelier, brave et bonne personne, mais faible et sans cette intelligence qui éclaire le cœur. La similitude des positions, cet instinct qui rapproche les âmes blessées,

les avaient attirées l'une vers l'autre. L'intimité s'accrut de jour en jour ; les deux enfants furent pour ainsi dire élevés comme frère et sœur dans une seule et même famille. Tout jeunes, ils s'aimèrent ; ils s'aimèrent comme on s'aime enfants, avec ferveur, avec abandon, avec une candeur charmante, sans se douter que cette affection sera un jour de la passion, que cette tendresse doit plus tard prendre le nom d'amour. C'était un échange de caresses, d'attention, de surprises, de jalousies même. L'un n'éprouvait pas une joie ou une peine sans que l'autre y fût de moitié. Il y avait entre ces deux âmes plus qu'une promesse, un espoir ; il y avait une certitude d'avenir, une foi absolue que leurs deux existences se confondraient en une seule. Naïves fiançailles de l'enfance que leurs lèvres n'avaient point jurées, mais que leurs cœurs avaient, par un accord instinctif, contractées pour la vie !

A l'âge de douze ans, Joseph fut envoyé au collège de B..., où je le connus. Ce fut un événement épouvantable dans les deux familles que cette séparation. Heureusement que la distance n'était pas grande entre B... et Saulières, et Olympe vint presque chaque jour de sortie retrouver son cher Joseph. Il lui semblait magnifique avec son grand chapeau noir enfoncé jusqu'à la nuque, ses bas bleus et son frac dont les pans lui battaient les talons et dont le collet lui sciait les oreilles. Et puis dans l'intervalle on échangeait de belles missives sur beau papier enrichi de vignettes coloriées, où l'on faisait assaut d'orthographe, de calligraphie et de sentiments affectueux. Pour nous autres *grands* de seconde et de troisième, l'apparition d'Olympe fit époque dans notre imagination. C'était à qui grimperait le long de la fenêtre du parloir pour voir la petite blonde de Joseph. « Il a de la chance, celui-là ! » disions-nous dans notre argot.

Je fus le premier confident des amours et des espérances de Joseph ; je recueillis tout ce qu'il y avait de naïve confiance, d'enthousiasme et de touchantes aspirations dans ce cœur de collégien. Un jour il me passa à la dérobée un exemplaire de *Paul et Virginie* qu'il avait pris je ne sais où : « Tiens, lis, me dit-il d'un air senti, c'est comme nous. » Mais le collégien se fit jeune homme, Olympe devint une demoiselle. L'affection resta la même, mais plus gênée dans son expression ; elle fut d'autant plus profonde que la contrainte était plus forte. De hardis et francs qu'ils étaient, ils devinrent timides et réservés, rêveurs ; quelquefois on ne se parlait plus la langue de l'enfance, mais les deux cœurs se comprenaient et se répondaient en silence ; une légère rou-

geur suppléait parfois aux paroles; quelque chose de mystérieux, la voix de la nature, les avertissait qu'il y avait des devoirs, des convenances à observer. Avant de s'embrasser, ils se consultaient du regard et consultaient les regards de leurs mères.

Joseph fit son droit; je le retrouvai sur les bancs de la Faculté. C'était toujours le même cœur, avec son même amour, sa même idée fixe. Il avait alors dix-huit ans; sans être beau, il y avait de la distinction dans ses traits et dans sa tournure; un peu sauvage d'ailleurs, comme tous ceux qui vivent dans l'intimité d'une affection ou d'un souvenir. Il attirait vers lui et s'éloignait des autres. Un jour il m'emmena à Saulières, et je revis Olympe. Elle était éblouissante de beauté; des cheveux d'un blond vaporeux, des yeux bleus, une fraîcheur, une carnation de fleur; c'était une image de keepsake, une de ces beautés anglaises pleines de finesse et d'éclat. J'en fus émerveillé; elle s'en aperçut, et voulut m'émerveiller encore davantage. Elle posa devant moi sous toutes ses faces en ayant l'air de dire : « Voyez comme je suis belle ! » Je la vois encore, marchant, sa belle taille cambrée et les cheveux au vent, dans le jardin de sa mère, tournant à moitié sa charmante tête et son œil souriant du côté où nous étions à la fenêtre. Oui, ce jour-là, j'eus un doute, un soupçon. Dans cet œil si bleu, si limpide, il y avait au fond quelque chose de froid, d'implacable; dans ce sourire, quelque chose qui me disait qu'elle l'avait vu dans son miroir et qu'elle en connaissait l'effet. Elle se voyait, elle se sentait belle; elle l'avait entendu murmurer sur son passage, et elle essayait ses forces sur le visage des autres. Je le vis, la fille d'Ève s'était révélée à elle-même; il y avait désormais quelque chose entre elle et lui; elle, séduisante, remarquée, admirée, — elle qui avait fait battre un cœur et qui pouvait en faire battre d'autres. J'appris qu'elle avait été dans le monde et qu'elle y avait fait une entrée brillante. « Ce n'est plus de l'amour, me dis-je à part moi, c'est l'ambition qui commence. »

Un jour les deux familles se promenaient ensemble; Joseph marchait en avant et gardait le silence; je marchais après lui avec Olympe; les deux mères nous suivaient. Notre conversation fut gaie, vive, légère; nous parlâmes soirées, modes, toilettes, théâtre, toutes choses qu'elle connaissait à peine et sur lesquelles elle m'interrogea avec une curiosité ardente. Ma résidence à Paris, l'existence assez répandue que j'y menais me donnaient une importance particulière à ses yeux. Aux récits que je lui faisais, je voyais que son imagination s'animait et que son

sein battait d'une impatience secrète qui l'attirait vers ce monde de merveilles, cet horizon rempli de fascinations étranges. La cage de Saulières était trop petite; elle se buttait contre ses barreaux; elle tendait l'oreille aux bruits du lointain et humait les parfums inconnus que lui apportait le vent. Je vis le danger, et finis par ne plus répondre que faiblement à ses questions précipitées. « Et Joseph, dis-je en l'interrompant, pourquoi marche-t-il en avant? — Oh! lui! répondit-elle avec une petite moue d'ennui, il est toujours dans les rêveries! » Des rêveries! pensai-je; c'est ainsi qu'elle appelle les premiers battements de son cœur, le souvenir de ses tendres sympathies d'enfance! Culte du passé, espérances de l'avenir, rêveries que tout cela! C'est toujours la même chose, c'est bien vieux, bien fastidieux, bien usé! Rêveries! ce mot me glaça; je la quittai avec un certain dégoût et j'allai rejoindre Joseph. « Eh bien! comment la trouves-tu? me demanda-t-il avec un air de triomphe; je vous ai laissés seuls ensemble à dessein. — Charmante, lui répondis-je; je ne puis pas en dire davantage. » Il me parla alors avec feu de ses projets d'avenir. Il avait tout calculé, tout pesé. De son chef, il possédait deux mille cinq cents francs de revenu; Olympe à peu près autant; c'était déjà un fonds très-honnête pour entreprendre la campagne de la vie. Son travail d'avocat lui en rapporterait sous peu autant; les voilà riches et heureux, confinés dans leur amour et leur chaumière de Saulières! Je l'écoutai avec tristesse sans pouvoir l'encourager, sans oser jeter dans cette âme si bonne le germe d'un doute, d'une hésitation. « A quoi bon, me disais-je; il ne me croira pas! Et puis je me trompe peut-être. Pourquoi condamner avec tant de sévérité ces aspirations involontaires d'une jeune fille qui se sent belle et qui naît à la vie? C'est le premier chant de l'oiseau au réveil du printemps; l'imagination travaille, mais le cœur est bon. » Le lendemain, je quittai Saulières.

A quelque temps de là, la mère de Joseph mourut. Elle souffrait depuis longtemps d'une irritation de poitrine dont elle avait pris le germe une nuit glaciale d'hiver où elle s'était levée pieds nus parce qu'elle avait entendu dans la chambre à côté son enfant qui criait. Le pauvre garçon fut admirable dans cette cruelle épreuve. Il soigna sa mère comme elle l'avait soigné pendant son enfance, avec amour, avec jalousie, affectant la joie, l'insouciance, le courage, s'efforçant de sourire tandis qu'il avait le cœur gros, lui parlant gaiement du printemps qui allait revenir, d'un projet de voyage pour refaire sa santé.

Puis, quand il se sentait près de faiblir, il montait dans sa chambre et éclatait en sanglots. Dans le même temps, la pauvre femme, qui, elle aussi, trompait son fils, mouillait de ses larmes son lit d'agonie. Madame Berthelier vint souvent, et avec un intérêt sincère; outre qu'elle aimait madame Borel, elle sentait qu'elle allait perdre un conseil, un appui; de plus, sa compagnie était devenue pour elle une telle habitude, que la pauvre femme entrevoyait avec épouvante l'heure de sa séparation, et se demandait si cela était possible. Olympe l'accompagna à plusieurs reprises; pourtant, dans l'intervalle, il y eut un bal chez le receveur particulier, et elle éprouva quelque ennui de ne pouvoir s'y rendre. Enfin, l'heure suprême approcha; la mère et le fils se comprirent d'un regard et cessèrent de se mentir. « Mon pauvre Joseph, dit-elle en lui prenant la main, c'est fini, je le sens bien; il y a dix ans, quand tu étais encore si jeune, je serais morte avec bien du chagrin; aujourd'hui tu es un homme, et mon labeur est accompli. Il y a une chose pourtant que j'aurais voulu voir avant de quitter le monde; Olympe est une belle et bonne fille; tu l'aimes, et elle t'aime; j'aurais éprouvé une grande joie de vous bénir tous deux comme mes enfants. Si tu m'en crois, tu lui demanderas de devenir ta femme; cela me ferait plaisir là-haut! » Elle expira dans la nuit, saintement, simplement, comme elle avait vécu; son dernier regard fut pour son fils; sa dernière pensée à Dieu, auquel elle demanda sa bénédiction pour cet enfant sans mère.

Madame Borel fut universellement regrettée à Saulières; madame Berthelier fut bouleversée; Olympe aussi pleura, — elle pleura amèrement. Ce triste événement, qui frappait les plus indifférents, raviva un instant des fibres depuis quelque temps muettes. Elle se retrouva, comme à seize ans, la fille du temps des rêveries; elle se sentit comme meilleure et plus franchement heureuse. Joseph, accablé, anéanti, chercha des consolations dans un travail assidu; il plaida quelques affaires qui le posèrent tout de suite sur un pied fort convenable au barreau. Ce qui l'affligeait le plus, c'est que l'accès de la seule maison où il trouvât la sympathie la plus sincère, celle de madame Berthelier, lui devînt, à raison des convenances, désormais moins facile. Mais ses espérances n'en furent que plus vives, et il se promettait bien que l'année de deuil une fois expirée il accomplirait le dernier vœu de sa mère. Il ne se pressait pas d'en parler; à quoi bon? C'était une chose si naturelle, si convenue, que toute précaution lui eût même semblé dérisoire et injurieuse.

En ce temps-là, madame Berthelier reçut la visite de sa belle-sœur, Zélie Berthelier, femme Jobin, accompagnée du susdit, d'après la règle *accessorium sequitur principale*. Zélie Berthelier était une petite femme qui, depuis quelques années, accusait trente-cinq ans, aux cheveux noirs, à l'œil vif, indiscret, provoquant, rondelette et assez bien faite de sa personne, d'allures vulgaires et hardies; mais avec de l'entrain, de la verve, elle avait eu un succès assez marqué dans les différents chefs-lieux de canton et d'arrondissement où la fortune administrative de M. Jobin l'avait successivement fixée. Lorsqu'elle l'épousa, celui-ci était un petit employé des douanes, mais sa mémoire prodigieuse des tarifs et ses vertus de statisticien l'avaient bientôt rendu utile, indispensable même à ses chefs, et, grâce à ses mérites tout mécaniques, et aussi, dit-on tout bas, au savoir-faire de sa femme, qui connaissait le langage de la sollicitation, il figurait à ce moment comme sous-chef de bureau à l'administration centrale. Droit comme une colonne de registre, maigre, ossu, le juif Shylock lui-même aurait été embarrassé de trouver son compte sur toute sa personne. Un sourire d'une béatitude suprême rayonnait éternellement sur sa figure taillée en chanfrein, et indiquait la parfaite sérénité de son âme. C'était au demeurant un fort honnête homme; essentiellement confit dans la haute importance officielle de ses fonctions, il avait la foi, le culte de l'institution des douanes, et la considérait comme le dogme vital de toute constitution politique; nul ne scandait avec plus de majesté et d'emphase les mots d'administration, de fonctionnaire et de responsabilité. En ménage, il était moins que roi constitutionnel; du premier jour de son hymen il avait abdiqué; en échange de cette abdication, il était nourri, chauffé, blanchi, éclairé et trompé, et heureux comme pas un; d'autant plus heureux que la Providence l'avait fait myope. Une fois cependant, c'était la seconde année de son mariage; il avait cru découvrir ce qui était flagrant pour tout le monde, que certain capitaine de cuirassiers faisait trop souvent de la musique avec Zélie, et un beau soir il commença une phrase solennelle commençant par « Madame Jobin », mais cette phrase, le brave homme ne l'acheva de sa vie. Ce furent d'abord des éclats de rire, puis des sanglots tels, qu'il se tint coi pour l'avenir; et la seule chose qui troubla désormais l'inaltérable ravissement de son organisme, ce fut le remords d'avoir commencé une objurgation aussi injuste contre la meilleure et la plus innocente créature de Dieu. Zélie vint donc s'abattre sur le toit de madame Berthelier, et en maîtresse femme qu'elle était, elle mit tout sens dessus dessous. Ce fut la perte d'Olympe. On dînait à midi, comme

tout le monde à Saulières; il fallut dîner à six heures comme à Paris. Olympe était mise ridiculement (pauvrement), comme une débitante de tabac; il lui fallut plus d'envergure dans les jupes, quelque chose de plus libre, de plus romanesque, de plus piquant dans la coiffure. On parla de Paris, encore de Paris, toujours de Paris; c'était tout un ménage à remonter à l'instar de Paris. Il fallait recevoir, faire parler de soi, donner le ton. « On n'avait pas d'argent pour cela! La belle affaire! Qui ne risque rien ne gagne rien. Olympe n'était-elle pas un capital, une mine d'or? En aventurant une petite somme, on pouvait retirer un gros bénéfice, n'est-ce pas, monsieur Jobin? » Et le statisticien soulignait d'un sourire enchanté ce brillant exposé de principes de sa chère Zélie. Puis on demanda ce que c'était que ce petit jeune homme assez triste qui demeurait à côté et qui venait si souvent faire visite. « Voisinage peu convenable, ajoutait-on, et qui pouvait faire gloser! » Madame Berthelier confia alors en tremblant à son impétueuse belle-sœur, qu'il existait entre ce jeune homme et sa fille une sorte d'engagement de cœur qui devait se résoudre prochainement en mariage. La femme du sous-chef de bureau faillit sauter comme une grenade quand on lui apprit cette monstruosité. « Un roman, une bergerade! Dans quel siècle vivons-nous! » Et elle déroula une série de rires forcés qui éclata comme un feu de mousqueterie sur la pauvre madame Berthelier. « Un petit avocat! Une perle comme votre fille! Tenez, ma bonne, vous ne comprenez pas cette enfant; donnez-la-moi que je la mène à Paris. Je vous en trouverai, des partis; j'en connais dix, j'en connais vingt..., j'en connais cent! Des administrateurs, des financiers, des auteurs, des artistes, des officiers d'ordonnance! elle n'aura qu'à choisir! » M. Jobin légalisait, cotait et parafait en manière authentique toutes ces belles choses. Olympe les entendit de sa chambre; les paroles de madame Jobin tombèrent dans son imagination comme autant de ferments de vertige. Elle fut saisie d'un tel trouble qu'elle fut obligée de s'asseoir et de tenir sa tête brûlante dans ses mains; tous les instincts de son âme s'exaltèrent et se livrèrent un combat acharné. Mille clameurs confuses assourdirent sa conscience. Au bout de quelques minutes tout rentra dans la paix et le silence; l'orgueil seul resta debout! Oui, seule sa tante l'avait comprise! oui, cette existence obscure, intime, dont sa jeunesse avait caressé le rêve, était une fausse voie, un meurtre, une abdication! A quoi bon étouffer dans une obscurité maussade des qualités d'élite? Elle entrevoyait le soleil, elle ne pouvait plus vivre à l'ombre; par un mirage prophétique, elle se vit sur une grande scène, fêtée, recherchée, admirée,

reine par la grâce et la beauté. Tout fut dit. Le jour même Joseph vint passer la soirée dans la maison. Il fut toujours le même; tout était changé autour de lui, il ne s'en aperçut pas; il ne remarqua ni l'embarras douloureux de madame Berthelier, ni les saillies aigres de madame Jobin, ni la froideur d'Olympe. Un instant il parla de sa mère; personne ne lui répondit. Il pensa que c'était par un respect délicat pour sa douleur récente.

Quelques jours après il y eut bal à la sous-préfecture. La toilette d'Olympe fut combinée, élaborée avec soin; si elle ne fut pas extravagante, ce ne fut point la faute de madame Jobin, qui procéda d'enthousiasme, mais grâce au bon goût naturel de sa nièce. La jeune fille fut ravissante de beauté, de distinction, d'élégance. A cette soirée se trouvait un personnage que l'on traitait avec une certaine considération, quoiqu'il ne recherchât personne et qu'il se tint à l'écart avec une indifférence tout aristocratique. C'était M. le baron Stanislas Lejard, fils de feu le baron Lejard, intendant général des armées sous l'Empire et la Restauration. Assez bel homme, de quarante à quarante-trois ans, riche à millions, blasé en conséquence, il avait été un instant attaché d'ambassade, juste assez pour cueillir çà et là un nombre convenable de décorations étrangères, puis il était revenu à Paris, où il s'était fait un nom sur le turf, dans les salons du grand monde et dans les coulisses de l'Opéra. Ni bon ni mauvais, fantaisiste, flâneur de bon goût, homme d'intelligence et d'esprit d'ailleurs, il avait côtoyé tous les mondes, y compris celui des arts et de la littérature. Il aimait le beau sous toutes ses formes, non en honnête homme, mais en artiste et pour sa jouissance personnelle; il l'admirait dans un beau poème, dans un beau cheval, dans un beau sermon, dans une belle femme et ailleurs. Impropre à tout lien sérieux, amoureux avant tout de son indépendance, le fond de son caractère était une certaine nonchalance d'homme blasé, curieux d'impressions nouvelles, ami de l'imprévu sans se donner la peine de le chercher, coupant court et net aux situations ennuyeuses, capable de résolutions subites, originales. Sa mère habitait un château près de Saulières, et bon gré mal gré, il fallait bien de temps à autre lui procurer la satisfaction de voir son fils. C'était parfois un assez rude sacrifice pour le beau Stanislas. La bonne dame, qui avait fait parler d'elle dans sa jeunesse, était devenue fort dévote, et son idée fixe était de sauver l'âme de son fils (qui en avait besoin) en le mariant. C'était du matin au soir la même litanie;

le baron avait promis cent fois, et cent fois il avait manqué de parole. Enfin, de guerre lasse, il avait juré de s'en occuper sérieusement et de chercher.

Il fut singulièrement frappé de la beauté d'Olympe, et demanda quelques renseignements au sous-préfet, qui le mit au fait de tout, et particulièrement de l'amitié d'enfance qui existait entre elle et Joseph. Cela lui parut piquant, et il ne cessa de la lorgner des pieds à la tête avec le même intérêt que s'il eût lorgné un cheval de race ou une danseuse de l'Opéra. Elle s'en aperçut, et cette attention persistante jusqu'à l'indiscrétion, loin de la gêner le moins du monde, la stimula et lui monta la tête. Elle parada devant lui; chaque geste, chaque pas, chaque ondulation de sa taille fut en l'honneur du baron Stanislas Lejard.

Toute la soirée elle fut en scène pour ce spectateur d'élite, et l'agitation de son esprit, une sorte de fièvre intérieure, doublèrent ses moyens. Madame Jobin était là qui, elle aussi, voyait tout; avec son œil d'aigle, elle avait découvert l'ennemi et surveillait sa marche, et dirigeait les charges brillantes exécutées par sa nièce sur le champ de bataille. Avec un aplomb rare, elle adressa la première la parole au prestigieux baron, et comme elle ne manquait pas d'un certain montant dans la réplique, le baron y prit plaisir. La seule personne qui, ce soir-là, eut l'honneur d'être serrée dans les bras du noble valseur, ce fut Olympe Berthelier. Le scandale fut grand dans l'assemblée; les yeux des mères de famille se croisèrent et se comprirent; une sorte de courant électrique invisible s'établit instantanément entre les bonnes âmes, déchargeant coup sur coup les sarcasmes les plus amers. « Il veut en faire sa maîtresse! » murmura la femme du médecin cantonal au milieu de son bataillon de filles, dont l'aînée célébrait son dixième hiver dans le monde, et avait dansé avec plusieurs générations de jeunes gens de Saulières. Ce disant, les lèvres de madame la docteur étaient tendues comme des ficelles, et ses yeux roulaient et vibraient dans leurs orbites comme des balles de pistolet. Au milieu de cette insurrection de toutes les envies, madame Jobin était glorieuse, impertinente dans son triomphe. Se réglant sur l'humeur de sa femme, et par déférence pour le maître de la maison, auquel il se faisait un devoir de manifester sa joie, M. Jobin épanouissait un sourire plus vaste que jamais. Olympe était enivrée, radieuse; quand la voiture qui la ramenait passa devant la maison de Joseph, sa fenêtre était éclairée; il était là, pensant à elle, ne voulant pas s'endormir avant de l'avoir entendue rentrer. Elle vit cette fenêtre, mais elle détourna la

tête avec une certaine irritation; l'obstination de ce souvenir lui semblait une indiscretion, une gêne qu'elle secoua d'un mouvement de ses superbes épaules. Madame Jobin alla immédiatement réveiller madame Berthelier, pour lui raconter jusqu'à cinq heures du matin les détails de cette mémorable soirée. La bonne dame, qui sommeillait à moitié, crut entendre l'histoire de la Belle au bois dormant et du fils du roi.

En ce moment M. le baron Lejard regagnait son château, étendu dans une molle voiture, un cigare à la bouche, et se dodelinant dans ses pensées. « Et pourquoi pas? » se dit-il tout haut; et il se redressa brusquement sur son séant. « Et pourquoi pas? Une femme superbe et qui me fera honneur! Point de famille, si ce n'est une insignifiante belle-mère à mettre sous le boisseau. Ma mère me persécute avec ses idées de mariage; donc, marions-nous et ayons la paix! » Et il faisait à peine jour qu'il entra triomphalement dans la chambre de madame la douairière Lejard en s'écriant : « Chère maman, je viens réclamer ta bénédiction; j'ai trouvé une femme, je vais me marier! »

Le lendemain de cette soirée fameuse, Joseph dut faire une absence d'une huitaine de jours pour mettre au net certaines affaires de la succession de sa mère. Jamais absence ne fut mieux inspirée. Grâce à l'industrielle et active madame Jobin, qui se trémoussa comme un officier d'ordonnance au milieu d'un champ de bataille, les cérémonies préliminaires, la demande en mariage, les présentations de famille furent expédiées en un clin d'œil. Au bout de quatre jours, y compris les vingt-quatre heures pendant lesquelles on fut censé réfléchir, hésiter et délibérer sur l'objet de la demande, tout fut enlevé et réglé. Ce fut un beau tapage dans Saulières. Plus d'un visage y passa du rouge au bleu, du jaune au vert; plus d'un père de famille mangea son pot-au-feu manqué et subit les amères diatribes de son épouse irritée; plus d'une pauvre jeune fille fut malmenée pour avoir été si gauche et si sotte dans le monde. Ce fut un *tollé* général au nom de la vertu et des principes. « Et ce pauvre garçon! disait-on, et la foi promise! » On pleura sur Joseph pour mieux accabler Olympe. Puis, quand la première émotion fut calmée, on se rapprocha des vainqueurs et on se moqua du vaincu, que l'on n'aimait pas trop à cause de sa réserve, que l'on prenait pour de la fierté, et dont on jugea les

prétentions ridicules et outrecuidantes. Olympe était dans le vertige; sa mère la laissait faire et gémissait en silence; elle sentait que l'on manquait à la mémoire de sa pauvre amie madame Borel. Il fallut cependant par convenance en écrire un mot à Joseph et parer le coup. Madame Jobin s'en chargea; elle s'adressa à l'ami d'enfance d'Olympe, « sachant d'avance combien son bon cœur allait se réjouir à cette agréable nouvelle ». Pour plus d'authenticité, Olympe ajouta de sa belle main un petit *post-scriptum* vraiment affectueux où elle confirmait « à son bon et excellent Joseph la nouvelle de son bonheur ». « S'il vient faire une scène, dit madame Jobin, eh bien! on le recevra! Au surplus, on ne lui a rien promis! » Cela était juste, on n'avait rien promis; il n'y avait matière ni à procès ni à dommages-intérêts!

Le coup fut cruel, affreux; Joseph revint à Saulières et s'enferma dans sa chambre pour se mettre au lit, et ne vit personne. Il eut la fièvre pendant dix jours. Un soir, il entendit que quelqu'un entr'ouvrait la porte et se glissait furtivement près de son lit; c'était madame Berthelier, qui se jeta dans ses bras toute en larmes. La malheureuse protesta qu'elle n'était pas libre et le supplia de se résigner. Joseph l'accueillit avec bonté; pas un reproche, nulle parole amère ne sortit de sa bouche. Deux fois encore la mère d'Olympe vint se glisser à la dérobée chez lui; elle le regardait pendant des quarts d'heure sans rien dire, tenant sa main dans la sienne. Enfin le grand jour arriva, un des plus grands qu'enregistrèrent les fastes de Saulières. Pour éviter tout ce fracas, Joseph se leva de grand matin et sortit; il fut effrayé de se voir si pâle et si défait. Ce fut une magnifique noce que celle d'Olympe Berthelier avec M. le baron Stanislas Lejard. De bonne heure, toute la population du bourg fut sur pied pour faire haie et cortège, et la Société philharmonique grimpa sur la tribune de l'église pour aider au recueillement et à l'édification des fidèles par des polkas et des valse^s étourdissantes. Elle était belle comme un ange avec sa couronne de mariée, symbole suprême de virginité et d'innocence; un peu pâle, comme il convient; parée de grâce et de modestie, comme le lis de la vallée. L'assistance était composée de barons, de comtes, de marquis, de baronnes, de comtesses et de marquises, resplendissantes de diamants, de perles et de soie. Des voitures armoriées, surmontées de cochers olympiens qui laissaient tomber du haut de leurs sièges des regards d'une superbe indifférence sur l'admiration des foules, faisaient dès le matin craquer et étinceler les pavés. L'église

carillonnait comme pour la Fête-Dieu. La pauvre madame Berthelier avait l'air de demander pardon au public de tout ce luxe et de tout ce tapage; madame Jobin, empanachée et étincelante de strass, sautillait triomphalement au bras d'un membre du corps diplomatique quinze fois décoré. Quant à M. Jobin, il marchait seul à la queue du cortège, comme un invité de vaudeville, derrière un cachemire de l'Inde dont son œil de douanier scrutait la trame et fixait le droit d'entrée.

Pendant que l'orgue retentissait, que les cloches sonnaient et lançaient aux échos leurs triomphantes volées, Joseph suivait, pâle, exténué, le chemin qui conduit au cimetière où reposait sa mère. Il s'y trouva seul. Personne, ce jour-là, ne songeait aux morts; tous les yeux, toutes les oreilles, tous les cœurs étaient à Saulières, où se célébrait la grande réjouissance. Arrivé près d'une modeste tombe, il s'agenouilla et pria, puis il se releva en sanglotant et murmura d'une voix désespérée : « Ce n'est pas ma faute! ma mère, ce n'est pas ma faute! »

Le soir même, madame la baronne Olympe Lejard prenait avec son mari la route de Paris.

Nous étions au commencement du printemps de 1859; l'armée française venait de franchir les Alpes. Je reçus une lettre de Joseph où il m'apprenait qu'il s'était engagé dans le *** régiment de ligne, qu'il était au dépôt à Briançon et qu'il rejoindrait incessamment son régiment, déjà en Italie. Un pressentiment pénible me traversa l'esprit, et je partis tout de suite pour Briançon. Je m'adressai à la caserne; on me répondit que le fusilier Borel était à l'exercice sur l'esplanade. Je le découvris enfin au milieu d'une douzaine de conscrits sous la conduite d'un caporal. « Une, deux! gauche, droite! » Il rougit et sourit en me voyant. Quand l'exercice fut terminé, il vint à moi et me sauta au cou. « Tu me trouves drôle, me dit-il, avec mon shako et ma baïonnette au flanc? — Que diantre d'idée as-tu eue! lui répondis-je en affectant la gaieté; que ne t'es-tu engagé au moins dans un régiment de cavalerie? — Bast! dit-il, je ne suis pas d'humeur à faire le beau dans un spencer de hussard; j'aurais un cheval à soigner, et c'est déjà bien assez de moi-même. Et puis je ne le regrette pas; ces fantassins sont de braves gens : aujourd'hui inoffensifs, modestes, timides même, ces pauvres garçons seront demain tout bonnement des héros, simplement, sans fracas, sans forfanterie, et revenus au village, ils raconte-

ront leurs hauts faits comme la chose la plus naturelle du monde. » Nous nous promenâmes longtemps en ville, devisant de choses et d'autres; d'Olympe, pas un mot. Je vis bien que son but était de se décharger de la vie et qu'il comptait sur la guerre pour lui rendre ce service. Je l'emmenai dîner; à table, il eut un moment d'oubli et d'entrain; nous parlâmes de nos souvenirs de collège et nous rimes un instant comme des bienheureux. Je croyais la partie gagnée. « Eh bien! lui dis-je avec gaieté, maintenant que te voilà sur le chemin de la gloire, il faut te pousser en avant et faire comme ton père, les galons d'abord, puis l'épaulette, et puis la croix.... — La croix de bois, me répondit-il avec un sourire triste, et encore! » Nous sortîmes. Le ciel était sombre et le charme fut rompu. Jamais je ne subis contrainte plus pénible. Nous nous promenâmes encore en silence jusqu'à l'heure de la retraite; nous comprenions tous deux que nous avions le cœur oppressé, sans oser nous le dire. Je le ramenai jusqu'à la porte de la caserne. « Au revoir, lui dis-je en lui serrant fortement la main et en donnant à mon accent toute l'énergie et toute la confiance dont je fus capable, au revoir. — Adieu, me répondit-il d'une voix étouffée. — Au revoir, » repris-je avec plus de force encore. Nous nous embrasâmes et il rentra. J'avais déjà le dos tourné lorsque j'entendis qu'il me rappelait. « Si tu la revois, me dit-il d'une voix sourde, tu ne lui feras pas de reproches. » Je ne pus lui répondre tant j'étais suffoqué. Nous nous séparâmes, et je ne le vis plus.

Le 18 juillet suivant, je reçus un petit paquet avec une lettre. Je reconnus un petit médaillon contenant des cheveux de madame Borel et un livre de prières que je lui avais vu souvent entre les mains. Il était marqué çà et là de taches brunes qui me semblèrent des taches de sang. La lettre contenait ce qui suit :

« Hôpital de Milan, ce 10 juillet 1859.

» J'ai le chagrin de vous annoncer la mort de M. Joseph Borel, caporal dans ma compagnie, tué par l'ennemi à la bataille de Solferino. C'était un digne garçon que nous aimions tous et qui s'est conduit en brave pendant toute la campagne. J'étais à côté de lui quand il tomba frappé d'une balle dans la poitrine, et je le couchai moi-même contre un arbre. Il tira de sa capote le livre et le médaillon que je vous envoie, et qu'il me dit provenir de sa mère, et un portrait de femme tracé au crayon qu'il baisa à plusieurs reprises. Il me pria d'envoyer

après sa mort les deux premiers objets à votre adresse; quant au portrait, il me dit de le brûler moi-même. Il est mort les yeux mouillés de larmes et fixés sur ce portrait. Comme je n'avais pas de feu sous la main, je le donnai à un de mes soldats, qui en bourra son fusil et l'envoya tout brûlé à l'ennemi. C'était probablement plus d'honneur que n'en méritait l'original, car nous avons appris que la cause de la tristesse du pauvre garçon était d'avoir été trompé par une femme. Je suis moi-même éclopé à l'hôpital de Milan; si j'en réchappe, je me ferai un devoir et un plaisir de venir serrer la main de celui qui a été l'ami de ce brave et noble cœur.

» GAREL,

• Lieutenant au *** de ligne. •

Et elle? Je l'ai revue; c'était au bal de l'ambassade d'Autriche. Elle habite un somptueux hôtel dans le faubourg Saint-Honoré. Sa mère est à l'entre-sol et ne voit que fort peu sa fille; elle fait elle-même son dîner dans une petite cuisine, et quand Olympe est au bal ou à l'Opéra, elle descend en cachette chez la concierge, qui est une bonne âme, avec laquelle elle passe la soirée. Madame Jobin n'est reçue que rarement; elle est furieuse et jure ses grands dieux que jamais elle ne fera plus le bonheur de personne. M. Jobin, tout en souriant de son immortel sourire, s'efforce d'imiter ses fureurs. Je l'ai revue; elle venait de perdre un petit enfant, son unique enfant; cela ne l'empêchait pas d'aller dans le monde : le deuil de ces pauvres petits êtres se porte dans le cœur et non sur les habits. La fille du receveur des domaines de Saulières était resplendissante de beauté, de diamants, de dentelles, entre le jeune lord Latimer des horse-guards et le vieux prince Ymanoff. Elle avait des airs de pairesse d'Angleterre. Son mari l'avait accompagnée au bal, puis, quand il l'eut placée au milieu de sa cour, et sous prétexte de faire un whist dans un salon éloigné, il était allé rue de Boursault s'étendre au coin du feu de mademoiselle Jenny, du corps de ballet de l'Académie impériale de musique. Il reviendra vers une heure pour reprendre sa femme et la reconduire galamment à son hôtel. Le rêve était accompli; elle était superbe, entourée, courtisée comme une reine. Et moi, seul dans cette noble et brillante assemblée, je pensais à ce pauvre garçon enseveli dans sa capote de soldat, la poitrine trouée d'une balle, dans un coin ignoré de la Lombardie. Olympe Berthelier, Joseph Borel, bourg de Saulières! qui se doutait de tout cela? Je me présentai à elle; elle me reconnut sans peine et sans trouble; le masque resta le même. Si j'ai pu me

flatter ce soir-là de faire l'effet de l'ombre de Banquo, je me trompais, et ma prétention fut bien ridicule. Pas un trait ne bougea sur sa figure; ce fut le même sourire, la même grâce enchanteresse. Du temps passé, pas un mot, pas une allusion. Je dansai avec elle, et pendant que je tenais ses doigts effilés dans ma main, il me prenait des envies terribles de les écraser; alors je me souvins des dernières paroles de mon pauvre Joseph : « Si tu la vois, tu ne lui feras pas de reproches! »

Cette femme sera heureuse. Elle n'a pas d'enfants, elle n'aime pas sa mère, elle n'aime pas son mari, elle n'aime que sa beauté. Mais cette beauté se flétrira un jour; alors qui sait? peut-être en fouillant dans quelque meuble trouvera-t-elle un bouquet fané, une vieille lettre d'amour écrite par un écolier de quinze ans; peut-être une larme tombera-t-elle de ses yeux! Je le souhaite, je ne l'espère pas.

A. STREHLY.

M. DARWIN

ET

SA THÉORIE DE LA FORMATION DES ESPÈCES.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

Dans un premier article nous avons exposé les grands traits de la théorie par laquelle M. Darwin cherche à expliquer la formation des espèces animales et végétales. Cette théorie fait descendre les espèces actuellement vivantes de celles dont le marteau du géologue nous révèle l'existence dans les couches sédimentaires, et qui ont cessé de vivre à une époque déjà reculée. Ses prétentions audacieuses vont même jusqu'à assigner à la nature organisée tout entière un ancêtre commun, dont les cendres sont sans doute à jamais ensevelies dans les couches géologiques. La métamorphose perpétuelle des nombreux descendants de ce premier être vivant est régie par l'élection naturelle. Cette transformation, ce *devenir* incessant de tout ce qui a vie, avait été entrevu par l'imagination poétique de Goëthe, mais avant M. Darwin nul n'en avait démontré la réalité.

Nous avons fait voir avec quelle facilité l'ingénieuse théorie de M. Darwin résout plusieurs problèmes soulevés par l'étude de la nature organisée. Grâce à elle, l'unité de composition organique des êtres appartenant à un même embranchement cesse d'être un mystère, et les organes rudimentaires, éternelle pierre d'achoppement pour la téléologie, n'ont plus rien d'énigmatique. Toutefois, la théorie de

¹ Voir la livraison du 31 août 1861.

M. Darwin étant fort audacieuse, et incomplète à certains points de vue, le lecteur a dû sentir naître dans son esprit plus d'une objection.

Sans doute, la formation des espèces actuelles aux dépens d'espèces antérieures, sous l'influence de l'élection naturelle, expliquerait les affinités naturelles d'une manière suffisante. Mais alors l'étude de la botanique, de la zoologie, de la paléontologie, devrait révéler l'existence actuelle ou passée de nombreux chaînons intermédiaires entre les types considérés aujourd'hui comme espèces par les naturalistes. Or, il n'en est point ainsi. Voilà une première objection que bien des personnes seront prêtes à faire à la théorie de M. Darwin.

Il est aussi permis de secouer la tête avec incrédulité en voyant le savant anglais se servir de l'élection naturelle pour tout expliquer. Tantôt cet agent est invoqué pour rendre compte de la formation d'organes peu importants comme les poils ou les ailerons de certaines graines; tantôt c'est encore à lui qu'il faut avoir recours pour expliquer la formation d'appareils extrêmement complexes, par exemple, de l'oreille ou de l'œil. Voilà, certes, des effets bien divers rapportés à une seule et même cause. Or, cette cause n'est-elle pas encore trop mystérieuse elle-même pour qu'il soit possible de lui rapporter avec certitude des effets si éloignés les uns des autres?

Puis les instincts variés et admirables de tant d'animaux n'opposent-ils pas un obstacle invincible à toute théorie de la transformation des espèces? Comment sont nés en effet ces instincts? comment l'abeille, cet architecte sans rivaux de la gent ailée, pourrait-elle descendre d'un être dépourvu de l'instinct qui porte à construire? Cette objection vaut bien les deux précédentes. N'est-elle pas fatale à l'hypothèse de M. Darwin?

Enfin, comment oublier cette vérité devenue banale que les croisements d'espèces sont stériles ou ne donnent naissance qu'à des hybrides inféconds, tandis que les croisements de variétés ne nuisent point à la fécondité des descendants? Il y a là, semble-t-il, de quoi réduire à néant toutes les merveilles dont on veut faire honneur à l'élection naturelle.

M. Darwin n'a point volontairement fermé les yeux sur les côtés faibles de sa théorie. Il a, au contraire, cherché à prévoir les objections et à les réfuter. Les difficultés que nous venons de signaler ont en particulier attiré son attention, et il s'est attaché à les surmonter ou du moins à les atténuer. Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire *in extenso* cette partie de son ouvrage. L'analyse que nous nous proposons d'en donner aujourd'hui aura, en effet, le défaut de beau-

coup d'abrévés. Sa brièveté donnera trop souvent aux arguments de l'auteur quelque chose de spécieux ou de recherché, tandis que les pages originales se distinguent par une finesse d'observation remarquable, alliée à une dialectique serrée. En outre, une analyse doit se contenter de formuler d'une manière générale bien des résultats de nature à paraître contestables. Elle est obligée de passer sous silence la plupart des faits à l'appui qui les accompagnent dans l'ouvrage complet. Aussi notre analyse paraîtra-t-elle çà et là quelque peu aventureuse et hasardée.

Quelque difficile que soit cette tâche, nous tenterons cependant de résumer les arguments par lesquels M. Darwin combat les objections capitales signalées plus haut. Dans ce but, nous allons les reprendre successivement toutes les quatre et les discuter.

PREMIÈRE OBJECTION. — Pourquoi, si les espèces descendent insensiblement, par voie de génération, les unes des autres, pourquoi ne trouve-t-on pas partout de nombreuses formes de transition? Pourquoi le naturaliste observe-t-il le plus souvent dans la nature, au lieu d'une confusion universelle, des espèces bien délimitées?

M. Darwin reconnaît pleinement que les espèces sont généralement assez bien délimitées et ne se présentent point sous la forme d'un chaos inextricable de chaînons unis les uns aux autres; mais il attribue ce résultat à plusieurs causes distinctes.

Les variétés nouvelles ne se forment qu'avec une extrême lenteur. Le rôle de l'élection naturelle est nul aussi longtemps qu'il ne se produit pas de variations propres à provoquer son action. Cette élection agit en effet seulement à l'apparition d'une variété mieux appropriée que telle ou telle autre aux exigences de la contrée dans laquelle elle se produit. Or, c'est ce qui ne peut avoir lieu qu'à la suite de circonstances diverses rarement réalisées. Telles sont les modifications dans le climat, les immigrations de nouveaux habitants, la modification simultanée de plusieurs espèces amenant une réaction contre les types primitifs, etc. Cette lenteur dans l'apparition des variétés nouvelles est une première cause de la permanence apparente des types spécifiques.

À côté de cette première cause viennent s'en ranger d'autres. C'est ainsi que certaines régions aujourd'hui continues peuvent avoir existé sous la forme de plusieurs îles distinctes pendant la dernière époque géologique. Dans chacune de ces îles des êtres semblables ont pu se modifier de diverses manières. Peu à peu, les variétés les plus voisines des types originels auront été anéanties sous l'influence de l'élection

naturelle. Plus tard enfin, les variétés survivantes auront apparu comme espèces distinctes lorsqu'un soulèvement aura réuni ces diverses régions en un seul continent.

Il est vrai que, lorsque deux ou plusieurs variétés se forment dans deux parties d'une aire géographique continue, il doit exister des variétés intermédiaires dans les zones intermédiaires. Toutefois, ces variétés intermédiaires n'ont généralement qu'une existence passagère, car elles ont inévitablement le dessous dans la lutte pour l'existence. C'est ce que nous avons suffisamment montré dans notre premier article. D'ailleurs, s'il a nécessairement existé dans la série des temps une foule de chaînons intermédiaires entre des espèces aujourd'hui distinctes, il est certain que l'élection naturelle a dû les éliminer et que ces chaînons ont cessé de vivre.

Cette réponse de M. Darwin à l'objection énoncée plus haut fait, il est vrai, surgir une objection nouvelle. Ces chaînons intermédiaires entre les espèces ont dû exister autrefois. On devrait donc les rencontrer à l'état fossile dans les couches sédimentaires. Or, malgré les progrès rapides de la géologie et de la paléontologie, ces chaînons n'ont pas été retrouvés jusqu'ici. Cette objection nouvelle n'embarrasse point M. Darwin, car il conteste hardiment à la paléontologie le droit de dire son avis sur ce sujet. Ce procédé est au moins commode, peut-être le trouvera-t-on en outre un peu cavalier. Et pourtant comment blâmer M. Darwin de son audace ?

Les données de la paléontologie sont jusqu'ici tout à fait insuffisantes. Une partie minime du globe seulement a été explorée par les géologues, et les régions les mieux étudiées ne peuvent fournir que quelques documents isolés sur l'histoire de notre terre. Il est aujourd'hui à peu près avéré que les vastes couches fossilifères se sont formées sur un fond de mer durant une période d'affaissement. Or, les périodes d'affaissement alternent toujours avec d'immenses périodes de repos et de soulèvement pendant lesquelles les dépôts sédimentaires sont à peu près nuls. Les strates fossilifères ont donc été accumulées d'une manière intermittente et à intervalles irréguliers. Chaque formation est moins un acte complet de la création qu'une scène isolée prise au hasard dans un long drame qui se déroule avec une lenteur extrême. Sans doute il a fallu des temps incommensurables pour produire les nombreuses espèces qui peuplent notre globe ; mais les dépôts géologiques, conformément à la théorie des causes lentes, si habilement défendue par M. Lyell, nous donnent la preuve d'une durée immense pour chacune des scènes dont ils retracent vaguement l'histoire.

Dans la Grande-Bretagne, les couches paléolithiques ont une épaisseur de 57,154 pieds, les couches secondaires de 13,190, les couches tertiaires de 2,240. L'épaisseur totale est donc de 72,484 pieds. En outre, certaines couches, qui font défaut à la succession de terrains de la Grande-Bretagne, ou qui n'y sont représentées que par de minces assises, atteignent sur le continent une puissance de plusieurs milliers de pieds. Quel temps n'a-t-il pas fallu pour former de tels sédiments, puisque le dépôt formé par le Mississipi, ce roi des fleuves, n'atteint qu'une épaisseur de 600 pieds en 100,000 ans à son embouchure!

Que sont donc les collections de nos musées comparativement aux milliers et aux milliers de générations qui se sont succédé à la surface de notre globe? Un fétu isolé, maigre, représentant toute une moisson.

Les recherches géologiques ont ajouté un grand nombre d'espèces à des genres soit éteints, soit vivants, et comblé en partie les intervalles entre certains groupes d'êtres organisés. Elles n'ont pourtant guère amoindri l'importance des distinctions spécifiques en faisant connaître des variétés intermédiaires. Mais doit-on en conclure que ces variétés n'ont jamais existé? Nullement. En effet, pendant la formation d'un grand nombre de terrains, l'Europe présentait l'apparence d'un amas d'îles semblable à l'archipel de la Malaisie. Or, qui pourrait juger de l'ensemble de la nature actuelle par la seule inspection des espèces propres à l'archipel malais? Poser cette question, c'est la résoudre; et c'est aussi reconnaître l'insuffisance des archives géologiques. D'ailleurs, une grande partie des espèces marines répandues dans l'archipel malais s'étendent aujourd'hui jusqu'à des centaines et des centaines de lieues au delà des confins de cette agglomération d'îles. L'analogie permet de supposer que ces espèces à distribution géographique très-vaste sont mieux placées que d'autres pour produire des variétés. Celles-ci sont d'abord purement locales, mais pour peu qu'elles soient vigoureuses, elles se répandent à leur tour au loin, et si elles devaient revenir un jour jusqu'à l'archipel habité par le type primitif, les zoologistes les considéreraient comme spécifiquement distinctes de ce type.

On affirme souvent, il est vrai, que certains groupes d'êtres organisés ont apparu subitement et n'ont pu, par conséquent, descendre par modifications graduelles de types préexistants. Une telle assertion est généralement très-hasardée. Quelques exemples suffiront à le prouver. Le temps n'est pas éloigné où tous les traités de géologie parlaient des mammifères comme ayant apparu subitement au commencement de la période tertiaire. Aujourd'hui pourtant, un des plus

riches gisements de mammifères connus est classé avec certitude dans le milieu de la série des terrains secondaires ; on a même découvert un mammifère incontestable, à la base de cette série, dans le nouveau grès rouge.

Cuvier insistait volontiers sur le fait qu'il n'existait pas de singes tertiaires. Cela n'a pas empêché les paléontologistes plus modernes d'en découvrir soit aux Indes, soit en Amérique, soit en Europe, jusque dans les terrains éocènes.

Les cétacés paraissent vivre dans des conditions éminemment propres à favoriser leur fossilisation. Jusqu'à ces dernières années pourtant, les paléontologistes n'en avaient point découvert dans les terrains secondaires ; aussi les faisaient-ils apparaître pour la première fois avec l'époque éocène. La paléontologie actuelle enregistre cependant le nom d'un cétacé appartenant aux grès verts supérieurs.

Dans un mémoire sur les cirrhipèdes sessiles, M. Darwin lui-même remarquait combien ces animaux sont communs dans les mers actuelles et dans les terrains tertiaires, sans qu'on en connaisse une seule espèce appartenant aux terrains antérieurs. Ces animaux étant conformés de manière à pouvoir être fossilisés avec la plus grande facilité, M. Darwin était obligé de conclure, bien malgré lui, que ces cirrhipèdes ont apparu subitement avec l'époque tertiaire. A peine le mémoire était-il publié, que M. Bosquet découvrait un cirrhipède sessile dans la craie de Belgique. C'était même un *Chthamalus*, genre fort commun et universellement répandu. Il a donc existé dans la période secondaire des cirrhipèdes sessiles qui peuvent être les ancêtres de ceux de la période tertiaire. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, montrent combien il faut se défier des prétendues apparitions subites de groupes nouveaux dans la nature organisée.

On ne saurait nier que M. Darwin n'ait réussi à combattre très-habilement l'objection basée sur l'absence relative, dans les couches géologiques, de chaînons intermédiaires entre les espèces. Mais la géologie lui réservait une objection bien plus grave. Les strates les plus anciennes des terrains siluriens, les couches cambriennes, renferment déjà des êtres organisés appartenant à des types très-divers. Où faut-il donc chercher les ancêtres de ces types ?

M. Darwin a fait courageusement à cette question la seule réponse possible : leurs ancêtres ont vécu dans les temps pré-siluriens. C'est là peut-être le point le plus faible de l'argumentation, car plusieurs des géologues les plus éminents, sir Roderik Murchison en tête, sont convaincus que l'époque silurienne a vu l'aurore de la vie sur notre

planète. M. Lyell et Edward Forbes ont contesté, il est vrai, la légitimité de cette opinion, et récemment encore M. Barrande a ajouté au système silurien un étage inférieur riche en espèces. Mais cette époque pré-silurienne a dû être d'une durée très-considérable, pour avoir fait surgir tant d'espèces des variations d'un seul type primitif. Où donc chercher les couches qui correspondent à cette période? « Sous l'Océan peut-être, » répond M. Darwin. Les observations de ce savant sur les récifs de coraux l'ont, il est vrai, convaincu que les grands océans sont, dès une haute antiquité géologique, le siège d'un affaissement, tandis que les archipels sont des aires d'oscillations alternatives, et les continents des aires de soulèvement; mais il est possible que les aires de soulèvement et d'affaissement aient changé dans le cours des âges. Dans ce cas, il se pourrait que le fond de l'Océan Pacifique recélât d'épaisses couches pré-siluriennes. C'est une hypothèse, mais, hélas! une pure hypothèse. Mieux vaut peut-être chercher ces couches pré-siluriennes dans les terrains métamorphiques aujourd'hui dépourvus de fossiles. L'existence de schistes cristallins, en particulier de gneiss supérieurs à certains terrains siluriens, existence constatée aujourd'hui par sir R. Murchison, permet de supposer dans les gneiss inférieurs de véritables terrains sédimentaires, dont les restes organisés auraient été détruits par une cause inconnue. Les analyses chimiques de M. Delesse parlent aussi en faveur de cette manière de voir, puisqu'elles ont révélé dans les gneiss la présence d'une substance organique. Quoi qu'il en soit, nous désirons vivement, pour le salut de la théorie, la découverte de fossiles vraiment pré-siluriens.

DEUXIÈME OBJECTION. — Est-il possible qu'un animal ayant une constitution et un genre de vie déterminés puisse descendre, par modifications graduelles, de quelque animal ayant des habitudes entièrement différentes? Peut-on admettre que l'élection naturelle puisse produire, soit des organes d'importance secondaire, comme la queue d'une girafe servant de chasse-mouches, soit des organes aussi admirablement complexes que l'œil?

Il est certain qu'au premier abord on ne peut comprendre comment un animal présentant certaines habitudes pourrait descendre d'un autre animal ayant des habitudes diamétralement opposées; comment un carnassier terrestre, par exemple, pourrait être transformé en carnassier aquatique. En effet, comment auraient vécu les individus formant la transition?

M. Darwin ne se laisse pas arrêter par cette difficulté dont il recon-

naît cependant l'importance. Il existe en effet certains animaux dont les habitudes sont intermédiaires entre celles des animaux aquatiques et celles des animaux terrestres. Ainsi, le vison, espèce de belette américaine à pieds palmés, dont la fourrure ressemble à celle de la loutre, plonge dans les eaux, durant l'été, pour y saisir les poissons; en hiver, en revanche, lorsque tout est solidifié par la gelée, il donne la chasse aux souris et aux autres animaux terrestres.

On peut citer d'autres cas où certains animaux paraissent avoir changé de genre de vie. Aucun être n'est mieux conformé pour grimper sur les arbres et saisir les insectes dans les fentes des écorces que les oiseaux appartenant au groupe des pics. Il existe néanmoins, dans l'Amérique du Nord, des pics qui se nourrissent de fruits, tandis que d'autres, dans les États de la Plata, saisissent les insectes au vol. Ces pics rappellent leurs congénères, et sans doute leur origine, par la raucité de leur voix et par leur vol ondulatoire, mais ils ont entièrement perdu l'habitude de grimper.

Si chaque espèce a été créée primitivement comme elle se présente à nous, comment ne pas ressentir quelque surprise à la vue d'un animal dont le genre de vie et l'organisation offrent la plus complète désharmonie? Or il existe de tels animaux. Nous ne les inventons point à plaisir, par amour de l'hypothèse. Les pieds palmés des canards et des oies, par exemple, semblent formés exclusivement pour la natation; pourtant il existe des oies terrestres qui ne s'aventurent jamais dans les eaux. Personne, sauf Audubon, n'a vu la frégate descendre sur la surface de la mer, bien qu'elle ait les quatre doigts palmés. On pourrait dire, en quelque sorte, que chez les oies terrestres les palmures sont déjà devenues rudimentaires quant à la fonction, sinon quant à la structure. Chez la frégate, les membranes interdigitales sont si profondément échancrées que les palmures sont déjà incomplètes. Ces faits, étranges pour celui qui croit aux créations spéciales, sont fort simples dans l'hypothèse de la formation des espèces par l'élection naturelle.

En face du perfectionnement graduel que présente l'organe de la vue dans la série des êtres, il n'y a rien d'absolument impossible dans l'hypothèse de M. Darwin, qui fait résulter l'œil le plus parfait d'un vertébré de l'action lente et graduelle de l'élection naturelle. Il est peut-être aussi licite d'admettre que tous les vertébrés à poumons descendent d'un ancêtre commun à mœurs aquatiques et muni d'une vessie natatoire. En revanche, nous devons avouer que la formation d'autres organes est beaucoup plus incompréhensible. Le premier

rudiment d'un œil a déjà un certain degré d'utilité pour l'animal, en lui permettant de distinguer la lumière de l'obscurité, et ce fait suffit à rendre possible le perfectionnement de cet organe par élection naturelle. Mais quel sera l'avantage du premier rudiment de l'aile de l'oiseau ou de l'insecte? La théorie de M. Darwin, si admirable lorsqu'il s'agit d'expliquer le perfectionnement graduel des êtres, nous semble laisser encore beaucoup à désirer lorsqu'il s'agit d'expliquer la première apparition des organes. Cette théorie est essentiellement téléologique, non pas, il est vrai, dans l'acception ordinaire du terme, puisque M. Darwin, comme tout naturaliste critique, est l'adversaire des causes finales proprement dites. Mais si sa théorie ne repose pas sur les causes finales, elle s'appuie du moins sur ce qu'on pourrait appeler le choix final, l'élection finale. L'élection naturelle ne peut conserver en effet que les variations utiles, et nous entendons par là utiles à l'organisme chez lequel ces variations se produisent. Elle ne peut créer ces variations utiles, et se distingue par conséquent nettement des causes finales; mais elle tend à perpétuer ces variations lorsqu'un accident quelconque les a produites. Par suite de cette direction en quelque sorte téléologique de l'élection naturelle, il est extrêmement difficile de se rendre compte de la formation première d'une foule d'organes. Le plus souvent, en effet, les premiers rudiments d'un organe ont dû être moins utiles à l'organisme qu'embarrassants pour lui.

Nous insistons à dessein sur cette difficulté, car notre admiration pour l'ingénieuse théorie de M. Darwin ne doit pas nous empêcher d'en signaler les côtés faibles. Espérons cependant que l'ouvrage plus étendu promis par M. Darwin contiendra d'amples détails sur la question obscure de la première apparition des organes. Peut-être la sagacité de l'auteur saura-t-elle découvrir dans ces rudiments d'organes une utilité imprévue. Cela nous paraît, il est vrai, peu vraisemblable, bien que la pénétration du savant anglais ait déjà réussi souvent à exploiter en faveur de sa théorie des faits qui semblaient au premier abord militer contre elle¹.

¹ Qu'il nous soit permis de citer encore un de ces exemples. M. Darwin suppose que l'aiguillon de l'abeille est résulté de la modification graduelle d'une tarière dentée analogue à celle qu'on observe chez d'autres familles d'hyménoptères (Tenthrediniens, Urocérides et autres). Cependant, l'abeille succombant fort souvent à la suite de la piqûre qu'elle fait avec son aiguillon, cette arme semble lui être encore plus préjudiciable qu'utile. M. Darwin répond que l'aiguillon, quelque nuisible qu'il puisse être à l'individu, est utile à la communauté, et peut donc être développé sous l'influence de l'élection naturelle. Cette explication est ingénieuse, trop ingénieuse peut-être, diront quelques-uns.

TROISIÈME OBJECTION. — Les instincts peuvent-ils être acquis et modifiés par l'élection naturelle? Que dire de l'instinct merveilleux qui enseigne aux abeilles à faire des cellules assez régulières pour exciter l'admiration des plus profonds mathématiciens?

Avant de répondre à cette objection, il est bon de s'entendre sur ce qu'on doit appeler instinct. Les auteurs varient beaucoup quant à la définition de ce terme. Ch. Bonnet, le naturaliste philosophe de Genève, disait que pour bien comprendre l'instinct il faudrait passer quelque temps dans le cerveau d'une bête, sans être une bête soi-même. Cette condition n'est peut-être pas entièrement irréalisable, car le plus grand génie a, lui aussi, sa petite dose d'instinct. Heureusement, les auteurs, si peu d'accord sur les définitions, s'entendent généralement sur les actes qu'on peut taxer d'instinctifs. Toute action qui ne pourrait être faite par l'homme sans expérience et étude préalable est dite instinctive, dès qu'elle est faite par un animal, surtout par un jeune animal sans expérience aucune. Même chez l'homme, tout acte indépendant d'expérience préalable, comme l'acte de teter chez le nourrisson, est dit instinctif. Si Mozart eût joué un air la première fois qu'il vit un piano, on aurait dû considérer ce jeu comme instinctif.

Frédéric Cuvier et d'autres ont comparé les instincts aux habitudes. Ce rapprochement est heureux. Les instincts s'associent comme les habitudes. Un acte instinctif en appelle un autre, comme une note d'un air connu appelle la note suivante. Pierre Huber observa une fois une espèce de chenille qui se construisait une sorte de hamac très-compiqué. Ayant pris une de ces chenilles dont la construction était déjà très-avancée, disons terminée jusqu'au sixième étage, il la plaça dans la construction d'un autre individu élevée seulement jusqu'au troisième étage. La chenille continua la construction en formant un quatrième, un cinquième et un sixième étage. Mais lorsque Hubert prit une chenille dont la construction n'était encore élevée que de trois étages et la plaça dans une construction à six étages, il vit cette chenille fort embarrassée. L'animal, au lieu d'achever simplement la construction, reprit son travail où il l'avait laissé dans l'édifice précédent, c'est-à-dire au troisième étage. En lisant ces détails, le lecteur ne se souvient-il pas d'avoir été interrompu brusquement au milieu d'une ritournelle ou d'un chant, et de n'avoir pu continuer qu'à la condition de reprendre la ritournelle ou le chant dès son commencement?

Il y a donc une grande ressemblance entre l'instinct et l'habitude. L'instinct est en quelque sorte une habitude innée. Supposez donc qu'une habitude vienne à se transmettre de père en fils par héritage,

on ne pourra plus la distinguer d'un instinct. Certains instincts n'ont probablement pas d'autre source, bien qu'on ne puisse pas assigner à tous une semblable origine. Les instincts sont certainement aussi utiles aux animaux que bien des particularités de structure. Si donc les instincts sont susceptibles de modifications sous l'influence de certains changements dans les conditions de vie, quelques-unes de ces modifications pourront être particulièrement utiles à l'espèce, et par conséquent se propager, se perpétuer par voie d'élection naturelle. La modification permanente des instincts à l'aide de l'élection naturelle devient donc possible dès que ces instincts sont soumis à des variations comme la forme et la structure des organes.

Pour répondre à cette dernière objection, M. Darwin n'a donc qu'à montrer les instincts variant chez une même espèce. Nous verrons qu'il y réussit sans peine.

M. Darwin rencontre, il est vrai, une difficulté sur sa route. S'il est exact que les instincts se soient formés sous l'égide de l'élection naturelle, ils doivent toujours être utiles à l'espèce dont ils sont l'apanage. Or, en est-il bien ainsi? M. Darwin le pense. Les exceptions à cette règle ne sont pour lui qu'apparentes. Il est pourtant impossible d'attribuer une utilité directe à certains instincts. Chacun sait, par exemple, que les pucerons cèdent volontairement un liquide sucré aux fourmis. M. Darwin imagina d'empêcher pendant plusieurs heures l'accès des fourmis auprès d'une douzaine de pucerons, dans le but de laisser au liquide en question le temps de s'accumuler. Puis il frappa légèrement les pucerons à l'aide d'un cheveu à peu près comme les fourmis le font avec leurs antennes. Les insectes ne parurent pas s'en inquiéter. M. Darwin permit alors l'approche d'une fourmi, et chaque puceron de livrer sa gouttelette sucrée dès qu'il sentit le contact des antennes de la quêteuse. Cet instinct du puceron paraît ne profiter qu'à la fourmi. Pour le salut de sa théorie, M. Darwin est donc obligé d'admettre que le puceron ressent un allègement en se débarrassant de cette excrétion miellée. Cette hypothèse est un peu forcée et d'ailleurs insuffisante. Il vaut mieux reconnaître franchement que nous ne pouvons comprendre un instinct aussi étrange. C'est là un de ces petits détails auxquels les adversaires de M. Darwin sauront se cramponner.

Revenons d'ailleurs à la question principale. Nous affirmions tout à l'heure que les instincts sont sujets à de nombreuses variations. L'étude des animaux domestiques fournit des preuves suffisantes en faveur de cette assertion. Certaines poules, par exemple, perdent l'instinct de couvrir leurs œufs. — Tous les loups, les renards, les chacals et les

espèces du genre chat, quelque apprivoisés qu'ils puissent être, sont portés à attaquer les volailles, les moutons et les porcs. Cette propension a été également trouvée incurable chez les jeunes chiens rapportés de la Terre de Feu et de l'Australie, où les sauvages ne possèdent pas d'animaux domestiques. Et pourtant combien est-il rare qu'on soit obligé d'enseigner aux chiens de nos pays civilisés à respecter les animaux de basse-cour ! Sans doute, ils les attaquent parfois et sont punis pour ce fait. S'ils se rendent coupables d'une récidive, ils sont le plus souvent détruits sans pitié. Nos chiens ont donc été civilisés à la fois par l'élection humaine et par les habitudes héritées de leurs ancêtres. En revanche, les petits-poulets ont perdu par habitude la crainte des chiens et des chats, qui était sans doute primitivement instinctive chez eux. On voit donc que les animaux peuvent perdre des instincts naturels et acquérir des instincts domestiques.

La difficulté n'est point encore résolue par ces exemples. Ils ne concernent, en effet, que des animaux à l'état domestique, mais ils ne sauraient fournir aucun document sur la formation d'instincts nouveaux à l'état sauvage. Il est sans doute difficile de constater avec certitude la naissance d'un instinct nouveau chez un animal soustrait à l'influence de l'homme. S'il était possible cependant de montrer de nombreux chaînons intermédiaires entre les instincts de deux espèces voisines, mais très-différentes l'une de l'autre par leur genre de vie, l'opinion de M. Darwin n'aurait plus rien d'absolument invraisemblable. Le savant anglais a réussi à démontrer l'existence de ces chaînons dans plusieurs cas avec une sagacité extraordinaire. Qu'on nous permette d'en citer quelque chose.

Parmi les fourmis à esclaves qu'étudia Pierre Huber, le *polyergus rufescens* se distingue par son incapacité de construire lui-même le nid de la communauté et de nourrir les jeunes individus. Huber enferma une trentaine de ces fourmis avec des œufs, des larves et une abondante nourriture, sans pouvoir les amener à rien faire. Les voyant sur le point de périr de faim, il introduisit dans leur prison un seul esclave (*formica fusca*), qui se mit aussitôt à travailler, nourrit les survivants, construisit un nid et prit soin des larves. Les polyergues rouges dépendent donc entièrement de leurs esclaves. Leurs propres travaux se réduisent pour les mâles et les femelles aux fonctions sexuelles, et pour les neutres à la capture des esclaves de l'autre espèce. Et même, dans le cas où l'ancien nid est devenu inhabitable, ces polyergues ne savent point prendre eux-mêmes l'initiative de l'émigration. Elle est déterminée par les esclaves, qui emportent leurs maîtres entre leurs

mandibules. Certes, si l'on ne connaissait que ce seul exemple de fourmis à esclaves, il serait bien difficile de comprendre comment l'élection naturelle a pu produire un semblable instinct.

Heureusement pour la théorie de M. Darwin que cet instinct n'est pas le seul de ce genre. On en observe en effet d'analogues, bien que légèrement différents chez d'autres espèces. Les fourmis sanguines (*formica sanguinea*), par exemple, possèdent généralement beaucoup moins d'esclaves que les polyergues rouges. Elles n'en ont même que très-peu au commencement de l'été. Aussi les occupations de ces esclaves sont-elles moins nombreuses que chez l'espèce précédente. Ils prennent seuls soin d'élever les larves, et travaillent de concert avec les maitres à la construction de la fourmilière. Maitres et esclaves se rendent ensemble à la recherche de la nourriture et vont quêter chez les pucerons. C'est ainsi du moins que Huber a vu les choses se passer en Suisse. En Angleterre, d'après MM. Smith et Darwin, les maitres seuls quittent la fourmilière pour aller chercher les matériaux de construction et la nourriture qui leur est nécessaire à eux-mêmes et à leurs esclaves. Ces derniers sont exclusivement occupés à soigner les larves dans l'intérieur du nid. Enfin, dans les cas d'émigration, les maitres transportent leurs esclaves, tandis que l'inverse a lieu chez les polyergues, comme nous l'avons dit. Les esclaves sont donc soumis à un moins grand nombre de travaux chez les fourmis sanguines de Suisse que chez les fourmis rouges (*polyergus*), et à des travaux moins nombreux encore chez les fourmis sanguines d'Angleterre. On observe une gradation presque insensible de l'instinct des unes à celui des autres. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à ce que ces différents instincts soient de simples modifications de celui des fourmis sanguines d'Angleterre.

Reste à déterminer, il est vrai, comment l'instinct des fourmis sanguines d'Angleterre a pu prendre naissance. C'est une tâche difficile. M. Darwin fait à ce sujet une hypothèse pour le moins très-spécieuse. Il a observé que des fourmis appartenant à des espèces chez lesquelles l'esclavage est inconnu, pillent accidentellement des nymphes d'autres espèces pour en faire leur nourriture. Il a pu donc arriver que quelques-unes de ces nymphes emmagasinées comme provision de bouche se soient transformées en insectes parfaits avant d'avoir été consommées. Ces individus s'occupent sans doute dans la fourmilière autant que cela est en leur pouvoir. C'est du moins ce que l'étude des fourmilières mixtes, c'est-à-dire des fourmilières à esclaves, rend très-vraisemblable. Si la présence de ces étrangers a été utile à la communauté,

on est en droit de présumer que l'élection naturelle sera entrée en jeu pour favoriser cette tendance à capturer des nymphes étrangères. A la suite d'un très-grand nombre de générations, cette tendance aura pu devenir un instinct permanent.

Les instincts des fourmis ne sont donc point un obstacle invincible à la théorie de M. Darwin, bien qu'on ne puisse affirmer qu'ils se soient produits exactement de la manière indiquée.

Il est d'autres instincts aussi merveilleux en leur genre et en apparence aussi isolés que celui des fourmis à esclaves. Tel est l'instinct qui pousse les abeilles à construire leurs rayons. Cet instinct-là aurait-il pu résulter de l'instinct différent de quelque autre hyménoptère? Peut-être bien. M. Darwin réussit du moins à montrer qu'une pareille hypothèse n'est point aussi absurde qu'on pourrait le supposer au premier abord. Les alvéoles des abeilles, si soigneusement étudiés par Réaumur et François Huber, sont à juste titre devenus l'objet d'une admiration universelle. Ces cellules prismatiques et hexagonales, dont le fond est une pyramide trièdre à faces formées par des rhombes égaux entre eux, ont paru calculées de manière que les rayons fussent construits à l'aide du minimum de cire possible. D'habiles mathématiciens, comme Kœnig, Cramer, Lhuillier, Lesage et d'autres, se sont occupés de cette question, et la plupart d'entre eux ont cru reconnaître que les angles des rhombes sont en effet tels que l'alvéole soit formé avec le moins de cire possible. Une pareille coïncidence semblait devoir devenir le pivot de la théorie des causes finales. Elle a donné lieu, en effet, à bien des dithyrambes admiratifs depuis plus d'un siècle. Toutefois, Lhuillier s'était déjà chargé de montrer que l'économie susceptible d'être réalisée par les abeilles dans la construction d'un alvéole aurait pu atteindre un cinquième de la dépense totale, tandis qu'elle n'est en réalité que d'un cinquante-unième. Il pensait néanmoins que si l'économie n'est pas très-sensible pour chaque cellule, elle peut l'être pour la totalité du gâteau, à cause de l'emboîtement mutuel des deux ordres opposés d'alvéoles.

Si les calculs de Lhuillier sont exacts, les partisans des causes finales doivent donc chercher une nouvelle base stratégique. François Huber ayant d'ailleurs reconnu que les alvéoles des abeilles ne sont point des prismes droits, mais des prismes obliques dont l'inclinaison sur la base peut varier d'une quinzaine de degrés, les anciens calculs des mathématiciens ne signifient plus rien quant à l'estimation exacte de l'économie réalisée par les abeilles. Il faut, du reste, reconnaître que l'instinct des abeilles est bien plus digne d'admiration s'il est variable

et susceptible de s'adapter à une foule de circonstances diverses, que s'il était complètement aveugle et aussi strictement nécessaire qu'un théorème de géométrie.

Or, l'instinct des abeilles n'est point aveugle. Il n'est pas absolument invariable. Déjà François Huber avait reconnu que le premier rang des cellules de chaque gâteau n'est point construit comme les autres. Les alvéoles qui le forment sont pentagonaux avec un fond composé d'un seul rhombe et de deux trapèzes. Huber avait aussi constaté que pour passer des cellules plus petites des ouvrières aux cellules plus grandes des mâles, les abeilles construisent plusieurs rangs de cellules irrégulières, dont le fond n'est plus trièdre, mais tétraèdre. Ces déviations du type architectonique fondamental doivent, il est vrai, se présenter dans chaque ruche, être pratiquées par chaque génération d'abeilles, et peuvent par conséquent résulter aussi d'un instinct général et aveugle. Il n'en est plus de même pour certaines modifications dans la forme des gâteaux, qui furent observées par Huber lorsqu'il plaça ses abeilles dans certaines conditions exceptionnelles. Mais nous verrons tout à l'heure que M. Darwin a observé des altérations bien plus frappantes de la forme des alvéoles sous l'influence de conditions nouvelles.

Buffon expliquait la régularité des constructions des abeilles d'une manière toute mécanique. Il pensait que ces insectes, pressés les uns contre les autres, font prendre naturellement à la cire une forme hexagonale. Cette cire mise en œuvre par les abeilles lui semblait comparable à des boules d'une matière molle, qui, pressées les unes contre les autres, prennent une forme polyédrique. Sans doute, cette interprétation était quelque peu grossière, mais on doit savoir gré au naturaliste français d'avoir su se tenir en garde contre les séductions du merveilleux. Les nouvelles expériences de M. Darwin nous ont dans tous les cas rappelé involontairement la théorie de Buffon; et bien que ces expériences ne puissent nullement réhabiliter cette théorie, elles montrent cependant qu'il y avait une idée juste à sa base.

M. Waterhouse s'est chargé de montrer que la forme prismatique des cellules d'hyménoptères est toujours déterminée par le voisinage immédiat d'autres cellules. Excité par les recherches de ce savant, M. Darwin a poursuivi cette étude avec zèle. Il a réussi à classer les hyménoptères mellifères de manière à former une série d'espèces dont les méthodes de construction passent insensiblement de l'une à l'autre. A l'une des extrémités de cette série nous trouvons les bourdons, insectes économes, qui se servent de leurs vieux cocons pour emmagasiner du miel, et qui les prolongent parfois en soudant des tubes de

cire sur leur bord. L'autre extrémité de la série est occupée par les abeilles, dont les gâteaux sont formés par deux couches de cellules hexagonales à pointement pyramidal, ces cellules étant disposées de telle manière que les trois rhombes du fond d'une cellule appartiennent au fond de trois cellules différentes de la couche opposée. Entre cette extrême simplicité et cette extrême complication, nous trouvons la mélipone domestique du Mexique, dont le nid a été découvert par Pierre Huber. La mélipone elle-même est intermédiaire par son organisation entre les bourdons et les abeilles, mais plus voisine des premiers que des seconds. Elle construit un gâteau de cire presque régulier, formé de deux espèces de cellules : des alvéoles cylindriques dans lesquels les larves se développent, et quelques cellules plus grandes destinées à emmagasiner le miel. Ces dernières sont à peu près sphériques et presque égales entre elles. Elles sont agrégées les unes aux autres de manière irrégulière. Mais, et c'est un point important, ces cellules sont construites à une si petite distance les unes des autres, qu'elles se couperaient réciproquement si les sphères étaient achevées. C'est ce qui n'a pourtant point lieu, les mélipones ayant soin d'élever des cloisons de cire parfaitement planes dans le plan de l'intersection idéale des deux sphères. Par suite de cette circonstance, la partie externe de chaque cellule se trouve être un segment de sphère, tandis que le reste de sa paroi est formé par deux ou trois faces planes, ou même un plus grand nombre, selon que cette cellule touche à deux ou trois autres ou à un plus grand nombre. Lorsque le fond d'une cellule se trouve en contact avec ceux de trois autres, il prend la forme d'une pyramide trièdre, grossière imitation de la base pyramidale des alvéoles d'abeilles.

En réfléchissant sur ce mode de construction, M. Darwin reconnut que si la mélipone construisait toutes ses sphères égales à une distance déterminée les unes des autres, tout en les distribuant en deux couches, son gâteau serait nécessairement formé d'alvéoles prismatiques à pointement pyramidal, aussi réguliers que ceux des abeilles. Pour que le rayon irrégulier et en apparence grossier des mélipones devînt aussi admirablement régulier que celui des abeilles, il suffirait donc qu'aux instincts de ces animaux vînt s'en ajouter un nouveau, celui de construire les cellules sphériques à une distance égale les unes des autres. La forme prismatique une fois obtenue, il n'est pas nécessaire de supposer beaucoup d'art chez ces hyménoptères pour les voir prolonger leurs alvéoles, de manière à leur permettre de contenir une quantité suffisante de miel. C'est ce que font les abeilles.

Il n'est donc pas impossible que l'instinct admirable de l'abeille se soit formé par le perfectionnement graduel de l'instinct de la mélipone, et M. Darwin est disposé à croire que telle est bien son origine. On objectera, il est vrai, que la marche suivie par les abeilles dans la construction de leurs gâteaux, marche bien connue depuis les observations de Réaumur et de Huber, ne semble pas parler positivement en faveur de cette hypothèse. Pour répondre à cette objection, M. Darwin a essayé d'amener des abeilles à modifier leur manière de construire; il a tenté de leur imposer une méthode nouvelle, à savoir la méthode même par laquelle la mélipone pourrait arriver à construire des gâteaux réguliers. Si plusieurs mélipones travaillaient simultanément à des cellules placées à une distance égale les unes des autres, elles devraient élever des faces planes dans le plan d'intersection de leurs sphères, et produire ainsi des prismes. Il fallait donc obliger les abeilles à construire un grand nombre de cellules à la fois, pour voir si elles sauraient calculer convenablement leurs distances. La tentative peut paraître téméraire, car un pareil procédé s'éloigne en apparence beaucoup de celui que les abeilles suivent d'ordinaire. Et cependant, prodige étonnant! M. Darwin a réussi.

A l'exemple de M. Fegetmeier, l'illustre naturaliste anglais a éloigné l'un de l'autre deux rayons d'une ruche, et placé dans l'intervalle un fragment de cire carré très-épais. Les abeilles commencèrent immédiatement à y creuser de petites cavités circulaires. A mesure qu'elles approfondissaient ces petites excavations, elles leur donnaient plus de largeur, de manière à les transformer en petits bassins circulaires de la forme d'un verre de montre. Le travail d'excavation avait été commencé sur plusieurs points éloignés les uns des autres d'une quantité équivalente à la distance qui sépare le centre d'une cellule du centre des cellules voisines dans les gâteaux ordinaires. Dès que les bassins circulaires furent devenus assez larges pour être tangents les uns aux autres, les abeilles cessèrent de les creuser davantage, bien que la profondeur de ces petites cupules ne dépassât pas un tiers du rayon de la sphère idéale à laquelle elles appartenaient. Puis les abeilles circonscrivirent ces cercles par des lignes droites, et élevèrent sur ces lignes les six pans des cellules hexagonales. Les alvéoles se trouvèrent donc avoir pour fond, au lieu du pointement pyramidal trièdre des cellules normales, une petite dépression en forme de verre de montre. L'ingénieuse prévision de M. Darwin était donc réalisée.

M. Darwin n'en resta pas là. Heureux d'avoir découvert cette flexibilité de l'instinct des abeilles, il répéta l'expérience en la variant

quelque peu. Au lieu de l'épaisse masse de cire carrée, il suspendit dans la ruche une plaque de cire fort mince en forme de lame de couteau, et colorée par du vermillon. Les abeilles attaquèrent la plaque des deux côtés à la fois. Mais à peine avaient-elles commencé leurs excavations, qu'elles durent cesser de les approfondir, à cause du peu d'épaisseur de la plaque. Elles construisirent néanmoins des alvéoles prismatiques parfaitement réguliers. Ces alvéoles se trouvèrent alors terminés par des bassins à fond plat, dont la partie plane était située dans le plan d'intersection des deux sphères idéales auxquelles appartenaient deux bassins opposés. La couleur rouge du vermillon permettait de reconnaître à première vue les parties de l'édifice formées par la plaque primitive.

Le lecteur a peut-être hoché la tête avec doute à l'hypothèse de l'instinct de la mélipone transformé en instinct d'abeille. L'impossibilité de cette transformation lui semblera moins évidente après ces observations réellement merveilleuses. Une question se présentera, il est vrai, à son esprit. L'élection naturelle n'agit que par l'accumulation graduelle de légères modifications de structure ou d'instinct, toutes profitables à l'espèce dans les conditions de vie qui l'environnent. Comment est-il donc possible qu'elle ait favorisé le développement graduel d'instincts architectoniques tendant toujours vers le plan de construction de l'abeille?

M. Darwin sait aussi répondre à cette question. De toutes les méthodes de construction des mellifères, celle de l'abeille est la méthode qui exige le moins de cire. Or, ces insectes ayant besoin d'une grande quantité de miel pour passer l'hiver, ceux qui auront réussi à construire les plus vastes magasins auront plus de chances que d'autres de résister aux ravages de la mauvaise saison. Par conséquent toute méthode de construction ayant pour résultat une économie de cire sera un élément important de succès pour les animaux de la famille des abeilles dans la lutte de la vie.

En résumé, M. Darwin répond victorieusement à l'objection qu'il s'était posée. Sans doute on pourra l'accuser de faire parfois sans hésiter des rapprochements hasardés. Il n'en est pas moins vrai qu'il a démontré d'une manière éclatante la flexibilité des instincts. L'instinct n'est point aveugle, il n'est pas nécessaire. Sous l'influence d'agents divers, il est susceptible de subir des modifications profondes. Or, nous le demandons, cette flexibilité de l'instinct ne répond-elle pas suffisamment à l'objection énoncée en tête de ce paragraphe?

QUATRIÈME OBJECTION. — Comment se fait-il que les croisements d'espèces sont stériles ou ne produisent que des hybrides inféconds, tandis que les croisements de variétés ne nuisent point à la fécondité des descendants ?

Cette objection est certainement d'une grande importance et mérite d'être étudiée avec soin. Mais il faut s'armer de précautions dans l'examen de ce sujet. Certaines personnes déclarent *a priori* que la fécondité des produits est le caractère essentiel de l'espèce. Ces hommes-là se refusent d'avance à toute discussion. En effet, démontrez-leur que deux animaux, considérés par eux comme appartenant à des espèces différentes, peuvent donner par croisement des produits féconds, ils répondront qu'ils se sont fourvoyés en tenant deux variétés d'une seule espèce pour deux espèces distinctes. Démontrez-leur, au contraire, que deux animaux appartenant de leur propre aveu à deux variétés d'une même espèce, ne donnent naissance qu'à des mulets inféconds, ils changeront leur système de défense et soutiendront que les deux variétés supposées sont deux espèces entièrement différentes. Il est clair qu'avec des discuteurs de cette force, il n'y a rien à faire. La partie est perdue d'avance quand on a pour adversaires des hommes décidés à prendre toute défaite pour une brillante victoire.

La question doit être traitée d'une autre manière. Il faut l'étudier et non la préjuger. Nous ne pouvons donc que féliciter M. Darwin de la marche logique qu'il a adoptée. Cette marche consiste à cataloguer d'abord les résultats des croisements observés entre des espèces ou des variétés généralement considérées comme telles et à noter les cas de stérilité et de fécondité bien constatés, puis à scruter les lois qui régissent la stérilité et les causes qui la déterminent; c'est après cette étude seulement que M. Darwin pose ses conclusions.

Il est avéré que les croisements entre des êtres organisés suffisamment distincts pour être considérés généralement comme des espèces différentes, et, au cas échéant, les croisements entre leurs hybrides sont le plus souvent inféconds. Cette règle n'est toutefois point dépourvue d'exceptions. On observe en réalité dans ces croisements tous les degrés, depuis la stérilité la plus absolue jusqu'à une stérilité seulement fréquente ou même exceptionnelle. Cela est si vrai, que les deux observateurs les plus versés dans la question de l'hybridisme, Kolreuter et Gärtner, sont arrivés à des résultats diamétralement opposés en se basant sur ce principe de distinction. Ils considèrent souvent les deux mêmes formes, l'un comme deux variétés d'une même espèce, l'autre comme deux espèces distinctes. Pour ce qui concerne les hybrides

féconds, Gärtner a trouvé que la fécondité diminue rapidement dans les premières générations, pourvu qu'on évite tout croisement nouveau avec l'une des souches pures. Cependant, d'après M. Darwin, cette diminution de fécondité peut provenir d'une cause très-distincte de la diversité spécifique, savoir : du croisement d'individus consanguins. Ce savant s'est en effet assuré par un grand nombre d'expériences que le croisement répété d'individus consanguins diminue la fécondité, tandis que le croisement d'individus non consanguins ou même appartenant à des variétés différentes l'augmente. Cette observation est d'ailleurs conforme aux opinions généralement en vogue parmi les éleveurs. Les hybrides végétaux sont rarement élevés en très-grand nombre par les expérimentateurs. Ils se trouvent d'ordinaire dans le même jardin que les espèces desquelles ils descendent, et l'on prend en conséquence des précautions pour qu'ils ne soient point fécondés par le pollen de ces dernières. Or ces précautions ont généralement pour effet la fécondation de chaque hybride par son propre pollen, circonstance qui, au bout de plusieurs générations, devient très-défavorable à la fécondité. Cette action de la consanguinité sur la plus ou moins grande fécondité résulte également de l'observation suivante : Gärtner a constaté que la fécondation artificielle des hybrides est suivie au bout de plusieurs générations non d'une diminution, mais au contraire d'un accroissement de fécondité. M. Darwin explique très-bien cette influence, en apparence très-anormale, de la fécondation artificielle, en disant que l'expérimentateur emploie d'ordinaire, pour féconder une fleur, du pollen pris sur une autre. L'influence de la consanguinité se trouve par là entièrement éliminée.

La plus ou moins grande facilité avec laquelle certaines espèces végétales peuvent être croisées dépend quelquefois de causes très-mystérieuses. Quelques lobélies et toutes les espèces du genre *hippeastrum* offrent la particularité remarquable de pouvoir être fécondées beaucoup plus facilement par le pollen d'autres espèces que par leur propre pollen. Il est par suite plus facile de se procurer des hybrides de ces espèces que des graines donnant des individus de race pure. M. Herbert a répété ces expériences pendant cinq années successives en obtenant toujours les mêmes résultats. Il a du reste été pleinement confirmé par d'autres observateurs. Des observations analogues ont été faites sur quelques passiflorées et certaines molènes (*verbascum*).

Parmi les nombreux hybrides appartenant aux genres *fuchsia*, *calcéolaire*, *pelargonium*, *petunia*, *rhododendron*, etc., qu'on élève dans nos jardins, il s'en trouve beaucoup de féconds.

Les exemples d'hybrides parfaitement féconds sont beaucoup plus rares chez les animaux que chez les végétaux, et peut-être même sont-ils tous contestables. Il n'en est pas moins certain que les hybrides animaux sont loin d'être toujours absolument stériles. Il y a des degrés dans leur stérilité comme dans celle des hybrides végétaux.

Les croisements d'espèces pures et les croisements d'hybrides présentent donc des degrés de stérilité très-divers. Lorsque le pollen d'une plante appartenant à une certaine famille est placé sur le stigmate d'une plante appartenant à une autre famille, il n'exerce pas plus d'influence sur lui que la première poussière inorganique venue. Depuis ce zéro absolu de fécondité, on observe dans les croisements d'espèces appartenant à un même genre tous les degrés possibles de fécondité jusqu'à un excès de fécondité. La même chose s'observe dans les croisements d'hybrides.

Cette loi n'est pas la seule que révèle l'étude de la stérilité résultant du croisement d'espèces différentes. M. Darwin en a reconnu plusieurs autres.

Les hybrides d'espèces difficiles à croiser et rarement fécondes entre elles sont eux-mêmes le plus souvent stériles. On ne peut cependant établir de relation entre la difficulté du premier croisement et la stérilité des hybrides auxquels il donne naissance. Dans bien des cas des espèces pures se croisent avec la plus grande facilité et donnent naissance à de nombreux hybrides, mais ceux-ci sont au contraire tout à fait inféconds. En revanche, d'autres espèces ne peuvent être croisées qu'avec beaucoup de difficulté, mais les hybrides qu'elles engendrent sont parfaitement féconds.

Le degré de stérilité est du reste très-variable chez les hybrides des mêmes espèces et paraît fort sujet à subir l'influence de conditions diverses. Il n'est pas proportionné à la plus ou moins grande affinité systématique des espèces croisées, c'est-à-dire à la plus ou moins grande ressemblance de ces espèces au point de vue de la structure et de la constitution. En effet, il serait facile de citer des cas nombreux d'espèces très-voisines les unes des autres par toute leur organisation et néanmoins incapables de se féconder réciproquement. Les exemples d'espèces évidemment très-distinctes et se fécondant avec facilité ne sont pas rares non plus. Le genre œillet (*dianthus*) renferme des espèces susceptibles d'être croisées avec la plus grande facilité; le genre silène au contraire, quoique formé d'espèces souvent très-voisines les unes des autres, n'a jamais donné naissance à un seul hybride. Et pourtant les œillets et les silènes appartiennent à la même famille, celle des

caryophyllées. Des différences analogues ont été observées entre les espèces d'un seul et même genre, par exemple dans le genre tabac (*nicotiana*).

Le degré de stérilité peut même être différent dans les croisements réciproques de deux mêmes espèces. Pour plus de clarté, nous ajouterons que le terme de croisement réciproque est appliqué par M. Darwin à des croisements comme celui de l'âne, par exemple, avec la jument, et réciproquement du cheval avec l'ânesse. Or un croisement peut s'opérer avec grande facilité sans qu'on puisse en inférer que le croisement réciproque soit possible. Ainsi la belle de nuit jalap (*mirabilis jalapa*) peut être facilement fécondée par la belle de nuit à longues fleurs (*M. longiflora*), et les hybrides résultant de ce croisement sont généralement féconds. En revanche, la fécondation inverse, celle de la belle de nuit à longues fleurs par le pollen de la belle de nuit jalap, ne réussit jamais. M. Kolreuter l'a tentée plus de deux cents fois dans l'espace de huit ans, mais toujours en vain. Nous devons à M. Thuret la constatation de faits tout semblables chez certains fucus.

D'autres règles, tout aussi inattendues, ont été formulées par M. Gartner.

Qu'on nous permette d'en mentionner rapidement quelques-unes :

Quelques espèces, par exemple, peuvent être croisées avec une grande facilité; d'autres espèces des mêmes genres montrent une tendance remarquable à imprimer leur cachet, leur *facies*, à leurs hybrides; mais ces deux propriétés ne marchent point forcément de concert.

Certains hybrides, au lieu de présenter des caractères intermédiaires entre ceux des deux espèces parentes, ressemblent toujours plus particulièrement à l'une d'elles; et ces hybrides-là, bien que ressemblant tout à fait à l'une des races pures, n'en sont pas moins, sauf de rares exceptions, entièrement stériles.

Parmi des hybrides dont les caractères sont ordinairement intermédiaires entre ceux des parents, on en trouve parfois quelques-uns ressemblant exclusivement à l'une des races pures. Ces hybrides exceptionnels sont en général parfaitement stériles, même lorsque d'autres issus de graines provenant de la même capsule sont relativement très-féconds. On aurait eu le droit de s'attendre à un résultat opposé.

Les lois bizarres que nous venons de passer en revue prouvent-elles que les hybrides ont été frappés de stérilité dans le but de prévenir les mélanges d'espèces dans la nature? M. Darwin n'hésite pas à répondre négativement à cette question, et les nombreuses variations dans les

degrés de stérilité que nous avons énumérés plus haut lui donnent entièrement raison. La stérilité des individus d'espèces différentes croisés ensemble et la stérilité des hybrides sont des phénomènes purement accidentels dépendant de différences d'organisation entre les individus. Ces différences sont, il est vrai, le plus souvent inconnues et hypothétiques, mais il est permis de supposer qu'elles concernent spécialement les organes générateurs.

Une grande partie des lois relatives à l'hybridisation paraissent s'étendre aux greffes. Les greffes réciproques, par exemple, ne s'opèrent point toujours avec égale facilité. C'est ainsi que le groseillier à maquereau ne peut être greffé sur le groseillier rouge, tandis que la greffe inverse réussit fort bien. Les affinités systématiques ne suffisent pas plus pour déterminer la possibilité d'une greffe que celle d'une hybridation. Le poirier, par exemple, peut être greffé plus facilement sur le coignassier, arbre d'un autre genre, que sur le pommier, qui appartient au même genre que lui. Les diverses variétés de poirier ne se greffent pas toutes avec une égale facilité sur le coignassier, pas plus que les diverses variétés d'abricotiers et de pêchers sur certaines variétés de pruniers. Enfin, les organes reproducteurs sont souvent modifiés par la greffe comme par l'hybridation. Certains *Robinia*, par exemple, greffés sur d'autres espèces, ne portent que très-difficilement des graines; au contraire certains sorbiers donnent, après avoir été greffés sur d'autres espèces, deux fois plus de fruits qu'à l'état normal. Ces phénomènes, comme ceux de l'hybridisme, résultent sans doute de légères différences d'organisation.

Après avoir examiné les lois qui régissent l'hybridisme, cherchons à déterminer les causes de la stérilité qui l'accompagne. Il est urgent de distinguer à ce propos la stérilité des hybrides de celle des individus d'espèces pures croisés ensemble. Ces derniers ont en effet des organes reproducteurs normaux, tandis que les premiers en ont d'imparfaits.

Pour ce qui concerne les croisements d'espèces pures, la stérilité peut souvent résulter d'une particularité physique qui s'oppose à la rencontre de l'ovule et de l'élément fécondateur. Souvent aussi cette rencontre a lieu sans que l'ovule se développe, ou bien aussi l'ovule commence à se développer, mais, par une cause inconnue, il périt durant les premiers stades de l'évolution. Cette dernière alternative se présente, d'après M. Hervitt, dans les croisements de gallinacés.

Quant à la stérilité des hybrides à organes génitaux imparfaits, il est vraisemblable qu'on doit la rapprocher de la stérilité dont les espèces

pures sont fréquemment frappées lorsqu'on les place dans des conditions anormales. La plupart des animaux montrent une tendance à devenir stériles dès qu'ils se trouvent sous l'influence de conditions exceptionnelles. C'est même là le plus grand obstacle contre lequel les sociétés d'acclimatation et de domestication ont à lutter. Ces deux sortes de stérilité ont de grands rapports. Elles s'accompagnent toutes deux fréquemment d'un grand développement de taille; toutes deux atteignent plus souvent les mâles que les femelles. Enfin, lorsque des êtres organisés sont placés durant plusieurs générations sous l'influence de conditions qui ne leur sont pas naturelles, leurs descendants montrent un grand penchant à varier. Ce fait provient sans doute de ce que les organes générateurs ont été affectés, à un moindre degré, il est vrai, que dans les cas de stérilité. Or, les hybrides présentent également un penchant marqué à varier au bout de plusieurs générations.

En thèse générale, on peut dire que de légères variations dans les conditions de vie tournent au profit de tous les êtres organisés, et que les croisements entre des individus qui appartiennent à une même espèce, mais qui diffèrent légèrement l'un de l'autre, donnent naissance à des descendants vigoureux et féconds. Les changements profonds dans les conditions de vie ont au contraire une tendance à rendre les êtres organisés plus ou moins stériles, et le croisement entre des mâles et des femelles devenus très-différents les uns des autres, c'est-à-dire devenus spécifiquement différents, produit des hybrides qui sont généralement plus ou moins stériles.

Jusqu'ici nous avons laissé de côté les métis, c'est-à-dire les produits du croisement de deux variétés d'une même espèce. Ces métis étant généralement féconds, on a voulu les considérer comme bien distincts des hybrides. Toutefois on observe tous les degrés possibles dans la fécondité des métis comme dans la stérilité des hybrides. C'est là un argument de plus en faveur de la théorie de M. Darwin. Cette similitude ne laisse en effet subsister aucune ligne de démarcation tranchée entre les variétés et les espèces. Les cas de stérilité relative des métis ne sont point rares, comme nous allons le montrer par quelques exemples. M. Gärtner sema pendant plusieurs années du maïs à graines rouges à côté de maïs à graines jaunes, sans que jamais il se produisît de croisement naturel entre ces deux variétés, bien que leurs sexes soient séparés. Il tenta alors une hybridisation artificielle sur treize pieds différents. Cette expérience ne réussit que sur un seul épi, encore cet épi ne porta-t-il que cinq grains. Il est vrai que, malgré la difficulté d'un tel croisement, les métis du maïs sont parfaite-

ment féconds. Un cas plus remarquable et parfaitement authentique a été étudié pendant plusieurs années sur neuf espèces de molènes (*verbascum*) par M. Gärtner. C'est le suivant : les variétés jaune et blanche d'une même espèce de molène produisent moins de graines lorsqu'elles se fécondent l'une l'autre que lorsque la fécondation s'opère entre individus de même nuance. Il y a plus : le croisement de deux variétés jaunes ou de deux variétés blanches appartenant à deux espèces différentes est plus fécond que celui de la variété blanche d'une espèce avec la variété jaune de la même espèce.

A quoi bon accumuler un plus grand nombre d'exemples qui ne feraient que fatiguer le lecteur ? Nous avons exposé assez longuement les recherches de M. Darwin sur les hybrides et les métis, pour prouver qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre eux. Les différents degrés de stérilité et de fécondité observés chez les uns et les autres semblent montrer que les variétés et les espèces forment une série de termes insensiblement gradués, les variétés n'étant que des espèces encore peu tranchées. Or c'est bien là ce qu'exige la théorie de M. Darwin. Nous ne regrettons pas d'être entrés à ce sujet dans une foule de détails très-circonstanciés. En effet, l'hybridisme est la clef de voûte de la théorie de la permanence des espèces. C'est la pierre qu'il s'agissait d'arracher pour voir l'édifice s'écrouler en entier. M. Darwin y a réussi.

Nous venons de voir M. Darwin réfuter les objections principales qu'on peut faire à sa théorie de l'origine des espèces. Sa défense est au moins habile, souvent même elle est victorieuse. Sans doute ses adversaires ne se tiendront point pour battus, et ils auront encore bien des occasions de reprendre l'offensive.

L'argument le plus important qu'ils feront valoir, c'est que la théorie de M. Darwin exige pour la formation des espèces animales et végétales une durée qui effraye notre imagination. Mais est-ce bien là un argument ? Nous ne le pensons pas. La doctrine de l'immutabilité de l'espèce devait forcément régner sans opposition, aussi longtemps que le monde passait pour n'être âgé que de quelques milliers d'années. Mais aujourd'hui chaque progrès de la science tend à vieillir notre globe. On peut même dire sans crainte qu'il serait aussi insensé d'assigner des limites à l'histoire de la terre que de chercher à emprisonner l'infini de l'espace dans une mesure géométrique. La célèbre dénudation du terrain wealdien dans le sud de l'Angleterre, d'après des cal-

culs dignes de foi cités par M. Darwin, ne peut guère s'être formée en moins de trois cents millions d'années, et sa formation n'a été qu'un moment dans la série des temps géologiques. L'époque actuelle elle-même, qu'on est pourtant disposé à considérer comme une époque commençante, paraît avoir duré plus de cent mille ans. Nous n'en donnerons pour preuve qu'un calcul dont la valeur est susceptible d'être appréciée par chacun.

MM. Dickson et Brown ont trouvé dans la Louisiane un dépôt de troncs de cyprès fossiles (*cupressus disticha*, Linné, *Taxodium distichum*, Richard) appartenant à une espèce encore existante dans les régions exposées aux inondations du Mississipi. Ce dépôt est formé de dix couches de cyprès, disposées les unes au-dessus des autres et séparées par des couches de terre; on y a rencontré dix troncs de fort diamètre, pour chacun desquels le compte des couches ligneuses a donné une durée d'environ cinq mille sept cents ans. Au-dessus de la plus récente de ces couches de cyprès croît maintenant une forêt de chênes verts dont on estime l'âge à quinze cents ans. M. Dowler¹ se base sur ces faits pour établir les calculs chronologiques suivants :

Les terrains formés par les alluvions du fleuve ne produisaient primitivement que des herbes luxuriantes; c'était une vaste fondrière au sol mouvant. Peu à peu, lorsque le terrain se fut exhaussé et fut devenu plus solide, les forêts de cyprès purent s'y établir. On sait, grâce aux anciennes données de Strabon, que pendant dix-sept siècles le Nil n'a exhaussé le sol de l'Égypte, par ses dépôts d'alluvion, que de cinq pieds anglais par siècle. A en juger par cet exemple, il aurait fallu quinze cents ans au sol de la fondrière mouvante pour devenir ferme et porter des cyprès. On peut estimer d'une manière plus certaine encore la durée des forêts successives. Nous avons dit, en effet, que quelques-uns de ces cyprès atteignirent l'âge fort élevé de cinq mille sept cents ans; or, chacune des dix couches de ce dépôt houiller suppose des générations de cyprès se succédant en grand nombre, pour être ensuite renversées et abandonnées à la décomposition, avant l'époque où se sont développés les arbres encore actuellement vivants; on ne pourra donc taxer d'exagération le calcul qui admettra pour la durée du dépôt de chaque couche un espace de temps répondant au moins à deux générations de cyprès. Il résulte de là que chacune des forêts qui donna lieu à la formation d'une couche de houille dura

¹ Jameson's *Edinburgh's new philosophical Journal*, vol. LVII, 374. 1854.

au moins onze mille quatre cents ans. Le calcul donne donc le résultat suivant :

Formation et solidification de la fondrière.	1,500 ans.
Durée de deux générations de cyprès.	11,400 —
Durée de la forêt de chênes actuelle après la mise à sec et l'élévation du sol.	1,500 —
	14,400 ans.

Tel est le temps qui s'est écoulé depuis qu'une forêt de cyprès se forma pour la dernière fois sur le sol de la Louisiane. Les neuf premières fois, il n'y eut pas de soulèvement et de dessèchement du sol permettant le développement d'une forêt séculaire de chênes; mais comme les affaissements du sol qui mettaient fin à l'existence de chaque forêt de cyprès produisirent souvent un abaissement de la surface bien inférieur au niveau de la fondrière primitive, on peut, sans grande chance d'erreur, conserver ce chiffre de 1,500 ans pour chacune des dix périodes, et l'on trouve alors que la formation du dépôt complet exigea un espace de temps équivalent à $11 \times 14,400$, c'est-à-dire 158,000 ans. Pendant toute cette immense période, la végétation du pays a conservé, en majeure partie du moins, les mêmes caractères.

Telle est l'évaluation faite par M. Dowler. Maint élément de ce calcul est, il est vrai, quelque peu hypothétique. Cependant le résultat auquel il conduit ne peut être taxé d'exagération. En supposant que le cyprès en question existât déjà pendant la période pliocène ou même la période miocène, et se soit conservé depuis lors sans subir aucune modification, il n'en est pas moins avéré par ce seul exemple que le monde est fort ancien. Il est, dans tous les cas, bien plus antique qu'on ne se l'est figuré pendant longtemps. La croyance à une création dont la date ne remonterait pas à plus de six mille années doit être rangée aujourd'hui sans hésitation parmi les contes de grand'mère.

Le fait, que la théorie de M. Darwin suppose au monde une antiquité dont l'évaluation approximative conduirait à des nombres d'années capables de donner le vertige, n'est donc pas un argument contre cette théorie.

Sans doute les conclusions extrêmes de M. Darwin sont bien hardies et dépassent de beaucoup ses prémisses. Chaque embranchement descend, à son avis, d'un seul type primitif. Cela ferait tout au plus cinq ou six formes animées primordiales, et M. Darwin ne pense pas que le règne végétal reconnaisse un nombre d'ancêtres plus considérable. Mais qui oserait, après avoir parcouru tant de chemin, s'arrêter là?

Après avoir réussi à ramener la multitude immense des formes animales et végétales à une dizaine de types primordiaux, qui ne serait tenté de supposer à ces huit ou dix types un ancêtre commun? La réponse à cette question n'est pas douteuse. Aussi ne saurions-nous blâmer M. Darwin de *supposer* à une époque fort reculée l'existence d'un prototype unique, duquel tous les êtres organisés seraient descendus. Nous disons *supposer*, car il est clair que c'est là une pure hypothèse. M. Darwin le reconnaît lui-même. Il a la prétention d'avoir allégué des raisons très-fortes pour faire descendre toute la nature organisée de huit ou dix types primitifs, mais il reconnaît qu'attribuer à ces quelques types une origine commune, c'est s'avancer sur un terrain entièrement hypothétique.

Sans doute, cette vanité qu'on aime à déguiser sous le nom de sentiment de la dignité personnelle portera bien des gens à repousser d'emblée une théorie qui attribue à l'homme et au singe une origine commune. A cet argument de sentiment nous ne pouvons répondre que par cet autre de même valeur. Nous aimons encore mieux être un singe *perfectionné* qu'un Adam *dégradé* par la chute de la tradition biblique.

Parmi les nombreux adversaires qu'a fait surgir la théorie de M. Darwin, il faut certainement citer au premier rang M. le professeur Pictet, de Genève. Bien que partisan décidé de la permanence des espèces, M. Pictet a su reconnaître l'importance des arguments de M. Darwin. Il s'est empressé de les signaler au monde scientifique¹ comme un élément nouveau, riche et fécond, et il a su en peu de lignes les résumer avec précision et netteté. M. Pictet pense cependant que M. Darwin s'est laissé entraîner trop loin dans son appréciation de l'action lente de l'élection naturelle. Il a fait au savant anglais des objections dont plusieurs sont d'un poids incontestable, et méritent d'être prises en sérieuse considération. Il reconnaît que l'élection naturelle peut donner naissance à des variétés, à des races, même à des espèces voisines les unes des autres, mais il ne pense pas qu'elle puisse aller au delà; il ne croit pas surtout qu'elle puisse modifier les êtres organisés jusqu'au point de produire des différences génériques.

L'opposition d'une autorité dont la compétence est reconnue de tous les paléontologistes, opposition associée à de telles concessions, a dû être fort agréable à M. Darwin. En effet, cette attaque, portée sur un

¹ V. *Bibliothèque universelle de Genève*, 1861.

terrain exclusivement scientifique, n'est pas de nature telle qu'on ne puisse lui tenir tête. En revanche, les concessions qui l'accompagnent peuvent donner à M. Darwin l'espérance de voir plus d'un adversaire déclaré se convertir un jour à ses idées. M. Pictet concède en effet que quelques espèces très-voisines les unes des autres peuvent se former par élection naturelle. Nous craignons bien que si quelques-unes ont pu se former de cette manière, les hommes de science ne doivent finir par reconnaître qu'elles ont toutes fait de même; car, nous le demandons, où tracer la limite?

M. Pictet reconnaît que des modifications organiques peu profondes ont eu lieu dans les temps historiques chez des animaux domestiques, et ont donné naissance à des variétés ou même à des races bien caractérisées. Mais il n'a jamais vu de modifications profondes, c'est-à-dire portant sur des caractères génériques, prendre naissance sous l'influence d'actions extérieures et de l'élection naturelle. C'est là son plus grand argument pour soutenir que la théorie de M. Darwin ne peut servir à expliquer la formation que d'un petit nombre d'espèces très-voisines les unes des autres. Cet argument ne peut évidemment atteindre M. Darwin. En effet, l'élection naturelle agit, conformément à sa théorie, trop lentement pour avoir pu modifier des caractères *génériques* dans les temps historiques.

M. Pictet expose à son tour une théorie particulière sur la formation des espèces. A ses yeux, les différentes formes d'êtres organisés seraient le résultat de deux actions combinées : l'élection naturelle de M. Darwin et la force créatrice à manifestations périodiques. Mais cette dernière, comme il le reconnaît lui-même, est entièrement mystérieuse et échappe complètement à notre appréciation. Cette théorie n'a pas, comme sa rivale, l'avantage de la simplicité. M. Pictet, il est vrai, croit son adversaire obligé d'admettre, lui aussi, l'intervention d'une force créatrice pour expliquer la formation du premier être organisé. M. Darwin ne s'est point expliqué à cet égard, mais nous ne pensons point que sa théorie exige cette nouvelle hypothèse. L'existence d'une force organisatrice éternelle et indestructible comme toute force est seule nécessaire à sa doctrine. Si, comme c'est très-vraisemblable, notre globe n'a pas existé de toute éternité, il est clair qu'il a existé un *premier* être organisé à sa surface. Mais il n'en résulte point que ce premier être organisé ait dû être formé par une force exceptionnelle, par une force qui n'aurait pas toujours existé à l'état de tension. L'apparition de ce premier être vivant ne prouve qu'une chose, c'est que la formation du globe terrestre pouvait seule fournir les conditions

nécessaires à la manifestation de la force organisatrice précédemment latente.

Portez des substances très-inflammables dans un lieu où règne une température très-élevée, et la conflagration de ces substances aura lieu immédiatement. Cette conflagration est certainement causée par la chaleur et point par une force particulière surgissant tout exprès au moment où le phénomène commence. La température élevée existait déjà précédemment, mais elle ne pouvait se manifester par une conflagration qu'à la condition de rencontrer des substances inflammables. De la même manière nous pouvons supposer que la force organisatrice a existé de tout temps; mais pour qu'elle se manifestât sous la forme d'êtres organisés, la réunion de certaines conditions était nécessaire, et ces conditions se sont trouvées réalisées par la formation de notre globe.

De toutes les théories de l'origine des espèces, celle de M. Darwin est sans contredit la plus logique, la plus satisfaisante et en même temps une des plus simples. Il est acquis désormais à la science que l'élection naturelle est un puissant facteur de la formation des espèces. Peut-être en découvrira-t-on d'autres aussi importants que lui, car, quelle que soit notre admiration pour la doctrine de M. Darwin, nous n'irons pas jusqu'à trouver en elle la solution complète du problème. Cette doctrine nous a fait faire un pas vers la solution désirée, et c'est déjà une véritable conquête.

Beaucoup de personnes ont souri à la simple vue du livre qui nous occupe; elles ont accusé l'auteur de poursuivre une chimère, de consacrer ses loisirs à l'étude d'une question insoluble. Ce reproche n'est point fondé, et l'adressât-on à M. Darwin, il faudrait le généraliser et l'adresser à tous les savants réels. Quel que soit, en effet, le but que les sciences physiques et naturelles se proposent dans leurs recherches, elles finissent toujours par se heurter contre un problème insoluble, contre un mystère. Ce problème, ce mystère, c'est l'origine et par conséquent la nature de la force. Devant ce problème seulement, le savant est obligé de s'incliner et de reconnaître son impuissance. M. Darwin devait rencontrer aussi ce mystère. Il s'est présenté à lui sous l'apparence de la force organisatrice. Telle est l'inconnue dont personne ne pourra scruter l'essence. Mais si cette force doit toujours rester mystérieuse en elle-même, on peut cependant chercher à étudier son action, car les forces ne sont connues que par leurs effets, et ces effets se manifestent selon certaines lois dont l'étude est l'objet de la science. C'est là ce qu'a fait M. Darwin.

La marche que la science devra suivre dans l'étude de la force organisatrice nous paraît désormais bien tracée. M. Darwin s'est chargé de la jalonner. Qu'on nous permette en terminant de l'indiquer d'une manière générale telle que nous la concevons.

Tous les phénomènes résultent de l'action médiate ou immédiate d'une ou de plusieurs forces, et un examen même superficiel conduit bientôt à reconnaître certaines catégories de phénomènes qui résultent d'une même force. Dans le but de faciliter l'étude et de répondre aux exigences du langage, la science a créé des noms spéciaux pour désigner les forces hypothétiques qui paraissent présider à chacune de ces catégories de phénomènes. C'est ainsi que sont nés dans leur acception scientifique les termes de pesanteur, de lumière, de chaleur, de magnétisme, d'électricité, de diosmose, de capillarité, d'affinité, de force de contact, de catalyse, d'épitolisme, etc., etc. A la simple inspection de cette série de noms, le lecteur reconnaît immédiatement qu'elle contient des termes de valeur fort diverse. Les uns, comme ceux de pesanteur, de lumière, de magnétisme, d'électricité, représentent des causes de modifications agissant suivant certaines lois solidement établies; d'autres, comme ceux de catalyse, de force de contact, d'épitolisme, désignent la cause inconnue de certains phénomènes obscurs. Les premiers correspondent dans l'esprit du savant à une conception nette et claire. Les seconds ne représentent que quelque chose de vague et d'indéterminé. De l'aveu de chacun, ces derniers n'ont qu'une existence provisoire dans le dictionnaire de la nomenclature scientifique. Une étude plus approfondie devra les faire disparaître en montrant quelles lois régissent les phénomènes causés par ces forces prétendues. En d'autres termes, les forces dont l'action est régie par des lois susceptibles d'être formulées avec clarté sont seules vraiment utiles à la science. Le savant peut les étudier, les comparer entre elles et chercher à déterminer si elles sont réellement des entités indépendantes les unes des autres. En revanche, les agents obscurs, auxquels on a donné les noms de catalyse, d'épitolisme et tant d'autres, échappent encore à l'étude vraiment scientifique. Ils n'ont été distingués les uns des autres que pour la netteté et la commodité du langage. Rien ne prouve que les phénomènes, rapportés aujourd'hui à un grand nombre de ces agents, ne seront pas considérés demain comme produits par une seule et même force. Il serait, en effet, facile de montrer par des exemples nombreux qu'une même force peut produire des effets fort divers suivant les conditions dans lesquelles elle est appelée à se manifester. Les recherches modernes d'un grand nombre de

savants, recherches dont les travaux de M. Maier ont donné le signal, tendent à diminuer le nombre des forces supposées en jeu dans la nature. Elles semblent assigner une source commune aux phénomènes cosmiques les mieux connus, comme les phénomènes lumineux, caloriques, électriques, magnétiques, etc. Tous ces phénomènes si divers paraissent aujourd'hui résulter d'une force identique. Il est même permis d'entrevoir comme le terme probable vers lequel la science marche sans en avoir conscience, la révélation d'une force unique, ou plus vraisemblablement encore d'un dualisme de forces, cause première de tous les phénomènes.

En attendant la réalisation possible de ce rêve, les efforts de la science doivent tendre à scruter avec soin tous les phénomènes qu'on fait provisoirement dépendre de forces hypothétiques, c'est-à-dire de forces dont le mode d'action ne peut être établi sous forme de lois rigoureuses. La science doit rechercher les règles élémentaires et invariables qui président à la production de ces phénomènes. A ce prix seulement elle pourra décider si cette force est vraiment une force propre ou si elle n'est qu'un vain nom, qu'un masque trompeur sous lequel vient se cacher une autre force déjà cataloguée dans la nomenclature scientifique. Les savants peuvent donc continuer à se poser hardiment cette question : Qu'est-ce que la force organisatrice ? bien qu'ils ne prétendent point à pénétrer l'essence de la force. Ils cherchent à la surprendre à l'œuvre, ils épient ses procédés, poursuivent, favorisent et entravent ses manifestations autant que cela est en leur pouvoir. La botanique, la zoologie, l'anatomie comparée, la physiologie, toutes les sciences physiques et naturelles en un mot, travaillent de concert et d'une manière inconsciente à trouver un jour une réponse à cette question : Qu'est-ce que la force organisatrice ? ou en d'autres termes : Qu'est-ce que la vie ? C'est en poursuivant ce but que M. Darwin a dû se poser cette question préliminaire : Quelle a été l'origine des espèces ?

Dr ED. CLAPARÈDE.

LE DUC DE GOTHA ET SON PEUPLE,

PAR

ÉDOUARD SCHMIDT-WEISSENFELS

AVEC UNE RÉPONSE DU DUC

ERNEST DE SAXE-COBOURG-GOTHA.

Les pages dont nous offrons la traduction aux lecteurs de la *Revue germanique* ont été une des émotions de la vie politique en Allemagne dans ces derniers temps, et la sensation qu'elles ont produite, et qui dure encore, s'explique aisément. Ce serait partout et en toute circonstance un spectacle assez rare de voir un prince, pris à partie par un écrivain, accepter la discussion en toute franchise, en toute simplicité, se dévoiler sans réticence, et se justifier devant l'opinion sans nulle préoccupation de fausse dignité. Mais le piquant intérêt de cette nouveauté s'accroît encore quand on considère les circonstances et la position que le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha a prise en Allemagne. Ce prince, un des moindres par l'étendue de ses États, est aujourd'hui le souverain le plus populaire de la Confédération germanique, et il a mérité de le devenir par son dévouement efficace aux idées libérales et aux aspirations nationales. La maison ducale de Saxe a toujours bien mérité de l'Allemagne, et plus que toute autre dynastie allemande, elle a confondu ses intérêts avec ceux de la pensée et de la liberté. C'est elle qui donna à la Réforme naissante le soutien dont elle avait besoin; c'est d'elle qu'est sorti ce duc Charles-Auguste, qui eut la gloire de réunir autour de lui les plus illustres représentants des lettres allemandes; ce furent encore des princes de cette maison qui opposèrent une loyale et ferme résistance à l'ouragan de réaction qui passa sur l'Allemagne après 1815. Le duc actuel de Cobourg-Gotha ajoute des titres nouveaux à ces glorieux souvenirs. L'antique esprit de sa maison se manifeste à la fois chez lui par le goût et la pratique distinguée des arts et par une vive et généreuse intelligence de l'esprit de son temps et des besoins de sa nation. Il est tout ensemble un compositeur de mérite, un ami de la philosophie, et un des premiers hommes politiques de

son pays. Comme la Réforme chez ses ancêtres, le mouvement unitaire qui entraîne aujourd'hui l'Allemagne a trouvé chez lui ce premier et indispensable appui sans lequel les aspirations les plus fortes et les plus légitimes risquent d'avorter ou de s'égarer. C'est chez lui, c'est à Cobourg, qu'a pu se constituer avec sécurité l'Association nationale pour l'unité, dès aujourd'hui si puissante. On sait aussi que tout récemment, et dans l'intérêt de l'unité, il a incorporé son contingent militaire à l'armée prussienne, sacrifice d'autant plus méritoire qu'il s'est montré vaillant homme de guerre et brillant général dans la guerre contre le Danemark; mais sacrifice qui n'étonne pas de la part d'un prince prêt — il l'a déclaré, — à y joindre au premier signal celui même de sa couronne. On ne sait ce qu'il peut se mêler à ce patriotisme d'ambition personnelle; mais cette ambition même, si elle existe, est à coup sûr noble et patriotique. Peut-être le duc de Cobourg ne reculerait-il pas plus devant la responsabilité que devant le sacrifice. Il se sent citoyen de l'Allemagne, et probablement qu'à ce titre il est prêt à l'initiative comme à la subordination, dans l'intérêt de la patrie.

L'auteur de l'article qui a motivé la réponse du duc, M. Schmidt-Weissenfels, était assuré d'intéresser le public en l'entretenant d'un prince parvenu au comble de la popularité. La peinture qu'il fait de la vie de cour dans ces petites et presque imperceptibles principautés thuringiennes serait déjà par elle-même une attraction suffisante, quand même la figure du prince ne se détacherait pas de ce fond si curieux, surtout pour le lecteur étranger. On a voulu voir une arrière-pensée malicieuse, une petite perfidie, dans le soin avec lequel M. Schmidt-Weissenfels met en relief les difficultés que le gouvernement du duc rencontre dans l'un des deux duchés réunis sous son sceptre. On lui a prêté l'intention de montrer que le duc est moins populaire chez lui que hors de chez lui, et de l'inviter à s'occuper un peu plus de ses duchés et un peu moins de l'Allemagne. Nous ne savons si le duc l'a compris ainsi. Il n'élude pas les difficultés, mais sa réponse montre autant d'affabilité que de franchise. On ne sera pas surpris de l'effet qu'elle a produit en Allemagne. On peut n'en pas approuver toutes les idées, mais il est impossible de n'y pas découvrir, avec le goût et l'intelligence de la liberté, un sentiment profond des redoutables problèmes de notre époque. Pour résumer notre pensée en deux mots, nous dirons que le prince s'y montre ce que devraient être tous les princes de notre temps, si l'Europe devait être à jamais garantie des révolutions : un esprit aristocratique pénétré des nécessités de la démocratie.

L'article de M. Schmidt-Weissenfels a paru d'abord dans une Revue de Leipzig. Il a ensuite été publié en brochure, et le duc a autorisé l'auteur à y joindre sa réponse.

A. NEFFTZER.

GOTHA ET LE DUC ERNEST.

C'est dans la situation la plus ravissante qu'on découvre du wagon du chemin de fer la seconde capitale de la Thuringe, la ville ducale de Gotha. Une large chaussée partant des bâtiments isolés du débarcadère conduit à travers des champs cultivés. Puis vient une magnifique avenue d'arbres, garnie des deux côtés de villas élégantes, de jolies maisons séparées par des jardins, et même de constructions monumentales; l'ensemble présente une des entrées les plus engageantes qu'une petite ville puisse offrir. Un superbe parc, avec ses pins gigantesques, ses frênes, ses marronniers et ses chênes, dérober longtemps la ville à l'œil qui la cherche. C'est à peine si l'on voit tout au-dessus de la cime des arbres s'élever l'imposant château de Friedenstein avec son toit d'ardoises et ses deux puissantes ailes en forme de tours, qui dominant au loin le pays. Ce château réveille toujours le souvenir de son fondateur, le duc Ernest le Pieux, l'aïeul de la maison qui, à une époque où le fléau de la guerre de Trente ans ravageait partout l'Allemagne, sut faire jouir son pays de la plus grande prospérité.

À droite et à gauche de la ville s'étendent de riches campagnes cultivées en céréales, tandis que de l'autre côté du chemin de fer on voit les premières hauteurs des montagnes de Thuringe sortir de la plaine, s'élever et se resserrer peu à peu jusqu'à ce que, formant une masse pittoresque de plus en plus haute et boisée, la chaîne disparaisse dans les vapeurs bleues de l'horizon. L'*Inselberg*, le roi de ces montagnes, se dresse avec une fière majesté au-dessus de toutes les cimes. Sur son extrême pointe se détache fortement la silhouette de l'auberge, quand les brouillards, descendant comme les esprits des légendes, ne viennent pas voiler les sommets.

À une lieue et demie environ de cette chaîne de montagnes romantiques se trouve la ville de Gotha, agréablement située au pied de l'orgueilleux Friedenstein. Des arbres, des jardins avec de petites maisons blanches et quelques villas forment tout autour une délicieuse ceinture. La ville même fait la plus agréable impression. Tandis que Weimar a quelque chose de guindé, de désert, Gotha se présente avec un air riant, heureux et animé. L'aisance, associée encore à l'ancienne simplicité, se montre partout, et rien ne ferait songer qu'on est dans une ville de résidence princière, n'était l'élégance de quelques magasins et l'ampleur de beaucoup de crinolines.

L'habitant de Gotha, en véritable amateur du plaisir, a su se réserver dans chaque saison de l'année une semaine de fêtes, et c'est en buvant sa cruche de bière qu'il termine sa journée, s'il ne la commence déjà par là. Il a conservé la gaieté et la rudesse du Thuringien, et sa forte constitution, qui s'épanouit dans le sentiment d'une existence assurée, éclate en son air de santé comme en sa bonne humeur. La race est jolie et vigoureuse, et les femmes plus encore que les hommes, qui ont déjà « la pâleur malade de la pensée ». Les jeunes filles de Gotha sont renommées pour leur gentillesse et leurs yeux bleus, qui ont tant de vivacité et d'éclat. Elles sont passionnées aux plaisirs, n'ayant que peu de temps pour en jouir. Il est d'usage, en effet, qu'elles n'aillent pas dans le monde avant la confirmation (c'est-à-dire avant quinze ou seize ans); et une fois mariées, elles disparaissent des lieux de divertissement, pour se renfermer dans la dignité de femme. Trois ou quatre ans de jeunesse passent bien vite, surtout quand on les emploie à danser.

Gotha n'est résidence, à vrai dire, que depuis le jour de l'an jusqu'à Pâques. Ce n'est guère avant le premier janvier que la cour vient s'y établir. Le reste de l'année, le duc se partage entre Cobourg et le château de plaisance de Reinhardsbrunn, d'où partent presque chaque jour en automne des trains de chasse. Il n'est pas de chasseur plus intrépide que le duc Ernest. Il s'est réservé à titre de domaine la moitié de la forêt de Thuringe, et il a en outre acheté ce qui lui en a plu, mais souvent à grand-peine et au prix de notables sacrifices, car les habitants de Gotha ne cèdent pas facilement un arpent de leurs bois, et au duc moins qu'à personne. Ce serait se tromper, en effet, de croire que le duc de Cobourg-Gotha jouisse chez son propre peuple de la popularité et de la vénération qu'il trouve dans toute l'Allemagne et même au delà de ses frontières. Cela s'explique assez naturellement; des rapports qui datent de longues années, et la certitude de posséder le prince, familiarisent le peuple de plus en plus avec cette pensée, et le rendent froid et indifférent pour une possession de tous les jours. D'ailleurs on ne saurait nier que, dans le pays même, ce sont justement les grandes qualités du prince qui font qu'on ne parle pas de lui avec un vif enthousiasme. On dit que le duc s'occupe trop de haute politique et pas assez de ses propres sujets, qu'il n'estime pas assez et à qui il n'accorde que peu d'attention. Il appelle beaucoup d'étrangers dans le pays et leur donne les premières places du gouvernement, tandis que les indigènes arrivent rarement aux fonctions et aux dignités qu'ils méritent. Il regarde en outre le gouvernement de

son pays comme trop au-dessous de ses talents, et pendant que toute l'Allemagne le proclame le meilleur prince, son peuple n'en tire réellement que peu d'avantages. Il reste, dit-on, encore beaucoup d'abus à réformer, et bien des choses pourraient aller mieux qu'elles ne vont. Mais, ajoute-t-on, le duc n'aime pas qu'on lui dise à cet égard la vérité en face. La Diète ne se compose guère que d'employés. De quelque côté qu'on s'y tourne, on tombe sur un conseiller; — sous ce rapport, il y a donc peu à attendre. — Pour ce qui est de la liberté de la presse, c'est encore une chose toute particulière. On peut, il est vrai, dans le pays du duc, penser et écrire librement, et faire imprimer tout ce qu'on veut sur les affaires du monde. Mais la presse de Cobourg-Gotha ne doit pas s'aviser de dire quelque chose de désagréable touchant les affaires de son propre pays. Si l'on parle des défauts de l'organisation des écoles, on est sûr d'être accusé d'avoir voulu offenser la commission des écoles. Si la volonté arbitraire qui par le fait fixe les taxes, exige trop d'impôts, la presse doit bien se garder d'élever les moindres plaintes. On ne peut même pas critiquer publiquement les représentations théâtrales sans risquer d'être cité en justice par l'intendant ou par un acteur pour insulte faite à un « employé du duc ». Les affaires, sans doute, ne vont pas précisément trop mal dans le pays. Mais que l'on imagine de se plaindre de quelque chose, on ne le peut certainement pas dans les journaux du pays. Il est vrai qu'on peut aller trouver le duc et se plaindre directement : avec lui, on a son « franc parler ».

Ainsi vont les commérages.

Sous bien des rapports ces griefs sont assez fondés; mais on a tort d'en rendre le duc responsable. Il est vrai que son esprit actif et étendu aime à s'occuper des choses en grand, et qu'il se soustrait volontiers aux intérêts étroits d'une petite principauté pour s'élever dans les régions de la haute politique et pour concourir au bien de la patrie commune. Le dépit qu'on en éprouve est pardonnable, mais non pas justifié. Gotha est au demeurant une partie, et une belle partie, de la patrie allemande, et la prospérité de celle-ci ne peut que lui profiter. Nous devons nous estimer heureux de voir un de nos princes, si bien doué et si plein du sentiment national, prendre une part si active à l'organisation de l'Allemagne, et dans cette grande cause nationale agir de concert avec le peuple. Le duché de Cobourg-Gotha n'est d'ailleurs pas assez grand pour que le prince ait à s'occuper exclusivement de son gouvernement. C'est un malheur pour un pays que d'être trop gouverné. Ici, tout est bien réglé et tout suit sa marche régulière.

Le reproche concernant les étrangers est également bien faible. Ce ne sont que des Allemands, la plupart exilés de leur pays pour leurs idées libérales et leur patriotisme, qui trouvent à Gotha un asile et une position, afin d'y exercer leurs talents dans l'intérêt de tous. Remercions Dieu qu'en Allemagne, à côté des persécutions du despotisme, il y ait encore un prince qui protège les persécutés! Le pays lui-même en profite. Si un enfant du pays se voit frustré d'une fonction sur laquelle peut-être il avait compté, l'entrée d'Allemands étrangers au duché dans les bureaux de l'administration y fait pénétrer un esprit plus large qui aide à combattre les mesquines idées des petits États et à détruire le népotisme. La publication des griefs contre l'administration ne peut pas être autorisée dans un si petit État. Ici, où chacun connaît les affaires de son voisin, sait ce qu'il possède de revenus et combien il dépense annuellement au delà de ce qu'il a, où beaucoup de familles sont dix fois alliées entre elles, et où personne de la société ne peut rien faire sans que le lendemain tout le pays le sache, il y a tant de questions personnelles et d'intérêts privés en jeu, que toute affaire d'État y deviendrait facilement un scandale particulier, et que, sous ce rapport, il est sage de ne pas laisser une entière liberté à la presse.

Une certaine rivalité entre Gotha et Cobourg contribue beaucoup à indisposer le duc, notamment contre les habitants de Gotha. Ce sont ces derniers qui toujours s'opposent à la réunion des deux pays désirée par le prince, parce qu'ils sont plus riches, et qu'ils ne veulent participer ni aux dettes ni aux frais d'administration de Cobourg. C'est une des plus grandes sollicitudes du duc Ernest comme souverain. Il n'a pas d'enfants, son héritier est le prince Alfred, fils de la reine d'Angleterre. L'idée qu'à sa mort le pays passera à une autre maison peut être cause aussi du peu d'intimité qui règne dans les rapports entre le peuple et le prince. Toutefois, il serait contraire à la vérité de prétendre qu'au fond le peuple n'est pas satisfait. Certes il est fier de son duc, par cela seul déjà que celui-ci joue un rôle en dehors de son petit État. Il a pour lui une profonde estime; il l'aime, mais d'un amour tranquille et qui n'a pas de raison pour jeter de grandes flammes. Les rapports entre le prince et le peuple sont réglés de manière à rendre impossible tout conflit; chacun connaît ses droits et s'y renferme. Le duc a si bien organisé le gouvernement, que personne ne le sent, ce qui est le meilleur éloge qu'on puisse en faire. Seulement, il veut jouir de sa liberté personnelle à sa guise, et il le fait sans s'inquiéter de quelques nobles qui, ne pouvant pas jouer de rôle à cette cour simple et bourgeoise, se plaisent à gloser sur le libéralisme du duc.

Le théâtre suit le duc dans ses divers changements de résidence. Du jour de l'an à Pâques, il joue à Gotha, et le reste de l'année à Cobourg, où la scène est vide du mois de juillet au mois de septembre. Le duc dépense beaucoup pour le théâtre. L'amour passionné du duc pour la musique lui a naturellement fait donner des soins tout particuliers à l'opéra. Pour les décors, les costumes et la mise en scène, il n'y a guère en Allemagne que trois ou quatre théâtres qui puissent rivaliser avec celui de Gotha, et à peine deux qui le surpassent. L'orchestre aussi est excellent. Le bâtiment du théâtre, bien que l'aménagement intérieur laisse à désirer sous différents rapports, est des plus beaux, et l'aspect extérieur en est très-imposant.

Le duc ne peut pas plus se passer de théâtre que le peuple. Il est très-rare, s'il n'est absent, qu'il manque un soir d'y aller. Cependant, il ne va presque jamais dans la grande loge ducal placée au milieu de la première galerie; c'est là que se placent d'ordinaire les dames et les messieurs de la cour. Il se met toujours dans sa petite loge d'avant-scène, avec sa femme et deux ou trois autres personnes. Jamais on ne le voit autrement qu'en redingote noire. Le bras gauche appuyé sur la balustrade et le dos tourné à la scène, il cause avec la duchesse, ou bien sa main, toujours gantée de blanc, porte sa lorgnette à ses yeux pour la promener dans la salle. Puis il revient au jeu de la scène, dans les opéras surtout où les grands morceaux fixent toute son attention. Il bat quelquefois légèrement la mesure de sa main, et si un air ou un duo est bien exécuté, il applaudit à l'envi avec le public. Pendant les entr'actes, il se rend ordinairement par une porte particulière sur la scène, à l'effet d'offrir ses compliments à la *prima donna* ou à quelque autre acteur, sinon pour donner quelques instructions. Car, en vérité, on peut le regarder comme l'intendant de son théâtre, tant il s'en occupe. Dernièrement, le conseiller du cabinet, de Meyern, a été chargé de la direction du théâtre : c'est l'auteur réputé de *Henri de Schwerin* et de la *Fiancée de Conradin*, œuvres dramatiques qui témoignent hautement des nobles aspirations et du patriotisme de l'homme qui est reçu dans l'intimité du duc.

A Gotha, on joue quatre fois par semaine, dont deux fois l'opéra. Bien que le théâtre puisse contenir près de dix-huit cents personnes, il est toujours plein, ce qui est remarquable pour une ville de seize mille habitants. Mais, comme je l'ai dit, le théâtre est une des choses dont on peut le moins se passer à Gotha. Qui en a les moyens prend son abonnement pour la saison, en sorte que plus de la moitié des places se trouvent louées.

Le grand bal de la cour, qui d'ordinaire a lieu au mois de janvier, marque d'une autre façon la présence du duc à Gotha. Il y a environ cinq à six cents invitations de faites. Indépendamment des hauts fonctionnaires et des étrangers de distinction, on invite une grande partie de la bourgeoisie de Gotha, le beau monde notamment, qui s'en fait une fête plusieurs semaines à l'avance, et met grandement à contribution pour la toilette la bourse paternelle. Les salons et appartements du château de Friedenstein s'ouvrent pour recevoir la brillante société, et les nobles anctres dont les portraits ornent en foule la galerie, sortent de leur repos ordinaire et regardent avec surprise passer devant eux les uniformes et les crinolines¹.

Les quelques gardes du corps invalides du duc sont condamnés à s'animer de leurs vieilles hallebardes et à se tenir dans l'attitude la plus grave possible, roides et empesés comme les lansquenets d'Ernest le Pieux. La foule bigarrée, en habits de cérémonie et en robes mirifiques, circule en tout sens dans le salon, qui est grand mais un peu bas, et dont le plafond est surchargé d'ornements en style rococo.

Le nombre considérable des uniformes donne à l'ensemble quelque chose de très-brillant, et l'on se demande presque si tous ces vêtements chamarrés d'or et d'argent qui parent les fonctionnaires ont une autre destination que de faire l'ornement de pareilles fêtes. On croit voir des généraux, tandis qu'on n'a devant soi que des écuyers. Les vingt officiers que le contingent de Gotha peut fournir disparaissent au milieu des autres uniformes. Le duc lui-même, avec son bel uniforme de cuirassier prussien et son imposante figure militaire, forme comme le centre autour duquel tourne le brillant tourbillon. A l'arrière-plan et dans le voisinage de la salle où est dressé un riche buffet, se tiennent les jeunes employés, référendaires et autres, qu'on a sagement invités, ainsi que les lieutenants, pour servir de danseurs; car ces messieurs à uniforme ont depuis longtemps déserté le service de Terpsichore et se risquent tout au plus à prendre part aux quadrilles où l'on se promène et où le duc lui-même ne manque que rarement de figurer. De l'autre côté du salon se trouvent les malheureuses victimes bourgeoises de la fête, serrées timidement les unes contre les autres, la plupart en robes blanches et ne ressemblant ainsi que trop à un troupeau de moutons. Elles feraient volontiers quelques pas au-devant d'un référendaire qui s'égare de leur côté, afin d'échapper ainsi à la

¹ M. Schmidt-Weissenfels, qui se complait dans cette étude microscopique d'une cour en miniature, ne semble pas avoir pour la crinoline une estime exagérée. C'est pourtant le moyen de faire quelque chose de rien.

fatigue de rester debout à contempler le monde pendant des heures entières. Le duc regarde d'un œil de compassion ces malheureuses qui cherchent en vain à se donner la contenance de dames de salon. Il s'approche de l'une ou l'autre qu'il connaît, et lui parle avec une liberté et une aisance qui bannissent aussitôt toute timidité. Mais il ne se doute pas de l'envie qui s'agite pendant ce temps dans le sein des autres jeunes filles de la galerie. Quelquefois, le duc fait engager une de ces dames à danser, quand elle est jolie; c'est le maréchal du palais qui est chargé de porter la bonne nouvelle. Le duc ne recule pas devant une valse et un galop, quoiqu'il ait un genou un peu roide depuis une chute de cheval; mais il ne traîne le pied que quand il se laisse aller; il sait parfaitement s'en rendre maître quand il veut.

La cour se trouve dans une grande niche. La duchesse, dont la figure a une expression de douceur et de bonté infinie, tient en réserve pour chaque femme une parole aimable. Son noble visage fait songer aux dames des chevaliers allemands d'autrefois. Elle s'approche souvent des jeunes filles de la bourgeoisie pour les récréer par quelque mot gracieux. Les maréchaux du palais, avec leur jonc à la main, font leur cour; les lieutenants cherchent à nouer quelque amourette; les référendaires, après avoir repris leurs forces au buffet, attendent au fond du salon que la danse recommence. Si le duc est dans le salon, ils s'empressent de satisfaire à la condition de leur présence, et dansent, pour que l'année d'ensuite Son Altesse ne les efface pas de sa propre main de la liste des invités. Car on les invite pour qu'ils dansent. Toutefois, les jeunes gens de notre temps, c'est un fait d'expérience, n'ont pas la passion de la danse, et les habitants de Gotha, au sang épaissi par la bière, sont à cet égard encore plus paresseux que d'autres. C'est ce qui désole les jeunes dames de Gotha.

Arrive minuit et le souper commence. La société, la cour en tête, se rend dans les deux salles à manger. Comme il n'y a pas assez de place pour réunir tout le monde dans une salle unique, le duc a fait grouper autour de lui, dans une salle, toutes les dames et les employés supérieurs, et il fait souper dans une autre salle ces messieurs les célibataires. En sortant de table, on rentre au salon et le bal recommence. La fête, qui n'a aucunement le caractère roide et contraint des fêtes de cour ordinaires, continue après le souper avec plus d'entrain et de gaieté.

Nous devons encore mentionner une autre fête que Gotha doit à la cour. C'est la *redoute* pendant le carnaval. Le théâtre est à cet effet

transformé en une grande salle de bal dont l'entrée est libre, pourvu qu'on paye et qu'on soit masqué. La cour, le théâtre, tout Gotha prend part à la mascarade. L'immense enceinte du théâtre est comble jusqu'aux galeries, et il n'y a guère moyen de songer à la danse. Le duc, en domino, poursuit dans la foule les personnes qui piquent sa curiosité, et lui-même se voit souvent exposé aux attaques des masques, contre lesquels il se défend vaillamment sans doute, et avec l'esprit chevaleresque qui le distingue.

Ce sont là les principales occasions où le duc entre en rapport direct avec le peuple de Gotha, et la manière dont il le fait parle en faveur de son caractère. Ce prince ne prétend pas être plus qu'un homme, et par le naturel et la franchise avec lesquels il se présente, il sert infiniment mieux les intérêts de sa position de duc, que ces princes par la grâce de Dieu qui croient s'abaisser et déroger à leur majesté quand ils entrent en rapport avec le peuple. C'est une fonction que d'être prince.

Le duc Ernest s'est fait construire à Gotha un petit palais dans lequel il demeure. Ce palais se trouve à l'entrée du parc, près de l'allée qui conduit de l'embarcadère à la ville, et il est si simple et si petit, que c'est ce qu'il a de plus remarquable. Un bâtiment contigu renferme les logements des serviteurs et des employés de la cour. En face est le superbe bâtiment des haras, en style gothique et avec un aménagement modèle. Le duc est amateur de chevaux ; il en possède quelques-uns de race et du plus grand prix. Une partie du bâtiment des haras contient des chambres d'étrangers pour les hôtes qui passent quelques jours à la cour de Gotha.

Le duc et la duchesse habitent le second étage du palais. C'est une simple demeure bourgeoise dans laquelle l'exiguïté de l'espace ne permet rien au delà du confortable ordinaire.

Le duc se lève de bonne heure et travaille seul, fait sa correspondance, note dans son journal ce qui lui semble en mériter la peine, et reçoit ensuite ses deux conseillers de cabinet, le maréchal de la cour ou d'autres personnes. Puis arrive quelquefois le ministre ou quelque haut fonctionnaire pour conférer avec lui, s'il ne se rend lui-même à l'hôtel du ministère pour assister à la séance. Il déjeune très-simplement, d'ordinaire seul avec la duchesse, à moins qu'il n'y ait quelque convive admis par invitation expresse. Rien ne témoigne chez le duc du désir de laisser la moindre obscurité sur sa manière de penser, ou de donner à dessein à la conversation une tournure qui lui permettrait d'exercer quelque séduction sur son convive. Il y a quelque

chose de franc et d'instantané dans ses discours; ils jaillissent d'une âme toujours en mouvement; vif à la réplique, il jette avec perfection de nouveaux germes dans la conversation pour l'amener sur tous les sujets. L'agitation toujours vivante de la pensée est visible dans sa nature.

Cette nature a quelque chose d'électrique, et toutes les fois qu'elle reçoit une impression, elle jette involontairement des étincelles. Quand la conversation coule plus facile et plus légère, on peut lire dans ces beaux yeux bruns enfoncés dans leur orbite, que des pensées plus profondes l'occupent et attendent le moment d'éclater. Il provoque la discussion sans aimer à soutenir trop longtemps son opinion, ni à se prévaloir de son rang pour s'assurer l'avantage. Son tempérament de feu ne le fait aller que trop vite en avant, et il force son antagoniste à le suivre. Ses idées et ses jugements, qu'il exprime nettement et sans réticence, prouvent qu'il est de ces organisations qui ne peuvent qu'aimer ou haïr, et qu'il aborde chaque question avec la conviction d'un homme qui sait ce qu'il vaut. Tout décèle en lui une grande expérience, la connaissance des hommes, un esprit pénétrant, un caractère noble et vraiment germanique. La facilité avec laquelle il raconte ou décrit, formule ses idées, l'*humour* aimable auquel il s'abandonne quelquefois, la fidélité de sa mémoire même pour des choses insignifiantes, dénotent également le talent de faire valoir les richesses de son individu.

.

LETTE DU DUC ERNEST DE SAXE-COBOURG-GOTHA.

Jusqu'à l'époque du partage de 1826, le duché de Gotha a été pendant près d'un siècle gouverné d'une manière assez uniforme. Mes ancêtres du côté maternel ont été des hommes d'un caractère supérieur penchant vers l'excentricité, ou bien ils ont mené une vie complètement effacée. Deux choses cependant les ont distingués tous, c'est qu'ils ne s'occupaient guère des affaires du gouvernement, et qu'ils ne faisaient non plus rien qui pût charger leur mémoire des malédictions de leurs sujets. Leur probité et leur moralité rigides contrastaient avec la licence et la corruption du dix-huitième siècle; et comme ils recherchaient le vrai et le bien en toutes choses, ils déployaient à leur cour

un luxe intelligent, et ils y avaient toujours pour hôtes des hommes de talent et de génie. (Je n'ai qu'à rappeler le séjour de Voltaire à Gotha, Grimm et Diderot, et tout le règne de mon bisaleul Ernest II.)

Ces conditions donnèrent à Gotha une certaine splendeur qu'aujourd'hui encore elle n'a pas perdue.

Comme nous l'avons déjà dit, les ducs abandonnaient presque toutes les affaires du gouvernement à une bureaucratie puissante, dont les places bien rétribuées n'étaient guère occupées que par la noblesse, nombreuse dans le pays.

A côté de cette bureaucratie subsistait une représentation nationale qui avait fait son temps. La constitution reposait autant sur la tradition que sur des chartes, et la bonne intelligence qui régnait entre le prince et le peuple rendait les conflits très-rares. C'était un gouvernement tout primitif. La durée n'en était possible que grâce à la nature et au caractère particulier du peuple.

Les trois quarts environ de la population se composent des habitants du bas pays, race d'hommes assez aisée, économe et laborieuse, non sans intelligence, qui s'était développée lentement à côté des riches et nobles propriétaires du sol; tandis que ceux-ci briguaient des places à la cour ou des fonctions publiques, et ne s'occupaient pas personnellement de l'administration de leurs biens, elle avait peu à peu conquis vis-à-vis d'eux une indépendance matérielle et intellectuelle. Le reste de la population comprenait les habitants de la montagne, également laborieux, mais moins accessibles à la culture de l'esprit, et qui par leurs intérêts étaient et sont encore dans la dépendance des grands propriétaires; enfin les habitants des villes. Ces derniers, asservis depuis plus d'un siècle aux lois restrictives des corporations, n'avaient guère vu s'accroître leur bien-être matériel.

Ce n'est qu'avec peine que le commerce et l'industrie parvinrent à prendre leur essor, et à l'heure qu'il est, l'artisan de la partie thuringienne ne s'affranchit encore que difficilement des entraves de l'ancienne routine.

Cet état de choses survécut à la domination française, aux guerres de l'indépendance et à toutes les grandes révolutions opérées dans les idées et les choses.

Le duché de Gotha, dans ces conditions particulières, avait une organisation à part qui, avec un régime paternel, peu libéral, mais honnête, pouvait subsister au dix-neuvième siècle comme un État patriarcal parfaitement consolidé.

C'est ainsi qu'à l'extinction de la ligne de Gotha notre maison reçut

ce fortuné petit pays. Après de longues dissensions, le duché de Gotha, séparé d'Altenbourg, échut, en 1826, à mon père. A cette époque, nous ne fûmes pas reçus avec enthousiasme. La bureaucratie toute-puissante de Gotha, l'orgueilleuse noblesse bourgeoise gâtée par la cour, ne voyaient qu'avec peine arriver un prince habitué à gouverner par lui-même et à voir clair en toutes choses, et qui avait l'énergie et l'intelligence nécessaires pour mettre un terme aux abus.

On craignait en outre que Gotha ne devînt comme une ville de province, et jusqu'à ce jour, le petit bourgeois et le petit employé de Gotha n'ont pu se consoler que leur cité ne soit pas devenue la résidence unique.

Mon père était du petit nombre de ces hommes qui savent allier, à beaucoup d'énergie et de pénétration d'esprit et à une grande intelligence des affaires, l'amabilité qui gagne les cœurs. En face d'un tel caractère à la fois fort et conciliant, une opposition constante était impossible. Aussi cet homme rude et éminent parmi tous les princes alors régnant triompha-t-il des grandes difficultés contre lesquelles il eut à lutter de tous côtés, et sans détruire les principes de la constitution ni abolir les anciennes coutumes, il fit circuler une nouvelle vie dans toutes les branches de l'administration. Il jeta les fondements de toutes les bonnes et belles institutions que je n'ai eu plus tard qu'à continuer d'édifier, et c'est à lui qu'est due particulièrement la prospérité matérielle dont jouit aujourd'hui le pays. Il sut découvrir et employer les hommes, briser d'une main de fer une opposition mal entendue, et en même temps s'occuper avec un cœur sensible des intérêts de ses sujets.

Il fut dans toute la rigueur du mot le « père de son peuple », et le duché de Gotha put être considéré comme le modèle d'un petit État gouverné par un prince éclairé et ami du bien.

Quoiqu'il eût une grande connaissance des hommes et des choses, mon père n'était pas moins né à une époque où tout tombait en ruine. Il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse comme soldat à la guerre, et n'avait jamais fait d'études d'université. Aussi n'est-il pas étonnant que les idées libérales modernes, les théories de notre siècle et toutes les considérations philosophiques sur la vie et l'histoire des peuples, lui soient demeurées étrangères. Homme d'action et de pratique, il était en tout ennemi des théoriciens. Cependant, en 1821, il fut un des premiers princes allemands à donner à ses États de Cobourg-Saalfeld une constitution libérale pour le temps. Lui-même ignorait probablement les conséquences de ces actes, et la multitude,

dans son allégresse, ne se doutait pas davantage que le régime constitutionnel, mal compris et mal appliqué de part et d'autre, lui procurerait si peu d'avantages matériels et la séparerait entièrement d'un prince pour lequel elle avait eu autrefois tant d'attachement et de vénération. Le régime patriarcal était détruit à Cobourg; on croyait ne l'avoir que transformé, tandis qu'on en avait modifié le principe et l'esprit. Le cœur du prince, comme celui de la plupart des habitants du pays, n'avait reçu aucune étincelle de la vie constitutionnelle. Telle est la cause et l'origine de toutes les contradictions de la situation actuelle.

Dans le duché de Cobourg, mon père se brouilla de plus en plus avec les états. De part et d'autre, du côté du gouvernement comme du côté des états, on commit des fautes lourdes, et l'ivraie qui germa dans ce sol mal préparé fut une grossière démocratie. La société fut ébranlée dans ses fondements, et les idées patriarcales étouffées par le *libéralisme* moderne.

Dans le duché de Gotha, au contraire, où l'on avait conservé l'ancienne constitution, et où le gouvernement servait avec une sage prévoyance les véritables intérêts des sujets, les conditions allèrent toujours en s'améliorant. Tout le dévouement et tous les soins de mon père furent consacrés à ce duché, et l'échec de son gouvernement de l'autre côté de la forêt de Thuringe exclusivement attribué par lui aux idées constitutionnelles, si diamétralement opposées à l'ancien régime patriarcal.

Tel était d'une manière générale l'état des choses, lorsqu'en 1842, après une absence de près de six ans, interrompue par quelques courtes visites à la maison, je vins, sur le désir de mon père, m'établir dans mon pays.

Comme il est difficile de rencontrer entre un père et un fils des rapports plus parfaits que ceux qui existaient entre mon père et moi, et qui reposaient sur un profond attachement réciproque, sur le même amour de l'art et de la nature, et sur un mutuel désir de développer et de répandre tout ce qui est beau et noble, personne ne put s'étonner — bien que cela ne fit pas plaisir à tout le monde, — de me voir entrer aussitôt au ministère.

Actif moi-même et initié parfaitement aux affaires, et, de plus, étranger encore, ou peu s'en faut, à la plupart des personnes, je me trouvai facilement à même de reconnaître ce qui faisait alors la force et la faiblesse du gouvernement.

Dès ma plus tendre jeunesse, j'avais rendu presque instinctivement

hommage aux principes démocratiques. J'étais, dans le véritable sens du mot, un enfant de mon siècle.

Pendant de longs séjours à Paris, à Londres, et surtout à Bruxelles, où nous avions passé des mois entiers, mon frère et moi, pour nos études, la position de notre famille et nos propres goûts nous avaient mis en rapport avec des hommes qui n'étaient pas spécialement chargés, comme Quételet, de notre éducation, tels que les deux Brouckère, les Gerlach, les deux frères Bulwer, Arrivabene, Berger, le comte Arconati et d'autres.

Nous avons été de bonne heure familiarisés avec les grandes questions politiques à l'ordre du jour. Aussi, dès que j'avais pu me rendre compte de mes idées, j'étais allé à l'université de Bonn, où l'étude sérieuse de la philosophie et du droit battait en brèche l'enseignement réactionnaire des professeurs dévoués aux théories aristocratiques, et fortifiait dans les esprits les tendances libérales.

D'après cela, il est facile de comprendre qu'une fois mêlé aux affaires de mon pays, je dus combattre les vues étroites et le faux libéralisme du monde officiel. Quoique, à cause de mon père, je fusse obligé d'éviter une rupture formelle avec ces éléments hostiles, il doit du moins paraître très-clair que tous ces gens ne se sentaient que peu attirés vers moi.

La société de Gotha ne m'offrait non plus alors que peu d'hommes distingués et avec qui je me trouvasse en communauté d'idées. J'étais donc de ce côté passablement isolé, et, gâté par le commerce avec les célébrités des grandes villes, je ne témoignais peut-être qu'un faible intérêt aux personnes de mon pays, qui ne pouvaient me pardonner de ne pas les apprécier autant qu'elles l'auraient souhaité.

Les deux heureuses années qui s'écoulèrent depuis mon mariage jusqu'à la mort si inattendue de mon père, je les passai en grande partie au sein de ma famille ou en voyage. Je me préparais avec zèle à mes fonctions futures, sans me mêler cependant assez aux affaires pour avoir à en souffrir.

Le 29 janvier 1844 me mit tout à coup entre les mains les rênes de l'administration.

Comme jamais dans ma vie je n'ai agi sans un plan arrêté, je me marquai aussitôt le but où je devais tendre. Il s'agissait avant tout de faire la paix avec le duché de Cobourg, d'apaiser les dissensions stériles avec les états, de rendre la continuation du système constitutionnel possible, et de mettre un terme aux convoitises tendant à dépouiller notre maison de ses domaines et de ses propriétés de

famille; enfin d'arriver à une transaction définitive avec la diète du duché.

Ce fut un temps difficile à traverser. Toutefois, je finis par faire prévaloir ma volonté et mes idées et par établir un système constitutionnel qui s'est maintenu jusqu'à ce jour, malgré les orages de 1848.

Mais cela pouvait-il se faire sans commotion et sans lutte? Assurément non. Il me fallut renvoyer tous mes ministres, et je fus obligé de rompre entièrement avec la bureaucratie aristocratique.

On comprend aisément que dans un si petit État les révolutions *par en haut* réagissent beaucoup sur les personnes. Dans maintes familles, on ne put se persuader que j'avais agi seulement dans l'intérêt public, et on crut mes mesures toutes personnelles. Aussi, jusqu'à ce jour, y a-t-il eu quelque chose d'un peu tendu dans mes rapports avec plusieurs membres de ces familles.

Si, d'un autre côté, j'avais espéré, dans les premiers temps de ces réformes, rencontrer de la reconnaissance dans les régions inférieures de la société, il s'y trouva cependant beaucoup de personnes qui ne parurent pas satisfaites. Dans la lutte contre le gouvernement précédent, la vanité de l'opposition avait été poussée jusqu'au dernier ridicule. On était maintenant en paix. Les prétendus défenseurs du peuple avaient repris tranquillement leurs anciennes places, et leur nullité ressortait d'autant plus qu'il ne se faisait plus rien qui pût les faire briller au dehors avec une certaine auréole. Aussi ne tardèrent-ils pas à s'en prendre personnellement au duc constitutionnel. Ajoutez à cela que les hommes de l'opposition, qui devaient la plupart leur élection aux promesses exagérées faites à la multitude, devinrent involontairement eux-mêmes ministériels, et ne purent satisfaire entièrement aux obligations contractées envers leurs électeurs. Pour se faire pourtant encore un peu valoir aux yeux du bas peuple, ils tentèrent, non sans une certaine adresse, de troubler les bons rapports entre le duc et ses sujets. Ce fut une des causes pour lesquelles aussi une partie des paysans de Franconie, peu instruits et à moitié ruinés, ainsi que plusieurs des petits artisans des villes, cessèrent d'être bien disposés pour moi, d'autant plus qu'ils étaient convaincus que je réprimerais avec une ferme énergie toute velléité de menées anarchiques.

Une autre raison encore qui faisait croire aux paysans que je prenais moins leurs intérêts que mon père, c'est que sous le précédent règne, où le système constitutionnel n'était pas encore parfaitement établi, et où il était possible de disposer sans contrôle de ce qu'on nommait alors les revenus *du domaine*, le souverain pouvait à

son gré, et en cas de besoins réels, répondre aux demandes de beaucoup de ses sujets par des secours d'argent et des dons de toute espèce en nature, tels que bois, blé, etc.; mais ces dons volontaires du souverain cessèrent forcément avec le règlement sur les domaines, avec le contrôle du revenu domanial par les états, avec le ministère responsable, etc. Tout fut réglé et soumis à des lois, et, comme les dépenses de l'État s'accrurent avec les nouvelles institutions, on ne put allouer que des fonds peu considérables pour l'assistance publique. L'état patriarcal était aboli, et le bas peuple, à l'exception de prérogatives idéales, n'avait encore retiré aucun bénéfice du nouveau régime; car il est constant que dans un petit État, *en supposant le souverain bien intentionné et actif*, le bas peuple est, avec le *système patriarcal*, de toutes manières *beaucoup plus heureux*.

Dans le duché de Gotha, les choses restèrent quelque temps dans l'état où je les avais trouvées. Mais je reconnus dès les premiers mois l'impossibilité de gouverner dans un duché selon les principes modernes, et dans l'autre selon les anciens principes. J'avais la ferme volonté et le plus vif désir de marcher en avant et de faire à Gotha des réformes dans le sens du droit politique moderne; mais je rencontrai alors une opposition compacte, non-seulement parmi l'ancienne noblesse, les princes, les comtes et les chevaliers, mais aussi chez la majorité des vieux fonctionnaires, et chez une grande partie du public de la ville de Gotha. Les nobles me regardèrent comme leur plus dangereux ennemi, ce qui provoqua l'observation naïve (assez connue dans le temps) que le duc était le seul démocrate du duché de Gotha. Je ne me laissai pas détourner de mon but, et j'annonçai publiquement mes idées sur les changements à introduire dans la constitution, en prononçant mon discours d'ouverture à la Diète de 1846. L'agitation était générale, et il y avait réellement pour le moment peu à faire.

C'était avec un véritable chagrin que je regardais l'avenir. Le profond intérêt que je portais au développement politique de l'Allemagne, et la connaissance exacte que j'avais de l'esprit moderne qui tendait chaque jour davantage à prévaloir, me faisaient prévoir les tempêtes qui ne devaient que trop tôt détruire et balayer tous les restes du moyen âge, et réagir d'une manière fatale sur les affaires de Gotha. En vain je m'efforçais de faire comprendre aux grands et aux petits que ce n'est que dans des temps calmes que s'opèrent les réformes salutaires. Je ne fus pas compris et n'en eus que plus d'ennemis.

Sous le rapport social aussi, le réveil des éléments intellectuels était à mes yeux une nécessité dans une ville comme Gotha, où le goût des

jouissances matérielles prenait le dessus d'une manière effrayante. Les essais tentés ne réussirent pas. Bien des gens m'en voulurent même d'être venu, dans une assemblée publique où se faisaient chaque semaine des lectures volontaires sur les diverses branches de la science, lire un assez long mémoire sur la psychologie et l'anthropologie.

Telle fut la situation, de janvier 1834 jusqu'en mars 1848.

La réunion de la Diète à Berlin, et l'ère nouvelle annoncée par le feu roi Frédéric-Guillaume II, m'appelèrent au mois de janvier 1848 à Berlin, d'où des affaires de famille me forcèrent ensuite d'aller en Angleterre. Mes relations avec les principaux personnages politiques du temps m'avaient permis de pénétrer assez la situation politique de l'Europe pour avoir la certitude que nous étions à la veille d'un bouleversement.

J'appris, étant encore en Angleterre, la chute du gouvernement français. Je retournai en toute hâte en Allemagne, et j'arrivai à Gotha juste à temps pour prévenir, la nuit même de mon arrivée, par des proclamations et des décrets, la violence du peuple, qui, dans l'ivresse de la révolution, croyait pouvoir obtenir de force les réformes que pendant quatre années de tranquillité j'avais cherché en vain à établir. J'épargnai au duché de Gotha les terreurs et les bouleversements qui, dans les pays voisins, ont causé tant de mal et fait couler tant de sang. Comme j'appartenais au temps nouveau, je saluai le mouvement avec joie. Néanmoins il y eut dans notre propre pays quelques jours difficiles à passer. La prétention insensée d'opérer par des attentats criminels d'incalculables changements dans l'état de la propriété avait commencé à se faire jour sous forme de mouvements populaires, et il fallut toute mon énergie et mon autorité personnelles pour prévenir de plus grands dangers et pour écarter ceux du moment.

Pendant plusieurs mois, je me trouvai littéralement seul. Le monde des fonctionnaires ne savait que penser et que résoudre. La plupart des gens sur qui on aurait dû compter se tenaient cachés et étaient découragés. Il me fallut me mettre personnellement en rapport avec les masses, et ce n'est qu'à la condition que je le fis et à la manière dont je le fis, que je dus alors la confiance illimitée et la merveilleuse obéissance qu'on m'accorda partout où je pus prendre *personnellement* en main la direction.

C'est avec une vive satisfaction que je me rappelle ces jours; car depuis, le peuple ne m'a jamais donné de semblables marques d'une confiance entière et absolue.

Pour dire la vérité, la soi-disant révolution du duché de Gotha se termina en allégresse, en fêtes et en plaisirs. Ce qui aide à caractériser la franchise et la bonhomie des paysans du bas pays, c'est que je fus invité par plusieurs communes à ouvrir les chasses devenues leur propriété, et sur lesquelles j'avais, peu de jours auparavant, abandonné en leur faveur, par la nouvelle loi, mes droits d'ancien et légitime propriétaire. Je ne me rendis à ces invitations que pour montrer à ces braves gens que c'était sans rancune que j'avais tenu compte des exigences de notre temps.

Aussi jusqu'à ce jour j'ai joui, à peu d'exceptions près, des meilleurs rapports avec cette population active et industrieuse.

Dans les villes, et surtout à Gotha, le nouvel état de choses avait amené de grands changements. L'ancienne indifférence avait fait place à une sorte d'ivresse politique. Si l'on suit l'histoire des réformes accomplies à Gotha, on verra que l'élément aristocratique, jadis si fortement représenté dans le pays, était rejeté complètement à l'arrière-plan. La riche noblesse de Gotha avait laissé aller les choses, et par rancune s'était tenue autant à l'écart du prince que du peuple ; en renonçant d'elle-même à son ancienne position, elle avait livré à une Constituante élue sur la base démocratique la plus large tout le règlement des nouvelles institutions politiques.

Les débats dans l'église Saint-Paul ne fixèrent que pendant peu de mois l'intérêt de la bourgeoisie. Les questions locales et particulières absorbèrent bientôt toutes les autres. L'intérêt pour les affaires générales de l'Allemagne s'affaiblit à un tel point à Gotha, qu'au bout de quelques mois je me trouvai presque seul avec un petit nombre de personnes pour défendre la grande cause de la nationalité allemande.

Cette indifférence se manifesta grandement encore dans la guerre, ailleurs partout si populaire, du Sleswick. Tandis qu'au départ et au retour les combattants étaient partout salués par leurs concitoyens avec enthousiasme, nos soldats, au contraire, n'étaient traités qu'avec beaucoup de froideur. Moi-même je n'échappai pas à ce sort. Cela faisait un contraste saillant avec la conduite des autres villes par lesquelles nous passâmes.

Cette indifférence extrême pour les véritables intérêts de notre grande patrie est, sauf quelques honorables exceptions, restée invariablement la même jusqu'à nos jours.

A partir de l'année 1850, je m'occupai presque exclusivement des affaires de l'Allemagne. Je passe sous silence tous les événements aux-

quels je me trouvai à cette occasion personnellement mêlé, et dans lesquels j'ai joué un rôle plus ou moins actif.

Si la ville de Gotha avait été animée d'autres sentiments, certes, — j'ose le dire sans vanité, — ma conduite aurait dû exciter partout dans mes propres États les plus chauds témoignages d'approbation et d'enthousiasme. On se borna à des jugements superficiels, et dans plusieurs circonstances importantes on resta tout à fait indifférent; enfin, pour tout dire en un mot, mon dévouement aux intérêts de la patrie commune ne me servit pas de recommandation auprès du peuple soumis à mon gouvernement.

La majeure partie des habitants de la ville de Gotha se divise en trois principaux groupes : 1° la noblesse, y compris les anciens fonctionnaires, les employés pensionnés et quelques rentiers; 2° la bourgeoisie aisée et toute la bureaucratie; 3° les petits artisans, et, comme dans toute ville, les gens qui, sans en avoir le droit, sont mécontents de leur sort, vivent misérablement, et, par des raisons égoïstes, sont toujours en état d'hostilité contre le reste de la société.

Ces trois groupes de la ville de Gotha n'offrent absolument rien de particulier; mais comme d'en haut on gouverne d'une manière tout à fait libérale, constitutionnelle et conforme aux lois, ils occupent justement vis-à-vis de moi une position qui n'a pu être indiquée dans cet article que fort incomplètement, d'où il résulte que bien des choses y doivent surprendre l'étranger.

Le premier groupe ne voit en moi que la personnification des tendances révolutionnaires de 1848. Les nobles m'imputent beaucoup de choses dont la faute n'est qu'à eux-mêmes. Ils ne peuvent me pardonner de ne pas avoir maintenu, lors de l'établissement de la nouvelle constitution, la position privilégiée de la noblesse. Ils m'en veulent d'avoir aboli les charges de chambellans et de gentilshommes de la chambre et de la cour (charges qui, d'après l'usage, ne pouvaient être conférées à des roturiers). Enfin, ils sont choqués que la cour, c'est-à-dire ma maison, soit aujourd'hui ouverte à tous ceux que leur talent ou leur caractère m'y fait admettre.

L'idée d'une ancienne cour allemande avait disparu, et avec elle l'influence qu'aurait pu avoir la noblesse. Pour caractériser ma position en face du pays, j'ordonnai d'effacer, en tête des décrets, la formule « par la grâce de Dieu ». On me fit un grand crime de m'être affranchi de cet usage suranné, et d'avoir ainsi rompu avec la souveraineté du droit divin. On conçoit donc que ce groupe ne se sentait

nullement disposé à faire l'éloge de ma politique et à rendre mon gouvernement plus facile.

Le second groupe se compose des libéraux modernes, et malheureusement aussi en grande partie de personnes qui affectent le libéralisme sans avoir l'esprit d'abnégation et de sacrifice qu'il exige. Ce groupe aurait dû être mon principal appui et s'associer à mes sentiments : des raisons purement humaines sont encore cause qu'il n'en est pas ainsi.

Le duc patriarcal et gouvernant en monarque absolu a disparu pour faire place au duc constitutionnel. Les personnes qui autrefois devaient recourir à lui, s'adressent aujourd'hui au *ministère responsable*.

Autrefois le duc avait le droit *exclusif* de conférer les places, on *avait besoin* de lui; aujourd'hui il faut le contre-seing de ses ministres, on a besoin de ces derniers, et cependant il faut ménager le prince. Si le duc abandonnait les affaires exclusivement au ministère, sa position envers ce groupe de gens serait beaucoup plus nette et par conséquent plus agréable. Le contraire ayant lieu, il est beaucoup plus difficile de voir les désirs particuliers et les considérations de famille recevoir une satisfaction entière. Si le prince reste complètement impartial et n'envisage que l'intérêt général, il lui est impossible d'être populaire auprès de ces gens, d'autant plus qu'à Gotha comme dans la plupart des petites résidences règne beaucoup d'esprit de coterie.

De là cette sourde opposition qui se fait sentir de temps à autre contre toutes les innovations qui viennent d'en haut.

Enfin le troisième groupe se trouve vis-à-vis du prince dans une position toute particulière. Il est incontestable qu'il est en opposition constante avec les groupes mentionnés ci-dessus, et qu'il les combat toujours très-franchement. Je me range à moitié dans son parti, ne fût-ce que par la raison que je ne jouis pas précisément d'une grande popularité auprès des deux autres groupes. Mais il ne m'en veut pas moins de ce qu'en dépit de ma justice et de ma liberté de penser, je ne laisse pas cette honnête démocratie enfreindre impunément les lois libérales.

La démocratie de nos petites villes sympathise peu avec les gens en habit noir qui ont une éducation et des manières distinguées, et elle n'est pas assez disposée à admettre que les idées les plus libérales et les institutions les plus démocratiques ne dispensent pas de respecter les lois de la convenance et de la politesse. Beaucoup de ces gens que j'ai placés dans le troisième groupe, voudraient une liberté qui

leur permit d'attaquer à leur gré le prochain par leurs paroles et leurs écrits, et d'exercer impunément leurs vengeances personnelles. Ces tendances ont toujours trouvé en moi un opiniâtre adversaire, et de là viennent tant de jugements qui se sont même fait entendre dans une sphère plus étendue.

Cependant je ne prétends pas dire par là que dans les trois groupes je n'ai ni amis ni partisans, ou bien que je suis personnellement mal disposé pour eux, parce que tous ne me comprennent pas et que beaucoup affectent de me juger mal. Je reconnais, au contraire, avec gratitude que dans les trois groupes il y a des hommes énergiques et honorables qui me prêtent fidèlement leur concours dans tous mes efforts pour le bien de mon peuple et de la patrie commune; mais ces hommes demeurent isolés et ne forment pas une phalange compacte capable de repousser toute attaque injuste contre eux et contre moi. Ils souffrent par fierté et peut-être par une certaine indolence l'altération volontaire ou involontaire de la vérité sur les motifs des mesures politiques; en un mot, ils aiment à se soustraire à toute espèce de lutte.

Telle est la cause qui a fait régner à Gotha un esprit de commérage et de raisonnement sans fin qui est devenu la source souvent trop peu remarquée des plus grands inconvénients. Si je n'ai pas précisément l'orgueil de me mettre au-dessus de toutes ces faiblesses humaines qui caractérisent plus particulièrement nos bons Allemands, je crois cependant avoir suffisamment approfondi la vie du peuple dans toutes ses tendances, pour ne pas confondre le noble patriotisme d'un vrai démocrate avec les vaines déclamations d'un pilier d'estaminet.

Pour répondre à une observation de l'article que j'ai sous les yeux, je n'hésite pas à déclarer que je regarde comme le principe d'une bonne administration la recherche incessante de la vérité, que je suis *accessible* à toute personne qui a pris à tâche de m'aider dans cette voie, et que l'opinion d'un autre me semble toujours respectable dès qu'elle est fondée sur la vérité et réellement motivée. Quant aux jugements non fondés, aux assertions mensongères et aux manifestations injurieuses, je leur appliquerai toujours les lois faites pour protéger tout le monde sans distinction de personnes.

Que de calomnies cependant égarent l'opinion, et échappent à la vindicte publique! Je mettrai surtout en ce nombre, le faux bruit tant de fois répandu, que la diète du duché de Gotha n'était composée que de personnes intéressées à soutenir toujours le gouvernement. Le

fait est que c'est justement le contraire qui se trouve être vrai. Sans doute on a souvent raison d'être mécontent des actes des députés du pays de Gotha; mais qui plus que le gouvernement aurait le droit de s'en plaindre?

Qu'on rapproche les listes des députés des diverses diètes, et qu'on désigne les amis du gouvernement, qu'on lise avec attention les débats publics et qu'on examine les propositions du ministère et les réponses des diètes, assurément on arrivera à une autre conclusion que celle qui a été énoncée plus haut. L'indifférence pour les intérêts du pays, l'ennui qu'on éprouve à se voir arraché aux occupations ordinaires de la vie, sont cause que le public s'intéresse trop peu aux élections; et le public ne doit s'en prendre qu'à lui s'il sort des élections des hommes peu propres à contribuer au bien véritable du pays. Le public sent évidemment le vice de cet état de choses, mais il ne se donne pas la peine d'en rechercher les causes.

En faisant le résumé de ce que je viens de dire, on pourrait peut-être en conclure que dans la critique plus ou moins sévère que je viens de faire de l'état de mon pays, j'ai voulu m'assigner une position tout à part. Je suis loin de vouloir séparer ma personne du peuple. Je me compte comme un des siens, et j'ai pour lui une grande sympathie. Mais par cela même que je suis parvenu dès ma jeunesse à sortir du point de vue d'où la plupart des personnes de mon rang jugent le peuple et sa conduite, je suis en droit d'exiger du peuple quelque chose de plus noble et de plus élevé.

L'esprit du peuple ressemble aux vagues mugissantes d'un torrent. Ce serait une entreprise inutile que de lui opposer des digues et de prétendre l'arrêter dans son cours. Les flots gonflés monteraient par-dessus tout obstacle et l'auraient bientôt entraîné. Les patriotes et les princes ne devraient donc avoir qu'une préoccupation en présence de ce torrent toujours emporté en avant, c'est de maintenir la pureté de ses eaux et de ne pas le laisser déborder.

Mais pour y réussir, il faut le concours du peuple même. Il ne doit pas rester étranger aux hommes chargés de la direction des affaires.

Certainement on est blâmable de chercher une popularité factice aux dépens des devoirs qu'on a à remplir. Mais il serait aussi faux de croire que sans la sympathie du peuple et sans une vraie popularité, les patriotes puissent être en état de faire le bonheur d'une nation.

Il faut que le peuple respecte les noms de ses chefs, il faut même qu'il les défende contre l'outrage, et il ne doit jamais oublier que la confiance réciproque est inséparable de la réciprocité de bienveillance et d'égards.

Puissent tous ceux de mes amis qui partagent mes sentiments, à quelque couleur qu'ils appartiennent, se souvenir toujours de ces paroles!

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

PHILOSOPHIE.

L'Hegelianisme et la Philosophie, par M. A. VÉRA, professeur de philosophie à l'Académie scientifico-littéraire de Milan. — Paris, 1861.

La philosophie ne connaît pas les nationalités. Au moment même où l'Italien vient de remporter une victoire décisive sur le Tudesque, la philosophie allemande élève une chaire dans Milan délivrée : M. Véra, le disciple, le commentateur, le traducteur de Hegel, rentre dans sa patrie et expose à de nouveaux auditoires la doctrine qu'il a pendant plusieurs années cherché à populariser en France et en Angleterre; il trouve de vives sympathies parmi les esprits les plus brillants de cette Italie qu'un souffle de liberté a traversée, et qui aspire à une renaissance littéraire et philosophique en même temps qu'à une rénovation politique. Mais pendant ce temps, il se fait en France une véritable croisade contre la philosophie hegelienne. Attaqué sur ses derrières, M. Véra se retourne et jette à ses adversaires une réponse pleine d'ardeur et, le dirai-je? d'un peu trop d'impatience et de colère. En lisant cet opuscule philosophique, qui ressemble à un pamphlet, et en le comparant aux écrits auxquels il donne la réplique, on comprend aisément quelle influence a sur tous les esprits le milieu ambiant, l'atmosphère intellectuelle et morale du temps et des lieux : d'un côté, tout est calme, poli, enveloppé de réserves, de réticences, et les élans mêmes de la passion sont sagement réglés; de l'autre côté, la passion éclate imprudemment, l'ironie ne sait pas demeurer dans les limites étroites du bon goût, l'invective est sincère, ardente, personnelle; ici la parole s'efface comme pour ne point blesser les jalousies et les susceptibilités, là elle retentit comme à une tribune, et si elle a toutes les incorrections de l'improvisation, elle en conserve aussi la généreuse chaleur.

Les adversaires contre lesquels M. Véra entre en lutte sont M. Janet, M. Saisset et M. Franck; tous trois ont porté la main sur Hegel, le premier dans ses « Études sur la dialectique dans Platon et dans Hegel », le second dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* intitulé « Leibniz et Hegel, d'après de nouveaux documents », M. Franck dans le *Journal des Débats*. Si M. Véra n'avait été si impatient de défendre la doctrine de son maître, il aurait encore trouvé en face de lui M. Scherer, qui a publié il y a peu de temps un exposé de la doctrine hegelienne dans la même revue; mais c'est déjà bien assez de trois querelles

à vider à la fois. La partie importante de cette réfutation consiste dans la comparaison des doctrines de Hegel avec celles de Leibniz et de Platon; car c'est à propos de Leibniz que M. Saisset s'est trouvé amené à formuler son jugement sévère sur la philosophie hegelienne, et à propos de Platon que M. Janet en a fait également la critique. M. Véra cherche à démontrer que la doctrine de son maître est une synthèse bien supérieure à celles de Platon et de Leibniz, qu'elle comprend tout ce qui dans leur doctrine renferme quelque vérité, et qu'elle unit toutes ces vérités dans un vaste et harmonieux système, où pour la première fois le problème de la métaphysique reçoit une solution complète.

Pour M. Véra, Leibniz est « un grand mathématicien, un médiocre philosophe (lorsqu'on veut le comparer à Platon, à Aristote, à Hegel, ou même à Descartes) et un diplomate ». Loin d'admettre, avec M. Saisset, que Leibniz ait été l'esprit le plus complet et le plus universel depuis Aristote, M. Véra pense que c'était « un de ces esprits qui touchent à tout ou à peu près, mais qui n'approfondissent rien ». Qu'est-ce que la *Protégée* à côté de la *Philosophie de la nature*? un fragment d'édifice à côté d'un édifice entier. La monadologie brise l'unité de la substance, et n'arrive à la rétablir que par l'harmonie préétablie, que M. Véra appelle « un tour de diplomatie ». Leibniz est un protégé; c'est le vrai père de l'éclectisme. « M. Saisset s'étonne de voir en ce moment circuler en Europe une foule de Leibniz : un Leibniz catholique, un Leibniz panthéiste, un Leibniz platonicien, et même un Leibniz théosophe. Pour moi, ajoute M. Véra, je suis loin de partager cet étonnement. Ce qui m'étonnerait, c'est qu'on n'en colportât pas autant.... De même qu'en religion on voit Leibniz se balancer entre le protestantisme et le catholicisme, de même en philosophie on le voit se balancer entre toutes les philosophies sans en adopter, sans en entendre et sans en produire aucune. Et voilà la doctrine ou, pour mieux dire, le semblant de doctrine qu'on va exhumer dans la poussière des tombeaux pour l'opposer à une des conceptions les plus vastes, les plus profondes et les plus originales qui soient jamais sorties de l'intelligence humaine. »

Passons à Platon, que M. Janet compare à Hegel, et auquel il fait remonter la découverte du principe des contradictions. Platon, dit M. Janet, admet les contraires dans leur état d'opposition nécessaire; Hegel déduit de deux contraires un troisième terme « qui n'était pas donné dans les deux précédents, et qui est le but vers lequel il tend. Sa méthode est essentiellement inquisitive. C'est une méthode de découverte. Il a voulu faire produire à l'analyse logique les mêmes résultats qu'on obtient d'ordinaire par l'analyse empirique.... C'est en quoi il est original. Mais il s'est trompé et a échoué devant l'impossible. » Écoutons la réplique : Il n'est pas vrai que Platon, pas plus qu'aucun autre philosophe avant Hegel, ait reconnu l'identité des contraires; il en a seulement signalé la coexistence; il n'a jamais raconté comment une idée engendre nécessairement l'idée contraire et comment elles se confondent toutes deux dans un terme supérieur. Distinguer le simple du multiple, l'égal de l'inégal, est chose facile; mais comprendre l'identité de l'être et du non-être dans le devenir, qui leur sert de point de contact mobile, est une opération de l'esprit toute différente et d'une bien autre portée. Il ne manque pas d'hommes qui ne voient dans cette formule, comme dans les autres propositions de la philosophie hegelienne, que simple jeu de mots, et on peut avertir M. Véra qu'il ne les convertira jamais; on comprend ou on ne comprend pas le principe fondamental

de la philosophie spéculative, comme on voit ou on ne voit pas à certaines distances, suivant l'état du nerf optique. Le mouvement de la dialectique hegelienne ne peut pas être suivi par ceux qui s'embarrassent facilement dans les formules et ne peuvent suivre la filiation continue des idées à l'aide des mots qui sont forcément isolés et discontinus. La vraie philosophie ne peut pas *s'exprimer*; elle est *intérieure*, elle s'affaiblit et se dénature en empruntant les formes du langage. Pour M. Janet, il n'y a aucune connexion nécessaire entre l'être, le non-être et le devenir; la philosophie hegelienne n'est qu'un naturalisme abstrait, l'algèbre du naturalisme. Quelque savante qu'elle soit dans la forme, elle « n'est pas un progrès de la métaphysique »; l'absolu de Hegel n'est que le « *caput mortuum* de l'analyse et de l'abstraction divinisé ». Toutes ces propositions se tiennent et s'enchaînent; du moment où l'on admet « qu'il n'y a pas d'autre signe distinctif de l'esprit que l'intelligence, et d'autre signe de l'intelligence que la conscience de soi », il est inutile d'aller plus loin; la pierre n'a pas conscience de soi, ni le végétal, ni l'animal en la plupart de ses actes; le monde entier s'efface pour ne laisser place qu'à la conscience humaine et à un Dieu personnel; on ne peut plus parler d'autre chose. La matière pourtant reste en face de ces deux termes comme un obstacle incommode. « Dieu, dit M. Janet, est la raison même, non pas une raison inerte et endormie dans la nature, et qui n'arrive à se connaître que dans la conscience humaine, non point un germe de raison qui se développe lentement et pas à pas, sommeille dans le minéral, vit dans le végétal, sent dans l'animal et pense dans l'homme, selon l'expression de Schelling; c'est une raison en acte, une toute raison, se sachant, se possédant, capable d'action, faisant les choses selon ce qu'elle est, au lieu d'être faite elle-même par la seule force des choses. » Cette phrase conviendrait assez bien à un hegelien, à la condition d'y renverser seulement quelques propositions (et le principe des contradictions l'y autoriserait); il dirait donc : « Dieu est la raison même, inerte et endormie dans la nature, se connaissant dans la conscience humaine; raison qui se développe lentement et pas à pas, sommeille dans le minéral, vit dans le végétal, sent dans l'animal et pense dans l'homme; c'est une raison en acte, une toute raison se sachant, se possédant, capable d'action, faisant les choses selon ce qu'elle est, et faite en même temps par la seule force des choses. »

AUGUSTE LAUGEL.

La Raison, par J. E. ALAUX. (Didier et C^{ie}, éditeurs.)

L'auteur de la *Raison* a d'excellentes intentions qu'il est impossible de ne pas louer, d'autant plus qu'il est à peu près certain qu'il n'en sera pas récompensé. C'est un catholique qui veut réconcilier la religion, c'est-à-dire le catholicisme, ce qui pour lui est tout un, avec la philosophie. Or, il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'il n'obtiendra pas les encouragements de l'inquisition. Le catholicisme n'éprouve nullement le besoin de se réconcilier avec la philosophie; il éprouve seulement celui de la dominer, de la réduire en esclavage, et surtout au silence. Telle est sa méthode. M. Alaux répondra que ce n'est point là le vrai catholicisme : c'est possible; mais comme ce catholicisme est représenté par des institutions et des ministres qui seuls parlent et ont pouvoir de parler au nom de l'Église, les simples mortels sont bien forcés d'y voir la véri-

table Église; s'il y en a une autre, où est-elle? où sont ses temples, ses prêtres? quelle est son influence et son crédit? combien a-t-elle de docteurs et combien de fidèles?

Si M. Alaux n'avait pas identifié le catholicisme avec la religion, ses idées libérales sur l'importance et le rôle de la philosophie lui eussent attiré les sympathies des philosophes et des savants. Aujourd'hui, dit M. Alaux que nous analysons, la philosophie devient par la force des choses plus qu'utile, elle devient nécessaire, d'une absolue nécessité pour la société. Religieuse par la matière dont elle traite, scientifique par la méthode et l'esprit, elle est suspecte aux croyants par son esprit même et aux savants par sa matière; mais les croyants qui redoutent la raison et la science voient l'humanité se retirer d'eux, et les savants, s'ils négligent les questions religieuses, c'est-à-dire l'homme au point de vue de sa destinée antérieure et ultérieure et dans son rapport avec l'infini, tendent à n'en faire qu'un animal supérieur, mais borné, comme les autres animaux, à l'horizon terrestre. Nous sommes entrés dans l'ère scientifique, et c'est pour jamais, d'une part; d'autre part, l'homme ne vit pas sans religion. Il faut donc que le dogme religieux devienne science rationnelle, ou que la science, par la méthode et l'esprit qui lui est propre, aborde les questions de l'ordre religieux. Or, il est une science qui a précisément pour objet celui de la religion, et cette science, c'est la philosophie. Il est vrai, ajoute M. Alaux, que la philosophie n'est pas encore constituée scientifiquement; une preuve en est qu'elle n'a point d'autorité scientifique. Elle a pu jusqu'à un certain point s'en passer, tant qu'elle était précieuse et utile plutôt que nécessaire. Il faut qu'elle l'acquière dans l'avenir. Pourquoi ne l'a-t-elle pas eue? C'est qu'elle tâtonne encore et à propos de son objet *précis* et dans sa méthode. L'objet qui est le sien (l'infini) échappe à l'esprit humain, disent les uns, et de là leur dédain pour une science chimérique; il est accessible à l'esprit humain, disent les autres, et ils compromettent leurs prétentions par leur impuissance. Il est en effet à la fois accessible et inaccessible; il faut donc déterminer dans quelle mesure il est accessible, et comment; car les méthodes même décrites jusqu'ici par les logiques n'y peuvent atteindre. Les métaphysiciens en emploient une autre *de fait*, mais elle n'a pas pris rang de méthode. C'est pour suppléer à l'insuffisance actuelle de la philosophie que M. Alaux s'est donné pour but de chercher dans quelle mesure l'infini est accessible à l'intelligence humaine, et la vraie méthode qui doit lui permettre d'en atteindre l'accessible. Telle est en effet la partie principale de son livre. Nous ne suivrons pas M. Alaux dans l'exposé de sa méthode, car rien de plus impossible à analyser qu'une dialectique; disons seulement qu'elle se résume dans une nouvelle explication de la loi des antinomies. « Hegel donc fit faire à la méthode un pas de géant; il entrevit la logique nouvelle, quoiqu'il ne la découvrit pas. Il posa la loi de l'identité dans la contrariété des termes : cette loi bien comprise est toute la méthode. »

E. M.

Études orientales, par A. FRANCK, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Paris, Michel Lévy, 1861, in-8°.

C'est une coutume qui s'est introduite depuis quelques années parmi les écrivains sérieux, que de réunir en volume, avec quelques retouches, les travaux qui, lors de leur publication première, avaient été dispersés dans les recueils littéraires et scientifiques. Cette habitude est résultée naturellement de la multiplicité des Revues et des articles Variétés donnés par les grands journaux. Le public n'a pas à s'en plaindre, car on lui offre ainsi des lectures qui ont déjà subi la première épreuve de la critique. Ce sont en réalité des secondes éditions, ce qui vaut toujours mieux que des premières. Et en même temps la tolérance accordée sur ce point dispense les auteurs de greffer un livre sur un article, et le lecteur de lire, délayé en trois cents pages, ce qu'on avait su lui dire suffisamment en cinquante la première fois.

Le livre de M. Franck est composé suivant cette méthode. Il consiste : 1° en un extrait, réduit et revu, du cours de droit naturel qu'il professe au Collège de France, relatif à la nature du droit chez les anciens peuples de l'Orient, savoir : l'Inde brahmanique et bouddhique, l'Égypte, la Perse de Zoroastre, les Juifs et les Chinois; 2° un autre travail sur les doctrines philosophiques et religieuses de l'ancienne Perse; 3° un mémoire sur l'état politique et religieux de la Judée dans les derniers temps de sa nationalité, qui fut présenté à l'Académie des sciences morales; 4° deux notices sur les deux philosophes juifs Maïmonide et Avicébron, tirées, si je ne me trompe, du *Dictionnaire des sciences philosophiques*; et enfin, 5° trois morceaux de critique sur les travaux d'exégèse biblique de M. Ernest Renan et de M. l'abbé Lanci, qui furent, je crois, insérés dans le *Journal des Débats*.

M. Franck est à la fois universitaire et israélite; à ce double titre, il a deux grands partis pris, l'un contre le panthéisme, l'autre contre l'exégèse biblique des Allemands, telle que M. Renan l'a introduite dans notre pays. Certes, ce sont là deux opinions fort légitimes, et quel que puisse être notre avis en fait d'exégèse biblique, nous ne nous aviserons pas d'y trouver à redire. Nous craignons seulement qu'il n'en résulte une sorte de préoccupation passionnée plus nuisible qu'utile parfois à l'appréciation critique des faits. Par exemple, dans le morceau sur le droit chez les anciennes nations de l'Orient, il nous semble qu'il est trop peu question de droit et trop d'une philosophie religieuse peu profonde, médiocrement renseignée, au moins relativement à l'Inde, et que l'auteur s'y complait plus que de raison dans des rapprochements superficiels avec la Bible. De même dans les discussions contre M. Renan, il nous a semblé voir, malgré notre peu de compétence, plus de mauvaise humeur cachée sous des formes polies que de bonnes raisons. C'est sans doute par suite de cette mauvaise humeur que l'auteur essaye de rendre l'école rationaliste et M. Ewald en particulier à moitié solidaires des rêves creux de l'abbé Lanci, un successeur de Court de Gébelin et de Fabre d'Olivet, qui voit dans les hiéroglyphes et dans le Pentateuque les symboles cachés d'une sagesse primitive, et qui les interprète à la manière de la Kabbale par des renversements de lettres, des nombres et de folles étymologies. C'est là de bel et bon mysticisme, individuel il est vrai, et non traditionnel, mais qui, en tout cas, n'a rien de commun avec les patientes

investigations de la critique exégétique. Cette dernière peut se tromper aussi, mais comme elle ne prétend pas à l'infailibilité, qu'elle la combat, au contraire, partout où elle en rencontre la prétention, elle ne mérite pas d'être confondue avec aucune espèce d'inspirés et de révélateurs.

A part ce point, M. Franck expose d'une manière fort piquante les élucubrations de l'abbé Lanci, et les exposer, c'est les réfuter suffisamment.

On n'a aussi que des éloges à faire aux morceaux sur les derniers temps de la nationalité juive et sur Maïmonide et Avicébron. M. Franck, qui, pour le reste de l'Orient, s'est peut-être contenté de renseignements un peu maigres, est ici sur son terrain et continue la réputation qu'il s'est faite par ses beaux mémoires sur la Kabbale. Chose curieuse, il se rencontre avec cette exégèse critique pour laquelle il a si peu de sympathie, quand, à propos des derniers temps de la Judée et du contraste entre la durée de la religion et la chute de la nationalité juive, « au risque de scandaliser les âmes charitables qui ne peuvent vivre sans maudire et qui ont fait le Dieu de l'Évangile à leur image », il montre « que, d'une part, les dogmes et la morale, de l'autre, les institutions et l'histoire des Israélites suffisent, sans la fantasmagorie d'une réprobation divine, pour nous rendre compte de leur double destinée, et que le châtement, s'il avait existé, aurait commencé plusieurs siècles avant le crime ». Quel est l'exégète rationnaliste qui pourrait mieux dire?

F. B.

STATISTIQUE.

Des forces productives, destructives et improductives de la Russie, par AUG. JOURDIER
— 2^e édit. Paris, Franck, 1861.

Ne nous arrêtons pas au titre de cet ouvrage, bien que nous soyons tenté de parodier le mot célèbre de Buffon, et de dire : *Le titre, c'est le livre*. Mais passons ce seuil mal raboté. Nous voici dans un vaste magasin, ou plutôt dans un spacieux hangar rempli de renseignements souvent intéressants sur la Russie. Ces renseignements y sont classés d'après un certain ordre, pas toujours le meilleur, mais enfin il y a ordre, et la table des matières vous fait connaître les étiquettes des subdivisions. Seulement, lorsque vous aurez trouvé une indication relative à l'objet de votre recherche, ne vous tenez pas pour satisfait, vous n'en avez probablement que la moitié; l'autre se rencontrera sans doute à un autre endroit.

Ainsi, si vous étudiez la météorologie, ne vous bornez pas à lire le chapitre qui traite du *climat* (p. 1), mais reportez-vous aussi à celui qui fait connaître la *climatologie* de la Russie (p. 123). Vous intéressez-vous davantage aux populations, combinez la *densité de la population* de la page 113 avec celle de la page 139. Avez-vous besoin de connaître la production des céréales, voyez à la fois les pages 23 et 143.

Le lecteur qui aura été ainsi dûment averti de ces légers défauts de classement recueillera des informations utiles, surtout relativement à l'agriculture de la Russie. M. Jourdier est un agronome connu, et il a visité les contrées qu'il décrit. Nous devons donc écouter avec déférence tout ce qu'il nous raconte sur

l'agriculture de ce pays. Il s'agit là de faits, de procédés techniques, de résultats matériels qu'il faut avoir vus pour être en état de les juger.

Il n'en est plus tout à fait de même pour la partie politique ou économique du livre ni pour les raisonnements de l'auteur. Ici nous rentrons dans notre compétence, et nous en profiterons pour l'attaquer sur un point que nous choisissons de préférence parce qu'il est à l'ordre du jour. Nous voulons parler des *charges du peuple des campagnes* (p. 182). Nous citerons les termes mêmes de l'auteur, non pas pour en faire admirer le style, mais parce que nous nous servirons de ses propres données pour le combattre.

Nous transcrivons littéralement :

« On devrait croire que, sous le joug de l'arbitraire, d'un climat froid, dur et si fâcheusement variable, dans la dépendance absolue souvent d'hommes intermédiaires, rapaces et presque toujours indifférents, sous l'influence d'une justice relativement sans équité pour eux, et sous une administration rurale véritablement corrompue, les paysans ne supporteraient qu'une petite partie des charges publiques.

» Mais il se trouve qu'en réalité ces mêmes paysans qui sont sans droits, sans propriété, *auxquels* ne descendent ni ordre ni justice, ces mêmes paysans, disons-nous, payent plus des deux tiers de *tous* les impôts de l'empire.

» On peut évaluer la moyenne des impôts qui rentrent effectivement dans les caisses de l'État à 840 millions de francs par an.

» De cette somme, la classe des paysans, y compris les paysans des domaines et ceux des apanages, paye 360 millions, au delà des deux tiers du revenu, comme nous le disions plus haut.

Les 52,500,000 habitants de la campagne payent en Russie *sur l'impôt (?)*
et sur l'eau-de-vie, dont l'impôt total est de 410 millions, les paysans
payent. 280 millions de fr.

La capitation par chaque (?) âme enregistrée est pour
eux de. 88 —

Le revenu des paysans des domaines se monte à. 96 —

Sur l'impôt du sel, comme minimum. 20 —

Pour les passe-ports, 1,084,000 passe-ports ont
été délivrés en 1856, et ont produit un mini-
mum de. 8 —

Sur le tarif des douanes, qui est au total de
120 millions de francs, le paysan paye bien
pour le coton, couleurs, etc., etc. 20 —

Pour les redevances locales, telles que centimes
additionnels, routes, soldats, etc., etc., les-
quelles ont été réduites à 68 millions, les
paysans payent. 48 —

TOTAL. 360 millions de fr.

Nous pourrions commencer notre critique par contester le chiffre de 840 millions, qui, selon M. Jourdier, représenterait le revenu total du trésor russe. Nous avons des raisons de le croire bien supérieur. Admettons-le cependant.

Mais peut-on considérer l'eau-de-vie, que les paysans boivent tout à fait librement et non sans excès, comme un impôt dont ils sont chargés PAR LE GOUVERNEMENT ou par leurs appétits grossiers? Taxer le vice, c'est pratiquer la morale en action, parce que c'est le rendre moins accessible, c'est en arrêter l'essor. Ce sont donc 280 millions qu'on devrait ôter des 560 ci-dessus.

Mais fermons les yeux sur la composition attaquable de ce chiffre, et demandons si un impôt de 560 millions réparti sur 31 millions et demi d'habitants, ce qui fait moins de 11 francs par tête, est exorbitant, quand les autres classes de la population (3,200,000 habitants, v. p. 116) payent 280 millions, soit près de 54 francs par tête, ou cinq fois autant. Or, on sait que les villes ne sont pas habitées uniquement par des riches.

Il n'est donc pas juste de dire que les campagnes soient accablées d'impôts.

Du reste, nous aurions mauvaise grâce à trouver mal que M. Jourdier porte de l'intérêt aux cultivateurs russes, dont un si grand nombre s'est trouvé jusqu'aujourd'hui dans les liens du servage. Ces populations ont été si longtemps déshéritées, qu'il est pardonnable d'être partial en leur faveur.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que M. Jourdier est bienveillant pour tout le monde, — peut-être un peu trop pour la noblesse comme corps, — ce qui ne l'empêche pas de faire voir les côtés faibles, les « forces destructives » ou les « forces improductives » (?), nous ne savons pas bien lesquelles des deux, tout autant que les forces productives ou les côtés forts du pays.

Pour caractériser en peu de mots l'ouvrage de M. Jourdier, nous dirons que c'est un livre utile, mais nullement agréable.

MAURICE BLOCK.

PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris. T. 1^{er}, 2^e fascicule. — Paris, 1861, p. 125-252, avec 3 planches.

La Belgique ancienne et ses origines gauloises, germaniques et franques, par H.-G. MORZ, professeur à l'Université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique. 2^e édition, augmentée d'un Appendice. — Gand, 1860, gr. in-8^o de 508 pages, avec une carte.

Méthode pour étudier la langue sanscrite, par EM. BURNOUF, professeur à la faculté des lettres de Nancy, et L. LEUPOL, associé de l'Académie de Stanislas. Seconde édition. — Paris, 1861, in-8^o de xvi-239 pages (Benj. Duprat).

La Bhagavad-Gîtâ, ou le Chant du Bienheureux, poème indien, publié par l'Académie de Stanislas; traduit par M. EM. BURNOUF. — Paris et Nancy, 1861, in-8^o de xxii-235 pages (Paris, Benj. Duprat).

I.

La Société anthropologique, fondée il y a deux ans à peine, n'a pas eu d'enceinte; par un privilège bien rare dans la formation des associations savantes, celle-ci a marché dès le premier jour dans la force d'une pleine virilité. Il est vrai que son premier noyau, ce qui fait la vie intérieure d'une société, ce qui

lui donne son caractère et son impulsion, se composait ici d'hommes éprouvés et depuis longtemps posés dans la science, d'éminents professeurs, de membres de l'Institut. Aussi ses travaux ont été actifs, et ses publications sont dignes de toute attention. Deux fascicules, formant un demi-volume de *Mémoires*, et six fascicules formant un volume et demi de *Bulletins*, lui composent déjà un respectable bagage. Comme dans toute œuvre collective, les travaux dont celle-ci se compose ne sont pas tous sans doute de la même valeur; mais tous sont marqués d'un caractère sérieusement scientifique.

Le deuxième fascicule des *Mémoires*, que nous avons sous les yeux, comprend six morceaux; nous allons les passer rapidement en revue.

1. — M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dressé un *Tableau synoptique des races humaines*, dont quelques pages de texte forment le commentaire. Cette classification du savant professeur repose tout entière sur la comparaison des caractères physiques et surtout des caractères craniologiques, et elle n'a conséquemment qu'une valeur purement physiologique. C'est une étude de classification; ce n'est pas, ce ne peut pas être une classification. Une classification complète devra tenir compte d'un autre élément non moins important que l'élément physique, et non moins essentiel, l'élément linguistique, et aussi, dans une certaine mesure, de l'élément historique, sans parler de bien d'autres considérations accessoires. Mais le temps d'une classification définitive est bien loin d'être venu; trop de faits encore sont ignorés ou mal connus. Le rôle d'une société d'ethnologie est précisément de pousser aux études monographiques, d'en éclairer les abords, d'y diriger les investigateurs. Dans l'état de la science, une classification générale ne saurait être encore qu'un exercice sans grande utilité, quelque chose d'incomplet et de factice, nous dirions presque un jeu d'esprit. Nous n'aimons guère non plus ces terminologies systématiques qui, voulant exprimer tout un ordre de faits par un seul mot, substituent la nomenclature à la définition, l'école à la nature, une chose morte à un fait vivant. Quoi de plus barbare, par exemple, malgré leur forme et leur étymologie grecques, que les mots prognathe, eurygnathe, orthognathe, dolichocéphale et autres composés semblables, par lesquels on veut désigner les diverses formes et les proportions du crâne? Laissons les termes de ce genre à la chimie, à la minéralogie, j'ose à peine dire à la botanique, et tâchons de parler de l'homme dans un langage plus noble et plus vivant.

2. — M. Gosse fils, de Genève, dans une *Note sur des instruments en silex et des ossements fossiles trouvés à Paris*, nous transporte aux temps antéhistoriques du monde; ce travail est un appendice naturel aux publications de M. Boucher de Perthes, qui veut, comme on sait, constater la présence de l'homme sur la terre avant la dernière révolution géologique qui a donné aux continents leur forme actuelle.

3. — Le docteur L. A. Gosse, de Genève (le père probablement du paléontologiste dont il vient d'être question), a essayé, dans une *Dissertation sur les races qui composaient l'ancienne population du Pérou*, d'éclairer les origines péruviennes par l'étude comparée des crânes qui ont été rapportés de cette partie de l'Amérique.

MM. de Rivero et de Tschudy, dans leur ouvrage sur les antiquités péruviennes, ont cru reconnaître dans les tombeaux du Pérou les types distincts de trois races indigènes antérieures à la conquête espagnole. Ils rapportent un de

ces types à la race chincha, un autre à la race aymara, et le troisième à la race huanca.

M. Gosse combat cette distinction en ce qui se rapporte aux Huancas ; il ne croit pas que ce peuple différerait des Aymaras.

Au surplus, l'usage bien connu des déformations artificielles du crâne chez un grand nombre de tribus du nouveau monde laisse planer de grandes incertitudes sur ces sortes de recherches, quel que soit d'ailleurs leur intérêt, et on ne peut guère se flatter d'arriver jamais par cette voie à la solution du problème des origines américaines.

4. — C'est aussi par l'étude purement craniologique que M. le docteur Henri Guérault, dans un mémoire *Sur les caractères différentiels de la conformation crânienne chez les Lapons et les Esquimaux*, croit pouvoir séparer physiquement les Lapons des Esquimaux, généralement regardés jusqu'à présent comme deux branches d'une même souche. Seulement, il faut remarquer que les différences que l'auteur a cru reconnaître dans les échantillons qu'il a eus sous les yeux, ne portent que sur des particularités d'une détermination bien incertaine. L'attribution des Esquimaux et des Lapons à une même race, et en même temps leur séparation comme branches distinctes, reposent sur un ensemble de caractères auquel ceux que M. Guérault a décrits n'apporteront qu'une modification très-secondaire.

5. — La question traitée par le docteur Périer, médecin principal aux Invalides, dans son *Essai sur les croisements ethniques*, a une tout autre portée que les faits particuliers auxquels (sauf le premier) touchent les mémoires que nous venons d'énumérer. Il ne s'agit de rien moins que de rechercher quelle influence utile ou nuisible, fortifiante ou dégénéréscente, les croisements exercent sur les familles. La question a été très-controversée, au sein même de la Société anthropologique, et les solutions très-diverses. Dans un précédent travail, imprimé au premier fascicule des Mémoires, M. Périer a soutenu que la force, la beauté, la perfection dans les races étaient en raison de la pureté du sang, que tout mélange était une cause d'abâtardissement. Dans son Mémoire actuel, l'auteur étend la même thèse aux familles. La dégénérescence souvent signalée dans les familles qui ne s'allient qu'entre elles, ne tient pas, dit-il, au principe même des alliances consanguines, mais seulement à leur abus, d'où résulte la transmission de certains principes morbides. Cela est très-bien dit ; mais la difficulté, précisément, est de savoir où commence cette transmission d'un principe morbide, et si l'usage peut se séparer de l'abus. A vrai dire, cette question est de celles qui ne nous paraissent pas susceptibles d'une solution absolue ; en ethnologie, du moins, ce qu'on appelle la pureté des races est une chose toute relative. Il est bien certain que les races nobles dégénèrent et s'abâtardissent par le croisement ; mais le croisement relève et ennoblit les races inférieures. On ne peut d'ailleurs raisonner que par abstraction sur la pureté absolue des races : où trouverait-on une race non mélangée ? Chez les Lapons, peut-être, ou chez les Samoyèdes ; mais ce n'est pas à ceux-là que s'adressent nos expériences.

Malgré tout, des études telles que celle-ci, par les idées qu'elles remuent et les discussions qu'elles suscitent, sont toujours profitables à la science.

6. — Du domaine de la physiologie, le docteur Gustave Lagneau nous ramène au domaine historique par son mémoire sur *les Gaëls et les Celtes*. Mais ce travail, d'ailleurs très-court, n'est pas de ceux qui serviront à résoudre l'obscur pro-

blème auquel il s'attaque. L'auteur s'arrête en général aux autorités de la seconde main, et ne prend guère les faits qu'à la surface. Ce n'est pas là ce qu'exigent des recherches de cet ordre.

II.

Ce sont des livres comme celui de M. Moke qui laissent leur sillon dans la science et en éclairent les profondeurs. *La Belgique ancienne* du docte professeur date de 1836; la réimpression actuelle n'en est qu'une seconde édition. Quoique ce remarquable travail ait pris depuis longtemps sa place dans l'opinion de nos voisins, nous doutons qu'en France il ait été, nous ne dirons pas apprécié, mais répandu et connu comme il mérite de l'être. Le livre, cependant, appartient à notre littérature historique autant au moins qu'à celle de la Belgique; en étudiant les origines de sa patrie, ce sont nos propres origines que M. Moke a restituées. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui discute, éclaircisse et résume d'une manière aussi complète, avec une critique des sources aussi sûre et aussi profonde, ce que l'on sait de l'histoire des Francs avant Clovis. Fréret, dans son mémoire de 1714 sur l'origine des Français, a des vues très-justes sur ce sujet, mais il est bien loin d'entrer dans le même détail. L'excellent chapitre que l'abbé Dubos a consacré aux Francs dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, laisse encore dans l'ombre et dans le doute bien des points que M. Moke a parfaitement élucidés. Parmi ceux qui, depuis la rénovation des études historiques en France, sont entrés le plus avant dans l'étude de nos origines, aucun, pas même Augustin Thierry, ni son frère Amédée, ni M. Guizot, ne s'est attaché à cette période. M. Moke n'en a pas fait seulement une étude aussi complète que les sources que nous possédons le comportent; il a aussi éclairci par le chemin une foule de points de géographie comparée, de chronologie, d'histoire et même d'ethnologie.

Tout approfondir est d'ailleurs un besoin pour le savant professeur; il n'a laissé volontairement dans l'ombre aucune des questions qui tenaient à son sujet. Il résume d'une manière complète, quoique rapide, ce que l'on sait des Kymris, sans toutefois outrepasser la sage réserve que commande l'obscurité vraiment cimmérienne qui enveloppe les destinées de cette race antique. A ce sujet, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit naguère en rendant compte de l'ethnogénie gauloise de M. Belloguet¹. M. Moke ne pouvait manquer non plus de jeter un coup d'œil sur les origines celtiques; de même que M. Belloguet, dont nous venons de rappeler le beau travail sur les races gauloises, il croit qu'à leur arrivée dans la contrée qui prit d'eux le nom de Gaule, les Celtes à cheveux blonds y trouvèrent une population brune qui les y avait précédés et qui devait, selon toute apparence, appartenir à la race ibérienne, dont les Ligures n'étaient aussi qu'une ramification. M. Moke rattache les Belges à la souche celtique; mais il en fait un rameau distinct sous le nom de Gaëls orientaux, un groupe intermédiaire entre les purs Gaëls de l'ouest (les Celtes proprement dits ou Gaulois) et les Germains.

Ces recherches ne sont au reste que la partie accessoire de l'ouvrage de M. Moke; c'est sur les tribus particulières que l'histoire, à partir de César, a

¹ *Revue germanique*, livraison du 15 juin dernier, p. 427 et suiv.

connues en Belgique, que le fond de ses études se concentre. Indépendamment des anciens textes, complétés, en beaucoup de cas, par les hagiographes et les chroniqueurs du moyen âge, M. Moke, pour reconstruire la carte de la Belgique ancienne et y retrouver la délimitation respective de ses anciens peuples, emploie un élément de reconnaissance dont il a su tirer un excellent parti, la répartition des dialectes locaux. Non-seulement les limites bien connues de la langue wallonne (où le latin, comme dans le vieux français, s'est greffé sur un fond indigène), vis-à-vis du flamand, qui est un des rudes dialectes du teuton, montrent nettement jusqu'où s'étendit l'action directe et prolongée de l'administration romaine dans ces parties extrêmes de la Gaule; mais il y a dans le wallon comme dans le flamand des dialectes particuliers affectés à certains cantons, et ces dialectes se trouvent répandus aux vieilles divisions du territoire, telles que les textes anciens les indiquent d'une manière très-générale. On comprend quel secours une critique à la fois pénétrante et réservée a pu tirer de ces indications.

Ceci est la partie en quelque sorte extérieure de l'histoire, celle qui se lie aux invasions, aux déplacements, aux arrangements administratifs de la conquête; l'histoire intérieure dans ses éléments plus intimes, celle qui touche aux mœurs, aux usages, à la famille, aux habitudes de la vie, ne tient pas une moindre place dans l'ouvrage du savant belge. Une foule de traits et d'anecdotes recueillis dans les écrits contemporains sont précieux à ce point de vue; mais pour l'époque des Francs, deux sources abondantes de renseignements existent dans le double recueil des vieilles coutumes nationales rédigés en latin sous les titres de Loi salique et de Loi ripuaire. Ce côté du travail de M. Moke sur le peuple qui nous a laissé son nom, est pour nous d'un profond intérêt.

Cet intérêt, d'ailleurs, anime et soutient le livre tout entier. Soit qu'il nous fasse remonter aux plus vieilles origines de l'Europe occidentale, soit qu'il raconte la conquête romaine, qu'il expose l'organisation nouvelle qui en fut la suite, et nous montre la transformation graduelle des populations conquises; soit qu'arrivé au temps des invasions germaniques, il s'attache à l'établissement des Francs sur la gauche du Rhin, et les suive dans leur extension progressive jusqu'à l'Escaut, partout l'auteur nous attache en même temps qu'il nous instruit. Les discussions qui se mêlent au récit l'éclairent sans l'alourdir; et les textes, soigneusement rapportés au bas des pages, lui forment une série continue d'autorités justificatives tout à fait indispensables dans un travail de cette nature. L'ouvrage de M. Moke s'arrête à la mort de Childéric, en 481, au moment où son fils Clovis va, pour la première fois, réunir sous sa main puissante toutes les tribus des Francs, et d'un peuple va former un État.

III.

Passer des Celtes à l'Inde, où nous conduit la double publication de M. Émile Burnouf, c'est remonter de la dérivation à la source. Nous laisserons à d'autres plus spécialement compétents l'appréciation motivée de la *Grammaire sanscrite* du jeune et zélé professeur; mais nous pouvons dès à présent applaudir à cet heureux effort qui a pour but, et qui aura certainement pour effet, de répandre et de populariser en la facilitant l'étude de la langue brahmanique. Ce n'est pas

seulement en mettant dans nos mains une grammaire écrite en français que l'auteur a servi cette étude; c'est bien plus encore en atténuant ou en écartant une foule de difficultés qui en hérissent les approches dans les Méthodes anglaises et allemandes, difficultés qui tiennent moins au fond de la langue qu'au mode d'exposition. L'esprit subtilement analytique des brahmanes a fait de leur langue sacrée un arcane enveloppé de voiles et de nuages, un véritable sanctuaire interdit aux profanes : notre esprit net, pratique, simplificateur, cherche un résultat tout contraire. Les rapports fondamentaux que les formes de la langue sanscrite présentent avec les formes grecques et latines, ont conduit M. Émile Burnouf à cette idée aussi simple que rationnelle de ramener l'exposition grammaticale du sanscrit au cadre consacré de nos grammaires classiques. Il en résulte en outre cet avantage considérable, qu'en simplifiant l'étude de la langue de l'Inde, on éclairera d'un jour nouveau l'étude même du grec et du latin, et celle des autres langues de la famille arienne. Ainsi que le fait très-bien observer l'auteur, le sanscrit est de tous les idiomes indo-européens celui qui ressemble le plus à la langue d'Homère et à celle de Virgile. Ce sont les mêmes racines et les mêmes flexions; beaucoup des mêmes suffixes leur sont communs; les lois qui président à la formation du discours sont en grande partie les mêmes. Ces airs de famille seront ainsi constatés dans la grammaire, comme ils l'ont été déjà dans les lexiques, comme ils le sont dans les ouvrages spéciaux de plusieurs savants. M. Émile Burnouf, en un mot, n'a fait que réaliser, d'une manière simple et pratique, la vaste synthèse admirablement développée par Bopp dans sa *Grammaire comparée des Langues ariennes*.

Trois instruments sont nécessaires à l'étude d'une langue : une grammaire, des textes et un dictionnaire. M. Émile Burnouf, en même temps que sa Grammaire, fournit aussi à l'étude un des textes qui lui sont le mieux appropriés, celui de la Bhagavad-Gîtâ (le Chant du Bienheureux), et il annonce, pour une époque peu éloignée, un Dictionnaire sanscrit-français, qui nous manque encore. La Bhagavad-Gîtâ¹ est un des nombreux épisodes que les auteurs du Mahâbhârata ont groupés autour du sujet principal de cette épopée gigantesque; c'est un chant mystique et philosophique à la fois, où les idées de la principale école brahmanique sur Dieu et le monde, sur l'homme et ses destinées, sont exposées dans une poésie dont tous les indianistes se sont accordés à reconnaître la magnificence. Il existait déjà de la Bhagavad-Gîtâ plusieurs traductions anglaises, latines et allemandes, et même une version française, faite, il y a soixante-quinze ans déjà, sur l'anglais de Wilkins; la nouvelle traduction de M. Émile Burnouf, que le texte (en caractères latins) accompagne en regard, n'en est pas moins un présent d'une haute valeur fait non-seulement aux études élémentaires, mais aussi aux études philosophiques en général, et à l'étude des doctrines de l'Inde ancienne.

M. Émile Burnouf, quoiqu'il ne tienne à notre illustre et à jamais regrettable Eugène Burnouf que par une parenté collatérale, porte un nom qui oblige; des travaux tels que ceux-là payeront noblement sa dette.

¹ Prononcez Bhagavad-Ghitâ.

LITTÉRATURE.

Scènes et paysages dans les Andes, par PAUL MARCOY, 2 vol. in-12.
Paris, Hachette, 1861.

Ce très-agréable petit ouvrage occuperait, s'il fallait le classer, une place intermédiaire entre les voyages sérieux comme ceux d'un Livingstone ou d'un Castelnau, et les voyages de pur agrément qui prennent leur origine dans Chappelle et Bachaumont, se continuent par le *Voyage sentimental* de Sterne et le *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer*, trop oublié de notre génération, et s'épanouissent dans les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas et les relations romanesques de Gabriel Ferry. Le livre de M. Paul Marcoy (ce nom cache, à ce qu'on dit, celui d'une famille illustre dans l'administration française) participe des uns et des autres, et s'il fallait lui chercher un précédent, on le trouverait, non pas dans les gasconnades d'Alexandre Dumas, mais dans les *Voyages* de Regnard, relations enjouées de choses vraies. En effet, il a la sincérité et l'observation; il a vu et bien vu la nature et les hommes qu'il décrit; et d'un autre côté, il pratique une certaine mise en scène où l'on sent l'arrangement et l'imagination complétant les souvenirs. Mais cet arrangement étant fait avec l'*humour* anglais et la bonne humeur française, le lecteur qui s'amuse n'a pas le droit de se plaindre que les nudités de la vérité aient été un peu parées. Le seul inconvénient de ce procédé pourrait être de faire hésiter celui qui cherche des renseignements. Pour les paroles et les dialogues, je n'en répondrais pas toujours; pour l'observation des mœurs, je suis disposé à tout croire, et pour la nature, j'affirme la parfaite justesse des tableaux. L'auteur est un naturaliste intelligent et passionné, géologue, zoologiste et surtout botaniste, et ces sciences interviennent dans son récit assez pour l'animer, le colorer et rendre les descriptions intelligibles, mais avec une discrétion suffisante pour ne pas effrayer l'ignorance des lecteurs, toujours prompte à s'effaroucher. A ce propos, je me demande si cette ignorance, volontiers mise en avant par les Français pour se dispenser de lire, ne provient que de la paresse, et s'il n'y entre pas un grain de vanité. Ne serait-ce pas un reste de l'ancien orgueil de caste, qui, pour distinguer le noble du clerc, posait fièrement en principe qu'en qualité de gentilhomme on ne devait pas savoir signer son nom? On serait tenté d'attribuer cette origine au « pédantisme de l'ignorance », qui, suivant une expression spirituelle, caractérise spécialement notre pays. En tout cas, cette sottise disposition semble diminuer aujourd'hui quand il s'agit des arts, et c'est pourquoi on peut espérer que, dans le livre de M. Marcoy, l'habile description des paysages fera faire grâce à quelques renseignements scientifiques clair-semés, qui feront, au contraire, la joie du petit nombre de lecteurs assez instruits pour les comprendre.

F. B.

Contes, en vers, par L. ACKERMANN. (Nice. Caisson, éditeur.)

Les contes en vers ne sont plus à la mode, et c'est dommage, le genre était conforme à l'esprit français. C'est en vers, et en vers de dix syllabes, que nous ont été transmis un grand nombre de romans de chevalerie, sans compter les fabliaux et les poèmes quasi historiques du cycle de Charlemagne. Depuis le triomphe de l'alexandrin; c'est encore en vers de dix syllabes que la Fontaine et Voltaire nous ont raconté une foule d'aventures plaisantes, quoique peut-être un peu légères. L'alexandrin a en effet des allures lourdes, lentes, qui ne se prêtent pas à la vivacité du récit. M. ou madame Ackermann a donc bien fait de faire revivre le vers de dix syllabes, et surtout il ou elle a bien fait de faire revivre le conte gai et familier. Il est temps que notre littérature perde ses allures décidément trop roides et trop pédantesques, et qu'elle cesse d'être de mauvaise humeur. Les *Contes* d'Ackermann, par le ton, par le style, par l'esprit et la vivacité d'allures, se rattachent à l'école de Voltaire et de Parny; ils ne s'y rattachent pas, Dieu merci, par le choix des sujets. Certainement on y parle beaucoup d'amour, mais les histoires d'amour du poète moderne n'ont rien de commun avec les tableaux de Parny et les audaces de Voltaire. Ses peintures restent gracieuses et chastes sans devenir jamais érotiques. Véritablement, ç'a été pour nous une volupté fort agréable de lire dans un style si facile, si alerte, si poétique et sans aucune prétention, des aventures amoureuses invraisemblables, où les personnes vont droit au but, où la passion ne s'exprime pas en paroles solennelles et tragiques, où le sentiment le plus naturel du monde ne s'évapore pas et ne se subtilise pas dans les plis et les replis d'une psychologie sans fin. Le lecteur serait à coup sûr de notre avis, si nous pouvions lui citer quelques fragments de *Savitri* ou quelques passages de *Çakountalâ*, ou le portrait de cette princesse si dédaigneuse qui devint amoureuse d'un beau prince ennemi des femmes. Mais les vers de L. Ackermann ne courant pas après le trait ou l'épigramme, il est difficile de les détacher de l'ensemble de l'œuvre; il faudrait, pour donner une idée du style simple, gracieux et abondant du poète, citer des tableaux tout entiers. Le lecteur s'en réjouirait, mais que dirait le metteur en pages?

E. M.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Journal asiatique. Juin.

Barbier de Meynard. Extraits de la chronique persane d'Hérat (suite). — Lettre adressée à la Société asiatique de Paris sur l'origine et les monuments de l'écriture carrée, dont l'invention est attribuée au Pagba-Lama. Par M. V. *Grigorief*, ancien professeur des langues orientales au lycée Richelieu d'Odessa. Cette écriture carrée, qui se trouve sur des monnaies et des tablettes provenant de la Mongolie, paraît être une variété de l'écriture tibétaine en usage au Tangout.

Bulletin de la Société de géographie. — Juillet.

Léon de Rosny, la Civilisation japonaise. — *Barbié du Bocage*, le Maroc, notice géographique. — *E. Cortambert*, Rapport sur la table géographique de M. Jager. — Nouvelles et communications. Extrait d'une lettre de M. *Paney* à M. Jomard, datée de Gondokoro, haut fleuve Blanc, 20 février 1861.

Journal des Savants. Juillet.

Révolte de Stenka Razine, par M. Kostomarof. Saint-Petersbourg, 1859 (en russe). Relation des particularités de la rébellion de Stenka Razine, par le prince A. Galitzine (article de M. *Mérimée*). On connaît vaguement en France l'histoire de cette terrible jacquerie russe de la fin du dix-septième siècle, qui eut pour chef un Cosaque du Don, Stenka Razine; les deux ouvrages que M. *Mérimée* a pris pour texte de son propre récit nous font pour la première fois connaître l'événement dans ses détails. « Le meilleur moyen pour empêcher Stenka Razine de revenir est celui qu'a pris S. M. l'empereur Alexandre II, en donnant la liberté aux serfs » : telle est la conclusion de M. *Mérimée*. — Précis de l'histoire de l'astronomie chinoise, par M. *Biot* (troisième article). M. *Biot* poursuit son œuvre de restitution de l'antique astronomie chinoise, antérieure à l'incendie des livres, en même temps qu'il s'attache à en démontrer l'authenticité. — Le duc et connétable de Luynes, par M. *Cousin* (3^e article).

Août.

Indische Alterthumskunde, von Christian Lassen (1^{er} article, par M. *Barthélemy Saint-Hilaire*). — *Biot*, Précis de l'histoire de l'astronomie chinoise (4^e article). Cet article traite du calendrier. — Dramas liturgiques du moyen âge, par M. de Coussemaker (3^e article de M. *Magnin*). — Libri Psalmorum versio antiqua gallica..., edidit Fr. Michel (article de M. *Littre*).

V. S. M.

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

STATISTIQUE.

Preussisches Handelsarchiv. (Archives commerciales de la Prusse), par MM. SAINT-PIERRE et MOSER. — Berlin, Decker, 1860; in-4°.

Si l'on pouvait réunir dans un espace que la vue peut embrasser tous les mouvements du commerce international, d'un côté les longues files de wagons ou de chariots traînées par de rapides locomotives; de l'autre des rivières, des canaux couverts de bateaux; devant soi la vaste et profonde mer sillonnée de navires, on jouirait de l'un des plus beaux spectacles qui puisse s'offrir à nos yeux.

Quel travail intellectuel et manuel l'humanité n'a-t-elle pas dépensé pour obtenir un tel résultat!

Or, dans ce tableau, c'est la part de l'intelligence qui nous intéresse le plus. Pour reconstruire, après une catastrophe, les moyens de transport les plus parfaits employés par un grand État, il faudrait un petit nombre d'années; mais il a fallu bien des siècles pour en faire concevoir l'idée, et souvent d'autres siècles encore pour les amener au degré de perfection auquel nous les voyons.

Toutefois, ces instruments ne sont pas le résultat direct des efforts du commerce; le mérite de celui-ci se borne à en avoir fait sentir la nécessité et à savoir s'en servir.

C'est sur ce dernier point que nous désirons insister un moment.

Le commerce a pour but de rapprocher du consommateur les produits que le producteur ne peut pas lui fournir directement. Le négociant doit donc savoir où les marchandises abondent et où elles manquent. Ce n'est pas là une chose aussi simple qu'on pourrait le croire. Il ne suffit pas de savoir, par exemple, qu'il y a d'une part du café à Java ou au Brésil, à Bourbon ou à la Martinique, et de l'autre qu'en France, qu'en Allemagne, il y a de nombreux amateurs pour ce précieux fruit; on a encore besoin de réunir bien des renseignements complémentaires avant de pouvoir combiner une affaire. La récolte a-t-elle été bonne ou mauvaise en quelque endroit producteur; le marché de vente est-il plus ou moins garni; y a-t-il des restrictions douanières? et ainsi de suite. Or ces circonstances sont très-variables, et il est presque impossible que la correspondance privée du négociant le tienne convenablement au courant de tout ce qu'il peut lui être utile de connaître.

C'est pour lui rendre ce service que les *Archives commerciales* ont été fondées. Elles sont pour l'Allemagne ce que les *Annales du commerce extérieur* sont pour la France.

Comme la publication française, celle de Berlin se divise en deux parties : *Législation et Statistique*. La première renferme toutes les lois, tous les règlements relatifs aux douanes des divers pays; la deuxième donne de nombreux renseignements de statistique commerciale dont une partie ne se retrouve pas ailleurs.

On ne nous demandera pas de citer ici des exemples; comment faire un choix entre tant de documents d'un égal intérêt? Nous nous bornerons donc à recommander cette publication aux personnes qui désirent se mettre et se maintenir au courant des faits commerciaux.

MAURICE BLOCK.

Ueber die Quellen des Volkswohlstandes. (Des sources de la richesse des nations), par ADAM SMITH, traduit de l'anglais et annoté par le docteur (en droit) C. W. ASHER. — Stuttgart, J. Engelhorn. 2 vol. in-8°.

Je me trouve aujourd'hui à peu près dans la position d'un critique qui, au lieu de parler du tableau, en décrit le cadre et les accessoires. Que dire, en effet, sur Ad. Smith qui n'ait pas déjà été répété cent fois? Sa « *Richesse des nations* » a été réimprimée un grand nombre de fois en Angleterre, et des traductions ont rendu cette œuvre accessible aux Français, Allemands, Russes, Italiens, etc., etc., qui ne lisent pas l'anglais.

Faut-il demander, après tant d'autres, d'où il vient que l'ouvrage d'Ad. Smith a si longtemps conservé la faveur publique, bien que la science ait marché depuis son apparition, qu'on y découvre quelques erreurs rectifiées depuis, et que des livres mieux faits aient paru en assez grand nombre dans tous les pays?

On a attribué généralement cette faveur à l'agrément de sa rédaction et à la combinaison d'histoire et de doctrine qui la caractérise. On croit aussi que la sympathie dont l'auteur est pénétré s'empare du lecteur à son insu, et influence, sinon son jugement, du moins ses sentiments.

Sans rejeter ces explications, je voudrais en ajouter une autre que l'expérience m'a suggérée. J'ai vu plusieurs fois que les personnes qui commençaient l'étude de l'économie politique par la lecture d'Ad. Smith, se sont exprimées défavorablement sur son immortel ouvrage, tandis qu'il charmait ceux qui le lisaient après avoir puisé ailleurs leurs premières notions d'économie politique.

C'est que les premiers pas sont les plus difficiles, et une étude qui cause quelque effort indispose souvent contre le *Traité* élémentaire dont il faut se pénétrer. Or, il est rare qu'on aborde Ad. Smith avant d'avoir vaincu ces premières difficultés; on lui sait alors gré de la facilité avec laquelle on le comprend.

D'un autre côté, précisément parce qu'on l'aborde de bonne heure, pendant qu'on ressent encore l'enthousiasme du nouvel initié et qu'on s'en approche avec la vénération qu'on doit aux maîtres éminents de la science, on n'est ni disposé, ni peut-être apte à découvrir les côtés faibles que la *Richesse des nations* recèle comme toute œuvre humaine.

Je ne sais si — pour reprendre l'image employée en commençant — je ne sais si ce que je viens de dire s'applique au cadre du tableau ou aux accessoires. Mais à coup sûr, les *notes* qui ornent en grand nombre la nouvelle traduction allemande qui vient de paraître ne sont pas l'œuvre elle-même, et tout au plus son cadre. Or, c'est de ces notes seulement que je pourrai parler.

Elles sont dues en grande partie au traducteur, savant dont il est difficile de dire s'il est plus distingué comme légiste ou comme économiste. M. Asher aurait sans doute bien mérité de la science économique par la seule traduction; mais en reproduisant, et souvent en discutant les notes de ses plus éminents

devanciers et en ajoutant son propre commentaire, son travail rend un véritable service dont ses compatriotes ne seront pas seuls à profiter.

Pour qu'on apprécie à leur juste valeur les notes dont il est question ici, nous ferons remarquer qu'elles sont signées Turgot, Bentham, le comte Garnier, Mac-Culloch, Sismondi, sans compter plusieurs autres. Quelques-unes de ces annotations n'ont plus pour nous qu'un intérêt de curiosité, on les reproduit seulement par une sorte de pitié scientifique; mais le commentaire de M. Asher est partout utile. Il devine où le lecteur peut avoir besoin d'une explication, et ne manque jamais de la lui offrir courte et claire. De plus, les notes statistiques ont été mises à jour, de sorte qu'on peut établir d'intéressantes comparaisons entre jadis et aujourd'hui.

Il est inutile de dire que la traduction est exacte, quoique pas toujours littéraire. M. Asher a plusieurs fois supprimé des répétitions et rendu plus concises certaines phrases trop longues; le mérite littéraire de l'œuvre y a gagné, sans que la valeur scientifique y ait perdu. En résumé, nous croyons que la nouvelle traduction contribuera à populariser le nom du grand économiste écossais.

MAURICE BLOCK.

Statistisches Handbüchlein für die österreichische Monarchie (Petit Manuel statistique de l'Autriche), par le baron de Czœrnig, 2^e édit. — Vienne, Frankel et Meyer, 1861, in-8°.

Sous ce titre par trop modeste, M. de Czœrnig a caché une œuvre d'une grande utilité. Le public ne s'y est pas trompé, puisque la première édition a été épuisée en peu de jours.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il s'agisse d'un livre d'une lecture amusante. Bien au contraire, ceux qui ne s'intéressent pas à son contenu par une raison spéciale le trouveront de la dernière aridité.

On en jugera par une courte indication des matières qui y sont réunies. Le *Manuel* se divise en deux parties : la première renferme la reproduction textuelle de la constitution générale de l'empire et des constitutions spéciales de la Hongrie et des autres provinces ou « États de la couronne » ; la deuxième partie se compose d'un certain nombre de tableaux statistiques faisant connaître, par séries d'années, la situation de l'empire à diverses époques.

Nous disions que ces matières paraîtraient arides à ceux qui ne s'y intéressent pas; mais existe-t-il un homme au courant des événements extraordinaires qui s'accomplissent sous nos yeux, qui soit resté indifférent? Que vous soyez ami ou ennemi de l'Autriche, vous désirerez connaître les faits, vous voudrez pouvoir en suivre le mouvement, les vicissitudes, pendant une série d'années.

Voilà, par exemple, les deux premiers tableaux, pages 53 et 54. Le premier est intitulé : *Possessions territoriales de l'Autriche lors de la mort de Marie-Thérèse*; le second : *Modifications successives que le territoire a subies dans son étendue*. Peut-on écrire d'une manière plus concise une des plus importantes pages de l'histoire moderne? A qui ces chiffres paraîtront-ils arides?

Prenons un autre exemple. Pages 114 et suivantes se trouve un tableau qui résume, d'après la *Chambre des comptes*, tous les budgets de 1781 à 1858. On y voit année par année le chiffre des recettes et des dépenses; hélas! aussi celui des déficits. Le lecteur connaît l'histoire; il énumérera sur le bout des

doigts les années de guerre et les années de paix; qu'il compare donc les unes et les autres aux chiffres correspondants du tableau en question, et il saura ce que la guerre coûte — d'argent. On sait que la guerre ne coûte pas que de l'argent.

Décidément, les chiffres peuvent présenter de l'intérêt.

Il n'entre pas dans notre cadre d'examiner, à propos du *Manuel* de M. de Czœrnig, la situation actuelle ou antérieure de l'Autriche. Notre but est seulement d'appeler l'attention sur cet ouvrage, et nous ne saurions mieux le faire qu'en énumérant les principales divisions de la partie statistique.

Territoire, et population selon les divers recensements de 1818 à 1857, par provinces, nationalités et cultes.

Justice civile et criminelle dans la période 1836-1859.

Agriculture (avec beaucoup de développements).

Mines. — Industrie. — Commerce. — Navigation maritime.

Routes. — Chemins de fer. — Navigation à vapeur.

Postes (années 1830 à 1860). — Télégraphe (1847-1860).

Sociétés par actions. — Banque nationale (1818-1860).

Établissements d'instruction publique.

Établissements sanitaires et de bienfaisance.

Caisses d'épargne. — Compagnies d'assurance.

Finances depuis 1781. — Dette publique (avec beaucoup de développements accompagnés de divers renseignements complémentaires).

Enfin, armée et marine militaire.

Nous allons oublier de faire connaître un point très-important, c'est que le *Manuel* peut être considéré comme une publication officielle, puisque M. de Czœrnig est le directeur de la statistique autrichienne. Mais il ne saurait être question ici d'un pamphlet politique ni d'une publication faite au point de vue gouvernemental ou d'une autre chose pareille, car on n'y trouve que des faits ou des chiffres, sans aucun commentaire, sans aucune déduction. Et si le nom d'un auteur aussi distingué, on peut dire d'un savant aussi éminent, se trouve sur le titre d'un livre qui ne renferme de lui qu'une préface, ce ne peut être que comme une garantie de son authenticité, que comme un contre-seing.

MAURICE BLOCK.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

Mittheilungen. N° 8.

A. Mühry, Météorologie de la zone polaire du Nord. — Voyage de *Giuseppe Sapeto* dans les cantons des Mensa, des Bogos et de Habab (avec une carte). Ce morceau est une notice analytique d'une relation publiée à Rome il y a quatre ans par la congrégation de *Propaganda fide* sous le titre de *Viaggio e Missione cattolica fra i Mensa, i Bogos et gli Habab, con un cenno geografico e storico dell'Abissinia*, di Gius. Sapeto. Roma, 1837, in-8° de 560 pages. Nous-même connaissions depuis longtemps l'existence de ce volume; mais nos demandes répétées n'ont pu nous le procurer, tant les relations de librairie avec Rome sont difficiles, pour ne pas dire plus. Nous attachions un prix d'autant plus grand à l'ouvrage, que nous avons eu l'honneur de connaître le P. Sapeto à Paris, en 1843, et que nous avons pu apprécier tout ce qu'il y avait d'ardeur scientifique dans cette nature méridionale. On peut voir aux *Nouvelles Annales des voyages* de cette année 1843 un long morceau sur la principale inscription éthiopienne d'Axoum, dont il avait relevé la copie et dont il nous communiqua la traduction. Familier avec la langue littéraire de l'Abyssinie (le gheez) aussi bien qu'avec les dialectes parlés, il travaillait alors à une refonte du Dictionnaire de Ludolf; ce travail, selon toute apparence, n'a pu être terminé. Le P. Sapeto avait séjourné en Abyssinie de 1838 à 1842; il y retourna en 1850 et y fit de nouveau un long séjour. L'ouvrage actuel contient les résultats scientifiques de ces deux voyages. Il se divise en quatre parties : une description géographique et historique de l'Abyssinie; le voyage de l'auteur dans le pays, alors entièrement inconnu, des Mensa, des Bogos et des Habab, en 1831, contrées qui confinent à la frontière septentrionale du Tigré, c'est-à-dire à l'extrémité nord-est de l'Abyssinie; des notes sur l'histoire naturelle; enfin des vocabulaires et des documents historiques. L'extrait actuel des *Mittheilungen* se rapporte aux pays de Bogo, de Habab et de Mensa, partie qui est en effet la plus neuve de la relation, et sur laquelle il y a encore bien des faits à recueillir, même après les importantes publications de M. Munzinger (*Sitten und Recht der Bogos*, 1839). — EXPÉDITION HEUGLIN. Extrait d'une lettre de M. de Heuglin, écrite à bord du vapeur Medjidieh le *Nedjed*, 3 juin. Départ de Suez dans la nuit du 2 au 3 juin. — Lettre du même, datée de Djedda 6-7 juin. — Extrait d'une lettre du docteur Steudner, de la rade de Djedda, 7 juin. Envoi des dernières parties d'un Mémoire sur l'histoire naturelle de la basse Égypte. — Quelques remarques sur les animaux vertébrés du nord de l'Égypte et de l'Arabie Pétrée, recueillis pendant le séjour qu'y a fait l'expédition allemande depuis mars jusqu'en mai 1861, par M. de Heuglin. — Major A. W. fils. Mesures d'altitude en Thuringe. — H. Krause, forages, mesures d'altitude et levés trigonométriques dans le duché de Brême. — Docteur Prestel, sur la fumée des marais. — Excursion dans le Lappenark finnois, organisée par la Société zoologique d'Helsingfors. — Grande profondeur de la mer dans la baie de Biscaye. Le commandeur Dayman a exécuté en 1859 une série de sondages partant de la Manche, coupant la baie de Biscaye, longeant la côte occidentale de l'Espagne et du Portugal jusqu'au détroit

de Gibraltar, et la côte africaine jusqu'à Malte. C'est un travail d'une grande importance pour la géographie de la mer, particulièrement en ce qui se rapporte à la baie de Biscaye. Les profondeurs déterminées entre le 48° et le 45° parallèles, depuis le 5° jusqu'au 11° degré ouest de Greenwich, varient de 2,625 à 2,075 faden, c'est-à-dire de 14,775 pieds de France à 11,700 pieds environ. — Les expéditions les plus récentes aux territoires de l'Amour et à l'île Sakhalin. Les voyages qui sont analysés ici sont ceux de Merack à l'Oussouri, en 1859; de Schmidt à l'Amour et dans l'île Sakhalin, en 1860 et 1861; de Maximovitch à l'Amour, en 1859 et 1860. — Changements de l'Euphrate. Ces changements ont lieu dans la partie du fleuve qui avoisine Babylone. L'Euphrate tend chaque jour davantage à abandonner son lit actuel, et à se répandre plus à l'ouest dans une suite de lagunes et de marais qui se prolongent jusqu'au golfe Persique. — Nouveau travail du professeur *Miquel* sur les Indes néerlandaises. Ce nouveau travail, qui formera le complément de la Flore déjà publiée des Indes néerlandaises, aura pour objet principal les îles de la Sonde, au point de vue de la botanique, de la géologie, de l'orographie et de la météorologie. — Voyage du docteur *Peney* et de M. *Lejean* de Khartoum à Gondokoro. (Sur le voyage du docteur Peney et celui de M. Lejean, de Khartoum à Gondokoro en remontant le fleuve Blanc, nous renverrons le lecteur à la Chronique scientifique du journal *le Temps* du 15 juillet dernier, où les faits sont rapportés d'après les lettres originales. M. Lejean est aujourd'hui de retour à Paris.) — Annonce d'une carte en 10 feuilles de l'intérieur de l'Afrique, comprenant le Soudan oriental, le bassin du Nil, toute la région équatoriale, et l'Afrique australe jusqu'au Zaïre et au grand lac central de Tanganjika, par M. *Hassenstein*, sous la direction du docteur *Aug. Petermann*. — Notice analytique des publications récentes relatives à la géographie.

Avec le n° 8 des *Mittheilungen*, le docteur Petermann a publié une nouvelle livraison des *Ergänzungshäften*. Cette livraison, qui est la sixième de la série, se compose d'une grande carte de l'Afrique orientale, entre Khartoum, Souakim et Massaua, dressée par M. *Hassenstein*, sous la direction du docteur Petermann, avec un Mémoire analytique. Cette carte servira très-utilement à suivre les premiers travaux de l'expédition Heuglin, dont les prochains courriers nous apprendront sûrement le débarquement à Souakim.

Le Mémoire de M. Hassenstein est suivi d'un morceau adressé de Djedda par M. de Heuglin : c'est la traduction allemande de la Description du pays des Bedjas, par Makrizy. Ce document n'est pas nouveau pour nous; il était déjà connu par la traduction française que M. Étienne Quatremère en a donnée en 1811 au tome II (p. 135 à 156) de ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, et par la traduction anglaise faite au Caire par l'illustre voyageur Burckhardt, sur un manuscrit plus correct que celui de M. Quatremère, et imprimée à la suite de ses *Travels in Nubia*, édités en 1819 par M. Leake. Ces deux versions sont d'ailleurs plus complètes que celle de M. de Heuglin; mais les remarques dont celle-ci est accompagnée peuvent être utiles.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. — Berlin, n° 96. Juin.

Blau. Voyages en Orient. II. Extrait du journal de son voyage en Perse, dans l'été de 1837. Cette partie des courses du voyage se rapporte à son itinéraire de Yondjali, près de la gauche du Nourad-tchaï, à Erzeroun. — *Mor. Wagner*, de Munich. Le système des montagnes occidentales de l'Amérique. Esquisse de géographie physique. Le docteur Wagner montre en premier lieu combien est erronée la notion commune que les deux Amériques sont traversées du nord au sud, dans toute leur étendue, par une chaîne continue qui formerait en quelque sorte l'épine dorsale de cet immense continent. Au lieu de cette chaîne unique, qui n'existe pas en réalité, au moins comme on l'entend communément, M. Wagner distingue et décrit successivement cinq systèmes différents : 1° le système des Andes de l'Amérique du Sud; 2° la Cordillère de l'isthme américain de Darien et de Panama; 3° le système de l'Amérique centrale; 4° le système mexicain; 5° le système des montagnes Rocheuses et de la Sierra Nevada. — *H. Barth.* Analyse du voyage de Du Chaillu, et des matériaux géographiques qu'elle renferme. — Lettre de M. de Decken au docteur Barth, datée de Zanzibar, 20 février 1861. Cette lettre, retardée par un accident, est antérieure de quatorze jours à la dernière de celles qui ont été analysées dans la livraison de la *Revue* du 31 juillet, p. 298. Elle renferme la notice succincte de l'itinéraire du voyageur de Kiloa à Messoulé. La lettre est accompagnée d'une petite carte. — Programmes tracés pour les membres de l'École française d'Athènes, par la Commission des inscriptions et belles-lettres, pour l'année 1860-61. — Origine de quelques lacs de la Norvège, due vraisemblablement à des glaciers (trad. du *Quarterly journal of the Geological Society*, vol. 16). — Notices analytiques de trois ouvrages récents.

N° 97. Juillet.

Sur la forme de la terre, par le professeur *Wolfers*. Coordination sommaire des derniers travaux géodésiques pour la mesure de plusieurs degrés terrestres. — *Meiniche*, Histoire de la découverte de l'Australie avant Cook. L'auteur de ce travail a mis à profit deux publications encore récentes : l'une de M. van Dyk, *Twee Togten naar de Golf van Carpentaria* (J. Carstenz, 1623, et J. E. Gonzal, 1736); l'autre de M. Major, au nom de la Hakluyt Society de Londres, *Early Voyages to Terra Australis*. — Idée que les Arabes se faisaient du monde et de la terre au dixième siècle de notre ère; tiré de l'arabe par le professeur *Fr. Dieterici*, avec une carte de M. Kiepert. Aperçu tiré des mémoires des frères de la Pureté, école de philosophie et de science qui se forma vers le milieu de la seconde moitié du dixième siècle, et dont les doctrines, qui embrassent l'ensemble des notions de l'esprit humain, furent développées dans une suite de cinquante et un traités. — *J. Lamont*, Notices sur le Spitzberg. L'auteur a passé deux mois, en 1839, sur les côtes du Spitzberg. — Ethnographie de la Moravie et de la Silésie autrichienne. — Traités pour le règlement des limites entre la Grande-Bretagne et le Honduras d'une part, et, d'autre part, entre la Grande-Bretagne et Guatemala. — Publication de plusieurs parties de l'Écriture sainte en langue héréro, par le missionnaire H. Hahn (Afrique australe).

Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland (Archives pour la connaissance scientifique de la Russie, éditées par A. Erman). T. XX, 3^e cahier.

Religion des Lapons patens (fin). — Vasilieff, sur le bouddhisme. Aperçu analytique de l'ouvrage russe de M. Vasilieff, intitulé : « le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire et sa littérature ». Le premier volume, le seul dont il soit ici question (et le seul aussi, croyons-nous, qui ait vu le jour, quoique la publication date déjà de 1837), renferme seulement une introduction générale. M. Vasilieff, durant les dix ans qu'il a passés à Pékin comme missionnaire, a consacré une partie notable de son temps à l'étude des livres chinois qui traitent du bouddhisme. — *Vényoukoff*. Remarques sur le lac Issyk-koul et la rivière Kochkar. Extrait et traduit du 10^e cahier du Bulletin de la Société de Géographie russe. — Les sources sulfureuses de Bagryach, dans le cercle de Mensel (gouvernement d'Orenbourg). — A. Erman. Sur les observations barométriques dans le nord de l'Asie et leur application hypsométrique. M. Erman traite successivement dans ce travail : 1^o des déterminations d'altitude relative entre Irkoutzk et Yakoutzk, et de la pente de la Léna; 2^o des indications barométriques et des chiffres de la température atmosphérique au niveau de la Léna près de Tiouménoïvk, de la réduction de ces nombres à une valeur moyenne, des indications moyennes du baromètre au niveau de la mer, et des déterminations d'altitude absolue. — W. Haidinger. Sur l'aérolithe de Toulou découvert à Moscou par M. Auerbach. — Eichwald. Sur la faune mammifère des mollasses récentes de la Russie méridionale, et des considérations qui s'y rattachent pour les temps anté-historiques.

T. XX, 4^e cahier.

Eichwald. Sur les mammifères fossiles du sud de la Russie, etc. (fin). — Lettres écrites de l'Altaï, par Wilh. Radloff. Ces premières lettres (il y en a trois) sont datées des 17, 19 et 23 mai 1860 (29 et 31 mai, et 6 juin). Elles racontent une excursion de Barnaoul à l'Altaï. L'intérêt de ces lettres, de la troisième surtout, est dans les tableaux d'intérieur que le voyageur y esquisse. La vie et les habitudes des Kalmouks y sont très-agréablement décrites.

V. S. M.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, le 16 septembre 1861.

CONGRÈS DES JURISCONSULTES ALLEMANDS A DRESDE.

Les jurisconsultes allemands ont tenu leur second congrès à Dresde pendant la dernière semaine du mois d'août. Le premier a eu lieu l'année passée à Berlin sous la présidence de l'illustre Wächter, professeur de droit romain à l'université de Leipsick. L'association se composait alors de 639 membres dont 399 appartenaient à la Prusse, 44 à la Saxe, 43 à l'Autriche, 21 au Hanovre, 59 à la Bavière, et le reste aux petits États. Aujourd'hui ce nombre est presque doublé et se répartit ainsi : 562 Prussiens, 212 Saxons, 68 Badois, 57 Autrichiens, 44 Hanovriens, 43 Wurtembergeois, 29 Bavaois et le reste aux petits États. Cette rapide augmentation indique suffisamment la popularité de cette association et l'influence qu'elle peut exercer sur les destinées de l'Allemagne. Fondée en vue de rapprocher les jurisconsultes allemands et de préparer peu à peu l'avènement d'une législation pour leur pays, elle a un caractère exclusivement scientifique et juridique. La politique est étrangère à ses préoccupations, et elle est même exclue formellement de ses discussions et de ses travaux. Mais dès qu'elle abandonnera les points secondaires du droit pour aborder les principes fondamentaux de la législation, la nouvelle société pourra-t-elle encore conserver cette attitude réservée et pacifique ? Il est permis d'en douter, et c'est peut-être dans la crainte de cette éventualité que les gouvernements des États secondaires la favorisent et encouragent leurs magistrats et leurs hauts fonctionnaires à en faire partie. Ainsi, les procureurs généraux et les ministres de la justice d'Autriche, de Saxe et de Bavière sont membres de l'association. Cette tactique me semble très-habile, et si ces mêmes gouvernements l'avaient suivie lors de la fondation du *National Verein*, ils se seraient évité bien des craintes et bien des tourments.

Sur 1,200 membres dont se compose l'association, 700 à peu près s'étaient rendus à Dresde. On remarquait parmi les Prussiens l'avocat Lewald, de Berlin, Abegg, professeur de droit criminel à Breslau, et surtout Waldeck, ce vénérable représentant de la démocratie prussienne. Ceux qui suivent avec quelque intérêt la politique allemande, n'ont pas oublié sa véhémence apostrophe à M. de Wincke, chef du soi-disant parti libéral prussien, qui avait osé attaquer l'ancien parlement de Francfort et se déclarer l'humble *sujet* de S. M. le roi de

Prusse. Son éloquence est simple et même familière; mais toutes les fois qu'il prenait la parole, on l'écoutait avec un bienveillant intérêt : c'était le Nestor de l'assemblée. Les orateurs autrichiens étaient plus nombreux et plus brillants; il y avait d'abord l'avocat Berger, dont la parole ardente et claire rappelle celle de Jules Favre; puis le professeur Glaser, au style élégant et facile, fait pour charmer ses auditeurs plutôt que pour les entraîner, et le jeune et savant professeur Unger, qui ne le cédait en rien à ses aînés. Un autre jurisconsulte de Vienne, M. Rizy, semblait être revêtu d'une mission diplomatique par son gouvernement. Il s'est abstenu de prendre part aux discussions juridiques; mais au dîner il était assis auprès de S. Exc. le ministre de Saxe, M. de Beer, avec lequel il paraissait être dans la plus grande intimité, et il a prononcé un discours dans lequel il a fait l'éloge du gouvernement Schmerling, et a déclaré que l'Autriche venait d'entrer dans la grande famille allemande. Je citerai encore, parmi les auditeurs qui ont su captiver leur nombreux et difficile auditoire, Planck, ancien magistrat de Göttingue, Ihering, romaniste distingué de Giessen, ainsi que le procureur général Schwarze et l'avocat Schaffrath, tous deux de Dresde. Mais celui qui a eu l'honneur du congrès est le célèbre professeur Bluntschli, dont vous avez traduit le beau travail sur l'Église. Il avait été chargé de la présidence, et il s'est acquitté de ses difficiles fonctions avec un dévouement et une habileté que tout le monde s'est plu à reconnaître. Je vois encore sa belle tête au front élevé, au regard limpide, à la bouche souriante, et il me semble entendre encore sa voix sonore et vibrante ramenant le calme et l'ordre dans cette tumultueuse assemblée.

Le congrès a duré plusieurs jours. D'abord, le lundi 26, il y a eu dîner de réception, donné par Son Excellence le ministre de la justice, dans la grande et belle salle de Linkeschesbaden. Ensuite, le lendemain matin, on s'est réuni de nouveau dans le même local pour s'y livrer, non plus au plaisir gastronomique, mais aux sérieux et intéressants travaux de la discussion. M. Bluntschli a quitté le fauteuil de la présidence qui venait de lui être offert, et rappelé, dans un discours souvent interrompu par les applaudissements, le vœu exprimé l'année passée par le premier congrès, et indiqué les moyens de le remplir d'une manière prompte et satisfaisante. Suivant l'éloquent orateur, les jurisconsultes ont reconnu à Berlin la nécessité d'avoir une législation commune dans la procédure criminelle et civile et dans les obligations. L'opinion publique et les gouvernements allemands se sont prononcés en faveur de ces deux derniers points. Malheureusement, il règne une différence d'opinion sur la manière d'exécuter la réforme. Les uns veulent recourir à l'intermédiaire de la Diète (ce sont les petits États), les autres préfèrent une entente directe et libre des gouvernements entre eux (c'est la Prusse et ses adhérents). Cette question est cependant de peu d'importance.

Le congrès, continue Bluntschli, s'est volontairement résigné à ne prétendre qu'à une autorité morale et scientifique dans les questions juridiques. S'il voulait s'occuper de questions politiques, il soulèverait dans son sein même une très-vive opposition, et s'exposerait au dehors à de graves dangers. Cependant cette réserve ne va pas assez loin pour empêcher de signaler les difficultés qui peuvent se présenter dans l'examen des questions de droit politique. Mais, dira-t-on, le congrès est-il compétent sur ce point? Étrange question, en vérité. Le congrès ne prétend à aucune compétence, pas même dans le domaine juridique. Nous

n'avons d'autre but en nous réunissant que d'exprimer notre opinion fondée sur la plus sincère conviction. En tant qu'autorité morale, le congrès ne peut pas hésiter à dire la vérité; en tant qu'autorité scientifique, il doit examiner la question sous son côté pratique, afin d'en faire disparaître les obstacles.

Dans chaque État allemand, le pouvoir législatif est exercé concurremment par les gouvernements et par la représentation populaire. Malheureusement, l'Allemagne manque d'un organe législatif commun, dans lequel puissent s'unir les deux parties, savoir le peuple et les gouvernements. Aujourd'hui, une loi sur le droit privé ne peut pas être faite sans la participation des particuliers. Si on veut avoir une législation commune, il faut donc avoir aussi un législateur commun. Lors de la création du code de commerce, on a tourné la difficulté. Mais c'est là une exception, et des exceptions de cette espèce ne doivent jamais être prises pour règles. Si la loi commune devait toujours être faite sous la forme d'une loi particulière, il en résulterait une triste alternative : ou l'autorité législative ne serait bientôt plus qu'une vaine forme, ou il serait impossible d'arriver à une législation commune. Ainsi, il faut un organe commun dans lequel les deux autorités, celle du peuple et celle du gouvernement, puissent agir de concert.

Après ce discours, dont notre résumé ne donne qu'une bien faible idée, Bluntschli a lu les résolutions suivantes :

« Comme un grand nombre de gouvernements allemands se sont déclarés prêts à créer un code d'obligation uniforme pour toute l'Allemagne et qui servira de base à un code civil commun, le congrès est convaincu :

» Que la réalisation de ce projet est assurée de la reconnaissance de la patrie.

» Quoique la forme de ce travail soulève encore des divergences d'opinion parmi les gouvernements allemands, dont les uns veulent recourir à l'intermédiaire de la Diète, tandis que les autres préfèrent l'entente libre et immédiate des gouvernements, le congrès déclare que cette divergence n'est pas assez importante pour empêcher ou même pour retarder ce travail; il exprime, au contraire, le plus vif désir de voir une générale et prompt solution de cette question.

» Ce désir est d'autant plus fondé qu'il ne s'agit pour le moment que des préliminaires de ce travail, et le congrès est persuadé que pour l'achever il est nécessaire d'établir, ne serait-ce que pour ce but, un *organe* autorisé par les gouvernements et les chambres des États. »

Les deux premiers paragraphes furent adoptés presque sans opposition, mais le troisième donna lieu à une vive discussion. Ce simple mot d'organe semblait effrayant, et ce n'était pas tout à fait sans raison, car derrière ces trois syllabes apparaissait le parlement. Les orateurs prussiens, MM. Lewald et Waldeck, attaquèrent vivement cette expression, ce qui parut un peu étrange aux démocrates de la part du premier. Les orateurs des États secondaires la défendirent, au contraire. Mais Bluntschli, craignant que la discussion ne se prolongeât, proposa, avec son fin sourire, de remplacer cette expression malsonnante par celle d'*institution*. L'opposition cessa aussitôt comme par enchantement, et l'on adopta à l'unanimité cet amendement. Ce vote est de la plus haute importance, et va faire entrer la politique allemande dans une nouvelle phase. Avant six mois, l'attention et les aspirations des libéraux se détourneront de la Prusse pour se porter vers la résurrection de l'ancien parlement de Francfort.

Le discours de Bluntschli, ainsi que la discussion et le vote qui s'ensuivirent, remplirent cette première journée. Pendant le mercredi et le jeudi, le congrès se divisa en trois sections : celle du droit civil, celle du droit criminel et celle de la procédure civile, qui tinrent toutes trois des séances simultanées. On y agita et l'on résolut des questions du plus grand intérêt. Il suffira d'indiquer les plus importantes.

Dans la section de la procédure civile, on adopta, après une brillante discussion et avec une forte majorité, l'établissement de la procédure orale. La plupart des États de l'Allemagne en sont encore privés, et elle n'existe guère que dans le Hanovre et dans la Prusse rhénane. Dans le reste de la Prusse, par exemple, on se sert d'une procédure demi-orale et demi-écrite qu'on peut appeler procédure *ad protocolum*.

Une autre question, soulevée dans cette section par Prinsker de Breslau, a été résolue aussi dans l'intérêt du progrès et de la liberté. Il s'agissait de la compétence des tribunaux, basée sur l'ancien droit allemand; elle a été reconnue complète et illimitée à une grande majorité. La présence des princes de Saxe, qui assistaient à cette séance, donnait à la discussion un piquant intérêt.

Enfin, dans la section du droit criminel on a adopté, aussi à une très-forte majorité, l'institution du jury dans tous les États de l'Allemagne où il ne fonctionne pas encore. Un avocat de Berlin, M. Lewald, avait proposé de soumettre les délits politiques et les délits de presse au jury, même dans les États où cette institution n'existe pas encore. Un avocat de Dresde, M. Schaffrath, substitua à cette proposition celle de l'établissement du jury dans toute l'Allemagne. Le président de la section, M. le procureur général Schwarze, a fait preuve en cette occasion d'une grande abnégation. Quoiqu'il soit l'auteur d'un code criminel d'où le jury est exclu, et qui fonctionne en Saxe depuis cinq ans, il n'en a pas moins préparé et dirigé la discussion sans aucune amertume et sans aucun embarras. Lui-même, en fermant les débats, a constaté que cette question du jury était résolue dans un sens affirmatif à une très-forte majorité. Par là même il a condamné de bonne grâce le système qu'il avait fait adopter.

Le vendredi, les sections se sont réunies de nouveau en séance générale pour soumettre à un vote d'ensemble les résolutions qu'elles avaient prises, et qui ont toutes été adoptées.

Enfin, le samedi, S. M. le roi de Saxe, qui arrivait de la Suisse, s'est fait présenter les jurisconsultes, et, après leur avoir exprimé ses regrets de n'avoir pu prendre part à leurs délibérations, les a félicités des importants travaux qu'ils ont exécutés dans un aussi court espace de temps.

A. M.

CHRONIQUE DE QUINZAINÉ.

Est-ce que M. Babinet, pour lequel le ciel n'a pas de mystères, ne nous prédira rien sur l'issue de l'éternelle question romaine? Nous annoncera-t-il l'entrée de cette question dans quelque *phase* nouvelle? car la question romaine a ses phases comme la lune. Ce n'est pas son unique rapport avec cet astre que Fourier qualifiait dédaigneusement de monde éteint. La lune, en effet, présente toujours la même face à l'observateur. On n'a pas encore découvert si c'était l'envers ou l'endroit. Les astronomes, cherchant à expliquer cette fixité, en sont réduits à admettre que la lune est immobile sur elle-même, ou bien que cet humble satellite de notre terre accomplit son mouvement de rotation dans le même temps que sa souveraine met à faire le sien.

Cette hypothèse aurait du moins le mérite d'expliquer, par voie d'analogie, le mouvement astronomique des journaux officieux dans le firmament ministériel. Mais y a-t-il définitivement des journaux officieux, et quels sont les élus? On vient de nous donner à ce sujet un spectacle des plus édifiants. Le *Constitutionnel* s'est mis à disséquer en public un ancien confrère, la *Patrie*. Il a fouillé les entrailles de la victime et y a trouvé toutes les traces de ses méfaits. La *Patrie*, selon son charitable collègue, a été, tour à tour et même tout ensemble, journal officieux et non-officieux. Qu'est-il aujourd'hui, et que sera lui-même demain son rigide censeur? Le *Constitutionnel* a mis quelque fierté à reprocher à la *Patrie* ses allures ambiguës. N'a-t-il pas, lui aussi, plié la tête sous les *communiqués*? Quoi qu'il en soit, voilà le public averti, ce bon public des abonnés de la *Patrie*, que pour le présent, s'il veut être initié aux « dernières nouvelles », — qui sont aussi les « premières », — il doit prendre le chemin du *Constitutionnel*.

« Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

De cette histoire, la morale est facile à tirer; c'est qu'en tout ceci il n'y a guère de moralité. La moralité ne se trouve que dans l'indépendance, et il nous semble que la feuille qui s'est montrée si prude et si âpre en cette occasion, eût mieux fait de se rappeler le mot de Napoléon I^{er}, « qu'il faut laver son linge sale en famille ». Faire de pareilles lessives sur la voie publique, c'est trop offenser, ce nous semble, le bon goût des passants.

Presque en même temps qu'il se décernait des brevets d'infaillibilité en déchirant les lauriers de son confrère, dont la Sardaigne aura fait le malheur, le *Constitutionnel* rendait, au sujet de la question italienne, de nouveaux oracles : « Tout se dénouera à son heure, dit-il, pourvu que rien ne soit brusqué ».... Il prévoit même « la prochaine issue de la courte et nécessaire crise qui sépare

l'Italie du terme auquel elle touchera sûrement ».... « La volonté du peuple italien a renversé un trône que défendaient 80,000 baïonnettes; elle l'a renversé comme par magie, soit que le régime infligé aux populations fût pour elles l'objet d'une exécution légitime, soit qu'elles fussent irrésistiblement entraînées vers l'unité (pourquoi pas l'un et l'autre?); le respect de la volonté italienne nous fait une loi de souhaiter que ce trône renversé reste à terre, et que sur ses débris se bâtisse et s'élève le grand édifice de l'Italie une. »

A la bonne heure! mais il faut avouer que la presse officieuse a pris son temps pour en arriver à ces déclarations dithyrambiques. Pourvu que cette tardive illumination indique le dénouement, et qu'un communiqué futur ne vienne pas entamer l'infaillibilité récente de la sibylle. M. Ricasoli n'y tiendrait plus longtemps, et l'on se demande, non sans inquiétude, entre quelles mains tomberait le portefeuille du successeur de M. de Cavour. L'Italie pourrait bien alors répondre à d'interminables temporisations par le cri qu'elle a dans le cœur. Et quand elle aura de nouveau crié « Vive Garibaldi! » qui pourrait garantir, dans cet état de crise, la durée de l'alliance française et le triomphe de la fameuse formule « L'Église libre dans l'État libre? » Nous souhaitons de tout notre cœur que les Italiens gardent la modération et la prudence qui doit les conduire au but. On peut être patient, quand on a pour soi la force des choses, les invincibles décrets. La patience, qu'on a appelée la moitié du génie, est aussi la moitié de la liberté; l'autre moitié est la fierté humaine, le respect de la personne humaine en soi. Mais un peuple, quel qu'il soit, ne vit pas seulement de patience; il vit de passions, et il n'est pas bon d'enfermer trop longtemps, au risque de la déchaîner, cette portion incandescente de son âme. Nous ne craignons pas de nous répéter sur ce point, parce qu'il est impossible de ne pas signaler le péril majeur que fait courir à l'Italie l'occupation prolongée de sa capitale. La discussion est épuisée, et l'on ne saisit pas comment, lorsque tout a été dit, redit à satiété, il reste cependant encore tout à faire. L'ultimatum que M. Ricasoli aurait, d'après certains journaux, soumis à la sanction du cabinet français avant de l'envoyer au saint-siège, pourrait bien être plus qu'une conjecture analogue à toutes celles qui naissent de la situation, avec tous les caractères de la vraisemblance, parce qu'elles se trouvent impliquées dans cette situation même. A propos de cet ultimatum, dont les conclusions cependant ne diffèrent pas de celles que renfermait une brochure célèbre, on n'a pas craint d'avancer que le gouvernement français n'aurait fait qu'une seule objection aux propositions de M. Ricasoli; c'est que ces propositions étaient — trop libérales pour l'Église. Nous n'en croyons rien, et nous ne pensons pas que le concordat qui règle en France les rapports de l'Église et de l'État servira de patron aux futures relations entre l'Italie et la Papauté. Nous avons l'espoir, au contraire, que la liberté réciproque des deux pouvoirs une fois installée à Rome, cette liberté ne manquera pas de faire en son temps le tour du monde civilisé. Quelle reconnaissance l'Europe devra à l'Italie, si elle établit et si elle maintient fermement le pacte de réciprocité indépendance!

On se fait illusion chez nous, on s'exagère volontiers l'autorité et l'influence du clergé dans la question politique et religieuse qui doit se dénouer à Rome. Le paysan, l'ouvrier et le soldat ne sont nulle part en France pour le pouvoir temporel du pape, pour l'ingérence directe ou indirecte du prêtre dans les affaires publiques. Les raffinés peuvent ergoter là-dessus, le peuple n'ergote

pas : la séparation lui semble la chose la plus légitime et la plus naturelle du monde. Il ne confond pas les préfets avec les évêques, et cela suffit à résoudre la difficulté. Il serait beaucoup plus disposé, s'il penchait d'un côté, à mettre l'Eglise au service de l'Etat, que l'Etat au service de l'Eglise. C'est de ce côté plutôt que nous verrions le péril, et que nous voudrions aviser en rivant fortement la liberté de l'Eglise et de l'Etat aux institutions nationales. La séparation proclamée dans les institutions et pratiquée dans les faits, à Rome ou à Paris, croit-on que la masse se lèverait en faveur du clergé, si celui-ci, par une étrange aberration, osait encore réclamer quelque chose après avoir obtenu l'indépendance de son gouvernement religieux ? C'est à la seule condition de garantir cette indépendance au clergé de tous les cultes, que l'Etat pourra agir avec justice contre les velléités que manifesterait n'importe quel culte d'empiéter sur les attributions réservées à l'autorité civile. Sous le régime de l'indépendance, la situation de l'Etat serait nette : ne se mêlant point des affaires des Eglises, il pourrait à bon droit exiger d'elles une abstention justifiée par la sienne ; au lieu qu'avec le système des concordats, qui, plus ou moins, fait pénétrer l'Eglise dans l'Etat et l'Etat dans l'Eglise, c'est une sollicitation constante des deux côtés à empiéter sur un domaine étranger.

Il semble que l'Etat cherche à organiser en ce moment l'armée des instituteurs primaires. Peut-être que les frères ignorants y sont pour quelque chose. Nous aimerions mieux voir l'instruction primaire abandonnée aux communes, et celles-ci tenues seulement par l'Etat de fournir cet enseignement à tous, gratuitement, sauf aux communes dont les ressources seraient insuffisantes à y suppléer par une subvention du département ou de l'Etat. La commune, seule en rapport avec les familles, serait responsable vis-à-vis de l'Etat ; obligée de donner l'enseignement, elle épargnerait au gouvernement une inquisition épineuse, infinie, au sein du foyer. Mais c'est une pensée qu'il faut en France, à ce qu'il paraît, reléguer parmi les chimères. La mesure serait impopulaire ; elle est donc condamnée. Nos regrets de la voir enterrée seront moindres si le rapport demandé par le gouvernement aux instituteurs primaires aboutit aux deux grandes conclusions qui le résument : l'estime pour les instituteurs primaires et une existence assurée. Le budget de l'armée ne laisse rien à désirer ; celui de l'instruction publique, depuis la base jusqu'au sommet, n'existe pas. On paye cher pour avoir le moyen de tuer des hommes ; quand il s'agit des moyens de les former, on ne saurait lésiner assez. Ce fut jusqu'ici l'histoire de tous les gouvernements en France : presque tout pour la guerre, presque rien pour l'instruction. La liberté d'enseignement, que nous ne verrons pas de sitôt se substituer chez nous au monopole de l'Etat, changerait promptement la situation.

Mais la politique extérieure nous réclame. Achevons donc de payer notre dette à la politique extérieure. En Hongrie, les choses n'ont guère changé de face ; cependant il s'est montré quelques indices favorables qui permettent de ne pas désespérer encore d'un rapprochement avec Vienne. La voie des négociations, comme le prouvent de récentes tentatives, n'est pas encore fermée. A Vienne même, une notable fraction du parti libéral n'approuve point la politique de M. de Schmerling ; on commence à comprendre, dans le Reichsrath et au dehors, que la réduction de la Hongrie par les armes coûterait cher à des libertés constitutionnelles qui ne sont qu'au berceau, et qu'un choc peut encore renverser demain. Que cette conviction se propage, qu'elle s'affermisse, et

Venise appartiendra à l'Italie, et la Hongrie obtiendra de l'Autriche, en retour de sa représentation dans le conseil de l'empire, des garanties efficaces pour le développement de son autonomie nationale. De ce côté est le salut pour l'Autriche comme pour la Hongrie : la liberté les unira, ou leur désunion étouffera à Vienne les germes incertains de la liberté.

En Prusse, nous avons vu dans la quinzaine se produire des faits d'une signification fort diverse. Tandis que M. de Schwerin songait, dit-on, à donner plus d'extension à la loi communale et à refondre le système électoral du pays dans le sens de l'universalité, les chefs du parti féodal convoquaient à Berlin, dans le but avoué de se soutenir contre l'association nationale, une assemblée qu'ils appellent populaire, sous la présidence du comte Stolberg, vice-président de la chambre des seigneurs. Cette réunion a su mériter les applaudissements de la *Gazette de la Croix*, grâce au discours d'un maître cordonnier, improvisé professeur d'économie politique, qui a préconisé les dangers de la liberté de l'industrie et les avantages du système des corporations. Voilà le traité de commerce entre le Zollverein et la France bien compromis, en vérité!

Tandis que des assemblées d'une nature si opposée se tenaient à Berlin, on n'a point perdu son temps à Munich, et des associations ont surgi pour la défense de l'Église — et de sa puissance temporelle. Le chanoine Döllinger a été mis à la raison. On se rappelle ce fameux discours où, au grand scandale du nonce papal et de tous les ultramontains présents, ce personnage déclara que le pouvoir temporel n'était pas une nécessité d'existence, une garantie d'indépendance et d'autorité pour l'Église catholique. Aujourd'hui, les membres de l'association allemande catholique sont parvenus à persuader au chanoine Döllinger qu'il s'était trompé. C'est bien possible, mais, dans ce cas, nous plaignons le chanoine Döllinger.

La visite du roi de Prusse à Compiègne n'est pas du goût de la *Gazette autrichienne*. « Il ne manque pas de gens, dit-elle, qui seraient volontiers jouer au roi Guillaume en Allemagne le rôle que Victor-Emmanuel joue en Italie. Ces gens-là ne seraient pas fâchés de voir des préfets français à Aix-la-Chapelle et à Cologne, s'ils avaient l'espérance de voir des présidents prussiens à Hanovre et à Brunswick. Ils seraient bien aises que l'Allemagne eût sa Nice et sa Savoie, à la condition d'avoir aussi leur petite Allemagne. »

Pourquoi donc la mauvaise humeur de la *Gazette autrichienne*? Si la Prusse cérait un seul pouce de terrain à la France, la Prusse perdrait aussitôt son rôle en Allemagne, et son influence pourrait bien alors passer à l'Autriche. Grande ou petite, l'Allemagne ne veut pas de préfets français à Aix-la-Chapelle ni à Cologne. Il était au moins étrange de voir dans l'entrevue de Bade un complot de ce genre, il l'est encore plus aujourd'hui d'en rêver à propos de la visite du roi Guillaume à Compiègne. Si un projet aussi chimérique pouvait naitre entre Berlin et Paris, on se garderait bien de mettre l'Europe dans la confidence, et les entrevues de Bade et de Compiègne seraient parfaitement inutiles. Elles ont à nos yeux un sens tout opposé, et nous y puisons une espérance de paix, au lieu d'un nouveau motif d'appréhension. Que ne pouvons-nous voir tomber enfin la barrière du soupçon entre l'Allemagne et la France! c'est notre vœu le plus cher, et nous y travaillerons toujours de toutes nos forces.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que l'invitation amicale adressée par le ministre du czar aux peuples de l'Amérique n'ait eu qu'un médiocre succès; et l'on ne

peut s'empêcher de penser que le gouvernement russe pourrait faire mieux que de prêcher la conciliation, il pourrait la réaliser chez lui-même. Nous n'avons pas appris qu'il se fût réconcilié avec la Pologne. Quant aux Américains, ils ne paraissent guère enclins à déposer les armes et à se donner le baiser fraternel pour obtenir l'approbation des descendants de Pierre et de Catherine. Le flot de la guerre monte chez eux, au lieu de descendre, mais il paraît que le courant commence à se dessiner en faveur du Nord. La capitulation des forts du cap Hatteras aura son effet. Des correspondances prétendent que les habitants de la Caroline du Nord affluent vers les forts pour prêter serment de fidélité à l'Union. Nous croyons que ces adhésions, comprinées par la terreur, se répéteront à mesure que les armées fédérales avanceront sur les territoires en litige. Le télégraphe nous a, ces jours derniers, apporté la nouvelle d'un engagement dans la Virginie occidentale entre les confédérés, commandés par le général Floyd, et les fédéraux, commandés par le général Rosenkranz. Les confédérés, après le combat, ont abandonné leurs fortifications.

La même dépêche annonce que le prince Napoléon est arrivé à Québec, ce qui apparemment ne changera rien à la situation des belligérants. Les confédérés approchent lentement des lignes des fédéraux dans la Virginie; tout porte à croire qu'une grande bataille est imminente.

Oscar Becker a été condamné par le jury de Bruchsal à vingt ans de travaux forcés, dont les neuf premières années seront converties en six ans d'emprisonnement cellulaire. A l'expiration de sa peine, il sera banni. La tentative insensée de Becker a eu son pendant à Athènes; avec le même résultat, heureusement. La reine de Grèce a échappé. L'étudiant, un nommé Drousios, n'a que dix-sept ans. Il y aura des insensés et des fanatiques en tous les temps; mais si quelque époque semblait devoir échapper à ce fléau, c'est bien celle où madame de Staël a pu écrire cette phrase profonde et miséricordieuse : « Tout comprendre serait tout pardonner. »

CHARLES DOLLFUS.



CHARLES DOLLFUS.

LA PAIX OU LA GUERRE?

I.

ROME.

La situation présente de l'Europe offre un contre-sens qui n'échappe à personne. Toutes les grandes puissances désirent la paix, toutes les grandes puissances craignent la guerre. On fait des discours que l'on s'efforce de rendre pacifiques; mais l'on fait aussi de formidables armements. Les journaux en crédit ne se bornent pas à prêcher l'entente cordiale, ils entretiennent la sécurité du public en lui soumettant des dissertations sur le meilleur canon possible et sur la frégate modèle. A les entendre, on croirait souvent que le canon idéal est destiné à résumer les efforts de l'intelligence contemporaine. Ne va-t-on pas ouvrir bientôt une section d'artillerie à l'Institut? Qu'une parole officielle passe le détroit, venant de France ou d'Angleterre, la voilà commentée dans tous les sens. Une brochure met les têtes à l'envers. Est-ce la guerre? est-ce la paix qu'elle annonce? Les nations s'observent, elles s'épient dans leurs moindres gestes. Personne n'est bien sûr des autres ni de soi-même. On dirait que l'Europe n'a point de lendemain. Nous prêtons l'oreille avec anxiété aux rumeurs qui viennent de la Tamise, du Rhin, du Danube, aux douloureux gémissements de la Pologne qui se débat dans les lacets de la Sainte-Alliance. Les flots de l'Atlantique nous apportent le retentissement d'un duel à mort. Est-ce que la vieille Europe — on la dit vieille quand peut-être elle n'est qu'au berceau — va sentir tout à coup s'effondrer dans un bouleversement général le sol où elle repose? Allons-nous voir s'accomplir « la violente transition d'un état de choses basé sur les combinaisons arbitraires de la diplomatie des trois derniers siècles, à une

situation plus naturelle qui reposera sur les agglomérations sympathiques, les circonscriptions par race et les assimilations libres et volontaires¹ ? »

Il y a déjà quelques mois qu'un ministre anglais, facétieux à ses heures, a pu dire qu'il voyait en Europe prétexte à une demi-douzaine de bonnes guerres. Depuis lors rien n'est venu changer au fond la situation des choses. Nous désirons la paix avec ardeur, parce que nous croyons que la guerre, si elle devait éclater dans les conjonctures actuelles, ferait reculer la liberté et compromettrait les résultats acquis dans ces dernières années au profit du mouvement européen. Toutes les difficultés qu'une soudaine impulsion a mises en évidence ne nous semblent pas, en effet, de nature à être résolues de la façon dont elles furent posées, brusquement et par un coup d'autorité. Chacune doit arriver à son heure ; ce serait folie de les vouloir résoudre par une aventure, comme le conseilleraient volontiers les impatients, médiocrement disposés en tous les temps à tenir compte de l'opportunité qui gouverne la pratique des choses. L'Europe ne peut jouer à pile ou face l'indépendance des peuples et ses propres destinées. Les graves problèmes qui, depuis longtemps masqués, sont venus ostensiblement s'inscrire à son ordre du jour, sont régis par des échéances diverses. Un seul commande, selon nous, une solution à bref délai, parce qu'il dépend uniquement de la France qu'il soit résolu, et que d'ailleurs ce problème n'en est plus un. Aussi bien dans les faits que dans les esprits, il est arrivé à pleine maturité. Mais, pour tout le reste, la France n'est pas seule en situation de prononcer ; et si elle s'arrogeait ce droit, loin de servir les causes qu'elle prétendrait trancher, elle nuirait à leur succès, et ne tarderait pas à soulever contre elle le reflux d'une coalition. Une nation peut accepter l'autocratie, l'Europe ne l'accepterait pas. C'est d'ailleurs ce que le gouvernement français paraît avoir compris, car ses efforts, depuis la paix de Villafranca, tendent vers les solutions collectives. Même au plus fort il faut, sinon des amis, des alliés en ce monde. Mais il lui faut aussi le temps, et le temps, c'est la paix.

Le premier remède à une situation périlleuse, c'est l'analyse des causes qui en renferment et qui en entretiennent le danger.

La première cause de l'anxiété qui tient l'Europe en éveil s'appelle le pouvoir temporel du pape. Si l'ennui suffisait pour enterrer une question, celle-là ne ressusciterait plus. La discussion l'a percée à

¹ M. de Carné.

jour; il n'y a guère plus rien à dire qui n'ait été dit; en revanche, il y a encore tout à faire. S'il dépendait de nous d'agir, nous ne parlerions pas; il faut bien nous résigner à user de l'arme qu'on nous laisse. Après tout d'ailleurs, la plume vaut l'épée, et c'est à coups de plume que les grandes transformations se sont préparées dans le monde moderne. La plume aura renversé le pouvoir séculier du pape. Cette question du pouvoir temporel se pose entre l'Italie et la papauté, mais c'est plus haut qu'elle gît. Elle est celle des rapports entre l'Église et l'État. Si elle s'est précisée de manière à frapper les moins clairvoyants, c'est qu'à Rome fut son point de départ, et que là est son point de retour. Successivement évincé, débusqué de toutes ses positions, le pouvoir temporel revient au gîte; investi, cerné de toutes parts, il s'y blottit, et frappé d'un mirage rétrospectif au moment de sa chute, il prétend encore réserver l'avenir. Mais un avenir prochain ne le connaîtra plus.

Dissoute à Rome, la promiscuité entre l'Église et l'État ne pourra longtemps se maintenir nulle part en Europe, et l'Italie émancipée aura fait qu'aucune nation ne pourra désormais rester engagée dans les liens d'une théocratie durable. Si la difficulté se présente à Rome, c'est uniquement qu'elle n'est pas résolue partout au dehors de l'Italie. L'Angleterre a fait son schisme, la Russie a consacré le sien; la Prusse est protestante, ainsi que la Suède et la Hollande; l'Espagne, terre classique de l'inquisition, est peut-être moins éloignée qu'on ne pense d'un mouvement de déviation; l'Autriche se dégage des liens d'un honteux concordat; la France, au sein même de l'Église, cherche dans le gallicanisme un rempart contre les usurpations ultramontaines: partout enfin la séparation d'avec Rome est accomplie, ou bien elle est en voie de s'accomplir. Le moyen âge tombe en lambeaux. Que tant de peuples déjà affranchis de la tutelle romaine n'aient pas encore réussi à réaliser chez eux la séparation de l'Église et de l'État; que, comme on le voit en Russie, et à un moindre degré dans l'Angleterre et la Suède protestantes, ils n'aient abandonné la théocratie papale que pour ressusciter chez eux une théocratie indigène plus ou moins accusée, c'est affaire aux circonstances d'origine qui environnèrent le divorce, circonstances qui furent insuffisantes pour engendrer dès lors une complète liberté. Il n'en est pas moins évident que partout elle a perdu pied et s'est vue refoulée, cette suzeraineté hautaine que Rome a poursuivie durant le moyen âge en vertu de la théorie que les princes temporels ne reçoivent leur autorité que par délégation du ciel, et qu'ils ne sont, après tout, que des vassaux

investis par l'Église et dépositaires d'une autorité transmise par le maître spirituel de l'univers. La monarchie universelle du Saint-Esprit, l'ambition des Grégoire, des Alexandre et des Innocent, est renfermée aujourd'hui dans son berceau, où l'Italie régénérée va lui porter le dernier coup.

L'histoire a parlé, et l'histoire se rit des sophistes. Qu'on suive le mouvement du monde depuis la renaissance, et qu'on ose dire qu'il n'a pas irréfutablement marché vers l'éviction de l'Église hors du temporel, et que ce n'est pas là une tendance évidente de la civilisation moderne. Il faut accorder cela, ou bien nier que le mot de civilisation ait un sens. Mais le sens des mots ne nous appartient pas; c'est la force des choses qui le détermine.

Ainsi comprise et jugée par le dix-neuvième siècle, la question romaine se trouve nettement résolue. Quel est donc cet obstacle qui fait que l'idée acceptée par tous les hommes qu'anime le souffle de leur temps, que cette idée qui a reçu à tant de reprises le baptême de l'époque, éprouve une telle difficulté à passer de l'ordre logique dans l'ordre réel? Même le suffrage du nombre, la triomphante souveraineté de l'arithmétique ne lui fait pas défaut; car la scission l'emporte, et la papauté a déjà perdu la partie. On dit qu'il ne s'agit pas ici de l'Europe, mais de la France. C'est elle qui tient dans ses mains les prochaines destinées du pouvoir temporel, et la France catholique est encore mariée à l'héritier de saint Pierre. Il est vrai : le concordat, en dépit des ambitions laïques et des vellétés usurpatrices dont il témoigne, n'a pas relevé notre pays d'une étroite solidarité avec la cour romaine. Ce concordat, sous lequel l'ultramontanisme se dit écrasé, n'en est pas moins au milieu de nous une citadelle pour la papauté. C'est dans ce commerce ambigu de la France civile et politique avec un pouvoir religieux résidant au dehors de ses frontières que se trouve l'origine de toutes les temporisations, de toutes les incertitudes, la cause permanente d'une politique qui s'agite, avance et recule, qui avance de nouveau, mais pour reculer encore. Avec les prémisses acceptées à Paris dans le concordat, il est malaisé de déduire à Rome les conséquences rationnelles que commande impérieusement la position de l'Italie. Non pas qu'aucun article du concordat nous oblige à soutenir le pouvoir temporel du pape; mais ce concordat, où le temporel et le spirituel se trouvent étrangement amalgamés, a pour effet d'engendrer dans nos relations avec la cour de Rome la même confusion et la même équivoque. Que l'indépendance respective des deux pouvoirs soit proclamée à Paris, la difficulté romaine s'évanouira

aussitôt; car elle n'existe à Rome, soyons-en bien certains, que parce qu'elle réside à Paris. Nous doutons cependant qu'on détruise ici la cause pour atteindre l'effet au delà, et nous croyons qu'en cette circonstance, et sous la pression triomphante des événements, c'est par l'effet qu'on remontera au principe; en d'autres termes, que c'est Rome affranchie de la promiscuité entre le spirituel et le temporel qui en délivrera Paris, et nous conduira, directement ou par le détour d'une Église gallicane, à la distinction des pouvoirs.

Le gouvernement français va se trouver contraint, quoi qu'il fasse, d'abandonner enfin le pouvoir temporel à Rome. Il a reconnu l'Italie, l'Italie une, il ne peut donc reconnaître plus longtemps l'autorité séculière du saint-siège. Il est tenu en échec sur ce point par un dilemme de fer. En tant que souveraineté temporelle, puisqu'elle a voulu l'être, la papauté est sujette à toutes les vicissitudes des souverainetés temporelles; une souveraineté *temporelle* relève du temps, parce qu'elle est née du temps. Eh bien! le temps a décrété l'abolition de cette souveraineté prétendue; l'autorité politique du pape, son autorité comme prince séculier n'existe plus. La preuve, nous la fournissons, et depuis dix ans, de manière à convaincre les plus incrédules. Le meilleur témoignage que le pouvoir temporel n'existe plus, c'est l'occupation de Rome par nos troupes. Il n'y a d'autorité que celle qui se fait respecter soit par la force matérielle, soit par la force morale de l'opinion. Qu'on nous dise où est l'autorité du pouvoir temporel? Ce pouvoir n'est plus un pouvoir depuis longtemps, cette autorité n'est plus une autorité. Nous montons la garde auprès d'une fiction. Depuis quand donc cet amour de la fiction s'est-il emparé de la France? Si la souveraineté temporelle du pape existait, nous commettrions une usurpation en nous substituant à elle; puisqu'elle n'existe pas, nous commettons un non-sens. C'est une dérision, en vérité, de discuter la question du pouvoir temporel et de se quereller à propos du néant. Le pape a un moyen de montrer que son pouvoir temporel existe, c'est d'enjoindre au gouvernement français, en vertu de ce pouvoir lui-même, d'avoir à évacuer ses États. Qu'il invoque donc, lui aussi, le principe de non-intervention! Mais il s'en garde bien, et il sait pourquoi. Il se juge ainsi et se condamne lui-même.

Il est impossible d'admettre que la France soit à Rome pour soutenir le pouvoir temporel. D'autre part, il serait impie de croire qu'un gouvernement français nourrit une arrière-pensée en opposition avec les intérêts et l'ambition d'un peuple qu'il a secouru. Deux journaux officieux ont pris la peine de proclamer naguère le désintéressement

de notre politique en Italie. Nous les voulons croire sur parole, car l'âme généreuse de la France ne se reconnaîtrait certainement pas dans une politique différente. La loyauté fait encore partie du génie français, et nul gouvernement ne pourrait longtemps exposer la nation même au soupçon en matière d'honneur; comme la femme de César, la France ne doit même pas être soupçonnée. Mais si ce n'est pour étayer la chimérique souveraineté du prince temporel; si ce n'est pour attendre, comme en une embuscade, l'occasion d'arracher de lâches concessions à l'Italie aux abois, pourquoi donc, répétons-le, pourquoi sommes-nous à Rome?

A cette question journalière, l'écho du pouvoir répond invariablement : Nous occupons Rome pour sauvegarder la sécurité du saint-père. La France est une nation libérale, mais elle est aussi, — hélas! — une nation catholique. En tant que nation libérale, dit-on, elle a favorisé l'émancipation de l'Italie, apporté son sang et son argent à l'indépendance d'un peuple; en tant que nation catholique, et comme « fille aînée de l'Église », elle doit à cette heure son sang et son argent à la sécurité du chef spirituel de sa religion. — Comme la gloire, il faut que le catholicisme se paye, et la France, à ce qu'il paraît, est assez riche également pour payer son catholicisme. Qu'on nous démontre donc que l'institution catholique est menacée et que la personne du pape court ces éminents périls dont seuls nous serions en état de le garantir. Et si de semblables périls existent, qu'on nous dise quand ils cesseront d'exister, qu'on nous dise quand pourra cesser l'occupation romaine qui les invoque à sa décharge. Il est d'assez bon goût, chez certains publicistes, de proscrire la logique des choses de gouvernement. On fait ainsi accroître aux gens qu'on est profond politique, et l'on va jusqu'à dire que « l'on aime le chaos parce que le monde en est sorti ». Non, le monde est sorti de la raison universelle, de cette logique qui développe l'ensemble des choses et gouverne l'univers. Du chaos il ne peut sortir que le chaos. Aux diverses situations que produit le mouvement historique la pratique oppose incessamment les transactions et les sacrifices; ce n'est pas à dire que la pratique, contrainte de s'ajuster aux faits, ne renferme en elle une trame logique. La logique n'est pas exercice de rhéteur, elle est la raison appliquant ses lois à une situation donnée; elle implique donc toujours l'opportunité.

Ne craignons pas si fort la logique, et pour l'amour du chaos ne devenons pas des bêtes. Au cas particulier, la raison et l'honneur nous commandent d'éliminer dans la question romaine la double hypothèse

d'une intervention en faveur du pouvoir temporel, d'une intervention en faveur de quelque dessein personnel contraire à l'union de l'Italie. Ces deux suppositions écartées, il ne reste qu'une issue à la discussion : nous sommes à Rome pour la sécurité du saint-père, par conséquent nous regardons cette sécurité comme menacée par l'Italie; ce qui signifie que nous estimons le gouvernement italien trop faible pour offrir au pontificat les garanties nécessaires à l'exercice indépendant de son pouvoir spirituel. Voilà quelque chose qui ressemble à un motif. Cependant, pour renforcer le gouvernement italien, que faisons-nous? Nous lui refusons la condition fondamentale de son existence. Chacun sent, en effet, et tout homme de bonne foi proclame aussitôt que sans Rome l'Italie n'est point faite, et que c'est le Piémont seul qui existe jusque-là avec quelques annexions demeurées précaires. Ainsi donc, nous fermons à l'Italie les portes de Rome, parce que nous la proclamons incapable de subvenir à la sécurité du saint-siège, et nous entretenons la faiblesse de l'Italie, nous l'augmentons à chaque heure par les conséquences, aujourd'hui trop évidentes, de notre occupation. Nous qui sommes la cause d'impuissance pour l'Italie, c'est nous qui osons lui dire : Nous vous abandonnerons Rome quand vous serez assez forts pour nous rassurer sur le sort de la papauté! Cela ressemble beaucoup à de l'ironie. Le cri que Franklin jetait, il y a un siècle, à l'Amérique encore divisée : « *Join or die!* » est aujourd'hui, quoique les peuples et les circonstances diffèrent, le cri de détresse de l'Italie. Il faut que le corps rejoigne la tête, ou qu'il se décompose. L'Italie, par la bouche de M. de Cavour, par celle de M. Ricasoli, s'est déclarée prête, en face de l'Europe, à proclamer et à maintenir l'indépendance de l'Église, en échange de sa propre indépendance nationale. Aucun ministère italien n'offrira davantage. On ne peut demander plus à l'Italie, elle ne peut accorder plus. Qu'on prenne garde cependant de l'exaspérer et de la pousser aux aventures. Si l'on voulait compromettre à Rome l'existence même du trône spirituel, le plus sûr moyen serait de perpétuer à Rome une garnison française. Si l'on veut amener entre la France et l'Italie un divorce d'où naîtraient les plus désastreux résultats pour la paix de l'Europe et pour le gouvernement de la France, qu'on laisse subsister entre les deux peuples cette cause de divergence : il n'y a pas de plus court chemin vers la guerre générale.

Il faut d'ailleurs s'entendre enfin sur les mots et sur les choses. L'ennemi de la papauté, c'est la papauté elle-même. Si le pape ne se protège pas, qui le protégera? Rien ne menace son autorité spirituelle ni la religion catholique, sinon le mauvais vouloir du pontife à l'égard de

Italie indépendante. On ne demande pas à Pie IX de se faire Italien une seconde fois, l'Italie a maintenant appris à se passer de lui ; on lui demande à bon droit de ne pas se montrer hostile aux Italiens, de ne pas fermer les voies à ce peuple dont nous avons voulu l'affranchissement et qui s'est précipité d'un élan unanime vers le but que nous lui avons montré. Il dépend du saint-siège, de lui seul absolument, de se protéger ; il dépend de lui de n'avoir rien à redouter de l'Italie nouvelle. Qu'il laisse à celle-ci son indépendance politique, elle lui laissera son indépendance spirituelle. Croit-on que l'occupation romaine soit de nature à concilier au pape les sympathies des Italiens, aux Italiens la neutralité du pape, à défaut de ses sympathies ? Non, cette occupation tout au contraire entretient la division, excite la haine, engendre les espérances hostiles et pousse, d'un côté comme de l'autre, vers les résolutions extrêmes. Elle tend à faire de plus en plus de l'Italie et de la papauté deux partis et deux camps. En s'interposant, le gouvernement français creuse un dualisme toujours plus profond entre des adversaires qu'il dit vouloir rapprocher. C'est peut-être la dictature italienne qu'il prépare à Rome en surexcitant la passion de l'unité. Il faut renoncer à la confédération présidée par le pape. Une pareille solution était trop admirable pour cadrer jamais avec les infirmités terrestres. Les termes du problème se sont posés d'eux-mêmes. Le pape demande des garanties à l'Italie, l'Italie en demande à la papauté. Les relations de l'Italie avec le saint-siège seront ce que celui-ci voudra qu'elles soient. Contre l'obstination du pape et de ses conseillers, la France ni le monde entier ne peuvent rien. Diplomates et généraux s'useront à cette tâche. Le chanoine Döllinger, de funèbre mémoire, et le père Passaglia, de récente mémoire, y perdront leur latin. Même les brochures resteraient vaines, fussent-elles publiées chez Dentu. Il n'y a qu'un moyen de convertir la papauté, mais il est infailible : c'est de la laisser, sans intermédiaire, en face de l'Italie. Ce jour-là, le bandeau qui l'aveugle lui tombera des yeux. L'Italie ne va pas se décatholiciser demain. Le saint-siège n'a pas cela à craindre. Il ne s'agit pour lui que de l'abandon de son pouvoir temporel. S'il le fait librement, — et il le pourrait encore aux applaudissements de l'Italie et de l'Europe, — le saint-siège est sauvé. S'il résiste davantage, il obligera les Italiens à le traiter en ennemi déclaré et à lui prendre ce qu'il refuse au droit de la nation. Le pape jouerait alors plus que la couronne temporelle. Le schisme et peut-être l'exil lui feraient payer un fatal aveuglement.

La France est impuissante contre la force des choses. Elle ne peut, en

restant à Rome, qu'entretenir une paix apparente où couvent, où se développent les tempêtes. Le pouvoir temporel du pape est devenu un péché envers l'Italie. Ce n'est pas aux vainqueurs de Magenta et de Solferino à se rendre complices de ce péché. L'occupation française peut beaucoup pour aggraver encore la situation déjà si grave et en faire sortir une soudaine explosion : elle ne peut plus rien, si jamais elle a pu quelque chose, pour conduire cette situation à un dénouement autre que celui dont M. de Cavour a légué au monde la formule : l'Église libre dans l'État libre. A nos yeux, l'occupation romaine prolongée aboutit à un conflit avec l'Italie, et, comme résultat vraisemblable de ce conflit, aux terribles hasards d'une mêlée européenne.

On a timidement avancé que, la France hors de Rome, l'Autriche y rentrerait incontinent. Cela est puéril et ne vaut pas qu'on s'y arrête. La France et l'Angleterre unies sur ce point, on ne bougerait à Vienne; Rome évacuée, et la garnison française remplacée par les troupes italiennes, les deux puissances pourraient enfin proclamer, sans réserve, ce principe de non-intervention qui, s'il est pratiqué avec une sincère fermeté, sera pour tout l'Occident une sauvegarde contre les éventualités d'une guerre généralisée; pour l'Italie, en possession de sa capitale, un rempart plus inexpugnable que toutes les forteresses. Unies, l'Angleterre et la France sont maîtresses du globe; divisées, elles livrent le monde à des combats formidables. Or, rien n'empêche l'alliance entre la France et l'Angleterre de se manifester avec éclat et de porter ses fruits : rien, sinon l'occupation de Rome par les troupes françaises. Le premier intérêt de la paix européenne, le plus pressant de tous, c'est donc l'évacuation de Rome et l'Italie couronnée.

II.

VENISE, LA HONGRIE ET L'AUTRICHE.

Rome libre, c'est Venise qui apparaît au premier plan de la politique étrangère. Venise doit appartenir, elle appartiendra à l'Italie; cela n'est pas douteux. Mais comment ira-t-elle se joindre à la mère patrie? Elle se joindra à l'Italie par la guerre ou par la paix. L'Autriche la cédera à l'Italie, ou l'Italie l'arrachera à l'Autriche. C'est la première solution, celle de la paix, que nous désirons, et malgré tant de difficultés, d'aveuglement et de mauvais vouloir, nous ne renonçons pas encore à cette perspective.

On a cherché à déterminer l'Autriche à l'abandon de la Vénétie, et pour cela on a proposé, soit une indemnité pécuniaire, soit une indemnité territoriale. Vente ou échange, voilà ce qui, l'automne dernier, paraissait s'offrir aux visées diplomatiques de l'Angleterre et de la France, s'employant à une médiation officieuse. Il était difficile cependant de croire au succès de l'une ou de l'autre de ces combinaisons. Depuis lors une nouvelle partie est entrée en cause. Un conseil de l'empire a surgi à Vienne. Cet embryon des libertés parlementaires, s'il doit se développer, est destiné à effacer jusqu'aux derniers vestiges de la domination autrichienne en Italie. A moins qu'une tourmente n'emporte le Reichsrath, celui-ci conduira à l'affranchissement consenti de Venise. Nous n'avons aucun doute, en effet, que, du jour où la question vénitienne aura remplacé la question romaine dans les préoccupations générales, un dilemme se posera qui mettra l'Autriche dans la nécessité de choisir entre sa régénération et l'occupation violente qu'elle maintient sur les bords de l'Adriatique. — Aujourd'hui que Venise est plus ou moins masquée par l'occupation romaine, et que l'Autriche, grâce à notre présence énigmatique au delà des Alpes, ne se lasse pas d'escompter de folles et coupables espérances, l'alternative que nous prévoyons ne se présente pas encore à ses yeux, ni même à ceux de l'Europe, avec la souveraine précision qu'elle ne tarderait pas à revêtir. Il n'en sera plus ainsi quand l'Autriche et la Vénétie seront directement en présence. Les Italiens pourront alors vaincre leur ennemie, la réduire par la seule patience, en la laissant emprisonnée dans l'impossibilité de se régénérer, c'est-à-dire de vivre, sans leur abandonner Venise.

La politique de l'Autriche jusqu'à ces derniers temps, sa politique d'hier, se résume en un seul mot : dénationaliser. Elle a retenu brutalement dans le cadre de sa politique des peuples qui se refusaient à y rester. Pour les maintenir, puisque l'adhésion morale et le consentement lui faisaient défaut, il a fallu qu'elle remplaçât par la *cohésion militaire* les liens de l'affinité nationale, et qu'elle fit de l'empire un camp en permanence. Appliquée avec l'inexorable rigueur de la nécessité, cette politique aboutissait à la schlague et à la banqueroute. La banqueroute a fini par devenir endémique en Autriche : banqueroute matérielle, morale, intellectuelle. Le concordat vint couronner cette œuvre sacrilège, et il ne resta plus aux hommes d'État autrichiens qu'à chanter des hymnes au sabre et à l'éteignoir. Une crise est survenue qui a mis l'Autriche sur le penchant de l'abîme. Le canon l'a réveillée en sursaut; vaincu, voyant la brèche ouverte, François-Joseph a fait

dans le diplôme d'octobre les premières, mais incertaines avances à la liberté. Celle-ci commençait à se venger. La maison de Habsbourg se déclarait elle-même en état de faillite. Est-ce le Reischrath qui se chargera de son onéreuse liquidation? Il est certain, en tous les cas, que la liberté ne s'acclimatera en Autriche qu'à une condition : c'est que l'Autriche des Habsbourg, despotique, aveugle et brutale, s'amendera radicalement. Une abdication incomplète de sa politique traditionnelle conduirait vite à une dissolution. L'ancien régime ressuscité n'aurait aucune durée. Aujourd'hui encore l'Autriche est sans lendemain, parce qu'elle traîne à sa remorque un lambeau de son despotisme militaire, et que son jeune blason reste souillé des péchés d'un régime qu'elle doit répudier si elle ne veut périr. Or, l'occupation autrichienne en Vénétie, c'est précisément l'ancien régime conservé au cœur du régime nouveau. La moindre intelligence suffit pour signaler dans cet état de choses une flagrante contradiction. Si la couronne d'Autriche s'obstine à garder Venise, contrairement à toutes les lois du droit, de l'humanité et du sens commun, elle sera infailliblement entraînée dans un mouvement de recul, et revenant à son passé, elle remontera vers sa ruine; à peine née au crépuscule de la liberté, elle retournera, pour s'y perdre, dans les ténèbres de l'absolutisme.

Notre espoir, c'est que la contradiction entre les tendances d'une Autriche nouvelle et la possession de la Vénétie s'accusera de plus en plus aux yeux du Reichsrath; que cet énorme contre-sens, dans la pratique, se dévoilera sous toutes ses formes et à tout propos; qu'il fera plier enfin sous l'évidence les plus intraitables volontés. Qu'on laisse faire le temps, et avant six mois, mis en présence de la Vénétie, le conseil de l'empire devra reconnaître que la Vénétie maintenue sous le joug est la négation du conseil lui-même, parce qu'elle est celle de la liberté. L'assemblée qui siège à Vienne, nous le supposons, voudra être autre chose qu'une ridicule fiction; elle prendra son rôle au sérieux, et tout incomplète que soit encore son organisation, elle aura l'orgueil et le courage de sa mission. Il se formera sûrement dans le conseil de l'empire, pour peu qu'il dure, un parti d'abord minime, mais qui gagnera en puissance tout ce que l'expérience, les événements et la discussion lui apporteront d'autorité; un parti qui conclura à l'abandon de la Vénétie, parce qu'il répudiera ces traditions militaires qui ont placé l'Autriche dans la plus précaire de toutes les situations. Ce que François-Joseph, l'héritier des Habsbourg, n'eût jamais fait, enchaîné qu'il est misérablement par un faux point d'honneur, le conseil de l'empire doit, au contraire, l'accomplir en se

mettant d'accord avec lui-même. Est-ce lui qui a été battu à Magenta et à Solferino? Est-ce l'Autriche? Ce ne sont ni les Hongrois, ni les Croates, ni les Slaves, ni même les Allemands : c'est la dynastie et sa politique odieuse. Quant au Reichsrath, il est sorti de ces défaites méritées : il leur doit en grande partie son existence. S'il a une politique à suivre, c'est donc en sens inverse de celle qui dirigea la couronne. S'il a un sens, c'est en opposition avec les tendances militaires et dénationalisatrices de la dynastie féodale; s'il a une tâche à remplir, c'est de rendre le pays à la libre expansion de ses forces économiques, morales et intellectuelles. Mais s'il laisse dans la blessure le tronçon du glaive, comment pourront-elles se fermer, ces plaies d'où menacent de s'écouler tout à fait le sang et la vie du pays? Traître à sa propre cause, le Reichsrath alors, comme le figuier maudit de l'Écriture, se desséchera et ne portera point de fruits; l'incendie le dévorera avec le reste. Eh quoi? c'est l'Italie qui, par un choc en retour, a donné à l'Autriche l'impulsion vers la liberté, et l'Autriche refuserait l'indépendance à l'Italie! Quoiqu'il advienne, en aucun cas l'Autriche ne conservera la Vénétie : car, soit que l'empire se décompose, soit qu'on ait recours, pour arrêter momentanément sa dissolution, à une répression plus violente que jamais, à la banqueroute décrétée en permanence, aux impositions militaires, à la schlague et à l'abrutissement, l'empire sans la liberté est perdu; toutes les forces comprimées éclateront à la fois et l'anéantiront. L'Autriche est perdue, la Vénétie est gagnée pour l'Italie. Espérons que le Reichsrath ne voudra pas d'un pareil dénoûment de la question vénitienne.

Et la Hongrie? elle a fait un pacte avec Venise, un pacte tacite ou formel, il n'importe. La faute en est encore à l'Autriche, qui, par une double compression, a rapproché ses victimes.

Ce qui maintient en Hongrie la perspective d'une séparation absolue, c'est la confiance, presque la certitude qu'elle serait secondée, en temps et lieu, par les Italiens, et qu'elle pourrait donner un double assaut à l'ennemi. Il se peut que la Hongrie se trompe, mais il est certain que l'Autriche, en menaçant à la fois Venise et Pesth, crée cette solidarité et cet espoir, et qu'ainsi elle suscite contre elle le danger d'une entente qui lui serait probablement fatale. Venise libre, la Hongrie serait obligée de compter avec le conseil de l'empire. Il ne s'agit pas de payer de la servitude des Magyars l'indépendance des Vénitiens, et ce n'est pas un pareil crime ni une pareille faute que nous oserions conseiller à l'Autriche. Qu'on veuille bien, puisque nous nous expri-

mons en toute franchise, ne pas se méprendre ici sur notre pensée. La Hongrie refuse de se laisser absorber, selon nous elle a raison. Mais pour cela, nous ne croyons pas que la question hongroise soit de tous points identique à la question italienne. Entre l'Italie et l'Autriche on ne voit pas de lien possible, et c'est un divorce radical qu'il faut prononcer. Entre la Hongrie et l'Autriche, nous croyons — c'est peut-être une illusion — qu'un mutuel contrat, bien que difficile à établir, n'est pas œuvre chimérique. Les chefs du mouvement hongrois ont prouvé qu'ils pensaient de même. Quelques-uns espèrent encore en un rapprochement. Ils comprennent sans doute que la Hongrie, isolée tout à coup entre la Russie et l'Autriche, peut-être divisée contre elle-même, aurait de la peine à suffire dans les conditions actuelles aux besoins de son indépendance. Il est permis de prévoir en Orient tels changements qui modifieraient beaucoup, à cet égard, la position des Magyars et qui leur donneraient, dans l'intérêt même de l'équilibre européen, un rôle à jouer comme pivot d'une confédération danubienne. Mais il ne s'agit pas de savoir ce que la Hongrie pourrait devenir dans un avenir plus ou moins éloigné : le présent ne vit que du présent. Dans l'état des choses, la Hongrie, par le fait d'une scission radicale, porterait, nous le craignons, de graves atteintes à ses destinées ultérieures. Elle a été l'alliée de l'Autriche dynastique; elle lui a apporté des sacrifices spontanés dans ses heures de détresse; elle s'est élancée au secours de Marie-Thérèse pour la défense de sa couronne; elle a participé avec ardeur aux dernières guerres contre la France : si la Hongrie a pu se sentir en communion avec une Autriche militaire et féodale, pourquoi serait-elle systématiquement hostile à une Autriche amie de la liberté? La Hongrie peut jouer un grand rôle dans le Reichsrath. Avec les immenses ressources de son territoire, avec ses dix millions d'habitants, elle jetterait un poids énorme dans la balance d'une confédération, et tiendrait en échec cet élément germanique qu'elle paraît craindre, et qui aujourd'hui ne l'emporterait plus sur son influence. On entend chaque jour demander ce que serait l'Autriche, déjà amoindrie des possessions italiennes, sans les pays hongrois et sans les pays slaves. N'est-ce pas énoncer précisément le fait de cette prépondérance que prendraient sur l'élément germanique, dans une confédération, l'élément slave et l'élément magyar? Nous croyons, à vrai dire, que là se trouve pour l'Autriche la difficulté capitale; condamnée à osciller entre deux pôles opposés, attirée vers le Danube par ses peuples non germaniques, vers le Rhin par ses populations allemandes, elle reste sous la menace d'une décomposition,

soit que les pays germaniques se détachent, entraînés dans l'orbite d'un mouvement d'unification opéré en Allemagne, soit que, de profonds remaniements accomplis en Orient, les pays slaves et magyars se trouvent attirés avec force vers des centres nouveaux plus rapprochés du Danube. A considérer sa composition hétérogène, on ne peut se défendre de la pensée que l'Autriche est entachée dans son existence d'un caractère purement transitoire. Ce qui la conserve, c'est d'une part la Turquie d'Europe, soutenue, malgré son délabrement, par la rivalité des puissances; c'est de l'autre la division de l'Allemagne. L'Autriche ne durera pas toujours, parce qu'elle n'est pas un peuple, mais un ramassis temporaire d'éléments, d'intérêts et de races dont les foyers de gravitation ne sont pas encore formés. N'y a-t-il pas déjà une prophétie dans ce fait, trop peu remarqué, que les pays allemands — et c'est la moindre portion de l'empire d'Autriche — ont été seuls admis à entrer dans la confédération germanique?

Quoi qu'il en soit, si quelque chose peut sauver l'Autriche d'une dislocation prématurée, c'est la liberté; si quelque chose peut la préserver dans l'avenir et lui garder un rôle en démentant les augures, ce sera encore quelque miracle de la liberté. Il serait dès lors insensé que le Reichsrath, par des mesures téméraires, poussât au déchirement. Qu'il fasse en sorte que la Hongrie n'ait rien à gagner en fait de liberté à se séparer de lui : il aura rendu un rapprochement presque nécessaire, quand une scission semblait imminente. Ce qui a créé entre la Hongrie et son ancienne alliée les périls du divorce, c'est la tactique insensée dont les pays magyars furent trop longtemps l'objet. Le gouvernement de Vienne s'est ingénié à déraciner les traditions hongroises; il a voulu passer le niveau sur ce sol et comprimer les battements de la vie nationale : pour s'assimiler la Hongrie, il a voulu détruire la Hongrie par la ruse et la force combinées. Le conseil de l'empire épousera-t-il cette tactique? Héritera-t-il simplement de ces manœuvres? S'il le fait, il contraindra les Hongrois à se battre, et c'est lui-même qu'il placera sous les menaces de l'épée.

Dans l'hypothèse d'une lutte entre l'Autriche d'une part, l'Italie et la Hongrie de l'autre, l'on doit se demander quel rôle incomberait à la France. Nous ne lui en connaissons qu'un dont elle n'aurait pas à se repentir, le même qui partout nous semble naître des circonstances : l'alliance avec l'Angleterre et la non-intervention. Que l'Angleterre et la France déclarent qu'en s'abstenant elles entendent aussi ne souffrir l'immixtion d'aucune autre puissance, elles empêcheront le débordement universel en localisant une lutte que l'Autriche aura voulue.

Ni la Russie ni la Prusse n'auraient intérêt à assister l'Autriche dans une pareille aventure; et la participation de l'Angleterre ou de la France serait seule de nature à les jeter dans la mêlée. Or, la France et l'Angleterre demeurant spectatrices et immobiles, la partie des nationalités se jouerait entre l'Autriche et les adversaires qu'elle aurait provoqués au combat. Nous croyons tellement à l'efficacité du principe de neutralité garanti par l'alliance de la France et de l'Angleterre, que, selon nous, la certitude de cette neutralité suffirait pour amener l'Autriche à composer avec de légitimes exigences. Nous n'oserions pas affirmer que le gouvernement autrichien, dans la détresse où il s'est jeté, verrait avec déplaisir se rapprocher encore la perspective d'un choc universel. Ce nous serait un avertissement de plus, et aussi une nouvelle raison de croire que, favorable à la paix, la non-intervention le serait également à la liberté.

III.

LES FRONTIÈRES NATURELLES.

Dans cet examen succinct des causes qui engendrent l'anxiété de l'Europe et des moyens qui la pourraient calmer, qu'on nous permette de nous borner aux procès pendants à Rome, à Venise et à Pesth, et de ne point entreprendre de voyage à Varsovie ni à Stockholm, à Constantinople ni à Washington. Nous n'en finirions pas si, après avoir exposé les difficultés qui occupent aujourd'hui le devant de la scène, nous nous engagions au delà dans les perspectives fuyantes de la situation pour noter, à l'horizon, tous les nuages d'où pourraient encore jaillir la foudre et l'incendie. Et puis nous avons hâte d'atteindre une cause moins ostensible que celles dont nous avons entretenu le lecteur, la première cependant et la plus grave de toutes : nous voulons parler du régime qui, depuis dix ans, gouverne la France, et des conséquences immédiates de ce régime au point de vue de la paix générale.

L'alliance entre l'Angleterre et la France, et leur abstention se traduisant par celle de toutes les grandes puissances, voilà notre point de mire. Nous voyons là le nœud de la situation, la paix ou la guerre. Tout ce qui tendrait à altérer maintenant l'accord entre les deux nations serait par suite, à nos yeux, un très-fâcheux indice. Mais qu'est-ce donc qui pourrait troubler la pureté de cette alliance ?

Ce qui pourrait brouiller l'Angleterre et la France, ce n'est pas la question des nationalités, que toutes deux, en somme, elles appuient de leurs sympathies, et que leur abstention matérielle suffirait à résoudre tout au moins vis-à-vis de l'Autriche. Nous n'imaginons pas que l'Angleterre se brouille avec la France à propos de l'Italie, si la France cède enfin l'Italie aux Italiens, à propos de la Hongrie, ni à propos de la Pologne, parce que leur rôle commun se résume en fait, sur tous ces points, dans une neutralité sympathique. On se demande alors ce que signifient les *riflemen*, et ce luxe de canons rayés, de canons Armstrong et de frégates blindées; ce que signifient, des deux côtés du détroit, ces discours où se trahit, à travers les protestations amicales, la secrète inquiétude d'une hostilité possible. On se demande pourquoi lord Palmerston est nommé avec enthousiasme directeur des cinq ports, tandis que M. Michel Chevalier, nouveau Josué, « désirerait arrêter dans sa course le soleil » — c'est-à-dire S. M. l'empereur des Français. *Nec pluribus impar*. Il y a donc un petit point noir au firmament de l'entente cordiale. Cherchons bien, que distinguons-nous? la question des frontières naturelles. Le fantôme des frontières naturelles, voilà ce qui inquiète la Prusse, surexcite les soupçons de l'Allemagne, trouble le sommeil de l'Angleterre, et parfois, dans ses heures de cauchemar, la fait rêver de coalition; voilà ce qui fait encore sourire la vieille Autriche à l'agonie, et lui permet de répandre en pensée sur l'Europe l'avalanche des souvenirs. — Les imaginations surexcitées par l'inconnu commentent avec une exagération visible ce petit mot de « rectification » de frontières introduit cependant avec une si grande modération et un si parfait à-propos dans notre vocabulaire politique. Il a été créé un synonyme; cela vaut-il la peine de tant se récrier? On ne soutiendra pas, il faut le croire, qu'il n'y eût lieu de rectifier et qu'on n'ait, dans l'espèce, employé le mot et réalisé la chose avec un rare bonheur; malgré tout il est incontestable que nous avons payé l'acquisition de la Savoie des méfiances de l'Europe. L'Europe a des réminiscences qu'elle ne réussit pas à vaincre, à ce qu'il paraît, et ce n'est malheureusement pas du discours de Bordeaux — « l'empire c'est la paix » — qu'elle s'est le plus souvenue dans ces dernières années. La guerre d'Orient et la campagne d'Italie ont donné à cette parole, sincère à coup sûr, à l'heure où elle fut prononcée, des coups de canon pour commentaires. Parfois le cours des choses domine les volontés qui semblaient au contraire devoir le suspendre.

La peur, surtout quand elle rencontre la rancune, ne sait point

garder de mesure. C'est ainsi que l'Allemagne a traduit les mots « rectification de frontières » par ceux-ci « annexion des bords du Rhin ». L'Allemagne a tort, mais elle est ainsi faite; elle craint qu'on ne lui cherche quelque chicane d'Allemand. Habitée à voir des symboles partout, elle croit entrevoir dans les frontières du Rhin le symbole de la politique impériale à son égard. Nous craignons que l'Allemagne ne se livre à une trop attentive lecture de quelques-uns de nos historiens. Toutefois, ne soyons pas trop sévères quand nous rencontrons cette susceptibilité outrée; l'école des souvenirs est chose cruelle pour nos voisins. En ce moment encore, divisée contre elle-même, l'Allemagne se sent impuissante et désarmée. Il faut passer quelque chose aux faibles. La faiblesse est ombrageuse, et les gens qui entre eux font mauvais ménage ne sont guère accueillants même pour la bienveillance de l'étranger; leur cœur est prompt à soupçonner les plus loyales intentions, et les services même qu'on viendrait leur offrir. Laissons donc l'Allemagne, et pardonnons à sa méfiance, car elle a beaucoup souffert par nous.

Mais l'Angleterre? Nous n'aurions en aucun cas la moindre rectification de frontières à lui demander. Cependant l'Angleterre est d'humeur jalouse. Le mot de rectification de frontières a mal sonné également à son oreille, l'annexion de la Savoie a désagréablement chatouillé son patriotisme orgueilleux. Il ne sert à rien d'examiner si elle a tort ou raison de croire ses intérêts engagés dans la question; car on ne lui persuadera pas qu'elle se trompe. John Bull a la tête dure. La rive du Rhin, se dit-il, trace de bien vastes limites. Mais c'est folie de croire à l'esprit de conquête en notre temps, alors surtout que les coups de majorité, au grand profit de la paix, peuvent remplacer les coups de canon. Il ne faudrait pas trop se fier néanmoins à ce système de conquêtes pacifiques. Ni l'Allemagne, ni l'Angleterre évidemment ne seraient disposées à envisager d'un œil désintéressé l'empressement trop irrésistible que marqueraient certaines populations à se précipiter dans les bras de la France, comme feraient des fragments d'astres infidèles à leur orbite et tombant dans le soleil, dont M. Michel Chevalier voudrait arrêter la course. L'Angleterre est un peuple de maniaques; entre autres manies, il en connaît une qu'il décore du nom d'équilibre européen. Cela signifie pour l'Anglais avant tout : point d'agrandissement de la France. L'Angleterre, qui a rompu en sa faveur l'équilibre des mers, ne veut pas que la France rompe l'équilibre continental.

Mais qui donc en veut aux provinces rhénanes ou même à Anvers? A quel propos soulever gratuitement des hypothèses qu'il vaudrait

mieux désormais enfouir dans un dédaigneux silence? Le silence, c'est là précisément que git le mal. La question des frontières naturelles, encore plus que celle des nationalités, est le spectre rouge de l'Europe. Pour chasser une fois pour toutes l'importun fantôme auquel nous ne croyons pas, et guérir du même coup l'Europe de tous les soupçons qu'elle nourrit à notre égard, il suffirait de rendre à la France la plus entière publicité. La publicité ferait promptement justice du monstre en chassant le silence et les ténèbres d'où il est sorti. L'Europe, remise en présence d'une France libre, car la publicité est fille de la liberté, verrait tomber toutes les craintes vaines qui hantent sa pensée.

Si la France avait les institutions de la liberté, si elle pouvait faire entendre franchement sa voix autour du scrutin, dans la presse, à la tribune, la confiance renaîtrait en Europe, et avec la confiance les sentiments de sécurité dont s'alimente la paix. Quand le *Moniteur* parle, qui prouvera à l'Europe que c'est la France qui a parlé? Le *Moniteur*, d'ailleurs, qui n'est pas infallible, parle rarement. Quant aux journaux officieux, ils semblent créés tout exprès pour épouvanter les gens en s'ingéniant à les rassurer. On ne sait donc jamais au juste quand c'est le gouvernement qui parle. Et puisqu'il représente, on nous l'assure chaque matin, toute la pensée et toute la volonté de la France, comment l'Europe saura-t-elle ce que pense et veut la France quand se tait le gouvernement? La France s'est recueillie souvent depuis quelques années. Sa politique est restée pour elle-même enveloppée de mystères, jusqu'au jour où elle s'est proclamée comme la foudre. Cette accumulation silencieuse de l'électricité gouvernementale a ses avantages : elle a aussi ses dangers, cachés dans le principe de ses actes. Nous n'entendons pas contester la valeur intrinsèque de ceux-ci ; il en est assurément de très-notables dans leurs effets et dont l'histoire gardera le souvenir. C'est au principe que nous en voulons, parce que nous croyons qu'à lui seul ce principe suffit pour contre-balancer tout ce que les actes en eux-mêmes renferment de vertu civilisatrice. La campagne d'Italie a été une surprise, l'annexion de la Savoie une surprise, le traité de commerce avec l'Angleterre une surprise, le décret de novembre une surprise. Quelles sont les surprises qu'on nous ménage encore? se demandent l'Europe et même la France. Où est notre garantie, où est notre sécurité, alors que tout se décide dans le silence d'une pensée unique? L'Europe, ignorant son lendemain, reste ainsi sur le qui-vive, et l'on fait d'inutiles efforts pour la rassurer. Elle s'obstine tout au moins dans l'incertitude, et de l'incertitude au soupçon il n'y a pas loin. Puisque l'origine première du mal est dans l'absence

de publicité, il ne tient qu'au gouvernement français de modifier cette pénible situation qui est comme l'ombre projetée au dehors de notre politique intérieure. Qu'il nous restitue la publicité aussi grande, aussi nette que possible; que par elle il mette à vif la pensée et les intentions de la France. Des chambres librement élues, sans pression administrative d'aucune sorte, une presse indépendante garantie par la loi, feraient pour la paix du monde plus que toutes les brochures, que toutes les entrevues, que tous les manifestes des journaux officieux ou officiels.

La publicité, c'est le gouvernement de l'opinion. Sans moyens d'échange incessants, réguliers, sous l'abri de la loi, l'opinion d'un pays ne peut se former; car l'opinion se forme en s'exprimant, elle s'exprime en se formant. On ouvre dans Paris des voies de communication; qu'on rouvre donc les chemins à la pensée publique! Les institutions sont encore plus nécessaires au peuple que les boulevards, et l'industrie du bâtiment, dont nous ne voudrions pas médire, ne donne pas la solution de tous les problèmes qui s'agitent au sein d'un peuple et d'une époque. Il est possible que la France soit en léthargie, épuisée et dans le marasme, dégoûtée d'elle-même après tant d'avortements. Ce ne serait pas là un motif pour la confirmer dans une indolence coupable et périlleuse; c'en serait un pour l'exciter au réveil. Rendue à elle-même, la France parlementaire dirait alors avec nous, en face de l'Europe inquiète : Au dehors la non-intervention, au dedans la liberté. Nous croyons fermement que si elle le disait, si elle le voulait, malgré la « demi-douzaine de guerres possibles », la justice des bonnes causes triompherait sans que la paix générale fût troublée : la paix est en ce moment le premier besoin de la liberté.

CHARLES DOLLFUS.

LA QUESTION DES GÉNÉRATIONS SPONTANÉES

EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE.

Donnez-nous une vésicule organisée et animée de sa vitalité,
et nous sommes en état de reproduire le monde vivant, avec
toute sa variété de formes, de structure et d'accidents.

RASPAIL.

I.

« Quand une chose, dit Fontenelle, peut être de plusieurs façons différentes, c'est presque toujours de la façon dont elle n'est pas que nous la concevons. » En étudiant le progrès des sciences, on est comme humilié de voir qu'il n'est quasi pas une question qui, avant d'être résolue de la seule manière qui soit conforme à la réalité, n'ait reçu les explications les plus diverses, comme si, pour arriver à la vérité, l'esprit humain était condamné à épuiser successivement toutes les formes de l'absurde.

Lorsque, il y a trois ans, un savant est venu dire devant l'Institut qu'il existe des êtres dont le mode de génération est complètement différent de celui des animaux supérieurs, des êtres qui peuvent se constituer en l'absence d'êtres semblables à eux, il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée pour condamner une opinion aussi audacieuse et aussi malsonnante, et la doctrine des générations spontanées fut repoussée comme autrefois celle du mouvement de la terre, et traitée d'hérétique, impossible et absurde. Mais le savant qui était à la barre de l'Académie n'était pas un observateur vulgaire, ni à beaucoup près aussi

résigné que Galilée; en outre l'incident, au lieu de se vider à Rome et à une époque où la crainte du fagot pouvait passer pour être rafraîchissante, avait lieu à Paris en l'an de grâce 1858. Aussi le procès, au lieu de se terminer, comme jadis devant le conclave, par une fin de non-recevoir des juges et une gémflexion du savant, provoqua des deux côtés une polémique ardente dont le retentissement dure encore.

Certes, la question n'est pas nouvelle : il y a eu à toutes les époques des esprits indépendants qui sont arrivés comme par intuition à admettre la possibilité d'un fait tout d'abord aussi étrange; mais ce n'étaient là que des vues spéculatives qu'aucune expérience précise ne venait confirmer.

C'est la gloire de l'école physiologique allemande d'avoir fait sortir la question du cercle vicieux où elle semblait condamnée à s'agiter, au milieu d'affirmations et de dénégations contraires, résolue tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant le courant d'idées qui entraînait les esprits. Si cette école n'a pas complètement dégagé l'inconnue de ce difficile problème, on peut affirmer du moins que les travaux des Müller, des Tiedemann, des Burdach, ont placé la question sur son véritable terrain.

Que sont donc ces êtres qui ont eu le privilège de soulever une polémique aussi vieille que la science, et si féconde en mémoires? Certes, les plus petits de tous les êtres organisés, si petits, dit Schleiden, qu'une simple carte de visite recouverte d'une mince couche de craie est un véritable musée zoologique contenant les coquillages merveilleux de plus de cent mille de ces animaux¹. Mais l'importance de cette question ne se mesure pas au calibre des êtres qui en sont l'objet, et à propos de l'infusoire microscopique, il n'y a pas moins de questions à résoudre qu'au sujet des êtres les plus gigantesques.

Rien n'est petit dans la nature : ces animalcules, qui se dérobent le plus souvent à notre vue par leur petitesse, forment à la surface de notre globe des masses devant lesquelles l'imagination de l'homme reste confondue; c'est à Ehrenberg, l'illustre micrographe de l'Allemagne, que nous devons ces admirables découvertes qui nous ont révélé tout un monde nouveau, autrefois plein de vie. Ces êtres, apparus sur le globe à une époque qu'aucun calcul ne saurait préciser, ont disparu sous l'influence d'agents destructeurs auxquels nulle substance organisée ne put échapper; mais leurs demeures, ces coquillages

¹ Un gramme environ de craie contient près de 160,000 coquillages de foraminifères, appartenant à 250 espèces différentes classées par Alcide d'Orbigny.

microscopiques aux formes si élégantes, ont survécu et restent comme un témoignage de la vie qui animait ces puissantes sociétés : il est telle chaîne de montagnes, telle contrée dont le sol est presque entièrement formé des débris amoncelés des coquilles d'infusoires *foraminifères*. Le bassin de Paris, dépouillé de la mince couche de terre végétale qui le recouvre, est constitué par ces amas de carapaces microscopiques ; ainsi, les profondes assises du sol qui nous porte, les édifices qui nous abritent¹, les pavés que nous foulons², jusqu'aux poussières qui souillent l'air que nous respirons, tout nous révèle la présence de ce monde microscopique qui de toutes parts nous entoure, nous enveloppe et nous pénètre.

La question des générations spontanées n'est pas limitée à ces animalcules infusoires : toute manifestation d'un être nouveau et dénué de parents est une génération primordiale et spontanée, quelle que soit la nature de cet être, qu'il soit animal ou végétal : des expériences que nous examinerons plus loin établissent en effet qu'au sein des infusions on voit apparaître, pêle-mêle avec les animalcules, des végétations cryptogamiques qui occupent les degrés inférieurs de l'échelle végétale ; il semble en effet, suivant la judicieuse remarque de Ungher, que la matière organique soit caractérisée par une sorte d'indifférence, en vertu de laquelle cette matière possède une égale aptitude à se constituer sous la forme animale ou végétale, résultat qui paraîtra moins étonnant si l'on songe qu'aux limites des deux règnes, les caractères sont si indécis, qu'il devient souvent impossible d'établir où l'un commence et où l'autre finit. D'ailleurs, comme les animalcules infusoires, ces végétations présentent un développement merveilleux : le capitaine Freycinet, dans son voyage de circumnavigation, observa dans le voisinage du Tajo une étendue d'eau³ colorée en rouge écarlate ; ce phénomène était dû à la présence de millions de myriades de plantes *oscillariées* : quarante mille millions de ces algues microscopiques couvriraient à peine une étendue de un mètre carré, et comme

¹ On sait que les carrières de Gentilly fournissent, de temps-immémorial, la pierre qui entre dans la construction des édifices de la capitale ; un moellon d'un mètre cube de ce calcaire grossier contient le chiffre effrayant de 3 milliards au moins de coquillages de foraminifères.

² Les pierres cuboïdes qui constituent les pavés de Paris sont des grès de Fontainebleau ; ils sont formés de granulations d'origine calcaire et, partant, organique, réunies par un ciment intersticiel ; quant aux larges dalles de granit qui recouvrent les trottoirs, on n'y a pas jusqu'à présent découvert de traces d'êtres organisés.

³ De 60 millions de mètres carrés ; environ deux fois la surface de Paris limitée par la nouvelle enceinte.

la coloration s'étendait à une profondeur assez considérable, on voit que le nombre des êtres accumulés formerait un chiffre fabuleux : ces sporules cryptogamiques se développent en divers lieux, sous l'influence de circonstances physiques convenables; elles présentent par leur aspect sanguinolent un spectacle très-curieux; la neige rouge des Alpes, les prétendues pluies de sang dans l'antiquité et le moyen âge, les transsudations sanguines des hosties consacrées, et la célèbre plaie d'Égypte qui changea dans cette contrée les eaux en sang, bien d'autres phénomènes qui alimentaient la foi robuste de nos pères, trouvent leur explication naturelle dans la présence de ces végétations colorées.

Cette classe d'êtres que pour ne rien préjuger nous appellerons êtres à génération équivoque, forme, comme on le voit, une masse écrasante à côté de l'ensemble des êtres qui naissent d'êtres semblables à eux. Grâce aux travaux de la physiologie moderne, la question si longtemps obscure de la génération des animaux supérieurs est aujourd'hui éclaircie, puisqu'on a pu remonter jusqu'au moment où l'animal le plus parfait, l'homme, se présente sous la forme d'une simple vésicule imperforée¹, et suivre les phases de son évolution jusqu'au moment où il naît à la lumière. Nous allons examiner ce que la science a fait pour résoudre la seconde partie de la question, les générations ambiguës.

II.

Il était impossible que la philosophie naturelle des anciens, qui, en toutes choses, remontait aux causes premières, ne vint pas se heurter contre la question primordiale des générations spontanées : des nombreuses écoles de la Grèce, quelques-unes se prononcèrent de bonne heure pour l'hétérogénie. Anaxagore admettait qu'au commencement du monde les animaux s'étaient formés sous l'influence de l'humidité et de la chaleur. Leucippe et Démocrite, toute l'école atomistique, développèrent cette thèse, que Lucrèce a popularisée dans le poème de la *Nature*; nous avons tous retenu cette légende de la résurrection des abeilles de Virgile, écloses des flancs d'un taureau, expression naïve des croyances de l'antiquité. Mais il faudrait bien se garder de chercher dans les doctrines des anciens le cachet scientifique qui caractérise celles de notre époque; pour eux, tous les animaux dont la génération n'était pas ostensiblement ses phases à leurs yeux, étaient

¹ Raspail, *Nouv. syst. de chimie organique*.

regardés comme naissant spontanément des éléments des corps parmi lesquels on les découvrait; c'est ainsi qu'Aristote affirme gravement que les anguilles naissent du limon des fleuves. L'hétérogénie ne va pas jusque-là; elle ne pousse pas la prétention jusqu'à expliquer la création immédiate et de toutes pièces d'animaux parfaits surgissant de la rencontre fortuite de leurs éléments, au milieu de la matière ambiante : sur ce point-là un abîme sépare les atomistes de l'antiquité des hétérogénistes modernes.

Une doctrine qui reposait sur des observations inexactes ou incomplètes et sur des inductions précipitées, ne pouvait manquer d'être attaquée, le jour où l'esprit d'examen secouerait le joug de la tradition. L'hypothèse des générations spontanées, admise sans contestation par l'ancienne philosophie (qui avait inscrit sur son drapeau : *Corruptio unius, generatio est alterius*), fut ébranlée par l'école expérimentale de la renaissance : Redi ayant recouvert d'une gaze des viandes en putréfaction, reconnut qu'aucun ver ne se formait à leur surface, dans l'impossibilité où étaient les mouches d'y déposer des œufs, d'où il conclut que les vers qui naissent dans cette circonstance y sont produits par les mouches, mais non point, comme on l'avait cru, par la désorganisation des chairs. Puis, exagérant les conséquences qui découlaient de ce fait, il conclut que le mode de reproduction par organes sexuels est universel, et il remplaça l'ancien adage par la nouvelle formule : *Omne vivum ex ovo*.

Le dix-huitième siècle se partagea en deux camps : l'hétérogénie compta pour adversaires Swammerdam, Vallisneri et Spallanzani; elle fut défendue par Lavoisier, Buffon, Cabanis, Lamarck; mais les expériences présentées de part et d'autre pour ou contre l'hétérogénie étaient entreprises incidemment, isolément, sans aucune vue d'ensemble. Les physiologistes allemands, au commencement de ce siècle, reprirent toutes les expériences en les soumettant à une analyse sévère; nous allons donner une idée de leurs travaux remarquables.

Gruithuisen¹, faisant infuser dans de l'eau pure du granit, de l'anthraxite et du marbre coquillier, recueille des infusoires, et il ne s'en développe aucun dans celle qui a été mise en contact avec du verre, du sel marin. Tréviranus² a obtenu des infusoires en se servant d'une dissolution de salpêtre dans de l'eau, mais il a échoué quand il s'est servi d'eau pure avec du mercure. Ainsi, la nature du corps employé

¹ Gruith., *Beiträge zur Physiognosie und Ontogenosie*.

² Trevir., *Biolog.*, t. II.

influe sur celle des productions que l'on obtient. Une seconde condition favorise le développement des infusoires ; c'est la nature du liquide. Gleichen observa qu'ils se développent abondamment quand on emploie de la rosée ou de l'eau ordinaire, et au contraire qu'ils naissent tardivement et en petite quantité dans de l'eau bouillie et distillée. La présence de l'air est encore une condition indispensable. Lorsque Wrisberg couvrait l'eau expérimentée d'une couche d'huile, épaisse d'une ligne, il ne s'y développait aucun animalcule ; quand l'huile ne formait que des gouttes éparses à la surface du liquide, on voyait apparaître quelques infusoires.

Burdach entreprit sur ce sujet un grand nombre d'expériences qui l'amènèrent à conclure que la nature des infusoires est déterminée non par celle de l'un des trois corps, mais par l'ensemble des trois dont elle est, comme il dit, une fonction, et par exemple qu'avec la même eau et le même air, il se produit des infusoires différant de forme, de taille, et, en outre, par la vivacité de leurs mouvements.

L'homme qui avait rempli le monde savant du bruit de ses découvertes micrographiques et qui avait consacré plusieurs années à l'étude d'une seule classe d'infusoires, l'illustre Ehrenberg, ne pouvait manquer de se mêler à cette lutte qui passionnait les universités allemandes. Il se posa en adversaire de la doctrine des générations spontanées, qu'il voulut réfuter d'une manière péremptoire en démontrant chez les infusoires la présence d'organes sexuels : pour observer ces êtres microscopiques, Ehrenberg eut recours au procédé ingénieux de Gleichen, qui colorait ces animalcules en les plongeant dans une dissolution de carmin qui pénétrait leurs tissus ; mais il fut conduit à attribuer aux infusoires une richesse d'organisation qu'ils n'ont pas ; il attribua à quelques-uns un luxe d'appareils génitaux qui feraient honneur à des animaux supérieurs ; ses découvertes trouvèrent de nombreux incrédules, même dans les pays d'outre-Rhin, où ses travaux antérieurs avaient été accueillis avec tant d'enthousiasme. Il fut réfuté par M. de Siebold. Ailleurs Ehrenberg avance¹ que les infusoires ou leurs germes préexistent déjà dans l'eau ou dans la substance organique tenue en infusion, et qu'ils ne deviennent visibles que parce que la décomposition de cette dernière leur donne une nourriture plus abondante. On sent que l'observateur abandonne ici le terrain de l'expérience : Burdach combattit cette prétendue incubation d'œufs d'infusoires ; prétendre qu'ils sont trop petits pour être aperçus, c'est avouer que

¹ Ehr., *Organis., Syst. und geogr. Verhältniss der Infusionsthierchen.*

l'on ne peut rien savoir de leur existence. D'ailleurs, en supposant qu'il fût prouvé que les infusoires peuvent se propager par des œufs, il ne s'ensuivrait pas que ces êtres dussent partout et toujours provenir d'œufs, car il est suffisamment établi par l'observation que différentes formes de génération sont possibles dans une même espèce d'êtres organisés.

J. Müller, que l'on cite souvent quoiqu'à tort comme un adversaire de l'hétérogénie, s'arrête devant les difficultés que présente la question¹; toutefois, il cite un fait qu'il est difficile, suivant lui, d'expliquer autrement que par une génération primordiale; c'est celui de l'existence des vers intestinaux. Il n'y a, en effet, qu'un très-petit nombre de ces êtres que l'on rencontre à la fois dans les diverses espèces d'animaux; le ténia ou ver solitaire de l'homme n'appartient qu'à lui; et ce qui semble établir que ces animalcules ou leurs germes ne sont pas transmis par l'alimentation, c'est que les animaux qui ont une nourriture purement végétale ont leurs entozoaires propres.

Telles sont, en résumé, les expériences qui ont été faites en Allemagne au sujet de cette question si controversée; mais quels que soient leur nombre et leur valeur, elles restent passibles d'une objection sérieuse. En effet, pour être en droit d'affirmer que les animalcules ou les végétations observés dans une infusion s'y sont développés spontanément, il faut que l'expérience satisfasse à cette double condition de détruire préalablement tout organisme, soit à l'état de germe soit à l'état vivant; il faut de plus qu'aucun germe ne puisse s'introduire du dehors dans l'intérieur des vases par les communications de l'air. On sait que certains êtres organisés, ceux-là dont l'organisation très-simple se rapproche de celle des êtres qui prennent naissance au sein des infusions, peuvent être presque indéfiniment conservés dans un état d'inertie ou de mort apparente, et qu'on peut, à un moment donné, sous l'influence de circonstances physiques convenables, faire reparaitre en eux tous les signes de la vie: des faits nombreux mettent hors de doute cette intermittence mystérieuse de la vitalité. Un bulbe de scille, trouvé dans les mains d'une momie égyptienne très-ancienne, ayant été recouvert de terre, se couronna de feuilles et de fleurs. Quant aux animaux, le fait de leur reviviscence est aujourd'hui acquis à la science, grâce aux récents débats intervenus à ce sujet entre MM. Pouchet et Doyère. Les rotifères des toits peuvent se ranimer au contact de l'eau, après avoir été desséchés à froid dans le vide sec, puis à la

¹ J. Müller, *Handbuch der Physiologie*, t. I. Prolégom.

température de 100°, lorsqu'ils avaient perdu toute apparence, toute manifestation de vie extérieure. On conçoit dès lors qu'aux expériences de l'école allemande on peut objecter, ou bien que des germes d'infusoires se sont introduits par le véhicule de l'air, ou bien que l'on a assisté à une résurrection, et non point à une génération primitive.

De nouvelles expériences étaient donc nécessaires, et l'on avait à se mettre en garde contre les apports de l'air extérieur ou la présence accidentelle de germes au sein des matières soumises à l'expérimentation. C'est le docteur Pouchet qui s'est chargé de cette tâche délicate, et il a pris pour point de départ les travaux des physiologistes allemands.

De l'aveu des adversaires de l'hétérogénie, les germes des animalcules ne peuvent dériver que de l'air, de l'eau ou du corps putrescible. La génération, suivant eux, ne peut s'opérer qu'à l'aide de ces trois facteurs. Voici ce que montre l'expérience à ce sujet :

Et d'abord, pour ce qui est de la présence réelle ou supposée de germes contenus dans l'air, l'observation fait voir qu'on a exagéré le rôle de l'atmosphère, au point de vue de la dissémination des germes. De nombreuses analyses de ce fluide, exécutées à diverses stations par des observateurs différents, établissent la présence dans l'air d'une foule de corpuscules qui y sont suspendus mécaniquement; ce sont des grains de silice, de carbonate calcaire, des fragments de tissus de plantes, des cellules et des poils de végétaux, des granulations de pollen, des spores de cryptogames, en petit nombre, et de la fécule de blé. Le nombre des germes contenus accidentellement dans l'atmosphère est très-restreint, et n'est pas en rapport avec les légions d'êtres animés qui peuplent les infusions. S'il est vrai que l'atmosphère charrie les germes des organismes, on doit en déduire logiquement que la population qu'on voit éclore augmente avec la masse d'air qui s'est trouvée en contact avec le vase. Or, l'expérience montre que le nombre des animalcules n'est pas plus grand dans des vases labourés par une puissante masse d'air que dans ceux qui se trouvent en contact avec quelques centimètres cubes de ce gaz. Comment encore, dans l'hypothèse de la dissémination aérienne, peut-on expliquer pourquoi deux infusions identiques, et qui par cela même pourraient nourrir les mêmes êtres, offrent pourtant des faunes différentes? Mais cela ne suffit pas : n'est-il pas permis de supposer qu'en raison de leur petitesse, ces germes échappent à toute recherche micrographique et s'introduisent dans les vases à l'insu de l'expérimentateur? Des expériences souvent citées rendaient même cette supposition fort probable.

Schultze et Schwann¹, en se servant d'appareils où l'air n'arrivait qu'après avoir traversé des tubes remplis d'acide sulfurique, ou bien chauffés à la chaleur rouge, n'avaient vu se développer aucun organisme. Le docteur Pouchet répéta les expériences des deux observateurs allemands, en s'entourant de précautions tout aussi sévères; et contrairement aux résultats précédents, il vit éclore des mucédinées, des monades et des vibrions. MM. Joly et Musset, dans le travail qu'ils ont présenté à l'Académie des sciences², sont arrivés au même résultat que M. Pouchet. L'abbé Spallanzani lui-même avait remarqué, avec un étonnement qu'il avoue non sans ingénuité, qu'en soumettant des végétaux à la terrible flamme du fourneau à réverbère, il obtenait des animalcules d'un ordre inférieur.

Suivant qu'on opère en vase clos, comme dans les expériences précédentes, ou bien à ciel ouvert, on obtient des faunes complètement différentes. Quand les appareils sont hermétiquement clos, les animalcules, comme nous l'avons dit, appartiennent aux degrés inférieurs de l'échelle zoologique, aux genres monas, bacterium, vibrio; mais on n'y découvre jamais ni vorticelles, ni kolpodes, ni paramécies; s'il pouvait exister un doute sur la purification de l'air qui a traversé les tubes, ce fait suffirait pour le dissiper; car, si les œufs des animalcules provenaient du dehors, il deviendrait absolument impossible d'expliquer rationnellement cette délimitation.

La doctrine des générations spontanées a été vivement combattue par M. Milne-Edwards. Ce physiologiste met dans un tube de l'eau contenant des substances organiques; il fait bouillir le mélange pour désorganiser tous les germes qui pourraient s'y trouver, puis il ferme le tube à la lampe : aucun infusoire ne se développe dans ce tube. A cette expérience, M. Pouchet répond que les animalcules ne se développent qu'au contact de l'air, la vie devenant impossible dans le vide, ou dans les espaces clos renfermant une quantité d'air insuffisante.

Nous avons dit comment il a été répondu à l'hypothèse de la dissémination des germes dans l'air, en montrant qu'il n'y a pas de proportion entre le petit nombre de germes que recèle fortuitement l'atmosphère, et le nombre immense des infusoires qui se développent dans les appareils. Pour rendre compte de ce fait si embarrassant pour les adversaires de l'hétérogénie, M. de Quatrefages invoque le fait de la reproduction sexuelle des microzoaires, récemment mis en lumière

¹ Voir Annales de Poggendorff, année 1837.

² Voir comptes rendus Acad. des sc., janvier 1861.

par le docteur Balbiani; il s'est appuyé aussi sur le phénomène de la génération par scissiparité; il est peu de personnes qui ne sachent, par expérience, qu'en coupant un ver de terre en deux parties, la partie antérieure du corps va former un animal indépendant, et que l'autre partie se complète à son tour quoique plus lentement que la première; cette puissance de reproduction est surtout remarquable chez les animaux inférieurs : tout le monde connaît l'expérience tant de fois répétée de Tremblay, coupant une hydre en petits morceaux dans toutes les directions; chaque fragment reproduit une hydre complète, qui peut à son tour devenir le sujet d'une semblable expérience. C'est à ce mode de reproduction artificiel ou naturel que l'on a donné le nom de génération scissipare; c'est ce fait que M. de Quatrefages a invoqué pour expliquer la multiplication prodigieuse des microzoaires au sein des infusions. Ce savant prend trois paramécies, et il place la première dans une goutte d'eau pure, la seconde dans une goutte d'infusion propre à son développement, la troisième dans quelques centimètres cubes de cette infusion : la première n'a donné naissance à un second individu par voie de segmentation qu'au bout de huit jours; la seconde, après dix jours, avait servi à former dix-sept individus, et la troisième, dans le même intervalle, avait donné naissance à plus de deux mille paramécies nouvelles.

Au fait incontestable de la reproduction sexuelle, le docteur Pouchet a répondu par l'impossibilité absolue où l'on se trouve de concilier dans cette hypothèse la multitude des microzoaires que l'on voit naître dans la dissolution avec le nombre limité des embryons (cinq ou six tout au plus) que produisent les paramécies. Quant au phénomène de la scissiparité, il est clair qu'il suppose, tout aussi bien que celui de la reproduction sexuelle, la présence dans l'infusion d'un ou plusieurs animalcules ayant servi de point de départ à la formation des organismes ultérieurs, et que, dans les expériences que nous avons citées, aucun germe n'a pu échapper aux agents de désorganisation employés; en outre, le phénomène de scissiparité se produit successivement, tandis que dans les expériences de M. Pouchet, la formation des animalcules est simultanée. Cette évolution progressive des êtres scissipares embrasse le plus souvent une période de plusieurs jours, tandis qu'il est tel de ces animaux qui naissent au sein des infusions, le vibrion, par exemple, dont l'existence ne dépasse pas vingt-quatre heures; on les voit naître à la même heure et disparaître en même temps, s'enchevêtrer en mourant et former à la surface du liquide un véritable réseau; les débris de ces animalcules deviennent la trame,

ou, pour parler le langage anatomique, la *pellicule prolifère* d'une nouvelle génération de microzoaires d'un ordre plus élevé que les premiers, en sorte que les générations, loin de se ressembler, se succèdent en se perfectionnant.

L'hétérogénie a rencontré un adversaire non moins redoutable dans M. Pasteur. Ce jeune chimiste a vu la vie végétale et animale apparaître au sein de matières cristallisables, du sucre et des sels calcaires, dans un milieu où il ne se trouvait antérieurement aucun produit organisé. M. Pasteur fut étonné de l'abondant dépôt de matières végétales et animales qui se formait dans ses expériences; et quant à l'origine de la levûre lactique, elle serait, d'après lui, uniquement due à l'air atmosphérique. Quand, en effet, on exécute la même expérience en ne mettant en contact avec la substance que de l'air chauffé au rouge, il ne se produit ni fermentation, ni levûre, ni infusoires. M. Pouchet donne de ce phénomène une interprétation favorable à sa cause; l'air calciné, dit-il, arrête la fermentation et les produits organiques qui l'accompagnent; il est impropre au développement des phénomènes chimiques, comme à celui des phénomènes vitaux : comment un organisme pourrait-il se produire dans un milieu où l'oxygène n'existe plus et où abonde l'acide carbonique? Dira-t-on, ajoute-t-il plaisamment, que l'air est rempli de germes de levûre de bière, créés pour le besoin de la cause et dans la prévision du moment où Osiris inventerait les boissons d'orge fermentée?

Comme tous les adversaires de l'hétérogénie, M. Pasteur regarde l'air comme le point de départ des phénomènes qu'on observe dans les infusions, et les nombreuses expériences qu'il a entreprises ont eu pour but de mettre en évidence le véritable rôle que joue l'atmosphère considérée comme agent de recel et de propagation des germes : nous avons dit plus haut ce que le docteur Pouchet avait répondu, à propos des expériences de Schultze et Schwann; toutefois, il est une expérience de M. Pasteur que nous mentionnerons à cause de son originalité. Ce savant se sert de ballons à cols effilés, fermés à la lampe, vides d'air et contenant un liquide apte à se prêter au développement des êtres organisés : pour éprouver la richesse en germes d'une atmosphère libre ou confinée, il y introduit plusieurs de ces ballons, dont il brise les pointes, et fait ainsi un certain nombre de prises d'air; puis il referme les ballons. En opérant à la fois sur l'atmosphère de la cour et des caves de l'Observatoire, il a constaté que les ballons remplis d'air au sein des caves contenaient à peine quelques traces de développements organiques, quelques-uns même ne présentaient aucune trace

d'organisation, pendant que les vases remplis dans l'atmosphère de la cour renfermaient une foule de proto-organismes.

Cette différence de résultats ne constitue point pour la doctrine des générations spontanées une difficulté aussi sérieuse qu'on a voulu le dire : en effet, la chaleur et la lumière influent sur le nombre et la nature des organismes qui se développent dans les appareils; la chaleur est l'agent principal qu'emploie la nature pour tirer des substances inertes les premières ébauches de l'organisation : si l'on prend deux macérations de plantes identiques, et que l'on soumette l'une à une température de 25° et l'autre à une température de 12°, il y aura une grande différence dans la nature et le nombre des êtres que l'on observera dans les deux cas. La couleur de la lumière influe aussi sur le développement des organismes; l'observation montre que la lumière rouge est particulièrement favorable au développement des micro-zoaires, et la lumière verte à celui des végétations cryptogamiques. L'expérience de M. Pasteur s'explique dès lors parfaitement, si l'on tient compte des conditions du milieu : les caves de l'Observatoire sont, comme on le sait, à une profondeur de 28 mètres au-dessous du sol, imparfaitement éclairées; le grand thermomètre que Cassini y fit établir marque invariablement la température de 11°,80' depuis l'année 1671.

III.

Nous avons fait passer sous les yeux du lecteur les incidents principaux de cette longue polémique, à laquelle il manque une conclusion définitive, que les expériences récentes ou en voie de préparation rendent sans doute prochaine. Nous avons analysé les travaux entrepris par la physiologie allemande; nous avons dit comment, après des alternatives d'assoupissement et de recrudescence, le débat s'était rallumé sur cette question toujours nouvelle; comment, en se plaçant sur le terrain de l'observation, M. Pouchet avait répondu aux adversaires de l'hétérogénie. Mais il est d'autres adversaires qui ont combattu la doctrine des générations spontanées par des arguments tout à fait étrangers à la science : aux expériences de M. Pouchet, on a répondu par des raisons empruntées au dogmatisme, c'est-à-dire par une fin de non-recevoir : nous avons vu un journal scientifique¹ abandonnant la voie de l'expérience, nous ramener ainsi par une courbe rentrante

¹ Voir *Cosmos*, lettre de M. Strauss Durkheim.

dans le monde des théories mystiques et de la révélation. Même sur ce terrain glissant et tout nouveau pour lui, M. Pouchet n'a pas craint de défendre la doctrine de l'hétérogénie. « Personne ne contestera, dit-il, qu'au moment du *Fiat lux* toute la création d'alors fut évoquée du néant; le chaos s'organisa, et de la matière sans forme et sans vie la toute-puissante main de Dieu fit surgir les animaux et les plantes. Cette première phase de l'organisation ne fut donc qu'une véritable génération spontanée, s'opérant sous l'inspiration divine.... La Genèse nous apprend qu'après le sixième jour Dieu se reposa : mais quel est donc le verset du livre sacré qui nous annonce qu'il s'impose de ne jamais reprendre son œuvre? Où donc est-il dit qu'après le repos il ait brisé ses moules et anéanti sa faculté créatrice? »

La conséquence de cette interprétation est toute naturelle : si à l'origine des temps Dieu a voulu que l'ensemble des êtres organisés qui peuplent la terre fût produit spontanément à son appel, qu'y aurait-il de choquant pour la raison ou de contraire à la foi d'admettre que, dans un grand nombre de cas, Dieu permette ce mode de génération? A ce compte, Dieu n'est lui-même que le premier des hétérogénistes, et il n'est pas mal imaginé de placer sa doctrine sous la sauvegarde de ce nom.

Nous ne pensons pas que les raisons qu'invoque le docteur Pouchet soient de nature à satisfaire les exigences théologiques; la doctrine des générations spontanées, sous quelque forme qu'on la présente, de quelque autorité qu'on cherche à l'étayer, sera toujours très-malsonnante aux oreilles de l'Église : au fond, cette doctrine est la pierre angulaire du naturalisme, et l'école allemande, avec cette hardiesse de généralisation qui la caractérise, a signalé avec netteté toutes les conséquences cosmogoniques qui en découlent; nous terminerons cette étude en donnant une idée de ces tentatives purement spéculatives de la philosophie naturelle.

Le seul moyen rationnel de concevoir comment notre planète a pu se peupler d'êtres vivants, c'est d'admettre, dit Burdach, que les corps organisés se sont primitivement développés des corps inorganiques; mais le naturaliste allemand ne nous dit pas comment a pu s'opérer cette transformation de la nature inerte et brute en nature organisée et vivante; certes, le point méritait d'être éclairci; disons même que, réduite à ces simples termes, l'assertion de Burdach était en contradiction manifeste avec la devise des hétérogénistes, à savoir que des éléments organisés peuvent seuls donner naissance à des êtres organisés, « *Omne vivum ex vivo.* » Burdach ne l'ignorait pas; car, après

avoir cité l'expérience de Gruithuisen, qui avait vu naître des animaux au sein d'une infusion de marbre coquillier, il ajoute qu'on ne voit rien de pareil quand on emploie des substances minérales comme le verre et le sel. Berzélius lui-même, que tourmentait le même besoin de théories, après avoir bien longtemps torturé la matière, désespérait d'arriver à reconstituer de toutes pièces les corps de la nature organique, justifiant ainsi le scepticisme de J. J. Rousseau, qui avait dit : « Je croirai à la chimie le jour où les chimistes seront parvenus à faire de la farine. » Mais la science n'avait pas dit son dernier mot, et il est remarquable que ce soit la chimie allemande qui ait résolu la difficulté. Wöhler, en montrant le premier comment, avec la matière brute, on peut obtenir une substance organique, l'urée, a donné de la théorie de Burdach une éclatante démonstration; cette veine nouvelle de recherches a été exploitée avec ardeur, et si les chimistes ne sont pas encore parvenus à faire eux-mêmes de la farine, comme le voulait Jean-Jacques, de grands résultats ont été obtenus¹.

Ces faits remarquables éclairent d'un jour nouveau les phénomènes d'organisation dont notre planète fut primitivement le théâtre. Aussi longtemps que sa température se maintint dans des limites qui excluaient la présence de tout organisme, les seules lois de la nature inorganique, présidèrent aux réactions chimiques qui s'accomplissaient dans ce vaste laboratoire. Le rayonnement incessant de cette masse vers les espaces célestes amena un abaissement graduel de sa température, et il arriva un moment où ce globe encore nu et désert se trouva placé dans des conditions compatibles avec la vie : alors sans doute intervinrent ces mystérieux phénomènes que la chimie moderne nous a révélés, phénomènes en vertu desquels la matière brute revêtit des aptitudes nouvelles, une organisation rudimentaire qui fut le point de départ de tous les êtres qui bientôt apparurent. Bien des opinions ont été émises sur le mode de formation et de propagation des êtres. Demaillet soutenait qu'ils ont une origine commune, et que l'homme lui-même n'est que le produit de la métamorphose des tritons; cette singulière hypothèse, renouvelée des fables de la mythologie, ne pouvait être prise au sérieux; mais toute grossière qu'elle est, elle contenait en germe la théorie de la variabilité illimitée des êtres, que Lamarck défendit avec tant d'éclat au commencement de ce siècle. « La nature, disait-il, par la succession des générations, a bien pu

¹ Un jeune chimiste français, M. Berthelot, a trouvé récemment le moyen de fabriquer artificiellement l'alcool avec du gaz d'éclairage.

produire dans les corps vivants de tous les ordres les changements les plus extrêmes, et amener peu à peu des premières ébauches de l'animalité et de la végétabilité l'état de choses que nous observons maintenant. » C'est aussi cette doctrine que Geoffroy Saint-Hilaire soutint contre l'orthodoxe Cuvier, en posant comme principe que les espèces changent et se modifient lorsque leur milieu ambiant varie, et qu'elles restent stables si celui-ci reste invariable. Burdach ne croit pas que tous les êtres soient dérivés par une suite de changements gradués d'un seul être primitif; il admet que toutes les espèces d'organismes entre lesquels on aperçoit des différences essentielles sont provenues de la matière à des époques diverses, qu'elles ont subi l'influence des circonstances variables au sein desquelles elles vivaient, et qu'elles sont arrivées peu à peu à l'état où nous les voyons aujourd'hui. En un mot, la nature réalisa sur une vaste échelle, et avec son infinie variété de ressources, ces générations d'êtres distincts que nous voyons naître dans nos expériences de cabinet.

Certes, il y a loin de ces animalcules microscopiques et de ces algues chétives qui prennent naissance au sein de nos infusions, à cette variété prodigieuse d'êtres organisés, animaux ou végétaux, qui se formèrent dans cet immense laboratoire de la nature, mais cette différence de production s'explique par la disproportion des agents qui ont été mis en jeu, et par la nature des conditions au milieu desquelles ces êtres se sont développés. Les êtres qui procèdent de substances en dissolution revêtent des formes d'autant plus élevées qu'ils se trouvent environnés d'une plus grande abondance de matière, et qu'ils se développent sous l'influence d'agents extérieurs plus énergiques¹. Ces organisations rudimentaires, ces productions chétives, écloses sous verre, accusent la faiblesse de nos procédés et reproduisent l'œuvre de la nature, comme la maigre étincelle de nos batteries électriques imite l'éclair qui déchire les nuages : cette disproportion dans les résultats n'a plus rien d'étonnant, quand on se reporte à ces époques reculées où la nature en voie d'organisation disposait de ces forces redoutables qui sculptèrent la face du globe et laissèrent sur tous les êtres contemporains l'empreinte de leur énergie. Si l'on suit les étapes de la créa-

¹ A l'époque où germèrent les fougères gigantesques dont nous trouvons les débris fossiles dans nos bassins houillers, l'air devait contenir d'énormes proportions d'acide carbonique, et la température du globe était sans doute assez élevée. M. Georges Ville, en plaçant des fougères ordinaires dans une serre chaude, au milieu d'une atmosphère artificielle, et leur donnant, suivant son expression pittoresque, de l'oxygène à déjeuner et de l'acide carbonique à dîner, leur a fait acquérir des proportions colossales.

tion à travers les couches du globe qui recèlent les débris amoncelés de toutes ces générations disparues, on voit que ses formes ont suivi une marche ascendante et que l'œuvre de la nature a revêtu un caractère de plus en plus harmonique, à mesure que les forces qui présidaient à la formation des êtres semblaient devenir plus régulières. C'est sans doute durant ces premières périodes d'organisation qu'apparurent ces animaux aux proportions gigantesques, aux formes capricieuses, et qui, suivant l'expression de Bory Saint-Vincent, semblaient porter dans leur burlesque ensemble le cachet d'une certaine inexpérience organisatrice.

La géologie moderne, grâce aux travaux de l'infatigable Léopold de Buch, démontre jusqu'à l'évidence que les soulèvements du globe ont été successifs; chacun de ces soulèvements vit surgir de nouveaux êtres qui prirent naissance sur place. L'étude des animaux et des plantes de l'Amérique atteste qu'elle est sortie dénudée de l'Océan. Comment, en effet, expliquer la présence des êtres organisés qu'elle contient? comment y seraient-ils venus d'ailleurs, ainsi qu'on l'a supposé? Ni l'homme, ni les animaux, ni les flots, ni les vents, n'ont pu les apporter sur cette terre vierge, puisque ces êtres n'ont jamais existé ailleurs. La faune et la flore des îles de l'Océanie déroutent les naturalistes qui veulent tout expliquer par des analogies. La théorie des migrations est impuissante à expliquer la présence dans l'Australie des échidnés et de l'ornithorhynque, ce jeu bizarre de la nature qui associe au corps d'un mammifère le bec et les pattes d'un canard.

Tout annonce que notre globe a possédé des forces différentes aux diverses époques de son existence : ces forces ne produisent plus les mêmes effets qu'aux époques reculées où la vie débordait pour ainsi dire de toutes parts : les siècles ont énervé cette puissance plastique; aujourd'hui la nature, mère encore assez noble, se borne à conserver ce qui a été produit, jusqu'à ce que de nouveaux cataclysmes, mettant en jeu toutes ces forces qui sommeillent, viennent restituer à la nature son énergie primitive.

Pour nous résumer, si nous devons caractériser cette hardie conception de l'école moderne, nous la comparerions volontiers, dans un autre ordre d'idées, à la théorie cosmogonique de Laplace. Ce grand géomètre, en s'appuyant sur les deux notions primordiales sans lesquelles il est impossible de concevoir la matière, à savoir l'impénétrabilité et l'attraction, nous a expliqué les mouvements des corps célestes, et a rendu compte de tous les phénomènes qu'ils nous présentent; il a montré comment, en particulier, les forces de la nature

ont concouru à l'organisation mécanique de notre planète; comment elles ont présidé à la distribution des éléments, rejeté les matériaux les plus denses dans les couches centrales, séparé à la surface les solides et les fluides, et précipité les mers dans leurs bassins profonds, ce qui suffit pour maintenir l'équilibre et « mettre un frein à la fureur des flots. » C'est à Bonaparte que Laplace dédia ce poème en chiffres; mais l'empereur, on le sait bien, n'aimait pas les idéologues et les novateurs; il entendait que la science fût orthodoxe dans ses États, et que le chiffre comme le sabre fussent à sa dévotion. Aussi, à quelque temps de là, ayant rencontré Laplace dans une réunion publique : « Comment se fait-il, lui dit l'empereur, que vous ayez entassé cinq volumes de formules algébriques sur l'organisation du monde, sans prononcer une seule fois le nom de Dieu? — Sire, répondit Laplace, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. »

Cette théorie, nous avons hâte de le répéter, appartient en propre à l'école physiologique allemande, qui n'a reculé devant aucune de ses conséquences audacieuses. Plus pratique et plus réservée, l'école française s'est arrêtée là où finissait l'observation et où commençait l'esprit de système; et l'un de ses représentants les plus illustres, un homme qui a touché à presque toutes les questions fondamentales de la science, Raspail, a protesté avec beaucoup d'énergie contre certaines conséquences qu'on voudrait faire découler de cette théorie : « Petits esprits, s'écrie-t-il, qui dans cette exposition, d'une naïve mais solennelle simplicité, croiriez entrevoir des germes d'athéisme, cette aberration mentale qui n'est opposée à la superstition que comme une inconséquence est opposée à une autre, petits esprits, nous croyons à un Dieu plus grand que le vôtre; car le nôtre ne vous ressemble en rien; il se laisse contempler et comprendre, on l'adore en l'étudiant. »

L. VACHER.

CONSTANTINOPLE;

MŒURS ET PAYSAGES.¹

..... La nuit était tombée à notre entrée dans la mer de Marmara. Lorsque nous nous réveillâmes le lendemain, on nous appela sur le pont en nous montrant à l'orient une masse noire et compacte qui semblait flotter sans contours arrêtés dans le brouillard du matin, et en nous criant : Stamboul. Pendant trois heures nous vîmes se rapprocher et croître insensiblement ce groupe immense et confus. Peu à peu il s'y dessina des formes plus nettes, quelques larges coupoles, de hauts minarets, puis une succession de collines couvertes de verdure et d'édifices. Les objets se précisant davantage encore, nous nous trouvâmes enfin en présence du tableau le plus splendide qu'il puisse être donné à l'œil de contempler. C'étaient Constantinople à gauche; à droite, Scutari et les îles des Princes; au fond, les replis azurés du Bosphore, et derrière nous le large et vide horizon des flots de la Propontide. Le seraï se montrait mystérieux au milieu de noirs cyprès et d'épais bocages d'orangers. L'énorme port de la Corne d'Or, hérissé d'une forêt de mâts, pénétrait profondément dans les terres entre Galata et Stamboul. Sur toutes les rives se pressaient, dans un pittoresque désordre, des palais, des mosquées, des casernes, des cafés, des jardins et des fontaines. Le soleil distribuait partout l'ombre et la lumière, et faisait étinceler de mille feux les faîtes dorés des édifices. Nous demeurions comme anéantis devant la grandeur du spectacle.

Cependant, de nombreux caïques remplis de rameurs, de drogmans,

¹ Ces lettres datent d'une époque déjà reculée, d'août 1846; mais comme elles se tiennent exclusivement à ce côté pittoresque des choses qui ne varie guère en Turquie, on a lieu de croire qu'elles ne sont pas moins exactes qu'elles ont pu l'être au moment où elles furent écrites. L'auteur est persuadé qu'il retrouverait encore aujourd'hui aux bords du Bosphore les impressions qu'il y recueillit autrefois, s'il pouvait y retourner avec les dispositions d'esprit que l'on a à vingt ans.

d'hôteliers, de cavas d'ambassades, d'employés de la poste ou de simples curieux, s'étaient approchés du bateau et l'entouraient. Une de ces embarcations nous mena à terre. La douane, sous les traits d'un vieux Turc à barbe blanche, nous laissa passer sans aucun retard moyennant un léger *bakhchich*¹; des portefaix aux formes herculéennes suspendirent nos malles à leur cou, et nous gravîmes suants et halepants la rude montée de Péra où nous devons trouver notre hôtel.

Maintenant que je vais avoir à vous faire connaître plus spécialement la capitale des Osmanlis, je me sens tout épouvanté. Comment vous décrire cette Constantinople si ondoyante et si diverse? Dans les plaines de l'Attique, où la gravité du paysage répond si bien à la majesté des ruines, où tout est unité et harmonie, l'esprit est naturellement porté au recueillement et parvient sans trop de peine à analyser ses impressions. Mais ici, devant cette variété infinie d'images éblouissantes et fugitives, on s'épuiserait en détails sans égaler jamais la réalité. Je ne pourrai donc qu'ébaucher cette fois, à mesure qu'ils s'offriront à mes regards, quelques-uns des points saillants de ce magique et insaisissable tableau :

*Admiranda tibi levium spectacula rerum
 dicam.*

I.

VUE GÉNÉRALE DE CONSTANTINOPLE. — PÉRA. — UNE SOIRÉE AU PETIT CHAMP DES MORTS.

Il est reçu, je ne sais trop pourquoi, de décrier impitoyablement la pauvre Stamboul; il faut la voir de loin, dit-on, et passer. Je ne saurais, quant à moi, m'approprier cet adage. Constantinople est telle que je la désirais, c'est-à-dire originale par-dessus tout et ne ressemblant à rien au monde. Que je voudrais pouvoir lever devant vous la toile entière, et vous montrer les mille et une singularités piquantes et gracieuses de la reine de l'Orient : ces rues étroites et peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ces fontaines placées à tous les carrefours, ces mosquées si capricieusement élégantes, ces riches bazars, ces hommes au costume bigarré, à la physionomie étrange, ces troupes de femmes qui circulent comme des ombres muettes enveloppées de leurs blancs *yasmaks* et qu'on entend venir de loin au bruit monotone

¹ Gratification, pourboire.

de leurs babouches traînantes. Ici, c'est un café où les habitués du lieu, assis en cercle et les jambes pliées sous eux, fument le narguilé bruyant ou le chibouk orné de broderies; ils semblent sommeiller au doux murmure de l'eau qui jaillit et retombe dans un bassin de marbre, et leurs lèvres continuent à renvoyer par bouffées égales une fumée épaisse. Là, s'ouvre à la foule empressée le sanctuaire révérend du barbier; l'Ottoman y livre au rasoir agile non les joues et le menton, comme l'Européen¹, mais le haut de la tête, tout en déroulant silencieusement les perles d'un long chapelet. Plus loin, le rôtisseur du quartier expose à l'ardeur de la flamme des centaines de petits morceaux de viande dont il compose le mets favori qu'on nomme *kébab*. Viennent ensuite des rues plus sombres et plus mystérieuses, où les maisons aux étages qui surplombent forment une espèce de berceau, et dont un treillis serré ferme toutes les croisées. Voici les cyprès et les pierres dorées d'un cimetière; de nombreux enfants y jouent parmi les tombes, pendant que leurs mères savourent en causant la brune liqueur de la plante d'Arabie. Le fidèle croyant fait à la fontaine de la mosquée les ablutions prescrites par la loi, et du haut du minaret se répand dans les airs la voix sonore du muezzin qui annonce l'heure de la prière et glorifie Allah.

Mais pour se faire une idée générale de Constantinople et apprendre à s'orienter dans ce dédale, il faut se résigner à gravir une des deux tours aux pieds desquelles se déroule ce vaste panorama. Suivez-moi donc, si vous ne craignez pas les fatigues de l'ascension, à celle de Galata. Un café vous y attend au sommet; — où ne vous attendent-ils pas ici? Prenez un siège, acceptez le chibouk, et voyez. Ce qui s'offre d'abord à vos regards, c'est un port, ou plutôt un large fleuve qui vient se perdre dans les terres et qu'on nomme à bien juste titre la *Corne d'Or*. Des collines l'entourent et descendent vers lui, couvertes à perte de vue de maisons et d'édifices. Stamboul, Eyoul, Galata, Topkhana, Fanar, Péra, faubourgs, villages et kiosques du Bosphore, tout cela se mêle et constitue la ville immense qu'on appelle Constantinople. La cité proprement dite, cependant, est là devant vous, de l'autre côté de la Corne d'Or, sur ce promontoire triangulaire que terminent les jardins et les pavillons du sérail. C'est elle qui fut tour à tour bourgade thracienne sous le nom de Lygos, colonie grecque sous celui de Byzance, capitale de l'empire romain sous la dénomin-

¹ Quoique les Turcs occupent de fait une partie de notre continent, je me permets de ne pas les compter au nombre des Européens.

tion superbe de *Nea Roma* et plus tard de *Konstantinou polis*. C'est vers elle que se rendaient ces Grecs d'autrefois lorsqu'ils disaient avec orgueil, dans leur dialecte particulier : Nous allons à la ville, *es tan bolin* (pour εις την πόλιν); le Turc, ignorant de la langue, comprenait Stamboul, et aujourd'hui encore il ne lui connaît point d'autre nom ¹. C'est elle que venaient contempler nos pères s'en allant à la conquête du tombeau du Christ. Chaque fois que ces hommes bardés de fer, « plus hauts que leurs lances », la trouvaient sur leur passage, ils s'arrêtaient étonnés, et leur admiration se traduisait en tableaux qu'on dirait presque tracés de nos jours. « Or poez savoir, dit un chroniqueur, que mult esgardèrent Constantinople cil qui oncques mais ne l'avoient veue, que ils ne pooient mie cuider que si riche vile peust estre en tot le monde. Cum ils virent ces halz murs et ces riches tours dont ère close tot entor à la ronde, et ces riches palais et ces haltes yglises, dont il i avoit tant que nuls ne poist croire se il ne le veist à l'oïl, et le lonc et le large de la vile que de totes les autres ère souveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi, cui le cuer ne fremist; et ce ne fut mie merveille que oncques si grant affaires ne fut empris de tant de gent puis que li monz fut estauré. » « Deux de ses côtés sont battus des flots de la mer, ajoute Odon de Deuil. Le troisième fait face à la campagne; il est garni d'une double muraille et de tours. Ce côté cependant n'est point très-fortifié, les tours ne sont pas très-élevées; mais les habitants, à ce que je pense, se confient dans leur grande multitude et dans le repos dont ils ont joui de toute ancienneté. En dedans et au pied des murailles sont des terrains sur lesquels s'exercent la charrue et le hoyau, et distribués en jardins, qui fournissent aux habitants des légumes de toute espèce; des canaux souterrains, venant du dehors, apportent l'eau douce dans la ville en grande abondance. La ville cependant est sale et puante, et condamnée sur plusieurs points à des ténèbres perpétuelles. En effet, les riches couvrent les voies publiques de leurs constructions, et abandonnent les cloaques et les lieux obscurs aux pauvres et aux étrangers; là se commettent les meurtres, les brigandages et tous les autres crimes qui recherchent l'obscurité.... En toutes choses, il y a excès dans cette ville; et, comme elle est supérieure à toutes les autres en richesses, elle leur est supérieure aussi en vices. »

Maintenant que vous avez embrassé d'un regard cette immensité habitée, ne cherchez point des détails qui s'y perdent. Ce que vous

¹ Cette étymologie est du moins la plus populaire et la plus pittoresque.

voyez au delà, ce sont la campagne semblable à un désert, la mer bleue de Marmara et les cimes de la montagne de Brousse.

En quittant la tour, nous rentrons dans le quartier des Francs. Péra, quoique construit à peu près comme les autres parties de Constantinople, présente un aspect tout particulier, moitié asiatique, moitié européen. Les magasins y exposent très-sérieusement nos produits et nos modes. Un libraire annonce le dernier roman d'Alexandre Dumas, ou la plus récente livraison des *Géopés*. La modiste offre le chapeau le plus coquet, la confection la plus fraîche, et en toutes choses la haute nouveauté. Le coiffeur étale avec un art parfait toute une collection de chevelures, au grand scandale du musulman qui s'en va chaque semaine faire moissonner la sienne. Que vous citerai-je encore? Des gants beurre frais, ou des bottes vernies? Mais vous m'en faites grâce sans doute. — A Péra se trouvent aussi les palais des diverses puissances. Le magnifique hôtel de l'ambassade russe les dépasse tous de la tête et semble commander en maître. Celui d'Angleterre vient ensuite. Non loin de celui-là, mais un peu en dessous, flotte le pavillon de France. L'Autriche, la Grèce, la Belgique, l'Italie, la Suisse, l'Espagne suivent en foule, montrant sur le seuil de leurs portes les sabres des cavas et les pistolets des Tartares.

Cependant le muezzin a annoncé par ses chants le coucher du soleil. C'est à cette heure que la société franque se réunit au petit champ des morts, où est situé notre hôtel. Quelques familles paisibles ou des couples amis du mystère circulent parmi les tombes, tandis que la foule passe et repasse soulevant un nuage de poussière dans l'avenue principale. Plus tard, on se case dans les cafés qui bordent la voie; on fume, on prend des glaces et des sorbets; des musiciens ambulants luttent entre eux à qui fixera l'attention et fera la petite recette. Le costume européen y est en majorité; mais on y rencontre aussi le fez grec, le turban arménien et juif. Autrefois, chaque promeneur devait, sous peine d'emprisonnement, être muni d'une lanterne; mais depuis peu de temps les Pérotes ont obtenu, non sans peine, l'autorisation d'éclairer leur promenade, et on n'y voit plus passer que les fallots de ceux qui se rendent dans les quartiers éloignés.

Depuis que je suis à vous écrire ces lignes à ma croisée ouverte, le spectacle n'a point changé : la foule causante et riante est toujours la même, une brise légère rafraîchit l'air, quelques lumières se reflètent au loin dans les eaux de la Corne d'Or :

*Et jam nox humida cælo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.*

II.

LES CHIENS DE STAMBOUL. — LES BAZARS.

En vous quittant avant-hier accablé de fatigue, j'espérais une bonne et longue nuit; mais à peine avais-je commencé de goûter les douceurs du premier sommeil, qu'un bruit épouvantable me réveilla en sursaut. Des cris, qui ressemblaient tantôt à des gémissements d'enfant, tantôt à des hurlements de bête féroce, partaient en même temps et de dessous mes croisées et d'endroits plus éloignés. C'étaient les chiens de Stamboul qui se réveillaient et s'en allaient chercher aventure, alors que les hommes en se retirant leur laissaient le champ libre. Ils se répondaient de tous les quartiers; chaque aboiement en soulevait un tonnerre d'autres; on eût dit une symphonie enragée avec solos et chœurs. Parfois une pause de quelques instants me donnait l'espoir du repos; mais bientôt un *tutti* à faire dresser les cheveux s'élevait et remplissait l'air. Ce ne fut qu'à l'aube du jour que ces affreux animaux cessèrent leurs ébats.

Puisque me voilà conduit, bien malgré moi, je vous assure, au chapitre des chiens, disons-en quelques mots une fois pour toutes. Jadis, on ne connaissait pas à Constantinople de plus épouvantable fléau; le nombre de ces bêtes était énorme et croissait chaque jour, grâce à Mahomet qui avait dit : Tu ne tueras pas un animal inoffensif. Depuis quelque temps, le sultan, moins attaché à la lettre du texte, s'en permet des exportations périodiques, et ils diminuent, prétend-on, à vue d'œil. Le chien de Stamboul tient au moins autant du loup que de la race canine. Il a la couleur fauve, le poil court et hérissé. Son corps décharné est généralement couvert d'ulcères, ou tout au moins de plaies affreuses, traces de la dent d'un confrère ou du bâton ferré de quelque promeneur nocturne. Malgré toutes ces misères, il ne paraît cependant pas trop mécontent de son sort. A une époque qui se perd dans la nuit des temps, ses ancêtres se partagèrent sans doute les divers quartiers de la ville, et depuis lors leurs descendants observent assez fidèlement entre eux l'arrêt du destin. Chaque rue en possède une dizaine qui l'occupent par droit de naissance et parfois de conquête. Ils sont là maîtres et seigneurs, vivant de la dîme qu'ils prélèvent sur les habitants. On les voit, vrais lazzaroni de chiens, couchés à toutes les bornes et souvent profondément endormis au milieu de la

voie. Ne croyez pas qu'ils se dérangent jamais; ils se feront écraser, mais ne bougeront pas, car le terrain est à eux. Malheur au chien égaré ou avide qui se hasarde dans une rue étrangère; tous se connaissent, se sont comptés, et l'intrus n'a bientôt qu'à choisir entre la fuite ou la mort. De temps en temps, quand la population devient trop compacte, un conquérant surgit; il amène son quartier, forme une armée, et s'en va porter la guerre au sein des colonies voisines; la terre reste au vainqueur, et le vaincu, refoulé sur d'autres, est obligé de triompher à son tour ou de périr. C'est là l'histoire des grandes migrations de peuples qui inondèrent jadis l'Europe. Cependant, comme le chien est un animal éminemment sociable, autre point de ressemblance qui le rapproche de l'homme, il sent parfois le besoin de réunions plus nombreuses. Des terrains neutres ont été désignés à cet effet, le plus souvent dans le voisinage de quelque cimetière : ce sont leurs places publiques, leurs forums. Là, toutes les haines privées, tous les égoïsmes particuliers se taisent devant les intérêts généraux de la communauté. On ne dit pas sous quel régime ils vivent, ni même s'ils ont déjà eu l'idée de se donner une constitution quelconque; mais ils y viendront sans doute un jour, à moins que l'illustre Abd-ul-Medjid ne les détruise avant qu'ils soient parvenus à ce degré de développement.

Mais j'ai déjà fait durer trop longtemps ce badinage, quoique le fond en soit parfaitement exact. Fermons le paragraphe chiens, et allons jeter un coup d'œil sur les bazars, qui méritent davantage notre attention.

Dès notre arrivée ici, il avait fallu faire choix de la chose à la fois la plus indispensable et la plus fâcheuse, je veux dire d'un drogman. Dimitri, c'est son nom, vint nous prendre de grand matin. Nous traversâmes Péra, Galata, et payâmes de quelques *paras*¹ le passage du pont qui mène à Stamboul par-dessus la Corne d'Or. Ce pont de bois, d'une longueur et d'une largeur vraiment remarquables, est l'œuvre du dernier sultan. Auparavant, des milliers de calques se croisaient dans tous les sens, menant d'une rive à l'autre un peuple affairé. Quand fut élevé ce gigantesque viaduc, le caldji s'écria, en inclinant la tête : Dieu est grand ! *Allah kerim !* et s'en alla, sans murmurer, agiter une autre eau de sa rame stoïque. La scène y a perdu une partie de son prestige; mais chacun, en passant, n'en bénit pas moins la mémoire du constructeur.

¹ Monnaie turque qui vaut environ huit centimes.

Le premier bazar qui se présente, lorsqu'on arrive de ce côté, est celui des épices et des drogueries, le plus important et le plus original peut-être des bazars de Stamboul; c'est un énorme hangar, voûté et éclairé par en haut, à la construction duquel, contrairement aux usages de la Turquie, le fer et la pierre ont seuls contribué. Aux murs latéraux sont adossées les échoppes des marchands, où ceux-ci se tiennent accroupis au milieu des denrées qu'ils débitent. Je vous fais grâce de l'énumération des produits indigènes et exotiques qui encombrant ces étroits espaces et qui remplissent la voûte de leurs chaudes odeurs. J'ajouterai seulement qu'un moins grand nombre d'acheteurs, et le calme silencieux des vendeurs, et l'élévation de l'édifice, et l'arome qu'on respire, que tout, en un mot, contribue à donner à ces lieux un aspect étrange et imposant; on s'y croirait volontiers dans le temple du commerce.

Ce premier *bézestin* est isolé des autres; un long trajet à travers les ruelles inextricables de Stamboul l'en sépare. Ceux-ci forment, au centre de la ville, comme une cité à part environnée de murs et de portes. C'est là que réside réellement toute la vie de Constantinople; on dirait une vaste fourmilière, si un bourdonnement incessant ne faisait songer plutôt à une ruche d'abeilles. Toutes les nations semblent s'y être donné rendez-vous : le large et lourd calpak de l'Arinénien croise le rouge tarbouch de l'Égypte; le juif à robe noire froisse sans frayeur la fustanelle blanche du Grec; l'*hadji*¹ turc, que distingue un turban vert, offre gracieusement sa marchandise au *giaour*, qu'il se réserve de mépriser ailleurs. Ce n'est point sans peine qu'un visiteur novice parvient à se frayer un passage dans cette foule, où tout pour lui est matière à surprise. On l'appelle d'un côté, il est repoussé de l'autre. Pendant qu'il se débat, surviennent les femmes d'un harem précédées d'un eunuque qui leur ouvre la voie à coups de bâton ou de courbach. Ces harems circulent par centaines. La femme turque possède au plus haut degré, — et qui donc ne l'a pas un peu? — la bosse de l'acquisivité; elle achète beaucoup, et voudrait acheter toujours, car c'est son commerce à elle, sa façon de s'enrichir; la divine *houri* aurait bientôt fait de ruiner son adoré seigneur, si celui-ci n'y mettait bon ordre en restreignant ses largesses; — mais nos sultans d'Occident en savent peut-être bien aussi quelque chose. Quoi qu'il en soit, pour en rester à la *hanem*² turque, le bazar est son domaine, elle s'y trouve

¹ L'*hadji* est celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

² *Hanem*, dame.

presque libre. La voyez-vous, suivie de ses esclaves, car elle ne sort jamais seule, passer d'un magasin à un autre, s'accroupir sur le comptoir, y faire étaler devant elle les étoffes brodées d'or et de soie, approuver, critiquer, marchander, répéter ses harmonieux *bakalloum* (nous verrons), puis finir par laisser tomber les *gruch*¹ sonores qui lui brûlent les doigts. Un large et informe manteau, appelé *fèredjé*, la recouvre et cache toutes les parties de son élégant costume; un voile ou *yasmak* de gaze blanche, tourné autour de la tête, enveloppe le haut et le bas du visage, et retombe sur les épaules; mais à travers l'étoffe transparente elle sait bien faire briller lorsqu'elle le veut, — et elle le veut toujours quand elle est jolie, — les diamants qui ornent sa chevelure, et ses yeux noirs plus éclatants encore que les pierreries.

Mais nous ne saurions nous absorber trop longtemps sans danger dans notre muette contemplation. Voici le coursier fougueux du Turc qui traverse la foule avec une rapidité insolente et cruelle, qu'expliquent seules l'habitude de la domination ou la croyance à la fatalité. Voici le portefaix qui s'avance impassiblement sans s'annoncer par aucun cri et dont le lourd fardeau frappe et renverse. Tantôt une file d'ânes s'en vient traînant à droite et à gauche, au grand danger des passants, de longues poutres qui menacent de leur écraser les pieds. Des chameaux, les flancs chargés de grosses pierres ou de larges ballots, bousculent tout autour d'eux sans que rien ralentisse leur marche. Et cependant, au milieu de cette cohue et de ce tumulte, il règne un calme résigné qui, plus encore que tout le reste, déroute l'étranger.

Lorsque l'œil s'est familiarisé avec ce pêle-mêle non moins original qu'étourdissant, il commence à se rendre compte des détails. Dans ce bazar, labyrinthe immense, chaque genre de marchandise a sa rue ou sa galerie particulière. Du bézestini affecté aux maroquins et à la sellerie, on tombe dans celui des tentes; du bazar des coiffures dans celui des tapis. Ici sont étalés les appareils destinés aux fumeurs, tant narguilés que chibouks. Le *narguilé* est, comme vous le savez peut-être, un vase ou flacon de cristal au haut duquel s'adapte le foyer où brûle le tabac; la fumée passe à travers l'eau parfumée, s'aspire par un long et flexible tuyau et arrive aux lèvres toute fraîche et odorante : le narguilé est le meuble favori des femmes et des cafés. Le *chibouk* ressemble davantage à nos pipes d'Europe : les têtes, qui paraissent sortir toutes d'un même moule, sont uniformément fabriquées d'une terre rougeâtre; les tubes les plus recherchés, dont la longueur varie

¹ Piastres.

de un à deux mètres, sont pris au cerisier, à l'amandier, au rosier; le bout d'ambre, ou *bouquin*, complète enfin l'appareil. C'est dans ce bouquin que le Turc met tout son orgueil et sa complaisance; il constitue son bijou le plus précieux. La mode, si impuissante dans un pays où rien ne change, peut tout sur lui; hier il était orné de diamants, aujourd'hui on l'entoure d'émeraudes, demain on le voudra sans parure; celui de l'année antérieure a perdu la moitié de sa valeur, et le plus nouveau se paye à des prix parfois fabuleux.

Voici le bazar des soieries. Notre costume et le drogman qui nous précède nous ont depuis longtemps trahis. Or, le Franc jouit en ces lieux, grâce aux Anglais sans doute, d'une haute réputation de libéralité; on lui vend en grande quantité et toujours au triple de la valeur. Aussi, voyez comme toutes les bouches se font engageantes et suppliantes à notre approche, comme on nous tend ces splendides étoffes où l'or et l'argent se marient aux couleurs les plus vives, ces souples tissus de Perse, ces écharpes légères sur lesquelles la main de l'Arménienne a brodé d'élégants bouquets de fleurs, ces délicates soieries de Brousse, délices des femmes grecques et des rameurs du Bosphore. Non loin de là étincellent les pierres précieuses et l'or des bijoux; mais la fumée des fourneaux et le bruit cadencé des marteaux qui façonnent le métal nous forcent bientôt à fuir. Dans une galerie plus sombre et plus silencieuse s'élèvent les rayons des libraires chargés de volumes magnifiquement reliés. Ici le fameux dilemme d'Omar n'aurait point le résultat fatal qu'il eut à Alexandrie, car il ne s'y trouve que des Koran ou des commentaires autorisés de ce livre. En qualité de bibliophile, j'osai porter la main sur une de ces bibles vénérées; mais le marchand s'élança vers moi, me l'arracha avec indignation et me poursuivit de ses injures; — j'étais bien coupable, en effet, car je venais de souiller de mes doigts profanes la loi sacrée du prophète.

Le bézestín le plus surprenant est celui des babouches. Ces babouches, ou pantoufles, destinées à contenir les pieds plus ou moins mignons des odalisques, sont faites généralement de velours blanc, rouge ou bleu, et brodées d'or et de perles. Elles apparaissent suspendues le long des murs depuis le sol jusqu'à la voûte, et offrent un coup d'œil vraiment éblouissant. Rien de gracieux et de délicat comme ces frêles chaussures, dont les dimensions sont de nature à donner la plus haute idée des extrémités inférieures des dames de céans. La babouche ne sert, il est vrai, que dans l'intérieur des harems, où les femmes ne font point encore ordinairement usage de bas. Lorsqu'elles sortent, elles se chaussent d'une espèce de botte informe qui leur monte jusqu'au

milieu du mollet, et qui entre elle-même dans une énorme pantoufle de maroquin jaune qu'elles traînent avec peine et à laquelle elles doivent leur marche disgracieuse. Quel purgatoire que la Turquie pour la vanité du beau sexe!

Le bazar principal dans lequel nous pénétrons est comme le résumé des autres et offre un échantillon de tout ce qu'ils contiennent de plus précieux. Entrons, si vous le voulez bien, dans un de ces magasins semblable à un réduit d'antiquaire, tant on y a entassé des objets de tout genre. Le maître est Arménien, se nomme Ludovic, parle le français, et reçoit tout voyageur en ami. On brûle des pastilles du serral et on verse de l'eau de rose; un jeune esclave vous présente le chibouk et des tasses au pied d'argent où fume le moka; d'autres font passer devant vôtres yeux des cassolettes d'or, des chaînes précieuses, des pistolets à la crosse argentée, des yatagans de Damas, des couteaux du Korazan, des robes de cachemire, des boîtes persanes incrustées de nacre, que sais-je encore? L'étranger, étendu sur un divan, regarde en silence, se parfume, goûte des sucreries et des confitures, et en est quitte s'il le veut pour acheter quelque bagatelle. Rien ne l'oblige du reste à se retirer aussitôt après; il peut demeurer sans aucune indiscretion et s'amuser à voir circuler la foule et à entendre les femmes turques murmurer de dessous leur voile, en avançant leurs doigts aux ongles teints de henné, l'éternelle question : *katch-gruch*, combien cela coûte-t-il?

Mais il est temps de diriger nos pas vers deux autres bazars dont il me reste à vous entretenir : ceux des armes et des esclaves. Naguère encore l'entrée en était interdite aux chrétiens, et celui qui y était surpris payait de sa tête sa curiosité. Aujourd'hui, grâce aux modernes réformes, leurs portes s'ouvrent à tout le monde, et notre disgracieux chapeau y est respecté, au moins à l'égal du turban. Le bazar des armes est le plus riche en souvenirs; les idées qu'il évoque sont toutes de gloire et de bravoure; mais son sort a suivi celui des guerriers qui venaient s'y armer, il est décrépît comme eux. L'empire turc semble ne plus produire ni armes ni soldats; ses bras sont amollis et ses lames usées. En voulant imiter une civilisation contraire à sa nature et des mœurs pour lesquelles il n'est point fait, il a renoncé à tirer parti de ses aptitudes particulières; sa transformation n'est qu'une mort plus ou moins lente. Quand son progrès sera achevé, il aura, je le crains pour lui, cessé d'exister : *Inschallah* !¹ Toutes les armes exposées

¹ *Inchallah* est une de ces pieuses exclamations que les Turcs ont constamment à la bouche; elle signifie : S'il plaît à Dieu.

ici sont donc anciennes. Je ne vous les décrirai pas; on connaît maintenant en Europe la lame recourbée et moirée de Damas, le fer ondulé du yatagan, la hache dorée des janissaires. Tous ces objets n'ont plus guère de prix que pour nous et ne sont destinés désormais qu'à orner nos musées et nos panoplies; mais comme leur nombre diminue chaque jour, leur valeur croît aussi sans cesse. Il s'ensuit que la contre-façon commence à s'en mêler, et qu'à moins de s'y connaître tout particulièrement, on s'expose à remplir sa malle d'une collection de vieux couteaux d'Europe montés à l'antique.

Le bazar des esclaves n'a pas les mêmes causes de décadence que celui des armes, car le besoin de la servitude survit toujours à celui de la gloire; et s'il est moins riche aujourd'hui qu'autrefois, c'est uniquement que la prospérité publique a baissé. L'approche de ce marché a quelque chose de sombre et de sinistre. Il n'est pas comme les autres ouvert à tout venant; à une porte entre-bâillée, comme celle d'un mauvais lieu, est assis un vieux gardien, espèce de cerbère déchu, qui tend sa main sordide et n'ouvre que moyennant *bakhchich*. L'intérieur est composé d'une vaste cour brûlée par le soleil, et autour de laquelle s'élèvent des loges de bois aux ouvertures étroitement grillées. Devant chacune d'elles est une sorte d'estrade abritée sous la large saillie du toit, où se repose l'heureux propriétaire de cette marchandise humaine; l'esclave désignée vient y subir la visite d'usage, et on y conclut les marchés. Notre bazar ne renferme que des femmes et des enfants; les hommes occupent, dans quelque coin éloigné de Stamboul, un local infect que je n'ai point été voir. Les esclaves les plus belles, celles que la nature a façonnées pour remplir près du maître les fonctions les plus intimes, ne se trouvent point non plus ici; elles sont déposées à Galata, et on ne les montre pas aux chrétiens. Les femmes au milieu desquelles je vous ai conduit, quoique également destinées aux travaux serviles, à la domesticité, sont divisées en deux catégories; les unes, douées de plus d'avantages physiques, deviendront la propriété de quelque Turc aisé, tandis que les autres s'en iront croupir dans les souffrances et la misère. Les premières ont pour asile ces cases de sapin dont je viens de vous parler: elles sont là entassées, respirant un air infect qui ne se renouvelle point, et n'ayant que le sol pour reposer leurs membres. La demi-obscurité dans laquelle elles sont plongées semble du reste leur convenir, car lorsqu'il nous arrivait de rapprocher nos visages des fenêtres, elles se couvraient subitement de leur voile ou tiraient avec indignation le rideau intérieur. Peut-être redoutaient-elles le mauvais sort que n'aurait pu manquer de leur jeter

un œil infidèle. Celles que nous parvenions à apercevoir étaient du reste presque toutes laides et disgracieuses.

Au centre de la cour gisent dans un pêle-mêle affreux et repoussant des membres noirs et des chairs nues : ce sont les esclaves de la seconde catégorie, étendues les unes près des autres sous les rayons brûlants du soleil et se disputant entre elles l'ombre projetée par quelque corps endormi. Des lambeaux d'étoffe crasseuse qu'on leur abandonne rendent plus pénible encore leur hideuse nudité. Il n'est pas permis de croire qu'on néglige de les nourrir, — ce serait une économie trop mal entendue; nous les vîmes cependant s'élançant avec des cris et des trépignements sur quelques poignées de maïs que nous leur jetâmes et les dévorer avec rage. Pendant que nous circulions au milieu de ce groupe repoussant, des gémissements et des pleurs attirèrent notre attention. Un Turc s'était présenté, l'escarcelle bien fournie, et voulait acquérir une esclave. Le marchand avait été prendre dans sa loge celle qu'il lui destinait; mais elle, soit par un sentiment instinctif de pudeur, soit que l'acheteur lui déplût, refusait de sortir et résistait obstinément à toutes les prières. Enfin, le maître, impatient et furieux, lui avait lancé dans le ventre un violent coup de pied. La femme était renversée à terre et hurlait; le coupable, fâché, mais un peu tard, d'un emportement qui pouvait mettre sa marchandise en danger, la suppliait de sécher ses larmes, lui donnait les noms les plus tendres et s'efforçait de la relever. Ce spectacle nous soulevait le cœur; nous nous éloignâmes. Sans ce contre-temps fâcheux, nous eussions pu assister aux cérémonies d'un des marchés qui se concluent en ces lieux. Lorsqu'une esclave paraît convenir, on la dépouille de ses vêtements, on lui fait prendre diverses attitudes, exécuter certains exercices; des experts la visitent minutieusement, constatant les avantages qu'elle aurait perdus ou les maladies dont elle porterait les germes. Quand tout est terminé, on convient du prix, on compte les écus, puis la femme remet son vêtement et suit, joyeuse ou triste, le nouveau maître que le sort vient de lui octroyer.

Nous avons visité le bazar des esclaves par acquit de conscience, nous le quittâmes avec joie. En franchissant le seuil, nous nous trouvâmes soulagés; il nous sembla, comme à Télémaque sortant des enfers, qu'on avait ôté une montagne de dessus notre poitrine, et, avec Dante, qu'on nous rendait la vue des étoiles :

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

III.

PROMENADE AUTOUR DES MURS DE CONSTANTINOPLE. —
EYOUB ET LES EAUX-DOUCES D'EUROPE.

Lorsqu'on veut voir Stamboul, il ne faut pas redouter la fatigue. Ici, chaque jour apporte sa peine : *sufficit diei malitia sua*. Aujourd'hui je me propose de vous mener le long des murs de la ville. Je vous parlerai surtout de leur état actuel; mais si quelque souvenir historique venait à nous arrêter un instant, vous voudriez bien me le pardonner.

Un caïque nous prit au débarcadère de Topkhana, en face de la pointe du séraï, et nous voguâmes vers la Propontide, à l'ombre des édifices de Stamboul, dont la mer reflétait l'image comme un miroir. Chaque fois que les six rames plongeaient dans l'eau, la frêle embarcation s'élançait comme une flèche et faisait passer devant nous des créneaux et des tours. Constantinople n'a jamais été attaquée de ce côté, et le flot seul a pu y creuser la pierre; mais le mur d'enceinte y porte néanmoins des traces profondes de destruction. L'Ottoman, honteux de ces ruines qui s'offrent toujours en premier lieu aux regards de l'étranger, a cherché plus d'une fois à les relever; mais ces réparations incomplètes et maladroites ne font que les rendre plus visibles. Telle qu'elle se présente à nous en ce moment, la muraille n'en forme pas moins un délicieux tableau. Une tour écroulée a répandu au loin ses vastes pierres contre lesquelles le flot bat et écume; des fûts de colonne et des chapiteaux couvrent la rive; un cafédjî s'est établi dans une brèche et y a suspendu le léger balcon de bois où le Turc fume son chibouk les yeux tournés vers l'Asie; plus bas, l'eau est parvenue à former une sorte de canal dans lequel des enfants barbotent et qui sert pendant la nuit de refuge aux canotiers; au-dessus de tout cela enfin se montrent les têtes élancées des cyprès et des blancs minarets.

Il nous fallut à peu près une demi-heure pour atteindre le château des Sept-Tours, où nous mîmes pied à terre. Cette antique forteresse est située à l'extrémité de l'angle méridional de Stamboul, que les habitants semblent ne pas oser franchir. C'est un épais amas de murs et de tourelles entassés par tous les empereurs, depuis Zénon jusqu'aux Comnène. Ses larges murailles de marbre ont résisté aux efforts du temps et des barbares; ses portes sont de fer et ses fenêtres grillées comme celles d'une prison; sa tour principale enfin, dont l'eau recou-

vre les fondements, commande au loin la mer de Marmara. L'histoire de ce château, témoin de tant de catastrophes, aurait l'intérêt d'un roman. De nos jours, il ne renferme plus ni trésors, ni prisonniers illustres; les chants de victoire et les gémissements de la souffrance ont cessé de s'y faire entendre; le son monotone des pas d'une sentinelle inutile ou le battement des ailes de quelque oiseau de proie que le voyageur dérange en troublent seuls le repos.

Des chevaux nous attendaient au pied de la forteresse, et nous commençâmes à longer les murs qui font face à la campagne. Ce qui nous frappa d'abord douloureusement, ce fut la solitude et la désolation de la plaine de Stamboul. Quelque chose de plus vivant, de plus animé annonce ordinairement à l'étranger l'approche d'une grande ville. Ici, rien de semblable; l'œil n'embrasse qu'un désert sans mouvement, sans bruit, presque sans verdure. Mais, — contraste singulier! — tandis que ces campagnes, source ordinaire de richesses, gisent abandonnées et stériles, voici les ruines qui se parent et qui deviennent fécondes. Voyez comme le laurier-rose écarte les pierres et balance sa tête fleurie entre les décombres, comme les lichens s'attachent avec amour à ces pans de murs croulants, comme les longues tiges du lierre grimpent au sommet des tours et vont border de vert les noirs créneaux. Les fossés que l'eau ne protège point ont été transformés en jardins où croissent la vigne, le blé, le melon et la plupart des légumes que nous connaissons. Puisque Stamboul « la bien gardée » n'a plus besoin de sa ceinture de remparts pour se défendre, il est juste qu'elle s'en serve pour nourrir ses enfants.

Je bénirais, si j'étais peintre, la nature qui ordonna ce tableau; mais je ne le suis point, et je dois presque lui en vouloir de me séduire ainsi et de me distraire de mon sujet. Je me proposais de vous parler antiquités; mais je ne m'attendais pas à être obligé, pour les trouver, d'écarter tant de branches, de sauter tant de haies.

Constantinople se trouvait défendue en cet endroit par un triple rempart. Le premier était flanqué de tours placées à une courte et égale distance les unes des autres. La plupart sont encore debout, mais fortement lézardées et menaçant ruine. L'une d'entre elles, détachée de sa base, s'est couchée contre le mur en demeurant entière, tant est indestructible le ciment qui a servi à sa construction; une autre, fendue du haut en bas comme par la hache d'un géant, couvre le sol de deux énormes débris; aucune qui n'ait subi les outrages du temps. Entre les tours s'ouvrent les portes de la ville devant lesquelles sont venues se renouveler vingt-trois fois les tristes scènes d'un siège ou d'une atta-

que; solides alors, elles ne ressemblent plus de nos jours qu'à des brèches dont les décombres jonchent et embarrassent la voie. Celle de ces portes qu'on rencontre d'abord en venant du château des Sept-Tours, était un arc de triomphe élevé au vainqueur de Maxime, à Théodose; elle était couverte de bas-reliefs et de dorures, et fut souvent le sujet de descriptions pompeuses. « Située au midi, dit un contemporain, elle se trouve au commencement de la grande rue qui traverse toute la ville jusqu'au Bosphore. Les empereurs font par elle leur entrée solennelle. Au-dessus sont placées une statue de Théodose, une Victoire et une croix; elle est ornée de colonnes et revêtue de marbre : ce sont des bas-reliefs antiques où les travaux d'Hercule et d'autres sujets sont traités avec un art infini. Elle est si belle en somme qu'on n'a trouvé pour la désigner que le nom de *Porte Dorée*. » Aujourd'hui elle ne garde plus aucune trace de cette ancienne splendeur, et les débris qui l'entourent n'annoncent rien moins qu'une architecture remarquable. Cette porte est murée; elle le fut par les Grecs du Bas-Empire, non par les Turcs, comme on le prétend généralement; une prédiction funeste pesait sur elle et la fit condamner.

La porte Sélivri se présente ensuite. C'est à partir de là jusqu'à la porte Oblique que les vieux murs de Constantinople ont résonné le plus souvent sous les coups destructeurs des machines et les pas des guerriers; Persans, Awares, Slaves, croisés, sont venus les ébranler tour à tour. Les brèches actuelles ne remontent cependant pas aussi haut; elles sont l'œuvre d'un des fils du prophète, du dernier conquérant, qui, après s'y être frayé un passage, oublia ou méprisa de relever derrière lui les ruines qu'il avait faites.

Justement, nous voici arrivés devant la porte Saint-Romain, nommée par les Turcs *Top-Kapou* (porte du Canon), où expira l'empire et son dernier César. Mahomet y avait planté sa tente, désignant ainsi en quelque sorte d'avance l'endroit où le combat devait être le plus ardent et décisif. Constantin s'y trouva, décidé à sauver sa capitale ou à périr avec elle : il était brave et méritait de vaincre; mais que peut la valeur contre les arrêts du destin? Lorsque le carnage eut cessé, les janissaires, en déblayant la porte, découvrirent un cadavre horriblement mutilé et plus défiguré que les autres; les Grecs le reconnurent à ses brodequins de pourpre et pleurèrent en silence le dernier jour de l'empereur. Le sol arrosé de son sang est devenu fertile; et un arbre, que nulle main, dit-on, n'a planté et qu'entourent aujourd'hui les murs d'un corps de garde, marque la place où il est tombé.

Près de la porte du Canon est un monastère grec que l'on nomme

Baloukli et qui est l'objet d'une vénération profonde. Au fond de la chapelle consacrée à la Panagia ¹, jaillit, dans un bassin de marbre blanc, une source dont la limpidité rappelle l'Eau argentine de Rome; une vingtaine de petits poissons s'y jouent avec une agilité charmante, sans se douter assurément que c'est en leur honneur que brûlent tous ces cierges qui illuminent la voûte. Je ne vous dirai pas la puissance, les miracles infinis de ces mystérieux animaux. N'appartenant plus à notre monde que par l'apparence, ils ne mangent jamais, et bien malavisé serait celui qui se permettrait de leur jeter quelque aliment terrestre. Au pèlerin qui désire leur faire une offrande, le doigt du prêtre indique au fond de l'eau transparente des milliers de taches noires qui sont des paras ou des piastres; et l'invite à en augmenter le nombre. De tout temps le cuivre et l'argent furent des dons agréables aux ministres du Seigneur. Voici l'édifiante histoire de ces bienheureux poissons, qu'un *papas* nous conta en nous tendant la main : « Mahomet II assiégeait Stamboul, dit-il. Constantin, confiant dans ses remparts, que la mer protégeait, s'occupait un matin au fond de son palais à faire frire des poissons, quand ses gardes épouvantés vinrent lui apprendre que la flotte ottomane, transportée par terre, se trouvait tout entière dans le port et rangée le long des murs. — C'est impossible, s'écria-t-il; je ne croirai à vos paroles que lorsque j'aurai vu ces poissons revenir à la vie et nager. — Dieu, qui annonce parfois par des prodiges les décrets de sa justice, ordonna à la nature de rompre ses lois; les poissons s'agitèrent et s'élancèrent dans l'eau qui coulait aux pieds de l'empereur. Ce sont eux que vous voyez, un côté brûlé et noir, l'autre blanc et intact. Les voilà! Largesse! largesse! » Nous admirâmes l'air de conviction du conteur et le récompensâmes de sa peine.

La porte suivante, celle d'Andrinople, quoique la mieux conservée, n'a rien de remarquable par elle-même. Grâce à sa position, elle est à peu près la seule où règne encore quelque mouvement; c'est par elle que passent tous ceux qui arrivent à Constantinople ou qui la quittent autrement que du côté de la mer. On y trouve un vaste cimetière et de nombreux cafés, signes certains de la présence et du passage du Turc.

Un peu au delà de la porte d'Andrinople, la muraille, en inclinant vers la Corne d'Or, forme un angle au sommet duquel se dressent les restes d'un ancien palais nommé vulgairement le palais de Constantin,

¹ *La Toute-Sainte*, nom par lequel les Grecs désignent la mère de Jésus-Christ.

et qui aura peut-être fait partie des *Blaquernes*, somptueuse résidence des empereurs. « Établie sur un terrain bas, dit un chroniqueur, mais construite à grands frais et avec art, celle-ci s'élève à une hauteur suffisante et offre à ses habitants un triple agrément par le triple voisinage de la mer, de la plaine et de la ville, que l'on peut voir tour à tour du même lieu. Sa beauté extérieure est presque incomparable, et celle de l'intérieur surpasse de beaucoup tout ce que je puis en dire. De toutes parts, on n'y voit que dorures et peintures de couleurs variées. La cour est pavée en marbre avec une habileté exquise, et je ne saurais dire ce qui contribue le plus à donner un grand prix et une grande beauté à ce palais, de l'art merveilleux qui s'y déploie ou des matériaux précieux qu'on y trouve. » Une colonie juive occupe actuellement ces ruines, que nul ne songe à lui disputer; les hommes y exercent leurs diverses industries, tandis que les femmes, coiffées de leur haut et large bonnet, attendent paisiblement au seuil de leurs portes que la Providence leur amène quelque voyageur curieux de visiter les lieux qu'elles exploient.

Poursuivant notre route, nous laissâmes à droite le Fanar, triste refuge de la noblesse grecque, où vivent dans l'oubli les descendants déchus des princes du Bas-Empire; puis, sans suivre davantage du côté du port la trace de plus en plus faible de l'enceinte de Constantinople, nous nous dirigeâmes vers les minarets éclatants d'Eyoub. Ce mot, qui désigne maintenant un faubourg, était le nom du fidèle compagnon d'Osman. Dans les jours de paix et de fête, Eyoub portait le glaive terrible de son maître; pendant la guerre, il combattait à ses côtés. Il fut tué devant Stamboul, à la tête des hordes ottomanes, et enterré non loin de ses murs. Plus tard, Mahomet II retrouva les restes du guerrier et voulut perpétuer sa mémoire. Une mosquée fut construite sur sa tombe et devint un de ces lieux redoutables dont l'entrée est interdite sous peine de mort aux infidèles, comme celle des temples de la Mecque, de Médine et de Jérusalem. Le sabre deux fois saint d'Osman se trouve déposé dans ce sanctuaire, et nul n'a le droit d'y toucher, à l'exception du scheik-ul-islam, lorsqu'il en ceint les reins d'un nouveau sultan pour le sacrer.

Eyoub est le séjour favori de l'aristocratie musulmane, s'il m'est permis de me servir de ce mot; on s'en aperçoit aisément à la beauté des rues et à la propreté toute particulière qui y règne. Son cimetière est plus frais, plus riant qu'ailleurs; l'or y brille davantage; les oiseaux y chantent d'une voix plus joyeuse et plus sonore; chaque tombe est entourée d'un grillage doré, ombragée d'un platane et entourée de

fleurs; les sultanes viennent s'y coucher dans leurs suaires embaumés et y dormir leur dernier sommeil : c'est le lieu de repos des riches et des grands, le Père-Lachaise de Stamboul.

En quittant Eyoub, on arrive insensiblement sur une hauteur d'où l'œil étonné embrasse les indicibles beautés du paysage de Constantinople. Plus éloigné du tableau qu'à Galata, on en saisit moins distinctement les détails, mais on le voit mieux encore dans son ensemble et couvert d'une teinte plus vaporeuse, plus suave : c'est tout ce que l'imagination peut rêver lorsqu'elle songe à l'Orient.

Pour revenir à Péra, on passe par le vallon des Eaux-Douces d'Europe. De grands arbres y donnent leur ombre à une modeste et silencieuse demeure qui fut un palais, et une rivière l'arrose. Les coursiers du sultan viennent parfois bondir en liberté dans la plaine verdoyante; mais depuis que le maître a délaissé ces lieux, la foule n'y vient plus et se porte de préférence vers une vallée rivale du même nom sur la côte asiatique. Nous visiterons celle-ci plus tard.

IV.

LE BOSPHORE. — BOUIOUK-DÉREH ET SES ENVIRONS. INCENDIE A CONSTANTINOPLE.

J'aurais voulu en finir aujourd'hui avec les anciens monuments de Constantinople, mais le firman nécessaire pour les visiter n'étant pas arrivé, nous avons employé notre temps à remonter le Bosphore. Une fraîche matinée et un beau soleil nous invitaient du reste à cette excursion.

Il se trouve tout le long de la mer un grand nombre de débarcadères où l'on peut s'embarquer; mais le plus fréquenté, celui qui offre les meilleurs rameurs et les caïques les plus élégants, est situé à l'extrémité de Top-Khana. Rien de plus original que la place dont il fait partie : une fontaine enluminée de vives couleurs et de caractères dorés qui reproduisent des versets du Koran, en occupe le centre au milieu de cyprès et de platanes; les minarets de la mosquée s'élèvent au fond; des soldats sont couchés à l'ombre de la large saillie d'un toit de corps de garde; le sol est jonché de fruits et de légumes, et des Turcs, qui viennent de faire la provision du jour, passent les mains chargées de raisins et de melons. Tout près, est une de ces stations de chevaux que l'on rencontre en si grande quantité à Stamboul; le

cheval, toujours sellé et bridé, y attend un cavalier et part au galop au premier commandement; son *sérudji*, ou gardien, le suit à pied, l'aiguillonne à coups de courbach, souffle, sue, mais ne se plaint jamais, quelle que soit la rapidité de la marche : la longueur des courses et le mauvais état des rues rendent ici ce service doublement précieux et même indispensable. Vient enfin le groupe pittoresque des *caïdji*; d'une main ils agitent leur rame, et appellent de l'autre. La police les retient sévèrement dans les limites qu'on leur a assignées; aussi s'efforcent-ils de se grandir pour se mieux faire voir, de se repousser les uns les autres, de sourire gracieusement, de crier de leur voix la plus douce : Par ici, monsieur, par ici, — *geul bourda, tchélepi, geul bourda*.

Lorsqu'on s'est frayé un passage au milieu de cette cohue, on arrive à l'embarcadère : celui-ci consiste en un plancher sur pilotis qui s'avance de quelques pas dans la mer, et qui est creusé au centre de façon à y recevoir le caïque demandé. Mais à ce propos, je m'aperçois qu'il me reste encore à vous décrire ces frêles embarcations dont je vous ai déjà si souvent parlé. Le caïque, aussi long qu'étroit, se termine par deux pointes effilées comme celles d'une flèche; le fond, qui est plat et sans quille et qui comprend la moindre partie du canot, pose seul sur l'eau. Vous comprenez tout ce qu'une telle construction présente de danger, et quelle doit être l'adresse des rameurs, qui ont à maintenir et à rétablir constamment l'équilibre par un mouvement habile du corps. L'entrée surtout en est périlleuse; malheur à l'étranger novice qui oublie de poser exactement le pied sur la ligne médiane : sa chute est certaine, et sous lui passent impitoyables les courants rapides du Bosphore. L'extérieur du caïque est uniformément peint en noir et n'a d'élégant que sa forme; l'intérieur, de bois de cèdre verni, est, au contraire, couvert de sculptures les plus délicates et généralement dorées. Les bancs des rameurs occupent l'avant, et au fond sont étendus des tapis et des coussins sur lesquels le passager se couche ou s'accroupit, selon les habitudes qu'il a contractées.

Tous les préparatifs terminés et le chef du débarcadère gratifié, on part. Les premiers coups de rames sont lents et n'ont pour but que de s'éloigner de la rive; on respire, on prend haleine; les bateliers graissent les rames, ôtent leur veste de drap appelée *aba*, desserrent leur ceinture, indiquent enfin aux passagers la position qu'ils doivent prendre et ne plus quitter, sous peine de gêner tous les mouvements et de retarder la marche du canot : la France, avec ses continuelles vivacités, ne se plie que difficilement à cette dernière exigence, aussi le caïque du Turc a-t-il presque toujours l'avantage sur le sien. Cepen-

dant, les bras se tendent, un souffle bruyant et cadencé s'échappe des poitrines, le rivage fuit avec rapidité. Je voudrais vous dire tout ce qu'on éprouve de ravissement à se sentir entraîné ainsi sur l'onde brillante. Je vous nommerai tantôt, à mesure que nous les rencontrons, les kiosques et les villages qui bordent le Bosphore : il le faudra bien, sous peine de vous envoyer une lettre par trop vide ; mais ce n'est pas pourtant de la vue de ces détails, qui passent comme dans un rêve, que naît ce contentement intérieur dont on a de la peine à se rendre compte. Vous est-il arrivé quelquefois de vous abandonner sur l'herbe, *fronde super viridi*, pendant une de ces belles matinées de juin, où la nature, quoique fraîche encore, déploie toutes ses richesses, où chaque rayon de soleil est plein de moucherons qui s'y jouent et bourdonnent, où mille bruits dans l'air annoncent la sève qui fermente et la vie qui circule ? Que de jouissance alors dans cette contemplation paresseuse ; que de joie à se sentir heureux sans se le dire, à être pleinement satisfait de l'existence présente sans rien prévoir au delà ! Le corps n'éprouve aucune gêne, ni l'esprit aucune fatigue ; plaisirs et peines, tout semble oublié ; le moi est en quelque sorte sorti de lui-même pour se perdre dans l'universel concert d'un tout harmonieux. Ce sentiment, nous l'éprouvons en ce moment, mais avec ce que peut y ajouter un soleil plus radieux, une mer plus azurée et un paysage plus pittoresque. Le calque nous berce de son balancement régulier ; le drogman, accroupi à l'arrière, soutient au-dessus de nos fronts une large ombrelle qui nous protège contre les feux du jour ; des fruits succulents nous entourent. Les rameurs ne nous affligent point par la vue de la fatigue ou de la misère ; au lieu des haillons qu'ils porteraient chez nous, ils sont vêtus d'une fine chemise de soie aux manches larges et flottantes ; leurs traits mâles et beaux respirent la noblesse, l'honnêteté, la prévenance ; tous leurs mouvements sont aisés et gracieux, et leur rame paraît plonger dans l'eau sans effort.

Cependant, nous continuons à marcher avec une rapidité toujours croissante. Cent calques nous croisent ou nous suivent en luttant de vitesse. Ici s'avance lourdement l'énorme embarcation, *omnibus* du Bosphore, qui part de Stamboul et s'en va déposant ses passagers à toutes les stations des deux rives ; les bateliers occupent le centre et rament en marchant ; aux extrémités sont entassés hommes, femmes et enfants, curieux pêle-mêle de yasmaks, de fez, de turbans et de kalpaks dominés par le bonnet pointu du derviche. Ce calque à huit paires de rames, où flotte le pavillon rouge marqué du croissant, est celui du capitán-pacha ; il fuit si rapidement qu'on ne peut reconnaître

les personnages qu'il emporte. Cet autre affecte une allure plus douce et plus lente ; il flâne, il respire l'air et le soleil ; une atmosphère parfumée l'enveloppe et marque son passage ; ce sont les femmes de quelque riche harem qui, sans feredjé ni yasmak, fument le chibouk et se contentent des histoires. Ne soyons pas trop curieux, éloignons-nous ; car, au premier regard indiscret, l'cunuque fera remettre les voiles, les rires cesseront, et nous aurons à nous reprocher d'avoir troublé la récréation. Au milieu de ce va-et-vient perpétuel, se montrent de temps en temps les formes colossales et immobiles des vaisseaux de guerre échelonnés, en guise de forts, le long du canal ; le cuivre des canons brille à travers les sabords ; les voiles pendent à moitié déployées ; sur le pont et ailleurs semble régner un ordre et une propreté parfaite ; cependant les marins prétendent que sous ce faux air de régularité se cachent tant de vices d'armement et de discipline, que tous ces beaux navires ne seraient à l'occasion de nulle utilité.

Mais un cri des caidji vient nous tirer de notre contemplation ; ils nous prient de fermer notre ombrelle. Étonnés d'une telle demande, nous hésitons à nous y conformer. « Messieurs, nous dit le drogman, n'exposez pas, par votre refus, ces malheureux à une punition cruelle. Nous voici arrivés devant le kiosque qu'habite le sultan, et un règlement sévère oblige tout passant, soit qu'il pleuve, soit que le soleil brille, à s'y montrer à découvert. Je ne sais si c'est un signe de respect qu'on exige, ou si le but n'est pas plutôt de satisfaire la curiosité des odalisques du harem impérial. Toujours est-il que le récalcitrant paye infailliblement sa désobéissance de la bastonnade ; ce caïque que vous voyez tout prêt à s'élancer du *caïkana* du palais, se met à sa poursuite et le saisit. Quand le coupable est un Franc, les bateliers sont responsables pour lui et satisfont à sa place. » Il n'en fallait pas tant pour nous convaincre, et l'ombrelle disparaît. Nous sommes, en effet, à la hauteur du palais d'été : c'est un kiosque léger et élégant, malgré son étendue, d'une blancheur éclatante, orné de mille colonnettes et de grillages dorés. Il a deux ailes, dont l'une est occupée par le sultan et par ses esclaves que l'on voit circuler en grand nombre derrière les croisées ouvertes ; l'autre, close et silencieuse, est le gynécée ou harem : rien n'y semble vivre ; mais, derrière ces murailles muettes, Dieu sait les passions qui fermentent et les événements qui se déroulent !

C'est surtout à partir de ce palais de Béchik-Tag que la nature devient imposante, que les rives s'élèvent et verdissent. Deux chaînes de montagnes, l'une partie des régions de la haute Macédoine sous le

nom de monts Hœmus, l'autre se détachant des plateaux supérieurs de l'Asie Mineure et de l'Arménie, longent le Pont-Euxin et viennent, sous la forme de gracieuses collines, former en se rapprochant ce canal étroit qu'on nomme le Bosphore. Une végétation abondante recouvre leurs flancs, et masque d'un rideau toujours vert les vallées souvent arides de l'intérieur. A leurs pieds et tout au bord de l'eau, courent, depuis Stamboul jusqu'à la mer Noire, comme deux vastes trottoirs bordés dans toute leur longueur de maisons, de kiosques, de cafés, de mosquées et de jardins, qui font de ces lieux la plus belle rue de l'univers.

La force du courant, qu'à certains endroits nulle rame humaine ne saurait surmonter, rappelle de temps en temps le caïque vers la terre, où des hommes toujours prêts lui jettent leur corde et le remorquent. Alors succède au coup d'œil général mille détails charmants et de délicieux tableaux de genre : ce sont partout des scènes joyeuses, c'est une fête perpétuelle. Nous ne connaissons pas, dans nos impérieux et rigides climats, les jouissances du *far niente*, les voluptés du *kef*; plus la nature y est rebelle, plus nos besoins y semblent grands, et un travail constant, pénible, peut seul les satisfaire. Ici, la terre rend au centuple, et l'homme se contente de rien : quelques fruits récoltés sans labeur suffisent au repas du jour, le bain et le tabac coûtent peu de chose, le soleil tient lieu du vêtement qui fait défaut : que de conditions de bonheur ! Je n'ignore pas que le progrès et la civilisation sont au prix du sacrifice et de la souffrance ; mais laissez-moi l'oublier pour le moment : je ne suis venu en ces contrées, vous le savez, que pour retrouver la vie, non la pensée.

Cependant, nous avons dépassé successivement Béchik-Tag, où se réunissent les navires qui attendent le vent du sud pour se rendre dans la mer Noire ; Orta-Keui, le plus peuplé des villages du Bosphore, et habité en grande partie par des Arméniens et des Juifs ; Kourou-Tchesné et Bébek ; les Châteaux d'Europe et d'Asie (Roumeli-Hicari et Anadolu-Hicari), qui se trouvent en face l'un de l'autre et commandent le détroit ; Balta-Limani, Yéni-Keui, puis enfin Thérapia, village presque exclusivement grec, renommé pour son bon air¹ et pour la rare beauté de ses femmes, et sur lequel flotte le pavillon aux trois couleurs du palais d'été de l'ambassade de France. Dès ce moment, le flot commence à soulever davantage notre caïque, des bruits de mer parviennent jusqu'à nous, le Bosphore s'élargit, et, se repliant, semble finir brusquement en un vaste lac ; nous abordons à Bouïouk-Déreh.

¹ Thérapia (θεραπεία), c'est-à-dire séjour de soins, de guérison.

Bouïouk-Déreh et Stamboul sont comme les sentinelles qui veillent aux deux extrémités du détroit, l'une sur la mer Noire, l'autre sur celle de Marmara. Entre ces limites, tout, ainsi que nous venons de le voir, est riant et peuplé; au delà, il n'y a plus, de ce côté-ci, qu'une rive noire et inhospitalière; de l'autre, qu'une plage de sable. Bouïouk-Déreh, du reste très-différent de Constantinople, n'est qu'un beau et paisible village, où l'on jouit pendant l'été d'une fraîcheur presque constante, qualité à laquelle il doit sans doute d'attirer les Européens et d'avoir pour habitants, pendant cette saison de l'année, le personnel de la plupart des ambassades.

M. H...., drogman de notre légation, à qui nous étions recommandés particulièrement, nous reçut non-seulement comme des compatriotes, mais comme d'anciens amis qu'on revoit après une longue absence. Sa jeune femme nous accueillit à son tour avec une affabilité et une grâce charmantes. Nous nous étendîmes sur les larges divans du salon, où l'air circulait librement par toutes les croisées ouvertes. Nous causâmes de la patrie, de nos projets, et les heures se passèrent dans un échange d'interrogations et de réponses.

M. H.... voulut nous servir lui-même de guide dans nos excursions autour de Bouïouk-Déreh. — Sur la rive droite de ce village et à une petite lieue de distance, se trouve une forêt encore considérable que l'on nomme Belgrade. Une sorte de crainte respectueuse protège l'ombrage de ses grands arbres, qui attirent les nuées du ciel et au pied desquels jaillissent les sources qui abreuvant Constantinople. C'est près de ces lieux que campa jadis Godefroid de Bouillon, et un Grec montre encore les antiques platanes contre lesquels il appuya sa tente et son épée. Ces arbres énormes, dont le temps a creusé le tronc, servent d'abri aux pâtres et de demeure à un cafedji qui s'est installé dans l'un d'eux fort convenablement. Aux jours de fête, les habitants de Bouïouk-Déreh emportent leur repas et viennent le prendre en famille sur l'herbe fraîche et parmi les roses sauvages de la forêt, qui retentit alors jusqu'au soir des rires des jeunes fillès et du bruit de leurs danses folâtres.

Ainsi que je l'ai dit, Belgrade est comme le réservoir des eaux de Stamboul, qui, s'il venait à lui faire défaut, pourrait fort bien mourir, au milieu de la mer qui l'environne, du supplice de Tantale. Aussi voit-on s'élever et courir dans toutes les directions du bois de nombreux barrages et aqueducs. En voici un, aux arches cintrées, qui porte le nom du fondateur de la Rome nouvelle; celui-ci, dont les pierres brunes et massives se cachent derrière une végétation luxu-

riante, est celui de Justinien ; cet autre, qu'on appelle *Topous-Bend*, mais dont on ne connaît ni la date ni le constructeur, paraît remonter au temps des croisés ; un certain nombre enfin, d'un style plus délicat, badigeonnés de blanc et chargés d'inscriptions turques ou arabes, annoncent une époque plus récente et même contemporaine.

Nous passâmes le reste de la journée à parcourir la forêt dans tous les sens, à nous enivrer de ses senteurs et de ses parfums. Lorsque nous regagnâmes Bouïouk-Déreh, à la tombée de la nuit, nous y trouvâmes encombré de monde le quai que nous avions laissé désert et silencieux. Des torches brûlaient de distance en distance, éclairant les rives et une partie des flots. Une voix de femme, forte et mélodieuse, chantait une romance de Schubert en s'accompagnant de la harpe. Des Grecques et des Arméniennes, non moins remarquables qu'à Thérapia, circulaient, la tête découverte, au milieu de la foule. Telle est la scène que présente, dit-on, chaque soir, après le coucher du soleil, le quai de Bouïouk-Déreh.

Le lendemain, nous passâmes le détroit et gravîmes les durs sentiers de la montagne du Géant (*Youcha-Daghi*), qui s'élève à l'extrémité de la terre d'Asie et à une courte distance du continent européen, dont elle semble s'être détachée violemment pour livrer passage aux ondes de la mer Noire. Quoique d'une hauteur peu considérable, elle domine suffisamment toute la contrée environnante. A ses pieds semblent couchés Bouïouk-Déreh, Thérapia, le vallon du Grand-Seigneur, l'Eau des Châtaigniers, la vallée des Roses, tous ces sites enchanteurs, enfin, auxquels l'imagination poétique du Turc a donné le nom d'une fleur ou d'un souvenir. A gauche, le Bosphore se déroule dans la direction de la Propontide, comme un long ruban d'argent qui relierait entre eux cent bourgs et villages. A droite s'étend la mer « inhospitalière », dont la dénomination dépeint si bien l'aspect sombre, désolé, volcanique de ses rives. Rien de moins attrayant que ce vaste lac : ses eaux sont ternes et comme constamment tourmentées par la tempête ; un brouillard, causé par des évaporations considérables, la recouvre toujours plus ou moins ; il s'y forme, pendant la saison d'hiver, de vastes étendues de glace. De tout temps la mer Noire fut l'objet d'une terreur religieuse : l'antiquité classique la peupla de monstres ; et si de nos jours le marin ne croit plus à ces fables, il la redoute encore pour ses orages fréquents, ses vents contraires, ses rivages sans ports, et sa sortie si étroite, si difficile à trouver, parfois si dangereuse.

La montagne du Géant se termine par un plateau qu'on est tout étonné de trouver vert et boisé. Au centre est un tombeau, long d'en-

viron trente mètres, entouré d'un grillage de fer et ombragé par des arbustes. A un des côtés du monument se trouvent placés un vase et une coupe, qui sont remplis chaque jour, l'une de café par les derviches à l'usage du mort, l'autre de *paras* par les pèlerins à l'usage des derviches. Quel fut l'homme gigantesque, vénérable, qui repose sur cette montagne à laquelle il a donné son nom? « C'était un géant, répond la tradition; sa tombe le prouve. On le voyait, assis sur ce sommet et les pieds dans la mer, passer ses heures à contempler le ciel. Sa voix soulevait et calmait les flots; les marins lui payaient un tribut et ne pouvaient manquer à ce devoir sans périr¹. » Depuis que notre géant a quitté la terre, il n'est plus animé sans doute envers les mortels que de sentiments de bienveillance, car on vient lui demander de toutes parts la fortune et la santé. La seule habitude peu noble dont les derviches ne l'aient pas corrigé encore, c'est, on s'en aperçoit bien aux dons qui affluent vers lui, d'exiger une rétribution pour les services rendus ou à rendre.

En descendant de la montagne, nous trouvâmes sur la plage notre aimable hôtesse qui nous attendait. Sous un platane aux larges feuilles et près d'une fontaine, était étendu un tapis d'Alascher avec tous les préparatifs d'un banquet. Une négresse nous le servit. Je n'ai pas besoin de vous dire si nous y fîmes honneur; jamais je n'oublierai ce gai repas des rives du Bosphore, ni la cordialité de nos amphitryons. Plus tard nous parcourûmes encore tous ces vallons charmants et mystérieux que nous avions contemplés le matin du haut du Youcha-Daghi, et je crois que nous ne serions pas parvenus à nous en arracher, si nos caldji impatients n'étaient venus nous avertir que le soleil descendait et que l'heure propice pour le départ allait s'écouler.

Nous tournâmes donc la proue vers Stamboul; à peine une demi-heure après, la nuit tombait sans crépuscule, et l'obscurité était complète. Une brise légère s'étant levée, on avait dressé la voile, et nous filions rapidement sans qu'aucun bruit, pas même celui des rames dont on avait cessé de se servir, troublât le silence qui nous environnait. Nous tenions, pour mieux profiter du courant, le milieu du canal, dans lequel rien ne bougeait, et qui nous eût semblé vide si nous n'avions entrevu de temps en temps les formes indécises de quelque navire à l'ancre. Des deux côtés, les rives étaient marquées par des centaines de petites lumières, puis parfois par un kiosque plus éclairé,

¹ Qui ne reconnaît ici distinctement une de ces figures, de ces légendes naturalistes, source première de toute mythologie?

qui projetait sur l'eau un long rayon lumineux que nous faisons trembler en passant. Ce calme général et profond, que rendait plus sensible encore le souvenir de l'animation de la veille, n'avait pas tardé à nous gagner nous-mêmes; nous échappions à la sensation qui nous tenait depuis tant de jours sous son empire, nous revenions à la pensée, à la méditation.

Cependant, depuis quelques instants nos caïdji regardaient fréquemment du côté de Constantinople, nous montrant l'horizon, parlant de Stamboul et nous disant des choses que nous ne pouvions comprendre. Notre drogman nous apprit bientôt qu'il s'agissait d'un incendie. En effet nous vîmes s'élever, dans la direction indiquée, une lueur assez semblable à une aurore boréale. De moment en moment elle grandissait et devenait plus vive. Un éclair illuminant tout le Bosphore brilla au front du Château-d'Europe, et un coup de canon retentit, puis un deuxième, et ainsi jusqu'à dix, signal ordinaire d'alarme. Les veilleurs parcouraient le rivage en jetant des cris sinistres; les navires de guerre sortaient de leur sommeil et de leur obscurité, faisaient descendre les équipages dans les chaloupes et les envoyaient à terre : c'était réellement un incendie, et des plus violents. Tout cela offrait un tableau grandiose, magique; mais que de désastres il présageait! Nos rameurs se hâtaient, et à mesure que nous approchions le feu gagnait. Des gerbes embrasées s'élançaient dans tous les sens; les chevilles et les nœuds des boiseries sautaient avec un bruit semblable à celui d'une forte mousqueterie. Toutes ces maisons de bois, desséchées par de longues chaleurs, s'enflammaient comme des bottes de paille; on voyait la flamme serpenter, courir d'un toit à l'autre et les envelopper : ce ne fut plus bientôt qu'un vaste foyer incandescent, qui éclairait le ciel, la mer et la campagne comme le soleil en plein midi.

Une heure après que nous avions commencé à apercevoir l'incendie, nous débarquions. Le feu consumait, à quelques pas de notre hôtel, un quartier de Péra. Son intensité était la même; mais on était parvenu à le concentrer, et le faubourg n'avait plus à craindre une destruction totale. La foule revenait silencieuse; pour elle aussi le spectacle était terminé.

Ce matin nous sommes retournés au lieu du sinistre. Deux cents maisons ont été consumées; sur le terrain qu'elles occupaient, il n'y a plus qu'une large place, quelques poutres fumantes, et les familles des incendiés attendant qu'on vienne à leur secours et qu'on leur procure un asile. Ces pauvres gens sont du reste calmes et résignés, je dirais presque indifférents; pas un qui murmure; — c'était écrit : *Ev-Allah*,

louange à Dieu ! Au surplus, l'incendie n'a pas sous ce climat heureux les graves conséquences qu'il présente chez nous. Les mobiliers détruits ne se composent guère que d'un méchant coffre, de quelques hardes et de pipes ; coucher à la belle étoile n'est pas bien dur, quand on est habitué à passer la nuit sur la terrasse de sa maison ; enfin, la fréquence de ces désastres y accoutume l'esprit. Le feu est même souvent ici, dit-on, une mesure d'ordre ou d'assainissement ; on a vu, notamment, des quartiers d'où l'on ne parvenait pas à extirper le brigandage ou la peste, s'embraser fort à propos et étouffer le fléau dans ses flammes ; d'autres fois, à en croire mon Guide, on aurait eu recours à cette extrémité pour des motifs moins plausibles : « Lorsque Mahmoud, dit-il, eut envie d'utiliser les voitures européennes que l'Angleterre lui avait envoyées en cadeau, la ville impériale n'avait que deux rues carrossables. Alors il fallut bien employer le remède tout-puissant ; une grande et belle rue, tracée et déblayée par cet étrange mode d'expropriation forcée, s'étendit bientôt depuis le pont qui traverse le port jusqu'à la place du Séraskier. » C'est très-possible ! Et puis, pourquoi le Turc tiendrait-il tant à son toit, s'il ne fait, comme on le prétend, que camper en Europe ?

V.

ESKI-SÉRAÏ — SAINTE-SOPHIE. — MOSQUÉES. — TURBÈS.

Avant-hier soir, on nous prévint que le firman désiré allait être signé, qu'il n'était valable que pour un jour, et que la tournée commencerait peu après le lever du soleil.

Le lendemain, en effet, un officier de la Sublime-Porte se présenta à notre hôtel. Il tenait à la main, renfermé dans un étui doré, le précieux écrit. Plusieurs cavas, armés de sabres et un pistolet sur chaque hanche, traînaient à sa suite leurs éternelles pantoufles. Ce cortège semi-sérieux, semi-risible, nous mena vers l'Eski-Séraï (vieux sérail), où nous fûmes fort surpris de trouver une foule inusitée qui semblait nous attendre. — Un firman du genre de celui que nous avons obtenu se refuse rarement ; mais il coûte cher, et partant ne se demande guère. Lors donc que quelques voyageurs se cotisent pour en faire les frais, tout Stamboul le sait, et maint curieux peu fortuné, maint pèlerin pieux, surtout force conscrits nouvellement débarqués de la province, se glissent sur leurs pas en se disant de leur suite et en les

priant de vouloir bien se faire les complices de cet innocent subterfuge. Comme ces intrus sont presque toujours des Osmanlis, l'officier ferme volontiers les yeux et n'exprime aucun étonnement de se trouver à la tête d'une si nombreuse caravane.

Séraï est un mot persan que les Turcs ont adopté et qui veut dire palais. Le *séraï*, ou le palais par excellence, est celui qu'ont construit et habité, peu après leur entrée à Constantinople, les princes ottomans. Il occupe, semblable à une ville, toute la place que prenait la primitive Byzance. Un mur épais, flanqué de tours, l'environne et en fait à volonté une forteresse. Entre cette enceinte sont entassés, sans art ni symétrie, mais dans un désordre pittoresque cependant, jardins, fontaines, palais, kiosques, bains, écuries, mosquées et casernes; — inextricable dédale, où la pensée se perd aussi bien que les yeux.

Nous entrâmes par la porte qui s'ouvre sur la Corne d'Or et pénétrâmes directement dans le corps de logis principal. La solitude et le silence de ces lieux, qu'on n'habite plus, frappent défavorablement dès l'abord. L'abandon de l'Eski-Séraï, qui est, avec son histoire à la fois glorieuse et sombre, ses cimenterres et ses fleurs, ses odalisques parfumées et ses têtes sanglantes, le symbole de l'empire turc, en marque bien la décadence. Ses sultans, fuyant, malgré le charme de la situation et le prestige des souvenirs, ces murs témoins importuns d'une puissance évanouie, s'en sont allés dresser dans quelque courbe du Bosphore un kiosque fragile, image de leur état actuel et présage de leur prochain avenir : ils ont posé ainsi, *non autem a semetipsis*, un acte fatidique dont ils sont seuls peut-être à ne pas comprendre le sens.

Dès maintenant déjà, le *séraï* délaissé semble ouvert au premier qui se présentera pour l'occuper; il n'a plus aucun mystère, et on le parcourt tout entier. La visite de ce palais est un long désenchantement, une désillusion complète. Pâle copie des résidences royales les plus humbles de l'Europe, il ne répond à rien de ce qu'on avait rêvé. Les salons, dont l'architecture n'est ni belle ni originale, sont vides et dégarnis; on y a froid malgré tous les rayons du soleil d'Orient. Vous ferai-je l'énumération de tous ces appartements, qui n'ont que l'avantage d'être spacieux? C'est une salle de bal, ou plutôt de danse, dont le parquet se détraque; c'est un musée qui renferme les cimenterres des anciens sultans, seuls objets précieux que leurs derniers successeurs y aient laissés, n'en ayant sans doute que faire; c'est le gynécée, où gisent entassés — *horresco referens* — une centaine de maigres matelas, autrefois la couche des odalisques. Voici un long couloir, badigeonné à la chaux et orné de mauvaises gravures enluminées. Une petite salle

octogone, située dans la partie la plus retirée du palais, offre cependant un charme particulier et éveille vivement l'attention. Elle est tout entière de marbre blanc richement sculpté et doré; la voûte, percée de jours imperceptibles, y laisse pénétrer une lumière rosée et mystérieuse; une élégante conque d'albâtre, dans laquelle de grosses joues de satyres versent une eau odorante, s'y élève au centre : c'est le *Bain de l'amour*, où l'on conduisait la *Kadine*¹ dont les grâces avaient su mériter le mouchoir brodé d'or; —

. σιλιπναὶ δ'ἀπέπιπτον ἑρσαι².

Au temps de la splendeur ottomane, aucun chrétien ne pénétrait dans la partie du sérail que nous venons de voir. Les ambassadeurs des puissances étrangères n'y entraient pas eux-mêmes; ils étaient reçus dans un petit kiosque situé en dehors de cette enceinte réservée. La salle dans laquelle on leur accordait de contempler Sa Hautesse est de moyenne grandeur, sombre et passablement malpropre. Le trône en occupe un des angles, perdu dans l'obscurité : c'est une sorte d'estrade recouverte d'un dais que soutiennent quatre colonnes de cuivre doré, incrustées de pierreries. Vous connaissez peut-être la scène qui se passait lorsque, dans un jour de réception, l'*Ombre de Dieu* daignait venir s'accroupir sur ce divan fameux. « Seigneur, disait du seuil de la porte l'officier chargé d'introduire le ministre étranger, Seigneur, un voyageur fatigué demande votre protection et l'hospitalité; voulez-vous lui permettre de s'abriter à l'ombre de votre justice et de se désaltérer à la fontaine de votre munificence? — Que cherche-t-il et que veut-il? lui répondait-on. — Seigneur, il vient des confins de la terre pour saluer votre gloire et admirer votre splendeur; dans ses mains il porte l'or et l'encens qu'il désire déposer à vos pieds comme gage de soumission. — Qu'il entre, et que ses yeux éblouis s'abaissent vers la terre! » — *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Autour de la salle du trône sont d'autres bâtiments dont je n'ai rien de particulier à vous dire. On nous nomma la bibliothèque, le palais des eunuques blancs et noirs, le *khazné*, ou trésor, les bains du sultan Sélim. Nous traversâmes ensuite le vestibule où l'on décapitait les pachas, et dans lequel les traces de sang ont disparu sous des peintures à fresque qui représentent des prairies vert-épinard, des moutons, des bergers, des bergères, des houlettes et des pipeaux :

O Melibæe, deus nobis hæc otia fecit!

¹ Nom qu'on donne aux favorites du sultan.

² *Iliade*, XIV, 351.

Plus loin est l'antique église que Constantin consacra sous le nom de sainte Irène. Ce temple est le seul que les Turcs ne vouèrent pas au culte de Mahomet; ils en ont fait un dépôt d'armes. Avant d'y avoir pénétré, les étrangers s'imaginaient qu'il devait contenir des curiosités sans nombre; mais ici encore les Osmanlis ont déjoué leur attente : au lieu de toutes ces antiques armures qu'on espérait y rencontrer, il ne s'y trouve que des fusils de fabrication moderne et d'humbles briquets. Quant à l'édifice lui-même, il disparaît tellement derrière les engins de guerre qu'on y a entassés, que je ne saurais vous en parler.

Nous quittâmes le séraï par la Porte sublime ou impériale (*Babihoumayoun*), où nous vîmes, en nous retournant, les niches dans lesquelles on plaçait les têtes des suppliciés. Elles aussi, grâce à Dieu, étaient vides.

A quelques pas de là s'élève le temple célèbre de la Sagesse divine : *Ἁγία Σοφία*. Les constructions dont on a entouré la basilique la cachent presque complètement; de nombreux contre-forts et des minarets ajoutés depuis la conquête en détruisent l'effet, surtout celui de la coupole. Il faut donc se hâter d'entrer; mais lorsqu'on a passé sous une des neuf portes du temple, et qu'on laisse errer ses regards entre ces murs tant vantés et autrefois si splendides, on n'éprouve pas d'abord un moindre désappointement. On se demande avec peine où sont allés cet or et cet argent, ces pierres précieuses, ces mosaïques incomparables, en un mot, toutes ces richesses que les empereurs d'Orient y semèrent pendant une si longue suite de siècles. Un affreux badigeon blanc recouvre tout l'édifice. Le marbre plus ou moins entier du pavement disparaît sous des nattes grossières, dont les longues bandes, en courant dans un sens oblique, contrarient toutes les lignes, déroutent l'œil et font croire, tant qu'on ne s'est pas rendu compte du véritable état des choses, à un vice de construction. Cette dernière singularité provient d'une nécessité religieuse : il fallait tourner de quelque façon vers la Mecque la basilique que les chrétiens, d'après leur coutume, avaient dirigée vers Jérusalem, et trouver ainsi le moyen d'indiquer à l'attention du fidèle un point de l'horizon autre que celui que marque l'abside¹; c'est dans ce but qu'on eut recours à l'ingénieux expédient dont je viens de faire mention. La confusion qui en résulte est augmentée encore par la présence d'échoppes de bois, que des

¹ On sait que le musulman, en faisant sa prière, doit avoir le visage tourné dans la direction de la ville sainte du prophète.

vendeurs de korans et des écrivains publics ont adossées aux bas côtés dans toute la longueur de l'église. Tout ce qui pouvait rappeler le culte chrétien a été, du reste, impitoyablement retranché; pour parvenir à le faire disparaître, on a entaillé les colonnes, brisé les marbres et écorné les chapiteaux.

Lorsque l'esprit se remet cependant de cette impression première, il parvient à saisir encore l'économie architecturale de l'édifice et ses principales lignes : il est de ces beautés qu'une destruction totale peut seule anéantir. C'est du haut de la galerie où se tenaient les femmes et les catéchumènes qu'on embrasse le mieux dans son ensemble ce rectangle aux proportions grandioses. L'œil le parcourt, le sonde dans toutes les directions, sans que les colonnes, qui y figurent une croix grecque, l'arrêtent nulle part. Au centre s'élève le dôme, dont le diamètre détermine la largeur de la nef. Rien de plus saisissant et d'un effet plus inattendu que cette coupole circulaire inscrite dans ce carré, et qui, sans points d'appui apparents, s'élance vers le ciel avec une légèreté inimaginable. Elle est percée de quarante-huit fenêtres cintrées qui, laissant passer des flots de lumière, la font paraître à jour et bleue comme le ciel même. Les bas côtés sont divisés, dans le sens de leur longueur, en trois parties, qui contenaient des chapelles, et se trouvent séparés de la nef principale par quarante grosses colonnes. Du chapiteau de ces colonnes partent des arcs plein-cintre, sur lesquels repose la galerie des tribunes, d'où s'élèvent à leur tour les soixante-sept colonnes plus élancées et plus minces qui soutiennent la voûte. Au fond était la table sainte, *ἄγια τράπεζα*, que le soleil levant venait frapper de ses rayons à travers les trois hautes croisées de l'abside. Cet autel a disparu avec bien d'autres choses] que je n'ai pas à vous rappeler, et dont vous pourrez trouver ailleurs le détail.

En sortant de la basilique, nous traversâmes la place de l'Atrium, où l'on trouve encore quelques vestiges du portique d'ordre ionique qui l'entourait. Au milieu était placée une fontaine à laquelle on puisait l'eau pour les ablutions, car cet usage n'est pas spécial aux musulmans, et les Grecs le connaissaient déjà.

Entre Sainte-Sophie et l'ancien Hippodrome est la caserne ruinée des janissaires. Des fûts de colonne, des pans de murs, des débris de tout genre en jonchent le sol, que laboura pendant une heure la mitraille meurtrière. Vous connaissez l'histoire de cette milice turbulente du belliqueux Orcan, ses révoltes périodiques, ses privilèges excessifs, sa puissance trop souvent nuisible. Elle tomba sous les boulets de Kosrew, ministre des vengeances et des desseins du sultan Mahmoud; avec elle

s'écroulèrent le vieux fanatisme ottoman, l'opposition obstinée aux réformes, mais aussi le plus solide rempart du mahométisme et de l'Empire.

L'Hippodrome, où nous arrivons, est une vaste place, appelée aujourd'hui *At-Meïdani*, qui avait à Constantinople la même importance que le Pnyx à Athènes. Elle fut témoin tour à tour des controverses religieuses, des luttes politiques et des fêtes impériales. La jeunesse venait s'y exercer à la lutte, et spécialement, comme son nom l'indique, à la course des chevaux et des chars. Des portiques l'environnaient, étalant avec complaisance les chefs-d'œuvre de la statuaire antique enlevés à tous les temples de la Grèce. De tout cela, rien ne reste; car je ne saurais compter pour quelque chose un obélisque placé du temps de Théodose, une colonne ou pilier carré élevé par quelque Porphyrogénète, et un débris de trépied qu'on dit venu de Delphes.

La place, quoique grande encore, énorme même pour une ville d'Orient, n'a plus que le quart de son étendue primitive; le sultan Achmet en a pris la plus grande partie pour y placer sa ravissante mosquée. Celle-ci n'est point entourée, comme Sainte-Sophie, de constructions étrangères et parasites; elle se montre tout entière dans son développement et ses détails, entre ses six minarets blancs, les plus beaux et les plus riches de Stamboul, les seuls qu'on puisse embrasser d'un regard de la base au sommet.

La mosquée d'Achmet offre, comme la plupart des édifices de ce genre, un mélange de byzantin et de persan, modifié par l'imagination arabe. Pour y entrer, on passe d'abord par une vaste cour rectangulaire, dont le mur de clôture est percé, dans toute sa longueur, de petites croisées géminées et ogivales, et qui est plantée d'arbres; elle contient de plus, à droite et à gauche, des constructions très-basses et sans étage, composées de chambres, d'écuries et d'une salle de bain à l'usage des étrangers: c'est le khan de la mosquée. Cette pieuse coutume, si générale en Turquie, qui consiste à rapprocher du temple l'hôtellerie, l'hôpital et l'école, m'a toujours singulièrement touché et ravi. Elle a sans contredit des inconvénients que je ne me dissimule pas, et peut donner lieu à de graves abus; mais le sentiment qui l'a inspirée n'en est pas moins admirable. L'islamisme a parfaitement compris, rendons-lui cette justice, que les institutions charitables accompagnent et ornent bien mieux la maison de Dieu que le luxe de l'or et des pierreries.

La seconde cour, sorte de parvis ou de propylées, a la forme d'un carré, dont l'un des côtés est dessiné par le temple ou la mosquée

proprement dite, et les trois autres par des portiques à colonnades et à arcades surmontés d'un grand nombre de petits dômes. Elle est entièrement pavée de marbre, et contient au centre la fontaine d'usage plus gracieusement sculptée encore qu'aucune autre. A ces galeries profondes, à ces marbres légèrement jaunis, à ce silence religieux qui vous pénètre de respect, on se croirait volontiers dans quelque cloître du moyen âge.

La façade occidentale de la mosquée, celle qui donne par conséquent sur la cour où nous nous trouvons, est recouverte également de marbre et percée de quelques croisées. Le tympan et les voussures de la porte d'entrée sont décorées de ces petites niches en encorbellement qui sont particulières à l'architecture arabe, et dont l'ensemble présente un aspect si léger et si original. A l'intérieur, le temple a quelque chose de grandiose et de solennel. C'est un vaste édifice soutenu par une forêt de colonnes, qui le divisent en un grand nombre de nefs parallèles. Celle du milieu, la plus large, va de la porte au chevet, ayant au centre quatre gigantesques piliers qui portent la coupole. Les arcades sont généralement en ogive. — Dans la partie du temple tournée du côté de la Kaaba est une niche qui remplace notre abside et qu'on nomme le *mirab* ; des versets du Koran y sont inscrits en lettres d'or, et le livre saint lui-même s'y trouve déposé. Près de ce sanctuaire est la chaire (*minbar*), du haut de laquelle l'imam récite la prière publique, et en face de celle-ci, la tribune du sultan. Ce sont là les seuls meubles du monument, dont la nudité est du reste complète. J'ajouterai cependant qu'un voile tendu aux dernières colonnes de gauche y marque encore la place réservée à l'école.

Telle est, autant que j'ai pu en juger par une inspection rapide, la plus vénérée des mosquées de Stamboul. Il y a sans doute chez elle moins d'art, de science et de beautés de détail que dans la basilique de Justinien ; mais elle est intacte, et affecte dans son ensemble un air de majesté qui supplée merveilleusement à la perfection architecturale.

Notre tout-puissant firman nous ouvrit encore quelques autres mosquées : celle d'Osman, dont l'atrium possède un sarcophage de porphyre que l'on dit avoir contenu les cendres de Constantin, et qui est, dans tous les cas, remarquable ; celle de Bajazet, aux innombrables pigeons, qu'on prétend descendus d'un couple que le fondateur y aurait placé de sa main, et qui jouent ici le rôle des pigeons de Saint-Marc à Venise ; la Souleimaniyé, plus riche en ornements que celle d'Achmet, plus pure peut-être même comme style, et éclairée par de magnifiques vitraux peints d'origine persane. Tous les grands traits

architectoniques de ces temples sont les mêmes, et je n'en recommencrai pas la description.

Il y a à Stamboul trois cent quarante-six mosquées, et ce nombre n'est que rigoureusement suffisant eu égard à l'exactitude avec laquelle les musulmans s'acquittent de leurs devoirs religieux. Cinq fois le jour, le muezzin appelle le fidèle au temple; et Mahomet recommande en effet la prière à chaque page de son livre. « Dieu n'a créé les hommes et les génies, dit-il, qu'afin qu'ils l'adorent. — Observez donc avec soin les heures des prières et la prière du milieu, et levez-vous à la prière pénétrés de dévotion. — Si vous craignez quelque danger, vous pouvez prier debout ou à cheval; quand vous êtes en toute sécurité, pensez de nouveau à Dieu. — Et dans la nuit, consacrez vos veilles à la prière; ce sera pour vous une œuvre surérogatoire¹. » L'ablution commence la cérémonie, car il est écrit : « O croyants! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons². » Laissant leurs chaussures au portail, ils entrent et se tournent vers la Kaaba de la Mecque, conformément au précepte : « Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel; nous voulons que tu le tournes dorénavant vers une région dans laquelle tu te complairas. Tourne-le donc vers la plage de l'oratoire sacré; en quelque lieu que vous soyez, tournez-vous vers cette plage³. » Debout et les bras tendus vers le ciel, ils murmurent des prières en élevant de temps en temps la voix, d'après l'ordre de Mahomet⁴, pour prononcer le nom d'Allah. Ils s'agenouillent, s'étendent à terre, touchent le sol du front, et recommencent ainsi plusieurs fois de suite. En accomplissant cet acte, tous leurs mouvements sont nobles et respectueux; leurs têtes s'inclinent lentement, car ils craindraient de ressembler, comme le remarque le Koran, à des poules qui becquètent; leurs yeux demeurent fixés sur le point de l'horizon où ils placent la Kaaba; toute leur personne enfin porte l'empreinte la plus profonde du recueillement et de la foi. Avoir une religion et la pratiquer est une même chose pour le Turc; le respect humain qui empêche de témoigner de sa croyance lui est, je ne dirai pas antipathique, mais inconnu.

Il est rare de rencontrer des femmes dans les mosquées. Nulle part le Koran ne leur fait une obligation de s'y rendre ni de prier; il ne le

¹ *Koran*, II, 239, 240; XVII, 81; II, 56.

² *Koran*, V, 8.

³ *Koran*, II, 139.

⁴ *Koran*, VII, 204.

leur défend pourtant pas non plus, car Dieu a révélé à son prophète que « hommes ou femmes qui pratiqueront les bonnes œuvres et qui seront en même temps croyants, entreront dans le paradis et ne seront pas fraudés du plus petit brin de récompense¹ ».

Mais je ne puis m'arrêter davantage à la doctrine et au culte musulmans (*mouslim*, livré à Dieu, résigné à la volonté de Dieu), quoique j'eusse aimé à vous en entretenir avec quelque développement; des mosquées, on nous entraîne aux *turbés*, ou tombeaux. Par là, je n'entends pas vous parler de ces pierres coloriées et dorées que surmonte un turban sculpté lorsqu'elles appartiennent à un homme, qui se terminent en pointe quand elles marquent la place d'une femme, et qu'on trouve plantées par milliers dans tous les cimetières; il s'agit de ces tombes impériales, dont les dimensions ne sont guère inférieures à celles d'un temple, et qui tiennent le plus souvent à la mosquée que le mort fit construire. Ce sont des monuments de forme et de style assez différents, divisés en plusieurs salles destinées à des usages divers, mais généralement pieux. La partie centrale, ou *turbé* proprement dit, est presque toujours une vaste rotonde de marbre couronnée d'une coupole, au milieu de laquelle se trouve le cercueil du fondateur, recouvert de riches cachemires, d'un turban à aigrette de diamants et quelquefois d'armes splendides. Autour du cercueil du sultan sont ceux de ses femmes et de ses enfants, placés sur des estrades de moins en moins élevées en proportion de l'âge et du rang du mort, et chargés également de tissus précieux qui retombent jusqu'à terre et couvrent le parquet. A tous les coins de la salle enfin sont posés des coffrets incrustés de nacre et remplis de parfums. Tout cela forme un ensemble, je n'ai pas besoin de vous le dire, qui n'a rien de funèbre ni de lugubre; le turbé présente au contraire, lorsque le soleil vient éclairer à travers les grilles dorées de ses larges croisées ces éclatantes étoffes, quelque chose de singulièrement riant : tel est du reste l'aspect général que le Turc aime à donner à la mort.

Le nombre de ces turbés est considérable; mais un seul a un caractère réellement frappant et original : celui de Soliman II, ou le Magnifique, et de la fameuse Roxelane. Les murs sont revêtus de briques émaillées de diverses couleurs et disposées de façon à former de gracieux dessins; les vitrages, peints comme ceux de la mosquée attenante, ont un éclat incomparable. Ajoutez à cela l'importance des souvenirs, et vous comprendrez qu'on puisse être ému.

¹ *Koran*, iv, 123.

En quittant l'Osmaniyé, le dernier monument que nous visitâmes, deux ou trois cents personnes nous suivaient. Ce nombre de curieux, recruté de çà et de là, était devenu insensiblement assez considérable pour que, sans nous en douter, nous fissions émeute dans les rues de Stamboul, que nous parcourions en triomphateurs. Mais lorsque notre cicerone officiel eut déclaré la tournée terminée, la foule des visiteurs, à l'idée de l'inévitable *bakhchich*, se dispersa comme par enchantement, et nous regagnâmes seuls les hôtels de Péra.

VI.

LA PRIÈRE DU VENDREDI. — LES EAUX-DOUCES D'ASIE.

Le vendredi fut réservé au Seigneur par Mahomet, et il est resté en respect dans l'islamisme comme le sabbat chez les juifs et le dimanche chez les chrétiens. Ce jour est pour les Turcs vraiment le jour du repos. Il n'est pas consacré exclusivement aux exercices religieux et à la retraite, comme dans quelques pays d'Europe. Il n'annonce point non plus comme dans d'autres, les joies folles et la dissipation : c'est au terme de la semaine, comme l'heure de midi au milieu de la journée, un temps de calme béatitude, de *kef* par excellence. Le musulman, sous l'impression de son climat enchanteur, ne croit pouvoir honorer mieux la Divinité qu'en jouissant avec dignité des bienfaits qu'elle lui prodigue.

En ce jour-là, le sultan, sortant du mystère dans lequel il s'enveloppe, va faire successivement dans l'une des mosquées de Stamboul ce qu'on appelle la prière publique; hier, c'était au tour de celle de Bébek, village bien connu des rives du Bosphore. Curieux d'assister à cette cérémonie, et un peu aussi de voir Abd-ul-Medjid, nous prîmes un caïque et allâmes nous laisser bercer au gré des flots en attendant son passage. Le soleil était superbe, et l'eau reflétait dans tous les sens ses joyeux rayons de fête. Les vaisseaux pavoisés portaient au haut des mâts leurs flammes rouges marquées du croissant. L'infanterie turque, rangée le long des quais sur toute la distance qui sépare Bechik-Tag de Bébek, c'est-à-dire l'espace d'une lieue, semblait une haie de feu, tant le fer des mousquets ruisselait de lumière. A onze heures, le canon de Top-Khana retentit douze fois, et le sultan sortit avec son escorte du *caikana* du palais. Quatre embarcations de douze paires de rames chacune se suivaient. Dans les deux premières, richement décorées, se tenaient les principaux officiers de la cour, le dos tourné du côté de la

proue et la tête inclinée en signe de respect vers le calque impérial. Celui-ci venait le troisième, léger malgré sa longueur, ciselé et doré comme un bijou; jamais flot ne porta objet à la fois plus gracieux et plus riche. A l'arrière, sous un dais d'or aux draperies de velours rouge, siégeait entouré de ses ministres le tout-puissant empereur. Devant lui on voyait à chaque coup de rame s'incliner tous ensemble, comme mus par un ressort, les vingt-quatre fronts des rameurs. Enfin, le dernier canot portait les autres personnages de la suite. Tout ce cortège fuyait avec une rapidité fantastique; et partout sur son passage le canon grondait, les soldats présentaient les armes, les tambours battaient aux champs et les musiques jouaient.

Quand nous abordâmes à Bébek, le sultan, que nous n'avions pu suivre qu'à distance, était déjà dans la mosquée. Enfermé seul avec l'imam, il récitait la prière d'usage, prosterné devant « le Dieu unique en dehors duquel, dit Mahomet, il n'y a ni dieu, ni puissance, et à qui appartient l'empire des cieux et de la terre »¹. Il sortit une demi-heure après son entrée dans le temple, et retourna vers les calques entre une double haie de soldats placés pour maintenir la foule. A mesure qu'il avançait, les têtes se baissaient comme dans la crainte de porter sur sa personne sacrée un œil téméraire; lui seul jetait à droite et à gauche ces regards lents et fixes qui constituent la façon de saluer d'un empereur ottoman. Parvenu au bord de l'eau, il congédia sa suite, prit une embarcation moins somptueuse et s'en alla descendre incognito au kiosque de la sultane validé, c'est-à-dire de sa mère, chez laquelle il se rend fréquemment, et pour qui il semble avoir un profond amour.

Quittons à notre tour ces lieux qui seront bientôt déserts et prenons la foule pour guide, car il n'est pas de meilleur moyen de connaître un pays que d'en suivre les usages.

En face du village de Bébek, un peu en deçà du château d'Asie et sur la même plage, se cache au fond d'une petite baie le délicieux vallon des Eaux-Douces. La rivière Gueuk-sou, qui lui donne son nom, y serpente entre d'épais gazons, des maronniers et des platanes; les blanches tours de la forteresse s'élèvent à gauche au milieu de massifs de verdure, un kiosque le ferme à droite, et au fond est la montagne qui l'enveloppe de ses replis. C'est là qu'on se rend, vers l'heure où le sultan termine sa prière, pour y passer à l'ombre une partie du jour sanctifié. Nous nous y fîmes conduire. Une quantité considérable de

¹ *Koran*, II, 160; XI, 7, 14; XXVI, 70; XXX, 17, 25; LVII, 2; et *passim*.

caïques, sur lesquels il fallut passer pour atteindre le rivage, en encombraient les abords. Au delà, la prairie vue à une certaine distance semblait un champ de bluets et de coquelicots, tant elle était émaillée de rouges tarbouchs et de bleus férédjés. Lorsque nous fûmes arrivés, nous nous trouvâmes en face d'un tableau dont aucune de nos promenades ou de nos réunions publiques ne saurait donner une idée. Figurez-vous deux groupes immenses, séparés à vingt pas d'intervalle par une barrière invisible, mais infranchissable, concentrés sur eux-mêmes, ne s'accordant réciproquement aucune attention, morts l'un à l'autre comme si un monde ou un siècle les divisait. Vous rappelez-vous l'aspect qu'offrait dans notre enfance à l'heure du service divin une église de campagne, alors que les paysans, d'un côté de la nef, et les paysannes, de l'autre, semblaient se fuir mutuellement, comme s'ils n'auraient pu se trouver en contact sans affliger les anges et réjouir Satan ? Eh bien, ici, c'est toujours encore, au motif près peut-être, comme autrefois dans nos temples rustiques. Ne vous en étonnez pas trop pourtant, car nous n'avons là qu'un nouvel exemple d'une coutume générale que le préjugé entretient sévèrement. Le Turc n'a devant le public aucun rapport avec ses femmes, et bien moins encore avec celles d'autrui. Elles sont pour lui comme des enfants auxquels il porte une affection toute paternelle, qu'il visite à heure marquée et dont il laisse ensuite le soin et la surveillance aux eunuques et aux esclaves. Jamais il ne sort avec elles ; et s'il vient à les rencontrer hors de chez lui, c'est sans les reconnaître, car les arrêter ou leur adresser la parole serait commettre une haute inconvenance.

Commençons donc, puisqu'il en est ainsi, par parcourir le côté des hommes ; plus tard, nous essayerons de profiter de nos privilèges nationaux pour nous glisser du côté des femmes.

Ce qui distingue le premier groupe, c'est surtout le calme et la tranquillité ; il nage dans une atmosphère de quiétude, enveloppé d'un nuage de fumée d'où s'exhale le double arôme du tabac et du café. Chaque arbre a son cercle de fumeurs accroupis sur des tabourets de paille, seul siège connu dans ces parages, excepté chez les Francs. Ceux qui n'ont pu trouver place sous ces ombrages choisis se sont disséminés au loin dans la plaine. Ici est étendu, sur un tapis de Smyrne, un élégant effendi que servent des esclaves. Là, deux vieux Turcs à barbe blanche se partagent une pastèque, pendant qu'un troisième, le front dans la poussière, adresse à Allah sa libre et fervente prière. Ça et là, des cafédji préparent leur boisson odorante ; des marchands de sorbets circulent entre les rangs pressés des consommateurs,

et des soldats se promènent en faisant fort à leur aise une police superflue. Un groupe un peu plus animé, et d'où partent quelques éclats de rire, fait seul diversion à l'extrémité de la vallée. Deux bouffons y jouent une misérable farce entremêlée de coups de bâton, de soufflets, de chutes, de grimaces et de ces paroles graveleuses dont les Turcs sont si friands. Leur auditoire, peu nombreux, est composé principalement d'enfants et de jeunes gens, parmi lesquels nous en remarquons quelques-uns à la chevelure longue et bouclée, au teint pâle et maladif, vêtus de robes de pourpre ornées de franges d'or, d'une allure enfin aussi efféminée que singulière, et qui semblent l'objet des attentions d'hommes plus âgés dans la société desquels ils se trouvent. Ces pauvres jeunes gens sortent d'une ruelle infecte de Galata, dont j'aurais bien des choses à vous dire;

Mais je *les tais*, par respect pour les mœurs,

quoiqu'elles ne nous eussent fait courir aucun danger et qu'elles ne puissent guère surprendre un lecteur aussi assidu que vous des dialogues de Platon.

Le cercle des femmes, dans lequel il nous tarde de pénétrer, présente un coup d'œil bien différent. Vives et rieuses, celles-ci courent, jasant, badinent, fument le chibouk, boivent le café, se pressent autour de la charmante fontaine du vallon dont elles ont momentanément la propriété, reviennent s'accroupir près de leurs compagnes, repartent encore, semblent enfin vouloir prendre leur revanche du repos forcé de la semaine. Dans ce mouvement et cette gaieté, les férédjés, glissant insensiblement des épaules, retombent au-dessous de la taille, les yasmaks se relâchent, et on voit se révéler bien des détails de toilette, bien des secrets qui partout ailleurs demeurent impénétrables. Gueuk-sou paraît être pour ces dames un lieu de liberté relative, où elles agissent à peu près comme elles le feraient entre les quatre murs du harem, sans plus se préoccuper du cercle voisin que celui-ci n'est ému lui-même de leur présence.

Sur un des côtés de notre groupe de femmes sont rangés les *arabah* qui les ont amenées. L'*arabah* est un lourd chariot, assez semblable à ces chars rustiques dont on se sert dans les Flandres pour rentrer la moisson; peint de couleurs éclatantes, recouvert d'un voile de pourpre et orné d'une profusion de clochettes et de petits miroirs qui vibrent à chaque tour de roue, il s'avance lentement traîné par une paire de bœufs sur lesquels flottent également des centaines de rubans, de plaques de métal, de galons et de dorures; à l'intérieur enfin, sont

cinq ou six banquettes couvertes de tapis, où s'assied le harem, maîtresses et esclaves. Arrivé à destination, on détèle les bœufs et on place à l'arrière du véhicule une sorte d'échelle, par laquelle les femmes montent et descendent, soit qu'elles aillent s'installer à proximité de ce gynécée improvisé, soit qu'elles y restent et s'y fassent servir les rafraîchissements. Parmi les arabah se trouvent aussi, mais en bien moindre nombre, quelques-unes de ces voitures à deux ou à quatre places, dont la forme pourrait rappeler celles du dix-septième siècle, et qu'on nomme *talicah*; elles annoncent généralement un harem plus restreint, ou quelque fière favorite désireuse de s'isoler de ses compagnes ou de ses suivantes. Enfin, deux ou trois attelages plus modernes, venus d'Europe, sans doute pour quelque dame franque, arménienne ou grecque, complètent la file.

Afin de pouvoir mieux tout examiner à notre aise, nous nous étions accroupis sous quelques arbustes, dont le feuillage nous protégeait à la fois contre les rayons du soleil et les regards vigilants des cavas; car, en nous introduisant du côté des femmes, nous ne manquions pas seulement à la coutume, mais, ce qui était plus grave, au règlement de police qui préside à ces réunions. Mon compagnon de voyage, occupé à faire passer sur son album quelques-uns des détails les plus piquants de la scène, esquissait un arabah avec sa gracieuse nichée. Les femmes qui lui servaient de modèles, curieuses comme partout, lui avaient fait demander la feuille de papier sur laquelle elles voyaient passer et repasser un crayon dont elles ignoraient l'effet; et déjà leur joie à la vue du dessin et leur surprise de s'y reconnaître nous avaient été exprimées par des signes qui étaient en train de se transformer en une conversation muette des plus intéressantes, — lorsque nous fûmes aperçus et expulsés à notre grand désappointement, et un peu aussi, nous sembla-t-il, à celui de nos gentilles *hanem*.

Pendant qu'un impitoyable cavas nous chassait ainsi de ce paradis tout mahométan, un jeune homme, voyageur comme nous, se trouvait soumis à un désagrément analogue. A l'aile gauche de la phalange féminine est un kiosque où le sultan envoie à tour de rôle une partie de son harem. Quatre arabah, amenant la caravane du jour, étaient venus se placer tout près de la porte; une vingtaine d'odalisques, hermétiquement enveloppées, avaient été introduites; puis, tout était rentré dans son repos habituel. Mais quelque temps après, deux silhouettes blanches s'étaient montrées derrière le treillis de la croisée et y demeuraient fixées. Notre étranger, qui attendait impatiemment une apparition de ce genre, s'en était rapproché et s'efforçait, à grands

coups de lorgnette, d'en saisir les traits. Les odalisques s'étaient-elles effarouchées de cette témérité? ou, ce qui semble plus probable, les gardiens avaient-ils cru spontanément devoir y mettre un terme? Je ne sais; mais toujours est-il qu'une altercation s'était élevée à ce sujet entre les soldats du poste et les drogmans, et que de part et d'autre on paraissait fort animé. Le jeune homme, qui ignorait comment cela finirait et ce qu'on voulait faire de lui, ne se trouvait guère à son aise, et maudissait de tout son cœur les houris impériales, plus dangereuses à lorgner que celles de l'Opéra. Notre arrivée lui rendit l'assurance; et l'aventure, grâce à l'intervention d'un officier plus civilisé, n'eut pas de suite fâcheuse. Avouons que les Turcs ont bien quelque motif d'en vouloir aux chrétiens!

Cependant le temps avait marché; il était quatre heures. Les hommes commençaient à se rechauffer et à remettre les pipes dans les étuis; les arabah défilaient un à un, faisant lentement le tour de la plaine, puis disparaissaient: tout annonçait le moment de la retraite. Nous regagnâmes notre caïque, en lançant un dernier regard sur l'intéressante population de la vallée des Eaux-Douces.

VII.

SCUTARI. — DERVICHES HURLEURS ET TOURNEURS.

Scutari, quoique compté parmi les faubourgs de Stamboul, en est distant de toute la largeur du Bosphore et se trouve situé sur une pointe avancée de la rive asiatique. Son étendue est celle d'une ville; mais ses larges rues et ses places régulières, bordées pour la plupart de vastes casernes d'une construction récente, ont quelque chose de roide, de froid et de morne qu'on est tout étonné de rencontrer sous le ciel de l'Orient. Le silence et la solitude semblent y avoir élu domicile, et ne vouloir s'en laisser déloger ni par le bruit des armes ni par le son des tambours. Un cimetière, le plus grand des environs, l'enveloppe enfin complètement d'une noire draperie de cyprès et vient ajouter encore à la tristesse générale.

Si la ville a déjà par elle-même un air si déplaisant, ses habitants ne contribuent pas peu à l'assombrir encore. Scutari est en ce moment, dit-on, le refuge de tous les mécontents, de tous les fanatiques, de tous les ennemis des réformes modernes, en un mot, du vieux et inflexible parti turc. On y boude le gouvernement actuel, on y con-

damne ses tendances et sa politique, on y conspire sa ruine, on y rêve enfin à s'émanciper de la tutelle européenne, à relever le croissant, même à proclamer la guerre sainte. Quelque respectables que soient ces sentiments, surtout s'ils partent d'une conviction sincère, on reconnaîtra qu'ils ne sont guère propres à inspirer la gaieté et à donner de la vie à la cité où ils règnent.

Décidés à visiter ce séjour de conspirateurs, nous nous y fîmes conduire hier. Notre calque mit une demi-heure à traverser le Bosphore, qui est très-large en cet endroit. A la moitié de notre course, nous passâmes au pied d'un flot, ou plutôt d'un rocher sur lequel s'élève une tour construite par Manuel Comnène et appelée par les Turcs *Kis-Koulessi* (Tour de la Fille). A ce nom se rattache une légende.

« Fatima, fille du sultan Sélim, languissait au fond du harem impérial, en attendant qu'il plût à son père de la donner à quelqu'un de ses favoris. Jamais Mahomet ne rêva pour son ciel de houri plus ravissante que la belle Fatima. Ses yeux, dont le surmé qui teignait le bord des paupières rehaussait encore l'éclat, étaient bleus et profonds comme la mer; son teint avait cette mate et transparente blancheur qui distingue les filles de l'Orient; ses pieds chaussaient des babouches d'enfant, et ses mains n'étaient pas moins mignonnes : c'est tout ce qu'on a su, hors du harem, des charmes de Fatima.

» Un jour que la vierge, les regards tournés vers le Bosphore, songeait aux émotions inconnues de l'amour, elle vit un calque, qui fendait l'onde avec rapidité, s'arrêter soudain et venir se réfugier sous l'ombre de son kiosque. Dans ce canot était un jeune homme, beau comme un dieu antique. Une veste de pourpre brodée d'or dessinait ses formes nobles et élégantes; autour de sa taille flottaient les plis épais d'une blanche fustanelle; sur son front, que le soleil avait bronzé, brillaient l'intrépidité et l'intelligence. A sa vue, Fatima ne put retenir un cri d'admiration; et, quoique dans son trouble elle eût perdu son voile, elle restait fascinée. Le beau giaour, car c'était un Grec, la vit et l'aima; il échangea avec elle quelques paroles rapides et brûlantes, et disparut. Depuis lors, chaque nuit, une main, que la vierge seule connaissait, déposait sur sa croisée un bouquet qu'elle retirait au matin. Surveillance incessante, pièges, embûches, rien n'empêchait les fleurs de revenir. Sélim fut averti. Celui-ci, irrité de cette offense réitérée et mystérieuse, fit enfermer sa fille dans la tour du Bosphore; mais l'amour ne connaît point d'obstacle, et les fleurs arrivaient toujours. Dès ce moment, la colère du sultan n'eut plus de bornes; et comme il ne pouvait obtenir de Fatima l'aveu de son secret

ni le nom du coupable, il décida sa mort. Un matin qu'elle saisissait le bouquet accoutumé, une vipère, que son père y avait fait introduire, s'élança sur elle et la tua. A deux reprises encore, des fleurs vinrent tomber sur la croisée de la tour; mais personne ne les en retira plus; et lorsque le soleil se leva pour la troisième fois, on trouva, au lieu de roses, le cadavre d'un homme que le flot soulevait et poussait contre le roc. C'était le beau giaour, qui, en devinant le sort de celle qu'il aimait, n'avait pu lui survivre. Dieu garde, *Staferillah!* » Ainsi raconte, en secouant les cendres de son chibouk et en le bourrant de frais latakîé, le caïdji qui passe sous la Kis-Konlessi.

Arrivés à Scutari, nous n'employâmes que peu de temps à parcourir ses rues désertes, et nous nous rendîmes, par la longue avenue des tombes, à la mosquée des derviches hurleurs, qui allaient se réunir.

Le derviche est le moine de la Turquie; et il en existe un nombre considérable, différant entre eux par le costume et par la règle. Tous appartiennent à quelqu'une des congrégations religieuses qui se partagent le respect des fidèles. Les uns ne sont que simples affiliés; d'autres, soumis à des observances un peu plus sévères, ne quittent cependant pas le monde, et ajoutent fréquemment à leurs fonctions pieuses une profession mercantile; quelques-uns vivent réunis sous un même toit, sans renoncer pourtant à la liberté individuelle, et moins encore aux biens de ce monde; les derniers, enfin, qui sont les plus parfaits, mènent sévèrement en commun une vie d'obéissance, de pauvreté, de macération et de prière. Il ne faudrait pas trop s'étonner, du reste, de rencontrer au sein de l'islamisme, c'est-à-dire de la religion de l'abandon à Dieu, une catégorie de religieux si rapprochés des nôtres. Le sacrifice, la mortification, la pénitence, en un mot, l'expiation par les souffrances de la chair constitue un des besoins les plus impérieux de certaines âmes, et l'Évangile n'est pas seul à y conduire. « L'amour des plaisirs, dit quelque part Mahomet, comme les femmes, les enfants, les trésors entassés d'or et d'argent, les chevaux d'élite, les troupeaux, les campagnes, tout cela paraît beau aux hommes; mais ce ne sont que des jouissances temporaires de ce monde : la retraite délicieuse est auprès de Dieu ¹. » Ce texte pris isolément, suivant le procédé familier à l'exégèse religieuse, n'est-il pas bien propre à servir de base au monachisme?

De toutes ces corporations pieuses, la plus vénérée est celle des hurleurs. Sa hiérarchie et sa discipline la rendaient autrefois puissante

¹ *Koran*, III, 12.

et redoutable, même aux empereurs. Mahmoud, en se débarrassant des janissaires, la frappa du même coup et en dispersa les membres soupçonnés d'être l'âme de la résistance. Cette mesure si empreinte d'arbitraire émut tout Stamboul et irrita profondément les vrais croyants. Leurs réclamations, jointes à celles des victimes, furent néanmoins longtemps inutiles; et ce n'est que depuis peu que celles-ci ont obtenu de nouveau l'autorisation de s'assembler pour l'accomplissement de leurs exercices de dévotion, à la condition de se soumettre à la surveillance de l'État et de renoncer à la vie commune.

La mosquée actuelle des derviches hurleurs, située à l'extrémité du cimetière de Scutari, est construite en bois et annonce, par son air misérable, un ordre persécuté et qui craint de lever trop tôt la tête. Sa pauvreté est cependant plus apparente que réelle; car, dès qu'il s'y prêtera, les offrandes des fidèles afflueront vers lui. Les derviches se réunirent vers midi. Le président, ou général de l'ordre, se plaça sous un dais, à l'occident du temple, le visage tourné vers l'orient; à sa droite et à sa gauche étaient les principaux dignitaires; les simples membres se tenaient sur deux files, tout autour de la mosquée, au milieu de laquelle se trouvaient des chanteurs, des timbaliers et des joueurs de flûte; aux murs, enfin, étaient suspendues des chaînes de fer, des disciplines et autres instruments de pénitence qu'on emploie dans les occasions solennelles, mais dont nous ne vîmes point faire usage.

Après de longues prières qu'ils récitèrent accroupis, le président se leva : c'était le moment de l'introduction des malades et en général de tous ceux qui veulent avoir recours à sa puissance curative; car, à la qualité de chef des hurleurs est attaché par un privilège unique, selon la croyance commune, le don de guérison. On commença par présenter un enfant, qui fut couché souffrant et criant, sur une natte, devant l'opérateur; celui-ci posa ses deux pieds sur lui, l'un aux épaules, l'autre aux reins, et se tint quelques secondes dans cette position. On releva ensuite le pauvre petit, — guéri? je l'ignore; mais silencieux, horriblement pâle et paraissant bien plutôt étouffé. Cette cure terminée, on apporta quantité de linges et de bandeaux envoyés de tous les quartiers de Stamboul et des environs : c'étaient des femmes, des blessés, des fiévreux surtout, qui espéraient devoir la santé à ces reliques en les faisant bénir. Notre personnage récita une courte prière, souffla sur elles et les rendit. La foi, qui soulève les montagnes, peut bien aussi triompher de la maladie!

Après cette cérémonie, on entama les exercices auxquels nos der-

viches doivent leur nom particulier. Les timbales résonnèrent, les flûtes firent entendre leur son strident, accompagnant un chant aigre et rapide, et les deux rangs de derviches se mirent en mouvement. Les pieds immobiles et le haut du corps lancé alternativement à droite et à gauche, ceux-ci se balançaient en cadence, hurlant à chaque coup le nom d'Allah. Les voix montaient graduellement; les corps, collés les uns aux autres, vibraient à l'unisson, emportés par une impulsion toujours plus forte et plus irrésistible; les yeux hagards lançaient des feux sinistres; les bouches écumaient. Parfois on voyait quelque individu s'agiter comme en proie à une sensation indicible, et soudain toute la ligne, émue de cette secousse, redoublait d'ardeur. Il y avait plus d'une demi-heure que ce spectacle avait commencé, et l'effroyable *crescendo* ne cessait de marcher et d'entraîner; l'exaltation était au comble et touchait à la rage. Nous nous sentîmes péniblement affectés et nous allions nous retirer, lorsque le dernier hurlement se fit enfin entendre. Il était temps, car on ne sait où se serait arrêtée une pareille effervescence.

Comme notre attention se trouvait attirée sur les exercices religieux, nous retournâmes immédiatement à Péra, pour assister à ceux des derviches tourneurs, ou *mevlâvi*, qui devaient avoir lieu un peu plus tard. Ceux-ci ont été très-bien décrits par un voyageur dont vous auriez de la peine à vous procurer le livre, et que je vais laisser parler ici. « Rien de plus singulier, dit M. Lacroix, que la manière dont ces moines adorent la Divinité et lui rendent hommage. Les curieux prennent place dans une galerie établie tout exprès autour de l'espace de manège consacré aux manœuvres des derviches. On voit d'abord entrer le supérieur escorté de deux frères qui viennent s'asseoir sur des tapis, le visage tourné vers la Mecque et Médine, les deux saintes villes. Puis vient la foule des religieux du couvent qui s'avancent l'un après l'autre dans le plus profond silence. La pieuse phalange fait le tour de la salle, et chaque moine salue, en passant, le supérieur qui reste impassible. Cela fait, on les voit tout à coup s'agiter en tournant sur eux-mêmes; peu à peu ce mouvement de rotation devient plus rapide et les derviches se répandent dans la salle. Leurs bras sont étendus en croix, leur tête est penchée sur une épaule, leurs yeux sont fermés, leur figure exprime le délire et l'extase. Leur robe, adroitement dégagée de la ceinture au moment où ils commencent leurs évolutions, se gonfle d'air et s'étend circulairement à plusieurs pieds de distance de celui qui la porte. Cette espèce de ballon les soutient et les aide puissamment à conserver leur équilibre. Pendant tout ce temps,

on entend les sons discordants d'une musique composée d'aigres haut-bois et de timbales bruyantes. Cet orchestre, qui est parfaitement en rapport avec le caractère de la cérémonie, guide les mouvements des tourneurs, les ralentit ou **les accélère suivant** les règles prescrites. Il vient un moment où la musique, précipitant sa mesure, imprime à tous ces corps tournoyants une agitation extraordinaire et porte leur extase au **plus haut paroxysme; singulier spectacle** qui donne quelquefois des vertiges à celui qui le considère et dont la bizarrerie laisse l'étranger muet d'étonnement! »

Les voyageurs de nos contrées qui assistent à ces exercices n'y voient d'ordinaire qu'un sujet de moquerie; tel ne fut pas le sentiment qu'ils **m'inspirèrent, mais une pitié mêlée jusqu'à un certain point** d'admiration. Ces hommes se trompent sans doute sur la nature du culte qu'ils croient leur être demandé par la Divinité; mais hors de là, pourquoi leur conviction et surtout le courage avec lequel ils la suivent ne seraient-ils pas respectables? Les choses matérielles ne sont jamais ridicules en elles-mêmes; elles ne le deviennent que par la façon dont on les considère. Voyez au fond de ces danses et de ces cris; que s'y trouve-t-il? La créature reconnaissant sa dépendance et sa responsabilité, **obéissant généreusement à la loi du devoir, et s'efforçant de réparer à sa manière la violation de l'ordre suprême. Le derviche musulman hurle et tourne; le moine chrétien se couvre d'un cilice, s'administre la discipline et va jusqu'à passer sa vie au haut d'une colonne**: l'intention est la même; le moyen diffère-t-il beaucoup?

Je ne sais si ces réflexions seront de votre goût, et moins encore si elles vous sembleront terminer d'une manière convenable nos causeries sur **Samboul**. Quoi qu'il en soit, il n'est plus désormais en mon pouvoir d'en disposer autrement. L'heure du départ a sonné, et nous reprenons demain notre voyage un instant interrompu. Cette lettre est la dernière que vous recevrez de Constantinople.

A. STAP.

GOETHE,

SA VIE ET SES ŒUVRES.

The Life and Works of Goethe, by G. H. Lewes. — Londres, 1855¹.

PREMIER ARTICLE.

Un intérêt puissant s'attache à la vie des grands hommes. Leurs biographies sont fertiles en leçons, et dans tous les siècles elles ont servi de stimulants aux nobles ambitions. Mais entre toutes celle de Goethe présente un aspect qui, par la nature même des choses, ne peut

¹ L'ouvrage de G. H. Lewes, que nous nous sommes proposé de faire connaître à nos lecteurs par une substantielle analyse, a acquis une prompte notoriété en Allemagne lors de son apparition, il y a quelques années. — Traduit bientôt dans la langue nationale, il s'est trouvé dans toutes les mains. Mais tout succès se paye. La critique indigène est venue avec ses sévérités et son examen minutieux; elle a relevé, non sans complaisance, quelques inexactitudes dans les faits; elle a jugé à son tour avec sévérité le jugement que Lewes a porté sur Goethe en tant que poète, tout en accordant qu'il avait assez bien compris l'homme dans l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. Elle a reproché surtout au biographe étranger de n'avoir pas estimé suffisamment et compulsé les travaux antérieurs, en si grand nombre, nés à propos de Goethe dans la patrie de Goethe lui-même.

Nous admettons volontiers que des critiques de ce genre portent juste sur plus d'un point; mais, en dépit des omissions, des quelques erreurs matérielles, des jugements parfois défectueux de ce livre, nous ne croyons pas qu'il ait rien paru de plus complet sur Goethe, même en Allemagne. D'autres ouvrages sont plus approfondis et plus savants, mais pour la plupart ils ne touchent qu'à une partie de l'œuvre ou de la personne de Goethe. M. Lewes, outre qu'il a su nous donner un tableau général et bien proportionné, a réussi à rendre plus intelligible au public lettré le grand homme et le grand poète, sans qu'il ait porté préjudice à celui-ci en le vulgarisant. C'est là un mérite rare qui suffirait à justifier le succès de l'ouvrage, et qui dans tous les cas doit atténuer beaucoup, s'il ne les efface, les torts qu'on a pu reprocher à son auteur.

C. D.

que rarement se rencontrer dans l'histoire littéraire. Dès la jeunesse, Goethe atteignit une réputation européenne; et lorsque à travers mille vicissitudes et après un demi-siècle fameux par ses convulsions politiques, morales et poétiques, il eut acquis silencieusement la suprématie intellectuelle en Allemagne, on le vit régner sans conteste, plein d'années et d'honneurs, travaillant suivant sa vocation et n'usant de la toute-puissance que pour favoriser la culture intellectuelle de la patrie. Nul homme, dans les temps modernes, n'a exercé une suprématie aussi universelle, aussi prolongée; car Voltaire, — qui seul sous ce rapport peut être rapproché de Goethe, — a régné en réalité plutôt sur une secte que sur un peuple, et à la façon d'un général plutôt que comme un législateur. En vertu de son génie, Goethe mérite donc l'épithète de grand, et personne ne songe à la lui contester. Mais a-t-il été un homme idéal, un exemplaire de toute grandeur? « Nul homme ne l'a été, dit M. Lewes. L'humanité ne se révèle que par fragments. Tel individu possède un genre d'excellence, tel autre en possède un autre. » Quant à Goethe, dont Merck disait que « ses actions étaient plus belles que ses écrits », « il fut grand, ajoute M. Lewes, par l'élévation de son esprit, par une magnanimité qui n'a permis à aucune trace d'envie, de petitesse ou de bassesse, de souiller ou de torturer ses pensées. Il fut grand par sa tendresse, sa sympathie, sa bienveillance. Il fut grand par sa gigantesque activité. Il fut grand par sa puissance sur lui-même, qui asservit ses tendances rebelles aux desseins de sa volonté et de sa raison. »

Ces paroles justifient l'entreprise de M. Lewes; elles expliquent la mission qu'il s'est donnée de tracer la biographie du poète, de l'homme « dont les fautes, dit-il, quand même on les traiterait aussi durement que peut le désirer la justice la plus sévère, ne sauraient éclipser la lumière générale qui brille à travers sa vie. » Elles témoignent en outre du succès obtenu en Angleterre par l'apostolat de M. Carlyle, dont les prédications en faveur de Goethe remontent à 1828, et qui, en 1832, écrivait à l'occasion de la mort de l'auteur de *Faust* : « Cet homme devint moralement grand, en étant à son époque ce que d'autres ont pu être en d'autres temps, — un homme sincère. Sa suprême excellence fut la sincérité. Sa primordiale faculté, la base de toutes les autres, fut l'intelligence ou la profondeur et la puissance de la contemplation; sa vertu première fut aussi la justice ou le courage d'être juste. Nous admirons en lui la force d'un géant, mais ennoblie par la plus tendre douceur. Le plus grand des cœurs en fut aussi le plus brave. Il fut également intrépide, infatigable et pacifiquement invincible. »

Au moment où M. Lewes commençait à écrire la vie de Goethe, il

n'en existait point encore de complète. Depuis lors, MM. Viehoff et Schæfer, jaloux d'assurer à l'Allemagne l'honneur d'avoir fourni les premiers biographes de son grand poète, ont publié sur Goethe deux ouvrages dont M. Lewes reconnaît courtoisement avoir tiré parti, mais dont l'esprit, la forme et la matière différaient trop de ceux de son livre pour le lui faire abandonner. M. Lewes a mis en outre à contribution : *Réalité et Fiction* et les *Cahiers du jour et de l'année*, de Goethe, les *Souvenirs* de Falk, *Goethe et ses contemporains* de madame Austin, les *Conversations* d'Eckermann, la correspondance de Goethe avec la comtesse de Stolberg et avec Kestner et Charlotte, en un mot le plus grand nombre des témoignages imprimés sous forme de lettres, mémoires et souvenirs. Il a de plus consulté les personnes qui avaient vécu sous le même toit ou dans des rapports d'intimité avec le poète, et il a contrôlé tous ces témoignages à l'aide de documents encore inédits et qui ne verront peut-être jamais le jour, de renseignements, de détails et de circonstances recueillis par lui pendant son séjour en Allemagne.

En nous bornant à classer simplement parmi les sources du livre de M. Lewes, l'autobiographie de Goethe, publiée sous le titre de *Réalité et Fiction*, et les *Cahiers du jour et de l'année*, nous avons voulu indiquer l'usage qu'a cru devoir en faire M. Lewes. Et pour le justifier de n'avoir pas accordé plus d'importance à ces deux ouvrages, il nous suffirait sans doute de rappeler que l'autobiographie de Goethe ne comprenant que les vingt et une premières années de sa vie, s'arrête au moment de son départ pour Weimar, et que les *Cahiers du jour et de l'année*, notes curieuses, mais succinctes, cessent en 1822, c'est-à-dire onze ans avant la mort de Goethe. Nous croyons cependant devoir constater encore avec M. Lewes, « que dans *Réalité et Fiction*, Goethe se montre libéral en dissertations et en détails sur les autres, mais fort discret sur lui-même; qu'en outre l'inexactitude permanente du ton, bien plus trompeuse encore que celle des faits, y donne à sa jeunesse un aspect fort différent de celui qui résulte des souvenirs de ses contemporains et de ses propres lettres, car le vieillard y a dépeint le jeune homme tel qu'il le voyait à travers le cours des années écoulées et non tel qu'il avait réellement senti et vécu. »

M. Lewes, esprit éclairé et distingué, écrivain habile et élégant, guidé d'ailleurs par le seul désir d'être vrai, nous paraît avoir atteint le but qu'il s'était proposé : la reproduction d'une image fidèle de Goethe, et c'est d'après son œuvre que nous allons tenter à notre tour de reconstituer dans l'harmonie de son ensemble la grande figure de l'homme et de l'écrivain.

Un mot d'abord sur la famille de Goethe. La transmission héréditaire des qualités est un des problèmes physiologiques qui attendent encore leur solution ; mais comme il semble avéré que toutes les fois qu'un enfant témoigne d'une aptitude remarquable, on peut la retrouver chez l'un ou l'autre de ses parents, l'intérêt philosophique vient s'ajouter à la curiosité naturelle que doit inspirer un coup d'œil jeté sur les ancêtres de Goethe. N'a-t-il pas dit lui-même d'ailleurs qu'il tenait d'eux son organisation et ses tendances :

Mon père me légua sa stature
Et la sérieuse conduite de la vie ;
De la mère j'ai l'humeur joyeuse
Et le goût pour conter.
Mon grand-père aimait les belles :
L'on s'en ressent encore par ci par là ;
Que ma grand'mère aimât l'éclat et la parure,
Mon sang en a gardé maint souvenir.
Or, si les éléments ne peuvent
Se scinder dans l'ensemble,
Qu'est-ce donc qui dans tout mon personnage
Pourra s'appeler original ?

Au milieu du dix-septième siècle, vivait dans la petite ville d'Artern, située dans le comté de Mansfeld en Thuringe, un maréchal ferrant nommé Hans-Christian Goethe, dont le fils Frédéric devint tailleur. En sortant d'apprentissage, Frédéric voyagea, arriva à Francfort, y trouva de l'ouvrage, et épousa, en 1687, la fille de son patron, Sébastien Rutz, après avoir été admis dans la corporation des tailleurs et avoir obtenu le titre et les droits de citoyen de Francfort. Il perdit successivement sa femme et ses enfants, et se remaria en 1705 avec dame Cornélie Schellhorn, une veuve de trente et un ans et la propriétaire de l'hôtel *du Saule*. Frédéric Goethe quitta alors les ciseaux du tailleur pour prendre le tablier de l'hôtelier, et il mourut en 1730 en laissant deux fils dont le plus jeune, Jean-Gaspard, reçut une bonne éducation, voyagea en Italie, devint conseiller impérial de Francfort, épousa en 1748 Catherine-Élisabeth, fille de Jean-Wolfgang Tentor, premier magistrat de la ville, et fut enfin le père de notre poète.

Jean-Gaspard Goethe était un homme froid, sévère, formaliste et un peu pédant, mais un esprit droit et véridique. Avidé de savoir, il communiquait le sien volontiers, bien que d'une façon laconique. Sa parole faisait loi dans sa famille. Impérieux et à certains égards capricieux, il n'en était pas moins très-respecté, sinon fort aimé, par sa femme, ses enfants et ses amis. Krause l'a dépeint comme un citoyen *rectiligne* de Francfort, dont les manières étaient aussi mesurées que les pas.

Sa femme est une des plus charmantes figures de la littérature allemande. Une nature simple et cordiale, affectueuse et enjouée, enthousiaste et fine, qui charma jusqu'à son dernier jour tous ceux qui l'approchèrent : enfants, poètes et princes. *Dame Aja*, comme on l'appelait, avait lu la plupart des meilleurs auteurs allemands et italiens ; elle avait recueilli de çà et de là une instruction variée, et elle possédait le bon sens naturel qui semble souvent rendre la culture intellectuelle inutile chez les femmes dont l'intuition rapide anticipe les tardives conclusions de l'expérience. Ses lettres sont pleines de verve, si elles ne sont pas toujours strictement grammaticales ni d'une irréprochable orthographe, et leur réception était toujours fêtée à la cour de Weimar. Wieland, Merck, Burger, madame de Staël, Charles-Auguste de Weimar recherchèrent sa société, et la duchesse Amélie correspondait avec elle sur le pied de l'intimité. Après une courte entrevue, un voyageur enthousiaste s'écriait en la quittant : « Je comprends maintenant comment Goethe a pu devenir ce qu'il est ». Mariée à dix-sept ans à un homme qu'elle n'aimait pas, elle en avait dix-huit à la naissance de Wolfgang. Cette maternité précoce, loin de la vieillir prématurément, semble avoir prolongé sa jeunesse. « Nous sommes toujours restés étroitement unis, Wolfgang et moi, disait-elle, parce que nous avons été jeunes en même temps. » Elle transmet à son fils sa prédilection pour les individualités tranchées et son besoin de se voir entourée de visages heureux. « L'ordre et le calme, écrivait-elle au baron de Stein, sont mes traits caractéristiques. Aussi j'expédie promptement ce que j'ai à faire, en commençant toujours par la besogne la plus désagréable, et j'avale le diable sans le regarder. Quand tout est remis en place, je défie qui que ce soit de me surpasser en bonne humeur... J'affectionne les gens, et jeunes et vieux, tous le sentent à l'instant. Je traverse le monde sans prétentions et cela flatte les hommes. Je ne moralise personne. Je ne cherche en chacun que le bien, et j'abandonne le mal à celui qui a créé l'humanité et qui sait adoucir les angles. C'est ainsi que je me rends heureuse et agréable aux autres. » Elle légua à son fils son éloignement pour toute émotion inutile et le soin extrême qu'elle apportait à éviter tout ce qui pouvait troubler sa tranquillité d'esprit. Son heureuse nature fuyait les orages. Elle enjoignait à ses domestiques de lui taire toutes les nouvelles fâcheuses, sauf le cas de nécessité absolue. En 1805, alors que son fils était dangereusement malade à Weimar, personne n'osa lui en parler, et ce ne fut qu'après sa complète guérison qu'elle-même rompit le silence. « Je savais tout, dit-elle, bien que je n'en aie rien dit. Nous pouvons maintenant parler

de lui sans que je reçoive un coup de poignard chaque fois qu'on prononcera son nom. »

Cet isolement volontaire de toute impression pénible a été reprochée à Goethe à titre d'insensibilité. N'était-ce pas, au contraire, que Goethe redoutait d'exposer à des commotions perturbatrices une sensibilité qu'il savait trop prompte à s'émouvoir? « Goethe, raconte Falk, en apprenant que j'avais été contempler Wieland mort et que je m'étais ainsi procuré une misérable soirée et une plus déplorable nuit encore, me le reprocha vivement. Pourquoi, me dit-il, irais-je gâter la délicieuse impression qui me reste des traits de mon ami, par la vue d'un masque défiguré? Je me suis bien gardé d'aller voir au cercueil Schiller, Herder et la duchesse Amélie. Pour ma part, je désire conserver de mes amis dans mon souvenir un portrait plus animé que ne peut me l'offrir un simple masque. » En pareilles circonstances, Goethe faisait plier sans doute devant sa raison ses instincts naturels de curiosité. Cette puissance de volonté sur lui-même est la clef de voûte de son caractère. Chez lui, l'homme d'émotion fut toujours soumis à l'homme d'intelligence. Il se gouverna. Il s'étudia toute sa vie à ramener à une harmonieuse unité les tendances rebelles qui menaçaient incessamment la suprématie de sa raison. C'est là le trait caractéristique de son existence. Que Goethe ait failli et erré, nous ne le nions pas : Goethe était un homme. Mais nous croyons qu'il a pu dire en toute vérité : « J'ai accompli loyalement tout ce que j'ai eu à faire. J'ai laissé les langues frétiller à leur gré. J'ai toujours fait ce qui me paraissait juste. »

L'ENFANT.

1749-1765.

Jean-Wolfgang Goethe naquit le 28 août 1749, à midi sonnant, rue de la Fosse aux Cerfs, dans la ville de Francfort-sur-le-Mein. A son entrée dans la vie il était noir et presque inanimé, et ses parents le contemplèrent avec une anxiété poignante qui se termina en larmes de joie lorsque la vieille grand-mère cria à sa fille : « Conseillère, il vit ! » Goethe s'est plu à rappeler lui-même qu'au moment de sa naissance la constellation était heureuse et qu'il lui dut *peut-être* son talent¹.

On était alors au milieu du dix-huitième siècle, c'est-à-dire à l'époque où le mouvement enfanté par Luther sortait de la théologie pour

¹ *Mémoires de Goethe*, traduits par Henri Richelot, p. 1. (Paris, Charpentier.)

entrer dans la philosophie, la morale et la politique, où la liberté de penser allait devenir la liberté d'agir, où la fièvre jusque-là concentrée dans les classes élevées allait descendre dans les rangs inférieurs de la société; à la veille de cette grande bataille enfin qu'allaient livrer Voltaire, Jean-Jacques, Diderot et les encyclopédistes, et d'où la révolution française devait surgir.

Goethe a dépeint sa ville natale d'une façon charmante, telle qu'il la vit dans son enfance, avec ses souvenirs du passé, ses restes de l'ancienne vie allemande, ses échos des voix du moyen âge, ses petites villes dans la grande ville, ses petites forteresses dans la grande forteresse, son hôtel de ville, sa cathédrale, son quartier des juifs si sale et si pittoresque, ses foires et ses cérémonies publiques datant de la féodalité. Des courses vagabondes à travers les rues de Francfort éveillèrent de bonne heure en lui l'amour de la vieille Allemagne, mais la maison paternelle, avec les murs décorés de vues romaines, telles que la *place du Peuple*, le *Colisée*, la *place de l'Église Saint-Pierre*, lui inspira également de vives sympathies pour l'Italie que son père avait habitée et dont les splendeurs artistiques lui avaient laissé des souvenirs pleins d'admiration.

Après les circonstances d'époque et de lieux qui entourèrent l'enfance de Goethe, il est utile de rappeler celles de sa position sociale, car s'il leur dut sa sérénité et son indifférence politique, elles lui enlevèrent une corde que le génie fait vibrer puissamment. Dès son entrée dans la vie, Goethe se trouva placé entre les deux extrêmes dangereux du superflu et du besoin. Il ne connut jamais le malheur. L'adversité n'eut rien à lui apprendre. Jamais il ne vécut dans la farouche société de la misère et de ses terribles suggestions. Il n'eut pas à combattre pour se faire place dans le monde. Il demeura toujours étranger aux sentiments d'amertume, d'opposition, de défiance, de colère, qui accompagnent la lutte de la vie; la destinée vint en aide à cette nature conciliante et prépara de ses propres mains l'heureux équilibre de ses facultés.

Que Goethe fût un enfant charmant, nous sommes fort disposés à le croire; qu'il fût précoce, nous en avons des preuves irréfutables. « A trois ans, racontait sa mère, on l'amenait difficilement à jouer avec d'autres enfants, et encore exigeait-il qu'ils fussent jolis. Un jour, chez un voisin, il se mit à pleurer et à crier : « Que ce petit noir s'en aille! je ne puis le souffrir! » Et il pleura jusqu'à son retour au logis, car son chagrin n'avait pour cause que la laideur de l'enfant. « A côté de Goethe grandissait une vive et joyeuse petite fille, Cornélie, qui

seule survécut à ses autres frères et sœurs, et pour qui son affection passionnée ne se démentit jamais. Il lui apportait ses jouets, il voulait la faire manger, la soigner, et il se montrait très-jaloux de ceux qui l'approchaient. « Il gardait son berceau, et si on l'en tirait, il entraînait dans des fureurs qu'on avait peine à calmer. Il était d'ailleurs plus porté à la colère qu'aux larmes. »

Maître Wolfgang, cela va sans dire, était très-gâté par sa mère, et le grand massacre de poteries auquel il se livra un dimanche, à l'instigation de M. Ochsenstein, lui fut aisément pardonné en raison de la joie que cette espièglerie lui avait procurée¹. *Dame Aja*, nous l'avons dit, était causeuse, et prenait à ses propres récits un plaisir aussi vif que ses enfants.

« Je représentais l'air, dit-elle, le feu, la terre et l'eau sous la forme de princesses, et je donnais à tous les phénomènes naturels un sens auquel je croyais avec autant et plus de ferveur peut-être que mes petits auditeurs. Nous spéculions sur les routes qui conduisent d'une étoile à une autre, sur le jour où nous irions habiter les astres, sur les grands esprits que nous devions y rencontrer, et j'attendais les heures réservées aux contes avec une impatience égale à celle des enfants. Je m'intéressais moi-même au cours que prendrait mon improvisation, et toute invitation qui venait interrompre nos soirées m'était désagréable. Là je m'asseyais et là Wolfgang me regardait avec ses grands yeux noirs, et quand le sort de l'un de ses héros favoris ne lui agréait pas, je m'en apercevais au gonflement des veines irritées de ses tempes, et je le voyais réprimer ses larmes avec peine. Souvent il éclatait : « Mais, mère, la princesse ne peut pas épouser le vilain tailleur, alors même qu'il tuerait le géant ! » Lorsque je suspendais mon récit en remettant la suite au lendemain, j'étais certaine qu'il y songerait lui-même dans l'intervalle, et mon imagination se trouvait ainsi souvent stimulée par lui. Si je conformais mon histoire à son plan, et si je le félicitais d'en avoir prévu le dénouement, il devenait alors tout feu et tout flamme, et l'on pouvait voir son petit cœur battre sous ses vêtements. Sa grand'mère, dont il était le favori, était la confidente de ses idées sur les incidents probables du conte; et comme elle me les répétait et que je suivais ses indications dans mon récit, il existait entre Wolfgang et moi un petit secret diplomatique que nous ne nous dévoilâmes jamais. J'avais ainsi le plaisir de continuer mon histoire à la grande joie et au grand étonnement de mes

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. Henri Richelot, p. 2.

auditeurs, et Wolfgang assistait avec des yeux éclatants et applaudissait avec enthousiasme à la réalisation de ses propres conceptions. »

La grand'mère habitait la même maison; après leurs leçons les enfants allaient jouer dans sa chambre toujours garnie de friandises à leur intention. De tous les cadeaux, le plus fameux, — *Wilhelm Meister* en a consacré le souvenir, — ce fut un théâtre de marionnettes qu'elle leur donna la veille de Noël de 1753, et qui, dit Goëthe, « créa un nouveau monde dans la maison. » Les enfants visitaient aussi volontiers le grand-père Tentor, dont la grave personnalité produisait sur Goëthe une impression d'autant plus profonde qu'une certaine crainte mystérieuse se mêlait au respect qu'inspirait ce vieillard au langage monosyllabique. Son portrait le représente avec une perruque à huit étages et portant au col une lourde chaîne d'or, à laquelle pend une médaille donnée par Marie-Thérèse; mais Goëthe se le rappelait plus volontiers en robe de chambre et en pantoufles, sarclant, taillant et arrosant les fleurs de son jardin, ou assis à sa table aux dîners d'apparat du dimanche.

Tandis que *Dame Aja* développait chez son fils l'activité inventive, le conseiller impérial cultivait en lui les facultés de réflexion. Goëthe parle avec peu de bienveillance des idées de son père sur l'éducation, mais le principe n'en était pas moins excellent, car il consistait à exercer l'intelligence plutôt que la mémoire. On dictait à Goëthe une anecdote, un trait de la vie de Frédéric le Grand par exemple, ou on lui laissait choisir lui-même un sujet, et sur ces thèmes il écrivait des dialogues et des réflexions morales en latin et en allemand. Voici un de ces exercices :

« Wolfgang propose à Maximilien, un de ses camarades, d'employer leur temps, jusqu'à l'arrivée du professeur, à parcourir Comenius ou tout autre livre, mais Maximilien refuse absolument.

» WOLFGANG. — Eh bien alors, que veux-tu faire?

» MAXIMILIEN. — Je hais les distractions sérieuses, et je les laisse aux esprits lourds.

» WOLFGANG. — Tu es bien long à dire ce que tu veux.

» MAXIMILIEN. — Écoute; nous allons nous cogner la tête l'une contre l'autre.

» WOLFGANG. — Du tout! ma tête n'est pas faite pour de tels exercices.

» MAXIMILIEN. — Qu'importe? nous verrons laquelle est la plus dure.

» WOLFGANG. — Laissons ce jeu aux chèvres; il convient à leur nature.

» MAXIMILIEN. — Mais nous nous durcirons ainsi la tête.

» WOLFGANG. — Ce serait là un grand honneur ! Je préfère que la mienne reste tendre.

» MAXIMILIEN. — Que veux-tu dire ?

» WOLFGANG. — Je n'ai pas envie de devenir entêté.

» MAXIMILIEN. — Tu as raison ; mais je veux parler de la solidité des membres.

» WOLFGANG. — Si ce n'est que cela, cogne-toi la tête contre le mur aussi vigoureusement et aussi souvent que tu le voudras, tu en tireras les merveilleux effets que tu désires ! »

En 1754, le conseiller Goethe fit rebâtir la vieille maison, et Wolfgang assista à la cérémonie de la pose des assises, habillé en petit maçon. Cet événement, qui, dans le principe, avait été pour lui une source de nouvelles distractions, aboutit à son envoi à l'école lorsque arriva le moment où sa famille se vit forcée d'aller loger chez des amis. Goethe souffrit beaucoup de se trouver en contact avec des enfants indisciplinés, cruels et grossiers ; aussi puisa-t-il auprès d'eux le dégoût des écoles, et revint-il avec joie se ranger sous la discipline froide, mais distinguée, de son père, aussitôt que l'achèvement de leur maison le lui permit. Il possédait déjà alors une force de volonté étrange chez un enfant. Un jour que le maître n'était point arrivé, les écoliers, après avoir joué quelque temps ensemble, se retirèrent en laissant Wolfgang avec trois de ses camarades qui résolurent de le chasser de force de l'école, avant l'expiration du temps fixé pour la leçon. En conséquence ils allèrent chercher un balai de bouleau qu'ils coupèrent et dont ils se firent des verges. « Je devinai leur dessein, raconte Goethe, mais je résolus de ne pas leur résister avant que l'heure sonnât. Ils commencèrent à me fouetter impitoyablement les jambes. Je ne bougeai pas, bien que la douleur me rendît les minutes terriblement longues. Ma rage s'accrut avec la souffrance, et au premier coup de l'horloge, je saisis un de mes assaillants par les cheveux et je le jetai sur le sol en lui appuyant mon genou sur le dos ; je saisis la tête du second, qui m'attaquait par derrière, sous mon bras, et je l'étouffai presque ; quant au troisième, je le fis tomber la face contre terre d'un adroit croc-en-jambes. Ils mordirent, égratignèrent et ruèrent. Mais mon âme était gonflée d'un sentiment unique, — celui de la vengeance, — et je cognai sans merci leurs têtes les unes contre les autres. Leurs cris : « Au meurtre ! » amenèrent autour de nous les habitants de la maison, mais les débris des verges et mes jambes ensanglantées témoignèrent en ma faveur. »

Goethe avait six ans lorsque eut lieu le tremblement de terre de

Lisbonne, et cette catastrophe, qui en 1755 consterna l'Europe, le troubla profondément. En entendant raconter qu'une magnifique capitale venait d'être détruite tout à coup; que les églises, les maisons, les tours s'étaient ébranlées avec fracas; — que la terre entr'ouverte avait vomie des flammes et de la fumée, et que soixante mille hommes avaient péri en un instant, il sentit ébranlée sa foi dans la Providence. « Dieu, le créateur et le conservateur du ciel et de la terre, dit-il, Dieu, que le premier article de notre foi nous représentait comme si sage et si bon, me parut s'être montré bien peu paternel en enveloppant dans la même ruine le juste et l'injuste. En vain mon jeune esprit essaya-t-il de résister à ces impressions. C'était impossible; et d'autant plus que les hommes sages et religieux eux-mêmes ne pouvaient s'accorder sur la manière d'envisager cet événement. » Un jour qu'il avait assisté à un sermon prêché à cette occasion, en vue de justifier la bonté de Dieu, son père lui demanda quelle impression il en avait rapportée. « Après tout, répondit Wolfgang, c'est peut-être une affaire plus simple que ne le pensent les prêtres, car Dieu sait très-bien qu'une âme immatérielle ne peut être atteinte par un accident matériel. » Ses doutes religieux se fortifièrent par la folle conduite des domestiques de la maison, qui pendant un violent orage, l'avaient entraîné avec sa sœur dans une cave où ils s'étaient mis à pousser des hurlements pour apaiser la colère de Dieu¹. Mais un reflux se fit peu à peu dans son esprit, et sous l'influence des discussions théologiques auxquelles il assistait silencieusement au sein de sa famille, il se résolut « à chercher Dieu dans ses œuvres, et à lui élever un autel à la bonne vieille mode biblique ». Et en effet, un matin, au soleil levant, il offrit, dans sa petite chambre, à la Divinité, un sacrifice, dont des échantillons d'histoire naturelle, un pupitre à musique et des pastilles du sérail firent tous les frais². Notre jeune sacrificateur n'en demeurait pas moins enfant, et un jour que sa mère, l'ayant vu traverser la rue avec ses camarades d'un air de gravité comique, lui demanda s'il entendait se distinguer ainsi de ses compagnons, il lui répondit : « Je commence par là; plus tard je me distinguerai d'eux par d'autres moyens. » Une autre fois qu'il s'inquiétait si les étoiles accompliraient leurs promesses du jour de sa naissance : « Avez-vous donc besoin, lui dit *Dame Aja*, de l'assistance des astres, alors que tout le monde s'en passe? — Je ne me contente pas, répliqua Wolfgang, de ce qui suffit aux autres. »

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. Carlowitz, t. I, p. 21.

² *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 15.

La guerre de Sept ans ayant éclaté en 1756, son grand-père épousa la cause de l'Autriche, son père celle de la Prusse, et leurs disputes journalières amenèrent entre eux une séparation momentanée. Goethe, captivé par la personnalité de Frédéric, se prit alors à douter de la justice du monde, en entendant honteusement attaquer son héros à la table de son grand-père, et il a cru plus tard retrouver dans ses réflexions d'enfant sur l'injustice et la partialité humaines, le germe de son indifférence, de son mépris même à l'égard du public¹. Les aptitudes poétiques commençaient d'ailleurs à se manifester chez lui; après avoir inventé des dénoûments aux contes de sa mère, il s'était mis à en composer lui-même pour l'amusement de ses camarades, et son imagination se trouvait encore stimulée par ses lectures. A sept ans, il avait lu l'*Orbis pictus*, les *Métamorphoses* d'Ovide, l'*Iliade* d'Homère en prose, Virgile dans l'original, *Télémaque*, *Robinson Crusé*, les *Voyages d'Anson*, *Fortunatus*, le *Juif errant*, les *Quatre fils Aymon*, et il savait par cœur une partie des poètes du jour, fameux alors et oubliés aujourd'hui : Canitz, Hagedorn, Drollinger, Gellert, Haller, etc. Il avait neuf ans lorsque la petite vérole vint lui enlever son jeune frère Jacob, et Wolfgang, persuadé qu'il était au ciel avec Dieu, ne versa pas une larme. « N'aimiez-vous donc pas votre frère, que vous ne pleurez pas sa perte? » lui demanda sa mère. Il courut à sa chambre, et en rapporta une masse de papiers cachés sous son lit et sur lesquels il avait écrit des contes et des leçons, en disant : « Voilà tout ce que j'avais composé à son intention! »

Peu de temps après, Francfort fut occupée par les troupes françaises (janvier 1759), et le comte de Thorane, lieutenant général du roi, établit son quartier dans la maison du conseiller Goethe. L'amitié et la bienveillance de cet homme distingué furent profitables à Wolfgang. Mis en rapport avec les peintres de talent qui habitaient la ville et que protégeait le comte de Thorane, il admira et se fit expliquer par eux leurs œuvres, tout en allant jouer dans leurs ateliers. Dès lors, visiteur assidu des galeries et des ventes de tableaux, Goethe en arriva bien vite à deviner lui-même les sujets des peintures qu'il voyait, et, à l'âge de dix ans, ayant écrit une description de douze tableaux tirés de l'histoire de Joseph, il eut la satisfaction d'en voir exécuter quelques-uns par les artistes qu'il fréquentait. D'un autre côté, le théâtre français, ouvert sous les auspices du comte de Thorane, et où il avait obtenu ses entrées, permit à Wolfgang d'étudier avec fruit notre langue

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 19.

et nos auteurs tragiques; sa liaison avec un gamin nommé Derones, frère d'une actrice, en lui donnant accès derrière les coulisses et au foyer des acteurs, l'initia prématurément peut-être aux mœurs théâtrales. Le duel comique de Goethe avec son nouvel ami ¹ n'altéra en rien leur affection mutuelle, et ce fut à Derones qu'il soumit une comédie composée dans le genre de Piron. La critique impitoyable de son œuvre par son camarade fit lire à Wolfgang le traité des unités de Corneille et les préfaces de Racine, et il y puisa, nous devons le dire, un souverain mépris pour le système tragique français.

Après l'évacuation de Francfort par les troupes françaises, Wolfgang poursuivit ses études avec plus d'ardeur encore que par le passé. Il commença la musique, pour laquelle il montra peu d'aptitude; les mathématiques, pour lesquelles il ne s'en trouva aucune, et le dessin, qui ne fut jamais pour lui qu'un agréable passe-temps. A ses occupations philologiques, il ajouta l'anglais, et, pour mener de front ses travaux polyglottes, il imagina un roman épistolaire entre six ou sept frères et sœurs, qui, dispersés dans le monde, correspondaient les uns avec les autres. Le frère aîné racontait en bon allemand les incidents de ses voyages; la sœur répondait en style de femme, avec force points et par petites phrases; un autre frère étudiait la théologie et écrivait en latin avec des post-scriptum en grec; le troisième frère, commis à Hambourg, se trouvait chargé de l'anglais, et le quatrième, commis à Marseille, du français; l'italien revenait de droit à un musicien, et le plus jeune frère, demeuré au logis, en était réduit à s'escrimer en juif allemand ². La pratique de ce dialecte baroque inspira à Wolfgang le désir de connaître l'hébreu, et son père ayant consenti à lui donner un professeur en cette langue, il se trouva bientôt amené par ses études hébraïques à composer un poème biblique en prose, *Joseph et ses frères*, qu'il dicta à un pauvre jeune homme à moitié idiot, possédé de la manie d'écrire sous la dictée, et qui demeurait chez le conseiller Goethe en qualité de secrétaire. Son poème terminé, Wolfgang y joignit une série d'odes religieuses écrites dans le goût du jour, sous l'influence de mademoiselle de Klettenberg, dont les lettres et les entretiens lui suggérèrent plus tard les *Confessions d'une belle âme*, dans *Wilhelm Meister*; puis il offrit le tout recopié et relié en un beau volume in-quarto à son père, qui en fut tellement satisfait qu'il engagea Wolfgang à lui faire un pareil cadeau tous les ans.

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. Carlowitz, t. I, p. 63.

² *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 44.

Gœthe avait à peine quinze ans lorsqu'il s'enamoura de Gretchen, la sœur d'un de ses camarades. Il a raconté lui-même en détail les péripéties de cette première passion juvénile, et son désespoir en apprenant la déclaration que Gretchen fit avant de quitter Francfort, à savoir qu'elle l'avait toujours considéré comme un enfant, et qu'elle n'avait eu pour lui qu'une affection de sœur¹. Sa mélancolie; d'ailleurs, ne dura pas longtemps. L'orgueil et le travail lui vinrent d'abord en aide; puis il demanda à la solitude l'oubli de Gretchen, et se mit à parcourir seul les montagnes des environs de Francfort; il entreprit ensuite quelques petits voyages, et il rapporta d'agréables souvenirs de Homburg, de Kronburg, de Kœnigstein, de Wiesbaden, de Schwalbach et de Biberich. Il retrouva enfin sa gaieté au milieu d'un cercle de joyeux amis, dont l'affection pour lui marchait de pair avec la grande opinion qu'ils avaient de ses talents et de son génie. Quant à Gœthe, si, pour plaire à son père, il s'était adonné sérieusement à la jurisprudence, pour sa satisfaction personnelle il n'avait pas négligé non plus la littérature, et il avait puisé dans le *Polyhistor* de Morhorf, dans l'*Isagoge* de Gessner et dans le *Dictionnaire* de Bayle, la suprême ambition de devenir professeur d'université. C'est dans ces visions d'avenir que Gœthe entendit sonner l'heure de son départ pour Leipzig, et qu'il vit arriver l'instant où l'enfant allait devenir jeune homme et l'écolier étudiant.

L'ÉTUDIANT.

4765-4774.

Gœthe avait seize ans lorsqu'il arriva, en octobre 1765, à Leipzig pour y commencer sa vie d'étudiant. Il se logea rue du Boulet rouge, entre l'ancien et le nouveau marché, et fut inscrit par le recteur de l'université comme appartenant à la nation bavaroise. L'université de Leipzig était alors divisée en quatre nations : la Misnie, la Saxe, la Bavière et la Pologne. Gœthe se présenta d'abord chez le conseiller de cour Bœhme, professeur d'histoire et de droit, pour qui la littérature et les beaux-arts n'étaient que pures futilités, et qui débuta en conséquence par condamner sévèrement les aspirations du jeune étudiant vers les belles-lettres; le digne professeur s'efforça de remplacer ces tendances par la noble ambition d'égaler un jour Otto et Heineccius.

¹ *Mémoires de Gœthe*, trad. H. Richelot, p. 50 à 96.

Gœthe se mit donc à suivre les cours de philosophie, d'histoire et de droit avec une ardeur qui s'évanouit promptement, car la logique lui répugnait invinciblement, et son esprit, avide de réalités, ne se contentait pas de simples définitions. Il croyait d'ailleurs en savoir sur Dieu et sur l'univers autant que son professeur de philosophie, et il avait appris chez son père tout ce que son professeur de droit daignait lui enseigner.

Le calme récit de son séjour à Leipzig, tracé par la main de Son Excellence J. W. de Gœthe¹, reproduit fort inexactement la physiologie réelle du jeune étudiant, léger, extravagant et quelque peu grossier de tournure et de langage, qui avait apporté avec lui à Leipzig les rudes manières de Francfort, ainsi qu'un accent et des locutions de province qu'il rendait encore plus étranges en les entremêlant de proverbes et de citations bibliques. Son costume lui-même, grotesquement confectionné par un domestique de son père, contribuait à le rendre ridicule, et le pauvre Gœthe s'en désolait. « J'ai assisté aujourd'hui à deux cours, écrivait-il quelques jours après son arrivée : à celui de Bœhme sur le droit, et à celui d'Ernesti sur l'*Orateur* de Cicéron. Cela ira, n'est-il pas vrai ? La semaine prochaine, nous aurons le *Collegium philosophicum et mathematicum*. Je n'ai pas encore vu Gottsched. Il vient de se remarier. Sa femme a dix-neuf ans et lui soixante-cinq. Elle a quatre pieds de haut et lui sept. Elle est maigre comme un hareng et lui gros comme un édredon. Je fais ici grande figure. Mais je ne suis pas encore un élégant, et je ne le serai jamais. Il me manque une certaine adresse pour cela. Cependant, avec la société, les concerts, le théâtre, les festins, les promenades, le temps s'envole, — glorieusement c'est vrai, mais chèrement aussi. Le diable sait comment s'en trouve ma bourse. Arrête ! à l'aide ! Vois-tu comme l'argent se sauve ? Voilà deux louis d'or partis ! — Au secours ! en voici un autre qui disparaît. Ciel ! encore deux d'envolés ! Les sous sont ici ce que sont les liards chez vous. On peut pourtant y vivre à bon marché, et j'espère m'en tirer avec 200 thalers, — que dis-je ? avec 300 thalers. — N. B., sans compter ceux qui sont déjà allés au diable. »

Mécontent des cours universitaires, Gœthe chercha à s'instruire ailleurs. Il dînait tous les jours à la table du recteur de l'université, le conseiller de cour Ludwig, en compagnie d'étudiants en médecine, et leurs conversations et leurs éloges de Haller, de Linné et de Buffon le poussèrent à s'occuper de médecine et de botanique. Il apprenait en

¹ *Mémoires de Gœthe*, trad. H. Richelot, p. 111 à 127 ; *id.*, trad. Carlowitz, p. 150 à 196.

même temps auprès de madame Bœhme le savoir-vivre et quelques principes de critique poétique. Cette femme distinguée réussit à l'attirer dans le monde, à lui enseigner à se présenter en société, à jouer au piquet et à l'ombre, et à se corriger de ses manières et locutions provinciales. Elle l'amena enfin à reconnaître que les poètes qu'il avait admirés et imités jusqu'alors n'étaient que de déplorables versificateurs, et il consentit sans remords, sinon sans regrets peut-être, à livrer aux flammes son bagage littéraire tout entier, prose et vers, bien entendu. Quant à sa garde-robe ridicule, il s'en était déjà débarrassé, sans regarder à la dépense. Mais la société lui devint bientôt insipide. Il s'y trouvait mal à l'aise. Les cartes ne l'amusaient pas, et le sacrifice de ses écrits lui avait rendu pénibles les discussions poétiques.

Schlosser arriva sur ces entrefaites à Leipzig, et par ses conseils comme par son exemple il ne tarda pas à réveiller chez Goethe toute son activité intellectuelle. Son aîné de dix ans, il l'introduisit dans une société d'amis littéraires qui se réunissaient chez M. Schœnkopf, marchand de vin et hôtelier, dont la femme, aimable, instruite et appartenant à une famille distinguée de Francfort, attirait chez son mari tous les voyageurs arrivant de cette ville. Goethe fut promptement admis dans l'intimité de madame Schœnkopf, fit dès lors partie de la famille et devint amoureux de la fille de la maison. La table d'hôte de M. Schœnkopf, composée d'étudiants et de littérateurs, présidée par l'hôte et l'hôtesse et servie par leur aimable et jolie fille, ne pouvait manquer de séduire Goethe. Mademoiselle Anne-Catherine Schœnkopf, que les intimes appelaient Kætchen, et que dans ses mémoires Goethe nomme Annchen ou Annette, avait alors dix-neuf ans. Elle ne demeura pas insensible à la passion qu'elle avait inspirée à Goethe. Ils se voyaient tous les jours au dîner, et le soir Goethe, pour la revoir encore, venait accompagner sur sa flûte son frère qui touchait du piano. Ils jouèrent ensemble les amoureux sur un théâtre de société monté par les soins de Goethe, et dans l'une de ces représentations, le rôle assez important d'un rossignol fut rempli par un mouchoir roulé de façon à présenter un aspect aussi ornithologique que possible ¹.

Deux lettres adressées par Horn, un ami de Goethe, à un camarade de Francfort, jettent un jour tout nouveau sur l'attitude de notre jeune étudiant à Leipzig. La première est datée du 12 août 1766.

« Parlons de notre Goethe ! C'est toujours le même personnage, fier

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 118.

et fantasque, que j'ai trouvé à mon arrivée ici. Si vous le voyiez, vous deviendriez fou de colère ou bien vous éclateriez de rire. Je ne comprends pas qu'un homme puisse se transformer aussi promptement. Ses manières et sa personne sont aujourd'hui aussi différentes que possible de son ancienne tenue. Outre son orgueil, il est devenu un élégant; et ses vêtements, fort beaux d'ailleurs, sont d'un goût si étrange qu'ils le font remarquer au milieu des étudiants. Mais cela lui est indifférent; on peut tout à son aise le gourmander sur sa folie :

On peut être Amphion et attendre les arbres et les rochers,
Mais non ramener Goethe à son bon sens.

» Toutes ses pensées et ses efforts n'ont qu'un but : celui de se plaire à lui-même et à sa belle. Il se rend plus ridicule qu'agréable dans les cercles où il va. Par pure condescendance pour les goûts de la dame, il a adopté des façons et des gestes dont on ne peut s'empêcher de rire. Sa démarche est insupportable. Si vous pouviez le voir!

Il marche à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

» Sa société me devient chaque jour plus intolérable, et lui-même essaye de m'éviter autant que possible. Je suis un homme trop simple pour traverser la rue avec lui. Que dirait le *roi de Hollande*¹ s'il le voyait ainsi? Écrivez-lui promptement, et dites-lui-en votre opinion; sans cela, ils continueront, sa belle et lui, à se montrer aussi extravagants. Le ciel me préserve, tant que je demeurerai ici, d'avoir une amoureuse, car les femmes y sont le diable en personne. Goethe n'est pas le premier qui soit devenu fou pour plaire à sa Dulcinée. Je voudrais que vous pussiez la voir un instant, c'est la plus absurde créature du monde. Sa *mine coquette avec un air hautain (sic)*, voilà ce qui a séduit Goethe. Pauvre ami! combien je serais heureux si Goethe était encore tel qu'il se montrait à Francfort! Si bons amis que nous ayons été jadis, c'est à peine si nous pouvons nous supporter l'un l'autre un quart d'heure. J'espère toutefois avec le temps arriver à le convertir, bien que ce soit une rude besogne que de rendre sage un faquin. Mais je mettrai tout en œuvre pour cela.

» Ah! si je réussis dans mon entreprise,
Je n'aurai à envier
Ni Luther, ni Calvin,
Ni aucun autre convertisseur.

¹ Sans doute le père de Goethe.

» Je ne puis répéter à Goethe ce que je vous écris ici. Je serai donc ravi si vous voulez bien le lui écrire. Je ne crains ni sa colère ni celle de sa belle. Car, après tout, il ne se fâche pas facilement avec moi ; quand nous nous querellons, il m'envoie chercher le lendemain. Assez de lui pour aujourd'hui ; je vous en dirai davantage un autre jour.

» Vivez et n'oubliez pas votre

» HORN. »

Moors suivit l'avis de Horn, et il exprima à Goethe, en termes énergiques, son étonnement et son chagrin en apprenant quel changement désavantageux s'était opéré en lui. Au mois d'octobre suivant, il reçut de Horn l'explication ci-après :

« Cher Moors, combien vous allez être heureux d'apprendre que nous n'avons pas perdu notre ami Goethe, comme nous le supposions à tort. Il s'était travesti pour me tromper, moi et bien d'autres, et nous n'aurions jamais découvert le véritable état des choses si votre lettre ne l'avait pas menacé de la perte d'un ami. Je vais vous raconter toute l'histoire telle que je la tiens de lui-même ; il m'a recommandé de le faire pour s'en éviter la peine. Il est amoureux, c'est vrai, il me l'a avoué et il vous l'avouera ; mais son amour — dont les circonstances sont tristes — n'est pas coupable comme je le croyais. Il aime, mais non la jeune dame que je le soupçonnais d'aimer. Il aime une jeune fille d'un rang inférieur au sien, mais que — je ne crois pas trop dire — vous aimeriez vous-même si vous la connaissiez. Je ne suis pas amoureux ; j'écris donc sans passion. Imaginez-vous une femme bien faite, quoique petite ; au visage rond et agréable, quoique d'une beauté ordinaire ; aux manières ouvertes, gentilles, engageantes, et d'une intelligence très-éveillée, bien qu'elle n'ait pas reçu une grande éducation. Il l'aime très-tendrement et avec les intentions honnêtes et parfaites d'un homme vertueux, tout en sachant qu'il ne pourra jamais l'épouser. J'ignore si elle le paye de retour. Vous le savez, cher Moors, c'est là un point sur lequel il n'est pas permis d'adresser de questions ; mais ce que je puis vous dire, c'est qu'ils semblent nés l'un pour l'autre. Maintenant, voyez sa malice ! Pour que personne ne puisse le soupçonner d'un pareil attachement, il a entrepris de persuader le contraire au monde, et jusqu'ici il y a réussi extraordinairement. Il mène grand train, et il feint de courtoiser certaine jeune dame dont je vous ai déjà parlé. Il peut ainsi voir et entretenir son adorée à certaines heures sans donner matière au plus léger soupçon, et je l'accompagne souvent chez elle. Si Goethe n'était pas mon ami, j'en deviendrais amoureux

moi-même. Pendant ce temps-là, on le croit amoureux de mademoiselle, mais que vous importe son nom ! et on le plaisante à ce propos. Il se peut qu'elle-même croie à son amour, mais dans ce cas la bonne dame s'abuse. Depuis lors, Goëthe m'a admis entièrement dans sa confiance, il m'a mis au courant de ses affaires, et il m'a prouvé que ses dépenses ne sont pas aussi grandes qu'on pourrait le supposer. Il est plus philosophe et plus moraliste que jamais ; et quelque innocent que soit son amour, il le condamne. Nous discutons souvent sur ce sujet, mais quelque point de vue qu'il défende, il est sûr de l'emporter ; vous savez quel poids il sait donner aux raisons purement superficielles. Je le plains, lui et son bon cœur, qui réellement doit se trouver dans une situation fort mélancolique, puisqu'il aime sans espoir la plus parfaite et la plus vertueuse des jeunes filles. Mais à supposer qu'elle l'aime également, combien il doit en être malheureux : point n'ai besoin de vous expliquer cela à vous qui connaissez si profondément le cœur humain. Il m'a dit qu'il vous écrivait lui-même à ce sujet. Je ne vous recommande pas le silence, vous en comprendrez du reste la nécessité. »

La supposition de Horn était une réalité : Goëthe était aimé. Malheureusement il se plut par un caprice d'enfant à tourmenter sa maîtresse. « L'homme, écrivait-il à quelque temps de là, aime à vaincre et non à vivre dans la sécurité¹. » Si Kætchen avait fait la coquette avec lui, elle eût été plus heureuse. « Elle est parfaite, disait-il dans *la Vraie jouissance*², son seul défaut est de m'aimer. » Il l'outragea donc par d'injustes soupçons, par des querelles sans motifs, jusqu'au jour où l'amour de la pauvre fille s'éteignit dans les larmes. Goëthe repentant essaya de regagner le cœur qu'il avait blessé et méconnu, et n'ayant pu y parvenir, il chercha d'abord dans la dissipation un allègement à son désespoir, qu'il finit par trouver dans la poésie. Ce fut alors qu'il composa en souvenir et « en expiation », dit-il lui-même, de sa conduite à l'égard de Kætchen, un drame pastoral à la façon du Tasse et de Guarini : *le Caprice de l'amant*.

Les extravagances et les escapades de Goëthe ne tardèrent pas à scandaliser le monde respectable de Leipzig. Il était devenu le compagnon habituel du gouverneur du jeune comte de Lindenau, Behrisch, individu bizarre, fantasque et malicieux, mais doué d'un grand bon sens et d'un esprit distingué. Or, Behrisch avait introduit Goëthe chez

¹ *Le Caprice de l'amant*.

² *Poésies de Goëthe*, trad. H. Blaze, p. 13.

certaines demoiselles « qui valaient mieux que leur réputation », a dû depuis ce dernier, et dans certaines sociétés fort utiles peut-être pour le poète futur, mais très-préjudiciables à la réputation du jeune étudiant. En réalité l'influence de Behrisch sur Goethe fut malgré tout excellente. Il le guérit, par le sarcasme, de sa vénération pour les dieux et les déesses de la mythologie, qui pesaient de tout leur poids sur son imagination; il parvint à le dissuader de livrer prématurément ses poésies à l'impression, et il le guida plutôt qu'il ne l'entraîna dans ses excursions derrière les coulisses du monde. Goethe, d'ailleurs, avait déjà entrevu les gouffres étranges qui gisent sous la surface de la société. De près ou de loin, il avait assisté à la ruine de bien des familles causée par des banqueroutes, des divorces, des séductions, des meurtres, des vols domestiques, et malgré son jeune âge, il avait pu en quelques circonstances prêter aide et secours aux victimes de ces catastrophes¹. Sa précoce expérience lui inspira les plans de plusieurs drames, mais de toutes ces ébauches, il n'en termina qu'une : *les Complices*, comédie dans le genre de Molière, dont la morale peut se résumer ainsi : « Oubliez et pardonnez-vous mutuellement entre pécheurs! »

La mort de madame Bœhme enleva à Goethe une amie qui avait su adoucir un peu son humeur fantasque, et qui l'avait introduit dans la société. Quant à son mari, le digne professeur avait depuis longtemps perdu tout espoir de faire un nouvel Heineccius du jeune étudiant, qui avec des dispositions remarquables se montrait fort peu assidu aux cours, ou qui y passait son temps à tracer sur son livre de notes les caricatures de certains professeurs. Goethe, en effet, préférait au droit Molière, et Corneille dont il avait commencé à traduire *le menteur*. Le théâtre exerçait sur lui un attrait invincible, et les *Beautés de Shakspeare*, de Dodd, en lui révélant le génie du célèbre dramaturge anglais, éveillèrent chez lui une curiosité que les traductions en prose de quelques pièces complètes du grand William, publiées par Wieland, convertirent en un véritable enthousiasme.

C'est alors qu'il fit la connaissance de la famille Breitkopf, dont le chef, libraire à Leipzig, était un grand amateur de littérature et de musique, et dont le fils aîné, Bernard, mit en musique et publia en 1769 un recueil de romances (*Lieder*) de Goethe. Ce dernier s'était mis à suivre les cours de dessin d'Œser, directeur de l'Académie, l'ancien ami et maître de Winckelmann; mais en dépit de ses efforts, il n'y

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 119.

apprit, comme pratique, « qu'à se servir de ses yeux ». Pour la théorie, au contraire, OËser « lui indiqua, dit-il, la route du vrai et du beau ». « Son enseignement, écrivait-il à un ami, influera sur toute ma vie. C'est lui qui m'a démontré que l'idéal de la beauté réside dans la simplicité et le calme. » Les leçons d'OËser, la lecture de Winckelmann et celle du *Laocoon* de Lessing, inspirèrent à Goëthe un violent désir de contempler les œuvres des anciens maîtres. En conséquence, il partit secrètement pour Dresde, dont la galerie de tableaux l'intéressa vivement, mais où il admira sur parole la grande peinture italienne, les paysages et les œuvres de l'école hollandaise l'ayant seuls réellement charmé et enthousiasmé. A son retour à Leipzig, il se remit avec ardeur au dessin, et ses relations avec un graveur nommé Stock lui firent même manier le burin. Il existe de lui plusieurs gravures, deux entre autres représentant des paysages et portant au bas ces mots : *Peint par A. Thiele. — Gravé par Goëthe.*

L'humeur mélancolique, fantasque et capricieuse dans laquelle se trouvait Goëthe, — résultat de causes physiques plutôt que morales, — l'empêcha de voir Lessing à son passage à Leipzig. La dissipation, un régime détestable, d'absurdes tentatives d'application des théories de Rousseau en faveur d'un retour à l'état de nature, avaient sérieusement affecté sa santé. Une nuit d'été (1768), Goëthe fut pris d'une violente hémorrhagie; secouru à temps, il se trouva hors de danger au bout de quelques jours, mais sa convalescence fut attristée par la découverte d'une tumeur qui s'était formée au côté gauche du cou. Toutefois les témoignages de sympathie dont l'entourèrent ses amis l'avaient au moins guéri de ses accès d'hypocondrie, lorsqu'en septembre 1768, il quitta Leipzig pour retourner à Francfort.

Goëthe rentra dans sa famille faible de corps et d'esprit, mécontent de lui-même, incertain de son avenir, et quelque peu inquiet de l'accueil qui l'attendait. Son père, fort sensible au peu d'espoir qu'il lui laissait de le voir devenir un grand jurisconsulte, le reçut très-froidement. Sa mère et sa sœur, au contraire, touchées de sa triste mine, lui témoignèrent la plus vive affection. *Dame Aja* eut alors de terribles moments à passer, occupée qu'elle était à pacifier ses enfants et à s'interposer entre eux et son mari. En effet, le conseiller Goëthe, impatient de voir son fils guéri, le traitait avec une amertume impitoyable, et il était parvenu, par ses manières pédantesques et sévères, à inspirer une sorte de haine à sa fille Cornélie, dont il s'amusait encore à perfectionner l'éducation.

Bien qu'il n'en dise mot dans ses *Mémoires*, Goëthe n'avait pas inter-

rompu toute relation avec Kætchen Schœnkopf. Il paraît seulement qu'il avait quitté Leipzig sans prendre congé d'elle. Aussi lui écrivait-il dès son arrivée à Francfort :

« ... A propos, vous me pardonneriez de ne point vous avoir dit adieu. J'étais dans le voisinage, j'étais même à votre porte; j'ai aperçu la lampe allumée et je suis arrivé jusqu'aux degrés de la maison, mais je n'ai pas eu le courage de les monter. Aurais-je pu les descendre — pour la dernière fois?

» Aussi viens-je faire aujourd'hui ce que j'eusse dû faire alors. Je viens vous remercier de tout l'amour, de toute l'amitié que vous m'avez constamment témoignés et que je n'oublierai jamais. Je ne vous demande pas de vous souvenir de moi; — inille circonstances viendront vous rappeler un homme qui pendant deux ans et demi a fait partie de votre famille; un homme qui vous a souvent causé de graves chagrins, mais qui après tout est un bon garçon et dont la présence vous fera faute quelquefois, je l'espère! — Quant à moi, vous me manquez souvent. »

La tumeur qui s'était déclarée au cou, mal traitée dans le principe, avait pris un développement inquiétant. Soumis à de fréquentes cautérisations et forcé de tenir la chambre, Goethe occupait son temps à lire, à dessiner et à graver. Dans les premiers jours de l'année 1769, il put enfin annoncer sa guérison à Kætchen :

« MA MEILLEURE ET ATTENTIVE AMIE,

» Vous avez sans doute appris par Horn, le premier jour de l'an, mon rétablissement, et je m'empresse de vous le confirmer. Oui, chère amie, c'est fini, et à l'avenir vous pourrez être tranquille, en apprenant même — que je suis de nouveau alité. Vous savez que ma constitution faiblit souvent, mais qu'au bout de huit jours je me retrouve sur mes jambes. Cette fois l'attaque a été sévère, elle paraissait même plus dangereuse qu'elle ne l'était réellement, et elle a été accompagnée de terribles souffrances. Mais à quelque chose malheur est bon. J'ai plus appris pendant ma maladie que je n'aurais pu le faire en bonne santé. Tout est fini maintenant et me voilà de nouveau frais et dispos, bien que je n'aie pas quitté la chambre depuis trois semaines et que je n'aie reçu, pour ainsi dire, qu'une visite, celle du docteur, qui, Dieu merci, est un aimable homme! Quelle étrange machine que l'homme! Quand je vivais au milieu d'une société aimable, j'étais mélancolique, et aujourd'hui que je suis abandonné de tout le monde, je suis joyeux.

Pendant ma maladie, ma gaieté a soutenu ma famille, dont les membres se trouvaient dans une situation d'esprit à ne consoler ni eux ni moi. J'ai composé le chant du jour de l'an que vous avez reçu, pendant une violente attaque d'extravagance, et je l'ai fait imprimer pour m'amuser. De plus, je dessine beaucoup, j'écris des contes et je suis content de moi-même. Que Dieu m'accorde cette année ce qui me convient ! Qu'il en fasse autant pour chacun de nous, et si nous ne lui en demandons pas davantage, nous pouvons certainement espérer qu'il nous l'accordera. Si je peux seulement arriver jusqu'en avril, je me réconcilierai facilement avec mon état. J'espère que les choses s'amélioreront. Quant à ma santé, elle s'affermira chaque jour maintenant que l'on sait d'une manière précise à quoi s'en tenir sur mon état. Mes poumons sont aussi solides que possible, mais l'estomac n'est pas ce qu'il devrait être. Je vous confie qu'on m'a fait espérer un genre de vie charmant et agréable ; aussi mon esprit est-il calme et joyeux. Dès que je serai complètement rétabli, je partirai pour l'étranger, et il ne dépendra que de vous et d'un autre de me revoir bientôt à Leipzig. En attendant, je songe à aller en France pour y étudier les mœurs et y apprendre la langue. Vous pouvez donc vous imaginer quel homme charmant je ferai à mon retour près de vous. Il me vient souvent à l'esprit que ce serait une risible aventure si, en dépit de tous mes projets, je venais à mourir avant Pâques. Dans ce cas, je donnerai l'ordre de m'élever une pierre tumulaire dans l'église de Leipzig, afin que chaque année, le jour de la Saint-Jean, vous puissiez visiter la statue de cet apôtre et mon tombeau. Qu'en pensez-vous ? »

Le conseiller Moritz donna une fête à tous ses amis de Francfort pour célébrer la guérison de Goethe, ce qui n'empêcha pas ce dernier de retomber malade quelque temps après. Ce fut alors qu'il reçut la nouvelle du prochain mariage de Kætchen avec le docteur Kanne, mais il laissa écouler quelques mois avant de lui écrire la lettre ci-après :

« MA CHÈRE, MON AMIE ADORÉE,

» Un rêve m'a rappelé la nuit dernière que je vous devais une réponse ; non pas que je l'eusse entièrement oublié, — non pas que je ne pense jamais à vous. Non, ma chère amie, chaque jour au contraire vient me parler de vous et de mes torts. Mais c'est un fait étrange, et vous le savez peut-être déjà vous-même par expérience, que le temps finit par voiler, sinon par éteindre le souvenir d'un absent. Les distrac-

tions de la vie, les nouvelles connaissances, en un mot tout changement dans les circonstances qui nous entourent, font sur nos cœurs l'effet de la fumée et de la poussière sur un tableau. Ils rendent les touches délicates imperceptibles, de telle façon qu'on ne sait comment elles ont disparu. Mille choses vous rappellent à moi; je vois votre image un millier de fois, mais aussi indistinctement et souvent avec aussi peu d'émotion que si je pensais à une étrangère. Il me revient parfois que je vous dois une réponse, mais sans éprouver la moindre tentation de vous écrire. Maintenant que je viens de relire votre aimable lettre, déjà vieille de quelques mois, et que je vois votre amitié et votre sollicitude pour un indigne, je me sens honteux de moi-même et j'apprécie pour la première fois le changement qui s'est opéré dans mon cœur, puisque je reste froid à ce qui jadis m'eût enlevé au ciel. Pardonnez-le-moi. Peut-on blâmer un malheureux de ne plus pouvoir ressentir la joie? Mon infortune m'a rendu insensible au bien qui peut encore me rester. Mon corps est guéri, mais mon esprit est toujours malade. Je vis dans un sombre et inactif repos; là n'est pas le honneur. Dans ce calme profond mon imagination est devenue tellement stagnante, que je ne sais plus me figurer ce qui jadis m'était si cher. Ce n'est que dans mes rêves que mon cœur m'apparaît tel qu'il est. Un rêve seul est capable de me rappeler de douces images et de me les rappeler de manière à ranimer mes sentiments. Je vous ai déjà dit que vous deviez cette lettre à un rêve. Je vous ai vue, j'étais avec vous; comment? Dans des circonstances trop étranges pour que je puisse vous les raconter. En un mot, vous étiez mariée. Est-ce vrai? J'ai recherché votre aimable lettre, et l'époque qu'elle indique coïncide avec l'instant de mon rêve. Si c'est vrai, que cet instant soit le commencement de votre bonheur!

» Quand je songe d'une manière désintéressée à votre mariage, je me réjouis — d'apprendre que vous, ma meilleure amie, vous vous trouvez dans les bras d'un digne époux, avant beaucoup d'autres qui vous enviaient et qui se croyaient vos supérieures, — et de savoir que vous êtes heureuse et débarrassée des ennuis qui environnent la femme célibataire et auxquels vous étiez spécialement exposée! Je remercie mon rêve de m'avoir peint avec vivacité votre bonheur; celui de votre époux est sa récompense de vous avoir rendue heureuse. Obtenez-moi son amitié au nom de celle que vous avez pour moi, car tout doit vous devenir commun, y compris vos amis. Si j'en crois mon rêve, nous nous reverrons, mais j'espère que ce ne sera pas de sitôt, et pour ma part je tâcherai d'en retarder la réalisation, si toutefois un homme

peut changer quelque chose à sa destinée. Je vous ai écrit jadis d'une façon quelque peu énigmatique au sujet de ce que j'allais devenir. Aujourd'hui je puis vous dire plus clairement que je vais changer de résidence et m'éloigner de vous. Rien ne me rappellera plus Leipzig, sauf peut-être un rêve fugitif; plus d'ami, plus de lettres à en recevoir! Et pourtant je sens que cela ne me sera d'aucun secours. La patience, le temps et l'éloignement feront ce que seuls ils peuvent faire; ils effaceront toute impression pénible, et ils vous rendront notre amitié, le bonheur et la vie, de manière que nous puissions, dans quelques années, nous revoir avec des yeux différents, mais avec le même cœur. Dans trois mois, vous recevrez une nouvelle lettre de moi qui vous dira le lieu de ma destination et l'époque de mon départ, et qui vous répètera peut-être à satiété ce que je vous ai déjà dit un millier de fois. Je vous supplie de ne plus m'écrire; si vous avez encore quelque chose à me dire, faites-le-moi savoir par l'intermédiaire d'un ami. Voilà une triste requête, ma meilleure...., mais vous êtes la seule femme que je ne puisse appeler mon amie, car c'est un titre insignifiant comparé à mes sentiments. Je désire ne pas revoir votre écriture comme je désire ne plus entendre votre voix; il m'est déjà trop pénible que mes rêves soient si pleins de vous. Vous recevrez encore une lettre de moi; je tiendrai religieusement ma promesse, et je vous payerai ainsi une partie de mes dettes; — vous me pardonnerez de ne point acquitter le reste. »

Au mois de janvier 1770, Goethe écrivait en effet à Kætchen une dernière lettre dans laquelle on lit : « Tout ce que je puis vous dire de moi, c'est que je vis paisiblement, vigoureusement, en bonne santé et activement, car je n'ai pas de femme dans la tête. Nous sommes toujours bons amis, Horn et moi, mais, — ainsi qu'il arrive dans le monde, — il a ses idées et ses allures, et moi les miennes, et nous nous voyons à peine une fois par semaine. Tout bien considéré, je suis las de Francfort, et je le quitterai à la fin de mars. Je ne puis encore, à ce que je vois, me rapprocher de vous, car si j'arrivais à Pâques, vous ne seriez point encore mariée, et je ne veux pas revoir Kætchen Schœnkopf demoiselle. Donc, je partirai à la fin de mars pour Strasbourg, si vous tenez à le savoir, comme je le crois. Consentirez-vous à m'écrire à Strasbourg? Ne me trompez pas à cet égard. Car, Kætchen Schœnkopf, je sais aujourd'hui parfaitement qu'une lettre de vous m'est aussi précieuse que de quiconque est sur la terre. Vous avez toujours été une charmante jeune fille, et vous ferez une délicieuse femme. Et moi, moi, je resterai toujours Goethe. Vous savez ce que cela veut dire. En me nommant, je désigne tout mon individu, et vous

savez que depuis que je vous connais je n'ai vécu que comme une partie de vous-même. »

La nature mobile de Goëthe sécha promptement les larmes que lui avait fait répandre la perte de Kætchen, mais le traitement thérapeutique auquel l'avait soumis la faculté de Francfort ne parvint pas à le guérir de sa maladie d'estomac. Le médecin de la famille croyait aux mystères de l'alchimie; il possédait, disait-on, une panacée merveilleuse qui ne pouvait être employée que dans le cas d'extrême nécessité et dans le plus grand secret. *Dame Aja*, tremblant pour son fils, le supplia de lui administrer son sel mystérieux. Le médecin y consentit, et Goëthe, guéri, ne douta plus de l'efficacité du remède ni de la réalité de l'alchimie. Il se mit donc à l'étude avec ardeur, et rassemblant verres, cornues et alambics, il entreprit de trouver la *terre vierge* à l'aide de Théophraste, de Paracelse, de Van Helmont, et du compendium chimique de Boerhaave, dont les *aphorismes* l'amusèrent beaucoup. Ses conversations avec mademoiselle de Klettenberg, qui s'était associée à ses travaux d'alchimiste, et ses lectures théologiques et philosophiques l'amènèrent à se créer une sorte de christianisme néoplatonicien qui lui fit abandonner momentanément la poésie. Il expose plaisamment, dans une lettre écrite à cette époque, l'inanité des *Bardes* à la mode qui s'efforçaient à devenir des patriotes et des Tyrtée en amoncelant ensemble les casques d'or, les épées flamboyantes, le galop des chevaux, et qui, si leurs vers manquaient d'une syllabe, la remplaçaient par un *oh!* ou par un *ah!* « Faites-moi sentir, disait Goëthe, ce que je n'ai pas encore éprouvé; faites-moi songer à quoi je n'ai jamais rêvé, et je vous applaudirai. Mais des cris et du tapage ne remplaceront jamais le pathétique. »

Une intrigue amoureuse entamée avec Charité Meinner, — une jeune muse de Worms qui se consola promptement de l'inconstance d'un cœur « qui oubliait aussi facilement qu'il aimait », en faisant des vers et en épousant un riche parti, — et le passage à Francfort de Paoli, qu'il rencontra chez le négociant Bethmann, ne suffirent pas à rendre Goëthe moins impatient de quitter sa ville natale. Aussi se mit-il en route avec bonheur dès que l'état de sa santé permit à son père d'espérer le voir reprendre avec succès l'étude du droit.

Goëthe arriva à Strasbourg le 2 avril 1770, dans tout l'éclat d'une beauté vraiment remarquable. Il descendit à l'hôtel de l'*Esprit*, et pour se délasser de la fatigue et de l'ennui du voyage, il sortit immédiatement pour aller contempler la cathédrale, qui le frappa d'admiration. Après avoir arrêté un appartement dans une maison portant le n° 80,

et située au midi du marché au poisson, il porta ses lettres de recommandation, et il prit pension dans une table d'hôte tenue, rue Mercière, n° 13, par les demoiselles Lauth, et dont les habitués, au nombre de dix à peu près, étaient presque tous des étudiants en médecine. Le dîner y était présidé par le docteur Salzmann, un vieux célibataire propre de cinquante ans, aux bas d'une blancheur immaculée, aux souliers à boucles d'argent, au chapeau sous le bras, — très-instruit et très-aimé de Goëthe, auquel il donna d'excellents conseils, et procura un habile répétiteur. Tout d'abord, Goëthe parut prendre goût au droit. « La jurisprudence, écrivait-il à mademoiselle de Klettenberg, me plaît beaucoup. Il en est de tout comme de la bière de Mersebourg; la première fois elle nous déplaît, et quand nous en avons bu pendant une semaine, nous ne pouvons plus nous en passer. » Cette belle ardeur ne dura pas, et malgré les excellentes leçons de son répétiteur, Goëthe ne tarda pas à négliger le droit. Son *Cahier de notes*, publié par Schœll, témoigne d'ailleurs de sa prodigieuse activité. Il suivait le cours d'anatomie de Robstein, ceux de clinique et d'accouchement d'Ehrmann père et fils, et celui de chimie de Spielmann. Il s'occupait de l'électricité, sur laquelle la grande découverte de Franklin venait d'appeler l'attention publique. Il poursuivait en secret ses travaux d'alchimie, et sous l'influence de ces mystiques études et des idées religieuses qu'entretenait chez lui sa correspondance avec mademoiselle de Klettenberg, il ne lisait qu'avec dégoût le *Système de la nature*, alors en grande vogue. Ce triste et superficiel athéisme le révoltait en irritant son sentiment religieux sans satisfaire sa raison. En revanche, il remplissait son *Cahier de notes* d'extraits de Voltaire et de Rousseau, et particulièrement de ceux ayant trait à la tolérance, tels par exemple que ces vers de Voltaire :

Très-sots enfants de Dieu, chérissez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.

Et cette sentence de Jean-Jacques : « Le péché originel explique tout, excepté son principe, et c'est ce principe qu'il s'agit d'expliquer. »

Un mois à peine après son arrivée à Strasbourg, au mois de mai 1770, Goëthe assista au passage de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, et aux fêtes qui signalèrent la réception de cette princesse en France. Il ne put se soustraire à de sinistres impressions en contemplant les malencontreuses tapisseries exhibées publiquement à cette occasion, et qui représentaient l'histoire de Jason, de Médée et de Créuse¹.

¹ *Mémoires de Goëthe*, trad. H. Richelot, p. 136.

Rendu au calme, — un instant troublé par cet événement, — Gœthe reprit ses études, et son *Cahier de notes* renferme de curieuses révélations sur leur nature métaphysique. Après un passage de Thomas à Kempis vient une liste d'ouvrages mystiques; sur une autre page, on trouve un renvoi à Tauler; puis une analyse du *Phædon* de Moïse Mendelssohn comparé à celui de Platon; et enfin une défense de Giordano Bruno contre Bayle.

La tendance précoce et naturelle de l'esprit de Gœthe vers le culte de la nature explique l'intérêt que dut lui offrir le croquis tracé par Bayle du grand panthéiste du seizième siècle, le brillant et malheureux Bruno, qui, après avoir enseigné l'hérésie de Copernic à Rome et à Oxford, après avoir réfuté Aristote et gagné l'amitié de sir Philippe Sydney, fut brûlé en place publique à Rome le 17 février 1600, en expiation du crime d'avoir affirmé que la terre tourne, — alors que l'Eglise prétendait qu'elle est immobile. Bruno était donc aux yeux de Gœthe un martyr de la philosophie; ses œuvres avaient en outre pour lui l'attrait du fruit défendu, car elles étaient rares, et beaucoup critiquaient l'auteur sans l'avoir lu; parini ceux qui le haïssaient à l'égal de Spinoza, il en était peu qui eussent pu justifier leur opinion par la moindre citation de ses écrits. Les notes de Gœthe sur Bayle sont curieuses comme spécimen de ses opinions ontologiques et de sa manière d'écrire le français :

« Je ne suis pas du sentiment de M. Bayle à l'égard de Jor. Brunus, et je ne trouve d'impiété ni d'absurdité dans les passages qu'il cite, quoique d'ailleurs je ne prétende pas excuser cet homme paradoxe (*sic*). « *L'uno, l'infinito, lo ente e quello ch'è in tutto, e per tutto anzi e l'istesso ubiquo. E che così la infinita dimensione per non essere magnitudine coincide coll' individuo, come la infinita moltitudine, per non esser numero, coincide coll' unità* »¹. — Giord. Brun., *Epist. ded. del Tratt. de la causa, principio e uno*.

» Ce passage mériterait une explication et une recherche plus philosophique que les discours de M. Bayle. Il est plus facile de prononcer qu'un passage est obscur et contraire à nos notions, que de le déchiffrer et de suivre les idées d'un grand homme. Il en est de même du passage où il plaisante sur une idée de Brunus à laquelle je n'applaudis pas entièrement, aussi bien qu'aux précédentes, mais que je crois du moins profonde et peut-être féconde pour un observateur judicieux.

¹ L'un, l'infini, l'être, et ce qui existe dans tout est partout identique. Ainsi, l'étendue infinie, n'étant pas la grandeur, coïncide avec l'individualité, comme la multiplicité infinie, n'étant pas le nombre, coïncide avec l'unité.

Notez, dit Bayle, une absurdité : Il dit que ce n'est point l'Être qui fait qu'il y a beaucoup de choses, mais que cette multitude consiste dans ce qui paraît sur la superficie de la substance. » (*Sic.*)

Nous empruntons encore au *Cahier de notes* de Goethe un remarquable commentaire écrit en latin sur un chapitre de Fabricius :

« Il est à la fois difficile et dangereux de discuter Dieu en dehors de la nature, c'est pour ainsi dire séparer l'âme du corps. Nous ne connaissons l'âme que par l'intermédiaire du corps et Dieu que par celui de la nature. D'où l'absurdité, — ce me semble, — d'accuser d'absurdité les philosophes qui, en vertu d'un raisonnement parfaitement philosophique, ont uni Dieu à l'univers. Tout ce qui existe appartient nécessairement à l'essence de Dieu, puisqu'il est le seul être dont l'existence comprenne tout. La sainte Écriture, dont nous interprétons les dogmes différemment et chacun suivant ses vues particulières, ne contredit pas cette opinion; toute l'antiquité l'a partagée, et cette unanimité me paraît d'un grand poids. A mes yeux, le jugement d'un si grand nombre d'hommes milite hautement en faveur de la rationalité de la doctrine de l'émanation, bien que je n'appartienne à aucune secte et que je déplore que Spinoza ait accouplé cette pure doctrine à des erreurs fâcheuses. »

Ces études multiples n'empêchaient pas Goethe de se livrer aux plaisirs que lui offrait Strasbourg. Son vieil ami Salzmann l'avait présenté dans plusieurs sociétés aimables. Grâce à ces nouvelles relations, Goethe se montra peu à peu plus traitable; il sentit la nécessité de se plier aux exigences et aux habitudes du monde. Ce fut ainsi qu'il s'astreignit à se poudrer et à porter la queue, qu'il s'habitua à faire usage de bas et de souliers, et à tenir son chapeau sous le bras. Aussi devint-il bientôt un cavalier accompli, un excellent écuyer, un habile tireur à l'escrime, et commença-t-il même à apprendre le violoncelle.

Le cercle de ses amis s'était augmenté avec le nombre des habitués de la table d'hôte de la rue Mercière. Parmi ces derniers, nous citerons Jung Stilling et Franz Lersé. Le jour de leur première entrevue, Goethe se trouvait assis à table en face de Stilling qu'il émerveilla et terrifia tout d'abord par l'aplomb et le sans-façon de ses manières, et par son interminable conversation. A la fin du repas, un étudiant s'étant mis à plaisanter Stilling au sujet de sa perruque, Goethe lui imposa sévèrement silence. Telle fut l'origine de l'amitié sincère que Goethe ne cessa jamais de témoigner à ce simple, sérieux et solitaire penseur, dont les profondes convictions religieuses et la nature confiante et naïve l'intéressèrent singulièrement. Il ne se lassait pas de se

faire raconter la vie de ce pauvre charbonnier, devenu tailleur, puis maître d'école et professeur, et qui, par son éducation morale et intellectuelle, s'était élevé au-dessus du niveau des hommes ordinaires. Quant aux sentiments de Stilling pour Goethe, il les a exprimés lui-même dans ces lignes : « Le cœur de Goethe, que peu d'hommes ont connu, était aussi grand que son intelligence admirée de tous. »

Franz Lersé gagna l'estime de Goethe par sa rigide loyauté, sa régularité scrupuleuse, son esprit mordant et son caractère conciliant, c'est en souvenir de leur attachement mutuel que Goethe donna son nom au brave et fidèle compagnon de *Goetz de Berlichingen*.

Malgré le rétablissement de sa santé, Goethe avait conservé une irritabilité nerveuse qui lui rendait odieux toute espèce de bruit et la vue d'êtres malades ou infirmes; de plus, il était pris de violents vertiges toutes les fois qu'il se trouvait placé à une certaine élévation. Il résolut de vaincre ces faiblesses, et, à cet effet, il se mit à suivre, chaque soir, les tambours qui battaient la retraite, et dont le bruit assourdissant finit par guérir ses oreilles de leur sensibilité malade. Il surmonta ses vertiges en montant tous les jours sur la tour de la cathédrale et en s'arrêtant sur une petite plateforme d'où la vue s'étendait sur un horizon sans fin. Quant à son aversion pour les plaies physiques de l'humanité, l'étude de l'anatomie l'en débarrassa complètement, et il parvint à dompter les terreurs de son imagination en s'habituant à parcourir la nuit les cimetières, les églises et les lieux déserts.

Deux de ses poésies, écrites en 1770, *La mort du renard met la peau en valeur*¹ et le *Colin-Maillard*², consacrent seules le souvenir de préoccupations amoureuses sur lesquelles Goethe a gardé le silence dans ses *Mémoires*. Mais l'existence de *Dorilis* et de *Theresa* ne saurait être mise en doute, car les poésies de Goethe sont nées des circonstances; elles expriment toujours des sentiments réels adressés à des êtres réels, et se proposent, à proprement parler, en témoignages de sa vie intérieure. Heureusement Goethe a été moins discret à l'égard de ses aventures avec Lucinde et Émilie, les deux charmantes filles de son maître de danse³.

À l'époque où Goethe habitait Strasbourg, l'éducation était encore en Allemagne presque exclusivement classique et française; mais la renaissance de la vieille nationalité allemande agitait dès lors les esprits et avait provoqué une réaction contre la France. On opposait à nos

¹ En allemand : « *Stirbt der Fuchs, so gilt der Balg.* »

² *Poésies de Goethe*, trad. H. Blaze, p. 9.

³ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 146 à 151.

grands écrivains Klopstock, Lessing, Herder, Shakespeare, Ossian, et l'on commençait à considérer l'art gothique comme le véritable art moderne. A la table d'hôte que fréquentait Gœthe, tous les habitués, Allemands d'origine, avaient banni entre eux l'usage de la langue française, et ils se faisaient un point d'honneur de se distinguer à tous égards des Français. On y ridiculisait notre littérature comme affectée, fausse, antinaturelle et bonne au plus pour des courtisans. Gœthe entra avec ardeur dans ce mouvement romantique auquel l'avaient préparé d'ailleurs ses études sur le moyen âge, son admiration pour la cathédrale de Strasbourg, son culte pour Shakespeare et sa sympathie pour les mordantes attaques de Lessing contre les prétentions de la poésie française. Il venait de lire la biographie de Gœtz de Berlichingen, et ce Titan d'un siècle d'anarchie l'avait tellement impressionné, qu'il avait conçu l'idée de le prendre pour sujet d'une composition dramatique. La légende de Faust commençait aussi à le préoccuper, et ses études personnelles d'alchimie, de médecine, de jurisprudence et de théologie lui avaient inspiré un vif intérêt pour ce vieux sorcier.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que Gœthe rencontra Herder, son aîné de cinq ans et déjà célèbre. Herder, arrivé à Strasbourg avec une ophthalmie, se vit forcé d'y demeurer tout l'hiver pour se faire soigner. Gœthe, charmé par cette vigoureuse intelligence, assista à l'opération subie par Herder, et durant la convalescence alla le voir matin et soir, ne se lassant pas de recevoir la sagesse qu'il laissait tomber de ses lèvres, avec le tendre respect d'un élève pour un maître chéri. Le contraste qu'offrait leurs deux natures ne les sépara point. Herder était décidé, clair et pédagogique; conscient de ses propres vues, il aimait à communiquer ses idées. Gœthe était sceptique et inquisiteur. Herder était rude, sarcastique et amer; Gœthe aimable et d'une tolérance infinie. Herder n'aimait que l'abstrait et l'idéal, et il condamnait l'individu incapable de réaliser l'absolu; Gœthe ne comprenait guère l'amour abstrait de l'humanité, et sa tendre et vivace nature préférait les hommes aux abstractions. Aussi, malgré son affection pour Gœthe, Herder ne soupçonnait-il pas alors son génie. « Gœthe, écrivait-il à sa fiancée, au mois de mai 1772, est réellement un bon garçon, seulement un peu léger et un peu moineau, ce que je lui reproche constamment. Il est presque le seul visiteur que j'aie vu avec plaisir pendant ma maladie à Strasbourg, et je crois avoir eu sur lui une influence qui lui sera profitable en plus d'un sens. »

Cette influence s'exerça surtout dans le sens poétique. Herder apprit

à Goethe à considérer la Bible comme une preuve admirable de cette vérité : que la poésie est un produit de l'esprit national et non un privilège de quelques esprits cultivés, et il lui dévoila les splendeurs d'Homère, de Shakespeare et d'Ossian, pour lequel Goethe se prit d'enthousiasme et dont il traduisit le *Chant de Selma*, qu'il plaça plus tard dans *Werther*. Ce fut également Herder qui lui fit apprécier le *Vicaire de Wakefield*, dont il allait retrouver l'intérieur à Sesenheim, dans la famille Brion.

De toutes les femmes aimées de Goethe, la plus adorable, sans contredit, c'est Frédérique Brion. De tous les souvenirs de sa jeunesse consignés dans *Réalité et fiction*, nul n'est plus exquis que cet épisode sur lequel Goethe s'est plu à s'étendre¹, et que dans ses jours de vieillesse il ne put dicter à son secrétaire sans s'interrompre souvent pour maîtriser l'émotion du souvenir. Présenté par son ami Weyland au pasteur Brion, admirablement reçu par cette humble et honnête famille, Goethe passa plusieurs jours à Sesenheim, et il en partit amoureux et aimé de Frédérique, la fille cadette de son hôte. A son arrivée à Strasbourg, il lui écrivit (15 octobre 1770) la lettre suivante, la seule de sa correspondance avec Frédérique qui ait été retrouvée :

« CHÈRE NOUVELLE AMIE,

» J'ose vous appeler ainsi, car si je puis m'en fier au langage des yeux, les miens, au premier regard, ont lu dans les vôtres l'espoir de cette nouvelle amitié, — et quant à nos cœurs, j'en répons. Bonne et gentille comme je vous connais, refuserez-vous de témoigner quelque affection à celui qui vous aime tant ?

» Chère, chère amie, si j'ai quelque chose à vous dire, cela ne fait pas question ; mais que je sache exactement pourquoi je vous écris aujourd'hui et ce que je peux vous écrire, c'est tout différent. Ce que je sens, par un certain trouble intérieur, c'est que je voudrais être près de vous et que cette feuille de papier est ici pour moi, dans ce bruyant Strasbourg, une consolation aussi réelle et un coursier aussi rapide qu'elle pourra l'être pour vous dans votre calme demeure, si vous ressentez réellement l'absence de votre ami.

» Vous vous figurerez aisément les circonstances de notre voyage, si vous avez remarqué la peine que j'éprouvais en vous quittant, et combien je désirais rester près de vous. Les pensées de Weyland cou-

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 161 à 195.

raient en avant, les miennes en arrière, et vous comprendrez dès lors que notre conversation n'ait été ni intéressante, ni animée¹.

» Au bout de la Wanzenau, nous voulûmes abrégier notre route, et nous nous trouvâmes au milieu d'un marais. La nuit vint, et il ne nous eût fallu que l'orage qui menaçait d'éclater sur nous, pour avoir toute raison d'être pleinement convaincus de l'amour et de la constance de nos princesses.

» Entre temps, le rouleau de papier que je tenais à la main, — dans la crainte de le perdre, — s'est montré un talisman qui a dissipé tous les périls du voyage. Et maintenant? — oh! je n'ose le dire, — ou bien vous le devinerez ou vous refuserez d'y croire.

» Enfin, nous arrivâmes et notre première pensée, — la seule, du reste, qui ait fait notre joie pendant la route, — fut le projet de retourner promptement vous voir.

» Quel délicieux sentiment que l'espérance de revoir ceux que nous aimons! Et qu'il est doux, lorsque notre pauvre cœur est un peu chagrin, de lui apporter quelque soulagement et de lui dire: « Cher pauvre cœur, calmez-vous, vous ne serez pas longtemps séparé de celle que vous aimez; calmez-vous, cher pauvre cœur! » En attendant, nous lui donnons une chimère pour l'amuser, et il devient alors calme et tranquille comme l'enfant à qui sa mère apporte une poupée au lieu d'une pomme qu'il ne doit pas manger.

» Bref, nous ne sommes pas ici et vous voyez que vous aviez tort. Vous ne vouliez pas croire que la gaieté bruyante de Strasbourg me serait désagréable après les doux plaisirs champêtres dont j'ai joui près de vous. Jamais, mademoiselle, Strasbourg ne m'a paru aussi vide qu'à présent. J'espère toutefois que cela ira mieux, quand le souvenir de ces heures délicieuses sera un peu effacé, — quand je ne sentirai plus si vivement la gracieuse bonté de mon amie. Mais dois-je l'oublier ou le désirer? Non; je préfère conserver un peu de chagrin et vous écrire souvent.

» Et maintenant, mille et mille remerciements sincères et mille souvenirs affectueux à vos chers parents. A votre tendre sœur, mille de ce que je voudrais tant vous rendre! »

Gœthe revit Frédérique au mois de novembre; il entra en correspondance suivie avec elle, et il fut dès lors considéré par la famille Brion, sinon comme son fiancé, au moins comme un amant déclaré.

¹ Les deux amis avaient parcouru à cheval la distance entre Strasbourg et le village de Sesenheim.

Il fut reçu docteur le 6 août 1771, et un joyeux banquet d'étudiants célébra cet événement. Pendant qu'il préparait sa thèse, Frédérique était venue passer quelque temps à Strasbourg avec sa mère et sa sœur chez des parents riches auxquels Goethe avait été présenté. La réunion des deux amants fut fatale à l'amour de Goethe. En comparant la jeune campagnarde, habillée à l'alsacienne, aux demoiselles vêtues à la française de la société strasbourgeoise, il éprouva comme une sorte de honte et il rougit presque de Frédérique. Aussi son départ fut-il pour lui « un soulagement ». Cet attachement lui causait d'ailleurs depuis quelque temps déjà un vague malaise. « Qu'il est heureux, écrivait-il, celui dont le cœur est libre et léger ! Le courage nous pousse à affronter les difficultés et les dangers, et les grandes joies ne s'obtiennent qu'au prix de grands efforts. Voilà peut-être ce que j'ai de pire à reprocher à l'amour. On dit qu'il donne du courage : jamais ! Le cœur qui aime est faible. Lorsqu'il bat follement dans notre poitrine, que les larmes remplissent nos yeux, et que nous les voyons couler avec un inconcevable délice, alors, oh ! alors, nous nous trouvons si faibles que des chaînes de fleurs suffisent à nous retenir, non parce qu'elles possèdent quelque force magique, mais parce que nous tremblons de les briser ¹. »

Pour s'étourdir et peut-être se guérir de son amour, Goethe se lança dans le plaisir. Il se lia intimement avec Lenz, qui venait d'arriver à Strasbourg, et avec d'autres jeunes adorateurs de Shakespeare, devenu le drapeau des adversaires de la tragédie française, que Lessing avait tuée sous le sarcasme en Allemagne. Il fonda avec eux un cercle shakespearien, dans lequel il prononça un discours, curieux témoignage d'un enthousiasme juvénile qui rappellera sans doute à quelques-uns de nos lecteurs leurs propres sentiments, lorsqu'au même âge que Goethe, à vingt et un ans, et comme lui le cœur ému et la tête en feu, ils s'enrôlaient sous le drapeau romantique déployé par V. Hugo et sur les plis duquel l'auteur de *Cromwell* avait tracé cette devise : *La Bible, Homère, Shakespeare*.

¹ Le cadre où doit se renfermer cette analyse ne nous permet pas de pénétrer dans les détails de cet épisode à la fois charmant et douloureux de la vie de Goethe. On en trouve d'ailleurs l'histoire tout entière, et de main de poète, dans les *Souvenirs* de Goethe lui-même.

DISCOURS SUR SHAKESPEARE.

« Le plus noble de nos sentiments est, à mon avis, l'espoir de continuer à vivre après que la destinée semble nous avoir ramenés au sort commun de la non-existence. Cette vie, messieurs, est beaucoup trop courte pour nos âmes; la preuve en est que chaque homme, le plus petit comme le plus grand, le plus incapable comme le plus distingué, se fatigue de tout plutôt que de la vie, et que nul n'atteint le but qu'il s'était assigné. Tout homme, si heureuse et si longue que soit sa carrière, finit cependant, et souvent en vue de l'objet de ses désirs, par choir dans une tombe creusée Dieu sait par qui, et par être compté pour rien. « Compté pour rien! moi qui suis tout pour moi-même, puisque je ne connais les choses que par moi! » Ainsi s'écrie celui qui a réellement conscience de lui-même et qui marche à grands pas dans cette vie pour se préparer au chemin infini qui est au delà. Chacun, il est vrai, procède selon sa mesure. Tel s'avance du pas le plus rapide, et tel autre, qui porte des bottes de sept lieues, le dépasse; car deux de ses enjambées valent une journée de voyage du premier. Mais quoi qu'il en soit, le voyageur diligent n'en demeure pas moins notre ami et notre compagnon, tandis que nous admirons avec étonnement les pas gigantesques de l'autre, que nous suivons ses traces et que nous comparons ses pas aux nôtres.

» Debout, messieurs, et partons! A contempler un pareil vestige laissé par un seul, nos âmes s'agrandissent et s'animent davantage qu'à nous ébahir aux mille traces d'un cortège royal. Nous célébrons aujourd'hui la mémoire du plus grand pèlerin de la vie, et nous nous honorons par là nous-mêmes. Nous possédons le germe du mérite que nous savons apprécier.

» Ne vous attendez pas à me voir parler longuement ou méthodiquement; le calme de l'âme n'est pas un vêtement de fête; de plus, je n'ai encore que peu médité Shakespeare; l'entrevoir et le sentir dans de sublimes passages, voilà tout ce que j'ai pu faire jusqu'ici. La première page de lui que j'ai lue m'a fait sien pour la vie, et après avoir terminé une de ses pièces, je me suis trouvé comme un aveugle-né qu'une main miraculeuse vient de douer instantanément de la vue. Je vis, je sentis de la manière la plus vive que mon existence venait d'acquérir une étendue infinie; tout me parut nouveau, étranger, une lumière inattendue me blessa les yeux. Peu à peu j'appris à distinguer, et, grâce à ce favorable génie, je continue à sentir vive-

ment ce que j'ai acquis. Je n'hésitai pas un instant à abandonner le drame classique. L'unité de lieu me sembla aussi ennuyeuse qu'une prison, les unités d'action et de temps me parurent des chaînes pesantes pour l'imagination; je m'élançai en plein air, et pour la première fois je m'aperçus que j'avais des mains et des pieds. Et aujourd'hui que j'apprécie le tort que m'ont causé les hommes de règles dans leur trou et que je vois tant d'âmes libres y croupir encore, mon cœur se briserait si je ne leur déclarais pas la guerre et si je ne m'efforçais pas journellement d'abattre leurs bastions.

» Le drame grec, que les Français ont pris pour modèle, était conçu au dehors et au dedans de telle sorte qu'il eût été plus facile à un marquis de copier Alcibiade qu'à Corneille d'imiter Sophocle. D'abord un *intermezzo* du culte divin, puis solennellement politique, la tragédie offrait au peuple le tableau isolé des grandes actions de ses pères, avec la simplicité naïve de la perfection; elle remuait de profondes et grandes émotions dans les âmes, parce qu'elle était elle-même complète et profonde. Et dans quelles âmes? dans des âmes grecques! Je ne puis m'expliquer à moi-même ce qu'expriment ces mots, mais je le sens, et, pour être bref, j'en appelle à Homère, à Sophocle, à Théocrite, qui m'ont appris à le sentir.

» Je le demande après cela : Français, que vas-tu faire d'une armure grecque? Elle est trop grande et trop lourde pour toi.

» Aussi les tragédies françaises ne sont-elles que des parodies d'elles-mêmes. Que tout y procède régulièrement, qu'elles se ressemblent entre elles comme des souliers, et que même elles soient ennuyeuses parfois, surtout au quatrième acte, — tout cela, messieurs, vous le savez par expérience et je n'en dirai rien.

» J'ignore qui le premier songea à porter sur la scène les grands événements politiques; c'est là une occasion de traité critique pour l'amateur. Je doute que l'honneur de l'invention revienne à Shakespeare; il lui suffit d'avoir élevé ce genre de drame à une telle hauteur que peu de regards y peuvent atteindre, et qu'il n'y a guère lieu d'espérer que jamais personne puisse rien apercevoir au delà ou le surpasser. Shakespeare! ami! si tu étais encore au milieu de nous, je ne pourrais vivre qu'avec toi; combien volontiers j'accepterais le rôle inférieur d'un Pylade, si tu étais Oreste; oui, et plutôt même que celui d'un vénérable grand prêtre de Delphes!

» Je vais m'arrêter, messieurs, pour en écrire davantage demain, car je suis monté à un diapason qui vous édifie peut-être moins qu'il ne me touche le cœur.

» Le théâtre de Shakespeare forme un assemblage de merveilles où l'histoire du monde se déroule devant nos yeux à l'invisible fil du temps. Ses intrigues, pour parler le langage ordinaire, n'en sont pas, car toutes ses pièces tournent autour de ce point mystérieux, — qu'aucun philosophe n'a su voir et définir encore, — où le propre de notre moi, la prétendue liberté de notre vouloir vient se heurter contre la marche nécessaire de l'ensemble. Mais notre goût corrompu obscurcit tellement notre vue qu'il nous faudrait presque une nouvelle création pour nous sortir de ces ténèbres.

» Tous les écrivains français et les Allemands infectés de leur goût, y compris Wieland lui-même, se sont fait peu d'honneur en cette occurrence comme en bien d'autres. Voltaire, qui dès le principe a fait profession de vilipender toute grandeur, s'est ici montré un vrai Ther-site. Si j'étais Ulysse, son dos frémirait sous mon sceptre. La plupart de ces messieurs condamnent spécialement les caractères de Shakespeare. Et moi, je m'écrie : La nature, la nature ! rien d'aussi naturel que les personnages de Shakespeare !

» Et les voilà tous au diable ! Donnez-moi de l'air pour que je puisse parler ! Il a rivalisé avec Prométhée et formé les hommes, trait par trait, mais de stature colossale, et c'est pourquoi nous ne reconnaissons pas en eux nos frères ; puis il les a animés du souffle de son esprit ; il parle en eux tous et nous reconnaissons leur parenté.

» Et comment notre siècle oserait-il juger de ce qui est naturel ? D'où pourrions-nous être supposés connaître la nature, nous qui depuis l'enfance ne sentons en nous et ne voyons rien chez les autres qui ne soit guindé et chamarré ? Je me trouve souvent honteux devant Shakespeare, car il m'arrive parfois de penser, à première vue, que j'aurais exécuté telle œuvre différemment ; mais je m'aperçois bientôt que je suis un pauvre pécheur, que la nature prophétise par Shakespeare, et que mes personnages sont des bulles de savon issues d'idées romanesques.

» Et maintenant, pour conclure, — bien que je n'aie pas encore commencé, ce que de nobles philosophes ont dit du monde s'applique également à Shakespeare : — savoir que ce que nous appelons le *mal* n'est que l'autre face du bien, et appartient de toute nécessité à son existence et à l'ensemble, aussi bien que pour qu'il puisse exister une région tempérée, il faut que la zone torride brûle et que la Laponie gèle. Shakespeare nous conduit à travers le monde, mais nous, hommes raffinés et sans expérience, nous nous écrions à chaque sauterelle que nous rencontrons : Elle va nous dévorer !

» Debout, messieurs! Sonnez l'alarme pour chasser toutes les nobles âmes de ce paradis du soi-disant bon goût, où elles demeurent assoupies dans un ennuyeux crépuscule, moitié vivantes et moitié mortes, avec des passions au cœur et sans moelle dans les os, et où, trop peu lasses pour dormir, mais trop paresseuses pour agir, elles passent leur vie comme des ombres à se traîner et à bâiller entre des buissons de myrtes et de lauriers. »

En regard de ces accents enthousiastes et quelque peu déclamatoires, échappés au jeune poète qui allait écrire *Götz de Berlichingen*, il est curieux de rappeler l'impression produite par Shakespeare sur l'auteur des *Brigands* :

« Lorsque, jeune encore, écrivait Schiller, je fis connaissance avec ce poète, je fus indigné de sa froideur, — de l'insensibilité qui lui permettait de plaisanter et de rire au milieu du pathétique le plus élevé. Habitué, par ma fréquentation des auteurs plus modernes, à chercher le poète dans ses œuvres, à y trouver un cœur et à sympathiser avec lui, à réfléchir sur son but, il m'était insupportable que celui-là ne me donnât rien de lui. Il fut l'objet de mon respect, — et certainement de mon étude la plus sérieuse, bien des années avant que je pusse comprendre son individualité : je n'étais pas encore apte à saisir tout d'un coup la nature. »

Le séjour de Goethe à Strasbourg est marqué par trois grandes influences : celles de Frédérique, de Herder et de la cathédrale. Une charmante jeune fille, un noble penseur et un admirable monument l'introduisirent alors dans les régions de la passion, de la poésie et de l'art. L'influence de Herder fut éternelle; celle de la cathédrale s'évanouit bientôt. Elle dura cependant assez pour lui inspirer un petit traité de l'architecture allemande, dont l'enthousiasme lui parut plus tard assez incompréhensible pour qu'il ne consentît qu'avec peine à en autoriser la réimpression dans ses œuvres. Quant à son amour pour Frédérique, il n'allait pas tarder à s'éteindre. Quoique ravivé par l'absence, il n'était plus assez puissant pour que Goethe ne renoncât pas à toute idée d'une union qui l'effrayait et qu'il jugeait impossible. Avant de quitter Strasbourg, il alla dire adieu à Frédérique : « Quand de mon cheval, écrit-il, je lui tendis la main, les larmes lui vinrent aux yeux et mon cœur se serra. » Puis il s'engagea dans le sentier qui conduisait à Drusenheim, et tout fut dit.

- ALFRED HÉDOUIN.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE.

Phidias, sa vie et ses œuvres, par LOUIS DE RONCHAUD. (Gide, éditeur.)

Le livre de M. de Ronchaud manquait à notre littérature; nous avions sur Phidias et ses œuvres des études spéciales, mais nous n'en avions pas une complète, embrassant la vie entière du célèbre artiste; ces études, d'ailleurs, sont généralement scientifiques, archéologiques, et insuffisantes à faire connaître le génie de Phidias dans son ensemble, dans son unité et dans ses variations, dans ses rapports avec la poésie de son temps, la religion et les institutions de son époque; elles ont un caractère technique qui les rend difficiles à aborder par la masse des lecteurs. M. de Ronchaud, sans doute, n'a pas fait un de ces livres élémentaires qui, sous prétexte de mettre à la portée de tout le monde la science et l'art, les abaissent et les avilissent; il est resté dans les hautes régions de la critique et de l'érudition, et l'homme spécial et le savant auront lieu de se trouver satisfaits. Mais à une science exacte, à une érudition solide, à une analyse approfondie et rigide, il joint l'art de peindre et de raconter, ce je ne sais quoi qu'on appelle la grâce, la clarté, qui saisit et séduit l'imagination du lecteur. Don rare, surtout appliqué à l'histoire de l'art, ce genre de travail exigeant des qualités de différente nature, et qui se trouvent difficilement réunies chez un même écrivain. Il faut en effet que la discussion s'y mêle au récit; il faut avoir la connaissance technique, scientifique, en quelque sorte, de l'art, et connaître aussi les grands principes de l'esthétique, de manière à faire marcher de front l'archéologie et la théorie. Il faut avoir de la netteté dans le style et les idées pour faire bien comprendre et définir exactement les procédés de l'art; de l'imagination pour en dégager et en faire admirer et aimer le sentiment moral et poétique. Eh bien, c'est l'ensemble de ces qualités diverses qui constitue le mérite de l'œuvre de M. de Ronchaud, et qui donne à son livre une originalité que n'ont pas ceux des hommes distingués qui l'ont précédé. Ce sont, à proprement parler, des livres d'archéologues; mais l'histoire, la philosophie, la littérature, l'esthétique, y sont trop souvent sacrifiées à l'érudition scolastique. Ils avaient besoin d'être résumés dans une œuvre littéraire, éloquente, qui pût plaire à la fois à l'homme d'école et à l'homme d'imagination, à l'érudit et à l'artiste. «Humble disciple de maîtres illustres, dit M. de Ronchaud, j'ai essayé d'exposer les résultats de leurs travaux, en y joignant les réflexions que m'ont inspirées à moi-même la lecture des anciens textes et la

vue des antiques monuments qui se rapportent à Phidias. J'ai tâché de réunir dans ce livre tout ce qu'une étude attentive et enthousiaste m'avait appris sur Phidias, sur sa vie et sur ses travaux, sur le caractère de son génie et sur son rôle dans l'histoire de la sculpture grecque. Puis-je mériter de n'être pas comparé à ces abeilles stériles dont parle un philosophe allemand, qui amassent de la cire dans leurs travaux, mais qui ne font pas de miel. » La modestie de M. de Ronchaud peut se rassurer, il ne sera pas comparé à une abeille stérile.

M. de Ronchaud a fait précéder l'histoire de Phidias d'une vaste introduction, où il retrace à grands traits l'histoire de la sculpture en Grèce et dans l'antiquité avant le siècle de Périclès. Il y explique pourquoi et comment la sculpture a dû être l'art dominant dans la Grèce antique. Chez les autres peuples de l'antiquité, c'est l'architecture qui avait été l'art dominant, parce que, ainsi que le dit M. de Ronchaud avec raison, là où le peuple, masse obscure, languit sous le despotisme sacerdotal ou monarchique, le génie national aime à produire ces monuments d'une grandeur solide qui témoignent hautement de la puissance publique, comme chez les Phéniciens, les Égyptiens, les Assyriens, les Perses; de même aussi, peut-on ajouter, chez les peuples chrétiens du moyen âge, la foi publique et commune se révèle par la grandeur des cathédrales. En Égypte, où la tradition a exercé l'empire le plus tyrannique, l'architecture a élevé ces montagnes de pierre qui jettent leur tristesse sur la monotonie de l'horizon. « A l'ombre de cette architecture gigantesque, solennellement monotone, la sculpture croît, mais n'éclôt pas, condamnée à reproduire sans fin des types invariables où la figure humaine se dégrade en d'étranges associations avec des formes animalesques; elle est l'expression de ce peuple mystérieux, soumis et grave qui voit dans les animaux l'image de la vie divine. » Chez les Phéniciens, où s'épanouit une civilisation brillante, où le commerce et l'industrie fleurissent, l'art, dominé par la religion, ne peut se dégager de ce que Hegel, dans son *Esthétique*, appelle la forme symbolique. Si les temples sont plus ornés que les temples égyptiens, les images des dieux ne sont qu'un assemblage de formes disparates; « les combinaisons de la forme humaine avec des figures d'animaux ou de monstres imaginaires semblent avoir été recherchées par les Phéniciens pour exprimer l'idée confuse d'une divinité qui n'était que la personification obscure des forces naturelles. » Les monuments de la Perse et l'art assyrien s'approchent davantage de la vie et de la beauté de l'art grec. La sculpture n'y est pas aussi complètement asservie à l'architecture, surtout dans l'art assyrien. M. de Ronchaud fait ressortir la supériorité des bas-reliefs assyriens sur les bas-reliefs égyptiens; les scènes variées de guerre et de chasse qu'il représentent dénoncent une vie nationale active et brillante. « L'art assyrien est libre dans son inexpérience; il n'a rien de la roideur des formes imposées par une tradition religieuse; de là le charme qui perce à travers sa rudesse. Mais s'il a trouvé la vie dans l'indépendance, il est resté loin encore de l'idéal. Il était réservé à l'anthropomorphisme grec de rencontrer la beauté souveraine dans l'union étroite de la nature humaine avec l'idée divine. »

On peut dire, en effet, contrairement à ce qui s'était passé chez les autres peuples, qu'en Grèce c'est la sculpture qui domine l'architecture; la Grèce oppose les demeures brillantes et joyeuses, tout éclatantes de beauté et de lumière, de ses dieux à figure humaine, comme elle oppose son génie philosophique et moral au génie symbolique et religieux de l'antique Orient. « Les

statues ne sont pas faites pour l'ornement des temples, mais bien les temples pour le logement des statues ». Ce devait être la conséquence logique de l'idée anthropomorphique qui était la base des conceptions religieuses des Hellènes. Le but était de représenter les dieux sous la forme humaine. La sculpture pouvait seule donner satisfaction à cet idéal. Aussi, bien avant le siècle de Périclès, la Grèce avait vu fleurir dans ses principales villes, à Égine, à Samos, à Sparte, à Argos, en Crète, à Sicyone, etc., des écoles de sculpture riches en œuvres remarquables annonçant déjà les merveilles de l'âge classique. Les raisons de cette fécondité, M. de Ronchauld les trouve dans un concours de circonstances qui ne se présente jamais ailleurs, mais au-dessus de tout il place le génie même des Grecs, ce qu'il rend admirablement par une comparaison poétique, en style homérique. « La divinité d'Apollon, voilà d'où viennent l'harmonie et la vertu de son arc; c'est elle qui fait jaillir les chants inspirés et lance les traits redoutables ». Cependant, après avoir rendu hommage à ce génie divin et surnaturel, il reconnaît l'influence considérable des circonstances extérieures, et notamment celle des institutions politiques et religieuses. Il est certain que tout semble s'être ordonné de bonne heure pour donner au génie du peuple son libre et plein essor. Après le brisement des institutions sacerdotales, fait accompli dès les temps héroïques, rien ne pouvait se produire de plus favorable à l'art que le morcellement de la Grèce en une foule d'États autonomes, ayant chacun leurs divinités particulières, leurs institutions, leurs fêtes, leurs héros, leurs magistrats, leurs traditions. « La forme républicaine, qui devint bientôt la forme générale du gouvernement de ces peuples, vint accroître l'élan par le sentiment qu'elle donna à chaque homme de sa force et de sa dignité. Dans ces petites villes de la Grèce, comme l'a fait remarquer Hemsterhuis, tout individu était *essentiel*, aucun membre de la société n'était inutile et indifférent. De là une activité générale constante, entretenue par les guerres continuelles d'État à État, surexcitée par l'émulation entre les citoyens, par l'exercice des droits, par le spectacle de la prospérité et de la gloire.... Athènes, la plus religieuse des villes grecques, au rapport de Pausanias, fut surtout la ville des statues. Dans ces cités républicaines, et spécialement dans la plus démocratique, l'art exerçait une sorte de magistrature; les images, en bronze et en marbre, des hommes illustres, en même temps qu'elles servaient de luxe sévère à la place publique, portaient dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'émulation. L'Athénien qui se rendait de sa maison à l'assemblée du peuple rencontrait partout sur son passage les figures des divinités protectrices de la cité, celles des magistrats et des héros révéérés pour leur courage et pour leurs vertus civiques et patriotiques; il s'avancait au milieu de la majesté de ces souvenirs comme sous les portiques d'un temple, et la vénération, comme une Muse de la religion et de la patrie, se levait à son approche du pied des statues, et l'accompagnait à travers la ville, jusqu'au lieu consacré pour la solennité des délibérations populaires. Il y avait de ces simulacres aux abords des temples, dans les portiques, dans les agoras; l'art mêlait ses beautés à celles de la nature. Platon nous montre, au commencement du *Phédre*, une fontaine voisine de l'Ilissus, qu'un agnus castus ombrage de ses rameaux odorants, et autour de laquelle sont des statues du fleuve Acheloüs et de ses nymphes, c'est là que Socrate s'assied avec son jeune disciple, et qu'ils s'entretiennent de l'amour et de la beauté au chant harmonieux des cigales. »

Après l'éloquente introduction qui se termine par la belle page que nous venons de citer, M. de Ronchaud aborde la vie et les travaux de Phidias. Cette partie de son livre est divisée en deux sections : dans la première, il examine, analyse et décrit les ouvrages de Phidias, moins les marbres du Parthénon, qui sont l'objet d'une étude à part. Nous ne pouvons suivre M. de Ronchaud dans ses analyses et ses descriptions; elles portent sur des faits trop nombreux, elles touchent à des nuances trop délicates, à des points trop spéciaux, à des questions trop complexes, pour que nous puissions en donner l'idée par un résumé. Toutefois, nous appellerons l'attention sur l'art avec lequel M. de Ronchaud décrit les statues, les frises, les bas-reliefs antiques. Il semble, en lisant ses descriptions, que ces débris mutilés, que ces monuments écroulés, vont s'animer et se relever dans leur splendeur première. Ordinairement, les critiques qui veulent faire revivre un monument, un tableau ou une statue par la plume, ou se perdent dans des détails techniques, archaïques et minutieux, ou surchargent leur style d'enluminures et de couleurs fausses; ici rien de pareil. On dirait que le génie grec a voulu récompenser son apologiste en lui accordant ce don si rare de la convenance et de la proportion, qui n'est autre chose que la grâce attique.

E. MARON.

Wilhelm Tell, poëme dramatique de Schiller, traduit dans le mètre de l'original par FR. SABATIER-UNGHER. — Königsberg, 1859.

Le chef-d'œuvre de Schiller est trop connu pour qu'on en parle ici. Nous voulons seulement attirer l'attention sur une tentative très-originale, réussie en plus d'un endroit et rompant audacieusement en visière avec le mode de traduction que la routine a installé chez nous.

Suivant les idées reçues en France, et admises par les romantiques comme par les classiques, une traduction ne doit répondre qu'à deux exigences : donner le sens de l'auteur étranger et surtout le faire passer dans un langage élégant et conforme à nos habitudes littéraires. Livres anciens et modernes, de science et d'histoire, romans, drames, poésies, tout est traité chez nous par ce procédé et soumis à ce niveau, à grand tort selon nous et en confondant une foule de choses qui devraient être distinguées. Expliquons-nous.

Mettons à part les traductions mot à mot, qui ne sauraient être lues pour elles-mêmes et n'ont d'autre objet que de faciliter la lecture de l'original, pour nous occuper seulement des traductions qui se proposent de le remplacer. A cet égard, de grandes distinctions doivent être faites, suivant la nature des livres qu'on traduit. S'agit-il d'ouvrages scientifiques et techniques, pour lesquels le style n'est rien, prenez toutes vos libertés avec l'original; attachez-vous à ce qu'il a voulu dire plutôt qu'à ce qu'il a dit; repensez au besoin sa pensée et ajoutez-y sans scrupule la clarté française. S'agit-il d'ouvrages philosophiques ou en général d'œuvres en prose écrites avec soin et habileté, ici la pensée est tout; attachez-vous à la suivre minutieusement dans ses détails, sans vous y permettre le moindre changement; soyez exact, sans admettre d'autres équivalents au sens original que ceux auxquels vous contraindront les règles essentielles de notre grammaire. Avez-vous affaire à la poésie, c'est autre chose encore. Il ne s'agit plus d'exposer une pensée rigoureusement enchaînée comme

en philosophie. Dans les œuvres poétiques, quoi qu'en puissent croire leurs auteurs, la pensée n'est pas le plus important; l'essentiel, c'est le sentiment, le mouvement, le rythme, la musique en un mot. C'est donc cela qu'il faut traduire avant tout, si l'on veut donner à ses lecteurs une idée un peu approchée de l'original.

Eh bien! nous dira-t-on, vous voulez qu'on traduise les poésies en vers; la prétention n'est pas nouvelle, mais n'a que rarement réussi.

Non, pas tout à fait cela, et pour deux raisons : d'abord, la rime limite trop la pensée et force à trop d'infidélités de sens pour qu'il soit possible de s'en servir sur une grande échelle. On peut imiter, mais il est bien difficile de traduire en vers français. Et d'ailleurs ce procédé s'éloignerait trop de l'effet de la poésie étrangère et souvent ne la rendrait guère plus que de la prose. Cela tient à ce que notre alexandrin, à rimes plates et alternées de terminaisons masculines et féminines, est unique de son espèce en Europe. Nulle autre poésie ne s'est imposé de telles entraves et ne s'est mis aux pieds ces sabots de plomb pour mieux sauter. Allemands, Anglais, Italiens, Espagnols ont gardé les règles que suivait la vieille versification française avant la renaissance, et ne s'en sont pas, je crois, plus mal trouvés. C'était, spécialement pour la poésie épique et dramatique, le vers de dix syllabes. Tel est le vers de Shakspeare, de Schiller et de Goethe, de Dante et d'Arioste. C'est chez nous qu'il a pris naissance, dans les poèmes de la langue d'oc et de la langue d'oïl. La coutume ne l'y a maintenu qu'avec des servitudes de césure et de rime et pour les sujets légers. C'est celui-là qu'il faudrait rendre à sa liberté première, en lui permettant la césure après le quatrième ou le sixième pied indifféremment, et en imitant les étrangers qui l'ont débarrassé de la rime et même de l'assonance; et l'on s'en servirait ainsi pour traduire ce qu'ils ont écrit sur ce modèle. S'ils ont suivi un autre rythme, il faudrait encore le suivre tant qu'on pourrait, rimer s'ils ont rimé, en un mot imiter leurs effets et ne s'arrêter que devant l'impraticable. On aurait ainsi un calque des effets poétiques, et les lecteurs se feraient des œuvres étrangères l'idée la plus approchante que puissent en concevoir ceux qui en ignorent les langues.

Tel est le système de M. Sabatier-Ungher, et il l'a exprimé d'une manière fort heureuse dans la préface excellente qu'il a mise à la tête de son livre : « Une traduction n'est complète et digne de ce nom que lorsqu'elle donne non-seulement le sens de chaque phrase d'une manière exacte, mais encore la physionomie du texte, son allure, son mouvement et son style. Il ne suffit point d'interpréter fidèlement chaque vers, il faut que la pensée revête les mêmes formes dans la traduction et que celle-ci produise la même impression sur le lecteur que le poème lui-même, ou du moins une impression analogue, bien qu'affaiblie. Le ton de la prose est tout autre que celui du vers. Elle est une dialectique rationnelle, et celui-ci est musique, une *implantation* des sentiments de l'âme; il fait vibrer ainsi d'autres cordes et s'adresse à d'autres facultés. La traduction en prose d'un poème est à moitié infidèle par cela seul que si elle traduit les mots, elle ne traduit ni l'esprit ni la forme, et que tout exacte qu'elle puisse être par le détail, elle ne l'est pas dans l'ensemble. Substituer dans une traduction une forme métrique quelconque à celle qu'avait choisie l'auteur pour exprimer ses pensées, c'est toujours dénaturer le poème par une autre espèce d'infidélité. Vouloir faire passer dans la mienne; s'il était possible,

le ton et la métrique de Schiller, pour rendre sensible la véritable signification des mots, je me suis efforcé de calquer chaque ligne, pour ainsi dire, sur ses vers, et de copier le corps même de la poésie, en même temps que je cherchais à rendre l'esprit qui l'anime. Cette imitation des formes extérieures ne saurait être indifférente dans la reproduction d'une œuvre d'art, parce que dans l'art, essentiellement concret par sa nature, elles ne font qu'un avec le fond lui-même et ne sauraient en être séparées. »

Voilà, je crois, les vrais principes, et en les appliquant M. Sabatier a fait la seule traduction du *Wilhelm Tell* qui nous ait jamais paru agréable à lire. Il aurait sans doute mieux réussi s'il vivait en France et si son oreille, plus habituée à entendre notre langue, l'eût averti de quelques fautes et d'un certain nombre de tournures décidément impossibles en français. Je crois aussi qu'il eût mieux fait de s'en tenir rigoureusement au vers de dix syllabes avec césure libre après le quatrième ou le sixième pied, sans courir après des iambes déjà douteux en allemand, et en tout cas insaisissables dans notre langue.

Tel est ce procédé, dont l'Allemagne a depuis longtemps fourni le modèle, et que nous croyons seul capable de donner une idée suffisante des poésies étrangères. Si sa tentative devait se renouveler en français, nous insisterions sur un conseil, qui serait d'imprimer les vers blancs comme de la prose, en laissant à l'oreille le soin de les distinguer et tout au plus en les divisant par des tirets. Bien que le vers blanc ne soit pas absolument inconnu à la littérature française, on y est si peu accoutumé, que les yeux cherchent la rime au bout des vers et en trouvent l'absence ridicule. En effet, il serait aisé de prouver que la rime existe encore plus pour nos yeux que pour nos oreilles. En imprimant à la suite, on supprimerait cet inconvénient; l'oreille trouverait sa satisfaction dans le rythme, et l'œil n'aurait rien à réclamer.

F. B.

OEuvres et correspondances inédites de J. J. Rousseau, publiées par
M. STRECKEISEN-MOULTOU. (Michel Lévy, éditeur.)

Nous sommes généralement en défiance vis-à-vis des œuvres inédites des grands hommes. Il est rare qu'elles répondent à l'idée que nous nous faisons de leur génie et qu'elles ne nous procurent pas plus de déception que de plaisir. Cependant, avec Rousseau, nous n'avons pas le droit d'être rigoureusement en défiance; c'est après sa mort qu'on a publié ses *Confessions*, et lors même que les œuvres inédites mises au jour par ses admirateurs ne seraient pas à la hauteur de ce chef-d'œuvre, elles n'en offriraient pas moins un intérêt sérieux. On y trouvera toujours, en effet, une occasion de pénétrer dans ce cœur agité, dans cette âme troublée; car Rousseau n'est pas un auteur dans l'acception ordinaire du mot, c'est un homme qui se livre tout entier et sans cesse, avec ses vices et ses qualités. Les œuvres publiées par M. Moultou offrent, du moins en partie, ce genre d'intérêt. Le *Traité sur la sphère*, les *Fragments sur les langues* et les *Institutions politiques* nous étaient certainement inutiles à connaître; ils ne jettent aucun nouveau jour sur l'esprit ou le caractère de Rousseau; mais les autres fragments, touchant particulièrement à des questions religieuses ou morales, nous font retrouver l'homme. Son *Projet de constitution pour la Corse* nous révèle de nouveau l'incohérence chimérique de ses idées en matière de

politique. Des principes très-raisonnables s'y mêlent à des chimères insensées, des dispositions très-sages et pratiques à des utopies singulières. Les contradictions les plus bizarres y apparaissent à chaque page. Il est vrai que son projet n'est pas complet et ne constitue pas un ensemble; peut-être que si nous l'avions tout entier nous y trouverions plus d'ordre et de logique. Toutefois, il nous paraît difficile de faire entrer dans une constitution sérieuse des articles comme ceux-ci : « Tout Corse qui ne sera pas marié à quarante ans sera exclu du droit de cité pour toute sa vie. » — « Nul homme garçon ne pourra tester, mais tout son bien passera à la communauté. » Nous pourrions en citer beaucoup d'autres du même genre, et qui fourniraient des arguments nouveaux à ceux qui aiment à noter l'influence de Rousseau sur les hommes de la révolution. Il y a des axiomes sur la propriété qui rappellent les maximes de Saint-Just. « Les lois concernant les successions doivent toutes tendre à ramener les choses à l'égalité, en sorte que chacun ait quelque chose et que personne n'ait rien de trop. » Il y a aussi des proclamations et des projets de cérémonies politiques qui semblent être le programme anticipé des fêtes de la Convention. A côté de cela, on rencontre souvent des sentences et des maximes nettes et justes : « Il ne faut point compter sur un enthousiasme vif, mais toujours court, à la suite de la liberté recouvrée. — L'héroïsme populaire est un moment de fougue que suit la langueur et le relâchement. — Il faut fonder la liberté d'un peuple sur sa manière d'être et non pas sur ses passions; car ses passions sont passagères et changent d'objet. » Enfin il termine son *Projet de constitution* par une courte réflexion sur les Anglais, qui depuis a été souvent reproduite : « Le peuple anglais n'aime pas la liberté pour elle-même, il l'aime parce qu'elle produit de l'argent. » Toutefois, ce projet si singulier n'en fait pas moins honneur à Rousseau. Au point de vue du caractère de l'homme, il est impossible de n'être pas touché de son ardeur, de son désir de bien faire. Comme écrivain, d'ailleurs, il y est souvent au niveau de son génie; il y a tracé un tableau de la Suisse aux époques comparées de sa pauvreté héroïque et de sa prospérité corrompue, qui, sous le rapport du style, peut se placer à côté de ses morceaux les plus achevés.

Les lettres qui terminent le volume n'ont en elles-mêmes rien de particulièrement nouveau; elles nous présentent Rousseau comme sa correspondance et sa vie nous l'avaient fait connaître; susceptible, ombrageux, tendre, irritable, naïf, insupportable : aimable et insociable. Parmi les *Fragments moraux*, on remarquera certainement celui qu'il a intitulé *Mon portrait*, où il s'exalte et s'abaisse d'une page à une autre avec son exagération habituelle : « J'approche du terme de la vie et je n'ai fait aucun bien sur la terre. » Plus haut il dit : « Quelques auteurs se tuent de m'appeler le poëte Rousseau, le grand Rousseau durant ma vie; quand je serai mort, le poëte Rousseau sera un grand poëte, mais il ne sera plus le grand Rousseau. »

E. M.

PHILOGIE.

Le Chevalier au Cygne et *Godefroid de Bouillon*, poèmes historiques, publication commencée par le baron de Reiffenberg et achevée par M. A. Borgnet, tome III, 2^e partie, *Glossaire* par M. EM. GACHET, chef du bureau paléographique; Bruxelles, 1858, in-4^o.

Parmi les études qui ont le moyen âge pour objet, l'une des moins avancées est celle de notre langue et de notre littérature anciennes, et dans le vaste champ qu'elle offre aux investigations de l'historien et du philologue, la partie qui a été le moins cultivée, c'est la lexicographie. De nombreux textes ont été mis au jour; grâce à la collection des anciens poètes de la France, publiée sous la savante direction de M. Guessard, nous possédons d'excellents matériaux pour un dictionnaire de notre vieille langue, mais il reste à les mettre en œuvre; d'ailleurs ce vaste recueil de notre poésie épique est loin d'être terminé, et bien des années s'écouleront avant l'achèvement du glossaire général qui en sera comme le couronnement. Pour le moment, nous en sommes réduits à Roquefort, au glossaire français que renferme le dernier volume de la nouvelle édition de Ducange, et à quelques vocabulaires particuliers que certains éditeurs ont publiés à la suite d'anciens textes. Ce sont là des aides suffisants pour les commençants ou pour ceux qui bornent leur ambition à savoir lire Froissart ou Joinville, mais il ne faut pas longtemps pour reconnaître combien ces instruments sont incomplets et impuissants à nous donner la solution d'une foule de problèmes que soulève la recherche de l'étymologie ou du sens des mots de notre vieille langue. Aussi les savants ont-ils fréquemment recours au dictionnaire de Sainte-Palaye, conservé en manuscrit à la Bibliothèque impériale, et j'en pourrais citer un parmi les plus autorisés qui ne dédaigne pas de lire d'un bout à l'autre cet immense recueil d'exemples. Mais un manuscrit n'est pas à la portée de tout le monde, et celui-là fût-il même publié, il est douteux que la science pût maintenant en tirer beaucoup de profit, et pour deux raisons : d'abord, parce que la philologie a fait d'immenses progrès depuis Sainte-Palaye; ensuite, parce que les textes les plus anciens ayant pour la plupart été retrouvés de nos jours, la compilation de l'infatigable académicien, si riche en exemples des treizième, quatorzième et quinzième siècles, n'en renferme guère qui soient antérieurs à 1200.

L'ouvrage dont le titre est inscrit en tête de cet article est un de ces glossaires que, par suite de l'absence d'un répertoire complet des mots de la langue d'oïl, on est obligé de joindre à toute publication un peu considérable d'anciens textes français. Le baron de Reiffenberg ayant édité dans la collection des *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, les romans du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroid de Bouillon*, contenant la fabuleuse histoire du chef de la première croisade, M. Gachet fut chargé de la composition du glossaire qui devait accompagner cette publication, et la mort ne lui ayant pas permis d'achever son œuvre, le professeur Liebrecht, de Liège, la termina.

Si ce glossaire n'était que le relevé des mots difficiles contenus dans le *Chevalier au Cygne* et le *Godefroid de Bouillon*, il ne mériterait point d'être examiné

à part de l'ouvrage dont il est le complément; mais d'abord les poèmes mis au jour par le baron de Reiffenberg sont assez longs pour qu'on y puisse trouver des exemples de tous ou presque tous les mots de la langue d'oïl, et ensuite les développements que M. Gachet a donnés à la discussion de l'étymologie ou du sens des vocables, les nombreux exemples de toute provenance qu'il a ajoutés à ceux que lui fournissaient le *Chevalier au Cygne* et le *Godefroid de Bouillon*, font de ce glossaire un ouvrage complet en lui-même et pouvant servir à l'intelligence de tous nos vieux textes.

J'ai parlé de discussion, et, en effet, il y en a, et beaucoup, dans le glossaire de M. Gachet. Parfaitement au courant de tous les travaux de la critique moderne, le savant auteur n'a jamais manqué l'occasion de rapprocher les diverses opinions émises sur le sens ou l'étymologie de chaque mot, et de donner les raisons qui le portaient à adopter l'une plutôt que les autres. Il en résulte que l'ouvrage est une polémique presque perpétuelle; inconvenient médiocre d'ailleurs et à peu près inévitable lorsqu'on veut faire avancer des études qui se dégagent à peine des erreurs sans nombre qu'y ont accumulées ceux qui dans l'origine les ont abordées.

Mais si la science, si même la critique ne font point défaut à M. Gachet, en revanche il ne me paraît pas qu'il ait possédé à un haut degré l'esprit philologique. Aussi la partie étymologique du glossaire est-elle relativement assez faible, et c'est la remarque qu'avait déjà faite M. Diez dans l'article qu'il a consacré à ce livre et qu'a publié le *Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur* du professeur Ad. Ébert¹. Tout en rendant pleine justice aux divers mérites du glossaire de M. Gachet, l'éminent philologue a relevé dans la seule lettre A plusieurs étymologies erronées; à mon tour, j'ai à présenter quelques observations sur certains points qui me paraissent contestables.

Et tout d'abord, avant d'entrer dans la critique des détails, je noterai une erreur toute systématique qui apparaît en divers endroits de l'ouvrage. On sait que Raynouard faisait descendre toutes les langues néo-latines du latin, non pas directement, mais par l'intermédiaire de la langue d'oc, qu'il appelait langue *romane*, lui attribuant ainsi un nom qui convient aussi bien à tous les idiomes congénères. Cette idée, que je croyais morte, et bien morte, depuis que Fauriel lui a fait l'honneur de la réfuter, j'ai été fort surpris de la retrouver dans le glossaire de M. Gachet; elle ne s'y rencontre pas, il est vrai, sous une forme théorique que ne comportait pas la nature de l'ouvrage, mais elle y apparaît néanmoins. Par exemple, au mot *legerie*, on lit : « *De legerie* est une locution » adverbiale formée du prov. *leujaria*, qui dérive de l'adj. *leu*, lat. *levis* ou plutôt » moy. lat. *leviarius*, ce qui a produit le prov. *leugier* et par suite notre moderne » *leger*. » (P. 843, col. I.) L'erreur est bien caractérisée; le provençal est, comme dans l'hypothèse de Raynouard, l'intermédiaire entre le latin et le français. Il était pourtant si simple de dire que *leviarius*, forme dérivée de *levis*, avait donné *leugier* en provençal et *léger* en français! — A la même page, on lit encore : « *Leres*, venant du lat. *latro*, est une forme empruntée au prov. *laire*, » *layre*. » Et pourquoi aurions-nous donc été obligés de recourir au provençal pour nous procurer un mot qui devait être d'un si fréquent usage dans notre ancienne société? *Latro* nous a donné *lerre*, au cas régime *larron*, comme il a

¹ 3^e vol., n° d'octobre-décembre 1860.

formé *layre*, *layro* au midi. — De même je ne puis admettre que la conjugaison de notre verbe *laisre* ait emprunté, comme le dit M. Gachet, plusieurs temps à celle du verbe provençal *luser*, et entre autres son participe présent ou adjectif verbal *luser*; *luser* vient de *lucens*, et *luisant* aussi. — Au mot *pardon*, M. Gachet fait la remarque suivante : « On disait adverbialement *en pardons* pour inutilement, » gratuitement.... C'est un emprunt fait à la langue provençale, qui disait » de même :

Amarai donc en perdos?

» J'aimerais donc en vain. » A ce compte, toutes les locutions communes aux deux langues auront été fournies au français par le provençal! Ce système peut mener loin; il conduit à l'absurde. Et ailleurs, pourquoi M. Gachet veut-il que *roion*, *roien* vienne « du provençal *reio*, *regio*, domaine, pays »? (V^e *Région*.) Le latin *regio* ne suffit-il pas?

Au mot *arai*, je trouve une erreur dont M. Gachet n'est nullement responsable, mais qu'il est bon néanmoins de relever. « Dans *Parise la Duchesse*, dit-il, *araié* a le sens d'équipé :

Clarembaux le veilleant à la teste mellée

Ou chastel s'an antra e sa jent *araiée*. »

Cette citation est prise dans l'édition de *Parise la Duchesse* qu'a donnée M. de Martonne en 1836; c'était la seule qui existât lorsque M. Gachet composait son glossaire, et malheureusement elle est remplie des fautes les plus grossières. L'année dernière, M. Guessard a publié du même poème une nouvelle édition, et voici la leçon, de tout point conforme au manuscrit, ainsi que je m'en suis assuré, qu'elle donne pour ces deux vers; je souligne les différences :

Clarembaux le veillant à la teste mellée

Ou chastel s'an antra il et sa jent *armée*.

V. 2516-7.

Araié n'a donc pour lui d'autre autorité qu'une fausse lecture de M. de Martonne. Avis aux lexicographes à venir.

Après avoir cité plusieurs exemples du mot *cit*, M. Gachet s'exprime ainsi : « Il n'y a dans tout cela qu'une apocope, suivant M. Génin, et cette espèce de retranchement est assez ordinaire dans l'ancien français. » Cette opinion de Génin, renforcée même de l'autorité de M. Gachet, me paraît contestable. Je suis porté à croire que *cit* est la forme du sujet, répondant à *civitas*, et *cité* la forme du régime, répondant à *civitatem*; je sais fort bien que les textes sont remplis d'exemples où *cit* est employé comme régime, et *cité* comme sujet; mais cela prouve simplement que le sentiment de la valeur propre de chacune de ces formes s'est obscurci de bonne heure, ce qui n'a rien que de fort ordinaire. Je crois trouver un analogue à *cit* et *cité* dans une vieille traduction romane du symbole des apôtres, publiée et commentée par M. Egger dans le XXI^e volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Cette traduction est écrite en lettres grecques; les mots *φῶς ἐκ φωτός* y sont traduits par ceux-ci : *κλάρτ ντέ κλαρτέ*, ce qui, prononcé suivant la prononciation traditionnelle des Grecs, donne *clart dé clarté* et répond exactement à *cláritas de clariúte*. Cette double forme, *clart* et *clarté*, qui n'a point été notée jusqu'ici, que je sache, est, à mon avis, le fait le plus intéressant que nous ait révélé cette ancienne traduction.

Au mot *compain*, forme du régime *compagnon*, M. Gachet assigne pour étymologie *cum* et *panis*, « de la même manière que *camarade* vient de *camera* ». Je ne vois point sur quoi se fonde le rapprochement; j'aperçois bien entre *compain* et *camarade* une certaine analogie de sens, mais aucune de composition. Si je voulais trouver un terme de comparaison pour l'origine à laquelle s'est arrêté le savant belge, je dirais qu'elle rappelle un peu trop le célèbre *CARO DATA VERMINIBUS* = CADAVER. Il reste encore quelques doutes sur l'étymologie de *compain*, mais assurément le *compaganus* proposé il y a plus de deux siècles¹ est infiniment préférable au calembour que M. Gachet a pris à *Ménage*.

« EMBRIEVER, rédiger, mettre par écrit. » J'ajouterai que ce mot a aussi le sens d'inscrire sur un registre, sur un rôle; ainsi, dans la chanson de *Gui de Bourgogne*, Charlemagne, voyant ses guerriers se plaindre de la longueur de leur séjour en Espagne, permet à ceux qui le voudront de retourner en France, mais à condition qu'ils seront serfs, eux et leur lignée. Quatre mille sept cents hommes, « tous Gascons et Angevins », dit le poète, quittèrent alors l'armée,

Et Karles l'emperere les a tous anbrevez;

Ileuc furent li sers premerain contrové².

Gui de Bourgogne, édit. Guessard et Michelant, p. 7.

« Et Charles l'empereur les a tous enrôlés; c'est de ce moment que date le » servage. »

A l'article *encroer*, M. Gachet fait cette remarque : « Accroché d'abord, le » patient restait ensuite pendu. » C'est là un fait tellement incontestable qu'on ne voit pas bien tout d'abord quelle nécessité il y avait de le signaler; mais en lisant le vers ci-après, que cite immédiatement le savant belge, on s'aperçoit que l'observation n'est que le commentaire de l'exemple :

Que il ne fust pendus et avant encroés.

Parise la Duchesse, édit. de Martonne, p. 19.

Malheureusement la citation est fautive; page 19, il n'y a rien de pareil, et c'est seulement à la page 23 qu'on lit :

Que ja ne fust penduz o au vent ancroés.

Ce qui est bien différent. L'erreur est d'autant plus inexplicable que *encroer au vent* est une expression très-fréquente dans les chansons de geste. A ce propos, je ferai remarquer qu'en général les citations n'ont pas été vérifiées avec assez de soin; un grand nombre ne se retrouvent pas dans les textes aux endroits indiqués. C'est une critique qui s'adresse moins à M. Gachet, mort avant l'achèvement de son œuvre, qu'à ceux qui l'ont complétée et publiée.

M. Gachet attribue au mot *estraier* le sens de « errant, vagabond », bien qu'il cite quelques exemples où ce mot est employé plutôt comme un substantif que

¹ Voy. *Ménage*, *Dict. étym.*, édit. de 1750, I, 402.

² Cette origine, beaucoup trop exclusive, que l'auteur du *Gui de Bourgogne* assigne au servage, est digne d'être notée, parce qu'elle est du nombre de celles qu'indique Beaumanoir. « Servitutes de cors si sunt venues en mout de manieres; les unes por ce que anriennement c'on semonnoit ses sougès por les os et por les batailles qui estoient contre le couronne, on i metoit tel paine à la semonce fere que cil qui demorroient sans cause resnable demorroient sers à tous jors, aus et les oirs. » *Coutumes du Beauvaisis*, édit. Beugnot, II, 225.

comme un adjectif, puis il ajoute : « Nous ne connaissons pas le verbe *estraye*, » errer à l'aventure, que M. Diez rapproche du prov. *estraguar* et qu'il tire du » latin *extravagare*, ital. *stravagare*. Nous n'avons rencontré que le subst. » *estraier*, qui, dans l'acception indiquée plus haut, nous semble venir du latin » *extrahere*, esp. *extraer*; Bertrand de Born s'est servi du part. prov. dans un » sens quelque peu analogue :

Per vos serai estraitz de mon pais.

Rayn., *Lex. rom.*, V, 403.

» L'*estraier* n'est-il pas aussi *extrait* de son pays? On pourrait de plus comparer » ce mot à l'italien *straniere*, étranger. » Il n'y a qu'erreurs dans ces quelques lignes. Dire qu'*estraier* peut être comparé à *straniere*, c'est l'assimiler à *étranger*, qui correspond à l'italien *straniere*; or, il est visible qu'*estraier* n'a pas la même étymologie qu'*étranger*; on ne saurait le faire venir, comme ce dernier, d'*extraneus*, ou plutôt de la forme dérivée *extranearius*; de plus, le sens des deux mots est évidemment différent. Le rapprochement que fait M. Gachet est donc tout à fait inadmissible. Reste l'autre hypothèse, qu'*estraier* viendrait d'*extrahere*; mais *extrahere* ne vaut pas mieux que *straniere* : la finale française *er* suppose nécessairement en latin *are* s'il s'agit d'un verbe, *arius* s'il s'agit d'un adjectif; *ere* donne toujours *re* en français, aussi *extrahere* est-il, suivant l'analogie, devenu *extraire*; l'étymologie proposée par M. Gachet ne soutient pas un moment l'examen, et quant au vers cité de Bertrand de Born, je ne sais ce qu'il vient faire ici, puisque le mot en question, *estraier*, n'y figure point.

Les erreurs dans lesquelles est tombé M. Gachet sont d'autant plus étranges qu'il connaissait la vraie étymologie, celle proposée par M. Diez, *extravagare*; les syllabes *agare* sont devenues *ayer*, comme dans *pacare* ou *pagare*, *payer*. Il résulte de cette étymologie qu'*estraier* est un infinitif, le plus souvent pris substantivement ou adjectivement, ce qui a pu faire douter de sa nature véritable, par exemple, dans ces vers du *Gui de Bourgogne* :

La veïssiez le jor tel estour commencier,

Et foïr par ces chans tant auferrant destrier

Lor resgues traïnant qui erent *estraier*.

(Édit. Guessard et Michelant, p. 18.)

Il est bien clair qu'*estraier* répond plutôt pour le sens à *extravagantes* qu'à *extravagare*; mais néanmoins la preuve que ce verbe n'en est pas réduit à l'infinitif seul, c'est que voici son participe :

« Au mois de huitovre, syre Hugue de Lesignan, qui s'appelloit roy de Jerusalem et de Chypre, se parti d'Acre et s'en alla à Sur, et laissa la ville d'Acre » qu'il tenoit por soue *estraée*. »

(L'estoire de Eracles, empereur, ch. XXVIII, dans le *Recueil des histor. occid. des Croisades*, II, 474.)

Dans cette phrase, *estraée* est pris au sens du mot *estrajeria*, relevé par Ducange, et dont je parlerai tout à l'heure.

Contre l'étymologie que, d'accord avec M. Diez, j'ai assignée à *estraier*, on peut élever une objection. « Une charte du deuxième cartulaire de Flandres, dit

» M. Gachet, traduit ce mot (*estraier*) par *extraterius* : « In emolumentis quæ » proveniunt ex bastardis vel de exteris, vel de *extrateriis*, qui vulgariter *estraier* » vocantur, ecclesia duas partes et comes tertiam partem habebit. » Cet *extrateriis* ne saurait en aucune façon s'accommoder d'*extravagare*, et cependant c'est bien notre *estraier*; selon moi, la contradiction n'est qu'apparente. Je remarque d'abord que la citation est prise dans le supplément de Carpentier¹; c'est dire qu'elle ne doit nous inspirer qu'une confiance médiocre. Si maintenant on considère que cet *extrateriis* est un exemple unique, tandis qu'on en connaît beaucoup d'*extrajerius* ou *estrajerius* (voy. Ducange, s. v° *Estrajerix*), on sera très-porté à croire que le *extrateriis* de Carpentier est une faute de lecture pour *extraieris*; cet *extraierius*, « qui ex extraneo dominio venit », dit Carpentier², est notre *estraier* pris substantivement et affublé d'une terminaison latine. Mais on a été plus loin : on s'est tellement accoutumé à considérer *estraier* comme un substantif, qu'on lui a donné une forme féminine, ce qui n'est pas sans exemple, et nous avons eu *estraiere*. « *Estrahiere*, dit un registre de la chambre des » comptes cité par Ducange³, c'est quant un homme par ses démérites est exé- » cuté par crime de leze majesté, et vaut autant à dire comme confiscation au » souverain. » Et de même que de *extraier* on avait fait *extraierius*, de même aussi *estraiere* est devenu *estrajeria*, car la proposition inverse serait insoutenable, d'abord parce que les exemples d'*estraierix* sont d'une époque relativement récente, ensuite parce que la forme adoucie *estraierix*, pour *extraierix*, indique un emprunt fait à la langue vulgaire.

Donc, en résumé, *estraier* est un infinitif venant d'*extravagare*; cet infinitif a été, comme bien d'autres, employé substantivement; il lui est même arrivé de prendre une forme féminine, *estraiere*, puis ces deux formes, *estraier* et *estraiere*, ont été l'une et l'autre latinisées [et sont devenues *estraierius* et *estraieria*].

« LASTÉ, lâcheté, v. 9988 :

Car il n'y a éut traïson ne lasté,

» Nouvel exemple des bizarreries de langage de l'auteur; tout à l'heure il » prononçait *lasquier*, en durcissant la syllabe finale que nous aplatissons dans » *lâcher*; ici, au contraire, il semble vouloir l'adoucir, et le substantif *lasté* ferait » presque supposer un adjectif *las* pour *lâche*. » Certainement *lasté* fait supposer un adjectif *las*, ou, pour mieux dire, il n'y a pas besoin de le supposer, il existe réellement, seulement il n'a pas du tout le sens de *lâche*. C'est le mot que nous possédons encore et qui répond au latin *lassus*. Au moyen âge, il avait un sens plus étendu que de nos jours; très-souvent il signifiait malheureux, comme encore aujourd'hui dans l'exclamation *hélas* (hé! las). *Lasté* n'a rien de commun avec *lâcheté*; il vient de *lassitas*, comme *las* de *lassus*. Voy. au reste Diez, *Etym. wört.*, au mot *Lasso*, p. 201, ou son fidèle écho, M. Burguy, *Glossaire*, au mot *Las*, p. 220.

Voici une faute assez grave : « Ou, au, à le; cette forme de régime indirect de » l'article masculin est mitoyenne entre *au*, formé de *al*, et *eu*, formé de *el*. » La vérité est que *ou* est le même mot que *eu* et *el*; ses éléments sont *en le*, tan-

¹ Voy. la nouvelle édition de Ducange, t. III, p. 172, col. I.

² Loc. cit.

³ V° *Estrajerix*.

dis que ceux de *au* sont à *le*; ou *val Yolatin*, exemple cité par M. Gachet, ne veut pas dire *au val Yolatin*, mais *dans le val*. Je sais très-bien que M. Burguy a prétendu que *el* existe comme équivalent de *à le*, et que c'est « une forme » picardo-normande dégénérée de *al* » (*Grammaire de la langue d'oïl*, I, 50); mais c'est là une de ces assertions sans preuve comme il y en a tant dans le livre de M. Burguy.

M. Gachet explique *raviser* par regarder, considérer; il en donne cet exemple, tiré du *Chevalier au Cygne*: « Sy l'a bien *ravisé* », et il ajoute: « Ici encore la » lettre *r* n'indique pas la répétition, et *raviser* équivaut au moderne *aviser*, apercevoir de loin. » Je ne sais trop si, en français moderne, *aviser* a le sens que lui prête le savant belge, mais dans notre vieille langue ce mot, de même que l'itératif *raviser*, se prenait ordinairement dans une acception aujourd'hui perdue, celle de *reconnaître*, et tel est le sens de l'exemple cité plus haut; de même dans le *Gui de Bourgogne*:

... Dans viels, anvers moi entendez,
Que je vos ai mult bien quennu et *avisé*.

(Édit. Guessard et Michelant, p. 43.)

et dans *Huon de Bordeaux*:

Cil voit l'anel, se l'a bien *avisé*.

(Édit. Guessard, p. 163.)

Li amirés a l'anel esgardé,
Lues qu'il le vit si l'a bien *avisé*.

(*Ibid.*, p. 169.)

Par vos enseignes vos ai bien *avisés*.

(*Ibid.*, p. 184.)

« **RAPPIELLER**, appeler d'un jugement, v. 5200 :

Et j'en voel *rappieller*,

» Ainsi parle le roi Cornumarant dans le *Godefroid de Bouillon*, et cette » manière de s'exprimer est encore aujourd'hui celle du vulgaire. Il n'*appelle* » pas d'un jugement, mais il en *rappelle*. Villon, plus correct, écrit déjà : J'en » appel. » J'en demande bien pardon à M. Gachet et à Villon, mais l'expression du moyen âge et du « vulgaire » est au moins aussi logique que l'autre. « *Appeler*, nous dit l'Académie, signifie : recourir à un tribunal supérieur pour faire » réformer le jugement, la sentence d'un tribunal inférieur. » Fort bien, mais le sens propre est simplement citer en jugement, dénoncer, et souvent, dans les temps anciens, provoquer au combat singulier. *Appeler* se disait donc pour porter une cause devant un premier tribunal, et par suite l'itératif *rappeler* devait être employé pour exprimer l'idée de déférer la cause à un tribunal supérieur.

« **TENEMENT**, terre, v. 11780 :

Pour conquerre l'onneur, le lieu et *tenement*. »

Ce mot est dans la partie du glossaire qui appartient à M. Liebrecht; et, en effet, M. Gachet ne se serait point payé d'une aussi imparfaite traduction; *terre*

répond aussi bien à *onneur* et à *lieu* qu'à *tenement*. c'est dire qu'il n'est la traduction exacte d'aucun de ces trois mots; *tenement* est un terme général désignant toute espèce de fief, soit noble, soit roturier, tandis que *l'honneur* est plus spécialement un fief noble.

Il serait bien facile d'augmenter le nombre de ces critiques, mais que prouvent quelques erreurs sur un nombre aussi considérable d'observations? Dans l'état actuel de la science, il est impossible de faire autre chose que des glossaires particuliers; soyons donc très-indulgents pour ceux qui tentent de nous donner davantage, et puisque M. Gachet n'était tenu de nous donner que l'explication des mots difficiles du *Chevalier au Cygne* et du *Godefroid de Bouillon*, sachons-lui gré d'avoir fait un livre qui peut remplacer utilement l'ouvrage de Roquefort pour les commençants, et où ceux qui savent trouveront encore à apprendre.

PAUL MEYER.

CHRONIQUE MUSICALE.

RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN.

IL MATRIMONIO SEGRETO.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE RÉPERTOIRE ITALIEN.

La salle Ventadour a rouvert ses portes le 1^{er} octobre. Vous dire que *tout Paris* était là et que toutes les loges étaient occupées dès le premier soir par leurs nobles titulaires, je ne l'oserais. L'aristocratie est encore dispersée dans ses châteaux, aux eaux, en voyage, et profite de ces derniers beaux jours, de cette canicule attardée qui est revenue nous surprendre. Pourtant l'assemblée était plénière, la chambrée brillante et de premier choix, et nous étions heureux d'y retrouver je ne sais quelle atmosphère d'élégance, quel arôme de fine et intelligente aristocratie qu'on respire là et qui n'est pas ailleurs. On se sent en bonne compagnie, on fait partie d'un véritable auditoire. Dieu me garde de poser en aréopage ce public de Ventadour ! Il m'en saurait mauvais gré lui-même, car il tient beaucoup à certain air de futilité mondaine ; il ne s'enthousiasme que du bout des lèvres et ne crève pas volontiers ses gants blancs. Mais il applaudit en personne, et c'est aux bons endroits. Si l'on songe à quelles affreuses cohues sont en proie chaque soir les théâtres de Paris, cohues de provinciaux et d'étrangers, de badauds cosmopolites, que le wagon de la veille a apportés et qu'emportera le wagon du lendemain ; si l'on veut bien considérer d'autre part que ce peuple stupidement affairé de consommateurs hétéroclites ne peut jamais former au Théâtre-Italien qu'une minorité faible, puisque les trois quarts de la salle sont occupés régulièrement par les abonnés, on reconnaîtra que ce public est, comme nous le disions tout à l'heure, un véritable auditoire, à qui la jouissance habituelle et familière du répertoire lyrique le plus riche qui existe doit nécessairement donner du goût et créer en quelque sorte un *sens collectif* assez remarquable. Ajoutez qu'un tel public ne saurait souffrir une troupe médiocre. Il fait trop bon marché, j'en conviens, de l'illusion dramatique ; l'opéra italien n'est qu'un concert avec décors et costumes, soit ; mais on est assuré de trouver à ce concert un double plaisir : celui d'entendre de bonne musique bien exécutée et de la voir intelligemment goûtée.

Voilà ce que nous ruminions il y a quinze jours en reprenant possession de notre stalle. La fête a été complète : on donnait *il Matrimonio segreto*. La charmante soirée ! Au sortir de toutes les banalités musicales que nous avons entendues cet été (et dont nous n'avons pas cru devoir entretenir les lecteurs de la *Revue*), il nous semblait prendre par les oreilles un bain délicieux. Voilà donc le dernier spécimen d'un genre quasi perdu et à jamais regrettable, l'unique échantillon qu'on ait bien voulu nous garder de cette adorable musique bouffée que Naples vit naître, et qui de là se répandit, comme un immense rayon de gaieté, sur l'Europe entière ! Cimarosa, Guglielmi, Paisiello étaient, vers 1800, applaudis aux quatre coins de la civilisation, à Londres et à Naples, à Péters-

bourg et à Lisbonne. Cimarosa avait écrit cent dix ou cent vingt opéras; il n'en reste qu'un seul, et c'est un chef-d'œuvre incontesté où il y a dix morceaux qui sont autant de chefs-d'œuvre. Paisiello avait fait plus de cent opéras, et ses contemporains le regardaient comme l'égal de Cimarosa. De celui-là, pas une note n'a survécu. Il faut avouer que le dilettantisme est bien insouciant des trésors du passé! Il n'est cependant personne qui ne sache, au moins vaguement, qu'il y avait une grande école italienne avant Rossini. Le cycle musical ouvert par Pergolèse et fermé par Paisiello a été et demeure l'*âge d'or* de l'opéra italien. Et l'âge des *cuivres* ne prévaudra pas, croyez-le bien, sur l'âge d'or.

Les gens qui jugent d'après quelques impressions grossières relèvent en plaisantant chez ces maîtres du dix-huitième siècle certaines formules qui leur semblent vieillottes parce qu'elles ne sont plus les nôtres. Mon Dieu! chaque siècle a ses idiotismes; les idées et les sentiments sont sujets à la mode; les artistes sont bien obligés de prendre leur langue dans le fonds commun. Au dix-huitième siècle, toute la vie sociale était dans les salons: il s'ensuit que la philosophie même avait le ton léger, la peinture se faisait frivole, et le langage courant de la musique imitait le caquetage futile des conversations. Certes, tout se prend aujourd'hui sur un bien autre ton; l'art est une mission; pas un artiste sérieux qui ne prétende faire son petit cataclysme ou tout du moins ouvrir un horizon nouveau. On trouve beaucoup de belles choses, mais le style fait absolument défaut; le style! ce don précieux que les moindres grimauds du dix-septième et du dix-huitième siècle possédaient naturellement! Le génie même a quelque chose d'inquiet, de trouble et, si j'ose dire, de *mêlé*. Le limon populaire, profondément remué par la révolution, a remonté à la surface et a déposé un peu partout. Ce qui caractérisera sans doute l'ensemble et la façon générale d'écrire de ce temps-ci, c'est un certain fumet de trivialité. Nos meilleurs compositeurs n'en sont pas toujours exempts. Nous ne le sentons pas trop, parce que c'est l'air ambiant où nous vivons, mais j'ai bien peur qu'il ne prenne à la gorge les dilettantes à venir, et que, défaut pour défaut, ils ne lui préfèrent le ton souvent futile de l'ancienne école.

Nous ne méconnaissons, est-il besoin de le dire? la valeur d'aucun des progrès ou, pour parler plus juste, des développements que la musique dramatique a réalisés depuis un demi-siècle. Les conditions où l'art se meut peuvent changer, son cadre peut s'agrandir, ses ressources peuvent s'augmenter indéfiniment; en cela il peut y avoir progrès, mais la qualité du génie en est indépendante.

Tout comme un autre, nous savons embrasser du cœur et de l'oreille l'ensemble admirable, la beauté complexe du grand finale de *Sémiramis* (je cite au hasard), ou encore du quatrième acte des *Huguenots*, du cinquième acte de *Robert*. Mais l'idéal était aussi bien atteint dans telle cantilène de Stradella ou de Pergolèse, dans tel finale bouffe de Cimarosa.

Déchaînez donc toutes les bêtes noires de l'Apocalypse et cherchez à refaire la beauté du chaos, comme on l'a tenté à certaine longitude musicale; infusez l'émeute dans l'opéra, comme on l'a fait à certaine latitude; ou bien encore développez l'opéra en une œuvre complexe, immense de proportions, habilement charpentée et variée: vous pourrez rencontrer des chefs-d'œuvre dans ces diverses voies, mais les vieux maîtres n'en feront que sourire. Ils sont sûrs de garder dans l'histoire et dans le cadre général de la musique cette valeur absolue

d'idéal, ce rang imprescriptible qui est acquis définitivement à une simple Madone de Raphaël, en dépit des vastes et turbulents tableaux d'histoire de Cornélius ou de Delacroix, à la noble sérénité d'*Andromaque* ou d'*Iphigénie* par rapport à la trilogie de *Wallenstein*, à l'adorable naïveté d'une fable du *bon-homme*, naïveté, bonhomie que n'effaceront jamais telles grandes machines littéraires qu'il vous plairait de citer.

On va trouver nos phrases bien longues et bien enflées, à propos d'une œuvre qui est toute en grâce et en gaieté, et qui n'a, ce semble, d'autre ambition que de plaire, que de faire rire et sourire. Essayerai-je de définir le style de Cimarosa? C'est la mélodie heureuse et riante,

Et la grâce plus belle encore que la beauté;

c'est la verve continue, la belle humeur et la santé du génie; c'est l'accent naturel et parfois singulièrement comique, c'est la gaieté pure. Cette gaieté, Rossini l'a bien perpétuée dans *l'Italiana*, dans *il Turco*, dans *il Barbier*; peut-être en a-t-il redoublé la vivacité, la pétulance. Mais il y avait de plus dans Cimarosa une douce sensibilité, un charme attendri qui fait que les yeux se mouillent en même temps que les lèvres sourient.

Du reste, à y regarder de près, le bouffe de l'un n'est pas du tout celui de l'autre. L'auteur du *Barbier* est un homme d'esprit au rire nerveux, c'est un Beaumarchais musical. Cimarosa rit plutôt à la façon de Molière; son esprit a sa source dans la bonne et franche gaieté du cœur.

Si j'osais, je comparerais le comique du *Matrimonio segreto* à un vieux vin clair et cordial qui donne la gaieté avec la santé; la verve rossinienne serait plutôt sœur du champagne mousseux.

Il faudrait manquer vraiment d'oreilles, de cœur, de tempérament, pour ne pas se sentir pris d'une joie qui va par moments jusqu'au fou-rire, en écoutant l'air d'entrée de Geronimo, l'immortel trio des femmes, le quartetto et le finale du premier acte. C'est proprement du Molière en musique. Demandez à Rossini ce qu'il en pense; sa vénération pour Cimarosa est entière. Il vous dira qu'il n'y a plus à faire de musique bouffe, après le point de perfection où l'ont portée Cimarosa et Paisiello. Aussi, quand il eut donné un certain nombre de pièces dans ce genre, qui convenait cependant si bien à son caractère, Rossini reporta-t-il tout son génie vers l'opéra *di mezzo carattere* et l'*opera seria*. Il convient d'ajouter que les temps étaient bien changés; c'était fini de rire pour la folle et insouciant Italie. Le jeune maestro, écrivant les badinages charmants d'*il Turco* et de *l'Italiana*, était sans cesse dérangé par les régiments français qui passaient musique en tête. Il leur emprunta leurs instruments de cuivre pour les mettre dans son orchestre, et accorda son inspiration au ton bruyant des événements du siècle nouveau....

Revenons au *Matrimonio*. Tout n'y est pas bouffe; le sentiment et le pathétique y ont large place, surtout dans le deuxième acte, encore qu'il s'ouvre par le fameux duo bouffe des basses. Voici venir l'air du ténor, tout imprégné d'une chaste tendresse, *Pria che spunti in ciel l'aurora*, une des merveilles de l'art humain. Si Rossini n'a rien de plus verveux et de plus pétillant que le terzetto *Cosa farete*, on peut dire aussi que la dona Anna de Mozart n'est guère plus émouvante que Carolina en certains endroits du rôle, tels que le sublime récitatif *Come tacerlo*, l'air *Deh! lasciate*, avec ces cris déchirants : *Voi siete tanti cani....*

Au finale, on ne sait plus s'il faut rire ou pleurer, tant le bonhomme est vrai dans son désespoir et ses malédictions. Mais on n'en finirait pas d'énumérer les beautés de cette partition qui n'a que des beautés.

Remarquons encore que toute cette musique est parfaitement *chantable*; elle porte la voix au lieu de la défer et de la forcer. Remarquons surtout l'ampleur et le souffle sans fin de l'inspiration mélodique, et comme les périodes se déroulent et se soutiennent sans efforts. Il y a tel air qui semble avoir été conçu et créé d'un seul jet, par exemple l'air *Se non vendicata*, le divin *Pria che spunti*, et les délicieux *duetti* qui commencent la partition. Pour l'orchestration, elle n'est pas en progrès sur celle de Mozart; les Italiens, avant Rossini, n'ont jamais eu de grandes ambitions instrumentales. Toutefois, l'orchestre de Cimarosa a bien tout ce qu'il faut pour l'opéra-bouffe. Il est plein, souple, velouté; l'harmonie en est toujours transparente et pénétrée du soleil napolitain, la mélodie y jaillit de toutes parts comme les jets d'eau vive des jardins Pallavicini; écoutez seulement les accompagnements de *Pria che spunti*, de l'air de la basse *Udite tutti*. Je ne dis rien de l'ouverture, dont la réputation européenne n'a pu être éclipsée que par les ouvertures célèbres de Rossini.

On ne se laisserait point de parler de ce chef-d'œuvre. Il n'y a pas jusqu'au livret dont on n'eût plaisir à relever les mérites et qui ne soit plein de caractères admirablement touchants ou comiques, et de situations excellentes de tous genres. Ce *dramma giocoso*, que la musique de Cimarosa a comme embaumé pour l'éterniser, est d'origine anglaise. *The clandestin marriage*, comédie de Garrick et Colman, qui avait eu beaucoup de succès à Londres, fut imitée en français et transportée à notre Comédie Italienne de Paris. Bertatti, qui était en 1768 un des acteurs de cette pièce, s'en souvint plus tard lorsqu'il eut succédé à Lorenzo da Ponte comme poète lauréat de la cour de Vienne, et il en fit le livret que Cimarosa mit en musique en 1792. Cimarosa revenait alors de Saint-Petersbourg. L'empereur Léopold II l'arrêta au passage et l'invita gracieusement à donner à Vienne un opéra. Douze mille florins furent le prix de la partition d'*il Matrimonio segreto*. On sait le succès prodigieux de l'ouvrage à son apparition, succès attesté par un fait inouï, unique dans les fastes de la musique! L'opéra fut *bissé en entier*! Après avoir pris un peu de repos et une collation que l'empereur avait commandée à la hâte, les artistes firent un *da capo* général, au milieu des applaudissements d'un public en délire. L'année suivante, en 1793, le maestro alla monter à Naples, son pays, *il Matrimonio segreto*, qui réussit tout comme en Allemagne, et obtint soixante-sept représentations de suite, chiffre extraordinaire pour le temps. Cela soit dit, en passant, pour contrarier cette théorie inventée ou adoptée par la critique indulgente en faveur des compositeurs endoloris, à savoir que tout chef-d'œuvre doit nécessairement être incompris et *chuté* à sa naissance.

C'est le 10 mai 1801 que le *Mariage secret* fut donné pour la première fois à Paris, à la salle Olympique. D'excellents artistes en établirent alors le succès : Rafanelli, puis Barilli, dans le rôle de Geronimo; madame Barilli, puis un peu plus tard madame Mainvielle-Fodor. Entre 1825 et 1830, on y vit un remarquable trio féminin : la Sontag, la Malibran et mademoiselle Cinti; de même qu'en 1834 trois chanteurs incomparables s'y rencontrèrent : Lablache, Tamburini et Rubini; en 1844, le trio d'hommes n'y fut guère moins remarquable : Mario, Ronconi et encore Lablache. Geronimo était un des rôles favoris

de Lablache, qui y avait fait ses débuts à Paris en 1830. Il y était sourd à faire pouffer de rire; mais sa bonhomie ne manquait pas d'une certaine dignité patricienne, et la scène de la malédiction s'élevait avec lui jusqu'au pathétique.

Zucchini n'est que le quart de Lablache pour la taille et pour le chant. Son jeu est peut-être un peu trop grimaçant et agacé; c'est d'ailleurs un bouffon plein de verve, d'intelligence, et doté par la nature d'un galbe de Pulcinella très-précieux. — Badiali possède parfaitement l'esprit de cette musique qui est née avec lui; l'œuvre n'a point vieilli; on voudrait en dire autant de l'artiste. Tel quel, il faut admirer en lui un chanteur de la grande école. — Le rôle de Paolino, un des triomphes favoris de Rubini, n'a pas de bonheur : Belart le bèle, Gardoni le chevrotait l'an passé. Mario ne se laissera-t-il pas séduire à la volupté de chanter le *Pria che spuntò*, et ne reprendra-t-il point ce joli rôle où il faisait merveilles autrefois?

Pour ce qui est du trio féminin, il est au-dessus de tout éloge. Je ne sais ce qu'ont pu faire la Sontag, la Malibran et mademoiselle Cinti en 1830, mais j'ose affirmer que la Carolina, l'Élisetta et la Fidalma d'aujourd'hui sont supérieures. Chacun des personnages est merveilleusement approprié au genre de voix et au tempérament même de l'artiste qui le tient. — Il ne faut rien moins que le talent complet de madame Penco pour ce rôle de Carolina, où il y a de tout, du bouffe et du pathétique.

La fougueuse dona Anna de *Don Juan*, la passionnée Leonora du *Trovatore*, s'est faite fine et joyeuse comédienne pour le premier acte. Avec quelle franchise elle lance la raillerie et l'éclat de rire dans le trio *Le faccio un' inchino*. Quelle poésie charmante dans ses deux duetti avec Paolino! Et quels accents pénétrants, quelle douleur dans les scènes du deuxième acte! — La beauté un peu sèche et anguleuse de mademoiselle Battu semble faite pour Élisetta; la jeune élève de Duprez est fort intelligente et a bien composé le type. Quant au fini de son chant, déjà si remarquable l'an dernier, elle a réussi à le perfectionner encore. Si vous voulez entendre une belle leçon de solfège, je vous recommanderai son air *Se non vendicata*. Je dis solfège à dessein, parce que mademoiselle Battu prononce assez imparfaitement. — Madame Alboni est une tante fort aimable à voir et à entendre. Ce rôle marqué la rajeunit de dix ans, aussi vrai que Rosine et Arsace la vieillissent. Sa fraîche et souriante figure est coquettement encadrée par ces cheveux poudrés à blanc et relevés de deux roses. C'est le seul costume réussi que nous ayons vu à madame Alboni, dont l'insouciance sur ce point est quelquefois abusive. Ce rôle lui plait à jouer; il faut voir avec quelle autorité comique elle intervient dans la dispute des péronnelles, et les beaux coups d'éventail qu'elle distribue à droite et à gauche en grondant de sa voix superbe : *Vergogna! vergogna!* Il faut voir aussi de quel air dévot et gourmand elle soupire : *Ma... ch'un marito va meglio si sta*, dans l'air de Fidalma qu'elle a rétabli. — Il serait vraiment injuste d'oublier l'orchestre et son chef, M. Bonetti. Il faut bien croire que cette musique est admirablement écrite pour les voix et les instruments, puisqu'elle s'exécute mieux que les autres, sans avoir plus de répétitions, et puisque les artistes paraissent y prendre un plaisir extrême.

Il est certain que le *Mariage secret* sera repris encore dans le courant de la saison. Quand on le tira des cartons il y a deux ans, on ne s'attendait pas sans doute à l'effet qu'il a produit. Le succès en fut tout d'abord si vif, qu'on crut

devoir y réunir les trois *prime donne* de la troupe et y rétablir trois morceaux supprimés de temps immémorial. A l'heure qu'il est, il n'y a pas une pièce du répertoire, pas une qui soit mieux jouée et mieux chantée d'ensemble. *Il Matrimonio* sera représenté tous les ans, et sera considéré comme aussi essentiel que le *Barbiere* et le *Trovatore*. Le soin apporté à la reprise d'un chef-d'œuvre de l'autre siècle et le plaisir sincère que le public y prend nous semblent un fait caractéristique. Ce mouvement de réaction vers le riant génie de Cimarosa a des analogies frappantes avec celui qui a remis en vogue au Théâtre-Lyrique Mozart, Weber et Gluck. Ce ne sera pas le moindre titre d'honneur de la direction de M. Calzade. On nous promet en outre pour cet hiver la *Serva Padrona* de Pergolèse, le *Cori fan tutto* de Mozart, qui étaient abandonnés depuis un demi-siècle; puis le *Nozze di Figaro* et *Don Giovanni*, dignement montés. A la bonne heure! En suivant au pas de course les succès de Verdi, on avait pendant un certain temps perdu de vue les vieux maîtres. Il semblait que la retraite de Rubini, de Tamburini et de Lablache, et le célèbre incendie qui dévora en 1838 les archives du Théâtre-Italien eussent rompu toute tradition avec le passé. Cet oubli ne pouvait être définitif. Le Théâtre-Italien doit avoir son répertoire historique comme le Théâtre-Français; il ne lui est pas permis d'ignorer qu'il y a eu de 1720 à 1800 une pléiade de génies qui s'appelaient Pergolèse, Porpora, Jomelli, Sacchini, Piccini, Salieri, Paisiello, Paer, Guglielmi, Cimarosa, et tout un cycle d'opéras qui ne sont point si méprisables, à en juger seulement par *Don Juan* et le *Mariage secret*. Il faudrait essayer un peu, pour voir, la *Molinara* de Paisiello, l'*Agnese* de Paer.... Je ne prétends point que ces vieux maîtres dussent prendre la place des musiciens contemporains, non plus que ceux-ci n'ont droit de supprimer leurs aînés. Cimarosa et Mozart alterneraient avec Rossini et Verdi, tout comme Molière, Racine et Beaumarchais avec nos proverbes de Musset et nos comédies de Scribe ou de Dumas. Et, bien loin de se nuire, anciens et nouveaux se feraient valoir par le contraste.

J'ajouterai que le moment est venu de cette restauration classique. La musique va mourir en Italie, résultat prévu depuis longtemps. Après la brillante efflorescence musicale du siècle dernier, qui couvrit l'Europe entière de compositeurs et de virtuoses italiens, Rossini est venu, le plus grand de tous, véritable soleil de ce firmament. Quatre ou cinq satellites gravitaient encore autour de lui; c'était peu, mais aujourd'hui il n'y a plus que Verdi tout seul, et Verdi abdique, dit-on, les gloires du théâtre, pour prendre au grand sérieux son mandat de député italien. On n'attend plus rien de bon des deux écoles de Milan et de Naples (au dix-huitième siècle, il y avait trente conservatoires, et tous florissants!). Le public, si passionné dilettante autrefois, n'aime plus guère que les ballets et les pièces à spectacle; si les opéras de Verdi ont encore de la vogue, c'est que l'inspiration en est pleine de turbulence et de passion populaire. Il est évident que la musique périra dans tous ces ébranlements de la renaissance politique du pays, et que la sève du génie national va se porter ailleurs. L'avenir étant donc formé, il est temps pour la musique italienne de regarder en arrière pour embrasser l'histoire de son passé et faire le recensement de tous ses trésors. De Pergolèse à Verdi, l'on peut composer un répertoire de soixante chefs-d'œuvre, qui se joueront ensuite à perpétuité pour le plaisir et l'éducation des générations futures.

JEAN-GUSTAVE BERTRAND.

COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, le 8 octobre 1861.

La monarchique Allemagne n'a plus rien à envier au pays le plus révolutionnaire d'Europe, elle aussi a son régicide. La multiplicité des souverains, plus encore que la placidité de son naturel, l'avait protégée jusqu'à ce jour contre de pareilles tentatives. A quoi bon, devait se dire le fanatique le plus aveuglé, abattre une tête de l'hydre ; ne renaitrait-elle pas aussitôt et les trente-trois autres ne lui survivraient-elles pas ? Le morcellement politique de l'Allemagne était donc une prime d'assurance pour la vie des princes d'outre-Rhin.

L'histoire cite, il est vrai, quelques rares tentatives d'assassinat sur la personne d'un souverain allemand, mais aucune n'avait été provoquée par un sentiment antimonarchique. Stap, l'étudiant autrichien, n'était pas un régicide ; il voulait frapper dans Napoléon, non pas l'empereur, mais l'oppresser de son pays. Ce furent des rancunes personnelles qui armèrent le pistolet que le bourgeois Ischech et le soldat Sefeloge dirigèrent contre le roi Frédéric-Guillaume IV ; enfin Libeny, l'auteur de l'attentat contre François-Joseph sur les remparts de Vienne, n'était pas un Allemand ; c'était un Magyar qui frappait, non pas l'empereur d'Autriche, mais le despote de la Hongrie, et qui vengeait par un coup de poignard la violation de la pragmatique sanction.

Il était donné à un jeune homme de vingt-deux ans de rompre ce charme monarchique et de doter l'Allemagne d'une tentative de meurtre politique.

Les faits sont connus ; je ne les rappellerai qu'en peu de mots.

C'était un dimanche, le 14 juillet dernier. Le roi Guillaume remontait, vers neuf heures du matin, l'avenue de Lichtenthal, pour se rendre à la rencontre de la reine. Son ministre plénipotentiaire près la cour de Bade lui tenait compagnie. A deux reprises, un jeune homme, convenablement mis, salua le roi avec empressement, sans attirer davantage l'attention du royal promeneur. « Nous nous livrions, mon auguste seigneur et maître et moi, a dit le comte de Flemming dans l'instruction, à une conversation qui n'était pas sans quelque importance. » Tout à coup une forte détonation retentit à leurs oreilles. Le roi et le comte se retournèrent vivement, et ils virent à quatre ou cinq pas d'eux le même jeune homme qu'ils venaient de croiser, immobile, les bras pendants, le regard fixé sur eux. « Qui a tiré ? s'écria le comte. — C'est moi. — Sur qui ? — Sur S. M. le roi de Prusse. — Vous êtes arrêté. » Et il le saisit au collet.

Quelques passants accoururent et prêtèrent main forte au comte. L'un d'eux, un avocat d'un bourg des environs, jeta le prisonnier par terre et allait lui faire

un mauvais parti, quand le roi, qui avait repris sa promenade sans s'arrêter à cet incident, revint sur ses pas et défendit qu'on maltraitât le meurtrier.

Un fiacre passait, on l'y fit monter, et, sous l'escorte de ceux qui l'avaient arrêté, il fut conduit à la prison du bailliage. A l'entrée de Bade, le prince de Hohenzollern croisa la voiture. « Monseigneur, s'écria le comte de Flemming en désignant le prisonnier, cet individu vient de tirer sur le roi. » A ces mots, le prince se précipita à la portière la canne haute, mais un des assistants, ex-maitre d'hôtel à Berlin, lui retint le bras en disant : « Que Votre Altesse Royale ne salisse pas sa canne en frappant ce misérable ! »

Que j'aime à opposer à cette vivacité irréfléchie du président du cabinet prussien la conduite si ferme, si réservée et si virile de la grande-duchesse Hélène, veuve du prince Michel et tante de l'empereur Alexandre. Elle arriva de Lichthenthal peu d'instants après l'attentat. Encore toute baignée de larmes d'émotion et de joie, la noble dame dit au roi Guillaume : « On essaiera, sans doute, d'exploiter ce crime contre les idées libérales, mais ces tentatives odieuses échoueront devant la fermeté de Votre Majesté. »

« Je suis heureux, doit avoir ajouté le roi, que ce ne soit pas un Badois. » Plus volontiers encore eussent dit les Allemands : Nous sommes heureux que ce ne soit pas un Allemand. Chez ce peuple bon, débonnaire, placide et réfléchi, où la passion politique n'a pas grande intensité, où le sentiment monarchique a jeté de profondes racines, le régicide produisit une impression bizarre ; il provoqua un mouvement de honte : Comment est-il possible qu'un Allemand ait pu commettre un pareil crime ? entendait-on dans la foule, stationnée à l'entrée de la ville, et qui salua la rentrée du roi et de la reine des plus vives acclamations.

Peu après son arrivée en prison, le meurtrier fut interrogé par le grand bailli, en présence du grand-duc de Bade, gendre du roi Guillaume. Remis déjà de son trouble passager, il déclara avec grand sang-froid se nommer Oscar Becker, être un sujet allemand natif d'Odessa, étudiant en droit à Leipzig, et le fils du conseiller d'État actuel, directeur du collège Richelieu de cette ville. Quant au mobile du crime, on le trouva exposé dans la lettre suivante qu'on avait trouvée sur sa personne.

« J'ai résolu l'action que je vais commettre, parce que je suis d'avis que S. M. le roi de Prusse, malgré de nombreux et louables efforts, n'est pas capable de vaincre les obstacles qui s'opposent à la solution de la mission qu'en sa qualité de roi de Prusse il doit remplir pour l'unification de l'Allemagne. Je le sais : beaucoup méconnaîtront le caractère de mon action ; d'autres la réprouveront ou la trouveront même ridicule ; je connais les suites fâcheuses qu'elle aura pour ma personne, — mais je suis soutenu par l'espoir qu'elle sera d'une heureuse influence pour l'avenir de l'Allemagne. Puissent enfin les Allemands sortir de leurs inutiles discussions et passer à l'action !

» OSCAR BECKER,

» Étudiant en droit à Leipzig.

» Écrit à Bade, le 13 juillet 1861. »

Le premier acte du gouvernement badois, après l'attentat, fut de s'assurer si l'assassin n'avait pas de complices : un fonctionnaire de la police fut envoyé aussitôt à l'université voisine d'Heidelberg, mais une dépêche télégraphique,

reçue dans la matinée du lendemain, constata que Becker ne faisait partie d'aucune association; en sorte qu'il était très-probable qu'il avait agi sous une impulsion tout individuelle.

Comme on devait s'y attendre dans un pays de mœurs politiques paisibles, la nouvelle de l'attentat produisit une émotion immense en Allemagne. Les hommes dévoués à la cause libérale tremblèrent de voir compromettre par cet acte insensé l'œuvre de renaissance politique entreprise par eux depuis trois années : ils craignirent que ce malheureux coup de pistolet ne rejetât l'Allemagne dans le courant réactionnaire dont on avait eu tant de peine à la tirer. Ce qu'ils redoutaient, d'autres l'espérèrent. Le parti féodal aux abois s'empara de cet événement comme d'un coup inespéré de la fortune qui devait relever son crédit épuisé et détacher le roi Guillaume des libéraux sur lesquels il s'était appuyé depuis son avènement à la régence. S'il n'eût dépendu que d'eux, la constitution prussienne eût été la victime innocente de l'attentat d'Oscar Becker.

La presse féodale tenta immédiatement d'exploiter l'horreur du crime pour gagner à sa cause perdue l'opinion publique soulevée. La *Gazette de la Croix* accusa chrétiennement le parti libéral d'être le complice moral de l'attentat. De l'acte de cet individu isolé, on fit un triste signe des temps ; on cria à la démoralisation de l'époque, à l'irréligion, à l'abomination de la désolation ; mais ce fut en vain, ces calomnies effrontées contre le libéralisme ne prévalurent pas contre la ferme honnêteté du roi et contre le bon sens populaire. Je vous fais grâce de ces tirades réactionnaires qui furent, au milieu des témoignages unanimes de joie et d'attachement au roi, une véritable offense à la morale publique.

Il est vrai de dire que si l'attentat avait été commis à Berlin, la victoire des libéraux eût été peut-être plus douteuse ; c'est du moins mon avis. Heureusement, à Bade, le roi se trouvait sur un terrain favorable à la cause libérale.

Depuis un an, la politique gouvernementale avait subi dans le grand-duché une transformation complète. De la réaction, elle avait passé au progrès. Sous la menace imminente d'un concordat avec le saint-siège, les esprits s'étaient réveillés du sommeil léthargique où ils étaient plongés depuis 1849. Quelques hommes de cœur s'étaient réunis à Heidelberg et avaient lancé dans le pays une protestation énergique en faveur de la liberté de conscience menacée. Ces braves populations badoises, que pendant tant d'années on avait vues à la tête du mouvement libéral allemand, avaient répondu sur-le-champ à l'appel de leurs chefs ; la grande masse des catholiques eux-mêmes n'avait pas été la dernière à s'élever contre un traité qui l'eût livrée, pieds et poings liés, à l'arbitraire de la caste cléricale. Phénomène étrange, mais instructif, qui prouve la puissance de l'opinion publique, on avait vu une Chambre des députés nommée dans les plus mauvais jours de la réaction se convertir du jour au lendemain au libéralisme, renverser sans pitié le ministère qu'elle soutenait la veille, brûler ce qu'elle avait adoré et adorer ce qu'elle avait brûlé.

Rien ne prouve mieux le sens politique, la sagesse et l'énergie des populations badoises, et combien elles méritent la liberté dont elles jouissent aujourd'hui, que ce réveil en sursaut au premier appel que leur adressent leurs anciens chefs, après un silence de dix ans. Honneur aux peuples de bonne volonté ! La liberté ne s'octroie pas, elle se conquiert.

Au sein de pareilles populations, d'une cour convertie au libéralisme, et sous

L'influence d'un ministère composé de patriotes tels que MM. de Roggenbach, Lamey, Stabel, il n'était pas à craindre que le roi Guillaume se laissât entraîner, dans l'émotion de la première heure, à de regrettables mesures politiques. Il prononça sans doute, à deux reprises, des paroles qui inspirèrent quelque inquiétude; il parla de la démoralisation des esprits qu'accuse un tel acte, il en appela aux prochaines élections pour juger de la sincérité de l'indignation populaire contre l'attentat, mais cela n'engagea en rien la politique de son ministère. Une fois de plus le roi a cédé aux mauvais conseils de son cabinet privé, s'est-on dit, et il n'en fut plus question.

Avant d'être un abus, le cabinet privé du roi a été un bienfait pour la Prusse. C'est un trait caractéristique de l'histoire de la monarchie prussienne, que les qualités personnelles du roi ont toujours été d'un grand poids dans la direction des affaires publiques. Ces souverains n'ont jamais abandonné, comme dans les autres monarchies absolues de l'époque, à leurs ministres le soin de régir le pays. De tout temps, depuis le grand électeur jusqu'à nos jours, les rois de Prusse ont exercé, soit en bien, soit en mal, une incontestable influence sur la marche des affaires publiques. Non-seulement ils régnaient, mais ils gouvernaient. En l'absence de presse et de chambres représentatives, ce contrôle royal servit d'heureux contre-poids à l'omnipotence ministérielle.

Mais l'existence d'un cabinet privé, délicate déjà sous un régime absolu, est impossible sous un gouvernement constitutionnel. Le privilège de contrôle exercé autrefois par cette haute juridiction royale est devenu le droit des représentants de la nation. Un conseil irresponsable à côté des conseillers de la couronne responsables est, comme l'a établi avec raison M. Iwesten dans la brochure qui lui a valu un duel avec le général de Mattheuffel, une anomalie politique qui trouble l'unité gouvernementale et viole les principes constitutionnels. Avec l'aide d'un conseil privé, le roi constitue un gouvernement dans l'État. A côté de l'administration du ministre, il y a celle du souverain, qui, dans certaines affaires, contrecarre toujours la première, quand elle ne réussit pas à l'annihiler complètement.

Dans cette circonstance du moins, l'honnêteté du roi ne se laissa pas entamer par les mauvais conseils d'une camarilla qui ne recule devant aucun moyen, si odieux qu'il soit, pour rentrer aux affaires, et son indignation contre les dénégations de la presse féodale fut telle, qu'il fit donner par son secrétaire l'ordre à l'administration des postes de ne plus lui adresser, à partir de ce jour, la *Gazette de la Croix*, le *Pierre l'Ermite* de cette croisade de calomnies.

Tandis que l'attentat causait tant d'émotion en Allemagne, l'auteur montrait une tranquillité qui n'était pas de la résignation. « Si je ne craignais de faire une mauvaise plaisanterie, écrivait-il à son père, je vous dirais que je dors du sommeil du juste. » A toutes les questions du juge d'instruction, il répondait sans détours, et il mettait même un certain acharnement à s'accuser, à accumuler des charges contre lui. Les passages de ses interrogatoires qui ont été lus à l'audience de la cour d'assises trahissent de sa part l'intention de donner à son acte des proportions héroïques. Il s'y posait carrément en candidat à l'échafaud politique.

Une disposition du code d'instruction criminelle badois, qui est empruntée à la législation anglaise, aida à entretenir son illusion. Elle porte qu'au début d'une instruction le juge doit annoncer à l'accusé la nature du crime dont on

l'accusé, afin qu'il n'en ignore, et qu'il sache la direction qu'il aura à imprimer à sa défense. Or, pour ne pas être pris au dépourvu, que fit le grand bailli de Baden-Baden? Il déclara à Becker qu'il était poursuivi non-seulement pour tentative de meurtre sur la personne du roi de Prusse, crime qui n'est puni au maximum que de vingt années de réclusion, mais aussi pour haute trahison envers la Confédération germanique, qui entraîne la peine de mort.

Ce système de l'accusation, développé par la *Gazette de Fribourg* (en Brisgau), fut reproduit par de nombreux journaux allemands et français, entre autres par le *Journal des Débats*. Ce fut le correspondant du *Temps* qui s'éleva le premier, tant en deçà qu'au delà du Rhin, contre l'extension abusive donnée par l'accusation à l'acte incriminé de Becker. Par une critique comparative des articles du code pénal badois, il établit qu'on n'arriverait à établir le crime de haute trahison qu'en forçant tout à la fois les faits qui résultaient de l'instruction et le texte de la loi pénale.

La chambre des mises en accusation siégeant à Bruchsal partagea cette manière de voir, et repoussa l'inculpation de haute trahison envers la Confédération germanique. Mais avec ce chef disparaissait pour Becker l'espoir que l'échafaud couronnerait son œuvre, et se dissipait cette auréole sanglante qu'il ambitionnait à son nom. Il descendait au rang d'un criminel ordinaire, car la tentative de meurtre n'est punie de mort, dans le grand-duché de Bade, que quand elle est dirigée contre la personne du souverain.

C'est alors que Becker donna au monde le spectacle imprévu, étrange, d'un accusé qui proteste contre la modération de l'accusation, et qui réclame une pénalité capitale, au lieu d'un emprisonnement à temps. Il interjeta appel de l'arrêt de la chambre des mises en accusation, mais ce fut en vain; la cour suprême le confirma purement et simplement, et il fut renvoyé devant la cour d'assises siégeant à Bruchsal, sur l'inculpation de tentative de meurtre sur la personne du roi de Prusse.

Dès que l'accusé eut perdu l'espoir de monter sur l'échafaud, de tirer par sa mort la nation germanique de son apathie nationale, et de la pousser vivement dans les voies unitaires, il adopta un nouveau système de défense, plus ingénieux que vraisemblable. Il assura que l'arme prétendue meurtrière n'était chargée qu'à poudre, que son attentat n'était que simulé, *ein Scheinattentat*, mot nouveau qu'il a forgé pour les besoins de sa cause. N'e pouvant devenir le martyr de l'unité allemande, il sentit renaître en lui le sentiment de la famille et l'amour de la liberté, et voulut du moins enlever au nom qu'il tient de son père la flétrissure de l'assassinat. Cela résulta de la déclaration suivante qu'il remit à M. Rée, son défenseur, sous la date du 8 septembre :

« Je voulais, disait-il, que mon crime apparent fût pris pour un assassinat. Dans la croyance que mon crime serait puni de la peine de mort, je tenais à mourir innocent. Quand plus tard j'ai su qu'il n'en était pas ainsi, je me suis accusé moi-même de haute trahison envers la Confédération germanique. Dès que je reçus communication de l'instruction écrite, j'écrivis un billet pour faire croire à une tentative de meurtre et de haute trahison.

» Récemment, j'ai reçu des nouvelles qui m'apprenaient la douleur profonde de ma famille. Ce n'est que vis-à-vis de moi, et non vis-à-vis de ma famille, que j'aurais pu m'exposer à une peine imméritée. C'est alors que je me suis décidé à dire la vérité.

» Dans l'origine, je ne voulais pas de défenseur; car aucun avocat n'eût accepté la mission de m'accuser de haute trahison comme je l'aurais désiré. Devant le jury, je me serais accusé moi-même.

» Depuis que les nouvelles reçues de ma famille m'ont décidé à dire la vérité, j'ai choisi un défenseur, et je lui ai écrit de venir me voir pour lui donner l'explication réelle de ma conduite, explication que je voulais laisser ignorer à d'autres jusqu'au jour du jugement. »

Avant de passer aux débats, indiquons en peu de mots la position que sa famille occupe dans la société. Elle est originaire de la Saxe. Son père, avon-nous dit, est directeur du lycée Richelieu à Odessa et conseiller d'État actuel, fonction qui donne droit au titre d'excellence. Le collège Richelieu a été fondé par l'éminent administrateur dont il porte le nom, et auquel Odessa doit sa prospérité. C'est tout à la fois un établissement d'enseignement secondaire et une faculté de droit, appelés à compenser l'absence d'une université dans les provinces méridionales de l'empire. C'est à M. Becker qu'on doit la première grammaire latine en langue russe; il est le Lhomond de la Russie. Poussé par l'esprit aventureux des Allemands qui chasse le pauvre paysan souabe loin du clocher de son village, au delà de l'Océan, il était arrivé, il y a une trentaine d'années, à Moscou avec un de ses frères, aujourd'hui professeur à l'université de Kiew. Deux autres oncles d'Oscar Becker restés au pays sont députés à la seconde Chambre de Saxe, et en ce moment même on se propose d'élever une statue à son grand-père, un des hommes qui ont le mieux mérité de l'industrie allemande. Sa famille est donc des plus honorables.

Oscar Becker a perdu de bonne heure sa mère, et son père vit remarié en troisièmes noces. A quinze ans, il toucha pour la première fois le sol de sa mère patrie. Pour compléter ses études scolaires, il passa deux années au collège de la Croix, à Dresde. Il s'y fit remarquer par une assiduité exemplaire, mais dès lors ses maîtres constatèrent en lui un orgueil sans bornes. Le proviseur du lycée l'a dépeint comme un enfant possédé de la manie du génie, si bien qu'à cette époque déjà il inspirait à ses maîtres des préoccupations sérieuses, et qu'on le croyait capable de tout pour faire parler de lui.

Plus tard, sur les bancs de l'université de Leipzig, où il suivit les cours de droit et de science administrative, ce même sentiment d'orgueil le tint éloigné de la société de ses camarades. Considéré comme étranger par ses condisciples, à cause de son accent, il ne supportait qu'en frémissant le surnom de Russe qu'on lui avait donné, et demanda à l'étude un asile contre cette persécution. Il se plongea dans des études scientifiques, et à trois reprises il vit ses travaux couronnés par le sénat universitaire. Avec une ardeur infatigable, il fit des traductions du russe en allemand et de l'allemand en russe. On a de lui la traduction d'une tragédie de Lwoff et celle du drame de Volfshon, *Ce n'est qu'une âme*, que la *Revue germanique* a fait connaître à ses lecteurs.

Dans sa chambre solitaire d'étudiant, Becker s'attaqua aussi à des ouvrages au-dessus de son âge. Déjà, sur les bancs du collège, il avait formé le projet de refaire le livre vieilli de Machiavel, de rajeunir par un commentaire la doctrine politique du Florentin, que le but justifie les moyens, pour les besoins sociaux du dix-neuvième siècle. Ce mot devint son Évangile et Machiavel son dieu. Survint tout à coup l'attentat d'Orsini. Ce fut pour lui une révélation. C'était bien là l'homme pratique, selon sa théorie. De ce jour il fut persécuté

par l'idée de devenir, lui aussi, le fondateur de l'unité germanique, et par les mêmes moyens que son modèle. Il n'eut de repos, a-t-il avoué dans le cours des débats, qu'à partir du moment où il eut formé le ferme dessein de tuer le roi de Prusse.

Le projet une fois conçu, il en prépara de son mieux l'exécution. Élevé dans un cabinet de savant et dans une salle d'étude, Becker n'avait jamais touché une arme à feu avant d'arriver à l'idée d'imprimer à la nation allemande, par un coup de pistolet, un mouvement plus décidé vers l'unité. A partir de ce jour, il s'exerça assidûment au tir, acheta à Leipzig une paire de pistolets de poche à deux coups et les munitions nécessaires, et fit même l'acquisition d'une paire de lunettes pour avoir le coup d'œil plus juste. Il se procura en outre un portrait photographique du roi de Prusse, afin de pouvoir mieux le reconnaître.

Ainsi préparé, il quitta Leipzig le 12 juillet, et arriva à Baden-Baden dans l'après-midi du 13. Dès son arrivée à l'hôtel de la Fleur, où il était descendu, il s'informa de la demeure du roi, de l'heure et de la direction de ses promenades et de tous les détails qui pouvaient le servir dans l'exécution de son projet. Le même soir, il écrivit la lettre que j'ai citée plus haut, dans laquelle il explique le mobile de son attentat.

Le lendemain, il accomplissait son acte de la manière dont je l'ai rapporté plus haut.

En conséquence, Becker fut traduit devant la cour d'assises du Cercle du milieu, sous l'inculpation de tentative de meurtre sur la personne de S. M. le roi de Prusse.

Le jury est en Allemagne une conquête de Février. A l'exception de l'Autriche, de la Saxe, du Mecklembourg et de quelques petits duchés de la Thuringe, où cette institution libérale n'a pas eu le temps de s'asseoir, à cause d'un retour trop rapide de la réaction, elle existe encore partout dans le nord et dans le sud. Le congrès récent des jurisconsultes à Dresde, qui renfermait dans son sein quatre à cinq ministres de la justice, et les magistrats les plus éminents de l'Allemagne, a même exprimé le désir de voir déférer au jury les débats de presse, attendu, disait l'un des orateurs, que c'est la seule garantie sérieuse du droit d'écrire et de publier ses idées. D'ailleurs, grâce au courant libéral qui entraîne les esprits au delà du Rhin, les rares exceptions que je viens de signaler ne tarderont pas à disparaître.

L'organisation du jury allemand diffère peu de la nôtre. Créé sous l'influence de notre révolution de 1848, né d'un triomphe des idées françaises en Europe, ce jury a été formé sur notre modèle. Ce n'est que dans la manière de le composer qu'on s'éloigne de notre système.

On obtient le jury par une série d'épurations successives d'une première liste générale qui renferme tous les citoyens payant vingt florins (quarante-trois francs environ) de cens, ou rentrant dans la catégorie très-large des capacités. Sur cette liste, le bailli, assisté de dix notables, dont quatre bourgmestres, opère une réduction d'un sur cinq cents habitants. Ainsi revisées, les listes des différents bailliages sont réunies en une liste d'ensemble qu'une commission nouvelle, composée du directeur du cercle, du président de la cour d'appel et du plus ancien conseiller, soumet à une dernière épuration, et qui la réduit, quelle qu'en soit la longueur, à un nombre invariable de cent noms. Or le

directeur du cercle, correspondant à notre préfet, représente, dans ce système, la part attribuée au pouvoir administratif, part trop abusive, au dire de l'Allemagne libérale, qui proteste énergiquement contre sa présence au scrutin. Enfin, en séance judiciaire, sous la présidence d'un conseiller assisté d'un greffier, et devant deux avocats pour le moins, on tire d'une urne qui renferme les cent noms choisis ceux des trente-six jurés ordinaires et des huit supplémentaires. C'est environ la moitié des noms qui y sont contenus, ce qui offre une trop large prise à l'arbitraire administratif. Il est grand temps que le ministère libéral en ce moment aux affaires dans le grand-duché fasse disparaître une tache qui gâte la législation badoise et qui date de la réaction de 1834.

Le grand-duché de Bade possède quatre cours d'assises, qui se tiennent trimestriellement aux quatre sièges des cours d'appel : à Constance, Fribourg, Bruchsal et Mannheim. La ville de Baden-Baden étant du ressort de Bruchsal, ce fut aux jurés du Cercle du milieu que revint la mission de juger l'auteur de l'attentat sur le roi de Prusse.

Bruchsal est une petite ville, placée à l'entrée d'une vallée assez ouverte qui conduit du grand-duché de Bade dans le royaume de Wurtemberg. Elle compte huit mille habitants environ. C'est la station où les voyageurs de Paris à Vienne changent de voiture. Le paysage qui l'encadre est gai, frais et souriant. La petite ville est assise commodément à la sortie de la plaine, au milieu des vignes, au pied de hautes montagnes brumeuses et qui s'étagent en relief sur le ciel. Tout cela est charmant, mais une lourde construction en forme de croix, et qu'on m'assure être une prison cellulaire, me gâte le paysage.

Nous entrons en ville. Elle a l'air propre et béat d'une fillette campagnarde qui se rend à la messe. Si je ne l'avais su, il est probable que j'eusse deviné, à première vue, que c'était l'ancienne capitale d'un prince de l'Église.

Sa naissance remonte, dit-on, au onzième siècle. Il n'y paraît guère, elle ne porte pas son âge. Elle descend en droite ligne d'un château impérial, d'une *Kaiserliche Pfalz*, dont l'empereur Henri III, dans un accès de dévotion, fit don, en l'an de grâce 1056, à un évêque de Spire.

Elle a grandi sous l'aile protectrice de l'Église; et de petite bourgade, elle s'est élevée peu à peu au rang de capitale épiscopale. Du temps heureux de sa jeunesse, il lui est resté une allure mi-coquette et mi-religieuse qui la distingue de ses voisines. Elle possède un château bâti dans le style italien du commencement du siècle dernier, un parc froid, guindé, prétentieux comme toutes les poses étudiées, dont la majesté souveraine contraste vivement avec la simplicité agreste, la bonhomie de ce bourg de vigneron. Autour du château sont rangés, dans un ordre hiérarchique, des bâtiments uniformes, destinés autrefois aux hauts fonctionnaires de la cour épiscopale. Toute cette partie, château, parc, logements de chanoines et communs, se nomme encore la *Résidence*, et se trouve séparée de la ville proprement dite par trois portes qui en défendaient l'accès à la vile multitude.

La cour d'appel ne siège que depuis quelques années à Bruchsal : elle était établie auparavant à Rastadt; mais depuis l'extension donnée par la Confédération germanique à cette forteresse fédérale, on s'est vu dans la nécessité de l'en déloger. Il ne paraît pas qu'elle ait perdu au change. Le palais de justice de Bruchsal est un palais dans l'acception vraie du mot. On a logé la cour d'assises dans l'aile droite de l'ancienne demeure somptueuse des princes-évêques de

Spire. La justice s'y rend dans de charmants décors. Imaginez-vous un salon Louis XV transformé tout à coup en un temple de la justice.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Ce n'est pas là le sanctuaire, mais le boudoir de Thémis. Des rideaux couvrent les glaces de Venise où se miraient jadis les belles pénitentes des petits abbés du siècle dernier; et j'ai même eu l'occasion de m'assurer que, si par miracle le plafond venait à s'entr'ouvrir, à nos yeux surpris apparaîtrait une coupole décorée de tous les dieux et de toutes les déesses de l'Olympe... de M. Offenbach.

Dès la veille, la petite ville regorgeait d'étrangers; les hôtels débordaient, et les maisons particulières recueillaient les gens sans abri. Des journalistes, des jurisconsultes, des jurés, des témoins, des femmes du monde blasées, à la recherche d'émotions, couraient par les rues, les uns après l'acte d'accusation, d'autres après des cartes d'entrée, le plus grand nombre après des lits, et quels lits, grands dieux! où un duvet monumental tenait lieu des draps et des couvertures qui manquaient. L'empressement fut tel que, dans le nombre, on remarqua même un journaliste parisien, collaborateur d'un de nos grands journaux judiciaires, qu'une ignorance complète de la langue allemande n'avait pas empêché de venir assister aux débats et d'en rendre compte. Et ce qui n'a pas été pour moi un des moindres étonnements de cette expédition, c'est de voir plus tard ses comptes rendus dans trois différents journaux, reproduits de préférence par la presse parisienne, tant il est vrai que le roman aura toujours plus d'attrait sur les imaginations que l'histoire impartiale et sèche. Si j'en parle, ce n'est pas par amour des récriminations, mais parce que la presse allemande en a fait gorge chaude. Que d'autres en rient, pour ma part je déplore profondément un pareil spectacle, qui n'est pas de nature à relever le journalisme français du discrédit dont il est frappé à l'étranger.

Le lendemain, dès sept heures du matin, une foule nombreuse, dans laquelle on remarquait quelques casquettes rouges d'étudiants, se pressait dans la salle d'audience. Au premier rang des sièges réservés étaient quelques dames appartenant à la haute société russe. Était-ce par sympathie pour Becker? Il est permis d'en douter. De toutes ces personnalités plus ou moins marquantes, je n'en relèverai qu'une seule, qui mérite une mention particulière : c'est le frère cadet d'Oscar Becker, élève de l'école polytechnique de Dresde, qui est venu assister courageusement son frère dans la cruelle épreuve qu'il avait à traverser. Sa figure, pâle et recueillie, contrastait heureusement au milieu de l'agitation banale de l'auditoire. Ce jeune homme de dix-neuf ans, à l'air fier et doux, au cœur brisé de douleur, semblait dire à chacun des convives de ce triste banquet que, sans la douleur qui la relève et l'ennoblit, la vie humaine ne serait qu'une méchante plaisanterie.

La presse allemande était représentée au procès par des sténographes de la *Gazette nationale*, du *Journal du Peuple*, de la *Gazette universelle de Prusse*, organe semi-officiel du gouvernement prussien; de la *Gazette de Cologne*, de la *Gazette universelle allemande*, du *Journal de Francfort* et de la *Gazette de Carlsruhe*. La presse française y comptait également de nombreux représentants : à une table spéciale se pressaient, avec le correspondant du *Temps*, qui se trouve être aujourd'hui celui de la *Revue germanique*, les envoyés du *Droit*, de la *Gazette*

des Tribunaux, du Pays, de la Patrie, du Journal français de Francfort et de l'Opinion nationale.

Les dispositions intérieures de la salle correspondent à celles des cours d'assises de France. Quatre sièges de juges aux côtés de celui du président indiquaient pourtant qu'au delà du Rhin on fait à la cour une plus large part que chez nous. Rien de plus juste que d'augmenter le nombre des juges, puisque la législation pénale leur reconnaît des attributions plus étendues.

A huit heures précises, on introduisit l'accusé. Il fendit la foule d'un air dégagé, suivi d'un gendarme, et prit place derrière son avocat, qu'il salua d'un sourire et avec lequel il s'entretint un moment. Sa physionomie, plus slave qu'allemande, est pâle, ferme et distinguée; sa taille svelte et bien prise. Il promena ensuite un regard tranquille sur l'auditoire. Il était mis en noir et ganté.

La défense était confiée à un des membres les plus éminents du barreau badois, à M. Rée, ancien représentant au parlement de Francfort, qui a été suspendu quelques années de ses fonctions, à la suite de la révolution badoise. Le siège du ministère public était occupé par M. Haass, un avocat général qui s'était fait remarquer autrefois par la vivacité de son ardeur réactionnaire, mais qui, sous un gouvernement libéral, s'est converti à une modération à laquelle tout le monde a applaudi.

Après l'appel nominal du jury, le président, M. Bohm, adressa aux jurés une courte allocution où il les mit en garde contre les impressions politiques, et leur rappela qu'ils devaient se tenir en dehors des passions du jour pour remplir la mission qui leur était confiée par la société.

Comme chez nous, il demanda ensuite à l'accusé ses nom, prénoms et qualités, puis on passa à la récusation des jurés, à laquelle Becker prit une part marquée. Le président donna lecture d'une formule de serment qui ne renferme pas, comme la nôtre, l'engagement illusoire de ne communiquer avec personne. On passa ensuite à la prestation du serment, qui s'accomplit très-dignement. Chacun des jurés se lève, place sa main gauche sur son cœur, élève la droite vers le ciel et dit : « Je le jure, et que Dieu me soit en aide! »

Je ne donnerai pas le texte de l'acte d'accusation, qui ne contient aucuns faits nouveaux, mais je relèverai la simplicité du style de MM. les procureurs généraux d'outre-Rhin. On n'y rencontre pas la moindre épithète qui trahisse un zèle inconsidéré, le désir d'être agréable en haut lieu ou un besoin d'avancement. Sous l'empire d'un sage scrupule, l'accusation a évité de prononcer le mot *crime* (*Verbrechen*), pour ne se servir que de l'expression *action* (*That*), ce qui, soit dit en passant, augmentait les difficultés de la traduction, tant il est vrai que notre langue est pauvre pour rendre une pareille modération, qui n'est pas toujours, comme chacun sait, de style dans nos parquets.

L'accusé, interrogé ensuite par le président sur les observations qu'il avait à faire sur l'acte d'accusation, aborda alors le pauvre système de défense que j'ai indiqué plus haut, faute qui, j'en suis convaincu, sera un des grands, un des cuisants regrets de sa vie cellulaire. Il déserta le terrain de l'aveu franc de son crime pour se jeter dans les subtilités d'un attentat prétendu fictif.

Nous exposerons ce système en peu de mots. Becker confessa qu'il était venu à Bade dans l'intention de tuer le roi de Prusse, dans l'espoir que cet attentat aurait sur l'Allemagne la même influence que celui d'Orsini avait eue sur l'Italie.

Plus l'Allemagne éprouve de la répulsion pour un pareil crime, et d'autant plus grande devait être l'impression qu'il produirait. Mais quand il eut reconnu dans l'avenue de Lichtenthal combien il était facile d'exécuter son projet, par une inspiration subite il revint de l'idée de tuer le roi; il recula d'horreur à la pensée de voir cet homme mourant à ses pieds. C'est alors qu'instantanément il forma le nouveau projet d'un attentat simulé, de ne tirer qu'à poudre sur le roi. Sans charger sa conscience d'un crime odieux, il comptait n'en arriver pas moins au but qu'il s'était proposé, hâter l'unité germanique, puisque l'attentat d'Orsini, malgré son insuccès, n'avait pas moins amené l'unification de l'Italie. Seulement, par un malheureux hasard, le matin, au lieu de prendre le pistolet qui n'était que chargé à poudre, il s'était mépris et avait mis en poche l'arme chargée à balle qu'il avait apportée de Leipzig.

Il n'était pas sorti, dit-il, ce jour-là pour attenter à la vie du roi, car alors il n'eût évidemment pas négligé d'emporter son deuxième pistolet, qu'on a trouvé non chargé dans sa chambre, à l'hôtel de la Fleur. Sa méprise, ajouta-t-il, était d'autant plus croyable que, sommé plus tard par le grand bailli de Bade de désigner l'arme dont il s'était servi pour commettre son crime, il résulta de l'instruction elle-même qu'il s'était encore une fois trompé et avait indiqué le faux pistolet. Le dimanche matin, il ne voulait qu'aller s'exercer au tir et corriger, s'il était possible, l'un de ses deux pistolets qui ratait toujours. Dans ce but, il avait chargé à poudre son pistolet avant de sortir, sans s'apercevoir qu'il était déjà chargé, en sorte que plus tard, quand il ne voulut commettre qu'un attentat imaginaire, fictif, au bruit de la détonation, au recul de l'arme et au mouvement de Sa Majesté, il dut reconnaître que l'arme n'était que trop réellement chargée à balle. Il est donc coupable d'avoir failli causer involontairement la mort de quelqu'un, mais non du crime de régicide. Pourquoi aurait-il tenté de tuer le roi de Prusse? Ne savait-il pas comme chacun que la grande patrie commune n'avait rien à espérer du prince héréditaire?

Il n'avait qu'un but, qu'un seul, aussi facile à atteindre avec un pistolet chargé à poudre qu'autrement, c'était de porter sa tête sur l'échafaud, d'arracher par sa mort l'Allemagne à sa léthargie politique. Il croyait que la législation française, qui assimile la tentative au crime lui-même, était en vigueur dans le grand-duché de Bade : de là sa ferme conviction que son acte lui vaudrait une condamnation capitale. Ce n'est que du jour où, malgré ses efforts pour obtenir une accusation capitale, on ne l'a accusé que du crime de tentative de meurtre ordinaire, qui n'entraîne qu'un emprisonnement à temps, qu'il s'est décidé enfin, à la prière de sa famille, à faire l'aveu franc et sincère de l'acte qu'il avait commis.

LE PRÉSIDENT. — Pourquoi avez-vous caché ces faits au juge d'instruction?

L'ACCUSÉ. — Afin de ne pas détruire l'effet que je voulais produire en Allemagne.

LE PRÉSIDENT. — Je vous ferai remarquer que vos allégations précédentes offraient tout le caractère de la vérité.

Devant le juge d'instruction, vous avez même exprimé le regret de ne pas avoir eu un poignard sur vous, quand vous avez su combien il était facile d'approcher Sa Majesté.

L'ACCUSÉ. — Eh! sans doute; cela concordait parfaitement avec mon désir de monter sur l'échafaud. Tout ce que j'ai déclaré dans l'instruction est faux; je ne

suis pas un assassin. Ce n'est que d'aujourd'hui que je dis la vérité, et je ne crains pas de l'avouer, quelque ridicule que cette déclaration puisse paraître à l'opinion publique.

LE PRÉSIDENT. — Vous remarquerez, accusé, que votre attentat fictif était des plus dangereux pour le roi.

L'ACCUSÉ. — En effet; mais suis-je pour ce motif un assassin? Non; je suis tout au plus coupable d'avoir pu causer la mort par imprudence. L'idée que j'ai eue de tirer à poudre sur le roi peut sembler bizarre, mais je poursuivais un grand but politique. Ah! si l'on était venu à savoir que j'étais mort pour la patrie, pour l'unité, je crois que cela n'aurait pas manqué de produire une sensation profonde en Allemagne.

A ces mots, l'accusé porta vivement sa main à la tête et éclata en sanglots au milieu d'une argumentation exposée jusqu'alors avec le plus grand calme. Il se renversa sur son siège et sembla en proie à une crise nerveuse. Ce phénomène se reproduisit régulièrement, dans le cours des débats, toutes les fois qu'il vint à parler politique. Des personnes qui n'ont point assisté aux débats ont fait à Becker un crime de ses larmes. Eh bien! je dois l'avouer, c'est une idée qui n'est venue à la pensée d'aucun de ceux qui l'ont vu devant ses juges. « C'est un comédien, il essaye de nous jouer, » disaient quelques-uns; mais personne, que je sache, n'a douté un instant de son courage. Ces larmes, qu'on a reprochées comme un acte de faiblesse, n'étaient pas des larmes de suppliant; ce n'était pas même celles du repentir. Je n'y ai vu qu'une crise nerveuse, qu'une surexcitation intérieure qui faisait explosion de cette manière.

Les dépositions des témoins n'ont présenté qu'un intérêt minime; le comte de Flemming s'est distingué par la modération de son langage, et un M. Brandt, ancien propriétaire de l'hôtel de l'Europe, à Berlin, par la brutale et commune inconvenance du sien. Ce dernier témoin portait d'ailleurs à la boutonnière une décoration de la maison de Hohenzollern, qu'il avait fixée par une agrafe de diamants, sans doute pour en relever l'éclat.

Vint enfin le rapport de M. Fuesslin, médecin communal à Baden-Baden, expert nommé pour constater, dans le cours de l'instruction, l'état mental de l'accusé. Après avoir constaté l'excellente constitution physique de Becker, il passa à l'étude des facultés mentales. Mais son argumentation reposait plus sur les documents de l'instruction, sur les interrogatoires qui avaient perdu presque toute valeur par le changement apporté par l'accusé à son système de défense, que sur des observations pathologiques. Il était étrange que M. l'expert, dans son très-long rapport, n'eût pas pensé une seule fois à nous donner une explication quelconque des surexcitations nerveuses de Becker. Il conclut en déclarant qu'à ses yeux l'accusé avait eu conscience parfaite de l'immoralité de l'acte qu'il voulait commettre, qu'il avait agi en pleine liberté d'esprit et avec une jouissance complète de sa volonté.

Ce rapport, vraie préface d'un réquisitoire, facilita beaucoup la tâche de l'avocat général.

L'accusation s'appliqua surtout à démontrer la thèse soutenue par le médecin expert. L'avocat général s'indigna que ce jeune homme de vingt-deux ans eût la folle prétention d'imposer la conviction de son système d'attentat fictif à des hommes sérieux, à des esprits mûrs. Cette sympathie, cette pitié qu'on accorde si volontiers à un jeune accusé, à un jeune homme riche d'années et d'avenir,

par son odieux mensonge, Oscar Becker l'a ruinée sans retour. Sur quoi repose d'ailleurs cette fable grossière de l'attentat simulé? Sur une argumentation spécieuse, sur une prétendue méprise que rien ne justifie. Eh quoi! lui qui n'ose pas même accepter devant ses juges la responsabilité de sa propre action, prétend aujourd'hui avoir voulu sacrifier sa vie pour la nation allemande! Si l'on avait pu croire que l'attentat de l'avenue de Lichtenthal avait été l'œuvre d'un fou, sa rétractation à l'audience et cette fameuse théorie de l'attentat simulé prouvent qu'on a devant soi un criminel consommé. C'est en vain qu'on essaierait de transformer son acte en monomanie. Trop de gens sont disposés à envoyer dans les maisons de fous des individus qui ne méritent que d'aller aux galères. La maison de reclusion, la cellule pénitentiaire, voilà l'hôpital des fous politiques.

Son œuvre, heureusement, est une œuvre isolée, Becker n'a pas de complices; son orgueil, mobile du crime, n'en eût pas souffert. Mais quelque isolé que soit son acte, les jurés n'en ont pas moins une grande mission à remplir envers la société pour la protéger contre le retour de pareilles tentatives, pour assurer la sécurité publique. Ils repousseront les circonstances atténuantes.

Dans son habile défense, M. Rée s'est attaché particulièrement à démontrer par les contradictions, les inégalités et les surexcitations du caractère de Becker, qu'il n'avait pas agi avec la pleine jouissance de sa volonté, invoquant tour à tour la raison pour démontrer l'absurdité de ce crime dans un pays qui a trente-quatre souverains, et la compassion par un tableau touchant de la jeunesse triste et isolée de l'accusé; on lui doit cette justice, qu'il n'a négligé aucun moyen pour obtenir du moins à son client le bénéfice des circonstances atténuantes. Quand il est venu à parler des aspirations unitaires de l'Allemagne, son argumentation serrée s'est élevée jusqu'à l'éloquence; il a trouvé de nobles accents pour glorifier l'unification de la grande patrie commune.

Avant de clore les débats, le président accorda encore une fois la parole à l'accusé.

Becker s'éleva alors énergiquement contre le ton dédaigneux avec lequel l'avocat général avait parlé de son action. « Si tout le monde, s'écria-t-il, si le suffrage de l'Europe me condamne, qu'importe! Ne sait-on pas comment on fait l'opinion publique? Par des journaux qui n'auront pas connu les motifs de mon action et qui n'ont répété que des commérages de vieille femme. D'ailleurs, si le ministère public se sent si sûr de lui et de la bonté de sa cause, à quoi bon amenter l'Europe entière contre moi, s'abriter, se cacher derrière l'opinion publique? — Je puis bien me repentir de l'attentat que j'ai commis, parce qu'il doit me rendre malheureux pour le reste de mes jours; mais quant au fait lui-même, je ne le regrette pas : j'ai voulu l'unité, c'est-à-dire le bonheur de l'Allemagne. »

A ces mots dits avec un accent extatique, l'accusé retomba sur son banc en proie à une forte crise nerveuse.

Après un résumé d'une impartialité à laquelle tout le monde a rendu hommage, le président posa deux questions au jury : la première sur le fait de l'attentat, la seconde sur la circonstance atténuante de la jouissance complète des facultés mentales, car ce n'est pas la loi qui pose d'office, comme chez nous, la question des circonstances atténuantes, c'est la cour en Allemagne, et elle a toujours soin de la spécifier exactement.

A neuf heures dix minutes, le jury entra dans la salle des délibérations, et il en ressortit une heure après avec un verdict affirmatif sur la première question et négatif sur la seconde. Entre notre législation et celle de l'Allemagne, il existe une différence quant au nombre des voix nécessaire pour former la majorité : le Code pénal badois demande les deux tiers, c'est-à-dire huit voix.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine ?

L'ACCUSÉ. — Malgré la déclaration du jury qui me reconnaît coupable, je déclare que je me sens innocent.

Oscar Becker a été condamné à une réclusion de vingt années, qui, par la compensation des années cellulaires et des années en commun, se réduit à dix-sept ans. Il a déclaré qu'il interjetterait appel ; mais il n'a pas mis ce délai à profit, et dès le lendemain il y a renoncé et a été transféré à la prison cellulaire. Il a choisi le métier de menuisier.

Une fois en prison et condamné au maximum, il n'a pas tardé à se repentir du système de défense adopté devant le jury, et il vient de rétracter sa première rétractation par une nouvelle. On se demande dans quel but : espérait-il ainsi détruire la fâcheuse impression de sa précédente rétractation ? Hélas ! trois fois hélas ! *Sic itur ad astra*.

Il est hors de doute que ce malheureux jeune homme paraît avoir eu en lui l'étoffe d'un homme remarquable. Dans sa défense, il a déployé une habileté à stupéfier un avocat blanchi sous sa robe. Il s'est tiré des subtilités du pauvre système de défense qu'il avait adopté *in extremis* avec une dextérité extraordinaire, plus slave d'ailleurs qu'allemande. Il a révélé dans sa défense un don remarquable de la parole. Sauf un léger tremblement passager de la voix, on eût dit qu'il exposait la cause d'un autre. C'est une intelligence d'élite dévoyée par un effroyable orgueil et par des lectures mal dirigées et plus mal digérées encore. Le livre de Machiavel, dévoré déjà sur les bancs du lycée, était devenu pour lui l'objet d'un culte insensé, le texte de méditations creuses. Refaire cette œuvre pour les besoins révolutionnaires du dix-neuvième siècle, telle était l'ambition qu'il avait conçue à dix-sept ans. C'était sa constante préoccupation, et l'on a découvert dans ses papiers des liasses de notes sur ce sujet qui remontent à plusieurs années : « Le but justifie les moyens » a été sa devise à partir de ce jour.

Survint tout à coup l'attentat d'Orsini. C'était bien là l'application vivante de sa théorie. Dès lors, il n'aspira plus qu'à l'imiter, mais il n'eut pas, comme celui qu'il s'était choisi pour modèle, une profonde conviction politique, qui impose même aux adversaires les plus acharnés.

Malgré l'élégance naturelle de sa tenue, sans forfanterie et sans faiblesse, la facilité nerveuse de sa parole, les subtilités et les hardiesses de son langage, Becker n'a pas produit sur l'auditoire l'impression qu'on eût pu attendre de la réunion de toutes ces qualités dans un accusé de vingt-deux ans. Il étonnait plus qu'il n'émotionnait. Et c'était justice ; car derrière ce sacrifice patriotique, c'est en vain qu'on cherchait un mobile sérieux à l'acte.

Appelé par le *Temps* à rendre compte des débats du procès Becker, j'ai cru opportun de reprendre ce travail non pas d'une manière fragmentaire, mais dans son ensemble, et de coordonner et compléter ici les détails parfois diffus ou incomplets de l'attentat du premier régicide allemand.

E. SEINGUERLET.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La visite du roi de Prusse à Compiègne a été le principal événement politique de la quinzaine; elle a même eu le privilège de reléguer pour quelques jours toutes les autres questions à l'arrière-plan, et de préoccuper presque exclusivement les esprits en France, en Allemagne et en Angleterre. Moins que personne nous voudrions en diminuer la portée réelle et la signification heureuse. Un organe comme le nôtre, spécialement institué pour développer l'échange des idées, pour cimenter l'union des esprits entre deux grands peuples, doit applaudir à tous les événements, à tous les actes qui sont de nature à rapprocher ces peuples, et à effacer d'anciens et irritants souvenirs. La visite de Compiègne témoigne des bons rapports existant actuellement entre la France, d'un côté, et la Prusse et l'Allemagne libérale, de l'autre, et elle semble un gage de leur durée. Elle les a peut-être même fortifiés et améliorés, et c'est dans ce sens qu'en ont parlé les organes officiels des deux gouvernements. A ce titre, elle doit être vue avec satisfaction par quiconque s'intéresse à la liberté et à la paix de l'Europe. Mais nous croyons qu'on se trompe dès qu'on veut lui donner une signification plus précise, et qu'on veut en déduire une entente sur des objets définis. Les grandes et difficiles questions qui préoccupent l'Europe n'ont probablement pas été exclues de la conversation, mais il est impossible, de toute impossibilité, qu'aucune ait été résolue, qu'aucun engagement ait été contracté. S'il se fût agi de prendre des engagements, les règles constitutionnelles, dont le roi Guillaume est si rigoureux observateur, eussent exigé qu'il ne parût à Compiègne qu'avec son ministre des affaires étrangères.*

On eût dû réfléchir aussi qu'il n'était pas nécessaire de chercher des motifs extraordinaires à la visite du roi de Prusse. Elle était la conséquence inévitable de celle de Bade; annoncée depuis longtemps, elle ne peut être en aucune manière attribuée à un revirement politique ou à quelque nécessité imprévue. Qu'avons-nous vu cependant? Nous avons vu une partie de la presse anglaise trahir par des manifestations de mauvais goût des alarmes injustifiables, et une partie de la presse française se livrer à des espérances qui n'étaient guère plus justifiées. Quoi qu'on pût penser de la question des frontières du Rhin, il était évident que cette question ne pouvait pas être agitée à Compiègne. Personne n'eût dû admettre que le roi de Prusse fût venu bénévolement nous offrir une cession de territoire, pas plus que nous ne serions disposés à admettre une velléité semblable du gouvernement français vis-à-vis d'une puissance étrangère.

Les brochures et les articles qui ont été publiés dans cet ordre d'idées manquaient autant de bon sens que de tact et d'à-propos véritable. La frontière du Rhin, si nous la voulons, ne peut être que le résultat d'une guerre entreprise pour leur conquête, et l'entrevue de Compiègne ne saurait certainement passer pour un indice belliqueux. Un objet, il est vrai, que les populations disposent aujourd'hui d'elles-mêmes, et que leur sort ne saurait plus dépendre de la décision des combats. On fait appel au suffrage universel. Encore faut-il que le gouvernement établi consente à saisir le suffrage universel, à laisser la question se poser. C'est ce qu'à tort ou à raison la Prusse ne fera pas, pas plus que nous ne consentirions à le faire pour aucun de nos départements, ni pour la moindre parcelle de notre territoire. En politique, il faut toujours compter avec les faits. Or, en fait, de quelque passion que l'Allemagne puisse être possédée pour l'unité, elle attache encore plus de prix à l'intégrité du territoire, quelque opinion que nous puissions d'ailleurs avoir en France des titres sur lesquels cette intégrité repose. Aucun Allemand ne voudrait acheter l'unité au prix d'une diminution de territoire. Voilà le fait, et voilà pourquoi la frontière du Rhin devrait toujours être conquise avant d'être admise à se donner. Demander le Rhin et repousser la guerre implique contradiction. C'était donc singulièrement prendre son temps, c'était méconnaître le sens vrai de la situation, c'était, en un mot, se fourvoyer complètement, que d'agiter cette question au moment où le roi Guillaume jouissait de l'hospitalité de Compiègne. Mais les brochuriers n'y regardent pas de si près; ils ne cherchent qu'une occasion, la première venue, pour leurs impromptus, et, pourvu qu'ils écoulent leurs élucubrations, ils se lavent les mains de l'effet qu'elles peuvent produire. Cette fois pourtant, ils paraissent être venus à résipiscence, car nous ne les voyons pas donner signe de vie à propos de la visite du roi de Hollande, et cependant, en raison de la province du Luxembourg, ce souverain se trouve vis-à-vis de la France dans la même situation que le roi de Prusse en raison de la Prusse rhénane.

En Allemagne aussi, les commentaires auxquels a donné lieu la visite de Compiègne n'ont pas tous brillé par le goût ni par l'à-propos. Le parti libéral cependant, aujourd'hui le maître incontesté de l'opinion, est loin de l'avoir vue avec déplaisir, et il est probable qu'il eût donné une expression plus franche à sa satisfaction, s'il n'eût eu à compter avec des préjugés que des faits comme l'entrevue de Compiègne et le traité de commerce projeté ont précisément pour objet de dissiper. Nous citerons ici un article de la *Gazette nationale* de Berlin, organe des idées libérales, où l'approbation, tempérée par la réserve obligée que nous signalons, n'est cependant pas déguisée.

La feuille berlinoise, après avoir passé en revue les rapports de la Prusse avec l'Angleterre, l'Autriche et la Russie, tels qu'ils résultent des entrevues de Coblenze, de Tœplitz et de Varsovie, arrive à cette conclusion qu'il n'y a rien de contraire aux intérêts de ce pays dans de bonnes relations avec la France.

« Notre diplomatie, dit-elle, a longtemps compté sur la justice des États qui, d'après son opinion, devaient être les amis de la Prusse; mais ils ne veulent pas être justes envers nous, ils ne veulent pas être nos amis; eh bien, nous ne voulons pas non plus nous attirer l'hostilité d'une autre puissance. La France et la Prusse, après tout ce qui s'est passé, savent fort bien où elles en sont l'une avec l'autre, et d'ailleurs tout le monde le sait; elles n'ont donc pas besoin de se perdre en vaines paroles sur l'entrevue de Compiègne. Si jamais l'empereur des

Français a cru pouvoir conclure avec la Prusse un traité pour amoindrir le territoire allemand, il a dû, expérimenté comme il est, s'être convaincu peu à peu qu'il ne pourra jamais être question de pareille chose. Jamais nous ne lui avons attribué un pareil aveuglement, non-seulement à cause des faits extérieurs, mais encore pour des raisons morales. Toute sa conduite prouve qu'il comprend parfaitement l'importance du principe des nationalités à notre époque, il compte toujours et en tout avec les tendances qui poussent les peuples à une organisation nationale, et il sait prendre par leur côté faible les gouvernements que gênent ces tendances. Et il se tromperait sur la force de ces tendances chez un peuple tel que le peuple allemand, il regarderait en outre la Prusse comme capable de ne pas tenir à ce principe de nationalité, qu'elle considère précisément comme un trésor et une espérance? Impossible de lui attribuer une pareille folie. Il faudrait plutôt dire que lui, qui voulait venger la chute du premier empire, a tiré l'épée contre la Russie et l'Autriche et non contre la Prusse, bien que la Prusse, d'après les idées des Bonaparte, ait été le champion qui a poursuivi impitoyablement le premier Napoléon jusqu'à sa mort. Le neveu a dissous la vieille coalition, en battant deux adversaires l'un après l'autre; il a jugé plus facile de venir à bout d'eux que de la nation allemande et de la Prusse.

» La France n'attendra pas de nous que nous nous ruinions nous-mêmes, nous n'attendons d'elle aucune faveur. Nous sommes des voisins qui nous surveillerons toujours soigneusement, mais pour cela nous ne sommes pas partout et toujours des ennemis. Soyons attentifs mutuellement à chaque éventualité qui se présentera, voyons si l'un doit se méfier de l'autre; mais voyons aussi s'il est des cas où nous pouvons marcher ensemble. »

Quant à l'article du *Times*, si rempli d'invectives contre la France et de flatteries tardives pour la Prusse, il s'en faut qu'il ait produit à Berlin autant de sensation qu'à Paris. La *Gazette universelle prussienne* y répond cependant en établissant, d'une manière précise, l'effet utile que le gouvernement prussien attend de l'entrevue de Compiègne, effet qui se borne à un gage nouveau, ou tout au moins à un symptôme de plus du maintien de la paix générale. La feuille semi-officielle se félicite d'ailleurs que cet événement ait ouvert les yeux du *Times* sur la valeur de la Prusse et sur ce que pourraient et devraient être l'une pour l'autre la Prusse et l'Angleterre. « Ne devons-nous pas être heureux, dit-elle ironiquement, si la journée de Compiègne devient pour le *Times* le jour de Damas qui lui apporte la lumière que nous avons tenté en vain de lui faire voir? »

En dehors de cette visite de Compiègne qui a tant occupé les esprits, il y a peu de choses à noter dans les événements de la quinzaine. Le ministère italien traverse une crise évidente, et paraît devoir subir des modifications. Pourquoi? parce que les hommes se discréditent et s'usent promptement dans une situation impossible. Certes, M. Ricasoli n'a rien fait pour démériter de l'Italie, mais il n'a rien fait non plus pour avancer ses affaires, et, franchement, il n'en était pas le maître. Il ne sera pas plus fort après l'adjonction de M. Ratazzi qu'auparavant. La solution des affaires italiennes ne dépend pas du cabinet de Turin.

Partout ailleurs, nous notons le *statu quo* le plus complet, et peut-être d'ailleurs approchons-nous d'un moment où les questions politiques, qui depuis quelques années ont tenu la première place, vont de nouveau céder le pas aux questions économiques et financières. Les effets de la mauvaise récolte se font

sentir et nous avertissent que l'homme n'est pas encore, tant qu'il s'en flatte quelquefois, le maître de la nature. C'est toutefois une grande satisfaction de constater que, dans ces circonstances difficiles, la liberté commerciale, si jeune parmi nous, a déjà fait ses preuves. Tous les hommes compétents sont d'accord pour dire qu'elle a beaucoup mieux pourvu aux besoins du pays que le trop ingénieux mécanisme du régime précédent.

A. NEFTZER.

Nous n'abusons pas des *errata*, et c'est d'ailleurs une justice à rendre à notre imprimeur qu'il nous mettrait rarement dans le cas d'y recourir. Nous devons cependant relever, dans notre précédente livraison, au premier paragraphe de la p. 299, ligne 12, une faute qui altère tout à fait notre pensée. On nous a fait dire que les dialectes du flamand se trouvent *répandus* aux vieilles divisions, etc., ce qui n'a de sens ni en ethnologie ni en grammaire; nous avions dit, en signalant un des côtés les plus ingénieux et les plus neufs des recherches de M. Moke, que ces dialectes se trouvent *répondre* aux vieilles divisions du territoire belge.

Puisque nous y sommes, corrigeons encore une faute moins grave, une faute de chiffres de la page 308. Tout le monde aura compris qu'un livre (celui du P. Sapeto) qui rend compte d'un voyage de 1834, n'a pu être publié en 1837; c'est 1837 qu'il faut lire.

V. S. M.



CHARLES DOLLFUS.

NOUVELLES ÉTUDES
SUR
LES ORIGINES DE ROME,
LES ÉLÉMENTS PRIMITIFS DE LA POPULATION ROMAINE,
ET
LA CONSTITUTION DE SERVIUS TULLIUS.

Un des résultats les plus neufs de la critique moderne appliquée à l'étude des temps anciens, a été de débrouiller le chaos mythologique où se cachent les commencements des peuples de l'antiquité. Une comparaison attentive des traditions, des institutions religieuses, civiles et politiques, en a mieux fait saisir le caractère et l'origine. On avait d'abord pris pour de l'histoire positive les légendes des temps héroïques; puis l'on n'y avait plus voulu voir que de pures fictions. Le véritable sens du mythe échappait, faute d'avoir acquis le sentiment du réel et compris le génie des conceptions primitives. L'histoire romaine, aussi bien que l'histoire grecque, fourmille, au début, de ces données, qui ne parlent que quand on sait les interroger. Les premiers critiques qui soupçonnèrent en France la nature toute mythologique de ces antiques traditions furent regardés comme des esprits aventureux et téméraires. Près d'un siècle s'écoula avant qu'on se fût habitué à voir les faits sous le jour qui venait de se faire. Ce sera toujours l'honneur de l'Allemagne d'être entrée définitivement dans la voie, et d'avoir habitué l'érudition à ne pas s'en tenir à la lettre, à pénétrer dans l'esprit des temps primitifs.

Rome, une fois maîtresse de l'Italie, s'éloigna de plus en plus des peuples au milieu desquels elle avait pris naissance, qui lui avaient

envoyé ses premiers habitants, ou, pour mieux dire, elle se substitua tellement à tout en Italie, qu'il a fallu bien des recherches pour retrouver sous la couche romaine le fond étrusque, sabin, ausonien, italiote, sur lequel elle avait été déposée. On peut affirmer, en présence des progrès de la critique, que l'histoire romaine, au temps des rois et jusqu'aux premiers siècles de la république, est toute à refaire. Niebuhr l'avait tenté, mais d'une manière trop systématique, et sans posséder tous les éléments de comparaison nécessaires. La connaissance des antiquités italiques nous permet de faire un pas en avant et de nous représenter avec plus de netteté l'état primitif de la population romaine.

Je veux essayer de donner un spécimen de ces aperçus qui renouvellent une étude à laquelle on pourrait reprocher, sans cette reconstitution, d'être surannée. Et pour montrer que les faits les plus connus prennent une physionomie nouvelle à la lumière qui s'est faite, je choisirai l'histoire de Servius Tullius et des événements politiques qui se lient à son règne.

Les Romains, comme je viens de le dire, une fois devenus les maîtres de l'Italie, s'efforcèrent d'effacer tout vestige des nationalités qu'ils avaient absorbées, après avoir éprouvé de leur part une résistance opiniâtre. Ils s'attachèrent surtout à mettre dans l'ombre les Étrusques, qui avaient été leurs maîtres et qui furent ensuite leurs rivaux. Dans leur histoire, tout ce qui avait été apporté de l'Étrurie revêt un aspect latin et est donné pour une création du génie national. Les personnages d'origine étrusque y affectent une physionomie romaine, les noms étrusques sont modifiés de façon à présenter l'apparence de noms romains, et, sauf l'art des haruspices, dont le peuple-roi ne put jamais effacer l'origine étrusque, les institutions religieuses apparaissent comme nées à Rome et dues pour la plupart à Numa.

Les notions que nous possédons aujourd'hui sur l'Étrurie mettent en évidence cette contrefaçon, et nous permettent de rendre aux Étrusques ce qui leur appartient.

Un des personnages que les Romains avaient ainsi dénationalisés est Servius Tullius, dont la légende, rapportée par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, faisait un esclave, fils d'une femme de Corniculum, Ocrisia, prise par les Romains, après que son époux eut péri au siège de cette ville. Servius, comme un autre Moïse, avait été élevé, disait-on, dans le palais du roi du pays où il était captif; par ses talents, il était arrivé à gagner la faveur de Tanaquil, jusqu'au point d'obtenir la main de sa fille. A la mort de Tarquin, cette femme ambitieuse et intrigante

l'avait fait élire roi de Rome, après avoir, pendant quelques jours, caché la mort de son époux. Telle n'était point cependant la véritable origine de Servius; et les annales étrusques, écrites à une époque où les Romains n'avaient point encore d'histoire, rapportaient que ce personnage, appelé d'abord Mastarna, était venu à Rome sous Tarquin et avait commandé dans ses armées. C'est ce que nous apprend l'empereur Claude, rhéteur érudit, fort versé dans les antiquités étrusques, vers lesquelles la curiosité des savants était ramenée à l'époque impériale. Le nom de Servius avait suggéré l'idée d'esclave, de captif (*servus*), et la prise de Corniculum, un des plus beaux faits d'armes de Tarquin l'Ancien, et où sans doute Servius s'était distingué, fit imaginer la légende accueillie par les premiers historiens romains. Le nom de Servius n'avait sans doute rien à faire avec le mot *servus*, et sa ressemblance avec celui de Silvius, que portaient les rois d'Albe, à raison de l'échange fréquent de *l* en *r*, donne à supposer que c'était un simple titre, une qualification royale. Quant au nom de Tullius ou Tullus, il se retrouve dans celui du troisième roi de Rome.

La présence de ce Mastarna dans les troupes de Tarquin se rattache à l'arrivée des Étrusques dans la ville de Romulus. Quelle était cette ville? quelle en avait été la population primitive? Toutes les traditions, tous les anciens usages, nous montrent que c'était dans le principe un de ces *oppida* ou lieux fortifiés, autour desquels se groupaient les peuplades de l'Italie centrale. Chaque tribu, chaque petite nation avait sa forteresse (*arx*), construite sur une montagne, une colline d'un difficile accès, et au voisinage de laquelle étaient répandues des habitations rurales (*vici*) que l'*arx* protégeait. Dans l'enceinte placée sur la hauteur étaient, en cas de guerre, déposés les richesses, les objets les plus précieux, les produits des récoltes (*opes*); de là le nom d'*oppidum* donné à ces forteresses. Nous retrouvons la même chose dans la Gaule et chez les anciennes populations de la Grèce. C'était aussi dans l'*oppidum* que se tenait l'assemblée des anciens ou sénat, le conseil des guerriers en armes (*comitium*), et que se célébraient les fêtes en l'honneur des divinités protectrices. L'*oppidum* qui donna naissance à Rome s'élevait sur le mont Palatin (*Palatium*). C'était là, en effet, que la tradition fixait le premier emplacement de la ville de Romulus.

Non loin du Palatin existaient deux bois sacrés ou *lucus*, rustiques sanctuaires du dieu Mars ou Mavors, divinité de la guerre de l'Italie centrale, appelée Mamers par les Sabins. Ces *lucus*, comme beaucoup d'autres bois sacrés, environnés d'une enceinte qu'il était défendu de franchir, étaient un asile où se réfugiaient les proscrits, les esclaves

fugitifs et les indigents. La peuplade du Palatin se grossit donc peu à peu de la troupe des misérables accourus dans l'asile de Mars pour échapper aux poursuites, et, ainsi augmentée, elle ne tarda pas à se rendre redoutable par ses déprédations. Toutes ces petites tribus de l'Italie centrale, de même que les tribus sauvages du Nouveau Monde et de l'Asie orientale, étaient sans cesse en guerre les unes avec les autres.

Le peuple qui se forma de la sorte et qui était répandu à l'entour du Palatin paraît avoir porté le nom de *Ramnes* ou *Romnes* ou *Romni*, pour adopter la forme latine, d'où est dérivé le nom des Romains (*Romani*). Tous les anciens s'accordent, en effet, à représenter le mot *Ramnes* comme la forme étrusque du nom de la plus vieille tribu de Rome, et la langue du Latium appartenant à la grande famille indo-européenne, et étant ainsi alliée de près au grec, il est à croire que le nom de *Ramnes* signifiait *les forts*. Les étymologistes anciens expliquaient eux-mêmes le nom de Roma par le grec *Romé* (Ῥώμη), qui signifie *force* ¹.

Tous les peuples de la Grèce et de l'Italie se donnaient pour ancêtre, pour fondateur, pour premier roi, pour divinité protectrice, un héros dont le nom était formé de celui de la nation même. C'est ainsi que Hélien était le père des Grecs, Dorus celui des Doriens, Æolus celui des Æoliens, Tros celui des Troyens, Latinus celui des Latins, Sabinus celui des Sabins, etc. Les Ramnes ou Romnes s'attribuèrent donc pour premier roi et fondateur un héros de leur nom, qu'ils appelèrent *Romulus pater*, c'est-à-dire le père des Romains. Et, par une de ces filiations mythiques qui faisaient généralement naître le héros éponyme de la grande divinité adorée dans le pays, Romulus fut représenté comme un fils de Mars ².

Du Palatin, la cité naissante s'était étendue jusque sur les bords de l'Albula, appelé plus tard le Tibre, et qui tirait son nom de la ville sabine, Albe, d'où étaient sortis les premiers habitants de cette colline. Les Ramnes étaient en effet une de ces colonies de Sabins qui se répandirent au centre et au sud de l'Italie, donnèrent naissance aux Samnites, et allèrent plus tard envahir le Picenum, la Lucanie et le Bruttium. Aussi la tradition faisait-elle sortir Romulus d'Albe; l'orgueil

¹ Voyez Aurelius Victor, *De origin. Romæ*, c. xxi.

² Nous retrouvons la même idée dans la tradition qui donnait pour père à Sabus ou Sabinus, le héros éponyme et fondateur des Sabins, le grand dieu ou grand Semo, Sancus ou Sangus, assimilé ensuite à Jupiter. Voyez Denys d'Halicarnasse, *Antiq. romain.*, liv. II, ch. XLIX.

des Romains voulait que leur premier roi eût eu pour mère la fille d'un des *silvius* ou monarques de cette ville.

Peu à peu les Ramnes, qui n'occupaient qu'un territoire assez stérile, desséchèrent et cultivèrent la plaine que le Tibre inondait périodiquement de ses eaux, et, des pentes du Palatin, la nouvelle cité alla gagner les alluvions du fleuve. Le mythe s'empara de ce fait naturel, et le traduisit en une de ces histoires auxquelles venaient se mêler des traditions apportées de l'Asie. On racontait qu'un berger appelé Faus-tulus avait recueilli les enfants de Silvia, exposés sur les bords du Tibre par les ordres d'Amulius, qui avait usurpé la couronne d'Albe sur son frère Numitor, père de cette Silvia. C'était, ajoutait-on, dans les alluvions du Tibre, au pied d'un figuier qui marquait le centre de Rome, que le berceau contenant les jumeaux avait été découvert. Le nom de *figus ruminalis* donné à ce figuier rappelait le nom de Ramnes ou Rumnes; car on trouve indistinctement les trois noms, *Rumilia*, *Rumina*, *Rumia*, imposés à une divinité populaire que la légende de Romulus et de Remus fit invoquer comme la divinité protectrice des enfants au berceau; on avait rapproché le nom de Rumina du mot *ruma*, « mamelle »¹. Le figuier ruminal marqua pendant longtemps le centre de Rome.

Abandonnés par l'inhumain Amulius, les jumeaux issus de Mars et de Silvia avaient dû la vie au lait d'une louve. C'est là encore un de ces mythes fondés sur le symbolisme religieux. Chez les Sabins, Mars avait pour emblème le loup, appelé par eux *irpus*, en latin *lupus*. Bien avant la fondation de Rome, on célébrait en son honneur des fêtes dites *Lupercales*, au sommet du Palatin, sur lequel s'élevait le sanctuaire de Mars. A ces *Lupercales* se rattachaient des rites ayant pour objet de rendre les femmes fécondes; ce qui montre que le dieu des Sabins était, sous l'emblème du loup, invoqué pour obtenir une nombreuse postérité. La victoire sur les ennemis et beaucoup d'enfants, voilà ce que les populations indo-européennes demandaient surtout à leurs dieux, comme nous le montre le Rig-Véda. On les implorait aussi pour les troupeaux, principale richesse de l'époque patriarcale. Le caractère pastoral du dieu-loup des Sabins se reconnaît à la ressemblance que les Romains trouvèrent plus tard entre *Lupercus* et le *Pan* des Arcadiens. C'était le dieu-loup qui avait conduit, suivant la tradition des Sabins, plusieurs de leurs colonies, et notamment les Hirpins ou

¹ Voyez Plutarque, *Quest. rom.*, 57; o s'échangeait souvent avec u en latin; ainsi, on disait *volpes* et *vulpes*, *cotornix* et *coturnix*, *Locretius* et *Lucretius*.

Irpins, lesquels en tiraient leur nom. On reconnaît dans le mot sabin *irpus* le même radical que dans le *wolf* allemand, et le *vulpes* ou *volpes* latin.

C'était donc parce que le dieu-loup présidait à la fécondité, en même temps qu'il était l'emblème de Mars, que la légende disait que Silvia, assimilée postérieurement à Rhéa ou Ilia, avait été rendue mère par Mars sous la forme d'un loup, et donnait pour nourrice une louve à Remus et à Romulus. C'était parce que Mars-Lupercus était une divinité pastorale qu'on faisait recueillir les deux jumeaux par un gardien du troupeau royal, Faustulus.

Le nom de Larentia, donné à la femme de Faustulus, rappelle celui des divinités qui présidaient aux habitations, les Lares. Acca Larentia, ou la mère des Lares, divinité étrusque dont la fête tombait en avril, avait son sanctuaire au Velabre, comme il sera dit plus loin¹. Le mythe peut conséquemment se traduire ainsi : Les *vici* des Ramnes, dont l'*oppidum* était au Palatin, s'élevèrent à l'origine aux bords du Tibre sur les alluvions qu'il avait déposées.

Romulus est opposé à Remus, et les deux frères entrent bientôt en lutte. Dans cet antagonisme se révèle une division dans la cité naissante. En effet, la légende nous montre Remus établi sur l'Aventin et Romulus sur le Palatin. Il y eut donc, pendant un temps, deux *oppida* rivaux, deux partis dans la peuplade des Ramnes; les hommes de l'Aventin furent vaincus, et le Palatin l'emporta. Mais c'est ici qu'apparaissent des traditions qui se lient à l'arrivée des Étrusques et nous ramènent à l'histoire de Servius Tullius.

La légende qui groupait dans le règne tout mythique de Romulus les événements et les faits remontant à l'époque des premiers rois, mais dont on ignorait la date précise, donnait pour lieutenant à Romulus un certain Fabius Celer. C'était ce dernier, disait-elle, qui avait défendu l'enceinte du Palatin, alors environné d'un *vallum* ou fossé fortifié, comme c'était le cas pour tous les *oppida* des peuplades de l'Italie centrale, et la fable, dénaturant d'une manière puérile cette tradition, racontait que, pour se moquer de la petitesse du fossé creusé par Romulus, Remus avait franchi d'un saut l'enceinte naissante; ce qui avait irrité profondément son frère. Remus avait été tué dans le combat; les uns le faisaient périr de la main même de Romulus, les autres de celle de Fabius Celer.

Ces deux variantes nous montrent que c'était grâce à l'appui de ce

¹ Plutarque, *Quest. rom.*, xxxv.

Celer que les Ramnes du Palatin l'avaient emporté sur les habitants de l'Aventin. Le sommet de ce second oppidum paraît avoir été appelé dans le principe *remonium*, mot qui suggéra le nom de Remus. Les Latins appelaient *remores*, comme nous le lisons dans Festus, les oiseaux qui annonçaient à l'augure que l'entreprise pour laquelle il consultait les présages devait être abandonnée. Le souvenir de l'apparition de ces *remores* au sommet de l'Aventin, dans quelque circonstance mémorable, avait valu à sa cime le nom de *Remurium* ou *Remonium*. Et telle a été l'origine de la fable qui racontait que les deux frères ayant chacun consulté les auspices, le ciel avait prononcé en faveur du Palatin où s'était placé Romulus pour observer le vol des oiseaux fatidiques.

On sait que l'enceinte de Rome et la zone de servitude ou *Pomærium* qui l'entourait avaient à Rome, comme dans les villes étrusques, un caractère sacré. Il était interdit, sous les peines les plus sévères, parfois même sous celle de mort, de franchir les murs et de construire, voire parfois de marcher dans le *pomærium*¹; cette sainteté de l'enceinte tenait lieu des sentinelles qui, dans nos places fortes d'aujourd'hui, défendent de marcher sur les glacis. Les paroles que Tite-Live met, d'après la tradition, dans la bouche de Romulus, au moment où il vient de tuer son frère, rappellent cette antique défense : « Qu'ainsi périsse désormais quiconque franchira mes murailles. »

Le nom de Celer, donné au lieutenant de Romulus, est emprunté à celui que portait la cavalerie au temps des premiers rois. Romulus avait institué, disait-on, un corps de *celeres*, dont quelques-uns faisaient du Fabius en question le commandant.

Je viens de dire que la légende plaçait sous le règne du premier roi de Rome tous les faits dont la date remontait à la période royale, mais d'une époque incertaine, de même qu'on rapportait au règne de Numa, presque aussi mythique que celui de Romulus, toutes les institutions religieuses des premiers siècles de la fondation.

Tacite, dans ses *Annales*, nous apprend que le mont Cælius avait porté dans le principe le nom de *Querquetulanus*, parce qu'il était couvert de chênes (*quercus*); il prit, ajoute l'historien, le nom de Cælius de celui d'un chef de la nation étrusque, appelé Celes Vibenna, venu au secours de Rome, et que Tarquin l'Ancien, ou un autre des premiers rois, car il y avait ici désaccord entre les écrivains, établit avec sa troupe sur le mont Cælius. Varron, Denys d'Halicarnasse, Cicéron

¹ Voyez Plutarque, *Quest. rom.*, xxvii.

et Festus placent au temps de Romulus l'arrivée de ce Celes Vibenna et son établissement au mont Cœlius.

Mais c'était bien sous le règne de Tarquin l'Ancien qu'avait eu lieu l'abandon de la colline aux Étrusques, car Tite-Live remarque que le Cœlius était occupé à l'époque de Tullus Hostilius par les Albains. L'établissement de Celes Vibenna sur la colline a été conséquemment postérieur; et comme l'influence notable acquise par les Étrusques à Rome date du règne de Tarquin l'Ancien, comme c'est alors que leur nombre grossit, à raison de la protection qu'ils trouvaient près d'un roi de leur nation, il est très-vraisemblable que c'est seulement à dater de cette époque qu'ils constituèrent une fraction et remplirent un quartier de la ville éternelle.

De ce moment, de nouvelles émigrations d'Étrusques se succédèrent par intervalles jusqu'au temps de la guerre de Porsenna; les *inquilini* étrusques, devenus trop nombreux pour pouvoir rester cantonnés sur le Cœlius, s'étendirent au pied de la colline jusque dans le voisinage du Forum; ils valurent leur nom à un nouveau quartier, exclusivement habité par eux, le *Tuscus vicus*, où ils élevèrent une statue à une de leurs grandes divinités nationales, Vortumnus ou Vertumne, personification de l'équinoxe automnal, rabaissée peu à peu par les Romains à l'humble condition de dieu des jardins¹.

Le nom de Celes Vibenna n'est que la forme étrusque de celui de Fabius Celer², et l'on reconnaît, dans le chef toscan mentionné par Tacite et le lieutenant de Romulus, un seul et même personnage. En effet, *r* latin répondait à *s* du latin archaïque et de l'étrusque³; Celes et Celer sont donc le même mot. D'autre part, les Étrusques confondaient *f* avec *v* et affectionnaient la terminaison *na*, que les Romains transformèrent parfois en une terminaison en *us*⁴.

Ainsi, ce dut être sous le règne de Tarquin l'Ancien que les *celeres* étrusques constituèrent à Rome un corps assez nombreux pour

¹ Le nom de Vertumne est dérivé de l'étrusque *versere*, *vortere*, en latin *vertere*, « tourner », et correspond au passage de l'été à l'automne. Vertumne présidait, comme dieu du soleil et de l'équinoxe automnal, à la maturation des fruits. Ses fêtes tombaient en octobre.

² *F* et *V* s'échangent constamment en étrusque, aussi bien que *A* et *U*.

³ *Labos* pour *labor*, *flos* pour *flor*, *mos* pour *mor* (*mores*), *arbos* pour *arbor*, *glis* pour *glir* (*gliris*), *lasa* pour *lara* (*lares*), *glos* pour *glor* (*gloris*), *honos* pour *honor*, etc.

⁴ *Tina* ou *Tinia* correspondant au latin *Zinius* ou *Junius*, *Cæcina* à *Cæcinius* ou *Cæcus*. Notez comme terminaison en *na* les noms de Porsenna, Perpenna, Sisenna, Rasena, etc. On trouve avec ce même *a* final étrusque *Tucca* (Servilius *Tucca*) pour *Tuscus* ou *Tuccus*. Les inscriptions nous montrent d'ailleurs que le nom de *Vibius* ou *Vibenna* était d'origine étrusque.

qu'il fût nécessaire de leur assigner, à eux et à leurs familles, un quartier spécial. Que ce Fabius Celer, autrement dit Celes Vibenna, ait été le commandant d'un corps de cavalerie étrusque, c'est ce qui ressort des témoignages combinés de Varron et de Denys d'Halicarnasse. Le premier nous dit que Cœlius Vibennus (notez ici la transformation toute latine des deux noms) était un chef étrusque qui vint au secours de Romulus contre les Sabins; le second rapporte qu'un certain chef étrusque, appelé Cœlius¹, qui donna son nom à la colline de Rome ainsi désignée, parce qu'il s'y était établi, amena du secours à Romulus contre Tatius, chef des Sabins; ce qui causa une grande irritation chez ceux-ci. Romulus, grâce à ce renfort, entoura le Palatin d'un mur et comprit ensuite dans la ville l'Aventin et le Capitolin.

Voilà, sous une forme en partie dégagée du mythe, le fait historique qui se cache dans la légende de la lutte de Romulus et de Remus. Évidemment, les Étrusques avaient jadis aidé contre les Sabins les Romains, qui en récompense leur avaient assigné des terres sur le mont Cœlius conquis sur les Sabins.

Mais cette tradition était si confuse qu'elle avait été morcelée en plusieurs récits différents, et nous la voyons reparaître chez le même Denys d'Halicarnasse à un autre endroit. Il rapporte qu'un chef étrusque, nommé Lucumon, venu de la ville de Solonium, amena du secours à Romulus contre Tatius. Cicéron et Properce mentionnent aussi ce Lucumon comme un chef étrusque, tué près de Romulus, en combattant contre les Sabins. Festus en fait, sous le nom de Lucerus, un chef des Rutules, petite nation qui appartenait originellement à la confédération étrusque. Varron nous dit d'un autre côté que les Lucumons ou Étrusques prêtèrent contre Tatius du secours à Romulus, qui, après qu'il eut fait alliance avec le roi sabin, leur assigna le *Tuscus vicus*.

Évidemment, il y a ici amalgame de deux faits distincts. A une époque ancienne, antérieure au premier Tarquin, Rome ne comprenait pas l'Aventin, qu'occupait une population sabine, rivale de leurs congénères les Ramnes du Palatin. C'étaient deux tribus alliées parfois et parfois en guerre, adorant l'une et l'autre le dieu-loup Mars ou Mamers. En effet, la tradition rapportait à Remus et à Romulus l'établissement de deux collèges de prêtres de Lupercus; le premier, les Fabii, appartenait au parti de Remus; le second, les Quintillii, au parti de Romulus.

¹ C'est de ce Cœlius que la famille des *Cœlii* paraît avoir tiré son origine.

Le souvenir des luttes que s'étaient livrées les Ramnes et les Sabins de l'Aventin, qui occupaient aussi le Cœlius, se confondit avec celui des victoires de Tullus Hostilius et de Tarquin l'Ancien sur les Sabins, dans lesquelles les *celeres* étrusques leur avaient été d'un puissant secours. Tite-Live nous dit en effet que ce fut grâce à sa cavalerie que Tullus Hostilius triompha des Sabins.

Le nom de Lucumon, donné par Denys d'Halicarnasse et par Cicéron au chef des *celeres* étrusques, est évidemment emprunté au titre que portait, dans la langue étrusque, le général d'armée. Ce mot paraît être une transformation étrusque du grec, ἡγεμών, *hègémón*, c'est-à-dire général¹. La comparaison d'un grand nombre de mots grecs et de mots étrusques ou de vieux mots latins nous montre que l'aspiration initiale, ou, comme disent les grammairiens, l'esprit, était souvent rendue par une *l*, dont la prononciation présentait en étrusque une légère aspiration; cette *l* devait être quelque chose d'analogue à *l* russe ou à *l* barrée des Polonais.

Les Romains, qui avaient oublié la signification primitive du mot *lucumon*, le regardèrent constamment comme un nom propre, erreur qu'ils commirent également pour le mot gaulois *brenn* (*Brennus*), « chef », le *bryan* des dialectes celtiques modernes.

Chacune des douze cités de la confédération étrusque avait son *lucumon* ou général, et telle avait été la fonction exercée par Tarquin l'Ancien à Tarquinies. Ce fut aussi vraisemblablement à titre de *lucumon* ou chef des troupes étrusques qu'il vint s'établir à Rome, car il nous est représenté comme ayant été un des officiers d'Ancus Martius.

L'importance de la cavalerie dans l'armée romaine fait comprendre pourquoi le *lucumon*, ou, comme dirent ensuite les Latins, le tribun des *celeres*, y devint le principal officier, et occupa bientôt le premier rang après le roi et les principaux ministres des dieux. On voit par ce que nous disent Denys d'Halicarnasse et Jean le Lydien que le tribun des *celeres*, au temps de Tarquin le Superbe et antérieurement, tenait la première place après le roi, les curions et les flamines, qu'il était chargé de la levée des troupes et avait le droit de convoquer, quand il le jugeait nécessaire, le conseil des chefs de famille ou *patres*, le sénat, ou plutôt le conseil de guerre ou *comitium*. Valérius Antias, dont l'ouvrage, aujourd'hui perdu, datait du temps de Sylla, et que cite Denys d'Halicarnasse (II, 13), rapportait que dans le principe le tribun

¹ Le mot *lucumon* ou *lucmon* est écrit dans les inscriptions étrusques *lukhuma*, *laukhme*. Le *c* étrusque répondait au gamma grec.

des *celeres*, ou, comme on disait parfois, simplement le *celer*, avait sous ses ordres trois centurions armés de la lance et qui lui servaient constamment de garde.

Je reviendrai tout à l'heure sur le rôle qu'a joué, au temps des rois, le tribun des *celeres*; je dois donner d'abord quelques détails sur cette troupe.

A une époque que la légende rapportait au temps de Romulus, mais qui doit être postérieure à Tullus Hostilius, la nation romaine était partagée en trois tribus : celle des Ramnes, qui tirait, disait-on, son nom de Romulus; celle des Tities, qui emprunta le sien à Titus Tatius, le roi sabin; et celle des Luceres, que l'on s'accordait généralement à regarder comme étrusque d'origine, et dont, suivant quelques-uns, le nom était dérivé de celui de Lucumon, son premier chef.

Que ces trois tribus fussent successivement entrées dans la nationalité romaine, et qu'elles eussent été appelées, à des époques différentes, à jouir des mêmes droits, c'est ce qui ressort de divers rapprochements.

Chacune des petites communautés qui constituaient dans l'Italie centrale une peuplade (*populus*) avait, comme je l'ai dit plus haut, son assemblée politique, ou, pour mieux dire, son conseil formé de chefs de famille (*patres familias*), et appelé sénat. Or, il nous est dit que Romulus créa dans le principe cent sénateurs; ce qui signifie qu'à l'origine le sénat des Ramnes était formé de cent chefs de famille. Après la réunion des Ramnes et des Tities ou Sabins, que personnifie, dans l'histoire mythique, le partage de la royauté entre Romulus et Tatius, le nombre des sénateurs fut doublé. Et les paroles de Plutarque, dans sa *Vie de Romulus*, nous montrent clairement que ces cent nouveaux sénateurs étaient des chefs de familles sabines appelés à l'égalité de droits avec les Romains : « La ville étant ainsi augmentée » du double de citoyens, écrit-il, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs qui furent incorporés aux anciens. »

Denys d'Halicarnasse mentionne le même fait, en y ajoutant quelques détails qui font clairement comprendre le système de divisions adopté originairement chez le peuple romain : « La population de » Rome s'étant accrue considérablement, les rois Romulus et Tatius » jugèrent qu'ils devaient doubler le nombre des *patres*, et ils ajoutèrent aux chefs des plus illustres familles, qui composaient déjà le » sénat, un nombre égal de chefs appartenant aux familles nouvellement établies, en sorte qu'ils incorporèrent aux anciens sénateurs » cent de ceux qui étaient placés à la tête des curies. » Il est probable que la fusion des Ramnes et des Tities ne date que de la destruction

d'Albe, sous Tullius Hostilius; car ce roi nous est représenté comme ayant fait entrer dans le sénat des chefs de *gentes* sabines. (Tite-Live, I, 30.)

Antérieurement, les Ramnes et les Sabins avaient conclu entre eux une de ces alliances temporaires (*fœdus*) qui se consacraient par la célébration en commun de certaines fêtes (*feriæ*) à certaines époques, et que sanctionnaient des échanges d'épouses. C'est au souvenir de ces unions, souvent quelque peu forcées, que se rapporte la fameuse légende de l'enlèvement des Sabines. La fête des *Consualia* ou du dieu Consus, pendant laquelle on plaçait le rapt, était une de ces fêtes dont on trouve le pendant aux fêtes des Sabins confédérés qui avaient lieu au lucus de Feronia. On voit de même plus tard, en l'an de Rome 253, un pareil échange de femmes accompagné de violences se produire aux fêtes communes entre les Romains et les Sabins. A une époque que les historiens s'accordent à rapporter au règne de Tarquin l'Ancien, le nombre des sénateurs fut porté à trois cents. Ces cent nouveaux sénateurs nous sont donnés par Denys d'Halicarnasse comme tirés de la *plebs*; ce furent manifestement des compatriotes de Tarquin.

En dépit de cette adjonction, les vieux chefs de famille, qui constituaient les Ramnes et les Tities, issus de la même souche, ne traitèrent jamais complètement sur le pied de l'égalité les *patres* étrusques, qu'ils regardaient comme des intrus. Les *gentes* ou familles, auxquelles appartenaient les nouveaux *patres*, furent distinguées des *gentes* romaines proprement dites, par l'épithète de *minores* opposée à la qualification de *maiores* que s'attribuèrent les familles qui prétendaient remonter à Romulus et à Tatius.

Chaque peuplade de l'Italie centrale avait à l'origine son culte particulier. Au centre de son *oppidum* ou de son territoire s'élevait un autel où deux prêtresses vierges étaient chargées d'entretenir un feu perpétuel. Cette flamme tenue pour sacrée était invoquée comme une divinité (Vesta). On reconnaît là l'Agni des Aryas, la plus ancienne des divinités invoquées dans le Véda. Le feu de Vesta était le symbole de la communauté, de même que le foyer domestique (*focus*, ἑστία πατρῶα) était le symbole de la famille. Deux peuplades s'unissaient-elles en une seule, elles rapprochaient, confondaient leurs autels de Vesta. On trouve déjà les vestales existant à Albe, la ville sabine dont étaient sortis les Ramnes; d'où il suit que l'institution de ces prêtresses était antérieure à Numa, représenté à tort comme les ayant établies. Je l'ai déjà fait remarquer, on a rapporté au règne de Numa toutes les fondations religieuses des Romains, parce que ce roi mythique personnifie

l'établissement de lois sacrées et civiles; le nom même de Numa pourrait bien être emprunté au mot pélasgique, puis grec, *nomos* (νόμος), la loi¹.

Plutarque dit que Numa ne consacra d'abord que deux vestales; deux autres furent ajoutées par la suite. Puis, sous Tarquin l'Ancien, leur nombre fut porté à six. Le grammairien Festus fait remarquer que ces six vestales avaient été établies pour accomplir les rites ou *sacra* au nom des trois tribus des Ramnes, des Tities et des Luceres. Ici encore on voit la tribu d'origine étrusque n'arriver que sous les Tarquins à l'égalité de droits avec les deux tribus romaine et sabine. Le foyer national des Luceres se confond avec celui des Ramnes et des Tities, une fois les trois tribus amalgamées en une seule nation.

Je viens de dire que chacune des tribus avait son culte particulier. Les Ramnes adoraient Mars ou Mamers, dieu dont le loup était l'animal symbolique, et auquel était originairement consacrée l'année; les Sabins, personnifiés par leur chef Tatius, reconnaissaient pour dieu protecteur Quirinus, dont le nom rappelait la division primitive de ce peuple. En effet, les Sabins d'une même peuplade se subdivisaient, pour l'exercice du culte comme pour la guerre, en groupes appelés curies. Chaque curie avait son chef ou curion, à la fois pontife et commandant militaire. Elle comprenait des vieillards (*seniores*) qui siégeaient au conseil, et des jeunes gens (*juniores*) qui combattaient². Quand les Romains s'unirent aux Sabins, ils adoptèrent cette division par curies, qui continua de subsister avec un caractère religieux après que la constitution de Servius Tullius eût introduit un nouveau système de division. Les curions ne furent plus alors que des prêtres, et l'autorité des curies, exclusivement formée des *patres*, alla toujours en décroissant. Cependant jusque dans les derniers temps de la république, les curies conservaient nominalement le privilège de décerner le titre de commandant en chef des troupes (*imperium*), et de statuer sur certaines questions de droit étroitement unies à la religion. Le dieu Quirinus ou Curitis était le protecteur des curies, dont les

¹ Peut-être le personnage de Numa tire-t-il son origine des premières lois des douze Tables, antérieures à celles des décemvirs, dites d'abord *Numa*, et que Cn. Terentius publia comme l'œuvre d'un roi de ce nom. Voyez Plin., *Hist. nat.*, XIII, 13. Elles avaient été, disait-on, découvertes au Janicule, dans le tombeau de Numa (S. August., *Cité de Dieu*, VII, 34). La seule législation sacrée primitive des Romains était consignée dans les livres sibyllins, que la tradition rapportait au règne de Tarquin.

² C'est ce que nous apprend Denys d'Halicarnasse. De là l'origine de la division des centuries de Servius Tullius en *seniores* et *juniores*.

membres portaient originairement le nom de *Quirites*¹. En même temps que les Ramnes adoptèrent la division en curies par le fait de leur fusion avec les Sabins, ils prirent le nom de *Quirites*, et identifièrent le dieu sabin Quirinus à leur divinité protectrice et éponyme, Romulus, fils de Mars².

Les Étrusques avaient aussi leur divinité suprême, Tina ou Tinia, dont le nom se lit souvent sur les inscriptions étrusques et qui est représentée dans les monuments figurés de l'Étrurie, notamment sur les miroirs, avec les attributs de Jupiter. Le nom de Tinia ou Tina n'est en effet que la forme étrusque du nom de Zeus (*Ζεύς*), ou de Zen (*Ζην*, *Ζηνός*), la grande divinité des Pélasges, puis des Grecs. C'est ce *Zeus pater* d'où est issu le Jupiter latin, et dont Janus, dieu parèdre de celui-ci, n'était qu'une transformation latine.

Les trois tribus, une fois réunies, durent donc avoir trois grandes divinités; en effet, nous retrouvons dans le principe à Rome trois autels au grand Cirque en l'honneur des trois divinités citées ci-dessus, et trois grands flamines ou prêtres (*flamines maiores*), celui de Jupiter, celui de Mars et celui de Quirinus. Comme les Étrusques, à partir du règne de Tarquin, avaient, à raison de leur science plus profonde en théologie et du caractère plus développé de leur culte, pris la direction de tout ce qui touchait à la religion, le flamine de Jupiter finit par obtenir le premier rang, mais le dieu des Ramnes garda le second.

Les trois faits que je viens de signaler suffisent à démontrer l'accèsion successive des deux tribus des Tities et des Luceres. Sans doute on en retrouverait des traces plus nombreuses, si les Étrusques, assez distincts des Sabins par leur organisation, avaient eu avec eux un plus grand nombre d'institutions communes. Mais la différence qui séparait le culte grossier et l'organisation encore élémentaire des Sabins d'avec le régime plus avancé des habitants de l'Étrurie s'opposait parfois à ce que leurs institutions respectives se rapprochassent sans s'évincer les unes les autres. Nous voyons par exemple que les rites tout barbares des prêtres saliens n'avaient rien de correspondant dans le culte étrusque. Voilà pourquoi il n'y eut que deux ordres de Saliens, ceux du mont

¹ Le *c* et le *qu* s'échangeaient dans le vieux latin; c'est ainsi que l'on trouve *quotidie* écrit *cotidie*, *co* pour *quo*, etc.

² C'est en vertu de cette confusion que la légende du dieu sabin Sancus, auquel était consacré le pic (*Picus*), *avis sanqualis*, fut rattachée à celle de Romulus. On raconte que les deux jumeaux avaient non-seulement été nourris par une louve, mais encore par un pic qui leur apportait de la nourriture (Plutarque, *Quest. rom.*, XXI). Plus tard, l'*avis sanqualis* fut d'un côté confondu avec l'aigle, et de l'autre consacré à Mars.

Palatin, c'est-à-dire les Saliens des Ramnes, et ceux du Quirinal (*Salii Collini*) créés postérieurement, et qui accomplissaient leurs cérémonies et leurs danses en l'honneur du dieu protecteur de leur nation, Quirinus, dont le sanctuaire était sur cette colline.

Ce qui fait voir que l'institution des *Salii Collini* était contemporaine de la réunion des Ramnes et des Tities, c'est qu'au dire de Varron, ces prêtres, que leurs danses font identifier par lui aux Carètes, vinrent à Rome avec Tatius.

L'incertitude qui s'attache à l'origine du nom de la troisième tribu, les *Luceres*, tient à ce que ce nom tout étrusque n'avait plus aucun sens pour les Romains. D'autre part, les Étrusques établis à Rome adoptèrent Romulus pour un de leurs dieux, et lui donnèrent une place entre leurs douze *asar* ou *dii consentes*. Ils identifièrent Acca Larentia, la mère des Lares, à la *lupa* ou louve dont la légende faisait la nourrice du premier roi de Rome. De là la fable suivant laquelle Acca Larentia avait été une courtisane (*lupa*); et par un échange d'idées religieuses et de mythes, les Romains lui rendirent un culte. Le nom de Taruntius, attribué par la légende à son époux, rappelle suffisamment l'origine étrusque de la déesse; elle avait substitué, disait-on, Romulus à l'un des Lares ses douze fils que la mort lui avait ravi.

La tradition plaçait le tombeau d'Acca Larentia au Vélabre, c'est-à-dire sur la rive basse du Tibre, où la légende faisait retrouver par Faustulus les deux jumeaux. C'est là qu'on célébrait en son honneur des fêtes annuelles, les Larentinales, fêtes des Lares ou morts; et comme cette institution était rapportée au règne d'Ancus Martius, on voit que l'établissement de ces solennités tout étrusques coïncide avec l'arrivée de Tarquin à Rome. Au temps de Varron, les Lares avaient encore en ce lieu leur chapelle (*sacellum*).

Ainsi, en même temps que les Ramnes recevaient des Étrusques leur dieu Tinia, ceux-ci adoptaient le culte de Romulus pater, en l'associant à celui des Lares. Lorsque les colons étrusques du Vélabre eurent abandonné Rome ou se furent fondus dans le peuple romain, l'on ne cessa pas pour cela de rendre des honneurs à Acca Larentia, et la fable raconta qu'enrichie par son hymen avec Taruntius, Acca avait laissé son héritage aux Romains, qui, par reconnaissance, honoraient sa mémoire¹.

Les noms des trois tribus, tous de forme étrusque, suivant une

¹ Voyez à ce sujet Plutarque, *Quest. rom.*, xxxv; Macrobe, *Saturnales*, liv. 1, ch. x; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, liv. VI, ch. 1; Varron, *De lingua latina*, IV, p. 14.

remarque déjà faite par les anciens, avaient dû prévaloir au temps de Tarquin l'Ancien, alors que la langue étrusque était parlée dans une partie de Rome. Plus heureux que les Latins, nous pouvons peut-être aujourd'hui retrouver la véritable signification de ces mots. J'ai dit que la cavalerie étrusque s'était d'abord appelée *celerēs*, c'est-à-dire les rapides, ceux qui courent vite, ainsi que nous l'apprend Denys d'Halicarnasse. On a vu par ma remarque à propos de l'étymologie du nom de *lucumon* que les Étrusques rendaient souvent par une *l* aspirée l'aspiration initiale, dite en grec esprit. Or, dans la langue poétique grecque toute formée de mots archaïques, le mot *όκυροες* (*όκυρόης*) signifie qui court rapidement. C'est ce mot qui, par l'addition de *l*, paraît avoir donné le mot *luceres* étrusque.

Ainsi le nom de *luceres* n'était que le mot étrusque dont *celerēs* a été la traduction. Les Étrusques, qui avaient emprunté leur art militaire des Grecs, avaient bien pu en recevoir à la fois le nom d'*hégémon* (*ήγεμών*), et celui d'*όκυροες* (*όκυρόης*).

Cette étymologie s'accorde avec ce que j'ai dit plus haut, à savoir, que la première cavalerie des Romains avait été formée d'escadrons étrusques, commandés par un certain Vibius ou Vibenna, qui vint prêter du secours à Tullus Hostilius contre les Sabins. Ces *celerēs*, qui se grossirent ensuite de nouveaux émigrés étrusques, furent établis par Tarquin l'Ancien dans le quartier du mont Coelius, et constituèrent une troisième tribu qui fit la force du parti des Tarquins à Rome.

L'importance qu'avait acquise la cavalerie étrusque fut comprise par les rois de leur nation. Lucumon des *celerēs* sous le règne d'Ancus Martius, Tarquin voulut, une fois monté sur le trône, augmenter cette garde qui lui assurait la victoire et le défendait contre le parti vraiment national des enfants d'Ancus Martius. Il forma donc le projet de doubler sa cavalerie; mais ici il eut à lutter contre les vieux Romains. Un augure dont le nom est resté bien célèbre, Accius Navius, s'opposa à ce qu'aux trois centuries de cavaliers fournies déjà par les trois tribus, le roi en ajoutât de nouvelles, qui devaient toutes être tirées de la partie étrusque de la population; et c'est à cette occasion qu'il accomplit le fameux miracle de la pierre coupée avec un rasoir. Tarquin, paralysé dans son projet par l'influence sacerdotale, n'osa augmenter le nombre des centuries de cavaliers, mais il parvint au même but par un stratagème : il doubla le nombre des hommes dans chacune de celles qui existaient déjà.

A la tête de ses *celerēs*, Tarquin plaça l'Étrusque Mastarna, qui devait prendre, en montant sur le trône, le nom de Servius Tullius.

C'est ce que nous dit formellement Denys d'Halicarnasse. Les talents militaires que Mastarna avait déployés dans la guerre contre les Sabins, lui gagnèrent la confiance du monarque étrusque et de Tanaquil, son épouse; il obtint la main de leur fille. Et quand Tarquin eut péri assassiné par les partisans des enfants d'Ancus Martius, dont les droits au trône de leur père étaient soutenus par la population rurale, toute sabine, Mastarna exerça la régence, vraisemblablement au nom des enfants, ou plutôt des petits-enfants du roi défunt; car, ainsi que l'a fait voir l'écrivain d'Halicarnasse, Tarquin avait perdu son fils et ne laissait que deux petits-fils. Les couleurs sous lesquelles nous sont représentés les commencements du règne de Mastarna indiquent en effet qu'il exerçait l'autorité au nom des Tarquins¹. Mais une fois maître du pouvoir, il ne s'en dessaisit plus; il se fit proclamer roi par l'influence de la *plebs*, formée d'habitants non encore compris dans les tribus et qui n'avaient point les droits des *patres*. Le sénat, à l'instigation de Tanaquil, lui avait décerné la régence; la *plebs* le fit roi, et les curies, ainsi que nous l'apprend Cicéron, furent contraintes d'approuver son élection. Mastarna prit alors le nom de Servius Tullius, ou plutôt simplement de Tullius, car j'ai montré plus haut que Servius était vraisemblablement son titre royal. En butte à la haine des *patres* sabins, partisans des enfants d'Ancus Martius, et des Étrusques, qui le regardaient comme un usurpateur, il dut s'appuyer sur les plébéiens; il les déchargea du poids des dettes qui les accablaient déjà, et leur distribua du blé et les terres nouvellement conquises. Afin de diminuer la prépondérance des *patres* ou patriciens, qui composaient exclusivement les trois tribus, il substitua à l'ancienne division tripartite quatre tribus, dans lesquelles les habitants de Rome furent répartis selon les quartiers; ce furent les tribus Suburrane, Esquiline, Colline et Palatine². Puis il abandonna le Palatin et le Capitole, c'est-à-dire l'*arx* des Ramnes, et l'*arx* des Tarquins, et alla fixer sa demeure dans le quartier habité par la *plebs*, celui des Esquilies, devenu une des tribus de Rome. Quant au nom des trois tribus, il resta appliqué aux trois escadrons de deux ou trois cents hommes chacun qui composaient la cava-

¹ « Servius, écrit Florus, fut mis à la place du roi (*in locum regis*) pour un temps (*quasi in tempus*), et il gouverna avec tant d'habileté un royaume acquis par la fraude, qu'il parut l'avoir obtenu légitimement. » Aurelius Victor (*De vir. illustr.*, 7) dit que Servius régna d'abord à titre précaire (*precario*).

² Selon Varron, les Étrusques établis par Tarquin au Cœlius furent transportés plus tard dans la plaine voisine, parce que les Romains craignaient qu'ils ne s'y fortifiassent. Varron, *De lingua latina*, IV, p. 14.

lerie. Car la résistance d'Accius Navius aux projets de Tarquin l'Ancien et le miracle qui l'avait sanctionnée donnaient désormais à ces trois corps de cavalerie un caractère sacré. Les *celeres* étrusques ou *luceres* cessèrent dès lors de représenter un corps à part et de constituer le fond de la cavalerie romaine.

Cependant Servius comprenait quelle était l'importance de ces troupes et en redoutait l'hostilité, si elles demeuraient exclusivement formées des hommes des trois tribus; il ajouta à la cavalerie créée par Tarquin des cavaliers recrutés dans la plèbe, et qui composèrent six centuries; mais, afin de respecter le nombre sacramentel des chevaliers, il attacha deux de ces nouvelles centuries à chacune des trois tribus, lesquelles en comprenaient à cette époque chacune quatre. Jusqu'alors les cavaliers s'étaient armés à leurs frais, voilà pourquoi ils étaient choisis dans les *gentes* les plus riches. Servius voulut que l'État fournît, pour l'achat des chevaux, un fonds de dix mille as, et imposa sur les veuves une taxe annuelle de deux mille as pour pourvoir à leur entretien. Cicéron remarque, dans son *Traité de la République*, que chez les Corinthiens on assignait, dans le principe, pour l'entretien de la cavalerie, le produit d'un impôt mis sur les orphelins et les veuves. Il se pourrait donc que l'Étrusque Mastarna eût emprunté aux Corinthiens cette disposition, de même que Tarquin, issu d'une famille corinthienne, avait introduit à Rome une organisation militaire que les Tarquiniens avaient antérieurement empruntée à Corinthe.

Par sa nouvelle répartition du peuple en classes et en centuries, Servius acheva d'effacer la division antérieure des Romains en trois tribus, et de fondre en une seule nation des éléments hétérogènes. Tant que les *patres* avaient seuls joui des droits politiques, on avait voté par tête dans les comices, qui se tenaient toujours par curies. Servius, en conférant à la plèbe le droit de suffrage, ne pouvait, sans danger, sans irriter profondément l'aristocratie, maintenir un pareil système de votation; il établit une gradation qui fit, comme le remarque Tite-Live, que, sans exclure personne du droit de suffrage, les citoyens les plus riches demeurèrent cependant maîtres des élections.

Ces réformes valurent à Servius une grande popularité dans la plèbe, mais elles lui attirèrent la haine des sénateurs; et, appuyés sur ceux qui étaient d'origine étrusque, les petits-fils de Tarquin ourdirent une conspiration pour le renverser. La mort de Servius se rattache à un crime qui est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici. Afin de ramener à lui le parti étrusque, l'élu de la plèbe avait

donné sa fille Tullie en mariage à l'un des petits-fils de Tarquin. Cet hymen n'empêcha pas sa perte. Les noms des deux princes étrusques Aruns et Lucumon ou Lucius¹ appartiennent plutôt à des dignités qu'à des individus. On a déjà vu plus haut que le nom de Lucumon, transformé par les Romains en celui de Lucius, signifiait général. Quant au nom d'Aruns, qu'on trouve aussi porté par le fils de Tarquin le Superbe et par celui de Porsenna, il signifie vraisemblablement prêtre², augure ou pontife, et paraît être une forme étrusque du grec *hiereus* (ἱερεύς).

Le caractère pacifique donné par la légende à Aruns s'accorde fort bien avec cette fonction sacerdotale. Plus tard, dans les derniers temps de la république, alors que les magistratures étrusques étaient abolies, le mot *aruns*, ainsi que le mot *lucumon*, devint un simple nom propre³. Pareille chose arriva à Rome pour le mot *rex*.

Il est donc à croire que Servius avait fait des petits-fils de Tarquin un général de ses troupes et un souverain pontife ou un chef des augures. Le premier, devenu maître du trône, rétablit le système despotique du gouvernement étrusque. Il fut ce qu'on appelait en Étrurie un *lars* ou *lartias*, mot qui répondait au *despotès* (δεσπότης) des Grecs. On rencontre en effet, dans les cités étrusques, tantôt la forme de gouvernement aristocratique, tantôt la forme de gouvernement despotique. Peu d'années avant que Veies tombât au pouvoir des Romains, les habitants de cette ville avaient aboli les magistratures annuelles et élu un roi qu'on trouve désigné sous le nom de *lars*⁴. Tel était aussi le titre que portait Porsenna.

Le sens de maître ou seigneur qu'avait ce mot étrusque de *lars* ressort d'ailleurs de l'interprétation que nous donne Arnobe du nom des Lares. Ces divinités, d'origine étrusque, étaient les âmes des ancêtres, déifiées et invoquées comme les seigneurs de la maison, les protecteurs du foyer. Le mot *lars* répondait donc à l'*herus* latin, au ἥρως grec; et l'on retrouve encore là l'insertion de la lettre *l* initiale pour rendre l'aspiration.

¹ Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.*, III, 48) nous dit que Lucius était la forme latine du nom de Lucumon.

² L'étrusque *aracos* nous fournit le correspondant du grec ἱεραξ, ἱερακος, *épervier*, oiseau de proie; *aruns* s'offre de même comme la forme correspondante de ἱερεύς, avec l'addition de la nasale fréquente en étrusque. Le mot étrusque *arasi* signifiait « a consacré ».

³ C'est ce qui ressort des inscriptions étrusques.

⁴ Voyez Tite-Live, V, 1. Ce *lars* de Veies est Tolumnius, qui périt de la main de Cossus. Tite-Live, IV, 17.

Peut-être la légende qui faisait de Servius Tullius, dont la mémoire resta vénérée chez le peuple, un *Lare* ou dieu du foyer, prenait-elle sa source dans le titre que lui donnaient les Étrusques. C'était à ce monarque que l'on attribuait l'établissement des *Compitalia*, ou fêtes publiques en l'honneur des Lares.

Tarquin II s'attira la haine des *patres* par son orgueil et sa tyrannie, et nous voyons que la révolution qui le précipita du trône eut pour chefs deux hommes appartenant l'un à l'ancienne tribu des Ramnes, Junius Brutus, l'autre d'origine sabine, Collatin. En effet, il est facile de reconnaître, dans les événements qui amenèrent l'abolition de la royauté, une réaction du parti des *patres* romains et sabins contre les Étrusques. L'institution de deux consuls, d'abord choisis, l'un chez les Ramnes, l'autre chez les Tities, n'était qu'un retour à cet ancien ordre de choses personnifié par le gouvernement collectif de Romulus et de Tatius, et dans lequel les chefs de deux tribus gouvernaient simultanément.

A cette époque, le tribun des *celeres* conservait encore une grande partie de son autorité; Tarquin le Superbe, comme Tarquin l'Ancien, avait en lui comme son lieutenant. C'est parce qu'il était revêtu de cette charge que Brutus réussit à mettre de son côté l'armée; après l'établissement du gouvernement consulaire, il conserva le commandement de la cavalerie.

Mais l'institution, ou plutôt le retour du système consulaire, n'empêcha pas les Romains de sentir parfois la nécessité de se donner un seul chef et de rétablir momentanément le roi ou *lars* étrusque. Aussi, dès l'année 501 avant notre ère, voyons-nous les Romains élire, sous le nom de dictateur, un de ces monarques temporaires; ce qui montre bien que c'était là un retour passager au système étrusque, c'est que le dictateur avait pour lieutenant le commandant des *celeres*, ou, comme l'on dit alors, le *magister equitum*, maître de la cavalerie, usage qui se perpétua depuis. Jean le Lydien, qui, pour composer son traité *Des magistratures romaines*, a puisé à des sources fort anciennes, fait remarquer que le maître de la cavalerie adjoint au dictateur n'était autre que l'ancien tribun des *celeres*. Le titre de *magister populi* donné parfois au dictateur est la traduction du mot étrusque *lars* ou *lartias*, lequel est précisément le nom que la tradition imposait au premier dictateur que Rome avait élu, Titus Lartias Flavius. Mais le nom tout latin de dictateur que portaient les chefs temporaires chez différents peuples du Latium, notamment à Albe et à Tusculum, prévalut, et les Romains s'empressèrent d'oublier le sens du nom de *lartias*, comme ils avaient

oublié celui des noms de *lucumon* et d'*aruns*; *lars*, *lartias* ou *lartius* devint aussi pour eux un nom propre. On le voit, l'influence étrusque subsista à Rome, même à une époque où le nom des Étrusques était détesté; tandis que l'on continuait de faire venir de l'Étrurie les haruspices et les interprètes de la religion, que l'on transportait au culte des dieux latins des rites usités dans la religion étrusque, l'organisation politique gardait encore quelques traces du système gouvernemental des Étrusques, auxquels étaient dus les commencements de la puissance romaine.

Servius Tullius lui-même, qui tenta de substituer à la législation de Tarquin une constitution nouvelle, demeura toujours un Étrusque, et ce ne fut qu'après l'entière soumission des peuples de l'Étrurie que Rome effaça complètement les vestiges d'une civilisation qui avait été le berceau de la sienne.

ALFRED MAURY,
DE L'INSTITUT.

L'ESPAGNE PROTESTANTE.

LES ÉCRIVAINS RÉFORMISTES.

PREMIER ARTICLE.

Le seizième siècle fut pour l'Espagne une époque de grandeur et de décadence. Celle-ci était la conséquence inévitable de la désastreuse politique inaugurée par « les rois catholiques », exagérée sans mesure par Charles-Quint, et poussée jusqu'aux limites extrêmes par Philippe II. Ce dernier consumma la ruine et ne laissa rien à faire à ses ineptes successeurs. Les historiens espagnols s'accordent à le représenter comme un prince accompli, le modèle des princes. Luis Cabrera, biographe de cour, n'hésite pas à le nommer *le Parfait*, — « con el renombre de Perfecto le significué ». — L'histoire, plus clairvoyante, lui a conservé deux noms qu'il gardera, « *el Prudente, el Discreto, l'Avisé, le Politique* ; le Démon du Midi, c'est trop dire. Comme son père, il aimait les mathématiques, et il avait comme lui le goût des combinaisons. D'une intelligence lente, mais sûre, il méditait longuement, se décidait avec peine et ne revenait plus sur ses résolutions. Il avait, — chose rare, — l'esprit de persévérance et de suite, et poursuivait résolument l'exécution de ses desseins, avec la ferme volonté d'un homme qui a tout prévu, tout préparé pour atteindre le but. Qu'il eût une conscience, il est permis d'en douter : un fait certain, c'est qu'il sut comprendre son époque et qu'il y joua son rôle à merveille, avec distinction et originalité. Il était fait pour les circonstances. Catholique au sens rigoureux du mot, il fut la personnification du principe

catholique, le plus ferme champion de l'orthodoxie. Tout ce qui est resté à l'Église romaine, après le schisme qui lui enleva l'Orient, après la réforme qui lui enleva le Nord, c'est à Philippe II qu'elle le doit. Sans lui, le Midi serait entré pleinement dans le grand mouvement religieux, qu'il arrêta, qu'il sut contenir. De ses efforts pour détourner le courant, est résulté l'isolement complet de l'Espagne. Séparée de toute l'Europe, elle ne communique désormais qu'avec Rome, et en dépend.

Cet état de choses a été merveilleusement compris et exposé par Fray Juan de la Puente, auteur peu connu d'un ouvrage considérable, où se trouve fidèlement résumée la pensée politique de Philippe II. « De la convenance de deux monarchies catholiques, celle de l'Église romaine et celle de l'Empire espagnol, » tel est le titre très-explicite et très-significatif. Le livre est des premières années du dix-septième siècle. L'auteur, un dominicain, a clairement expliqué son dessein, dès la première page, dans une gravure qui sert de frontispice. C'est une allégorie assez ingénieuse, sinon très-remarquable comme œuvre d'art. Sur le plan supérieur, un globe, représentant la terre, éclairé de chaque côté par le soleil et par la lune. Au-dessus deux écussons, celui du pape, surmonté d'une tiare, celui d'Espagne, surmonté d'une couronne impériale, l'un et l'autre reliés entre eux par un ruban noué, portant cette légende : « L'union dans la paix. » — Au second plan, sur les côtés, deux femmes robustes et belles, revêtues d'une armure complète; celle de droite, Rome, avec une palme d'olivier, celle de gauche, l'Espagne, avec un faisceau de lances surmonté d'une gerbe d'épis. De la main restée libre, chacune soutient le globe. Au-dessus de l'Espagne est la lune, qui reçoit sa lumière du soleil, placé lui-même au-dessus de Rome. Une légende, assez inutile, explique allégoriquement que la suprématie, la suzeraineté appartient à Rome, de qui l'Espagne tient la puissance qu'elle étend sur le monde entier. — Au plan inférieur, deux écussons, plus petits que les premiers, également unis, celui de l'ordre de Saint-Dominique et celui du duc de Lerme, favori de Philippe III, attestent l'inaltérable accord du saint-office et du pouvoir. Quelques pages sont consacrées à l'explication de cet emblème : l'ouvrage, dédié au roi et à la nation assemblée en cortès, est resté inachevé, emblème plus significatif et plus vrai de cette monarchie universelle, que l'on tenta, mais en vain, de fonder sur la concorde du sacerdoce et de l'empire.

Tout l'esprit du livre est, à vrai dire, concentré dans le frontispice. Toutefois le passage que voici est curieux et digne d'attention : « Point

de règles absolues, dit l'auteur; tout doit trouver place dans un État, châtement et miséricorde. Mais pour ce qui est des hérétiques et de ceux qui, après avoir reçu la loi de l'Évangile, l'abandonnent en félons, le pardon est chose pernicieuse, car ce péché ne disparaît jamais sans retour; il laisse sur l'âme une empreinte profonde et qui s'efface malaisément. Il faut brûler sur-le-champ les hérétiques et les relaps, comme cela se pratique en Espagne; car notre Église étant la fille de l'apôtre saint Jacques, elle a hérité de son père la coutume de livrer au feu ceux qui ne reçoivent point le Christ et sa doctrine. Sans doute, le Seigneur, au temps où il vécut parmi les hommes, n'usa point de cette rigueur, et ne voulut point que les siens en usassent, et c'est ce qu'il a voulu leur dire: « Ne savez-vous pas que vous êtes mes enfants, et que je ne suis point venu tuer, mais donner à tous la vie? » Et malgré tout, c'est sa volonté que le blasphémateur, l'hérétique et le relaps soient mis hors de l'Église et de ce monde¹. »

Un commentaire affaiblirait la force de ce passage. Qu'il suffise de rappeler seulement qu'ici la théorie ne venait qu'après l'expérience, comme une confirmation appuyée sur l'autorité des précédents, et que l'excellence des œuvres justifiait la finesse des remarques et cette rectification ingénieuse du précepte évangélique. Ainsi, la superstition servait de base à tout un système d'intolérance. Saint Jacques, patron de l'Espagne, était, suivant la tradition, le plus redoutable ennemi des infidèles. Il figure en première ligne dans toutes les batailles contre les Maures: de la légende, il a passé dans l'histoire, où il est représenté armé de toutes pièces, monté sur un cheval blanc, guidant les chrétiens au combat, semant devant lui le carnage et la mort. N'est-il pas plaisant d'invoquer saint Jacques, contre l'Évangile dont le précepte est formel, et de faire prévaloir l'autorité d'un apôtre sur celle de Jésus-Christ? Le disciple l'emporte sur le maître, de même que le

¹ « No ay que hazer reglas generâles, de todo ha de haver en las republicas, castigo y misericordia. Pero en los hereges, y en los que una vez recibieron la ley del Evangelio, y como fementidos la dexaron, es pernicioso el perdon; porque es pecado que hace treguas y no paces; imprime caracter en el alma y borrase con dificultad.... Es necesario abrasar luego al herege y tornadizo, como se vsa en España, que como es nuestra Iglesia hija del apostol Santiago, heredó del Padre, quemar á los que no reciben á Christo y á su doctrina. Y aunque este señor al tiempo que vivió entre los hombres, no usó deste rigor, ni quizo que le vsassen los suyos, y esso les quizo dezir: « No sabeys que soys mis hijos y que no vine á matar, sino á dar á todos vida? » Con todo eso es su voluntad, que el blasfemo, herege, y tornadizo, le echen de la Iglesia y deste mundo. » — El maestro Fray Juan de la Puente, *De la Conveniencia de dos monarquías católicas*, etc., lib. IV, cap. xvi, p. 309, col. 2.

vicaire de Dieu finira par l'emporter sur Dieu lui-même ; car la superstition qui altère le dogme ne peut manquer de porter la confusion dans la hiérarchie. Tel était alors, tel est encore l'esprit de la religion en Espagne, où l'on peut dire qu'il ne restait point, qu'il ne reste plus de trace du christianisme primitif.

Ce que Fray Juan de la Puente, maître en Israël, prétendait qu'il fallait faire dans un État bien policé, on sait que l'inquisition le faisait à la lettre, avec l'autorisation, avec l'aide du pouvoir séculier. Celui-ci ne se contentait pas en effet d'autoriser le tribunal du saint-office, de l'encourager, de le protéger visiblement, d'étendre de plus en plus sa juridiction, il se faisait encore son auxiliaire empressé et l'exécuteur complaisant de ses arrêts. Quand mourut Philippe II, ce tribunal était tout-puissant, il ne pouvait l'être davantage. Le saint-office était comme le ministère de la justice de cette monarchie absolue, et tous les fronts s'inclinaient devant ses décisions infaillibles. La première année du règne de Philippe III, parut l'ouvrage célèbre de Luis de Paramo, grand inquisiteur de Sicile pour le roi d'Espagne, « Sur les origines et les progrès de l'inquisition. » Ce livre, sorti des presses de l'imprimerie royale de Madrid, est comme le testament de Philippe II ; il renferme toute la politique de son gouvernement, car Philippe II fut, au sens rigoureux du mot, un roi inquisiteur, par vocation autant que par principes. Homme de système et de calcul, il appliqua, agrandit, perfectionna une méthode que son père lui avait recommandé de suivre, sans en connaître tous les avantages, sans en avoir probablement prévu toutes les conséquences. Cette terrible machine de nivellement ne laissa rien debout. Le grand inquisiteur, plus puissant que le monarque, représentait la tête, et disposait à son gré du bras séculier. Bien plus haut que le trône s'élevait l'autel. Aussi Paramo, grand canoniste, ne parle-t-il qu'avec enthousiasme de Philippe II et des fruits abondants qu'il a été donné à l'inquisition de produire, grâce à son zèle inaltérable. Ce qu'il y a de vraiment curieux dans cet énorme volume, où tout est fait pour la curiosité, c'est encore le frontispice, infiniment moins compliqué que celui de l'ouvrage de Fray Juan de la Puente. Sur un écusson en champ de sable s'étend une croix de bois, grossièrement travaillée : de chaque côté est une femme. Celle de droite porte un rameau d'olivier, avec cette inscription au-dessous, empruntée à Ézéchiel : « Je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » Celle de gauche tient d'une main les balances de la justice, et de l'autre, dans l'attitude de la menace, le glaive de la loi « pour exercer la vengeance dans les nations », légende

empruntée aux Psaumes. Autour de l'écusson, l'exergue du saint-office, sa devise : « Lève-toi, Seigneur, et sois juge dans ta cause », autre passage emprunté aux Psaumes, le seul de la Bible qui ait, durant trois siècles et plus, été familier aux Espagnols. Au-dessus, en lettres capitales, ces paroles de l'évangéliste saint Jean : « Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Ainsi, les choses les plus saintes étaient altérées dans leur sens véritable, et les mots mêmes de miséricorde et de charité se tournaient en insolentes menaces.

Que l'on ajoute à ces deux livres les catalogues expurgatoires, publiés périodiquement par les soins de l'inquisition, et l'on pourra se faire une idée assez exacte des maximes alors dominantes. Elles triomphaient, elles étaient partout, abêtissant les uns, intimidant les autres, effrayant, arrêtant tout esprit indépendant, curieux, ami de la vérité dans la science ou dans la foi, capable, en un mot, d'entreprendre cette recherche à laquelle l'amour de la certitude convie l'intelligence,

. *Per voler esser certo*
Di quella fede che vince ogni errore.

Cependant, ni le culte ni le souvenir de la liberté ne disparaissent jamais, ni ne souffrent d'interruption, non pas même quand les peuples abdiquent en faveur du despotisme et renoncent du même coup au double privilège de l'homme libre : le sens moral et le sens commun. Il se trouve, même aux plus mauvais jours de l'histoire, des âmes d'élite pour représenter et maintenir les droits de la raison et de la conscience. Ce petit nombre sauve l'humanité dans ses moments de défaillance. Ainsi, en Espagne, le principe de la réforme ne périt point avec les réformateurs ; transmis et conservé comme un germe précieux, il se traduisit maintes fois par un élément d'opposition. Cet élément, il ne faut pas le chercher où il n'est point, dans les documents diplomatiques, dans les historiens officiels et bien pensants. On le trouve, quand on se donne la peine de le suivre, dans une petite minorité de penseurs, d'écrivains trop peu connus, dignes de l'être davantage, et qui représentent le courant de la pensée libre. C'est en remontant ce courant, si faible qu'il soit, qu'on peut arriver à la source qui ne tarit jamais, et surprendre les vrais instincts d'une race, ses plus nobles sentiments.

I.

La réforme en Espagne fut, à le bien considérer, un essai de rénovation morale. Éclairer les intelligences, relever les âmes, instruire tout un peuple de ses droits oubliés, de ses devoirs méconnus, tel fut le but principal que se proposèrent les réformateurs : la régénération par le christianisme, chose qui était possible alors. Leur mission était belle : il ne leur fut pas donné de la remplir selon leurs vœux ; mais leur tentative infructueuse ne fut pas entièrement perdue ; leur exemple fut imité, et, comme propagateurs de la doctrine, les martyrs eurent des successeurs. La prédication était un puissant moyen de propager l'instruction religieuse ; mais la prédication n'était pas libre, et par conséquent ce moyen était insuffisant et d'une efficacité limitée. La liberté de la parole et la liberté de conscience sont inséparables. Les hommes hardis qui répandaient la doctrine évangélique, du haut de la chaire sacrée ou dans les écoles, les théologiens dissidents ne pouvaient procéder qu'avec une extrême prudence : on pesait leurs paroles, et le moindre doute sur leur orthodoxie pouvait les rendre suspects et causer leur perte. Les écrits étaient bien plus puissants que la parole : ils allaient réveiller les esprits dans la solitude et les inviter à la méditation, à l'examen des problèmes les plus ardues. La réforme se servit utilement de la presse, et trouva un admirable auxiliaire dans cet instrument d'émancipation. Le mouvement religieux provoqua un mouvement intellectuel ; les réformateurs écrivirent, et leurs écrits, multipliés par l'imprimerie, allèrent instruire les réformés et en accroître le nombre. — Cette ressource ne manqua point aux protestants espagnols ; les livres faits pour eux n'étaient pas en petit nombre. La plupart ont péri dans les flammes : les autres sont tombés dans un oubli non mérité, et l'on s'étonne à bon droit que les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de la littérature espagnole aient dédaigné de faire au moins mention de quelques-uns de ces livres, qui forment une véritable bibliothèque protestante. Pour avoir négligé cet élément plein d'intérêt, ils se sont privés de la satisfaction d'ajouter un important chapitre à l'histoire littéraire de l'Espagne. Cette omission regrettable est à peine réparée dans quelques savants ouvrages de bibliographie, tels que la *Bibliothèque nouvelle* de Nicolas Antonio ; encore faut-il remarquer que les indications fournies par les bibliographes les mieux informés sont insuffisantes, incomplètes. Il est vrai que les écrits des protestants

espagnols qui ont été imprimés sont devenus si rares, que tel de ces livres a présentement la valeur d'un manuscrit. Un bibliophile anglais possède un ouvrage espagnol composé par un des chefs de la réforme : c'est un traité dogmatique d'une rare valeur. Un feuillet manque au commencement du volume, et il n'a pas été possible jusqu'à présent de combler cette lacune, faute d'un autre exemplaire.

Il importe cependant de connaître et d'apprécier cette littérature protestante, née du grand mouvement religieux qui agita l'Espagne vers le milieu du seizième siècle. Cela est possible aujourd'hui, grâce à la réimpression récente des principaux écrits des réformateurs espagnols. La collection de ces écrits, formant jusqu'à présent une vingtaine de volumes, est due au zèle intelligent et désintéressé d'un Espagnol instruit, don Luis de Usoz y Rio, aidé dans son entreprise par un savant anglais, Benjamin B. Wiffen, versé dans la connaissance des choses littéraires et scientifiques de l'Espagne. Ce n'est pas sans émotion que l'on feuillette ces volumes sauvés de l'oubli. Leur réimpression, que l'on peut considérer comme un signe du temps, est un véritable service rendu aux lettres et à l'histoire de l'esprit humain ; elle nous ramène aux sources mêmes de la réforme espagnole : en lisant ces écrits, si longtemps ignorés, on peut suivre la pensée des réformateurs, et saisir toute la portée de l'œuvre à laquelle ils se dévouèrent.

Le premier nom qui se présente, dans l'ordre des temps, et le plus illustre peut-être, est celui de Juan de Valdès. Né à Cuehca, dont son père était corrégidor, il fut élevé à l'université d'Alcala, et de bonne heure initié aux doctrines de la réforme par son frère, Alfonso de Valdès, secrétaire du chancelier de l'Empire, ou, suivant une autre version, de l'Empereur lui-même, pour les lettres latines. Alfonso de Valdès fut une des premières victimes de la persécution religieuse en Allemagne : il se sauva par la fuite. Juan de Valdès, qui partageait ses convictions, jugea prudent de quitter l'Espagne ; il partit pour l'Italie, visita Rome, et ne tarda pas à se fixer à Naples, où il remplit avec distinction les fonctions de secrétaire du vice-roi don Pedro de Tolède. Naples était alors une ville où l'on pouvait vivre avec quelque indépendance, Charles-Quint n'ayant pas encore songé à y introduire l'inquisition, laquelle, du reste, ne fut pas plus tolérée à Naples qu'à Milan. Le vice-roi de Naples était un homme distingué par sa culture intellectuelle ; il se plaisait dans la société des hommes instruits, et sa famille, une des premières de l'Espagne, a été célébrée dans les vers de Garcilaso. Ce grand poète avait reçu des conseils, peut-être des leçons de

Juan de Valdès, grand humaniste et savant littérateur. Le nom de Garcilaso figure avec honneur dans un des ouvrages les plus célèbres de la littérature espagnole, intitulé « *Diálogo de las lenguas* », et généralement attribué à Juan de Valdès, non sans raison. Cet ouvrage, qui peut passer pour le premier essai historique et philosophique sur la langue castillane, est en forme de dialogue : la scène se passe dans une villa des environs de Naples, au bord de la mer ; les interlocuteurs sont deux Espagnols et deux Italiens ; et le personnage qui joue le principal rôle, celui qui préside en quelque sorte à la discussion, qui pose les questions et les résout, s'appelle Valdès. Ce traité a dû être composé avant 1536, car on y parle de Garcilaso de la Vega comme s'il vivait encore, et l'on sait que ce poète mourut à Nice cette année même, des suites d'une blessure, à l'âge de trente-trois ans. Le *Dialogue sur les langues*, un des chefs-d'œuvre de la littérature castillane au seizième siècle, ne vit le jour qu'en l'année 1737, où le savant et laborieux Mayans y Siscar le publia pour la première fois dans son recueil « des Origines de la langue espagnole ». L'auteur de cet excellent ouvrage était assurément un des meilleurs écrivains de son temps, et le passage suivant est à la fois une profession de ses principes littéraires, et comme une critique anticipée de l'affectation et du mauvais goût qui devaient envahir, moins d'un siècle après, la littérature espagnole. « J'écris, dit-il, comme je parle ; seulement, j'ai soin de choisir des mots propres à bien rendre ma pensée, et je l'exprime aussi simplement que possible ; car, à mon sens, l'affectation ne vaut rien en aucune langue. »

Ce précepte si raisonnable, Juan de Valdès l'a religieusement observé dans tous ses écrits, et il peut être considéré à cause de cela comme un grand maître dans l'art d'écrire. Il excellait particulièrement dans le dialogue, c'est-à-dire dans un genre difficile entre tous. La renaissance avait mis à la mode cette forme littéraire, où les Grecs sont restés sans rivaux, et les humanistes imitaient à l'envi tantôt Platon et Cicéron, tantôt les petites scènes de Lucien. Érasme, Vivès, les satiriques et les réformateurs, les écrivains qui faisaient de l'opposition et qui voulaient être lus du plus grand nombre, employaient avec succès cette forme rapide et légère qui donne aux choses les plus sérieuses les allures d'une simple conversation et les attraits de la comédie.

Il nous reste de Juan de Valdès deux dialogues fort intéressants, fort curieux, où l'on trouve de précieux détails sur quelques-uns des principaux événements de son temps. Le premier, entre Mercure et Caron, expose les démêlés qui divisaient alors Charles-Quint, François I^{er} et

Henri VIII. Les faits qui sont la matière du récit peuvent se placer entre les années 1521 et 1528, c'est-à-dire dans une des périodes les plus agitées de ce siècle, que Sandoval appelle avec raison « un siglo inquieto », un siècle inquiet¹. Je ne puis mieux faire pour donner une idée de cet ouvrage que de traduire quelques passages de l'avis au lecteur :

« Le motif qui m'a principalement engagé à écrire ce Dialogue, c'a été le désir de montrer la justice de l'Empereur, et l'iniquité de ceux qui l'ont défié, dans un style qui pût en rendre la lecture agréable à tout le monde indistinctement. J'ai, en conséquence, imaginé d'introduire Caron, nocher de l'enfer. Comme il était fort affligé de la nouvelle que la paix était faite entre l'Empereur et le roi de France, à cause du grand dommage qu'il devait en éprouver, Mercure survient, qui lui apprend, à sa grande satisfaction, les défis portés à l'Empereur par les rois de France et d'Angleterre. Pour égayer le fond, qui est assez aride, tandis que Mercure raconte les différends de ces princes, il vient à passer des âmes qui, par des traits piquants ou de graves réflexions, interrompent le récit. » Ces âmes s'en vont, les unes en paradis, les autres en enfer; et comme le chemin qui mène à l'enfer est le plus large et le plus commode, c'est aussi celui que prend le plus grand nombre : rois, cardinaux, papes, prélats, abbés et moines de tous les ordres, clercs séculiers et réguliers y passent en foule. « Cette invention, qui me plaisait beaucoup au commencement, poursuit l'auteur, finit par me satisfaire si peu, que je fus sur le point de mettre le tout à néant. » Il en fut fort heureusement empêché par des personnes d'autorité, qui lui persuadèrent de faire seulement certaines corrections commandées par la prudence, et d'introduire des modifications indispensables. Après avoir déféré à leurs conseils, et en avoir donné la raison, « Quelques-uns, dit-il, étaient d'avis que je devais mettre mon nom; et je n'en ai voulu rien faire, de peur qu'on ne crût que je prétendais en retirer quelque honneur sans le mériter. Car, si la cause de l'Empereur a été bien défendue, c'est lui-même qui a pris soin de la défendre par ses actes. Quant à l'esprit et à l'invention, s'ils sont bons, il faut en savoir gré à Lucien, Pontanus et Érasme, dont les écrits nous ont servi de modèles. Ainsi donc, il ne me reste rien de quoi je doive attendre de la gloire, et ce serait folie de mettre ici mon

¹ Voici le titre du dialogue : « *Diálogo de Mercurio y Caron : en que allende de muchas cosas graziosas y de buena doctrina; se cuenta lo que ha acaescido en la guerra desde el año de mill y quinientos y veinte uno, hasta los desafios de los reyes de Francia et Inglaterra, hechos al Emperador en el año de MDXXVIII.* »

nom, comme pour faire accroire que j'y avais quelque prétention ou quelque droit. Que s'il se trouve quelques lecteurs curieux de connaître l'auteur, qu'ils sachent, à n'en pas douter, que c'est un homme qui souhaite en toute droiture l'honneur de Dieu et le bien général de la République chrétienne. »

A vrai dire, c'est l'accessoire qui est ici le principal. Le récit des faits a sans doute son importance et une valeur historique très-réelle, mais l'intérêt principal est dans les interruptions de ce récit, dans les personnages nombreux et divers qui représentent la société, qui se succèdent et ne se ressemblent point, et dont les vœux ou les regrets, les souvenirs, les appréciations, les jugements librement exprimés, les révélations inattendues, abondent en enseignements utiles. Le cadre du dialogue est lui-même un tableau très-vrai et très-animé des événements considérables qui agitaient alors l'Europe : les intérêts des trois grandes puissances, l'Espagne, la France et l'Angleterre, y sont vivement représentés, ainsi que les intrigues et les menées de la cour de Rome. Valdès est pour l'empereur, qu'il considère, non comme un ambitieux, mais comme un prince débonnaire, ami de la paix. Le portrait n'est pas précisément très-ressemblant ; mais l'auteur a décrit un prince tel qu'il l'aurait souhaité, et d'ailleurs il fallait se faire lire. De tout temps, les réformateurs ont été forcés de compter avec les puissances, et surtout alors que l'opinion publique n'était pas encore devenue la puissance souveraine.

Bien que l'exposé des événements occupe une large place dans le dialogue, je répète encore une fois que ce n'est là que le cadre du tableau, une invention commode pour le dessein de l'auteur, lequel a voulu représenter les abus invétérés de l'Église, les vices et la cupidité des prêtres et des moines, la superstition ridicule et la sotte crédulité des fidèles, et le trafic des choses saintes. Rien n'est plus ingénieux que la fiction qui représente Mercure visitant tous les peuples, et s'arrêtant en particulier chez les chrétiens, qu'il reconnaît aisément d'après les renseignements qu'on lui a donnés. « Ceux-là, dit-il, sont les chrétiens, qui ne font rien de ce qu'enseigne le christianisme, ou qui font précisément tout le contraire. Partout la corruption, la débauche, le crime, la simonie, le vice et l'ignorance. » C'est une satire très-virulente de l'excessive puissance du clergé, de son insatiable avarice, de ses privilèges exorbitants. Ce n'est pas tout. Par une fiction encore plus hardie, l'auteur suppose que Mercure, présent au pillage de Rome par les troupes impériales, s'entretient longuement et très-familièrement avec saint Pierre, descendu tout exprès du ciel pour se

donner ce spectacle, pour en jouir et s'en réjouir; car le chef de l'Église, très-peu indulgent pour ses successeurs, prétend que ce châtiment exemplaire était la conséquence inévitable de tant de crimes et de tant de sottises, non sans exprimer le vœu que tant de rigueur produise au moins quelques effets salutaires. Encore n'ose-t-il pas trop se flatter qu'il en soit ainsi; car profond est le mal et grande la corruption. « Comme je lui demandais, dit Mercure à Caron, la cause de cet état misérable du saint-siège, il me répondit : Il en serait autrement si l'Église eût persévéré dans la voie que je lui avais tracée; elle serait bien loin de souffrir tout ce qu'elle souffre maintenant. — Et pensez-vous, demande Mercure, que tant de maux auront un terme, et qu'il cessera l'aveuglement qui est aujourd'hui parmi les hommes et notamment parmi les chrétiens? — Non certes, répondit saint Pierre; je crois au contraire que tous ces malheurs ne sont pas près de finir, ni les maux que doit encore endurer cette ville et toute la chrétienté avec elle; car, de même que les méfaits des hommes sont grands, de même le châtiment doit être fort sévère. — Nous continuâmes à nous entretenir de la sorte, touchant chacune des choses qui étaient sous nos yeux, des causes et des fauteurs de la guerre, des griefs qu'avaient les Allemands et de la nécessité où était l'Église de se réformer, et de la façon dont il fallait procéder à la réforme. Je lui demandai à quelle époque elle aurait lieu; il ne sut pas me le dire, et quand nous eûmes tout vu, il s'en retourna au ciel. »

Les digressions de cette espèce abondent dans le dialogue; la morale qui y est enseignée s'adresse à toutes les classes de la société : les rois et les princes n'y sont pas plus ménagés que les papes et les prélats. La leçon est surtout pour les grands, souvent si petits. Il y a un portrait magistral de François I^{er} (le roi des Galates) et une appréciation aussi judicieuse que profonde du cardinal Wolsey, peint tel qu'il était, c'est-à-dire comme un ambitieux intrigant. La plupart des personnages que l'auteur met en scène prêtent le flanc à la satire; ils ne ressemblent guère au type du vrai chrétien, tel qu'il l'a représenté avec beaucoup de force et de vérité. Là se termine la première partie du dialogue.

Dans la seconde, Juan de Valdès a esquissé à grands traits, non pas l'image, mais l'idéal d'un grand prince, car, dans sa recherche d'un roi accompli, d'un roi philosophe, tel que le souhaitait Platon, il n'a pu peindre d'après nature, et le modèle de ce prince accompli ne pouvait être Charles-Quint. Par une fiction assez analogue à celle que Llorente attribue au grand cardinal Ximénès de Cisnéros, Juan de

Valdès introduit un monarque imaginaire, et il lui fait dire les choses les plus sensées et les plus utiles au bien-être et à la félicité des peuples. Il y a surtout une suite de conseils admirables sur les devoirs qu'impose la royauté. Le prince mourant les rappelle à son fils, à son successeur, et lui dit, entre autres choses raisonnables : « Souviens-toi que l'État n'a point été fait pour le roi, mais le roi pour l'État. Nous avons vu bien des États prospérer sans prince, mais jamais un prince sans État. » Cette maxime revient jusqu'à trois fois dans quelques pages. De tels conseils étaient pleins de hardiesse, une satire de ce qui se passait alors en Espagne et ailleurs. L'ensemble de ces maximes profondes et claires forme un véritable code de haute morale, un abrégé substantiel d'économie politique et sociale.

A côté du type inconnu d'un souverain accompli, Valdès a placé un type presque aussi rare, celui d'un bon évêque. Voulant rappeler aux prélats leurs obligations, il s'est contenté de développer avec bon sens et avec éloquence les sages réflexions de saint Paul dans les Épîtres à Titus et à Timothée. Il a réussi, dans son rôle de commentateur, à tracer un portrait excellent d'un évêque idéal, d'un pasteur des fidèles selon l'Évangile, et ce portrait est encore une vive satire de l'épiscopat catholique. Il n'a eu garde d'oublier le portrait du théologien, ni celui du prédicateur, prenant, comme toujours, ses modèles dans l'Évangile ; car tous les personnages qu'il introduit successivement sont proposés comme des exemples à suivre ou à éviter, suivant qu'ils se sont ou non conformés aux préceptes évangéliques. Une preuve de charité et de bon goût, c'est d'avoir ouvert le paradis à quelques catholiques romains, voire à quelques clercs. On y voit notamment un cardinal et un moine. Il est vrai que le cardinal, après avoir acheté son chapeau rouge à beaux deniers comptants, afin, dit-il, d'être en état de devenir pape, et de faire ainsi quelque bien à l'Église, a renoncé à ses projets, a fui Rome et a vécu d'une manière exemplaire dans le recueillement de la solitude, occupé à répandre de bons principes de morale et à faire des œuvres charitables. Quant au moine, sa conduite était la vivante satire des ordres monastiques. Afin de n'être à charge à personne, il avait eu la précaution d'apprendre un métier, et dans sa retraite il se nourrissait, non pas d'aumônes, mais du travail de ses mains. En un mot, ce moine était un vrai religieux. On pense bien que, parlant des moines, l'auteur ne laisse pas échapper l'occasion de faire des réflexions très-saines sur les inconvénients de la vie claustrale, sur l'uniformité de régime, qui ne saurait convenir à tous les tempéraments, et sur l'inutilité de ces familles artificielles qui consomment énormément

sans rien produire. De tout cela, Valdès conclut que l'état monastique n'est point en conformité avec la nature, non plus qu'avec les intérêts de la société. Assurément Mendizabal, qui a tiré la dernière conclusion de tous ces raisonnements, en savait moins sur ce chapitre que le réformateur espagnol contemporain de Charles-Quint.

Le dernier personnage introduit est une dame, une matrone, au sens des Romains, de celles dont Quevedo a dit :

Todas matronas y ninguna dama.

C'est une excellente mère de famille qui a vécu saintement, c'est-à-dire esclave du devoir. C'est le modèle de la femme chrétienne, telle que l'avait conçue déjà l'immortel Vivès, telle que la représenta plus tard l'illustre augustin fray Luis de Léon.

Ainsi finit ce dialogue, œuvre ingénieuse et profonde. L'art délicat et les grâces du langage relèvent encore la justesse et la solidité des pensées. Ce n'est pas seulement le réformateur qui plaide contre les abus en faveur de la religion, c'est aussi le philosophe, l'esprit pénétrant et hardi qui découvre les vices capitaux d'une société en souffrance, et qui du mal fait sortir le remède.

Le dialogue suivant est en quelque sorte une suite du premier. C'est un récit très-vif et très-véridique des choses qui se passèrent à Rome en 1527, lors de l'invasion des troupes impériales¹. Valdès était bien placé pour rendre compte de ce grand événement : il avait lui-même habité Rome, et dans sa retraite de Naples il avait reçu des détails très-neufs et appris bien des particularités par un de ses amis, Juan Perez, chargé d'affaires pour l'Empereur à la cour pontificale. Cette circonstance permet de considérer ce dialogue comme une véritable pièce historique. Les interlocuteurs sont un jeune gentilhomme de la cour de Charles-Quint, et un archidiacre récemment arrivé de Rome. L'entretien a lieu dans le couvent de San-Francisco de Valladolid. Il roule principalement sur les graves événements dont Rome a été le théâtre. Il est divisé en deux parties : dans la première le gentilhomme, nommé Lactance, démontre que l'Empereur n'est nullement coupable de ce qui est arrivé, et il s'efforce de mettre sa responsabilité à couvert ; il entreprend de prouver, dans la seconde, que tout s'est fait par la volonté de Dieu et pour le plus grand bien de la chré-

¹ « Diálogo en que particularmente se tratan las cosas acaezidas en Roma, el año de MDXXVII. A gloria de Dios, i bien universal de la República Cristiana, Impreso en Paris en el año de salud 1586. »

tienté. Voici en quels termes l'auteur s'adresse au lecteur pour expliquer et justifier son dessein :

« Tel est généralement de nos jours l'aveuglement du monde, que je ne m'étonne point des faux jugements du vulgaire sur les derniers événements de Rome : en effet, comme ils s'imaginent que la religion consiste en ces choses extérieures, il leur semble, parce qu'il les voient ainsi malmenés, que c'est fait de la foi. A la vérité, je ne puis m'empêcher de louer la sainteté du zèle qui anime la foule dans cette circonstance; mais je ne saurais non plus trouver bon le silence de ceux qui la devraient désabuser. C'est pourquoi, ayant bien considéré combien il serait préjudiciable à la gloire de Dieu et au salut de son peuple chrétien, ainsi qu'à l'honneur de ce roi et empereur très-chrétien que Dieu nous a donné, de laisser la question indécise, j'ai osé en toute simplicité, plutôt par un sentiment d'affection vraie que par une folle arrogance, remplir, moyennant ce léger service, les trois principales obligations de l'homme. Je n'ignorais pas que le sujet était ardu et de beaucoup au-dessus de mes forces; mais je savais aussi que la bonté des intentions appelle la grâce de Jésus-Christ, qui éclaire l'intelligence et supplée aux forces absentes et à la science où le génie de l'homme ne peut atteindre. D'un autre côté, je me figurais les jugements que les superstitieux et les pharisiens ne manqueront pas de porter sur cet écrit; mais je veux que l'on sache que ce n'est pas à eux que je m'adresse. Je n'avais garde non plus d'oublier l'opposition que pouvait me faire le vulgaire, tellement attaché aux choses visibles, qu'il ne fait presque aucun cas des invisibles; mais je songeai que je n'écrivais point à des gentils, mais à des chrétiens qui arrivent à la perfection par le détachement des choses visibles et l'amour des invisibles. Je songeai que je n'écrivais point pour des gens grossiers, mais pour des Espagnols dont le génie ne connaît point de difficultés insurmontables. Puis donc que mon désir est clairement exprimé, je me persuade aisément que tous les chrétiens sensés et sincères voudront bien, s'ils remarquent quelque faute dans ce dialogue, choisir l'interprétation la plus favorable et n'accuser que mon ignorance, et qu'ils se garderont bien de croire qu'il y ait mauvaise intention de ma part; car en toutes choses je me sou mets à la correction et au jugement de l'Eglise, laquelle je confesse être la mère des disciples de la vérité. » Après cette brève introduction, le dialogue commence.

« Quand je quittai Rome, dit l'archidiacre au gentilhomme, étonné de le voir en habit militaire, la persécution était si violente contre les clercs, qu'il n'y avait prêtre ni moine qui osât se montrer dans les

rues en costume. » Et là-dessus il s'emporte en invectives contre l'Empereur qui a toléré, qui a permis un tel sacrilège, une pareille abomination. Le gentilhomme l'interrompt assez brusquement, et lui représente qu'il s'exprime avec trop de passion, et que ses paroles respirent moins l'indignation que le regret des biens qu'il a perdus, et il se propose de le convaincre en le ramenant au point de vue véritable. « Je veux, lui dit-il, soutenir mon opinion, qui est la vraie, par de bonnes raisons et évidentes. Et, d'abord, je prétends prouver que l'Empereur n'est aucunement responsable de ce qui est arrivé à Rome, et en second lieu que tout ce qui est arrivé, Dieu l'a permis dans sa haute justice, pour le châtiment de cette ville, où, à la honte de la religion chrétienne, régnaient tous les vices que pouvait inventer la perversité humaine, et afin que le peuple chrétien, réveillé par ce châtiment, ouvre les yeux, remédie aux maux qui l'accablent, et que nous vivions en chrétiens, puisque nous nous piquons si fort de l'être. » Ainsi il est amené à distribuer les rôles, à montrer quel est le devoir de l'Empereur, quel est celui du Pape. Les devoirs du Pape sont marqués dans la sainte Écriture : il doit enseigner le peuple, l'instruire et le moraliser, et surtout prêcher d'exemple ; Jésus-Christ faisait ainsi, et ainsi faisaient les Apôtres, et ainsi doivent faire non-seulement ceux qui veulent leur ressembler, mais ceux-là surtout qui ont obligation de perpétuer leur enseignement. L'Empereur a fait son devoir, et le Pape n'a point fait le sien. La mission du Pape est essentiellement pacifique, et il a fait la guerre ; et non-seulement il a fait la guerre, mais il fomenté encore la discorde et attise le feu au lieu de l'éteindre. L'Empereur fait la guerre pour défendre ses États et ses sujets ; il se trouve en cas de légitime défense ; et le Pape entretient les hostilités et met le trouble dans la chrétienté par ambition, par cupidité, parce qu'il veut étendre sa domination temporelle. Les faits cités par le gentilhomme sont contre le Pape, et ils sont exposés de manière à donner une idée peu favorable de la politique romaine.

« Vous en parlez, dit l'archidiacre, comme si vous aviez entrée dans le conseil secret du souverain pontife. — Voyez plutôt, répond son interlocuteur, et pour ne point perdre de temps, examinez l'origine de la ligue entre le Pape et le roi de France. Le Pape en a été le promoteur, et cela est si vrai que lui-même le confesse. Vous semble-t-il donc que c'était là le devoir d'un vicaire de Jésus-Christ ? Vous dites que son obligation était de mettre la paix entre les combattants, et il semait la guerre entre les alliés. Vous dites que son obligation était d'enseigner au peuple, par la parole et par l'exemple, la doctrine

de Jésus-Christ, et il enseignait tout le contraire. Vous dites que c'était son obligation de prier Dieu pour le salut de son peuple, et il cherchait à le détruire. Vous dites que c'était son obligation d'aimer Jésus-Christ, et il s'efforçait d'être en tout le contraire de Jésus-Christ. Jésus-Christ fut humble et pauvre, et lui, pour agrandir je ne sais quelle domination temporelle, mettait en feu toute la chrétienté. Jésus-Christ rendait le bien pour le mal, et lui, il rend le mal pour le bien, faisant une ligue contre l'Empereur, de qui il avait reçu tant de bienfaits. Pourquoi donc veut-il intervenir où il n'a que faire, et prétend-il se mêler de ce qui ne le touche point? Que n'imité-t-il l'exemple de Jésus-Christ, lequel, ayant été appelé à partager amiablement un héritage entre deux frères, refusa, donnant ainsi à entendre aux siens qu'ils ne devaient point participer à ces choses viles et basses? Et où avez-vous trouvé que Jésus-Christ ait institué son vicaire pour qu'il fût juge entre princes et particuliers, et à plus forte raison fauteur et promoteur de la guerre entre chrétiens? Voulez-vous savoir combien est éloigné d'être vicaire de Jésus-Christ un homme qui foment la guerre? Voyez seulement ses résultats, et combien elle est contraire non-seulement au dogme chrétien, mais encore à la nature humaine! Les animaux vivent au moins en paix, et nous, pires que des animaux, nous sommes constamment en guerre. Voyez les hommes et leur manière de vivre dans les diverses contrées, et dans la chrétienté seulement, qui n'est qu'un petit coin du monde, vous trouverez plus de guerres que dans le monde entier. Et nous n'avons point de honte de nous dire chrétiens! »

La conclusion est prévue. La faute en est au Pape, aux cardinaux qui composent son conseil, aux prélats, aux dignitaires de l'Église, esclaves des passions les plus basses, attachés aux biens temporels, et qui tous les jours donnent un éclatant démenti à la doctrine de Jésus-Christ, doctrine de charité, de miséricorde et de paix. Les désastres qui ont suivi la guerre en Italie passent tout ce que l'imagination peut rêver de plus horrible; et l'auteur cite des faits à l'appui d'une cruauté monstrueuse, et qui prouvent que les troupes pontificales ne cédaient guère aux sentiments d'humanité. Après avoir tracé un vivant tableau de ces orgies militaires, sans lesquelles il n'y a point de gloire : « Quel est donc, dit le gentilhomme, le Juif, le Turc, le Maure, l'infidèle, qui consentirait à recevoir la foi de Jésus-Christ, puisque ses vicaires nous traitent de la sorte? Et les chrétiens qui n'entendent point la doctrine chrétienne, que peuvent-ils, sinon imiter leur pasteur? Et si chacun le veut imiter, qui donc voudra vivre entre chrétiens?

Vous semble-t-il, seigneur, que c'est ainsi qu'on imite Jésus-Christ? Vous semble-t-il que c'est ainsi que l'on instruit le peuple chrétien? Vous semble-t-il que c'est ainsi que l'on interprète les Écritures? Vous semble-t-il que c'est ainsi que le pasteur prie pour ses ouailles? Vous semble-t-il que ce sont là des œuvres dignes du vicaire de Jésus-Christ? Vous semble-t-il que c'est pour cela que fut instituée cette dignité, afin qu'elle servît à la destruction du peuple chrétien? »

Ébranlé par tous ces arguments, l'archidiacre fait quelques concessions, avoue bien des torts, déplore les faits accomplis; mais il ne se tient pas pour battu, et il allègue l'exemple des autres Papes, qui ont accoutumé l'Italie au tumulte des batailles, et qui ont ajouté à l'éclat de leur autorité par le prestige des armes, et il fait valoir surtout la nécessité où est le saint-siège de défendre son pouvoir temporel. « Mais supposons, reprend Lactance, que l'Empereur voulût enlever au Pape les terres de l'Église. Ne vous semble-t-il pas qu'il vaudrait mieux que le Pape perdît tous ses domaines temporels, que de voir souffrir ainsi toute la chrétienté, en même temps que l'honneur de Jésus-Christ? La domination et l'autorité de l'Église consiste plutôt en hommes qu'en la possession de villes; donc l'Église sera fort accrue quand il y aura beaucoup de chrétiens, diminuée quand il y en aura peu. Croyez-vous que si quelqu'un eût voulu prendre au Christ son manteau, il se fût armé pour le défendre? — Non. — Eh bien! pourquoi voulez-vous que le Pape fasse ce que n'aurait pas fait Jésus-Christ, puisque vous dites qu'il a été fait pour l'imiter? — Mais, s'il en était ainsi, jamais l'Église ne pourrait avoir un domaine, chacun voudrait le lui enlever, sachant que le Pape ne le défendrait point. — S'il est nécessaire et convenable que les Papes aient ou non un pouvoir temporel, cela les regarde. Quant à moi, c'est ma conviction qu'ils seraient mieux en état de vaquer aux choses spirituelles s'ils n'étaient point occupés des temporelles. »

Du pouvoir temporel des Papes aux abus qu'il entraîne, la transition est facile, d'autant que l'Église romaine prêtait le flanc à la satire, par l'insatiable avidité du clergé, par le mauvais exemple qu'il donnait en trafiquant des choses saintes, par la conduite perfide des Papes, obstinés à intervenir activement dans les démêlés politiques, et toujours prêts à changer de parti, non pas conformément au bon droit, mais à leurs intérêts. L'archidiacre, raisonnant à sa manière, trouve que tout irait pour le mieux si l'on faisait une plus large part à l'Église. Puisque tout pouvoir vient de Dieu, il lui semble en définitive que tous ceux qui possèdent le pouvoir doivent relever du vicaire de Dieu, le plus

puissant des souverains. « Si l'on faisait ce qui doit être, dit-il, spirituel et temporel, tout devrait appartenir au Pape. — Au Pape? Et pourquoi? — Parce qu'il gouvernerait infiniment mieux et plus saintement que personne. — Comment avez-vous le front de dire cela? Ne savez-vous pas qu'il n'y a point dans toute la chrétienté de pays plus mal gouverné que les terres de l'Église? — Sans doute, je le sais; mais je ne pensais pas que vous en fussiez instruit. — Empêcher le Pape de nuire, le mettre hors d'état de faire la guerre en lui enlevant un territoire qu'il ne sait point gouverner, c'est lui rendre service et à toute l'Église. »

Dans la seconde partie, l'archidiacre fait un tableau animé des vices de la cour de Rome, du trafic des indulgences, en un mot, de ce singulier système de finances qui consiste à prélever des contributions sur les aspirants à la vie éternelle. On pense bien que le purgatoire n'est pas oublié dans l'examen des ressources financières du saint-siège. C'est à peindre les abus sans fin du pouvoir absolu des pontifes qu'excellaient surtout les écrivains de la réforme, et qu'ils triomphaient. En attaquant la papauté, c'est-à-dire la clef de voûte de l'édifice catholique, ils portaient de rudes atteintes au catholicisme, et il leur était trop facile de montrer avec évidence que les souverains pontifes oubliaient bien des fois les préceptes de l'Évangile, et qu'ils ne tenaient compte de l'exemple des Apôtres, des saints, des martyrs, des docteurs, non plus que des avertissements de l'histoire. « C'est pourquoi, dit Lactance, Dieu a envoyé de nos jours cet excellent homme, Érasme de Rotterdam, lequel, avec beaucoup d'éloquence, de sagesse et de modestie, a écrit divers ouvrages où il a mis à nu les vices et les ruses de la cour romaine et de tout le clergé, assez, à ce qu'il semblait, pour amener l'amendement des coupables, au moins par la honte qu'ils devaient ressentir de ce qu'on disait d'eux. » Mais le mal qu'Érasme signalait, loin de diminuer, augmentait de jour en jour. « Alors Dieu permit que surgît Martin Luther, afin que ce que la honte n'avait pu faire, le désir de ne point perdre les profits que vous retiriez de l'Allemagne le fît, ou la peur d'être obligés de rétrécir votre empire, si l'Allemagne restait, comme elle est à présent, à peu près en dehors de votre obéissance. Luther n'a été si loin que par la faute de l'Église romaine, dont la conduite a été emportée et maladroite. Un remède héroïque pouvait arrêter le mal ou en conjurer les suites. Il fallait un concile général, et l'on ne voulait point de concile. — En effet, observe l'archidiacre, s'il se fût tenu alors un concile général, nous n'avions plus qu'à nous en aller tout droit à

l'hôpital, et le Pape avec nous. » Il eût fallu corriger tant d'abus, que l'Église y aurait perdu ses privilèges, ses biens, son revenu le plus clair, et les ecclésiastiques leur bien-être. Toujours cette question du pouvoir et des biens temporels, dont il n'est dit mot dans l'Évangile : aussi le gentilhomme a-t-il beau jeu contre l'archidiacre, à tel point que ce dernier renonce à se défendre et finit par abonder dans le sens de son interlocuteur. « Je comprends très-bien, dit-il, et je suis dans l'étonnement. D'un côté, je considère que Jésus-Christ loue la pauvreté, et que par la perfection de son exemple il nous invite à le suivre; et je vois, d'un autre côté, que de la plupart de ses ministres nous ne pouvons rien obtenir en choses sacrées ou profanes, si ce n'est avec de l'argent. Il en faut pour le baptême, pour la confirmation, pour le mariage, pour les ordres sacrés, pour la confession, pour la communion. Point d'extrême-onction sans argent, point de cloches sans argent...; si bien qu'il semble que le paradis soit fermé à ceux qui n'ont point d'argent. Tout est donc à l'avantage de ceux qui peuvent tout acheter, et qui vont au ciel moyennant finance. Un concile aurait porté remède à tous ces maux; il aurait diminué le nombre des fêtes chômées, source de ruine et de tant de vices nés de l'oisiveté. Un concile aurait mis un frein à la luxure et aux mœurs effrontées du clergé; car les clercs ont femmes et enfants, au grand scandale du peuple, de sorte qu'il vaudrait mieux qu'ils fussent mariés. »

Je n'insiste point sur la question du célibat des prêtres, sur laquelle Juan de Valdès s'étend longuement. Le célibat, qui déplaît tant au gentilhomme, à cause des scandales et des désordres qui en résultent, plaît au contraire infiniment à l'archidiacre, qui trouve qu'il est bien plus commode d'avoir toutes les femmes que de n'en posséder qu'une à laquelle il faut être fidèle : « Quelle sottise de prendre femme, et quel bonheur de mordre au fruit défendu ! Vos femmes ne sont pas à vous, pauvres maris. *« Mantencilas vosotros, i gozamos nosotros de ellas, »* dit cyniquement l'honnête archidiacre. — Mais l'âme, reprend le gentilhomme, c'est-à-dire le salut ? — Laissez donc, Dieu est miséricordieux; je me confesse à lui à mon coucher et à mon lever, je récite mes heures très-régulièrement, je ne prends à personne son bien, je ne prête point à usure, je ne suis ni un brigand ni un assassin, je jeûne toutes les fois que l'Église le commande, je ne passe pas un seul jour sans ouïr la messe. Et ne vous semble-t-il pas qu'il suffit de cela pour être chrétien ? Quant au chapitre des femmes.... enfin, vous m'entendez, nous sommes hommes comme les autres, et Dieu est miséricordieux. » L'archidiacre est en veine de faire des confidences,

et il continue sur ce ton à décrire les mœurs élégantes du clergé avec une indulgence toute mondaine qui fait pressentir l'approche des casuistes. — Il faut être riche pour être vicieux, et l'on ne s'étonne point que la capitale du monde catholique, où l'on passe si commodément la vie, soit une ville d'argent et de plaisir. Le sac de Rome ne dura pas moins de huit jours; il rapporta aux troupes impériales plus de quinze millions de ducats, somme énorme pour le temps : tout fut pillé, saccagé, hormis l'église de Saint-Jacques des Espagnols et la maison de l'ambassadeur du roi de Hongrie, don Pedro de Salamanque, et chacun dut payer sa rançon : « *No quedó casa, ni Iglesia, ni hombre, de todos cuantos estaban en Roma, que no fuese saqueado i rescatado.* » L'archidiacre, peu touché du malheur public, déplore surtout le pillage de ces églises somptueuses, ornées d'or et de pierreries, et célèbres par de nombreux miracles et par les reliques de tant de saints. Son interlocuteur, qui pense tout autrement sur ce chapitre, ne laisse pas passer l'excellente occasion qui lui est offerte de flétrir avec énergie, en citant des faits, les faux miracles et la superstition fomentée par des hommes qui sont moins occupés de la gloire de Jésus-Christ que de la satisfaction de leurs appétits, « *que tienen en mas sus vientres que la gloria de Jesu-Cristo* ».

Le dialogue se termine par un éloge assez modéré de Charles-Quint. « L'Empereur, dit le gentilhomme de sa cour, est vraiment chrétien; il met toute sa confiance en Dieu; d'où vient que son affliction est tempérée dans les revers, et sa joie dans la prospérité. Il lui appartient de réformer l'Église et d'en être le restaurateur. Que s'il néglige de le faire, l'occasion lui en étant offerte, il aura une rude justification à faire pour avoir négligé de rendre un grand service à Dieu et un plus grand encore à toute la république chrétienne. »

Juan de Valdès mourut à Naples en 1540. Il est le premier des écrivains protestants de l'Espagne dans l'ordre des temps et du mérite. Son rôle de réformateur fut fort important; car en même temps qu'il écrivait pour ses compatriotes, il initiait les Italiens aux doctrines de la réforme, et l'Italie, dont il avait été forcé de faire sa patrie d'adoption, rendait justice à son caractère et à son talent. Voici en quels termes s'exprime, dans une lettre familière, un Italien qui partageait ses opinions religieuses : « Que deviendrons-nous, à présent que Valdès est mort? C'a été certes une grande perte et pour nous et pour le monde; car Valdès était un des hommes rares de l'Europe, ainsi que le témoignent pleinement les écrits qu'il a laissés sur les Éptres de saint Paul et les Psaumes de David. Il était sans contredit un homme

accompli dans ses actions, dans ses paroles, dans tous ses conseils; une petite parcelle de l'âme gouvernait son corps débile et amaigri; et la partie la plus élevée, la pure intelligence, pour ainsi dire hors du corps, était sans cesse élevée à la contemplation de la vérité et des choses divines. Il me semble que quand tant de qualités, tant de science et de vertu sont réunies en un seul esprit, elles font la guerre au corps, et cherchent à s'échapper le plus tôt possible avec l'âme vers la demeure d'où elle vient. »

En attaquant les abus de l'Église catholique romaine, les réformateurs, Valdès comme les autres, portaient les coups à la tête, c'est-à-dire au Pape, à l'idole du temple. Pour les protestants, le Pape c'était l'Antechrist : ce nom sert de titre à bon nombre de pamphlets de ce temps-là. Celui qui figure dans la collection des réformateurs espagnols est une traduction, ou, mieux, une imitation d'un ouvrage italien, faite par Alonso de Peñafuerte, auteur entièrement inconnu; circonstance favorable à la conjecture de l'éditeur, lequel prétend, avec quelque apparence de raison, que Peñafuerte n'est qu'un pseudonyme. Les opuscules de cette espèce étaient généralement accompagnés de gravures sur bois, grossières, mais expressives; c'étaient ordinairement des caricatures du Pape et des principaux dignitaires de l'Église, des prêtres et des moines, des satires peintes de la cour de Rome, mises à la mode dès l'année 1520, par Lucas Cranach, dans un recueil intitulé *« Passion du Christ et de l'Antechrist »*, une antithèse en images du christianisme et du catholicisme, de Jésus-Christ et de son vicaire. Luther, qui connaissait à fond les instincts populaires, avait beaucoup de goût pour ces petits livres *illustrés*, comme on dit aujourd'hui : il les réputait excellents pour l'instruction du peuple. Les réformateurs espagnols n'eurent garde de négliger ce moyen efficace de propager leurs doctrines. Dans cette *Image de l'Antechrist*¹, toute la morale est résumée en trois gravures. La première, en tête du livre, représente le pape Alexandre VI, entouré de cardinaux, de prélats et de moines, et recevant à genoux les instructions écrites de son père le Diable : « De son père le Diable, dit une légende en vers placée au-dessous, l'Antechrist reçoit les lois en vertu desquelles il tyrannise la conscience des rois et des sujets. »

*De su padre, el diablo, recibe el Antecristo las leyes
Con que tiraniza conciencias de vassallos i reyes.*

¹ « Imagen del Antecristo », sans date, sans indication du lieu de l'impression et du nom de l'imprimeur.

A la fin du volume, deux gravures placées l'une au-dessous de l'autre représentent : la première, l'ascension du Christ entouré de ses Apôtres avec cette légende :

*A Cristo, el Señor, con triunfo i gozo
Le recibe el Cielo, para perpetuo reposo.*

La seconde nous montre le Pape, la tête en bas, emporté en enfer par les diables, avec cette légende :

*En el infierno de fuego es por pena debida,
El Antecristo lanzado para perpetua manida.*

Ces deux tableaux représentent le sort qui attend ceux qui suivront la vraie religion ou la fausse, celle de Dieu ou celle du démon. Un avis au lecteur, en forme d'exhortation chrétienne, explique le but et l'utilité de cet opuscule, où l'on trouve un portrait achevé de l'Antechrist, tiré des divers passages de l'Écriture, et une énumération rapide, mais assez complète, de tous les vices que les protestants découvraient dans l'Église romaine. C'est une opposition perpétuelle entre les principes du bien et du mal, entre l'esprit de l'Évangile et la superstition des idolâtres. On y trouve aussi une généalogie de l'Antechrist, fils de Satan, fils du péché : le péché engendra l'ignorance, l'ignorance engendra l'erreur, l'erreur engendra la superbe, et ainsi de suite en descendant l'échelle de l'iniquité jusqu'au fond de l'abîme de perdition. Je fais mention de cet opuscule, non pas à cause de son contenu, de sa valeur intrinsèque, qui est petite, mais uniquement à titre de curiosité, et pour montrer que les réformateurs espagnols n'avaient rien négligé de ce qui pouvait servir à ébranler l'Église romaine et l'autorité pontificale.

Dans le même volume figure un ouvrage autrement important. C'est une lettre adressée à Philippe II, avec cette épigraphe empruntée au livre de la *Sagesse* : « Puisque vous aimez le trône et le sceptre, ô Rois du peuple, goûtez la sagesse, afin de régner à perpétuité ; aimez la lumière de la sagesse, vous tous qui présidez aux nations ¹ ». J'ignore

¹ « Carta enviada á nuestro augustísimo señor principe don Philippe, rei de España, de Inglaterra, de Napoles, i de las Indias del Perú, etc., en que se declaran las causas de las guerras, i calamidades presentes, i se descubren los medios i artes con que son robados los Españoles, i las mas vezes muertos, quanto al cuerpo, i quanto al ánima : i, contra estos daños, se ponen juntamente algunos remedios que son propios i eficazes ; de los cuales puede usar Su Majestad, para conservacion de sus Repúblicas, i cada uno de sus vasallos, en particular, para poderlos evitar, i ser preservados en vida, i enriquezidos de todo bien temporal i eterno. » Le nom de l'auteur, celui de l'imprimeur et le lieu de l'impression manquent également.

si cette lettre arriva à son adresse; mais je suppose que celui à qui elle était destinée, s'il en prit connaissance, ne dut pas en éprouver une bien grande satisfaction. Sous la forme d'une représentation sévère et énergique, la lettre à Philippe II contient des vérités qui ne pouvaient que déplaire à un monarque absolu. Si respectueuses que soient les remontrances, elles renferment l'expression de l'opinion publique la plus avancée, c'est-à-dire les avis d'un conseiller qu'on ne consultait guère en ce temps-là. La religion, la morale et la politique y tiennent une grande place; les idées aussi saines que hardies annoncent un esprit observateur et solide, un homme d'expérience et de sens, versé dans la connaissance des choses divines et dans le maniement des affaires, non moins préoccupé des intérêts spirituels que de la prospérité publique.

L'auteur commence par protester de son respect pour les autorités, en rappelant que tout pouvoir vient de Dieu, non sans faire remarquer qu'à cause de cela précisément, ceux qui exercent le pouvoir ne doivent point oublier Dieu, de qui ils le tiennent. Donc que le roi soit familier avec la loi de Dieu, qu'il y puise sans cesse de salutaires inspirations, afin de se conduire conformément à sa volonté; et la volonté de Dieu est que les royaumes chrétiens soient maintenus en justice, sainteté et crainte. Le prince doit avoir l'œil ouvert et la vue perçante, et veiller constamment pour le bien commun. La paix et la prospérité du peuple, tel doit être le but de ses efforts. Les guerres qui agitent la chrétienté sont comme des avertissements d'en haut; et il dépend du Roi que les maux présents ne se prolongent et n'en entraînent de plus grands encore. Philippe II était alors au plus fort de ses démêlés avec le souverain pontife, Paul IV, et cette circonstance explique le ton hardi de cette lettre. Le roi de France, sollicité, soutenu par le Pape, a rompu la trêve qu'il avait obtenue, faisant pis que le Turc, lequel aurait au moins tenu sa parole. Mais le vrai coupable, c'est le Pape : son désir a toujours été de faire la guerre, même avant son exaltation. « L'origine de toutes les actions du Pape et de ses prétentions exorbitantes, c'est la haine qu'il porte à la majesté impériale de votre père, à votre majesté, à vos domaines et royaumes, son inimitié invétérée contre la race espagnole, dont il voudrait verser le sang et le boire. » Il n'a fait qu'irriter, fomenté les haines, rallumer le feu mal éteint. Violant le droit des gens, il a fait jeter en prison l'ambassadeur d'Espagne, Garcilaso de la Vega; il a fait arrêter et torturer Juan Antonio de Tasis, grand maître des postes, il a commis mille autres insolences, et l'Espagne comprend à peine qu'elle ne recueille que ce qu'elle a

semé, le fruit de son abjecte sujétion, de son obéissance passive au saint-siège. Il faut juger de l'homme par ses œuvres : le Pape prodigue au Roi publiquement l'injure et l'insulte; il se conduit en ennemi acharné; il est plein de mépris pour ceux qu'il devrait respecter. La faute en est aux Rois qui, faisant si peu d'estime de leur propre dignité, s'abaissent jusqu'à lui baiser le pied, se prosternent devant lui, en signe de dépendance. Est-il étonnant qu'il les foule dans sa superbe et qu'il marche pour ainsi dire sur le sceptre et sur la couronne? A force d'obéir au Pape et à ses lois, on a oublié Dieu et ses commandements, et les souverains ont courbé le front devant celui dont l'hypocrisie est le grand conseiller. Le Pape, ne consultant que ses intérêts, que ses caprices, déclare les uns amis, les autres ennemis, les uns orthodoxes, les autres hérétiques, les uns condamnés sans rémission, les autres absous de tout péché; il dispose à son gré de l'enfer et du paradis, et en inventant le purgatoire, il a découvert une mine inépuisable. Il fait la loi aux plus puissants, et il ne connaît lui-même ni frein ni loi. « Car étant, comme le dit et le pense la foule imbécile, Dieu sur terre, il est clair qu'il a plein pouvoir de commettre toute injustice, de perpétrer toute sorte de crimes, d'offenser qui bon lui semble. » Le roi d'Espagne a été injurié, insulté, maudit par le Pape; et il n'a rien fait qui pût mériter tant de haine, puisqu'il n'est point ennemi de Dieu ni de son Église. Que s'il a violé des lois et des décrets, ce qui n'est point, ni ces lois ni ces décrets ne sont de l'Église, mais de l'invention et du fait du Pape et de ses prédécesseurs. Il est vrai qu'aux yeux du Pape ces décisions arbitraires doivent avoir plus de crédit que les volontés de Dieu, violées, transgressées à chaque instant par ceux-là mêmes qui devraient les faire observer; car ceux qui font des lois d'oppression et de rapine dédaignent volontiers, nient même les lois divines contraires à celles qu'ils ont fabriquées. Obéissance est due au saint-siège apostolique, s'il est véritablement tel, c'est-à-dire si celui qui l'occupe ne s'écarte point des enseignements des Apôtres ordonnés par Jésus-Christ; car à ceux qui suivent et imitent Jésus-Christ, on doit vénération et respect. Le saint-siège apostolique, ce n'est pas un trône, c'est le ministère apostolique, la doctrine même des Apôtres, l'imitation constante de Jésus-Christ. Mais quand le siège dit apostolique est contraire en tout ou en partie à la doctrine des Apôtres, quand il déclare la guerre à Jésus-Christ, en professant des doctrines non évangéliques, ce n'est plus le siège apostolique, mais le siège d'apostasie et de Satan. De là découle tout le mal qui tourmente la chrétienté, et l'aveuglement et la superstition des hommes, et la perversion des consciences. — Les exem-

ples ne manquent point pour confirmer ces assertions, et l'auteur, qui n'a garde de négliger les arguments de ce genre, en fait un petit choix qui permet d'apprécier d'après leurs œuvres quelques-uns des successeurs de saint Pierre. Le pape Paul IV ne diffère pas de ses prédécesseurs, il est animé du même esprit, et sa conduite est conforme aux inspirations qu'il reçoit de celui qui l'a élevé, de Satan. Il faut enfin que les Espagnols, si dévoués et si dévots, sachent bien à qui ils sont restés si longtemps fidèles, au détriment de leurs âmes et consciences, pour ne rien dire des tributs considérables que Rome prélève sur leurs biens. Tous les Papes prennent le titre de vicaires de Jésus-Christ. Combien y en a-t-il qui l'aient mérité, combien qui aient vécu saintement, honnêtement, chastement, en un mot d'une manière conforme aux préceptes de l'Évangile? Ne sait-on pas que la capitale du catholicisme est aussi un centre de corruption, un lieu de débauches, une sentine de vices, une nouvelle Babylone? Le Pape propage effrontément des maximes de superstition contraires au véritable esprit du christianisme, il trafique des âmes et des choses les plus saintes, il vend au poids de l'or ce qui ne peut s'obtenir que par la foi, ce que la grâce seule peut donner; il ne défend pas le culte des idoles, il les fait adorer, se fait adorer lui-même, et reçoit des honneurs qui sont dus uniquement à Dieu. Les principes du Pape ne sont point ceux de Jésus-Christ, et c'est précisément à cause de cela qu'il défend la prédication de l'Évangile et la lecture des livres saints. Son autorité temporelle est d'invention humaine. On a vu des Papes athées : ils renient Dieu et le Christ comme saint Pierre, dont ils se disent successeurs et disciples, mais qu'ils se gardent bien d'imiter dans sa pénitence. Ils préfèrent imiter Judas, chef des traîtres et des hypocrites, qui vendit son maître pour de l'argent. L'Église de Dieu, l'Église véritable n'est point à Rome; et le Pape n'est point le successeur de saint Pierre, puisque saint Pierre ne fut jamais pape.

La conclusion de tout cela, c'est que le prétendu saint-siège de Rome ne peut être qu'un siège d'apostasie, un siège diabolique. Par conséquent le roi d'Espagne, ayant été déclaré par celui qui l'occupe ennemi de l'Église, doit être assuré qu'il est au contraire l'ami de l'Église et du saint-siège apostolique. Mais combien y en a-t-il qui comprennent cela et qui, jugeant du Pape par ses actes, sachent l'apprécier ce qu'il vaut? Et ce qui est fâcheux et insupportable, c'est qu'il faut approuver comme venant de Dieu ce qu'il fait et ce qu'il dit par l'inspiration du démon. « En quoi nous, Espagnols, nous sommes les plus tenaces et l'emportons sur tous les autres peuples chrétiens. Nous

sommes aveugles, sourds, insensés, comme les gens que leurs sens abusent. Vrai chrétien et luthérien, c'est tout un; car les ennemis du Christ et ses persécuteurs appellent luthériens ceux qui suivent la vraie doctrine chrétienne. Les défenseurs opiniâtres et intéressés des abus de Rome, ceux qui en vivent, ne disent point toutes les choses honteuses qui se passent à Rome. Mais ce que les prétendus ministres du Roi cachent avec soin, les serviteurs du Roi ne doivent point le celer. » Et à cette occasion, l'auteur cite, analyse et commente avec une complaisance manifeste, avec beaucoup de malice et d'à-propos, la lettre plus que sévère adressée à Paul IV par le duc d'Albe; moyen ingénieux de rappeler à Philippe II les vives remontrances que son généralissime avait dû adresser au Pape, en rejetant sur lui la responsabilité de tout le mal qui s'était fait en Italie, par suite de la guerre dont il avait été le promoteur, et dont il eût été sans doute la première victime, si le roi d'Espagne, honteux d'avoir vaincu le souverain pontife et de l'avoir tenu si longtemps en échec, ne se fût à la fin humilié devant lui comme pour se faire pardonner sa victoire. Ainsi le voulaient les principes de son inflexible politique, et le duc d'Albe, qui avait traité le Pape avec tant de hauteur, fut obligé, à son grand déplaisir, de lui demander pardon à genoux pour lui et pour son maître.

Puisque le Pape est un souverain absolu et qui ne relève de personne, il devrait au moins interroger sa conscience. « Mais alléguer au Pape la conscience, c'est vouloir ruiner son royaume; car, ôtez les péchés, les abominations, et il n'y aura plus ni papauté ni Pape. Son royaume est fait de tout cela, d'injustices canonisées, de cruautés revêtues du nom de miséricorde, d'achats et de ventes. Autre est le royaume de Jésus-Christ, et l'incompatibilité des deux est manifeste. Si le Pape est au-dessus du concile, comme le disent et l'affirment ses esclaves, ses mercenaires, ceux qui sont à sa solde pour établir et maintenir partout sa tyrannie; si le Pape est au-dessus du concile, il sera à plus forte raison au-dessus du consistoire des cardinaux, inférieur au concile; et si dans le concile on fait sa volonté, à plus forte raison la fera-t-on dans le consistoire, où son autorité est bien plus grande, plus immédiate, plus active. Donc, ni de lui ni de son consistoire il ne faut rien attendre de bon pour la chrétienté. L'Espagne donne au Pape son argent et son sang, elle donne sans compter, et elle est foulée, pressurée par le Pape, qui la déteste cordialement et loue sa fidélité inaltérable; dispenses, indulgences, bulles, jubilé, grâces de toute sorte, non pas gratuites, mais qui coûtent fort cher, elle paye

et approuve tout avec une générosité qui n'est que de l'aveuglement. Car l'ennemi est chez elle, dans son sein, et elle ne le voit pas. Exploitée comme une mine, elle accepte encore des « vice-Papes », des inquisiteurs, défenseurs assermentés de tous les abus, de toutes les impiétés, de toutes les impostures du Pape, qu'ils ont juré de défendre, et non pas la foi du Christ, de laquelle ils n'ont point connaissance, car ils l'aimeraient s'ils la pouvaient connaître, et ils ne condamneraient point, ne citeraient point tous les jours à leurs tribunaux ceux qui la connaissent et la pratiquent, comme faisaient jadis Hérode et Pilate. Savants dans les lois du Pape, ils sont ignorants des lois de Dieu; canonistes consommés et détestables théologiens (observation judiciaire et très-exacte), combien n'en a-t-on pas vu qui, après cinq ou huit ans d'exercice dans leurs fonctions d'inquisiteur, n'avaient pas ouvert la Bible, ne savaient point qu'elle existe ni en quelle langue elle est écrite! Comment donc pourraient-ils défendre la foi qu'ils ignorent? Ils ne connaissent ni l'Ancien Testament ni le Nouveau; en revanche, ils possèdent à fond les décisions de Rome et les décrétales, et toute leur foi repose sur cette connaissance. Aussi le culte du Pape a-t-il remplacé la vraie religion : de là cette opinion trop fondée des hommes qui connaissent la vérité, que depuis longtemps Dieu et son Christ sont bannis de l'Espagne. La faute en est aux Espagnols, qui ont petit à petit abandonné Dieu pour les idoles, qui ont sacrifié la spiritualité au culte matériel. On ne tient compte des commandements de Dieu, et l'on s'incline devant les décrets du Pape. Ses décisions ont-elles donc force de loi? Et parce qu'il lui a plu de déclarer l'Empereur et le roi son fils ennemis de l'Eglise, faut-il les regarder comme tels? Celui qui n'inspire que le mal, qui ne fait que le mal, qui provoque la guerre et sème sans cesse des germes de discorde, celui-là doit-il être vénéré, respecté, obéi? Cette obéissance servile à un monarque étranger qui fait le mal et empêche le bien, cette soumission empressée, aveugle, est pour un peuple une source de calamités et un éternel déshonneur. Qu'importe au Pape la prospérité de l'Espagne? Que lui fait sa considération? C'est à celui qui la gouverne que le soin est commis de veiller à ses intérêts les plus chers. C'est sa mission, son devoir, la plus belle et la plus inaliénable prérogative de sa couronne. C'est à lui qu'il appartient de remédier à tous les maux présents et d'en tarir la source. Le Roi tient son pouvoir de Dieu, qui l'a établi pour le bien de la nation, et non pas du Pape, intermédiaire inutile entre la nation et le Roi, entre Dieu et le Roi, et qui n'intervient que pour absorber la substance de la nation. Les sommes qu'il tire de l'Espagne sont incal-

culables; et ses grâces qui ne représentent rien lui rapportent d'immenses bénéfices. Aucune loi n'oblige de donner de l'argent au Pape, et il est absurde de lui payer tribut. Il est temps de faire cesser cet abus; il est temps de ne plus fournir un aliment à ses forces, de ne plus s'épuiser pour accroître sa puissance. Il faut oser ce que le droit commande, ce que la raison conseille, imiter l'exemple de Philippe le Bel et de Henri II, rois de France, qui domptèrent par ce moyen Boniface VIII et Jules III. Un moyen plus simple encore et qui vaut tous les autres, c'est de favoriser en Espagne la prédication de l'Évangile dans toute sa pureté, la connaissance de Jésus-Crist, Maître souverain et Sauveur unique, « que el Evangelio de Jesu-Christo sea puramente predicado en sus reinos, i que sea Jesu-Cristo conozido por solo Redemptor i Señor ». Tel est le devoir d'un roi chrétien, et s'il ne fait pas ainsi dans son royaume, il ne mérite point le nom de roi. La vraie doctrine évangélique régénère les esprits et les affranchit de la peur des excommunications et de la tyrannie que font peser sur les consciences ces inquisiteurs cruels et rapaces, juges d'iniquité, lieutenants du Pape, qui se proclament les guides et les lumières des fidèles, et qui ne sont en réalité que les auteurs de la ruine de l'Espagne. « Ellos se dizen ser las lumbreras por donde los otros veen á Dios, pero verdaderamente son autores i caudillos de la perdicion de España. »

Tout cela est d'une grande exactitude et parfaitement inattaquable. Aussi l'auteur, arrivé à la fin de ses remontrances, s'excuse-t-il de sa franchise : c'est l'amour de la vérité qui l'a forcé d'appeler les choses par leur nom. Il n'a fait que son devoir en signalant le mal et la source du mal, et il ne pense pas qu'on puisse lui reprocher d'avoir calomnié le Pape et ses lieutenants. La prostituée de l'Apocalypse, c'est Rome, dont les événements récents ont dévoilé encore une fois toutes les turpitudes.

Cette lettre, écrite avec une grande énergie, avec passion, est un véritable manifeste contre le Pape, une critique hardie et amère de la politique suivie par le roi d'Espagne. Elle a dû être écrite avant l'année 1558, car on n'y fait pas mention de la mort de Charles-Quint, et d'ailleurs elle est extraite d'un volume qui renferme, avec l'image de l'Antechrist, deux ouvrages imprimés en 1556 et 1557 : ce sont les commentaires de Juan de Valdès sur les Épîtres de saint Paul, publiés à Venise par le réformateur espagnol Juan Perez; le format et les caractères sont les mêmes, et toutes ces circonstances permettent de supposer que l'auteur véritable de la lettre adressée à Philippe II n'est

autre que le docteur Juan Perez lui-même. Quel qu'il fût, il est certain qu'il connaissait Rome et les affaires, et qu'il détestait le souverain pontife. Le portrait de Paul IV n'est pas flatté, loin de là, mais je ne pense pas qu'on l'accuse de n'être point ressemblant. Homme grave et austère avant son exaltation, sa conduite fut tout autre dès qu'il eut ceint la tiare. L'ambassadeur de Venise, B. Navagero, excellent observateur, nous apprend que Paul IV se livrait avec excès aux plaisirs de la table; ses repas ne duraient pas moins de trois heures; il mangeait et buvait outre mesure, et quand sa tête était échauffée par le vin, il se livrait aux emportements de la passion, et s'oubliait jusqu'à révéler des secrets importants. C'est alors qu'il laissait éclater sa haine contre les Espagnols; il les appelait « des hérétiques, des schismatiques maudits de Dieu, une semence de Juifs et de Maures, la lie du monde », et il déplorait la misère de l'Italie, qui était réduite à servir une nation si abjecte et si vile. Ainsi s'exprimait le vicaire de Jésus-Christ, dont la maxime favorite était celle-ci : « Le pontificat a été fait pour que le pontife mette sous ses pieds les empereurs et les rois. » Charles-Quint ne pouvait souffrir ses violentes diatribes, et il manifesta plus d'une fois combien il était excédé « de las furias de Su Santidad ». Philippe II, plus patient que son père, fit amende honorable; il s'humilia devant celui qu'il pouvait abaisser, et sa conduite fut précisément opposée à celle que l'engageait à suivre l'auteur de la lettre dont on vient de lire l'analyse.

II.

Si le docteur Juan Perez n'est pas l'auteur de l'*Image de l'Antechrist* et de la lettre à Philippe II, il est au moins probable qu'il en a été l'éditeur. On a de lui une Épître de consolation¹, « Epistola consolatoria », adressée aux protestants espagnols durant la grande persécution. C'est une exhortation chrétienne non moins remarquable par l'élévation des pensées que par la perfection du style.

Juan Perez de Pineda était originaire de Montilla, en Andalousie. On ne sait rien sur la date de sa naissance, rien sur ses premières années. Ses écrits témoignent qu'il avait reçu une forte éducation, de

¹ « Epistola para consolar á los fieles de Jesu-Cristo, que padecen persecucion por la confession de su nombre : en que se declara el proposito y buena voluntad de Dios para con ellos, y son confirmados contra las tentaciones y horror de la muerte, y enseñados como se han de regir en todo tiempo prospero y aduerso. De MDLX años. »

même que les charges importantes qu'il remplit de bonne heure attestent sa haute capacité. Au commencement de l'année 1527, Charles-Quint l'envoya à Rome comme chargé d'affaires dans un temps où les négociations étaient devenues difficiles entre le Pape et l'Empereur. Érasme était alors persécuté avec acharnement par les théologiens espagnols, et l'on peut voir dans la correspondance de Louis Vivès toutes les haines qui s'agitaient pour le perdre. Charles-Quint protégeait Érasme, et il avait particulièrement chargé Juan Perez d'obtenir un bref du Pape en sa faveur. Clément VII adressa en effet un bref à l'archevêque de Séville, don Alonso Manrique, lui enjoignant d'imposer silence, sous peine d'excommunication, aux contradicteurs, aux adversaires d'Érasme. On a retrouvé et récemment publié les lettres de Juan Perez adressées à Charles-Quint touchant cette négociation singulière.

Rome fut prise au mois d'août de la même année par les troupes impériales, et livrée pendant huit jours au pillage. Juan Perez fut soumis à la rançon, comme tous les habitants de la ville; il était alors dans la maison de don Antonio de Salamanca, prélat instruit et ami des beaux-arts, frère de l'ambassadeur du roi de Hongrie. Il est probable que, dès ce temps-là, Juan Perez inclinait vers les doctrines de la réforme; ses relations avec Juan de Valdès autorisent cette conjecture. C'est de lui, en effet, que le célèbre réformateur tenait les détails qu'il a consignés dans ses deux dialogues. De retour en Espagne, Perez se fit recevoir docteur en théologie, peut-être en droit canon, et il prit bientôt après la direction d'une école publique de Séville, « el Colegio de la Doctrina », qui devait être plus tard un des foyers du protestantisme. C'est à cette époque qu'il connut intimement le célèbre docteur Égidius, Vargas, Constantino Ponce de la Fuente, et les autres chefs de la réforme. Lors du procès intenté à Égidius, quelques partisans des doctrines nouvelles se réfugièrent en Suisse et en Allemagne. Juan Perez était du nombre; parmi ses compagnons d'exil, on remarque deux hommes célèbres par leurs écrits, Casiodoro de Reyna et Cypriano de Valera. Tous les trois travaillèrent successivement à la traduction et à l'impression de la Bible en espagnol. Juan Perez alla droit à Genève, où il acheva en cinq ans ses traductions du Nouveau Testament et des Psaumes, imprimées en 1556 et 1557. La dédicace de sa traduction du Nouveau Testament est une profession de foi protestante, comme celle de Dryander. Ce dernier avait dédié son travail à Charles-Quint, Juan Perez dédia le sien à Jésus-Christ. Sa traduction des Psaumes est dédiée à doña Maria de Austria, reine de

Hongrie et de Bohême et régente des Pays-Bas; elle est précédée d'un éloquent discours « sur l'utilité des Psaumes ».

Vers la même époque, il imprima, d'après l'autographe, les commentaires de Juan de Valdès sur les Éptres de saint Paul. En se faisant l'éditeur de Juan de Valdès, Perez recueillait pour ainsi dire sa succession, et devenait le continuateur de son œuvre. Tous ses écrits n'avaient qu'un but, la propagation de la doctrine évangélique parmi ses compatriotes. Les livres publiés par ses soins formaient une petite bibliothèque protestante; ils servirent à l'instruction religieuse des réformés d'Espagne, où ils furent introduits par Julian Hernandez de Villaverde. Suivant les uns, ces livres furent déposés chez don Juan Ponce de Léon (brûlé dans l'auto-da-fé du 24 septembre 1559), lequel se chargea de les distribuer à ses coreligionnaires de Séville et des environs. D'autres prétendent que le dépôt se fit dans le couvent des Hiéronymites de San-Isidro. En traversant la Flandre, Julian Hernandez avait donné un exemplaire du Nouveau Testament à un artisan; celui-ci montra le livre à un prêtre, et donna en même temps le signalement du colporteur. Ce dernier fut pris au moment où il quittait l'Andalousie pour aller s'embarquer en Portugal, près de la ville de Palma. Il fut trahi par un faux frère et découvert par un émissaire du saint-office. L'arrestation de Julian Hernandez coïncide avec une circonstance qui mérite d'être notée. Barthélemy Carranza, de retour d'Angleterre, était alors en Belgique (1557), et il dénonçait au roi son maître l'introduction des livres protestants en Espagne, en même temps qu'il dressait une liste des personnes qui, pour cause de religion, s'étaient réfugiées en Flandre ou en Allemagne. Lors de son arrestation, cette liste fut trouvée dans ses papiers, et cette preuve irrécusable du zèle qu'il avait déployé contre les partisans de la réforme fut invoquée comme une pièce en sa faveur.

Juan Perez dut apprendre en même temps l'arrestation de l'intrépide Julianillo et la nouvelle des persécutions qui frappèrent immédiatement cette Église protestante de Séville, dont sa sollicitude précipita la ruine. Il était un des fondateurs de cette communauté naissante et sitôt dispersée. Dans sa douleur, il écrivit son Éptre de consolation, et l'adressa à ses coreligionnaires persécutés; elle fut imprimée en 1560, dans un format qui devait en rendre la circulation plus facile. Mais on ne sait pas si cette Consolation parvint aux affligés ni si elle arriva à temps. Dans le premier acte de foi de Séville, vingt et un protestants furent brûlés vifs, et quatre-vingts condamnés à diverses pénitences, le 24 septembre 1559. Dans le second, 22 décembre 1560, quatorze

personnes furent brûlées et trente-quatre réconciliées, parmi lesquelles huit femmes distinguées par la naissance et par l'éducation, dont cinq étaient de la même famille, Maria Gomez, trois de ses filles et une de ses sœurs. Dans cette cérémonie triomphale, on remarquait trois statues, qui furent livrées aux flammes; Egidius, Constantino et le docteur Juan Perez lui-même furent brûlés en effigie; les deux premiers étaient morts depuis longtemps. Quant au docteur Perez, qui eut l'honneur de figurer à côté de ces deux hommes illustres, il était à Genève, où il remplissait les fonctions de ministre de l'Évangile dans la congrégation des protestants espagnols. Dans la suite, le docteur Juan Perez passa en France, et il fut pendant quelques années pasteur de l'Église de Blois; vers la fin de sa vie, il fut nommé chapelain de la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, et il alla remplir ses nouvelles fonctions au château de Montargis, où la duchesse s'était retirée en 1559, lors de la mort de son mari, et où elle continua, comme elle l'avait fait à Ferrare, de protéger les réformés. Juan Perez mourut à Paris dans un âge fort avancé; il voulut que tous ses biens fussent consacrés aux frais d'impression d'une Bible en espagnol. On suppose, non sans raison, que lui-même en avait fait une traduction complète. En effet, l'édit prohibitif de l'année 1559 (17 août) défend, entre autres écrits du docteur Juan Perez, « la Biblia sagrada traducida en lengua castellana », et cette indication du catalogue expurgatoire ne saurait s'appliquer à la traduction de la Bible de Casiodoro de Reyna, laquelle ne fut publiée pour la première fois qu'en 1569.

D'après Théodore de Bèze, qui l'avait connu et familièrement pratiqué, le docteur Juan Perez était un fort savant homme et d'une grande piété, dont les écrits aidèrent puissamment à la propagation de la doctrine évangélique parmi les réformés de Séville et autres endroits de l'Espagne. Mac-Crie reconnaît avec beaucoup de jugement que les écrits de Juan Perez en langue espagnole ont une très-grande valeur; ils se distinguent en effet par la solidité du savoir, par la correction, la pureté et l'élégance non affectée du style. Outre ses traductions du Nouveau Testament et des Psaumes, il avait composé un catéchisme, soi-disant revu par les inquisiteurs, un Sommaire de la doctrine chrétienne et l'Épître de consolation. Tous ces ouvrages ont dû sortir des presses de Crespin, fameux imprimeur de Genève.

Résumons l'Épître de Juan Perez. La foi fait les martyrs, c'est-à-dire les hommes forts, capables de souffrir et de mourir pour la foi. A ceux donc qui, pour ne pas mentir à leurs croyances, endurent les tourments en attendant la mort, il faut donner force et courage en

leur rappelant la cause pour laquelle ils souffrent, en soutenant l'espérance qui naît de la foi, qui la confirme et l'entretient. Au chrétien persécuté pour son attachement à la doctrine de l'Évangile, il faut rappeler les préceptes et les promesses de l'Évangile, lui montrer le triomphe après l'épreuve. Ainsi a fait le docteur Juan Perez. Son Épître est une véritable exhortation chrétienne qui cherche des motifs de consolation dans l'Écriture. On s'aperçoit, rien qu'en lisant le titre, qu'elle est conçue dans l'esprit de l'Évangile, et c'est par là qu'elle offre une grande ressemblance avec les exhortations que les premiers chrétiens adressaient dès les temps apostoliques à ceux des leurs qu'atteignait la persécution. « A tous les fidèles aimés de Dieu et persécutés pour son Évangile, Juan Perez, salut dans le Seigneur. La persécution que nous souffrons est cruelle et pleine de périls; car nos persécuteurs ne sont ni Turcs ni païens, mais baptisés comme nous; ils se disent enflammés du zèle du Seigneur, et ils prétendent que ce qu'ils font pour nous affliger, ils ne le font qu'en vue de servir Dieu et de mériter le ciel. Raison de plus pour affermir notre foi dans le Christ, source de la vraie connaissance, de peur d'imiter les apostats, que la crainte ramène au borbier d'où ils étaient sortis. Pour échapper à la persécution, ils se font persécuteurs, en sorte que leur fin est pire que leur commencement. Des hommes il ne faut rien attendre, si ce n'est affliction ou indifférence; en Dieu seul est notre espoir et notre confiance. Notre devoir est de le supplier avec ferveur que son règne advienne, afin qu'il soit l'unique maître des consciences par lui rachetées. En attendant qu'il exauce nos vœux, il faut se conformer à sa volonté et le remercier de nous avoir tirés de la fange. Ce que nous faisions auparavant ne pouvait lui plaire, puisque notre conduite dépendait uniquement de notre opinion, non de sa connaissance et de l'amour de sa volonté. Vous étiez dans l'abîme, et vous voilà sur le seuil de la gloire. Vous n'attendez plus rien de tous ces médiateurs qui se plaçaient autrefois entre Dieu et vous, et vous savez de science certaine que Jésus-Christ est la cause unique du salut, le seul rédempteur. Songez à ce que vous étiez, à ce que vous êtes; vous souffrez parce que vous êtes les privilégiés, les élus, et vos souffrances, qui vous font ressembler davantage à Jésus-Christ, sont d'autant plus agréables à son Père. Ne faut-il pas que les membres ressemblent à la tête? Nous souffrons comme Jésus-Christ et pour la même cause. Puisque celui que nous reconnaissons pour notre maître, que nous suivons et devons imiter, a reçu tant d'affronts, éprouvé tant de souffrances, faut-il regretter le temps où nous regorgions de biens périssables, où nous

étions vêtus de précieuses étoffes? Pour avoir recherché la gloire de son père, il fut condamné, réprouvé par les hommes; nous ne devons donc pas rechercher leur approbation. Celle de Dieu doit nous suffire, qui proclame la bonté de notre cause et fait pencher vers nous la balance de la justice. Nous n'avons qu'à suivre le chemin qu'il nous a tracé pour arriver au but de nos efforts : associés à lui par la croix, nous le serons aussi dans la gloire. Donc, conformons-nous à sa volonté, car c'est d'elle que tout dépend. Les hommes s'agitent, et la Providence veille, et rien ne se fait sans son consentement. Que sont nos persécuteurs, ceux qui nous emprisonnent, nous torturent et nous font mourir? Des hommes comme nous, des instruments dans la main de Dieu, qui s'en sert aujourd'hui et qui demain peut les briser. Ce qu'ils font contre nous tourne à notre propre bien, et ce qu'ils prétendent est pour le mal; ils se perdent par leur aveuglement, ils nous sauvent en croyant nous perdre. Il voudraient nous détruire, nous anéantir, et ils ne savent point que les maux qu'ils nous font sont des bienfaits de Dieu et des témoignages de sa grâce. Avant d'être de vrais chrétiens, nous étions comme des loups, soyons à présent des brebis dociles, incapables de nuire, capables de souffrir, prêts à tout supporter sans nous plaindre. Tels nous devons être. Les hommes nous persécutent avec la férocité du lion, ils nous affligent avec la rage et la cruauté du loup, ils nous déchirent comme le tigre, nous tendent des embûches avec l'astuce du renard; contre nous ils mettent en œuvre toute sorte d'artifices et d'inventions cruelles. Faut-il pour cela leur ressembler, leur rendre tout le mal qu'ils nous font? Non certes, car Jésus-Christ ne nous a pas appelés à lui pour nous rendre semblables à eux, et par cela même qu'il nous a appelés, il a voulu qu'avec eux nous n'eussions rien de commun. Il nous appelle pour être ses enfants, et nous devons nous conformer à son exemple, l'imiter, le prendre pour modèle. Loin de haïr nos persécuteurs, aimons-les sincèrement; ne sont-ils pas bien à plaindre? Leur égarement les perd; ils croient servir Dieu, et ils lui font la guerre; leur conscience est contre eux, elle proteste et crie nuit et jour. Aveugles, esclaves du péché, ils ne savent point ce qu'ils font; il faut prier Dieu qu'ils sortent de leur égarement. Tels sont nos ennemis, plus dignes de pitié que de haine. Ils ne peuvent rien contre nous, puisqu'ils ne peuvent rien contre Dieu, avec lequel nous sommes. Plus nous souffrons, et plus nous devons compter sur l'amour de Jésus-Christ; de lui nous viennent la force et la persévérance; nos souffrances sont la marque infaillible de notre élection. Elles doivent nous plaire et non

pas nous surprendre. Ne nous a-t-il pas invités à porter sa croix, à boire son calice? En nous mettant à l'épreuve, il s'assure de notre foi, de notre patience, de notre amour pour lui. L'épreuve par la patience avive l'espérance. Ainsi, tout ce que Dieu permet que nous souffrions nous achemine vers le salut promis, nous rapproche toujours davantage du but désiré. Pour combattre fermement, il faut imiter David et s'armer comme lui de confiance en Dieu. Rien ne résiste à cette armure. Comment firent les Apôtres dans les mauvais jours? Ils triomphèrent par la patience; ils ne faiblirent point, et, loin d'apostasier, ils demeurèrent plus fermes dans la foi. Et que gagnerions-nous à ne pas les imiter? la vie peut-être. Mais qu'est-ce la vie, quand on l'obtient par grâce et à ce prix? Un caprice peut la donner, un autre caprice peut la reprendre. Et faut-il, pour la prolonger huit jours, quelques mois, quelques années, compromettre la vie éternelle? N'imites point les apostats, ils n'ont que le remords et la honte; soutenez les faibles, relevez ceux qui succombent : s'ils se repentent, qu'ils se relèvent, et ils sont pardonnés. Les fidèles sont en peine, parce que le maître a des ennemis; car les Judas de l'Évangile rôdent sans cesse autour d'eux pour les surprendre, les livrer et leur donner la mort, à cause de la grande haine qu'ils ressentent, à cause du gain et de l'intérêt. Leur fureur se tourne non-seulement contre les victimes qu'ils tourmentent dans leurs cachots, mais encore contre les murs mêmes des maisons où le Christ a été annoncé; ils démolissent ces maisons qui ont entendu la bonne nouvelle. Faut-il s'étonner de toutes ces fureurs et de ces excès de cruauté? Il faut se souvenir de ce qu'a dit Jésus-Christ : « Je vous envoie comme des brebis parmi les loups. » Vos souffrances sont horribles, vos juges sont féroces, mais votre mort est glorieuse, elle vous ouvre l'éternité, elle met fin à vos misères, et d'ailleurs elle ne sera point stérile. Le sang des martyrs est une semence de vérité, du germe sort tôt ou tard le fruit. Quel honneur d'être choisis pour rendre témoignage, pour servir d'exemple d'édification! il est beau et enviable, le sort de ceux qui meurent pour la foi! Seulement, il ne faut pas braver la mort ni la provoquer; il suffit de se tenir prêt contre elle et de ne pas la fuir quand elle vient. La vie que nous vivons est tellement remplie de périls et de misères, qu'elle mérite à peine le nom de vie; par la mort nous en sommes retirés comme par la main et placés dans la joie éternelle. Les anciens martyrs mouraient avec joie; et combien n'en a-t-on pas vu dans ce temps-ci mourir de cette mort, et rappeler par leur sérénité dans le dernier moment la sainteté des premiers martyrs? la mort ne saurait

vous effrayer, puisqu'elle n'est qu'un passage d'un monde de souffrances à une éternité de paix. Et pourquoi regretter une vie précaire, un monde mauvais, un siècle abominable? Qu'est-ce qui arrive aujourd'hui qui ne soit arrivé autrefois? La même haine a ramené les mêmes persécutions, avec cette différence toutefois, que nos bourreaux ont inventé de nouveaux supplices et raffiné les souffrances, brûlant à petit feu les fidèles, cherchant dans la douleur des tourments à satisfaire leur soif de vengeance (*vista la suma crueldad de que usan el dia de hoy los perseguidores del Evangelio, quemando poco á poco á los fieles, para mas atormentarlos y tomar mayor venganza de ellos*). Il ne reste d'autre ressource aux persécutés que d'imiter les exemples de constance anciens et récents. La honte est pour les bourreaux, la gloire pour les victimes. Nos persécuteurs n'ont d'autre motif de nous persécuter que la haine qu'ils nous portent; et nous ne sommes point persécutés pour des fautes réelles, puisque tous nos efforts doivent tendre à nous rendre de plus en plus dignes de la persécution, à mourir de la mort des justes, sans que ceux qui nous la donnent puissent nous accuser de l'avoir méritée. Soyons persécutés pour le bien, et gardons-nous de faire le mal, d'imiter ceux qui nous martyrisent et dont la vie est impure, la gloire périssable, la puissance passagère et fragile. La force s'use, et l'abus de la force ne saurait être permanent. Voyez les plus terribles persécuteurs de tous les temps, que sont-ils devenus? ils ont péri, et leur mémoire avec eux; plus forte que les supplices, la parole qu'ils persécutèrent les a détruits. Nos ennemis sont forts et innombrables, et nous isolés et en petit nombre; mais avec nous est Jésus-Christ, et si nous sommes constants, la victoire est à nous. Ne vous arrêtez point au temps qui passe; songez au jugement final, aux destinées du méchant et du juste, et n'oubliez pas que ceux qui vous condamnent ici-bas se condamnent eux-mêmes pour l'éternité. Vos souffrances sont grandes, mais la récompense est infiniment plus grande encore. Soumission et fidélité, voilà ce que nous devons à Dieu, et puisse-t-il, après vous avoir appelés, vous rendre parfaits, vous donner force et courage et la gloire qu'il vous réserve. »

Telle est la substance de l'Épître de consolation. L'auteur a développé avec une grande force ces paroles de Jésus-Christ, empruntées à l'évangéliste saint Marc : « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Qui restera ferme jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » C'est l'épigraphe de son exhortation, dont cette rapide analyse ne peut rappeler que l'esprit. La langue est parfaite, le style simple, facile, énergique et clair, et le plus souvent d'une incomparable douceur et d'une tendre onction.

Les mêmes qualités se retrouvent dans un autre ouvrage de la collection, qui peut être considéré comme un résumé, une exposition sommaire des points fondamentaux de la religion chrétienne¹. Aussi les éditeurs sont-ils portés à l'attribuer au même auteur, le docteur Juan Perez. Comme l'épître précédente, cet ouvrage était parfaitement inconnu; il fut imprimé la même année que cette épître, en caractères pareils et dans le même format : autant de circonstances qui permettent de supposer avec quelque fondement que les deux écrits sont du même auteur; supposition qu'autorise du reste la ressemblance du style. Jusqu'ici on n'a pu trouver qu'un seul exemplaire de ce livre, et cet exemplaire unique est mutilé. Le premier feuillet manque, c'est-à-dire le plus précieux à cause des indications qu'il pouvait fournir. Ce feuillet devait contenir les deux premières pages du prologue, et peut-être aussi le nom de l'auteur. L'éditeur me semble avoir produit d'excellentes raisons pour attribuer au docteur Juan Perez cet ouvrage, dont il est fait mention dans le catalogue expurgatoire d'Anvers, imprimé en 1570, et dans l'Index de Sixte-Quint (1590), sous le titre : « *Summarium doctrinæ christianæ*. » Dans les deux catalogues, ce *Sommaire de la doctrine chrétienne* est attribué à Juan Perez.

Le sujet du livre et son contenu sont empruntés à un ouvrage bien connu d'Urbanus Regius : mais chaque chapitre est accompagné de réflexions originales, où l'on peut saisir sans difficulté des locutions, des façons de parler, des tournures familières à l'auteur de l'Épître de consolation. Il est inutile de présenter une analyse d'un ouvrage de controverse consacré à l'examen de quelques questions dogmatiques. On y traite successivement du libre arbitre, de la confession, de la satisfaction, de la foi et des œuvres, du mérite, des sacrements, de l'invocation et du culte des saints, de la cène, de la prohibition des viandes, du jeûne, de l'observance des jours fériés, de l'oraison, des vœux, des préceptes de l'Évangile, des évêques, du mariage, des traditions humaines, des conciles de l'Église, de la puissance du Pape, enfin des questions de dogme et de discipline qui divisaient les deux communions. C'est un parallèle entre les doctrines théologiques introduites et adoptées par l'Église catholique et le dogme primitif de l'Évangile. Dans l'introduction, qui est assez courte, l'auteur déplore l'esclavage de la pensée; esclavage produit par l'introduction d'une doctrine inventée. L'homme sans jugement, surtout en une chose aussi impor-

¹ « Breve tratado de la doctrina antigua de Dios, i de la nueva de los hombres, util i necessario para todo fiel christiano. » — Fue impreso año de 1560.

tante que le salut, n'est plus homme, mais inférieur aux animaux qui périssent tout entiers. La conscience a perdu sa liberté depuis qu'elle a été détournée de Dieu. La religion s'est altérée, corrompue, et insensiblement elle a été remplacée par le culte de l'Antechrist : de là l'idolâtrie et la superstition, et ce commerce des choses spirituelles qui n'épargne pas plus les biens que les consciences. Toutes ces inventions pernicieuses sont contraires à la vraie religion : aussi ceux qui les soutiennent, parce qu'ils en vivent, ne manquent point de traiter de nouveautés téméraires et dangereuses tous les efforts des hommes sincères pour ramener la foi à sa source, à sa pureté primitive. Ce qui est nouveau, c'est ce que la tradition représente faussement comme étant ancien, les inventions qui entretiennent la superstition et l'idolâtrie. L'Évangile est chose ancienne, et en matière de religion, toute autorité réside dans les Écritures. Les traditions ont étouffé la vraie doctrine chrétienne ; et des opinions particulières ont prévalu contre l'Évangile, ont acquis force de loi, et l'erreur se croit d'autant plus forte qu'elle est plus vieille, et l'on appelle novateurs ceux qui veulent renverser mille innovations dangereuses. « Que nos adversaires examinent ce que nous enseignons et prêchons, qu'ils lisent patiemment nos livres, de même que nous lisons les leurs, et ils trouveront sûrement (si toutefois ils ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre), que nous possédons la vraie et antique doctrine, venue du ciel et révélée par le Saint-Esprit. » L'ouvrage tout entier est consacré à établir « la différence qui existe entre la nouvelle doctrine des hommes et l'ancienne doctrine de Dieu ». Cette antithèse se retrouve dans tous les chapitres. On devine à toutes les pages un controversiste exercé, un théologien savant, et ce qui ne gâte rien, le livre est écrit de manière à pouvoir être lu, non-seulement sans fatigue, mais avec intérêt.

III.

Le plus bel exploit de l'inquisition d'Espagne, ç'a été assurément la destruction du protestantisme espagnol. L'extirpation de la réforme est le vrai titre de gloire de cette institution célèbre. Après un tel service rendu au catholicisme, à l'Église romaine, son autorité devait être inébranlable. Torquemada lui-même doit céder le pas à son illustre successeur, don Fernando de Valdès, archevêque de Séville et grand inquisiteur sous le règne de Philippe II. Sans courir les mêmes risques que les conquérants, ce juge souverain, infailible et non responsable

exerçait un métier où la gloire consiste aussi à tuer beaucoup ; et la gloire était d'autant plus grande que les victimes étaient plus illustres. Avant lui, l'inquisition n'avait pas encore trouvé des ennemis dignes d'elle. Les Juifs étaient généralement méprisés ; les Maures étaient l'objet de la haine nationale : les uns et les autres avaient pour les chrétiens la même horreur qu'ils leur inspiraient : Maures et Juifs repoussaient également les doctrines de l'Évangile ; ni le fer ni le feu ne parvinrent à les convertir ; finalement il fallut les chasser, après les avoir dépouillés de tous leurs biens. L'histoire a prononcé sur cette double expulsion un jugement sans appel, contre lequel protestent vainement quelques esprits arriérés ou pervers. Ces actes de folie et d'iniquité, condamnés par le temps, par les résultats qu'ils ont produits, trouvent encore aujourd'hui en Espagne des approbateurs ardents, peut-être convaincus. Jacques Balmès, Donoso Cortès ont fait école, et les disciples de ce publiciste médiocre, de cet orateur bouffi, ne se lassent point d'admirer, s'efforcent de ressusciter la triste politique de la dynastie autrichienne, celle-là même qui a fait descendre l'Espagne au dernier rang des nations. Uniformité religieuse, unité politique, tel est en quatre mots le système de ces profonds esprits, leur devise et leur symbole. A vrai dire, leur patriotisme est petit, et ce qui les préoccupe, c'est moins la grandeur et la prospérité de la nation que l'affermissement et l'extension de l'autorité théocratique : ils poursuivent le rêve d'une monarchie pontificale. Rome serait la capitale du monde tel qu'ils le souhaitent.

Cette conception, renouvelée du moyen âge, me déplaît moins dans l'ouvrage du dominicain Juan de la Puente que dans les écrits de ces prétendus publicistes, dont l'Espagne s'honore de notre temps. Avec de vieux débris ils prétendent recommencer le passé, refaire leur idéal, restaurer le droit divin, le pouvoir absolu, ramener la superstition avec tout son attirail, reconstruire la machine détraquée qui commandait les croyances, comprimait la pensée et en arrêtait l'expansion. Rendez-leur Philippe II et Fernando de Valdès, et ils seront contents. Le grand inquisiteur leur importe bien plus que le monarque ; car ce qu'ils veulent, c'est un gouvernement inquisitorial : ils n'ont pas assez d'admiration pour le saint-office, et depuis que l'histoire du saint-office est connue, leur enthousiasme va jusqu'au délire. Non-seulement ils ont entrepris de justifier ce tribunal qu'ils révèrent ; mais ils l'ont encore exalté, regretté, et de ses iniquités ils ont fait gloire. Il n'est point d'excès d'impudence où ne soient entraînés les défenseurs d'une cause mauvaise. Un fait certain, c'est qu'aux jours mêmes de sa

plus grande puissance, le tribunal du saint-office avait une sorte de pudeur qui manque à ses partisans effrontés.

Dans les palais de l'inquisition (les inquisiteurs avaient un palais comme les rois), tout se passait à huis clos. Le triomphe seul était célébré en public; encore les juges avaient-ils soin de livrer les coupables au bras séculier, comme pour déclinier toute la responsabilité et pour détourner la haine du peuple. Avant de livrer le condamné à l'exécuteur, lecture était faite de sa sentence, et cette satisfaction illusoire était donnée aux assistants : on sauvait de la sorte les apparences, et dans les formes du moins la justice semblait être respectée. Cependant cette concession, bien insuffisante, fut insensiblement diminuée, ne pouvant être entièrement supprimée, quand on se fut aperçu que la lecture de la sentence était le plus souvent écoutée avec recueillement, avec intérêt, et qu'elle provoquait parfois des sympathies non équivoques pour les accusés, et parfois aussi des marques de mécontentement. Quand le tribunal du saint-office de Séville refusa de donner connaissance au public des motifs qu'il avait eus pour condamner Constantino Ponce de la Fuente, une émeute populaire fut sur le point d'éclater, et il fallut contenter la curiosité générale, ou, pour mieux dire, la tromper, en inventant des contes absurdes et d'odieuses calomnies.

Ce fait, choisi entre mille, prouve évidemment qu'il y avait dès lors une opinion publique, un sentiment d'approbation ou de blâme, que n'ont garde d'interroger les partisans fanatiques de l'inquisition, les grands penseurs qui font des livres pour démontrer que le protestantisme perdrait la civilisation, si le catholicisme n'était sans cesse en vedette pour épier le moment de la sauver. Tout le système de Jacques Balmès repose sur cette théorie, trop absurde pour mériter le nom de paradoxe; et naturellement dans un pareil système a trouvé place la défense de l'inquisition : quand on invoque saint Ignace, on ne peut manquer d'invoquer aussi saint Dominique. Mais ni Balmès ni ses disciples, qui nous vantent à l'envi les bons offices de l'inquisition, ne nous apprennent rien sur son organisation, sur sa politique, sur son mécanisme intime, sur les moyens qu'elle employait pour produire de si beaux résultats : et puisqu'ils aiment et révèrent surtout ce saint tribunal, à cause de la manière efficace et expéditive dont il a procédé contre les réformés espagnols, ils nous devaient bien quelques confidences touchant les procédures qui amenèrent la ruine de la réforme, l'extirpation de l'hérésie.

Llorente a fait bien des révélations et bien précieuses, pour avoir eu

entre ses mains des pièces importantes, des documents authentiques : mais son livre n'est en quelque sorte qu'un recueil de procès-verbaux, d'instructions judiciaires, une compilation utile, non une histoire; la vie y manque. Quant à l'auteur, il était animé des meilleurs sentiments; mais enfin il était prêtre, catholique fervent, et il avait rempli les fonctions de secrétaire du saint-office. Ses fonctions lui avaient permis d'étudier ce tribunal de près et de le voir encore en activité; mais c'était dans un temps où son pouvoir déchu rappelait à peine le passé comme l'ombre rappelle le corps. D'ailleurs il faut accepter les pièces justificatives telles qu'elles sont, et en général les témoignages écrits, revêtus d'un caractère officiel, ressemblent trop aux pièces diplomatiques, lesquelles contiennent des faits, il est vrai, mais sans appréciation, ou avec des appréciations incomplètes, inexactes. Il en est ainsi des papiers conservés dans les archives du saint-office : ils sont écrits le plus souvent par les bourreaux, quelques-uns par leurs victimes; les uns ne contiennent qu'une partie de la vérité, les autres ne peuvent pas la contenir tout entière; les inquisiteurs étaient maîtres de faire disparaître de leurs archives tout ce qui n'était pas de leur goût; comme ils détruisaient les livres, ils détruisaient les manuscrits, et ceux-là particulièrement qui déposaient contre eux. Les procès que l'on exhume de ces archives, à l'exemple de Llorente, offrent un très-grand intérêt comme documents historiques; et quelques-uns d'entre eux permettent d'ajouter bien des particularités inconnues jusqu'ici dans la biographie de quelques hommes illustres, tels que Carranza, fray Luis de Léon, Francisco de las Brozas. Mais combien de pièces manquent à chaque dossier! Et comment suppléer à la défense, qui n'était pas libre? Et comment suppléer à l'appréciation personnelle des accusés, c'est-à-dire aux sentiments qu'ils éprouvaient, au récit de leurs souffrances, à tout ce qu'ils savaient et ressentaient, à tout ce qu'ils ne pouvaient dire? A ce point de vue, il n'est point d'histoire de l'inquisition qui vaille les confessions ou les mémoires d'une victime de l'inquisition. Il nous reste heureusement un livre de ce genre, un livre unique, écrit par un réformé espagnol au seizième siècle, doublement précieux et par sa date et par son contenu; car non-seulement cet ouvrage nous retrace en un vif tableau l'histoire de l'inquisition d'Espagne en un temps où ce tribunal avait une juridiction illimitée et une autorité absolue; mais il nous apprend bien des particularités, dont les documents publiés depuis nous garantissent l'exactitude; et de plus, il contient les noms des principales victimes, de ceux qui eurent à compter avec le saint-office, pour avoir embrassé les doc-

trines protestantes, avec des détails circonstanciés sur leur captivité et sur leur mort. C'est, en autres termes, le martyrologe des protestants espagnols, le guide le plus fidèle que l'on puisse prendre quand on veut étudier l'histoire de la réforme en Espagne. C'est pour avoir choisi un si bon guide que Mac-Crie a si bien réussi à retracer l'histoire du mouvement religieux qui, sous Philippe II, agita la Péninsule.

Quel est le véritable auteur de ce livre, c'est ce qu'on ne sait pas jusqu'à présent; car on s'accorde à regarder comme un pseudonyme le nom de Raimundo Gonzalez de Montes, sous lequel il a été publié¹.

Dénoncer à toute l'Europe les iniquités de l'inquisition d'Espagne, révéler et mettre au grand jour les choses secrètes, les artifices de ce tribunal puissant et redoutable, c'était prendre une initiative hardie, faire ce que nul n'avait osé jusque-là. Celui qui donna le premier cet exemple devait taire son nom; c'était le seul moyen d'échapper à une mort certaine; car l'inquisition entretenait partout des espions et des sicaires, et comme elle supprimait les écrits, elle supprimait les écrivains. Jamais livre ne lui fit autant de peine que celui qui dévoilait ses mystères, et livrait au monde ses ruses et ses secrets. Elle fit saisir quantité d'exemplaires de ce livre compromettant, et autant elle en put saisir, autant elle en brûla. Vaines recherches et vaines précautions. Traduit en plusieurs langues, réimprimé probablement par l'auteur, puis par un savant allemand favorable aux protestants espagnols, ce livre se trouva bientôt dans les mains de quiconque savait lire; et tous les efforts des inquisiteurs se bornèrent à empêcher qu'il fût introduit et répandu en Espagne, où quelques bibliographes curieux en connaissent à peine le titre. « Ainsi, dit le nouvel éditeur, avec une satisfaction bien légitime, ce livre a échappé aux rigueurs de la persécution et aux injures des siècles, et il reparait aujourd'hui, mis à la portée de tous, en notre langue castillane. » Il en est peu en effet dont la lecture puisse être aussi profitable aux Espagnols, si ignorants pour la plupart de leur histoire, laquelle se confond pendant plus de trois siècles, du moins à l'intérieur, avec celle de l'inquisition. C'est en relisant ces pages sanglantes et trop véridiques, qu'ils apprendront les causes réelles de leur infériorité, et qu'ils rougiront de cette intolérance cruelle et stupide qui leur a rendu tolérables tant d'iniques

¹ « Sanctæ Inquisitionis Hispanicæ artes aliquot detectæ, ac palam traductæ. Exempla aliquot, præter ea quæ suo quæque loco in ipso opere sparsa sunt, seorsum reposita, in quibus easdem Inquisitorias artes veluti in tabulis quibusdam in ipso porro exercitio intueri licet.... Reginaldo Gonsalvo Montano Authore. Exurge, Deus, iudica causam tuam. Psal. 74. Heidelbergæ, MDLXVII. »

abus. Un peuple qui a pendant trois cents ans toléré l'inquisition devrait être le plus tolérant de tous les peuples.

L'ouvrage de Montes est écrit en latin, avec des prétentions et une recherche d'élégance qui dénotent plus de talent et d'imagination que de bon goût, et qui contrastent singulièrement avec la véracité de l'auteur, avec son ton constant de candeur et de bonne foi. Le style, par son affectation ingénieuse, rappelle trop souvent celui des lettres latines d'Antonio Perez. Comme ce dernier, Montes avait été forcé de fuir sa patrie, et pour se faire entendre de tous, il écrivait dans une langue adoptée par les savants, mais qui n'était pas la sienne, et qui le ramenait aux études de sa jeunesse. Ces études avaient été faites avec beaucoup de soin; car l'auteur nous apprend en un endroit de son livre qu'il était sorti de ce fameux collège de Bologne, fondé pour les Espagnols par le cardinal Albornoz. Il nous apprend encore qu'il fut le compagnon de captivité du docteur Juan Gil ou Egidius, dans les prisons du saint-office de Séville : circonstance qui permet de supposer que le pseudonyme de Montes cachait le nom véritable du licenciado Zafra¹; en même temps que les menus détails et les particularités curieuses qui sont consignés dans son livre, touchant la communauté des hiéronymites de San Isidro del Campo, autorisent à croire que ce pseudonyme était peut-être l'un des moines de ce couvent : l'on sait que quelques-uns d'entre eux furent assez heureux pour échapper à l'inquisition, en se réfugiant en Allemagne. Ce qui paraît incontestable, c'est que l'auteur de ce manifeste contre le tribunal du saint-office devait être un théologien fort savant et non médiocrement versé dans la double connaissance du droit civil et canonique. Il avait donc les qualités requises pour juger avec compétence, et son expérience personnelle, à défaut de ces qualités, le rendait suffisamment compétent. Nul plus que lui n'était en état d'écrire ce qu'on appellerait aujourd'hui les mystères de l'inquisition; car il avait subi les longs ennuis de la prison préventive et les cérémonies préliminaires qui préparaient l'accusé à la réconciliation ou au bûcher. Il n'assista pas au dénouement de la tragédie; mais des récits fidèles lui furent adressés dans son exil, qui lui apprirent le sort, la fin de ses compagnons d'in-

¹ Il est question dans le livre de Montes d'un prêtre, bénéficiaire de l'église de Saint-Vincent, arrêté par l'inquisition pour crime d'hérésie, qui parvint à s'échapper de sa prison, et dont l'effigie fut brûlée dans le premier acte de foi célébré à Séville en 1559; il s'appelait Francisco de Zafra. Sa présence d'esprit détourna une première persécution qui menaçait les réformés d'Espagne à la suite des révélations d'une femme, initiée elle-même aux doctrines de la réforme. Il parvint à persuader aux inquisiteurs que cette femme était folle, et elle l'était en effet.

fortune. Ce fait prouve que, malgré la surveillance incessante de l'inquisition, une correspondance existait entre les protestants d'Espagne et leurs coreligionnaires expatriés. Quand Joachim Ursinus publia, en 1611, une nouvelle édition du livre de Montes, il ajouta un nouveau chapitre contenant la relation de l'acte de foi célébré à Valladolid en présence de Philippe II, et il dit à cette occasion, en termes exprès, que cette relation est un extrait de quelques lettres, envoyées par des Espagnols en Allemagne. Outre ces récits, rédigés par des protestants, nous avons ceux des curieux, des indifférents qui conservaient par écrit le souvenir de ces fêtes sanglantes, et racontaient froidement un spectacle qui n'était pour eux qu'une sorte de diversion aux jeux du cirque, aux combats de taureaux. Ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que ces relations, procédant de sources diverses, concordent en général; les faits ne diffèrent point, mais seulement les appréciations des narrateurs, différence qui n'altère en rien le fond du récit.

On sait de quoi l'inquisition était capable, et comment elle violait le droit des gens, ceux de la conscience, le secret des familles, les principes les plus élémentaires de la justice : tous les faits consignés dans le livre de Montes et les réflexions qui les accompagnent prouvent avec évidence que le saint-office n'était en définitive qu'un tribunal d'iniquité, et il n'est personne aujourd'hui, sauf quelques fanatiques, qui ne soit parfaitement édifié sur ce point. Il est donc inutile de présenter une analyse, même succincte, des principaux chapitres de ce livre et des faits qu'il contient, et qui depuis longtemps sont du domaine de l'histoire. Il suffira de donner quelques extraits de l'introduction, afin d'en faire connaître l'esprit et les tendances.

« Les avis sont partagés touchant l'institution du saint-office : les uns la défendent comme une chose salutaire et bonne en soi ; les autres la condamnent et la détestent à cause des maux infinis qu'ils prétendent qui en résultent. Comment concilier ces opinions divergentes, ou, mieux, comment reconnaître laquelle des deux est la vraie ? Le moyen est fort simple. De même que l'on juge de l'arbre par ses fruits, de même il faut juger de l'inquisition par ses œuvres, par ses effets. Pour apprécier les uns et les autres, il suffit d'avoir quelque discernement. Une institution qui fait le bien, qui prétend le faire, qui veut être utile et passer pour telle, une telle institution se montre au grand jour, à la lumière, elle ne travaille pas dans l'ombre ; car ceux-là détestent la lumière qui font le mal ; les scélérats préparent les crimes en secret et les commettent dans les ténèbres. L'ouvrier d'iniquité abhorre l'éclat du jour, et s'il a pour lui la force, il commande le silence, et il cache

ses œuvres, de peur que la lumière ne les révèle. Ce que nous allons raconter est la vérité même. Mais qui le voudra croire? Le narrateur n'est-il pas un hérétique, c'est-à-dire un juge partial et passionné dans la cause, suspect par conséquent et sujet à s'abuser et à abuser en même temps ceux qui se fieront à lui? Il se peut qu'il en soit ainsi; mais il y a, pour arriver à la vérité en cette question, une méthode facile et certaine. Que le roi, à qui le soin est commis d'administrer la justice, soumette le tribunal du saint-office à certaines règles; il le peut, il le doit, puisqu'il en a le droit et le pouvoir; et c'est son obligation d'empêcher que des privilèges particuliers, tels que bulles, serments, indulgences, ne rendent illusoire l'observation de ces règles, sans lesquelles la justice est une dérision. Ce n'est pas tout : après avoir épuré l'inquisition, qu'on en établisse une autre, chargée de contrôler la première, et que cette mission soit confiée à des hommes graves et incorruptibles, revêtus du droit d'inspection et d'enquête. Que ces juges intègres s'informent auprès des prisonniers du saint-office, qu'ils les interrogent, après les avoir délivrés du bâillon qui affermit la tyrannie des inquisiteurs : car c'est par le silence qu'ils exigent par serment de leurs victimes un silence éternel, commandé par la menace, observé par la crainte, qu'ils se livrent impunément aux plus abominables excès; tel est le principal de leurs artifices et le fondement de leur cruelle tyrannie. Qu'on interroge donc ceux qui savent et qui sont forcés de se taire, et qu'ils puissent exprimer librement tout ce qu'ils ont vu, senti, éprouvé; qu'ils soient libres de révéler ces mystères, dont le secret est la ruine de l'État; qu'ils parlent sans gêne et en toute sincérité, leurs dépositions ne démentiront pas les nôtres.

» L'inquisition ne manque point de défenseurs; car il est nombre de gens qui en vivent, qui, associés à ses rapines, sont intéressés à la défendre. Quant aux défenseurs désintéressés, qu'ils nous disent si, parmi tant de milliers de personnes qui ont eu à rendre compte à ce saint tribunal, il en est une seule, pour ne rien dire de celles qui y ont laissé la vie, qui n'y ait perdu sa réputation ou ses biens, s'il en est une seule qui ait été arrachée à l'erreur et acheminée dans une meilleure voie.

» Dès son origine, cette institution s'est livrée sans retenue à ses instincts de domination et de cupidité. Fondée, organisée ou rétablie pour ramener à la foi les Juifs et les Maures, elle n'obtint jamais que des conversions forcées, elle n'usa jamais que de moyens violents, ne conseilla jamais que des mesures de rigueur : ils couraient après la brebis égarée, non pour la ramener au bercail, mais pour la vendre

au marché, pour avoir sa chair et sa toison. C'était le contraire que faisait le Christ. Il fallait des apôtres et des catéchistes, des missionnaires pacifiques et évangéliques; et le soin de convertir les infidèles fut commis à des juges, non, mais à des bourreaux, gens avides et féroces, ayant soif de sang et de richesses. Les dominicains étaient tout-puissants à la cour des Rois Catholiques; ils usèrent de leur crédit pour faire fonder ce tribunal, et ils s'y installèrent dès le commencement. Mais les vices inhérents à leur ordre, qui leur ont aliéné les sympathies du vulgaire, les rendirent insupportables au pouvoir, et l'autorité dont ils abusaient sans pudeur fut transmise aux clercs. A quoi donc avaient songé les dominicains, quand ils sollicitèrent et obtinrent l'établissement de ce tribunal? Rien, dans l'Évangile, n'autorise une pareille juridiction; et tout cet attirail de juges, de procureurs, de greffiers, de bourreaux, de tourments et de supplices, ne devait servir qu'à courber le peuple sous le joug d'une nouvelle servitude, d'où le fisc devait retirer plus de profit que la religion d'accroissement. Il appartenait aux évêques, et c'est le plus beau privilège de leur charge, d'enseigner la vraie piété aux vieux comme aux nouveaux chrétiens; car cette mission, ils la tiennent non des hommes, mais de Jésus-Christ lui-même; mais soit ignorance, soit mépris de leurs fonctions, pas un évêque, pas un théologien ne s'aperçut que la création d'un pareil tribunal lui enlevait la plus enviable de ses prérogatives: tant les règles de la discipline chrétienne étaient tombées en désuétude.

» Cependant la conscience publique, moins altérée que celle des ministres de la religion, protesta contre cette institution tyrannique: l'Aragon refusa de la reconnaître; il la repoussa par les armes, et il la subit en frémissant quand la trahison, jointe à la force, eut rendu vaine sa résistance; la mort violente du grand inquisiteur Épila (Pierre Arbuez), égorgé dans la cathédrale de Saragosse, atteste l'insurmontable répulsion que le saint-office inspirait aux Aragonais: ils avaient raison de le détester, car il acheva la ruine de leurs libertés.

» Mais, dira-t-on, l'inquisition a été établie pour réprimer les erreurs et extirper les hérésies, non pour répandre l'instruction religieuse. Cela est vrai; mais ceux qui furent chargés d'instruire les infidèles dans la vraie religion, après la prise de Grenade, s'acquittèrent si mal des fonctions de leur charge, qu'il semble qu'ils fussent d'accord avec les inquisiteurs, pour rendre justiciables de leur tribunal ceux-là mêmes dont le salut était en leurs mains, qu'ils étaient obligés de sauver par devoir autant que par charité, et qu'ils perdaient par haine: ils faisaient la battue, et amenaient la proie sous les coups du chasseur.

D'ailleurs, en supposant que l'objet de l'inquisition soit uniquement l'extirpation de l'hérésie, il ne fallait point enlever aux évêques un privilège, un droit qui leur appartient en vertu des saintes Écritures; et, pour extirper l'hérésie, la parole même de Dieu devait remplacer le fer et le feu. Saint Paul est précis sur ce point, et la discipline chrétienne ne va pas au delà : l'hérétique est séparé de la communion des fidèles s'il persiste dans ses erreurs, et c'est tout. Mais vouloir extirper les erreurs par la mort des hérétiques, ce serait imiter un médecin qui tuerait exprès son malade afin de le délivrer de sa maladie. Procéder de la sorte dans l'extirpation des hérésies est une absurdité révoltante; car non-seulement le but qu'on se propose n'est pas atteint, quoi qu'on dise, mais encore, en ôtant la vie au coupable, on lui ôte toute chance de salut, la faculté de s'amender dans la suite. Que s'il était nécessaire d'infliger à l'hérétique une peine sévère, un châtiment quelconque, ce soin regarde les juges, les magistrats ordinaires, les tribunaux séculiers, chargés de l'application des lois et de l'administration de la justice. Mais on répondra peut-être à cette objection que le droit de connaître des hérésies ne saurait appartenir aux magistrats séculiers, parce qu'ils ne sont pas versés dans la connaissance de la doctrine sacrée ni dans la pratique des affaires ecclésiastiques. Mauvaise réponse, car ni cette pratique ni cette connaissance ne se trouvent chez les inquisiteurs, et ceux qu'on appelle les Pères de la foi, et qui doivent connaître de la foi et des hérésies, sont réputés suffisamment capables de remplir leur charge, s'ils possèdent le droit civil et canonique. Depuis que la juridiction inquisitoriale a été enlevée aux dominicains, pas un théologien n'a rempli les fonctions d'inquisiteur, et il y a même une loi de l'inquisition qui écarte expressément les théologiens de cette charge. Il n'est pas possible que des juges qui ne s'appuient que sur le droit humain, sans aucune notion des choses de la religion, jugent sainement en matière de foi : aussi confondent-ils toutes choses, et ne savent-ils pas distinguer les ténèbres de la lumière. A cela, on nous répondra encore qu'à la vérité ils s'entendent aussi peu à la controverse religieuse que les aveugles à juger des couleurs, mais qu'ils appellent à leur secours des théologiens qui prononcent en connaissance de cause, et dont ils suivent les avis : ce sont les dominicains qui remplissent en général les fonctions de qualificateur; et il peut paraître étrange qu'on appelle en consultation précisément les théologiens d'un ordre autrefois tout-puissant dans le tribunal du saint-office, plus tard dépouillé de sa puissance à cause de ses excès. Mais, laissant de côté cette considération secondaire, les théologiens

qui éclairent de leurs avis la conscience des juges ecclésiastiques, des inquisiteurs de la foi, ne pourraient-ils pas prêter le même secours aux magistrats, aux juges ordinaires d'un tribunal civil? Et n'est-ce pas une iniquité monstrueuse, un renversement total du droit, que d'établir juges de la foi ceux qui n'entendent point les matières de foi, et qui, ne pouvant juger par eux-mêmes avec pleine connaissance, ne peuvent se passer du conseil d'un autre? Après cela, peut-on s'empêcher, en voyant la sainte inquisition trônant sur son tribunal, de s'écrier avec Salomon : « J'ai vu s'asseoir l'impiété à la place du jugement, et l'iniquité à la place de la justice! » Audacieux et téméraires, ces juges sans jugement ni conscience n'ont d'autre loi que leurs intérêts, d'autres règles que leurs caprices. Est-il besoin de rappeler leurs erreurs, leurs contradictions? En ce qui concerne seulement l'autorité pontificale, tantôt ils l'élèvent, tantôt ils l'abaissent; aujourd'hui, ils l'exaltent jusqu'à l'adoration; demain, ils la ravalent jusqu'au mépris; ils la discréditent, l'outragent, la profanent, suivant qu'il est nécessaire pour la prospérité du saint-office.

» On voit à présent quel est l'esprit de l'inquisition, quelle en est l'origine, comment elle a pris consistance, ce qu'elle a fait, ce qu'elle se propose, de quoi elle est capable, et combien elle a rapporté d'avantages à la société en poursuivant l'extirpation de l'hérésie. Faut-il s'étonner après ce qui a été dit, — et il n'est pas un homme droit qui veuille le nier, l'atténuer ou le défendre, — faut-il s'étonner que les peuples jusqu'ici les plus dociles aux lois, les plus obéissants et les plus soumis à la justice ordinaire, aient eu recours aux armes pour repousser bien loin un pareil fléau? Ils consentent volontiers que la religion soit épurée; ils le désirent et le veulent sincèrement, mais, conformément aux ordres de Dieu, suivant la règle suprême et unique. Ils protestent de leur respect pour les autorités légitimes, mais ils demandent qu'on n'exige point des choses qui offensent Dieu, qu'on ne rende point leurs consciences esclaves. Ils ne prétendent point secouer le joug auquel ils sont accoutumés, et qu'ils ont jusqu'ici supporté sans se plaindre; mais ils repoussent le mors de fer de l'inquisition, laquelle ne travaille qu'à la destruction des citoyens inoffensifs et à la confiscation des biens. On a pu trouver extraordinaire que les Aragonais aient repoussé jadis une telle institution, dans un temps où elle ne sévissait pas contre tous indistinctement, mais seulement contre les Juifs et les Maures, pour des motifs assez plausibles (*sic*). Mais quand on considère les fruits que produit cette institution depuis plus de soixante-quinze ans, il faut avouer qu'ils ne sont pas entièrement

dépourvus de sens, ceux qui mettent tous leurs efforts à se délivrer ou à se préserver d'un pareil monstre. Et ceux-là, au contraire, seraient réellement fous qui admettraient chez eux sciemment, sous le nom de pères de la foi, de pasteurs et propagateurs de la religion, les ennemis les plus acharnés de la religion et ses plus féroces persécuteurs. Que ceux donc qui ne savent pas ce qu'ils sont prennent la peine de lire attentivement, qu'ils apprennent à connaître quelques-uns de leurs artifices, — les rapporter tous serait impossible, — et qu'ils se prononcent seulement après avoir pris connaissance de ces révélations. »

Quoique le livre de Montes n'ait pour objet que le tribunal de l'inquisition de Séville, il est bien plus instructif et incomparablement plus intéressant que celui de Luis de Paramo. Ce dernier était lui-même inquisiteur, profondément versé dans la connaissance du droit canonique, et son ouvrage est d'un canoniste plutôt que d'un historien : les textes des lois qui régissaient le saint-office et les autorités citées à l'appui occupent plus des trois quarts de son livre ; le reste est consacré à des digressions théologiques, aux louanges du pouvoir, à l'exaltation des bienfaits de l'inquisition, des services éminents qu'elle a rendus et qu'elle doit rendre, et c'est à peine si l'on trouve çà et là quelques faits racontés froidement, souvent altérés, parfois tronqués à dessein ou interprétés de façon à détourner l'intérêt qui s'attache aux victimes : recueil excellent de documents pour servir à l'histoire de la juridiction inquisitoriale, mais peu utile quand on veut connaître les choses intimes, les secrets, les mystères de l'inquisition, l'intérieur de ces palais où les inquisiteurs étalaient le luxe de leur puissance et la pompe insolente de leurs cérémonies judiciaires, à côté des cellules étroites, des cachots où gémissaient tant de malheureux, en attendant que la mort vînt les délivrer des tortures. Montes a fait ce que Paramo n'avait pu songer à faire. Il a ouvert les portes à deux battants, nous a guidés à travers les sombres détours du labyrinthe, nous a introduits dans la salle d'audience, dans la chambre du tourment, nous a conduits dans chaque cellule, auprès de chaque détenu, et avant d'exposer le dénouement du drame, il nous en a raconté toutes les péripéties. En se bornant au rôle de narrateur, il nous a indignés, nous a émus, a fait naître en nous, et bien mieux qu'aucun tragique, la terreur et la pitié ; en exposant d'après sa propre expérience, d'après des faits irrécusables, les actes et les procédés du saint-office, il nous a inspiré pour cette odieuse institution un sentiment de profonde horreur et d'insurmontable dégoût.

J. M. GUARDIA.

GOETHE,

SA VIE ET SES ŒUVRES.

The Life and Works of Goethe, by G. H. Lewes. — Londres, 1855.

SECOND ARTICLE¹.

LE DOCTEUR GÆTHE.

1771-1775.

Le docteur Goethe quitta Strasbourg le 25 ou le 28 août 1771. En traversant Mannheim, il alla visiter la salle des antiquités, et en présence des moulages de la statuaire et de l'architecture grecques et romaines qu'elle renferme, il sentit faillir sa prédilection pour l'art gothique. Le groupe de Laocoon, qu'il ne connaissait encore que par le livre de Lessing, le frappa et le préoccupa surtout vivement. A Mayence, il rencontra un petit joueur de harpe qu'il invita à se rendre à la foire de Francfort, en lui promettant un logis dans la maison de son père. Heureusement il songea à prévenir *Dame Aja* de son invitation, et elle s'empressa de chercher dans le voisinage un logement et une pension pour le protégé de son fils.

Le conseiller Goethe se montra assez fier de l'arrivée du jeune docteur, dont les manières, le manque de gravité et les opinions excentriques l'étonnèrent cependant tout d'abord et finirent même par lui déplaire souverainement. L'Allemagne allait entrer dans cette période de romantisme littéraire signalée par l'*Ugolin*, de Gerstenberg, le

¹ Voir la livraison du 15 octobre 1861.

Götz de Berlichingen, de Goëthe lui-même, *les Brigands*, de Schiller. Les critiques magistrales de Lessing, l'enthousiasme shakespearien, la manie ossianesque, la résurrection des mythologies et des ballades du Nord, les parodies de Rousseau, battaient déjà en brèche les autorités constituées, au cri universel de : *Vive la nature!* Or, pour les jeunes gens, la nature était un composé de volcans et de clairs de lune, dont la force gisait dans l'explosion et la beauté dans la sentimentalité. Aussi les vrais caractères du génie étaient-ils, à leurs yeux, la révolte, la violence et le larmoiement. Tout ce qui existait était déclaré absurde, et par horreur de ces choses surannées, le génie ne devait ni épeler, ni écrire, ni agir correctement.

Avant de devenir l'un des chefs de ce mouvement *d'assaut et d'élan*, comme il fut désigné en Allemagne du titre de l'œuvre de Klinger¹, Goëthe, qui en partageait alors toutes les aspirations et les extravagances, avait déjà reçu de ses amis les surnoms d'*ours* et de *renard*. Son père, si formaliste, si posé, voyait donc d'assez mauvais œil sa sauvagerie, et son mécontentement ne se trouvait contre-balancé que par la satisfaction intérieure que lui avaient procurée les poésies, les essais, les notes et les dessins rapportés de Strasbourg par l'enfant prodigue. Il voulut lui-même les mettre en ordre, dans l'espoir qu'ils seraient publiés, mais son fils s'y refusa. Goëthe avait communiqué ses œuvres à ses amis littéraires, et ce public lui suffisait pour l'instant. Il travaillait d'ailleurs activement à *Götz de Berlichingen*, et il cherchait ainsi à oublier le chagrin et le remords que lui causait son abandon de Frédérique. Il avait écrit à celle-ci, et sa réponse lui avait « déchiré le cœur ». Il sentait malgré lui le remords, et il trompait ses propres angoisses par le travail et par de longues excursions qui le firent surnommer *le pèlerin*.

Goëthe fut-il coupable, après s'être fait aimer de Frédérique, de ne l'avoir point épousée? Et, s'il le fut, sa jeunesse, son génie doivent-ils être admis comme des circonstances atténuantes? Nous laissons à chacun le soin de vider ce procès dans le for intérieur de son sentiment personnel. « Je ne crois pas, dit M. Lewes, que l'amour de Goëthe pour Frédérique ne fût qu'une inclination passagère, comme celles qui émeuvent si souvent la jeunesse, sans creuser jamais jusqu'à l'austère pensée d'une union conjugale. C'était une passion, et Frédérique était digne de l'inspirer; mais pour aboutir au mariage, elle n'était pas assez profonde, et cela par plus d'une raison... Le charme idyllique de

¹ *Sturm und Drang*.

cette jeune fille l'avait enchanté; une intimité plus grande l'avait confirmé dans le sentiment de ses attraits, mais cette intimité contribua également à calmer sa poétique passion, en éveillant la vague appréhension qu'il était impossible d'unir à cette nature tranquille et simple son existence si riche et si variée. Le mariage était un fantôme devant lequel il recula. »

Dans la disposition d'esprit où se trouvait alors Goëthe, le séjour de Francfort et la pratique du droit lui étaient odieux. « Tout mon génie, écrivait-il à Salzmann, est employé à une entreprise qui me fait oublier Shakespeare, Homère, tout; je dramatise l'histoire du plus noble des Allemands, je défends la mémoire d'un brave homme, et le travail que cela me coûte tue le temps ici, ce qui m'est bien nécessaire en ce moment. » A part *Götz de Berlichingen*, auquel il faisait allusion dans les paroles que nous venons de citer, l'art gothique et la Bible l'occupaient également, sans parler des idées et des projets dont Schlosser, de retour de Leipzig, et Merck étaient les confidents. Le portrait de Merck, tracé par Goëthe, dans *Fiction et Vérité*¹, et le surnom de *Méphis-tophélès* qu'il lui donne sont de nature à faire mal apprécier le caractère de cet homme remarquable. Malgré son esprit sarcastique, il est certain que Merck se montra toujours pour Goëthe un admirateur ardent et généreux, en même temps qu'un ami fidèle et utile. Né en 1741 et fils d'un apothicaire, il était alors conseiller de guerre à Darmstadt, et en correspondance avec la plupart des notabilités du jour, entre autres avec Herder, qui en faisait le plus grand cas. Merck occupe une place distinguée dans l'histoire de la littérature allemande, par l'influence critique qu'il exerça sur les écrivains les plus remarquables de son temps, et par le zèle qu'il déploya à propager en Allemagne la littérature anglaise. Il avait débuté par traduire le traité *De la beauté* d'Hutcheson, le *Caton* d'Addison, et le *Voyage dans le Levant* de Shaw; aussi les néophytes shakespeariens le trouvèrent-ils prêt à partager leur enthousiasme, et ce fut lui qui, en 1772, décida Schlosser à entreprendre la publication des *Annonces scientifiques* de Francfort, et à en faire le *Moniteur* du parti. Il fut d'ailleurs un des plus actifs collaborateurs de ce recueil, dans lequel Goëthe s'exerça lui-même à la critique, et qui, devenu un centre de réunion, le mit en rapport avec un grand nombre d'hommes distingués.

Au printemps de 1772, Goëthe se rendit à Wetzlar avec *Götz* en portefeuille. C'est à Kestner, le fiancé de Charlotte, qu'il faut demander

¹ *Mémoires de Goëthe*, trad. Richelot, p. 233.

sur l'attitude de Goëthe durant ce séjour les détails curieux et intimes qui manquent dans *Fiction et Vérité*¹.

« Un certain Goëthe, de son état *doctor juris*, âgé de vingt-trois ans, fils unique d'un père très-riche, est arrivé ici au printemps pour y acquérir quelque expérience dans la pratique du droit, d'après l'intention paternelle, mais d'après la sienne, pour y étudier Homère, Pindare et tout ce que son esprit, sa manière de penser et son cœur pourraient lui indiquer.

» Les beaux esprits de l'endroit l'annoncèrent tout d'abord au public comme un des leurs, comme un collaborateur du nouveau journal scientifique de Francfort, entre parenthèses aussi comme un philosophe, et ils s'efforcèrent de devenir ses amis. Comme je n'appartiens pas à cette classe de gens ou plutôt comme je ne fréquente guère la société, je n'ai connu Goëthe que tout dernièrement et par hasard. Le secrétaire de légation Gotter, un des plus distingués de nos beaux esprits, me décida un jour à l'accompagner au village de Garbenheim, — une promenade à la mode. J'y trouvai Goëthe sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre, étendu sur le dos et causant avec quelques personnages qui l'entouraient debout : — un philosophe épicurien (de Goué, un grand esprit), un philosophe stoïcien (de Kielmansegge) et un philosophe hybride, tenant le milieu entre les deux autres (le docteur Kœnig). Goëthe s'amusait parfaitement.

» Il s'applaudit plus tard de m'avoir connu en de telles circonstances. On causa de plusieurs choses très-intéressantes. Ce jour-là, je ne le jugeai cependant que comme un homme peu ordinaire. Vous savez que je ne hâte pas mes jugements. Je lui trouvai de l'esprit, une imagination brillante, mais cela ne suffisait pas pour me le faire estimer grandement.

» Avant de continuer, je vais essayer de vous le peindre tel que j'ai appris à le mieux connaître depuis.

» Il a beaucoup de talent, un véritable génie, et c'est un homme de caractère; il possède une imagination extraordinairement vive, aussi s'exprime-t-il généralement par images et par comparaisons. Il avoue souvent lui-même qu'il parle toujours par figures et qu'il ne peut s'exprimer littéralement, mais il espère, quand il sera plus âgé, parvenir à concevoir et à formuler ses pensées avec toute leur précision.

» Il est ardent dans toutes ses affections, et il exerce pourtant un

¹ *Goëthe et Werther*, lettres de Goëthe et documents inédits publiés par Kestner. *Les Origines de Werther*, d'après des documents authentiques, par M. Armand Baschet. — Paris, Amyot, libraire, 1855.

grand pouvoir sur lui-même. Il pense noblement, et il est tellement affranchi de préjugés qu'il n'agit qu'à sa fantaisie, sans s'inquiéter si cela plaît aux autres, si c'est à la mode ou contraire aux convenances. Toute contrainte lui est odieuse.

» Il adore les enfants, et il peut s'en occuper beaucoup. Il est bizarre, et il a dans les manières comme dans ses dehors certaines choses qui pourraient le rendre désagréable. Mais il n'en est pas moins le favori des enfants, des femmes et de bien d'autres.

» Il professe un grand respect pour le beau sexe. Il n'est pas encore fixé *in principis*, et il cherche un système solide.

» A ce propos, il tient Rousseau en haute estime, sans être cependant son adorateur aveugle.

» Il n'est pas ce qu'on appelle un orthodoxe, mais ce n'est ni par orgueil, ni par caprice, ni pour jouer un rôle. Il ne s'ouvre sur certains sujets importants qu'avec de rares amis, et il n'aime pas à troubler la satisfaction que trouvent les autres dans leurs propres idées.

» Il est vrai qu'il hait le scepticisme, qu'il cherche la vérité et une conviction sur certains points essentiels, et qu'il croit même y être arrivé pour les plus importants; mais autant que j'en puis juger par mes observations, il n'en est point encore là. Il ne va pas à l'église, il ne communie pas et il prie rarement. Car, dit-il, je ne suis pas assez hypocrite pour cela.

» Parfois il paraît tranquille à l'égard de certaines questions, d'autres fois c'est tout le contraire.

» Il vénère la religion chrétienne, mais non dans la forme que lui attribuent nos théologiens.

» Il croit à une vie future, à une existence supérieure.

» Il cherche la vérité, mais il en estime le sentiment plus que la démonstration.

» Il a déjà beaucoup travaillé, grandement acquis, énormément lu, mais il a raisonné et réfléchi encore davantage. Il s'est exclusivement occupé de belles-lettres et de beaux-arts, ou plutôt de toutes les sciences, sauf celle de gagner son pain. »

Et Kestner ajoutait en marge : « Enfin, c'est un homme très-remarquable. »

Gotter, qui fut, nous venons de le voir, la cause accidentelle de la rencontre de Kestner avec Goethe, était un jeune homme de grand mérite, avec lequel Goethe se lia intimement en discutant d'art et de critique. Ils traduisirent ensemble *Le village abandonné* de Goldsmith, et sur les instances de son ami, Goethe consentit à publier quelques

poésies dans l'*Annuaire de Boie*. Ces publications le mirent en rapport avec Burger, Voss, Hölty et les comtes de Stolberg, qui se groupaient alors autour de Klopstock. Dans ces jeunes têtes fermentaient les idées d'indépendance, de liberté, de bonheur général, de justice absolue lancées dans le monde par les philosophes français; mais en Allemagne ce travail révolutionnaire ne sortit pas du domaine intellectuel. Il se traduisit par une insurrection philosophique et littéraire qui eut pour chefs Lessing, Klopstock, Kant, Herder et Goëthe lui-même.

Pour apprécier la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait alors le poëte, il faut relire *Werther*, qui n'est pour ainsi dire qu'une autobiographie. Goëthe était arrivé à Wetzlar portant encore au cœur l'image de Frédérique; il y rencontra la femme qui devait lui faire oublier la fille du pasteur de Sesenheim. Charlotte Buff, âgée de seize ans, était douée d'un grand bon sens, de vertus domestiques, et d'un courage patient qui lui avaient permis, à la mort de sa mère, survenue deux ans auparavant, de se charger avec succès de la conduite de la maison de son père, de l'entretien et de l'éducation de ses frères et sœurs. Elle était fiancée à Kestner, secrétaire de la légation de Hanovre, âgé de vingt-quatre ans, calme, rangé, un peu formaliste, raisonnable, instruit, et dont l'Albert de *Werther* n'offre en réalité qu'un portrait parodique. Après nous avoir dit comment il fit la connaissance de Goëthe, c'est encore Kestner qui nous racontera la première entrevue de son ami avec Charlotte.

« Il advint que Goëthe assista à un bal campagnard où je me trouvais avec ma fiancée. Je ne pus m'y rendre qu'assez tard et je ne partis à cheval qu'après eux. Ma fiancée s'y rendit donc en voiture avec quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait le docteur Goëthe, qui vit ainsi Lotte pour la première fois. Il est très-savant, il a fait des aspects physiques et moraux de la matière l'objet principal de ses études, et il en a recherché la véritable beauté. Nulle femme ne lui avait plu ici. Lotte, tout d'abord, attira son attention. Elle est jeune, et, sinon d'une beauté régulière, elle possède un visage attrayant. Son regard, aussi clair qu'une matinée de printemps, l'était spécialement ce jour-là, car elle adore la danse. Elle était gaie et très-simplement vêtue. Il remarqua son sentiment de la beauté de la nature et son esprit franc, — que j'appellerais plutôt de l'humour. Il ignorait qu'elle fût ma fiancée. Je n'arrivai que quelques heures plus tard, et c'est notre habitude en public de ne nous témoigner que de l'amitié. Goëthe fut excessivement gai, — il l'est souvent, bien que parfois il se montre mélancolique, — et Lotte le fascina d'autant plus complètement qu'elle ne s'en donna

pas la peine, et qu'elle se livra entièrement au plaisir du moment. Le lendemain, Goethe nécessairement lui rendit visite. Il n'avait vu en elle qu'une aimable fille, folle de danse et de plaisir; il la vit alors sous un tout autre et très-préférable aspect : — dans ses occupations domestiques. »

Voilà Goethe amoureux de Charlotte, cela va sans dire. Kestner appréciait ainsi l'amour de son ami et la conduite de sa fiancée :

« Lotte n'est pas strictement ce que l'on appelle en général une beauté brillante; elle l'est pour moi, et c'est une femme assez séduisante pour être entourée d'une troupe d'admirateurs, vieux et jeunes, graves et gais, spirituels et sots. Mais elle sait les convaincre bientôt qu'il n'y a de salut pour eux que dans la fuite ou l'amitié. Je vous parlerai de l'un d'eux, — le plus remarquable, — parce qu'il a conservé quelque influence sur nous. Un adolescent par l'âge (vingt-trois ans), mais par le savoir, le développement de ses facultés intellectuelles et morales, un homme fait, un génie extraordinaire et un caractère, se trouvait ici pour pratiquer le droit, — à ce que croyait sa famille, — mais en réalité pour suivre les traces de la nature et de la vérité, et pour étudier Homère et Pindare. Le travail lui était inutile comme moyen d'existence. Quelque temps après son arrivée et tout à fait par hasard, il se rencontra avec Lotte et il découvrit en elle son idéal. Il la vit d'abord sous son aspect joyeux, mais il s'aperçut bientôt que ce n'était pas son meilleur; il apprit à apprécier ses vertus domestiques, et bref, il devint son adorateur. Il ne tarda pas à connaître qu'elle ne pouvait lui accorder que son amitié, et la conduite de Lotte envers lui a été admirable. La coïncidence de nos goûts et une fréquentation plus suivie établirent entre nous les liens de l'amitié la plus intime. Forcé de renoncer à tout espoir à l'égard de Lotte et y ayant renoncé *lui-même*, il ne put cependant, malgré toute sa philosophie et son orgueil naturel, se maîtriser assez pour réprimer complètement son amour. Il possède des qualités qui eussent pu le rendre dangereux pour toute femme douée de sensibilité et de goût. Mais Lotte sut en agir avec lui de façon à n'encourager aucun vain espoir et à le forcer en même temps à admirer sa conduite. Sa tranquillité d'esprit en souffrit; il se passa quelques scènes remarquables où la tenue de Lotte augmenta mon respect pour elle, et lui-même me devint plus précieux comme ami. Mais je m'étonnai souvent que l'amour pût faire d'aussi étranges créatures des hommes les plus forts et les plus maîtres d'eux-mêmes. Je le plains, et j'eus à soutenir plus d'une lutte intérieure. D'une part, il me semblait que je ne serais jamais en position de

rendre Lotte aussi heureuse que lui; mais, d'autre part, je ne pouvais endurer la pensée de la perdre. Ce dernier sentiment l'emporta, et je n'ai jamais pu apercevoir chez Lotte l'ombre d'un pareil combat. »

Aucun lien légal n'existait encore entre Kestner et Charlotte, mais confiant dans l'honneur de son aîné et dans la loyauté de sa fiancée, Kestner ne ressentit et ne montra jamais la moindre jalousie de leurs relations. Et pourtant Goethe se trouvait constamment chez Lotte, où sa présence était une fête pour les enfants, qu'il amusait en leur racontant des histoires.

Dans le cercle des connaissances de Goethe à Wetzlar, vivait un jeune homme blond, aux yeux bleus et doux, aux traits mélancoliques, qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. Fils du vénérable abbé de Riddagshausen, il s'appelait Jérusalem, et attaché comme secrétaire à la légation de Brunswick, il se trouvait être le collègue de Goué. Il était très-versé dans la littérature anglaise, et Lessing l'honorait de son amitié. Son humeur mélancolique l'amena à méditer sur le suicide, qu'il défendit sur le terrain spéculatif, et cette déplorable tendance s'accrut chez lui par suite de la malheureuse passion que lui inspira la femme d'un ami. La vie solitaire de Jérusalem ne permit pas à Goethe de le voir souvent, mais il le connut assez cependant pour trouver en lui des matériaux qu'il mit en œuvre plus tard dans *Werther*. L'amour malheureux de Jérusalem et la passion malheureuse de Goethe auraient dû, ce semble, les rapprocher, mais chez Goethe c'était plutôt le poète que l'homme qui était amoureux; aussi trouvait-il un certain charme à son malheur. Lotte excitait son imagination; sa beauté, sa douce gaieté, ses manières affectueuses l'encharmaient, et le romanesque de sa situation en augmentait le ravissement par l'insouciance sécurité qu'il lui donnait à l'égard de ses sentiments.

Au mois d'avril 1772, Goethe fit une excursion à Giessen pour y voir le professeur Hœpfner, un des collaborateurs les plus actifs des *Annales scientifiques de Francfort*. Il y rencontra Merck, qu'il ramena à Wetzlar, et qu'il présenta à Charlotte. Loin de demeurer insensible au mérite de sa bien-aimée, comme le prétend Goethe¹, Merck écrivait, après l'avoir vue : « J'ai trouvé aussi l'amie de Goethe, cette fille dont il parle avec tant d'enthousiasme dans toutes ses lettres. Elle mérite réellement tout ce qu'il pourra dire de bien sur son compte (*sic*). » Il est vrai qu'il crut devoir cacher son admiration à Goethe, et qu'il

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 230.

l'exaspéra en préférant à Charlotte une de ses amies et en le grondant très-sérieusement de n'avoir pas courtoisé cette « superbe femme » qui, disait-il, avait en outre le mérite d'être libre. La position de Goethe devenait en effet de jour en jour plus intolérable, et Merck, qui l'avait compris, s'efforça d'en hâter le dénouement. Il obtint enfin de son ami la promesse de l'accompagner dans une excursion sur le Rhin, et il alla l'attendre à Coblenz.

Le journal de Kestner renferme sur le départ de Goethe les détails ci-après :

« 10 septembre 1772. — Le docteur Goethe a dîné aujourd'hui avec moi dans le jardin ; j'ignorais que ce fût pour la dernière fois. Dans la soirée, le docteur Goethe est venu à la *maison teutonique*. Nous eûmes, Lotte, lui et moi, sur la vie future, sur le départ et le retour des âmes, une remarquable conversation qui fut engagée par Lotte et non par lui. Nous convinmes que le premier d'entre nous qui mourrait reviendrait, s'il le pouvait, donner aux survivants des renseignements sur l'autre vie. Goethe était très-abattu, car il comptait partir le lendemain matin.

» 11 septembre 1772. — Goethe est parti ce matin à sept heures, sans nous dire adieu. Il m'envoya un billet avec quelques livres. Il nous avait prévenus depuis quelque temps qu'il ferait, vers cette époque, un voyage à Coblenz, où l'attendait le payeur en chef de l'armée, Merck, et qu'il partirait inopinément sans prendre congé de nous. Je m'y attendais donc. Mais j'ai pourtant senti, — et senti au profond de l'âme, — que je n'y étais pas préparé. Je rentrai chez moi dans la matinée. « Le docteur Goethe a envoyé ceci à dix heures. » Je vis les livres et le billet, et, à la pensée qu'ils me disaient : « Il est parti », — je me sentis tout démoralisé. Peu de temps après, Hans vint me demander s'il était réellement parti. La conseillère intime Langen avait envoyé sa bonne chez Lotte pour lui dire qu'il était fort cavalier au docteur Goethe d'être ainsi parti sans prendre congé d'elle. Lotte lui fit répondre : « Que n'éleviez-vous mieux votre neveu ? » Pour s'assurer du fait, Lotte envoya chez Goethe une boîte qu'il lui avait donnée. Il n'y était plus. Au milieu de la journée, la conseillère intime Langen fit dire à Lotte qu'elle instruirait la mère de Goethe de la conduite de son fils. Dans la *maison teutonique*, tous les enfants répétaient : « Docteur Goethe est parti ! ». Vers midi, je causai avec M. Von Born, qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à Brunnfels. — Goethe lui avait répété notre conversation de la soirée précédente. Il était très-abattu. Dans l'après-midi, je portai à Lotte le billet de Goethe. Elle était affligée de son départ, et les larmes lui vinrent aux yeux en lisant sa

lettre. C'était pourtant une satisfaction pour elle, qu'il fût parti, puisqu'elle ne pouvait lui accorder l'affection qu'il désirait. Nous ne parlâmes que de lui; je ne pouvais en réalité penser à autre chose, et je pris sa défense contre une personne mécontente de la manière dont il s'était éloigné; je le fis même avec beaucoup de chaleur. Plus tard, je lui écrivis ce qui était survenu après son départ. »

Voici la lettre de Goëthe à Kestner, et le billet à Charlotte qu'elle renfermait :

« Il est parti, Kestner; quand vous tiendrez cette lettre, il sera parti! Remettez le billet ci-joint à Lotte. J'étais parfaitement calme, mais votre conversation m'a brisé en mille pièces. En ce moment je ne puis que vous dire adieu. Si j'étais resté un instant de plus avec vous, je n'aurais pas pu me contraindre. Maintenant, je suis seul et je pars demain. Oh! ma pauvre tête! »

« *Goëthe à Lotte.* — J'espère certainement revenir, mais Dieu sait quand! O Lotte, qu'a senti mon cœur pendant que vous parliez, lui qui savait comme moi que je vous voyais pour la dernière fois? Non, ce n'était pas la dernière fois, et pourtant je pars demain. Il est parti! Quel démon vous a suggéré cette conversation? Tandis que vous attendiez l'expression de mes sentiments, hélas! ce qui me tenait au cœur était ici-bas, c'était votre main que j'embrassais pour la dernière fois, c'était cette chambre, où je ne rentrerai plus, et votre cher père, qui m'a reconduit à la porte pour la dernière fois. Je suis seul maintenant, et je puis pleurer. Je vous quitte heureuse et je resterai dans votre cœur. Et je vous reverrai, — mais *pas demain, n'est-ce pas jamais?* Dites à mes garçons : Il est parti. Je ne puis en dire davantage. »

Goëthe, après avoir adressé ses bagages à Coblenz, chez madame de Laroche, où il devait retrouver Merck, fit le voyage à pied, en descendant la Lahn. Les bords pittoresques de cette rivière le charmèrent et réveillèrent en lui le désir d'être peintre. Il voulut consulter le sort pour savoir s'il devait ou non se vouer à l'art, et dans ce but il lança un couteau dans la Lahn, après avoir arrêté que s'il le voyait tomber à l'eau il suivrait ses désirs artistiques, mais que si les osiers à travers lesquels coulait la rivière lui dérobaient l'endroit de la chute, il renoncerait à la peinture. Ce fut ce qui arriva; seulement Goëthe, ayant aperçu distinctement l'eau déplacée par le couteau jaillir à une grande hauteur, trouva la réponse de l'oracle équivoque, et demeura dans le doute sur ce qu'il avait à faire¹. Cette anecdote rappelle ce passage des

¹ *Mémoires de Goëthe*, trad. Carlowitz, t. I, p. 291.

Confessions de Rousseau, publiées quatre ans auparavant (1768), où Jean-Jacques raconte qu'il jeta une pierre contre un arbre pour savoir s'il serait damné. S'il touchait l'arbre, signe de salut; s'il le manquait, signe de damnation. Heureusement il l'atteignit, « ce qui, véritablement, dit-il, n'était pas difficile, car j'avais eu le soin de le choisir fort gros et fort près ».

Arrivé à Ems, Goëthe descendit la rivière en bateau, et il fut reçu à bras ouverts par la famille du conseiller intime de Laroche, à laquelle il avait été annoncé par Merck. Il séduisit la mère par ses tendances littéraires, le père par son entrain et son grand sens, et les filles par sa jeunesse et sa poésie. Madame de Laroche, les premières amours de Wieland, avait écrit un roman dans le genre de Richardson, l'*Histoire de mademoiselle de Hernheim*, dont Goëthe rendit compte dans les *Annales scientifiques* de Francfort. On ne sait si cet acte de complaisance lui fut arraché par madame de Laroche ou par sa fille Maximilienne, mais il est certain que les charmes et les yeux noirs de cette jeune personne avaient impressionné vivement le cœur du critique. Goëthe se livra donc au plaisir de sentimentaliser avec elle comme s'il ne venait pas de laisser Lotte à Wetzlar, et telle était sa mobile nature qu'en descendant le Rhin avec Merck et sa famille, il jouit de son voyage et il admira en poëte Rheinfels, Saint-Goar, Bacharach, Bingen, Elfeld et Biberich, sans plus songer, pour l'instant, à Charlotte ni à Maximilienne. Cependant le souvenir de Charlotte était resté au plus profond de l'âme, comme le prouvent assez la correspondance du fugitif avec les fiancés de Wetzlar, et surtout le roman de *Werther*, où déborda si éloquentement la passion refoulée.

De retour à Francfort, Goëthe s'occupa de droit, des lettres et de peinture. Il acheta à des Italiens ambulants une collection de modèles de l'antique en plâtre, pour raviver, autant que possible, l'impression qu'il avait éprouvée à Mannheim, et, tout en étudiant les peintres flamands, il se mit à copier des natures mortes. Son père, charmé de le voir se livrer avec assiduité à la jurisprudence, fermait volontiers les yeux sur les autres occupations de celui qu'il appelait une « singulière créature », et qui publiait alors dans les *Annales de Francfort* des travaux sur la poésie, la théologie, et même sur la politique. Dans un de ces articles, Goëthe répondait ainsi au reproche souvent adressé aux Allemands de n'avoir ni patrie, ni patriotisme : — « Quand nous possédons dans le monde un lieu où reposer avec ce qui nous appartient, un champ pour nous nourrir, une maison pour nous abriter, n'avons-nous pas une patrie? Dans chaque cité, des milliers d'individus ne

possèdent-ils pas ces biens? Et ne vivent-ils pas heureux dans leur petite sphère? A quoi bon alors ces vains efforts vers un sentiment qui n'est, chez certaines nations et à certaines époques seulement, que le résultat d'un concours de circonstances? Le patriotisme romain! Dieu nous en préserve comme de devenir géants! Avec un pareil patriotisme, nous ne saurions trouver un siège pour nous asseoir, ni un lit pour nous coucher! »

Au moment même où Goethe articulait cette opinion, qu'il soutint d'ailleurs toute sa vie, il eût pu passer pour un ardent patriote, car il refaisait *Goetz de Berlichingen*, qui lui avait semblé pécher contre l'unité de composition. En quelques semaines, il eut terminé ce nouveau travail, et, sur les instances de Merck, il se décida à publier son drame. Faute d'un éditeur, Goethe fournit le papier, Merck se chargea des frais d'impression, et *Goetz de Berlichingen* parut enfin. Son succès fut immense. L'esprit de liberté qui animait cette œuvre, le mépris de la critique française qu'elle affichait, son originalité et sa puissance soulevèrent un enthousiasme général en Allemagne. Les salons et les tavernes le proclamaient un chef-d'œuvre. Les imitations se produisirent avec une étonnante rapidité, et les théâtres retentirent du tapage des armures, tandis que les rayons des bibliothèques plièrent sous le poids du moyen âge ressuscité. Un honnête éditeur vint lui-même trouver Goethe pour lui commander, moyennant un beau salaire, une douzaine de pièces dans le genre de *Goetz*. Cette candide démarche divertit fort Goethe, qui toutefois ne crut pas devoir y obtempérer.

Goetz de Berlichingen est l'œuvre la plus remarquable de ce mouvement romantique impétueux et quelque peu désordonné, dont les titaniques aspirations et les souvenirs rétrospectifs ne furent pas d'ailleurs les seuls caractères. Cette période littéraire, en Allemagne, fut également atteinte d'un sentimentalisme malsain, et Goethe, le grand représentant de la poésie de son époque, le secrétaire de son siècle, a produit les deux chefs-d'œuvre qui en réalisent les tendances. A côté de *Goetz* l'insurgé se dresse Werther le rêveur; mais ces deux ouvrages s'élèvent au-dessus des extravagances périssables des contemporains. Expression idéale de leur temps, ils sont affranchis de la maladie qui le corrompait, comme Goethe l'était lui-même de la faiblesse des Jacobi, des Klinger, des Wagner et des Lenz, dont il suffit d'étudier le caractère et les livres pour apprécier l'abîme qui les séparait de l'auteur de *Werther*.

L'agitation de cette étrange époque était malade, et ses extrava-

gances avaient, en plus d'un sens, le caractère de symptômes morbides. Lettres, mémoires, romans, témoignaient d'une étude intime et malsaine de soi, tendance suffisante pour exciter à la réaction les esprits vigoureux. Les sentiments les plus respectables s'y produisaient sous un aspect factice, et ceux qui ne l'étaient pas s'épalaient avec orgueil. On n'y parlait de la nature qu'avec un enthousiasme hystérique. On y prodiguait les larmes et les caresses avec effusion et pour les plus futiles motifs. A Cobourg, des niais sentimentaux avaient institué un *ordre de la miséricorde et de l'expiation*. Leuchsenring, que Goëthe a pris pour objet de satire dans le *Pater Brey*, avait fondé une société secrète dite *l'ordre du sentiment*, et à laquelle les cœurs tendres tenaient à honneur de se faire affilier. On défilait fantastiquement l'amitié. On invitait les âmes tremblantes à s'unir d'un amour fraternel, non sur le terrain solide de l'affection et des services mutuels, mais sur les bases imaginaires d'une communion idéale — « d'où naquit, disait spirituellement Jean-Paul, un amour universel des hommes et des bêtes, — les critiques de revues exceptés ». Il va sans dire que le mariage ne pouvait convenir à des sceptiques qui mettaient tout en question, à des législateurs littéraires qui imposaient au génie, comme premier commandement, « d'aimer son voisin et sa femme pareillement ». Si nous ajoutons que l'antiquité était condamnée au nom de la doctrine du progrès et de la supériorité des modernes sur les anciens, que de nouvelles institutions étaient réclamées de toutes parts, que la liberté de penser et d'agir servait de mot de ralliement en littérature, dans l'art, en philosophie et en politique, nous aurons suffisamment indiqué le caractère des tendances qui avaient envahi les lettres, tendances analogues, d'ailleurs, à part la sentimentalité toute germanique, à celles qu'offrit plus tard le romantisme français.

Revenons donc à Goëthe, qui avait quitté Wetzlar pendant l'automne de 1772, et dont la correspondance avec Kestner et Charlotte est remplie d'aveux passionnés et de tendres souvenirs ¹. Ces lettres sont d'un style incorrect, d'une orthographe capricieuse, car le génie dédaignait alors d'écrire correctement; mais la nature affectueuse qui les inspire, la tendresse réciproque qui les anime et dont elles témoignent, appartiennent bien en propre à leur auteur. « Dieu vous bénisse, cher Kestner, et dites à Lotte que je crois souvent pouvoir l'oublier, mais il m'arrive une rechute, et je suis plus mal que jamais. » Goëthe aspirait à s'asseoir de nouveau aux pieds de Charlotte et à jouer avec les enfants.

¹ *Les Origines de Werther*, par M. A. Baschet.

Il subissait l'influence d'une mélancolie toute poétique, et si une idée de suicide lui traversait l'esprit, il ne tardait pas à en rire lui-même. « J'avais, dit-il dans son autobiographie, une belle collection d'armes où se trouvait un magnifique poignard. Je le mettais tous les soirs près de mon lit, et, avant d'éteindre ma lumière, j'essayais d'en enfoncer la pointe aiguë de quelques pouces dans ma poitrine. Mais comme je n'en vins pas à bout, je me moquai de moi-même, je chassai toutes mes idées hypocondres, et je me décidai à vivre¹. » Goethe jouait donc avec le suicide, qui rentrait dans la mode du jour, mais il n'y songea jamais très-sérieusement. En octobre 1772, il écrivait à Kestner, en recevant la nouvelle erronée que son ami de Goué venait de se brûler la cervelle : « Racontez-moi tout ce que vous savez sur la mort de Goué. J'honore un tel acte, je plains l'humanité, et je laisse les Philistins commenter le fait en fumant et en disant : Là, vous voyez bien ! Cependant j'espère ne jamais moi-même affliger mes amis par une pareille mort. » Au mois de novembre, il passa trois jours à Wetzlar avec Schloesser, dans un enthousiasme fiévreux, mais plein de délices. A son retour à Francfort, il écrivit à Kestner : « Il était assurément grand temps que je partisse. Hier soir j'eus de criminelles pensées en me trouvant sur le sofa..., mais en me rappelant combien votre accueil a dépassé toutes mes espérances, je me sens très-calme. J'arrivai avec un cœur pur, chaud et plein de tendresse chez Kestner, et c'est une souffrance infernale que de n'être pas reçu avec l'esprit qui vous anime. Mais à présent, — que Dieu vous accorde toute une vie pareille à ce qu'ont été pour moi ces deux jours ! »

La mort de Goué n'avait été qu'un faux bruit, le suicide de Jérusalem fut une réalité. En l'apprenant, Goethe écrivit à Kestner :

« Malheureux Jérusalem ! Cette nouvelle a été pour moi aussi terrible qu'inattendue. Il m'a été affreux de la recevoir en même temps que le plus agréable cadeau d'amour. Malheureux jeune homme ! Mais le diable, ou plutôt les hommes infâmes qui ne goûtent que la paille de la vanité, qui ont dans le cœur le démon de l'idolâtrie et qui surmènent et ruinent nos facultés, sont seuls coupables de ce... de notre malheur. Si le prêtre maudit cet innocent, que Dieu me pardonne de lui souhaiter de se casser le cou comme Héli. Pauvre jeune homme ! Au retour d'une promenade au clair de lune, je l'avais rencontré et je m'étais dit : Il est amoureux. Lotte doit se rappeler que je ris à ce propos. Dieu sait que l'isolement a miné son cœur, et que depuis sept

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 246.

ans je le connaissais. Je lui ai peu parlé. En partant, je lui ai emporté un livre que je garderai toute ma vie, ainsi que son souvenir. »

Gœthe reçut en novembre 1772 le récit détaillé des derniers jours de Jérusalem, que lui envoya Kestner¹, mais il ne songea à écrire *Werther* qu'en 1774.

Quand arriva l'époque fixée pour le mariage de Charlotte, Gœthe voulut se charger du don des alliances; il écrivit à Kestner en les lui envoyant : « Je suis tout à vous, mais dès à présent je ne tiens plus à voir ni vous ni Lotte; j'enlèverai même son portrait de ma chambre le jour de son mariage, et je ne l'y replacerai que lorsque j'apprendrai qu'elle est mère. A ce moment commencera pour moi une nouvelle ère, pendant laquelle je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, — peut-être un peu, il est vrai, à cause d'elle, mais cela n'y fera rien. Si vous me choisissez pour parrain, mon esprit planera sur votre garçon, et il deviendra fou d'une jeune fille qui ressemblera à sa mère. » Cette lettre renfermait un billet adressé à Charlotte : « Que mon souvenir et cet anneau vous accompagnent toujours dans votre bonheur ! Chère Lotte, dans quelque temps d'ici nous nous reverrons, vous avec cette alliance au doigt, et moi, comme toujours, tout à vous. Je ne sais de quel nom ou prénom signer ce billet. Vous me connaissez. » En apprenant la célébration du mariage de Kestner : « Dieu vous bénisse, lui écrivit-il, vous m'avez surpris. J'avais eu l'intention de faire le vendredi saint un saint sépulcre et d'y ensevelir le portrait de Lotte. Mais il est encore suspendu près de mon lit, et il y restera jusqu'à ma mort. Soyez heureux. Saluez pour moi votre ange et sa sœur Lenchen, qui sera une seconde Charlotte et qui s'en trouvera bien. Quant à moi, j'erre dans un désert sans eau, n'ayant pour ombre que mes cheveux et pour source que mon sang. » La demoiselle d'honneur apporta à Gœthe le bouquet de noces de Charlotte, et il en attacha une fleur à son chapeau pour aller se promener mélancoliquement à Darmstadt. Quelques jours après, il écrivait de nouveau à Kestner : « Quand vous ai-je envié Lotte dans le sens charnel ? Car, pour ne pas vous l'envier dans le sens spirituel, il eût fallu être un ange sans poumons et sans foie. J'ai cependant un secret à vous dévoiler, il faut que vous sachiez et que vous considériez ceci. Lorsque je m'attachai à Lotte, et vous savez que ce fut de tout cœur, Born m'en parla, comme on a l'habitude de le faire de ces choses-là : « Si j'étais Kestner, me dit-il, cela ne me conviendrait pas. Comment cela finira-t-il ? Vous lui coupez l'herbe sous

¹ *Les Origines de Werther*, par M. A. Baschet, p. 35.

le pied, etc. » Je lui répondis alors en propres termes, un matin, dans sa chambre : « Il est vrai que je suis assez fou pour considérer Lotte comme une fille remarquable; mais si elle m'abusait et devenait semblable à la généralité des jeunes personnes, et si elle se servait de Kestner comme d'un capital propre à faire valoir ses charmes, le premier moment que je le découvrirais et qui la rapprocherait de moi serait le dernier de nos relations. » Et ceci, je le lui affirmai sous serment. Entre nous et sans vanité, je comprends un peu Lotte, et vous savez combien j'ai aimé et je continuerai d'aimer jusqu'à la fin du monde la personne, tout ce qu'elle a vu et touché, et les lieux où elle a vécu. Jugez maintenant à quel point je suis et je dois être envieux de vous. Car ou je suis un fou, ce qu'il m'est difficile de croire, et elle serait alors la plus subtile des fourbes, ou bien elle est — la Lotte, la vraie Lotte dont nous parlons..... Ma pauvre existence est pétrifiée comme un roc aride. Je perds tout cet été. Merck part, ma sœur également, et je reste seul. »

Le mariage de sa sœur Cornelia avec Schlosser, le départ de Merck et la mort d'un ami étaient venus en effet augmenter la mélancolie que le mariage de Lotte avait inspirée à Goethe. Il n'en travailla pas moins avec ardeur, et, parmi les travaux de cette époque, doit prendre place, en dépit de son assertion contraire¹, un drame sur le prophète de l'islamisme, dont il n'a malheureusement écrit que le plan² et la poésie publiée en 1774 dans l'*Annuaire de Boie*, sous le titre de *Chant de Mahomet*³. Goethe trouvait d'ailleurs quelques consolations auprès de Maximilienne de Laroche, qui venait d'épouser M. Brentano, un riche négociant de Francfort beaucoup plus âgé qu'elle, et de plus père de cinq enfants. Goethe était admis dans l'intimité du mari et de la femme, qui le prenaient à tour de rôle pour arbitre dans les querelles fréquentes qui s'élevaient entre eux. « Il joue avec les enfants, écrivait Merck, et accompagne le clavecin de madame avec la basse. M. Brentano, quoique assez jaloux pour un Italien, l'aime et veut absolument qu'il fréquente la maison.... Il a la petite madame Brentano à consoler sur l'odeur de l'huile, du fromage, et les manières de son mari (*sic*). » Loin de nous la pensée de mettre en doute la pureté des tendres relations de Goethe avec madame Brentano. Nous ajoutons foi entière à son assertion « qu'il ne se mêla rien de passionné à leur commerce », mais à coup sûr leur intimité était au moins dangereuse, si nous en

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, p. 264.

² *Ibid.*

³ *Poésies de Goethe*, trad. H. Blaze, p. 93.

jugeons par ce passage d'une lettre de Goëthe à madame Jacobi : « Je vais bien, chère dame, et merci de votre double et triple lettre. Les trois dernières semaines n'ont été qu'agitation, mais nous sommes maintenant aussi contents et heureux que possible. Je dis *nous*, parce que, depuis le 15 janvier, pas une branche de mon existence n'a été solitaire. Le destin, que j'ai si souvent vilipendé, je l'appelle courtoisement aujourd'hui le beau, le sage destin ; car depuis le départ de ma sœur, voici le premier de ses dons qui peut se dire une compensation. La Max est toujours le même ange, dont les simples et charmantes qualités attirent à elle tous les cœurs, et le sentiment qu'elle me fait éprouver — et dont son mari pourrait à bon droit être jaloux — renferme aujourd'hui la joie de mon existence. Brentano est un digne garçon, d'un caractère franc et solide, et qui ne manque pas de bon sens. Les enfants sont gais et aimables. »

Donc, nulle pensée de suicide chez Goëthe, qui publiait alors la pièce satirique *les Dieux, les Héros et Wieland*, — que cet excellent homme eut l'esprit d'accueillir en riant, et de recommander même chaudement dans *le Mercure allemand*. Il écrivait à Kestner :

« Je ne puis vous blâmer d'aller dans le monde et de fréquenter les grands et les hommes influents. Leur commerce est toujours avantageux pour celui qui sait convenablement en user. J'honore la poudre, ne fût-ce que pour la puissance de me précipiter à terre un oiseau qui plane dans les airs.... Ainsi, au nom de Dieu, continuez, et ne vous inquiétez pas de l'opinion des autres. Fermez votre cœur à vos ennemis et à vos flatteurs.... O Kestner ! je suis en excellente disposition d'esprit, et si je ne vous ai pas à mes côtés, au moins ai-je toujours devant moi tous ceux qui me sont chers. La société des âmes nobles a été jusqu'ici le plus grand bonheur que j'aie rencontré. Et maintenant parlons de mon cher *Gätz* ! J'ai foi dans sa vigoureuse nature, il vivra. C'est un enfant de l'humanité, et un des meilleurs, malgré ses nombreux défauts. Beaucoup lui reprocheront sa toilette et les excentricités de son caractère. Il m'en revient, malgré cela, tant de louanges que j'en suis étonné. Je ne pense pas écrire de sitôt rien qui puisse trouver comme lui son public. En attendant, je travaille dans l'espoir de laisser quelque chose de durable dans le tourbillon des choses. »

Kestner l'ayant invité à venir se fixer en Hanovre et à y solliciter une place, Goëthe lui répondit le 25 décembre 1773 : « Mon père ne s'opposerait nullement à ce que j'acceptasse un emploi à l'étranger, et nul espoir ni désir d'en trouver un ne me retient ici ; mais, cher Kestner, mes talents et mes facultés me sont trop nécessaires pour

mes propres desseins. J'ai l'habitude de suivre mes instincts, et je ne saurais servir aucun prince. » Six semaines après, Goethe rencontra, il est vrai, celui au service duquel il devait entrer deux ans plus tard. Le 11 février 1774, Knebel rendait visite au poète, déjà illustre par son *Goetz de Berlichingen*, et l'informait que Charles-Auguste et Constantin de Weimar désiraient le voir. Goethe se rendit auprès de Leurs Altesses; il en reçut l'accueil le plus flatteur, dîna à leur table et leur promit de les rejoindre à Mayence, où il alla en effet passer quelques jours dans la société des deux jeunes princes.

Au mois de mai 1774, il apprit avec joie que Charlotte était mère d'un garçon qui porterait le nom de Wolfgang, et le 16 juin il lui écrivit : « Je vous enverrai prochainement un ami qui me ressemble beaucoup et que vous recevrez bien, je l'espère; il s'appelle Werther, il est et il était..., mais il vous expliquera cela lui-même. » Goethe venait en effet de se mettre à écrire *Werther*, qu'il acheva rapidement en un mois, et dont il adressa un exemplaire à Charlotte au mois de septembre 1774, avec ce billet :

« Lotte, tu sentiras, en le lisant, combien ce petit livre m'est cher, et cet exemplaire m'est aussi précieux que s'il était unique dans le monde. Il faut que tu le possèdes, Lotte; je l'ai baisé cent fois; je l'ai gardé enfermé pour que personne n'y touchât. O Lotte! je te prie de ne le montrer qu'à Meyer; il doit être livré au public pendant la foire de Leipzig. Je désire que chacun de vous le lise seul, toi à part, — Kestner à part, — et que vous m'écriviez chacun un petit mot sur lui. Lotte, adieu, Lotte! »

L'effet de *Werther* fut prodigieux. Jamais roman n'avait frappé et charmé le monde à ce point. Son succès fut immense dans toutes les classes de la société. « Vous ne me supposez pas capable, écrivait Zimmermann, d'avoir tardé une minute à dévorer ce roman si vrai, si naturel, si ressemblant à tout ce qu'on a senti mille et mille fois dans sa vie, et cependant la lecture du premier tome m'a donné tant d'émotion, elle a remué et fait frémir tellement toutes les cordes de mon âme, qu'il m'a fallu reposer quinze jours avant d'avoir le courage d'entamer le second, dont la lecture a été pareillement l'affaire d'un instant. » Et plus tard, Kotzebue disait dans ses *Mémoires* : « Je ne puis trouver de mots pour exprimer les émotions suprêmes qu'excita dans mon âme ce merveilleux roman philosophique. Dès cet instant, je vouai à son auteur un attachement si enthousiaste, qu'à sa demande j'aurais volontiers plongé ma main au feu pour en retirer la boucle de son soulier. »

Quelques critiques élevèrent cependant la voix, mais leurs paroles se perdirent dans le bruit des applaudissements universels. Lessing, qui redoutait l'effet d'une pareille apologie du sentimentalisme, réclama de Goëthe un froid épilogue comme contre-poison. « Allons, mon cher Goëthe, lui écrivit-il, faites-nous un chapitre final, et plus cynique il sera mieux il vaudra. » L'aristarque de Berlin, Nicolaï, publia une parodie intitulée *les Joies du jeune Werther*, dans laquelle le héros, après s'être tiré un coup de pistolet chargé de sang de coq, épouse Charlotte et vit heureux le reste de ses jours.

Goëthe s'inquiéta peu de ces critiques; mais, ce qui le toucha et le surprit, ce fut l'accueil fait à *Werther* par Kestner et Charlotte. Ses amis s'étaient sentis froissés à voir ainsi livrer à la publicité leur histoire travestie. *Werther* touchait, en effet, de trop près à la réalité pour ne pas les atteindre dans ses parties fictives. Les personnages étaient frappants sans être vrais. Kestner et sa femme, que le public reconnut tout d'abord, se virent ainsi placés dans un faux jour, et l'indiscrétion de Goëthe les blessa profondément. Kestner lui en écrivit franchement¹, et sa lettre, empreinte d'un mécontentement tempéré par la dignité de l'homme et le souvenir d'une ancienne amitié, n'a nullement le caractère niais et ridicule que M. A. Baschet s'est plu, fort à tort d'ailleurs, à attribuer aux lettres et à la personne de Kestner dans ses *Origines de Werther*.

Goëthe répondit tout de suite à Kestner pour s'excuser de ses torts involontaires, et son ami lui envoya son pardon. En le recevant, Goëthe prit la plume :

« J'ai là ta lettre, Kestner; j'ai là ta lettre sur un pupitre, dans un atelier de peinture, — car j'ai commencé hier à peindre à l'huile, — et je dois t'en remercier. Merci donc, cher ami. Tu es toujours le même brave cœur. Oh! que ne puis-je te sauter au cou, me jeter aux pieds de Lotte une minute, une seule minute, et tout serait expliqué; toutes les choses disparaîtraient que je ne saurais vous faire comprendre avec des rames de papier. Oh! incrédules! m'écrierais-je; ô âmes de peu de foi! Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne compteriez pas comme un sacrifice la part que vous y avez eue. Voici une lettre, lis-la et dis-moi pieusement ce qu'elle t'aura fait éprouver. Tu m'envoies celle de Henning; il ne me condamne pas, il m'excuse. Cher frère, cher Kestner! si vous voulez attendre, vous serez satisfaits. Je ne voudrais pas, pour le salut

¹ *Les Origines de Werther*, par M. A. Baschet, p. 47.

de ma propre vie, révoquer *Werther*, et crois-moi, crois-moi, tes anxiétés, tes *gravamina* s'évanouiront comme les fantômes de la nuit, si tu veux prendre patience; et puis, avant un an d'ici, je vous promets de la manière la plus tendre, la plus particulière et la plus fervente, d'avoir dispersé, comme un pur souffle du nord fait de la brume et des brouillards, tout ce qui pourrait demeurer de soupçon et de méprises dans l'esprit du public cancanier, qui n'est, après tout, qu'un troupeau de porcs¹. *Werther* doit être, — il faut qu'il soit! vous ne le sentez pas, *lui*, vous ne sentez que *moi* et *vous*, et ce que vous appelez du *placage* est bien, en dépit de vous et d'autres, profondément *tissé* dans la trame. — Si je vis, c'est toi que j'en dois remercier. Tu n'es donc pas Albert. Ainsi, donne à Lotte de ma part une chaude poignée de main, et dis-lui que son nom prononcé avec respect par des milliers de saintes lèvres est à coup sûr une compensation des craintes qui, sans tout le reste, ne sauraient même affliger longtemps personne dans le train de la vie ordinaire, où chacun est à la merci de la première commère venue.

» Si vous êtes gentils, et si vous ne me tourmentez pas, je vous enverrai les lettres, les cris, les soupirs adressés à *Werther*, et si vous avez la foi, croyez que tout ira bien, que les commérages ne sont rien, et pèse bien en ton cœur la lettre de votre philosophe — que j'ai baisée.

» Et toi! tu n'as pas senti comme cet homme t'embrasse et te console, et trouve dans ta valeur, dans celle de Lotte, une consolation suffisante contre les misères qui déjà vous ont terrifiés, même dans les romans! Lotte, adieu, aimez-moi et ne me rongez plus le cœur. »

Le succès de *Werther* n'enivra pas Goethe. Il ne se mit pas à trafiquer de sa renommée, et ne se crut pas arrivé au terme de son éducation. Il s'abstint sagement d'achever aucune œuvre importante, et, tout en cherchant à développer son génie par des études sérieuses, il se contenta de dramatiser en vers ou en prose les premiers sujets venus, même les paradoxes, les naïvetés et les bizarreries de certains individus. Goethe, nous l'avons dit, s'était attaché à une jeune personne nommée Anne-Sibylle Münch, qu'il rencontrait un soir par semaine dans une aimable société, où l'on imagina de jouer au mariage en loterie. Par un hasard singulier, le sort unit trois fois de suite Goethe à sa préférée, et comme on avait l'habitude, dans chacune de ces réunions, de faire lecture de quelque nouveauté, il y apporta le mémoire

¹ *Stc.*

de Beaumarchais contre Clavijo, et le lut à ses amis, qui l'écoutèrent avec plaisir et intérêt. Après qu'on en eut discuté le mérite, Anne-Sibylle Münch dit à Goethe : « Si j'étais ton amante et non ta femme, je t'ordonnerais de composer un drame avec ce mémoire, qui me paraît fait pour cela. — Afin que tu reconnaisse mon amour, répondit Goethe, et que l'amante et l'épouse ne font qu'un, je m'engage à te lire dans huit jours une pièce sur ce sujet. » Il tint parole, et *Clavijo* obtint les applaudissements de toute la société¹. Anne-Sibylle Münch se montra très-flattée d'un pareil hommage, et elle n'en devint que plus tendre pour Goethe. Elle espéra même l'épouser, et les parents du poète, que le départ de sa sœur Cornelia avaient privés de leur fille, et qui désiraient fort la remplacer par une bru, partagèrent quelque temps son espoir. Mais Goethe n'y songeait en aucune façon, et s'occupait presque exclusivement de tirer parti de la haute position qu'il venait d'acquérir dans le monde littéraire, pour se mettre en rapport avec les célébrités de l'Allemagne, qui d'ailleurs se montraient elles-mêmes avides d'entrer en relation avec lui.

Klopstock était arrivé à Francfort au mois d'octobre 1774; Goethe lui soumit quelques fragments de *Faust*, et discuta avec lui sur l'art de patiner. Mais le grand prêtre religieux s'éloignait trop des tendances de son jeune rival pour pouvoir s'attacher à lui comme aux Stolberg², ou pour inspirer à Goethe une sincère sympathie. La visite de Lavater à Francfort avait précédé de quelques mois celle de Klopstock. Il était déjà entré depuis quelque temps en relations épistolaires avec Goethe, à propos de ses *Lettres du Pasteur*. Les correspondances étaient alors à la mode. On s'écrivait des lettres pour les lire en société et pour les colporter avec soi comme on faisait du dernier poème ou du dernier roman paru. Lavater réclamait, lui, de ses amis, leurs portraits et celui du Christ, d'après leurs idées particulières, pour les joindre à sa *Physiognomonique*, dont l'introduction était déjà publiée. L'artiste chargé de tracer l'image de Goethe envoya comme telle à Lavater le portrait de Bahrddt, mais le physiognomoniste ne s'y laissa pas prendre, et protesta contre la possibilité d'une pareille ressemblance. Au reste, quand il vit Goethe, il ne se montra guère plus satisfait, et le regardant avec étonnement : « Est-ce bien toi? — C'est moi, » répliqua Goethe, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Et pour couper court aux

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. H. Richelot, 272 à 274.

² Les frères Stolberg, alors grands révolutionnaires, et qui finirent par tomber dans le mysticisme.

exclamations de surprise et de mécontentement de Lavater, « je lui répondis avec un réalisme natif et acquis, raconte son interlocuteur, qu'il fallait bien qu'il m'acceptât, lui, Lavater, tel que Dieu avait bien voulu me faire ¹ ».

Lavater exerça sur Goethe un attrait tout particulier, non-seulement par la singularité de son caractère, mais encore par une certaine communauté de sentiments religieux ². Nous disons sentiments, parce qu'en fait de croyances ils ne devaient guère s'entendre, à en juger par ce passage d'une lettre de Goethe à Pfenninger, un ami de Lavater :

« Croyez-moi, cher frère, un temps viendra où nous nous comprendrons l'un l'autre. Vous me parlez comme à un sceptique qui désire *comprendre*, — qui veut que tout lui soit démontré, — qui ne possède encore nulle expérience. En fait, c'est tout le contraire. Ne suis-je pas plus résigné que vous en matière de compréhension et de démonstration ? Je suis peut-être un imbécile de m'exprimer, pour vous plaire, dans votre langue. Je devrais, par une psychologie purement expérimentale, vous mettre devant les yeux mon être intime, pour vous prouver que je suis un homme, que je ne puis donc sentir autrement que mes semblables, et que dès lors tout ce qui semble contradictoire entre nous n'est que pure dispute de mots, engendrée par mon inaptitude à comprendre les choses sous d'autres combinaisons que celles que je conçois réellement, et par l'obligation où je me trouve ainsi, pour exprimer leurs rapports avec moi, de les nommer différemment. C'est là d'ailleurs ce qui a été et ce qui sera toujours la source éternelle de toute controverse. Vous voulez cependant toujours m'écraser par des *preuves*. A quoi bon ? Ai-je besoin de la preuve de mon existence, — d'une preuve de ce que je sens ? Je n'amasse, je n'aime et je ne réclame que les preuves qui me convaincront que des milliers d'hommes ou même un seul a ressenti avant moi ce qui me fortifie et me vivifie. C'est ainsi que pour moi la parole d'homme devient semblable au Verbe de Dieu. Je me jette de toute mon âme au cou de mon frère, qu'il soit Moïse, prophète, évangéliste, apôtre, Spinoza ou Machiavel ! Je dirais toutefois à chacun d'eux : « Cher ami, il en est de vous comme de moi. Vous comprenez clairement et puissamment certains détails, mais vous ne pouvez, pas plus que moi, concevoir le tout ! »

Le nom de Spinoza a dû spontanément se placer sous la plume de

¹ *Mémoires de Goethe*, trad. Richelot, p. 259.

² Cette communauté, d'ailleurs, ne devait pas durer longtemps.

Gœthe, car la lettre que nous venons de citer n'est qu'une paraphrase de ce remarquable passage de l'*Éthique* :

« Tout homme juge les choses d'après les dispositions de son cerveau, ou plutôt tout homme accepte comme des réalités les affections de son imagination. Il n'est donc point étonnant, comme nous pouvons le noter en passant, que tant de controverses se soient élevées entre les hommes et qu'elles aient en définitive donné naissance au scepticisme. Car si les corps humains se ressemblent en bien des parties, ils diffèrent en beaucoup d'autres; aussi ce qui paraît bon à l'un semble mauvais à l'autre; ce que l'un appelle ordre, l'autre le déclare confusion; ce que l'un trouve agréable, l'autre l'estime déplaisant. »

Les entretiens de Lavater avec mademoiselle de Klettenberg intéressèrent vivement Gœthe, et le contraste que présentait leur christianisme respectif lui fournit matière à penser. D'accord sur certains points avec chacun d'eux, il n'eût été complètement avec aucun. Quant à lui, il conciliait ainsi, à cette époque, le différend entre la foi et le savoir :

« Dans la foi, tout repose sur le fait de la croyance; *ce à quoi* nous croyons n'est qu'un point secondaire. La foi est un sentiment profond de sécurité qui émerge de la confiance dans l'Être tout-puissant et incompréhensible. Dans la solidité de cette confiance réside le point capital, mais *ce que* nous pensons de cet Être, dépendant d'autres facultés ou même d'autres circonstances, n'est après tout qu'indifférent. La foi est un vase sacré dans lequel tout homme peut déposer aussi complètement que possible ses sentiments, sa raison et son imagination. Le savoir est l'antipode de la foi. Ici le point ne gît pas dans le *si* nous savons, mais dans le *que* savons-nous, *comment* savons-nous, *combien* savons-nous. Aussi les hommes peuvent-ils discuter le savoir parce qu'il est susceptible d'élargissement et d'amendement, mais non la foi. »

Gœthe accompagna Lavater à Ems, et leur voyage, grâce à un temps d'été magnifique, à l'aimable gaieté de Lavater et à leurs discussions religieuses, fut des plus charmants. De retour à Francfort, Gœthe y trouva une autre célébrité qui présentait le contraste le plus frappant avec Lavater : c'était Basedow, le réformateur de l'éducation. Il était laid, assez malpropre, sarcastique, impérieux, hétérodoxe; mais malgré ses défauts Gœthe s'en rapprocha pour l'étudier; bravant la fumée de la pipe et répondant à ses tirades antichrétiennes par des paradoxes plus audacieux encore, il le suivit sur le Rhin. Lavater les

rejoignit en route, et ils visitèrent ensemble plusieurs châteaux où ils furent reçus avec honneur. A Cologne, Gœthe rencontra Jacobi, avec lequel il se lia intimement. Il se laissa séduire complètement par ce panthéiste du sentiment qui, de son côté, crut avoir trouvé en Gœthe « l'homme selon son cœur »¹. Il chercha donc à l'initier à ses idées, et il lui révéla ses propres méditations sur l'impénétrable, ainsi que les besoins et les aspirations les plus profondes de son âme. Gœthe se trouvait d'ailleurs admirablement préparé à de telles confidences par l'étude de Spinoza, qu'il n'avait encore lu qu'incomplètement, il est vrai, mais qui l'avait attaché tout particulièrement par le désintéressement infini de ses doctrines. Jacobi le guida dans ses travaux philosophiques, et le fit pénétrer dans la connaissance intime de ce grand penseur qui fut pour Gœthe ce que Kant fut pour Schiller, car il trouva dans ses ouvrages l'apaisement de ses passions, et les révélations d'une grande et large vue du monde physique et moral. Il y puisa en outre les principes de désintéressement absolu en amour et en amitié, qu'il s'efforça depuis de mettre en pratique, et qui lui inspirèrent dans *Wilhelm Meister* le mot de Philine : « Si je t'aime, qu'est-ce que cela te fait ? »

La philosophie rendit encore plus intimes et plus fréquentes les relations de Gœthe avec mademoiselle de Klettenberg. Mis en rapport par elle avec les frères Moraves, il crut trouver chez eux la réalisation du christianisme primitif et se mit à étudier leur histoire et leurs doctrines; il leur laissa même espérer qu'ils le compteraient un jour parmi les leurs, mais il ne tarda pas à découvrir qu'un abîme le séparait d'eux : la question du libre arbitre et de la grâce. Il s'en éloigna donc, mais comme « rien, dit-il, ne pouvait lui enlever son amour pour les saintes Écritures et pour Jésus »², il se composa un christianisme à son usage particulier, et comme tout ce qui possédait son âme tendait à revêtir une forme poétique, il conçut l'idée de traduire en épopée la légende du Juif errant, et d'y retracer, selon sa fantaisie, les points saillants de l'histoire de la religion et de l'Église. Dans ce poème, dont il n'écrivit que quelques fragments, Gœthe devait peindre Judas comme un patriote, un révolutionnaire ardent, qui, fatigué des hésitations invincibles du Christ, avait pensé, en livrant son maître, le contraindre à l'action, et le mettre dans la nécessité de soutenir ses idées et sa mission par la voie des armes. La tradition repousse cette

¹ Plus tard, s'étant mieux pénétrés l'un l'autre, la différence s'accusa entre leurs individualités et amortit beaucoup le feu de cette première rencontre.

² *Mémoires de Gœthe*, trad. Carlowitz, t. I, p. 327.

vue nouvelle du rôle de Judas, mais elle est conforme à la nature humaine, et elle a été adoptée, sinon primitivement émise, par l'archevêque Whateley.

Gœthe s'était reconnu dans l'antique figure mythologique de Prométhée, qui, « séparé des dieux, peuple tout un monde du fond de son atelier¹ ». Ses enfants à lui, *Gatz* et *Werther*, n'étaient-ils pas également fils de la solitude ? La fable de Prométhée s'anima donc en lui, et, façonnant à sa taille l'habit du vieux Titan, il commença à écrire une pièce destinée à retracer l'inconvenante situation de Prométhée vis-à-vis de Jupiter et des autres dieux, alors que, fabriquant des hommes de ses propres mains et les ayant animés avec l'aide de Minerve, il vient de fonder ainsi une troisième dynastie divine. Le seul fragment qui existe de cette étrange composition est un chef-d'œuvre qui fait regretter amèrement que Gœthe ne l'ait pas exécutée complètement².

« Je dois vous dire combien me rend heureux la présence de tant d'hommes distingués de tous genres et de tous lieux qui m'arrivent souvent dans le nombre des visiteurs indifférents et insupportables, et qui s'arrêtent quelque temps près de moi. Nous n'apprenons que nous existons qu'en nous reconnaissant dans les autres. » Ainsi s'exprimait Gœthe en écrivant à la comtesse Augusta de Stolberg, avec laquelle il s'était lié, par correspondance, d'une de ces amitiés romanesques fréquentes dans la vie des hommes célèbres. Les lettres de Gœthe à la comtesse de Stolberg renferment l'empreinte de ses sentiments indécis pour *Lili*, dont il disait plus tard à Eckermann : « Elle fut la première femme, et je puis ajouter qu'elle est la dernière que j'aie véritablement aimée. Toutes les inclinations qui depuis ont agité mon cœur n'ont été que superficielles et triviales en comparaison de celle-là. »

Anne-Élizabeth Schœneemann, immortalisée par Gœthe sous le nom de *Lili*, était la fille d'un grand banquier de Francfort. Elle avait seize ans lorsque Gœthe s'en éprit. C'était l'âge de Frédérique, de Lotte, d'Anna-Sibylle et de Maximilienne, l'âge où la jeune fille possède un charme irrésistible de grâce et de beauté, de fraîcheur et de poésie, mais où lui manque l'ampleur et l'énergie du caractère féminin. *Lili* était jeune, gracieuse, ravissante, mais coquette. Au début de leur liaison, dans une de ces heures où les amants se plaisent à se confesser mutuellement leurs défauts, *Lili* raconta à Gœthe comment, ayant

¹ *Mémoires de Gœthe*, trad. H. Richelot, p. 269.

² *Poésies de Gœthe*, trad. H. Blaze, p. 98.

voulu exercer sur lui sa puissance séductrice, elle en avait été punie en se trouvant elle-même ensorcelée. La position sociale des deux amants était assez différente, et l'élégante société qui fréquentait la maison du riche banquier ne s'accordait guère avec les allures du jeune auteur, dont l'indépendance touchait à la sauvagerie, et qui ne rêvait que nature et liberté. Cependant il accompagnait Lili au bal, au concert, partout. « Si vous pouvez vous imaginer, écrivait-il à Augusta de Stolberg, un Goethe en habit brodé, dans le costume le plus galant de la tête aux pieds, exposé à l'éclat des flambeaux, rivé à une table de jeu par une paire d'yeux brillants, entouré de toutes sortes d'individus, entraîné du concert au bal, dans une dissipation incessante, et faisant l'amour avec un frivole intérêt à une jolie blonde, — vous aurez le portrait du Goethe-Carnaval actuel. » — Mais plus loin il se peignait au vrai : « Il y a un autre Goethe, disait-il, en habit de castor gris, en bottes, en cravate de soie brune, qui vit toujours en lui-même, qui travaille et qui lutte, qui jette tantôt dans de petites poésies les sentiments innocents de la jeunesse, et tantôt dans des drames les fortes épices de la vie, qui croque à la craie ses amis, et qui ne s'inquiète, ni à droite ni à gauche, de ce qu'on pense de ses actions, parce que, grâce au travail, il s'élève toujours d'un degré, parce qu'il ne tend à aucun idéal et qu'il laisse ses sentiments se développer d'eux-mêmes et se transformer en aptitudes tout en combattant et en jouant. »

Lili traitait Goethe comme il en avait agi lui-même à Leipzig avec la pauvre Kätchen, et il dramatisa la situation dans un opéra, *Erwin et Elmire*, où la coquetterie d'une femme réduit au désespoir son amant, — avertissement détourné que Lili sut comprendre et dont elle tint un certain compte. Goethe n'avait pas à souffrir seulement de la légèreté de sa maîtresse; les sentiments de leurs parents respectifs étaient encore pour lui une source de tourments. Le banquier Schœnemann voulait marier sa fille dans une famille riche ou noble, et un poète, d'une condition aisée, mais comparativement médiocre, lui paraissait un gendre peu désirable. D'un autre côté, le vieux, fier et roide conseiller Goethe ne souriait guère à l'idée d'avoir pour bru une *belle dame*. Cornelia, qui connaissait les vœux paternelles, écrivit à son frère pour combattre vivement son mariage, et Merck, Horn et d'autres amis de Goethe lui représentèrent également l'impossibilité d'une pareille alliance. Mais toutes les tentatives faites auprès des deux amants pour les séparer n'aboutirent, comme cela arrive d'ordinaire, qu'à les rapprocher plus étroitement. Une certaine mademoiselle Delf entreprit de leur aplanir les difficultés et de vaincre l'opposition des deux familles.

« J'ignore, dit Goëthe, comment elle s'y prit, comment elle surmonta les objections, mais un jour elle nous apporta le consentement de nos parents. « Donnez-vous la main, » s'écria-t-elle d'un ton semi-pathétique, semi-impérieux. Je m'approchai de Lili et lui tendis la main; elle y posa la sienne, non à contre-cœur, mais lentement. Et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre avec un profond soupir et dans une extrême agitation ¹. » Ce furent là leurs fiançailles. Le consentement arraché par mademoiselle Delf ne modifia d'ailleurs en rien les sentimens de leurs parents et de leurs amis. Plus leur mariage semblait rapproché et plus il paraissait impraticable. Goëthe lui-même, après les premiers transports de joie, se sentit mal à l'aise, et il parut comprendre plus clairement la disproportion de rang qui les séparait. L'arrivée des comtes de Stolberg et leur proposition de les accompagner en Suisse vinrent à propos lui offrir une excuse pour s'éloigner de Lili et se recueillir loin des fascinations de sa présence.

Les Stolberg étaient deux ardens admirateurs de Klopstock et deux curieux spécimens du genre des esprits audacieux qui se plaisent à fouler aux pieds les préjugés. Ils haïssaient des tyrans imaginaires, ils révoltaient les honnêtes citoyens par leur imprudent retour à un prétendu état de nature, et ils stupéfiaient les gens sensibles par leurs notions exagérées de l'amitié. Merck les poursuivait impitoyablement de ses sarcasmes, et il vit avec peine Goëthe entreprendre un voyage avec eux, mais ce dernier avait encore trop du *démoniaque* en lui pour s'offusquer des bizarreries de ses compagnons. Cependant il commença à supposer qu'ils allaient peut-être un peu loin, lorsque après avoir violé toutes les convenances, ils prétendirent se baigner nus en public. Pendant son voyage, Goëthe rencontra à Carlsruhe le prince Charles-Auguste et sa fiancée Louise de Hesse-Darmstadt qui l'accueillirent avec bienveillance et l'invitèrent à venir à Weimar. Puis il alla passer quelques jours à Emmendingen auprès de sa sœur Cornelia, qui l'engagea sérieusement à renoncer à son mariage avec Lili. « Je ne lui promis rien, dit Goëthe, mais je suis réduit à convenir qu'elle m'avait convaincu ². »

De retour à Francfort, Goëthe apprit que les amis de Lili avaient profité de son absence pour l'amener à rompre avec lui, qu'elle avait déclaré cependant qu'elle renoncerait plutôt à sa position et à ses relations de société pour le suivre en Amérique. « Ce qui aurait dû,

¹ *Mémoires de Goëthe*, trad. Carlowitz, t. I, p. 364.

² *Ibid.*, p. 374.

dit Goëthe, relever mes espérances, ne fût que les abattre. Ma belle maison paternelle, située à quelques centaines de pas de la sienne, était après tout plus supportable et plus attrayante qu'un point éloigné et incertain au delà des mers¹. » Il passa alors quelques mois fort agités et fort tristes, sans énergie pour quitter Lili, sans amour assez profond pour l'épouser, et livré dès lors aux angoisses de la jalousie, aux alternatives de bonheur et de désespoir que lui inspiraient l'entourage, la tendresse et la froideur de Lili. Goëthe chercha comme toujours des consolations dans le travail, et il commença la tragédie d'*Egmont*, qu'il ne devait terminer que plus tard en Italie. Et de fait, une telle œuvre exigeait un calme que ne pouvait lui offrir la misérable condition dans laquelle il se trouvait, et dont le dénouement inévitable approchait à grands pas. Enfin les deux amants se rendirent mutuellement leurs paroles, et Goëthe se retrouva libre, mais malheureux; son cœur saignait encore pour Lili, et il rôdait la nuit, enveloppé d'un manteau, autour de la maison, heureux d'apercevoir son ombre se dessiner sur les stores lorsqu'elle marchait dans sa chambre. Un soir il l'entendit chanter au piano cette chanson qu'il avait composée pour elle :

Pourquoi m'attristes-tu si irrésistiblement
Dans ce monde si brillant ?²...

Puis elle se leva et se mit à se promener de long en large, sans se douter que son amant se trouvait sous sa fenêtre, torturé par les plus terribles émotions.

Heureusement, pour mettre fin aux indécisions de Goëthe, le prince Charles-Auguste arriva à Francfort au mois de septembre 1774. Il retournait à Weimar avec sa femme, et obtint de Goëthe la promesse qu'il irait y passer quelques semaines. Le vieux conseiller Goëthe essaya de dissuader son fils de ce voyage. Il se méfiait des rapports entre princes et particuliers, et les récentes aventures de Voltaire à la cour de Frédéric lui paraissaient de mauvais augure pour le séjour de Wolfgang à Weimar. Cependant il finit par lui accorder son consentement, et Goëthe quitta pour toujours le toit paternel.

¹ *Mémoires de Goëthe*, trad. H. Richelot, p. 288.

² *Poésies de Goëthe*, trad. H. Blaze, p. 33.

ALFRED HÉDOUIN.

LA POLITIQUE ANGLAISE

EN ITALIE.

Delle relazioni politiche tra la dinastia di Savoia ed il governo britannico.
Ricerche storiche, di FEDERICO SCLOPIS.

Storia del Piemonte, di ANTONIO GALLENGA.

Les adversaires de la révolution italienne soulèvent contre l'unité de l'Italie deux objections principales. Ils prétendent, d'une part, qu'elle est contraire à la tradition et à l'intérêt français, et d'autre part, comme antithèse, qu'elle est conforme à la tradition et à l'intérêt anglais. Ces deux objections, qui se sont produites au Corps législatif, au Sénat, ont sans doute dans l'esprit de certaines gens une grande portée, à en juger par l'insistance et l'opiniâtreté avec lesquelles ils y reviennent. Il appartient à la tribune et à la polémique courante d'en réfuter le côté purement politique, ce qui n'est pas difficile, et à l'histoire de rétablir l'exactitude des faits dénaturés par l'esprit de parti, ce qui serait encore plus facile, si l'on n'avait affaire qu'à des opinions désintéressées et sans passion. Malheureusement, il faut le reconnaître, à considérer la question au point de vue historique et de ce qu'on appelle la tradition, elle prête au premier abord à l'équivoque, et peut fournir spécieusement matière à de fausses interprétations. Ces mots, *unité de l'Italie!* sont nouveaux dans l'histoire, ils datent du dix-neuvième siècle : on ne les trouve ni dans les dépêches ni dans les projets de Henri IV, de Richelieu et du marquis d'Argenson, et, en ce sens, on peut dire judaïquement que l'idée de l'unité n'est pas dans la tradition monarchique, de même qu'on pourrait le dire des grands principes de la révolution française. D'un autre côté, qui empêche de répondre que si l'unité n'est pas dans notre tradition, en vertu de la

lettre qui tue, elle l'est en vertu de l'esprit qui vivifie ? Puisqu'il s'est trouvé des historiens et des publicistes pour faire de Richelieu un précurseur de Robespierre, rien ne s'oppose à ce qu'il s'en trouve pour faire de Henri IV et de M. d'Argenson des précurseurs de Victor Emmanuel et de M. de Cavour ; les faits s'y prêteraient beaucoup mieux.

L'esprit de contradiction, hâtons-nous de le dire, ne nous entraînera pas à des conclusions si radicales. Tout ce que nous enseigne l'histoire, c'est que si la France et l'Angleterre ne se sont point préoccupées dans le passé de l'unité telle que nous la comprenons aujourd'hui, toutefois, en comparant leurs idées, leurs projets, les services qu'elles ont l'une et l'autre rendus à la Péninsule, la politique française, dans son ensemble, se rapproche beaucoup plus de l'idée moderne que la politique anglaise. Telle est la conclusion qui ressort même des historiens piémontais favorables à l'Angleterre, comme M. Gallenga ou le comte Sclopis. La publication de M. Sclopis est surtout de nature à nous éclairer. Elle consiste en négociations, en dépêches secrètes qui laissent voir la vérité nue. La diplomatie ne dit pas son secret au présent, elle le réserve pour la postérité.

I.

L'unité de l'Italie, avons-nous dit, est une idée moderne ; ce n'est pas l'avis unanime des historiens italiens et particulièrement des historiens piémontais. De même que les simples citoyens, quoique partisans de l'égalité, cherchent volontiers à se donner des ancêtres, de même aussi nous aimons à rattacher nos idées au passé pour les revêtir de prestige et de majesté, comme si un jeune arbre empruntait sa vigueur à de vieilles racines ! Le patriotisme de M. Gallenga l'entraîne sous ce rapport à des exagérations qui semblent inspirées plutôt par l'esprit provincial qui, doutant de lui-même, songe à grandir son importance, que par une idée juste et noble de l'honneur national. Il se complait à faire remonter aux temps les plus reculés le rôle providentiel du Piémont, il en trouve la trace dans l'antiquité même. Les obstacles que le bouclier des Alpes opposait aux invasions des Barbares, et notamment aux Cimbres et aux Teutons, qui en firent deux fois le tour sans pouvoir trouver le côté vulnérable, donnèrent le temps aux Romains de se rétablir de leurs pertes, qui autrement eussent été irréparables, et en ce sens, selon M. Gallenga, ce fut le Piémont qui sauva Rome et l'Italie. On le voit, il est difficile de tirer mieux parti d'un

accident géographique. M. Gallenga applique à peu près le même procédé au moyen âge; il fait d'Ardouin marquis d'Ivrée, qui fut proclamé roi d'Italie, un roi de Piémont. Il voit dans son élection par l'assemblée de Pavie le premier grand mouvement de l'Italie moderne, et lui attribue l'honneur d'avoir inauguré, il y a huit cents ans, la politique du roi Charles-Albert. Or, cet Ardouin marquis d'Ivrée était un chef féodal d'origine franque, barbare, féroce, sans scrupule, que rien n'autorise à gratifier d'une intelligence supérieure à celle de ses contemporains. On ne sait quelle pression il exerça sur l'assemblée de Pavie, qui ne représentait qu'une petite partie de l'Italie, et dont la composition même est ignorée. Était-ce une assemblée de seigneurs ou une assemblée populaire? L'histoire ne le dit pas. En tout cas, cette élection ne pouvait être un titre pour la monarchie piémontaise, puisqu'en même temps le comte de Turin, propre cousin d'Ardouin, suivait une politique et une fortune contraires.

Nous laisserons volontiers M. Gallenga à son illusion en ce qui regarde l'ancienne Rome sauvée par le Piémont. Son opinion sur le marquis d'Ivrée, à la fois roi de Piémont et d'Italie, a plus d'importance. Elle se rattache à une théorie historique adoptée par un certain nombre d'historiens italiens, et que nous pouvons appeler l'opinion gibeline. Opinion singulière au delà des monts, et qui, sous l'influence de la passion politique qui l'inspire, atteindrait la gloire des plus beaux siècles de l'Italie en faisant aux nécessités présentes le sacrifice du passé. Sans doute, c'est une idée fort juste que d'attribuer les malheurs de la Péninsule à ses divisions en petits États, et de croire qu'elle eût été plus facilement indépendante sous un seul gouvernement; c'est aussi une idée fort juste que de voir dans la papauté un obstacle à la constitution de l'unité nationale; cependant elles ne le sont l'une et l'autre qu'à la condition de n'être pas appliquées indifféremment à tous les temps, et de n'en pas faire la loi absolue de l'histoire. Et d'abord on peut se demander si, sans les divisions de l'Italie, il y eût eu une Italie; sans Venise, sans Florence, sans les villes lombardes, sans Gênes, et tant d'autres républiques qui firent sortir de la barbarie du moyen âge comme une nouvelle civilisation, qui nous assure que la nation italienne eût échappé à l'ignorance et à la misère de l'Europe féodale? Nous doutons que le gouvernement du roi Ardouin l'eût conduite à de plus glorieuses destinées. Aussi nous ne comprenons pas, quelle que soit l'admiration qu'un Italien doive professer pour Dante, qu'il se trouve des écrivains modernes pour se faire les défenseurs de sa fameuse doctrine sur la monarchie. Elle ne pouvait être que fatale à sa patrie, si

l'Empereur en eût été, comme il le voulait, le vrai souverain : il lui eût donné l'esclavage en place de la liberté, la barbarie en place de la civilisation ; le jour de son triomphe eût été le commencement de la décadence, et le pape, en abaissant l'Empereur, combattait alors pour la liberté. Mieux valut pour la nation ses divisions, ses déchirements et ses guerres, qui, en la couvrant de maux, la couvraient de gloire.

Pendant le moyen âge, il n'y avait donc pas de gouvernement unitaire possible en Italie, si ce n'est un gouvernement qui, à la vie agitée mais féconde des villes libres, eût substitué le despotisme anarchique sans sécurité et sans gloire du système féodal. C'est au milieu du quinzième siècle et au commencement du seizième que le désir d'un seul gouvernement a sa raison d'être. Les républiques ont perdu leur vigueur, les Sforza, les Visconti, les Médicis, les Borgia établissent leur tyrannie. Alors Machiavel a raison de demander un prince pour chasser les barbares, et de lancer contre la papauté un anathème vengeur. La papauté n'est plus la papauté du moyen âge, elle n'est plus que le principe du désordre, que le centre des intrigues, des vices, des crimes et des ambitions qui livrent la patrie à l'étranger. Et cependant, même à ce moment, la nécessité d'un gouvernement unique, monarchie ou république, ne pénètre pas tous les esprits. Le grand historien Guichardin, l'ami et l'émule de Machiavel, qui avait les mêmes sympathies que lui pour l'Italie et peut-être plus de haine que lui pour la papauté, mais qui était plus maître de ses passions que l'auteur du *Prince*, n'a ni les mêmes désirs ni les mêmes regrets. « On ne peut dire, s'écrie-t-il avec colère, si grand mal de la cour romaine, qu'elle ne mérite qu'on en dise davantage, parce qu'elle est une infamie, un exemple de tous les désordres et de tous les vices du monde. » Il croit que la grandeur de l'Eglise, c'est-à-dire l'autorité que lui a donnée la religion, a été cause que l'Italie n'a pas été réduite à une seule monarchie, parce que d'un côté l'Eglise a eu assez de crédit pour se faire elle-même chef, et convoquer, quand besoin était, les princes étrangers contre ceux qui étaient en « possession d'opprimer l'Italie ». Cependant, il ne sait s'il eût été heureux ou malheureux pour son pays qu'il s'y établît une république ou une monarchie, car elle n'eût pu s'établir que par la conquête et par l'oppression des cités indépendantes. « Et, ajoute-t-il, bien que l'Italie, divisée en plusieurs souverainetés, ait à différentes époques souffert de nombreuses calamités que peut-être elle n'eût pas souffertes sous un seul souverain (quoique les inondations des barbares furent plus nombreuses au temps de l'Empire romain qu'à d'autres époques), néanmoins, en tous

ces temps, on a vu s'élever plus de cités florissantes qu'il n'y en aurait eu sous une seule république ; c'est pourquoi je répute qu'une monarchie lui eût donné moins de prospérité. » Puis, après avoir rappelé que le génie des Italiens, leur amour de la liberté, la vivacité de leur esprit, les ont rendus de tout temps hostiles à la domination d'un seul empire, aux temps mêmes où l'Église était sans influence, il conclut : « Si donc l'Église romaine s'est opposée à la monarchie, je n'admets pas facilement que ce fût un malheur pour cette province, puisqu'elle l'a maintenue en cette manière de vivre qui est conforme à ses anciennes habitudes et à son caractère ¹. »

Nous avons noté l'opinion de Guichardin parce qu'elle montre qu'un des plus grands esprits du seizième siècle, celui de tous les historiens classiques qui a été, sans en excepter ceux de Grèce et de Rome, le plus mêlé aux grandes affaires, et que les Italiens rangent justement au nombre des précurseurs de leur émancipation, ne croyait pas cependant, même au seizième siècle, à la possibilité de l'unité. L'idée ne semble pas lui en être venue, ses vœux se bornaient à l'indépendance, et il voulait la réaliser au moyen d'une confédération des États existants, mais dont serait exclu l'empereur. C'est ce qui résulte des discours qu'il fait prononcer dans son histoire aux sénateurs vénitiens et aux ambassadeurs, à l'occasion des ligues si souvent proposées, faites et défaites, entre l'Italie d'une part, et de l'autre la France ou l'Empire. Bien qu'il n'aimât pas les Français, bien qu'il y ait dans ses œuvres nombre de passages où il les traite sans ménagement et même avec une injuste sévérité, il ne s'en prononce pas moins pour l'alliance française, surtout à partir de la lutte entre François I^{er} et Charles-Quint. Quoiqu'il fasse parler ses orateurs avec impartialité pour ou contre les deux systèmes, il est visible que les arguments donnés en faveur du système autrichien sont en quelque sorte d'occasion et de nécessité ; l'orateur vénitien, qui propose de s'allier à l'Empereur, ne s'appuie que sur des raisons de prudence, et ne met guère en avant que la force de Charles-Quint et les dangers que son inimitié ferait courir à la république ; André Gritti, qui se propose pour la France, s'écrie : « L'Empereur a Rome, Florence, Naples, Parme, Ferrare et Mantoue ; s'il conserve le Milanais, il est le maître de l'Italie. » Le même argument revient dans presque tous les discours de Guichardin ; il établit de mille manières, avec insistance, que la politique française, contrebalancée par l'Empire et Naples, ne peut plus avoir d'autre ambition

¹ Œuvres inédites de Guichardin, *Commentaire sur Machiavel*, ch. xii.

en Italie que de s'opposer à l'influence de la maison d'Autriche; la France eût-elle le Milanais en pleine possession, ce ne serait qu'un danger bien minime comparé aux périls dont l'Empereur la menace. Il ne suffit pas à Guichardin de faire parler sur ce thème les personnages de son histoire, il a composé des *Mémoires* ayant pour but de justifier l'alliance de Clément VII avec François I^{er} et de condamner son accord avec Charles-Quint. L'accord fait, il a servi, il est vrai, complaisamment le Pape et l'Empereur, parce que sous le patriote il y avait un ambitieux, mais cela n'altéra pas le fond de sa pensée. Lui qui s'anime peu et dont le style est toujours solennel, austère, et souvent froid et compassé, nous a laissé un discours qu'il n'attribue à aucun personnage historique et qu'il paraît avoir composé pour lui-même, où il s'élève à une éloquence passionnée, amère, parfois d'une violence voisine du pamphlet. Il y représente à Clément VII les dangers de son alliance avec Charles-Quint, il ne veut pas croire qu'un prince si expérimenté prenne une résolution si vile et si insensée, il lui rappelle les souvenirs du moyen âge, il l'exhorte ou à s'envelopper comme Boniface VIII dans la majesté du vicaire du Christ, ou à lutter jusqu'à la ruine même sans espoir. « Si les princes périssent honteusement, leur nom reste abominable aux âges présents et futurs; et cette gloire et cette dignité de la mémoire à qui inportent-elles plus qu'aux princes? Les histoires sont pleines d'ailleurs d'exemples de personnes qui sont sorties libres par leur courage des dangers infinis où elles paraissaient devoir succomber. Car ce n'est pas imprudence que de se jeter dans le péril, quand la paix et l'inaction sont elles-mêmes les causes certaines de notre perte. Ruine pour ruine, dans les deux cas la ruine sera grande, mais dans l'un la fin sera honorable et l'effort généreux, dans l'autre le moyen sera honteux et le résultat plus ignominieux encore ¹. » Vaines paroles, bientôt après Clément VII couronnait à Bologne Charles-Quint, et de ce jour datait l'asservissement de l'Italie.

La politique de Guichardin a donc été corroborée par l'histoire, non-seulement en ce qui touche la maison d'Autriche, mais encore en ce qui touche la maison de France. Il est très-vrai, l'avenir l'a prouvé, que depuis l'avènement de Charles-Quint à l'empire, la France n'a plus eu la pensée de dominer elle-même, directement par la conquête, au delà des monts, qu'elle n'en a même plus eu la possibilité, et que toute son action dut avoir pour but d'y créer des forces indépendantes

¹ Guichardini, *Opere inedite*, discorso decimo quarto.

en vue de l'abaissement de sa rivale. Voilà pourquoi c'est la France qui, la première, présenta un projet tendant à la création d'une Italie libre de tout joug étranger, composée d'États purement italiens, gouvernée par des princes nationaux, une Italie indépendante qui, eu égard au temps et à la constitution des divers États de l'Europe, équivalait presque à l'Italie unitaire de nos jours.

Tel était bien, en effet, le caractère de ce qu'on a appelé le *grand dessein de Henri IV*. Le roi renonçait, en faveur du pape, du duc de Savoie et de Venise, aux droits de la couronne de France sur la Sicile, Naples et le Milanais. Il donnait aux Vénitiens la Ghiara d'Adda et l'île de Sicile, au pape le royaume de Naples, au duc de Savoie le Montferrat et le Milanais, au duc de Florence toutes les forteresses qu'occupaient les Espagnols dans ses États; les autres villes ou gouvernements, Gênes, Parme, Lucques, Mantoue, Modène, formaient, sous le nom de République, une sorte de fédération dont le duché de Toscane était le centre. Comment se fait-il que MM. de Sclopis et Gallenga parlent si peu de ce projet qui ne resta pas à l'état de lettre morte, qui fut l'objet de traités, et qui aurait été exécuté peut-être sans le poignard de Ravallac? Comment se fait-il qu'ils en parlent avec tant d'indifférence? Est-ce parce que Henri IV, en compensation et comme garantie, se faisait donner par le duc de Savoie le comté de Nice, et la Savoie elle-même? Ne voient-ils pas qu'au moment où il devenait prince italien, Charles-Emmanuel n'avait plus le même intérêt à garder ces provinces, surtout utiles aux princes piémontais lorsque, par une ambition plus inquiète et désordonnée que légitime et raisonnable, ils avaient aspiré au Dauphiné, à la Provence, à la Bresse, comme du côté de la Suisse ils aspiraient à Genève. Les historiens piémontais devraient célébrer cette renonciation de Charles-Emmanuel; c'était un signe qu'il mettait l'intérêt national au-dessus de l'intérêt de sa maison, qu'il adoptait pleinement la politique italienne, qu'il renonçait enfin à cette politique de famille qui se portait à la fois sur tant d'objets et qui l'avait tant tourmenté lui-même; car, résumant toutes les ambitions de sa race, il aspira, aux diverses époques de sa vie, aux couronnes de France, de Bourgogne, de Provence, de Portugal, d'Espagne et de Chypre; à la Lombardie, à la Ligurie, à la Corse, et même, dit-on, à la papauté. Henri IV, en lui enlevant la Bresse et en le forçant à renoncer à toute prétention sur Genève, mérita plutôt les remerciements que les reproches des écrivains piémontais; c'était rendre un véritable service à la maison de Savoie que de la contraindre en quelque sorte à concentrer ses forces sur un seul point. Si elle eût

eu cette sagesse avant le dix-septième siècle, elle eût été à même de jouer un rôle plus brillant dans les affaires d'Italie, quand cette contrée devint le théâtre des guerres où se jouèrent les destinées de l'Europe. L'histoire du Piémont commence au moment où finit l'histoire d'Italie, dit M. Gallenga, oubliant qu'il la fait commencer avec Ardouin, marquis d'Ivrée; elle eût commencé plus tôt si le Piémont eût été plus populaire chez les ultramontains, et il l'eût été davantage s'il n'eût pas dépensé une partie de son activité à vouloir devenir une puissance cisalpine, tantôt aux dépens de la Suisse, tantôt aux dépens du duc de Bourgogne, tantôt aux dépens de la France. Quand Machiavel demandait que l'on chassât les barbares, il n'est pas sûr qu'il ne considérât pas comme tels les Piémontais, et qu'il regardât ces hommes de « fer et de pierre » comme ses compatriotes de « velours et de soie! »

Encore après le seizième siècle, cette préoccupation, abandonnée un instant par Charles-Emmanuel, d'être à la fois puissance italienne et française, jeta la maison de Savoie dans une politique fausse, équivoque, et, en somme, contraire à ses vrais intérêts. C'est ce qui la fit flotter entre l'alliance espagnole et la nôtre, avec des préférences marquées pour l'alliance espagnole, et ce qui la força à tant de tergiversations, de variations, d'intrigues et de trahisons, selon qu'il s'agissait d'une forteresse des Alpes ou d'une vallée de la Lombardie. Elle sentit d'ailleurs la fausseté de sa situation, et chercha sa garantie dans l'alliance d'une puissance qui, étant à la fois rivale et de la maison d'Autriche et de la France, pouvait lui être dans tous les cas une protection sûre : dans l'Angleterre. Celle-ci avait en effet intérêt à ce que le Piémont ne fût absorbé par aucune des deux grandes maisons, et n'avait elle-même aucun sacrifice à lui demander. Seulement, comme elle n'avait non plus aucun intérêt à faire du Piémont une puissance redoutable, elle devait le payer en promesses plus qu'en réalités, et son alliance fut celle de protecteur à protégé; le protecteur donna, il est vrai, quelque chose, mais il ne donna pas ce qu'il avait promis.

II.

On a peu de détails sur les premières relations de l'Angleterre et du Piémont, et ceux que l'on a n'ont aucun intérêt politique antérieurement au dix-septième siècle. Il semble qu'elle offrit ses bons offices en faveur du Piémont lors des guerres de Richelieu, mais l'histoire ne nous a pas dit quels en furent les résultats. Ce n'est qu'aux deux tiers

du dix-septième siècle que l'alliance se révèle par deux traités de commerce accordant, l'un une réduction de moitié sur les tarifs appliqués aux autres nations, l'autre le droit de station permanente à Villafranca pour les navires anglais, et le droit de faire courir les corsaires anglais contre le Turc, sous la bannière du duc, éternellement en guerre, comme roi de Chypre, avec le sultan. Par cette clause, la marine anglaise trouvait le moyen de s'approvisionner d'esclaves pour ses galères, à quatre-vingts pour cent meilleur marché, ce qui prouve une fois de plus la sollicitude de l'Angleterre pour ses intérêts commerciaux !

Ce ne fut que sous Amédée II que les relations des deux puissances s'établirent d'une manière suivie et sur des bases politiques fixes. Malgré les dangers qu'il pouvait courir, Victor-Amédée songea à quitter l'alliance de la France en vue d'un agrandissement de ce côté-ci des Alpes, l'alliance avec l'Angleterre lui paraissant la voie la plus sûre pour recouvrer, à la fin de la guerre contre Louis XIV, Pignerol et Casal, celle-ci ayant intérêt à ce que le Piémont s'étendît plutôt de notre côté que de l'autre. Le duc, par traité du 20 octobre 1690, s'associa à la ligue d'Augsbourg, stipulée entre l'Angleterre, la Hollande et l'Empire. Le seul article du traité qui ait un caractère général et qui ferait honneur au duc, s'il ne lui avait pas été imposé, est celui où il révoque l'édit de persécution qu'il avait promulgué, sur l'injonction de Louis XIV, contre les Vaudois et les réfugiés protestants français. Quant aux avantages, ils se résument en un subside fourni par l'Angleterre et la Hollande, car on ne peut regarder comme un avantage les diplômes de l'Empereur qui mettaient les ambassadeurs du duc au rang des ambassadeurs royaux. Victor-Amédée était lui-même trop délié et trop positif pour attacher grande importance à cet honneur.

Il faut bien l'avouer, Victor-Amédée n'entrait pas dans la politique européenne par la grande porte, et on a peine à comprendre quel intérêt il avait à abandonner Louis XIV, en vue de recouvrer Pignerol pour s'allier à la maison d'Autriche, sa vraie rivale. Ceux qui pensent qu'il n'avait quitté Louis XIV que pour mieux faire sentir le prix de son alliance ne le calomnient pas, quoi qu'en disent MM. Gallenga et Sclopis. Il obtint en effet du grand roi ce que les alliés lui avaient promis, Pignerol et Casal, et de plus l'engagement de respecter la neutralité de l'Italie; moyennant cela, il trahit ses alliés avec autant de facilité qu'il avait trahi la France, et sa trahison eut de l'influence sur la paix de Ryswick, qui fut un bienfait pour l'Italie, pour la

France, pour l'Europe; « mais ni les Français ni les alliés ne lui pardonnèrent l'habileté qu'il déploya pour se rendre maître de la situation, et, depuis, la maison de Savoie fut toujours traitée avec une défiance outrageuse, et ses voisins, comme s'ils s'attendaient toujours à quelques tromperies ou trahisons, ne se firent plus de scrupule de la tromper et de la trahir à leur tour ». Ainsi parle un historien piémontais, grand admirateur cependant de l'habileté de son roi au point de vue de l'art diplomatique.

La guerre de la succession d'Espagne vint donner à Victor-Amédée l'occasion de manifester de nouveau son habileté sur une grande échelle. Il fut d'abord avec nous, quoique, à vrai dire, il n'y eût pas un intérêt direct, surtout comme prince piémontais, Louis XIV ne voulant lui donner aucune nouvelle province. Comme prince italien, il eût pu rester neutre, ainsi que le pape, le duc de Toscane, Venise, Gènes et le duc de Parme; mais, outre que sa situation géographique lui faisait une loi de se prononcer, son ambition, son activité d'esprit, le besoin d'employer ses talents militaires et surtout ses talents politiques, ne lui permettaient pas une neutralité expectante. Quand il vit que Louis XIV ne voulait l'agrandir ni du côté de la France ni du côté de l'Italie, et que même il s'était engagé en vue de gagner la sympathie des Vénitiens à renoncer pour lui et pour le roi d'Espagne au duché de Milan, en faveur du duc de Lorraine, il songea à trouver, selon son expression, « meilleur marchand ». Le duché de Milan au duc de Lorraine, c'était une combinaison conforme à l'intérêt italien, puisqu'elle tendait à soustraire ce duché, objet de tant de convoitises, à l'influence des grandes puissances; mais c'était enlever, sans compensation, une espérance à la maison de Savoie. Victor-Amédée chercha ailleurs cette compensation, et se laissa faire des propositions par la grande alliance. M. de Sclopis ne peut assez admirer l'art avec lequel il sut négocier au milieu même des armées françaises; en effet, il déploya une souplesse, un sang-froid, une audace et des facultés de dissimulation véritablement extraordinaires. Les premières ouvertures lui furent faites à Turin même, au commencement de l'été de 1703, par le comte d'Aversberg, envoyé de l'Empereur, qui se logea secrètement dans la maison du marquis de Prié; à peine arrivé, Victor-Amédée alla le visiter, au milieu de la nuit, seul, couvert d'un manteau, comme un amoureux de roman. — Il lui dit qu'il ne repoussait pas l'invitation qui lui était faite d'entrer dans l'alliance, mais qu'il ne pourrait en tenir compte s'il n'avait la garantie de l'Angleterre et de la Hollande. La garantie seulement, parce que, quant aux sub-

sides, le duc déclarait tout d'abord qu'il n'en recevrait qu'après avoir tiré l'épée contre la France. Ce fut sur cette base que les négociations se continuèrent; le duc les suivit seul, sans rien confier à ses ministres. Il avait invité le comte d'Aversberg à habiter une villa à Castiglione, près de Turin, où il allait le voir en secret, sous prétexte de promenade ou de chasse. Ses hésitations cependant étaient grandes; il flôttait entre plusieurs projets. « Ce qui était de sa part expérience des dangers paraissait aux autres dissimulation. » Il irritait les alliés par ses réticences et ses tergiversations; le comte d'Aversberg menaçait de partir. Enfin, après plusieurs mois, il passa définitivement aux alliés par un traité portant cession, de la part de l'Empereur, des provinces de Montferrat appartenant au duché de Mantoue, d'Alexandrie, de Valence, de la Lomellina, et portant octroi, de la part de la Hollande et de l'Angleterre, d'un subside de quatre-vingt mille écus par mois. De son côté, le duc s'engageait à porter la guerre en France, et à aider l'Empereur à rentrer en possession de Milan.

On voit que dans le traité le duc faisait assez bon marché de l'intérêt italien. En échange du Montferrat et de quelques provinces sans importance, il sanctionnait d'avance la conquête du duché de Milan par l'Empereur, le plus ancien et le plus dangereux ennemi de l'Italie! Le duc de Savoie ne travaillait que pour l'accroissement de sa maison.

Quant à l'Angleterre, son but principal était de donner un ennemi de plus à la France et de diriger contre elle les coups de cet ennemi : c'est le sentiment qui se fait jour avec persistance dans les lettres des ambassadeurs anglais et même de la reine. A peine eut-elle reçu la nouvelle de la victoire de Turin, remportée par Victor-Amédée, que la reine Anne lui écrivit pour l'en féliciter. « J'espère qu'elle vous permettra de recouvrer ce que vous avez perdu, et aussi de porter la guerre dans le pays des ennemis. » Elle revient sur cette pensée un mois après dans une autre lettre écrite en apparence pour rassurer le duc contre le mauvais vouloir de la cour de Vienne, qui ne s'empres-sait pas de remplir ses engagements envers le Piémont. « C'est avec beaucoup de chagrin que j'apprends que la cour de Vienne fait paraître tant de froideur à accomplir les traités conclus avec Votre Altesse Royale, qui a si bien mérité de toute la ligue et surtout de l'Empereur. Votre Altesse Royale peut être *assuré (sic)* ¹ que je regarderai toujours vos intérêts comme les miens propres, que je ferai faire les instances les plus pressantes envers la cour de Vienne pour que vous soyez mis

¹ La reine Anne applique à l'orthographe française la règle anglaise.

immédiatement en possession de tout ce qui vous est cédé par le traité. » Après avoir ainsi rassuré le duc, elle arrive à ce qui lui tient autrement à cœur : « Pour ce qui est du projet dont vous faites mention, vous savez que je n'ai jamais *rien eu de plus à cœur* que de porter la guerre dans la France par la Provence et le Dauphiné, et qu'en particulier j'ai toujours eu (comme j'ai encore) la vue sur *l'entreprise de Toulon*, comme celle qui nuirait le plus à la France et laquelle serait *du plus grand avantage pour la cause commune*. J'ai écouté les propositions que les comtes de Maffei et de Briançon m'ont faites de votre part avec beaucoup de satisfaction, et pour les particularités de ce ~~des~~sein, il faut que je me remette au projet qui vous sera envoyé par lesdits comtes, qui vous pourront assurer de la part que je prends à tout ce qui vous touche et de l'estime et de la sincérité avec lesquelles je suis, mon frère et cousin, votre affectionnée sœur et cousine Anne R. »

L'expédition qui tenait à cœur à la douce reine Anne eut lieu, en effet, l'année suivante; Victor-Amédée, de concert avec le prince Eugène, marcha sur Toulon; mais comme les précédentes invasions de la Provence, celle-ci fut désastreuse pour les alliés, qui se retirèrent précipitamment après avoir perdu dix mille hommes.

Pendant tout le cours de la guerre, jusqu'à la paix d'Utrecht, il y eut très-bonne entente entre l'Angleterre et le duc de Savoie. L'Angleterre voyait dans celui-ci un instrument qu'elle pouvait retourner contre les deux grandes puissances du continent, et en le lançant contre la France, elle le protégeait contre le mauvais vouloir et les intrigues de l'Autriche. Le duc de Savoie, de son côté, savait bien qu'il n'avait de garantie que dans l'Angleterre, et que sans elle il serait à la discrétion de l'Empereur. En définitive, cette bonne entente n'aboutit pas à ce qu'il en attendait, et sans prétendre que l'Angleterre ait pris plaisir à le bercer d'espérances vaines, on peut croire qu'elle ne craignit pas d'encourager son ambition, quitte à s'incliner, le moment venu, devant la nécessité des événements. Dans les années surtout qui précédèrent la paix d'Utrecht, l'Angleterre abonde en plans, en promesses, en combinaisons et en projets qui durent exalter singulièrement l'imagination de Victor-Amédée, et qui, la réalité étant venue, n'ont peut-être pas été étrangers à la mélancolie et au dégoût des choses qui empoisonnèrent la fin de sa vie. L'Angleterre ne promettait pas moins que la couronne d'Espagne au duc de Savoie, qui, dans ce cas, eût volontiers renoncé à son pays de montagnes et à ses vues sur le Montferrat. On a sur ce projet une lettre du fameux Peter-

borough à Bolingbroke, écrite en français, alors style diplomatique, qui montre avec quelle ardeur le duc, tout en paraissant penser au présent et au solide, s'attachait aux « chimères agréables et futures ». Cette lettre n'a pas seulement un intérêt politique, elle montre avec quelle vivacité, quelle facilité et quel bonheur d'expression écrivait ce Peterborough, à la fois diplomate et général, homme politique et homme à bonnes fortunes, raisonnable et excentrique, dont Voltaire nous a tracé un portrait si brillant. Il faut dire d'abord, pour expliquer l'enthousiasme de Peterborough, qu'il était lui-même lié au duc par des espérances qui n'avaient rien de commun avec la politique, et que le duc berçait avec une adresse au moins égale à celle que l'ambassadeur pouvait déployer pour caresser l'ambition du prince.

« Dieu veuille que nous puissions reconnaître la favorable occasion qui se présente! Nous avons affaire avec un prince qui connaît tout ceci; je savais ses sentiments avant que de lui parler, et les assurances qu'il m'a données ne font que confirmer ce que je pourrais ignorer. Il connaît ses véritables intérêts; ils sont si apparents, qu'un génie le plus limité ne pourrait que les voir; mais il serait à douter si aucun autre prince aurait compris tous les systèmes de ce monde et de l'autre et eût pris des résolutions si justes sur le tout d'une si grande affaire, non-seulement pour les vues générales, mais pour le détail de toutes les vues particulières. Il prévenait toutes mes insinuations, toutes mes espérances, par un raisonnement si favorable pour nous, que, si je suis bon Anglais, si je n'ai perdu le bon sens, il ne nous reste rien qu'à nous entendre et à mettre bientôt en mouvement les projets les plus utiles et les plus glorieux pour lui et pour nous qu'on puisse imaginer. Il ne me reste que la difficulté de vous représenter tous les sentiments de ce prince de la manière dont il me les a donnés. Son Altesse Royale a divisé les affaires dont on avait à traiter avec une franchise, une justesse et une modestie qui ne se peut assez louer. Allons, disait-il, au solide et au présent, et puis je vous écouterai sur les chimères agréables et futures. »

Le duc expose à Peterborough ce qu'il veut faire en Italie. Il est modeste, il ne demande qu'à servir. Il reconnaît la nécessité d'un grand empire d'Autriche; il laisse entendre que l'Espagne, à défaut de Naples, de la Sicile et du Milanais, peut être accordée à l'Empereur. Quant à lui, il ne désire de récompense qu'après l'avoir gagnée par ses victoires; pour le moment, il ne veut qu'une chose, aller en Espagne combattre l'ennemi commun. Le duc de Peterborough est émerveillé ou feint de l'être.

« Voilà ce que doit faire et ce que fera le duc de Savoie, me dit-il avec sa manière familière, et je vous dirai ce que le roi d'Espagne devrait faire. Il devrait dire : Duc de Savoie, vous aurez ma nièce pour votre fils, *allez en Espagne soutenir la guerre contre l'ennemi commun*, je suis assuré d'un service fidèle de votre part, jusqu'à ce que nous voyons comment les affaires du monde se doivent ajuster pour le repos public. Et il lui a plu d'ajouter : Et il serait bien servi, et lui et toute l'Europe verraient que le duc de Savoie est incapable d'une ambition déréglée et injuste. »

Ces protestations de fidélité et de désintéressement dans la bouche du prince qui, en moins de dix ans, avait trahi la coalition pour la France et la France pour la coalition, durent faire intérieurement sourire l'ambassadeur anglais, mais il les accepta comme sincères et se garda bien de montrer sa défiance.

« J'ai pris la liberté de lui dire mes sentiments comme particulier; comme Anglais, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner que l'Espagne et l'Empire étaient incompatibles dans les mêmes mains. Comme M. Davenant, je suis obligé de vous écrire une lettre en dialogue; je ne l'ai jamais fait devant et je crains de n'y point réussir, mais je ne puis mieux me faire entendre qu'en donnant naturellement le discours comme il s'est passé. Son Altesse Royale m'a dit « qu'il voulait présentement ma chimère dressée à ma mode, qu'il ne voulait point un partage injurieux à la couronne d'Espagne, ni soumettre l'Italie à un esclavage manifeste aux Allemands; qu'il n'entrerait en nul partage que celui qu'il ferait de bon cœur avec la reine et avec la dernière sincérité pour la nation anglaise, qu'il était juste que nous eussions notre récompense pour tant de dépenses, pour tant de travaux que nous avions faits et pour ce qui nous restait à faire. »

« Étant obligé de parler, je l'ai fait avec la dernière sincérité : je n'apprendrai jamais la politique du mystère et de l'artifice, et même je ne crois point qu'elle soit nécessaire, à la longue elle n'est jamais heureuse. Je lui ai dit franchement que j'espérais que nous ne serions pas si fous que de négliger toujours nos propres intérêts, mais que j'avais une telle idée de son jugement que je croyais pouvoir lui faire comprendre que nous pouvions avoir notre contentement et notre récompense sans que cela lui fit de la peine. Je lui dis donc que je croyais que la Providence avait presque formé le projet, en nous permettant de l'ajuster un peu selon la prudence humaine. »

Ici Peterborough trace au duc un plan auquel sans doute il ne tenait guère, à en juger par la facilité avec laquelle nous le verrons l'aban-

donner, mais qui paraît avoir pour but de faire parler le duc. Il revient avec insistance sur la résolution bien arrêtée de l'Angleterre de ne pas laisser l'Espagne à la maison d'Autriche; en revanche, il veut donner la Sicile à l'Empire, qui par là pourrait fonder un commerce et un pouvoir maritimes, ce qui porterait ombrage aux princes d'Allemagne et non aux Anglais et aux Hollandais; cependant il laissait entendre que les premières pensées du gouvernement anglais étaient de donner la Sicile à l'Espagne. Le plan de Peterborough était vaste et supposait la victoire complète et définitive des alliés. Il donnait à Victor-Amédée l'Espagne, et au besoin la Sicile; mais celui-ci, prêt à tout accepter quand le moment serait venu, voyait ce que le projet de Peterborough avait de vague et d'hypothétique; il ramena encore une fois l'ambassadeur au solide. Il ne s'opposait pas à ce que le monde fût disposé dans une nouvelle forme; cependant comme l'Espagne, et par là il entendait l'Espagne proprement dite, Naples, le Milanais, la Sicile et les Indes, « n'était qu'une chose incertaine et qu'il fallait conquérir, » il devait songer d'abord « au solide et à l'Italie »; il consentait donc à ce qu'on abandonnât à l'Autriche Naples et la Sicile, pourvu qu'à tout événement on donnât pour dot le Milanais à l'archiduchesse qui devait épouser son fils; « de cette manière les parties seraient plus liées et l'équilibre soutenu dans l'Italie par un partage plus égal entre la maison d'Autriche et celle de Savoie »; cela ne l'empêcherait pas de songer à l'Espagne pour l'avenir en cas de succès, seulement il voulait avant tout assurer le présent.

« Le discours s'est poussé sur tous les événements possibles et sur tous les accidents de la guerre de la part de Son Altesse Royale avec toute la prévoyance et la modestie possibles. Toute l'Espagne considérée, l'intérêt de l'Italie examiné, vous pouvez croire que je n'ai pas oublié les Indes. L'Espagne à moi, me dit Son Altesse Royale, je ne voudrais céder une partie de la monarchie à personne, bien moins à la famille des Bourbons; mais si la Hollande, par des motifs qu'on n'examine point, se retirait, ou si le poids pesant de la guerre obligeait les Anglais à se relâcher et que quelque partage fût résolu du royaume des Espagnes, Son Altesse Royale ne doutait point que la monarchie d'Espagne ne payât le tout, mais que les États d'Italie qu'on entendrait qui restassent à la maison d'Autriche (dont l'État de Milan devra être exclu), dussent tenir lieu à l'Espagne de ce qu'elle perdrait ailleurs. Son Altesse Royale me dit qu'il croyait que les Anglais conserveraient Port-Mahon pour eux-mêmes, *et ne semblait point s'en offenser comme avait fait la petite cour de Barcelone*. Je lui ai déclaré fran-

chement mes sentiments là-dessus, en lui faisant voir qu'à la vérité cette place entre nos mains était préjudiciable si on supposait une guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, ce qui paraissait humainement presque impossible sur le système dont il s'agissait, mais autrement la possession de Cadix, de Gibraltar, de Carthagène rendrait cette petite île un point nécessaire à cette couronne, et qu'elle nous était d'une nécessité absolue pour soutenir même les intérêts de Son Altesse Royale, notre commerce dans la Méditerranée et pour tenir en bride les corsaires. »

Naturellement le duc se garda bien de contredire Peterborough sur ce point de politique anglaise; il est probable qu'il lui eût promis outre Port-Mahon, même Gibraltar et Cadix, quitte plus tard à changer d'avis. Aussi Peterborough paraît être tout acquis au duc, et termine sa lettre par une péroraison animée et en dehors du style ordinaire de la diplomatie.

« Monsieur¹, en un mot je ne suis embarrassé que pour la délicatesse nécessaire dans le maniement de cette grande affaire; comme elle doit principalement se concerter avec notre cour et celle de Savoie, je voudrais pouvoir aussi bien répondre de la discrétion de la nôtre comme de l'exactitude de celle-ci. Vous connaissez mes désirs de vous servir comme l'importance de l'affaire mérite : je ne refuse point les peines et les fatigues nécessaires, soit pour la guerre, soit pour la négociation; faites-moi passer d'un endroit à l'autre aussi vite qu'il est possible; si mes services sont utiles, ne m'épargnez point : par terre, par mer, dans ma calèche de poste, je suis à vous. Contentez seulement mon cœur dans les espérances de pouvoir rendre des services proportionnés à cette honnête ambition que j'ai toujours eue pour la gloire de la reine et les intérêts de ma patrie et ma propre réputation.... Que l'esprit de la sagesse et de l'amour public nous inspire et nous dirige dans cette fameuse occurrence! »

Il y a dans la lettre de Peterborough, en ce qui touche les mouvements de territoire, quelque confusion; nous ne comprenons pas clairement, à la distance où nous sommes des événements, ce que les négociateurs comprenaient alors à demi-mot; ce qui frappe le plus, c'est le sang-froid et la subtilité du duc. L'Angleterre lui offre toutes les Espagnes, moins sans doute quelque compensation pour elle-même dans l'Amérique du Sud; on ne peut expliquer autrement la phrase de Peterborough, « je

¹ Peterborough écrit ici en vrai puriste; il se garde bien de mettre dans une lettre française le mot anglais *mylord*, ce que les académiciens ne craignent pas de faire aujourd'hui.

n'eus garde d'oublier les Indes. » Le duc accepte et veut aller en Espagne, comme généralissime, prendre position, mais il n'est pas ébloui par la grandeur du projet au point de ne pas voir ce qu'il a d'incertain et de chimérique. En attendant que l'ours soit tué, il se contentera à tout événement du Milanais; voilà ce qu'il appelle « le solide et le présent ». Quant à Naples et à la Sicile, comment se fait-il qu'il consente, lui prince italien, à les voir passer dans les mains de la maison d'Autriche, et bien plus, qu'il insiste pour que l'île ne soit pas détachée du royaume? Quant à l'Espagne, pourquoi dans l'hypothèse où il n'en serait pas roi semble-t-il désirer qu'elle appartienne à l'Autriche? Quoique Peterborough n'en donne pas signe, cette politique dut l'étonner. Aujourd'hui nous en avons le secret. Dans l'hypothèse où s'effectuerait le mariage de son fils aîné avec l'archiduchesse, fille aînée de feu l'empereur Joseph, le duc avait posé, sous le sceau du secret, aux quatre plus grands jurisconsultes piémontais, la question de savoir si l'archiduchesse avait à la succession légitime d'Espagne un titre préférable à celui de l'archiduchesse, fille de l'empereur Léopold. Les jurisconsultes ayant répondu affirmativement, dans sa pensée, si l'Espagne n'était pas donnée à la branche d'Autriche régnante, elle devait l'être à l'autre branche que par alliance il représenterait légitimement. Voilà ce qu'il mettait au nombre des choses « agréables et futures ».

Quant à l'Angleterre, tout porte à croire qu'elle offrait sincèrement au duc le royaume d'Espagne; outre la lettre de Peterborough, sa sincérité est confirmée par une lettre de Bolingbroke au cabinet de Versailles dans laquelle il propose que Philippe, avec sa famille, se retire d'Espagne, que le duc de Savoie s'y transporte immédiatement avec la sienne pour prendre immédiatement possession de cette monarchie et des Indes. Le roi Philippe devait recevoir en échange le royaume des Deux-Siciles, et les États héréditaires du duc avec le Montferrat-Mantouan. En cas que Philippe vînt à succéder à la couronne de France, la Sicile retournerait à l'Empire, et les autres états, c'est-à-dire *le Piémont, la Savoie, le Montferrat* seraient désormais regardés comme provinces françaises. Il nous semble aujourd'hui que si ces propositions étaient favorables au duc et à sa maison, elles l'étaient bien plus à la France, à laquelle elles donnaient éventuellement, non-seulement cette fameuse barrière des Alpes, mais encore tous les États du prince de Savoie. C'était mettre l'influence française à la place de l'influence autrichienne et espagnole; cependant, chose singulière, le ministre anglais demandait au cabinet de Versailles que cette proposition semblât venir de l'initiative de

Louis XIV comme un gage de sa modération. Entre cette combinaison qui donnait moins en effet à la famille de Bourbon, mais plus à la dynastie, puisqu'elle lui assurait par traité un royaume en Italie, et celle qui donnait moins à la France et plus à sa famille, Louis XIV parut hésiter, il ne voulut pas se décider lui-même, et s'en remit à Philippe, qui préféra la couronne d'Espagne et des Indes en renonçant pour jamais à la couronne de France; décision qui força Victor-Amédée à rester malgré lui prince italien.

Alors l'Angleterre insista pour lui donner la Sicile, malgré la France qui voulait la donner à la Bavière, malgré l'Autriche qui voulait la conserver à l'Espagne. Quoique par comparaison la compensation ne fût pas en rapport avec les espérances de Victor-Amédée, il ne l'eut pas sans peine et dut faire agir son habileté diplomatique. Aussi songea-t-il à séduire de nouveau Peterborough, qui devait revenir à Turin en qualité d'ambassadeur extraordinaire; nous savons l'appât qu'il lui offrait par une lettre confidentielle écrite à son ministre des affaires extérieures, et qui prouve que le duc avait recours à toutes les influences qui peuvent peser sur le cœur des hommes, quelque diplomates qu'ils soient. Il ne s'agit de rien moins que de sa fille naturelle : « Très-cher bien-aimé et féal, écrit-il au comte de Mellaredé, nous voulons bien vous confier que milord *Peterbourou* (*sic*) nous témoigna, il y a deux ans, le désir qu'il aurait eu d'épouser mademoiselle de la Suze, à quoi nous témoignâmes aussi *d'adhérer* si la fille donnait son consentement, et nous eûmes alors cette complaisance, *s'agissant alors d'avoir pour nous la monarchie d'Espagne à qui il allait travailler!* Présentement, comme ledit milord doit venir auprès de nous en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la reine d'Angleterre, et qu'il passera à Turin, vous lui direz à son arrivée, en secret de notre part, que conservant toujours pour lui les mêmes sentiments d'amitié et d'estime, et nous souvenant de ceux qu'il nous avait témoignés à l'égard de mademoiselle de Suze, que nous vous avons ordonné de lui dire que maintenant il pouvait s'ouvrir avec la fille de sa pensée, puisque quant à nous, il sait bien que nous y sommes entièrement disposés, et quand il sera auprès de nous, nous verrons ensemble ce qu'il y aura à faire ensuite pour terminer cette affaire, le priant cependant de retenir la chose extrêmement secrète; vous voyez la délicatesse dont il s'agit, et nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. Au bord de l'*Amiral*, 2 octobre 1713. » Malheureusement cette lettre, qui est d'un homme d'esprit plus que d'un prince, resta sans effet : Peterborough ne vint pas à Turin.

Victor-Amédée eut néanmoins la Sicile lors de la paix d'Utrecht, mais l'événement prouva qu'il n'avait reçu là qu'une compensation précaire et presque dérisoire; qu'était-ce que la Sicile, pour une puissance comme le Piémont, presque sans ports et tout à fait sans marine? Les historiens qui accusent l'Angleterre d'avoir insisté pour cette cession dans le but de s'en emparer, au moins commercialement, ne courent pas risque de la calomnier. Toujours est-il qu'elle avait pris ses précautions pour se faire maintenir en possession des privilèges, franchises, droits et sûretés qu'elle s'était fait accorder durant la guerre par la maison d'Autriche.

Toutefois, ne trouvant pas sans doute ces avantages assez considérables, l'Angleterre elle-même, de concert avec la Hollande et la France, alléguant d'une part l'impossibilité où le duc était de la conserver, de l'autre la nécessité de désarmer l'Autriche, qui était restée en dehors de la paix générale, proposa de la rendre à cette puissance. Ce fut l'objet d'un article de la quadruple alliance, par lequel les quatre puissances s'engageaient à déposséder Victor-Amédée de tout ce que ce traité lui avait précédemment accordé en terre ferme, s'il n'adhérait pas à la renonciation qu'on lui imposait. Il fallut céder et se contenter, pour prix de tant de fatigues, de tant d'intrigues, de tant d'efforts de toutes sortes, de la Sardaigne et du titre de roi. Les historiens piémontais regardent cet abandon de l'Angleterre comme une trahison; ils l'attribuent au mauvais vouloir de la maison de Hanovre, liée à l'Autriche par des liens de reconnaissance, et soupçonnant le Piémont d'être favorable au prétendant. Il est vrai que Victor-Amédée avait cru au triomphe du parti tory, dirigé par Bolingbroke, et que son ambassadeur, le comte de Latour, s'était livré entièrement à ce parti, ainsi qu'il résulte d'une instruction que le roi adresse à son nouvel ambassadeur à Londres. Il lui recommande de ne pas imiter son prédécesseur, qui ne fréquentait qu'un parti, comme si un seul pouvait toujours subsister et triompher *dans un pays comme celui-là!* « Que ce soit donc votre habileté que de manœuvrer entre tous, avec la désinvolture qui vous est propre, ainsi que faisait le roi Guillaume ». Quant à lui, tout en se résignant en apparence, il se vengea comme il pouvait le faire « avec un pays comme celui-là », en augmentant les droits sur les marchandises anglaises, décision hardie qui produisit son effet; elle souleva une discussion dans le parlement. Les orateurs et les journaux firent entendre de fortes menaces, mais le duc n'en maintint pas moins son augmentation de taxe.

Aussi les écrivains anglais ne manquent-ils pas de répondre au reproche de trahison par celui d'ingratitude. Outre que la rétrocession n'avait été résolue qu'en vue de la paix générale et dans un intérêt bien supérieur à celui du Piémont, ils prétendent que l'Angleterre avait fait assez de sacrifices en faveur de ce pays ambitieux pour avoir vis-à-vis de lui toute sa liberté d'action. Ils en donnent pour preuves les énormes subsides qu'elle lui paya pendant la guerre de la succession d'Espagne, et qui se montent à plus de cent vingt millions de francs.

Pour nous, quoi qu'il en soit de ces récriminations, M. de Sclopis nous paraît en avoir tiré la vraie moralité. « Les amitiés les mieux fondées, dit-il, ne durent pas éternellement. Si quelque intérêt vient solliciter le plus fort, il met en danger la sécurité du plus faible; cela arrive aussi bien entre gouvernements qu'entre particuliers, ainsi que nous en donne un exemple l'histoire des relations de l'Angleterre et du Piémont. » Aussi M. de Sclopis voudrait-il que ces variations avertissent les princes moins puissants de ne jamais se mettre entre les mains des princes assez puissants pour les tenir à discrétion. Il faut, selon lui, en accord d'amitié, modération et prévoyance, bien calculer s'il y a des deux côtés même fidélité et même franchise, et surtout ne pas demander aux autres plus qu'ils ne peuvent raisonnablement prétendre de nous. « Telles sont, ajoute-t-il, les règles du bon sens et de la bonne morale. » Il a mille fois raison; seulement ces règles ne sont pas toujours celles de la politique, ainsi que le prouve l'histoire de tous les temps, ou du moins de presque tous!

III.

Malheureusement les sentences excellentes de M. de Sclopis ne pouvaient être connues des rois de Sardaigne il y a cent cinquante ans. Aussi nous allons les voir suivre les mêmes errements au dix-huitième qu'au dix-septième siècle, et retirer comme par le passé des alliances anglaise et autrichienne, préférées à l'alliance française, quelque profit et beaucoup de déboires. M. Gallenga, si patriote et si ami de l'Angleterre, ne peut s'empêcher de reconnaître ici la faute du Piémont; « la crainte de l'ascendant bourbonien exerçait une fâcheuse influence sur la maison de Savoie, » dit-il. Il fait remarquer que les temps n'étaient plus ceux de Louis XIV, que si l'ambition effrénée du grand roi rendait toute autre alliance préférable à la sienne, sous son successeur les

mœurs de la France s'étaient adoucies, amollies, et que son ambition s'était modérée. « La France, ajoute-t-il, se comporta pendant toute ces guerres avec un désintéressement quasi miraculeux. » Il parle des guerres de la succession d'Autriche et de Pologne.

Il faut rendre justice au roi de Sardaigne Charles-Emmanuel, il hésita longtemps à s'allier à Marie-Thérèse, faisant valoir les maux qu'il avait soufferts et sous Louis XIV et durant les guerres pour la succession de Pologne, les hommes perdus, la dette accrue et la récompense médiocre. Il aurait voulu que l'Angleterre s'engageât et fût partie de l'alliance, mais celle-ci contraignit le Piémont à s'allier de force avec l'Autriche; Charles-Emmanuel, sachant que l'Angleterre ne voulait pas s'opposer à l'entrée d'une armée espagnole en Italie et craignant de voir un Bourbon à Milan, conclut le traité de 1742, qu'on a appelé provisoire, et dont Voltaire a dit, « que c'était le traité de deux ennemis qui ne songent qu'à se défendre d'un troisième. » Il est en effet célèbre dans la diplomatie par le nombre d'ouvertures qu'il présentait au roi du Piémont pour en sortir à son gré. Par d'habiles dispositions, il se réservait la possibilité de passer en temps opportun du côté du plus fort, « sans pouvoir, l'ambassadeur vénitien Foscarini le déclare avec admiration, être accusé de mauvaise foi. » Mais il fut suivi plus de dix-huit mois après, il est vrai, d'un traité plus sérieux dans lequel l'Angleterre, s'unissant à l'Autriche et à la Savoie, promettait à Charles-Emmanuel un subside de deux cent mille livres sterling, et s'engageait à ne traiter, quoi qu'il arrivât, ni avec la France ni avec l'Espagne, sans que le roi de Sardaigne y fût compris, et à ne conclure aucun arrangement concernant l'Italie, sans que Sa Majesté en fût avertie.

C'est alors que la France, du consentement de l'Espagne, fit des ouvertures au roi de Sardaigne, qui ne tendaient à rien moins qu'à une constitution nouvelle de l'Italie. Nous parlons du projet d'Argenson, qui était comme une résurrection du projet d'Henri IV. On s'étonne de voir un pareil projet sortir du cabinet de Louis XV : cependant il faut se souvenir que ce roi avait en matière de politique extérieure des vues particulières, il avait ses politiques et ses publicistes secrets, sa police diplomatique dont le comte de Broglie était le chef, dont le publiciste Fabre était le rédacteur, dont Dumourier était à l'extérieur un des agents. D'ailleurs à cette époque il était encore le Louis XV de Fontenoy et non celui du Parc-aux-Cerfs.

Les préliminaires commencèrent officieusement à Paris entre d'Argenson et le comte de Montgardin, conseiller du roi de Sardaigne, qui, sous couleur de traiter seulement les affaires privées du duc de Carignan,

avait une correspondance secrète avec Turin. Les premières propositions furent faites par d'Argenson en termes vagues et généraux, auxquels l'envoyé sarde répondit de même. Cependant elles se précisèrent bientôt, à en juger par la lettre du marquis de Champeaux, chargé de suivre les négociations à la place du ministre. Il lui rend compte d'une conférence tenue à Paris même, dans le but d'apaiser la susceptibilité piémontaise toujours en éveil à l'endroit de l'ambition de la maison de Bourbon. « J'ai répondu en ce qui regardait Alexandrie et Tortone, que l'intention du roi était fort différente de ce qu'on en jugeait à sa cour, que Sa Majesté loin de vouloir jamais troubler le repos de l'Italie et inquiéter le roi de Sardaigne, se proposait d'établir dans ce pays-là une paix perpétuelle. Je lui ai exposé quelques idées qui sont dans le projet de ligue que j'ai eu l'honneur de vous remettre ¹ ces jours passés, et qui ont pour *but de mettre tous les étrangers hors de l'Italie*, de prendre des mesures pour empêcher les armes étrangères d'y entrer, et pour maintenir éternellement la bonne intelligence entre les princes qui y règnent. Il m'a paru qu'il trouvait de la force à mes réflexions; il m'a cependant laissé douter si sa cour s'en contenterait, attendu qu'il est incertain si la cour de France sera toujours dans des intentions si pacifiques, et que si elle changeait de système ses plans pourraient lui servir contre le roi son maître. » D'Argenson se résolut, pour ramener Charles-Emmanuel à de meilleurs sentiments envers nous, à envoyer Champeaux à Turin, ce qui va donner lieu à une des pages les plus curieuses de l'histoire diplomatique.

On était en guerre; le roi de Sardaigne dont la loyauté était sujette à caution, se sentait surveillé par ses alliés; il fallut beaucoup de précautions. D'abord d'Argenson envoya à Turin un de ces gens qui ont le privilège de pénétrer partout innocemment, un jésuite de Lyon, puis enfin Champeaux qui s'y fixa secrètement sous de faux noms, s'appelant l'abbé Rousset d'abord, et ensuite Samuel Kraft.

Champeaux avait à ramener la paix au moyen de trois traités. Premièrement, comme, par la non-observation du traité de Worms, le roi de Sardaigne se trouvait remis en liberté de faire valoir ses droits sur le duché de Milan, on offrait au roi de lui faciliter les moyens de conquérir cet État, à condition qu'il aiderait de son côté à créer un État pour l'infant d'Espagne. La France, le roi de Sardaigne et l'Espagne, auraient figuré comme parties principales; le roi de Naples, la

¹ D'après cette phrase, il semblerait que le projet attribué à d'Argenson serait du marquis de Champeaux.

république de Gènes, le duc de Modène seraient intervenus moyennant certaines conditions. Le roi de Sardaigne cédait à la France la vallée de Cerisi, quelques districts de la Provence et du Dauphiné. Les parties intervenantes s'engageaient à ne pas déposer les armes tant que ces stipulations ne seraient pas pleinement accomplies.

Le second traité, destiné à dissimuler le projet de priver la reine de Hongrie du duché de Mantoue, avait peu d'importance au point de vue de l'équilibre général.

Mais le troisième développait toute la pensée du cabinet français. On y voulait former entre les princes d'Italie une association qui pût les placer hors des agressions et des perturbations des puissances étrangères. Elle n'aurait en rien préjudicié au pouvoir absolu que les princes conservaient à l'intérieur. Elle se proposait seulement qu'ils se considérassent comme divers membres d'un même et seul corps, unis dans un même esprit pour soutenir leur indépendance et maintenir la tranquillité de l'Italie. Pour l'exécution de ce projet tous les princes seraient convenus ensemble de tenir un corps de troupes proportionné à leurs forces. Ces troupes se seraient réunies chaque fois que l'Italie eût été menacée des étrangers, ou même autrement s'il eût été nécessaire. Cette armée pouvait être, calculait-on, portée à quatre-vingt mille hommes sans augmenter les charges ordinaires de chaque État. Le roi de Sardaigne en aurait eu le commandement, et à son refus seulement le roi de Naples. Si l'armée se fût divisée en deux corps, chacun des deux princes en eût commandé un, et, à leur refus, le collège des princes italiens aurait élu un généralissime. La France s'engageait et espérait faire engager l'Espagne à fournir d'armes et d'argent les princes italiens contre toute puissance étrangère qui voudrait troubler la Péninsule.

De plus il était établi que les princes italiens pourraient stipuler entre eux que les royaumes de Naples et de Sicile, et les États que l'enfant de Philippe pourraient posséder en Italie, ne seraient jamais unis ensemble, ou ne pourraient être possédés ni par un même prince, ni par l'empereur, ni par le roi de France, ni par le roi d'Espagne, ni par aucun prince étranger à l'Italie. La Toscane aurait été donnée au duc de Lorraine avec la même stipulation. Enfin les Italiens seraient convenus de faire tenir des assemblées générales par des ministres, à l'effet de prévoir ce que réclamaient les intérêts du pays et son indépendance; d'autres cas moins importants étaient prévus; le saint-siège aurait été invité à accéder au même traité, ainsi que la république de Venise, à laquelle on promettait un avantage territorial.

Tel fut dans son ensemble le projet que M. de Champeaux avait mission de faire accepter à Turin. C'était, dit justement M. Gallenga, une de ces combinaisons qui venaient s'offrir à l'Italie pour s'émanciper. Toutefois Champeaux eut beaucoup de peine à amener le cabinet de Turin à le discuter. Ses conférences avec le ministre des affaires extérieures, Gorzegno, roulaient sur des considérations générales dont le ministre paraissait ne vouloir pas sortir. Pour lui forcer la main, il lui fit lire par *condescendance* une lettre même de Louis XV, qui résumait le projet. « Je trouve bon, disait Louis, que Champeaux aille à Turin, qu'il soit bien déguisé, car il doit être connu dans ce pays-là, et qu'il n'y demeure que quatre jours, après quoi toute négociation sera rompue. »

« Si on n'accepte pas le premier projet, voilà celui par lequel on peut y suppléer : Au roi de Sardaigne tout le Milanais qui est à la rive gauche du Pô et à la droite jusqu'à la Scrivia. A l'infant, toute la rive droite, depuis la Scrivia jusques et y compris l'État de Parme. Le Cremonais (le fort de Ghiara d'Adda rasé) et la partie du Mantouan qui est entre l'Oglio et le Pô, celle par delà, à la république de Venise, et ce qui est à la rive droite du Pô au duc de Modène avec l'éventualité du duché de Guastalla, et, aux Génois, la principauté d'Onelle avec Finale et le château de Ferravalla. »

Le roi de Sardaigne, dont les affaires militaires n'étaient pas en bon état, ne pouvait rester tout à fait sourd à de si belles ouvertures. Toutefois il parait, tant ses préventions contre nous étaient grandes, avoir prêté l'oreille aux négociations pour gagner du temps, et surtout pour se relever aux yeux de ses alliés les Anglais, auxquels il ne manquait pas de les communiquer toutes, écrites ou verbales. De cette manière il se mettait à l'abri du reproche de trahison, et, en feignant de leur demander modestement conseil, il les menaçait indirectement d'une défection possible. Inquiet alors des dispositions de l'Angleterre, il trace un projet navrant de sa situation militaire, il demande des secours pressants, « tout l'affreux de la situation se présente assez de lui-même pour que nous puissions croire que Sa Majesté Royale et ses ministres le comprendront aisément, » et alors, en *post-scriptum*, il annonce l'arrivée de Champeaux : « M. de Champeaux est ici depuis le 20 du mois passé, qui est le jour auquel il s'est proposé d'arriver, se tenant en cachette chez un banquier sous le nom de l'abbé Rousset : dans deux conférences qu'il a eues avec le marquis de Gorzegno, il s'est empressé de développer tout le plan de France par rapport à l'Italie, lequel ne nous a paru *ni moins mauvais ni moins extravagant* de

ce que nous l'avions d'abord trouvé, nonobstant toutes les explications et toutes les protestations dont il l'a accompagné; comme il a aperçu au marquis Gorzegno beaucoup de froideur et de répugnance à entrer *seulement à discuter le point qui regarde l'abolition des droits de l'Empire sur l'Italie*, il s'est retranché à demander avec beaucoup de chaleur que nous voulussions au moins lui donner une réponse sur l'article du partage des États qui appartiendraient à chacun des princes d'Italie intervenants au traité, parce que notre réponse sur cet article aurait beaucoup servi à persuader le roi très-chrétien de notre retour et de bonnes dispositions pour un accommodement. Nous faisons travailler à cette réponse pour la communiquer ce soir à M. de Champeaux, qui a résolu de partir demain matin. » On ne sait au juste quelle fut sa réponse, mais on sait que ce *post-scriptum* menaçant lui valut de la part de l'Angleterre et de l'Autriche les secours en hommes et en argent qui relevèrent sa fortune en le mettant à même de gagner la bataille d'Asti.

M. de Sclopis avoue que les graves reproches adressés, à l'occasion de cette affaire, par les écrivains du parti français à Charles-Emmanuel, ne sont pas dénués de quelque fondement. Cependant il plaide en faveur de son roi les circonstances atténuantes. Selon lui Charles-Emmanuel pouvait croire que la France agissait dans la vue de créer une influence bourbonnienne et française en Italie. Lors même que cela eût été vrai, quelle différence n'y aurait-il pas eue entre l'influence autrichienne sans fédération telle qu'elle existait, et l'influence française ayant affaire à plusieurs États, forts individuellement, fédérés ensemble, ayant une armée commune, un conseil commun! Si la phrase relative aux droits de l'Empire, que nous avons soulignée plus haut, ne nous avait révélé le fond de sa pensée, qui croirait aujourd'hui qu'un des arguments du roi de Sardaigne était que le projet excluait de l'Italie l'influence impériale? et qui croirait que M. de Sclopis puisse y voir une excuse? Il nous rappelle que le vieil empire germanique, maintenant entièrement détruit, était encore sur pied; le roi craignait en adhérant au traité d'attirer à son détriment la haine de l'entière Germanie; et que l'on songe, ajoute-t-il, que le roi, comme prince de Savoie, en faisait partie, qu'il était inscrit dans le collège des princes, et pouvait avoir grand intérêt à ne pas interrompre ses relations. Ainsi, ces raisons paraissent suffisantes à M. de Sclopis pour que Charles-Emmanuel ait traité de *mauvais et extravagant* un projet qui appelait à l'indépendance les princes italiens, pour qu'il se soit moqué avec si peu de convenance du *grand projet*, comme il l'appelait ironiquement en souvenir du *grand dessein* d'Henri IV.

Les événements, d'après M. de Sclopis lui-même, prouvent que le roi de Sardaigne n'eut pas lieu de s'en féliciter, car la paix d'Aquisgrana, qui cependant, au dire de Voltaire, ne fut profitable qu'au roi de Prusse et au roi de Sardaigne, lui arrache une plainte analogue à celle que lui avait arrachée déjà le traité d'Utrecht. « Si cette convention, dit-il en parlant de la convention préliminaire entre la France, la Hollande et l'Angleterre, démontre évidemment le désir qu'avaient les trois puissances de terminer la guerre, elle ne montre pas un désir aussi vif d'assurer les intérêts des alliés de l'Angleterre et de la Hollande. » En effet, M. de Sclopis a raison contre Voltaire, eu égard à ce que la maison de Savoie attendait. Après une guerre faite malgré elle, la paix se faisait de même sans qu'elle en retirât les avantages qu'on lui avait promis. Le moment venu de traiter, l'Angleterre oublia l'engagement qu'elle avait pris de ne rien conclure avec un ennemi ou un allié sans le consentement de Sa Majesté Sarde. Son but était, au dix-huitième siècle comme au dix-septième siècle, de pousser le Piémont non en Italie mais en France.

On se rappelle qu'après la bataille de Turin, la reine Anne s'était empressée d'écrire à Victor-Amédée pour l'engager à pénétrer en Provence. A la nouvelle de la bataille d'Asti, qui combla de joie toute l'Angleterre, le duc de Newcastle écrivait en hâte au sortir du conseil au chevalier Ossorio : « L'égard et l'attachement que j'ai pour S. M. le roi de Sardaigne, pour la cause commune, ne me permettent pas de laisser partir la poste d'aujourd'hui sans vous dire, mon cher monsieur, que *l'entrée projetée en France pendant cette campagne paraît plus nécessaire que jamais*. Si cela se fait, tout ira bien, sinon Dieu sait quelle en sera la conséquence. Faites de ceci l'usage que vous jugerez à propos, je suis tout à vous. » Ce n'était pas un bon conseil à donner au roi de Sardaigne dans son intérêt; toutes les invasions de la Provence avaient été désastreuses, et celle-là devait l'être également. Aussi Victor-Emmanuel, qui en voyait les difficultés et n'en voyait pas le profit, résista le plus qu'il put. Il croyait à une intrigue de la cour de Vienne ayant pour but de flatter les puissances maritimes qui tenaient à cette expédition à cause de Toulon, d'éloigner le roi de Sardaigne de l'Italie, de le lancer dans une entreprise où il s'affaiblirait au point de ne pouvoir plus rien exiger. Mais ces considérations ne convertirent pas l'Angleterre, et l'expédition dut se faire.

C'était si bien, nous le répétons, une idée fixe de sa part de donner à notre détriment une compensation au Piémont, que dès les premiers jours de la Révolution française elle lui fit les mêmes propositions.

Cela résulte d'une lettre écrite par sir John Trevor, envoyé anglais à Turin, au comte de Hauteville, ministre du roi de Sardaigne. Cette lettre, qui n'a jamais été publiée, croyons-nous, que par M. de Sclopis, jette un nouveau jour sur les projets de la coalition, et notamment sur ceux de l'Angleterre, qui ne nous avait pas encore déclaré la guerre, et qui cependant s'occupait déjà de partager nos provinces. Elle justifie pleinement Brissot et les Girondins qu'on accuse d'avoir rompu avec elle trop précipitamment. John Trevor cherche à y consoler le roi de Sardaigne des difficultés que lui suscite la cour de Vienne, il avoue qu'elle a su si bien lier la réussite de ses vues au succès du grand plan dont l'intérêt général de l'Europe dépend, que les meilleurs amis du roi seront forcés d'être avec elle; il faudra donc que le roi se risque à lui céder ce qu'elle demande du côté de l'Italie. « Envoyez-moi donc les cartes des provinces que vous croyez l'objet des convoitises de Vienne, je vous demanderai en même temps *et avec plus de plaisir* une carte détaillée avec des cartes des plus exactes de cette partie de la Provence et du Dauphiné que Sa Majesté pourrait envisager *comme l'équivalent* le plus juste et le plus convenable. »

Nous nous arrêtons au traité d'Aquisgrana, qui fixa définitivement l'équilibre italien, tel qu'il devait se maintenir jusqu'à la Révolution française. Équilibre singulier, qui justifia la parole que Guichardin avait mise dans la bouche du sénateur Andrea Gritti : « L'Autriche maîtresse du Milanais est maîtresse de l'Italie. » Quoiqu'un Bourbon régnât à Naples, l'Autriche n'en prit pas moins une influence prépondérante sur le reste de la péninsule; non qu'elle eût la possibilité de l'entraîner absolument dans sa politique comme au temps de Charles-Quint, mais parce qu'elle était de tous les États italiens le seul qui fût lié aux intérêts généraux européens, qui eût une action extérieure, et le seul par conséquent qui pût prendre une initiative et imposer sa volonté à ses voisins faibles et isolés. Ainsi, lors des guerres de la Révolution française, la plupart des princes italiens voulurent rester neutres, et en effet il n'y eut que le Piémont qui s'unit, et peut-être malgré lui, à l'Autriche, de sorte que l'on peut dire que si la révolution franchit les Alpes, ce ne fut pas pour aller combattre l'Italie, mais l'Autriche. Son premier mouvement n'avait-il pas été de reprendre la tradition française et d'offrir au roi de Sardaigne, par l'intermédiaire de Sémonville, ambassadeur de la République, ce même duché de Milan, que lui avaient offert Henri IV, Louis XV, et que lui avait donné le maréchal de Villars; Sémonville faisait cette proposition au moment même

où l'excellent sir John Trevor encourageait le roi de Sardaigne à se laisser dépouiller par l'Autriche du côté de la Lombardie, quitte à se dédommager avec la Provence, le Dauphiné et quelques autres provinces françaises !

Nous aimons à finir sur ce rapprochement, parce qu'il est en quelque sorte le résumé et la moralité des rapports politiques de la France et de l'Angleterre avec l'Italie. Dans le passé, depuis l'élection de Charles-Quint à l'empire, la France eut la pensée de créer une Italie indépendante, unie par une confédération assez fortement constituée pour qu'il n'y eût plus au delà des monts que des intérêts purement italiens, et il ne paraît nulle part qu'elle ait cherché à exciter ses divisions et à l'affaiblir ; l'Angleterre, au contraire, ne paraît ne s'être jamais préoccupée de l'indépendance de l'Italie, on ne connaît d'elle aucun plan ni aucun projet analogues à ceux de Henri IV et de d'Argenson ; son intérêt était d'y créer une influence antifrançaise, ainsi que le prouvent les traités d'Utrecht, de la quadruple alliance, d'Aquisgrana, qui tous semblent avoir pour but d'y maintenir l'Autriche dans une grande position. C'est le reproche que lui fait le comte d'Aglié dans le mémoire qu'il présenta au congrès de Vienne, et dans lequel il démontre que l'Italie, telle qu'elle résulterait des traités de 1815, serait dans une situation pire vis-à-vis de l'Autriche qu'en 1792. Il est admirable, ce mémoire, comme raisonnement, comme prévision, comme sagacité. Tous les événements qu'il y annonce se sont réalisés ; on s'étonne que des arguments si décisifs, présentés avec tant d'éloquence et de clarté, n'aient point inspiré aux puissances, et surtout à l'Angleterre, des dispositions plus favorables. Le comte d'Aglié était l'envoyé du roi de Sardaigne, mais rien en lui qui rappelle la politique personnelle particulière, souvent égoïste, de la maison de Savoie ; tout en défendant les intérêts de son roi, il les met bien au-dessus d'une ambition de famille, ou plutôt il les identifie déjà avec ceux de la famille italienne. Tous les arguments que lord Palmerston et lord Russell ont fait valoir depuis en l'honneur de l'unité, il les donne au nom de l'indépendance ; seulement il insiste, peut-être plus qu'il n'est dans le goût anglais, sur la nécessité de rendre l'Italie forte, afin qu'elle redevienne puissance maritime ! sur la nécessité de restituer à Venise sa liberté, afin qu'elle montre de nouveau son pavillon en Orient et dans l'Adriatique !

EUGÈNE MARON.

UNE PAGE DE L'ANCIENNE HISTOIRE D'ORIENT.

L'IRAN ET SES POPULATIONS ABORIGÈNES.

Einleitung in die traditionellen Schriften der Parsen.... (Introduction aux écrits traditionnels des Parsis, par FR. SPIEGEL. 1^{re} partie. Grammaire de la langue houzvâresch. Vienne, 1856, in-8° de x-194 pages. — 2^e partie. La littérature traditionnelle des Parsis, dans ses rapports avec la littérature des peuples limitrophes. Ibid., 1860, xii-472 pages.)

Kurzer Abriss der Geschichte der iranischen Sprachen. (Esquisse succincte de l'histoire des langues iraniennes, par le même. Dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung* de KUHN et SCHLEICHER, t. II, 1859, p. 1-37, 217-235.)

Ceux des lecteurs de la *Revue* qui prennent intérêt aux études orientales n'auront pas oublié le travail que M. Michel Nicolas a publié à cette place même, il y a deux ans, sur l'histoire religieuse et littéraire du parsisme¹, nom sous lequel on désigne les restes du vieux culte de Zoroastre, tel que la tradition en a conservé les formules et les doctrines dans les livres que les Parsis du Kirmân et de l'Inde se sont transmis depuis de longues générations. Cette lumineuse étude de notre savant collaborateur se fondait principalement sur les publications de M. Spiegel; celles que nous enregistrons aujourd'hui pourront

¹ *Le Parsisme, d'après les travaux allemands modernes*, livraisons d'août, octobre et décembre 1859, t. VII, p. 241; t. VIII, p. 63 et 654.

la compléter à plusieurs égards. Notre intention n'est nullement d'entrer dans le fond d'un sujet dont M. Michel Nicolas a fait à bon droit son domaine; nous en voudrions seulement dégager un côté qui touche non plus à l'histoire, mais à l'ethnologie de l'ancien Iran, et y ajouter quelques vues sur lesquelles il nous paraît utile aujourd'hui d'appeler l'attention. On n'a eu trop longtemps sur l'ethnologie iranienne que des idées fausses, incomplètes ou confuses; et de récentes hypothèses, qui ont pour elles l'autorité de noms éminents dans la philologie cunéiforme, tendraient à y introduire des erreurs systématiques dont il importe de préserver la science. Nous croyons, et nous espérons montrer, que les faits acquis permettent dès à présent de se former sur cette branche importante de l'ethnographie asiatique des idées justes et complètes.

S'il est un fait solidement établi dans l'état des notions actuelles, c'est que la grande contrée qui a pour limites, à l'orient le Sindh, au nord l'Oxus, ou plutôt le Iaxartes, à l'ouest les montagnes élevées qui ferment le bassin du Tigre et du bas Euphrate, au sud, enfin, le golfe Persique et la mer des Indes, c'est, disons-nous, que le vaste espace renfermé dans ces limites a été de toute antiquité le domaine propre d'une seule race, de la race Arienne. Aussi loin que s'étend le crépuscule historique, les tribus de cette race se sont toujours donné le nom d'Aryas, en commun avec une autre branche de même souche et de même langue, les Aryas de l'Inde. Mais ceux-ci n'ont été connus des étrangers que sous le nom d'Hindous ou Indiens, et eux-mêmes cessèrent graduellement d'employer l'ethnique primordial dans son acception générique; tandis que chez les Aryas de l'Ouest, l'antique appellation n'a jamais cessé d'être en usage. Hérodote sait que le vrai nom des Mèdes, leur nom national, est celui d'Ariens, et que le nom des Perses est Artéens (qui est une forme dérivée); les Grecs, après l'expédition d'Alexandre, appliquèrent le nom d'Ariana à la contrée qui s'étend de l'Indus à la Caspienne, et y connurent en outre le nom d'Arie comme désignation d'un territoire particulier qui répond à notre province d'Hérat; enfin, la dénomination d'Iran, dans l'usage actuel des Orientaux, n'est, comme l'Ariana des Grecs, qu'une dérivation légèrement altérée de la forme nationale Airyana, « demeure des Aryas », de même que le nom d'Irak, employé par les Arabes dans une acception plus restreinte, vient d'une forme provinciale Airyaka.

Et ce n'est pas seulement l'identité du nom appliqué à la terre et à ses habitants, qui se reconnaît dans cette vaste contrée : c'est aussi,

nous l'avons dit, l'identité, ou plutôt l'unité de race. Cette unité est complète, absolue; ou du moins les immigrations qui ont pu y introduire des éléments étrangers sont historiquement connues et appartiennent à des époques très-postérieures aux temps primitifs. Toutes les populations réellement indigènes de l'Iran, en prenant le mot dans sa plus large acception, portent en elles le double cachet qui fait l'unité de la race, la ressemblance physique et la connexion des idiomes. Strabon, qui résume en ceci les notions que la domination des Séleucides avait données à l'Europe sur ces contrées intérieures, dit expressément que les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les Sogdiens « parlaient des langues à peu près semblables »; et cette assertion est pleinement confirmée par les informations modernes. Indépendamment du persan propre, tous les idiomes en usage dans l'étendue de l'Iran, — le dialecte tadjik dans la Boukharie, les patois montagnards de l'Hindou-Kousch, le pouchtou, qui est la langue des Afghans, le balouche, le loûr, le kurde, — tous ces idiomes, disons-nous, sont purement ou foncièrement ariens. Physiquement, à en juger par le type qui se reproduit le plus fréquemment chez la plupart de ces peuples iraniens, ils ont dû appartenir au rameau blond de la famille arienne¹.

Plusieurs causes de mélange ou d'altération ont cependant agi sur ce groupe, d'ailleurs si bien défini et si nettement délimité, des populations iraniennes. A l'ouest, le contact des tribus mèdes du haut pays avec les populations assyriennes ou sémitiques des plaines du Tigre et du bas Euphrate, favorisé d'ailleurs à plusieurs reprises par le rapprochement politique, dut préparer de bonne heure cette fusion partielle qui a produit la race mixte de cette région frontière, race désignée par les Sémites purs sous le nom de Kasdîm, et par les Grecs sous les dénominations diversement modifiées de Khaldéens, Gordiéens, etc., dont le nom actuel de Kurdes n'est qu'une forme nouvelle. Au nord, les hordes touraniennes des steppes centrales ont pesé de tout temps sur les Iraniens, attirées par un climat plus doux, par des contrées

¹ Nous avons eu déjà occasion de signaler ailleurs le phénomène de la dualité physique des peuples que la communauté originaire de la langue rattache à un même groupe *historique*, le groupe indo-européen, bien qu'une partie de ces peuples appartienne à une race à cheveux noirs (les Hindous, par exemple), et une autre partie, de beaucoup la plus nombreuse, à une race à cheveux blonds. (Voir la livraison du 15 juin dernier de la *Revue*, p. 435.) Cette dualité physique, sur laquelle l'attention ne s'est pas suffisamment arrêtée, est une énigme de plus ajoutée à tant d'autres énigmes que renferment les origines indo-européennes.

plus belles, et par l'irrésistible penchant que les tribus errantes ont toujours eu pour le pillage. C'est l'opposition éternelle du pasteur farouche et de l'homme fixé au sol, de Caïn et d'Abel. De là des irruptions fréquentes, parfois de formidables invasions dont la tradition s'est conservée dans l'histoire, et quelquefois aussi l'établissement à demeure d'une partie de ces nomades dans quelques-unes des provinces de l'Iran, où les Sémites les connurent sous le nom de Kimris, et les Grecs sous la vague appellation de Scythes. C'est ainsi que la Sogdiane s'est vue envahie par les Turcomans, que d'autres tribus de race turque se sont fixées depuis des siècles au cœur même de la Perse, et que des Mongols, sous le nom de Hézarèh, dressent leurs tentes au midi de l'Oxus, dans ce qui fut la Bactriane. Toutefois, ces irruptions des nomades touraniens ont été des envahissements de territoires, non une fusion de races; les croisements, quand il y en a eu, ont été partiels, isolés, sans action générale. Les Turcomans sont restés turcs de sang et d'idiome au milieu des Tadjiks et des Perses, et les Iraniens, même subjugués, ont toujours repoussé comme une souillure le contact d'une race abhorrée.

La vraie patrie, la terre natale des Turcs, des Finnois et des Mongols, — de tous les peuples touraniens, en un mot, — c'est la haute Asie, c'est la région centrale que dominent les chaînes altaïques, et que l'Imaüs sépare des plaines de l'Aral. L'expansion naturelle de ces hordes barbares s'est faite vers l'orient et le nord de l'Asie; c'est là qu'elles se sont développées, qu'elles ont formé de grandes nations, qu'elles se sont multipliées en d'innombrables tribus. C'est seulement par exception, par des échappées accidentelles, que quelques-unes de leurs hordes se sont jetées sur le Midi ou écoulées vers l'Occident. Mais dans les temps antiques, les populations ariennes, dont la masse compacte occupait le bassin du Iaxartes et de l'Oxus, leur formaient une barrière infranchissable qui dut leur fermer pendant bien des siècles les approches de l'Iran. La philologie, d'accord avec les indications de l'histoire et celles de la géographie naturelle, permet d'affirmer qu'à l'époque inconnue où les Ariens de l'Oxus se propagèrent dans l'Iran, d'un côté jusqu'au Tigre, de l'autre jusqu'aux plages du Midi, le pays n'était occupé par aucune population touranienne. M. Spiegel fait remarquer que dans les anciens monuments qui nous restent de la langue des Iraniens primitifs¹, — l'antique langue bactrienne, dans laquelle

¹ M. Spiegel écrit toujours *Eraniens*. Cette forme du nom peut être en effet la forme pure et la plus ancienne, mais nous n'avons pas cru devoir nous écarter de la forme *Iran*, qui est consacrée.

furent écrits les livres de Zoroastre, — on ne découvre pas la moindre trace de mots étrangers, particulièrement de mots touraniens. On peut ajouter, ce qui est une raison encore peut-être plus décisive, que tous les noms appartenant à la géographie naturelle, conséquemment à la géographie primitive, sont purement ariens. On peut appliquer la même remarque à la langue védique, sœur et contemporaine du bactrien. L'iranien resta donc longtemps une langue pure, comme la race elle-même.

Mais si les Aryas de l'Iran, cette belle et noble race au sein de laquelle s'est développée spontanément une des plus vieilles civilisations de l'Asie, furent longtemps purs de toute immixtion avec les races grossières du Touran, ils ne purent se dérober aux conditions physiques de la région qu'ils habitaient. Coupé dans sa partie centrale par d'inhabitable déserts, l'Iran se trouve ainsi partagé en plusieurs contrées tout à fait distinctes, où devaient se grouper isolément autant de centres de populations. Au nord, entremêlée de déserts salins et de plaines fertiles, s'étend la Bactriane, siège du plus ancien royaume arien. A l'est, arrosée par l'Hétumat ou Étymander, qui descend des pentes glacées de l'Hindou-Kousch et va se perdre dans un lac intérieur, l'Arakhosie (aujourd'hui l'Afghanistan) nous offre ses rudes montagnes et ses belles vallées. Au sud-ouest, la Perse est aussi un de ces pays montueux faits pour nourrir une population belliqueuse dans son ombrageux isolement; à l'ouest, enfin, la Médie, comme la Perse, se partage entre de riches campagnes et des vallées abruptes. Pour bien comprendre les anciens temps de l'histoire de l'Iran, il importe d'avoir toujours présentes à la pensée ces divisions naturelles, qui se reflètent dans la suite des événements.

La Médie et la Perse, de même que l'Arakhosie, restèrent pendant bien des siècles en dehors de la civilisation religieuse que la loi de Zoroastre avait développée dans la Bactriane. Les tribus de l'Iran oriental n'ont jamais secoué complètement cette torpeur intellectuelle; mais vint un moment où le soleil de la civilisation se leva pour l'Iran occidental. Cette grande révolution dans la vie morale et politique des Mèdes et des Perses s'accomplit, tout l'indique, sous l'influence de la civilisation assyrienne. Ce dut être dans la Médie, soumise dès le dixième siècle avant notre ère, sinon plus anciennement, au sceptre des rois d'Assour, que s'éveilla d'abord cette vie nouvelle, qui sûrement devint plus active lorsque, au milieu du huitième siècle, la Médie secoua le joug et devint elle-même une monarchie. Deux siècles s'écoulèrent encore avant que la Perse, élevée par Cyrus à l'indépen-

dance, et bientôt après à la domination, entrât dans le même mouvement; mais, à partir de ce moment jusqu'à la conquête d'Alexandre, la Perse resta pendant deux cents ans et plus un des foyers de la civilisation asiatique, en même temps qu'elle fut le centre de la première puissance de l'Orient.

Même dans ce nouvel état de choses, l'Iran oriental ne reçut que faiblement le contre-coup de cette impulsion rapide qui avait entraîné l'Iran occidental à de nouvelles destinées. L'Arakhosie et les territoires environnants jusqu'au Sindh n'entrèrent dans la monarchie médopersique que par une double conquête, d'abord sous Cyrus, le chef de la dynastie akhéménide, puis, trente ans plus tard, sous Darius Hystaspes. Mais les peuples des deux parties de l'Iran restèrent toujours et n'ont pas cessé d'être profondément distincts, nonobstant leur fraternité native.

La même distinction se montre, bien qu'à un moindre degré, dans les plus anciens monuments de la langue iranienne. On y reconnaît une branche orientale et une branche occidentale. La première est la langue bactrienne, que l'on a désignée, depuis Anquetil, sous le nom de zend; la seconde est la langue des Perses akhéménides, telle que nous l'ont conservée les inscriptions cunéiformes de Persépolis et de la Médie. Et de plus, dans chacune de ces deux branches, dont il expose les différences essentielles¹, M. Spiegel distingue encore deux dialectes sensiblement différents : dans l'iranien oriental, la langue du Vendidad et celle des hymnes ou *gâthâs* qui constituent le Yaçna; dans l'iranien occidental, la langue des inscriptions anciennes ou des premiers akhéménides (qui sont du sixième siècle), et la langue des inscriptions les plus récentes, celles du quatrième siècle. Comme il y a deux cents ans d'intervalle d'une époque à l'autre, on conçoit très-bien que dans le travail intellectuel qui s'opéra durant ce long espace au sein des tribus perses il se soit produit aussi dans la langue une modification sensible; mais peut-être le nom de dialecte ne convient-il pas bien rigoureusement pour désigner ce nouvel état de développement de l'idiome perse. La langue de Molière et de Bossuet est-elle un dialecte de la langue de Marot et de Ronsard?

Ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est que ni chez les peuples orientaux de l'Iran, ni chez ceux de l'Iran occidental, on ne voit à aucune époque l'appellation d'Aryas, ou ses dérivés géographiques, employés dans une acception politique, comme nom d'État ou d'em-

¹ *Kurzer Abriss*, p. 6 et suiv. et p. 222.

pire. La haute antiquité a connu un royaume de Bactriane; les temps plus rapprochés virent s'élever le royaume de Médie et l'empire des Perses; aucun de ces États ne se distingue par la désignation de royaume ou d'empire arien. Cyrus et Darius, qui étendirent leur domination du Sindh à l'Euphrate, ne s'intitulent jamais dans leurs inscriptions autrement que « rois de la Perse et des Provinces ». Il faut se rappeler que chez les Ariens de l'Iran, comme chez ceux de l'Inde, toute l'organisation sociale reposait sur la tribu. Dans cette organisation, originairement commune à tous les peuples indo-européens, ou, pour mieux dire, à tous les peuples primitifs, tout part de la tribu et tout s'y rapporte. Non-seulement les grandes tribus ont leur nom patronymique, mais les divisions et les subdivisions, en descendant jusqu'à la famille, ont leur nom particulier. La tribu est le centre où convergent les pensées, les affections, le dévouement, l'orgueil de chacun de ses membres; la puissance et le prestige de la tribu sont infiniment au-dessus de l'abstraction qui, pour nous, constitue la patrie. Ou plutôt, pour l'homme de l'Orient, la vraie patrie, c'est la tribu, comme aujourd'hui pour l'Hindou, c'est la caste. Que par le génie d'un chef ou le hasard des événements une tribu s'élève au-dessus des autres, qu'elle étende au loin sa prépondérance et devienne le centre d'un pouvoir nouveau, le nom de la tribu, personnifié dans celui de ses chefs, deviendra communément la désignation du nouvel État, plutôt qu'une dénomination territoriale ou le nom générique de la race. Voilà pourquoi, en Orient, tant de royaumes plus ou moins étendus ne sont connus dans l'histoire que sous des noms de dynasties. Pour nous tenir dans la limite des temps anciens, le titre dont s'enorgueillit au-dessus de tout la race de Cyrus et de Darius, c'est celui d'Akhéménides, qui est le nom de la tribu royale. C'est presque toujours le seul que ces princes, devenus par leurs conquêtes de puissants monarques, prennent dans leurs inscriptions. Les titres de rois de Perse ou de rois de Médie ne sont prédominants que pour les étrangers; pour les princes akhéménides, ces titres sont secondaires. Les dénominations purement territoriales n'ont en effet leurs racines dans aucun souvenir; ce sont de purs accidents, des dénominations toutes conventionnelles tirées soit de la position, soit de la nature des pays, ou de quelque circonstance analogue. La Bactriane, c'est le pays de l'Orient; la Perse (Fars), c'est le pays des bons chevaux; la Médie, c'est la contrée du Milieu. Et cependant le nom générique de la race, le nom primordial qui se retrouvait au berceau de toutes les tribus, n'était pas non plus absolument oublié; à demi enveloppé d'un voile

religieux, il planait, comme un génie protecteur, sur la patrie commune et entretenait le lointain souvenir de la commune origine. Il est remarquable que ce soit aux époques d'invasion étrangère que le nom de la race reparaisse dans l'histoire, comme une protestation, à ce qu'il semble, ou comme un drapeau. Ainsi, le nom d'Arie, qu'on ne voit pas figurer dans la nomenclature géographique des inscriptions akhéménides, tient, nous l'avons vu, une place considérable dans la géographie iranienne du temps des Séleucides; et c'est sous les Sassanides, après la double chute de la dynastie grecque de Séleucus et de la dynastie probablement touranienne des Arsacides, qu'on voit pour la première fois apparaître dans les monuments publics le nom d'Aïrân, qui s'est perpétué, nous l'avons dit, dans la dénomination actuelle d'Iran.

Il était impossible qu'au milieu de ces événements, de ces conquêtes, de ces soudains revirements, qui tour à tour avaient fait des Iraniens occidentaux les sujets et les maîtres des États sémitiques de la basse Asie, il était impossible, disons-nous, qu'au milieu de ces révolutions politiques, l'Iran occidental n'éprouvât pas l'influence d'un contact intime et prolongé avec les nations de l'Euphrate. Cette influence, en effet, fut très-grande. Autant la civilisation bactrienne avait dominé la barbarie des hordes du Touran, autant les tribus ariennes de la Médie et de la Perse avaient été pendant de longs siècles au-dessous de la civilisation assyrienne. Ce furent les Assyriens qui portèrent aux Mèdes l'usage de l'écriture cunéiforme, que les Perses, à leur tour, reçurent des Mèdes. Cette filiation est attestée par la simplification progressive de ce système d'écriture, qui, de figurative qu'elle est encore à Babylone et à Ninive, devient à Persépolis purement alphabétique. La civilisation médo-persane, telle que nous la connaissons par les auteurs sacrés et profanes et par les monuments, est une civilisation purement assyrienne.

Cette influence s'étendit-elle à la langue? Il est difficile de concevoir qu'il ait pu en être autrement, quoiqu'on n'en ait pas de preuve directe. Les inscriptions akhéménides n'en portent aucune trace; mais ces inscriptions, si importantes qu'elles soient, ne nous donnent pas toute la langue. C'est dans les idiomes vulgaires, dans la langue parlée, si nous la possédions, qu'on retrouverait sûrement l'action araméenne sur l'iranien. Nous avons déjà rappelé que les populations montagnardes de l'extrême Iran sur les confins de l'Assyrie, les Kasdim ou Gordiéens de l'antiquité, qui sont le même peuple que nos Kurdes, physiquement et par la langue sont des populations mixtes.

Les rapports commencés dès le temps de l'ancien empire d'Assyrie, dont la Médie fut une province, et continués durant la glorieuse période des Akhéménides, alors que le monde sémitique était soumis à la Perse, ne purent que devenir plus intimes après la conquête d'Alexandre, sous la domination des Séleucides. Ces rapports se compliquèrent alors de l'action de l'hellénisme, dont il est difficile aujourd'hui de reconnaître la nature et l'étendue. Les vestiges et la tradition même en sont à peu près perdus dans l'ouest de l'Iran ; les traces s'en sont mieux conservées dans l'Iran oriental et jusque dans les provinces du nord-ouest de l'Inde, où l'on a retrouvé de nos jours des restes de monuments, ainsi qu'une immense quantité de médailles frappées sous les rois grecs de la Bactriane (troisième et deuxième siècles avant notre ère), et sous d'autres dynastes grecs qui se maintinrent pendant deux siècles aux environs de l'Indus.

Dans tous les cas, on peut croire avec infiniment de vraisemblance que l'introduction des mots sémitiques dans l'idiome arien de la Médie et de la Perse a commencé dès les premiers temps où l'Assyrie exerça sur l'Iran occidental une action tout à la fois politique et civilisatrice, et que dès lors, sous cette influence longtemps persistante, puis par d'autres causes historiques sur lesquelles nous allons revenir, l'altération de la langue des Akhéménides alla toujours s'accroissant jusqu'à l'avènement des Sassanides. On sait que cette dynastie puissante, qui renversa la race étrangère des Arsacides au commencement du troisième siècle de notre ère, rendit à l'Iran son autonomie jusqu'à l'époque où le flot musulman, au milieu du septième siècle, inonda toute l'Asie antérieure. Le vieil idiome de la race arienne, la langue des livres de Zoroastre, était alors, selon toute apparence, devenu inintelligible à la masse du peuple, puisque les *mobed* ou ministres du culte national crurent nécessaire de traduire les textes sacrés dans la langue vulgaire. Un intervalle de vingt siècles au moins, depuis les temps où la langue de Zoroastre florissait dans la Bactriane, suffirait d'ailleurs pour expliquer les modifications de l'idiome primitif, alors même qu'elles n'auraient pas été hâtées par l'influence du sémitisme et par d'autres causes d'altération. Le sanscrit avait cessé aussi d'être la langue du peuple dès le troisième siècle avant Jésus-Christ, et peut-être longtemps auparavant. Il est vrai que dans l'Inde la formation des dialectes vulgaires avait été promptement déterminée par des causes toutes spéciales.

C'est donc sous le règne des Sassanides, entre le troisième et le septième siècle de l'ère chrétienne, que se firent les versions des livres dogmatiques et liturgiques du mazdéisme ou religion d'Ormazd, dont

quelques débris, échappés plus tard à la persécution musulmane avec une petite partie des textes zends, composent aujourd'hui toute cette littérature sacrée des Parsis dont M. Spiegel vient de retracer l'histoire avec la science profonde attestée déjà par ses travaux antérieurs. La langue dans laquelle se fit la traduction des écrits de Zoroastre, et dans laquelle fut composé en outre un livre qui les résume en quelque sorte, le Boundehesch ¹, est communément désignée par les Parsis modernes sous le nom de pehlvi. Mais cette dénomination est toute traditionnelle; on ne la rencontre pas dans les textes mêmes, ce qui semble indiquer qu'elle n'est pas d'origine persane. Dans les écrits des anciens Parsis, lorsqu'il est question de l'idiome du Boundehesch, on ne le trouve jamais désigné que sous le nom de *houzvdresch*, nom que M. Spiegel a adopté et consacré. L'origine et le sens du mot sont d'ailleurs incertains ². Quant au nom de *pehlvi*, que la tradition a conservé et qui avait toujours été employé depuis Anquetil, on en a donné un grand nombre d'étymologies ³. Les Orientaux eux-mêmes en ont cherché l'origine. Le savant Yakout ⁴ rapporte à ce sujet plusieurs opinions. Quelques-uns faisaient venir pehlvi du mot *fehleh*, dénomination collective sous laquelle on réunissait cinq cantons des parties nord-ouest de l'Iran : Ispahân, Hamadân, Reï, Mâh-Nehâvend et l'Adzerbaïdjân. Cette circonscription est remarquable; elle répond précisément à l'ancienne Médie. D'autres donnaient au mot une application différente et plus large encore, en l'étendant à l'Irak arabe, c'est-à-dire à l'ancienne Babylonie, et même en y comprenant le Farsistân ou

¹ Sur le Boundehesch, sa nature et son contenu, je dois encore une fois renvoyer au savant et lucide exposé de M. Michel Nicolas, *Revue* du 31 août 1859, p. 249 et suiv.; pour un plus grand détail, il faut voir le nouvel ouvrage de M. Spiegel, qui en donne une analyse étendue (*Literatur der Parsen*, p. 93 à 120). L'opinion définitive de M. Spiegel est que la composition du Boundehesch est postérieure à la chute des Sassanides, et sans doute contemporaine des premiers temps de la domination arabe (*ibid.*, p. 183). C'est le plus récent des livres dont se compose le canon des Parsis. Mais cette question de postériorité, ajoute M. Spiegel, importe peu. « Il est, dit-il, parfaitement indifférent que ces livres aient été écrits quelques siècles plus tôt ou plus tard, pourvu qu'ils nous représentent fidèlement le mouvement littéraire de l'époque des Sassanides. Or, c'est ce qui me paraît tout à fait hors de doute, d'après leur contenu même. »

² *Grammatik der Houzvdreschsprache*, p. 23.

³ M. Spiegel les passe toutes en revue, *ibid.*, p. 15 à 19, et l'on peut aussi comparer à ce sujet une note de M. Lassen dans son *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 434.

⁴ Dont M. Barbier de Meynard vient de traduire les parties du Dictionnaire qui se rapportent à l'Iran. Voyez le cahier de la *Revue* du 15 septembre, page 140. Le passage que M. Spiegel cite d'après le Merâcid-el-iftîlâ, où il est abrégé, se trouve en entier à la page 428 du volume de M. Meynard.

Perse propre. « Dans le Fârs, dit Ibn-Haukal, on fait usage de trois langues : le fârsi, que les habitants emploient entre eux ; le pehlvi, qui est la langue des anciens Persans, et dans lequel les Mages ont écrit leurs livres historiques, mais qui aujourd'hui, sans traduction, n'est plus compris des habitants ; et enfin l'arabe. » Malgré cette diversité d'application, il résulte clairement de ces passages que le sens général du mot est essentiellement géographique. Le pehlvi, dans son acception la plus large, était la langue des provinces occidentales de l'Iran, et même des territoires limitrophes du côté du bas Euphrate. Et ce qui confirme l'exactitude de cette application, c'est la nature même de la langue, dont le fond, c'est-à-dire la grammaire, est iranien, mais dont le vocabulaire abonde en expressions d'origine sémitique. M. Spiegel adopte cette acception du mot pehlvi ; mais de plus, il fait remarquer que dans les livres parsis le mot, en nombre de cas, a manifestement un autre sens, un sens plus général encore et en même temps plus vague, qui emporte l'idée du temps plutôt que d'une application locale. Pehlvi, dans cette acception, c'est la langue des Pehlvan, et les Pehlvan, ici, sont les Iraniens de l'ancien temps, des temps antérieurs à l'islamisme. Cette double dérivation, ou, pour être plus exact, cette double application du mot pehlvi, paraît en effet solidement établie sur de bonnes autorités.

Mais dans l'examen de cette question assez épineuse, M. Spiegel n'aurait peut-être pas dû oublier deux sources d'informations qui méritent d'être prises en considération. L'une se trouve dans les livres brahmaniques, l'autre dans les auteurs arméniens. M. Spiegel a mentionné celle-ci, mais en peu de mots et sans y insister suffisamment.

Dans nombre de passages du Mahâbhârata et des listes pouraniques, les Pahlavas sont cités parmi les peuples étrangers qui habitent au delà des frontières nord-ouest de l'Inde ; et on les trouve même nommés dans le Livre de Manou¹, à côté des Kambôdjas², des Çakas³, des Paradas⁴, les Yavanas⁵, etc., parmi les Mletchas ou barbares du Nord-

¹ Au livre X, çl. 44.

² Dans les vallées méridionales de l'Hindou-Kouch, où ils existent encore sous le nom de Kamozaïs.

³ Les nomades touraniens en général, les Scythes asiatiques des Grecs. Il est à peine besoin de rappeler ce passage bien connu d'Hérodote (VII, 64) : « Les Perses donnent le nom de Saces à tous les Scythes. »

⁴ La *Paradène* est une contrée de la Gédrosie dans Ptolémée ; mais il est plus probable que le nom sanscrit s'applique à la Parætacène de l'Arakhosie ou à celle de l'Oxus, deux provinces de l'empire des Parthes.

⁵ Les Grecs-Bactriens, selon toute probabilité.

Ouest, regardés comme des Kchatriyas dégradés. Que ce paragraphe du Code de Manou, aussi bien que certains passages analogues du Mahābhārata, soient au nombre des interpolations que ces grandes compositions brahmaniques ont subies à des époques très-postérieures à leur composition primitive, c'est ce dont la critique ne peut douter; toutefois ces sortes d'interpolations elles-mêmes ne sauraient, par diverses raisons, être regardées comme plus récentes que le troisième ou le deuxième siècle avant notre ère, et il en reste toujours cette indication importante, qu'à une époque voisine ou contemporaine du royaume grec de la Bactriane et du royaume des Parthes arsacides (fondé au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ), l'appellation de Pahlavas tenait une place prééminente dans l'ethnologie iranienne.

Les sources sanscrites ne fournissent rien de plus précis quant à l'application même du nom à une contrée particulière; mais voici maintenant les sources arméniennes qui les viennent compléter de la manière la plus frappante. Le Tite-Live arménien, Moïse de Khorèn, rapporte, au deuxième livre de son Histoire, qu'Archag (ou Arsace), fondateur de la monarchie parthe, établit sa résidence dans la ville de Pahl, au pays des Kouchans, et que ses descendants tirèrent de là la qualification de *Bahlavi* qui leur est donnée¹. En nombre de passages, cette ville de Pahl est mentionnée comme la capitale des princes arsacides²; et comme la contrée des Kouchans comprenait, avec le pays de Caboul, les parties orientales de la Bactriane³, on peut regarder comme une chose certaine que cette première métropole du fondateur de la monarchie des Parthes n'est autre que Balk, la *Bactra* de nos auteurs classiques. Moïse de Khorèn, d'ailleurs, l'affirme expressément dans sa Géographie. Il suit de là qu'au temps où les Brahmanes du Gange connurent des Pahlavas vers leur frontière du nord-ouest, il s'élevait en Bactriane, et jusqu'aux confins de la Médie, une race qui tirait de sa capitale le surnom de Pahlavi. Que cette circonstance ait été ignorée des Occidentaux, ou que du moins on n'en trouve plus aucune mention dans les auteurs qui nous restent, quoi d'étonnant? Ne sait-on

¹ Moïse de Khor., *Hist. d'Arménie*, t. I, p. 141, 213, 311, etc., trad. de Levailant de Florival.

² Plus tard, après la ruine des Séleucides, les rois parthes résidèrent à Ecbatane et à Ctésiphon.

³ Qu'il nous soit permis de renvoyer sur ce point à un mémoire que nous avons écrit il y a douze ans « sur les Huns Blancs ou Ephthalites », et qui est imprimé au tome I^{er} de nos *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique*, Paris, 1850 (à la p. 276 et suiv.).

pas que cette période de l'histoire asiatique a été une des plus mal-traitées par le temps, que quelques lignes à peine des auteurs grecs et latins ont échappé à la destruction, et que si nous savons maintenant quelque chose des États qui se fondèrent en Bactriane et dans le Paropamisme après la mort d'Alexandre, c'est uniquement grâce aux lumières inattendues qui sont sorties des annales de la Chine, ainsi qu'aux monnaies grecques et indo-scythiques que d'heureux hasards ont depuis vingt ans exhumées du sol? De quel droit refuserions-nous créance à un écrivain tel que Moïse de Khorén? Par leur position et par les continuel rapports qu'ils eurent avec les Parthes, les Arméniens n'étaient-ils pas mieux en position qu'aucun autre peuple d'être renseignés sur les événements de cette période?

On ne saurait disconvenir que toutes les probabilités historiques se réunissent en faveur de la version arménienne¹. Elle a le mérite de rendre compte de l'origine du nom de pehlvi d'une manière plus simple et plus naturelle qu'aucune autre; et de plus elle se concilie sans peine avec toutes les autres traditions. La langue houzvâresch s'est formée et développée entre la chute des Akhéménides et l'avènement des Sassanides : c'est dans cet intervalle que s'éleva l'empire des Parthes arsacides. Elle fut en usage dans tout l'Iran occidental; c'est l'Iran occidental qui fut le siège principal de la domination parthe. Elle fut aussi parlée, ou plutôt elle semble s'être définitivement formée dans les provinces du bas Euphrate² : non-seulement les rois parthes succédèrent aux Séleucides dans les provinces babyloniennes, mais ils s'y édifièrent une capitale (Ctésiphon) près de la métropole abandonnée de la précédente dynastie. Ceci eut lieu vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne³. Et cette circonstance même de la résidence des rois parthes transportée en Babylonie, explique mieux que toute autre cause comment la langue iranienne, déjà altérée sans aucun doute dans la bouche des Parthes, se mêla d'une assez grande quantité de mots et de locutions sémitiques pour en faire un

¹ Elle a été déjà signalée par M. Étienne Quatremère dans le *Journal des savants* de 1840 (p. 343 et suiv.); seulement, ce savant en a trop restreint l'application, et sous ce rapport ses vues, justes au fond, sont demeurées incomplètes.

² Selon les traditions des Parsis, la langue houzvâresch ou pehlvi aurait eu sa première origine dans le canton de Sévâd, qui est un territoire de la Babylonie habité par des Nabathéens. On sait que les Orientaux désignent sous le nom de Nabathéens les habitants de la Babylonie, de race sémitique.

³ Le choix de Ctésiphon pour résidence est attribué à Vardanes, qui régna de l'an 44 à 47. Il ne nous reste pour ce fait que le seul témoignage d'Ammien Marcellin, au liv. XXIII, c. vi, § 23, Wagner.

idiome en quelque sorte nouveau. Les Parthes étaient une race sinon purement touranienne, au moins fortement mêlée d'éléments touraniens¹. On peut croire que le fond de leurs tribus était du même sang que les Scythes (des Turks à ce qu'il semble) qui, au temps de Darius, occupaient les plaines de la Médie, et qui tenaient dès lors une assez grande place dans le nord-ouest de l'Iran, pour qu'une des trois colonnes des inscriptions trilingues ait été rédigée dans leur langue.

En prenant à ce point de vue le problème tant débattu de l'origine du pehlvi, il nous semble que la question en reçoit une vive lumière, et qu'ici la probabilité historique s'approche beaucoup de la démonstration.

Je ne me permettrai pas de discuter l'opinion de M. Spiegel sur la nature de l'idiome houzvāresch, qui lui semblerait, à raison de certaines anomalies grammaticales, n'avoir guère pu être parlé tel que les livres parsis nous l'ont transmis, et qui aurait été ainsi « moins une langue proprement dite qu'une sorte de style tout à fait arbitraire² ». On ne peut cependant s'empêcher de remarquer qu'il serait pour le moins très-singulier que la langue dans laquelle furent traduits les livres sacrés de la religion nationale, la langue dans laquelle furent écrites les inscriptions publiques des princes sassanides et les légendes de leurs monnaies, n'ait pas été une langue populaire dans toute l'acception du mot.

La suite de l'histoire ethnologique des contrées iraniennes est bien connue. S'il faut s'en rapporter au témoignage des auteurs musulmans, et en particulier à Ibn-Haukal, cinq langues (plus ou moins distinctes) auraient été en usage dans l'Iran avant la conquête musulmane, c'est-à-dire au temps des Sassanides : le pehlvi, le déri, le fârsi, le khouzi et le syrien. Il s'agit seulement, on le voit, de l'Iran occidental. On a vu quelle circonscription territoriale les musulmans attribuaient au pehlvi. Le déri était employé par les hauts fonctionnaires attachés à la cour des rois; parmi les dialectes provinciaux, celui de Balkh s'en rapprochait plus qu'aucun autre. Le fârsi et le khouzi naturellement étaient les dialectes du Fars et du Khouzistan (la Susiane des Grecs). Le syrien était le dialecte des habitants de Sévâd, c'est-à-dire le nabathéen ou idiome propre de la Babylonie. Le fârsi ou parsi n'est au

¹ Il faut rappeler le passage de Justin, XLI, 2 : *Sermo his (Parthis) inter scythicum medicumque medius, et ex utrisque mixtus.*

² *Grammatik der Houzvareshspr.*, 164 et suiv.

fond que la langue des Akhéménides, c'est-à-dire une branche du pur iranien, mais déjà modifié dans ses formes grammaticales par l'action du temps et les influences extérieures. Le parsi s'est conservé dans quelques-uns des livres purement liturgiques du canon des Parsis. Il est resté le fonds du persan moderne, auquel l'immixtion de l'arabe, analogue à l'immixtion du nabathéen dans le pehlvi, a donné son caractère actuel.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE,

BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

THÉOLOGIE.

HISTOIRE DE LA PROPHÉTIE DE L'ANCIEN TESTAMENT (*Geschichte der alttestamentlichen Weissagung*), du Dr GUSTAV BAUR, professeur de théologie à l'université de Giessen, t. I^{er}. — Giessen, 1861, in-8° de x-420 pages.

Les matières traitées dans l'ouvrage dont nous annonçons ici le premier volume sont celles qu'on comprend d'ordinaire sous la dénomination de *prophéties messianiques* ou de *christologie de l'Ancien Testament*. L'auteur, pour justifier le titre dont il a fait choix, observe que ces prétendues prophéties ne sont pas toutes, à proprement parler, messianiques ou christologiques, puisqu'une partie seulement d'entre elles ont pour objet un personnage particulier, et que les autres, qu'on appellerait avec plus de raison théocratiques, concernent Israël en général; il pense du reste que l'épithète *alttestamentliche* (de l'Ancien Testament) indique suffisamment leur rapport commun à l'Évangile et au Christ Jésus. Nous ne partageons pas, pour notre part, ce dernier avis, et le titre adopté nous semble défectueux en ce qu'il annoncerait plutôt une histoire générale du prophétisme hébraïque qui n'est pas, croyons-nous, dans les vues de l'auteur.

La plupart des traités spéciaux qui ont paru dans ces derniers temps sur ces questions, tels que ceux de Hengstenberg et de Bade, appartiennent au courant orthodoxe, et demeurent plus ou moins fidèles à l'interprétation traditionnelle de l'Église. M. Gustav Baur entre franchement dans la voie nouvelle que la science a ouverte à l'exégèse. Il admet tous les résultats de la critique moderne relativement à l'origine, à l'âge et à la composition des divers livres de l'Écriture; il tient compte des progrès qui ont été faits sur le terrain de la grammaire et de la lexicologie hébraïques; il connaît les travaux de ses devanciers et les apprécie avec équité; il se montre enfin constamment impartial et très-éloigné de sacrifier quoi que ce soit au préjugé dogmatique. Malgré cela, il se place, comme il le déclare formellement lui-même, au point de vue chrétien; — ce dont on ne saurait lui faire un grief, car il est dans tous les cas légitime de rechercher au sein du judaïsme, qui fut la principale source du christianisme, les éléments de celui-ci et une tendance progressive à le prévoir, à le désirer, à le produire. Les enseignements de notre auteur à cet égard n'ont pas du reste eux-mêmes au fond, nous paraît-il, une portée plus grande.

Le volume que M. Gustav Baur vient de livrer à la publicité contient, en

dehors de la préface et des remarques préliminaires, l'histoire des antécédents (*Vorgeschichte*) de la prophétie de l'Ancien Testament, dans laquelle il est parlé successivement : 1° des caractères physiques et moraux des Sémites, et de leur aptitude particulière à devenir l'instrument de la révélation monothéiste ; 2° d'Abraham, le premier organe de cette révélation ; 3° des prophéties messianiques qu'on a cru trouver principalement, à tort ou à raison, dans le Pentateuque, dans les livres historiques et dans les psaumes. Les deux volumes suivants reprennent l'histoire de la prophétie proprement dite avant, pendant et après l'exil.

On voit, par l'énumération que nous venons de faire, que l'auteur se sert volontiers du mot *révélation* ; il admet aussi la chose, et y insiste à différentes reprises. Nous doutons cependant que l'idée qu'il y attache satisfasse pleinement les partisans de la croyance traditionnelle ; voici comment il s'exprime à ce sujet : « L'Écriture nous désigne Abraham comme le personnage éminent auquel se manifesta en premier lieu le principe supérieur de la religion de l'Ancien Testament, comme celui qui le communiqua à son peuple et qui fut le moteur de ce mouvement religieux distinct du développement régulier de la religion de la nature. *Une telle communication d'un principe supérieur de vie religieuse faite par l'entremise de l'activité créatrice de quelque personnage insigne, c'est ce qui constitue une révélation dans le sens propre et strict du mot ;* et c'est aussi pour cela que la religion de l'Ancien Testament n'est point une religion naturelle, mais qu'elle se sépare avec le christianisme, en qualité de religion révélée, de toutes les autres » (p. 12). Cette notion de la révélation ne nous semble pas impliquer nécessairement l'intervention surnaturelle qui a toujours été considérée comme son caractère distinctif. Que le monothéisme ait pris une forme arrêtée dans la pensée d'Abraham, que celui-ci l'ait fait croître et fleurir parmi les siens, qu'il en soit devenu ainsi en quelque sorte le révélateur, nous n'y voyons point d'obstacle, et nous sommes même très-disposé à l'admettre dans de certaines limites¹. Mais s'ensuit-il qu'il y ait eu là réellement révélation, c'est-à-dire opération miraculeuse de la Divinité ? Nous ne le croyons en aucune manière. Pour l'affirmer, il faudrait établir d'abord que rien ni avant ni pendant l'époque d'Abraham n'avait préparé l'avènement de cette idée, ne pouvait y mener ; et cette démonstration tentée par l'auteur nous paraît d'autant moins péremptoire, qu'il accorde lui-même à la race sémitique une tendance innée, particulière, au monothéisme (p. 106). Puis, en second lieu, quand bien même cette conception religieuse se serait présentée avec toutes les marques de la nouveauté, n'aurait-elle pas pu être encore un produit *naturel* de la pensée de l'homme, de la réflexion ? La notion de la loi suprême, absolue, ou, en d'autres termes, du Dieu unique, était-elle donc si inaccessible à cet esprit humain de qui la synthèse est un des plus impérieux besoins ? Les philosophes de la Grèce, et notamment Platon, pourraient conduire à soupçonner le contraire², bien que, nous l'avouons, ce ne soit pas précisément par la même voie que le patriarche hébreu nous semble y être parvenu. Au surplus, la définition qui nous occupe s'appli-

¹ Voyez, dans la *Nouvelle Revue de théologie*, t. VII, p. 306 sq., quelques remarques de M. Michel Nicolas qui s'appliquent parfaitement ici.

² Tel est aussi le sentiment de l'Église catholique, qui a décidé que « *Ratiocinatio Dei existentiam cum certitudine probare protest.* » (Decret. S. C. Indicis d. 11 Junii 1855.)

querraient tout aussi justement peut-être aux fondateurs des religions autres que le judaïsme et le christianisme, à Bouddha, à Confucius, à Zoroastre, à Mahomet; elle pourrait s'étendre même jusqu'à un certain point à quiconque enrichit l'humanité de quelque vérité nouvelle et importante. M. Gustav Baur soutient, il est vrai, le contraire: mais s'il montre fort bien que tous ces hommes ne furent pas au même degré révélateurs, il ne prouve point, comme il le faudrait, qu'une différence de degré constitue un autre ordre.

La partie la plus neuve et la plus intéressante de notre volume est celle qui traite de « la base naturelle de la révélation (?) de l'Ancien Testament », c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà indiqué, des dispositions et des facultés natives des Sémites, et en particulier des Hébreux; nous ne pensons pas, en effet, qu'aucun ouvrage du genre de celui-ci ait déjà compris dans son cadre cette question fondamentale, soulevée et agitée principalement dans ces derniers temps. M. Gustav Baur considère l'esprit sémitique dans toutes ses manifestations supérieures: langue, arts, sciences, religion, et il lui trouve partout un caractère profondément distinct et individuel. Le parallèle qu'il poursuit à ce propos entre les Sémites et les Aryas est des plus remarquables et aboutit à des conclusions généralement justes. Nous ne pouvons entrer ici, à notre grand regret, dans les détails de ce travail; nous ajouterons seulement qu'on y rencontrera, pour ce qui concerne la religion, des corrections utiles à ce que les vues de M. Renan touchant le monothéisme sémitique ont, d'après nous, de trop absolu et d'historiquement inexact. (Voyez notamment p. 102 sqq.)

La seconde partie de ce volume, consacrée à l'examen de différents textes auxquels on attribuait d'ordinaire une signification prophétique, présente moins de nouveauté et d'actualité que la première. L'auteur y trouve cependant l'occasion de faire preuve d'impartialité, de sagacité et d'un véritable tact exégétique; ses interprétations, parmi lesquelles nous signalerons celles des pages 190, 210 sqq., 236 sqq., 392, sont presque toujours heureuses. Il rétablit à son tour la valeur et la portée réelle de toutes ces prétendues prophéties messianiques, telles que le Protévangelie (*Genèse*, III, 15), la bénédiction de Jacob (*ibid.*, XLIX, 10), l'étoile aperçue par Biléam (*Nombres*, XXIV, 19), le prophète comme Moïse (*Deutéronome*, XVIII, 17), etc., dont on a abusé pendant si longtemps au grand détriment de la vérité historique et religieuse. Les psaumes II, XLV, LXXII et CX, les seuls pour lesquels M. Hengstenberg revendique encore une application directe au Christ, sont enfin rappelés eux-mêmes à leur sens primitif: « L'attente exprimée dans ces chants, dit M. Gustav Baur, dépasse sans doute jusqu'à un certain point ce que les rois d'Israël réalisèrent historiquement; elle n'est pas au-dessus de l'image idéale qu'on s'en était formée ni des espérances qu'on avait placées sur des rois semblables à David et à Salomon. Il n'y a donc aucun motif de supposer que les auteurs de ces psaumes aient eu devant les yeux non un roi terrestre, mais le Messie futur » (p. 420).

Nous croyons en avoir dit assez pour donner une juste idée de l'œuvre de M. Baur, et nous espérons que les fonctions nouvelles auxquelles il vient d'être appelé lui laisseront les loisirs nécessaires pour la terminer promptement, surtout si l'esprit qui règne dans ce premier volume continue, comme nous n'en doutons pas, à animer les suivants.

A. STAP.

HISTOIRE. — ETHNOLOGIE.

Origines europææ. Die alten Völker Europas, mit ihren Sippen und Nachbarn; Studien, von LORENZ DIEFENBACH. (Les Origines européennes. Études sur les anciens peuples de l'Europe, sur leurs congénères et leurs voisins.) — Frankfurt am Mayn, 1861, in-8° de 431 pages.

M. Lorenz Diefenbach a publié il y a vingt-deux ans, sous le titre de *Celtica*, un ouvrage consacré à la langue et à l'histoire des anciens habitants de l'Europe occidentale. Dans la partie historique de son travail, l'auteur comprenait, outre les peuples que l'on peut regarder comme appartenant indubitablement à la race celtique, ceux qui ne s'y rattachent que par des indications moins complètes et moins certaines, et il y rattachait même les populations qui, par leurs rapports avec les Celtes, se sont trouvées mêlées à l'histoire de ces derniers et à leurs destinées.

Aujourd'hui M. Diefenbach reprend son travail en sous-œuvre, exactement sur le même plan. La nouvelle publication n'est, à vrai dire, qu'un complément de l'ancienne. Elle est, comme celle-ci, divisée en deux parties : l'ethnologie, qui répond à la partie historique, et la partie linguistique, sous le titre de Vocabulaire. C'est à cette seconde section que se rapportent les additions les plus considérables. L'ancien vocabulaire est reproduit en entier, mais remanié, refondu, augmenté dans toutes ses parties. M. Diefenbach y a fait entrer tous les mots et tous les noms mentionnés comme celtes par les auteurs grecs et latins jusqu'aux temps où commence la période du moyen âge; il y a compris également, selon l'exigence de son plan, les mots donnés par les anciens comme germains et comme ibères. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas réuni dans des index spéciaux, à la fin de son travail, les mots appartenant à ces deux dernières catégories. Le nombre des mots compris dans le vocabulaire n'est au total, avec ces additions, que de trois cent cinquante-six; M. Roget de Belloguet, dans le glossaire de son *Ethnogénie gauloise*, est cependant arrivé à près de quatre cents pour les seuls vocables donnés comme celtiques, tout en élaguant beaucoup de mots jugés douteux. On voit que le vocabulaire du savant allemand ne dispense nullement de recourir au glossaire du savant français. Et ce n'est pas en cela seulement que les deux celtologues se complètent réciproquement dans cette partie de leur travail; il suffit de rapprocher au hasard un certain nombre d'articles des deux ouvrages, pour s'assurer que si M. Diefenbach est parfois plus détaillé dans la collection des passages anciens, en revanche M. de Belloguet est presque toujours plus complet dans le rapprochement comparatif des termes ou des radicaux correspondants fournis par les dialectes actuels issus directement du celtique, ce qui est, en définitive, le côté important de cette recherche et l'élément déterminant des attributions.

Les physiologistes les plus habiles sont loin de s'accorder sur la valeur précise du mot *race*; M. Diefenbach, qui emploie volontiers, selon l'habitude allemande, la terminologie des écoles, fait de ce mot une application peu propre à en augmenter la clarté. Il distingue deux sortes de parentés ethnologiques : l'une, qu'il qualifie de dynamique ou qualitative (c'est-à-dire de virtuelle); l'autre, qu'il appelle parenté historique ou généalogique. La première, qui se

dit des hommes, constitue les *racés*; la seconde, qui se dit des langues, constitue les *familles*. Telle est la théorie de l'auteur, réduite à sa plus simple expression. Elle nous semble médiocrement satisfaisante. Il eût été plus simple et plus conforme à la vérité des faits de distinguer seulement deux ordres de parentés entre les peuples : la parenté du sang, qui fait les *racés*, et la parenté des langues, qui fait les *familles*. Ces deux ordres de parentés se trouvent souvent réunis; parfois aussi ils sont séparés. Il y a dans la famille indo-européenne au moins deux *racés* tout à fait différentes au point de vue physiologique, la *race brune* et la *race blonde*, chacune d'elles, à son tour, se partageant en plusieurs groupes distincts. Telle est, à ce qu'il nous semble, la véritable position du problème primordial qui est au fond des études indo-européennes, et le vrai point de vue d'où il le faut envisager. Les théories ne valent que par leur accord net et précis avec les faits.

C'est sur le terrain des faits que nous allons suivre rapidement M. Diefenbach.

L'auteur voit très-justement dans la famille indo-européenne deux groupes généraux : le groupe oriental, auquel il applique très-justement la dénomination d'Ariens, et le groupe occidental ou européen. Le groupe arien comprend les Iraniens et les Hindous; le groupe occidental embrasse tous les peuples de l'Europe, moins les populations finnoises.

Arrivé à ce point, l'auteur aborde l'énumération descriptive des différents peuples ou des tribus, soit actuelles, soit historiques, qui appartiennent à chacun des deux groupes.

Il esquisse seulement à grands traits l'ethnographie du groupe arien. Il y montre le sanscrit se propageant du nord au sud dans la péninsule hindoue, s'étendant, avec la prédication bouddhique, dans la presqu'île indo-chinoise et jusqu'aux abords du grand archipel, se modifiant et s'altérant au contact des idiomes aborigènes pour former les dialectes vulgaires, et gardant lui-même quelques traces de ce contact dans son organisme intérieur, notamment dans l'introduction des articulations cérébrales, qu'il paraît avoir empruntées aux populations dravidiennes. Puis l'auteur, franchissant l'Indus, jette un coup d'œil sur les langues iraniennes, et par l'idiome mixte des Parthes, il arrive au groupe occidental ou européen, auquel il rattache les dialectes ariens de l'Asie Mineure. Cette grande péninsule paraît à M. Diefenbach la *vagina gentium* d'où sortirent les migrations asiatiques qui vinrent originairement peupler la Grèce avec ses îles, la Thrace, l'Illyrie, et plus anciennement encore l'Italie.

Un autre courant s'était établi, sur de plus larges proportions, au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. C'est par là que les plaines de la Sarmatie se couvrirent de tribus, qui, au milieu de ces vastes horizons, pouvaient se croire encore dans leurs steppes natives; mais de nouveaux arrivants venant à peser sur ces premiers émigrants et les refoulant devant eux, les obligèrent de continuer leur marche vers le couchant, et de s'enfoncer dans des contrées de plus en plus sauvages. Une séparation dut se faire dès l'origine dans ces migrations occidentales. Une partie pénétra dans la vallée du Danube, qui les conduisit vers l'Adriatique, les Alpes rhétiennes et la haute Italie; une autre partie, se frayant sa route au nord des montagnes carpathiennes, se porta soit vers les plages de la Baltique, soit sur le Rhin et vers les mers de l'extrême Occident. Tous ces mouvements sont bien antérieurs aux souvenirs de l'histoire; quelques-uns seulement des plus récents ont laissé de faibles traces dans une vague tra-

dition. Mais des indices aussi sûrs que l'histoire écrite, plus sûrs en certains cas que la tradition orale, permettent de restituer ces pages effacées des origines européennes : d'abord la configuration même et la disposition des contrées à travers lesquelles les migrations s'accomplissent; puis les faits positifs qui sont sortis de la *science nouvelle*, la philologie comparée. Les détails se dérobent ou restent douteux, sans doute; mais les masses reparaissent devant nous, dans cette admirable évocation de l'étude philologique, avec un caractère de certitude qui défie le scepticisme.

M. Diefenbach étudie successivement les groupes de ces diverses migrations, et les différents peuples dont chaque groupe se compose. Il commence par les migrations du sud, les Italiens primitifs, les Tyrséniens ou Étrusques, les Ibères et les Ligures; puis il arrive aux Celtes, auxquels il donne naturellement une place infiniment plus grande dans son étude qu'à aucune des autres races européennes. Les Celtes le conduisent aux Cimbres, et les Cimbres aux Teutons. Il arrive de là aux Slaves, qui sont les derniers venus en Europe, et il termine par un coup d'œil sur les Finnois. Nous avons à peine besoin d'ajouter que, pour ces dernières parties, les recherches du savant allemand ne sauraient être, dans leur forme concise, qu'un faible reflet des admirables travaux de Schafarik.

Nous aurions voulu, par la traduction de quelque article du livre de M. Diefenbach, donner à nos lecteurs une idée de sa méthode et de la nature de ses recherches. Mais cet appendice nous aurait mené un peu loin; nous y pourrions revenir.

Nous sera-t-il permis, en terminant, d'exprimer notre opinion sur l'ensemble de l'ouvrage? M. Diefenbach est un esprit allemand dans la plus complète acception du mot. Souverainement dédaigneux de la forme, il va devant lui, cherchant, fouillant, ramassant, sans se préoccuper le moins du monde de l'ordre dans lequel il présente ses recherches, sans avoir l'air de se douter que, dans la composition d'un ouvrage tel que le sien, il puisse y avoir une méthode préférable à une autre. Le livre n'a ni un chapitre, ni un paragraphe, ni une division quelconque où puisse se reposer l'attention; tout se suit d'un seul trait, comme dans ces vieux manuscrits monastiques où, de la première à la dernière page, pas un alinéa ne coupe le discours. Et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'y a guère plus de méthode intérieure que de repos extérieurs. Le même sujet s'y trouve presque toujours coupé, morcelé, disséminé. Qu'un tel livre soit d'une lecture pénible, on le croira sans peine. Aussi faut-il le regarder comme un recueil de matériaux bien plus que comme un traité méthodique; on y trouve les éléments d'un bon dictionnaire ethnologique de l'Europe ancienne, rien de plus. M. Diefenbach, en un mot, appartient, dans ce livre, à la classe des érudits qui creusent, non à celle des savants qui éclairent; les riches matériaux qu'il ramasse, il les laisse sur le sol, confusément jetés et à peine dégrossis, attendant l'architecte habile qui leur assignera leur place et en formera l'édifice.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Ansichten der Volkswirtschaft aus dem geschichtlichen Standpunkt (Vues économique-historiques), par GUILLAUME ROSCHER. — Leipzig et Heidelberg, Winter, 1861.

Le célèbre professeur de Leipzig a réuni dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre divers articles publiés déjà dans des encyclopédies et des revues. Il s'agit de sept... mémoires, dissertations, essais, études, ou comme on voudra appeler ces petits travaux, remarquables à plus d'un titre.

M. Roscher a été philologue et archéologue avant d'être économiste, et de temps en temps il revient « à ses anciennes amours » : *Alle Liebe rostet nicht*. C'est à cette circonstance que nous sommes redevables d'une esquisse aussi intéressante qu'instructive sur *les rapports de l'économie politique avec l'antiquité classique*. Dans ce travail, qui a paru pour la première fois dans les mémoires de la classe historico-philologique de l'Académie des sciences de Saxe (Académie des inscriptions, etc., de l'Institut de Saxe), l'auteur expose en quoi l'économie des sociétés modernes diffère de celle des sociétés anciennes. Parmi les différences de nature diverse qu'il fait ressortir, nous nous bornerons à citer la suivante (p. 15) :

« Le développement économique de chaque peuple fait passer celui-ci par trois périodes qui répondent aux trois agents de la production, qui sont : la nature, le travail, les capitaux. Dans la première période sociale, la production est presque entièrement abandonnée aux soins, à la bonne volonté de la nature ; ce sont les forêts, les pâturages, les eaux, qui fournissent presque spontanément leurs aliments à une population clairsemée. Dans la seconde période, que la plupart des États actuels ont traversée au moyen âge, le travail humain devient de plus en plus l'agent principal. Enfin, dans la troisième période, c'est le capital qui prend le premier rang ; c'est lui qui permet d'augmenter la productivité naturelle du sol ; c'est lui aussi qui fait substituer aux bras les machines et au travail isolé la coopération manufacturière ; le tout au grand avantage de la multiplication des richesses.

» Ces trois périodes peuvent être discernées dans la vie économique de toute nation (moderne) arrivée à un certain degré de développement ; seuls les États anciens ne paraissent pas avoir dépassé sensiblement la seconde période.... »

Cette idée ingénieuse de ramener les périodes économiques d'un peuple au règne de l'un des agents de la production fournit à l'auteur le moyen de faire des rapprochements inattendus qui nous montrent — une fois de plus — que tout se tient dans ce monde.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple (p. 35), on sait que les revenus publics ont consisté d'abord dans le produit de domaines nationaux, ensuite dans des droits régaliens concédés au souverain, ou dont ce dernier s'est emparé, enfin en impôts proprement dits. Voilà donc les trois périodes, l'âge des produits naturels, l'âge du travail, l'âge du capital, retrouvées dans l'histoire des finances. Ici l'âge d'or ne parait venir qu'en dernier.

Le second mémoire de la collection que nous analysons traite également une question d'archéologie économique ; il s'agit de *l'agriculture des anciens peuples*

germaniques. M. Roscher recherche si du temps de César le système triennal était déjà en usage dans les pays entre le Rhin et la Vistule, et, après avoir examiné toutes les sources et discuté toutes les opinions, il se prononce en faveur d'un système cultural où prédominait l'éleve du bétail. Ce serait une méthode qui aurait plus ou moins d'analogie avec ce qu'on est convenu d'appeler le système pastoral.

Le troisième mémoire est intitulé : *D'un principe économique fondamental de la science forestière*. Après avoir constaté que la silviculture comme l'agriculture ne sont pas des sciences proprement dites, mais se composent d'une réunion méthodique de notions empruntées en partie aux sciences naturelles et en partie à l'économie politique, l'auteur examine d'où il vient que les préceptes de l'économie rurale ne semblent pas toujours s'appliquer à l'économie forestière. Il trouve l'explication de ce fait dans la circonstance que les forêts ne sont jamais cultivées d'une manière aussi *intensive* que les terres arables et les prés. Il résulte de cette différence qu'on peut à la fois être partisan de la plus grande liberté lorsqu'il s'agit de l'agriculture proprement dite, et approuver l'intervention du gouvernement dans l'aménagement des forêts.

Nous sommes obligé de renvoyer aux *Ansichten*, etc., le lecteur qui trouverait notre analyse trop concise. L'auteur est entré dans tous les développements nécessaires à l'intelligence complète de son idée.

Si les trois premiers mémoires du recueil que nous avons sous les yeux sont plus particulièrement des travaux d'érudition, les quatre suivants sont presque exclusivement économiques. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que, par un hasard heureux, les matières qui y sont traitées se complètent mutuellement, ou plutôt le suivant peut toujours être considéré comme le développement du précédent.

Ainsi, nous avons d'abord une étude sur *la grande et la petite industrie*, où l'auteur oppose le métier à la fabrique, et plus loin, la fabrique à la manufacture. Fidèle à la « méthode historique », dont M. Roscher est considéré, sinon comme l'inventeur, du moins comme le représentant le plus distingué, il nous fait voir comment la fabrique naît du métier. Il fait observer avec beaucoup de justesse qu'au moyen âge la fabrique, où elle existait, reproduisait en grand l'atelier de l'artisan, tandis que de nos jours on cherche, même dans la plus petite industrie, à imiter autant que possible les procédés de la fabrique. Nous avons eu, il y a quelques jours, l'occasion de constater un fait curieux dans ce sens. Il est à Paris des relieurs qui font exécuter les diverses préparations successives que subit une brochure, avant de devenir un livre, chez autant d'entrepreneurs différents. Ces entrepreneurs travaillent le plus souvent seuls dans leur chambre, mais ils ne font qu'une seule opération simple, et à la pièce.

La grande industrie, dont M. Roscher a fait voir avec impartialité le bon et le mauvais côté, ou, comme on dit volontiers en Allemagne, la lumière et l'ombre (*Licht- und Schattenseite*), nous fait passer naturellement au mémoire consacré à « l'importance économique des machines dans l'industrie ».

L'auteur commence par la comparaison de l'outil et de la machine, et il lui est aisé de démontrer les avantages que les machines possèdent sur le travail manuel. Il passe ensuite en revue les cas où la mécanique ne saurait remplacer la main, pèse l'utilité, la puissance relative des différents moteurs, et aborde

enfin le côté social des machines pour le discuter à fond, tant au point de vue du fabricant que de l'ouvrier. Nous n'avons pas besoin de dire que M. Roscher, quelque bienveillant qu'il soit pour ceux qui souffrent parfois des vicissitudes de l'industrie, ne propose aucune mesure contraire aux « saines doctrines de l'économie politique ».

Nous parlions tout à l'heure des vicissitudes de l'industrie; l'éminent professeur de Leipzig leur a consacré une étude étendue sous le titre de *Théorie des crises commerciales* (*Die Lehre von den Absatzkrisen*).

Comme dans la monographie sur *la cherté et le commerce des grains* que nous avons traduite jadis, l'auteur a emprunté les titres de ses divisions à la médecine. Il passe donc en revue la physiologie, la pathologie, la thérapeutique des crises. Nous aurions mieux aimé qu'il eût parlé de leurs *causes*, de leurs *effets* et des moyens de les *prévenir* ou de les *atténuer*, car l'assimilation par trop littérale des crises à des maladies sociales ne nous paraît pas heureuse.

La crise commerciale ¹ est le résultat d'un dérangement de l'équilibre entre la production et la consommation. Il y a des crises partielles qui n'affectent qu'un produit, et des crises générales qui jettent la perturbation dans l'ensemble des transactions. Des crises partielles, on n'en parle pas beaucoup, leur existence reste même souvent ignorée du grand nombre; les crises générales seules ont le triste privilège d'attirer l'attention publique, et non sans raison ².

Quelles sont les causes de ces dérangements désastreux qui privent périodiquement des milliers d'ouvriers de leur travail et détruisent tant de fortunes souvent péniblement acquises? Ces causes sont multiples et pourraient être divisées en causes qui ont leur origine 1° dans une production *relativement* exagérée (*overproduction*), 2° dans une consommation subitement restreinte ou diminuée, et 3° dans un déplacement irrationnel des capitaux. M. Roscher n'a pas adopté la classification que nous venons d'indiquer; il se borne à passer en revue, presque par ordre chronologique, un certain nombre de crises, en faisant connaître leur cause réelle ou présumée. Ainsi, il cite tantôt une diminution de consommation provenant d'épidémie, et ensuite une augmentation de la production due à l'invention de machines. L'agiotage est le fauteur d'autres troubles économiques. D'autres fois encore, une forte demande provoquée par des circonstances accidentelles peut exciter la production outre mesure, et l'équilibre ne se rétablit pas sans secousse. L'affluence des métaux précieux produit un effet semblable. La crainte de la guerre ou la conclusion imprévue de la paix, des troubles intérieurs, la cherté des subsistances sont, à divers titres, des circonstances qui peuvent causer des crises commerciales.

Il est assez facile d'analyser les symptômes d'une maladie, mais il est quelquefois fort difficile de la guérir. Aussi M. Roscher, qui traite en maître la « pathologie » des crises, se borne à donner « quelques éléments pour contribuer à la thérapeutique » (*Therapeutisches*). Selon les cas, il faut chercher à accroître la consommation ou à diminuer la production, voilà le principe général qui se pose de lui-même, et que l'auteur a cru devoir énoncer. Mais comment

¹ On dit aussi crise industrielle, crise monétaire (surtout en Allemagne). M. Roscher préfère *Absatzkrisen*, qu'on ne saurait traduire littéralement. Le mot que nous avons choisi s'en rapproche le plus.

² La crise partielle due à la disette de coton a une importance telle, qu'elle peut être considérée comme une crise générale.

l'appliquer? C'est là une difficulté que ni M. Roscher ni tant d'autres n'ont réussi à vaincre. M. Roscher n'a même pas sérieusement essayé. Il sentait qu'il pourrait tout au plus proposer des palliatifs, des avances de fonds, des magasins généraux et autres mesures analogues. Les moyens préventifs, un bon système douanier, une grande liberté dans les mouvements du commerce et autres mesures semblables, promettent davantage, mais nous paraissent encore impuissants. Tout ce que le gouvernement peut faire pâlit devant l'influence que peuvent exercer les producteurs et les négociants eux-mêmes par une grande prudence dans leurs spéculations et par la direction rationnelle de leurs affaires.

Nous arrivons enfin à l'*essai sur le luxe*, qui clôt le volume si intéressant des « *Ansichten* ».

Nous n'avons pas trouvé d'idée économique neuve dans cet essai, mais l'auteur a su lui donner un charme particulier en le parsemant de faits historiques bien choisis et cités à propos. L'érudition est partout très-utile. Avant de nous faire connaître sa propre manière de voir, M. Roscher nous rappelle les vues des principaux moralistes et économistes qui ont traité la question avant lui. Il est curieux de voir par quels motifs baroques des hommes éminents à divers égards se sont crus obligés de condamner le luxe. Hutten, par exemple, se prononce contre le commerce, parce qu'il est contraire à la nature (*naturwidrig*, contre nature) d'importer des objets que le pays ne saurait produire : « Il vaut mieux, dit-il, se couvrir de peaux d'animaux que de s'approvisionner du dehors. » Pline avait déjà trouvé que la recherche des métaux dans les mines était un travail inspiré par les démons. Plus tard, Warburton définissait le luxe un emploi nuisible des biens créés par la Providence. Parmi les économistes modernes, M. Schæffle déclare le luxe la caricature de la consommation. Ajoutons que M. Schæffle est seul de son opinion parmi les économistes.

En général, la majorité des moralistes est *contre*, la presque totalité des économistes *pour* le luxe.

M. Roscher s'exprime ainsi sur cette question : « La notion du luxe est entièrement relative; chaque individu, chaque classe de la société, chaque peuple et chaque époque rangent parmi les objets de luxe tous ceux dont la consommation ne lui paraît pas indispensable. Ainsi, la chronique vénitienne raconte que la femme d'un doge se servait de fourchette pour manger, au lieu d'employer ses doigts, et qu'elle a été punie de cette habitude contre nature par une maladie cruelle. Une chronique anglaise de 1577 se plaint amèrement de ce qu'on remplaçait les écuelles en bois par des terrines ou des plats en terre cuite, et ainsi de suite. »

Somme toute, M. Roscher trouve que le luxe *modéré* est une conséquence naturelle du progrès de la civilisation.

Si le lecteur a eu la patience de lire jusqu'au bout notre analyse succincte du nouveau livre de l'éminent économiste de Leipzig, il aura pressenti que nous assignons à ce recueil un rang distingué parmi les publications économiques de l'Allemagne. Nous le considérons en même temps comme l'un des meilleurs titres littéraires de M. Roscher, qui en a déjà de si nombreux et de si solides.

MAURICE BLOCK.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

GÉOGRAPHIE.

Mittheilungen de Petermann. N° 9.

Notes pour la connaissance des volcans de Costa-Rica, par le Dr A. de Frantz (avec une carte). — *Bergsträsser* et *Kostenkoff*. Étude de la Manytch dans la dépression comprise entre la mer d'Azof et la mer Caspienne. — Expédition Heuglin. Lettre de Massaoua datée du 19 juin. L'expédition a quitté Djedda le 11 et a débarqué le 17 à Massaoua, après une traversée assez agitée. — *Rogg* d'Ehingen. Réseau de déterminations hypsométriques dans le bassin du Bodensee ou lac de Constance. — Notice sur les publications récentes de l'Italie, par M. *Neigebaur*. Parmi ces publications, de médiocre importance, on remarque une traduction en deux volumes de la *Géographie physique* de madame Somerville, qui a eu tant de succès en Angleterre. Le livre, ouvrage d'une femme, a été aussi traduit par une femme, madame Elisabetta Pepoli. — Le Rockall du nord de l'Atlantique. Le rocher connu sous ce nom se dresse à l'ouest de l'Écosse, à quarante-deux milles géographiques environ de l'île de Saint-Kilda, par 57° 56' de latitude nord, 15° 41' ouest de Greenw. De loin il a l'apparence d'un navire. On y a fait dans ces derniers temps d'excellentes pêches de cabillaud. — L'expédition polaire de la commission suédoise. Détails sur la composition de l'expédition. Les membres de la commission, réunis à Tromsø au milieu d'avril, ont pris la mer le 8 mai. L'expédition a deux bâtiments, le schooner *Foelus* et la chaloupe *Magdalena*, montée par douze hommes; elle se compose de deux minéralogistes, d'un physicien, de deux botanistes, d'un astronome et de deux zoologues. La commission, qui a reçu ses instructions de l'Académie de Stockholm, est amplement munie d'instruments d'observation. Elle se propose un double but : l'un intéresse surtout l'histoire naturelle, l'autre est plus spécialement géographique. L'expédition touchera à la côte nord-ouest du Spitzberg; là, elle se séparera. Une barque construite en fer spécialement pour cette entreprise poussera droit au nord vers le pôle, dont on veut approcher autant que possible, pendant que l'autre partie des membres de la commission commencera ses observations au Spitzberg. La chaloupe longera les côtes pour en faire le relevé hydrographique, en même temps que l'on procédera à une suite d'observations de diverse nature, que des excursions zoologiques et botaniques seront poussées en diverses directions, et que l'on étudiera la possibilité de mesurer dans l'intérieur de l'île un arc du méridien. L'ensemble des travaux, y compris l'excursion vers le pôle, doit être terminé avant l'hiver, vers la fin de septembre. — K. T. Lowe, caractère de la végétation près de Mogador (côte de Maroc). Extrait des *Proceedings* de la Linnean Society. — Remarque du Dr Beke sur les indications de M^{re} l'évêque de Massaïa au sujet du Sobat. — La république nègre de Libéria. Note statistique et commerciale envoyée par le consul belge de Monrovia. — Nouvelles du Dr Livingstone. Navigation sur la rivière Rovouma, au printemps de 1861. — Nouvelles de M. Fr. Green, le chasseur d'éléphants. Excursion au pays d'Ovampo, dans le sud-ouest de l'Afrique. — Le sol sous-marin de la mer Rouge (d'après les sondages du capitaine anglais Pullen, du

Cyclops). La profondeur moyenne de la mer Rouge dans ses parties centrales est de quatre cents à six cents brasses; en quelques endroits, elle va jusqu'à mille brasses et au delà. Les parties les plus profondes du bassin sont dans le Nord. — Population des villes du Canada en 1861. Le nombre des villes dont on trouve ici le recensement est de quarante-cinq. Montréal, la capitale, compte aujourd'hui 101,600 habitants. Le recensement de 1851 n'avait donné que 57,715. Québec compte 62,138 (en 1851, 42,052); Toronto, 44,425 (en 1851, 30,765). — Carte de *Mac Donall Stuart*, donnant le tracé de sa route dans l'intérieur de l'Australie. Cette carte originale a été transmise au Dr Petermann par le gouverneur de l'Australie méridionale, sir Richard Mac Donnell. M. Petermann la compare au tracé que lui-même a fait de la route d'après le journal du voyageur, dans le n° 5 des *Mittheilungen* de cette année. Il accuse entre les deux tracés des différences considérables. — *Felipe Valentini*, notes pour la géographie de l'État de Costa-Rica (avec une carte). — Les colonies françaises en 1857. Notes statistiques tirées des publications françaises officielles.

V. S. M.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les honneurs de la quinzaine politique appartiennent à la circulaire de M. de Persigny, concernant les sociétés Saint-Vincent de Paul. Ce qui nous a surtout frappé dans ce document d'histoire contemporaine, c'est le goût inopiné que M. le ministre y montre pour la décentralisation. La décentralisation est, en effet, le but évident de la circulaire. « Quant au conseil supérieur siégeant à Paris, dit M. le ministre, le gouvernement ne saurait approuver l'existence de cette espèce de comité supérieur, qui, sans être nommé par les sociétés locales, se recrutant lui-même et de sa seule autorité, s'arroge le droit de les gouverner pour en faire une sorte d'association occulte dont il étend les ramifications au delà de la frontière de la France, et qui prélève sur les conférences un budget dont l'emploi reste inconnu.... » Une telle organisation, ajoute Son Excellence, ne peut s'expliquer par l'intérêt seul de la charité. Est-il nécessaire, en effet, que les hommes honorables qui font de la bienfaisance à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, soient conseillés, dirigés par un comité de Paris? Ne sont-ils pas, au contraire, plus en état que personne de savoir à qui distribuer leurs aumônes (et peut-être aussi de savoir comment s'organiser)? Enfin, la charité chrétienne a-t-elle besoin pour s'exercer de se constituer sous la forme des sociétés secrètes? »

M. le ministre lui-même nous apprend ainsi que la centralisation constitue la forme des sociétés secrètes. Pour guérir ce mal d'un conseil supérieur se recrutant lui-même, les sociétés locales auraient, il est vrai, pu appeler l'élection à leur aide, ce qui eût enlevé de sa force à l'argumentation ministérielle. Mais on ne songe pas à tout, on ne prévoit pas tout. Le gouvernement a donc pris des mesures pour « réorganiser » la société Saint-Vincent de Paul sur des bases meilleures, ou plutôt il a voulu que dorénavant il n'y eût plus une société, mais seulement des sociétés Saint-Vincent de Paul. En cette matière, la trop grande unité est, à ce qu'il parait, un grave danger. Et lorsqu'on songe que ces sociétés couvrent la surface du pays d'un vaste réseau de charité, mais que cette charité arbore au besoin l'étendard immaculé de l'Eglise contre le gouvernement lui-même, il y a bien lieu de penser, avec M. le ministre, qu'en des circonstances données il pourrait se rencontrer là un levier capable d'être employé accidentellement à d'autres fins que celles de l'assistance chrétienne. Nous comprenons donc la sollicitude du ministre pour ces associations. Nous n'en sommes pas non plus à ignorer que des textes de loi très-précis armaient le pouvoir contre ces sociétés, et qu'il eût même dépendu de lui, sans qu'il sortît en rien de la légalité, au lieu de les « organiser », de les supprimer purement et simplement. Sur le fait de l'embarras suscité à la politique actuelle du gouvernement par la société Saint-Vincent de Paul, aussi bien que sur la légalité de la mesure prise pour diminuer l'obstacle qu'une intention moins magnanime pouvait renverser tout à fait, il n'y a malheureusement pas le moindre doute possible. Mais que le ministère ait pour lui le fait et qu'il ait pour lui la loi, cela prouve-t-il que la loi soit bonne et que l'inconvénient caché sous le fait n'eût pu trouver un autre remède? Nullement. La légalité n'abolit jamais les droits de la liberté. C'est à la liberté que nous demanderions, nous

aussi, le contre-poison le plus efficace contre les associations nées du privilège administratif. Les mesures illibérales n'auront jamais raison des institutions hostiles, dans leur esprit, au progrès et à la liberté. Car il arrive alors que la liberté souffre également des deux côtés, et que, pensant fermer une plaie, on ne fait en réalité qu'en ouvrir une autre. De ce cercle vicieux on ne sortira que par le droit commun de l'association. C'est par l'égalité dans la liberté qu'on atteindrait sûrement les effets d'une tolérance destructive de l'égalité. Il ne suffit pas pour donner satisfaction au droit commun, de créer l'équilibre entre les sociétés maçonniques et les sociétés Saint-Vincent de Paul, et de leur faire part égale au moins dans la forme : il s'agit de reconnaître la faculté de réunion et d'association sous toutes ses formes, à la seule condition qu'elle respectera l'ordre général, qui est sa propre garantie. Il y a des lois précises contre les sociétés secrètes; il y en a également contre les citoyens ou les associations qui poussent au désordre. Nous ne demandons pas que ces lois soient rapportées, bien que nous les croyions susceptibles d'être modifiées et restreintes; mais nous demandons qu'en les conservant on n'abroge pas le droit d'association lui-même, qu'elles doivent seulement maintenir en ses bornes légitimes. Nous demandons enfin que la loi et le juge, ici comme ailleurs, remplacent la simple tolérance, les décrets, les décisions exclusives et personnelles.

Les embarras créés au gouvernement par la société Saint-Vincent de Paul sont du reste, en grande partie, le fruit de la conduite suivie d'abord par le gouvernement à l'égard de l'Église. Il n'a pas eu assez de caresses et de protestations pour elle avant la campagne d'Italie; depuis lors, les choses ont insensiblement changé de face. Qui donc a changé? Ce n'est pas l'Église, c'est le gouvernement. L'Église ne varie point. On la connaît, elle est immobile, ferme en ses desseins. Elle sert qui la sert, elle se retourne contre ceux dont, à tort ou à raison, elle suspecte les visées. Elle est forte contre la liberté. Mais n'a-t-on rien fait pour augmenter encore en elle l'idée déjà très-exagérée de sa puissance? Ne lui a-t-on pas donné à croire qu'elle serait admise « aux faveurs » de la souveraineté et qu'en retour on attendait beaucoup de son appui? Il ne faut pas s'étonner d'en être venu, après tant d'avances empressées, à employer contre elle des mesures répressives. Un excès produit l'autre. Mais la liberté créerait l'équilibre, parce qu'elle mettrait les amis du progrès en mesure de lutter de toutes leurs forces, et par les mêmes armes de l'association, contre les amis obstinés du moyen âge.

Telles sont les réflexions que la circulaire de M. le ministre nous a inspirées. Nous avons compris une fois de plus que l'omnipotence administrative, même sous le couvert de la légalité, est une arme à double tranchant, et si périlleuse à manier, même par les plus habiles, que l'on ne sait jamais bien si on la tient par le manche ou par la pointe. Nous croyons qu'une loi de liberté serait un instrument moins dangereux, et profitable au gouvernement autant qu'à nous-mêmes; toutefois nous la demandons sans nourrir le naïf espoir que de sitôt nous convertirons le pouvoir à nos doctrines.

Un autre document, non moins significatif, est venu se placer à côté de la circulaire ministérielle. M. Guizot s'est encore une fois procuré la satisfaction d'être magistralement inconséquent. Quand donc cessera-t-il de morigéner les peuples et les princes? Il s'attache comme un cauchemar à la liberté. Tel homme qui, comme Joseph de Maistre ou comme Bonald, se met franchement en tra-

vers des idées de son temps, peut nous séduire par une courageuse sincérité, par une résolution héroïque de ne point céder à la raison de son époque. De pareils hommes, on sait d'où ils viennent, où ils vont, ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être; l'on a devant soi des adversaires qui vous jettent un franc défi. A la bonne heure! Mais un homme qui se pose en libéral, absolument comme s'il avait inventé la liberté, et qui en toute circonstance conclut de fait contre la liberté, comment le saisir, le respecter dans ses convictions et le combattre? Il prend si grand soin de se réfuter, qu'il vous ôte tout espoir d'y parvenir mieux que lui-même. A propos du récent ouvrage de M. Guizot, que nous sommes contraint, bien malgré nous, à considérer ici comme un événement politique, beaucoup se sont inclinés très-bas devant les principes proclamés, et aussi devant le personnage austère — M. Guizot est austère — qui a bien voulu nous faire encore un cours sur « les principes ». Après les génuflexions d'usage, on s'est hâté cependant d'avouer, non sans de très-respectueux ménagements, qu'on osait différer sur les conséquences dont l'auteur avait gratifié ses principes. C'était dire à M. Guizot qu'il déraisonnait magistralement, et les compliments se terminaient par une « respectueuse » impertinence. Il est de hautes positions qui commandent la déférence. Est-ce qu'on pourrait dire tout simplement à M. Guizot : Vous déraisonnez? Non, cela serait sacrilège. M. Guizot, d'ailleurs, ne peut déraisonner, il ne peut que mal raisonner. En cela, il est fidèle à lui-même, et nous le trouvons « jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord », en personnage qui sait se conformer aux lois de la scène. Il y a dans la vie de l'ancien ministre de Louis-Philippe une grande unité. Unité respectable, nous n'y avons point d'objection. Cette unité, toutefois, qui au dehors nous présente toujours le même homme, laisse M. Guizot divisé contre lui-même. M. Guizot, en effet, a l'esprit tourné à la généralisation, l'esprit spéculatif; il aime à voir de haut et à régner sur de vastes horizons; c'est à cette qualité de son esprit que nous devons « l'Histoire de la civilisation en Europe »; c'est à elle que nous devons l'amour de M. Guizot pour « les idées libérales » et pour « les principes ». Les idées, c'est fort bien, les principes, il en faut, mais les sentiments? Or, c'est là que M. Guizot se dérobe. Il a des « idées » libérales, il a des sentiments, une nature, un tempérament contraires à la liberté. Or, ce qui importe dans l'homme public, c'est surtout le tempérament. Les idées sont plus ou moins indépendantes de nous; le tempérament, c'est nous-même, c'est notre tendance constante, la racine première de notre volonté, c'est à la fois notre indépendance et notre servitude. M. Guizot trouve pour son esprit philosophique du charme à caresser les « idées libérales », et sa pensée s'épanouit volontiers à leur aspect. A travers l'histoire, elles le guident et l'éclairent volontiers, mais dans le passé; il les aperçoit, mais seulement dans leur développement rétrospectif. Quand il s'agit de remonter l'histoire, M. Guizot se montre homme de progrès; dès qu'il s'agit de la continuer, il devient homme de résistance et son talent sert une volonté rétrograde. Rappelé au présent, sitôt qu'il se retrouve en face de l'événement, du bruit, du mouvement et de l'action, M. Guizot oublie le libéral, l'abandonne dans ses livres, et court aux conséquences fatales, aux mesures contradictoires et artificielles. Où est le vrai M. Guizot? Sont-ils vrais tous les deux, l'homme d'État rétrograde et le philosophe historien, ou bien font-ils illusion l'un et l'autre? Ce contraste entre l'intelligence et le tempérament ne s'est jamais accusé chez M. Guizot

d'une façon aussi nette que dans son récent écrit. Dans les prémisses, largement posées d'un trait philosophique, c'est l'historien qui tient la plume; mais à mesure que nous approchons de la politique, des circonstances du jour, que nous voyons surgir le présent et poindre l'avenir, l'histoire et la philosophie disparaissent insensiblement, cédant le pas à la politique de la résistance. La largeur d'esprit se perd, l'élévation tombe, l'intelligence se rétrécit : on est en présence de l'homme d'Etat prétendu, et l'on ne voit que trop comment il a pu être une calamité, un fléau pour son pays. Qu'une personne, après avoir doctoralement exposé les notions de l'arithmétique, en vienne à l'application et trouve que deux et deux font six, nous nous demanderons de qui cette personne prétend se moquer, et si c'est de nous ou d'elle-même. Il est difficile, en lisant M. Guizot, de ne pas se faire pareille question. On se croit l'objet d'une mystification austère. Et comment ne pas le croire? Voici un écrivain qui affirme d'un ton magistral que la séparation du temporel et du spirituel est dans le courant de l'histoire depuis le seizième siècle, et qui conclut magistralement aussi, en pratique, au maintien de la confusion de ces pouvoirs dans Rome et dans l'Eglise catholique, c'est-à-dire qu'il refuse sa plus légitime application à la vérité qu'il vient de proclamer. Il affirme ici en style grave la souveraineté nationale et le droit d'indépendance des peuples; mais, en style non moins grave, il conteste aux Italiens, à l'envers de la page, leur droit à revendiquer l'unité de l'Italie. Des inconséquences aussi monstrueuses, et qui se produisent sous la même plume à quelques lignes de distance, ne sont-elles pas l'éclatante confirmation de cette contradiction que nous signalons dans la nature même de l'auteur? Ne parlons pas du caractère, il est connu : c'est l'attitude, c'est la pose. Cela agit sur le public. Malgré cela, M. Guizot ne sera jamais qu'un personnage, et non un homme influent, car il n'a pas le don de sympathie, ce don que tous les hommes vraiment grands et influents ont possédé parmi nous. Les grands hommes n'ont pas besoin de piédestal. M. Guizot est un historien, nous nions M. Guizot homme d'Etat. Ce n'est pas ici que nous pouvons parler de l'écrivain, bien que le style du publiciste soit en connexion assez intime avec sa politique, et que dans l'un comme dans l'autre on retrouve les mirages du trompe-l'œil. C'est la préoccupation de lui-même qui nuit particulièrement à M. Guizot et qui lui ôte l'influence, sans lui ravir un certain ascendant sur les esprits que la rhétorique de la liberté fascine plus que la liberté elle-même. Un homme incapable de s'oublier ne peut avoir d'inspiration, et qu'on nous dise ce qui s'est fait ou écrit de grand en ce monde sans inspiration? M. Guizot n'aime pas au fond la liberté, comment la liberté aimerait-elle M. Guizot?

Nous conseillerions presque à M. Guizot d'aller chercher l'inspiration dans la brochure du père Passaglia. Le père Passaglia nous paraît, dans tous les cas, mieux inspiré que M. Guizot. Il est possible qu'il écrive moins *magistralement*, nous trouvons que sa pénétration surpasse infiniment celle de notre académicien. C'est la seconde fois que M. Guizot se montre moins libéral que des catholiques réputés : après M. Lacordaire, le père Passaglia donne à ses dédains récalcitrants une leçon d'intelligence et de liberté. Et qu'est-ce que le père Passaglia? Le protecteur, presque l'inventeur de l'Immaculée Conception. M. Guizot, si fort engagé qu'il soit dans la théorie du surnaturel, a quelque chose à faire encore pour atteindre à cette hauteur. Dans les dispositions d'es-

prit que son écrit nous a révélées, le fils de Calvin envie sans doute au théologien de l'Immaculée Conception le mérite de son héroïque découverte, qui ne nous inspirera jamais, à nous, le moindre désir de contrefaçon. Mais n'est-il pas significatif que cet avertissement opportun de sacrifier le temporel soit donné au saint-siège par un homme qui se pourrait dire plus catholique que le pape lui-même, tandis que, de ce côté-ci des Alpes, un ancien ministre so-disant libéral, un philosophe historien, un président d'assemblée protestante, — ô ciel ! — donne au contraire au pape le conseil de ne pas céder et de se maintenir sur le terrain où il s'est placé avec une si remarquable imprudence. M. Guizot ne pouvant plus travailler directement à la chute d'aucun pouvoir, veut apparemment exercer encore son talent bien connu en ce genre au détriment de l'Église. Le ministre en disponibilité ne se pardonnerait jamais de n'avoir contribué, de toute la force que lui laissent sa position et les circonstances, à la chute d'un pouvoir condamné. Partout où se montre l'opiniâtreté unie à l'aveuglement, est-il possible que M. Guizot n'obéisse pas à la loi triomphante de l'affinité ? Le secours qu'il prête au pape aura peut-être le résultat que des brochures tombées de plus haut n'ont pu obtenir : il éclairera subitement le saint-siège et le décidera à renoncer à ses prétentions fatales. Car on peut dire que puisque M. Guizot le soutient, le pouvoir temporel est définitivement perdu. Il attendait sans doute pour disparaître l'adhésion *in extremis* de l'illustre homme d'État, dont les écrits mêmes se seront ainsi convertis en épitaphes.

Cependant le gouvernement français a, dit-on, renouvelé pour un an tous les marchés nécessités par l'occupation de nos soldats à Rome. Espérons que le gouvernement français n'est pas d'accord avec M. Guizot, auquel cela ferait trop de peine, et qui parait tenir aujourd'hui à ne se laisser distancer par personne dans la voie de l'inconséquence. Nous verrons bien qui l'emportera. Mais à part la déférence que le gouvernement impérial pourrait vouloir témoigner aux théories de l'ancien ministre, auquel il est bien redevable de quelque chose en ce monde, on ne voit plus ce que signifierait une politique dilatoire si grosse de périls évidents : nous nous résignons à n'y rien comprendre et à nous taire ; mais les Italiens se tairont-ils ? L'occupation française nous semble les pousser irrésistiblement vers une démarche violente, elle finira par les jeter dans les bras du parti de l'action et par les livrer au hasard de la guerre au dehors, de la révolution au-dedans. Le schisme surprendra le saint-siège, s'il n'avise enfin à le conjurer, mais nous ne croyons pas au schisme sans la dictature révolutionnaire, et que ferons-nous alors à Rome contre l'Italie soulevée ?

À Pesth, le sang va couler, nous le craignons, et Varsovie n'est plus qu'un vaste cachot gardé par des canons. Dans trois mois, l'Europe manufacturière manquera de coton. Espérons qu'elle n'ira pas jusqu'à exiger du gouvernement de Washington que les ports du Sud soient débloqués, ce qui équivaldrait à une déclaration de guerre et ne la mettrait guère en mesure de recevoir d'abondantes récoltes cotonnières, car on prolongerait ainsi, au lieu de l'abrégier, la crise industrielle devenue inévitable.

Le roi de Prusse se déclare héritier du Saint-Esprit et invoque le droit divin. Il prend bien son temps en face d'une Allemagne qui a les yeux fixés sur la Prusse constitutionnelle. O Frédéric ! qu'en pensez-vous ?

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

»

TOME DIX-SEPTIÈME.

Première livraison.

La Question danoise au point de vue scandinave et au point de vue français ; éclaircissement et solution, par <i>M. T. H. Dubois</i>	5
Le Théâtre à Naples et dans le nord de l'Italie : M. Cuciniello, M. Paul Ferrari et leurs ouvrages (premier article), par <i>M. F. T. Perrens</i>	29
Les Journaux chez les Romains, par <i>M. E. de Suckau</i>	46
Le Stabat, par M. Gustave de Struensée, traduit par <i>M. A. Materne</i>	68
Notice sur le peintre allemand Alfred Rethel, par <i>M. A. Maillard</i>	104
Poésie : <i>A la morte</i> , imité de l'allemand de Karl Heinzen, par <i>M. Théodore Karcher</i>	135
Bulletin bibliographique et critique.	140
Courrier politique, littéraire et scientifique	152
Chronique politique.	157

Deuxième livraison.

Le Théâtre à Naples et dans le nord de l'Italie : M. Cuciniello, M. Paul Ferrari et leurs ouvrages (second article), par <i>M. F. T. Perrens</i>	161
Études sur l'économie rurale de l'Allemagne (troisième article), par <i>M. Eugène Rislér</i>	207
Olympe, par <i>M. A. Strehly</i>	217
M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces (deuxième article), par <i>M. le docteur Ed. Claparède</i>	232
Le duc de Gotha et son peuple, par Édouard Schmidt-Weissenfels, avec une réponse du duc Ernest de Saxe-Cobourg Gotha.	264
Bulletin bibliographique et critique.	288
Courrier politique, littéraire et scientifique.	312
Chronique politique.	316

Troisième livraison.

La Paix ou la Guerre, par <i>M. Charles Dollfus</i>	321
La Question des générations spontanées en France et en Allemagne, par <i>M. L. Vacher</i>	340
Constantinople; mœurs et paysages; par <i>M. A. Stap</i>	357
Goethe, sa vie et ses œuvres (premier article), par <i>M. Alfred Hédouin</i>	404
Bulletin bibliographique et critique.	442
Chronique musicale.	457
Courrier politique, littéraire et scientifique.	463
Chronique politique.	477

Quatrième livraison.

Nouvelles études sur les origines de Rome, les éléments primitifs de la population romaine, et la constitution de Servius Tullius, par <i>M. Alfred Maury</i> , de l'Institut.	481
L'Espagne protestante : les écrivains réformistes (premier article), par <i>M. J. M. Guardia</i>	502
Goethe, sa vie et ses œuvres (second article), par <i>M. Alfred Hédouin</i>	551
La Politique anglaise en Italie, par <i>M. Eugène Maron</i>	579
Une page de l'ancienne histoire d'Orient; l'Iran et ses populations aborigènes; par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i>	607
Bulletin bibliographique et critique.	622
Chronique politique.	634



CHARLES DOLLFUS.

Taberner, H. de M. Tell 144

De la culture, de l'agriculture, de l'élevage 621

P. Meyer. La culture en Egypte 144

